LA

REVUE DE PARIS

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1915

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915

COMMENT LES ALLIÉS

SE SERVENT-ILS DE LA MER?

Beaucoup de Français se posaient cette question dans les trois premiers mois du conflit où nous sommes engagés. On n'entendait jamais parler de notre marine et s'il était question de celle de notre puissante alliée, l'Angleterre, il faut avouer que l'éclat jeté sur les sous-marins allemands par quelques coups heureux faisait pâlir le lustre des combats d'avant-postes livrés autour d'Helgoland par les bâtiments légers des « Home-fleets ».

Cette inquiétude devint du malaise quand on apprit l'issue du combat de Coronel et qu'il apparut que l'opération entreprise par notre armée navale contre l'établissement autrichien de Cattaro-Castelnuovo n'avait pas de chance d'aboutir.

Mais la fortune allait changer de face. Tandis que, des deux côtés du détroit, les Amirautés expliquaient au public, par la voie de la presse ou par les discours prononcés au Parlement, tout ce qu'elles avaient déjà fait de besognes obscures et cependant d'une importance capitale, soit en exécutant sans encombre d'immenses mouvements de troupes, soit en détruisant le commerce ennemi et protégeant le nôtre, soit en bloquant les forces navales organisées des deux empires, soit enfin en contenant devant Niewport la poussée violente de l'armée allemande de Belgique, la bataille des Falkland, le rude châtiment infligé dans la mer du Nord aux croiseurs cuirassés qui venaient de bombarder les ports ouverts de la côte anglaise, quelques audacieuses entreprises de submer-

286397

sibles dans la Méditerranée et, là encore, au débouché des Dardanelles, de glorieux et acharnés combats dont l'issue n'est pas encore certaine au moment où j'écris, étaient accueillis par l'opinion avec la faveur qu'elle réserve toujours aux brillants faits d'armes, aux coups de vigueur, même quand le succès semble s'en faire attendre.

Peu à peu, d'autre part, on se rendait compte de l'efficacité du rôle, passif en apparence, dévolu aux deux flottes principales, établies, la britannique dans le haut de la mer du Nord, la française dans le sud de l'Adriatique ou dans la mer Ionienne, et qui, toutes deux, le bras levé sur le gros des escadres ennemies, ne permettaient pas à celles-ci de rompre la formidable étreinte économique où se débattent plus de cent dix millions d'êtres humains.

Voilà ce que font depuis neuf mois les marines alliées. Pouvaient-elles faire mieux? Devaient-elles faire autre chose? C'est ce que je vais examiner, sans aucune préoccupation de critique, en me plaçant uniquement au point de vue militaire et sachant fort bien que, dans une guerre aussi extraordinaire que celle-ci et où rien ne ressemble aux conflits précédents, il ne faut point imputer aux personnes mais bien aux circonstances, plus fortes que les volontés, les manquements qui ont pu se produire dans l'observation des règles abstraites, mais, par là même, trop rigides, souvent, de la stratégie.

*
* *

Ce fut une disgrâce, tout d'abord, une disgrâce qui pèsera sur toutes nos opérations, que les escadres de la Triple Entente n'aient pu prendre à la première heure du conflit, l'offensive énergique, rapide, qui rentre si bien dans le mode d'action normal des flottes modernes et met exactement en œuvre toutes leurs facultés.

Que notre armée n'ait pas exécuté le programme d'opérations qu'il semble bien qu'on lui avait fixé, nous ne pouvons le regretter, puisque ce programme était, suivant toute apparence, basé sur la coopération de l'Italie avec les empires germaniques. Félicitons-nous qu'il nous soit aujourd'hui permis d'espérer que la flotte italienne se rangera auprès de la nôtre,

au lieu de combattre contre nous aux côtés des vaisseaux de l'ennemi héréditaire. Mais, s'il ne pouvait être question, il y a neuf mois, de se jeter sur Spezia ou sur Gaëte et si le théâtre des opérations se trouvait reporté de la mer Thyrrhénienne dans l'Adriatique, était-il donc impossible d'agir immédiatement dans cette mer et de frapper sur Pola un coup décisif?

Peut-être, dira-t-on. Mais il eût fallu être, dès le début, absolument certain de l'attitude de l'Italie ; il eût fallu l'être aussi que les défenses de l'arsenal autrichien fussent incomplètes et enfin — si nous laissons même de côté l'affaire de l'infructueuse poursuite du *Gœben* et du *Breslau*[1] — il eût fallu que nos escadres n'eussent pas, au même moment, la lourde responsabilité de la protection des convois ramenant les troupes d'Afrique.

Je réponds à cela que, le 30 juillet, déjà, l'Italie donnait des garanties suffisantes de ses intentions en publiant les emplacements des diverses divisions de sa flotte. D'ailleurs, notre diplomatie et surtout celle de l'Angleterre ne pouvaient guère concevoir de grandes craintes, étant données les origines du conflit, d'une part, et, de l'autre, ce que l'on savait des préoccupations — fort justes — du gouvernement italien au sujet de son littoral où s'étalent, en façade sur la mer, les plus grandes, les plus belles, les plus commerçantes cités de la péninsule. A tout prendre, et dès les premiers jours d'août, le meilleur moyen de retenir l'Italie sur une pente où elle ne se souciait guère de se laisser glisser, c'était justement de prendre à l'égard de la marine autrichienne le parti le plus énergique. J'ajoute que c'était aussi le meilleur moyen de protéger notre grande et longue opération de transport de troupes. Donner à l'ennemi de l'occupation chez lui, c'est l'empêcher de s'occuper de nos affaires.

1. La charge de poursuivre et d'atteindre ces deux bâtiments rapides — 27 nœuds environ — incombait forcément aux « croiseurs de combat » ou cuirassés rapides, *Inflexible*, *Indefatigable*, *Indomitable*, et aux croiseurs légers, *Gloucester* et *Chatam*, de l'escadre anglaise de la Méditerranée. Des ordres furent donnés dans ce sens. Les Allemands parurent d'abord vouloir franchir le détroit de Gibraltar, puis, après avoir lancé quelques obus sur Bône et Phillippeville, ils se dirigèrent sur l'Adriatique, la trouvèrent barrée, relâchèrent à Messine et, finalement, rentrèrent dans les Dardanelles.

En fait, si les appréhensions de la marine française au sujet de l'éventualité d'une intervention des navires autrichiens dans la Méditerranée occidentale étaient justifiées, en théorie, par les principes de la stratégie pure, ces appréhensions ne répondaient en aucune manière, ni aux facultés générales de la flotte impériale, ni aux concepts bien connus de ses chefs qui, très sagement, avaient toujours limité l'action de cette force navale à la domination de l'Adriatique et du canal d'Otrante.

C'est tout au plus si les nouveaux éclaireurs rapides austro-hongrois du type *Admiral Spaun* eussent pu employer leurs 27 nœuds, leurs 850 tonnes de charbon et leurs 8 ou 9 canons de 100 m/m à couper nos lignes de communications Oran-Port Vendres, Alger ou Bône-Marseille et à canonner quelques paquebots. Mais nous ne nous bornions pas à couvrir, d'une manière générale, avec le gros de notre armée navale, la grande opération de transport; chaque groupe de paquebots était convoyé par une ou plusieurs unités qui n'eussent pas permis aux navires légers de l'adversaire d'arriver trop près du but convoité.

En somme, il est difficile de douter que nous n'ayons perdu, au commencement des hostilités, l'occasion de donner à la marine autrichienne un coup assez violent pour qu'elle en restât longtemps paralysée. En ce moment-ci — j'écris au milieu d'avril — où l'on sent si vivement l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir disposer de notre armée navale pour les opérations contre Constantinople, la nécessité apparaît vraiment pénible de laisser notre flotte au débouché de l'Adriatique pour s'opposer à une sortie en masse de la flotte impériale renforcée, depuis le mois d'août 1914, d'un « dreadnought », le *Prinz Eugen* [1], du petit croiseur *Novara* (type *Admiral Spaun*), de 4 contre-torpilleurs de 800 tonneaux, d'une douzaine de torpilleurs de haute mer de 250 tonneaux

1. Deux autres, les *Viribus Unitis* et *Tegetthoff* étaient déjà en service au début des hostilités ; le quatrième, *Szent Isván* est en achèvement à flot. Ce sont des unités de près de 21 000 tonnes, donnant 21 nœuds de vitesse, cuirassées à 280 m/m au fort de la ceinture de flottaison, armées de 12 305 m/m, 12 150 et 18 70. Elles ont 6 tubes lance-torpilles, 2 000 tonneaux de charbon et 1 023 hommes d'équipage.

et de 3 grands sous-marins, construits à Kiel, expédiés par tranches et remontés à Pola. Faut-il, à ce propos, accuser les hommes ou s'en prendre à quelque défaut d'organisation de notre propre marine? Rien ne serait plus injuste. La marine était prête — j'entends l'armée navale, qui en était la vivante, la puissante expression — à tout entreprendre, à tout risquer, pourvu qu'on lui fixât nettement un objectif *réalisable*. A-t-on pensé que celui auquel j'ai fait allusion ne l'était pas et qu'il était impossible d'obtenir, en forçant la rade de Fasana — le port extérieur de Pola, point de rassemblement de la flotte autrichienne — la destruction de la force organisée de l'adversaire sans éprouver soi-même des pertes hors de proportion avec le résultat obtenu? Il se peut que tel soit, en effet, le motif d'une réserve qui se découvre si fâcheuse, maintenant que l'on sait que les deux empires germaniques étaient convaincus que la Russie reculerait une fois de plus devant la menace d'une conflagration générale et, donc, que si l'armée allemande était « en forme » au moment décisif, parce qu'elle l'était toujours, l'armée austro-hongroise ne l'était pas autant, la flotte allemande assez peu, malgré la jactance de ses chefs, et la marine autrichienne bien moins encore.

Non! Ce n'est pas que notre marine ne fût préparée à l'action la plus énergique; c'est que, faute de renseignements exacts, faute de pouvoir faire, dans ces heures d'angoisse, le départ de ce qui était possible et de ce qui était impossible aussi bien à l'ennemi qu'à nous-mêmes, faute de discernement militaire ou plutôt de pénétration politique, faute aussi de cette précieuse mentalité offensive qu'il semblait que nous eussions totalement perdue depuis quarante-quatre ans, les conseils de la prudence — je ne veux pas dire de la timidité — l'emportaient naturellement, sans effort, sans discussion, sur ceux de l'audace, de l'audace clairvoyante, tranquille, assurée, à elle seule facteur principal des grands succès.

Je viens de dire — et les lecteurs de la *Revue de Paris* se rappelleront peut-être ce que j'écrivais déjà, le 15 février à ce sujet [1] — que la marine allemande n'était pas, à beaucoup près, aussi bien « en forme », aux derniers jours de

1. *Les Croiseurs dans la guerre du large.* (*Revue de Paris*, 15 février 1915.)

juillet, que l'armée qui allait se jeter sur la Belgique et sur le Luxembourg.

Cette infériorité relative résultait à la fois de causes permanentes et de causes accidentelles. Recrutée par les mêmes procédés que l'armée, la marine allemande mobilise ses réserves de personnel de la même façon aussi. Et il lui faut d'autant plus compter avec le temps — alors que les heures perdues pour l'action ont tant d'importance ! — que ce personnel est, pour une bonne part, dispersé sur les mers. Or une mobilisation complète était nécessaire, dès le début, pour une marine qui avait à faire face à la fois à trois autres, l'anglaise, la russe, tout au moins l'escadre russe de la Baltique, et la française, représentée par une forte division de croiseurs cuirassés et de nombreuses flottilles. Il ne s'agissait d'ailleurs pas seulement des forces navales d'opérations. On avait à pourvoir à l'armement des ouvrages de côte et à la mise en place des mines électro-automatiques, services qui, dans la mer du Nord et dans la Baltique occidentale [1], incombent à la marine, ainsi que tous les organismes — avions, hydravions, dirigeables compris — ayant pour objet la surveillance immédiate des mers territoriales et la garde du littoral. Enfin on comptait faire un large emploi des mines automatiques à bonne distance des côtes, et il fallait pour cela mobiliser, outre les bâtiments de guerre spéciaux, officiellement prévus comme « mouilleurs de mines », un nombre assez considérable de navires auxiliaires.

A la vérité, il semblait que l'on pût disposer immédiatement de la « flotte de haute mer », armée en permanence à effectifs complets ; et cette flotte, orgueil de l'Allemagne, était assez forte, disait-on, avec ses 21 cuirassés (dont 13 « dreadnoughts »), ses 4 croiseurs de combat, ses 8 croiseurs légers, ses 48 grands torpilleurs et ses 12 sous-marins, pour balancer la première « Home-fleet » anglaise, armée, elle aussi, à effectifs complets, et qui comptait 25 cuirassés (dont 17 « dreadnoughts »), 4 croiseurs de combat, 8 croiseurs cuirassés, une dizaine de croiseurs légers, 60 « destroyers » ou grands torpilleurs d'escadre et 20 sous-marins environ.

1. A Danzig aussi, en partie du moins, parce que Danzig est « arsenal impérial ».

Mais que dis-je, balancer? Il ne s'agissait de rien moins que de prendre l'offensive contre la flotte anglaise, de jeter sur elle, le jour même de la déclaration de guerre, tous les torpilleurs et tous les sous-marins disponibles, qui se seraient chargés d'égaliser au moins les forces des deux corps de bataille, après quoi les bons canons Krupp des vaisseaux allemands auraient eu facilement raison de l'artillerie britannique, si inférieure [1]...

Les circonstances, plus fortes que les volontés les plus énergiques, mises au service des conceptions les plus savantes, allaient modifier profondément ce plan audacieux dont les marins allemands, l'amiral Breusing en tête [2], ne cachaient aucunement les lignes essentielles. En effet, la tension politique résultant de la ferme attitude prise par la Russie en faveur des Serbes mettait inopinément les deux empires germaniques en face de cette guerre qu'ils préparaient depuis si longtemps, mais qu'aveuglés sur la mentalité de leurs adversaires, ils ne pensaient pas si imminente. Et, par malencontre, la « flotte de haute mer » allemande était à ce moment précis, 25-26 juillet, en manœuvres du côté de Bergen, assez loin de ses bases d'opérations naturelles, dont elle allait avoir besoin pour se réapprovisionner, faire le plein de ses soutes — char-

1. Je trouve dans une très intéressante publication *officieuse* : *Où en sont les opérations navales?* de curieuses indications sur la manière dont les Anglais envisageaient les éventualités de cette première phase de la grande lutte sur mer : « Les Anglais étaient convaincus, *et ils avaient en effet les meilleures raisons de l'être*, que la flotte de haute mer allemande commencerait les opérations en lançant en masse ses torpilleurs et ses sous-marins sur les Home-fleets, afin de couler ou de mettre hors de service le plus grand nombre possible de cuirassés. La flotte britannique ainsi diminuée se trouverait égale ou peu supérieure en nombre à la flotte de haute mer germanique. Nos alliés estiment en effet que les officiers allemands sont fort entreprenants et ils persistent à les croire capables de risquer quitte ou double en un coup de désespoir. La première précaution à prendre était donc de conserver précieusement les unités de ligne, c'est-à-dire les « dreadnoughts » au fond des ports et de ne les en tirer que le jour du combat (*sic*) ; la deuxième consistait à ne pas risquer à la légère les croiseurs de bataille, qui sont des « dreadnoughts » plus coûteux, presque aussi bien armés et plus rapides que les « dreadnoughts » purs ; la troisième à tenir de loin le blocus au moyen de bâtiments rapides, marins, mais petits et à faible tirant d'eau... Enfin, au cas où il faudrait absolument employer des grands bâtiments ayant une artillerie de gros calibre, seuls les « prédreadnoughts » devraient être utilisés hors des eaux territoriales. » C'est la défensive passive employée systématiquement par le plus fort contre le plus faible.

2. Voir mon étude à ce sujet dans la *Revue de Paris* du 15 juin 1914.

bon et munitions — compléter ses équipages, terminer toutes ses dispositions pour une grande et décisive lutte. Pour comble de disgrâce, la flotte anglaise, au même instant, se présentait beaucoup plus forte qu'elle ne l'était d'ordinaire et l'attaque brusquée méditée depuis si longtemps par l'amiral Von Tirpitz, au lieu de s'adresser à la seule première « Home-fleet », allait se heurter, si on l'osait entreprendre, à toute la flotte métropolitaine, mobilisée avec ses flottilles de bâtiments légers pour la grande revue navale que devait passer le roi Georges V, entouré des délégués des « Dominions ».

On renonça donc à cette brillante entrée en scène. Les deux escadres cuirassées formant la flotte de haute mer reçurent l'ordre de rallier la côte allemande immédiatement; et, si nous en croyons les dépêches danoises de la fin de juillet, ce mouvement ne se fit pas sans quelque précipitation, pour ne pas dire en désordre. En tout cas, ce n'était pas sur Cuxhaven — la base navale essentielle en cas de conflit avec la Grande-Bretagne — que la flotte allemande battait en retraite, c'était dans la Baltique et à Kiel qu'elle allait chercher un refuge, après s'être couverte, en toute hâte, du Jutland et de l'archipel danois. Dès le 29 juillet, tandis que, derrière elle, les mouilleurs de mines affectés à la Baltique barraient le Langeland Belt et le Fehmarn Belt, les cuirassés allemands rentraient dans le canal maritime pour n'en sortir que longtemps après, quand il fut bien certain qu'aucune opération offensive n'était à redouter du côté de l'embouchure de l'Elbe. Pendant les premières semaines de la guerre, toute l'activité de la marine impériale parut s'employer à la création, d'après un plan soigneusement établi à l'avance, des champs de mines de la mer du Nord. C'était, en effet, par ces défenses avancées, et d'ailleurs sans aucun souci de la sécurité des neutres, qu'elle entendait interdire à l'adversaire l'accès de sa grande place d'armes maritime, le golfe d'Helgoland, compris entre Wangeroog, l'îlot lui-même et Tönning, avec Cuxhaven pour réduit et, pour point d'appui des ailes, Borkum au sud-ouest, Sylt au nord.

De ces champs de mines, après quelques sinistres survenus çà et là, l'imagination ne tarda pas à grossir le développement et l'importance. Les Allemands ne manquèrent pas, d'ailleurs,

toutes les fois que ce fut possible, de les ensemencer de nouveau après le passage des dragueurs de l'adversaire, et ces opérations donnèrent lieu à quelques escarmouches. Mais, en somme, l'attitude générale de la marine impériale, dans cette première phase des hostilités, resta parfaitement passive.

Ceux qui s'en montraient étonnés, connaissant l'esprit d'offensive et le tempérament entreprenant des officiers de la nouvelle marine allemande, ne furent probablement pas moins surpris en constatant que le gros de la flotte anglaise gardait, sur le théâtre principal des opérations maritimes, la même réserve que sa rivale.

Il n'est point aisé à un simple spectateur des événements de démêler d'une manière précise les motifs d'une si complète dérogation, non seulement aux principes les plus essentiels de l'art de la guerre, mais encore aux vigoureuses traditions du gouvernement britannique. On était bien loin de l'application de la maxime célèbre « que c'est à la frange de la côte ennemie que commence l'action de la flotte anglaise », lorsqu'on abandonnait si longtemps aux mouilleurs de mines de l'adversaire toute la partie méridionale de la mer du Nord, qu'on lui laissait, par surcroît, le loisir d'organiser la défense sous-marine de ses estuaires, de compléter ses divisions de « matrosen artilleristen[1] » et de signaleurs de côte, d'armer une multitude de bâtiments auxiliaires en même temps que ses unités de combat en réserve, d'augmenter la valeur, plutôt médiocre, de ses ouvrages de côte — une côte basse, si facile à battre par les vaisseaux ! — en les encadrant de batteries de mortiers, en les soutenant de forces mobiles des trois armes, empruntées à des formations de réserve, puisque le IXe corps actif était, dès le premier jour, parti pour la Belgique...

Du côté de la Baltique, d'ailleurs, même abstention, même inertie. Il y a un peu plus d'un siècle « la simple crainte de voir le Danemark obligé, par l'ascendant de Napoléon, de mettre sa flotte à notre disposition décida le cabinet de Londres à user de la force pour rendre impossible cette éventualité. Vers la fin du mois d'août 1807, l'amiral Gambier parut

1. Corps de marins chargés de desservir l'artillerie de côte et de mouiller les mines électro-automatiques qui ferment les passes et goulets des ports militaires ou des rades défendues.

devant Copenhague avec 50 ou 60 bâtiments de guerre, accompagnés de 400 navires marchands portant une armée de 20 000 soldats. Les Danois ayant refusé de céder aux injonctions de l'amiral anglais, leur capitale fut bombardée pendant trois jours, par terre et par mer [1]. »

Certes, il y a quelques mois, la situation n'en demandait pas tant. L'eût-elle demandé que personne, dans l'Europe civilisée, n'aurait reproché aux successeurs des Addington et des Windham de répudier des moyens d'action qu'il convenait de laisser aux barbares agresseurs de la Belgique. Mais, d'autre part, comment n'être pas assuré que l'apparition de la flotte anglaise dans le Grand Belt et dans le Sund [2], quelques jours même après la piteuse déroute des escadres allemandes, n'eût pas laissé indifférent le noble petit peuple spolié en 1864, menacé si souvent depuis, souffrant depuis cinquante années des tortures morales infligées à ses frères du Slesvig et qui, s'il avait peut-être paru s'abandonner un moment et oublier les imprescriptibles revendications du droit, s'était ressaisi dans ces derniers temps et sentait remonter à son cœur le désir des justes revanches?

Qu'on en soit bien convaincu : les Danois de 1914 n'étaient point, malgré certaines apparences, si différents de ceux qui, en 1870, disaient à nos marins : « Ah! si nous avions vu des pantalons rouges à bord de vos vaisseaux !... »

N'était-il point, d'ailleurs, au point de vue économique, d'un puissant intérêt d'empêcher, en se montrant hardiment là-bas, en y parlant avec une amicale fermeté, en rassurant les timorés, en couvrant les voix menteuses de quelques germanophiles, d'empêcher, dis-je, cette complète et si fâcheuse dérivation des exportations danoises du côté de l'Allemagne? A la vérité, il ne suffisait pas, pour cela, de se montrer et de parler, il fallait agir, au moins en empêchant les Allemands de semer leurs mines sur les routes de navigation que sui-

1. Chabaud Arnault : *Histoire des flottes militaires.*

2. Il n'y a dans le sud de ce dernier détroit que 6 mètres de fond. Il ne peut livrer passage qu'aux croiseurs anglais de moins de 4 000 tonnes et aux innombrables « destroyers », sans parler des torpilleurs et des sous-marins. Toute cette flotte légère avait là une voie de jonction avec la flotte russe de la Baltique, riche elle aussi en navires légers.

vaient dans la mer du Nord, avant la guerre, les « cargos » danois chargés de vivres frais, d'œufs, de beurre, de fromages, de bestiaux, de chevaux enfin, à destination de la Grande-Bretagne. Était-ce donc si difficile?

Voilà quelques-unes des questions que posent les stratégistes. Reconnaissons que les politiques peuvent y répondre. Évidemment, diraient ceux-ci, il eût été fort désirable que l'on pût donner satisfaction aux militaires, que l'on pût prendre résolument l'offensive, que l'on eût un plan d'attaque — ou seulement de *défensive active* — bien concerté avec les autres puissances qui se sentaient menacées par la prodigieuse ambition de l'Allemagne... Mais, pour cela, qui ne se pouvait guère sans qu'il en transpirât quelque chose, il eût fallu que toute l'opinion anglaise s'y voulût bien prêter ; que l'aveuglement du « Labour party », devenu si puissant, fût dissipé en ce qui touche la « Sozial-demokratie », en même temps que sa défiance des projets de revanche français, si bien entretenue par ces dupeurs émérites que sont les Allemands.

Il eût fallu aussi, pourrions-nous ajouter, qu'au Parlement même, plus éclairé que la masse de la nation et pourtant aussi indécis, le péril germain apparût, non point tel que l'on consentait à le voir, mais tel qu'il était, immédiat, pressant. Il eût fallu que, dans le gouvernement, l'unanimité se fît tout de suite autour de quelques ministres clairvoyants et résolus à s'inspirer des grandes traditions anglaises... On peut le dire, maintenant que la publication de la réponse du roi Georges V au président de la République française a révélé l'angoissante incertitude qui régnait encore à Saint-James, le 1er août, alors que chaque heure perdue pour la préparation d'une offensive foudroyante sonnait d'avance, en tombant dans l'abîme du temps, le glas des innocentes victimes des zeppelins et des sous-marins allemands !...

Mais tandis que les deux premières « Home-fleets » et les « flottilles de patrouilles », déjà prêtes, attendaient dans une énervante inaction des ordres qui ne venaient pas, que faisait la force navale française concentrée dans la Manche dès les premières complications? Assurément, il pouvait paraître

téméraire, outrecuidant même, de faire prendre l'offensive dans la mer du Nord à ses 6 croiseurs cuirassés de deuxième rang, d'une vitesse relativement médiocre. On ne savait probablement pas, le 1er août, que cette escadre légère n'eût pas rencontré, dans un raid hardi et rapide, d'adversaires sérieux et organisés dans les eaux allemandes et surtout au débouché de la Manche anglo-hollandaise, au saillant de Tershelling. Or, établie là, elle pouvait lancer ses 3 escadrilles de « destroyers » et 12 ou 15 sous-marins sur les estuaires de l'Ems, de la Jade, de l'Elbe. Quelles que pussent être leurs pertes, les petits bâtiments, parfaitement « au point » et entraînés, auraient fait beaucoup de mal à l'adversaire, torpillé de grosses unités surprises au mouillage, soit de jour, soit de nuit, dispersé les mouilleurs de mines, interrompu les opérations de mise en place des barrages réguliers, détruit des portes de bassins et d'écluses — celles, entre autres, du canal maritime, où se tenait à ce moment, parfaitement à l'abri, pensait-elle, la flotte cuirassée allemande. Dirai-je que, quoi qu'il arrivât de ce coup de vigueur, l'effet moral en eût été considérable, ébranlant l'orgueilleuse confiance de l'ennemi dans l'invulnérabilité de ses côtes et déterminant sans nul doute, par un noble élan d'émulation, une violente offensive anglaise?

Mais précisément, nous a-t-on dit, l'Amirauté britannique y avait mis bon ordre : résolue à ne se départir sous aucun prétexte de la méthode de guerre purement défensive qu'elle avait adoptée pour la première phase du conflit dans la mer du Nord, elle avait demandé et obtenu que l'action de la force navale française restât renfermée dans les limites de la Manche et des eaux territoriales voisines de la Belgique. Cette situation — je ne dis rien de ce qu'en ressentent nos marins, hommes d'abnégation et de devoir silencieux ! — ne paraît pas avoir changé depuis huit mois. Tout au plus, quelques-unes de nos unités légères ont-elles eu la satisfaction de coopérer aux nombreux bombardements qu'ont subis les Allemands, cet automne, sur le littoral des Flandres et le plus clair de l'activité de notre escadre du Nord — sous-marins compris — s'est dépensé, se dépense encore dans d'utiles besognes, certes, ne fût-ce qu'à maintenir l'absolue maîtrise

du Pas de Calais, si essentielle au succès général des opérations, mais à des besognes qui répondent peu aux facultés et à l'esprit d'offensive soit des bâtiments eux-mêmes, soit des vaillants hommes, des savants et énergiques officiers qui les montent.

Affirmerai-je que, sans la convention à laquelle je viens de faire allusion et qui réserve exclusivement à la flotte britannique les opérations dans les mers du Nord de l'Europe, l'offensive immédiate dont je définissais tout à l'heure les objectifs essentiels eût été réellement entreprise par notre marine? Évidemment non. Je ne suis point du tout ni ne désire être dans le secret des états-majors. Peut-être fussions-nous, nous aussi, systématiquement restés sur la défensive, tout comme dans le cas où, l'Angleterre restant neutre, notre seule ambition légitime eût été de barrer le Pas de Calais à la flotte allemande. Là encore, pour juger équitablement, il faut considérer les facteurs généraux d'ordre moral qui régissent, non pas seulement les organismes militaires d'un pays, mais aussi, mais surtout, ce pays lui-même. Rien n'encourageait *a priori*, avouons-le, les milieux dirigeants de la marine française à envisager nettement l'éventualité d'une offensive, même momentanée, contre le littoral allemand, d'ailleurs si peu connu [1] et qui continuait à bénéficier d'une sorte de prestige d'inviolabilité très peu mérité. On avait bien construit, à diverses époques, force torpilleurs, un bon nombre de « destroyers » et plus de sous-marins, plus de submersibles que tous les autres pays réunis. Mais il ne s'agissait, malheureusement, que de se défendre, toujours se défendre, toujours attendre anxieusement l'attaque ; et l'on haussait les épaules quand quelques esprits vigoureux ou seulement « avertis » et réfléchis, affirmaient que toutes ces armes de défense pouvaient être plus utilement encore et plus efficacement, employées, dans des conditions qu'ils établissaient, à détruire brusque-

1. Il y a quelque vingt ans, M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, qui, assez souvent, voulait bien m'exposer ses vues sur la guerre future, me disait que, s'il avait été aux affaires immédiatement après celle de 1871-70, il se serait efforcé d'obtenir la création d'une ligne de navigation subventionnée dans la mer du Nord et la Baltique, afin de faire connaître peu à peu à nos marins le littoral allemand dans ces deux mers.

ment l'ennemi au moment même où il se préparait à nous détruire.

Pour terminer l'examen général du mode d'action de la force navale chez les alliés, dans cette phase si importante du début des opérations, il faudrait parler de celles de la flotte russe de la Baltique.

On sait que cette force navale était en pleine période de réfection au moment où le conflit a éclaté. D'aucuns prétendent qu'il faut chercher dans cette circonstance une des raisons de la décision du grand conseil de guerre allemand du 27 août ; et il est certain, en effet, que les opérations russes en Prusse-Orientale auraient pu prendre une autre physionomie et donner des résultats moins contestés si une flotte maîtresse de la mer avait pu agir en temps opportun vers Pillau, le port extérieur de Königsberg, et surtout vers Danzig.

Tant y a qu'au début des hostilités, alors que les Allemands barraient le Fehmarn Belt pour se garder d'une attaque à revers des Russes *qui eût pu être combinée avec la poussée de la flotte anglaise dans le Grand Belt*, on ne voit pas de trace sérieuse d'une action de l'escadre baltique de nos alliés dans cette direction. Je ne crois pas non plus qu'on se soit efficacement occupé de miner les abords de l'Oder (le golfe de Swinemünde), ni ceux de la Mottlau-Vistule et de la Prégel. Au reste un communiqué officieux de Pétrograd rappelant des actions de détail qui sont tout à l'honneur de nos alliés de l'Est reconnaît que, dans la toute première phase de la guerre, l'attention de la marine russe se porta à peu près exclusivement sur l'organisation de la défense maritime du littoral, si étendu, de l'empire et sur l'adaptation de ses moyens d'action aux modalités toutes nouvelles de la guerre navale, telle que les Allemands l'imposaient déjà, ou allaient l'imposer à leurs adversaires.

Comme les Anglais et les Français, les Russes avaient des torpilleurs et des destroyers, des mouilleurs et des dragueurs de mines, des sous-marins enfin. Ils avaient même beaucoup de ces bâtiments légers dans la mer Baltique [1]. Mais, comme

1. Dans cette mer, la marine russe devait tenir armés, d'avril à octobre 1914 : 4 cuirassés d'escadre, 5 croiseurs cuirassés, 63 contre-torpilleurs de toutes classes

leurs alliés encore, ils ne songeaient — semble-t-il — à utiliser ces précieux éléments qu'à la défensive pure, soit que rien ne fût prêt en réalité pour l'offensive immédiate, ni le matériel, ni le personnel, cependant groupés, tous les étés, en divisions actives, en escadres et en escadrilles, soit que l'on ne se fût arrêté d'avance qu'à des concepts timides, prudents, effacés, en face d'une marine dont la jactance allemande augmentait singulièrement la valeur, réelle, du reste.

Ainsi dans ces premiers moments d'angoisse et de trouble, quand éclatait cette catastrophe que presque tous attendaient, que quelques-uns voulaient opiniâtrement et qui, cependant, surprenait tout le monde, nos adversaires étaient servis par leurs défauts autant que par leurs qualités et le mot profond du grand capitaine se vérifiait une fois de plus « que l'Opinion est tout, à la guerre ».

*
* *

A cette phase de passivité où l'inertie des flottes surprenait si fort les marins et encore plus, peut-être, le public chez les nations de la Triple Entente, allait d'ailleurs succéder une phase de sérieuse activité dans certains modes de manifestation de la suprématie navale, du « Sea power », pour employer une expression bien connue depuis les belles études du commandant Mahan, l'éminent stratégiste de la marine américaine.

De ces modes de manifestation, le principal fut, comme on pouvait s'y attendre, les deux plus grandes nations commerçantes du monde étant en conflit, la *guerre de croisière*, la poursuite des navires marchands et les opérations purement militaires qui devaient nécessairement en découler. J'ai traité ce sujet ici même[1] assez longuement pour qu'il ne soit pas

(3 transports convoyeurs), 8 sous-marins (2 convoyeurs), 6 mouilleurs de mines et 7 navires auxiliaires. Il y avait en première réserve la *Rossyia*, croiseur cuirassé souvent compté comme cuirassé d'escadre, 3 croiseurs protégés rapides, des canonnières et autres navires légers. A cela, il faut ajouter les bâtiments-écoles encore susceptibles de rendre des services de guerre : 1 cuirassé ancien, plusieurs croiseurs, une douzaine de grands torpilleurs et 4 sous-marins.

1. *Les Croiseurs dans la guerre du large.* (*Revue de Paris*, 15 février 1915.)

nécessaire d'y revenir. Résumons-le en disant que, là encore, la préparation allemande se trouva en défaut, non pas que les chefs de la marine impériale, le souverain lui-même et son ministre, l'amiral von Tirpitz, aient manqué de prévoyance, il s'en faut, mais parce que la guerre éclata trois ou quatre ans trop tôt, bien avant que l'Allemagne possédât l'outillage et l'organisation nécessaires pour lutter avec avantage contre la puissance navale, depuis si longtemps acquise et consolidée, de la Grande-Bretagne. Bases d'opérations lointaines, inexpugnables et bien placées, firent défaut à nos adversaires, tandis que l'insuffisance du nombre de leurs grands croiseurs cuirassés les privait de l'instrument indispensable à cette méthode de guerre, dès que l'on prétendait tenir la mer assez longtemps pour agir d'une manière efficace sur les lignes de communications et de ravitaillement de l'Angleterre et de la France. On a souvent condamné chez nous, dans les byzantines discussions d'Écoles, la « guerre commerciale ». Ni les Anglais ni les Allemands, bons juges en pareille matière, ne partagent à cet égard les opinions dédaigneuses de quelques-uns de nos théoriciens. Il y paraît assez aujourd'hui et j'y insisterai tout à l'heure en parlant des opérations des sous-marins allemands.

Mais, encore une fois, nos ennemis n'étaient pas en situation de soutenir, en 1914, une guerre qui, en 1917 ou 1918, aurait sans doute gravement menacé l'existence de nos alliés, notre propre ravitaillement, au point de vue économique et militaire, et, en somme, compromis la victoire finale de nos armes.

Quoi qu'il en soit, je rappelle seulement les opérations des croiseurs isolés et trop faibles du type « des villes d'Allemagne », dont le plus marquant fut l'*Emden*, la chute de Tsing-Tau, l'exode vers l'Est de l' « escadre des croiseurs » de l'amiral von Spee chassée du Pacifique occidental par les forces réunies des alliés et du Japon, le combat de Coronel, accident dont les causes originelles sont encore mal connues, mais où, en tout cas, les deux adversaires firent preuve des plus hautes qualités, la bataille des Falkland où, enfin ! à la promptitude de la décision, à la sûreté du jugement stratégique, à l'habileté et à la vigueur des procédés tactiques, on reconnaissait l'Angleterre, toute l'Angleterre des jours glorieux du passé. Je note aussi la

prompte disparition — le *Prinz Eitel Friedrich* excepté [1] — des grands paquebots allemands si habilement convertis en croiseurs auxiliaires, où qu'ils fussent, le jour où la T. S. F. leur apprenait la mobilisation, mais qui ne pouvaient immédiatement concerter leurs opérations et n'avaient pas tous une vitesse suffisante pour échapper aux brillants croiseurs du type « des villes anglaises », ni, moins encore, à certains grands croiseurs cuirassés. Leurs grands déplacements assurent en effet à ceux-ci la plus grande rapidité de marche et la plus grande endurance [2] qui se puissent allier à un armement offensif et défensif très puissant.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici la part que nos croiseurs, cuirassés ou protégés — de types assez anciens, malheureusement — prirent à la capture des navires de commerce allemands ou autrichiens, tombés en grand nombre aux mains des alliés. Au prix de grandes fatigues, là comme partout ailleurs, nos marins firent tout leur devoir.

Une seconde manifestation du « Sea power » leur incombait tout particulièrement, du reste, dans cette seconde phase. Si l'on avait, semble-t-il, renoncé à l'attaque du principal établissement de l'Autriche dans l'Adriatique, on ne renonçait pas aussi aisément à réduire les bases d'opérations secondaires, que la marine impériale et royale s'était depuis longtemps ménagées en des points fort bien choisis en vue de son avance progressive vers la mer Ionienne.

La plus intéressante de ces bases — toutes parfaitement outillées pour le service des bâtiments légers et des sous-marins — parce qu'elle était la plus rapprochée du canal d'Otrante et qu'elle commande l'issue du golfe de Cattaro, si convoité par les Monténégrins, c'est Castelnuovo-Teodo. J'ajoute que, partant de ce point d'appui, les navires autrichiens spécialement chargés de la défense du littoral dalmate

1. Décidément interné à Newport-News (États-Unis), le 8 avril. Le *Kronprinz Wilhelm* va avoir le même sort.

2. Je prends ici ce terme dans le sens que lui donnent les marins, les Anglais en particulier : faculté de tenir longtemps la mer, grâce à l'abondance des approvisionnements (combustibles et autres), à la valeur des facultés nautiques et à celle de « l'habitabilité ».

faisaient de fréquentes incursions vers Antivari[1], le seul port par où les braves montagnards du roi Nicolas pouvaient recevoir des alliés quelques secours contre leur puissant adversaire. L'armée navale française, renforcée de quelques croiseurs anglais qui, plus tard, furent détachés aux Dardanelles pour surveiller le *Gœben* et le *Breslau*, entreprit donc d'exécuter, par-dessus l'isthme de la baie extérieure de Traste, le bombardement du petit arsenal austro-hongrois et des unités assez importantes qui se tenaient au mouillage de Teodo. En même temps on débarquait à Antivari des canons de 155 m/m (type de la guerre) destinés à armer le célèbre mont Lovcen qui, appartenant au Monténégro, domine de ses 1 760 mètres, à 7 ou 8 kilomètres de distance à peine, les forts de Cattaro.

Autant qu'on en peut juger par des observations directes et par ce que l'on apprit de l'adversaire lui-même, ce bombardement combiné produisit les plus sérieux effets, en dépit des conditions particulièrement difficiles où il s'exécutait. Ces résultats, malheureusement, devaient rester stériles faute d'un corps de débarquement capable de prendre possession des ouvrages dont le tir était éteint et d'en achever la destruction.

Ce corps, du reste, aurait dû avoir une certaine importance, car la clef des bouches de Cattaro est dans la vallée de la Siettorina, qui se déverse dans la première des trois baies, celle de Topta. Or, pour tenir cette vallée et les hauteurs qui la dominent sur la rive droite de la rivière, il fallait descendre dans le « golfo di Breno », à Ragusa vecchia, soit à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de l'entrée des bouches. C'était une opération d'une portée qui dépassait sans doute ce que l'on avait eu tout d'abord en vue.

Quant au forcement de la passe Ostro-Kobila, le soin avec lequel les Autrichiens l'avaient minée et l'impossibilité de faire agir les dragueurs dans un défilé aussi étroit (1 500 mètres environ) sous le feu de la défense, ne permettait guère d'y penser. Nul ne se souciait de compromettre dans une tentative

1. D'après les plus authentiques renseignements, il y avait en permanence, dans les bouches de Cattaro la division des 3 garde-côtes du type *Wien* (5 600 tonneaux, 4 240 m/m et 6 150), 2 croiseurs légers relativement anciens, une flottille de 12 grands torpilleurs et quelques sous-marins.

aussi risquée les énormes et coûteux bâtiments dont se compose le gros des flottes modernes [1].

Ce qu'il aurait fallu avoir, c'était, d'une part, *des engins sous-marins* disposés pour la destruction des mines, de l'autre, des bâtiments spécialisés pour le tir sur les ouvrages de côte situés à une certaine altitude, comme ceux qui commandent la passe et les trois bassins des bouches. Personne — presque personne, veux-je dire — n'avait pensé à cela. La bataille rangée en haute mer était l'unique objectif auquel, depuis des années, on eût voulu s'attacher. Cette bataille, l'adversaire, très naturellement, la refusait dans l'Adriatique comme dans la mer du Nord. Il fallait donc se borner à le bloquer, à le surveiller de loin, heureux, si, avec ses bâtiments légers et surtout ses sous-marins il ne réussissait pas à rendre cette surveillance onéreuse. En fait, une simple croisière dans le canal d'Otrante de la principale escadre de l'armée navale française faillit nous coûter, le 21 décembre, un de nos premiers « dreadnoughts », le *Jean-Bart*, atteint tout à fait à l'avant, heureusement, par une torpille automobile lancée par un sous-marin autrichien. En revanche le croiseur cuirassé *Waldeck-Rousseau* avait eu la chance de couler, le 18 octobre, à l'ouvert des bouches, deux de ces petites unités.

En novembre, l'attention de notre marine et de celle de nos alliés se porta de préférence du côté du Levant. Les opérations sur le littoral de la Dalmatie furent interrompues. Le bénéfice de la supériorité de notre force navale vis-à-vis de celle de l'Autriche-Hongrie restait donc limité à l'interdiction absolue, pour cette dernière, de quitter l'Adriatique.

Les résultats de l'intervention des vaisseaux à l'autre extrémité du vaste front d'opérations de l'Ouest, sur le littoral des Flandres, furent plus marqués, sans être pourtant aussi décisifs qu'on eût pu s'y attendre. Disons-en quelques mots.

1. Ce n'était pas seulement une passe déterminée, mais même de vastes étendues de mer que protégeait contre des entreprises de vive force la crainte des mines sous-marines : « Il n'était pas sans danger de remonter l'Adriatique plus haut que Raguse, car les fonds se relèvent à moins de 100 mètres et nous les savions couverts de mines autrichiennes. » Ainsi s'exprime la publication officieuse déjà citée : *Où en sont les opérations navales ?*

On se rappelle, aux premiers jours d'octobre, la chute soudaine de la grande forteresse d'Anvers [1], la retraite rapide, par Gand et Thielt, jusqu'à la ligne de l'Yser, de ce qui restait de l'armée belge — retraite que soutint avec une rare vigueur, à Melle (faubourg de Gand) la belle brigade de fusiliers-marins qui allait s'illustrer à Dixmude — enfin les attaques furieuses des Allemands à Nieuport.

Dès le 18 octobre, l'Amirauté anglaise faisait entrer en jeu dans la longue rade de Nieuport-Ostende, en dedans des bancs de Flandre, une flottille composée de trois petits monitors de rivière (que les chantiers Wickers venaient d'achever pour le Brésil), le *Severn*, l'*Humber* et le *Mersey*, et d'un groupe de grands torpilleurs français empruntés à notre escadre légère du Nord : *Dunois*, *Francis-Garnier*, *Intrépide*, *Aventurier*. On ne tarda pas à renforcer cette petite escadre, dont l'artillerie devenait insuffisante, les Allemands ayant aussitôt mis en batterie, à l'abri du cordon littoral de dunes, des pièces, des obusiers surtout, de gros calibre. Un cuirassé de 15 000 tonnes, le *Venerable* anglais, et d'autres unités de haute mer vinrent prendre part à une lutte que compliquait singulièrement l'apparition des sous-marins de l'adversaire. Ces petits bâtiments, après une assez longue période d'entraînement — car il s'en fallait bien qu'ils eussent, au début des opérations, « l'acquis » des torpilleurs allemands — s'étaient signalés en septembre et octobre par des coups heureux qui mettaient à la fois en relief l'énergique audace de leurs chefs et l'imprudence de leurs victimes ou, tout au moins, certaine insouciance de dangers nouveaux, encore mal appréciés. Cette méconnaissance des conditions de la guerre navale moderne et de l'esprit d'initiative de nos adversaires explique sans doute qu'on les ait laissés s'emparer d'un port aussi bien placé et aussi parfaitement pourvu que Zéebrügge [2] sans en avoir au

1. J'aurai peut-être l'occasion de montrer combien auraient été utiles, sur l'Escaut et le Ruppel, des canonnières cuirassées armées de canons de 240 m/m (dans le genre de notre type *Flamme* d'il y a vingt-cinq ans), qui auraient retardé longtemps l'établissement des batteries de mortiers monstres et empêché l'armée allemande de menacer, vers Rüppelmonde, la retraite de l'armée belge.

2. Zéebrügge, dont la création est due au roi Léopold II, est le débouché maritime, muni lui-même des installations les plus modernes, du port de Bruges (Brügge, en Flamand), auquel il est relié par un canal de 17 à 18 kilomètres de

moins détruit d'une manière complète, définitive, le précieux et riche outillage, les écluses, bassins, digues, magasins et usines. Les bénéfices qu'en tirent les Allemands dans la conduite de leurs opérations de guerre sous-marines ont souvent fait regretter aux alliés une négligence qu'excuserait, d'ailleurs, dans une certaine mesure le scrupule bien naturel de ne pas ajouter de nouvelles ruines à celles qui couvrent le sol de la malheureuse Belgique. Il a bien fallu se résoudre, pourtant, à bombarder Zéebrügge, soit avec les obus de la force navale dont je parlais tout à l'heure, soit avec les bombes des aéroplanes et des hydravions. Mais, si fréquemment répétées qu'aient pu être ces opérations, elles ne pouvaient, par la nature même des engins employés, avoir le caractère de précision, ni surtout celui de *continuité* qui sont les conditions essentielles de l'efficacité d'un bombardement qu'il n'est pas possible de faire suivre d'une descente et de l'occupation, momentanée au moins, de la place battue.

Quoi qu'il en soit, à la fin de cette seconde phase du conflit maritime et à peu près à l'époque où il apparaissait clairement que les progrès des armées de l'Allemagne étaient enrayés d'une manière définitive, ceux de ses engins sous-marins devinrent si marqués que la question se posa de savoir s'il ne convenait pas d'en finir avec cette menace par des actions de vive force contre les bases d'opérations de ces dangereux bâtiments. Mais ce n'était pas seulement à Zéebrügge que menait logiquement une détermination de ce genre : c'était à Helgoland et sinon à Wilhelmshaven, du moins à Cuxhaven, la grande place d'armes de la flotte germanique, au double débouché de l'Elbe et du canal maritime. L'attaque méthodique, poussée à fond comme il était nécessaire, si on l'entreprenait, de ces fortes positions maritimes exigeait la mise en jeu de toutes les ressources de la force navale anglaise, y compris les escadres de dreadnoughts qui eussent, tout au moins, servi de réserve immédiate aux cuirassés plus anciens, en cas d'intervention des grandes unités de combat allemandes. L'Amirauté anglaise

longueur. Bruges communique d'ailleurs par des canaux avec l'Escaut et avec Anvers, où les Allemands utilisent les chantiers d'Hoboken (Cockerill) pour la construction ou le « réassemblage » des sous-marins.

estima sans doute que les risques à courir étaient trop grands et elle se fortifia dans la pensée de s'en tenir à une défensive très active dans la mer du Nord et dans la Manche, tandis qu'elle perfectionnerait le système « d'étouffement de l'adversaire » au moyen du blocus maritime.

Le vestibule nord de la Manche fut barré par un large champ de mines que les neutres, comme les navires alliés eux-mêmes, ne pouvaient franchir qu'en empruntant le secours de pilotes anglais, c'est-à-dire en se soumettant, eux et leurs cargaisons, au contrôle de l'Amirauté. Les croisières installées à peu près sur la ligne Pentland-Skagen, dans le haut de la mer du Nord, furent renforcées de manière à ne rien laisser passer que l'on ne pût reconnaître et visiter en détail. Enfin le nombre des catégories de denrées, des objets confectionnés, des matières à demi ouvrées et matières brutes considérées comme contrebande de guerre fut augmenté d'une manière sensible. Bien mieux, le gouvernement allemand s'étant vu dans la nécessité de prendre en mains l'administration de tous les stocks de céréales de l'empire et d'en organiser la distribution méthodique aussi bien aux populations civiles qu'à tous les organismes militaires, le cabinet anglais décida d'en interdire absolument l'importation directe ou indirecte par la voie de mer.

La deuxième phase du conflit maritime se terminait donc par l'emploi du « Sea power » pour obtenir par la faim la réduction de l'adversaire.

*
* *

Cet adversaire n'entendait pas céder sans lutte à une pression de ce genre. Ses chefs suprêmes, ses marins, ses économistes, tous ses écrivains militaires étaient d'ailleurs convaincus que le blocus maritime était une arme bien autrement efficace contre la Grande-Bretagne que contre les deux empires germaniques qui, outre qu'ils avaient sur leur sol des approvisionnements très riches, trouveraient toujours le moyen de se faire ravitailler en vivres et en matières nécessaires aux industries de guerre tant qu'il y aurait en Europe des neutres voisins de leurs frontières. On résolut donc de répondre au

blocus anglais par le blocus allemand. De ce dernier, l'instrument ne pouvait être que le sous-marin. Toutes les puissances furent, en conséquence, avisées qu'à partir du 18 février, ces bâtiments détruiraient sans merci tout bâtiment rencontré dans la Manche et dans les eaux de la Grande-Bretagne. Je laisse de côté — cela ne rentre pas expressément dans le cadre de cette étude — l'effet qu'une décision aussi excessive et qui donnait à la guerre navale, relativement humaine et courtoise, jusque-là, le caractère de férocité qu'avaient pris les opérations à terre, devait produire sur les neutres, aussi menacés que les belligérants. En fait, il y eut quelques atténuations en faveur de ceux de ces neutres qu'il importait le plus de ménager. Mais tous les navires français ou anglais que rencontraient ou que pouvaient atteindre les sous-marins allemands furent, en effet, impitoyablement détruits, soit par des torpilles automobiles, soit à coups de canon — les submersibles de type nouveau en ont un, quelquefois deux, sur affût à éclipse — soit au moyen de pétards placés au contact du bordé, extérieur ou intérieur. Dans la plupart des cas, même, ces bâtiments, attaqués à l'improviste et sans aucune sommation coulaient avec tout ou partie de leurs équipages et de leurs passagers.

Malheureusement pour les instigateurs de ces barbares procédés de guerre, les moyens d'action dont ils disposaient n'étaient pas en rapport avec leurs ambitions. Ils n'avaient pas, à beaucoup près, assez de sous-marins pour obtenir un blocus effectif, ni même ces effets d'intimidation qu'ils recherchaient plus encore que les effets matériels, sachant fort bien — ils l'avouaient eux-mêmes — l'insuffisance de leur outillage et que, là encore, il leur aurait fallu quelques années de plus pour se donner de sérieuses chances de succès. Jusqu'au moment où j'écris, du moins (15 avril), il ne semble pas que les pertes subies par les flottes de commerce des alliés, pertes médiocres, dans l'ensemble, aient sensiblement diminué le mouvement de la navigation. Les importations anglaises n'ont pas fléchi. Le but économique n'est pas atteint. L'effet d'intimidation n'est pas obtenu davantage, si l'on considère le calme de l'opinion chez nos voisins et l'attitude aussi habile que courageuse de beaucoup de vapeurs de commerce en pré-

sence des sous-marins, dont ils réussissent fréquemment à se débarrasser et qu'ils détruisent quelquefois par le choc direct de leur étrave.

Entre temps, l'état-major allemand avait cherché à « corser » cet effet d'intimidation par des entreprises violentes contre le littoral anglais. Ne parlons pas de celles qui ont été conduites, avec le plus médiocre succès, jusqu'ici, par des appareils aériens qui ne montreront toute leur valeur, paraît-il, qu'au cours de la belle saison prochaine. L'attaque de certains ports, peu ou point défendus, par le « groupe de croiseurs » de la flotte de haute mer allemande produisit de plus sérieux résultats, mais fut punie, à la seconde tentative, du moins, par l'escadre anglaise de croiseurs de bataille, placée sous les ordres du contre-amiral Beatty, le dimanche 24 janvier.

Dans cet engagement qui mit aux prises les types les plus intéressants des deux marines — *Derfflinger*, *Seydlitz*, *Moltke*, *Blücher*, du côté allemand; *Lion*, *Tiger*, *Princess Royal*, *New Zealand* et *Indomitable*, du côté anglais, avec, des deux parts, nombre de croiseurs légers et de « destroyers » — l'avantage resta sans contestation possible à nos alliés qui disposaient d'ailleurs d'une artillerie plus forte, en dépit des assertions allemandes au sujet de l'infériorité fondamentale des pièces anglaises vis-à-vis de leurs rivales, à calibre à peu près égal. Le *Lion*, toutefois, fut obligé de se retirer, assez gravement atteint, d'un combat où il avait tenu la première place et, un moment, soutenu l'effort de plusieurs adversaires. Mais, du côté allemand, le *Blücher* fut coulé, ainsi que le croiseur léger *Kœnigsberg* tandis que le *Moltke*, le *Seydlitz* et le *Derfflinger* recevaient des coups dangereux.

La poursuite — car il n'y eut pas, de la part des Allemands, d'autre recherche que celle d'une prompte retraite, dès qu'ils se virent en présence de l'escadre anglaise — se termina en vue de l'île de Borkum, la première de la chaîne des îles Frisonnes appartenant à l'Allemagne. Cette île, qui commande l'embouchure de l'Ems, où il y a une excellente rade, a été armée dans ces dernières années. L'amiral anglais supposa (d'après son propre rapport sur l'engagement) que les abords extérieurs en étaient minés et que de nombreux sous-marins se tenaient là, prêts à intervenir. Ces suppositions, la première surtout,

étaient peut-être aventurées. Les eaux de Borkum sont constamment et par tous les temps parcourues par les unités de toute dimension de la flotte allemande. Mouiller là des mines automatiques, dont on ne sait jamais si elles ne se déplacent pas sous l'action des courants côtiers, ce serait une imprudence dont nos avisés adversaires semblent peu capables [1]. Quant aux sous-marins, outre que leur nombre total était, à cette époque et est encore assez restreint, il était difficile d'admettre qu'ils fussent rassemblés là, justement, à point nommé. On sait que leur vitesse est médiocre et qu'il n'est pas aisé d'effectuer avec des unités de cette catégorie d'opportunes et précises concentrations. Enfin — et justement à cause de l'infériorité de leur marche — les sous-marins n'ont guère d'action sur des bâtiments de haut bord lancés à grande allure.

Mais laissons là ces critiques de détail pour reconnaître qu'une fois encore, mise en présence d'une situation tactique bien définie, la marine britannique se montrait parfaitement digne de ses glorieuses traditions.

En tout cas, fortifiée par ce beau succès, l'opinion anglaise envisageait avec calme les chances diverses de la lutte singulière qui s'engageait entre les sous-marins et les bâtiments de haut bord. Sans doute — et à quoi bon le contester? — les premiers avaient chassé, avec l'aide puissante des mines, les beaux cuirassés d'escadre et les merveilleux « dreadnoughts » du théâtre essentiel des opérations, la mer du Nord. Ce résultat était d'ailleurs conforme aux prédictions de l'amiral Percy Scott, que j'ai discutées ici même, on s'en souvient peut-être [2].

Mais en se retirant sur des rades géographiquement bien choisies et, militairement, parfaitement sûres — je m'abstiens de les nommer, encore que l'adversaire les connaisse bien... — les grandes unités de combat ne renonçaient pas à

1. Il ne faut pas confondre les mines automatiques, semées en pleine mer, en certains points déterminés — mais qui n'y restent pas toujours ! — avec les mines ou torpilles, électro-automatiques en général, que l'on dispose d'une manière beaucoup plus sûre, plus étudiée, dans les passes qui conduisent immédiatement dans un port de guerre ou de commerce.

2. La *Revue de Paris* du 15 novembre 1914.

influencer la situation stratégique, au moins d'une manière indirecte, puisqu'elles tenaient en respect la « flotte de haute mer » allemande, empêchant celle-ci d'appuyer ses croiseurs et bâtiments légers, tandis que ces derniers, privés de cet indispensable appui, se trouvaient eux-mêmes dans l'impossibilité de combiner leurs opérations avec celles des sous-marins. Ce n'est qu'après cette guerre que l'on pourra résoudre la question de savoir si le rôle utile, mieux encore, nécessaire, mais jusqu'ici vraiment trop passif, de ces belles escadres n'aurait pu être joué à beaucoup moins de frais par des groupes de bâtiments d'un type tout à fait différent et d'un prix de revient beaucoup plus faible. Ce qu'il est possible d'affirmer dès maintenant, c'est que la manière « expectante » dont l'Amirauté anglaise comprenait l'exercice du « Sea power » résultait inévitablement de l'hésitation bien naturelle que l'on éprouve à compromettre dans une action de vive force contre des défenses côtières bien organisées, sinon inexpugnables, des unités qui représentent 75 millions chacune, *au moins*, et qui portent plus d'un millier d'officiers et de marins dont la formation a exigé de nombreuses années et des dépenses considérables.

Sur un tout autre théâtre d'opérations que celui de la mer du Nord, contre une marine très faible et privée de sous-marins, contre un littoral qui, bien qu'on le supposât sérieusement armé, ne jouissait pas de cette sorte de prestige d'inviolabilité que les Allemands ont su procurer au leur, les alliés — Anglais en tête — allaient justement engager dans une délicate tentative de forcement de passe, des unités de combat de second ordre et relativement anciennes [1] dont le sacrifice éventuel pouvait être accepté avec plus de résignation.

Loin de moi de critiquer l'entreprise conduite, dès le 19 février, contre les avancées de Constantinople. Si elle n'était pas absolument nécessaire au point de vue de la stratégie politique, cette entreprise était du moins fort utile ; elle

1. Exception faite pour le seul cuirassé — *super dreadnought* — *Queen-Elizabeth*. Cette très puissante et nouvelle unité de combat a été envoyée aux Dardanelles pour battre *de très loin*, avec ses pièces énormes de 381 m/m, les ouvrages de l'entrée du défilé Tchanak-Nagara.

donnait d'ailleurs satisfaction à des intérêts économiques de premier ordre en ouvrant les détroits à la Russie et l'on avait, à cette époque, le droit de compter sur des concours qui se sont, depuis, maladroitement refusés. La mise en jeu du « Sea power » dans une grande opération combinée contre les Dardanelles était donc très justifiée. Cette mise en jeu paraissait même depuis longtemps indiquée et c'était, au point de vue exclusivement militaire, une faute grave de laisser près de quatre mois de répit, pour parfaire les défenses d'une position naturellement si forte, à un adversaire insouciant et lent, sans doute, mais que l'état-major allemand talonnait sans répit et qu'il aidait de toute son habileté organisatrice.

On sait qu'après un mois d'une préparation fort difficile, où la force navale anglo-française a fait preuve des qualités les plus hautes et même d'une remarquable ingéniosité dans la recherche de procédés tactiques tout à fait nouveaux, mais où, malheureusement, elle ne disposait pas de l'indispensable secours de troupes opérant à terre, sur les flancs et les derrières des ouvrages qu'elle battait directement, le violent combat du 18 mars a montré que l'étroite combinaison d'une artillerie puissante et de mines sous-marines bien disposées dans une passe resserrée, coudée, bordée de hautes collines accidentées et boisées, opposait à l'action isolée des vaisseaux des obstacles à peu près insurmontables.

Les limites naturelles, fondamentales, de l'utilisation d'un instrument de guerre ne peuvent être dépassées impunément.

Au reste le moment n'est pas venu d'apprécier définitivement une opération dont le succès, malgré tout, n'a peut-être tenu qu'à fort peu de chose et qui sera bientôt reprise avec la certitude — autant qu'il peut y avoir certitude à la guerre — d'obtenir un résultat décisif. En attendant qu'il soit possible de réaliser une complète combinaison d'efforts, sur terre et sur mer, du côté des Dardanelles comme du côté du Bosphore (que la marine russe commence à attaquer), le corps expéditionnaire français s'est installé en Égypte, où il parfait son organisation et son entraînement militaire sur une vaste plage parfaitement salubre. En trois jours, au maximum (il y a un peu moins de 600 milles d'Alexandrie aux Dardanelles), ces belles troupes peuvent se trouver réunies à une armée

anglaise sur le point de débarquement qui paraîtra, alors, le plus convenable. Et cette « puissance de transport », cette admirable mobilité donnée par les flottes aux masses armées, alourdies par des services d'arrière si compliqués, n'est pas, reconnaissons-le, la moindre marque de l'influence du « Sea power » sur la conduite d'une grande guerre.

Peut-être est-il permis de se flatter de l'espoir que l'expérience — expérience heureuse, n'en doutons pas — qui va être faite ainsi de l'efficacité d'une grande diversion exécutée par la voie de mer pourra être mise à profit, au cours de la belle saison, sur un théâtre d'opérations plus important encore que celui du Levant et où les coups portés atteindraient au cœur notre principal et puissant adversaire.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

L'AUBE ARDENTE[1]

X. — L'AMI ET L'ENNEMI : REX

Une des plus médiocres hérésies que devaient mettre à la mode, quelques années plus tard, les successeurs immédiats de Philippe Lefebvre dans l'ordre des temps, est la damnation de l'intelligence et plus particulièrement de la conscience de soi, ainsi que de la faculté d'analyse. Ces autres jeunes gens devaient pousser l'estime de leur sensibilité jusqu'au mépris de leur entendement, soutenir que les deux sont incompatibles, et que l'on sent de moins en moins, à proportion que l'on sait plus ce que l'on sent et qu'on y voit plus clair.

Philippe, s'il eût alors pu présager ce scandale, en eût été atteint comme d'une injure personnelle. Entre tous les pouvoirs de son esprit, celui qui précisément le rendait plus fier, c'était une habileté presque merveilleuse à pénétrer ses propres secrets. Il accomplissait le précepte qui fut jadis inscrit en lettres d'or au fronton du temple de Delphes : il se connaissait lui-même. Il ne le faisait point exprès et n'aurait pu faire autrement : telle était sa nature. Il se trouvait sans se chercher.

Il poursuivait un examen et un commentaire perpétuel de tout ce qui l'affectait à mesure ; et jamais il n'eût accordé que ce pût être un péché contre le cœur, ni que la réflexion

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er et 15 avril 1915.

affaiblît le sentiment, quand il avait chaque jour tant de preuves qu'elle l'affine et le multiplie.

Cette clairvoyance était chez lui instantanée. Cependant qu'il écoutait le discours étrange, peut-être absurde, mais saisissant, d'Ashley Bell, il ne savait pas encore quelle part de la doctrine il accepterait, quelle part il rejetterait ; mais il se dit : « Celle-ci est la parole dont je tiendrai compte jusqu'au dernier jour de ma vie, et dont je ne pourrai plus désormais étouffer le retentissement. »

Comme il gouvernait en maître absolu sa propre sensibilité, soit au gré de sa raison pure ou de son bon plaisir, ce discours d'Ashley Bell, dont il mesurait la portée si justement, il voulut différer d'en subir les impressions, et il ne se permit d'abord d'en être affecté que d'une façon toute puérile.

Cette réserve ne fut point trop marquée durant le trajet en bateau, où les pensées de Philippe, ainsi que ses émotions, demeurèrent extrêmement confuses. Mais dès que la barque fut rangée au garage voisin du Parson's Pleasure, et qu'après une brève course à pied la petite troupe fut arrivée à la maison, il fit malgré lui la mine d'un enfant qui boude ; et cette bouderie semblait continuer la colère, l'impatience, l'esprit de chicane et de contrariété qu'il avait témoigné tout à l'heure au cours de sa dispute avec le poète.

Il n'alla point dans le salon, avec les autres, prendre le thé. A la dérobée, il monta dans sa chambre. Il semblait n'avoir entendu et ne se rappeler qu'un seul des dogmes qu'Ashley Bell venait de professer dans la Mésopotamie : c'est à savoir que la véritable amitié ne peut naître que sur les champs de bataille. Et il répliquait naïvement (et il ne pouvait se défendre d'articuler cette réponse tout haut) :

« Est-ce donc sur un champ de bataille que j'ai connu Rex Tintagel? »

Une pudeur délicate l'empêchait de dire tout haut ce qu'il ajoutait tout bas, que cependant il avait voué à Rex Tintagel une amitié bien véritable ; et il ne pardonnait pas à son Maître d'oser soutenir une doctrine qui l'offensait ; il attribuait à Bell l'intention malicieuse de lui suggérer des doutes sur la solidité, sur la valeur sublime de son amitié pour Rex.

Comme il se répétait pour la vingtième fois cette chose, on frappa timidement à la porte.

« Je parie que c'est lui », pensa Philippe, toujours de mauvaise humeur, et comme s'il eût pensé en même temps : « Est-ce qu'il ne pourrait pas me laisser un peu tranquille? »

Mais il aurait bien voulu voir que ce ne fût pas lui !

Il dit d'entrer, sans prendre la peine de bouger de son lit sur lequel il s'était jeté. En effet, c'était Rex, très inquiet : Philippe avait disparu un quart d'heure, et il craignait une catastrophe. La joie de Philippe, à la vue de son ami bouleversé, fut incroyable. Ils eurent tous deux un peu de honte, et une grande fierté, d'une telle disproportion entre ce qu'ils ressentaient et la banalité de l'incident. Ils comprirent que ce moment était pour eux unique, solennel ; mais, comme de coutume, ils ne le témoignèrent par aucun excès de parole.

Philippe dit simplement, d'une voix encore chagrine :

— J'étais un peu fatigué, je me suis étendu. Je n'avais aucune envie de prendre du thé. Avez-vous pris le vôtre?

— Oui, — fit Tintagel en baissant les yeux.

Il ne trouvait pas très convenable d'avoir goûté en l'absence de son ami. Son visage trahissait encore une cruelle angoisse, d'avoir pu, tout un quart d'heure, perdre de vue Philippe, et un grand bonheur, mais un bonheur mal assuré, de l'avoir retrouvé contre toute espérance.

Philippe, qui pratiquait toujours le système des compensations, pensa en devoir une à Tintagel, et dit avec bonté, comme s'il lui faisait une grâce insigne :

— Je suis reposé maintenant, et si vous vouliez, nous pourrions nous promener ensemble.

— Oh! oui, — dit vivement Tintagel, — oui, s'il vous plaît.

Ils sortirent dans la nuit déjà tombée, poussèrent jusqu'au cœur de la ville et errèrent par les rues. Ils s'arrêtaient à tous les étalages, mais ils ne se disaient rien ; et sur le chemin du retour, jusqu'à la maison, ils ne prononcèrent pas un seul mot. Mais en arrivant, juste à l'heure du dîner, ils entrèrent ensemble

dans le salon. Philippe avait un air d'arrogance. Il semblait défier toutes les personnes présentes et leur dire :

« Je vous ferai voir si Rex n'est pas mon camarade, bien que je l'aie rencontré ailleurs que sur un champ de bataille, bien que nous ayons d'abord joué ensemble sur les berges et dans l'eau trouble de la rivière ! »

Ce fut dès lors le caractère nouveau de leur amitié : elle eut on ne sait quoi de provocant. Et Philippe en même temps se mit à réfléchir, à épiloguer continuellement sur cette amitié, à laquelle jusqu'alors il s'était abandonné sans y penser ni pour ainsi dire s'en apercevoir, comme à la pente insensible mais entraînante de l'Isis et du Cherwell.

Ainsi que tous les jeunes Français de cette époque, ceux du moins qui méritaient une certaine considération, Philippe avait la tournure d'esprit scientifique. Il avait même la superstition de la science. Depuis qu'il subissait l'empire d'un maître indifférent à toute science positive et à toute méthode, il avait peut-être négligé son ancienne idole, mais il ne l'avait pas reniée, et il retrouva sans peine les procédés plus rigoureux de connaissance que d'autres maîtres lui avaient enseignés, aussitôt qu'il eut besoin d'en faire l'application. Il voulait remonter aux sources, étudier la genèse de son amitié. Sa mémoire imperturbable lui remettait sous les yeux toute cette merveilleuse histoire, dont elle n'avait laissé perdre aucun détail ; mais elle lui en représentait aussi l'ensemble. Il revivait tout ce passé d'hier, mais sans hésitations ni surprises ; il en apercevait la conséquence : et c'était comme une vision intuitive, plutôt qu'un souvenir et une expérience au second degré.

Il observait à l'origine, au lieu d'une aube lente, d'abord la pleine lumière ; point d'incertitudes ni de tâtonnements du cœur, mais d'emblée une décision ; et le fait de l'amitié acquis dès la première vue : ce que d'autres ont nommé le coup de foudre. Il ne s'en étonnait point, car il inclinait à croire que toutes les affections débutent ainsi et naissent toutes formées. Ce miracle apparent, comme d'une création *ex nihilo*, n'empêche pas que l'amitié ni l'amour n'aient des causes lointaines et consenties par la raison, enfin, avec des allures de bon plaisir, une sorte de légitimité.

La première cause et la plus évidente de la sympathie que Philippe avait ressentie pour Tintagel était toute physique, et il ne s'en étonnait point davantage : l'âme a-t-elle d'autres moyens d'expression que la physionomie du visage et du corps?

Il se rappelait aussi, avec une vague reconnaissance qui ne s'adressait à personne ou bien à la Fortune amie, qu'une décoration unique avait favorisé l'enchantement. Cet attrait, qui un autre jour, à une autre heure, en d'autres lieux, eût peut-être été furtif et passé inaperçu, avait été mis en valeur et en lumière par le délicieux arrangement de la scène ; et le chapitre initial de l'histoire avait ressemblé aux premières lignes d'un dialogue de Platon.

Quelle rencontre, ou plutôt quelle harmonie ! Tintagel dans le même instant avait parlé de ce poème grec qu'il venait de réciter aux Encœnia, et Philippe émerveillé avait imaginé lire une pensée, une sensibilité de vrai poète dans les yeux de cet inconnu, trop fixes, trop grands ouverts et trop candides, où ne resplendissait guère qu'une lumineuse inintelligence. Il avait pu croire sans se flatter que ce capitaine de foot-ball était comme lui-même un ami de la sagesse!

Un spectateur inattentif, moins lucide que Philippe ou Ashley Bell, n'eût point douté, à les voir, que dès le lendemain leur bel enthousiasme déjà ne fût amorti. Leur zèle était ardent, leur dévouement à toute épreuve : pourtant les témoignages de leur amitié restaient d'une froideur extrême, et peut-être usaient-ils entre eux de plus de réserve qu'avec tous les autres camarades qui habitaient sous le même toit. N'eussent-ils pas été surpris si on leur eût fait remarquer qu'ils ne se quittaient point? C'était une habitude admise dès le premier jour et dont ils ne s'avisaient plus. Mais la plus grande bizarrerie de leur commerce était leur puérilité si excessive qu'on l'aurait pu croire affectée.

Rex Tintagel, que Philippe Lefebvre avait aimé surtout pour son intelligence à demi secrète, — Philippe l'avait devinée, et devinée sœur de la sienne, — Rex Tintagel ne faisait guère que jouer avec Philippe, et Philippe jouer avec lui, comme si tous deux avaient eu encore douze ans. Or, jamais Philippe Lefebvre n'avait eu douze ans. Tintagel était puéril

naturellement, comme tous ceux de sa race, Philippe ne l'avait jamais été : il le devenait au contact de Tintagel ; il le demeurait, aussi longtemps qu'il demeurait tête à tête avec cet ami qu'il avait élu à titre de poète et d'helléniste ! L'insignifiance de leurs entretiens était inimaginable, et ce n'est pas Philippe qui disait le moins de pauvretés. Lui qui ne se souvenait pas d'avoir causé jamais avec un de ses amis de France autrement que pour dire des choses impérissables ! Et à ce propos il se rappelait les discours qu'il avait tenus à André Jugon le jour de son départ pour Oxford. Depuis, quel changement ! — Le souvenir d'André Jugon lui était importun sans qu'il pût définir pourquoi. Il n'y pensait point volontiers, et se reprochait d'y penser trop peu, de ne pas écrire : il se hâtait de rejeter la faute sur André qui n'écrivait pas non plus.

De loin en loin toutefois, et si nuls que fussent la plupart du temps ses entretiens avec Tintagel, l'ancien Philippe se retrouvait, le Philippe « ami des discours », le Philippe qui ne doutait point, dans les occasions les plus familières, de considérer subitement les choses sous leur aspect le plus général et même sous l'espèce de l'éternité. Cela n'arrivait point l'après-midi, en plein air, durant les promenades ni lorsque les deux amis pouvaient en se parlant se regarder, mais le soir quand ils étaient au lit tous deux, la porte ouverte, et qu'ils se parlaient sans se voir. Alors, l'intelligence de Philippe Lefebvre perdait toute timidité, ou plutôt toute pudeur, et sans ménager aucune transition, après avoir célébré un beau jour ou pesté contre le mauvais temps, ou disputé sur un coup de jeu, il jetait pêle-mêle dans la conversation des noms de philosophes anciens ou modernes, il faisait sur le même ton et comme s'il n'eût point changé de sujet, un savant commentaire de Platon ou de Lucrèce, de Kant ou de Stuart-Mill. Rex devenait alors muet complètement ; mais Philippe, même sans le voir, savait bien qu'il écoutait. Il écoutait Philippe religieusement, aussi religieusement qu'il eût écouté Ashley Bell et avec la même admiration : seulement il ne répondait pas. Et à la longue, Philippe agacé se demandait : « Est-il endormi? »

— Dormez-vous? — disait-il d'un ton fâché.

Tintagel répondait d'une voix calme :

— Je ne dors pas, je vous écoute.

Parfois, à force de sollicitations, Philippe obtenait une réplique. C'était toujours une petite phrase brève, nette, qui n'avait l'air de rien et qui était pleine d'humour ; et le Français avait fini par découvrir que les Anglais ne pratiquent pas moins que nous l'ironie, et que de leur esprit au nôtre il n'y a pas tant de différence. La réplique de Tintagel témoignait toujours qu'il n'avait pas perdu un mot du discours de Philippe, et qu'il l'avait compris parfaitement ; mais par pudeur, ou par une sorte de coquetterie, son intelligence voulait se réserver, au lieu que son esprit lui échappait ; et c'était un esprit singulièrement juste et pénétrant, caustique. Il avait une faculté de sarcasme que n'annonçait point son regard vide ni l'inaltérable candeur de son visage ; mais la lumière était éteinte, la porte n'était qu'entre-bâillée, et Philippe ne voyait pas le visage trompeur ni le regard décevant de Tintagel.

Philippe Lefebvre était trop Français et trop fin pour ne pas goûter ce genre d'esprit. Il admirait l'esprit de Tintagel, qui parfois se laissait voir, autant que son intelligence qui se cachait, et il n'était pas seulement heureux, mais fier, de posséder un tel ami ; il n'était pas seulement fier de le chérir, mais plus encore de sentir, ou de se figurer, qu'il en subissait l'influence. Il se connaissait trop bien pour ne pas s'étonner tout le premier de cette abdication, car il savait que rien à ses yeux ne comptait que l'indépendance, et il était plus jaloux encore de soi-même que d'autrui. Mais il faisait à l'amitié, pour la première fois de sa vie, le don et l'abandon de soi ; il le faisait avec une allégresse incroyable ; et quand il apercevait qu'il avait renoncé une idée ou un sentiment, une de ses qualités propres ou un de ses traits de caractère plus personnels, rien que pour devenir pareil à Tintagel, la mortification qu'il en souffrait lui était si délicieuse qu'il n'eût préféré aucune des caresses de l'orgueil à l'orgueil d'être ainsi humilié.

Il imitait, soit volontairement, ou à son insu, les gestes, le ton, l'humeur de son camarade et, avec une servilité naïve, jusqu'à sa façon de s'habiller. Il avait même usurpé quelque chose de cette beauté physique et de cette force qui sont les splendides prérogatives de la race anglaise : il les devait sans

doute à une vie rude et saine, aux exercices, aux jeux, mais il ne les voulait attribuer encore qu'à la seule imitation, et il supposait un miracle au lieu des causes naturelles et trop simples qui ne le flattaient pas assez. Il avait emprunté à Tintagel, sans choix ni sans effort, tous ses menus défauts aimables, et même, ce qui à première vue semblerait plus difficile, ses vertus : une entre toutes dont il eût rougi naguère, car il savait bien que son Stendhal l'appelle une vertu ridicule. Oui, ce jeune Français qui devait, comme Jean-Jacques, lutter contre « un tempérament de feu », qui avait trop tôt cessé d'être chaste, par point d'honneur, comme presque tous les jeunes Français, et ne songeait auparavant qu'à l'amour, aux femmes, n'y songeait plus, sinon pour se féliciter d'avoir éliminé cette idée fixe ; et il n'en rougissait pas : au contraire, pas une de ses métamorphoses ne l'honorait davantage ni ne lui suggérait plus d'estime et de lui-même et de son modèle.

Ici encore il ne pouvait se défendre de supposer un miracle, car la nature était contre lui et cependant il l'avait su vaincre. L'air qu'il respirait à Oxford était tout chargé de volupté : il en avait goûté l'ivresse les premiers jours et il ne la connaissait plus, parce que Tintagel semblait l'ignorer. Les propos trop hardis, trop nus, d'Ashley Bell sur l'amour auraient dû continuellement attiser en lui le mauvais feu ; et voici qu'il les écoutait avec la même impassibilité que Tintagel ou les autres disciples.

Déchus de leur autorité naguère suprême, ses sens ne pouvaient plus le gouverner que sous le masque de la raison : ce n'est point par l'effet d'un désir spontané, mais d'un raisonnement, qu'il avait conçu le projet de prendre pour maîtresse la seule femme présente, Florence Bell ; et quand il s'était avisé de la vanité de cette entreprise, et que le succès ou l'échec était le moindre de ses soucis, il n'avait fait que rire ; et depuis il n'y songeait plus.

Il avait presque oublié qu'il n'était plus intact comme Rex Tintagel et les autres jeunes gens de la maison : il se flattait d'être devenu comme eux parfaitement pur ; et ce n'est point tant d'être pur qu'il se réjouissait, mais de leur ressembler, de les égaler, de pouvoir, chaque fois qu'il exami-

nait sa conscience avec sa perspicacité coutumière mais avec une sévérité maintenant radoucie, admirer en lui cette même transparence d'âme que lui avait fait deviner chez eux le regard de leurs yeux ingénus.

Il se réjouissait de leur ressembler en ce point, surtout parce qu'il imaginait que cette communion délicate était la sauvegarde de sa bonne amitié pour tous, de son amitié particulière pour Tintagel. Il ne se doutait pas que le charme fût à la veille d'être rompu, au moment même qu'il en subissait le pouvoir avec une si entière sécurité. Un seul mot suffit pour le rompre. Un jour qu'il s'était permis une effusion de cœur un peu moins discrète, et que Rex, contre toutes leurs habitudes, lui avait répondu sur le même ton, Philippe eut un soudain accès de gaîté ; il fit un grand éclat de rire et s'écria :

— Rex, nous ne sommes pourtant pas des soldats camarades, et ce n'est pas sur un champ de bataille que je vous ai connu !

Pour la première fois depuis la Mésopotamie, il se rappelait des mots du discours : il se rappela dorénavant le discours tout entier ; et la parole du Maître, dont il n'avait retenu jusqu'alors que ce qui favorisait son amitié pour Tintagel, commença d'exercer sur lui une multiple, une bizarre influence, dont le premier effet fut d'alarmer et de contrarier ce sentiment.

C'était un sentiment élémentaire et, dans toute la force du terme, humain : de sorte que jamais Philippe et Rex ne s'étaient heurtés à cette barrière infranchissable que l'on prétend qui s'interpose toujours entre les êtres d'origine diverse ; car leurs cœurs simples se comprenaient aujourd'hui, mais dans cet éden propice, tout de même qu'aux temps très lointains où il n'y avait pas encore sur terre de races diversifiées. Mais voici que Philippe, avec une inquiétude sourde, avec une tristesse anticipée, arrivait par un autre biais à la même impasse : il craignait d'être un étranger pour Tintagel, il commençait de craindre que Tintagel ne fût un étranger pour lui.

C'est qu'il se rappelait ce qu'avait dit Ashley Bell, des peuples qui, au lieu d'effacer leurs frontières, en accuseront le dessin, afin de se renfermer plus et de se recueillir en eux-mêmes, des patries qui ne sont pas encore, mais qui deviennent

de véritables personnes. Cette doctrine apparemment avait frappé Philippe Lefebvre, puisque maintenant il s'en ressouvenait ; l'effet en avait été seulement différé jusqu'au plein développement de l'amitié plus forte qui alors le préoccupait ; mais la pensée du Maître ne s'était insinuée en lui avec cette lenteur secrète que pour s'emparer de lui plus sûrement, et d'abord elle semait de scrupules sa conscience toujours prompte à s'émouvoir. N'allait-il point se figurer qu'une intimité trop étroite avec un jeune homme d'un autre pays était une sorte de trahison?

Pour apaiser cette inquiétude qu'il ne se définissait même pas bien, il renoua ou il ranima des correspondances discontinues ou languissantes avec des amis français, notamment avec son ami préféré André Jugon ; mais il le fit comme par devoir, non sans un peu de contrainte et d'ennui. D'ailleurs, il avait le sentiment que ce n'est point d'autres amitiés particulières dont il devait ménager l'ombrage ; et peu à peu ces figures trop individuelles s'effaçaient devant celle même de la France : c'est à l'amour de sa patrie jalouse que son Maître Ashley Bell — un étranger encore — se trouvait l'avoir ramené.

Né juste à propos pour être le témoin tout neuf, mais déjà clairvoyant et sensible de la guerre, fidèle à ce souvenir et à ce deuil, élevé comme tous les jeunes gens de cet âge dans la croyance qu'il se battrait un jour et qu'il mourrait peut-être pour la patrie, il est singulier que Philippe Lefebvre eût un patriotisme assez tiède. Cette religion est la seule qui ne puisse pas s'accommoder dans une certaine mesure de l'indifférence, et qui n'admette pas de croyants en dehors de ceux qui pratiquent ; mais Philippe, qui croyait, ne pratiquait guère, et le zèle de la maison de Dieu ne le dévorait point.

Peut-être avait-il été désenchanté par les fautes de goût du chauvinisme. La littérature et la poésie que la guerre de 70 a inspirées sont pauvres ; la peinture ne vaut pas beaucoup mieux. Les petites épreuves qu'il avait pu subir durant son volontariat n'entraient pas en ligne de compte. D'abord, il en avait fort peu souffert : trop bon élève pour n'être pas ensuite bon soldat, il avait été cependant un soldat ingénieux. Il n'avait pas monté un grand nombre de grades ni fait un grand

nombre de corvées. Il était d'ailleurs trop intelligent pour ne pas apprécier l'hygiène, physique et morale, de cette vie, et d'un tempérament trop français pour pouvoir figurer sans émotion dans les cérémonies militaires. Mais il avait soumis à la critique l'idée de patrie (car il ne reconnaissait à aucune idée le privilège d'échapper à la critique). Enfin, et si forte qu'eût été sur son jeune esprit la commotion de la guerre, il n'était presque pas accessible à l'idée de la revanche. Lui qui avait de l'Allemand une véritable répugnance physique, il n'avait pas mal, comme un orateur l'a dit si magnifiquement, il n'avait pas mal aux provinces perdues.

Ashley Bell n'avait détruit par le raisonnement aucune des objections de doctrine que Philippe Lefebvre pouvait élever contre l'idée de patrie, et raisonner n'était pas en effet le procédé d'Ashley Bell : il avait parlé un langage sensible et réveillé la sensibilité endormie de Philippe. Et au lointain écho de ces paroles, Philippe, qui n'y avait pas semblé d'abord prendre garde, mais qui ne les avait pas oubliées, s'étonnait de se sentir à l'étroit dans son égoïsme. Il se lassait de n'être que lui-même ; déjà un pressentiment de sa conscience l'avertissait qu'il était plus que lui-même, et qu'il dépendait heureusement d'une personne plus large comme l'humble partie dépend du tout. Il en éprouvait d'abord une inquiétude, ou bien, si c'était une joie, une joie encore angoissée : l'instinct de l'homme est lâche, il a peur de tout ce qu'il gagne, et son premier mouvement est toujours un geste de refus. A cette inquiétude, ou à cette joie angoissée, il se mêlait déjà une nostalgie : car la personne dont Philippe avouait enfin qu'il était une partie et un membre, elle était absente, ou plutôt Philippe était absent d'elle, et il n'aurait pas dû l'être. Un léger remords lui venait, malgré tant de joies goûtées ici, des trop longs jours passés dans Oxford, loin de sa terre natale et de son pays légitime.

Il ne se lassait point cependant de poursuivre l'idée nouvelle qui s'offrait tour à tour ou qui se dérobait à lui, et il la cherchait justement à travers cette vieille ville toujours jeune, peut-être éternelle ; car une voix secrète l'avertissait que nul lieu du monde mieux que celui-ci n'enseignerait ou ne réformerait son âme jusqu'alors étrangère ou rebelle à tout sentiment de

tradition. Le hasard de la rencontre d'Ashley Bell et des disciples, de son établissement à Paumanock-house, l'avait mis à part de l'Université : Tintagel l'en avait bien prévenu. Depuis des mois qu'il y vivait, à proprement parler il n'y vivait point. Il en demeurait retranché depuis la première semaine, où il avait fait une visite consciencieuse des monuments. Il ne recommença point cette visite, mais fit de longues promenades sans dessein ; et ce qu'il cherchait parmi toutes ces choses qui ne ressemblent à rien de chez nous, c'était le visage de sa patrie, pour le reconnaître du premier coup d'œil le jour qu'il y retournerait.

Il se ménageait une ou deux heures de solitude, chaque après-midi. Il inventait des prétextes pour ne donner aucun ombrage à Tintagel. Il voulait garder pour lui seul, jusqu'à la dernière minute, tout le chagrin de la séparation, si elle était inévitable : il ne croyait même pas qu'elle fût possible, ni qu'il eût jamais le courage de s'arracher de tant d'objets, d'êtres qui lui tenaient au cœur, un surtout...

Et puis, il lui semblait que c'était la nécessité ou son devoir, et il avait des impatiences. Il se les reprochait comme un crime ou comme un excès de vertu ; et il se trouvait bien malheureux de n'avoir le choix qu'entre deux infidélités.

XI. — L'AMI ET L'ENNEMI : LEMBACH

Il était à la veille de commettre envers Tintagel une infidélité bien autrement grave et de plus de conséquence : cette fois encore obéissant aux suggestions d'Ashley Bell, et au décevant oracle qu'avait proféré le maître dans les bocages de la Mésopotamie.

Ce qu'avait dit Bell de la haine n'avait pas frappé moins Philippe Lefebvre que ce qu'il avait dit de l'amour ; car il ne la vouait pas à l'exécration et n'invectivait pas contre elle : il l'acceptait du moins comme une contre-partie indispensable de l'amour ; il la célébrait au même titre ; et quand il

en récitait selon sa coutume les litanies, il la disait aussi éternelle et fatale, utile, peut-être bienfaisante.

Philippe n'était pas de ces doucereux qui n'admettent aucun loup dans la bergerie ; mais la tendresse de son cœur était ombrageuse même lorsqu'elle n'avait point un objet personnel ou précis, et cet éloge paradoxal de la haine lui avait déplu.

Cette doctrine manichéenne des deux principes ne le séduisait pas. Il n'avait point cependant songé à nier cette loi d'airain, ni à s'y refuser seul entre tous les hommes ; mais l'idée qu'il la devrait un jour subir malgré lui l'emplissait d'amertume, il courbait le front d'un air farouche, il protestait son innocence et dégageait sa responsabilité. Il était même scandalisé, dans la mesure où peut l'être un esprit si libre, si étranger aux formes religieuses de la sensibilité. Et dans le même temps, par un effet contraire de la même cause, une sorte de besoin lui était venu, un appétit pervers de haine, qui l'avait sourdement ému, ainsi que le premier appétit de l'amour trouble et travaille les adolescents.

Mais la haine et l'amour ne sont pas susceptibles du même vague. L'amour, qui, selon la fausse étymologie des poètes antiques, est celui qui a des ailes, peut sans viser aucun but prendre son essor à travers les espaces infinis : il faut que la haine se pose. On peut aimer et n'aimer personne, on ne saurait haïr sans haïr quelqu'un. C'est pourquoi Philippe Lefebvre s'était peu à peu départi de son dédain pour Lembach, qui ressemblait trop à de l'indifférence, et l'Allemand avait cessé d'être à ses yeux comme s'il n'était pas.

Seul entre tous les êtres humains qui se trouvaient à la portée de son cœur et dans sa sphère d'attraction ou de répulsion, Lembach lui inspirait une antipathie instinctive, qui ne pouvait que croître si elle devenait raisonnée ; car l'instinct personnel s'autorisait de l'instinct de race : Lembach était vraiment l'ennemi. Et cette antipathie, en effet, s'aggravait de jour en jour, mais elle opérait pour ainsi dire en sens inverse : elle faisait incliner Philippe vers Lembach au lieu de l'en détourner. L'attention malveillante qu'il avait prêtée d'abord à l'objet désigné de sa haine devenait une fascination. Il y résistait de toutes ses forces, mais en vain. C'était comme

une curiosité coupable et malsaine qu'il n'arrivait même plus à dissimuler.

L'Allemand, par sa maladresse naturelle, faillit lui-même ralentir et contrarier l'œuvre de séduction. Comme tous les Allemands, il souffrait d'un orgueil aigri. Il avait une haute conscience de sa valeur, et pensait être seul à ne pas se dénier justice : il se croyait en conséquence le droit d'en vouloir à l'univers entier. Il se prenait tout ensemble pour un héros, pour un génie et pour une victime. En d'autres termes, il était au moins candidat au délire des grandeurs et à celui de la persécution ; mais il n'en présentait encore les symptômes que sous une forme atténuée, et il pouvait décliner provisoirement la compétence des médecins aliénistes. Sa vanité était aussi basse que son orgueil était colossal : il n'y avait pas plus snob. La plus banale marque de courtoisie le faisait crever d'aise, comme s'il eût avoué être l'inférieur de tout le monde et que le premier venu lui fît trop d'honneur en le traitant comme un égal. Et quant à lui, il pratiquait cette obséquiosité germanique intolérable, que, dans tous les autres pays de la terre, les maîtres n'exigeraient pas, et n'accepteraient pas même, de leurs gens.

Dès qu'il observa que Philippe sans le vouloir prenait garde à lui, il triompha, sans préjudice d'un redoublement de rancune : car l'estime que l'on paraissait maintenant faire de lui avivait, au lieu de l'abolir, le souvenir des mépris qu'il avait naguère essuyés. Il n'était point de ceux qui pardonnent, même quittes, et qui anéantissent les comptes après le règlement. Toute victoire avait dans sa bouche amère un goût morose de représaille. Il fut d'autant plus ébloui de ce qu'il appelait cyniquement sa bonne fortune, qu'il méprisait plus lui-même, en le jalousant, « le Français vicieux et frivole » ; et comme, à l'exemple de tous ceux de sa race, il ignorait le doute, qu'il ne prévoyait pas dans ses plans les obstacles ni les retards, ni les revers momentanés, il ne douta point qu'en effet il n'eût mis la main sur Philippe. Il était content surtout de l'avoir enlevé à Tintagel, qu'il méprisait plus encore et tenait pour une simple brute.

Il prit donc l'offensive trop tôt. Il ennuya de ses flagorneries Philippe Lefebvre, avec qui, depuis des mois, il n'avait

pas échangé quatre mots par jour ; et le résultat de cette fausse manœuvre fut que Philippe s'avisa des complaisances qu'il avait lui-même pour Lembach, se ressaisit, désormais se surveilla, et répondit aux grâces de l'Allemand par quelques dures rebuffades.

Lembach avait cet autre défaut allemand, ou cette qualité : une ténacité que rien ne lasse, et moins que rien les rebuffades, quoiqu'ils y soient sensibles. Il modifia seulement sa stratégie et entreprit le siège de Philippe selon une méthode moins élémentaire. Doué d'un véritable génie pour « s'éclairer », ou mieux, né espion, il trouvait moyen de savoir à toute heure du jour précisément où irait Philippe, et où il le rencontrerait par hasard. Les promenades solitaires du jeune Français dans Oxford étaient singulièrement favorables à cette stratégie de l'Allemand. Deux fois ou trois fois par jour, Lembach, sans se rendre suspect de préméditation, coupait le chemin de Philippe. Il le saluait amicalement, mais sans s'arrêter. Philippe, excédé, et se croyant injuste, rendait le salut avec un minimum de politesse. Lembach ne se rebutait pas et faisait mine de ne s'apercevoir de rien.

Philippe même, qui en usait avec les gens d'autant plus scrupuleusement qu'il ne les aimait pas, fut bien aise de rattraper à la première occasion ces grossièretés inutiles et inexplicables. Il profita d'une rencontre qui eut lieu cette fois sur le chemin de la maison. Tous deux rentraient : il n'eût guère été possible qu'ils ne fissent point route ensemble. D'ailleurs, Lembach, instruit par ses déboires des jours précédents, garda bien de tirer un trop bon parti de ce tête-à-tête fortuit et bref. Il n'essaya point de briller ni de faire le cuistre, ne parla que de choses triviales et fut aussi discret que cérémonieux. Il sut pour une fois rengaîner ses compliments et répondre à peine aux avances. Philippe lui en sut gré, et sut également gré au hasard — ou à Lembach — d'une trêve de huit jours durant lesquels cette petite fête ne se renouvela point.

C'est qu'à force de tenir les yeux fixés sur son ennemi, Philippe commençait de le posséder aussi bien que s'il l'eût étudié méthodiquement ; il reconnaissait en lui tous les traits essentiels du type allemand ; il savait maintenant pourquoi

il ne pouvait que le haïr, à titre d'Allemand et à titre personnel ; et il trouvait ce Lembach bien mal avisé de faire la cour à un Français actuellement préoccupé d'idées de patrie et de traditions nationales.

Toutefois, cette humeur contre le manque d'à-propos de l'ennemi eut encore un effet à rebours de toutes les prévisions raisonnables. Philippe jugea peu digne d'un esprit libre et supérieur son antipathie de parti pris contre un Allemand, et par contradiction, — qui sait? par pénitence, — à moins que ce ne fût encore un tour de la perversité, — il souhaita, il essaya de ménager lui-même, une nouvelle rencontre apparemment fortuite, où il pût témoigner à Lembach un peu plus de grâce française. L'Allemand, d'heure en heure plus habile, ne s'empressa point de tomber dans les embûches innocentes que Philippe lui tendait ; et quand il se laissa joindre, après un temps fort long, la vraisemblance du hasard fut ménagée si adroitement que le Français (qui ne se croyait point si naïf) n'y vit que du feu.

Philippe Lefebvre était allé à la bodléienne. Il n'avait pas dessein de n'y rien faire, mais il n'avait pas dessein non plus d'y travailler. Il demanda un livre, par contenance. Il ne pensait point lire. Il prit place devant une des grandes tables. Et ce n'est qu'après avoir ouvert et nonchalamment feuilleté le volume, qu'il remarqua tout d'un coup que Lembach était assis à côté de lui. Il tressaillit, et ce n'est point au hasard en vérité qu'il imputa cette surprise, mais au destin, ou plutôt à quelque magie. Il aurait juré que Lembach n'était point là l'instant d'avant et venait de s'y manifester, que Lembach n'était pas entré par la porte comme une personne naturelle, mais avait surgi d'une trappe comme Méphistophélès chez le docteur Faust. Il sourit de ce romantisme, mais il ne put dorénavant se défendre de considérer l'Allemand comme son Méphistophélès et son mauvais génie. Il avait beau hausser les épaules, un secret instinct l'avertissait que cette imagination fantastique n'était pas si loin de la réalité.

Pour dissimuler son trouble, il tendit la main à Lembach et lui dit bonjour cordialement. L'autre répondit avec une froideur calculée, et continua de lire en prenant des notes. Mais Philippe ne laissa pas tomber la conversation. Las de son

propre livre, puisque c'était le premier venu, il dit à Lembach :

— Que lisez-vous donc là?

Et Lembach, sans répondre, lui mit le volume sous les yeux, qui était l'*Origine de la Morale* de Frédéric Nietzsche.

Philippe le prit, le tourna et le retourna, et à la lettre même le flaira, puis, de mauvaise humeur, le rendit à son voisin.

Nietzsche, à cette époque, n'était guère connu en France ; il n'était pas traduit ; Philippe n'entendait pas l'allemand. Philippe avait des prétentions — justifiées — à la haute culture, et se sentit tout gêné, tout honteux de voir un livre qui était pour lui un grimoire, surtout d'ignorer le nom de l'auteur, d'ignorer si ce Nietzsche était un contemporain, vivant ou mort, un ancien, oublié ou méconnu. Furtivement, il avait regardé la date de l'édition, date récente ; mais était-ce une édition originale, *princeps*, une réimpression? En redonnant le livre à Lembach, il lui fit un petit signe dont le sens était tout à fait indéterminé. Puis il reprit sa lecture et se crut obligé de la continuer un bon quart d'heure, bien que sa pensée fût absente et que même il ne lût pas.

Il se leva enfin, et cette fois Lembach se leva en même temps que lui, et le suivit sans lui demander son agrément, et sans même lui demander s'il rentrait.

Mais Philippe venait de sentir — pourquoi? il n'aurait su le dire, il l'avait senti — que les bouderies et les manières enfantines n'étaient plus entre eux de saison ; qu'il devait être, avec Lembach, comme un grand garçon très sérieux avec un autre grand garçon, tous deux uniquement occupés des choses de l'intelligence. Il mettait soudain l'ennemi au même rang que ses amis de cœur et de tête parisiens, avec lesquels il ne traitait, dans les entretiens les plus familiers, que des sujets les plus transcendants. Il le faisait d'ordinaire, par exemple avec André Jugon, sans effort ; il ne sentait pas le besoin des précautions oratoires ni des transitions entre la réalité terre à terre et la métaphysique. Il ne le sentait pas davantage ici, et le prestige allemand de Lembach ne l'intimidait point. Il laissa toutefois à son partenaire l'initiative de cette ascension brusque. Il y mettait peut-être un peu de malice ; mais Lembach, par un miracle d'hypocrisie ou de

tactique, sut dépouiller sa pédanterie native, emprunter l'aisance française, et, sans choquer un jeune Français ni l'étourdir, le transporter jusque sur les plus hauts sommets et au septième ciel.

Ce que Philippe Lefebvre, diverti, n'apercevait point, c'est que son ennemi, qui ne paraissait remuer que des idées, ne lui en proposait pas une, et ne lui disait pas un seul mot qui n'eût pour objet de reprendre et d'achever l'œuvre artificieuse, vraiment un peu infernale, de sa séduction.

Les premières paroles de Lembach furent lentes et embarrassées, comme s'il ne les eût pas préméditées de longtemps ; mais il trouva moyen, sans heurter l'orgueil de Philippe, très instruit et qui pourtant ne savait pas tout, il trouva moyen de lui enseigner ce qu'on devait en ce temps-là connaître d'abord de Frédéric Nietzsche, sa renommée de cénacle, et encore si discutée, sa gloire obscure, son influence anonyme, bien plus grande et plus répandue que sa gloire : c'est que peu importe son nom, il est un moment de la conscience allemande ; et non pas seulement le poète d'une génération d'hommes, mais le précurseur de temps nouveaux ; l'année de sa venue est la date initiale d'une hégire ; car il annonce à l'humanité le dernier évangile, qui est le contre-évangile de l'Antéchrist.

Lembach excellait dans le sophisme et dans la contradiction. Au moment qu'il venait d'avoir presque la loyauté de reconnaître que Nietzsche est le plus Allemand des Allemands, il trompait et il endormait la méfiance que ce particularisme aurait pu suggérer à Philippe. Il faisait sonner les titres universels et, si l'on peut dire sans ironie, « catholiques » de l'auteur de *Zarathustra*. Il avait aussi jeté en passant ces mots de contre-évangile et d'Antéchrist, comme une amorce ; car il n'ignorait pas que Philippe était plein de zèle contre « la religion des esclaves et des femmes ». Mais il n'insista pas d'abord sur ce point ; et comme Philippe, devenu seulement très attentif, ne posait pas non plus de questions, il essaya d'une autre attaque, qu'il croyait plus décisive, pour emporter l'âme du Français et lui faire signer le pacte.

Il était persuadé, comme tous les Allemands, que les Français veulent être aimés. Il pensait que les fréquents discours d'Ashley Bell sur la chère France avaient à propos irrité cette

manie nationale de Philippe, et qu'en lui jouant le même air, il l'aurait à sa merci. Il l'amusa donc avant tout de ce prétendu grand amour que Nietzsche portait à la France ; et naturellement il sut présenter les choses à Philippe comme il le fallait faire à un homme de cette qualité d'esprit. Il ne dit point que le solitaire de Silz-Maria eût pour la France et pour Paris la même sorte d'inclination que le commun des étrangers qui viennent y faire la fête. Il l'aurait pu dire aussi : une lettre de jeunesse de Nietzsche lui était justement tombée sous la main, où l'auteur de *Par delà le bien et le mal*, à la veille d'une escapade chez nous, ne taisait point sa joie de connaître enfin nos petits théâtres et de boire l'absinthe à la terrasse de nos cafés. Lembach l'aurait pu dire, mais préféra garder pour lui cette fâcheuse lettre, et fit mieux.

En revanche, sa mémoire imperturbable lui suggéra maints passages écrits de Nietzsche, qui attestaient une admiration presque éperdue de la culture française, une sorte d'envie flatteuse de l'esprit français. Ces fragments plurent singulièrement à Philippe Lefebvre, parce que le ton en était cassant, méprisant, d'une brutalité à peine tolérable, d'une insolence parfois furieuse, qui retirait aux compliments toute fadeur. C'étaient bien des compliments, mais assenés comme des coups. Lembach, pour les corroborer, alléguait d'autres boutades, encore plus grossières, contre la culture et la civilisation allemandes, dont Nietzsche ne parle d'ordinaire que pour les nier purement et simplement.

Il faut dire à l'honneur de Lembach que toutes ses citations étaient authentiques. Il n'eût fait aucun scrupule d'en inventer : il est Allemand. Mais à quoi bon? Les textes abondaient, dont la signification n'était pas douteuse, il n'avait même pas besoin de les torturer : il se contentait de les grouper avec un art insidieux, et tout doucement, sans avoir l'air de le faire exprès, il amenait Philippe à se représenter ce Frédéric Nietzsche comme un autre Henri Heine. Il n'avait pas la maladresse de prononcer ce nom ; mais Philippe, en écoutant Lembach, ne pouvait pas se défendre de songer au poète d'*Atta-Troll*. Il ne disait pas précisément que Nietszche eût renié l'Allemagne au profit de la France ; mais Philippe se demandait spontanément si ce n'était pas pour nous un devoir d'adopter

ce brillant transfuge dont les siens sans doute ne voulaient plus.

Pour toucher Philippe Lefebvre plus sûrement, Lembach osait faire allusion à la guerre, et se portait garant que Nietzsche en avait eu le cœur déchiré. Il lui contait qu'on avait vu pleurer cet homme dur, quand les journaux de Bâle annoncèrent, le 23 mai 1871, l'anéantissement de Paris et l'incendie du Louvre.

— Mais, — interrompit Philippe, — le Louvre n'a pas été brûlé !

— Les journaux l'ont annoncé, — dit Lembach.

Et il ajouta qu'il avait eu entre les mains des notes autobiographiques du Maître : car c'est Nietzsche qu'il appelait ouvertement le Maître, ce n'était plus Ashley Bell, et Philippe en fut glacé. Il jura qu'il y avait lu, à la date de 1878 :

« La guerre... Ma plus profonde douleur, l'incendie du Louvre. »

— En 1878, — dit encore Philippe, avec plus d'impatience, — votre Nietzsche devait bien savoir que le Louvre n'avait pas été brûlé.

Philippe ne se laissait pas si facilement conquérir, et Heine même n'était pas une référence très heureusement choisie. Il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour l'auteur des *Reisebilder*, qu'il trouvait peut-être Parisien, mais point Français.

Il savait bien que Henri Heine n'a renié que la Prusse, mais il était en ces matières si délicat, que les étrangers naturalisés, ou acclimatés, lui inspiraient toujours de l'éloignement. Il écoutait avec froideur les compliments de Nietzsche à l'adresse de la France, avec une véritable gêne et un peu de dégoût ses injures à l'adresse de l'Allemagne.

C'est au contraire les injures que Lembach semblait prendre plus de plaisir à répéter. Sa platitude, sa servilité étaient incroyables. Il appelait, il sollicitait l'outrage, il s'y délectait, et cette délectation morose sentait le vice, la perversion. Chaque fois qu'il citait une de ces offensantes paroles, il la marquait d'un ricanement. Il semblait dire :

« Hein? voilà ce qu'un des nôtres peut penser, écrire de nous ! »

Il voulait faire entendre à Philippe qu'il adoptait tous ces jugements impitoyables de son maître (de nouveau il l'appela ainsi). Son arrière-pensée était d'établir qu'il était un Allemand d'exception, supérieur au commun des autres puisqu'il les méprisait, égal aux Français puisqu'il savait les comprendre, et que comprendre, c'est égaler. Il croyait ainsi forcer la sympathie de Philippe, et il la revendiquait comme son dû, à titre de réciprocité.

Philippe a toujours un peu de révolte contre les amitiés obligatoires ; mais il entendait pour la première fois un tel langage, et il se gourmandait de n'en être pas davantage touché. Jamais encore il n'avait fréquenté d'Allemands : il ignorait que leur grosse malice et leur protocole est de nous répéter à tout bout de champ qu'ils ne nous haïssent point — au contraire ! Ils ne nous gardent pas rancune du mal qu'ils nous ont fait, et chaque fois qu'une occasion se présente, ils s'excusent cordialement d'avoir annexé l'Alsace et la Lorraine.

Déjà, Philippe était gêné : ce petit remords, ce scrupule rendit sa gêne insupportable, et il fut bien aise d'arriver enfin à Paumanock-house. Lembach eut alors une habileté qui le confondit ; car il ne supposait point à l'ennemi tant de finesse politique. Philippe ne se souciait point qu'on les vît rentrer ensemble, et Lembach sut deviner ce sentiment, plus tôt que Philippe lui-même. Il feignit de se rappeler soudain une course qu'il devait faire, dans High-Street. Il y retourna. Quand il revint à la maison, il n'eut point avec Philippe d'autres façons qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'il ne lui adressa même point la parole ; mais à la dérobée, et quand il était sûr qu'on ne les observait point, il lui lançait des regards, il lui faisait des sourires, qui signifiaient assez clairement : « Maintenant, nous sommes réconciliés. »

Il allait un peu vite en besogne. Philippe était moins pressé. Ce fut pourtant Philippe qui, le lendemain, aida le hasard et, craignant de rencontrer Lembach, s'arrangea pour le rencontrer. Le jeune Français ombrageux et fier crut peut-être s'imposer, comme une épreuve utile d'ascétisme, cette rencontre qu'il ne souhaitait pas : il voulait se contraindre à n'être pas, comme hier, gêné en présence de l'Allemand. Hélas !

d'avance, il l'était ! Il cessa de l'être dès qu'il eut abordé Lembach, et cette détente, qui passait son espérance, l'étonna : il se reprocha même de l'avoir obtenue sans effort et d'y être sensible à l'excès. N'importe, la glace était rompue. C'est qu'ils avaient aujourd'hui un sujet de conversation. Philippe en prit l'initiative avec sa vivacité coutumière.

Maints passages de Nietzsche, que lui avaient cités Lembach, hantaient sa mémoire. Hier, ils l'avaient frappé, il y avait rêvé cette nuit. Il les répéta, disant :

— Votre Nietzsche n'est-il pas *aussi* un poète plutôt qu'un philosophe?

(Il disait : « aussi », parce qu'il songeait à l'autre philosophe lyrique, à Ashley Bell.)

Mais il se rappela que les Français sont par définition frivoles et de science légère, que seule l'érudition allemande est adéquate à l'objet, infaillible. Il eut un petit accès de modestie (défaut bien plus français que la vanité), il rougit faiblement et il ajouta :

— Je dois dire une bêtise, excusez-moi : c'est que je parle d'un homme que je ne connais que depuis hier, et encore de seconde main.

— Toute connaissance est de seconde main, — dit Lembach.

Philippe n'aperçut point que cet aphorisme était un aveu cynique ou naïf du vice de la pédanterie allemande, et pensa n'avoir jamais rien lu de si profond dans la *Critique de la raison pure*. Il cita encore deux ou trois fragments, tels, mot à mot, que Lembach hier les avait traduits, et même à travers cette informe traduction, le style de Nietzsche resplendissait.

— Oui, — dit Lembach, — il a ce que vous autres Français, vous appelez le style : rare mérite en Allemagne, où les plus grands écrivains ne savent pas écrire.

Et le tentateur saisissait une si belle occasion de flagorner :

— Vous avez tout de suite flairé sa qualité essentielle ; et hier encore son nom même vous était inconnu ! et la langue qu'il écrit, vous n'en savez pas le premier mot !

Quelle divination ! — Philippe baissait les yeux, ce compliment ne lui était pas insensible. — Quelle divination française ! Seuls les Français peuvent dire ce qu'il y a dans les livres avant

de les avoir feuilletés : pourquoi ensuite prendraient-ils la peine de les lire? Et Lembach s'extasiait sans aucune mesure, comblant tous les Français sans distinction, mais Philippe en particulier, de ses grâces scolastiques. Si Philippe lui eût donné la réplique sur le même ton, c'était la scène de Vadius et de Trissotin, jusqu'aux injures exclusivement. La conclusion fut que Philippe avait jugé merveilleusement juste, et que Frédéric Nietzsche était plus poète que philosophe. Mais les vérités transcendantes sont-elles des vérités au sens étroit? Et n'est-ce pas au poète qu elles appartiennent plutôt qu'au philosophe? La métaphysique n'est-elle pas une poésie supérieure? Philippe en demeura d'accord sans difficulté.

Lembach avait dans sa poche le texte de *Zarathustra*. Il le fit voir à Philippe, qui murmura :

— Ce sont des versets, comme les poèmes d'Ashley Bell !

Il lut, il traduisit à livre ouvert quelques-uns de ces versets. Philippe en admira les beautés intermittentes, les éclairs et les nuages amoncelés. Tous les jeunes Français donnent dans ce travers : le prestige de l'obscurité est sur eux tout-puissant. Ils n'aiment sincèrement que les pensées limpides, ils goûtent un plaisir équivoque, mais plus vif, quand ils saisissent les pensées troubles ; ils se persuadent même qu'ils ont plus de mérite s'ils ne comprennent qu'à demi, et leur intelligence blasée, par un dangereux raffinement, préfère l'état d'inquiétude à l'état de sécurité.

Cette manie des jeunes Français était un peu le péché de Philippe. Lembach en tira parti adroitement et quelque temps il égara son auditeur parmi les brumes. Mais il ne lui donna d'abord qu'une idée sommaire de *Zarathustra*, en guise d'intermède et de récréation. Il avait très positivement conçu le projet bizarre de séduire Philippe à la pensée, ou mieux à la sensibilité de Nietzsche. Ce dessein, qui lui était suggéré par un véritable sadisme, procédait de causes diverses. Il voulait d'abord, pour rien, pour le plaisir, corrompre l'âme de Philippe, et il connaissait la vertu maligne du poison qu'il lui insinuait. Il voulait prendre ascendant sur le Français et le ravir à l'Anglais Tintagel. Il voulait surtout le ravir à Ashley Bell, et ruiner auprès du disciple trop soumis le maître de douceur et d'amour, en opposant à cette molle doctrine l'évangile

de haine et de dureté. C'est le souci de cette opposition qui lui avait dicté son plan de campagne ; car il avait un plan de campagne : il n'eût pas été un bon Allemand s'il n'eût arrêté d'avance et trop arrêté les moindres détails de son action. Le programme de ce jour ne comportait point de leçon sur *Zarathustra*. Lembach voulait reprendre point par point le discours d'Ashley Bell, et comme la guerre et ses fruits en avaient été tout le sujet, c'est de la guerre qu'il entendait parler aujourd'hui.

Il avait deviné chez Philippe, obsédé de souvenirs de guerre, cette préoccupation de la guerre que Bell appelait nostalgie, et l'instinct, le désir honteux, et ensemble l'horreur raisonnée de la guerre. Il n'eut point de peine à trouver, chez celui dont il souhaitait que Philippe devînt l'adepte, des formules d'une âpre philosophie guerrière, qui correspondaient beaucoup mieux à ces nuances de sentiments que les pauvres lieux communs d'Ashley Bell. Les différences n'étaient peut-être que de style, et Philippe, s'il y eût regardé de plus près, n'eût pas manqué de s'en apercevoir ; mais il avait le goût trop fin jusque dans la dialectique, et son entendement même boudait les idées qui ne se recommandaient pas à lui par un bonheur d'expression. Il haussait les épaules au seul mot de guerre sacrée, ou quand on lui venait dire que la guerre est la loi de nature, ou même (bien qu'il inclinât à le croire) qu'elle seule rend possibles certaines sublimes vertus. Mais Lembach, selon Nietzsche, lui prêchait d'aimer le risque, et déjà, secrètement, il l'aimait ; Lembach lui prescrivait de vivre dangereusement, et c'était son secret désir.

Avec une prudence extrême, Lembach dérobait à Philippe les hardiesses ou les écarts du maître dont il propageait la parole, qui pouvaient alarmer un catéchumène et un profane. Il n'avouait pas que la prédilection, apparemment littéraire, de Nietzsche pour les âges héroïques et primitifs signifie aux initiés une autorisation déguisée de la sauvagerie, ni que l'artiste qui pleurait sur les cendres du Louvre a mainte fois déclaré nécessaire, pour retremper l'espèce humaine, un périodique retour à la barbarie la plus affreuse.

Lembach n'évitait pas les citations qui témoignaient cette doctrine abominable : il se contentait de les falsifier en les

traduisant. Il jouait la difficulté ; d'ailleurs il ne risquait pas grand'chose, puisque Philippe ignorait la langue de Nietzsche. Mais il préférait de citer et d'altérer le sens du texte : il avait, comme tous les Allemands, la manie du faux. Et pour achever le mensonge, pour achever en même temps la séduction de Philippe, il racontait à sa manière le rôle, il arrangeait en les analysant les sentiments de Nietzsche pendant la campagne de 70 ; il revenait encore, il revenait toujours sur la scène pathétique de Nietzsche et de Burckardt le 23 mai 1871, quand les journaux de Bâle avaient faussement annoncé la fin de Paris et du Louvre. Cet attendrissement du philosophe impitoyable lui paraissait à juste titre mieux illustrer que tout autre exemple le faible que nos vainqueurs se sont toujours piqués d'avoir pour nous.

Philippe laissait parler Lembach et répondait peu. Il ne voyait pas en lui-même si clairement que d'habitude. Il sentait bien qu'il éprouvait cette antipathie qu'a toujours inspirée aux Français l'esprit allemand ; mais le mensonge de la solidité allemande imposait à sa naïveté. Il se défendait, et il se laissait circonvenir. Il ne savait pas si le charme auquel il voulait en principe être rebelle, mais ne pouvait pas résister, était celui de Nietzsche, de l'Allemagne, ou même le charme personnel de Lembach. Et toujours il se ressouvenait de Faust, du pacte infernal. Il lui semblait vendre son âme, ou plutôt son esprit français, et ainsi commettre en ce moment le pire péché contre la patrie.

Lembach croyait déjà le tenir : il ignore les échappées, les repentirs, les souplesses d'une intelligence française, il n'a aucune psychologie, il est Allemand. Il manqua de tact, il est Allemand : il commit l'erreur de faire à Philippe Lefebvre, avant de l'avoir suffisamment perverti, les suprêmes révélations. Il lui enseigna la morale nouvelle, par-delà le bien et le mal. A sa grande surprise, le catéchumène secoua le joug de l'autorité, critiqua le dogme, et le critiqua même finement. — Lembach n'a pas l'esprit de finesse.

Les renversements de valeurs semblaient à Philippe trop précis, trop mathématiques. Il n'y pouvait rien voir qu'un parti pris de contradiction, rigoureuse jusqu'à la puérilité ; et il n'accordait point du tout que la morale prétendue neuve

soit par delà le bien et le mal : elle est monstrueusement fondée sur l'idée la plus élémentaire du mal, ainsi que les morales anciennes sont fondées sur l'idée du bien. Toute la sensibilité de Philippe se révoltait contre un paradoxe brutal et trop dépourvu de grâce subtile. Mais Lembach n'eut point cette fois de peine à triompher d'une dernière révolte ; car il trouvait chez Philippe même des alliés, des complices : et d'abord la raison, l'inexorable raison du jeune Français.

Elle n'était point capable de pragmatisme, comme devait l'être bientôt, et, il faut le croire, sincèrement, la raison plus accommodante des cadets de Philippe. Elle ne se souciait point si une vérité est bienfaisante, mais si elle est vraie; et par défi elle eût confessé plus haut que les autres les vérités qui peuvent nuire. Elle n'avait peur d'aucune conséquence. En morale, elle souscrivait sans réserve ce texte de Renan :

« Parmi les dix ou vingt théories philosophiques sur les fondements du devoir, il n'y en a pas une qui supporte l'examen. La signification transcendante de l'acte vertueux est précisément qu'en le faisant on ne pourrait pas bien dire pourquoi on le fait. »

Le malheur, c'est que Philippe ne pouvait souffrir de faire les choses quand il n'aurait su dire pourquoi il les faisait; et bien qu'on lui eût enseigné au collège la morale de Kant, il ne croyait plus depuis longtemps à l'impératif catégorique dont il n'avait point découvert le fondement.

Après la raison, c'était l'orgueil de Philippe qui était, aux mains de Lembach, le plus utile instrument de sa perversion. Il avait trop de noblesse d'âme pour accepter une morale de l'intérêt ; mais une morale « par-delà le bien et le mal », encore qu'il eût contesté ce titre, lui imposait ; et en dépit de son hostilité à tout romantisme, il n'était pas insensible au prestige de l'abominable où il ne trouvait aucun mélange de mesquinerie. Lembach lui porta le coup décisif en l'instruisant que la doctrine n'était pas à l'usage du premier venu, et en lui révélant la méprisante distinction d'une morale des maîtres, d'une morale des esclaves. Il est curieux que Philippe ne reconnut point sous une autre forme cet adage — qu'il haïssait : « Il faut une religion pour le peuple. » Mais ici encore il fut victime

des mots, d'un tour de phrase moins bassement vulgaire, du style.

Cette morale des maîtres, Lembach l'instruisit encore qu'elle n'est point facile. Elle ne parle que de volonté, point d'obligation, mais ce n'est pas la morale de l'abbaye de Thélème, et son principe n'est pas la devise : « Fay ce que vouldras ». Ce n'est pas la morale du caprice ni du bon plaisir, ni de la volonté sans règle, mais de la volonté de puissance, ordonnée, obstinée, et qui s'évertue. Elle recommande même l'ascétisme, sans aucune arrière-pensée religieuse de pénitence et, si l'on peut dire, au titre de l'art pour l'art. Elle prescrit à ses adeptes de continuellement se surpasser soi-même ; elle assigne à l'homme pour idéal, et pour limite — provisoire — le surhomme.

Ces termes inusités, ce langage apocalyptique, mais étincelant de poésie, troublaient Philippe étrangement. Il était transporté, il était continuellement dans un état d'enthousiasme et d'ivresse. La révélation du suprême mystère, la promesse du surhomme, lui fit le même effet qu'au premier homme la parole du premier tentateur : « Vous serez semblables à des dieux. » Et Lembach, pour couronner l'œuvre de tentation, lui dit encore l'hostilité furieuse du Maître — de l'autre Maître — contre le christianisme. Il en avait déjà touché quelques mots, mais quelques mots seulement : cette fois, il ne ménagea plus rien ; et Philippe était stupéfait, ravi, jaloux, d'entendre si durement précisées toutes les idées qui étaient vaguement les siennes, de reconnaître, mais plus hardie et plus implacable, sa haine presque innée de la religion des femmes, des enfants et des esclaves.

Lembach lui mit alors, pour ainsi dire, le marché à la main et invoqua la vieille formule :

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Il lui remontra que les philosophies ne sont que des inclinations de la sensibilité, et qu'en fin de compte on n'en peut concevoir que deux, opposées diamétralement. Toutes les questions qui se peuvent poser à l'homme, les plus vulgaires comme les plus transcendantes, ne sont susceptibles (selon Lembach) que de deux réponses contraires ; il faut nécessairement se ranger à l'une ou à l'autre, il faut être à gauche ou à droite, comme dans les jugements derniers.

Philippe répugnait à ce grossier dualisme et pleurait les nuances. Violenté par Lembach, il ne se défendait plus, il se débattait encore.

— Pourtant, disait-il, vous ne prétendrez pas qu'Ashley Bell, dont toutes les idées sont, comme parlent les mathématiciens, chacune à chacune le contraire des vôtres, vous ne prétendrez pas que l'irréligieux Ashley Bell soit chrétien !

— Ashley Bell est un chrétien qui s'ignore, répliquait avec une lourde assurance Lembach, un chrétien qui se nie, ou bien qui n'est pas arrivé encore au terme fatal de son développement. Mais il y arrivera. Il est déjà au seuil de l'Évangile. Ashley Bell mourra dans la pénitence finale.

Cette prédiction indignait Philippe : il n'était plus capable que d'indignation ; il semblait avoir perdu, au contact de l'Allemand, toutes ses qualités françaises, sa perspicacité, son ironie, sa critique froide et souriante. Au contraire, Lembach gardait un calme effrayant et se dispensait de pratiquer l'état dionysien, dont il faisait la théorie. Il jouait toujours — à son insu — le rôle de Méphistophélès que Philippe lui avait distribué, et toutes ses paroles n'étaient que sarcasmes. Il dit à Philippe qu'il se faisait fort de lui démontrer, « par l'étude des textes », l'évangélisme, du moins virtuel et futur, d'Ashley Bell.

— Nous relirons ensemble ses papiers inédits. Avec miss Florence pour guide, — ajouta-t-il d'un ton dédaigneux, — vous n'avez pu les lire comme il faut.

Philippe, étourdiment, accepta l'offre, et aussitôt s'en repentit. Je ne sais quoi de cuistre dans la façon de parler de Lembach venait de trahir le Germain. Philippe se sentit au pouvoir de l'ennemi et tout infecté d'esprit allemand. Il s'en avisait, mais trop tard. Il était humilié, honteux. Il essuyait les reproches de sa conscience, il craignait surtout les reproches muets de miss Bell.

Il se rappelait que naguère il avait cru aimer Florence et se faire aimer d'elle sans aucune difficulté. Ce n'était qu'une illusion, un peu ridicule, mais qu'il n'avait pu dissiper sans mélancolie, et qui lui laissait un souvenir délicat, presque sacré. Eût-il osé même affirmer qu'il ne l'eût pas aimée tout de bon, un jour, une heure, un instant? Après tant de jours écoulés,

qui pourrait encore saisir la différence d'un amour imaginaire et d'un amour évaporé?

Il se rappelait avec tendresse que Florence l'avait préféré, justement à ce Lembach; pour réserver à lui seul la chambre des trésors, elle avait éconduit l'Allemand que lui-même y ramenait. Comment osait-il aujourd'hui se représenter devant elle avec ce compagnon de qui naguère elle l'avait délivré? Et quel accueil leur réservait l'altière fille de Bell? Le pressentiment de son regard ironique faisait presque défaillir Philippe.

Le cœur, le souffle, lui manquaient. Il aurait voulu fuir, il n'était plus libre. Il hésitait : ce fut Lembach qui heurta délibérément à la porte.

(*La fin prochainement.*)

ABEL HERMANT

LES

SECOURS AUX CIVILS

PENDANT LA RÉVOLUTION [1]

Dans la guerre presque ininterrompue que, depuis le printemps de 1792, la France révolutionnaire eut à soutenir, il y eut, comme aujourd'hui, d'autres victimes que celles du champ de bataille. Des familles, privées de leurs soutiens, restèrent au foyer, misérables. D'autres virent leurs maisons détruites, leurs biens dévastés par l'invasion des troupes ennemies ou par les incursions des rebelles de l'intérieur, légalement traités en ennemis de la patrie. Il y en eut qui durent chercher à Paris ou ailleurs un refuge temporaire, et ainsi affluèrent sur la plupart des départements des flots douloureux de fugitifs arrivant des frontières du Nord et de l'Est violées par l'armée austro-prusienne, de l'Ouest insurgé, de la Corse et des colonies en révolte.

A ces milliers de victimes, la Première République assuma la charge de venir en aide. Une législation de bienfaisance spéciale organisa les secours et les indemnités aux familles des défenseurs de la patrie, aux citoyens ruinés par la guerre, aux « patriotes » réfugiés, comme furent organisés, d'autre part, des secours proprement militaires aux blessés et aux anciens combattants. Les mesures législatives décrétées par les assemblées révolutionnaires, les principes dont elles s'inspirent, leur application sont un intéressant objet de recherche historique ;

1. Cet article a été écrit d'après les lois et circulaires, les rapports aux assemblées parlementaires, et les dossiers de la série F[15] (hôpitaux et secours) des Archives nationales.

mais cet intérêt semble, dans les circonstances actuelles, ne pas être seulement de curiosité rétrospective, pourvu qu'on pénètre jusqu'au détail des choses.

***

Cette bienfaisance spéciale est corrélative de l'idée que la Révolution avait des devoirs de l'État envers les pauvres. La Révolution conçut un vaste plan d'assistance où le secours gratuit aux invalides et la subsistance par le travail aux valides sont une dette sociale, une obligation inéluctable de la Nation, qui s'en acquitte aux frais du Trésor public. Un État vraiment bienfaisant ne peut se reposer sur l'initiative vacillante et confuse des particuliers, si noblement inspirés soient-ils ; ce n'est pas avec les variables et incertaines ressources locales qu'il peut remplir une charge qui est, par nature, nationale. Dès 1791, « un établissement général de secours public » est inscrit au nombre des « dispositions fondamentales garanties par la Constitution ». Les secours patriotiques sont une application de cette assistance sociale dont la Révolution formulait ainsi la doctrine alors hardie. Ils résultent logiquement des principes qu'elle affirma. Ils sont une ressource de la défense nationale, mais ils sont aussi l'un des modes par où s'exprima un droit public nouveau et généreux.

Si le corps social doit, en tout temps, l'aide de sa bienfaisance aux indigents incapables de pourvoir à leur subsistance, sa dette est double envers les familles éprouvées par les suites de ce sacrifice journalier que « le salut de la République » impose à leurs soutiens. Maignet, rapporteur de la première loi sur les secours aux familles des défenseurs, proclama, dès la fin de 1792, ce principe, qui ne fut jamais contesté. Le 13 brumaire an VIII, Bouteville-Dumetz, rapporteur au Conseil des Anciens, pouvait encore célébrer, dans une prosopopée emphatique, la générosité de la patrie républicaine couvrant « de ses regards paternels, de sa reconnaissance et de ses bienfaits » chaque heure de l'existence des enfants du guerrier mort pour elle.

Le même sentiment de solidarité doit profiter aux victimes de l'invasion. Mais au-dessus du simple secours qu'une assemblée de législateurs voterait dans une heure d'émotion, au récit

des ruines causées par l'ennemi, s'élève le principe juridique de l'indemnité obligatoire de dédommagement. C'est un principe nouveau. Le rapporteur de la loi du 11 août 1792, Tardiveau, insiste sur ce qu'il ne figurait pas dans l'ancien droit des gens. Il cite, au contraire, un passage de Vatel, qui nie formellement le devoir pour l'État de réparer les dommages de guerre. Aux yeux de Vatel, il y a cas de force majeure ; ce sont « des accidents, des maux de la fortune des propriétaires » ; perdre ses biens est un risque aussi normal en temps de guerre que celui de perdre la vie. S'il fallait accorder des réparations pécuniaires à toutes les victimes, les finances publiques n'y suffiraient pas ; et puis, que d'abus à craindre ! Mais le rapporteur de la Législative proteste contre cette doctrine inhumaine ; elle répugne, dit-il, à la nouvelle constitution de la France comme à la justice et aux conventions sociales. Il lui oppose la pensée généreuse de la Révolution. C'est expressément contre la conception barbare de la guerre, celle d'un passé aboli de violence et de rapine, la guerre de hordes, qu'il dresse la conception de la guerre plus humaine, qui est celle d'un monde nouveau, plus éclairé et plus libre.

« Grâce au progrès des lumières, l'Europe moderne n'admet plus ce terrible droit des gens d'après lequel un vainqueur féroce, s'attribuant le droit de vie et de mort sur tous les citoyens du peuple injustement provoqué, lorsque la fortune avait secondé sa coupable agression, réduisait à une dure et humiliante servitude tous ceux que le glaive n'avait pas immolés. Elle ne pardonne plus aux conducteurs barbares de ces cohortes indisciplinées les meurtres et les brigandages, les pillages et les incendies, la dévastation et les outrages envers un sexe faible ou contre les individus désarmés. Elle veut enfin une sorte d'humanité au milieu des batailles, et si le guerrier trouve dans le soldat armé qu'on lui oppose l'ennemi qu'il doit combattre, il ne peut plus voir dans le soldat vaincu qu'un homme qu'il doit protéger et défendre. Ainsi la force même a pu se soumettre à des conventions propres à en adoucir l'usage désastreux... Mais ces conventions sacrées pour toute nation humaine et généreuse ne sont pas toujours respectées. Il appartient à un peuple libre de les observer et de les étendre quand on l'oblige à combattre pour la liberté, sa constitution, son indépendance ; il compte au nombre de ses jouissances tout le mal qu'il peut épargner à ses agresseurs... »

Ainsi c'est comme une flamme du cœur qui va échauffer et transfigurer le froid et sec droit des gens. Entre l'individu et

l'État il y a échange mutuel de sacrifices. Dans une guerre pour la défense du sol et le salut de la liberté, c'est sa vie et sa fortune que chaque citoyen doit à l'État ; mais l'État doit, en retour, protection à ses défenseurs, et ceux à qui l'invasion a fait perdre leurs biens ont droit aux secours de la Nation. Ce sont les habitants des frontières qui sont le plus exposés dans une guerre pareille ; ils donnent plus que les autres, dans le danger commun ; et même leurs propriétés sortent, pour ainsi dire, du domaine privé pour devenir des propriétés nationales. De tels sacrifices ne dépassent-ils point les bornes du « contrat primitif » qui lie la société et les citoyens et que la société se trouve n'avoir pas respecté ? Même si elle a fait la guerre malgré elle, même si, contrainte par une nécessité morale, elle a pris l'initiative d'ouvrir les hostilités, qui sont toujours « physiquement » évitables, la société doit tenir la promesse de garantie qu'elle a implicitement faite aux citoyens ; elle leur doit la réparation et le remboursement des pertes subies.

Cette obligation est absolue. Maignet, dans son rapport sur la loi du 27 février-14 août 1793, ne fait pas du besoin une condition de l'indemnité. Oserait-on lésiner avec le malheureux dont les pertes ont sauvé les propriétés de ses « frères de l'intérieur », le superflu du riche, le nécessaire de « l'homme médiocre » ? La « loyauté française » s'indigne contre un tel marchandage. Il y a là un devoir impérieux de solidarité nationale.

Est-ce que, d'ailleurs, aux dommages matériels de l'invasion, ne s'ajoutent pas les souffrances morales, les excès d'une « soldatesque ivre de sang » contre les citoyens inoffensifs, les femmes, les enfants ? Maignet fait ici allusion à ces dévastations, pillages, incendies, meurtres dont Tardiveau dénonçait déjà la sauvagerie. Qu'on ne voie pas là un développement purement oratoire ; il s'agit de faits réels. Un examen attentif et étendu des documents permettrait sans doute de tracer un tableau lugubre des crimes prussiens et autrichiens contre la population civile ; en voici seulement quelques traits. La correspondance des commissaires du Conseil exécutif, en octobre 1792, montre les villages de Champagne et du Nord pillés et ravagés, leurs habitants rançonnés par les « houlands », réduits à la détresse, sans vivres,

sans grains, sans semences, sans chevaux ni bestiaux, au milieu de leurs maisons incendiées, et, par « un excès d'atrocité », les puits, les fontaines, les ruisseaux empoisonnés par les cadavres de chevaux. On y voit les paysans des environs de Lille violemment arrachés à leurs fermes, et contraints de travailler « sous le bâton » à élever et réparer les ouvrages d'où les Autrichiens bombardent la ville. Les dossiers de demandes de secours révèlent d'autres forfaits. Ainsi cette mercière, cette fruitière, cette bouchère du Quesnoy, dont les boutiques ont été pillées et qui échappent à grand'peine aux violences des soudards allemands prêts à leur faire subir leurs « atrocités ». Ou ce cultivateur de Romagne (Meuse), septuagénaire, qui est volé, bâtonné, détenu pendant huit jours, complètement ruiné, et dont la femme est morte des suites des mauvais traitements subis. Un témoignage bien curieux est celui de J.-B. Sauce, « le père Sauce », l'ancien procureur de la commune de Varennes, qui arrêta, presque à contre-cœur, Louis XVI fugitif. Devenu greffier du tribunal criminel de la Meuse à Saint-Mihiel, il expose ses malheurs dans une demande d'indemnité pour pertes, adressée au ministre de l'intérieur.

Il était cinq heures du matin quand une colonne de 700 ou 800 Prussiens, arrivant de Verdun, entra, le 3 septembre 1792, à Saint-Mihiel, « guidée par le maire d'une commune voisine qui fut forcé, sous peine de la vie, d'indiquer la maison de l'exposant ». Ils exhibent l'ordre du roi de Prusse à la municipalité, l'ordre d'avoir à lui livrer l'ancien procureur, lequel se trouvait, d'ailleurs, absent.

« Il est douloureux, poursuit Sauce, de rappeler les scènes tragiques qui attendriront le magistrat du peuple à qui s'adresse l'exposant. Une malheureuse épouse était seule avec ses enfants. Elle voit cette horde de brigands dévaster sa maison, piller, saccager tout. On la menace, on la persécute, on a la barbarie de lui dire que, si elle n'indique à l'instant la retraite de son mari, on va percer (*sic*) au fil de l'épée ses cinq enfants, éplorés et lamentants ; que, pour justifier de la mission dont ils sont chargés, ils vont lui couper la tête pour la porter au roi de Prusse. On donne à cette tendre mère la douleur d'enlever en sa présence son fils aîné, qu'on lui dit qu'on va pendre à la place de l'exposant. Sa fille est jetée sur le carreau. Cette

épouse chérie, cette tendre mère, prête d'accoucher, ne peut plus résister à tant de fureur. Elle se trouve au milieu d'une horde de scélérats. Elle veut prendre la fuite. On la poursuit, les armes à la main ; mais la rage se porte à son dernier comble ; elle est précipitée dans un puits de soixante pieds, elle périt. Et, le 3 septembre, l'exposant vit à la fois tous les malheurs tomber sur lui : son épouse perdue, son fils pris, sa fille réduite sur le grabat, toute sa fortune pillée. L'exposant était au corps électoral [1], qui fut dissous. Il fuit, et porte ses pas sur la commune de Troyes, où il resta quarante-cinq jours entre la vie et la mort. »

Pour que ce tableau de l'odieux soit complet, voici des arrêtés du Comité des secours publics, accordant un secours au citoyen Lemaire, qui, maltraité par les Autrichiens, est resté estropié des suites de ses blessures ; — au citoyen Lecoq et à son fils, âgé de douze ans, que des soldats autrichiens ont attaqués sur la route et dépouillés : « Ces féroces ennemis ont poussé la barbarie jusqu'à couper le poignet au fils d'un coup de sabre » ; — au citoyen Duez, qui, se trouvant avec Lecoq père et fils, a eu le bras coupé. Voici une lettre du « commandant des troupes de la République, cantonnées à Sierk (Moselle), au général commandant les troupes d'Autriche, à Luxembourg » (30 août 1793). Il lui dénonce les soldats de son armée qui ont coupé les pieds, les mains, arraché la langue à un malade, l'ont tiré de son lit, chargé de coups de bâton et enlevé à sa famille : ce sont là, ajoute-t-il, « des cruautés qui ne peuvent être tolérées que chez un peuple de cannibales et qui révoltent l'humanité

Comment s'étonner que, dès 1792, devant la ruée des hordes sanguinaires, la panique ait fait fuir les populations épouvantées par les hideuses réalités, que la tradition orale rendait encore plus horribles à l'imagination ! Mais, à ces souffrances, il n'y a pas de compensation pécuniaire ; raison de plus, déclare Maignet, pour réparer pleinement les malheurs qui sont réparables.

« Ce sont là, dit-il, de ces événements qui ne sont qu'une suite trop ordinaire de la guerre, mais que cependant la société ne peut

1. L'assemblée électorale, qui se tenait à Gondrecourt.

jamais réparer. Mais, quand vos comités vous proposent de rembourser aux habitants des frontières la totalité de l'évaluation de leurs pertes, ils sont bien éloignés de croire qu'ils établissent le parfait équilibre entre l'indemnité et les malheurs que la guerre a entraînés pour eux ; mais ils savent aussi que c'est l'amour de la patrie qui peut cicatriser les plaies que l'on ne peut guérir avec des secours pécuniaires, et que rien ne sera plus propre à produire cet effet que l'empressement que la société mettra à remplir, dans toute sa rigueur, les obligations qu'elle s'est elle-même imposées. »

Au surplus, l'intérêt conspire avec la justice et la morale. Ici intervient une considération chère aux législateurs de la Révolution, et qui, dans maint domaine, inspira souvent leurs votes. Les indemnités sont un moyen d'attacher les habitants des frontières à l'ordre politique nouveau, de réchauffer le zèle patriotique et révolutionnaire de ceux que le malheur a pu abattre. — Et aussi, quel effet ne produira pas sur l'étranger ce grand exemple de fraternité, donné par la libre nation française !

« Vous avez déclaré, au nom de la République, dit Roger Ducos, qu'elle indemnisera tous les citoyens des pertes qu'ils ont éprouvées ou qu'il éprouveront par l'invasion de l'ennemi sur le territoire français, ou par les démolitions et coupes qu'exigeait notre défense commune. En proclamant cet engagement national, vous avez montré à tous les peuples la différence des guerres du despotisme avec celles d'un peuple qui se gouverne. Dans celles du despotisme, la gloire et les avantages ne se rapportent qu'aux tyrans ; les ravages et les malheurs sont tout entiers pour le peuple ; au contraire, dans les guerres du peuple, la gloire et les avantages deviennent communs à chaque membre de la société ; les malheurs en sont réparés à tous ceux qui les ont soufferts. »

Voilà les principes, ils sont d'une générosité évidente. Voilà le programme. Il est vaste ; comment fut-il exécuté?

*
* *

Dès l'abord, la lecture des documents montre qu'il le fut avec un grand libéralisme.

Le législateur [1] ne cessa d'augmenter le nombre des bénéfi-

1. Je me borne à extraire de la législation quelques indications particulièrement caractéristiques. Pour les personnes que l'étude de la question intéresserait, voici les principaux textes à consulter : *Secours aux familles des défen-*

ciaires des secours aux familles des défenseurs de la patrie, en multipliant soit les cas où le sort du militaire pouvait constituer un titre, soit les membres de la famille admis à invoquer l'assistance nationale. La loi du 26 novembre 1792 ne visait que « les citoyens-soldats volontaires » ; celle du 4 mai 1793 engloba tous les militaires et marins en activité de service. En prairial an II, furent admis les remplaçants, jusque-là exclus « d'après des arrangements particuliers faits avec ceux qu'ils ont remplacés ». On commença par réserver les secours aux familles de ceux qui avaient été tués ou blessés en combattant ; puis on accepta les familles de tous les militaires tués ou blessés en faisant « un service quelconque ». Peu à peu apparurent de nouvelles catégories spéciales : officiers et grenadiers, gendarmes nationaux morts à la défense de la patrie, marins employés sur les bâtiments de commerce frétés au nom et aux frais de la République, infirmiers morts au service, etc. Les familles des Hollandais réfugiés dès 1787 qui avaient pris du service dans les armées de la République furent traitées comme celles des militaires français. La guerre civile fut assimilée à la guerre extérieure, et à une liste déjà longue vinrent s'ajouter les familles des citoyens marchant contre les rebelles de l'Ouest et du Midi, des vainqueurs de la Bastille, des morts et blessés de la journée du Champ-de-Mars, du 10 août. Pour les contemporains, les victimes de la liberté égalaient en mérite et en gloire les victimes de la patrie.

De même s'élargit insensiblement le cadre des membres de la famille reconnus aptes aux secours. Ce ne furent d'abord que les femmes, les enfants, les pères et mères. Puis les ascendants, les frères et sœurs. Cette dernière disposition du décret du 4 mai 1793 trouva, il est vrai, des adversaires à la Convention ; un membre la combattit par cet argument que « jamais... dans aucun gouvernement » le frère n'avait été obligé de nourrir son frère. Mais Marat enleva le vote, en protestant contre

seurs : lois des 26 novembre 1792 ; 4 mai, 4 juin 1793 ; 21 pluviôse, 13 prairial an II ; 14 fructidor an VI. — *Réfugiés* : 8 frimaire, 14 ventôse, 19 prairial an II ; 27 vendémiaire, 26 brumaire an III ; 17 frimaire an V ; 28 germinal, 28 floréal an VII. — *Indemnités pour dommages* : 11 août 1792 ; 27 février, 14 août 1793 ; 6 frimaire, 14 ventôse, 26 floréal an II ; 19 vendémiaire, 26 vendémiaire an VI.

« ces petits scrupules qui ne tendent qu'à retenir la main bienfaisante de la Nation ». La République appela encore à ses bienfaits les mères par adoption, les mères ayant rempli le devoir maternel après et depuis l'enrôlement du père, les belles-mères dont le mariage avait précédé l'enrôlement du fils (les beaux-pères furent toujours formellement exclus), les enfants naturels, les enfants reconnus restés orphelins ou réunis à leur domicile en famille. Les frères et sœurs ou les parents orphelins à qui le défenseur servait de soutien, de véritable père de famille, étaient regardés comme ses enfants.

Même libéralisme pour les patriotes réfugiés. Les premiers bénéficiaires furent les Belges de Liège, Namur, Bruxelles, Louvain, Gand, Ostende, Anvers, etc., les citoyens du département de Jemmapes, du pays de Franchimont, Stavelot et Logne (régions de Verviers et Malmédy), les Mayençais, les réfugiés de Valenciennes et du département du Nord, ceux des Ardennes, de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse, de la Moselle, des départements de la frontière envahis, qui avaient cherché à l'intérieur un abri contre la fureur des troupes austro-prussiennes et un foyer de liberté.

Puis ce furent les victimes républicaines des soulèvements de la Vendée, de Lyon et du Midi, les Corses chassés par la révolte de Paoli. Quand l'insurrection, favorisée par l'étranger, bouleversa les Antilles, arrivèrent les colons réfugiés ou déportés de Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, des îles du Vent et sous le Vent. Les Irlandais émigrés en France trouvèrent aussi place sur les listes de secours. D'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, de Naples, de Rome, des Pays-Bas, de Russie revinrent les résidents français expulsés : encore des patriotes à assister. Dans les derniers mois du Directoire, la France se chargea des fonctionnaires publics de la République cisalpine tombée aux mains de l'ennemi, des autorités constituées du Piémont et des habitants d'Italie qui avait fait appel à son hospitalité. Ce n'est pas tout : la Révolution, acceptant l'héritage de l'ancienne monarchie, maintint la protection qu'elle donnait aux Hollandais réfugiés chez nous à la suite de la révolte de 1787 ; aux Canadiens et Acadiens qui, après le traité de 1763, montrèrent leur fidélité à la nation vaincue en venant s'installer sur le sol français.

Ces milliers d'assistés spéciaux étaient répandus sur toutes les parties du territoire ; on en trouvait à peu près dans chaque département, au Nord, à l'Est, au Centre, à l'Ouest, au Midi; il serait moins long d'énumérer ceux qui n'en avaient pas que les autres.

Se forma-t-il comme aujourd'hui des comités de réfugiés? On ne peut le dire avec certitude ; mais c'est probable. A Paris, du moins, on trouve l'exemple d'une « assemblée générale des Belges réfugiés », d'une « assemblée générale des citoyens patriotes réfugiés du pays de Franchimont, Stavelot et Logne », autorisées par la municipalité, délibérant sur les intérêts communs et les cas particuliers. Il semble même que l'immatriculation fut tenue pour une indispensable garantie, puisqu'on voit suspendre l'octroi des secours à deux réfugiés qui avaient été rayés « de la société belge ».

Naturellement, la masse de ces patriotes comprenait surtout des gens du peuple, ouvriers, paysans, petits boutiquiers ; mais il y avait aussi de gros commerçants, des gens de loi, des médecins ; on vit jusqu'à un chef de bataillon de la ci-devant légion liégeoise et un général de brigade, réduits à la misère après d'honorables campagnes, solliciter « un secours alimentaire ».

*
* *

Quels secours leur distribua-t-on? Il ne suffirait pas, pour être renseigné, d'additionner les millions votés par la Législative, la Convention, le Corps législatif du Directoire ; il faudrait relever aussi les sommes données par les corps administratifs et municipaux, spontanément ou sur l'ordre des représentants en mission. Le total serait certainement très gros. Les lois et arrêtés fixèrent le taux des secours individuels ; ils varièrent avec les catégories de bénéficiaires, leur âge, leur condition, ils varièrent aussi avec les époques ; c'est peu à peu que le législateur mit dans ces choses la précision et la régularité. Mais la quantité des secours et des indemnités n'a pas pour nous le même intérêt que pour les contemporains, et, du reste, leur valeur ne se comparerait pas aisément

avec celle des allocations d'aujourd'hui. Il est donc permis de ne pas s'y arrêter ici.

Mais il faut retenir les conditions générales mises par la Révolution à ses libéralités.

Si large que fût le principe de solidarité nationale qui inspira l'organisation des secours patriotiques, il avait cependant des limites, et ce n'est point par là que la législation fut le moins remarquable. Jamais la Révolution ne reconnut indistinctement à toutes les victimes de la guerre la faculté d'invoquer la bienfaisance nationale ; toujours elle entendit n'aider que les citoyens nécessiteux et incapables de travailler. De même que son système général d'assistance publique se subordonnait pratiquement à la preuve de l'indigence et de l'invalidité, de même elle ne voulut assister que les victimes qui étaient réellement privées de leur soutien et que les individus inaptes à se suffire par leurs propres moyens. Cette restriction, deux raisons l'exigeaient à ses yeux ; raison financière : « un souci d'économie indispensable » ; raison de doctrine : l'immoralité d'une assistance qui favoriserait la paresse.

La restriction s'applique à toutes les espèces de secours. D'abord, ceux des familles des défenseurs. « Vous avez pressenti, disait Maignet, que si la femme, l'enfant, ou les père et mère du citoyen-soldat qui est sur les frontières, peuvent trouver dans leur travail des ressources pour fournir à leurs besoins, ils n'ont aucun droit aux secours de la Nation, parce qu'ils ne perdent rien de ce qui leur est nécessaire par l'absence de celui qui est sur les frontières. » Lorsque Roland, peu de jours après, commenta dans une circulaire ministérielle la loi du 26 novembre 1792, il insista sur le devoir de n'aider que les familles « vraiment dans le besoin » ; « ceux qui ont des ressources en eux-mêmes et dans leur travail ne doivent rien demander ni attendre du Trésor public ». Même langage dans les textes de l'an II et de l'an III. Une veuve n'a droit à pension que si son indigence est démontrée, et cela finit même par ne pas suffire : en fructidor an VI, les pensions et secours aux veuves et enfants des militaires ne sont plus accordés que dans le cas de « défaut de patrimoine » ; la veuve perdra sa pension lorsqu'elle se sera procuré un revenu équivalent.

Il en est de même pour les réfugiés. Au début, on leur demanda une simple attestation de témoins ; puis, à des témoignages plus souvent complaisants que sincères, on substitua un certificat d'indigence, délivré par l'administration municipale sous sa responsabilité, renouvelable tous les six mois. Le législateur prononça expressément l'exclusion des fonctionnaires et salariés publics occupant un emploi civil ou militaire, des commerçants, agriculteurs, propriétaires se suffisant à eux-mêmes. Ceux qui exerçaient « une profession mécanique » ne pouvaient recevoir que le tiers du secours, et encore à condition de produire le certificat d'indigence. Enfin, par une disposition souvent répétée dans les lois, quiconque ayant trouvé du travail l'avait refusé était complètement exclu de toute assistance.

Ces sévères réserves ne s'expliquent pas seulement par les principes généraux de la législation de l'assistance : elles avaient pour but d'écarter de réels abus et des fraudes. Souvent d'impudents citoyens osèrent, malgré leur aisance, réclamer les secours des pauvres. Roland avait eu beau déclarer, dès le mois de décembre 1792, que « quiconque reçoit de la Nation sans l'avoir mérité par un travail utile à la République ou sans être dans l'infortune et de toute impuissance personnelle, commet un larcin public et devient méprisable et répréhensible aux yeux de ses concitoyens », combien ne reculèrent pas dans le blâme et le mépris éventuels, devant une flétrissure hypothétique qu'il est facile d'éviter quand on a du savoir-faire et un peu de chance ! On vit jusqu'à des riches réclamer, comme dit Collot d'Herbois, le patrimoine de l'indigence laborieuse. Les dossiers du Comité des secours publics, obligé de prescrire des enquêtes sur les distributions faites, prouvent que Collot d'Herbois n'exagérait pas. Il fallut donc sévir. « Les citoyens aisés, dit l'article 7 du decret du 13 prairial an II, ayant des moyens assurés et connus de pourvoir à leurs besoins, qui réclameront des secours contre le vœu de la loi, sont sujets à restitution. Ceux qui ont des revenus et une fortune vérifiée par la cote des impositions, et qui, par de pareilles réclamations, auraient usurpé le patrimoine de la vertu indigente, seront notés comme dilapidateurs des deniers publics et traités comme tels. » La responsabilité pécuniaire

des fonctionnaires fut engagée. Des précautions analogues furent prises à l'égard des réfugiés comme des familles des défenseurs.

En regard des profiteurs, mettons toutefois les honnêtes gens, comme cette veuve Daleuzi, chargée de famille, dont le fils est parti en qualité de remplaçant. C'était avant que la loi eût admis aux secours les familles des remplaçants. La citoyenne Daleuzi avait donc touché indûment des sommes ; elle les restitue, en disant « qu'elle préfère de vivre dans une pauvreté honorable plutôt que de prendre à la Nation l'argent destiné à la destruction des tyrans ». Le Comité des secours publics propose à la Convention de décréter la mention honorable en sa faveur, de maintenir les secours accordés, et de faire insérer au *Recueil des Actions héroïques* la lettre de l'agent national qui signale un désintéressement si patriotique.

Ce n'est pas assez d'être indigent, il faut être bon citoyen, vrai patriote. Nous sommes plus larges aujourd'hui ; mais on était alors en pleine guerre civile, et les républicains qui défendaient la liberté en même temps que la patrie entendaient ne pas être dupes. « Les patriotes, disaient-ils, ont seuls droit aux bienfaits de la patrie. » Danton proposait de réserver les secours à ceux qui ont contribué au salut de la République, de les refuser au propriétaire qui n'aura pas pris les armes pour elle. Voilà pourquoi les décrets des 26 novembre 1792 et 4 mai 1793 excluent du droit à la réparation des dommages les habitants « qui auraient refusé d'obéir aux réquisitions locales, et qui ne se seront pas opposés, lorsqu'ils le pouvaient, aux ravages de l'ennemi ». Pour participer aux indemnités, les victimes des rebelles de l'intérieur doivent prouver leur fidélité à la République. Il importe essentiellement, dira encore plus tard le Directoire, de s'assurer que les réclamants n'ont point favorisé les projets et les entreprises des ennemis de la République. Or, on croyait que le bon moyen de s'assurer des sentiments des « réclamants », c'était de leur demander une attestation des autorités. Il fallut donc que les patriotes réfugiés de la Belgique et du Nord comme ceux de la Corse et des colonies obtinssent un certificat de bonne conduite et de civisme des agents nationaux des districts, des municipalités ou des sections. Cette exigence

provoqua même de la part des Belges un curieux incident, relaté dans un rapport du Comité des secours. Les réfugiés belges se présentent à la commission avec des certificats de leurs sections, lesquelles se contentent d'attester qu'« il ne leur est rien revenu qui soit contre eux ». La commission trouve la formule insuffisante, refuse de payer. Les réfugiés protestent, menacent, « se portent aux derniers excès » ; l'un d'eux est arrêté. Pourtant, les sections de Paris peuvent-elles connaître la situation réelle des solliciteurs habituellement domiciliés sur les bords de la Meuse ou de l'Escaut? Pourquoi exiger d'elles un certificat plus large et plus affirmatif que celui qu'elles peuvent honnêtement délivrer? Aussi les Belges refusent-ils obstinément de se soumettre à la formalité du certificat, et ils le font, paraît-il, « avec une hauteur déplacée parmi des citoyens qui, affiliés depuis peu à une nation puissante et généreuse, éprouvent sa bienfaisance ». Ils obtiennent gain de cause ; les sections sont invitées à délivrer le certificat de civisme tel qu'il est prescrit par les decrets. C'est qu'à ce certificat les pouvoirs publics tenaient au point que, même après l'avoir supprimé, sous le Directoire, pour l'accès aux fonctions publiques, ils le maintiennent pour l'admission aux secours.

*
* *

L'exposé des formalités d'admission et de paiement n'offrirait pas plus d'intérêt pour nous que la nomenclature des chiffres de secours alloués. La question n'est pourtant pas tout à fait indifférente, parce que les obstacles de l'application pratique vinrent de ces formalités, aggravées par les lenteurs administratives. C'est du moins ce que les contemporains prétendaient, et les dossiers d'archives leur donnent raison.

Pour les indemnités de dommages, le soin de dresser les procès-verbaux de pertes fut confié d'abord à des commissaires que le Conseil exécutif ou Conseil des ministres choisissait dans les départements de l'intérieur et envoyait dans les régions envahies : ils étaient donc inconnus des réclamants. Des commissaires nommés par les districts leur étaient adjoints. Ainsi fut constitué un personnel de « commissaires vérificateurs et

évaluateurs des pertes ». Ils opéraient en présence du conseil général de la commune, publiquement et contradictoirement. Lorsque les ministres disparurent en germinal an II, les commissaires du Conseil exécutif furent remplacés par d'autres, que les districts aussi eurent à nommer en les prenant en dehors des municipalités intéressées, et qui devaient procéder conjointement avec les commissaires déjà antérieurement désignés par eux. Ils étaient tenus de rendre compte de leurs travaux chaque décade.

Pendant près d'un an, quarante-six envoyés du Conseil exécutif parcoururent les départements. Le gouvernement avait confiance dans leur patriotisme pour faire une appréciation exacte des besoins des patriotes. Mais leur zèle paraît avoir été en défaut ; un rapport de la commission des secours publics dit que, comme ils touchaient chacun 600 livres par mois, il y avait dans leurs opérations « une lenteur qui dénote l'envie de prolonger l'exercice d'un emploi lucratif ». Les commissaires des districts ne donnèrent pas plus de satisfaction. Eux aussi se montrèrent peu diligents, soit que, comme dans l'Ouest, ils aient été arrêtés par la peur des massacres qui se commettaient dans les lieux où ils opéraient, soit qu'ils aient eu de l'inquiétude pour le paiement de leurs frais de déplacement et d'expertise, soit qu'ils aient répugné à discuter publiquement, dans chaque commune, « les pertes et le civisme des habitants », soit qu'ils aient reculé devant trop de formalités et un travail trop long. Mais c'est la cupidité qui semble avoir été leur vice principal ; ils ne cessaient de réclamer de nouvelles augmentations ; ils étaient « insatiables » ; on en vit à Vienne (Isère) demander jusqu'à 100 livres par jour (évidemment, en assignats), menaçant de ne pas accomplir leur mission : attitude particulièrement regrettable, dit le rapporteur de thermidor an III à qui ces détails sont empruntés, quand les victimes de la guerre sont réduites à « la plus affreuse misère ». Encore ne trouvait-on pas toujours dans les campagnes des hommes capables de procéder aux opérations : le département de la Mayenne, en nivôse an VI, se plaint des « erreurs, omissions des formes les plus essentielles, et vices de toute espèce » imputables à ces médiocres agents, malgré les instructions les plus minutieuses. Accusation probablement

fondée ; nous savons pourtant que ce n'était pas toujours la faute des commissaires ; par l'examen des volumineux dossiers, encore inclassés, des Archives nationales, nous voyons que les administrations locales se heurtèrent à mainte difficulté imprévue, sans en trouver la solution dans le texte des lois et des circulaires.

Le fonctionnement de l'assistance aux familles des défenseurs de la patrie ne fut pas moins défectueux. Les intéressés, munis d'un extrait de baptême, mariage ou décès, selon les cas, d'un certificat de chirurgien ou de médecin, de l'acte d'enrôlement du parent, du certificat de présence au corps délivré par le conseil d'administration du régiment ou du bataillon, devaient se faire inscrire à leur municipalité ; elle dressait et arrêtait les rôles, les envoyait dans la huitaine au directoire du district, qui, huit jours après, les adressait avec son avis au directoire du département. Après un nouveau délai de huitaine, les rôles devaient parvenir au ministre de l'intérieur, qui, les ayant vérifiés et signés, les renvoyait « sans retard », par l'intermédiaire des corps administratifs, aux municipalités, avec le montant des secours. Les sommes allouées devaient être payées trimestriellement, à terme échu, et non d'avance.

Tout de suite se dressèrent difficultés, objections, lenteurs, d'où causes de mécontentement. Dès le mois de mai 1793, le ministre Garat doit blâmer l'attitude des municipalités refusant d'inscrire les familles dont les parents n'ont pas été enrôlés par elles, et les inviter à se contenter de la preuve de l'enrôlement. En septembre, Jeanbon Saint-André dénonce l'incivisme et la mauvaise volonté des administrateurs en même temps que le trop grand nombre de formalités. Collot d'Herbois se plaint du temps précieux qu'on fait perdre aux solliciteurs, du mal que les autorités locales ont à se procurer les titres exigés par les lois, des lacunes et obscurités des textes, d'une énorme correspondance qui n'absorbe pas moins d'une centaine de commis du ministère.

Alors, on prend des mesures pour dégager l'exécution des lois de ces formalités « lourdes et absurdes ». On décide que, pour les secours provisoires, la simple attestation d'officiers municipaux, d'un groupe de « frères d'armes réunis » pourra suffire ; les préposés à l'inscription pourront eux-mêmes

constater *de visu* les blessures. A cause des mouvements des troupes, des multiples obstacles opposés à la marche des armées en campagne, les certificats de présence exigés des conseils d'administration des corps n'arrivent pas régulièrement, font souvent défaut, et il est impossible de les renouveler à chaque trimestre. On déclare valables les certificats d'un trimestre à l'autre, même pendant plusieurs trimestres de suite. La preuve n'est-elle pas arrivée que le militaire est présent à son corps, ou prisonnier, ou mort : on s'en passera, et on se contentera du certificat de patriotisme du militaire délivré par le conseil d'administration de son bataillon, ou même de l'attestation du patriotisme de ses parents donnée par la municipalité.

On prend aussi des mesures pour accélérer les paiements. Les départements sont autorisés à en faire l'avance sur le produit des contributions, sauf remboursement par le Trésor. Ce n'est pas encore assez : les fonds sont retirés des mains du ministre, versés dans les mains des receveurs de district, qui les remettront aux municipalités, lesquelles pourront donc les distribuer sans délai, sauf à faire approuver ensuite par le ministre les rôles et les pièces justificatives. Cette procédure rapide, déjà appliquée dans la distribution des secours aux ecclésiastiques, sera bien plus justement appliquée, déclare Roger Ducos avec l'esprit anticlérical du temps, aux familles des citoyens qui vont verser leur sang pour la patrie; peut-on comparer « le soldat qui nous sauve et le fanatique qui nous tue » ?

Pour stimuler le zèle des autorités, on menace de suspension les directoires de département. Au surplus, comme il faut des administrateurs doués d'initiative et réellement indépendants des solliciteurs, aux petites municipalités rurales on substitue les municipalités des chefs-lieux de canton. Il faut même des employés spéciaux : d'où les commissaires-vérificateurs et commissaires-distributeurs, nommés par l'assemblée de tous les ayants droit de la commune, à raison de deux dans chaque catégorie pour cent inscrits sur la liste, trois pour cent cinquante, et ainsi de suite. Les vérificateurs, choisis parmi les ayants droit, établissent la liste, accordent ou refusent l'inscription « d'après le sentiment de leur conscience », critérium

si cher aux gens de la Révolution qu'ils l'appliquèrent même un moment à l'impôt. Les distributeurs, pris parmi les plus forts contribuables, règlent « le matériel des comptes », constatent les paiements, se procurent les fonds à la caisse du receveur. Des commissaires du district se transportent de place en place pour aider le travail de ceux des communes et le hâter. Et voici une curieuse disposition de la loi. Au cas que les fonds soient en retard, les distributeurs et les principaux contribuables doivent en faire l'avance ; un rôle de cotisation à recouvrer sur eux est dressé pour les officiers municipaux et les membres des comités de surveillance réunis. Sont déclarés suspects et mauvais citoyens les distributeurs qui refusent l'emploi pour lequel ils ont été désignés, ou la cotisation à laquelle ils ont été imposés. Si, par leur faute, les secours ne sont pas délivrés à temps, ils sont astreints à en payer le tiers à titre d'amende. Les agents nationaux des communes, investis d'une mission générale de surveillance, partagent avec les commissaires la responsabilité collective et individuelle des retards et celle des abus qu'ils n'auront pas dénoncés.

De telles précautions avaient cette « teinte » et cette « énergie » dans l'exécution que réclament « les lois nées du sein des révolutions », comme disait une circulaire ministérielle de l'an II ; elles ne furent pas inutiles, mais ne suffirent pas. Collot d'Herbois trace un saisissant tableau de l'application « passive et lente » de la loi, montre les administrateurs et fonctionnaires « s'amusant à disputer sur des mots », les distributeurs payant plus en paroles et en raisonnements qu'en argent ; dans cette marche boiteuse de la loi, il va jusqu'à soupçonner l'effet des « conspirations de l'étranger ». Il dénonce « l'hypocrisie » et « la mauvaise foi » des objections et questions adressées à foison au Comité de salut public, et il conclut avec amertume : « Trop souvent, vous le savez, la bienfaisance nationale est étouffée dans le difficile passage des bureaux. »

Mais il y avait d'autres causes que le mauvais vouloir des administrations locales et les difficultés inhérentes à l'exécution ; la plus grave était certainement le vide du Trésor. Malgré les restrictions qu'une administration prudente avait impo-

sées, les promesses étaient larges ; la situation financière devait empêcher de les tenir. Trop et de trop écrasantes charges épuisent alors le Trésor, et de cette gigantesque crise où l'on admire que le pays n'ait pas sombré, où les remèdes mêmes, comme l'assignat, élargissent l'abîme, les familles des défenseurs, les patriotes réfugiés, les victimes de l'invasion sont les premiers à souffrir. Au début de l'an VI, de nombreuses pétitions, qu'appuient les administrations départementales et les commissaires vérificateurs, peignent le dénuement de ces veuves qui, dans le Pas-de-Calais, le Cher, la Creuse, le Maine-et-Loire, la Moselle, la Seine-Inférieure, la Manche, n'ont rien touché des pensions dont elles possèdent l'illusoire brevet, ou ont cessé de toucher depuis dix-huit mois ou deux ans. Les deux tiers des indemnités pour pertes n'ont pas encore été payés aux habitants du département du Nord, déclare le Comité des secours, le 28 pluviôse an IV, soit après quatre ans. La loi du 17 frimaire an V doit réconforter les colons réfugiés et déportés, leur assurer « une ressource certaine contre la détresse à laquelle les a réduits l'insuffisance des secours qu'ils ont reçus jusqu'à présent », les faire sortir de « l'état douloureux » où ils gémissent « depuis longtemps ». Mais le ministre manque de fonds pour l'appliquer. Les dossiers individuels étalent à nos yeux le spectacle de réfugiés vieux, malades, « grabataires », chargés de famille, sans vêtements à l'entrée de l'hiver, attendant vainement les secours promis. En voici qui écrivent de Marseille au début de l'an VII ; ils n'ont encore reçu que « du très mauvais pain absolument immangeable, qu'ils sont obligés de vendre ; en sorte qu'au lieu d'avoir 30 ou 35 francs par mois qui leur sont accordés par la loi, ils ne retirent de leur pain que 4 livres ou 4 livres 10 sous, sur lesquels il leur faut payer 50 centimes pour les frais d'impression de la carte. » Ils se sont plaints au bureau central de la commune ; on leur a répondu « froidement qu'ils étaient fort heureux, et que le pain leur était donné gratuitement ». Réclamations semblables en l'an VIII à Paris, à Saintes et dans d'autres villes ; les malheureux, qui n'ont touché depuis l'an V que d'insignifiants acomptes, se consument dans la détresse.

Même quand les secours ou indemnités ont été payés, comme

c'est en assignats, ou même en bons dits de restitution ou d'indemnité dont le mode de liquidation n'a pas été fixé, le sort des bénéficiaires n'est guère meilleur. Ainsi la veuve Badouaille, de Guéret, a bien reçu près de 700 livres pour elle et ses deux enfants ; mais « l'acquittement de ces sommes en papier a été si peu productible à ces malheureux que, malgré le travail assidu de leur mère, sans les secours des âmes bienfaisantes, ils seraient morts de faim » : c'est le président de l'administration municipale qui l'écrit. En l'an IV et en l'an V, les déportés des îles Saint-Pierre-et-Miquelon meurent littéralement de faim à Rochefort et à Saint-Servan à cause du « discrédit effrayant » du papier monnaie. On pourrait citer beaucoup d'exemples semblables.

Un curieux rapport de Zangiacomi au Conseil des Cinq-Cents (3 germinal an V) expose les variations du mode de paiement des indemnités pour dommages de guerre : c'est en raccourci le tableau des difficultés financières auxquelles se heurta l'exécution des lois. Au début, dit-il, on paya la totalité des indemnités; puis, le nombre des demandes ne cessant d'augmenter, on n'accorda plus que des acomptes proportionnels; plus tard, on réserva les sommes pour les cultivateurs et les citoyens dans le besoin; après le 9 thermidor, l'allocation fut octroyée sans distinction d'état ou de fortune, mais limitée au tiers de la perte subie; ensuite on ne remit aux intéressés que du papier négociable en échange de l'acquisition de domaines nationaux : mode décevant de libération, puisque des malheureux ruinés par l'invasion songeaient moins à acheter des terres qu'à satisfaire des besoins d'une urgence extrême. Finalement Zangiacomi propose un secours pécuniaire aux citoyens dénués de ressources.

*
* *

Alors ce fut une faillitte, dira-t-on? Le mot paraît excessif. Les réclamations et les plaintes que nous avons recueillies sous la plume des contemporains dénoncent, il est vrai, de graves vices d'application. Mais pour qui a pratiqué les dossiers d'archives, l'histoire n'en révèle-t-elle pas autant dans tous les domaines de l'activité administrative? Elle montre

partout les abus de ceux qui invoquent la loi, les défaillances de ceux qui l'exécutent, même les faiblesses de ceux qui la font. C'est le lot de tous les régimes et de toutes les époques. Mais les cas individuels ne doivent pas empêcher, surtout pour une période de crise terrible comme la Révolution, de se rappeler les circonstances et de retenir les principes.

Les circonstances? Le personnel administratif, surtout dans les campagnes, est inexpérimenté, mal préparé ; d'ailleurs, au milieu des vicissitudes poignantes des luttes de partis, il vit dans une insécurité politique et morale qui ralentirait son zèle, si le défaut d'aptitude n'y suffisait pas. — Pour faire face aux charges énormes des secours patriotiques, il faudrait une situation financière saine et prospère, un trésor national bien rempli. Mais le trésor, qui doit, d'ailleurs, suffire à tant d'autres besoins, et de besoins immenses, ne s'alimente que par un papier discrédité. Pour être équitablement jugée, une expérience de large bienfaisance sociale comme celle de la Convention exigerait un état normal.

Mais on peut la juger sur ses principes. Ils ont subsisté, ils sont encore vivants parmi nous. Le législateur de 1914-1915 a fait siens ceux du législateur de 1792-1793. C'est qu'ils sont les principes d'une démocratie qui lutte aujourd'hui comme naguère pour la défense du sol de la patrie, le salut de l'indépendance nationale, le triomphe du droit humain. Une réalité douloureuse et magnifique a rendu simple et naturel à nos yeux ce qu'il y avait d'apparente outrance et d'emphase dans l'exaltation révolutionnaire ; la chaîne des temps est vraiment renouée.

CAMILLE BLOCH

LETTRES D'UN ARTISTE

(1914-1915)

A H. T.

Offranville, 22 août.

La mobilisation est accomplie, elle s'est faite avec une régularité dont nul ne peut douter. Vous connaissez notre voisin de campagne, le général, qui en est un des principaux auteurs, si modeste. Malgré ses opinions conservatrices et religieuses, sa carrière n'a pas été entravée, même à l'époque des « fiches ». Admirable, cette œuvre des officiers d'état-major, traqués, conspués, insultés, qui ne se découragèrent pas et firent en silence leur tâche, avec la foi des moines dans leur chartreuse. De tels hommes nous donnent confiance pour l'issue de la guerre, accrochons-nous après eux ; ils sont déjà vengés des outrages. Le télégramme officiel dit : « Il est agréable de constater que ce matin, il y n'avait plus aucun point de territoire français occupé par l'ennemi, sauf une légère enclave à Audun-le-Roman. Ainsi, le vingtième jour de la mobilisation, en dépit de toutes les assurances allemandes, des récits de leurs auteurs les plus connus et de ceux même du grand état-major, non seulement ils n'ont pas encore les avantages décisifs qu'ils escomptaient, mais encore ils n'ont pu porter la guerre sur notre territoire. »

Cet avantage dont il convient d'ailleurs de ne pas s'exagérer l'importance, a néanmoins une valeur morale qu'il est bon de signaler.

Lisez-vous les articles de *l'Écho de Paris*? Si je pouvais, je vous les enverrais. Barrès n'a jamais eu une telle occasion, il est inspiré, il a trouvé la note ; lui et M. de Mun vont être nos bardes. Il leur est, sans doute, nécessaire de grossir le trait pour que leur nouveau public les entende. Barrès, successeur de Déroulède ; culmination de sa doctrine ; les faits étayent ses livres des dix dernières années (ceux que vous compreniez moins), et sa vie publique. L'artiste a fait place à l'homme ; le romantique a éteint ses fièvres vénitiennes avec l'amère quinine de cette Lorraine où nous le vîmes s'installer comme un médecin de Paris qui renoncerait aux séductions d'une clientèle de choix, pour porter secours au Lazaret. Il a fini par goûter la beauté morale des villages de la Moselle, plus que les grâces bistrées de l'Espagne et de la Perse. Il retournera vers l'Acropole, si nos arcs de triomphe en sapins et en lauriers à banderoles tricolores, enjambent la frontière ; peut-être même, certains soirs, son article quotidien signé, s'endormira-t-il en pensant au Parthénon. Qu'il reste dans un compartiment de sa mémoire les notes du chalumeau de Sparte et des castagnettes de Séville... mais pour ces jours de galopade hennissante, combien son clairon d'argent a donc de stridence !

J'ai ouvert les volets du salon jaune sur une de ces premières rosées par quoi la fin d'août marque le terme de l'été, dans le Nord. Déjà les fils de l'araignée tendus d'un arbuste à l'autre, en dentelle parmi l'herbe humide, mouillent les capotes sur des corps ankylosés, là-bas où l'on se bat. Qu'y fait-on?

Je n'ose plus dire aux miens que cette reprise de l'Alsace-Lorraine ne me semble pas si facile, ni qu'on aurait pu, auparavant, tâter l'ennemi ailleurs. Les journaux me donnent tort, si les communiqués sont laconiques. Toujours est-il que les fantassins allemands ont défilé au pas de parade sur les boulevards de Bruxelles. Ceci n'est-il pas énorme? On nous assure que la retraite des Belges du côté d'Anvers fait partie d'un plan très concerté. J'ai des cartes de géographie. Les uhlans et les automobiles blindées ne sont pas loin des faubourgs de Lille ; nos troupes, et les anglaises, où sont-elles? Que font-elles? Attendons.

Assis à mon bureau, j'ai pu encore me méprendre, m'illu-

sionner, pour le temps du travail, oublier même, car il n'y a autour de moi que des apparences de paix. Depuis hier, c'est fini. Je ne crois pas qu'aucun homme, dans aucun pays, à aucune époque, ait eu la sensation d'une menace aussi effroyable. Les images sont implacables de précision : lieux familiers, Belgique, Bruxelles, les rives de la Meuse. Là s'entr'égorgent des êtres faits comme nous, dont certains étaient ici pour les vacances. Nous sommes par centaines de mille comme la famille dans laquelle on rapporte le mort après l'accident, mais l'accident est escompté. La mère qui s'est bien tenue au départ — elle devait, il fallait laisser un souvenir de gaîté à l'enthousiaste — la mère défaille.

Le grand reportage « sensationnel » devrait être prohibé. Les « atrocités commises », les tableaux de carnage sont inutiles pour exalter le patriotisme et le désir de vengeance, car les mères, si elles avaient oublié la détestable guerre, l'ont réapprise au premier communiqué. Elles attendront à l'orifice du puits. Un coup de grisou explose de Dunkerque à Belfort. Est-ce le mien qui remonte? pas encore ! il est au fond, carbonisé.

La chair si amoureusement soignée depuis l'enfance, la précieuse chair de ma chair, prend la valeur du papier Job, une cigarette sur le fourneau.

Toute description dans les journaux rabaisse au fait-divers le sujet des futurs poèmes épiques. Les grands symboles des religions les plus décrépites reprennent leur sens humain au moment du sacrifice corporel. La matière ne se suffit plus à elle-même, demande à l'Esprit de lui expliquer le Chaos. Au-dessus de ces nuages de poix et de soufre s'étendent des arpents d'azur. Le cheval d'armes pointe, secoue sa tête redressée, puis il s'affaisse avec son cavalier. Tous deux, au moment suprême, ont vu le ciel avant de se confondre dans la poussière.

L'aumônier réintégré dit la messe au coin d'un bois, et porte le viatique sur le bord du trottoir. L'approche de la mort nettoie le pécheur comme une pluie d'orage le ruisseau ; fais un signe de croix, le fusil sur l'épaule gauche, tu es absous sans confession. En attendant, sois gai, mon fils ; mais nous qui n'avons pas l'héroïsme rédempteur, allons à la prière du soir...

*
* *

23 août.

J'étais un jour dans le tramway du Trocadéro, descendant vers les quais. Un frein rétif précipita la glissade sur le rail, nous allions être fracassés si..., mais nous n'eûmes que les crampes et le vertige causés par la vitesse multipliée à chaque centimètre. Nous voici sur la pente et je ne connais encore ni le mécanicien, ni la résistance de la machine. Les femmes enfiévrées par la rapidité crient et se démènent sans penser à la chute, comme dans le wagonnet des montagnes russes. Bonne pour les Alsaciennes-Lorraines de l'Ouest, leur stratégie. Elles sont satisfaites quand *l'Écho de Paris* prend ses plus gros caractères pour mettre en dernière heure : *Londres ne s'émeut pas de la prise de Bruxelles, partie d'un plan bien concerté.* Par qui? par les Allemands, je suppose. Alors? mais il ne faut pas s'émouvoir plus que Londres.

Vous ne m'écrivez plus, chère H., mais vous télégraphiez pour nous enjoindre de venir à Eton Place. Merci, y songez-vous, mon amie?... quitter la France en ce moment? Les veines françaises se ramifient de part en part comme les arbres d'une même essence, par leurs racines dans la forêt qui brûle. Je n'aurais pas cru que l'emprise physique serait aussi forte ; me connaissant comme vous me connaissez, réfléchissez : cela ne fera qu'empirer. Heureux celui qui n'a pas le don visuel, et maudite soit la sensibilité, la honteuse faiblesse. La pensée et les yeux sont là-bas, si mon misérable corps est ici, pas plus conscient d'y être que si j'écoutais dans les récepteurs du théâtrophone. Les gros maigrissent, les maigres se ratatinent, et vous retrouverez au bout d'une semaine votre voisin de table réduit à l'ombre de lui-même.

G. revient de Paris où il avait été appelé au conseil permanent des banques. Il est fier de ce que son projet ait été retenu par M. Pallain, pour aller au-devant de la menace des travailleurs sans ouvrage. Trois cent mille bras à occuper. Du Ministère de la Guerre, quelques renseignements. Le général d'X. remplacé, le général Y., cassé. On se dispute au sujet de l'affaire Alsace-Lorraine, Mulhouse. Pas d'offensive. Nous devinons qu'on n'a pu retenir nos lionceaux. Notre race a cela dans le

sang : nous sommes des militaires. Le bon chien de garde, si caressant au soleil, n'épargne personne, la nuit, et maintenant quel noir sur la terre !...

Je ne vais plus vous écrire régulièrement, je divaguerais ; ma main tremble d'impatience. Des faits, rien que des faits, et votre presse a des témoins oculaires.

Encore un mot cependant. G. a vu Jules Cambon avant-hier, mal remis de son odieux voyage de retour. Pour l'empereur Wilhelm, aurait-ce été la carte forcée? (Rappelons-nous l'ignorance, les paroles de la princesse Sophie.) Les agrariens sont tout-puissants, comme le parti du kronprinz dont je vous parlerai quand j'en aurai la liberté d'esprit. Celui-là, l'anglomane dont je sais tant d'anecdotes intimes, doit être effaré, ayant à *vous* combattre. Il n'entrevoyait que *nous* et, après une balade à Paris, crâner devant la jalousie de son père. Quant aux soi-disant propositions faites par le kaiser depuis vingt ans à la République avant le ministère Delcassé, Sa Majesté tendait un poing fermé sur un grain de riz.

Pendant que la populace berlinoise massée sur la Pariser Platz huait l'Ambassade de France, M. Cambon causait avec M. de Jagow : — Si ces imbéciles, dit le ministre, savaient que nous sommes côte à côte sur ce canapé, échangeant amicalement des vues !...

Jagow est encore un de ces Allemands distingués avec qui l'on peut s'entendre. Hélas ! il n'est pas un génie.

Cambon affirme que le commandant Winterfeld, pendant ses mois d'immobilisation à Toulouse, n'a cessé de prévenir son Gouvernement qu'on s'illusionnait à Berlin sur l'état présent de l'armée française. Il suppliait qu'on l'écoutât. Nous saurons qui avait raison...

***

25 août.

Nous passons la nuit à Dieppe ; je jette encore ces feuilles au bateau. Un steward du bord m'a vendu un *Morning Post* et un *Daily Graphic* pour une demi-couronne. Au dîner hier, X. me soutenait encore : — Il n'y a plus un seul Prussien sur

le territoire de France. — Le communiqué dit : « Le théâtre d'opérations d'Alsace devient d'ailleurs secondaire. »??

Les Allemands étaient à Lunéville. Aujourd'hui c'est Roubaix et Tourcoing. Notre maire était hier à Compiègne. On fuyait, les grandes routes étaient encombrées de familles belges qui tournaient le dos aux flammes des incendies. A Dieppe, au Puits-Salé, les visages des jours de catastrophe. Les télégrammes mentionnent : « On doit évidemment regretter que le plan offensif, pour des raisons impossibles à prévoir, n'ait pas atteint son but; cela eût abrégé la guerre. » Est-ce l'invasion?

Je me reporte ce soir, dans cette chambre, aux premières journées de la mobilisation ; la même place du Puits-Salé, les officiers en tenue fraîche, la joie, la mine confiante de ceux qui partent en reconnaissance militaire. Aujourd'hui, des tapissières, des automobiles sillonnent les rues, avec leur charge de blessés. Les premiers blessés ! déjà des barbes longues, des peaux couleur de terre glaise, des têtes qui vacillent, des loques, des défroques. Ah ! chère amie ! Une fois encore l'invasion ! Je me demande si vous me comprendrez, les huit lettres de ce mot sont sur notre cœur comme des chenilles...

*
* *

A M. A. M.

26 août.

C'est une grosse responsabilité, mon bon A., au tour que prend le drame, et votre insistance est légitime, à réclamer votre enfant — le nôtre aussi, vous le savez. Nous aurions dû vous écouter plus tôt; mais à qui le confier? nos hommes sont absents, il faut donc au moins que nous le conduisions à Paris; et de là, y aurait-il, comme disent les nourrices de Bourgogne, *une occasion*? Quelqu'un qui retournerait à Orange? Tâchez d'avoir une permission de quarante-huit heures pour le venir chercher. Comme je l'avais prévu, Georges ne travaille plus; qui pourrait travailler, quand les heures filent sans qu'on les compte dans une maison du matin au soir déserte? Nous ne vivons plus à Offranville, mais à Dieppe, pour les journaux, les dépêches, le va-et-vient, les

blessés. Georges leur distribue des cigarettes et des *Écho de Paris* qu'il met dans des corbeilles au bout d'une corde. Les moins malades, des fenêtres d'étages supérieurs, font glisser leurs paniers, contre toute défense des majors. Le petit se croit à la fête, l'emballement causé par ces premières civières se communique de rue en rue. Voilà les spectacles que je redoutais. Quand beaucoup d'autres convois auront égoutté sur les quais de gares, les populations se ressaisiront. Aujourd'hui, c'est de la curiosité chez celles qui ne sanglotent pas ; les filles arrangent leurs cheveux quand un soldat les regarde ; les blessés n'ont, pas plus que les religieuses, de sexe ; un hôpital est un couvent. D'après ce que vous nous écrivez, les nonnes de Sainte-Cécile, comme dans un tableau de François Bonvin, aménagent des salles où il sera doux de se rendre utile.

Trop d'exaltés. — Les nouvelles ne sont pas bonnes. Courage, elles seront meilleures demain ; nos plus belles troupes sont décimées, on en enverra d'autres, on videra les dépôts, on prendra les éclopés, les réformés. Qu'ils y aillent tous, à quoi servent-ils? Aussi bien, une belle mort !...

Des hommes du Midi auraient refusé le combat ; un abominable article, ce matin, est signé d'un député : Qu'on le fusille ! mais aussi qu'on se serve des fuyards comme de boucliers. — On ne fera jamais assez souffrir les lâches et les traîtres. — Certains, en apprendraient à l'auteur du *Jardin des supplices*, qui n'arracheraient pas une patte à une mouche. Tout cela, mon cher, c'est des paroles et de l'éréthisme patriotique bien peu français. Dans vos vignes, Giorgio retrouvera le calme.

Hier, il était à Métropole, chez madame L. pour le thé. Il entend du bruit, sort comme un fou. Au même instant madame D., traversant le couloir, s'avise d'un brancard qu'on monte au second ; un cri ; c'est le fils de cette dame, abominablement défiguré, que le hasard dirige sur l'hôtel même que sa famille devait quitter aujourd'hui.

Les D. et les G. étaient ici pour le baptême du bébé P. — Georges était invité à goûter par les sept petits cousins et leurs nurses. Il n'a pas voulu s'éloigner de la rue Aguado, où des automobiles charriaient des blessés.

J'ai dû grimper seul jusqu'à la villa. Cette tablée d'enfants, les gâteaux, les argenteries, cette fête de bambins gazouillants,

avec les grands qui parlent bas derrière eux, ce fut macabre. G., je viens de l'apprendre, préparait l'exode. La villa doit être bouclée à cette heure ; la nursery a dû prendre le bateau cette nuit. Tels les premiers effets du grand reportage et des récits dramatiques. Les plus résolues d'hier se voient maintenant avec les seins coupés, leurs enfants pollués. C'est le régime de la Terreur.

Après avoir encouragé la presse dans son prurit de description, la censure devra bientôt prendre ses ciseaux, car les nerfs des civils seront plus à ménager que l'esprit des combattants. Avant tout, que les civils prennent conscience qu'il est nécessaire, *pour eux*, de tenir bon.

Craignons une défaillance de la créature, après le paroxysme de l'embarquement. Parvenus au vingt-cinquième jour de la guerre, d'aucuns sont déjà moins à l'aise dans leur nouveau caractère, et pour eux, la restriction mentale à quoi répugne leur loyauté, va être le plus fatigant des exercices. C'est pourtant un devoir sacré, que de s'accommoder à la *restriction mentale*. L'effusion du sang nous cause une horreur instinctive, car nous fûmes macérés dans le bouillon de culture d'un humanitarisme mensonger, prometteur de toutes les blandices d'une médiocrité douillette.

Les gens de mon âge auront passé leurs années d'apprentissage dans une paix étale où le sens du sacrifice s'est atrophié, à mesure que s'en raréfiait l'occasion.

Je sais des natures sublimes de droiture, de courage et d'abnégation qui se cachent. La défense de tous les principes sacrés dont l'idée de Patrie est le symbole, celles-là s'en chargent dans leur foyer. Ces femmes-là ne parlent pas. Elles iront jusqu'au bout de leur mission, quittes à paraître sèches, elles si sensibles ; orgueilleuses, ces humbles, et sûrement incomprises. Si elles descendent de leur piédestal, ce sera par sacrifice, par pitié, et elles mourront victimes expiatoires de leur émoi, après un dernier spasme de tendresse.

Quand l'empereur d'Allemagne fait chanter des hymnes au Dieu des batailles et bénit les armées, est-ce selon la morale chrétienne du renoncement, contre laquelle Nietzsche, païen, dressa son symbole dyonisiaque ? Croyant, mystique, Guillaume promet à l'homme, délivré de la médiocre vie terrestre,

une vie meilleure, l'autre vie, la seule qui vaille. Singulière contradiction avec la nouvelle Allemagne, toute bandée par la jouissance physique ; monstrueuse antinomie de la pensée impériale et du régime que le progrès imposa à son peuple. Le kaiser voulait le progrès du monde — et voilà une mer de sang. Il peut bien ordonner les cantiques et les oraisons, pour dégager les âmes allemandes de leur enveloppe périssable, et qu'elles se fondent dans l'*Essence Divine*. Il ne saurait moins faire. Toute l'éducation de leurs garçons et de leurs filles exalte l'orgueil du sacrifice ; la tête de mort et les tibias en croix sur l'uniforme d'un régiment de la garde, sont emblêmes ambitionnés, dès l'école, par les marmots. La cicatrice faciale des étudiants d'Heidelberg est une beauté de plus chez l'adolescent.

Nous, nous fûmes éduqués autrement. Notre sensibilité confine à la sensiblerie, j'en conviens. Optimistes? Nietzsche se demande si Épicure ne fut pas un *malade*. Peut-être sommes-nous des malades ; je ne le crois pas, mais il nous faut étouffer la voix de l'ennemi intérieur — pour un temps — et espé ant bien qu'au jour de la paix, guéris, plus forts, nous la retrouverons plus équilibrée, mais toujours bien en nous, la sensibilité française.

*
* *

27 août.

Mon cher A.

Nous prenons nos mesures pour aller à Paris avec le petit — vos lettres nous interdisent toute hésitation — et de là, chez vous, si personne ne peut y remmener Georges. Nous sommes nombreux, sous mon toit, ne pouvons nous séparer et ce qui convient à l'un est impossible pour les autres. Quelqu'un doit décider pour tous. L'on remet, et l'on remet, pour y voir plus clair dans cette atmosphère d'illusion ; les mauvaises nouvelles sont contestées et l'on n'accepte que les bonnes.

Je n'ai pas pu entrer dans les hôpitaux de Dieppe, mais j'ai appris que les premiers blessés d'un endroit qu'on nomme (je crois) le Châtelet, du côté de Charleroi, sont hantés de

visions d'enfer. Il y a des bruits sinistres, colportés par la ville.

Si nous étions à Paris, serais-je mieux informé? J'ai hâte d'y être, mais nous avons des responsabilités ici ; quantité d'affaires qui ne se règlent pas sur l'heure. La journée a mal débuté. Dix-sept femmes de Lille et de Cambrai, ce matin à Offranville, sans bagages ; une mère les a perdus avec une de ses filles, en route. Elle avait voyagé dans un fourgon à bestiaux, les trains deviennent impossibles. Nos fermiers attendent chez eux des parents du Nord. Le maire a reçu un télégramme de Rouen ; il ne peut s'empêcher de dire que ça ne va pas bien. Mauvais, à Douai.

Je viens d'interrompre ma lettre, à la vue du facteur. *Le Figaro*, les *Débats* ne mâchent plus la vérité. Quand je citais Kitchener, on riait. Maintenant, on ne cite que lui : oui, des années de patience. Si je pouvais jeter les journaux dans la mare, et avoir vingt-quatre heures pour réfléchir en silence...

Les réfugiés qui errent dans le village sèmeraient la panique par leurs récits et leurs expressions d'épouvante, si nos Normands étaient plus imaginatifs. On les prend pour des Belges, tant l'accent du Nord est prononcé. A cette courte distance, quelle race différente de la nôtre !

J'ai été dire adieu aux dames L., qui étaient en route pour Biarritz. J'ai rencontré à l'hôtel Métropole un industriel de Béthune qui vient d'y amener sa famille. C'est un homme âgé, podagre. Ce monsieur est très calme. On travaille dans les mines et il a moins peur des Allemands que d'une grève. — Ah ! ces mineurs ! — Il pense qu'on s'est un peu affolé dans le Nord, parce que le général a fait évacuer Lille. Le sous-préfet de X. a lâché pied, il y a eu panique, mais mon monsieur comptait rentrer chez lui « *dans quelques jours* ».

Que dites-vous de la formation du grand ministère? Briand, Millerand, Delcassé et Sembat et Jules Guesde... Le danger rapproche tous les bancs de la Chambre. On commence à comprendre qu'il s'agit d'être sérieux.

P.-S. — J'oubliais de vous dire qu'à la mairie de Dieppe, j'avais vu un mécanicien qui a amené des châtelains de Maubeuge, et y retourne ce soir pour en chercher d'autres. Ce gros

Roger-bon-Temps, tout rouge, faisait viser son sauf-conduit. Il a vu beaucoup d'artillerie se portant vers Lille, et un nombre considérable d'Anglais. — On veut les prendre dans un couloir. — Pour cet homme, c'est tout simple, évident, notre état-major est là. Tout va bien. « On en raconte, des bêtises ! C'est calme, là-haut, je suis venu sans difficulté et vous me reverrez ici demain soir. »

*
* *

A Charles Cottet.

27 août.

Bien cher ami,

On déménage le Louvre, on emballe la Vénus de Milo. Nos voisins, de V., m'ont fait dire qu'ils allaient à Paris régler des affaires, et j'apprends par un mot de madame F. qu'ils mettent les tableaux dans la cave.

Est-ce aberration de ma part, inconscience? Dans la houle des événements, lesquels j'avais, hélas! un peu prévus, un phénomène se produit que j'analyserai mieux plus tard : quand nous envoyions des toiles de nous à l'étranger, quelles garanties demandions-nous, quelle crainte des accidents, et de ne plus revoir l'humble produit de notre faible pensée, de nos mains qui osent le signer; aujourd'hui, les accidents, les risques, nous ne nous en soucions plus. Quelle leçon d'humilité nous hurle la guerre, et comment se préoccuper de ce qui, si récemment encore, fut notre seule raison d'être? Parure de la vie, simulacre, art, apparences et illusions : les miennes, cher Cottet; non pas les vôtres. Vous êtes le peintre de la Douleur et des Séparations, de la Mort et de la Foi.

Merci à l'ami qui prend la peine, à l'heure du calvaire, de se rappeler, et de me rappeler, qu'il y a dans une certaine rue d'Auteuil un atelier où son camarade passa trente ans à croire, à essayer, à s'exalter tour à tour et à se dire : à quoi bon?

La petite trace que le plus modeste croit laisser de son

passage et de sa peine, elle est là, en sa forme la plus décente, sur des cloisons de bois aussi fragiles que le canevas que j'ai barbouillé. Visages des meilleurs de nos contemporains, fleurs, notes de voyages aux pays de ma prédilection. Croyez-moi, Charles, je ne ferai pas l'effort pour décrocher les cadres, ni même les chères pièces de la collection que je comptais léguer à mon pays. Vis-à-vis des maîtres qui en sont les auteurs, j'avais une dette. Je leur dois le plaisir, le meilleur parfum de mes jours, et j'espérais que ces mêmes délices, j'en ferais jouir plus tard la foule émue par ces éducateurs, ces génies de la France. Advienne que pourra ! Je ne puis imaginer Paris trahi par la Garde de ses Phares. Est-ce puéril, ce fétichisme? Il y eut la bibliothèque d'Alexandrie. La chapelle Sixtine est fendillée : un tremblement de terre, tantôt, et que restera-t-il à part quelques reproductions monochromes? Nuit du tombeau de Laurent, Sommeil de marbre, Mélancolie musclée comme l'Ange-Michel, et ce poème où Buonarotte brave l'amour qui lui martela le nez à la façon de l'Ægipan, — qu'ils demeurent au travers des âges, ces symboles que l'homme sut bâtir au-dessus de son propre néant !

Sans votre lettre, je n'aurais pas plus pensé au Louvre qu'à l'Exposition internationale de Bruxelles. Une salle en est garnie de quelques-unes de mes machines russes : que ces colifichets aillent à Crefeld, à Dresde ou ailleurs. J'espère qu'on aura enlevé de Saint-Quentin les pastels de Latour, lesquels, en 1870, avaient été glissés sous le plancher du Musée. La poussière de ces ailes de papillon, si elle s'envole, autant que la faune de l'Ile-de-France périsse.

Quels doigts — oh ! je voudrais que ce fussent les vôtres, Cottet — scelleront dans une boîte de fer ou d'acier le fragile petit panneau de quelques centimètres, où Rembrandt a fait revivre les *Pèlerins d'Emmaüs*. Je garderai toujours imprimés sur ma rétine ces yeux, cette bouche du Christ. A cette heure, combien poignant, ce sourire de pitié et de tendresse crucifiées; quelle prodigieuse compréhension ! Enfouissez ce diamant dans la terre.

Je vous en veux un peu, bien cher ami, d'avoir fait repasser soudain devant moi ces images d'un culte que nous devons

momentanément abjurer. Ce n'est pas l'heure du Jardin des Oliviers, et Jésus s'interdirait la détente des larmes.

*
* *

Paris, dimanche 30 août.

Chère H...,

Nous sommes à Paris, pour quelques heures et ce sera déchirant de le quitter. Nous étions partis pour expédier Georges à sa mère, mais personne ici ne veut l'emmener. Le voyage, de Saint-Aubin à la gare Saint-Lazare a pris exactement quatorze heures. Je vous fais grâce de descriptions. Malgré l'invasion de notre village par des réfugiés du Nord, nous ne nous sommes rendus compte de l'horreur, qu'après Rouen, à Oissel, en panne sur des voies encombrées, au milieu de vos Tommies et d'une avalanche de familles descendant de Péronne. D'Oissel, un train portait à Vernon un service de santé. Nous avons sauté dedans. La chaleur était telle, qu'on se trouvait accablé, incapable presque de penser. Vers Poissy, M. de S., qui se promène dans le couloir, nous reconnaît, s'assied à côté de Madeleine et lui demande où elle emmène l'enfant ; lui, il avait la charge des fils de Henri de Mun qui allaient embrasser leur grand-père, et quitteraient le soir même pour leur collège en Angleterre. M. de S. nous dit qu'on ne pourrait peut-être plus, dans trois jours, sortir de Paris. Imaginez l'effet de cette nouvelle ! Vous deviez, à Londres, en savoir plus long que nous; ce qui explique vos télégrammes. Non, nous étions vraiment au bout du monde. Il fallait être à Paris depuis un mois.

Madeleine, au débarqué, est allée à l'agence Cook, puis au P.-L.-M. Plus de chances de se procurer des billets. Nous ne savons encore que faire. Par n'importe quel moyen, il faut reconduire notre pupille.

Quand Georges et moi sommes arrivés à Auteuil, le vieil Ernest roulait l'herbe des pelouses. Je lui expliquai les circonstances. Il blémit, je vis ses deux poings se fermer, la colère le défigurait, en tremblant il me dit : — Monsieur, c'est pas vrai ! il y a pas un Allemand en France ; monsieur nous ferait

croire des choses impossibles. C'est en province qu'on invente ces bêtises-là, c'est pas à un homme de 70 qu'il faut en conter. Si monsieur causait comme ça dans le quartier, il se ferait écharper.

Les rues étaient pleines de monde, beaucoup d'enfants dans les fiacres, un Paris du 14 juillet.

Ce matin, les Parisiens vont à la messe, les femmes en toilettes claires, les enfants ont l'air prêts pour une partie de campagne ; trente degrés à l'ombre.

Plusieurs amies mieux informées téléphonaient hier soir, affichant leur optimisme, ne répondent plus ce matin : elles faisaient leurs paquets, sans doute, et l'auto stoppait à leur porte. Il y a là un état d'esprit que l'on n'aura que plus tard le droit de juger, mais pourquoi ne pas franchement avouer : je n'ai rien à faire ici et *je sais* ? Peut-être, aussi bien, ne pas révéler l'image du « négatif ». Plus tard, plus tard !

De Chantilly, ce matin, l'on distinguait la canonnade ; Oscar a fait irruption chez Cottet, ayant fui Saint-Quentin avec sa femme, qui est Russe. Plus de doute ! Dois-je dire ce que je sais aux placides voisins qui vont chercher le frais au Bois?

Il faudra que je donne à ceux que je laisserai derrière moi les moyens d'aller dans leur Bretagne, mais ils me croiront quand il sera trop tard.

C'est une agonie, comme d'un corps gangrené dont les membres se détachent. On a envie de rester couché et de laisser la maladie faire son œuvre ; puis, une révolte impuissante contre la destruction.

De sous le marronnier à l'ombre duquel je vous écris, pendant qu'on essaie une automobile pas encore réquisitionnée, je vois le dos des maisons sur le boulevard Montmorency, cette rangée de villas coquettes que je me rappelle si bien, éventrées après la Commune, quand mon père m'en fit visiter les ruines encore tièdes. D'Issy et du mont Valérien, les projectiles défonçaient la demeure de mes parents, encore inachevée, et c'est dans cette plate-bande de bégonias, que tombèrent les deux obus qui gardent le seuil du vestibule. Sera-ce maintenant le tour de ces briques mélangées au lierre, qui auraient dû, pourtant, durer plus que moi?

Je ne puis vous en écrire davantage. On m'appelle. Olivier ne veut plus de valises sur la voiture, nous sommes trop nombreux. J'ai tenu à vous faire parvenir ces lignes avant l'aventure sur les grand'routes.

*
* *

Même jour.

Cher Cottet,

Je n'aurai pas le temps d'aller jusque chez vous. Arrivé trop tard, hier. Je suis anéanti par l'incroyable communiqué : La situation *de la Somme aux Vosges* !... *Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche...* Comment ralenti? Où sont les nôtres? Que font-elles? Il y a des mots qu'un Français n'ose pas dire à un Français. Quel effondrement ! Encore une fois la honte? Je n'y comprends rien ; on nous cache quelque chose. Si l'on peut s'écrire, adressez vos lettres à Galliffet, par Sainte-Cécile, où nous espérons remettre l'enfant à sa mère. Quand? D'ici là nous en aurons appris, sur la route, plus que nous ne voudrions savoir. Comme ces heures sont du cauchemar, l'on espère encore se tromper. Rien de tout cela n'est vrai, peut-être? Quelque chose d'imprévu, de fou, d'impossible nous sauvera.

Votre...

*
* *

Hôtel de Paris, Moulins. Vendredi, 5 septembre.

Chère H.,

Ici depuis le commencement de la semaine, et y resterons-nous? Plus on s'éloigne de Paris, plus on se sent diminué, perdu, et la perspective d'être bientôt en Provence est intolérable ; de Moulins, il semble qu'on soit encore en contact avec les siens. Je propose à Madeleine d'envoyer Georges à Galliffet avec ses tantes, et que nous retournions, elle et moi, en Normandie, par la Touraine. Je ne sais plus ce que nous faisons, je ne sais plus où nous allons. Ici, depuis lundi. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, journées égales, pareilles,

sans matin, ni midi, ni soir. On marche devant soi sans but, on s'assied pour ne rien faire. On attend les dépêches affichées à la préfecture et à la gare. Le train de cette nuit serait le dernier ; les ponts seraient coupés. La retraite, la retraite, Joffre se retire; où s'arrêtera cet incompréhensible mouvement? Paris, si calme samedi soir, et qui *les* croyait accrochés dans le Nord ! Sur la route, nous rencontrions des voitures rentrant à Paris chargées de bagages. C'est mardi seulement que l'exode a commencé. Nous avons appris que le gouvernement allait en province. D'aucuns disaient, dans le Centre. Le préfet, M. Peytral (qui prend ses repas à cet hôtel) me dit : Bordeaux. Dépêches sur dépêches, envoyées à celles de nos femmes qui ne paraissaient pas vouloir aller dans leurs familles. Nous attendons la vieille Marie. Auront-elles trop tardé? Chaque arrivée d'auto répand des bruits contradictoires : il en est passé plus de cinq cents depuis vingt-quatre heures. A cet hôtel, où il y avait de la place, lundi, les mères et les enfants couchent dans les couloirs, les salles de bains et les billards ; Moulins est comme Dieppe, aux jours de grand circuit de Normandie. Beaucoup de rencontres inattendues. Il faudra que je vous raconte Renoir, le pauvre cher maître Renoir, que sa femme transporte à Cagnes avec son dernier fils. On croit que l'aîné est très gravement blessé. Renoir immobile, dans sa chaise à brancards, pleurait en silence. Je le trouvai sur le péristyle de l'hôtel, à cinq heures du matin, comme je descendais pour savoir si le train de nuit avait amené Marie. Dans la salle à manger, le vieux X., attablé avec son valet de chambre, sa maîtresse et la caméristé de cette dame, se faisait allumer un gros cigare : — C'est la grande déroute, 70 qui recommence... dès la déclaration j'ai loué une villa à Royat. Rien ne prouve que les Prussiens n'y viendront pas...

Les vieux noceurs de Paris ont un air de tournée aux Halles ; ce café au lait, dès l'aurore ! Tout cela est trop tragique pour être même ridicule. Excusez mon désordre et cette écriture. Renoir, par peur des Italiens, avait, dès juillet, fait revenir ses tableaux de Cagnes à Paris. Il peignait le portrait de Frau Cassirer, jusqu'à la mobilisation ! Durand-Ruel a fait blinder ses caisses. A. A. et sa femme, qui se déballent de leur limousine pour dîner, font des récits fantastiques. Galliéni,

avec sa poigne, va défendre Paris, il luttera pied à pied, de maison à maison, de rue à rue, il est prêt à faire sauter la tour Eiffel. Les A. ont assisté de leur balcon de Montmartre à la poursuite des avions sur la ville : un feu d'artifice, un spectacle enthousiasmant. D'autre part, hier, des officiers anglais, en route pour Marseille au-devant des troupes de l'Égypte et de l'Inde, ont déjeuné à côté de nous. Les premiers que j'aborde ne veulent rien me dire ; les seconds, au contraire, montent se laver dans nos chambres et m'assurent que « tout va mieux que jamais », *splendid !* Ils se sont ouverts à moi, parce que l'un d'eux a vu dans la coiffe de mon chapeau le nom de *Lock*, qui leur a donné le mal du pays. Ils sont contents. Alors, pourquoi les mauvaises nouvelles? Et l'ennemi ne cesse d'avancer. Joffre, assurent les nombreux officiers du mess, à notre hôtel, Joffre a son plan. Il sait ce qu'il fait. Des gens viennent de Laon, de Compiègne, de Champigny. Ils ont *vu*. Ils ont dû fuir leurs maisons brûlées, vu des enfants dont les Allemands ont *coupé les poignets*. Un banquier d'Épernay, avec des sacoches et des serviettes pleines, pendues par des courroies sous son cache-poussière, est entré par erreur chez moi, cette nuit, comme un fou. Il ne savait plus ce qu'il disait. El la course d'automobiles continue, semant la panique dans la ville de Moulins. Les boutiquiers ne comprennent rien à ces propriétaires d'automobiles, qui dévalisent leurs magasins. Personne n'a de vêtements de rechange. Les mauvaises nouvelles descendent tout le long de la France, comme le mercure dans un thermomètre. On se sent glacé. On étouffe. Trente-deux degrés à midi.

A Gien, notre première étape, dans une auberge, nous avons causé avec une famille de Chimay, des céramistes dont les fabriques sont en cendres ; sept Belges qui vont au hasard, avec quelques centaines de francs, louer une bicoque, se réfugier quelque part. Ces infortunés, avec femmes et enfants, sont d'une résignation admirable, mais ils se demandent si les Français auront assez de patience et d'énergie pour tenir bon. Ils ont vis-à-vis de nous une attitude hautaine et méfiante que nous ne saurions leur reprocher, car nous ne leur serons jamais assez reconnaissants. Gardez cette lettre, je ne sais ce qui s'y trouve et n'ai pas le courage de la relire.

*
* *

Le Val d'Ouzon, par Balbigny (Loire).
9 septembre.

Chère amie,

Il a tout de même fallu partir de Moulins. Les nouvelles sont un peu moins mauvaises ; jusqu'au dernier moment nous avons remis. Nous ne pouvions plus lever l'ancre, étant déjà attachés à cette ville, aux personnes que nous y avons rencontrées dans une heure de folie et d'anxiété telles, que je ne sais encore si je ne rêve pas. Vous vous êtes demandé, en voyant le petit dessin qui timbre cette feuille de papier, et le nom, pourquoi je vous écris d'ici. Voilà : le vicomte de P. de B., officier de réserve, qui fait l'artilleur à Moulins et dresse des chevaux, en sa qualité d'ancien cuirassier et de sportsman, a voulu nous éviter des difficultés d'hôtels à Roanne ou à Saint-Étienne ; il nous a aimablement offert le gîte dans son *shooting box*. Assez souffrant, j'ai accepté, et nous nous reposons un peu dans le silence de cette solitude montagneuse. Mes six compagnons sont couchés ; je ne puis dormir, ma fenêtre est ouverte sur un paysage qu'une nuit claire permet à l'œil de suivre jusqu'à l'horizon, fermé par les cimes neigeuses du Forez. On respire, après la fournaise qu'est l'Allier. La bise fait battre les persiennes du chalet qui domine une grande étendue de terrains accidentés, une chasse où les lièvres et les faisans commencent à ne même plus se cacher, puisque les fusils sont à la guerre. Le garde Besnard, un ancêtre dont les fils sont tous partis, et une femme qui nous a fait un dîner merveilleux, sont les seuls humains dans cette Thébaïde. Comment, pourquoi suis-je ici dans cette maison sans maîtres? déjà comme chez moi, ouvrant des tiroirs, décrochant un veston de l'armoire, les pieds dans des pantoufles, de l'eau de Lubin sur la toilette, des portraits, des estampes de courses et de chasse à courre aux murs, des livres, pourquoi cette garçonnière?

Pour mes dames, le dépaysement est complet, malgré que les albums du salon soient pleins de photographies représentant des amies, en amazone, des silhouettes connues de Pari-

siens qui viennent ici en automne et en hiver. Nous n'avons pas de malles. Personne, dans la caravane n'a encore compris que le dénûment était le nouvel état de choses. La seule brosse à dents et le paquet de linge, le hasard, pour le lendemain : une nécessité — du moins une conséquence logique du passage de l'état organisé à la vie de hasard. La rupture avec le familier et le saut dans l'inconnu, qui colore les heures les plus vides du voyageur, ne sont même plus une diversion. L'idée fixe, obsédante, est là, toujours. Nous qui n'avions jamais dépassé en automobile la forêt de Fontainebleau, nous faisons l'expédition du Midi et traversons la France (ce que nous avions toujours désiré), à l'instant même où l'on n'a plus de regards que pour les journaux et les dépêches officielles. Les communiqués, à la porte des mairies, sont les seuls souvenirs de cette randonnée détestable. Nous étudions déjà les meilleures routes, pour remonter vers chez nous le plus tôt possible. Au-dessous de la Loire, l'on ne se croit plus en France. Nous nous faisons l'effet de partir pour l'Italie. Jamais Madeleine ne tolèrera la Provence : dès que Georges aura été remis à sa famille, elle s'en ira ; à moins que l'hôpital de Sainte-Cécile... enfin ! N'anticipons pas.

Cette nuit fraîche détend les nerfs. Vous ne sauriez vous figurer ce que fut la semaine de Moulins. Mes voisins de chambre étaient le maire et la mairesse de Mulhouse, prisonniers sur parole, qui sont dits avoir été *bien* pour les Français. Nous sûmes qui ils étaient, par une indiscrétion de nos amis les officiers, avec qui nous mangions. Dans le jour, ces Alsaciens restaient enfermés chez eux ; à table, ils ne parlaient pas, à cause de leur accent « boche », paraît-il. Le tohu-bohu des repas eût été, en d'autres circonstances, amusant, avec la variété des clients de l'hôtel. Le comte di S. M., et la belle comtesse, passaient, en route pour Rome. S. M., qui venait de Londres par le Havre, m'a donné peu d'espoir sur l'alliance de l'Italie, qu'il juge avoir déjà prouvé son énergie en se déclarant neutre : première phase ; pour en sortir, il lui faudrait un autre effort et une audace que les événements pourraient, toutefois, légitimer un jour...

A. de P. m'a mené à son quartier, avec Georges qui voulait voir un « 75 ». Un artilleur le lui a fait manœuvrer. Dans la

cour, assis sur un caisson, trois de nos soldats étaient attachés par des cordes; ils pleuraient comme des gosses. Je m'approchai de ces grands bébés en pénitence, dont les mains étaient caressées par un maréchal des logis. Ils disaient : Ne me quittez pas, mar'gis ; j'ai peur, — et d'autres paroles d'innocent. L'un de ces pauvres diables avait été enseveli dans un trou creusé par des obus de gros calibre ; les autres, un peu blessés, avaient perdu la raison. On allait les interner dans une maison d'aliénés. Parmi les prisonniers allemands, aussi, plusieurs cas de démence. L'un, dans un des hôpitaux que nous avons visités, est complètement idiot et ne sait plus parler *le jour*. La nuit, il retrouve la parole, hurle, essayant de se jeter par la fenêtre. Tous les blessés récents semblent sortir de l'enfer ; la pensée qu'ils auront à y retourner est acceptée par certains, on vous dira par tous ; ils s'y habitueront, mais ce premier fracas du pandemonium a brisé leurs nerfs. Moulins a des milliers de blessés, de réfugiés, employés de chemins de fer, et des postes belges, traînant par les rues leurs baluchons. Les cloches d'églises sonnent des glas, des corbillards à drapeaux tricolores, plusieurs chaque jour, manquèrent d'être accrochés par les autos mal conduites, qui dépavaient la ville dans leur souci de boire l'obstacle. Le parc d'aviation Farman se transportait à Lyon, à toute vitesse, et les camions heurtaient les trottoirs, il y eut de nombreux accidents; on pille les pharmacies, qui ne peuvent renouveler leur stock. Nous avons eu là notre premier vrai contact avec la guerre, et je vous assure que, même de loin, c'est effarant.

Hier soir, parvenus sur ce haut plateau que surplombe une chaîne de montagnes à la Léonard, la paix bucolique des pâturages, la sonnette que les vaches font tinter en paissant, l'accueil pathétique du vieux garde amputé de deux doigts, la soupe servie sous l'abat-jour vert, ont achevé de nous étourdir ; après le dîner, je suis sorti pour me dégriser dans la solitude. Il est deux heures du matin, je ne puis dormir et je suis las comme si l'on m'avait roué de coups. Cette lettre partira peut-être par Marseille, Gibraltar, si elle ne le peut par Paris. Cependant les Allemands paraissent ne plus avancer. Chaque dix ou quinze kilomètres, nous devons exhiber nos passeports avec les photographies. Les territoriaux s'arrachent nos jour-

naux. A Moulins, nous recevions le soir ceux du matin, de Paris. Maintenant, il n'y aura plus que les lyonnais et ceux de Provence.

Ce que je voudrais, mais ne l'ose, vous décrire, c'est l'intérieur de notre limousine avec vos amis dedans ! les sentiments qui les agitent, et Georges frappant à poings fermés l'une après l'autre de ses tantes. Il devine des drames et se met en colère parce que l'on ne lui répond pas. Il quête des sourires et des caresses, voudrait déjà faire les honneurs de son pays ; notre pensée est ailleurs, il le sent, et cela le révolte ; nous sommes métamorphosés, et il a peur de nos nouveaux masques.

*
* *

Galliffet, par Sainte-Cécile (Vaucluse).
15 septembre.

Chère amie,

Hosanna ! Gloire au Dieu des armées ! La victoire nous éclaire comme le soleil, de sa lueur d'or, avant de se montrer au-dessus des Cévennes. Le message du généralissime, paru hier, nous donne enfin une vue de ce que ces abominables derniers huit jours nous avaient à peine laissé deviner. Je ne veux pas relire des notes prises dans la fièvre. Plus tard, nous les relirons ensemble. Voici un projet? On est donc capable d'en faire un, dès qu'on ne se croit plus au seuil de la mort?

« Notre victoire s'affirme de plus en plus complète ; partout l'ennemi est en retraite, partout les Allemands abandonnent prisonniers, blessés, matériel. »

Le mot Victoire que tant de mères donnent aux petites filles naissant depuis le commencement de la guerre, ce nom désuet, ce nom dont on avait honte, on l'imprime, on le prononce encore avec hésitation. Comme l'on s'y réhabituerait vite ! Nous avons été sevrés de nouvelles de la grande bataille, on nous endormait en nous parlant des Russes, des Belges, de tout ce qui n'était pas Français. Nous sommes arrivés en Vaucluse dans un état que je ne puis qualifier que de fou. Prenez fou avec le sens que lui donnent les neurologues.

Les premiers cyprès, les tuiles romaines, qui s'associent

dans l'esprit des Parisiens avec azur de la Méditerranée, fleurs, gaieté, vacances du printemps; la descente le long du Rhône, au lieu d'apaiser nos angoisses, nous représentaient l'exil.

J'ai voulu seulement vous donner notre adresse. Les lettres sont si lentes à parvenir, que vous aurez désormais, puisqu'elles vous intéressent, chaque quinzaine, les notes de mon journal. Je vous en donnerai copie, vous serez la seule confidente des émotions, qu'en dépit de la victoire, je ne vois pas encore se calmer[1].

JACQUES-E. BLANCHE

1. Ces lettres sont le début d'un ouvrage dont d'autres fragments seront publiés ultérieurement. Entre l'avant-dernière et la dernière de cette série, commence un Journal que l'auteur n'a pas cru devoir donner, puisqu'il n'aurait pas de suite immédiate.

J.-E. B.

VERS LA TCHERNA-GORA

En mer. — *Novembre* 1914. — C'est une chose assez malaisée que d'atteindre le petit royaume de Monténégro. Avant la guerre, il était tout simple de prendre le premier rapide pour Brindisi et d'embarquer sur un bateau de la Puglia en partance pour Antivari. Maintenant que les mines flottent sournoisement sur l'Adriatique brumeuse, les services maritimes ont supprimé la traversée de nuit, abandonné l'escale d'Antivari et imposé aux passagers celle de San-Giovanni-di-Medua.

Dans le port de Brindisi, la *Citta di Bari* est à l'ancre. L'appareillage doit avoir lieu à cinq heures, dans la nuit ; cependant l'immobilité du navire, les feux éteints, le crissement rythmique des câbles qui se tendent, indiquent, à n'en point douter, la vanité de l'heure officielle. Je me glisse à travers un dédale de caisses et pousse au hasard une porte qui, par bonheur, ouvre sur le salon des premières : à la lueur d'une allumette, j'aperçois, allongé sur un divan, le *cameriere* qui d'un œil clignotant me regarde, ahuri : « *Favorisca, Signor!* » (A votre aise, monsieur !)

Après une heure d'attente, la lumière vient et, avec elle, apparaît un homme important, entouré de sombres carabiniers aux lourds bicornes noirs empanachés : c'est le commissaire. Il vérifie mes passeports avec conscience et lenteur, me regarde, hoche la tête d'un air entendu, puis se dirige vers un Albanais *Austriacante* que ses carabiniers, sur un signe, poussent durement hors de la passerelle.

Enfin l'aube naît, la mer s'éclaire, le navire s'ébranle et franchit la passe. Une vigie, postée à l'avant, surveille l'hori-

zon. Au coucher du soleil, nous apercevrons Medua, me dit un Romain.

Vers trois heures, une barre sombre s'étend sur la mer ; des nuages glissent dans le ciel où plane la multitude bruyante des pétrels annonciateurs de l'orage ; le vent siffle dans les cordages, le bateau se soulève, l'hélice clapote ; et la nuit nous surprend dans cette soudaine tempête, en face de Medua dont les feux sont éteints. Il ne faut pas songer au débarquement. Toutefois des Albanais embarquent — à leurs risques, dit le capitaine ; ou aux nôtres, ajoute le lieutenant. — Armés jusqu'aux dents, ils envahissent le salon. Tous ces hommes ont la taille haute, le teint bronzé, les mâchoires saillantes, le nez long et effilé, les moustaches tombantes, les yeux clairs, le regard fixe, dur et perçant. En un instant, notre salon est transformé en arsenal : fusils, revolvers, poignards, cartouchières se sont amoncelés sur les tables. Puis toute la compagnie se couche pêle-mêle sur le parquet, cependant qu'un grand diable de brigand, ruisselant de dorures et de décorations, me présente de fines cigarettes : il garnit mon étui qui traînait sur la table ; et un large rire égaie sa grosse tête ronde.

Medua-Scutari. — San-Giovanni-di-Medua est une rade ouverte. Adossées contre un promontoire que surmonte un phare délabré, quelques misérables maisons s'éparpillent le long du rivage. Elles constituent ce village au nom sonore, qui abrite deux télégraphistes et un nombre assez variable d'épiciers. L'Albanie officielle y est représentée par quatre douaniers vêtus de loques sordides, armés de mausers très rouillés, qui, d'une main poisseuse, examinent à l'envers les passeports qu'ils ne savent point lire, et perçoivent des droits selon un tarif capricieux, en vertu d'un mandat qu'ils reçurent aux temps déjà lointains où le prince de Wied régnait à Durazzo. Le prince s'est enfui, mais la douane est restée.

Sous la protection de deux kavas albanais au service du consulat italien de Scutari, je prends place dans l'automobile postale. La route, défoncée et rocailleuse, suit la Drina, traverse Alessio, dont les maisons blanches groupées autour d'un minaret tremblent sur l'onde mouvante de la rivière, puis franchit des marécages où repose la buée matinale. Sur

cette terre fiévreuse, des indigènes misérables vivent sous la tente auprès des murs noircis de leurs maisons détruites par les Monténégrins en 1912. Tous les hommes que nous rencontrons sont armés de fusils perfectionnés.

La route tourne et, tout à coup, dressée sur un piédestal de rochers gigantesques, apparaît l'antique citadelle turque : Scutari. Un immense drapeau étale ses couleurs de sang et de deuil, là où s'élevaient naguère les pavillons des cinq puissances. En face de la forteresse, la montagne aride de Tarabosch enfonce son éperon dans la Boyana aux eaux bleues, qui coule lentement vers la mer. C'est de là que les Monténégrins bombardaient Scutari en 1912. Mais on ne pouvait arriver à donner l'assaut, et, comme il convenait de réserver la fleur de la race, gravement décimée par les Turcs, la formation d'un bataillon ne comprenant que des hommes de soixante à soixante-quinze ans fut décidée. On l'appela « le bataillon des vieillards ». A la nuit tombante, ceux qui voulaient se sacrifier étaient invités à se faire connaître. Alors, portant des bombes dont la mèche fumait, les vieillards se traînaient vers les tranchées ennemies, coupaient les réseaux de fils de fer, posaient leur engin et attendaient la mort. Ceux que les balles n'atteignaient pas étaient foudroyés par l'explosion. — Les Turcs résistèrent jusqu'à la dernière extrémité. Quand les Monténégrins firent leur entrée dans la ville mystérieuse, ils trouvèrent une multitude de corps amoncelés depuis des semaines, que l'ennemi, exténué par la lutte et la maladie, n'avait pas eu la force d'enfouir. L'eau que buvaient les Turcs passait sur ces cadavres.

Je fais visite à notre consul. « Allez à l'hôtel et n'en sortez plus, me dit-il. Depuis le départ des détachements, nous vivons dans l'anarchie la plus complète : le gouvernement et l'autorité sont ici choses inconnues ; musulmans et catholiques se battent jour et nuit dans les rues. Prenez garde aux balles ! »

Tout est calme ; mais un va-et-vient d'hommes armés ne laisse pas de m'inquiéter, bien que les « Européens », comme on dit à Scutari, circulent paisiblement par les rues. J'arrive à l'hôtel. Le ministre d'Autriche, assis entre deux attachés sous le portrait de François-Joseph, préside la salle.

Certains Italiens qui m'ont invité à leur table, insinuent que, moyennant un napoléon, le ministre fournit aux Albanais d'excellents mausers ; et, ajoutent-ils en clignant de l'œil, il leur offre en outre de quoi acheter les munitions nécessaires : c'est la propagande autrichienne...

Vers deux heures, une fusillade nourrie éclate. Quatre montagnards armés, gardiens de l'hôtel, accourent, portant des madriers qu'ils arc-boutent contre les portes. Qu'arrive-t-il? — *Chi lo sa !* — répond un Italien. Je monte à ma chambre. Je vois passer, dans une course éperdue, une foule hurlante qui s'enfuit épouvantée, puis se disperse. Des musulmans annoncent en courant, qu'une bande de quatre cents Malissores catholiques, descendus de la montagne, fait irruption dans la rue. Ils arrivent fusil au poing, les flancs bardés de cartouches, poignards et revolvers à la ceinture. Ils se couchent et tirent ; ils se lèvent d'un bond et envahissent la poste albanaise. Une jeune fille qui s'élance dans la rue tombe, les bras allongés en avant, le corps raide ; sa tête blonde qui heurte le trottoir, tourne vers moi des yeux bleus grand ouverts ; ses lèvres, déjà crispées, découvrent les dents, comme dans un éclat de rire. On dirait qu'elle vit encore.

Je quitte l'hôtel par la grande rue déserte qui le relie au quartier turc. Un chef musulman me dit que les siens me doivent aide et protection, puisque je suis venu à eux comme l'ami à l'ami, confiant et sans armes. Il me place au pied d'un mur.

Cependant comme la fusillade devient plus vive et que la nuit tombe, il m'engage à rentrer. Je trouve un refuge au consulat du Monténégro, chez l'excellent M. Martinovitch, qui me ramène à l'hôtel.

Rieka-Cettigné. — Le petit vapeur monténégrin *Danitza* glisse sur les eaux calmes du lac de Scutari, chassant avec son étrave une nuée de hérons blancs qui, le cou tendu, s'élèvent lourdement, puis se posent avec lenteur sur les longues branches flexibles des saules ; des canards plongent, reparaissent, frappent l'eau de leurs ailes et, prenant leur vol, tracent dans le ciel un grand arc frémissant. Les sommets glacés des Montagnes Noires miroitent au soleil. C'est là,

parmi le chaos des rochers nus de la Tcherna-Gora, que les bandes slaves d'Ivan-le-Noir, chassées de l'empire serbe par la horde ottomane, firent respecter durant des siècles leur indépendance.

Nous débarquons à Rieka, dans une vallée profonde, au milieu de maisons basses, dont les balcons de bois surplombent la rivière qui coule sous l'arche solitaire d'un vieux pont turc. Le tombeau d'Ivan-le-Noir s'appuie contre le monastère où fut imprimée jadis la première Bible serbe. Toutes les richesses du monastère furent vendues en 1877, lors de la guerre contre les Turcs ; les caractères d'imprimerie furent convertis en balles. Et avec le produit de la vente, avec douze mille couronnes, le Monténégro commença les hostilités. C'est d'ici que des canons venus de France s'en allèrent couverts de fleurs vers le Lovcen brumeux.

Enfin j'arrive à ma dernière étape. L'automobile vole sur l'interminable ruban de la route de Cettigné qui se déroule sur la morne nudité des grands rochers noirs. Dans le lointain, la plaine de Scutari verdoie entre le lac immobile et les cimes découpées de l'Albanie qui planent dans le ciel clair.

La petite ville de Cettigné étend ses maisons basses dans la plaine entourée de montagnes arides. En ce moment la grande rue, qui traverse cette capitale en miniature, offre quelque animation. On y rencontre de vieux Monténégrins portant le costume national avec fierté et élégance ; on en voit d'autres, il est vrai, habillés à la dernière mode. On coudoie des Serbes grands et élancés, des Albanais aux moustaches tombantes, des Dalmates très bruns aux grands yeux éveillés, quelques prisonniers autrichiens et des soldats français de l'infanterie coloniale.

Au moment de la déclaration de guerre, on amena les drapeaux des cinq puissances qui flottaient sur la citadelle de Scutari. Le détachement français prit la route de Cettigné. Il fit son entrée dans la petite capitale, par une pluie battante, parmi les vivats et les acclamations enthousiastes de l'héroïque petit peuple monténégrin. Depuis ce jour-là nos soldats font un service tout honorifique : ils forment la garde d'honneur du plus brave des rois.

Le major Lioumovitch me présente à Sa Majesté. Le roi

est assis à sa table de travail éclairée par deux candélabres où danse la flamme des bougies. Il se lève, s'avance de quelques pas, s'arrête, puis se tient droit en une attitude simple, grave, élégante, pleine de majesté sereine. Il me tend la main, me désigne un siège tout en face de lui et s'assied. Il me parle longuement du « beau pays de France où il était si doux de vivre », quand il étudiait au lycée Louis-le-Grand ; de la haute valeur de nos grands chefs ; du général Galliéni, rempart de Paris ; de la superbe union des Français devant le danger. Il affirme que l'armée russe fera des prodiges. Parlant de la sienne, il dit : « Mes cinquante mille soldats, épuisés par les trois guerres, lutteront jusqu'au dernier. — J'irai à Paris, après la guerre, ajoute Sa Majesté : vous viendrez m'y voir. » Le roi porte le pittoresque costume monténégrin, popularisé par l'image. Il a la taille robuste, les cheveux blancs, le nez fort, le menton puissant, les yeux grands et noirs. L'éclat de son regard éclaire le visage d'un rayon de jeunesse.

Mont Lovcen. — Muni d'un laisser-passer du général Yankovitch, généralissime des armées monténégrines, et de l'autorisation de notre ministre à Cettigné, j'atteins le poste radiotélégraphique du mont Lovcen après une pénible ascension à travers la brume épaisse et glaciale au milieu de laquelle vivent les Monténégrins dans leurs huttes couvertes de chaume. Sous la conduite d'un vieillard, des fillettes réparent la route stratégique avec les pierres qu'elles portent dans leurs petits paniers.

Je rencontre le commandant Grellier, chef de la mission française, qui, accompagné du major Vriblitza, arrive des positions. Il me reçoit de la plus cordiale manière : « Vous serez, mon hôte, seul autorisé à visiter nos positions; mais, comme vous devrez vivre notre vie, je dois vous prévenir que ce sera à vos risques et périls. »

Le soleil s'éteint dans les brumes de l'Adriatique ; les rochers s'emplissent d'ombre ; la lune voilée, montant vers Cattaro, irradie sa lueur pâle sur la neige rosée des montagnes lointaines. Une étoile brille dans une éclaircie du ciel. Nous marchons par le sentier rocailleux, montueux, sillonné d'ornières boueuses, qui conduit aux positions, parmi les rochers sur

lesquels par moment se pose un rayon de lune ; heurtant du pied les pierres qui tombent au fond des précipices où leur choc résonne en échos prolongés. Une lumière annonce les huttes monténégrines. Tout à coup, un long sifflement déchire l'air sur nos têtes, une explosion éclaire les montagnes, aussitôt suivie d'une chute de balles. Des éclats bourdonnent un instant près de nous et écorchent un rocher qui lance des étincelles. C'est le premier shrapnell qui nous salue. Maintenant les projecteurs de Cattaro promènent leurs faisceaux sur le chemin. Les obus, qui tombent avec une précision impressionnante, nous suivent jusqu'aux positions. Là, dans une baraque humide, vivent quelques officiers d'artillerie et de marine à qui le commandant Grellier me présente parmi le fracas des détonations. Un obus a brisé les vitres de l'unique fenêtre ; sur le parquet s'étale l'eau qui sourd lentement des planches disjointes.

Sept heures. La canonnade cesse. Le cuisinier de la baronne de Vaughan, mobilisé et envoyé au Lovcen, nous sert à dîner.

Huit heures, tout le monde est couché. La canonnade reprend avec une précision singulière et une violence inouïe ; je compte jusqu'à vingt : les shrapnells, les obus explosifs éclatent toutes les cinq secondes. La pluie d'acier crève le toit, les balles frappent la porte. Le roulement lointain des forts de Cattaro alterne avec les sifflements, les explosions, le crépitement précipité des balles, qui se répercutent en échos formidables. J'ai la tête lourde. Comment trouver le sommeil dans un pareil enfer !...

Je me réveille en sursaut, assis dans mon lit. Une violente commotion ébranle notre abri ; du plâtras détaché du plafond se brise à mes pieds. Maintenant j'aperçois l'éclair des explosions à travers les fentes du toit. « Ce n'est guère l'heure d'envoyer des 305 », dit une voix. Je regarde ma montre : il est onze heures. — Minuit. Le bombardement continue. La pluie tombe en rafales et s'engouffre par la fenêtre. Tout le monde dort. J'ai bien mal commencé la nuit...

« Avez-vous bien dormi? me dit le lendemain un jovial capitaine. Pour vous reposer de cette légère secousse, venez admirer les bouches de Cattaro. Passez ce manteau kaki,

car il ne faut pas être vu, et les forts de la péninsule voient de loin. » — Au tournant de la baraque, nous franchissons à la course un vallon exposé au feu ; puis nous rampons sur le sentier qui conduit aux batteries.

Au bord de la côte, riche en découpures, le village de Téodo étale sa blancheur au fond d'un ravin immense couvert d'oliviers ; les falaises de Cattaro tombent à pic dans la mer ; l'escadre autrichienne à l'ancre dans la baie égrène ses navires vers l'entrée des bouches.

Les rochers du Lovcen, remparts formidables, dominent la péninsule couronnée de forteresses qui, vues d'en haut, paraissent bombées et rugueuses comme des croupes d'animaux fantastiques. Le fort autrichien de Vermac, défoncé par notre feu, ouvre la profondeur de ses brèches à travers les éboulis qui descendent la colline. Et sur le sol jauni par les explosions, labouré, jonché de débris, se dressent, comme des bornes d'acier, des obus qui n'ont point éclaté ; d'autres gisent parmi les arbres fauchés au ras de terre, sur les blocs épars arrachés de la montagne.

L'après-midi, la canonnade ne perd rien de sa violence. Je prends des photographies entre deux shrapnells : le premier nous couvre de balles qui s'aplatissent entre mes jambes, par bonheur écartées ; l'autre rase nos têtes et va se briser au loin dans les rochers.

Il est temps de rentrer. Assis sur le rebord de la fenêtre, je prends des notes : devant moi les obus fendent l'air en rafales, creusant des trous d'où jaillit, dans un nuage jaune, une éruption de pierres qui s'élèvent en gerbe, puis tombent. Quelques obus de 305, lancés la veille, sont là, intacts, couchés sur le sol. Qu'un projectile les touche et tout saute !...

Un marin posté sur un rocher annonce par un cri les coups tirés ; mais « ils sont trop », et les explosions couvrent sa voix.

Dans un bas-fond, à côté de moi, une vieille femme arrache des pommes de terre, non loin d'un cheval qui cherche avec calme l'herbe rare dans la terre bouleversée. Elle secoue sa robe quand les obus l'éclaboussent ; mais un projectile s'enfonce à ses pieds ; alors, elle saute dans un trou et, les bras levés, les poings tendus vers Cattaro, invective François-Joseph

dont elle attaque gravement l'honneur conjugal. Puis, ayant rempli son sac, elle s'en va d'un pas tranquille. Un soldat monténégrin passe près d'elle, portant un pli. Soudain la lettre s'échappe de ses mains. Son fusil se détache de l'épaule, heurte une pierre et rebondit en vibrant. Il tombe à la renverse, les bras étendus, inerte, comme crucifié sur la terre. Un mince filet de sang sort des cheveux, serpente sur sa joue, s'écoule en gouttes pressées sur la blancheur de sa chemise où la tache lentement s'étale.

Au fort de l'action, le téléphone est coupé. Un artilleur s'offre comme intermédiaire entre l'officier observateur et une batterie. Juché au faîte d'un rocher abrupt, il transmet les commandements, debout, les mains dans ses poches, seul dans la tourmente ; à demi asphyxié par une explosion qui le couvre d'un nuage jaune, je le vois droit et impassible, toujours seul à son poste.

Antivari-le-Vieux (*Bahr*). — A vol d'oiseau, quelques kilomètres séparent le mont Lovcen de l'armée du prince Pierre, dont les avant-postes surveillent les forts de la péninsule autrichienne; mais comme il ne faut point songer à descendre les méandres de la route de Cattaro exposés au feu de l'ennemi, je dois retourner à Cettigné, prendre l'automobile de Rieka, traverser le lac de Scutari, monter à Virbazar par le petit chemin de fer qui escalade avec effort les pentes arides dressées entre le lac et l'Adriatique, et quitter le train à Bahr. Ce village qui, depuis les temps troublés du moyen âge, fut successivement vénitien, turc, albanais et monténégrin, a conservé tout son charme original et pittoresque. Les turbans, les fez et les kapitzas se croisent dans les rues tortueuses. La vieille citadelle aux créneaux émoussés élève sa tour lézardée parmi les ruines couronnées de lierre et regarde la campagne couverte d'oliviers qui descendent doucement vers la mer. Des minarets pointent leur fuseau dans le ciel ; des maisons légères avancent leurs balcons jusqu'au milieu de la rivière, baignant dans l'eau claire leurs couleurs éclatantes ; de grands yeux noirs effarouchés brillent sous les voiles quand les moucharabiés de bois se lèvent ; et toutes ces choses ont la tristesse infinie de l'Orient lointain qui se meurt...

En Dalmatie, à l'armée du prince Pierre. — Décembre 1914. — Guidé par un soldat musulman que me procure l'archevêque d'Antivari, je dois joindre à Budua l'armée du prince Pierre.

Par un sentier perdu dans les tamaris pâles, nous atteignons la blanche Spitza à l'heure où le soleil pose ses rayons obliques sur les ondulations de la côte dalmate. Puis ayant franchi l'ancienne frontière, nous suivons la belle route autrichienne qui longe le rivage de la mer, en épouse les sinuosités, et grimpe les hautes falaises fauves où nichent les alcyons. Le jour baisse. L'antique forteresse de Haïnikar perchée sur un rocher inaccessible, semblable à quelque décor fantastique, profile les découpures de ses ruines sombres sur les nuages ensanglantés du couchant. Un chien aboie au loin. Maintenant, les chemins n'existent plus. Nous côtoyons des abîmes où les pas de mon cheval résonnent dans la nuit, cependant que la plainte traînante d'une mélopée orientale monte dans les airs ; la voix s'élève, sonore, anime un instant cette solitude, puis s'éteint comme un écho lointain et affaibli. C'est mon guide qui chante quelque vieille chanson de l'Islam.

Soudain, les projecteurs ennemis se dévoilent et, coup sur coup, trois obus passent en brève rafale, suivis d'affreux jurons lancés par mon soldat. Puis tout rentre dans le silence. Quand mon cheval s'arrête, on n'entend plus que le bruit de son souffle.

Le lendemain, à l'aube naissante, nous apercevons Budua. Étendue sur un rocher allongé ceint de vieux murs vénitiens, la romantique cité dalmate s'élève toute blanche au fond d'une crique mollement arrondie.

Le quartier du prince Pierre, fils du roi Nicolas, est installé sur la route de Budua à Cattaro, œuvre des Français de Marmont, dans un hameau étagé sur une colline d'oliviers. Un officier me conduit au quartier général.

Le prince, qui porte la petite tenue des généraux russes, uniforme sobre, simplement orné d'aiguillettes d'or, me souhaite la bienvenue à l'armée. Il parle notre langue avec une correction élégante et naturelle, agrémentée d'une imperceptible inflexion étrangère, qui donne du prix à sa conversation vivante, pleine d'esprit, relevée d'anecdotes singulières ou curieuses.

Le capitaine Ivan Voujovitch commande l'escorte qui me conduit aux avant-postes et doit me protéger en cas d'attaque. Nous partons au soleil levant. Tout le littoral de Spitza aux bouches de Cattaro a été conquis par l'armée du prince. En se retirant sous la poussée monténégrine, le temps a manqué aux Autrichiens pour dévaster le pays ; mais, suivant la méthode allemande, ils ont retourné leur rage contre les êtres innocents et commis des atrocités sans nombre.

Au détour du chemin apparaît brusquement le fort de Grabovac. Aussitôt nous mettons pied à terre; en un instant tout le monde se disperse sous les touffes d'arbousiers. La montagne est couverte de Monténégrins immobiles, couchés contre les rochers avec lesquels ils se confondent.

Les Autrichiens sont là, à trois cents mètres, paraît-il, mais tout est calme. Mon ami Voujovitch m'invite à le suivre. Nous allons par sauts, de buisson en buisson, jusqu'au rocher abrupt dominant la vallée qui s'écarte vers la baie de Téodo où l'escadre mouillée tire sur le Lovcen escarpé qui nous surplombe ; les obus se croisent très haut dans les airs, inoffensifs. De distance en distance les soldats, postés par groupe de cinq, se penchant sur l'abîme, observent l'ennemi. En bas, quelques centaines d'Autrichiens sont campés dans la plaine barrée de faisceaux. « Il faudra revenir demain », me dit Voujovitch. Le lendemain, la campagne était parsemée de cadavres que l'ennemi n'osait plus enlever.

L'uniforme des soldats monténégrins est d'une élégance toute orientale. Ils portent la culotte bleue, plissée et ample, enfoncée dans les bottes souples et maintenue à l'aide d'une ceinture rouge enroulée sur un gilet croisé que recouvre la petite veste écarlate brodée de galons et ornée de passement. Leurs femmes les ravitaillent en vivres et munitions, relèvent les blessés et les morts sur la ligne de feu, prennent un fusil à l'occasion et ne craignent pas les balles autrichiennes.

Elles sont brunes, élancées et souples dans leur tunique claire aux plis flottants : leurs yeux allongés, d'une étrange douceur languissante, ont l'éclat du diamant noir.

Le peuple des campagnes, sain, belliqueux et héroïque, s'adonne à l'élevage dans les montagnes. La culture n'est florissante qu'à Pogodoritza, l'unique plaine du Monténégro.

En ce moment, dénué de tout, épuisé par trois guerres meurtrières, il combat pour la possession de l'Herzégovine et de Scutari. Les travaux pénibles sont réservés aux femmes. C'est une chose commune de rencontrer sur les routes l'homme à cheval, suivi de sa femme portant de lourds fardeaux, de voir des femmes s'incliner au passage d'un homme. La personne de l'hôte est sacrée : il n'est pas d'égards, de prévenances, d'amabilités qu'on ne lui prodigue. Quand nous traversions à la course les passages dangereux, des soldats se plaçaient à mon côté, dans la direction du feu, me couvrant en quelque sorte de leurs corps. « Une balle traverse plusieurs hommes », leur disais-je. — « Évidemment ! Mais elle aura percé un corps monténégrin avant de vous atteindre. »

Le soir, aux avant-postes, nous faisions souvent la veillée dans quelque ferme isolée. Des femmes réunies autour de l'âtre, assises sur les talons, attisaient le grand feu qui élève sa fumée vers le toit ; d'autres, selon l'usage, présentaient le café aux soldats assemblés avec leurs chefs. Un vieux chanteur aveugle, accroupi près du feu, s'accompagnant de l'antique guzla, tel un aède des temps anciens, tantôt célébrait les exploits des héros de la patrie, tantôt nous chantait une vieille légende populaire, toute pénétrée de poésie.

Voici, du reste, une de ces strophes qui chante encore en ma mémoire ; j'ai essayé de la traduire, mais sans pouvoir en rendre toute la naïve fraîcheur :

Une nuit où la tempête courbait les pins
Militza l'attendait sur la pierre blanche ;
Mais les Turcs sont venus et l'ont enlevée.
Maintenant Ivan va chaque jour sur la pierre.
Il cherche ses yeux et ne voit que la mer glauque ;
Il cherche ses cheveux et ne voit que l'or du couchant ;
Il croit entendre le son de sa voix
Quand la brise agite les roseaux.
Alors il crie son nom, mais les rochers seuls
Lui renvoient son appel.
Une nuit où la tempête courbait les pins,
Il l'attendait sur la pierre blanche ;
Mais les Turcs sont venus et l'ont enlevé.

Les soldats écoutaient en silence. Les projecteurs de Cattaro fouillaient les rochers éclatants de lumière ; et le *Tchouvoï*

lointain des sentinelles nous annonçait l'obus qui passait, fouettant l'air sur nos têtes. Puis les femmes dansaient. Elles dansent au son de la guzla, les Monténégrines. Avec lenteur, elles élèvent leurs bras blancs ; les mains s'étendent caressant leurs têtes brunes qui se balancent. Et quand les corps se renversent, on voit par moment, sous la transparence des chevelures épandues, les yeux briller encore, mais plus faiblement, comme des étoiles sont voilées par une brume qui passe...

Scutari-Durazzo. — De Budua à Antivari, je dois subir une longue navigation à la rame, longeant *à toucher*, comme disent les marins, pour éviter les mines, le village de San-Stéfano qui couvre de ses maisons rousses un îlot ceint d'écume. Il dépendit pendant plusieurs siècles de la fière petite république Pastrovicienne, dont les habitants conservèrent même sous la domination autrichienne le droit de porter les armes, privilège qu'ils tenaient des Romains.

Vers Antivari des hydroplanes venus de Cattaro survolent notre barque qu'ils méprisent, lancent quelques bombes sur la ville, et se posent au large, près d'un destroyer autrichien remorquant un voilier capturé. A ce moment nous côtoyions des falaises inhospitalières, et nous redoutions assez la venue du contre-torpilleur. Ce voilier nous a sauvés.

Je passe la nuit à Bahr et le lendemain la *Danitza*, ayant lutté contre une brève et soudaine tempête sur le lac, me laisse à Scutari. Voilà six jours que j'ai quitté les forts de Cattaro.

L'ordre règne à Scutari, c'est-à-dire qu'à la suite d'une entente provisoire intervenue entre catholiques et musulmans, on a formé une sorte de garde mixte qui, par ironie sans doute, a remplacé dans les casernes les détachements étrangers chassés par la guerre. « La ville est sûre : mais ne vous aventurez pas dans la campagne », me dit Bib-Doda, prince des Mirdites. Redjeb Bey Jellah, neveu d'Essad-Pacha, n'est point de cet avis. Et sur-le-champ, il m'invite chez son parent Aloush Lohoya, le grand chef musulman, qui habite hors de la ville, non loin du « Tépé », une maison isolée qu'entourent des jardins clos de longs murs. Grand et droit malgré son âge, les yeux clairs, le visage énergique, le chef vient à

moi les mains tendues. Sur un signe, des serviteurs armés disparaissent, puis reviennent portant sur des plateaux de cuivre des mets délicats qu'ils posent entre nous sur le tapis pourpré où nous sommes assis. Une belle fille brune chante des mélopées primitives et traînantes, aux inflexions parfois violentes qui troublent les cœurs albanais. Elle est allongée sur une natte, les coudes écartés, le menton dans ses mains.

Le reflet des bougies vacille dans ses yeux immobiles agrandis par le khol, et ondule dans ses cheveux qui, séparés sur le front, semblent deux ailes noires détendues. Le chef me reconduit quand le chant expire : portant la main à son cœur, puis à sa tête, il m'assure de sa protection. Une multitude d'Albanais m'entoure aussitôt. Ils chargent leurs armes. Et la garde de l'hospitalier Alloush Lohoya m'escorte fusil au poing jusqu'à Scutari, dans la plaine obscure.

Redjeb Yellah m'a remis une lettre pour son oncle; elle m'est d'un grand secours à Durazzo où, pour débarquer, il faut montrer patte blanche, car on craint les Jeunes-Turcs et les Autrichiens. Essad Toptani est installé au Konak dans les meubles de ce prince en fuite, qui, serviteur zélé de l'Autriche, tenta de le faire assassiner. Dans le salon du plus pur Louis XVI, où le prince et sa femme attendaient naguère anxieux la nouvelle de la mort d'Essad, celui-ci me souhaite la bienvenue. Le valeureux Albanais, héros de Scutari, donne une impression d'énergie intelligente et souple. Ses yeux noirs regardent franchement, et brillent d'un étrange éclat quand on parle des intrigues autrichiennes. On conçoit, en effet, qu'Essad ait gardé quelque rancune à ses ennemis et ne souhaite rien tant que la victoire des Alliés. Essad Toptani est un grand ami de la France.

Perdu dans la côte marécageuse, l'unique « hôtel confortable » de Durazzo appartient à un jeune Autrichien, naturalisé Anglais, qui se félicite d'échapper ainsi aux lois de son pays. J'y trouve un individu important et grave, habillé de noir, blond comme un Scythe, de nationalité indéterminée, factotum déchu de l'ex-prince; et comme de coutume, sous l'inévitable chromo de François-Joseph, le ministre d'Autriche. Son Excellence parlant de la guerre, reconnaît que la résistance

de la Belgique déjoua tous les plans. Elle ne nie pas les énormes pertes autrichiennes, et affirme que son pays fut obligé de suivre l'Allemagne dans cette aventure.

« Rien de nouveau au sujet des meubles? » demande le majordome. — « Rien encore » répond le ministre. — Cette affaire est le grand événement de Durazzo : l'Autriche ayant meublé le palais du Prince de Wied réclame à Essad soit la restitution en nature, soit un demi-million de couronnes. A chaque réclamation qui lui est faite, Essad répond invariablement : « Puisque vous reconnaissez la valeur de mon mobilier, que n'envoyez-vous en échange ce demi-million? Dès que je le tiendrai, je vous donnerai satisfaction. » L'affaire en est là. « C'est désespérant ! » dit le majordome. « C'est logique, ajoute quelqu'un : Essad n'est-il pas le maître en son palais !... »

Santi-Quaranta (*Épire autonome*). — De Durazzo à Brindisi le bateau grec *Mycale* doit faire escale à Santi-Quaranta. Vallona annonce déjà la Grèce par ses montagnes inclinant la chute élégante de leurs flancs nus et rosés sur la ligne foncée de la mer qui barre le ciel clair de l'Épire. Nous passons devant Chimara, l'antique capitale de la Chaonie. Dans le lointain, Othonous, l'île de Calypso, élève ses montagnes sculpturales et harmonieuses. En face, le Pantokrator domine de sa splendeur la mer semée d'îles et les côtes bleuissantes.

A l'arrière du bateau, des hommes aux yeux vifs commentent les dernières nouvelles de l'*Akropolis*. Je m'approche. Un grand gaillard à face de pirate, mais très élégant, me fait subir un véritable interrogatoire, suivant l'usage des modernes Hellènes. Puis l'on « politique », comme ils disent. Le Turc tombe dans le mépris; le Bulgare inspire de la méfiance ; la « canaille germaine » passe un triste moment : « Ah Kyrié ! (monsieur) Laissons ces peuples *copronymes!...* »

Le *Mycale* stoppe. Nous sommes à Santi-Quaranta, l'Échelle de l'Épire.

Après bien des recherches, le gouverneur me présente une *amaxa*, archaïque patache qui n'a de commun avec les chars d'Homère que le nom et l'absence de souplesse. Nous tra-

versons deux ruisseaux boueux, le Xante et le Scamandre épirotes. A mon côté, un compagnon de route, le guerrier grec qui me protège jusqu'en Molosside, ronfle et renifle avec force, la tête ballante.

Pour mieux assurer l'autonomie et la mieux faire respecter, les Grecs ingénieux ont désarmé les habitants, puis occupé — « pour une durée provisoire et indéterminée » comme disent les diplomates — tout le pays de langue grecque, c'est-à-dire la haute Épire, ainsi que l'Épire barbare de l'antiquité, limitée au nord par l'Aous, la Varousia actuelle, dont l'embouchure s'ouvre au nord de Vallona, et où florissait jadis l'antique Apollonie ; mais Vallona a été respectée, bien qu'on y parle grec tout autant qu'albanais.

A Argyrocastro la fustanelle tuyautée des montagnards hellènes remplace les braies albanaises ; mais si le costume est changé, les types ne varient guère. Les hommes ont les pommettes saillantes, le nez fin et long, le menton proéminent, le regard dur et défiant qui caractérisent leurs voisins du nord. Comme j'en faisais la remarque au Gouverneur, homme savant et érudit, il me répondit que rien n'était plus juste, puisque Épirotes et Albanais descendent également des Pélasges.

Les femmes n'ont point la délicatesse élégante des figurines modelées par les coroplastes de Tanagra. L'air guindé, l'attitude raide et hiératique, l'expression d'ingénuité étrange de leurs yeux, leur sourire figé et comme mystérieux rappelleraient plutôt les Koraï archaïques exhumées de l'Acropole d'Athènes : mais des Koraï auxquelles la grâce ferait défaut.

Quelques yeux bleus, légèrement bridés, pleins de langueur slave, expliquent le voisinage des Serbes. L'élément turc domine dans les villes. Comme au Monténégro les musulmans ont perdu leur langue : comme au Monténégro ils mènent une vie dure et lamentable.

J'ai rencontré au bord de la route ensoleillée un homme vénérable, à barbe blanche, accroupi sur ses talons. Des enfants excitaient contre lui deux mâtins aux poils hérissés — et en Molosside les chiens ont encore la dent dure. — D'une main débile, il agitait faiblement son bâton. Et les passants riaient, car il était musulman. Ces choses-là font peine à voir.

Le *Mycale* glisse dans la sérénité du couchant ; sur la mer à peine froissée par une brise tiède, les balancelles corfiotes passent lentement ; Corcyre resplendit devant les îles qui flottent pâles et lointaines, comme de légers voiles de pourpre dans une poussière d'or. Et là-bas, au large, de nos cuirassés à l'ancre, amenant leurs couleurs, le chant sonore des marins vient à nous comme un écho de la douce France.

PIERRE SICARD

L'HOMME DU SOLEIL COUCHANT

XI

Le portrait de John Thomas ne sera jamais qu'un à peu près; car jamais on n'a vu, dans le district ni ailleurs, J. Thomas sans son chapeau : si la légende qui court est vraie, c'est le même chapeau depuis des années. Un bon tiers de sa physionomie reste donc caché sous le feutre mou que le soleil et la pluie ont tour à tour caressé et léché, en lui donnant une couleur grise qui ne changera plus.

A l'ombre du chapeau des yeux bleus remuent, vifs et clairs comme de l'eau courante sous un ciel pur ; puis c'est un nez fureteur, aux narines toujours sur le qui-vive, comme celles d'un bon chien de chasse.

L'autre tiers de la figure est couvert d'une barbe touffue d'un blond de filasse séchée au soleil. Il y a une chose qui fait partie intégrante de la physionomie de John Thomas: c'est une pipe en bruyère dont le fourneau est ébréché et charbonné du côté droit par le contact des tisons.

L'homme est plutôt petit, le tronc robuste est monté sur des jambes solides que le cheval a arquées.

Thomas a une mémoire prodigieuse, ses yeux bleus sont des choses très sensibles et tout ce qui les frappe est imprimé profondément sous le vieux chapeau gris. Il sait raconter maintes choses avec une précision rare, sans doute parce

qu'il ne sait ni lire ni écrire. S'il avait su lire et écrire, il serait probablement un millionnaire à l'heure qu'il est. Il n'est qu'un charretier, mais il peut vous montrer sur un livret crasseux qu'il porte toujours sur lui, un crédit en son nom de dix mille livres sterling à la Banque d'Australasie.

Une fois que ses chevaux sont à moudre leur ration comme autant de moulins, Thomas, assis près du feu et sa pipe à la bouche, vous racontera peut-être son histoire. Il ne la dit pas à tout le monde ; mais si votre tête lui plaît, si vous avez émis sur son attelage quelques remarques favorables et justes à la fois, vous entendrez sa biographie.

L'Australien, en général, est un silencieux, car il est souvent un solitaire. On cite à ce propos l'histoire de deux compagnons qui, campés depuis des semaines dans la forêt, loin de toute habitation, coupent des traverses de chemin de fer, sans presque échanger de paroles.

Un matin, l'un d'eux dit à l'autre : « Bill, écoutez, une cloche de vache. »

Pas de réponse; Bill continue à descendre son arbre : le silence reprend.

Le lendemain, Bill dit tout à coup : « Qui vous dit que c'est une vache? »

Le surlendemain le compagnon de Bill rompt le silence : « Je f... le camp. J'en ai assez. Trop de discussions ! »

La raison qui explique le mutisme de l'Australien fait aussi comprendre pourquoi il est à ses heures extrêmement bavard, d'une loquacité qui passe à grand tort pour l'apanage exclusif de la femme. Les gens sont rares dans le bush, les distractions aussi ; la moindre chose y prend une importance exagérée, tout comme dans nos campagnes : on peut excuser l'homme qui bavarde, après huit jours de solitude en la seule compagnie de son chien et de son « billy ».

Thomas, à ses moments, savait bavarder. A l'âge de quinze ans, sans père ni mère, il avait travaillé sur les chemins et aidé le vieux Mac Millan à charrier de la laine et des marchandises. Bientôt les chevaux le connaissaient, il faisait avec eux ce qu'il voulait, car c'était lui qui, matin et soir, donnait à manger à l'attelage. Il ne se servait jamais du fouet ; sa voix douce, calme, ne s'élevait jamais d'un ton, il appelait chaque bête

par son nom et n'en oubliait pas une des quatorze lorsqu'il s'agissait d'encouragement.

Mais ce qui faisait l'admiration ou plutôt l'étonnement de tous, c'est que Thomas pouvait sortir l'attelage d'un bourbier sans lâcher un seul juron. Mac Millan, lui, ne pouvait pas dire huit mots sans jurer ni blasphémer, c'était sa manière de mettre la ponctuation. Il avait parmi les charretiers la renommée de posséder un arsenal d'expressions que beaucoup enviaient.

Malgré cela, Mac était un brave homme. Un clergyman que son parler avait quelque peu abasourdi lui avait dit un jour que son langage sentait le soufre. « Quand je serai de l'autre côté, avait répondu Mac Millan, saint Pierre ne me jugera pas que par mes paroles, il connaît trop les hommes pour cela. Il tiendra compte de ce que j'ai fait dans ma... vie, et ma... vie vaut celle d'un tas de gens qui n'ont jamais prononcé un... juron. Tenez, voilà cinq shillings pour vos... pauvres, et sans rancune. »

Était-ce à cause de la loi des contrastes que Thomas n'avait jamais juré de sa vie? ou était-ce parce qu'il avait le superflu en horreur? Toujours est-il qu'il fut bientôt regardé comme un modèle, comme un monstre de charretier, d'autant plus qu'il ne buvait pas non plus.

Un jour, le vieux Mac, fatigué de jurer à la tête de ses chevaux, offrit de vendre son attelage à Thomas qui accepta, à condition de payer le prix d'achat en deux ans : il se libéra de sa dette au bout de dix-huit mois.

Son wagon était presque toujours plein, à l'aller comme au retour ; on avait toujours besoin de lui dans le district. Il se mit à acheter à droite et à gauche des chevaux qui n'avaient l'air d'avoir que des os, la peau et du souffle pour quinze jours. Il arrivait, par une méthode à lui, à les ranimer et à les engraisser : son secret consistait simplement à leur donner à manger et à boire sans les tuer de travail. Il songeait toujours à ses bêtes avant de penser à lui-même ; il avait maintes fois monté la garde sous la pluie pour les surveiller et les empêcher de s'éloigner d'un endroit où l'herbe poussait haute et fine.

Il revendit ses chevaux, en acheta d'autres et commença bientôt à porter son argent à la banque. Il passa pour un char-

retier qui avait de la chance, qui réussissait : il avait en effet la chance de posséder une volonté qui l'empêchait de se saoûler et de jeter son argent comme le faisaient beaucoup de charretiers.

Son ignorance était pour lui un fardeau constant, il avait maintes fois essayé d'apprendre ses lettres ; mais il avait tant de travail à veiller sur les chevaux, à faire sa cuisine chaque soir au bivouac ! et souvent il était si fatigué qu'il tombait comme un sac de sable dans le lit de peau de bœuf qui pendait entre les roues, sous le plancher du wagon.

Il avait été en classe un jour, un seul jour. Il se rappelait la petite école perdue dans le bush, une hutte de bois et d'écorce isolée dans une clairière, à cinq milles de la ferme de ses parents.

Un jour d'été, au mois de février, il soufflait un vent de fournaise qui sentait l'herbe brûlée et qui couvrait le pays de fumée bleue. Des hommes passaient devant l'école au galop de leurs chevaux pour aller combattre le feu qui venait du Nord et qui s'avançait comme une marée crépitante.

Il se rappelait que son ardoise semblait brûlante sous sa main et que le maître d'école, en bras de chemise, s'éventait avec un vieux journal. Il se rappelait qu'à chaque instant un élève demandait à sortir pour aller boire de longues gorgées au sac de canevas qui pendait à l'ombre de la véranda ; il voyait encore les premiers bâtons qu'il avait fait grincer sur son ardoise.

A trois heures, le soleil était presque caché derrière la fumée, et ressemblait à une grosse orange sanguine ; les enfants quittèrent l'école, les uns à pied, les autres sur leurs chevaux.

John Thomas rencontra un cavalier qui le hissa sur sa selle, et qui sans mot dire prit le galop dans la direction opposée à la ferme de ses parents. L'enfant fit des questions, l'homme ne répondit pas, mais le serra davantage contre lui. A un endroit, l'ardoise tomba et se brisa en morceaux : l'éducation de Thomas s'arrêta là. Il ne revit jamais ses parents que le feu de la brousse avait étouffés, ni la ferme dont il ne restait que quelques poteaux noircis.

Souvent depuis, seul auprès du feu de camp, il avait songé

à cette ardoise qui s'était brisée, comme si la main d'un mauvais génie l'avait écrasée. Il savait ce qu'il avait perdu, car ses pensées revenaient toujours identiques, son esprit n'ayant pour se nourrir que lui-même, ne recevant que peu d'aliments du dehors. La conversation des gens qu'il rencontrait sur les chemins, au camp, était peu variée : les chevaux, les saisons, le bétail et les moutons. Il ne pouvait puiser dans aucun livre la plus petite idée nouvelle, un seul mot neuf qui pût changer l'engrenage de ses idées.

Son ignorance lui avait longtemps fait honte, elle commençait à lui faire peur. Il avait entendu dire plus d'une fois que les fous qu'on trouve dans le bush sont souvent des illettrés, emprisonnés par les quelques idées qui barrent l'horizon de leur esprit. Il avait vu lui-même ces toqués qui faisaient des discours à leur billy ou qui ressassaient toujours la même chose.

Parfois, le poids de son ignorance lui semblait moins pesant lorsqu'un swaggie venait s'asseoir à son feu et lui demander à manger, et de quoi bourrer sa pipe. L'homme parlait comme un livre, avait vu toutes sortes de pays, et récitait des vers que Thomas admirait sans comprendre.

Le charretier, en son raisonnement d'enfant, simple et logique, se demandait alors à quoi avait servi toute cette éducation qui ne rapportait même pas à celui qui la possédait de quoi manger et de quoi bourrer une pipe.

Ses chevaux occupaient naturellement le plus gros de ses pensées et tout en fumant son tabac noir, Thomas songeait que Gyp avait depuis deux jours l'œil triste et le poil sans lustre : il lui donnerait le lendemain une dose d'huile si elle n'allait pas mieux. On lui avait offert quarante livres pour Sam ; mais sans Sam, l'attelage serait dépareillé. Il fallait avoir l'œil sur Bess, ne pas la laisser tirer trop fort, car elle devait avoir un poulain dans deux mois. Les colliers avaient besoin d'être rembourrés; avant l'été prochain, il faudrait resserrer les cercles des roues

Son wagon était, il le savait, un des meilleurs du pays : il l'avait appelé « la Rose » simplement parce que tout wagon australien qui se respecte doit avoir un nom. « La Rose » avait approvisionné des districts entiers, elle avait même aidé

à la fondation de maints « homes » et de plus d'un village. Elle avait apporté le toit de zinc et les murs de planches des maisons, les portes hospitalières, les fenêtres qui avalent goulûment le soleil et l'air frais. Elle avait distribué la farine qui donne le pain, des tonnes de confitures qui le rendent plus attrayant encore ; elle avait transporté la bière et le whisky qui font la vie gaie et qui la font triste ; elle avait déchargé des milles de fils de fer qui retiennent les troupeaux dans leurs paddocks.

Et John Thomas se rappelait souvent le voyage que fit « la Rose » de nuit, presque à vide ; et pourtant le charretier avait eu le sentiment que son attelage traînait une pyramide de trente-cinq balles de laine, tant la route lui avait paru longue.

La lourde bâche posée sur le plancher du wagon, formait une bosse sous laquelle se cachait un minuscule cercueil d'enfant qu'on voulait faire enterrer dans le cimetière de la ville. Thomas ne voulut pas camper, il accomplit les vingt-cinq milles, ne s'arrêtant qu'une fois pour nourrir les chevaux et leur donner à boire. La présence du petit muet dans le grand silence du bush eût été trop pour lui. Le bruit des chaînes et des harnais, le grondement des roues lui tinrent compagnie durant cette triste chevauchée. Personne ne saura jamais ce que coûta à Thomas le service qu'il rendit à la vieille paralytique de Emu Flat.

Le charretier était devenu superstitieux lorsqu'il s'agissait de travailler le dimanche ; c'était un dimanche qu'il avait perdu Diamant, le meilleur cheval qu'il eût jamais eu, le meilleur, croyait-il, qu'il eût jamais vu.

Une saison que les chemins étaient très mauvais, il avait voulu gagner un jour et avait décidé de ne pas arrêter le dimanche. L'attelage, comme toujours, avait mis toute sa volonté et avait fait une bonne étape ce jour-là. Le soir, Diamant ne voulut pas manger, il avait l'œil terne et se tenait la tête baissée, comme un coupable.

Thomas le caressa, le tapota et lui parla : il le prit plusieurs fois par le cou et essaya de l'entraîner du côté de la mangeoire : rien n'y fit.

Les autres chevaux s'éparpillèrent dans le paddock, Dia-

mant resta immobile près du feu, la tête toujours pendante et l'œil plein d'une tristesse poignante à voir. L'homme lui tâta vingt fois les oreilles qui n'étaient pas devenues froides. Pendant une partie de la nuit, la bête resta à la même place, comme enracinée ; elle ne fit pas même un mouvement lorsque Thomas lui mit aux lèvres de l'herbe qu'il venait d'aller couper dans l'obscurité.

Le charretier veilla, à demi mort de fatigue, et lorsque vers les premières heures du matin le cheval se laissa tomber sur la terre, il sut que la bête ne se relèverait plus et il eut peur.

Lui qui, depuis son enfance, n'avait eu ni parents ni amis, il sentit qu'un être qu'il aimait allait sortir de son existence. Il passa par toutes les angoisses de ceux qui veillent un moribond qui leur est cher. Il eut toutes leurs souffrances, et son cœur demanda en une prière courte et affolée comme une prière d'enfant effaré, la vie de la pauvre bête.

Vers trois heures du matin, Diamant rendit le dernier souffle.

Son existence de quinze ans de travail, sans murmure, en un accord tacite avec son maître dont il comprenait chaque geste, chaque parole, avait été belle et bonne. Quand la lanterne éclaira le corps puissant qui gisait à terre, Thomas sentit une grande douleur glacée traverser ses moelles, une douleur comme il n'en avait jamais éprouvé. Il alla se rouler dans ses couvertures afin de prendre quelques heures de sommeil.

Là où Diamant était tombé, John Thomas éleva dès le matin un bûcher immense comme les anciens héros seuls en avaient. Sa hache pendant une heure et demie coupa des arbres morts et les débita ; deux des chevaux de l'attelage tirèrent le bois qui fut empilé autour du corps de Diamant et par dessus.

Pendant toute l'après-midi, les troncs flambèrent et la nuit montra un monticule de charbons ardents. Thomas sentit se calmer sa douleur lorsqu'il eut la certitude que ni le vautour, ni le corbeau ne toucheraient à son cheval, pas plus que la fourmi vorace, ni le ver qui ronge.

Il recueillit les os blancs calcinés, les enterra au pied d'un

grand eucalyptus, et découpa dans l'écorce du tronc un losange [1] avec sa hache.

Lorsqu'il repassait à cet endroit, il ne manquait pas de s'arrêter non loin de l'arbre marqué. La nuit ne lui apportait aucune terreur, le lieu était doucement, paisiblement hanté. Le grand regret s'était calmé, amoindri ; il en restait dans le cœur simple de John Thomas le souvenir de Diamant, le meilleur des chevaux, bon et intelligent comme un homme bon et intelligent et qui certainement en tant que créature de Dieu devait avoir possédé une âme.

XII

Ce matin-là, de bonne heure, Harry était sur le haut de la colline, guettant du côté de l'Est un nuage de poussière. Mulliwalla guettait aussi avec impatience, car elle sentait que quelque chose allait venir qui la grandirait, qui montrerait à tous sa prospérité et sa confiance dans l'avenir.

La ville allait de l'avant : on entendait du matin au soir le bruit des marteaux, des cottages de planches et de tôle ondulée s'élevaient partout et les toits neufs que la pluie n'avait pas encore ternis brillaient comme de l'argent sous le soleil.

Les mines continuaient à bien donner, l'escorte de l'or avait emporté la semaine précédente douze cents onces d'or qu'on avait logées dans la Banque de l'Union à Orange.

Tout à coup, derrière les grands arbres qui suivaient le coude de la rivière, un nuage de poussière apparut, puis on distingua la longue file des chevaux traînant une chaudière énorme peinte au minium. Au fur et à mesure que l'attelage approchait, on entendait le grondement de la chaudière secouée sur le chemin coupé d'ornières profondes : les mineurs quittèrent leur travail pour voir arriver le wagon.

Thomas, à cheval sur le flanc de son escadron de quatorze

1. Losange, en anglais : diamond, diamant.

grands Clydesdales, fit dans Mulliwalla une entrée triomphale, avec la chaudière de cinquante chevaux qui pesait trois tonnes et qui ressemblait à un hideux monstre de carnaval. La gueule énorme, ouverte, était faite pour avaler des bûches grandes comme des traverses de chemin de fer ; ses narines béantes et nombreuses, prêtes à renifler les flammes paraissaient être les ventouses de quelque animal sous-marin, tandis que les centaines de rivets qui couturaient son corps rouge faisaient songer aux pustules rugueuses d'une bête antédiluvienne.

L'attelage s'arrêta devant le « Canard boiteux », il y eut trois hurrahs pour la chaudière, il y en eut trois pour John Thomas, et Harry, ému, posa à plat sa main droite sur le flanc d'acier de la grande chose rouge comme s'il caressait un cheval de course qui devait lui donner la victoire.

Thomas avait certes montré ce qu'il pouvait faire en conduisant son chargement sans encombre par soixante-quinze milles de mauvais chemins ; il lui avait fallu plus d'une fois couper un arbre ou une maîtresse branche pour que la chaudière pût passer : il lui avait fallu toute son autorité sur son attelage pour traverser des gués et des collines sablonneuses.

Mais il montra autant d'adresse dans le déchargement de la chaudière, avec les moyens primitifs dont il pouvait disposer. Avec des crics, des cordes et quelques hommes pour l'aider, il arriva à soulever lentement la chaudière et à la faire glisser imperceptiblement sur un plan incliné fait de sapins qu'on abattit pour cet usage. Avec une patience et une intelligence de fourmis attelées à leur fardeau écrasant, Thomas et ses hommes virent avant le coucher du soleil le monstre rouge posé sur des rouleaux, à quelques mètres du lit de béton qu'on lui avait préparé.

Miss Watson était assise sous la véranda de l'école, un livre ouvert sur les genoux, les yeux fixés sur la prairie d'or que le soleil avait laissée derrière lui. Au pied de la colline, les fumées violettes montaient des maisons et des camps : les bruits de la journée avaient cessé, on n'entendait plus que des appels, des rires et des chants.

La maîtresse d'école vit tout à coup venir à elle un homme

qui paraissait conscient de ce qu'elle le regardait, car sa marche était hésitante. Il s'arrêta assez loin d'elle, mit la main à son chapeau et lui souhaita le bonsoir.

— Miss Watson, c'est moi John Thomas, le charretier ; est-ce que je pourrais vous parler une minute?

Miss Watson le mit aussitôt à son aise et lui demanda de dire ce qui l'amenait.

— Voilà, — dit Thomas en se baissant un peu pour cueillir un brin d'herbe et se donner une contenance, — je ne sais ni lire, ni écrire, et je voudrais apprendre.

— Venez, — dit miss Watson en se levant et en entrant dans la classe.

Elle alluma la lampe, prit un cahier et un crayon, s'assit et fit signe à Thomas de s'asseoir près d'elle.

— Nous allons écrire votre nom, vous direz les lettres après moi.... Bien ! maintenant les noms de vos chevaux.

Et le charretier épela chaque nom après la maîtresse d'école : Gyp-Sam-Jess-Bonnie-Kitty-Punch-Darby-Floss.

— Il y a assez de noms comme cela. Nous allons commencer à épeler tout, vous les apprendrez, et demain soir vous reviendrez ici après quatre heures, si vous pouvez.

Thomas la remercia, puis timidement demanda combien de temps cela lui prendrait pour pouvoir écrire un petit « Christmas card ». Il fut heureux comme un enfant lorsqu'elle lui dit que s'il travaillait chaque jour, il pourrait vite apprendre ses lettres : il la remercia et descendit le sentier de la colline, serrant avec bonheur un cahier et un crayon précieux sous sa vieille veste qui était couverte de poils de chevaux, et qui était imprégnée de la fumée des camps.

Ce soir-là, Thomas se coucha tard, copia et épela du mieux qu'il put son nom et ceux de son attelage, et le lendemain remonta la colline. La maîtresse d'école fut contente de son élève ; il sentait fortement la pipe, mais il était consciencieux et plein de bonne volonté. Ses lettres étaient faites avec soin, et on voyait que la main qui les avait formées était plus habituée au maniement de la hache qu'à celui du crayon.

Elle lui fit épeler et écrire quelques mots qui contenaient les lettres qu'il n'avait pas encore apprises, et lui donna

rendez-vous pour la semaine suivante, car Thomas retournait à Bathurst pour aller chercher la pompe.

Le charretier étudia tard encore ce soir-là : cela ne l'empêcha pas d'être en route avec son attelage le lendemain peu après le lever du soleil. Il épela le nom de ses chevaux lorsqu'il leur parla, traça des lettres dans la poussière, tailla « John Thomas » dans l'écorce d'un arbre et chercha à déchiffrer un vieux journal.

Il fit encore deux apparitions à Mulliwalla avec des chargements de machines et de denrées. Miss Watson fut fière de son élève qui, au bout de deux mois, sut lire lentement et écrire un peu d'orthographe phonétique.

A la fin d'une leçon, le charretier sortit de sa poche une carte de Christmas de couleurs chatoyantes, soigneusement enveloppée dans un morceau de journal.

— Miss Watson, — dit-il très timide, — je voudrais écrire une carte, voulez-vous m'aider?

On fit un brouillon, avec une plume trempée d'encre, quelque chose que Thomas tint comme une arme chargée et fragile à la fois. La plume fut assez docile, il n'y eut pas d'accidents ni même d'éclaboussements.

Ému, l'élève commença à écrire sur la carte, après s'être épongé le front :

« Un joyeux Christmas pour vous, meilleurs vœux d'un vieil ami.

« JOHN THOMAS
« *P. O. Mulliwalla. — N. S. W.* »

Puis l'adresse :

« Miss Gertrude PEARCE
« *Cootaranda. — N. S. W.* »

Quand l'encre fut bien sèchée, il remit la carte dans le morceau de journal et souhaita le bonsoir à miss Watson.

Pour la première fois de sa vie, John Thomas mit à la poste quelque chose qu'il avait écrit lui-même, et avant de se coucher, il fit sur son cahier une page de « Gertrude Pearce », en songeant à la pauvre petite histoire d'amour, la seule qu'il

avait jamais eue dans son existence grise et solitaire. Une fois il lui avait souhaité le bonjour, elle avait admiré ses chevaux, on était devenu des amis et bientôt après il lui avait demandé de l'épouser. Elle avait dit non, comme à regret et il ne l'avait plus revue, car il avait quitté le district.

Il avait maintes fois songé à avoir de ses nouvelles ; mais il voulait garder pour lui seul la petite histoire triste et n'aurait pas pu demander à quelqu'un d'écrire pour lui.

Trois jours après Noël, Thomas trouva à la poste de Mulliwalla une lettre adressée à lui : il se dépêcha de monter à l'école et de demander à miss Watson de l'aider à la lire.

« Mon cher Jack,

« J'ai été bien heureuse de recevoir votre carte. Vous trouverez dans cette enveloppe la lettre que je vous ai écrite il y a longtemps à Corowa, et que la poste m'a renvoyée. J'espère que vous allez bien. Recevez les vœux de votre vieille amie.

« GERTRUDE »

L'autre datée de sept ans auparavant disait :

« Mon cher Jack,

« Je vous écrit pour vous dire que mon père est mort il y a un mois. Je l'aimais beaucoup, je n'avais que lui au monde et c'est pour cela que je n'ai pas voulu le quitter. Maintenant je suis seule, il n'a plus besoin de rien, si vous voulez encore de moi, venez, je vous attends.

« Fidèlement la vôtre,

« GERTRUDE »

Thomas silencieux, demanda :

— Relisez-moi les lettres encore une fois.

Puis il se leva, et la gorge serrée dit à miss Watson :

— Merci de votre bonté.

Il disparut dans la nuit.

Il confia la garde de son attelage à Charley Marr, le maréchal-ferrant, et partit à cheval pour Goulburn à cent vingt milles de là.

Deux jours après, à la nuit tombante, le charretier aperçut une lumière près d'un bouquet de pins, sur un petit mamelon sablonneux qu'il reconnut vite. Il attacha son cheval à un des poteaux de l'enceinte et ouvrit la barrière. La mémoire de ses sens, affinée chez lui comme chez les êtres primitifs qui ne savent lire que dans la nature, lui fit reconnaître le grincement des gonds. Sa main se rappela le toucher du loquet de fer que l'usure avait rendu lâche et sensible comme la gâchette d'un vieux fusil.

Avant qu'il ne fût arrivé près de la petite véranda, un chien aboya, une porte s'ouvrit, jetant un bloc de clarté dans la nuit : il vit une silhouette de femme et il entendit une voix qui disait :

— John Thomas, entrez.

Il entra : la lampe sans abat-jour éclairait la petite pièce, Thomas enleva son chapeau et regarda la femme qui le contemplait en silence.

Il la reconnut bien, elle avait changé : le climat d'Australie si dur aux femmes, en avait fait une vieille, à trente ans, l'avait triturée, amincie, et comme un sculpteur brutal, avait marqué le visage de coups d'ongles profonds.

La première, elle parla :

— C'est bon de vous revoir, John Thomas, c'est bon comme la pluie de mars qui rafraîchit et qui rajeunit tout.

— Gertrude, je suis venu ici pour vous chercher, nous nous marierons, nous achèterons une ferme.

Elle ne répondit pas, mais il comprit qu'elle consentait : ils restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre.

A la fin, Thomas se rappela qu'il avait fait soixante milles depuis le matin, que son cheval devait avoir faim et soif et que lui-même crevait de faim.

XIII

Miss Watson allait chaque jour se promener, dès qu'elle pouvait se rendre libre, le long de la rivière où les « chênes-taureaux » susurraient à la moindre brise un chant mélan-

colique ; elle surveillait avec intérêt la croissance des chardons géants aux feuilles agressives et menaçantes ; elle ramassait les mottes de cette terre noire et humait avec plaisir son arome de fraîcheur et de richesse. Parfois elle allait d'un puits à l'autre, regardant les hommes travailler à la manivelle ou le cheval tirer le mince câble d'acier qui remontait la peau de bœuf pleine de terre.

Elle se baissait pour chercher dans le tas de gravier et de terre une parcelle d'or, mais l'homme, après un coup de tête de côté qui signifiait bonjour, lui disait qu'on n'était pas encore arrivé au gravier payant. Le puits avait cinquante-trois pieds de profondeur, et on n'était pas encore au gravier payant !

Alors elle songe en voyant le monticule extrait de dessous la surface du sol, arraché et hissé par pelletées qui ont demandé chacune la force de tous les muscles d'un homme. Un autre homme attelle ses muscles pour amener à la lumière du jour cette terre qui n'est bonne à rien, qui ne saurait donner la vie à une graine, ni la consistance à une brique. Ils sont comme cela quatre cents qui empilent cette terre inutile avant de trouver la parcelle qui brille.

Elle réfléchit enfin qu'il y a dans cette terre des atomes plus précieux que l'or et que les diamants ; on ne les voit pas même en regardant de près, mais ils sont là et partout et s'appellent l'espérance.

Elle rencontre aussi les mineurs heureux, ceux qui ne sont pas encore sûrs de leur fortune, qui se demandent s'ils ne rêvent pas ; ceux qui sont déjà habitués à sentir qu'ils sont riches, et qui pensent que la vie est une belle chose. Un homme va dans sa tente pour chercher une boîte en fer blanc qui a contenu de la moutarde, et qui est lourde : il secoue dans sa grosse main calleuse des pépites d'or qu'il montre à miss Watson, et qu'il soupèse avec amour. Le mineur demande à la jeune femme d'en choisir une ; mais la maîtresse d'école refuse cette fois-ci comme elle a déjà refusé souvent, avec un sourire où il y a de la reconnaissance.

Durant le printemps, il y eut de belles trouvailles ; le « Canard boiteux » ouvrit une nouvelle galerie où l'or se trouva à raison de deux onces et demie à la charretée. Ryan, à

« l'Étoile du Matin », mit la main sur une poche de pépites qui pesaient vingt-sept onces.

Un soir miss Watson trouva un billet qu'on avait glissé sous sa porte : elle ne connaissait pas l'écriture, elle lut les quelques lignes chancelantes, aux lettres enfantines et malhabiles :

« Mademoiselle,

« J'étais un pauvre mineur jusqu'ici ; mais je crois que je vais devenir un homme riche. J'ai trente-sept ans, je ne m'enivre pas, je veux me marier. Voulez-vous de moi ? Répondez oui ou non sur le mur de l'école, face à la ville, avant demain midi.

« JOE MILLER »

Miss Watson se mit à sourire en lisant ces lignes, d'un sourire sans malice : un mineur, qui serait peut-être un millionnaire demain ou dans six mois, demandait sa main. Puis le sourire s'effaça, elle songea à l'homme qui avait écrit, penché sur une caisse à savon qui lui servait de table et tenant sa plume entre ses doigts crispés, comme si elle eût été un ciseau à froid : il offre son or, ce qu'il a trouvé, ce qu'il va trouver, il se donne par-dessus le marché.

Elle aurait voulu répondre par quelques lignes, mais à quoi bon ! C'est un oui ou un non qu'il veut. Elle baisse la lampe, sort de sa chambre et en tâtonnant dans l'obscurité, elle ouvre doucement la porte de la classe, comme un voleur, et se dirige vers le tableau noir. Elle heurte un banc du genou et le bruit résonne dans la grande salle vide. La main droite tendue en avant, elle touche la petite boîte de bois, puis la craie qui, sous les doigts, est comme du velours froid.

Elle sort, referme la porte sans bruit, tourne la clef et la met en poche. Sur le mur de l'école, en lettres de deux pieds de haut, elle trace le mot « NO ».

Rentrée dans sa chambre, elle s'assoit et oublie de remonter sa lampe. Elle aime mieux pleurer dans l'obscurité.

Un dimanche, quelques jours plus tard, alors qu'elle longeait la rivière en suivant des yeux une famille de perruches vertes,

elle entendit des pas derrière elle et bientôt « Jack-pas-de Chance » s'arrêta près d'elle et lui souhaita le bonjour. Jack avait endossé des vêtements que leur raideur proclamait neufs, mais qui ne montraient aucune prétention d'avoir été faits sur mesure. Son chapeau, également flambant neuf, était campé sur l'oreille gauche, sans doute parce que la dernière trouvaille sensationnelle avait fait depuis quarante-huit heures « Jack-pas-de-Chance » le héros de Mulliwalla.

— Mes félicitations, — dit Miss Watson, — il faudra maintenant changer votre nom.

« Jack-pas-de-Chance » fit un mouvement timide d'ours chatouillé :

— Ah ! miss, merci. Eh bien, savez-vous, miss, ça me fait honte d'avoir tant d'argent à moi tout seul ? Si vous étiez moi, est-ce que la première idée qui vous viendrait ne serait pas de vous marier?

— Vous avez raison, Jack, il ne faut pas être égoïste.

— Mon nom ferait peut-être peur à des gens, — reprit Jack, — mais, vu que j'ai fait deux fois naufrage entre Melbourne et l'Australie de l'Ouest, que j'ai été mordu par un serpent en Gippsland, que j'ai perdu un doigt dans un moulin à canne à sucre en Queensland, et que j'ai cherché sans succès pendant des années de l'or dans les quatre colonies, des diamants à Bingara, des saphirs à Emmaville, des opales à Lightning Ridge et du pétrole en Nouvelle-Zélande, je devrais m'estimer heureux de n'être ni fou, ni mort, ni suicidé. Après toute cette malchance, voilà-t-il pas que par un vendredi treize, la guigne se dit : « Zut ! j'en ai assez de celui-là », et elle me lâche comme un mauvais client.

— Vous le méritez, Jack, vous avez montré du courage et de la persévérance.

— Alors, — dit Jack songeur, — si vous étiez moi...

— Je n'hésiterais pas, — coupa miss Watson, — je filerais à Sydney et je choisirais une bonne, brave fille, qui consentirait à devenir madame Jack...

— Brown, — dit l'homme. — Alors vous croyez que la meilleure chose est d'aller à Sydney.

— Oui Jack, c'est mon idée.

Et Jack prit congé de miss Watson, indécis, hésitant, comme s'il avait encore quelque chose à dire ou à demander.

La maîtresse d'école reprit sa promenade d'un pas rapide et songea que le Printemps et la Chance semblaient s'être donné le mot pour tourner les têtes de Mulliwalla. Joe Miller, « Jack-pas-de-Chance », cela en faisait deux; mais il y en avait encore une bonne douzaine comme eux à Mulliwalla. Elle avait effacé l'autre jour, à midi et une minute, le « NO » qu'elle avait tracé sur le mur : Joe Miller avait dû comprendre, car il n'avait plus donné signe de vie. Mais elle n'allait pas passer son temps à répondre à des déclarations d'amour !

Ses réflexions en étaient là lorsqu'elle se trouva sans le savoir sous l'œil de madame Murphy, qui la regardait de la véranda de sa maison minuscule.

La grosse dame lui souhaita bonne après-midi et lui demanda comment sa fille Henrietta-Pearl-Margaret se conduisait à l'école.

Madame Murphy entreprenait beaucoup de lessives, à droite et à gauche, et comme toutes les dames qui ont beaucoup à faire avec le savon, elle avait une langue d'une souplesse et d'un mordant extraordinaires.

Elle saisit dès le début le manche de la conversation, et parla du mariage prochain de plusieurs mineurs, tous gens très bien et qui avaient de quoi donner un home confortable à une jeune femme.

— Vous savez, ma bonne demoiselle, c'est ce qu'on dit du moins en ville : on dit bien des choses, mais souvent personne n'en sait rien.

Elle fit un pas du côté de miss Watson, et lui dit en confidence que les garçons riches ne manqueraient pas à Mulliwalla, et ils seraient vite enlevés.

— Une jolie demoiselle comme vous...

Miss Watson sentit la colère lui monter à la bouche ; mais dans la même seconde elle se calma et dit :

— Madame Murphy, pour quand pouvez-vous me promettre ma jupe blanche?

— Pour mardi sans faute, — dit la grosse dame un peu émue.

Madame Murphy ne pouvait pas crier une telle défaite sur

les toits ; elle prit son air le plus malin et alla chez des amis où elle accepta une tasse de thé et deux cuillerées de sucre.

— La maîtresse d'école,— dit-elle d'une voix mystérieuse, — a l'air de n'y pas toucher ; mais je connais ça, allez. Entre vous et moi, je la crois fiancée à un beau jeune homme blond et très riche, un squatter qui a des propriétés immenses, soixante-dix mille moutons et cinq mille têtes de bétail sans compter les chevaux. Il a une maison à Sydney, et il est un ami du Gouverneur général d'Australie. D'où je sais tout cela? Je suis une femme de mineur, je sais comment on trouve la moindre parcelle d'or dans une battée de terre qui a l'air de ne rien valoir.

Cette nuit-là, la maîtresse d'école rêva de Bill le Borgne celui qui avait la mine du « Pot de zinc ». Il venait lui faire une visite; elle le laissa entrer sans pouvoir l'en empêcher. Bill n'était pas beau, sa barbe était pleine de gravier, sa chemise, ses pantalons et ses chaussures étaient blindés de boue épaisse et desséchée. Il tenait à la main un bidon à pétrole qui devait être lourd, car l'anse de fil de fer qui passait dans une poignée formée d'un os de mouton, semblait vouloir céder. Le bidon était plein de pépites, de toutes formes et de toutes grandeurs. Il y avait des noisettes, des noix, des pralines, des pois et des pommes de terre. L'une avait la forme d'une pantoufle, l'autre d'un escargot, d'une larme, d'un bouton. Leur or était mat et doux à l'œil : elle en prit plusieurs dans la paume de sa main et les soupesa. Bill la regardait de son œil unique et dit :

— Il y en a encore comme ça jusqu'au fond du bidon.

Il le vida sur le plancher et ce fut un tas d'or devant lequel elle se mit sur un genou pour le toucher.

— J'en ai encore trois seaux comme celui-ci. Voyons, qu'en dites-vous? Décidez-vous.

Heureusement, le rêve se termina sans qu'elle eût à répondre ; elle fut heureuse d'en être quitte pour un mal de tête.

Au « Canard boiteux » la chaudière était en place, ainsi que la machine et la pompe; tout était prêt à fonctionner; les enduits d'amiante étaient blancs comme neige, les cuivres et l'acier nus resplendissaient. Le vieux Radcliff ne voulait pas que la machine se mît en marche sans une petite cérémonie ; il proposa à Harry et aux autres associés de choisir

madame Kenny, la plus vieille dame de Mulliwalla, pour tirer la corde du sifflet et tourner le volant au moment psychologique. Mais une difficulté surgit : madame Kenny était souffrante et ne pouvait assister à la cérémonie.

La question devenait délicate, on ne pouvait choisir aucune autre femme sans s'attirer la jalousie de tout le reste, ni sans allumer la discorde.

Quelqu'un proposa la maîtresse d'école ; ce choix ne plut pas à Harry, il essaya de s'y opposer, mais ne voulut point y mettre trop d'insistance. Miss Watson fut donc invitée à mettre en marche la machine du « Canard boiteux ».

Au jour dit, Mulliwalla était groupé autour de la « chambre de chauffe » qui était encore en plein air, sans toit, ni murs. Les enfants de l'école étaient au premier rang.

Radcliffe se chargea de briser sur la grosse chaudière une bouteille de champagne ; Alf, Tom et Mat qui n'aimaient pas voir les liquides gaspillés inutilement, cédèrent, mais votèrent pour du champagne australien.

Lorsque Harry fit signe à miss Watson de s'avancer, elle prit dans ses bras la plus petite des élèves, et les petites mains, guidées, firent hurler le sifflet à vapeur, et tournèrent d'un tiers de tour le volant qui mit tout en branle au milieu des acclamations.

Un peu plus tard, lorsque la foule fut dispersée, miss Watson dit à Harry :

— Je vous souhaite bonne chance, j'espère que les petites mains vous porteront bonheur...

Harry la remercia.

— A propos, — ajouta-t-elle, — quand venez-vous m'accompagner sur le nouveau piano? Je voudrais bien répéter une fois ou deux ce que je dois chanter ce soir au concert. Le piano est très bon, vous avez bien choisi, et la salle d'école fera une belle salle de concert, un peu trop petite seulement.

Harry répondit :

— Serez-vous libre cet après-midi?

— Oui, venez vers quatre heures.

— J'y serai ; et merci de ce que vous avez fait pour nous ce matin.

Dans la classe, claire et bien aérée le piano brillant neuf occupait la place d'honneur, la caisse de « langues de moutons », qui servait de tabouret, jurait quelque peu avec le palissandre bien verni ; mais miss Watson était en ce moment occupée à confectionner une housse qui cacherait l'adresse de l'établissement de conserves très médaillées.

— C'est vrai, — dit Harry en entrant, — j'ai oublié de commander un tabouret de piano : c'est bien d'un homme.

La maîtresse sortit de la classe, et reparut bientôt avec un plateau qui portait tout ce qu'il fallait pour un thé à deux.

— Vous ne prenez jamais de sucre, si je me souviens?

— Vous avez bonne mémoire, — et Harry lui donna pour la première fois depuis longtemps un franc sourire. — C'est une peste que d'avoir bonne mémoire, parfois.

— Oui, c'est gênant à certains moments de la vie, — ajouta-t-elle.

Harry lui sembla moins sauvage, moins renfermé, il redevenait un peu ce qu'elle l'avait connu : le thé fut gai.

Il s'amusa sur le piano, afin d'essayer l'instrument et elle fut surprise de ce qu'il eût pu garder son doigté si souple après avoir été tant de mois sans jouer. Puis on se mit sérieusement à l'ouvrage, elle plaça devant lui le cahier de musique ouvert au chant qu'elle avait choisi pour le concert.

Dès les premières notes, il se souvint, il se revit l'accompagnant dans le salon blanc et or de l'*Osterley*. Il sentit tout son être se fondre : sa voix était toujours belle. Il la sentait debout, derrière lui, et les paroles douces de la chanson tombaient lentement sur lui, l'enveloppaient et le pénétraient. Quand le chant fut fini, il dit :

— Merci, c'est beau, c'est bon, — et resta silencieux en tournant les pages du cahier.

— Mais il faudra trois chansons, ce soir; je connais les mineurs : le morceau, l'« encore » et... le dessert.

Elle chanta encore deux autres morceaux, il les accompagna de son mieux.

Le premier concert donné à Mulliwalla fut un grand succès ; la salle de la classe fut trouvée trop petite, on roula le piano sous la véranda et le public s'installa comme il voulut, sous les étoiles d'une belle nuit calme et douce. L'auditoire devint

frénétique, lorsqu'il eut entendu le premier chant de miss Watson. Elle se vit obligée d'en chanter trois autres pour satisfaire le public. Harry eut son succès lui aussi dans plusieurs chansons comiques : les autres amateurs qui s'aventurèrent sur la véranda, près du piano, furent tous fort applaudis. Cassidy chanta le *Maréchal-ferrant* avec énergie. Miss Mac Creedy rendit *O Promise me* avec une bonne volonté visible et appréciée ; Pat Duggan fit ses débuts dans l'*Oiseau et la Fleur*; son courage lui valut des hurrahs.

Le concert se termina par le *God save the Queen* que tous chantèrent debout et découverts : puis le Chairman, le vieux Radcliffe, demanda trois hurrahs pour miss Watson et trois pour Harry Preston. Mulliwalla ne se fit pas prier.

Lorsqu'il souhaita le bonsoir à la maîtresse d'école, celle-ci sentit sa main pressée avec force et l'homme lui dit :

— Merci pour aujourd'hui. Demain, voudrez-vous m'aider? Il y a un mineur, veuf, avec une petite fille de quatre ans ; il ne veut laisser personne s'occuper d'elle, essayez d'aborder l'homme et voyez ce que vous pouvez faire pour la petite. On l'appelle le Veuf, il a son puits près de Mac Carthy ; les mineurs appellent la petite la « Pépite ».

— Je ferai ce que je puis, — répondit Miss Watson. — Merci de me laisser vous aider. Bonne nuit.

Harry était content de cette journée ; il était heureux. Non, ce n'était pas à cause d'elle. C'était la musique retrouvée après un long silence, c'étaient tous ses plans et ses occupations qui le rendaient heureux. Il se sentait fort, il n'avait plus peur d'elle.

Sa force, c'était avant tout sa fierté, émondée et taillée à la serpe comme un églantier sauvage par son éducation d'Anglais. Alors qu'il n'était encore qu'un gros baby rose, on lui avait fait comprendre qu'il fallait cacher ses sentiments : aussi tombait-il sans pleurs, sans cri, puis il se relevait grave, stoïque et impassible. Chaque bosse au front, chaque genou écorché, passaient inaperçus, il n'attendait même pas la parole de sympathie ou de consolation.

Plus tard, il trouva sur le chemin de la vie des cailloux qui le firent tomber, il y eut des bosses et des blessures de toutes sortes ; il garda ses souffrances pour lui seul, avec un sauvage

égoïsme. Non, elle n'était plus rien pour lui. Tout cela, c'était de l'histoire ancienne Il se répétait cela sans cesse maintenant.

D'abord, Harry avait évité miss Watson avec soin, il s'était promis de la voir le moins souvent possible. Il avait mis tout son cœur dans son travail, et ses pensées tenues en laisse n'avaient pas pu vagabonder bien loin. Mais peu à peu, il avait vu que Mulliwalla avait besoin de leurs efforts unis, de nouvelles tâches s'offraient à leurs bonnes volontés. Il avait dû se rapprocher d'elle, on travaillait ensemble, c'était tout ; cela ne serait jamais davantage.

Non ! il n'y avait pas de danger !

Dans l'ombre qui tombait sur terre, quelque chose l'effleura, rapide, soudain, silencieux. Était-ce le vol d'une chouette? ou une crainte vague?

Dans la nuit qui se faisait noire, Harry toussa tout haut pour se prouver que rien ne l'effrayait.

XIV

Depuis qu'il était devenu un des heureux possesseurs du « Canard boiteux », Alf n'avait perdu ni sa philosophie, ni sa verve, ni même son amour pour le plein air qui l'empêchait de dormir autre part que sous une tente. Il avait fait à ses principes quelques concessions inattendues, il avait travaillé dans la mine assez régulièrement ; d'ailleurs, Mat et Tom, tout comme lui, regardaient le métier de mineur, tel qu'ils le pratiquaient en ce moment, comme une distraction, un jeu de hasard fort attrayant.

Il y avait déjà près de huit mois que les trois « swaggies » avaient cessé leur vie vagabonde, huit mois qu'ils étaient restés fidèles au traité signé par eux et par les autres partners de la mine. Mais l'atmosphère commençait à se charger d'un fluide perturbateur troublant leur quiétude d'hommes qui n'ont plus guère à se préoccuper du lendemain, et leur donnant des envies de mettre le sac sur l'épaule, d'aller plus loin devant

eux, n'importe où. Souvent en bavardant le soir avec d'autres mineurs, ils avaient ressenti pour la poussière des routes ce que le marin, après un séjour à terre, ressent pour les embruns salés du large.

Le Philosophe, comme tout le monde, avait remarqué l'arrivée du Veuf à Mulliwalla ; car le nouveau venu avait fait son entrée à cheval, traînant par la bride un autre cheval qui portait son campement, sur lequel se trouvait amarrée solidement par une ceinture de cuir une petite fille de quatre ans.

Un chapeau d'homme, de feutre gris, laissait passer par un trou une touffe de cheveux du plus beau roux foncé, mais cachait toute la figure de l'enfant. Les petites mains tenaient l'avant du paquetage, tandis que les jambes et les pieds nus semblaient se cramponner naturellement et comme par un effort continu devenu inconscient.

Alf ne manqua pas de découvrir dès le début que le Veuf louchait. Il avait à ce sujet des idées bien arrêtées.

— S'il est une chose au monde qui me fait pitié, mais une pitié qui est vraiment douloureuse, c'est le regard d'un louche : jamais je n'ai pu surmonter le malaise que cela me cause. Et puis, ça ne porte pas bonheur. Nous avions à bord du *Mary Queen* un homme qui louchait : entre Macassar et Singapore, il y eut un marin tué, un mort de fièvre et deux tempêtes, sans compter la disparition subite du chat du bord. Vous me direz que les deux hommes et le chat auraient trouvé leur destin sans avoir besoin d'un cas de strabisme...

Le Philosophe eut soin d'appuyer sur ce dernier mot que Mulliwalla n'avait pas encore entendu.

— Mais comment expliquez-vous le fait que l'homme louche nous quitta à Singapore, signa son nom sur la liste du *Tar King*, partit deux jours après pour Honolulu, et que le bateau n'a jamais reparu depuis?

— Pourtant, — dit Tom qui aurait discuté et nié l'humidité de l'eau, — j'ai connu un louche qui n'a jamais porté malheur à personne; il était cuisinier à Paroo Downs et tirait des platypus à balle le long de la rivière. Un tireur de première force, mais un sale cuisinier.

— Cela n'empêche pas que ça ne me dit rien de bon, con-

tinua Alf, de voir un louche dans une ville de mineurs, où nous comptons sur la Chance plus que sur toute autre chose ! Enfin, on verra !

Les mineurs appelèrent l'étranger le Veuf, du premier coup, sans rien savoir de lui ; ils avaient comme les gamins des grandes cités un pouvoir d'observation très vif et très juste.

Pendant plusieurs jours, le nouvel arrivé parcourut le camp, traînant tantôt la petite fille par la main, tantôt la portant sur son dos ; allant d'un puits à l'autre, examinant les terres, les graviers et les lavages d'un air connaisseur.

On les vit de plus près ; lui n'était pas beau, ses cheveux et sa barbe avaient la teinte dite « gingembre ». La fillette était jolie comme une fée, ses grands yeux bleu foncé regardaient l'univers de toute la force de leur compréhension, mais se cachaient derrière deux petites mains potelées et poussiéreuses dès qu'on lui adressait la parole.

Personne ne savait le nom de l'enfant ; on la baptisa d'emblée « la Pépite » à cause du soin que le père avait d'elle, comme si elle était le trésor des trésors.

Le Veuf parlait peu, faisait de rares questions et les faisait à voix basse.

Les femmes voulurent naturellement voir la Pépite : elles rôdèrent par groupes discrets et inconscients du côté de la tente du Veuf, mais n'osèrent pas trop approcher, car l'homme ne semblait nullement pressé de se créer des relations.

Au bout de quelques jours, il avait jalonné son « claim » et commencé à creuser un trou : à deux pas de là, il avait construit un abri de branches adossé à un gros arbre auquel la Pépite était solidement attachée par une corde et une ceinture de cuir. Une cuiller de fer, une pannican et une pelletée de gravier que le père avait mis à sa portée était tout ce qu'il fallait pour amuser l'enfant.

Au fur et à mesure que le puits s'enfonçait, la petite regardait son père disparaître puis reparaître, prenant goût à ce jeu de cache-cache auquel le Veuf se prêtait volontiers, sans toutefois se dérider beaucoup.

A l'heure du repas, le mineur allumait un feu et mettait le billy à bouillir. Il sortait d'un sac de toile des petits biscuits

qu'il avait faits lui-même et qu'il tartinait de confiture pour la petite. Ses mains calleuses aux doigts noueux se faisaient des mains de femme, souples et légères, craintives et peureuses de faire mal lorsqu'il essuyait un petit nez négligé ou une bouche qui avouait le menu du repas terminé. Il bourrait sa pipe noire et fumait à bouffées lentes, accroupi devant l'enfant comme devant une idole.

— Je veux trouver de l'or pour toi, — disait-il doucement; — je veux ma vie assez longue pour te voir riche et heureuse.

Et comme la petite s'était endormie sur la couverture qu'il avait apportée, il lui releva la tête, mit un mouchoir sur la figure pour la préserver des mouches, et agenouillé regarda un moment l'enfant. Il s'assura que la corde était bien attachée car il avait une terreur de chaque instant de voir la Pépite tomber dans le feu ou dans un puits : la corde était enroulée de fil de laiton qui la rendait plus rigide et qui l'empêchait de former une boucle qui eût pu l'étrangler.

Il redescendait dans son trou, piochant comme s'il avait un rendez-vous au centre de la terre, faisant son travail sans aide, grâce à un jeu de poulies et de cordes qui lui permettait de remonter la terre lui-même, et de la décharger à la surface sans quitter le fond du puits.

Les commères s'indignèrent bientôt de l'éducation déplorable de la Pépite, elles plaignirent l'enfant de son isolement, et accusèrent le Veuf de cruauté.

— Attacher une petite fille comme un chien, — disait Mrs. Casey à Mrs. Kirby, — si ça n'est pas une honte! Avez-vous vu jamais une enfant élevée par son père? Comme si les hommes avaient tous les sentiments, tous les instincts délicats qui font la femme ce qu'elle est !

— Non, un homme ne sera jamais qu'un père, — émit Mrs. Kirby avec gravité.

— Vous avez raison, — dit Mrs. Casey que cette vérité frappa fortement.

Les mères commencèrent à se tourmenter plus que de raison sur le sort de la petite fille, il y eut des conciliabules. On en parla à Harry qui était en quelque sorte le ministre d'éducation ; il alla visiter le mineur, trouva la petite s'amusant avec

ses cailloux, lui mit dans les bras une poupée qu'il sortit de sa poche et causa pendant cinq minutes, couché à plat ventre, avec le Veuf qui était à vingt-trois pieds sous terre, creusant vaillamment sans avoir eu jusqu'ici beaucoup d'encouragement. Harry vit qu'il n'y avait qu'à laisser le Veuf tranquille, miss Watson pourrait peut-être faire quelque chose pour la petite, il le lui demanderait.

La maîtresse d'école ne fut pas longtemps sans aller la voir. Elle s'avançait bien armée pour la conquête, de bonbons et de quelques jouets. Elle arriva au puits tandis que le Veuf prenait son repas en compagnie de la Pépite. Elle savait que les enfants sont un peu comme les femmes, on se les attire parfois en faisant semblant de ne pas les remarquer.

Le Veuf parut sortir de son mutisme et de sa sauvagerie, il fut presque loquace avec miss Watson et admira la ruse avec laquelle celle-ci attira l'attention de la petite sur les jouets qu'elle avait apportés.

La femme du mineur était morte un an auparavant, et ses dernières paroles avaient été : « Veillez sur le chevreau. » Il avait promis, il avait veillé sans cesse, il était devenu l'ombre de la petite. Du jour où il était resté seul avec elle, il s'était transformé : ses gestes lourds, ses mouvements brusques s'étaient adoucis : ses muscles toujours sur le qui-vive, prêts à soulever ou à repousser quelque chose de pesant, s'étaient matés en des souplesses félines qui frôlaient sans renverser, et qui glissaient sans effort apparent.

Il avait tout à coup trouvé dans ses mains cette chose précieuse et fragile ; un petit paquet léger comme un oreiller et qui était une vie à laquelle la sienne était enchaînée.

L'enfant pleurait rarement, comme si elle avait compris de bonne heure que les mères seules savent étancher les larmes. Mais lorsqu'elle avait un chagrin qu'elle voulait partager avec le monde extérieur, le Veuf était dans un état d'âme qui faisait pitié ; il refoulait ce qui brouillait ses yeux et commençait des simagrées de singe et des danses de fou pour amuser la petite et sécher ses pleurs.

Le Veuf avait toujours été un piètre cuisinier : il savait cuire du pain sous la cendre et raccornir des côtelettes dans une poêle à frire. Mais du jour où il lui fallut nourrir sa fille, il se

donna de la peine pour apprendre à cuire des repas qui ressemblaient à des dînettes de poupées. Il avait trouvé dans des journaux vieux de plusieurs semaines des recettes simples de bouillies, de biscuits légers et de soupes.

Non seulement l'enfant avait dégrossi le rustre de mineur, elle avait adouci sa voix, elle avait même filtré ses paroles. L'homme avait cessé de jurer, il ne blasphémait plus. Enfin, il ne buvait plus, car dans la promesse que la femme lui avait demandée, de veiller sur le chevreau, il avait deviné qu'il lui fallait se sacrifier tout entier à la tâche.

La timidité du mineur s'était fondue en présence de la maîtresse d'école, il avait vu dans sa figure quelque chose qui lui disait qu'il pouvait avoir confiance en elle, qu'elle n'était pas venue à son camp par simple curiosité.

Et tandis qu'il parlait, elle remarqua vite comment l'enfant était habillée ; son cœur se serra dès qu'elle eut découvert que la petite robe avait été faite par le mineur lui-même. La coupe était bien masculine, la couture se montrait partout fière de sa solidité, les boutons étaient quatre, aucun de la même famille, et cousus du côté droit. Les manches, naturellement, avaient été l'écueil, et leur mariage avec l'ouverture des bras était bien mal assorti. Elle vit dans la petite robe de calicot une tâche formidable de patience et d'amour, un courage touchant; elle prit, sans en avoir l'air, la mesure de l'enfant et se promit de lui confectionner un vêtement.

Le Veuf lui montra le petit lit de la Pépite; il l'avait fait l'autre dimanche avec des caisses qu'il avait pu obtenir à droite et à gauche. Il avait mis tous ses soins à enfoncer les clous, il avait palpé l'intérieur, les bords et tous les angles pour sentir si des pointes ne dépassaient pas, s'il n'y avait pas d'éclats qui pussent blesser l'enfant. Les planches empruntées à diverses caisses offraient dans leur assemblage une confusion de lettres et de mots parmi lesquels on pouvait déchiffrer « Scotch » qui appartenait à du whisky de Glascow et « Gevarlik » qui qualifiait du pétrole de Sumatra. Le mot « With Care » — *fragile*, avait la place d'honneur, et le Veuf l'indiqua du doigt à miss Watson qui vit un sourire sur le visage du mineur.

La Chance ignora l'homme louche : il peina encore plus

d'un mois dans son puits, mettant dans chaque coup de pic la force de ses muscles et celle de son cœur. A quarante pieds de profondeur, il trouva de l'eau, et comme il n'avait pas assez d'argent pour continuer la tâche, il se loua au « Star of Gold » et y travailla avec autant d'acharnement. Mais trois semaines après, un samedi, on le remonta à la surface, la nuque brisée par la peau de bœuf qui lui était tombée dessus avec son chargement de terre.

Il garda encore assez longtemps sa connaissance pour comprendre que Harry se chargeait de l'avenir de la petite. Il demanda à voir la maîtresse d'école : elle accourut aussitôt auprès du moribond et lui promit de veiller sur l'enfant et de la prendre avec elle.

L'agonie ne dura pas longtemps, et le Sort eut peut-être un remords d'avoir frappé si brutalement ; car le Veuf s'en alla tranquille, de l'autre côté de la Grande Barrière, sachant que la Pépite ne serait pas seule sur le chemin de la vie.

XV

Alf l'avait bien dit. Le Veuf devait porter malheur à Mulliwalla. Un mois après sa mort, on attaquait et on volait à main armée l'escorte de l'or qui emmenait à la banque d'Orange mille cinq cent soixante-trois onces, d'une valeur de cinq mille cinq cents livres sterling.

Une autre calamité qui menaçait Mulliwalla, c'était l'eau qui à une certaine profondeur arrêtait tous les travaux. Le « Canard boiteux », malgré sa pompe puissante, n'arrivait pas à dessécher la galerie qui était à soixante-deux pieds de profondeur. Tout d'abord, cela n'avait été que des infiltrations, puis la galerie avait été envahie, et la pompe, marchant nuit et jour, n'aurait pas suffi à l'assécher pour y rendre le travail possible. Les pics marchaient encore dans certaines galeries, mais l'or semblait diminuer chaque semaine. Le « Touche ou Rate » parlait de fermer, plusieurs autres mines y songeaient, on le savait.

Une fois par mois, le coach quittait Mulliwalla, précédé de deux policemen armés, à cheval ; et ayant à bord un autre policeman également armé. Le conducteur prenait ce jour-là un air très important ; son chapeau était un peu plus sur son nez que d'habitude et les coups de fouet claquaient plus sonores et plus nombreux, tandis qu'on descendait la rue principale au galop des cinq chevaux.

Jusqu'ici, les « bushrangers » étaient restés pour Mulliwalla les héros classiques qui, avec le capitaine Cook et Peter Lalor se partagent l'histoire de l'Australie. Les policemen considéraient la corvée du « Gold Escort » plutôt comme un pique-nique : on s'arrêtait à l'hôtel de O'Meara, où on buvait un verre ou deux, au douzième mille, au pied de la côte.

A la montée, le chemin était bordé de chaque côté de grands rochers arrondis comme de gigantesques cailloux roulés qui formaient une double haie chaotique et imposante.

A cet endroit, les policemen visitaient leurs armes ; les chevaux tiraient au pas, haletant et soufflant, et les rochers rejetaient chaque son, chaque parole, brutalement, comme si l'écho crachait des injures.

La nuit, au clair de lune, disait le policeman Riley, ça n'était pas drôle, et il donnait sa parole qu'il ne chantait guère. Le pas du cheval sonnait comme une charge de cavalerie : les grands rochers de granit, debout, titubant ou fendus en deux comme des têtes sabrées, semblaient plus gigantesques encore, lorsque la lune plaquait autour d'eux des ombres noires. Riley avait vu des fantômes étranges bondir d'une ombre à l'autre, il avait entendu le bruit des bonds, et bien qu'il sût que les « wallabies [1] » noirs aimaient cet endroit, il avait mordu plus fort sur le tuyau de sa pipe et avait ouvert son étui à revolver.

Dès qu'on avait dépassé le plus gros rocher, celui qu'on appelait « la cathédrale », le conducteur mettait le pied sur le frein, rassemblait les rênes et laissait les chevaux descendre la pente au galop.

L'escorte de l'or n'arriva pas à Orange cette fois-là : Mul-

1. Sorte de kanguroo.

liwalla fut étonnée de voir le coach revenir après le coucher du soleil, n'ayant que trois chevaux dont les traits avaient été visiblement mal raccommodés. Le conducteur et l'unique policemen racontèrent comment l'escorte avait été attaquée par des « bushrangers » après avoir passé la « cathédrale ». Les six hommes étaient masqués et bien armés, il n'y avait rien à faire ; l'un coupa les traits, tandis que Fred, le conducteur, délivrait l'or aux bandits et que les policemen désarmés et garottés regardaient faire. Fred avait essayé de sortir son revolver de dessous le coussin de son siège, mais une balle passant dans son chapeau de feutre lui avait servi de sédatif. Et tout Mulliwalla voulut voir et toucher les deux trous que la balle avait faits dans le chapeau de Fred : c'était une pauvre consolation pour beaucoup, mais ce fut une émotion pour tous.

La consternation fut grande, c'était une calamité publique. Les deux autres policemen étaient allés à la poursuite des « bushrangers », mais leurs chevaux leur avaient été pris, les voleurs avaient de l'avance.

On fit venir de Sydney les meilleurs limiers de la police noire, on fouilla le district ; ce fut en vain. Les mineurs de Mulliwalla ne revirent jamais leur or ; pour beaucoup d'entre eux, ce fut la ruine.

Pendant deux mois encore, on travailla dans les mines ; mais chaque semaine, quelques manivelles s'arrêtaient de tourner, quelques familles quittaient Mulliwalla pour chercher la chance ailleurs. Dès que l'exode commença, Alf et Tom ne purent plus résister, leur part heureusement était en sûreté à Orange, ils roulèrent leur tente et leurs couvertures et après avoir fait leurs adieux au vieux Radcliffe, à Harry et à Mat, ils partirent, heureux comme des enfants qui s'en vont en vacances.

Leur dernière visite fut pour l'école où ils serrèrent la main à Miss Watson et la prièrent d'accepter quelques onces d'or pour la petite orpheline, la Pépite, qui vivait maintenant avec elle.

A l'école, les enfants diminuaient, chaque jour; il y avait des places vides et les élèves présents parlaient de leur départ prochain. Miss Watson sentit alors combien elle était atta-

chée à ce petit coin du monde, combien il lui en coûterait de le quitter. Depuis qu'elle était arrivée, la vie avait été pour elle si calme et si paisible qu'elle l'aurait volontiers appelée heureuse. Ce qu'on nomme bonheur et malheur sont choses si abstraites, si relatives, si mal définies, que l'absence de l'un fait souvent croire qu'on a l'autre avec soi. Elle ne voulait pas retourner à Sydney : que ferait-elle lorsque l'école fermerait, faute d'élèves?

Elle fut émue de voir ce soir-là Harry montant le sentier, elle remarqua aussitôt qu'il était préoccupé, qu'il avait quelque chose de grave à lui dire. Elle eut conscience qu'il venait lui faire savoir qu'elle aurait bientôt à quitter Mulliwalla, à chercher ailleurs une classe à faire. Et la Pépite? que ferait-elle de la petite qu'elle commençait à aimer comme une fille?

Elle appela l'enfant, tapota le tablier blanc, donna un coup de doigt au ruban bleu pâle qui nouait les beaux cheveux roux, se mit sur un genou, l'embrassa et lui dit d'aller à la rencontre « d'oncle Harry ».

L'enfant aimait « oncle Harry » qui ne venait jamais les mains vides. Miss Watson les regarda s'avancer vers elle, la Pépite dans les bras de l'homme, et la femme songea tout à coup :

— Si elle aimait Preston plus que moi, si elle voulait rester avec lui?

Ils s'assirent sur un tronc d'arbre, la petite entre eux, et Harry les yeux vagues fixés devant lui dit comme s'il se parlait à lui-même :

— Un jour, il n'y a pas très longtemps de cela, nous sommes venus, quelques hommes, dans ce lieu qui était désert. Nous avons creusé le sol, nous en avons sorti de l'or gros comme une petite pomme de terre. C'est lourd, c'est dur, c'est jaune et cela brille au soleil ; mais cela brille tellement que cela attire des centaines d'alouettes qui sont des hommes, et d'hommes qui sont des alouettes. Cet or qui en soi-même n'est ni utile, ni nécessaire, c'est ce qu'il y a de plus puissant, de plus attrayant, car c'est une chose magique qui procure presque tout ce que l'homme désire.

« Nous avons vu une hutte solitaire devenir le noyau d'un

campement, d'un village, d'une ville. D'autres ont fait comme nous, ont creusé comme des taupes, ont travaillé comme des fourmis, toujours pour la petite chose qui est jaune et qui brille au soleil.

« Nous avons fait ce que nous avons pu pour donner à Mulliwalla ce qu'il lui fallait ; vous êtes venue ici et vous nous avez aidés, beaucoup plus que vous ne pensez, miss Watson. Les enfants qui s'en vont parce que leurs parents ne peuvent plus trouver d'or ici, pleurent de vous quitter, et vous regretteront longtemps.

« Regardez là-bas : notre grosse chaudière, sur laquelle je comptais tant, dort le ventre vide; sa force n'a pas pu nous aider. Remarquez ces ouvertures de puits, il leur manque quelque chose ; à première vue, on ne comprend pas. C'est leur manivelle qui a disparu, démontée, emportée ou vendue. Des maisons fermées, des huttes, des camps abandonnés ; tout cela n'a plus de feu ni de fumée : ce sont des choses mortes, d'autant plus tristes qu'elles montrent toute l'espérance trompée, les deux ailes cassées.

« Maintenant que l'exode a commencé, il va continuer et s'accentuer. L'hôtel ne fait plus ses frais, et lorsque l'hôtelier songe à quitter un endroit, c'est le rat qui se jette à l'eau avant que le bateau ne s'enfonce. Le store a perdu beaucoup, car les mineurs sont partis sans pouvoir payer ce qu'ils devaient : il a fermé.

« Dans deux mois, nous devions bâtir une église que les catholiques et les protestants auraient eue tour à tour, nous devions avoir un service de coach amélioré, un Town Hall. Quel écroulement, quelle débâcle !

— Si j'étais homme, — dit miss Watson, — je resterais à Mulliwalla. Vous êtes ce que nous appelons un « new chum », vous avez même montré aux vieux Australiens qu'un new chum peut faire quelque chose, quand cela ne serait que d'aider à créer une ville et à l'administrer. Mais une chose vous à échappé; vous n'êtes pas du bush comme moi : allez faire un tour le long de la rivière, allez voir le jardinier chinois.

« Écoutez bien ce que je vous dis, il y a plus d'or dans ces prairies noires du bord de la rivière qu'il n'y en a eu, qu'il n'y en aura jamais dans la terre rouge aurifère de la colline. Mon

père avait le premier dans son district planté du blé et de la luzerne, il passait pour un fou aux yeux de tous ; c'est presque toujours un bon signe. Deux ans après, tout le monde l'avait imité, et avec succès.

« Je vous dis donc que ce terrain ne va pas rester longtemps en friche : allez-y voir des chardons de huit pieds de haut, les chardons comme ceux-là ne poussent que dans les meilleures terres. Regardez les arbres, des gommiers de trente pieds de tour à trois pieds du sol : d'où ont-ils pris cette force? du terrain noir. Allez voir les trous que les lapins ont faits, la belle terre qu'ils ont rejetée de leurs terriers profonds. Allez voir le puits du Chinois, il y a quinze pieds de terre d'alluvions, puis une nappe d'eau qui doit être un lac immense. Oh si j'étais homme !

« Les mineurs n'ont qu'une chose en vue, de l'or; ils ne regardent guère à ce qui pousse autour d'eux. Quand l'or diminue, puis disparaît, ils vont plus loin...

« Quand croyez-vous qu'il va falloir m'en aller d'ici?

Harry ne répondit pas tout d'abord. Pensait-il à ce qu'il venait d'entendre ou avait-il peur de répondre à la question de la maîtresse d'école?

— Rien ne presse encore, d'ici une semaine, — dit Harry ; — ils sont quelques-uns qui sont encore là. Lavey est de votre avis, voici un mois qu'il me dit d'acheter sur la rivière tout le terrain que je puis. Le propriétaire actuel trouve le voisinage de Mulliwalla peu de son goût, les mineurs ont coupé ses arbres, ont laissé leurs chevaux abîmer ses barrières et manger son herbe, il veut vendre ses deux mille deux cents acres.

— Achetez-les s'il ne demande pas trop cher.

— Deux livres par acre.

— Achetez tout de suite, — dit Miss Watson.

— Maintenant, Lavey, il faut l'avouer, — continua Harry, — passe sa vie à vous faire acheter tout ce qu'il peut pour vous le racheter un peu plus tard et vous revendre autre chose. Si vous n'avez pas remarqué l'enclos qui est derrière la caisse d'emballage qu'il appelle son bureau, cela vaut le dérangement. Vous y verrez, dans un désordre de bric-à-brac : une forge de campagne, des cordes d'acier, des voitures d'en-

fants remplies de têtes de pics, des lampes à pétrole, une machine à coudre et un veau orphelin qui mâche une serviette de toilette. Il achète tout, il revend tout et vole un peu chaque fois ; il est énergique, s'il n'est pas absolument honnête. Il a déjà amené plusieurs fermiers pour leur faire visiter les bords de la rivière, il est en route nuit et jour, je l'admire. Lavey n'a aucunement l'intention de s'en aller, il croit en l'avenir de Mulliwalla, il dit que dans huit mois, le terrain vaudra vingt livres l'acre !

— Lavey a raison, je suis sûre qu'il a raison, — dit miss Watson les yeux brillants.

Le visage de Harry redevint grave subitement lorsqu'il demanda :

— Et vous, où comptez-vous aller, s'il vous faut quitter Mulliwalla?

— Je suppose qu'il me faudra retourner à Sydney, courir les bureaux des journaux pour demander une autre place de maîtresse d'école dans le « bush ».

Elle avait dit cela le plus naturellement du monde, sans tristesse affectée ni réelle, sans un soupir, sans une plainte : il ne fut pas possible à Harry de percevoir si elle regrettait beaucoup Mulliwalla ; il aurait voulu la savoir triste de quitter la petite ville, sa petite ville à lui, celle qu'il ne pouvait pas se résoudre à abandonner.

— Et la Pépite, — dit-il tout à coup en embrassant l'enfant, — voulez-vous l'emmener avec vous?

— Oh! laissez-la moi, — implora miss Watson, — je l'aime tant, et puis, j'ai promis à son père de l'élever.

— Et moi, — dit l'homme, — je l'aime aussi, et j'ai promis d'assurer son avenir, alors... alors... Ida, voulez-vous être ma femme?

Il y eut un silence, puis la maîtresse d'école dit doucement :

— Harry, êtes-vous sûr que vous m'aimez?

Il répéta lentement, les yeux grands ouverts :

— Sûr que je vous aime? Savez-vous que pour vous, j'ai abandonné mon pays et mes amis? Je vous ai suivie d'une extrémité du monde à l'autre. Ma vie, je l'ai...

Il s'arrêta net, craignant d'en avoir déjà trop dit, la femme

sentit que la main qui tenait son poignet tremblait et serrait plus fort.

— Dites-moi tout, Harry, tout.

— Oh ! Est-ce que je sais ce que j'ai fait? J'étais fou.

— Je vais vous le dire, ce que vous avez fait à cause de moi. Vous avez rejeté votre vie comme vous auriez repoussé du pied une loque ignoble ; vous avez joué, pour vous étourdir, à cause de moi. Toujours à cause de moi, vous vous êtes ruiné, vous...

— Comment le savez-vous? Qui vous l'a dit?

— Harry, je m'en doutais, mais vous venez de me le dire vous-même. A cause de moi, vous avez recommencé une autre vie, repris une existence qui n'était pas la vôtre. Pour moi, vous avez dû souffrir des souffrances que j'ignore, lutter contre des choses que je ne sais pas. Harry, vous avez assez souffert et vous avez assez lutté ; je vous dois bien ce qui me reste de mon existence, je vous la donne telle qu'elle est. Je vous donne aussi mon amour, si vous pardonnez le mal que je vous ai fait sans le vouloir, sans le savoir.

Il lui ferma la bouche d'un long baiser. Ils restèrent longtemps silencieux, regardant les étoiles s'allumer, si longtemps que la Pépite s'était endormie à côté d'eux.

Puis Harry parla, la voix rauque, entrecoupée.

— Vous êtes courageuse, vous êtes bonne, Ida, vous m'aiderez de votre courage et de votre bonté.

Et ils regardèrent longuement à leurs pieds la pauvre petite ville mourante : quelques lumières s'y allumaient, rares et éparses comme les fleurs qui sont restées debout dans un pré qu'on vient de faucher.

XVI

La première année, la lutte fut dure. Ils étaient sept, dans ce fantôme de ville, défendant comme des assiégés les ruines qui leur étaient chères. Les rues étaient désertes et silencieuses, les puits de mines abandonnés ; mais le long de la rivière, on

entendait le bruit sourd des coups de hache, le choc des grands arbres qui tombaient sur la terre molle.

Harry avait acheté le terrain le long du Daloola ; John Thomas était revenu avec sa femme à Mulliwalla et avait acquis lui aussi un lopin de terre d'alluvion sur lequel il voulait créer une ferme. Radcliffe trop vieux et trop faible pour travailler, se contentait de se promener sur la colline et d'aller d'une ferme à l'autre.

Les fermes étaient encore couvertes des eucalyptus formidables qui semblaient être là pour arrêter l'invasion de la charrue. Ces gommiers, d'un bois très dur, brûlaient mal, même lorsqu'ils étaient morts. Radcliffe conseilla à Harry et à Thomas de faire comme en Gippsland, de les brûler comme on brûle le charbon de bois, lentement, à l'étouffée. Les grands arbres tombaient les uns après les autres ; on bâtissait alors le long de leurs troncs des feux qu'on couvrait de terre, qui les rongeaient en quelques semaines, ne laissant que des traces de terre changée en brique et des amas de charbon de bois.

Les fermiers trouvèrent des hommes pour les aider dans leur travail ; mais la tâche était formidable, et la forêt se défendait bien.

Au fur et à mesure que lentement le terrain se déblayait, les charrues arrivaient et fouillaient de leurs groins d'acier cette terre vierge qui dormait depuis toujours. Harry, tout en surveillant de son siège [1] les cinq chevaux de son attelage, regardait avec admiration le sol se crever sous la poussée des trois socs, se soulever en vagues régulières tandis que le déchirement de l'humus rendait une plainte monotone et incessante. La terre noire s'ouvrait, brillant au soleil là où l'acier du soc l'avait touchée, et exhalant son odeur vivifiante et enivrante.

Le soir, au coucher du soleil, Harry reprenait avec les chevaux le chemin de la maison, au bruit des chaînes qui tintaient comme une sorte d'Angélus sonnant le repos. Ida était à l'abreuvoir qu'elle venait de remplir ainsi que la mangeoire, elle embrassait son mari et caressait les gros Clydesdales.

Après le dîner qu'elle avait préparé, après le lavage de la

1. Le laboureur australien est assis sur sa charrue.

vaisselle auquel la Pépite et Harry participaient, on allait s'asseoir sous la véranda du « bungalow » nouvellement construit. Harry, fatigué, fumait paresseusement sa pipe en regardant le grand voile sombre du ciel qui semblait avoir autant d'or que de trame.

— Êtes-vous heureuse, Ida, — demanda-t-il entre deux bouffées?

— Heureuse? — répondit-elle en prenant sa main, — oui, très heureuse, Harry. Plus heureuse que je ne l'ai jamais été, plus heureuse que je ne l'aurais été si j'avais dit « Oui » au prince hindou chamarré de perles et de pierreries ; plus heureuse que si j'étais la sultane de Djolohar, avec le palais blanc au milieu des palmiers, les esclaves et les éléphants qu'il m'avait promis ; plus heureuse que je ne l'aurais été avec l'homme qui ne m'aimait que riche. Et vous, Harry ?

— Oh ! moi, j'ai ce que je voulais, je suis plus heureux que le prince hindou et que l'autre. Pauvres bougres !

John Thomas qui avait son terrain à côté, se démenait comme un diable au milieu de ses grands arbres. Il avait commencé par acheter à Mulliwalla un cottage que Lavey lui avait laissé à bon compte, il avait scié les blocs qui en formaient les fondations et l'avait chargé d'une pièce sur son wagon. Vingt-quatre heures après, le cottage de quatre chambres avec sa véranda reposait à deux milles plus loin, près de la rivière.

— Mrs. Harry, — disait un jour le charretier à madame Preston venue avec la Pépite voir les six chevaux commencer les labours, — cette belle terre noire donnera de l'or pendant longtemps, allez. Ma femme et moi, on cause souvent de vous et de Mr. Harry; sans vous, je n'aurais jamais pu écrire une Christmas Card et je serais encore sur les routes, par tous les temps, causant avec mon « billy » le soir, auprès du feu... Oui, c'est une belle bête que vous regardez-là, je l'ai achetée il n'y a pas longtemps, c'est ce que j'ai de meilleur dans mon attelage.

Mrs. Harry alla près de la bête et lui caressa l'encolure.

— Thomas, comment l'appelez-vous?

— Miss Ida, — sans vous offenser, — répondit Thomas un peu timide.

Elle ne songea pas à s'offenser et sourit.

Lavey (achats et ventes de terrains et de bétail, agent des charrues du Siècle, de la Compagnie d'assurances sur la Vie la Probité, etc.) travaillait comme pas un au relèvement de Mulliwalla. Il parcourait les routes dans son « buggy » nuit et jour, crevait des chevaux, causait et buvait avec tout le monde à quarante milles à la ronde. Il entraîna quelques gens à inspecter cette terre de Chanaan et vendit deux fermes de l'autre côté de la rivière.

La première récolte de maïs donna soixante boisseaux à l'acre; la luzerne poussa comme une mauvaise herbe et donna trois coupes.

— Hurrah ! — cria Mrs. Preston, — vous allez voir, Harry, ce que la luzerne va faire. Mulliwalla portera sur son écusson un trèfle de luzerne sur champ d'or.

Harry vit bientôt que les alluvions du Daloola ne demandaient que des bras pour produire des merveilles. Lavey se chargea d'emboucher la trompette de la Renommée ; il avait pour cela les poumons nécessaires. Harry et sa femme décidèrent de ne garder que cinq cents acres pour eux et de vendre le reste divisé en fermes de cent acres, ayant toutes accès à la rivière.

Un géomètre d'Orange vint mesurer les fermes, dressa une carte qui fut lithographiée à Sydney. Pendant trois mois, les journaux étalèrent en grosses lettres l'annonce qui parlait d'une vente de la Terre Promise, de la Crème des Nouvelles-Galles du Sud et qui se terminait par ces lignes :

« Un déjeuner copieux sera servi.
« Pour plus de renseignements, écrire à

« F. LAVEY,

« *Mulliwalla. N. S. W.* »

Le jour de la vente, l'école de Mulliwalla fut ouverte ; une longue table couverte d'une nappe portait du thé, de la viande froide, du fromage, des gâteaux, du whisky et de la bière. Les gens étaient venus en famille, car une vente aux enchères est toujours une sorte de fête, sans compter qu'on y trouve à boire et à manger sans bourse délier. Le matin, on avait inspecté les terrains à vendre, vers onze heures, chacun

arriva à l'école et attaqua volontiers le déjeuner annoncé. Madame Preston, aidée de madame Thomas et de la Pépite, faisait le service ; Lavey s'était réservé la table où il dispensait avec prodigalité les boissons. Harry s'était promis d'avoir l'œil sur lui et de ne pas le laisser verser des libations trop copieuses avant que la vente ne fût commencée.

A une heure précise, Lavey monta au pupitre de la maîtresse d'école, donna quelques coups de crayon sur la table et commença.

— Gentlemen : Vous savez tous mieux que moi ce qu'est du bon terrain, je n'ai pas besoin de vous décrire, ni de vous qualifier ce que vous avez vu ce matin. Vous connaissez les conditions de vente, dix pour cent comptant, le reste payable en dix ans, à cinq pour cent d'intérêt. Jamais vous ne trouverez de conditions pareilles... Lot un — cent deux acres — deux roods et quatre perches.

Comme toujours, les acheteurs étaient timides au début, mais ils savaient qu'ils étaient venus en nombre dans l'intention d'acheter; les fermes furent vendues les unes après les autres, et bien vendues.

L'invasion de Mulliwalla recommença.

Les fermiers arrivèrent, non point comme les mineurs, mais en caravanes lentes et lourdes, portant leurs charrues, leurs familles et toutes leurs pénates. L'hôtel rouvrit ses portes et son bar, il changea de nom et s'appela l'Imperial ; le Store regarnit sa devanture, et encombra la chaussée d'instruments aratoires et d'ustensiles de ménage : il y eut d'autres Stores, il y eut bientôt un autre hôtel. Lavey vendit la chaudière du « Canard boiteux » à une scierie à vapeur qui se chargea de réveiller les vieux échos de Mulliwalla. Sur le flanc de la colline, l'école fut de nouveau résonnante du chantonnement monotone des enfants ; il avait fallu faire venir un maître d'école.

Alf et Tom arrivèrent un soir à Mulliwalla ; ils allèrent au cottage tout neuf où Ida et son mari étaient maintenant installés, non loin de la rivière. La véranda était soigneusement entourée de treillage, car la Pépite avait une petite sœur qui rampait déjà avec énergie, et qui demandait l'attention de toute la maisonnée.

Harry les accueillit à bras ouverts, il vit dès l'abord que les

richesses du « Canard boiteux » avaient été semées tout le long des routes, et sans doute aussi à Sydney.

— Voulez-vous de l'ouvrage? — demanda Harry en riant.

— Personnellement, — dit le Philosophe, — je n'entends aucune voix intérieure m'appeler à la lutte. D'ailleurs, le travail, glorifié par beaucoup de gens qui ne connaissent que les durillons causés par le porte-plume, n'a plus pour moi l'attrait du mystérieux depuis que le Canard boita. Nous avons servi notre temps, dix mois de travail incessant, sinon écrasant ! Tom est de mon avis.

Et Tom dit :

— Ma parole.

Alf continua :

— Sans parler de la satisfaction du devoir accompli, ce qui est à mon avis une manière pharisienne de s'arrêter pour se serrer la main à soi-même, j'irai jusqu'à avouer qu'il existe un écart que je qualifierai de gouffre entre l'effort anormal que j'ai fourni pendant dix mois et le plaisir que j'en ai retiré. Je ne perds pas de vue le fait que nous, partners du « Canard », avons eu de la chance, et que nous avons obtenu une bonne quantité d'or ; mais avec quelle fluidité cet or a-t-il coulé ! Le travail d'une semaine évaporé en une minute ! cela m'a découragé.... J'en reste découragé pour le reste de mon existence. Oui, on s'est bien amusé à Orange et à Sydney, mais by Jove que ça a filé vite ! Nous voilà de nouveau sur les routes dans cette vieille poussière qui nous aime bien. Nous avons glané le long du chemin quelques rations plutôt maigres, mais aussi une histoire bien savoureuse que vous ne connaissez qu'en partie : celle de l'attaque de l'escorte d'or.

« Tout ce que nous pouvons ajouter aux faits que vous savez, c'est que le conducteur du coach, Bill, dont le chapeau fut troué d'une balle, est installé à Sydney où il est propriétaire du « Lion Rouge », et semble fort prospère. Les trois policemen qui accompagnaient le coach et qui formaient l'escorte, se sont retirés du service et vivent eux aussi confortablement à Sydney où ils ne font rien que de promener leur honnête embonpoint.

« Une rumeur nous a douloureusement choqué l'oreille, qui disait que Bill avait mis son chapeau sur un tronc d'arbre et

lui avait tiré à bout portant deux coups de carabine. Je dis deux coups, parce qu'il rata son chapeau au premier coup.

« Je vous laisse faire vos conclusions au sujet de l'attaque de l'escorte de l'or. Une des gloires de Mulliwalla n'est donc plus qu'une chose crevée, une loque informe. N'en parlons plus.

« Madame, est-il permis de fumer ici? Je me rappelle, vous êtes charitable envers les fumeurs !

Le Philosophe accepta un cigare des mains de Harry et demanda au maître de la maison :

— Harry, jouez-nous la *Marche des Homards* puis chantez *Rory o'More*... Ça nous rappellera le bon temps lorsque nous étions tous des « swaggies », que le travail n'avait pas encore souillés, des vrais hommes du soleil couchant.

Et Harry se mit au piano, joua et chanta pour les deux vagabonds qui avaient bien droit à leur place dans son existence et un peu aussi dans son cœur.

PAUL WENZ

PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

I. — AUX AVANT-POSTES : LES FANTOMES DE LA NUIT

Choisy-aux-Bœufs, 3 septembre,
six heures du soir.

Pendant cette pause, la compagnie n'a pas sa quiétude d'âme ordinaire ; habituellement, dès que les faisceaux sont formés, les soldats s'affalent le long du fossé, s'épongent le front, tâtent leurs épaules meurtries, grignotent un morceau de pain, regardent les nuages, sans autre préoccupation que de supputer « combien il reste de kilomètres à faire ». Ce soir, une certaine curiosité anxieuse contrarie ces attitudes de repos : là-bas, sur la route, le général cause avec le colonel... il n'en finit plus de donner des explications... qu'est-ce qui se prépare donc? Les soldats lancent des regards de coin du côté des chefs ; certains, avec l'air du troupier bonasse et indifférent, vont rôder autour du groupe des officiers, l'oreille tendue.

— C'est bon, mon général, — dit le colonel, — nous tiendrons jusqu'au bout.

Et au moment où son automobile démarre, le général insiste :

— Que vos grand'gardes ouvrent l'œil, l'ennemi n'a pas de position d'artillerie, il essaiera de s'en créer, en avant du bois, par une attaque de nuit.

Ces paroles, chargées de sens tragique, tombent lourdement sur la compagnie et la font frémir comme le public d'un théâtre populaire quand l'impresario, debout devant le rideau,

annonce, d'une voix caverneuse, qu'on va jouer un mélodrame.

Mais ici ce frémissement n'est pas l'attente d'hommes qui vont jouir d'un jeu, nous sommes sur une route, aux environs de Meaux, c'est la guerre réelle ; au loin des villages brûlent, hier nous avons vu de vrais cadavres... c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner des gestes bizarres qu'on voit s'accomplir : des hommes qui étaient assis se lèvent sans savoir pourquoi, d'autres se sentent une soudaine faiblesse dans les jambes et s'assoient, des taciturnes éclatent en rires et en bons mots, des bavards tombent dans une rêverie profonde.

Le capitaine approche et dit : « Mes amis, nous avons mission d'aller en grand'garde à la corne du bois de Saint-Laurent et d'empêcher l'ennemi de déboucher de la forêt. En avant ! »

La compagnie se met en marche dans la direction de Moussy où elle doit passer avant d'arriver à son secteur. Le soir est venu et sa mélancolie s'épanche en larges ondes ; les échines se courbent, les têtes se baissent. Au loin la voix d'une cloche. On est las. Depuis trois jours la marche dure sans arrêt... Maintenant l'émoi est fini, car les paroles du capitaine ont été comme un thème que toutes les imaginations développent avec abondance... Nous serons, tout à l'heure, en grand'garde devant un bois... situation critique... un bois c'est le mystère redoutable... sait-on jamais ce qu'il recèle dans ses flancs?...

C'est triste de s'en aller ainsi — un tout petit groupe ! — à travers la campagne... Les traînards soudain se sentent mal à l'aise, derrière les autres, et hâtent le pas ; un instinct commande de se resserrer...

Tiens ! un enclos ; les soldats regardent par-dessus le mur... c'est le cimetière de Moussy... un cimetière tout neuf ; les tombes — formes blanches dans l'obscurité — n'occupent qu'un petit coin... il y a encore beaucoup de place là-dedans...

Ne vous inquiétez pas de la dépression où s'enfonce cette compagnie ; les meilleures troupes connaissent ces moments-là ; ils sont utiles d'ailleurs, car, après, l'ivresse de braver le danger est plus généreuse... Le mystérieux attrait de la guerre vient peut-être de ces larges oscillations de l'âme humaine pendant lesquelles nous connaissons toute la gamme des émotions...

Dans la compagnie, il y a un homme en qui se résume la conscience de tous : le capitaine. Son cerveau est comme un récepteur où viennent affluer toutes les sensations du groupe ; il sait quand sa troupe a besoin de stimulant ; c'est pourquoi, au moment d'une nouvelle pause, le chef parle familièrement à ses hommes : « Eh bien, dit-il d'un ton joyeux, nous allons passer une bonne nuit !... Quelle belle occasion de nous illustrer !... voyez-vous ça? Postés dans un fossé, nous attendrons l'ennemi qui va déboucher du bois en rangs serrés ; sans mot dire, nous le laisserons approcher à cent mètres, puis : vlan ! feu à répétition, deux mille balles en une minute. Quelle dégringolade! Après, en avant! à la baïonnette! Ce sera une vraie fête. »

Agglutinés autour du capitaine, les soldats écoutent. Les paroles passent en eux comme la brûlure d'un alcool ; une chaleur subite monte aux cerveaux ; les hommes rient, plaisantent ; ça va mieux !

A Moussy, on s'arrête ; le capitaine cause un instant avec l'officier d'état-major de la brigade ; des phrases s'effilochent dans l'obscurité... « Oui, l'ennemi... à Beaumarchais... à quinze cents mètres de vous. » A la lueur d'une lanterne on voit les deux officiers se serrer la main ; leur adieu a une solennité particulière.

En marchant du côté de l'ouest, les dernières maisons d'un village sont bientôt dépassées. Au delà, c'est l'inconnu, la zone tragique où l'on se battra demain... comme le terrain qui sépare deux sangliers qui se battent quand ils reculent un peu afin de prendre un élan plus furieux. La compagnie a maintenant une âme de bête qui s'en va à l'affût ; elle s'est fragmentée : en avant, à trois cents mètres, une avant-garde, des éclaireurs : c'est la patte que la bête allonge avec précaution pour tâter le terrain.

Mais que cette zone mystérieuse paraît donc redoutable ! Il fait si sombre qu'on a l'impression de pénétrer dans une matière molle au sein de laquelle on flotterait, tel un scaphandrier dans la mer. La nuit est calme... on dirait qu'elle se retient de respirer et de bouger pour mieux vous surprendre ; seuls le piétinement de la troupe et quelques aboiements de chien, au loin, troublent le silence. Il pleut de l'angoisse.

A peine la compagnie est-elle sortie du village qu'un arrêt se produit venant de l'avant. Ce sont les éclaireurs qui restent hypnotisés par des feuilles qui bougent.

— Allons, avancez ! — ordonne le capitaine et, pour les rassurer, il marche devant eux le revolver à la main.

La troupe est nerveuse. Ah ! ce ne sont plus les soldats qu'on voit marcher pendant des heures, mornes, les yeux immuablement fixés sur les pieds du camarade qui les précède... à cette heure, toutes les têtes sont levées et les yeux, d'un mouvement vif, observent tantôt à droite, tantôt à gauche ; la nuit est trouée de regards comme un buisson suspect qu'on fouille à coups de baïonnette.

Dans un chemin creux la compagnie croit passer entre deux haies d'ennemis tapis dans les herbes ; une lueur de ver luisant l'inquiète. Sait-on jamais ce que recèle le buisson qui est là à dix pas?... Et cette tache noire, sur la route, est-ce un homme couché prêt à bondir? un cadavre? ou un tas d'herbes?

On avance lentement, chaque pas est précédé d'une imperceptible hésitation, les mains ont envie de se tendre en avant pour tâter la nuit. Il y a longtemps que nous marchons : nous devons avoir dépassé l'emplacement fixé.

Le capitaine, abrité derrière un mur, regarde sa carte à la lueur d'une bougie. Il dit : « Nous n'avons fait qu'un kilomètre ! Encore quinze cents mètres à parcourir. » La compagnie repart.

Enfin, les éclaireurs s'arrêtent devant une falaise sombre ; c'est la forêt ; blottis dans l'herbe, ils observent pendant que le renseignement est transmis en arrière.

La troupe est arrêtée dans une légère dépression de terrain. Le capitaine montre la crête.

— C'est là que nous devons résister jusqu'au dernier s'il le faut... les camarades en arrière comptent sur nous.

— Entendu ! — murmurent des voix farouches et résolues.

La compagnie change encore une fois d'âme ; elle obéit au devoir professionnel. Il se produit des remous, des mouvements, des morcellements : ce sont les petits postes, les sentinelles qui vont en avant marquer une première ligne de surveillance... On les regarde s'enfoncer dans la nuit avec un sentiment de plaisir — ces petits postes sont une protection —

avec un sentiment de tristesse aussi — la compagnie se sent appauvrie dans sa chair... déjà le groupe était si petit dans cette immensité !

Pourtant, bien qu'éparpillée, la grand'garde conserve encore l'unité d'âme ; prolongée par ses sentinelles qui guettent, le doigt à la détente du fusil, elle est là, au milieu de la campagne, comme un chat tapi dans un sillon qui, les griffes sorties, attend que la proie vienne.

II. — LA RONDE DANS LA NUIT

Devant la forêt d'Ermenonville, 3 septembre,
dix heures du soir.

Quand je juge que mon réseau de petits postes et de sentinelles est en place, je décide de faire le tour du secteur. Cette nuit, je commande une grand'garde dont le service est sérieux : l'ennemi peut attaquer... il faut que je m'assure qu'aucune faute n'a été commise dans le choix des emplacements. Pour faire cette ronde je pars seul, ainsi je me glisserai silencieusement, à travers champs, sans éveiller l'attention de l'ennemi.

A cent pas, je trouve mon premier poste de six hommes ; les soldats sont collés les uns contre les autres ; immobiles, ils écoutent...

— Comment, — dis-je, — vous si près ! Mais je vous ai dit de vous éloigner de quatre cents mètres environ.

Ils balbutient : « On attendait... pour voir... on cherche un emplacement. » En réalité, un lien subtil les retient près de la grand'garde : c'est l'angoisse de quitter « les autres ».

— Allez, filez en avant !

Je me dirige vers le petit poste n° 2. Une ligne d'arbres me semble un cheminement favorable : elle aboutit à la lisière du bois, là où, probablement, les sentinelles ennemies veillent.

Oh ! la secrète action de la nuit sur nos fibres ! Autour de moi, tout est énigme, menace, mystère. D'où vient mon trouble étrange? Est-ce tout simplement parce que notre œil étant

impuissant, nous nous sentons ainsi diminués dans nos moyens d'attaque et de défense?

Il doit y avoir autre chose.

Cette nuit-là, alors que les troncs de cerisiers bien lisses brillaient dans l'ombre... qu'une vapeur montait de la terre... que les hautes herbes ondulaient, j'éprouvais une impression curieuse : celle que m'a donnée, parfois, la lecture de certains poèmes mystiques, au sens obscur ; l'intelligence qui veut pénétrer ce sens avance comme à tâtons, étonnée, sans comprendre ; mais une émotion, quand même, s'éveille et dans les ténèbres du poème, des lueurs fulgurent, des formes apparaissent et s'évanouissent, des pensées claires s'élèvent comme des fusées brillantes puis retombent dans le noir où tout un monde s'agite. On se sent dans un domaine peuplé d'esprits mystérieux... que l'on a peut-être connus autrefois... Ainsi mon émotion dans la nuit ; elle est le résultat de mille sensations qui me traversent sans que mon intelligence puisse les expliquer ; je sens qu'il s'éveille en moi des tressaillements inconnus.

Ah ! faut-il que nos ancêtres aient redouté intensément l'obscurité pleine de périls, pour que leur terreur soit encore si vivante dans notre âme ! Notre peur de l'ombre, elle est l'écho de celle qui secouait les premiers hommes quand, accroupis dans leurs grottes primitives, ils entendaient les rugissements des grands carnassiers ébranler la nuit...

— Halte-là ! Qui vive?

Une de mes sentinelles — par ces mots — m'arrête.

— C'est moi, votre capitaine.

— Ah bon, — soupire-t-il visiblement rassuré.

Je m'approche et je le regarde sous le nez. Ses yeux brillent grand ouverts. Je demande :

— Qu'y a-t-il de nouveau?

— J'ai vu un homme... là-bas.

Il me montre la forêt qui émerge énigmatique et noire... C'est vrai qu'à cette minute précise, il y a peut-être des centaines d'hommes qui se rassemblent silencieusement à la lisière du bois, mettent baïonnette au canon et attendent l'ordre de se précipiter en avant.

— C'est bien, n'ayez pas peur, veillez ; ne tirez que si vous

êtes attaqué subitement par un grand nombre d'ennemis.

Je continue ma ronde : une autre sentinelle. Sans doute, ce soldat, dans la vie de garnison, a été souvent planton à la porte du quartier, car il se comporte absolument comme s'il montait la garde dans une tranquille sous-préfecture de province : il a mis l'arme sur l'épaule, baïonnette au canon, et, raide, la jugulaire au menton, il fait, à l'allure du pas cadencé, trente pas à droite, puis revient trente pas à gauche, ainsi qu'on lui a appris... Il ne manque que la guérite...

Une autre sentinelle encore... Ah ! celui-là, je le connais : Nicolas, un braconnier qui, plus d'une fois, a guetté le lapin dans les « chasses gardées ». Accroupi derrière un buisson, il se confond avec la nature... Il n'a rien vu, lui, ni rien entendu de suspect. Je puis être tranquille, l'ennemi ne passera pas là sans être signalé...

Je m'engage dans un chemin creux, je marche longtemps sans rencontrer personne. Comment cela se fait-il?... Il devrait y avoir un petit poste ici... me suis-je égaré? J'essaie de m'orienter... c'est difficile. J'avance encore... personne !... Si j'allais tomber dans une embuscade? Il fait frais, pourtant une légère sueur me monte au front... Allons ! voyons ! voyons !... je vais à droite... un sentier noir qui aboutit à une haie... non, c'est à gauche la bonne direction... je rebrousse chemin. Voici un arbre bizarre là-bas, très loin : il est immense et mince comme un fil... quelques pas après je m'aperçois que c'est un vulgaire échalas que je puis toucher de la main... J'écoute... Ah ! je sens maintenant ce qu'est le « silence vivant » dont parlent les poètes ; tout est calme et cependant la nuit palpite, croasse, gémit, hulule... Les bêtes nocturnes sont inquiètes elles aussi... peut-être pressentent-elles les morts prochaines... Suis-je stupide ! Voici que ma pensée malgré moi a évoqué des histoires de fantômes ; je sens que mon imagination se complairait à forger des cortèges de spectres habillés de blanc et de noir qui se proméneraient immatériels dans l'atmosphère... Une haie de vieux peupliers tordus, dont les sommets se balancent sous le vent, font d'étranges gestes dans le ciel...

Cette fois, je ne me trompe pas... on a remué... j'entends qu'on parle à voix basse... dans un groupe d'hommes... là

tout près... des armes ont brillé... Ma main se crispe sur mon revolver... je vendrai cher ma peau... mon col de vareuse m'étrangle, je le dégrafe... et bêtement je pense : « Il faudra dire au tailleur qu'il allonge mon col. »

Je m'avance... le groupe est pétrifié.

— Qui est là?...

Ce sont des sentinelles, qui prises d'inquiétude se sont rassemblées.

— Là, là, mon capitaine, voyez-vous, il y a une compagnie déployée... les hommes rampent...

— Tas de farceurs ! Vous ne voyez donc pas que c'est un champ de choux !

J'ai l'air tranquille de quelqu'un qui se promène le soir, pour « prendre le frais » après dîner.

O vieil automatisme professionnel, comme tu m'es précieux ! Il y a quelques secondes je n'étais qu'un halluciné dont la nuit se jouait; me voici devant mes soldats : sous le regard de mes subordonnés, je sens une force étrange me pénétrer, je deviens le chef calme, maître de lui, sûr de ce qu'il ordonne, confiant en sa science, et dont la volonté ranime les faibles...

III. — LA LUTTE CONTRE LE SOMMEIL

Devant la forêt d'Ermenonville, 3 septembre, onze heures du soir.

Étendus à même le sol, à l'emplacement de la grand'garde, les hommes ronflent. Il devrait y avoir un quart de l'effectif éveillé prêt à marcher au premier signal : le « piquet »; mais la fatigue a vaincu presque tout le monde, seuls quelques soldats debout grelottent, immobiles.

Je me fâche : « Allons le piquet, debout ! Je vous interdis de vous étendre et même de vous asseoir ; vous vous endormez comme des enfants dans les bras de leur mère... De l'énergie ! Debout ! »

Ils se lèvent et, les mains dans les poches, un peu recroquevillés, regardent l'horizon, sans penser à rien.

Moi je vais étudier minutieusement le terrain dans un rayon d'une centaine de mètres, pour savoir quelles dispositions je prendrai quand l'ennemi attaquera... Voici une crête à droite à trente pas... si l'attaque se produit de ce côté, je pourrai déployer deux sections... ma dernière section, je la mettrai dans le champ en contre-bas à gauche... Si l'ennemi se présente en avant... je déploie une section à cheval sur le chemin, une autre dans le champ, la troisième reste en réserve...

Maintenant tous les soldats qui ne sont pas de « piquet » dorment. Tout à l'heure l'instinct de guet primait tout en eux; l'idée du danger forçait les yeux, les oreilles, les narines à remplir leur rôle... il a suffi qu'une pensée traverse l'esprit : « ce n'est pas mon tour de garde », pour que tout s'apaise ; l'homme s'est enfoncé dans le sommeil comme dans une ouate épaisse... Quelques hommes rêvent tout haut, mais chez la plupart l'organisme, recru de fatigue, n'a même plus la force d'enfanter des rêves.

Bien que je connaisse l'habitude de l'armée allemande de ne prononcer ses attaques de nuit que vers deux heures du matin, j'ai résolu de ne pas dormir... mes hommes ne comptent-ils pas sur moi? et là, derrière, tout le régiment? D'ailleurs, depuis quelques jours, la fatigue produit chez moi un singulier phénomène : quand je me réveille, en sursaut, je reste pendant quelques secondes absolument désorienté, dépaysé; ahuri, je demande : « Où suis-je? Qu'est-ce que je fais ici? » Or, c'est le moment de conserver sa lucidité... non vraiment je ne dormirai pas.

Je reste debout. Je demeure un grand moment à contempler le noir paysage. Il me plaît de penser que notre intelligence a vaincu la nuit... Certaines pieuvres marines — dit-on — portent leur organe de vision au bout de tentacules qu'elles lancent dans l'obscurité ; la compagnie, être collectif gîté aux pieds de ces arbres, a lancé, elle aussi, ses tentacules qui surveillent et explorent l'ombre dangereuse : ce sont nos petits postes et nos sentinelles...

Mais je puis bien m'asseoir... en somme, tout est calme. Je suis très fatigué, c'est la troisième nuit que je ne dors pas. Demain la journée sera dure peut-être... Il n'est pas encore

minuit... rien à craindre... je m'assieds ; dès que l'engourdissement viendra, je me léverai.

Je laisse aller mes pensées... D'abord j'admire ma résistance physique... vraiment, moi qui étais malade au moment de la mobilisation, je ne me serais pas cru capable d'un tel effort. Ensuite je pense à la guerre... Il y a quelque part en Europe, un immense repaire de Barbares... ces gens-là se sont abattus, comme des oiseaux de proie, sur les peuples qui — chacun selon son caractère — cherchaient à réaliser leur idéal. Maintenant les Barbares sont cernés, une immense armée les guette... A cette heure, combien de capitaines français, anglais, russes, belges, serbes sont comme moi, en « grand'-garde » autour de la bête... Sûrement parmi ces camarades il y en a qui regardent en même temps que moi cette étoile, qui ont les mêmes pensées, les mêmes sensations... De me sentir en communauté d'âme et d'effort, sous la même voûte de ciel, avec ces frères d'armes, cela m'exalte. Ah ! les civilisations française, slave, anglaise... peuvent être tranquilles... une multitude armée veille sur leurs destinées... qui seront splendides... dans les temps futurs... Pour ma modeste part, cette nuit, j'ai fait mon devoir... toutes mes dispositions sont bien prises pour m'opposer à l'ennemi... s'il vient à droite : deux sections sur la crête... s'il vient en avant : une section à cheval sur la route... une autre à gauche... Comme la « sentinelle devant les armes » a l'air rassurée ! Elle bâille à la lune qui maintenant se hisse au-dessus des nuages... l'ombre est moins épaisse... une surprise n'est guère possible...

En somme je puis bien m'étendre... même sans dormir cela me reposera... Là... je serai très bien ainsi... la tête sur ma musette... j'ai l'œil placé à quinze centimètres au-dessus du sol... je découvre encore l'horizon... d'ailleurs je ne fermerai pas les yeux...

Deux ou trois fois, pour bien me convaincre que je sais résister au sommeil, je me soulève à moitié; les hommes de « piquet » sont debout contre la haie... ils ont froid... la sentinelle est à sa place... je reprends mes pensées, mais il en est une qui revient à mon esprit sous une forme obsédante, en phrases inachevées... « Oui... sur la crête... deux sections si l'ennemi vient à droite... s'il vient en avant... une section sur le chemin... une dans le

champ... en contre-bas... » Je ressasse ces mots. A la longue leur sens m'échappe, mais je continue quand même à les prononcer mentalement, comme dans mon enfance je récitais *le Chêne et le Roseau*. Il me semble que, de mes phrases techniques, de la bonne confiance tombe par flocons comme de la neige bien douce : « Oui... en tirailleurs... deux sections... bien déployées... sur le chemin... tout est prévu.. rien à craindre. » Mes yeux se ferment comme sous une caresse... mes jambes s'étirent, tous mes muscles se relâchent...

Une secousse... un choc nerveux a sillonné mon corps comme un éclair... j'ai relevé la tête...

— Hein !... Qu'est-ce qu'il y a?

Il n'y a rien... La douce torpeur me reprend... et aussi le ron-ron de ma pensée... « Section... droite... tirailleurs... » Est-ce que je dors? Est-ce que je veille? Est-ce un rêve?... Dans mon enfance, à Bligny, mon village natal, il y avait des chasseurs qui partaient le soir, en bande, pour tuer les grives... ils se dispersaient à l'orée du bois de Montby... attendant « la rentrée » des oiseaux.

— Pan ! Un coup de feu a éclaté... La nuit solennelle en a été déchirée longuement...

Je me trouve debout, en tumulte... Où suis-je?... les chasseurs... les grives... Bligny... les soldats... qui a tiré?... l'ennemi...

Automatiquement, je dis :

— Du calme... rassemblement aux chefs de section... en ligne sur deux rangs...

Tous les hommes de la compagnie se sont levés. Instinctivement ils se sont rassemblés à leur chef de section... face à la direction de l'ennemi... résolus... Nous sommes prêts.

...Tout est tranquille, seuls les échos du coup de feu roulent encore dans le lointain ; on dirait des protestations de fidèles dont on a troublé la méditation dans un sanctuaire... une chouette hulule... J'attends les renseignements. Soudain au loin, la voix formidable du chef du petit poste n° 3 hurle en colère :

— Bougre d'idiot ! vous avez tiré sur un arbre...

Enfin, le matin parut. Ce fut comme au cinématographe, après qu'on a projeté des spectres sur l'écran, au moment où

la lumière se répand sur une humanité banale. Nous vîmes le paysage le plus simple du monde : une lisière de bois découpait innocemment ses arabesques dans un ciel rose. Des oiseaux, en des pépiements sans fin, se félicitaient de la tranquillité de la nature et du bonheur de vivre... Tout était transparent, clair, le mystère avait fui... J'éprouvai une espèce de déception incompréhensible.

Et nous apprîmes, plus tard, que dans cette nuit-là, les trois corps d'armée de von Kluck avaient accompli leur fameux mouvement d'appui vers la gauche qui, deux jours après, devait aboutir à la bataille de la Marne.

IV. — LA SURPRISE

Le Plessis-aux-Bois, 5 septembre, midi.

Le bataillon, dans le cantonnement où il venait d'arriver, était joyeux comme un propriétaire qui prend possession d'une jolie villa ; les soldats allaient, venaient dans les cours, les granges, en poussant des cris de joie, surtout lorsqu'ils découvraient des volailles ou des lapins abandonnés par les paysans.

Ce petit village de Plessis-les-Bois — au nord de Meaux — comme tous ceux où nous passions depuis huit jours, était vide ; les habitants avaient fui, après avoir écrit à la craie, sur les portes ouvertes : « Soldats français, prenez tout ici ; ne laissez rien aux Allemands. »

Dans cette prière — témoignage touchant des sentiments de la population — on aurait pu trouver une mélancolie, mais nous y voyions, au contraire, comme une sorte d'invitation crâne et gaie...

Ah ! qu'il faisait donc bon, dans ce village, le 5 septembre, à midi ! L'étape avait été dure le matin, mais von Kluck était parti très loin vers l'est, disait-on... Dans les rangs on avait parlé d'un repos de plusieurs jours... En bras de chemise, devant les feux qui flambaient clair, les soldats faisaient cuire la soupe ou rôtir une poule. D'autres exploraient les caves.

Nous — quelques officiers du bataillon — installés dans la dernière maison du village, nous nous apprêtions à déjeuner; la table s'ornait de quelques bouteilles de savoureuse apparence... La conscience primitive du soldat en campagne nous faisait goûter pleinement le bonheur simple de vivre, de manger et de boire... Au loin s'étalait un paysage ondulé qui parfois s'enflait en croupes harmonieuses ; il était si dépourvu d'arbres qu'il évoquait l'idée d'une femme nue couchée au soleil, et le regard aimait à le caresser... Quel exquis moment de détente !

Dans le lointain un coup de canon retentit :

— Ah ! non, — dit le commandant d'un ton de défi, — ils ne m'empêcheront pas de déjeuner... Et il se versa une rasade.

Mais à la même seconde l'obus éclatait dans la cour... Je nous vois encore... debout, bouclant nos ceinturons hâtivement et maladroitement. Ah ! cet ardillon de boucle qui ne veut pas se loger dans son trou... zut ! mon revolver est du mauvais côté... tant pis !... Et mon bidon que j'oublie... Puis nous courûmes dans le cantonnement pour rassembler nos compagnies. Une rafale d'obus tombait dans le village.

Le bataillon, au bruit de la première détonation, était resté une seconde figé. La surprise ne laissant pas le temps de mesurer le danger, l'amplifia démesurément... Il y eut une ruée vers les faisceaux ; des soldats sortirent des caves tout pâles et couverts de toiles d'araignées.

Ensuite, ce fut l'affolement. Tous les hommes connaissaient, par expérience, le danger des lieux habités que l'artillerie ennemie arrose systématiquement ; pour se soustraire aux obus rien ne vaut l'uniformité grise des chaumes qui déroute l'œil de l'observateur. Ce raisonnement, fait à l'avance, fut traduit en acte, instantanément, par le bataillon. Courant dans les chemins, sautant par-dessus les haies, franchissant les jardins, les soldats s'éparpillèrent dans les champs du côté de l'ouest ; on eût dit un envol de feuilles mortes sous un coup de vent subit.

Ah ! quel spectacle de folie qu'une panique ! C'est le déchaînement de puissances mauvaises et mystérieuses... On pourrait croire qu'il n'y a là qu'un rassemblement d'hommes effrayés qui fuient chacun pour son compte... Et même,

sont-ce bien des hommes? on dirait plutôt des projectiles que la peur lance au hasard dans l'espace... Cependant, jamais le lien d'une âme collective n'est plus fort entre des hommes qu'à cet instant. L'émotion a tué en eux la volonté, le raisonnement; en même temps, elle a fait surgir les vieux instincts grégaires... Chaque cerveau est devenu un mécanisme très simple : les réflexes de fuite se déclanchent automatiquement ; tant qu'un homme courra, tous courront jusqu'à épuisement total.

Il y a de tout dans ces soldats : ceux qui réfléchissent encore si peu que ce soit se disent : « Je me sauve, c'est mal ; mais tant pis, je suis bien obligé de suivre les autres... » D'autres, tout naïvement, se félicitent de cette fuite collective qui noie leur faute dans la faute universelle...

Le plus étrange c'est que ces hommes peuvent se conduire en héros une heure après !...

Comme tous les officiers, je courais au milieu de mes hommes en criant : « Au pas... halte ! rassemblement ! » Mais allez donc arrêter des chevaux de course qui viennent d'entendre le coup de pistolet de départ ! La rafale d'obus avait été pour mes hommes le coup de pistolet... Quelques-uns fuyaient sans équipement ; je les accablais d'injures et en même temps le sentiment d'une immense calamité me désolait... « Ma compagnie est en panique — pensais-je — rien ne l'arrêtera, je suis déshonoré! » Il faut vraiment avoir eu la responsabilité d'un commandement à la guerre pour savoir quelle rage peut secouer le cœur d'un chef à des moments pareils.

Dès que les soldats se sentirent à l'abri, perdus dans l'immensité de la plaine, leur course se ralentit ; le danger lointain maintenant, paraissait insignifiant. Ceux qui avaient abandonné leur équipement s'arrêtèrent, réfléchirent et retournèrent au village. Un homme s'immobilisa soudain dans l'attitude du regret, puis subitement déclara :

— J'ai laissé une bonne bouteille, là-bas, je retourne la chercher.

Puis le remords s'abattit sur le bataillon. La conscience revenait et avec elle une sorte de stupeur. Comment avait-on pu fuir si vite à cause d'une simple rafale d'obus? Tous sentaient vaguement qu'ils avaient été victimes d'une conta-

gion étrange ; ils s'attribuaient mutuellement la responsabilité de la panique ; chaque soldat jura qu'il n'avait jamais songé à fuir, mais que c'étaient « ces froussards-là » — et il montrait les camarades — qui l'avaient entraîné.

Je vois encore ma compagnie rassemblée en désordre, à l'abri d'une dépression de terrain ; les visages étaient congestionnés, les yeux hagards.

Dans l'âme de la compagnie le souvenir de la fuite fut bientôt comme une tache intolérable, qu'il fallait effacer tout de suite. Une impatience naquit... là-bas la fusillade crépitait... courons vers elle... vite, oublions ces minutes déshonorantes...

Je commandai : « Rassemblement... ligne de sections par quatre... direction : l'ennemi... » Avant que mes lèvres eussent dit : « En avant, marche ! » les jambes de mes soldats partaient — nerveuses et fébriles — du côté de l'est... où le canon tonnait.

V. — L'OFFENSIVE

9 *heures du matin.* — Une resplendissante journée de septembre... Au loin des champs : ondulations qui vibrent sous le soleil. Parmi le régiment rassemblé près de la ferme de la Trace, le bruit court que nous sommes « réserve de la réserve générale » ; comme nous faisons déjà partie de la ...e division de réserve, mille réflexions s'échangent sur cette répétition. Certains en éprouvent de la mauvaise humeur.

— Toujours la même chose, — grommelle le capitaine de C..., — notre rôle consiste à recevoir des obus sans bouger... Si la campagne se passe sans que j'aie l'occasion de charger à la baïonnette, je donnerai ma démission d'officier après la guerre !

Ce jour-là même, ce magnifique soldat devait avoir la joie de charger et l'honneur de mourir.

D'autres acceptent avec plus de sérénité l'idée de passer une journée au repos ; je suis de ceux-là et je m'amuse à regarder quelques soldats de ma compagnie qui découpent un

beau mouton rencontré errant dans les champs... Ceux qui ont vécu pendant trente-six heures de quelques vieilles croûtes de pain peuvent comprendre l'intérêt que présente la préparation d'un gigot...

Comme il fera bon se reposer aujourd'hui, après les fatigues des jours précédents ! Les soldats étendus dans le pré dorment; les officiers, réunis par groupes, causent. Le colonel, avec son air malicieux et bonhomme, montre sa vareuse largement trouée par un éclat d'obus reçu la veille, et goguenarde :

— Voyez... une nouveauté... vêtement à jour... très pratique quand il fait chaud... Et puis le tailleur est si bon marché !

Tout à coup, un ordre parvient et nous nous mettons en marche vers l'est. Simple déplacement de réserve, pensons-nous...

12 *heures.* — Nous arrivons à Marcilly. Depuis trois heures nous marchons sous un soleil qui flambe. La gaîté du matin a disparu. Une chaleur atroce a desséché les bouches ; aussi, dès l'entrée dans le village, c'est la ruée vers les puits près desquels les soldats boivent goulûment. Puis c'est l'affalement le long des murs à l'ombre. Ah ! s'arrêter, se coucher, se reposer, dormir !...

Le commandant me donne un ordre :

— Encore un déplacement, — me dit-il en souriant, — avec votre compagnie, allez vous installer à la cote 124, à l'est de Marcilly.

Sur la route qui grimpe raide, je fais marcher mes quatre sections à cent mètres l'une derrière l'autre. Précaution exagérée, sans doute ; ne sommes-nous pas en réserve? Mais il ne faut pas non plus qu'un obus perdu puisse nous faucher tous ensemble...

Tiens ! En avant de nous et à gauche, à cinq mètres environ, des flocons de fumée blanche et brillante dans le ciel ! on dirait de gros nids en blanc duvet qui doucement se balancent; ce sont des éclatements d'obus. Je n'avais pas tort de me méfier... La cote 124 est en avant et à droite ; heureusement, car ici, l'emplacement ne serait pas sûr pour une troupe en réserve.

Nous marchons à travers champs « en ligne de sections par quatre... » Encore des éclatements d'obus devant nous... à huit cents mètres... Mais c'est sur la cote 124 qu' « ils » tapent !...

Derrière une petite levée de terre, je rassemble ma compagnie. La jumelle aux yeux, je fouille l'horizon : devant moi des chaumes, des champs de betteraves, une pente ascendante si dénudée qu'on y verrait, semble-t-il, se promener une fourmi ; je ne distingue aucun être vivant. A droite, les obus tombent sans interruption sur le village de Barcy ; mais c'est à deux kilomètres de moi... Bah ! avançons tout de même.

13 *heures.* — Du haut d'une crête je découvre toute la plaine à l'est de Barcy. A ma droite, des troupes amies avancent. Spectacle impressionnant. Les sections pratiquent la marche par bonds et par « infiltration »; on voit de petits points noirs surgir du sol, gicler, s'aplatir pendant quelques secondes, puis rebondir de nouveau... Des obus éclatent sur ces troupes ; parfois rien ne remue plus, tous les hommes restent tapis derrière les petits tas de gerbes... on se demande s'ils sont tous morts. Quand une rafale tombe juste sur les camarades, je contracte les épaules comme si quelque chose s'effondrait sur moi et je dis : « Oh !... » Ces troupes avancent et reculent alternativement, leur tâche est rude et elles auraient besoin d'être soutenues. Parfois, des traînées de fuyards semblent des retroussis que fait un vent d'orage à la surface d'une rivière; mais cela ne dure pas : bientôt ils recommencent à courir vers l'ennemi.

Voici l'instant le plus angoissant qu'un chef puisse vivre. Qus sais-je sur la situation? Rien. Les circonstances n'ont pas permis la transmission normale des ordres. Pour moi la bataille est un mystère. Où est l'ennemi? Quelle est sa force? Quelle mission a été donnée à la division? Où sont les troupes amies? Derrière moi, personne... à gauche, un long espace de silence et de solitude... j'ai l'impression que ma compagnie est toute seule sur le champ de bataille, avec les troupes que je vois avancer à deux kilomètres... ! Je risque peut-être d'être tourné, coupé, enlevé... Mes hommes me regardent, je sens que certains devinent ma perplexité, bien que j'affecte une

attitude indolente et calme... Le temps presse, et de l'ordre que je vais donner dépend la vie de mes hommes.

Toute la difficulté du métier de chef est là. Remarquez-le, ce problème qui m'angoissait à ce moment-là est le même — proportions gardées — que celui qui troubla Grouchy : «Faut-il rester sur place ou faut-il marcher au canon?... » Moi, je me dis : « Faut-il continuer à marcher vers la cote 124 ou aller renforcer les troupes qui, là-bas, ont besoin de moi?... » Terrible dilemme!... que l'enjeu en soit le salut d'un empire ou la vie de deux cent cinquante hommes...

Sans doute, pensais-je. les camarades ont besoin de renfort, mais le mouvement qu'ils exécutent est-il si important que, pour les appuyer, je doive négliger l'ordre reçu? On m'a dit d'aller à la cote 124 et non ailleurs... Et cependant comme c'est tentant d'aller là-bas !... je serais peut-être celui qui « sauve la situation »...

Un plan vient de lever dans mon esprit; il me semble magnifique. Tout à l'heure en passant à Marcilly j'ai entendu un officier d'artillerie dire :

— Voilà deux jours qu'une teigne de batterie allemande tire sur Barcy et nous ne pouvons pas la repérer.

Or, j'observe la direction d'où viennent les détonations... les échos... Mais je ne me trompe pas ! Cette fameuse batterie, elle est là, devant moi... juste dans mon secteur ; à deux ou trois kilomètres peut-être... Si j'essayais de l'enlever à la baïonnette? Je connais mes hommes, ils me suivront partout... Quel beau coup ce serait ! Je communique mon projet à un chef de section, des hommes entendent.

— Mon vieux, dit l'un à son voisin, çà y est, numérote tes abatis pour les retrouver plus tard ; on va travailler.

13 *heures* 1/2. — Nos minces colonnes serpentent dans les champs. Miracle ! ni balles ni obus. Celà ne dure pas... On entend des sifflements comme les cinglements d'un jonc dans l'air ; ce sont les balles. Je commande : « En tirailleurs !... marche par bonds ! »

Personne n'a peur ; ce n'est que ça, des balles !... Je ressens un énervement bizarre qui me rappelle celui que j'éprouvais avant de « passer une colle » à l'École militaire ; mais il y

a en plus une gaîté ; moi qui ne plaisante jamais, j'éprouve le besoin de rassurer mes hommes en leur adressant des « bons mots »... idiots d'ailleurs; cela n'empêche pas mes soldats d'en rire et de me répondre eux aussi par des traits d'esprit de leur cru...

Et vraiment, c'est « pour m'amuser » qu'à chaque arrêt, je reste debout, en cible.

— Mon capitaine, couchez-vous, ils comptent vos côtelettes ! — me crie un « pantruchard » de la 2e section.

En effet, les sifflements se serrent autour de moi ; passant sous un pommier je vois des brindilles coupées tomber à mes pieds avec leurs fruits : « Hein, dis-je, sont-ils gentils, les voilà qui nous offrent des pommes ! »

Et je fredonne :

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches...

Mais ce plaisir du risque, tout le monde veut le goûter — ou peut-être chacun a-t-il l'orgueil de prouver qu'il n'a pas peur — car voici que les sous-officiers, les caporaux, les soldats, tous enfin dédaignent de se coucher.

Je me fâche... je hurle : « Couchez-vous, ou je vous casse la g... »

Contraste comique, à côté de moi un soldat se colle au sol. A chaque rafale de balles, bien que ses joues touchent la terre, il trouve encore moyen de s'aplatir davantage. On dirait qu'il mord dans le chaume...

— Pan, ça y est, j'en retiens une ! — dit un homme à côté de moi, et il secoue sa main ensanglantée.

De temps en temps un soldat s'arrête derrière un tas de gerbes ; on le voit dérouler quelque chose de blanc, son paquet de pansement. J'ignore s'il y a beaucoup de blessés, la compagnie occupe un front de cinq cents mètres...

14 *heures*. — Nous n'avons pas encore tiré un coup de fusil. A chaque arrêt, je fouille le paysage, je ne vois rien que des champs et des crêtes immobiles ; seul l'air chaud danse devant mes yeux. Où sont-« ils » donc? Que ne donnerais-je pas pour « les » découvrir ! Les balles tombent maintenant

autour de nous ; chaque point d'arrivée est marqué par un petit nuage de poussière. Nous sommes arrêtés derrière de petits tas de gerbes d'avoine...

Tiens ! quelque chose a bougé derrière une haie, à mille mètres de nous... Bonheur ! ce sont « eux ». Je crie :

— Feu à volonté ! à mille mètres !... Sur la haie à gauche du champ jaune ! Commencez le feu ! — La hausse est bonne, j'observe les points de chute des balles, mais j'ai beau regarder, je n'ai pas le plaisir de voir dégringoler des ennemis : ils doivent être terrés.

Tout à coup, l'atmosphère semble déchirée comme par le cri de ces puissantes sirènes qu'on entend au Creusot : un obus arrive... Tout le monde se couche. Un fracas... l'éclatement s'est produit cent mètres en avant... Je pense : c'est un « coup court ». En effet trois secondes après le « coup long » mugit au-dessus de nos têtes... Nous sommes repérés... il faut sortir de la zone battue avant le tir d'efficacité...

— En avant ! pas de course !

Les hommes bondissent comme des chevaux qu'on vient d'effaroucher. — Il était temps : la rafale s'abat derrière nous et ravage le sol.

On avance encore, mais quelle chaleur ! De ma gorge, il ne sort plus que des sons rauques. Les hommes ne plaisantent plus. De-ci, de-là, les shrapnells tombent. Ah ! si nous pouvions arriver jusqu'à la haie ! Là est le soutien d'artillerie, on le bousculerait.

Une explosion formidable, près de moi. Un gros obus percutant vient de tomber, le sol a tremblé jusqu'à des profondeurs inouïes. Quand le « souffle » a passé sur moi, mon képi s'est envolé et ma respiration s'est arrêtée brusquement comme lorsque — placé sur une escarpolette — on se sent descendre dans le vide. Une colonne de fumée et de poussière, rouge et noire, s'élève haute comme un monument.

Plus loin, d'autres obus pleuvent ; il me semble que l'un d'eux vient d'exploser sur un groupe de soldats couchés derrière des gerbes. Ç'a été comme lorsqu'on jette une grosse pierre au milieu d'une mare : mille choses horribles ont rejailli en l'air. Les hommes autour de moi sont pâles ou congestionnés...

15 *heures*. — Toujours sur le même emplacement. J'ai beau regarder derrière moi, aucune troupe n'appuie notre mouvement. Je ne puis cependant pas avoir la prétention d'enfoncer la ligne ennemie avec ma seule compagnie?

Les obus et les balles à la fois. Impossible de quitter nos abris de gerbes. Le temps me semble terriblement long...

Ai-je eu peur à ce moment? Je crois bien que oui. Je perçois encore la contraction de mes sourcils haut relevés, j'entends les battements précipités de mon cœur. De grosses gouttes de sueur coulaient sur mon front... Mais en même temps une pensée m'exhortait : « Allons ! tiens-toi ! »

Et mes hommes étaient comme moi : mais ils continuaient à tirer comme si de rien n'était.

Au combat, les sentiments changent vite. Peu après ce fut comme une acceptation : « Tant pis, advienne que pourra ! je vais être tué dans quelques secondes peut-être ; autant mourir de cette manière-là que d'une autre. » J'entendis un soldat dire : « F.... pour f...., j'aime autant en dégringoler le plus possible... »

Mais comment dépeindre les mille états d'âme de l'homme en danger de mort, depuis l'invocation à la puissance divine jusqu'au juron grossier?... Je me souviens même qu'à certains moments nous ne pensions à rien du tout...

La crainte de la mort et le courage de mourir sont étroitement joints en ces moments-là.

15 *heures* 1/4. — Nous entendons des crépitements précipités, l'air est peuplé de balles ; il semble que passe un vol de moustiques : les mitrailleuses s'en mêlent ! Inutile de rester plus longtemps sur ce terrain trop découvert. Allons voir si vers la gauche, où j'aperçois des arbres, il n'y aurait pas un défilement favorable. Je commande le déplacement latéral :

— A gauche, marche, pas de course !

Balles et obus redoublent. Pendant quinze cents mètres c'est une ruée vers les arbres ; quand nous entendons le sifflement de la trombe de fer, nous nous aplatissons ; la rafale passe : vite debout, un nouveau bond ; on dirait des pantins qu'une invisible ficelle fait se dresser et se coucher à volonté... Miracle ! l'éclatement se produit toujours un peu en arrière ; nous

sommes en avance de cinquante mètres environ sur le centre de la rafale ; les artilleurs ennemis doivent à chaque coup faire une erreur angulaire d'un millième.

Enfin nous voici dans un ravin, à l'abri. Les blessés légers arrivent peu à peu. Bien après eux, très calme, au pas de promenade, une fleur aux lèvres, un de mes sergents dont la bravoure à chaque affaire nous émerveille : c'est Le Marchand — celui-là même qui, quatre mois plus tard, à Soissons, devait mourir en criant à sa section qu'il entraînait à l'assaut : « Je suis f.... ! Passez-moi dessus ! »

D'abord, personne ne dit mot. Chacun est occupé à reprendre souffle, la main sur le cœur qui bat fort... Ensuite, c'est la réaction de joie ; tout le monde rit ou s'exclame : « Quelle dégelée... Ah ! mon vieux !... ouf ! »

Et puis : « Ah ! les cochons ! Ils nous avaient repérés à l'avance... pas de danger qu'ils se montrent, les lâches !... Ils ne sont bons qu'à envoyer des marmites de loin... Il faut y aller à la baïonnette. »

Je reforme les escouades, les sections ; je remplace les gradés absents. Je commande :

— Lignes de sections par quatre, intervalle vingt-cinq pas, en avant ! marche !

Et nous repartons pour revivre un drame identique.

Toute la journée ce fut ainsi. Les compagnies du régiment, tel le flot qui revient indéfiniment battre la falaise, avançaient vers les lignes ennemies jusqu'à ce qu'un feu trop violent les obligeât à reculer... Alors elles se repliaient, mais c'était pour rebondir quelques instants après. L'ennemi, étonné de ces coups de boutoir ininterrompus, à chaque fois changeait un peu de place... Il devait se demander jusques à quand il en viendrait de ces hommes acharnés...

Malheureusement je ne pus jamais atteindre la batterie ennemie que je m'étais proposée pour objectif ; elle était trop bien soutenue par des troupes retranchées... Et puis, je ne sus jamais exactement où elle se trouvait.

Au loin on entendait le canon... C'est le 7e corps, disait-on... Il avance !... non, il recule !... non, il avance !

Vers dix heures du soir, toujours aux environs de Marcilly,

nous couchâmes dans un champ d'avoine, près d'une meule de paille. La nuit était belle, d'une fraîcheur exquise. A deux kilomètres de nous les maisons de Barcy flambaient ; sur les visages des hommes couchés, je voyais se jouer les lueurs de l'incendie...

Tout en somnolant, je pensais : « Sommes-nous vainqueurs? Sommes-nous battus? » — Nous étions vainqueurs !

JEAN DES VIGNES-ROUGES

UN MUSICIEN FRANÇAIS

ALBÉRIC MAGNARD

Seul, comme il avait fait sa vie, comme il avait accompli sa tâche d'artiste, il a voulu faire sa guerre, défendre jusqu'au bout son foyer contre la ruée barbare, et mourir en vrai Français. A ceux qui s'honorent d'avoir été les amis d'Albéric Magnard et qui savent quelle force vive perd en lui notre art, sa fin héroïque apparaîtra intimement d'accord avec le fier exemple de son existence et le caractère de l'œuvre considérable, trop longtemps méconnue, qu'il laisse à son pays. Nul mieux que lui, sans doute, n'aurait su chanter l'aube prochaine de liberté et de justice vers laquelle, irrésistiblement, tendent nos cœurs. Et certes aujourd'hui, — quand si peu de musiques, même illustres, peuvent nous distraire de la hantise de l'heure, — nulle, plus que la sienne, n'est digne de consoler nos deuils et d'exalter notre espérance, car nulle n'est plus noble, plus haute et plus profondément de chez nous.

*
* *

Vous connaissez les faits, rapides et tragiques. Non mobilisable, — il était né en 1865 à Paris, — Albéric Magnard avait voulu s'engager au début des hostilités. N'ayant pu y parvenir, il était resté dans sa propriété de Baron, près de Nanteuil-le-Haudouin, où, depuis plusieurs années déjà, il avait fui l'agitation parisienne et se consacrait tout entier à son

travail. Quelques semaines à peine avant la guerre, je l'y avais vu, plein de santé et d'entrain, mettant la dernière main à deux cycles de poèmes chantés sur des paroles d'André Chénier et de Marceline Desbordes-Valmore, dont il ne reste, hélas ! plus aucune trace.

A l'approche de l'ennemi, Magnard avait éloigné sa femme et ses deux filles, décidé à accomplir tout entier ce qu'il considérait comme son devoir, et à empêcher, fût-ce au prix de sa vie, l'envahissement du logis, où il avait rassemblé et complété les précieuses collections d'objets d'art qui lui venaient de son père, et où, s'étant lui-même fait son éditeur, il conservait les matériels et les planches de ses œuvres gravées. Le 3 septembre au matin, tandis que l'armée allemande occupait Baron, de nombreuses troupes en armes, attirées sans doute par le mystère de cette demeure isolée, à l'entrée du village, envahissaient le parc, la terrasse du « Manoir des Fontaines », saisissaient brutalement le beau-fils d'Albéric Magnard, en train de pêcher dans l'étang voisin, et attachaient à un tilleul cet infortuné jeune homme, qui, grâce à ses habits de campagne, put se faire passer pour le jardinier, et ne dut la vie sauve qu'à ce subterfuge. En sa présence, des salves étaient tirées sur la maison. D'une fenêtre du premier étage partaient deux coups de revolver, abattant deux hommes. Après avoir en vain sommé Magnard de se rendre, les officiers allemands décidèrent de mettre le feu au « Manoir des Fontaines » au moyen de grenades et de bottes de paille apportées en hâte, tandis que les soldats commençaient à dévaliser les pièces du rez-de-chaussée. Mais bientôt les flammes les chassaient et envahissaient la maison tout entière...

Lorsque, après le départ précipité des Vandales et l'infléchissement subit vers l'Est qui devait marquer l'effondrement de leur poussée offensive, de pieuses mains voulurent procéder au déblaiement des ruines, ce ne fut qu'à grand'peine qu'elles trouvèrent, — au milieu des objets d'art réduits en miettes, des tableaux brûlés, des tapisseries et des partitions calcinées, — ce qui restait d'Albéric Magnard, non loin de la montre de son père qu'il portait toujours, et de quelques feuillets déchiquetés du manuscrit de *Bérénice*, l'œuvre

de prédilection à laquelle avait été sa dernière pensée. Toute sa bibliothèque musicale, tous ses manuscrits, — à l'exception de celui de la *Quatrième Symphonie* resté providentiellement à Paris, — étaient consumés, toutes les planches de ses œuvres gravées étaient fondues. Le manuscrit de la partition d'orchestre de *Guercœur*, laissé en dehors de la maison incendiée, avait disparu, dans des conditions demeurées mystérieuses.

De même que, ces temps derniers, nos chefs d'orchestre ont commencé à rendre à la mémoire d'Albéric Magnard l'hommage réparateur qu'ils lui doivent, on aime à penser qu'une de nos grandes maisons françaises d'édition tiendra à honneur, après la guerre, de répandre largement l'œuvre diverse, ample et profonde que la brutalité teutonne n'a tout de même pas pu nous ravir. Trois drames, quatre symphonies, quatre morceaux d'orchestre, de nombreux ouvrages de musique de chambre et de chant [1] sont là pour nous montrer comment l'art d'Albéric Magnard, tout en restant le plus fortement imbu de la grande tradition classique, fut aussi le plus vivant et le plus personnel de sentiment et de langage.

*
* *

Il est quelques amis de la musique qui considèrent la liberté d'esprit comme un des bienfaits de l'existence, et qui, — sans souci du tardif snobisme des salons ou de la politique souvent intéressée des chapelles, — éprouvent une véritable joie

1. Ouvrages d'Albéric Magnard. 1° Propriété des éditeurs : *Suite d'orchestre dans le style ancien* (op. 2), réduction piano, chez Maquet. *Trois pièces* pour piano (op. 1), *Six Poèmes en musique*, pour chant et piano (op. 3), *Yolande*, drame en un acte (op. 5), partition piano et chant, chez Choudens. *Première et deuxième Symphonies* (op. 4 et 6), réductions piano, chez Rouart et Lerolle. *Promenades*, sept pièces pour piano (op. 7), chez Durand.

2° Propriété de l'auteur. En dépôt, à Paris, à l'*Édition Mutuelle*, 269, rue Saint-Jacques : *Quintette* (op. 8), pour piano et instruments à vent. *Chant Funèbre* (op. 9), *Ouverture* (op. 10), *Hymne à la Justice* (op. 14), *Hymne à Vénus* (op. 17), partitions d'orchestre. *Troisième Symphonie* (op. 11), partition d'orchestre et réduction piano. *Sonate* (op. 13), piano et violon. *Quatre poèmes en musique* (op. 15), chant et piano. *Quatuor* à cordes (op. 16). *Trio* (op. 18), piano, violon et violoncelle. *Sonate* (op. 20), piano et violoncelle. *Quatrième Symphonie* (op. 21), inédite. *Guercœur* (op. 12), *Bérénice* (op. 19), tragédies en musique. Partitions chant et piano.

à découvrir, au milieu de la médiocrité ambiante, un vrai tempérament de musicien, d'où qu'il vienne et à quelque milieu qu'il appartienne. Ceux-là n'ont pas oublié la soirée du 14 mai 1899, où se manifesta, pour la première fois à Paris, la forte et savoureuse individualité d'Albéric Magnard. Suivant l'exemple de Berlioz et de Wagner, le jeune musicien, dédaignant les intermédiaires d'usage, avait voulu mettre le public à même d'apprécier directement un choix presque entièrement inédit d'œuvres de sa composition. Dans ce but, il avait loué un local, constitué un orchestre et assumé lui-même la direction du programme.

A vrai dire, quelques-uns, parmi les auditeurs et les professionnels qu'une curiosité inégalement bienveillante avait réunis au Nouveau-Théâtre, connaissaient déjà le nom d'Albéric Magnard. Ils savaient que, — fils du subtil et incisif chroniqueur et directeur du *Figaro*, — après avoir traversé quelque temps au Conservatoire les classes de Massenet et de M. Théodore Dubois, il avait fait la majeure partie de ses études musicales sous la direction de M. Vincent d'Indy. Un guide de ce mérite suffisait à garantir la solidité d'une formation artistique, qui, — mise au service d'une sensibilité ardente et vivace aux prises avec la vie, — devait donner, par la suite, de si beaux résultats.

Il n'est pas inutile d'ajouter que, loin de vouloir user des moyens puissants qui étaient à sa discrétion pour répandre ses premiers essais, Albéric Magnard, déjà immuable dans sa règle de vie, semblait, au contraire, avoir apporté. jusque-là, un soin jaloux à s'isoler dans son travail. Jouissant d'une situation personnelle indépendante, sensible aux manifestations de pensée les plus diverses, — je n'en veux pour preuve que le substantiel article qu'il publia ici même en 1894, sur la *Synthèse des Arts* [1], — il eût pu se borner à faire de la musique le plus bel ornement d'un opulent dilettantisme. Mais l'ardeur créatrice qui bouillonnait en lui eût stigmatisé comme une lâcheté une telle capitulation. Parmi tous les chemins qui s'offrent à un artiste, il choisit, sans hésitation, et suivit, sans défaillance, le plus long, le plus escarpé, celui qui

1. *Revue de Paris*, 15 septembre 1894.

conduit parfois, après bien des luttes, vers les cimes de la gloire, mais jamais vers les tranquilles clairières des honneurs officiels ou des succès d'argent.

Une *Suite d'Orchestre* dans le style ancien, solidement construite, une première *Symphonie* en *ut* mineur, riche en promesses, entendue en partie à la *Société Nationale*, un drame en un acte, *Yolande*, témoignaient déjà, chez Magnard, malgré un peu d'encombrement polyphonique et des transitions harmoniques heurtées, un don frappant d'invention rythmique et mélodique, et un souci de construction où se reconnaissait l'influence de M. d'Indy. Dans un poétique recueil de pièces pour piano, consacré à diverses *Promenades* faites en Ile-de-France, on avait pu, — sans méconnaître la tendresse contenue de l'*Envoi*, la preste élégance du *Bois-de-Boulogne*, la progression sonore de *Villebon*, la franche gaieté de *Saint-Cloud*, — distinguer particulièrement les esquisses sur *Saint-Germain*, pour son expression pénétrante; sur *Trianon*, pour l'harmonieuse pureté de son écriture fugale; et surtout sur *Rambouillet*, pour le charme intense de son pouvoir évocateur. Et certains avaient encore conservé le souvenir d'un *Quintette* pour piano et instruments à vent, dont la jeunesse primesautière, l'allure tout à tour passionnée, élégiaque, humoristique et joyeuse, — le souffle étonnant de certaine phrase de clarinette, — contenaient déjà en puissance, pour un œil exercé, toute la personnalité si tranchée de son auteur.

Au concert du Nouveau-Théâtre, Albéric Magnard révéla coup sur coup, outre deux *Poèmes en musique* d'une grande pureté de lignes, une *Ouverture*, un *Chant Funèbre*, et ses *Deuxième et Troisième Symphonies* pour orchestre. L'*Ouverture*, par la vivacité de son rythme et la concision de sa forme, n'était pas indifférente. Mais on pouvait lui reprocher une abondance excessive de dessins secondaires et une tension continuelle, encore sensibles dans les deux premières parties de la *Deuxième Symphonie*, du moins sous leur première forme. (Depuis, en effet, Magnard avait substitué aux *Danses et Fugues* un peu scholastiques qui constituaient le deuxième morceau de la *Symphonie*, un délicieux divertissement populaire, où il se retrouve tout entier.) Mais le *Chant Varié*, d'une si harmonieuse composition, et le *Final*, avec sa robuste gaieté,

l'impétuosité de ses développements, s'affranchissaient presque entièrement de ces inconvénients, interdits aux débutants médiocres. Il n'en restait plus trace dans le *Chant Funèbre*, dédié par Albéric Magnard à la mémoire de son père, où une pensée gravement recueillie se développe, sans un artifice de style, et où il semble, aujourd'hui, que nous entendions la réponse lointaine et apaisée de nos morts glorieux à la douleur chantante de ceux qu'ils ont laissés sur cette terre.

Avec cette poignante déploration orchestrale à la conclusion pacifiée, la *Troisième Symphonie*, qui clôturait le concert de 1899, forme un entier contraste. Ici, dans cette *Ouverture*, d'une sobre éloquence, dans ces *Danses*, pleines de fantaisie agreste, dans cette communicative *Pastorale*, dans ce *Final*, débordant de lumière et de joie, tout est décision, chaleur et vie. Aucun détail superflu ne vient nuire à la concision du plan, à la netteté d'une instrumentation volontairement classique, basée sur des « cordes ». Les thèmes, libérés de toute contrainte, loin de n'être, comme il advient si souvent, qu'un prétexte à d'ingrates combinaisons, possèdent une force et une véracité singulières.

Au lendemain du concert du Nouveau-Théâtre, — dont tant d'autres, pour qui l'art, loin de porter en soi sa récompense, n'est qu'un moyen de parvenir, auraient cherché à exploiter immédiatement le bénéfice, — Albéric Magnard rentra dans la solitude et le silence, d'où ses boutades tranchantes indiquèrent à tous qu'il n'entendait pas être importuné. Sans souci de la divulgation des œuvres passées, il se remit tout entier à l'élaboration des productions futures qui, seules, l'intéressaient dès lors, comme il advient pour tous les créateurs d'ordre supérieur. Ce fut d'abord, — indépendamment des tragédies musicales sur quoi je reviendrai plus loin, — une *Sonate* pour piano et violon, qui, par l'énergie concentrée de l'invention thématique, la richesse de la substance, l'originalité des rythmes, l'ardeur passionnée du sentiment, compte à mon gré, parmi les œuvres les plus achevées du genre qu'ait produites notre école depuis César Franck. Faut-il rappeler à cet égard la période initiale de l'*andante* et la conclusion apaisée du *final* ?

Quatre *Poèmes en musique* pour voix d'homme et piano,

d'un noble caractère, deux morceaux d'orchestre, un *Hymne à la Justice* et un *Hymne à Vénus* d'une pure essence avec leurs deux thèmes heureusement contrastés, lui succédèrent. Puis ce fut un *Quatuor à cordes*, d'envergure et de difficulté considérables, une des compositions les plus achevées, à coup sûr, qu'ait signées Magnard, et qui impose, dès l'abord, une impression de vitalité et d'énergie saisissantes. Le premier morceau, dont le développement est conduit avec une rare certitude, convient, à merveille, dans sa gravité un peu âpre, au libre essor d'une pensée qui s'est mûrie, on le sent, par le commerce quotidien des « *Derniers Quatuors* ». A l'exemple des grands *andantes* beethovéniens, une action intérieure anime le *Chant Funèbre*, dont la plainte angoissée s'apaise peu à peu dans un hymne fervent et comme surnaturel. Quant à la *Sérénade* et aux *Danses*, elles décèlent une virtuosité de réalisation, une fantaisie primesautière, qui confirment l'émancipation définitive d'une personnalité musicale.

Plus simple d'écriture, plus concis de proportions, mais d'une portée poétique sans doute moindre, est le *Trio* pour piano et instruments à cordes. Néanmoins, il contient le principe de cette abondance inventive, de cette logique d'écriture, de cette recherche continue de la grande expression classique, qui, mûries au contact des années, donnent au premier morceau de la *Sonate* pour violoncelle et piano tant de largeur attendrie, au *Scherzo* tant de variété dynamique, à l'émouvant *Chant Funèbre* tant d'éloquence persuasive et au *Final* tant de verve et de vigueur.

Voici enfin, terminée quelques mois à peine avant sa mort, la *Quatrième Symphonie*, la dernière œuvre d'Albéric Magnard, — à mon sens la plus complète, la plus parfaite qu'il nous ait laissée, — et une des plus belles œuvres dont puisse s'enorgueillir notre école française. Certes, elle possède toutes les qualités matérielles de ses aînées : cette magistrale sûreté de structure, ce style précis et direct, cette originalité morale surtout, répugnant à toute facile recherche d'excentrique singularité. Et ceci n'est guère fait, je le reconnais volontiers, pour lui concilier la faveur de certains de nos esthètes avancés. Mais dans la tumultueuse ardeur du premier morceau, l'extraordinaire ampleur lyrique du développement de sa

seconde idée, le rythme souverain du *scherzo*, la ferveur de l'*andante*, aux variations si heureusement amplificatrices, le puissant mouvement du *final*, couronné par un majestueux choral, vous sentirez une évolution, qu'annonçaient déjà le *Quatuor* et la *Sonate* de violoncelle, vers une conception plus expansive, une réalisation plus riche et plus diverse du drame sonore. Et la façon dont sont ici renouvelés les procédés de la construction cyclique vous fera comprendre comment cette forme, si injustement décriée et pourtant si magnifique, de la symphonie reste éternellement jeune et souple, quand, au lieu de n'être que l'appareil arbitraire de je ne sais quel dogmatisme rétrograde, elle apparaît comme l'expression *nécessaire et immédiate* d'une vie intérieure intense, et la notation harmonieusement ordonnée des complexités subjectives du sentiment humain.

*
* *

Tout en donnant, de la sorte, sa mesure dans la musique pure, Albéric Magnard ne négligeait pas le théâtre. Déjà, à vingt-sept ans, en 1892, il avait fait représenter à Bruxelles un drame en un acte, *Yolande*, où ne manquaient ni la spontanéité, ni le mouvement, mais qui, par sa forme un peu rude, avait quelque peu déconcerté les habitués du Théâtre de la Monnaie. En 1900, il achevait, et en 1904, il publiait le poème et la partition de *Guercœur*, « tragédie en musique » en trois actes. Je ne puis songer à considérer ici en détail l'œuvre qui prouve que, chez Albéric Magnard, le musicien de théâtre n'était pas indigne du symphoniste. Elle met à la scène l'angoissant problème de la survivance et oppose, dans un dramatique contraste, les félicités célestes du renoncement et la souffrance d'ici-bas. C'est ainsi que le héros Guercœur, qu'une soif insatiable de passion et de liberté avait entraîné une seconde fois sur cette terre, ne tarde pas à regagner définitivement les sphères supérieures d'une sorte de Paradis métaphysique, écœuré de n'avoir trouvé qu'oubli ou félonie chez la femme et le peuple qui, au cours d'une première existence, lui avaient juré une éternelle fidélité.

Quelque opinion que l'on professe sur la valeur philoso-

phique de ce poème, il est impossible de ne pas reconnaître que ses cinq tableaux, écrits en une langue évocatrice et colorée, sont infiniment supérieurs, par l'esprit et par le style, aux livrets ordinaires d'opéra. On a peine à comprendre ce qui leur a valu jusqu'ici la défaveur obstinée de nos pourvoyeurs de spectacles, pourtant accessibles à tant d'incurables médiocrités. Leur caractère se prête, en tout cas, particulièrement à la musique, — et à la musique d'Albéric Magnard.

Cette musique, qui s'adapte à l'action avec tant de zèle émotif et de logique tonale, possède certes l'intensité de mouvement, la véhémence d'invention rythmique des œuvres de concert que vous savez. Elles éclatent surtout au second acte, le plus développé de la partition, dans la partie terrestre du drame. Le poétique réveil de Guercœur dans la vallée parfumée, le chœur de la troupe légère des Illusions, qu'on dirait conçu par un Rameau qui aurait lu *Parsifal*, les remords de l'épouse infidèle, la trahison de l'ami déloyal, la révolution populaire sont rendus de façon frappante. Mais les ensembles mystiques du premier acte, auxquels s'opposent les supplications désespérées de Guercœur, puis surtout, au troisième acte, la solennelle prophétie de la Déesse Vérité sur les destinées futures du genre humain, et le quatuor vocal, où les Divinités compatissantes endorment de leurs voix murmurantes la souffrance de Guercœur, ont une beauté intellectuelle et émue, une pureté classique de lignes qui existaient déjà en puissance dans l'*Andante* du *Quintette* et de la *Première Symphonie*, dans la scène finale de *Yolande*, mais qu'Albéric Magnard n'avait jamais manifestées jusque-là avec tant de grandeur et d'expansion.

Plus heureux que *Guercœur*, le dernier ouvrage dramatique d'Albéric Magnard, *Bérénice*, publié à la fin de 1909, fut joué, à l'Opéra-Comique le 15 décembre 1911. Malgré le soin de l'exécution orchestrale et l'intelligence de la mise en scène du théâtre où s'est déroulée, depuis seize ans, grâce à l'autorité de M. Albert Carré, toute l'histoire musicale de notre pays, il ne semble pas que les interprètes, d'ailleurs fort consciencieux, auxquels avaient été distribués les deux rôles principaux, se soient avisés du véritable caractère d'une œuvre si éloignée des tendances du public et des musiciens d'alors, — œuvre

sans violence et sans « effets de théâtre », toute imprégnée de la noble simplicité, de l'atmosphère tendre et douloureuse de la tragédie classique. Sans doute, au cours d'une fière et mordante préface qui le dépeint tout entier, où il explique comment il conçut l'idée d'interpréter musicalement le sujet de *Bérénice* et pourquoi, sans toucher au chef-d'œuvre de Racine, il fut amené à réduire l'intrigue de son poème, au débat de conscience que résume si fortement l'*Invitus invitam* de Sénèque, Albéric Magnard avait décoché à ses lecteurs ces propos fallacieux : « Ma partition est écrite dans le style wagnérien. Dépourvu du génie nécessaire pour créer une nouvelle forme lyrique, j'ai choisi parmi les styles existants celui qui convenait le mieux à mes goûts tout classiques et à ma culture musicale toute traditionnelle. J'ai seulement cherché à me rapprocher le plus possible de la musique pure... Il est possible que la conception de la musique dramatique soit fausse. Je m'en excuse d'avance auprès de nos esthètes les plus autorisés. »

Aux critiques candides qui tombèrent dans le piège ou aux bons confrères, enchantés de l'aubaine, qui dénoncèrent avec horreur une scandaleuse sujétion, est-il besoin de répondre, une fois de plus, que ce qui prête à l'œuvre d'art toute sa force persuasive, c'est, non pas la théorie dont elle se réclame, mais *uniquement* le pouvoir expansif de la pensée créatrice qui l'anime? Et s'il était parfaitement loisible à Albéric Magnard de faire usage de thèmes générateurs et du style polyphonique, — si on doit même le louer hautement de s'être inspiré du principe poétique essentiel et vivifiant du wagnérisme, en faisant de la musique la conscience vivante de son œuvre, la source magique où le drame puise sa vie, il va de soi que rien, moins que *Bérénice*, ne ressemble à ces productions pénibles et pâteuses dont la servilité de tant d'honorables ouvriers d'art encombra, pendant de longues années, nos théâtres. Comme dans *Guercœur* et dans les œuvres précédentes, la construction générale, a, ici, la même harmonieuse proportion, les idées musicales, possèdent la même courbe extraordinairement étendue. Mais les rapports du discours orchestral avec une déclamation continuellement mélodique, sont ordonnés suivant une discipline toute individuelle, qui utilise curieusement les formes

de la musique symphonique et de la musique de chambre. De même, une subtile psychologie des caractères, éloignée de toute fadeur conventionnelle, trouve sans cesse pour s'exprimer le langage le plus approprié.

Je me bornerai à rappeler, à cet égard, l'ouverture qui contient toute la moelle du drame, l'attente angoissée de Bérénice, l'arrivée de Titus, l'ardente scène d'amour avec les chœurs lointains dans les jardins, — au deuxième tableau, la méditation de Titus, la scène du sacrifice, hachée par les féroces clameurs du peuple, — au troisième acte enfin, l'ultime entrevue des deux amants sur la trirème, le rythme puissant du chœur des rameurs, et surtout la poignante déploration de la Reine abandonnée, sacrifiant à Vénus la parure de ses admirables cheveux.

En vérité, cette scène finale de l'œuvre, où la concentration pathétique atteint à une profondeur peu commune, où l'émotion souveraine apporte avec elle la clarté, où le style le plus ferme et le plus éloquent répudie toute miévrerie, — réalise cet équilibre des facultés du cœur et de l'esprit qui permet à l'art d'atteindre son but suprême d'expression humaine. Et vous reconnaitrez dès lors, dans cette *Bérénice* à la fois si classique et si française, renouvelées par l'originalité naturelle d'un tempérament moderne, les vertus essentielles qui distinguent un opéra de Rameau ou une tragédie de Racine.

*
* *

A une époque qui connut la disgrâce de voir la marée montante des produits les plus grossiers du « vérisme » ou d'une esthétique de café-concert envahir le répertoire de nos théâtres lyriques, s'y installer avec impudence, et en chasser peu à peu toutes les œuvres françaises d'art élevé, — grâce à l'obtuse incompréhension du gros public, grâce aussi, hélas ! à nos mesquines disputes de chapelles, — il était inévitable que fussent méconnues la puissante individualité d'Albéric Magnard et la valeur singulière d'œuvres qui, même à la lecture, suffisaient à tirer hors de pair un musicien volontairement confiné dans sa retraite, loin des intrigues et de l'agitation stérile où se complaisait la soif de réclame de tant de ses congénères, et ayant,

à l'aurore de sa maturité, donné sa mesure dans tous les genres. Les partisans d'un art plus somptueux lui reprochaient sa forme souvent austère, sa polyphonie continue. Des amateurs distingués se déclaraient incommodés par ces flots de musique. Sauf quelques rares exceptions, les interprètes pénétraient mal l'esprit d'un style répudiant strictement tout remplissage d'écriture. Les adeptes exclusifs de raffinements sonores et de recherches harmoniques ne pouvaient goûter un tempérament aussi éloigné de leurs tendances et aussi peu soucieux d'évocation pittoresque. Et la majorité du public n'avait cure de cette indépendance altière qui ne lui faisait point d'avances et qui, semblant tourner le dos à la mode, en réalité la devançait.

Pourquoi insister sur ce fâcheux passé? La soudaineté de la crise qui a secoué le monde, et qui hausse nos cœurs vers de plus larges horizons, la disparition tragique d'Albéric Magnard, fidèle jusque dans la mort à son caractère et à sa foi, ont déjà remis tout au point. Nos sociétés de concerts, à peine rouvertes, se disputent la priorité de faire applaudir les œuvres qu'elles négligeaient depuis tant d'années, malgré l'intérêt qu'avait toujours suscité leur première apparition. Puisqu'il s'est trouvé naguère des auditeurs avertis capables d'apprécier la poésie d'un Jean Moréas, la puissance de pensée d'un Paul Claudel, et de goûter au théâtre autre chose que le divertissement superficiel et exclusif des yeux, il serait humiliant de songer qu'une élite du même ordre ne se rencontrera pas pour fêter la *Bérénice* latine d'Albéric Magnard, au jour où l'Opéra-Comique pourra nous la rendre avec une interprétation capable de mettre en valeur le sens profond de sa beauté.

Quant à *Guercœur*, on a tout lieu d'espérer que la nouvelle direction de l'Opéra, préoccupée, à juste titre, d'affirmer, dès l'abord, son indépendance clairvoyante, — et laissant de côté les ouvrages désuets dont les titres de circonstance masquent mal la vacuité inventive, — considérera comme un de ses premiers devoirs, au lendemain de la guerre, de lui réserver une place sur son programme, ainsi qu'au saisissant *Scemo* de M. Alfred Bachelet, arrêté par les événements dès le début de sa carrière. Qu'elle songe que le poème de *Guercœur*, obstinément écarté par ses aînées comme n'étant pas « du théâtre », est, de

l'avis de maints juges dignes de foi, extrêmement vigoureux et curieux. Plus varié que celui de *Bérénice*, plus capable sans doute de séduire les foules, il se prête particulièrement au luxe de présentation scénique qu'elle affectionne. Qu'elle n'oublie pas, non plus, l'accueil chaleureux qu'ont rencontré les auditions du premier et du troisième acte de la partition aux concerts, grâce au confraternel dévouement de MM. Gabriel Pierné et Guy-Ropartz. Et, pour peu que ses abonnés veuillent bien apporter désormais à l'audition d'une belle œuvre française le demi-quart de l'attention bénévole qu'ils prodiguaient naguère sans compter aux spectacles dansés ou aux plus médiocres productions étrangères, vous pouvez être pleinement rassurés sur l'avenir de *Guercœur*.

***

Ces propos sommaires auront-ils su vous faire entrevoir le sens profond des œuvres d'Albéric Magnard, vous inspirer le désir d'aller à elles, d'y goûter le langage spontané d'une individualité d'homme dont tous ceux qui surent franchir l'abord un peu brusque qui n'était, chez lui, qu'apparence, n'oublieront pas le caractère si sûrement cordial et l'intelligence si pénétrante? Tout en laissant, pour le surplus, le temps faire son œuvre de justice, nous débarrasser de toute la camelote musicale teutonne, et assurer aux grandes œuvres classiques et modernes, — quel que soit le pays qui les ait vu naître, — une place qu'aucun musicien ne songe, j'imagine, à leur contester sérieusement, — il est réconfortant pour nous de pouvoir ajouter le nom d'Albéric Magnard à tous ceux qui donnent à notre musique française un incomparable éclat : aux illustres ancêtres, tels que Rameau et Berlioz, — aux grands disparus d'hier : César Franck, Georges Bizet, Édouard Lalo, Ernest Chausson, Alexis de Castillon, Emmanuel Chabrier, — aux maîtres d'aujourd'hui : MM. Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Paul Dukas, pour ne citer que les noms essentiels, et sans parler des notables représentants de l'art académique et de la brillante pléiade des jeunes musiciens, prête à soutenir, demain, l'honneur du drapeau.

Il faudrait plaindre ceux qui, préoccupés de colorer de

patriotisme je ne sais quelles vieilles querelles de parti ou quelles incurables rancunes, songeraient, aujourd'hui, à nous interdire la joie de goûter, sans contrainte, tant d'œuvres qui expriment, en l'infinité de leurs apparences, la profondeur et la véracité du sentiment humain, sous le prétexte de sauvegarder notre originalité, ou dans la crainte vaine d'entendre qualifier de haïssable éclectisme une liberté d'esprit, sachant, certes, graduer ses admirations d'après ses préférences personnelles, mais aussi soucieuse de fuir un étroit exclusivisme qu'une trop complaisante réceptivité. N'est-ce pas, au contraire, pour notre France impérissable, la plus heureuse fortune que l'heure bénie où elle éprouve enfin le désir de se retremper dans les sources vives de son art, soit aussi celle où la richesse et la variété de son école ont, de l'aveu de maints étrangers, transporté de ce côté du Rhin la vie même de la musique ?

GUSTAVE SAMAZEUILH

DARDANELLES ET BOSPHORE[1]

En ce début de printemps, si gonflé d'espérances, les premiers coups de canon des flottes alliées contre les forts des Dardanelles ont résonné joyeusement en Europe occidentale. C'était un peu la fin de ce cauchemar de la campagne d'hiver, cheminant laborieusement à travers le labyrinthe des tranchées. C'était enfin l'offensive, et quelle offensive ! Elle allait se dérouler en pleine lumière, dans un pays de gloire, où chaque pas des armées éveille les échos d'une histoire magnifique. L'oppression s'apaisait, et l'intérêt allait devenir plus vif encore, s'il est possible. D'immenses conséquences apparaissaient : la liquidation du problème turc, naguère encore insoluble, mais auquel l'initiative allemande a fait prendre une tournure inattendue, et si favorable ; la reconstitution de l'union balkanique, orientée dans un sens favorable à la Triple Entente ; la délivrance de la Russie, pour laquelle va s'ouvrir la porte si longtemps murée sur la Méditerranée. Enfin, à ces éléments d'allégresse s'ajoutait la séduction que suscite, par lui-même, ce nouveau théâtre d'opérations. A côté des souvenirs historiques, la beauté du pays s'évoquait ; pour être empruntée surtout aux *Orientales*, la splendeur de ces rivages n'en chante pas dans nos têtes avec moins de sonorité, et tous, même les moins lettrés, éprouvaient confusément ce qu'il y a toujours d'attirant, et d'un peu héroïque, dans le spectacle que présente un détroit, victorieusement enfoncé au travers d'un continent.

Ces sentiments sont justifiés. L'intérêt géographique des

1. Voir la carte à la fin de l'article.

Détroits ne le cède pas à l'attrait que leur valent déjà leur importance politique, économique, et leur gloire historique. Il n'est pas jusqu'aux épisodes géologiques de la formation du pays qui ne soient pittoresques, et sortent de la banalité. Le caractère le plus curieux sans doute de cette formation, c'est qu'elle date d'hier. Ces rivages, les plus vénérables peut-être dans l'histoire de l'humanité, puisqu'ils ont guidé l'expédition des Argonautes, vu naître et périr Troie, sont parmi les plus jeunes dans l'histoire de la terre ; et leur forme actuelle s'est fixée à une époque si proche, que l'homme a certainement été témoin des dernières transformations. Ainsi, à peine ce pays était-il préparé pour l'histoire, que celle-ci en prenait possession, s'y développait avec magnificence ; elle ne l'a pas encore lâché.

Jusque dans la seconde moitié de l'époque tertiaire, rien n'évoque encore les trois mers, ni les détroits par où elles se rejoignent. Une immense nappe d'eau, peu profonde, la « mer sarmatique », s'étend sur tout le Sud-Est du continent européen, des abords de Vienne jusqu'au delà du Caucase. Cette mer disparaît pendant la période pliocène (la dernière du Tertiaire), et les formes actuelles commencent à s'esquisser timidement. Sur le socle continental émergé s'installent des lacs d'eau douce, de faible profondeur, mais de large étendue. L'un d'eux occupe le Nord de la mer Égée ; un autre l'emplacement de la mer de Marmara ; un troisième enfin, celui de la mer Noire. Entre ces lacs commencent à serpenter des émissaires fluviaux, déversant le trop-plein d'une nappe dans l'autre, et de là dans la lointaine Méditerranée, qui ne s'avance guère plus loin que le Sud de l'Archipel ; ce sont les futurs détroits, qui naissent ainsi à la vie comme des fleuves larges, peu encaissés, reliant les grands lacs égéens, à la manière d'une Néva versant au golfe de Finlande les eaux des lacs Onéga et Ladoga, d'un Saint-Laurent recueillant le débit des Grands Lacs d'Amérique.

Cependant, cette terre instable n'a pas terminé ses transformations. A la fin du Pliocène, la région se relève ; les lacs se rétrécissent et se fragmentent. A travers le socle qui s'exhausse, le fleuve qui roule vers le Sud-Ouest les eaux du Pont-Euxin creuse activement son lit pour maintenir sa direction :

il s'enfonce en une rainure de 250 à 300 mètres de profondeur, dont la largeur varie avec la dureté des roches auxquelles le courant a affaire. Mais le sens du mouvement qui affecte le socle ne tarde pas à changer. Au début du Quaternaire, voici qu'un affaissement se manifeste à travers la plus grande partie de la région. Le Nord de la mer Égée s'enfonce, et la Méditerranée l'envahit, ne respectant que quelques bosses montagneuses, qui émergent en îles. Des effondrements plus nets encore se déclanchent sur l'emplacement de la Propontide, le débitant en fosses orientées de l'Est à l'Ouest, où pénètrent, par le fragment de vallée submergée qui est devenu le détroit des Dardanelles, les eaux de la Méditerranée. Enfin, ces mêmes eaux envahissent à son tour le Bosphore pour se glisser dans le bassin de l'Euxin, affaissé lui aussi, et transformé également en mer. La vallée fluviale, fragmentée et noyée, se change ainsi en deux bras de mer, transformation qui eût mérité d'autant mieux d'être célébrée par les plus audacieuses métaphores de la mythologie, qu'elle se produisait à l'âge où les dieux de l'Olympe se manifestaient encore familièrement aux yeux des mortels. D'ailleurs, ces formes sont si jeunes, qu'elles ne sont pas entièrement fixées. Il s'est produit, depuis l'affaissement du pays et son envahissement par la mer, un léger mouvement de relèvement, qui dans l'Hellespont a porté des couches quaternaires à 13 mètres de hauteur au-dessus des flots. Enfin, des tremblements de terre violents continuent à secouer le bord des fosses d'effondrement de la Propontide ; celui de juillet 1894 a gravement endommagé Constantinople et la côte de Bithynie.

Ainsi la nature des détroits participe à deux origines. Ils sont des vallées, creusées par un fleuve puissant, et fortement burinées à travers le socle ; on y trouve donc le pittoresque et l'imprévu des talwegs, les méandres, les étroits et les dilatations, l'apparition inattendue des vallons affluents. En même temps, leur rôle de bras de mer leur donne la majesté des flots déroulés entre les hautes falaises, et aux deux extrémités le contact avec la masse imposante des mers voisines. D'autre part, entre les deux passes s'allonge une mer qui n'est elle-même qu'un vaste détroit, comme mêlée à la terre par ses golfes profonds, ses îles ou presqu'îles ; nulle part sur ses flots

un navire n'est éloigné à plus de 50 kilomètres d'une côte. Il en résulte que de Ténédos jusqu'à la mer Noire, le paysage maritime est intimement lié au paysage continental ; la variété de celui-ci entraîne donc les transformations du premier. Aussi la vallée submergée des Dardanelles ne ressemble-t-elle pas à la vallée submergée du Bosphore ; leurs formes, leur aspect, leur rôle historique et économique sont tout différents, parce que les fragments du socle continental où elles sont encaissées ne se ressemblent guère. Il faut donc les étudier séparément, et entre les deux considérer à part les fosses profondes et contournées de la Propontide.

LES DARDANELLES

Au Nord-Est de la mer Égée, lorsqu'on a dépassé la pointe et le phare de Ténédos, dont les pentes rocheuses et dénudées, de teinte jaunâtre, se relèvent peu à peu vers l'Est en un double sommet où s'érige un couvent orthodoxe, on voit se dégager droit vers l'Orient une large ouverture de plus de 3 kilomètres, à peine dominée par des croupes basses d'une cinquantaine de mètres ; le cap Ellès à gauche, à droite le cap Sigée avec le tombeau d'Achille, plus riches de souvenirs historiques que de pittoresque. C'est l'entrée de la célèbre passe des Dardanelles, que les anciens appelaient Hellespont. En dépit de la largeur de la nappe d'eau, l'origine fluviale du détroit se révèle bientôt par ses formes. Le long de la soixantaine de kilomètres que l'on compte entre le cap Ellès et le débouché sur la Propontide à Gallipoli, les sinuosités du cours, les inégalités de largeur, et au contraire l'identité de profondeur, évoquent le tracé et la configuration de l'ancienne vallée. Les deux coudes accentués de Nagara et de Tchanak indiquent vraisemblablement la présence de roches plus dures, à l'existence desquelles a dû s'adapter le tracé du cours d'eau. La même cause explique en partie l'étroitesse de cette zone du détroit ; la nappe d'eau s'y rétrécit à 1 700 mètres devant Nagara, et à 1 270 à Tchanak ; or, la largeur moyenne est de plus de 4 kilomètres, et atteint 7 kilomètres et demi au Sud, sous le village d'Erenkeuï. Quant à la profondeur, elle est d'une

soixantaine de mètres ; la ligne des grands fonds dessine un ruban étroit, qui reproduit fidèlement le tracé du creusement maximum de l'ancien fleuve. Pour compléter la ressemblance avec le cours d'eau disparu, il ne manque même pas le courant; à la surface du détroit l'excès des eaux douces de la mer Noire et de la Propontide s'écoule avec rapidité vers la Méditerranée, tandis qu'en profondeur un contre-courant compensateur entraîne vers le Nord-Est les eaux plus salées, donc plus lourdes, de la mer Égée. La vitesse moyenne de ces eaux de surface est de près de 3 kilomètres à l'heure; elle dépasse 8 kilomètres dans la zone rétrécie, où le courant, quittant à Nagara la côte asiatique, vient lécher en face de Tchanak le littoral d'Europe, où il est parfois capable de gêner la navigation.

Pour un bras de mer, ce sont là des caractéristiques modestes et assez singulières ; cependant, la largeur des Dardanelles est encore bien supérieure à celle du Bosphore, qui n'est guère que de 1 500 mètres en moyenne, et s'abaisse à 600 mètres. Cette supériorité de dimensions, qui fait des Dardanelles un passage beaucoup moins pittoresque que celui du Bosphore, tient à la nature du sol dans lequel est entaillé le détroit. L'Hellespont est enfoncé dans des couches presque horizontales, à peine plissées, de roches sans consistance, sables, argiles, et surtout marnes et marno-calcaires, blancs ou jaunâtres, à peu près identiques d'un bout à l'autre du détroit. Dans cette masse peu résistante, l'ancien courant fluvial avait pu déblayer une large vallée à laquelle le détroit s'est adapté. De même, quoique le creusement de la rainure ait été effectué à une date récente, les bords ont rarement gardé de la raideur ; l'érosion travaillant avec aisance dans ces roches tendres a adouci les contours, transformé les escarpements en croupes arrondies ; les falaises sont rares, et on ne les trouve guère qu'aux points où les vagues, poussées par les vents du Nord-Est, entretiennent par le sapement la fraîcheur des formes. Enfin, ce rebord côtier est entaillé par de nombreux ravins dont les abondantes pluies d'hiver ont sillonné ce sol imperméable ; mais ces vallées secondaires ne dessinent aucune anfractuosité dans laquelle la mer ait pu pénétrer, car les torrents qui y aboutissent, chargés de débris que la moindre pluie arrache à ce sol peu résistant, les déposent dans leur cours

inférieur et forment ainsi de petites plaines alluviales qui tendent à empiéter sur le domaine des flots. A droite, l'Ægos Potamos dessine une légère pointe deltaïque; au Sud le Menderès (l'ancien Scamandre), a colmaté le golfe qui est devenu la plaine de Troie, et rattaché à la terre le promontoire de Sigée. A Tchanak, c'est le Gordius, appelé aujourd'hui fleuve jaune (Sary-Tchaï) à cause de la couleur de ses eaux chargées de dépôts, qui a projeté dans le détroit la protubérance alluviale à laquelle est due en partie l'étroitesse particulière de cette section.

Ainsi les bords du détroit se révèlent monotones, uniformes ; les pentes gris-jaune qui descendent sans raideur vers les flots manquent de variété et de pittoresque. La végétation ne transforme ni ne rehausse ce médiocre paysage. La plupart des croupes sont nues ; d'autres portent des maquis, et quelques maigres bois de pins. Des champs de céréales s'aperçoivent çà et là sur les pentes douces ; les vignes sont assez abondantes sur la côte d'Asie, autour de Lapsaki et de Tchanak. Mais une grande partie du sol est une friche, à végétation insignifiante. Si près de la mer Égée, on s'attendrait à trouver ici l'épanouissement de la flore méditerranéenne ; mais l'absence de montagnes qui pourraient être un abri livre la région à l'influence des vents froids du Nord-Est ; le thermomètre descend chaque année à — 10 et — 11° dans la plaine de Troie ; l'hiver y est long, régulièrement accompagné de neige, et surtout de violentes averses, de sautes de vent, qui se prolongent jusqu'en juin, étranglant le printemps pour passer tout d'un coup à l'été. Aussi l'olivier est-il rare, caché au creux des abris ; ce sont les tilleuls, les platanes, les chênes, enfin les pins, que l'on voit former les débris des forêts.

A mesure qu'on s'élève sur les pentes, cette impression de monotonie du paysage tend à se confirmer encore. Vers l'altitude de 250 mètres, on débouche sur une sorte de large plateforme, découpée en lanières par une foule de ravins, et accidentée de quelques bosses arrondies : ce plateau, que nous retrouverons, d'altitude égale, mais d'un dessin plus ferme, sur le Bosphore, paraît représenter la surface largement façonnée par l'érosion sur laquelle s'est installé le cours de l'ancien fleuve. Cette vieille surface, peu à peu relevée, en

s'éloignant du détroit, vers 300 mètres d'altitude, forme presque toute la péninsule de Gallipoli, ou Chersonèse de Thrace ; cependant le pays n'est pas plat, à cause des innombrables découpures des ravins, et présente plutôt l'aspect de buttes arrondies, dispersées dans le plus grand désordre, que d'un plateau. Au Nord-Ouest, la plate-forme se gondole en un bourrelet rectiligne, haut de 450 mètres, qui tombe brusquement par une faille sur la fosse du golfe de Saros, profonde de plus de 500 mètres à 3 kilomètres du rivage. La presqu'île est ainsi un monde très fermé, qui tourne le dos au golfe et ne s'ouvre guère que vers le détroit; c'est aux abords du bras de mer que sont les terres cultivées, les villages, enfin les bourgades et villes, Maïdos, Gallipoli : celle-ci perchée sur une falaise pittoresque qui abrite le port des vents du Nord-Est ; aussi est-elle un havre de pêche prospère, et une relâche qu'utilisent fréquemment les navires à voile avant d'attaquer le détroit. Quant à l'isthme de Boulaïr, c'est une langue de terre de 5 kilomètres, dont l'altitude ne dépasse pas 100 mètres, barrée d'une mer à l'autre par une ligne de retranchements que les troupes de Canrobert et de lord Raglan, par une véritable ironie de la fortune, ont édifiés elles-mêmes en 1854.

Ainsi le rivage européen des Dardanelles communique difficilement avec l'intérieur du continent ; la péninsule de Gallipoli fait figure d'île, et d'île peu accessible. Les relations avec l'Asie ne sont guère plus aisées, quoique pour d'autres raisons. Sur ce rivage méridional du bras de mer, la haute surface de 250 mètres établie aux dépens des couches tendres où s'est creusé le détroit, règne tout le long des Dardanelles, transformée en collines arrondies, jaunâtres et parfois d'un blanc éclatant ; mais sa largeur est peu considérable, et ne dépasse guère quelques kilomètres. En arrière, le pays se relève en montagnes, faites de roches éruptives plus anciennes, et qui dépassent 900 mètres ; c'est la Troade, continuée par le massif de Mysie. Le pays est fertile, humide, mais peu accessible. Quelques plaines enfoncées au travers de ce bloc ne sont reliées entre elles et à la côte que par des vallées profondes, encaissées, obstacles plutôt que liaisons, celles du Scamandre, du Granique, de l'Aiseppos. Les forêts y sont encore étendues, en

dépit de l'incroyable dévastation que leur infligent les habitants en guise d'exploitation ; elles ont été beaucoup plus vastes, autrefois, et Hadrien y chassait les bêtes fauves, en pleine période d'épanouissement de la prospérité romaine. Ces forêts, peuplées d'arbres de l'Europe centrale, évoquent beaucoup plus les grands fourrés des bords de la mer Noire que les taillis méditerranéens ; en revanche on y trouve, errant dans leurs clairières, des populations tout asiatiques, les Yuruks (nomades), à peine musulmans, escaladant ou descendant, suivant la saison, les pentes des montagnes. Ainsi à quelques kilomètres de l'illustre voie du détroit, on est en pleine sauvagerie, et presque en pleine solitude, car c'est à une date très récente que la Porte a commencé à coloniser le pays en y établissant des *mohadjirs*, c'est-à-dire des musulmans qui ont abandonné les contrées d'où a été expulsée la domination du Grand-Seigneur, Rouméliotes, Pomaks du Rhodope, Circassiens, Bosniaques. En fait de routes, il n'y a qu'une chaussée menant de Tchanak à Eziné, et un lamentable chemin qui longe la côte vers le Nord-Est ; encore pénètre-t-il sans vergogne dans la mer pour contourner une pointe trop escarpée, et n'est-il praticable que pour ces arabas indigènes, dont les roues de bois fixées à l'essieu ne tournent qu'en poussant des gémissements atroces. Aucune de ces routes primitives ne se risque même vers l'intérieur, et on n'y peut guère pénétrer qu'à pied ou à cheval.

Ainsi cette belle voie maritime des Dardanelles est comme isolée de l'intérieur. Le petit trafic agricole de la Mysie, hors de la frange côtière, se dirige bien plutôt vers les ports de la Propontide ou du golfe d'Edremid. Rares sont les armées qui se sont présentées sur ses bords pour passer d'un continent à l'autre. Alexandre n'a franchi le détroit que pour se heurter ensuite au pénible passage du Granique ; quant à Xerxès, il a éprouvé dans sa traversée des difficultés assez considérables pour légitimer les éclats d'un courroux impérial, traduit par les trois cents coups de fouet infligés à la mer, et par l'octroi d'une paire de menottes à la rebelle. La largeur du détroit, d'ailleurs, trois fois plus considérable que celle du Bosphore, suffirait à légitimer une préférence en faveur de celui-ci ; aussi convient-il d'admirer, avec Tournefort,

l'audace de Léandre s'engageant dans ces flots pour venir retrouver sa maîtresse ; il fallait être un héros, remarque narquoisement notre botaniste, et tout des plus robustes, pour faire l'amour de cette manière. Les Dardanelles ne sont donc pas, comme le Bosphore, un lien entre l'Asie et l'Europe ; elles les séparent plus qu'elles ne les rapprochent. Leur rôle est d'être une magnifique voie de communication entre les mers de l'Est et celles de l'Ouest.

Même dans ce rôle, cependant, les Dardanelles sont inférieures au détroit oriental. Ce dernier recèle de magnifiques abris, où peut s'installer l'activité commerciale. L'Hellespont, avec ses rivages sans entailles, n'offre qu'un bon mouillage, celui de Nagara, abrité par les sinuosités du détroit ; ce n'est pas là un port à proprement parler. On s'explique ainsi qu'aucune très grande ville ne se soit bâtie sur les bords d'une voie si fréquentée ; la plus importante, Abydos, étant précisément installée dans les parages de Nagara. De même il faut remarquer que les bourgades actuelles ne se sont pas établies sur l'emplacement des villes de l'antiquité ; Troie, Sigée, Dardanos, Sestos, Abydos, sont désertes depuis des siècles ; c'est une preuve que leur emplacement n'était pas prédisposé comme celui de Byzance. A part Gallipoli, port de pêche ou de relâche à l'entrée du détroit, et la bourgade agricole de Lapsaki, proche de l'ancien Lampsaque, il n'y a plus qu'une ville sur les rives de l'Hellespont, c'est Tchanak, que les Européens appellent Dardanelles. Les 11 000 habitants de cette cité vivent en partie de l'industrie des poteries, qui lui a donné son nom (Tchanak signifie la poterie), mais l'origine de la ville tient surtout au voisinage du « Château Impérial » (Kalé-i-Sultanié) élevé à cet endroit, le plus étroit du chenal, à l'époque où la portée des canons a permis de maîtriser le passage, ce que l'on ne pouvait faire alors ni de Lampsaque, ni d'Abydos, ni de Dardanos.

Ce rôle militaire, qui apparaît ainsi dans l'emplacement actuel des lieux habités, est aussi ancien que l'importance économique du détroit. On se souvient qu'à la fin de la guerre du Péloponnèse les Athéniens se sont cramponnés à ces rivages jusqu'à leur lamentable défaite d'Ægos-Potamos. Les Vénitiens et les Gênois se disputent au moyen âge la garde du

passage; les bandes catalanes de Roger de Flor s'installent au début du XIVe siècle dans la presqu'île de Gallipoli. L'utilisation de l'artillerie mène à la construction de véritables forteresses ; en 1453 les Turcs bâtissent des citadelles de chaque côté de l'étroit de Tchanak. Tant que l'empire ottoman fut en pleine vigueur, les sultans négligèrent ces châteaux forts : c'est avec la décadence que le souci leur vint d'interdire, si besoin en était, le passage. Lors de la guerre de Candie, Mahomet IV fit élever les forts de l'entrée du détroit, pour protéger ses flottes des attaques des navires de Venise, qui venaient les insulter jusque sous les vieux châteaux des Dardanelles ; c'est alors que sont construites les forteresses de Koum-Kalé (le château du sable) et de Sidd-ul-Bahr (digue de mer); en même temps on répare les châteaux du goulet, Kalé-i-Sultanié, flanqué de Kilid-Bahr au nom expressif (clé de la mer). Tournefort, qui passe sous les murs de ces forts en 1700, n'a guère confiance en leur efficacité, quoique « les embrasures des canons de ces châteaux soient comme des portes cochères, et les canons, les plus gros que j'aye veus de ma vie... », mais « ils ne sauraient tirer plus d'un coup chacun, et... six bombes seraient capables de démolir ces forteresses ». Le fait est qu'en 1770 l'Anglais Elphinstone, chargé de guider à la conquête de la Turquie l'escadre russe de l'amiral Spiridoff, osa pénétrer à l'intérieur du détroit pour encourager les Moscovites intimidés, et là, sous le canon des châteaux, offrit aux artilleurs turcs ahuris le spectacle d'un lunch absorbé sur le pont du navire en compagnie de son état-major, avec accompagnement d'une musique enragée de clairons et de tambours. En 1807, ce sont encore les Anglais, décidément précurseurs de ce genre d'entreprises, qui avec lord Duckworth forcent le passage sans presque éprouver de résistance, et se hasardent jusqu'à Constantinople. Depuis, les défenses ont été considérablement augmentées. Dans ses lettres écrites d'Orient entre 1836 et 1839, le futur maréchal de Moltke appréciait à leur juste valeur les 580 canons de tout calibre et de toute provenance accumulés par les Turcs sur les deux rives ; mais il ajoutait que lorsque le matériel d'artillerie serait parfaitement disposé le long du détroit, aucune flotte ennemie ne pourrait tenter de remonter le courant ; on serait toujours

obligé de débarquer des troupes et d'attaquer les batteries ; cette entreprise en tout cas ne serait pas aussi facile qu'on veut bien le dire. Lui-même mettait la main aux défenses de Tchanak, que ses compatriotes ont renforcées de nos jours, et que tous les voyageurs allemands, si nombreux, qui ont décrit la Turquie, nous représentent unanimement comme formidables. Mais les précédents sont encourageants, et en fin de compte il s'en est fallu de peu que ce soient Tournefort et Elphinstone qui aient raison contre Moltke. Car le plus grave obstacle auquel les flottes alliées se soient heurtées jusqu'ici dans leur tentative n'est pas tant le canon des forts que les mines flottantes, entraînées sournoisement vers les cuirassés par le courant du fleuve submergé que sont les Dardanelles.

LA MER DE MARMARA

Le monotone horizon du détroit s'élargit après Gallipoli. La nappe d'eau devient golfe, se dilate sur 20 kilomètres, enfin se confond avec la mer. Cependant le navire qui se hâte vers Constantinople ne perd jamais de vue les terres. La côte d'Asie-Mineure disparaît, mais bientôt se silhouette la haute masse de l'île de Marmara, nue et arrondie, et derrière, les montagnes de Cyzique, hautes de 800 mètres. Ainsi cette mer de Marmara, de forme déjà allongée, se trouve encore cloisonnée par un chapelet d'îles en deux cavités parallèles. Au Nord d'une ligne joignant l'île de Marmara au cap Boz-Bouroun (le nez jaune) par l'île Kalalimni, s'affaisse la grande Marmara, fosse profonde, dont l'axe est occupé par une rainure de plus de 1 000 mètres, où la sonde atteint jusqu'à 1 356 mètres. Au Sud, la petite Marmara est plus étroite : la profondeur n'y dépasse 100 mètres que dans le golfe de Gemlik : et déjà les courants l'ont séparée en deux fragments, en joignant à la terre ferme l'île de Cyzique par un double cordon littoral.

Ces formes allongées et parallèles sont dues aux effondrements qui ont engendré, au début du Quaternaire, les fosses de la Propontide. Deux sillons alignés de l'Est à l'Ouest se sont dessinés, tandis qu'un troisième, de direction identique, s'ébau-

chait un peu au Sud. Là s'est affaissée la dépression qui commence à l'Aiseppos, et se continue par les plaines d'Apollonie et de Brousse : de grands lacs, des marais y sont installés; des sources thermales, jaillissant sur les bords, évoquent l'activité volcanique qui accompagne d'ordinaire les mouvements d'effondrement. Au Nord de cette rainure où la mer n'a pas pénétré, s'allongent les fosses plus profondes qu'elle a envahies et noyées : mais la mer s'est adaptée aux formes de ces accidents, les souligne par ses golfes profonds d'Artaki, de Gemlik, d'Ismid, par les presqu'îles et les promontoires, cap noir, nez jaune, et les îles grises ou rougeâtres qui jalonnent le bord des grands fonds.

Grâce à cette origine, la Propontide est bien une mer hellénique, c'est-à-dire variée, de formes capricieuses, fortement articulée, et riche en contrastes. Au hasard des effondrements, abîmes marins et montagnes se trouvent juxtaposés : des crêtes du Tekir-Dagh (921 mètres), on tombe brusquement à des fonds dépassant 1 000 mètres. Les bosses du plateau de Bithynie, hautes de plus de 500 mètres, dominent de très près la côte du golfe d'Ismid : les solitudes boisées de l'Arganthonios (Tazlu Dagh) tombent à pic sur Gemlik ; au-dessus de Brousse se dressent les 2 500 mètres de l'Olympe de Mysie. Ces contrastes d'altitude, qui peuvent procurer d'efficaces abris contre les vents froids du Nord-Est, sont du plus grand intérêt ; à ce contact de climats, la moindre influence protectrice du relief a sur la température et la végétation du coin abrité une influence décisive. Partout où peuvent circuler librement les souffles de l'Euxin, le climat est celui de l'Europe orientale ; sur la côte de Thrace, ou à l'entour des lacs de Mysie, la végétation est celle des steppes ; peu ou pas d'arbres, mais des buissons toujours verts, des maquis bas, des prairies d'asphodèles. Au contraire, sur les pentes exposées au Sud qu'une montagne protège des vents glacés, la végétation méditerranéenne éclate en touches vigoureuses, et avec elle la vie hellénique.

Les rivages de la Propontide sont donc comme autant de pays différents, suivant qu'ils sont orientés ou non vers le Sud, et surtout lorsqu'ils disposent d'un écran montagneux contre les vents d'hiver, ou sont exposés à leurs atteintes. La côte

thrace est peu favorisée. Aux abords de Constantinople, la plate-forme qui constitue la presqu'île s'abaisse lentement vers la mer, sans protéger le rivage ; de larges vallées submergées, semblables aux limans des côtes russes de l'Euxin, forment des golfes profonds, mais barrés vers l'entrée par un cordon littoral : c'est sur l'une de ces lagunes que s'appuie la ligne des défenses de Tchataldja. A l'Ouest, le pays se relève, de véritables montagnes dominent la côte, comme le Tekir Dagh, avec ses flancs schisteux entaillés de ravins et d'entonnoirs ; mais les saillies du rivage sont rares, peu accentuées, et les vents violents du Nord-Est se font librement sentir. Le port de Rodosto, débouché des riches plaines de Lulé-Bourgas, est à peine abrité, et de tenue médiocre. La situation n'est pas beaucoup plus favorable sur la côte de Mysie, plus rectiligne encore, et dominée presque tout au long par une falaise que vient battre la mer. Cependant certaines sections de ce littoral profitent déjà de l'abri que la rangée médiane d'îles et de caps tend entre les deux fosses de la Propontide. A moitié protégé par la presqu'île de Cyzique, le port de Panderma, aux pittoresques maisons de bois, a pris une très grande valeur depuis qu'une voie ferrée le relie à Smyrne, et qu'il commande ainsi la route directe, la plus rapide, de Constantinople vers l'Ionie. De même l'importance de Moudania ne vient pas de ses qualités nautiques, car les vaisseaux doivent mouiller à deux kilomètres et demi du rivage, sur une rade qu'heureusement couvre des vents du Nord le mont Arganthonios ; mais une voie ferrée de 42 kilomètres la relie à Brousse et en fait la porte de cette riche région, productrice de blé, d'olives, de châtaignes, et surtout de soie.

Par comparaison avec ces rivages peu abrités, les fragments du littoral qu'une exposition heureuse protège des influences un peu âpres des vents du Pont paraissent de véritables serres. On tourne un cap, et voici le maquis de chênes-verts, la colonnade des cyprès, le feuillage grave et fin des oliviers. Toute la presqu'île de Cyzique, à l'abri du Kapou-Dagh couvert de maquis et de magnifiques bruyères, est un jardin d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers, de vignobles, de champs de maïs et de légumes ; la population, entièrement grecque, est une des plus denses de toute l'Asie Mineure,

quoique l'ancien port ait perdu toute son importance depuis que la formation de l'isthme de sable a comblé le détroit, par où s'opérait un cabotage côtier d'une grande activité. De même le littoral septentrional du golfe de Gemlik est une véritable forêt d'oliviers, qu'interrompent seulement des vignobles étendus et des plantations de mûriers ; là encore, et particulièrement dans le petit port de Gemlik, la population est toute hellénique. La plus brillante de ces franges côtières favorisées est encore celle qui s'allonge sous le plateau de Bithynie jusqu'au fond du golfe d'Ismid, site de l'ancienne Nicomédie; on l'a appelée à juste titre la Riviera d'Anatolie, et c'est bien, avec moins de pittoresque sans doute, une Côte d'Azur. Là sont les limites septentrionales de l'olivier et du grenadier, qui ne reparaissent plus au delà que très loin à l'Est, vers Trébizonde. La partie occidentale de cette zone, entre Déridjé et le Bosphore, est extrêmement peuplée ; à travers les sites pittoresques s'éparpillent les villas et les jardins des habitants de la capitale. Les indigènes, en majorité Grecs, vivent de la pêche et de la culture de légumes et de fruits ; entre les oliviers, les vignes, les cerisiers, pêchers et abricotiers, poussent les choux, les artichauts, un peu de froment ; sur des cordes attachées aux arbres sèchent des poissons, semblables à des murènes. Derrière s'élèvent les fûts noirâtres des cyprès, puis le maquis de chênes-verts, de lauriers et de bruyères, escaladant les pentes des croupes arrondies qui ondulent vers 5 et 600 mètres. Enfin dans la mer bleue sont semées les formes bizarres des îles des Princes, buttes pittoresques au sol rougi par l'ocre, sur lequel tranche la couleur tendre des vergers et les teintes plus sombres des bois de pins et de cyprès, des buissons de myrtes et de térébinthes. Le décor est digne de la grande ville dont les coupoles et les tours se dressent à l'extrémité de la ligne de côte.

Cette variété d'aptitudes et de productions entraîne un important mouvement de trafic. La mer de Marmara n'est pas seulement sillonnée par des navires qui la traversent pour gagner le Bosphore ou la Méditerranée ; elle est animée par l'activité d'une navigation locale. Les produits de la Mysie s'exportent par Panderma, ceux de la plaine de Brousse par Moudania; Rodosto est le débouché de la Thrace méridio-

nale. Les fruits, l'huile, la soie des régions abritées, sont envoyés à Constantinople, avec le vin des Dardanelles, le granite de Cyzique, le marbre de l'île de Marmara. De la grande ville sont réexpédiés vers tous ces petits ports les produits industriels fabriqués en Europe. Toute une flotte de voiliers, montés par des équipages grecs, se livre à ce trafic de cabotage, en concurrence avec les vapeurs désuets de la compagnie turque Massoudieh. Ainsi la Propontide n'est pas qu'une partie élargie du chenal par lequel communiquent la mer Égée et la mer Noire : elle est un petit monde fermé, mais varié, qui est comme la grande banlieue de Constantinople, dont la superbe façade, qui arrachait des cris d'admiration à Villehardouin, se dresse au-dessus de ses flots.

LE BOSPHORE

Au delà des charmantes îles des Princes, une anfractuosité de deux kilomètres et demi de large s'enfonce dans le rivage de la Propontide, devient bientôt une simple fissure, vite rétrécie, disparaissant à un tournant. Par là se précipite un vrai fleuve, roulant à une vitesse de deux à trois mètres à la seconde des eaux impétueuses, qui se brisent en écumant sur la pointe du Sérail. Dès l'entrée, le spectacle de ces eaux resserrées et rapides, des rives escarpées qui les dominent, imposent à l'esprit plus fortement qu'aux étroits des Dardanelles l'impression que le bras de mer n'est qu'une magnifique rivière à peine transformée, mais une rivière enfoncée dans un socle plus résistant, plus héroïque et plus décoratif que celui qu'a si largement troué l'Hellespont.

C'est en effet à travers un massif de très vieilles roches, et très dures, que s'est entaillée la vallée envahie plus tard par les eaux de la mer. Des schistes sombres, des grès, tout semblables à ceux que le Rhin entame dans la traversée du massif de l'Eifel, entre Bingen et Bonn, et du même âge, se dressent de chaque côté du détroit, en Thrace comme en Bithynie. Des roches éruptives, un peu plus récentes, ourlent au Nord cette masse schisteuse, et forment sur le littoral de la mer Noire un

liseré de roches verdâtres ou noirâtres, disposées parfois en colonnades, sous lesquelles s'ouvre, près de Riva, une caverne semblable à la grotte de Fingal. Cependant ces roches dures ne se dressent pas en montagnes. A 200 mètres environ au-dessus des eaux du Bosphore, l'érosion les a aplanies en une vaste plate-forme toute semblable à celle que l'on découvre au-dessus des Dardanelles, mais plus résistante, mieux conservée, moins rongée de ravins. Cette identité de formes entre les rebords des deux détroits, qui se manifeste ainsi en dépit des dissemblances de structure, est une preuve nouvelle de la communauté de leurs destinées, qui en a fait un même fleuve, émissaire du grand lac pontique, avant de les transformer en bras de mer.

Cette plate-forme, qu'on a appelée la haute surface de Péra, règne donc sur les deux bords du détroit, faisant un saisissant contraste avec les escarpements par lesquels elle tombe sur le Bosphore. Cependant elle n'est pas parfaitement plane. Sans parler des quelques vallées profondes et tortueuses qui s'y insinuent, elle présente une pente d'ensemble, s'enfle de quelques bombements dus à des mouvements récents et à la présence de roches plus dures que les autres. L'inclinaison est régulière vers la mer de Marmara; la table de Péra se relève ainsi peu à peu vers un dos de pays de 300 mètres d'altitude moyenne, qui tombe presque à pic sur la mer Noire. A sa surface rampent des bosses très aplaties de grès durs (quartzites), qui peu à peu se gonflent au Sud-Est, dans la presqu'île de Bithynie, jusqu'à 600 mètres d'altitude. Rien de plus calme, et rien de plus modeste, que ce paysage. Cette grande table régulière, avec ses molles ondulations, ne porte qu'une végétation pauvre de buissons, de landes, de rares et maigres champs. Elle a été boisée tout entière, et la presqu'île de Bithynie a été longtemps une « mer d'arbres » ; il en reste des lambeaux étendus de forêts, formant une écharpe continue de futaies sur la côte de la mer Noire. Au Nord de Constantinople, la forêt de Belgrade s'est conservée sur une épaisse couche d'alluvions grossières, constituant un niveau aquifère qui depuis l'antiquité a fourni de l'eau à la ville : cette utilisation du terrain sur lequel elle repose a préservé la forêt, la seule que l'on puisse trouver dans un rayon de 15 kilomètres

autour de Constantinople. Ailleurs les charbonniers ont massacré et pourchassent encore tous les arbres ; le long des pistes rocailleuses on n'aperçoit plus que des buissons, des fougères, des lavandes. Les rares villages dissimulent dans les ravins leurs maisonnettes de bois pour les protéger du vent ; le plateau est un vrai désert ; la proximité de la ville a plutôt contribué à vider de sa population cette terre infertile, phénomène fréquent d'ailleurs aux abords des grandes cités méditerranéennes. Des collines de Boulgourlou derrière Scutari, la vue qui s'étend vers le Nord ne fait guère soupçonner le voisinage de la ville éternelle ; le Bosphore lui-même n'est pas visible, tant il est profondément encaissé entre les durs escarpements du socle.

Enfoncé de 150 à 200 mètres au-dessous de la partie la plus déprimée de la plate-forme, le détroit serpente sur une trentaine de kilomètres de longueur entre la mer de Marmara et la mer Noire ; ainsi, il est moins long de moitié que les Dardanelles. La profondeur de la rainure qu'occupe l'eau de mer est en revanche identique à celle de l'Hellespont ; elle varie autour de 50 mètres, sauf dans quelques gouffres plus profonds attribués à des tourbillons, et aux abords de Constantinople, où les apports deux fois millénaires de la grande ville ont relevé les fonds jusqu'à 20 mètres. Cette similitude de profondeur des deux bras de mer est encore une preuve de la communauté d'origine et d'évolution des deux organismes. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Autant les Dardanelles présentent tout au long de leur déroulement un spectacle monotone et peu attachant, autant le Bosphore, en dépit de sa faible longueur, est varié, et presque toujours séduisant. Les différences de dureté des roches, d'orientation, l'influence exercée sur les formes du détroit par l'arrivée des vallées affluentes, permettent d'y distinguer plusieurs aspects.

Le Haut-Bosphore, si on peut désigner ainsi la partie du détroit qui va de la mer Noire au goulet d'Anadoli-Kavak, n'est guère qu'un golfe de l'Euxin ; il a encore toute la rudesse qui caractérise les rivages méridionaux de cette mer, si redoutée des anciens. Déployé en forme d'entonnoir, largement ouvert au Nord-Est, il reçoit de plein fouet les redoutables vents qui soufflent de cette direction pendant une grande partie de

l'année, et qui s'y engouffrent avec violence. Aussi les côtes, battues violemment par les vagues, sont-elles presque partout escarpées : il y manque cette étroite frange littorale qui fait l'ornement de toutes les autres parties du Bosphore. A l'entrée du détroit, de chaque côté, des écueils redoutables, auxquels faillit rester accroché le vaisseau des Argonautes, ont vu bien des naufrages depuis que le roi Phinée eut la bienveillance d'y guider la traversée de Jason : la mer s'y brise dans des cavernes en imitant le bruit du canon, et des tribus de naufrageurs s'étaient jadis établies à proximité pour y piller les épaves. Toutes ces côtes, dit Tournefort, sont couvertes de vieux matériaux, car les anciens avaient une idée si affreuse de la mer Noire qu'ils n'osaient y entrer sans faire dresser des autels et des temples à tous les dieux, et à toutes les déesses de leur connaissance. L'aspect des pentes qui dominent cette sorte de fjord n'est pas beaucoup moins rude. Le Bosphore y est engagé dans les masses résistantes de roches éruptives qui limitent au Nord la table de Péra, fortement bombée aux abords de la mer Noire ; les escarpements y sont donc plus élevés, et les déclivités plus fortes. De raides talus d'éboulis aux teintes sombres descendent du plateau vers les flots, fixés par une maigre végétation de petits chênes buissonnants. Les champs cultivés sont une rareté : d'ailleurs, la population est presque uniquement formée de pêcheurs, dont les rares hameaux de bois sont cachés dans les pentes des ravins. Leur présence est surtout décelée par les centaines de petits échafaudages dressés sur le rivage et sur lesquels sèchent les minces poissons semblables à la sardine qu'on prend en masse dans ces parages. Dans ce paysage un peu sévère, ces modestes constructions sont le seul trait où se manifeste l'utilisation de ces rivages par les hommes.

Cependant cette entrée du détroit a aussi un autre rôle. Comme pour rendre plus rébarbative encore cette porte du Bosphore, on y a accumulé les défenses, couvert les pentes de forts et de batteries. Sur ces bords où l'histoire se recommence sans cesse, les Grecs de Byzance avaient élevé, pour dominer l'étroit d'Anadoli-Kavak, un château qui aurait plus tard été démoli par les Gaulois ou Galates, lorsqu'ils firent leur aventureuse randonnée en Asie. Au XVIIe siècle, Mahomet IV, en

même temps qu'il prenait ses sûretés sur les Dardanelles, jugeait insuffisantes les forteresses édifiées par Mahomet II en aval, et faisait bâtir de chaque côté du défilé les « nouveaux châteaux » d'Anadoli et de Rouméli-Kavak, pour arrêter, dit un contemporain, les courses des Cosaques et des Moscovites, qui venaient bien avant dans le Bosphore. De nos jours, les Turco-Allemands ont aménagé soigneusement les deux rives, en profitant de la raideur des pentes, et des difficultés d'accès du littoral. Du moins une tentative de forcement de cette passe ne rencontrerait-elle pas l'obstacle des vents et du courant, si fâcheux dans les Dardanelles ; cependant il est probable que le succès de l'opération, ici encore, ne serait assuré que par un débarquement prenant à revers les défenses, suivant les prévisions de Moltke dont nous retrouvons ici les enseignements et l'agissante activité.

Le calme renaît, le paysage s'adoucit et s'égaie, lorsqu'on pénètre, après l'étroit d'Anadoli-Kavak, dans un bassin plus ample, où le Bosphore tourne au Sud-Est. La présence des schistes primaires, plus tendres que les roches éruptives de l'entrée, explique cette dilatation du détroit, à laquelle contribue également l'envahissement par les eaux marines du cours inférieur de certaines vallées affluentes. Le Bosphore s'y apaise en une sorte de lac, qu'on peut désigner sous le nom de bassin de Thérapia, d'ailleurs inégal et contourné, car entre deux vasques de 3 et de 2 kilomètres de large le chenal se resserre devant Thérapia à 1 500 mètres. Dans cette partie dilatée, le courant s'amortit, d'autant plus que le vent du Nord-Est n'y fait plus sentir son influence, contrariée par le détour qu'y prononce le détroit. Aussi la végétation se développe-t-elle avec ampleur, à la faveur de l'abri ; elle couvre les pentes, descend jusqu'à l'étroite frange côtière occupée par les habitations. Cette végétation n'est qu'à demi méridionale ; l'influence de la plaine russe se fait déjà sentir dans le climat et il gèle chaque hiver aux bords du détroit ; la neige ne manque pas non plus d'y apparaître. La plupart des arbres y perdent leurs feuilles à la saison froide : cependant la présence des cyprès, des pins parasols, si décoratifs, des lauriers roses, des cèdres, donne au cœur de l'hiver l'impression que le froid ne visite ces bords qu'en fugitif ; le lierre grimpe contre

les ruines et sur les roches, les roses fleurissent toute l'année, et la verdure se fait plus fraîche sur les pentes où le soleil vient de faire fondre la neige. L'harmonie se rétablit ici entre la végétation et les formes du relief : celles-ci s'adoucissent, cèdent de leur hauteur, abaissent leur profil, et sur ces pentes plus gracieuses la beauté du tapis végétal fait un paysage aimable, dont tous les éléments sont heureusement proportionnés.

Ce paysage est animé par la présence d'une foule d'habitations. A l'issue des vallées affluentes, qui ouvrent un chemin vers l'intérieur, de grosses bourgades se sont installées ; à droite Buyzuk-Déré, dont les habitants cultivent, pour les vendre à la capitale, les légumes et les fruits, construisent les bateaux légers (caïques) du Bosphore ; à gauche, Beïkos et d'autres villages d'où part un petit trafic vers l'intérieur : commerce avec les soldats qui occupent les forts du Nord, passage des charbonniers qui exploitent les bois de l'Alem-Dagh, et descendent leur marchandise au Bosphore sur de petits ânes, car aucune route ne laisserait passer même un char à bœufs. Enfin entre ces bourgades peuplées d'artisans et de petits commerçants, musulmans, Grecs et Arméniens, s'allonge déjà presque tout au long la chaîne des maisons de villégiature, dans le beau décor de leurs parcs ; la plupart occupées seulement pendant l'été, comme Thérapia qui doit à sa situation en face du goulet d'Anadoli-Kavak d'éprouver pendant la saison chaude l'influence rafraîchissante des brises de la mer Noire.

Ce décor charmant de villas et de beaux arbres s'étoffe encore, se garnit vers le Sud, et en même temps se fait plus romantique lorsque le Bosphore s'engage à partir d'Iéni-Keuï dans les beaux défilés d'où il ne sort guère que devant Constantinople. Le bras de mer tourne de nouveau au Sud-Ouest par une courbe gracieuse, et se rétrécit au point que sur 8 kilomètres environ de longueur, la largeur ne dépasse jamais 1 000 mètres, et s'abaisse parfois à 600. Dans ce défilé de Kandili, où le détroit a le mieux gardé l'allure de l'ancien fleuve, le courant s'accentue ; il y dépasse en certains endroits, d'après les calculs effectués jadis par l'amiral Makharoff, la vitesse de trois mètres à la seconde ; dans l'ensemble, il y fait

9 à 10 kilomètres à l'heure. Renvoyé par le jeu des méandres d'une rive sur l'autre, le flot se brise avec tant de fracas contre les roches que les anciens, déclare Tournefort toujours goguenard, avaient pris celles-ci pour des bacchantes, à cause du bruit que les vagues y font : et un vieux Byzantin disait que l'onde agitée de continuels tourbillons y bout de même que l'eau dans un chaudron qui est sur le feu. A la remonte, les caïques doivent se faire hâler à la corde pour franchir certains passages, tandis que les matelots arcboutent de longues perches contre les rochers pour éviter d'être jetés à la rive.

Au-dessus de ces belles eaux, rapides et bleues, s'élèvent d'aimables pentes, moins escarpées, moins élevées aussi qu'à l'amont, à mesure que la table de Péra s'incline vers la mer de Marmara. Rien ne manque au pittoresque de ces parois, pas même les forteresses ruinées, pareilles à celles qui dominent le Rhône ou le Rhin. Au plus étroit du passage, les deux Châteaux d'Europe et d'Asie (Rouméli et Anadoli-Hissar) se font vis-à-vis sur chaque rive, le premier sur la pente de la falaise, l'autre au bord du détroit. Entourés d'une riante végétation, ils ne sont plus qu'un ornement pour le bras de mer dont Mahomet II les avait faits les farouches gardiens; cependant on évoque à leur vue ce vaisseau vénitien qui, pour ne s'être pas arrêté assez vite en face de la forteresse fut coulé par un énorme boulet de pierre, et dont les matelots, enfuis à la nage, furent empalés ou décapités sur le rivage. Depuis que les défenses ont été reportées vers l'amont, le défilé de Kandili n'est plus qu'une banlieue charmante de Constantinople. Ici, c'est l'homme qui impose sa marque dans le paysage, dont tous les autres traits lui sont subordonnés, Tout au long du détroit se développe un ourlet de superbe végétation vert sombre, d'où émergent comme des joyaux brillants les palais, les villas, les kiosques, les maisonnettes. Au débouché des vallées affluentes, la ligne s'épaissit, des bourgades se tassent sur les premières pentes, et de leurs maisons blanches émerge la flèche d'un minaret. Mais toute cette vie tourne le dos à l'intérieur ; les façades regardent le détroit ; les maisons se pressent au bord même du Bosphore, garnissent les pointes, les caps, jusqu'auprès de l'eau où se balance le caïque qui permet d'aller à Stamboul. Le détroit est la grande rue de cette

ville de plaisance étirée sur 8 kilomètres ; les chemins de l'intérieur circulent entre des murs aveugles, des maisons aux fenêtres barricadées ; de loin en loin seulement se démasque une éclaircie, une ruelle filant jusqu'aux eaux brillantes du Bosphore, animées d'une navigation incessante. Au-dessus, les pentes s'élèvent avec grâce, portant les terrasses des jardins, les prairies, les bouquets d'arbres, et sur le bord du plateau les pyramides de cyprès des cimetières musulmans. Des échancrures élargissent la vue vers d'aimables vallées affluentes, comme celle des Eaux-Douces d'Asie, promenade favorite des habitants de la capitale, où l'Eau bleue se déroule à travers les prés, composant avec les beaux groupes de platanes, peupliers, et tilleuls qui ombragent un kiosque impérial, une fontaine de marbre et des maisonnettes éparses, un tableau digne de notre XVIIIe siècle.

Ainsi Stamboul s'annonce dès le bassin de Thérapia, garnit de ses faubourgs les bords du défilé de Kandili ; la ville s'impose enfin, déborde sur les collines, envahit tout le paysage, autour de l'ample bassin où le Bosphore s'élargit de la Corne d'Or et tourne vers la mer de Marmara. De rue animée et brillante, le détroit devient ici une grand'place, autour de laquelle trône une agglomération merveilleusement articulée. Ce n'est pas ici le lieu de tenter une fois de plus le tableau d'une cité sur laquelle se sont acharnées tant d'illustres descriptions ; il suffit de montrer comment la ville est faite, pour faire éclater la splendeur de sa situation. La Corne d'Or est assurément l'élément essentiel de ce remarquable site. Jusqu'à Galata, le Bosphore n'avait poussé dans les vallées affluentes que des criques étroites ; ici c'est tout un golfe qui pénètre dans l'intérieur des terres en un croissant dont la courbe harmonieuse, longue de 7 kilomètres jusqu'au repli des Eaux-Douces d'Europe, isole entre elle et la mer la presqu'île sur laquelle s'est bâtie Byzance. Cette vallée affluente que les eaux de la mer ont transformée en une baie large de plusieurs centaines de mètres et presque aussi profonde que le Bosphore, est établie à la bordure du massif ancien de roches dures, et son ampleur tient à la faible résistance qu'ont opposé à l'érosion des ruisseaux descendant du Nord les couches tendres de marnes et d'argiles tertiaires qui continuent au long de la

Propontide la table de Péra. Peut-être même une faille, continuant la direction de la côte de Bithynie, a-t-elle facilité le travail de creusement, et jalonné la direction du pertuis. L'invasion marine en a fait un magnifique port, abrité de toutes parts, aux eaux sans cesse renouvelées et vivifiées par le courant du Bosphore, dont une partie décrit un circuit dans le golfe après s'être heurté à la proue de la pointe du Sérail.

A l'entour du détroit élargi et du golfe se distribue la triple cité. Dans la presqu'île triangulaire que limitent la Corne d'Or et la mer de Marmara trône Stamboul. C'est un peu la situation de l'ancien Marseille entre la mer et la calanque du Vieux-Port, c'est-à-dire un site hellénique par excellence. Au hasard des collines un peu molles entre lesquelles se décompose la table de Péra abaissée, la ville éparpille sa couronne de coupoles, de minarets, de palais, de châteaux forts, de bois de cyprès, enfermés derrière la vieille enceinte médiévale qui borde le rivage et traverse la presqu'île jusqu'au faubourg d'Eyoub. Comme à Marseille, le port fut longtemps réduit au rivage de la Corne d'Or sur lequel la ville tournait sa façade septentrionale ; mais lorsque la faiblesse de l'empire grec eut obligé la ville à se murer de solides remparts, son quartier des affaires s'installa en face, sur les pentes de Galata qui dominent la rive Nord du golfe, puis à Péra, c'est-à-dire sur le plateau lui-même. L'occupation turque a conservé cette disposition ; Péra et Galata sont restés les faubourgs du grand commerce, habités par les Occidentaux, les Francs, tandis que les sultans toléraient dans Stamboul une nombreuse population grecque massée près du phare (Phanar) et y laissaient pénétrer une forte colonie arménienne. Enfin de l'autre côté du Bosphore s'égrène sur 6 à 7 kilomètres une ville composite, formée de la réunion de plusieurs faubourgs, d'origine et d'occupations variées. Au Nord, Scutari, ville de casernes, en même temps grand marché de bois et de charbon, de fruits et de légumes, prolongée au Nord par une charmante banlieue de villégiature : au Sud Kadi-Keuï, sur l'emplacement de l'ancienne Chalcédoine des Mégariens, l'aînée de Byzance, et qui reprend aujourd'hui une grande importance, car c'est là qu'aboutit, descendant des plateaux par la vallée du Zakaria,

la grande route de l'Asie-Mineure, l'artère centrale de l'empire turc, cette grande voie dirigée de l'Est à l'Ouest dont la présence a assuré à la ville du Bosphore, aux dépens des Dardanelles, l'immense importance politique et économique qui résulte du croisement de cette grande route avec celle des Détroits. C'est sous Kadi-Keuï qu'est établie la gare d'Haïdar-Pacha, tête de la ligne de Bagdad, extrémité des routes d'Anatolie, de Mésopotamie, de Syrie et de l'Iran.

Tandis que les Dardanelles ne sont qu'une route, aux abords presque déserts, le Bosphore est un magnifique carrefour auquel la présence d'un beau port a assuré un prodigieux développement politique et économique. Le détroit peut être comparé à un arbre robuste qui, enraciné dans les solitudes de l'Euxin, déploie peu à peu une riche ramure, jusqu'à se couronner de la frondaison d'une ville d'un million d'âmes. Commandant les routes de terre d'Europe et d'Asie, en même temps que les voies maritimes d'Est en Ouest, Constantinople mériterait mieux que tout autre ce nom donné par les Russes à une lointaine cité du Pacifique, de Dominatrice de l'Orient. Aussi, en dépit de la terrible partie qui se joue sur les champs de bataille de l'Ouest et du Nord de l'Europe, c'est avec un intérêt passionné que les peuples regardent vers cette ville impériale, pour laquelle vont sonner bientôt des heures décisives.

RAOUL BLANCHARD

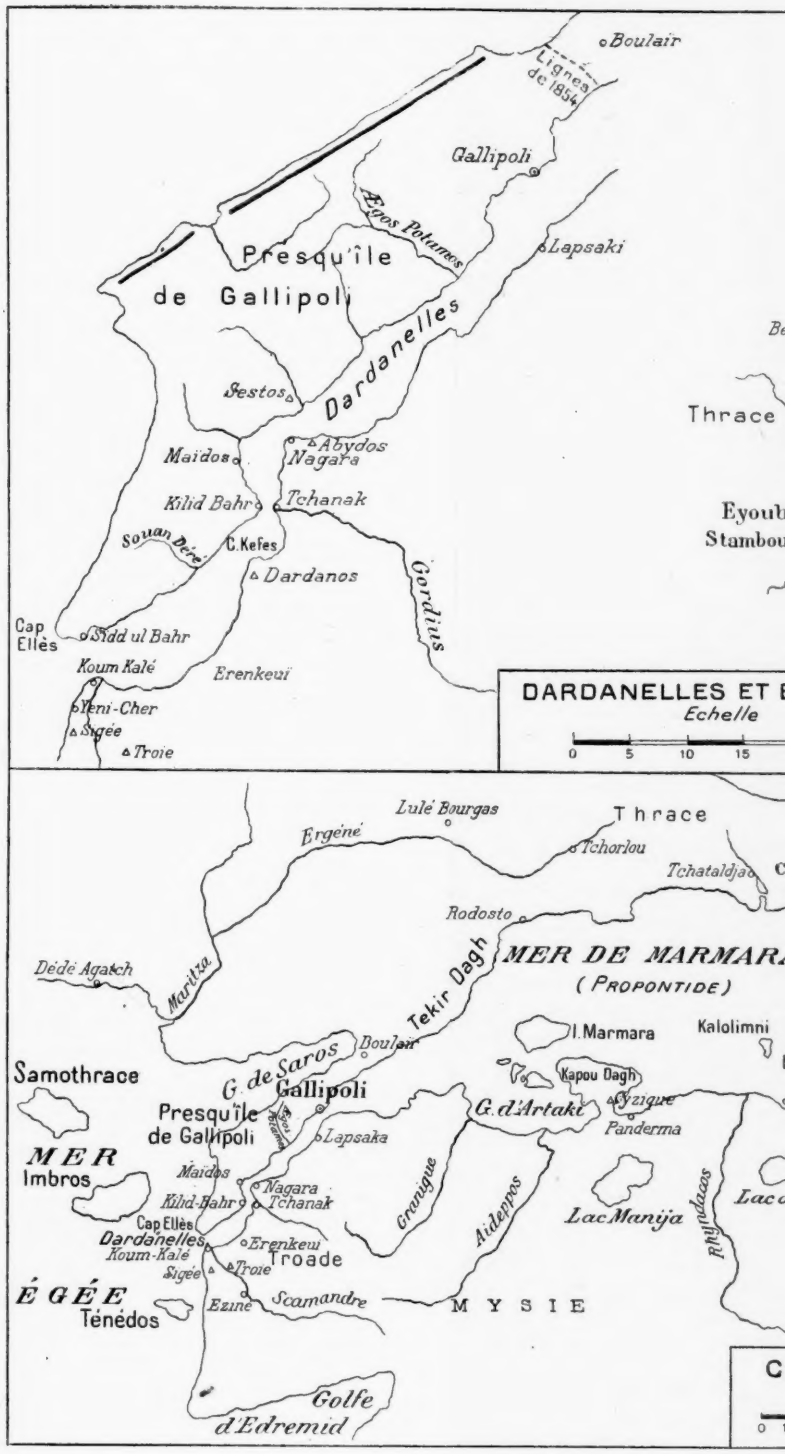
A PROPOS DE « SOISSONS »

Il faut ajouter un post-scriptum à l'article que nous avons publié sur Soissons. Le dernier bombardement a amené une catastrophe. Les canons allemands, visant toujours le même point de la cathédrale, ont achevé leur œuvre. Cette fois, une travée de voûte de la nef et deux travées de voûte des bas côtés se sont effondrées en entraînant les volées de l'arc-boutant. En même temps deux fenêtres ont été emportées laissant dans le mur un énorme trou béant. Les décombres obstruent l'entrée de la nef, et la cathédrale commence à ressembler à une grande ruine.

Ajoutons que l'article de M. Émile Mâle sur Soissons a paru sans que l'auteur ait lu les épreuves. Il s'y est glissé quelques erreurs que nous corrigeons ici.

Lire : p. 675 : *L'ingénieuse invention de Saint-Rémi de Reims se retrouve* au lieu de *Reims se retrouve*; *galères* au lieu de *galions*; *Boucoléon* au lieu de *Boucaléon* ; p. 679 : *Saint-Géréon de Cologne* au lieu de *Saint-Gédéon de Cologne*; p. 680 : *l'arc immense du portail* au lieu de *l'axe immense*; p. 683 : *Saint-Yved de Braisne* au lieu de *Saint-Yves de Braine* ; *Notre-Dame de Trèves* au lieu de *Notre-Dame de Brieg*; *Saint-Martin de Cassovie* au lieu de *Saint-Martin de Cracovie* ; *Leutrude* au lieu de *Lentrude*.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.


Boulair
Ligne de 1854
Gallipoli
Egos Potames
Lapsaki
Presqu'île de Gallipoli
Dardanelles
Sestos
Abydos
Nagara
Maidos
Kilid Bahr
Tchanak
Souan Dere
C. Kefes
Dardanos
Cordius
Cap Ellès
Sidd ul Bahr
Koum Kalé
Erenkeui
Yeni-Cher
Sigée
Troie
Thrace
Eyoub
Stambou
DARDANELLES ET
Echelle
0 5 10 15
Lulé Bourgas
Thrace
Ergéné
Tchorlou
Tchataldjac
Rodosto
MER DE MARMAR
(PROPONTIDE)
Dédé Agatch
Maritza
Tekir Dagh
I. Marmara
Kalolimni
Doulair
Samothrace
G. de Saros
Gallipoli
Kapou Dagh
Yzique
Panderma
G. d'Artaki
Presqu'île de Gallipoli
Lapsaka
MER
Imbros
Maidos
Nagara
Kilid-Bahr
Tchanak
Cap Ellès
Dardanelles
Koum-Kalé
Sigée
Erenkeui
Troie
Troade
Granique
Aidepsos
Lac Manija
Rhyndacos
Lac
ÉGÉE
Ténédos
Ezine
Scamandre
MYSIE
Golfe d'Edremid
C
0

Riva
Roumeli-Kavak
Belgrade
Anadoli-Kavak
Buguk-Dere
Therapia
Beïkos
Thrace
Iéni-Keui
Alem Dagh
Roumeli-Hissar
Anadoli-Hissar
Kandili
Bithynie
Eau Bleue
Péra
Eyoub
Stamboul
Boulgourlou
Scutari
Haidar-Pacha
Kadi-Keui
ELLES ET BOSPHORE
Echelle
10 15 20 25 Kil.
MER NOIRE
(PONT-EUXIN)
race
Tchataldjac
CONSTANTINOPLE
Bithynie
I. des Princes
Déridjé
Ismid
MARMARA
G. d'Ismid
ONTIDE)
Kalolimni
Boz Bouroun
Arganthonios
Gemlik
Moudania
Brousse
Mt Olympe
Lac d'Apollonie
Rhyndacos
CARTE DES DÉTROITS
Echelle
0 10 20 40 80 120 Kil.

TROIS IDÉES ALLEMANDES

La doctrine allemande de la guerre, l'inhumaine doctrine exposée par Charles Andler dans cette *Revue*[1] est plus ou moins consciemment inspirée par trois idées principales : la première est que l'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'étroitesse du cadre où elle est enclose ; son sol presque pauvre est un insuffisant nourricier de son peuple, et ce peuple croît et multiplie indéfiniment ; de surtout agricole, il est devenu surtout manufacturier ; la science de ses laboratoires dirigeant et fécondant le travail de ses métiers, ce pays surpeuplé est aujourd'hui un pays surproduisant. Il lui faut donc coûte que coûte trouver de la place pour son surcroît d'hommes et des marchés pour son surcroît de marchandises : « L'Empire n'est plus aujourd'hui un corps politique enfermé dans des limites territoriales, — écrit Karl Lamprecht, signataire du manifeste des intellectuels et le plus important historien d'Allemagne depuis la mort de Treitschke — ; il est une puissance vivante agissant dans l'univers ; il est partout où les intérêts économiques allemands étendent leurs tentacules ; il est tentaculaire. » Un de ses tentacules a tenu un moment Agadir ; un autre, plus longtemps, Kiao-Tchéou ; un autre s'est appliqué sur Anvers. Pas un point du globe qui ne soit menacé ; quoi qu'il arrive dans le monde, que quelqu'un ou quelque chose remue, on voit se dresser, prêt à s'abattre, un de ces tentacules chercheurs et fouilleurs. Le commerce allemand

1. Voyez la *Revue de Paris* du 15 janvier 1915.

a toutes les allures d'une guerre ; ses triomphantes statistiques sont des bulletins de victoire : il est le compère et compagnon des forces militaires : « Les forces économiques doivent être mises en marche comme l'armée et comme la flotte, qui ne font qu'un avec elles », dit encore Karl Lamprecht [1].

La seconde idée est que la guerre est voulue par Dieu et par la nature.

Voulue par Dieu, pense le maréchal de Molkte, qui, remerciant le jurisconsulte Bluntschli de lui avoir envoyé un manuel des droits des belligérants, déclarait que la guerre est un élément de l'ordre établi par Dieu ; que la paix universelle est un rêve et pas même un beau rêve ; que la guerre surexcite les plus nobles vertus ; sans elle, le monde croupirait dans le matérialisme. C'est aussi l'opinion de l'historien Treitschke ; il enseigne que la paix universelle est la plus dangereuse des utopies; il nous avertit que le : « Tu ne tueras pas » du Décalogue ne doit pas être plus pris à la lettre que la recommandation apostolique de donner son bien au pauvre, et il admire dans l'Ancien Testament le ton lyrique dont est célébrée la splendeur des guerres saintes et justes. C'est encore l'opinion de Bernhardi ; le général invoque l'autorité de Luther : le réformateur voulait que l'on considérât, en même temps que les fléaux de la guerre, les fléaux plus grands encore qu'elle nous évite ; les enfants, dit-il, n'osent plus regarder le chirurgien qui leur a coupé une jambe, ne comprenant pas que, par cette opération, il a sauvé le corps tout entier ; ne soyons pas des enfants ; comprenons virilement le rôle de l'épée ; ce rôle vient de Dieu ; la guerre est aussi nécessaire à l'homme que le boire et le manger [2].

Voulue par la nature : que le fort lutte contre le faible et l'emporte sur lui, c'est, dit Treitschke, « la loi inéluctable de la vie » : « partout dans la vie de la nature, écrit Bernhardi, la lutte est la loi de l'existence ; de même une lutte perpétuelle pour la possession, la puissance, la domination régit les rap-

1. Traduction de Georges Flach, membre de l'Institut, dans sa brochure, l'*Essai sur la formation de l'esprit public allemand.*

2. Sur « le culte de la force et de la guerre » en Allemagne, voir *l'Expansion de l'Allemagne* par le capitaine H. Andrillon, d'où ces citations sont extraites. — Voir pour la citation qui suit, Bernhardi, *Unsere Zukunft*, p. 57.

ports des peuples entre eux, et, le plus souvent, le droit n'est respecté que s'il s'accorde avec l'intérêt. »

Cette idée sinistre de la guerre fondée en Dieu et en nature semble n'être contredite par personne en Allemagne ; or, il est vrai que la paix, surtout la paix prospère et riche, est dangereuse à nos sociétés imparfaitement organisées et que la guerre exalte de beaux sentiments et de mâles vertus ; mais faut-il croire que Dieu ne veuille pas d'autre purification aux souillures humaines que le fer et le feu? Est-il nécessaire inéluctablement que, de temps à autre, des peuples se prenant à la gorge, tant d'horreurs s'ensuivent, des millions de cadavres, les tortures et clameurs des blessés, tant de sang, tant de cœurs meurtris, tant de larmes, et si amères? Et ceux qui trouvent dans l'Ancien Testament des arguments à leur thèse désespérante, de quel droit négligent-ils le Nouveau, et de quelle parole du Christ peuvent-ils s'autoriser? Est-ce de : « Bienheureux les pacifiques », ou : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée ». D'autre part, il est certain que l'histoire politique ressemble trop encore à l'histoire naturelle : mais elle lui ressemble et nous devons vouloir que — de plus en plus — elle lui ressemble de moins en moins. Prétendre que la lutte pour l'existence doive régir l'humanité comme la nature, c'est un abus étrange de la grande hypothèse darwinienne, car l'humanité a sur la nature cette supériorité qu'elle se propose une fin morale. C'est par l'effort moral et social que l'homme est parvenu, après tant de siècles, à « jouir d'une vie un peu meilleure que celle du sauvage à l'état de nature », comme a dit un disciple de Darwin, Huxley, lequel oppose la loi morale à « la loi *gladiatoriale* de l'existence ».

La troisième idée est que l'Allemagne a pour mission de régir le monde pour le plus grand bien de l'humanité ; très vieille idée : l'empereur-roi allemand du moyen âge se croyait le successeur de César et d'Auguste. Au XIVe siècle, Charles IV, en sa Bulle d'or, donne comme chose certaine que l'office de sa « Sublimité » est de « régir l'univers », de « répandre sur le peuple chrétien les biens de la paix et la tranquillité », de « subvenir par sa Providence au monde qui chancelle ». Aussi « son âme, dit-il, est constamment agitée par les soucis

innombrables que lui donnent la chose publique et le gouvernement de nations diverses par les mœurs, la vie et la langue ». Pour l'aider dans sa tâche, il a, parmi les grands officiers de sa couronne, un archi-chancelier d'Italie et un archi-chancelier des Gaules.

Aussi les rois des nations naissantes, France et Angleterre, s'inquiètent des prétentions de César, et il est curieux, amusant même, de voir comment ils se précautionnent contre cette préfiguration mystique du pangermanisme d'aujourd'hui. Un jour, l'empereur Charles IV vint à Paris visiter notre roi Charles V. Celui-ci, homme fort avisé, pensa bien que son hôte voudrait faire l'empereur au pays des fleurs de lys ; aussi, comme il savait que la Sublimité avait coutume de faire son entrée dans les villes impériales, montée sur un cheval blanc, il Lui envoya pour l'entrée à Paris des chevaux noirs, et il alla au-devant d'Elle, sur un haut palefroi blanc richement ensellé aux armes de France. Quelques années après, l'empereur Sigismond, allant visiter le roi d'Angleterre, fut reçu au débarquement par le duc de Glocester, qui poussa son cheval jusque dans l'eau, et, l'épée pointant vers la poitrine auguste, somma l'Allemand de jurer qu'Il n'entreprendrait rien contre la souveraineté du roi d'Angleterre.

Il ne faudrait pas dire à ce propos : « Vieilles histoires ». Rien n'est vieux pour la tenace mémoire de l'Allemagne. Les Allemands croient que l'histoire de l'humanité se divise en trois périodes : hellénisme, romanisme, germanisme, et que le *Rœmertum* a pour successeur unique et immédiat le *Germanentum*. La pensée de l'empereur Guillaume, cette pensée qui fiévreusement cavalcade dans le temps et dans l'espace, se reporte volontiers au souvenir de la grandeur romaine. En octobre 1900, lorsque fut posée la première pierre du musée romain de Saalburg, il la frappa de trois coups d'un marteau d'argent, et, en frappant le second coup, prononça ces paroles : « Je consacre cette pierre à la jeunesse allemande, aux générations qui s'élèvent et qui pourront apprendre dans le nouveau musée ce que c'est qu'un empire universel. » Au troisième coup, il ajouta : « Je consacre cette pierre à l'avenir de notre patrie allemande. Puisse-t-elle dans les temps futurs, par l'action commune des princes et des peuples, de leurs armées

et de leurs citoyens, devenir aussi puissante, aussi fortement unie, aussi extraordinaire que l'Empire romain universel, afin qu'on dise dans l'avenir : « Je suis citoyen allemand », comme on disait autrefois : « *Civis romanus sum* ». Et le même empereur Guillaume a fait apposer dans un camp romain restauré par lui cette inscription : « *Trajano imperatori Romanorum, Wilhelmus II imperator Germanorum* »; ce qui est, à proprement parler, un hommage de successeur à prédécesseur dans le gouvernement du monde.

Mais, si l'Allemagne succède à Rome, c'est pour faire mieux que Rome; elle a repensé les civilisations antiques, mais en gardant intact le génie propre à sa race supérieure à toutes les autres races[1].

« Des races encore à venir vous supplient, l'étranger dans les terres lointaines vous supplie ; ceux-ci et tous les âges

1. Toute une littérature dans l'Allemagne contemporaine glorifie la race allemande. Les savants Woltmann et Wilser s'y sont distingués. Woltmann enseigne que la valeur culturale d'un peuple se mesure à la quantité de germanisme qui est en lui. Ce principe lui sert de fil conducteur à travers l'histoire. Il sait pourquoi la civilisation romaine a péri ; c'est parce qu'elle a perdu dans les guerres de Marius et de Sylla ses hommes blonds et que l'affranchissement des esclaves — syriens et autres — amena la prédominance des bruns cérébralement inférieurs. Il nous défend de croire que la Renaissance des arts et des lettres en Italie soit due à un réveil de l'antiquité : « La culture post-romaine en Italie est l'œuvre propre des Germains immigrés » dans la Péninsule. « Extraordinairement petite est la participation des éléments méditerranéens à la production du génie, bien qu'ils soient le fond de la population italienne. » De même, tout ce qu'il y a de bon et de grand en France vient de Germanie. Tous les grands Français sont de crâne, de pigment, de types germaniques. Montaigne avait le teint frais, les cheveux blonds, les yeux bleus ; Voltaire était grand, avec des cheveux blonds et les yeux bleus ; La Fayette était grand avec des cheveux blonds et des yeux bleus ; les athlétiques Mirabeau et Danton étaient blonds avec des yeux bleus. Victor Hugo était blond et rose. Woltmann démontre d'ailleurs que les noms de ces grands personnages sont germaniques. Naturellement, Woltmann recommande « d'exalter (chez les Allemands) le sentiment de la race, qui se glorifie de son ascendance et méprise l'ennemi ». Il croit fermement que « la race allemande est appelée à envelopper la terre dans sa souveraineté, à exploiter les trésors de la nature et des forces de travail » ; les autres races, il les appelle : *die passiven Rassen*. Ces paroles sont tirées d'un livre dont le titre est significatif : *Politische Anthropologie*. Renan avait prédit aux vainqueurs de 1870 qu'ils en arriveraient à faire des guerres anthropologiques. Ils y sont arrivés, en effet, et comment des guerres de cette sorte, des guerres d'histoire naturelle, ne seraient-elles pas atroces?

Quant à Wilser, dans son *Herkunft und Urgeschichte der Arier*, *Provenance et Préhistoire des Ariens*, il enseigne comme chose allant de soi, *selbstverständlich*,

de l'humanité à venir ont foi en vous et vous supplient de veiller jalousement contre la possibilité que, dans la grande confédération d'une humanité nouvelle, disparaisse le membre qui, pour leur existence, est le plus important de tous... C'est vous qui, de toutes les nations modernes, avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié. *Si vous succombez, l'Humanité succombe avec vous, sans aucun espoir d'une rénovation future*[1]. »

Ainsi parlait Fichte au commencement du siècle dernier, à la veille du jour où l'Allemagne s'insurgea contre Napoléon. Depuis, cette superbe et mystique déclaration d'orgueil a été cent fois répétée.

C'est, par exemple, Henri Heine, le Prussien libéré comme il s'appelait, qui, après avoir annoncé aux Allemands qu'ils reprendraient à la France l'Alsace et la Lorraine, ajoutait : « Non pas seulement l'Alsace et la Lorraine, mais la France entière et l'Europe et le monde *sauvé* tout entier qui seront à nous. Oui, le monde entier sera allemand. J'ai souvent pensé à cette mission, à cette domination universelle de l'Allemagne, lorsque je me promenais avec mes rêves sous les sapins éternellement verts de ma patrie... » C'est Giesebrecht, l'historien du Saint-Empire, qui, célébrant la gloire du nom allemand au temps impérial, réclame pour l'Allemagne « la domination » parce qu'elle est une nation d'élite, une race noble, et que, par conséquent il lui convient d'agir sur ses voisins, comme il est du droit et du devoir de tout homme doué de plus d'esprit et de force d'agir sur les individus moins bien doués qui l'entourent. C'est bien d'autres encore, historiens, philosophes, philo-

que les Germains ont recueilli « sans conteste l'héritage des Romains »; ces « guerriers du Nord ont gravi, en faisant sonner le fer, les marches du Capitole ». Et ces Germains « ont créé toute la civilisation artistique, depuis le moyen âge jusqu'à notre siècle ». Ce que démontre Wilser dans la *Zeitschrift für deutsche Kunst und Decoration*, au tome II (1899).

Ces deux hommes sont évidemment des grotesques, et il est possible qu'ils aient provoqué chez les Allemands des haussements d'épaule ; mais les hausseurs d'épaule devant les manifestations de l'orgueil patriotique sont rares en Allemagne. D'ailleurs, Woltmann et Wilser sont en parfait accord philosophique avec des hommes considérables dont les noms et le témoignage vont être donnés.

1. Traduction d'Hovelaque, dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1915, p. 530.

logues, ethnographes, poètes, prosateurs ; ce sont de gros livres lourds, des manuels scolaires, d'alertes brochures, des pamphlets, des journaux, des harangues ; c'est tout Richard Wagner.

Dans les grandes émotions de l'heure présente, l'Allemagne, plus haut que jamais, proclame sa foi : « Nous sommes entrés dans la guerre, écrit l'historien Lamprecht, avec des cœurs hauts et purs, pénétrés de la pensée de notre avenir national. Cet avenir, nous le remplirons des floraisons de notre culture ; il nous *est promis par la volonté qu'ont ensemble tous les Allemands d'élever le monde à toute noblesse et à toute perfection...* » L'heure de la victoire allemande sera en effet celle du salut de l'humanité : « Alors, écrit O. Gierke, les aveugles verront, les sourds entendront, tous les peuples qu'ils le veuillent ou non, que la culture allemande est la plus vraie, la plus profonde en racine de la culture universelle [1]. » Et le poète Wolfskehl, rejetant la main tendue par le geste fourvoyé de Romain Rolland, déclare : « Aujourd'hui, il s'agit de la vie ou de la mort de la culture européenne. Vos complices pèchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons cette guerre pour toute l'humanité européenne. *Cette guerre vient de Dieu. Il s'agit du divin dans l'Humanité* [2]. »

Dieu ici reparaît, car, de même qu'il veut la guerre, pour le bien de l'humanité, il veut, pour le bien de l'humanité encore, pour le *salut* des hommes, la victoire de l'Allemagne. Cette intimité, cette partie liée entre Dieu et l'Allemagne a été bien des fois célébrée par l'empereur Guillaume : « Le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande s'il ne nous réservait pas une grande destinée ; nous sommes le sel de la terre ; Dieu nous a appelés à civiliser le monde », disait-il en 1905, au moment de partir pour aller faire à Tanger un de ces gestes qu'il destine à l'histoire. A Münster, en septembre 1907, il affirmait encore la collaboration de Dieu et de l'Allemagne : « Que tous, anciens et nouveaux sujets de cet empire, bourgeois, paysans, ouvriers,

1. Texte cité par Chevrillon, dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1915, p. 266.

2. Dans la *Frankfurter Zeitung* du 12 décembre 1914. — Voir Hovelaque, *loc. cit.*, p. 534.

s'unissent dans un même sentiment d'amour et de fidélité pour la patrie, et le peuple allemand sera le bloc de granit sur lequel notre Seigneur Dieu pourra élever et achever la civilisation du monde ; c'est alors que se réalisera la parole du poète : « Le monde un jour devra son salut au germanisme, *Am deutschen Wesen wird einmal noch die Welt genesen.* » Ces paroles de l'empereur, cette citation du poète ont plu à l'historien Lamprecht, qui les a répétées dans une conférence en septembre 1914, où il les appelle « prophétiques ».

Or, le jour annoncé par l'empereur est arrivé. Au mois de mars dernier, le conseiller privé de consistoire, professeur Mahling, parlant à Berlin devant un auditoire où l'impératrice-reine était représentée par des dames de sa maison, annonça que l'heure a sonné de la mission mondiale de l'Allemagne : *Die Stunde der Weltmission des deutschen Volkes hat geschlagen ;* il demanda : « Y sommes-nous préparés? *Voulons-nous être le marteau que Dieu brandit?* » Et, prenant à témoin la belle conduite que « leur vie intérieure » inspire aux soldats de l'Allemagne pendant cette guerre : « En eux, nous pouvons le dire hardiment, Dieu est à l'ouvrage, *Bei denen ist, das kœnnen wir kühnlich sagen, Gott am Werke* [1] ».

Propos de piétiste, sans doute, mais auquel souscrivent à leur manière les libres penseurs. Il n'y a pas longtemps, le libéral *Berliner Tageblatt* était obligé d'avouer : « Nous ne sommes pas au but ; il est même possible que nous traversions encore des périodes pénibles » ; mais il ne s'inquiétait pas : « La victoire allemande n'est pas une affaire de hasard, c'est une *nécessité métaphysique.* Si vraiment les faits qui régissent l'histoire des peuples dépendent d'une volonté supérieure capable de discernement, nous pouvons et nous devons croire que la Providence nous a réservés pour de grandes tâches [2] ». Dieu est donc sommé de donner la victoire à l'Allemagne, sous peine d'être inintelligent ou même de n'être pas.

1. Cité, d'après l'*Allgemeine Zeitung* du 13 mars dernier, par le *Journal des Débats* du 30 mars.

2. Cité dans *le Temps* du 7 avril 1915. — Le même jour, *le Temps* cite un article de la *Gazette de Francfort* ; l'auteur ne croit plus à la victoire de l'Allemagne ; nous en sommes à défendre notre existence, dit-il ; et il regrette « l'espoir qu'entre aujourd'hui et demain l'esprit allemand puisse *guérir* le monde ».

De ces trois idées inspiratrices, la première — nécessité que l'Allemagne élargisse sa place dans le monde — est une cause de guerre suffisante à elle seule. L'Allemagne ne dissimule pas l'énormité de ses revendications : annexions pures et simples de territoires, subordination d'autres pays à ses convenances économiques et à sa culture. A la vérité, de temps en temps, elle proteste de ses intentions pacifiques. Elle voudrait obtenir un consentement universel à l'établissement de son empire. Un jour, parlant à Brême, l'empereur Guillaume nia qu'il eût jamais eu le dessein d'imposer au monde une domination semblable à celle d'Alexandre et de Napoléon : « Si, plus tard, ajouta-t-il on doit parler dans l'histoire d'une domination universelle des Hohenzollern, il faudra que cette domination soit établie non pas par les conquêtes militaires, mais sur la confiance des nations qui poursuivent toutes un même idéal. » Mais jamais, il n'a pu espérer sérieusement cette *confiance* des peuples ; et, à ce propos pacifiste, quantité d'autres qu'il a lancés d'une voix retentissante peuvent être opposés, propos d'orgueil et de menace. Très clairement, d'autres ont parlé ; personne plus clairement que le général Bernhardi : « Il est impossible, dit-il dans la *Guerre d'aujourd'hui*, d'améliorer à notre profit par des artifices diplomatiques, la répartition de la surface terrestre telle qu'elle existe. Si nous voulons conquérir pour notre peuple la situation mondiale qui nous est due, il nous faut nous fier à notre épée. » Et le même général, dans son livre *Notre avenir*, annonçait, il y a trois ans, l'approche du jour de l'épée : « Malgré les paroles utopiques des apôtres de la paix et tous les beaux discours des hommes d'État, malgré les chaînes de papier par lesquelles la politique européenne essaie d'entraver les forces latentes de notre peuple, *on* entend approcher *les pas de Dieu* qui vont les déchirer comme des toiles d'araignée. »

Or, à cette première idée de la guerre nécessaire à la subsistance de l'Allemagne, les deux autres se conjoignent ; et voilà que la guerre n'est plus seulement un acte obligatoire d'égoïsme national ; elle est ennoblie, elle est sanctifiée ; les guerriers d'Allemagne, lorsqu'ils prennent les armes, d'abord obéissent à une loi naturelle et divine, qui condamne l'humanité à la guerre ; ensuite ils secondent le dessein de la Providence qui

veut, par la victoire allemande, sauver le monde. Les guerriers d'Allemagne sont les soldats de Dieu.

Il fallait, pour sûrement comprendre la pratique et la doctrine allemandes de la guerre, remonter à ces trois idées directrices qui en sont comme la philosophie. Qui oserait refuser la pleine liberté à la guerre ainsi comprise? Qui tomberait en ce ridicule d'opposer à la toute-puissance du soldat la pitié, l'humanité? Autant vaudrait contester à la nature le droit de déchaîner ses cataclysmes ; ou blâmer Dieu d'avoir versé les cataractes du ciel sur son peuple infidèle et bombardé de sa foudre les villes pécheresses.

Mais cette philosophie allemande de la guerre intéresse et menace tous les peuples.

Sous l'hégémonie de la Prusse, État né de la guerre, l'Allemagne, élevée au rang des grandes nations, est devenue la plus forte puissance militaire du temps où nous vivons. Chaque jour, elle a préparé la guerre, comme si la guerre devait éclater le lendemain matin. — En même temps, de vieilles énergies longtemps contenues se donnaient carrière. Une ère nouvelle commençait, l'ère de la conquête du monde par les métiers, comptoirs et banques de l'Allemagne, et l'Allemagne mettait son enthousiasme dans cette lutte, et sa vigueur et sa méthode. Ses appétits matériels étaient surexcités; elle prenait faim et soif de richesse. A la conquête de l'or, elle poussait l'audace jusqu'à la témérité folle. Son industrie, son commerce, ses banques, travaillaient de telle sorte qu'elle allait fatalement vers l'un ou l'autre terme de cette alternative : l'immense victoire ou la banqueroute colossale. C'est pourquoi la force économique requérait l'aide de la force militaire. Qu'il s'agît de trouver de nouveaux débouchés, de nouveaux territoires, de prendre la haute main sur les grandes voies internationales, on entendait remuer le sabre de l'empereur Guillaume, ou bien l'empereur parlait de sa poudre sèche. En même temps encore, l'intelligence allemande se prenait d'idolâtrie pour la force matérielle; elle la transformait en force morale, génératrice du droit; elle se déclarait solidaire et servante du militarisme. En même temps enfin les universités,

les écoles, les clergés, les journaux, les arts enseignaient cette philosophie de la guerre, et faisaient pénétrer dans les profondeurs du peuple l'idée de sa supériorité sur tous les autres peuples passés et présents; ils lui donnaient en charge l'avenir de l'humanité, lui révélaient le décret de Dieu qui sanctifie l'orgueil d'Allemagne,

C'est pourquoi, nous qui combattons en cette guerre, nous avons le droit de dire aux peuples qui en sont les spectateurs :

Les Allemands affirment audacieusement qu'ils n'ont pas voulu la guerre et qu'ils y ont été contraints par nous. Nous tenons, nous, pour démontré avec une absolue clarté qu'ils en furent, au mois d'août dernier, les auteurs responsables. Mais laissons de côté les causes immédiates et occasionnelles de la guerre. Veuillez vous demander si jamais un peuple fut comme le peuple allemand orienté vers la guerre, préparé, entraîné à la guerre comme à une fonction essentielle et naturelle de sa vie nationale ; considérez combien de motifs et de mobiles s'unissent en un formidable faisceau : les intérêts matériels, la soif de l'or, une naturelle brutalité barbare, le patriotisme surexcité par un orgueil fou, un complexe et puissant mysticisme concourent au même objet, qui est d'élever « l'Allemagne au-dessus de tout » et de subordonner au peuple providentiellement privilégié le reste des peuples.

Réfléchissez, et vous conclurez que nous combattons, nos alliés et nous, pour la liberté du monde, et qu'aucune nation, très grande ou très petite, n'est assurée de vivre honorablement dans la paix, tant que le militarisme de l'Allemagne ne sera pas détruit radicalement.

ERNEST LAVISSE

LA

PHILOSOPHIE FRANÇAISE[1]

(Tableau récapitulatif destiné à l'Exposition de San Francisco)

Le rôle de la France dans l'évolution de la philosophie moderne est bien net : la France a été la grande initiatrice. Ailleurs ont surgi également, sans doute, des philosophes de génie ; mais nulle part il n'y a eu, comme en France, continuité ininterrompue de création philosophique originale. Ailleurs on a pu aller plus loin dans le développement de telle ou telle idée, construire plus systématiquement avec tels ou tels matériaux, donner plus d'extension à telle ou telle méthode ; mais bien souvent les matériaux, les idées, la méthode étaient venus de France. Il ne peut être question ici d'énumérer toutes les doctrines, ni de citer tous les noms. Nous ferons un choix ; puis nous tâcherons de démêler les traits caractéristiques de la pensée philosophique française. Nous verrons pourquoi elle est restée créatrice, et à quoi tient sa puissance de rayonnement.

1. Ce travail doit être distribué, sous forme de brochure, aux visiteurs de l'Exposition de San Francisco. Avec d'autres travaux du même genre, se rapportant aux différentes branches de la science, et rédigés par divers auteurs, il fera partie d'un ouvrage intitulé *La Science française*, qui paraîtra prochainement à la librairie Larousse.

I

Toute la philosophie moderne dérive de Descartes [1]. Nous n'essaierons pas de résumer sa doctrine : chaque progrès de la science et de la philosophie permet d'y découvrir quelque chose de nouveau, de sorte que nous comparerions volontiers cette œuvre aux œuvres de la nature, dont l'analyse ne sera jamais terminée. Mais de même que l'anatomiste fait dans un organe ou dans un tissu une série de coupes qu'il étudie tour à tour, ainsi nous allons couper l'œuvre de Descartes par des plans parallèles situés les uns au-dessous des autres, pour obtenir d'elle, successivement, des vues de plus en plus profondes.

Une première coupe révèle dans le cartésianisme la philosophie des idées « claires et distinctes », celle qui a définitivement délivré la pensée moderne du joug de l'autorité pour ne plus admettre d'autre marque de la vérité que l'évidence.

Un peu plus bas, en creusant la signification des termes « évidence », « clarté », « distinction », on trouve une théorie de la méthode. Descartes, en inventant une géométrie nouvelle, a analysé l'acte de création mathématique. Il décrit les conditions de cette création. Il apporte ainsi des procédés généraux de recherche, qui lui ont été suggérés par sa géométrie.

En approfondissant à son tour cette extension de la géométrie, on arrive à une théorie générale de la nature, considérée comme un immense mécanisme régi par des lois mathématiques. Descartes a donc fourni à la physique moderne son cadre, le plan sur lequel elle n'a jamais cessé de travailler, en même temps qu'il a apporté le type de toute conception mécanistique de l'univers.

Au-dessous de cette philosophie de la nature on trouverait maintenant une théorie de l'esprit ou, comme dit Descartes, de la « pensée », un effort pour résoudre la pensée en éléments

1. 1596-1650.

simples : cet effort a ouvert la voie aux recherches de Locke et de Condillac. On trouverait surtout cette idée que la pensée existe d'abord, que la matière est donnée par surcroît et pourrait, à la rigueur, n'exister que comme représentation de l'esprit. Tout l'idéalisme moderne est sorti de là, en particulier l'idéalisme allemand.

Enfin, au fond de la théorie cartésienne de la pensée, il y a un nouvel effort pour ramener la pensée, au moins partiellement, à la volonté. Les philosophies « volontaristes » du XIXe siècle se rattachent ainsi à Descartes. Ce n'est pas sans raison qu'on a vu dans le cartésianisme une « philosophie de la liberté ».

A Descartes remontent donc les principales doctrines de la philosophie moderne. D'autre part, quoique le cartésianisme offre des ressemblances de détail avec telles ou telles doctrines de l'antiquité ou du moyen âge, il ne doit rien d'essentiel à aucune d'elles. Le mathématicien et physicien Biot a dit de la géométrie de Descartes : « *proles sine matre creata* ». Nous en dirions autant de sa philosophie.

*
* *

Si toutes les tendances de la philosophie moderne coexistent chez Descartes, c'est le rationalisme qui prédomine, comme il devait dominer la pensée des siècles suivants. Mais à côté ou plutôt au-dessous de la tendance rationaliste, recouvert et souvent dissimulé par elle, il y a un autre courant qui traverse la philosophie moderne. C'est celui qu'on pourrait appeler sentimental, à condition de prendre le mot « sentiment » dans l'acception que lui donnait le XVIIe siècle, et d'y comprendre toute connaissance immédiate et intuitive. Or ce second courant dérive, comme le premier, d'un philosophe français. Pascal [1] a introduit en philosophie une certaine manière de penser qui n'est pas la pure raison, puisqu'elle corrige par l'« esprit de finesse » ce que le raisonnement a de géométrique, et qui n'est pas non plus la contemplation mystique, puisqu'elle aboutit à des résultats susceptibles

1. 1623-1662.

d'être contrôlés et vérifiés par tout le monde. On trouverait, en rétablissant les anneaux intermédiaires de la chaîne, qu'à Pascal se rattachent les doctrines modernes qui font passer en première ligne la connaissance immédiate, l'intuition, la vie intérieure, comme à Descartes (malgré les velléités d'intuition qu'on rencontre dans le cartésianisme lui-même) se rattachent plus particulièrement les philosophies de la raison pure. Nous ne pouvons entreprendre ce travail. Bornons-nous à constater que Descartes et Pascal sont les grands représentants des deux formes ou méthodes de pensée entre lesquelles se partage l'esprit moderne.

L'un et l'autre ont rompu avec la métaphysique des Grecs. Mais l'esprit humain ne renonce pas facilement à ce dont il a fait sa nourriture pendant bien des siècles. La philosophie grecque avait alimenté le moyen âge, grâce à Aristote. Elle avait imprégné la Renaissance, grâce surtout à Platon. Il était naturel qu'on cherchât, après Descartes, à l'utiliser en la rapprochant du cartésianisme. On devait y être porté par la tendance même des philosophes à mettre leur pensée sous une forme systématique, car le « système » par excellence est celui qui a été préparé par Platon et Aristote, définitivement constitué et consolidé par les néo-platoniciens ; et il serait aisé de montrer (nous ne pouvons entrer dans le détail de cette démonstration) que toute tentative pour bâtir un système s'inspire par quelque côté de l'aristotélisme, du platonisme ou du néo-platonisme. De fait, les deux doctrines métaphysiques qui surgirent hors de France dans la seconde moitié du XVIIe siècle furent des combinaisons du cartésianisme avec la philosophie grecque. La philosophie de Spinoza, si originale soit-elle, aboutit à fondre ensemble la métaphysique de Descartes et l'aristotélisme des docteurs juifs. Celle de Leibniz, dont nous ne méconnaissons pas non plus l'originalité, est encore une combinaison du cartésianisme avec l'aristotélisme, surtout avec l'aristotélisme des néo-platoniciens. Pour des raisons que nous indiquerons tout à l'heure, la philosophie française n'a jamais eu beaucoup de goût pour les grandes constructions métaphysiques ; mais quand il lui a plu d'entreprendre des spéculations de ce genre, elle a montré ce qu'elle était capable de faire, et avec quelle facilité elle le faisait. Tandis que Spi-

noza et Leibniz construisaient leur système, Malebranche[1] avait le sien. Lui aussi avait combiné le cartésianisme avec la métaphysique des Grecs (plus particulièrement avec le platonisme des Pères de l'Église). Le monument qu'il a élevé est un modèle du genre. Mais il y a en même temps chez Malebranche toute une psychologie et toute une morale qui conservent leur valeur, même si l'on ne se rallie pas à sa métaphysique. Là est une des marques de la philosophie française : si elle consent parfois à devenir systématique, elle ne fait pas de sacrifice à l'esprit de système ; elle ne déforme pas à tel point les éléments de la réalité qu'on ne puisse utiliser les matériaux de la construction en dehors de la construction même. Les morceaux en sont toujours bons.

*
* *

Descartes, Pascal, Malebranche, tels sont les trois grands représentants de la philosophie française au XVIIe siècle. Ils ont fourni trois types de doctrines que nous rencontrons dans les temps modernes.

Essentiellement créatrice fut encore la philosophie française du XVIIIe siècle. Mais, ici encore, nous devons renoncer à entrer dans le détail. Disons un mot des théories les plus importantes et citons les principaux noms.

On commence seulement à rendre à Lamarck[2] la justice qui lui est due. Ce naturaliste, qui fut aussi un philosophe, est le véritable créateur de l'évolutionisme biologique. Il est le premier qui ait conçu nettement, et poussé jusqu'au bout, l'idée de faire sortir les espèces les unes des autres par voie de transformation. La gloire de Darwin n'en est pas diminuée. Darwin a serré de plus près les faits ; il a surtout découvert le rôle de la concurrence et de la sélection. Mais concurrence et sélection expliquent comment certaines variations se conservent ; elles ne rendent pas compte — Darwin le disait lui-même — des causes de la variation. Bien avant Darwin, (puisque ses recherches datent de la fin du XVIIIe siècle et du

1. 1638-1715.
2. 1744-1829.

commencement du XIXe), Lamarck avait affirmé avec la même netteté la transformation des espèces, et il avait essayé, en outre, d'en déterminer les causes. Plus d'un naturaliste revient aujourd'hui à Lamarck, soit pour combiner ensemble lamarckisme et darwinisme, soit même pour remplacer le darwinisme par un lamarckisme perfectionné. C'est dire que la France a fourni à la science et à la philosophie, au XVIIIe siècle, le grand principe d'explication du monde organisé, comme, au siècle précédent, avec Descartes, elle leur avait apporté le plan d'explication de la nature inorganique.

Les recherches et les réflexions de Lamarck avaient d'ailleurs été préparées en France par beaucoup de travaux originaux sur la nature et la vie. Bornons-nous à rappeler les noms de Buffon [1] et de Bonnet [2].

*
* *

D'une manière générale, les penseurs français du XVIIIe siècle ont fourni les éléments de certaines théories de la nature qui devaient se constituer au siècle suivant. Nous venons de parler du problème de l'origine des espèces. Celui de la relation de l'esprit à la matière, abordé dans un sens plutôt matérialiste, fut posé cependant par les philosophes français du XVIIIe siècle avec une précision telle qu'il appelait aussi bien, dès lors, d'autres solutions. Il faut citer ici les noms de La Mettrie [3], de Cabanis [4], etc., et encore celui de Charles Bonnet.

On montrerait sans peine que leurs recherches sont à l'origine de la psycho-physiologie qui s'est développée pendant le XIXe siècle. Mais la psychologie elle-même, entendue comme une *idéologie*, c'est-à-dire comme une reconstruction de l'esprit avec des éléments simples, — la psychologie telle que l'a comprise l'école « associationiste » du siècle dernier, — est sortie, en partie, des travaux français du XVIIIe siècle, notamment de ceux de Condillac. Il est juste de reconnaître que les

1. 1707-1788.
2. 1720-1793. Charles Bonnet, né à Genève, appartenait à une famille française.
3. 1709-1751.
4. 1757-1808.

Anglais y ont contribué pour une part plus large encore, et que la doctrine de Locke n'avait pas été sans influence sur l'idéologie française. Mais Locke n'avait-il pas été influencé lui-même par Descartes? Anticipant sur ce que nous aurons à dire du XIXe siècle, nous pouvons dès maintenant faire remarquer que l'œuvre psychologique de Taine, son analyse de l'intelligence, dérive en partie de l'idéologie du XVIIIe siècle, plus spécialement de Condillac.

*
* *

Nous n'avons pas à parler ici de la philosophie sociale. Tout le monde sait comment s'élaborèrent en France, au cours du XVIIIe siècle, les principes de la science politique en général, et plus particulièrement les idées qui devaient amener une transformation de la société. A Montesquieu [1], à Turgot [2] à Condorcet [3], est dû l'approfondissement des concepts de loi, de gouvernement, de progrès, etc., comme aux encyclopédistes en général (d'Alembert [4], Diderot [5], La Mettrie [6], Helvetius [7], d'Holbach [8]) le mouvement qui aboutit à « rationaliser » l'humanité et à la tourner aussi du côté des arts mécaniques.

Mais la plus puissante des influences qui se soient exercées sur l'esprit humain depuis Descartes, — de quelque manière d'ailleurs qu'on la juge, — est incontestablement celle de Jean-Jacques Rousseau [9]. La réforme qu'il opéra dans le domaine de la pensée pratique fut aussi radicale que l'avait été celle de Descartes dans le domaine de la spéculation pure. Lui aussi remit tout en question ; il voulut remodeler la société, la morale, l'éducation, la vie entière de l'homme sur des principes « naturels ». Ceux mêmes qui ne se sont pas ralliés

1. 1689-1755.
2. 1727-1781.
3. 1743-1794.
4. 1717-1783.
5. 1713-1784.
6. 1709-1751.
7. 1715-1771.
8. 1723-1789.
9. Né à Genève, d'une famille d'origine française, en 1712. Mort en 1778.

à ses idées ont dû adopter quelque chose de sa méthode. Par l'appel qu'il a lancé au sentiment, à l'intuition, à la conscience profonde, il a encouragé une certaine manière de penser que l'on trouvait déjà chez Pascal (dirigée, il est vrai, dans un sens tout différent), mais qui n'avait pas encore droit de cité en philosophie. Quoiqu'il n'ait pas construit un système, il a inspiré en partie les systèmes métaphysiques du XIXe siècle : le Kantisme d'abord, puis le « romantisme » de la philosophie allemande lui durent beaucoup. L'art et la littérature lui doivent au moins autant. Son œuvre apparaît à chaque génération nouvelle sous quelque nouvel aspect. Elle agit encore sur nous [1].

***

Dans le coup d'œil que nous venons de jeter sur la philosophie française du XVIIe et du XVIIIe siècles, nous avons pris une vue d'ensemble ; nous avons dû laisser de côté un grand nombre de penseurs et ne considérer que les plus importants d'entre eux. Que sera-ce pour le XIXe siècle? Il n'y a guère de savant français, ni même d'écrivain français, qui n'ait apporté sa contribution à la philosophie.

Si les trois siècles precédents avaient vu naître et se développer les sciences abstraites et concrètes de la matière inorganique, — mathématiques, mécanique, astronomie, physique et chimie, — le XIXe siècle devait approfondir en outre les sciences de la vie : vie organique et même, jusqu'à un certain point, vie sociale. Ici encore les Français furent des initiateurs. On leur doit la théorie de la méthode, et une partie importante des résultats. Nous faisons allusion surtout à Claude Bernard et à Auguste Comte.

L'*Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard [2] a été, pour les sciences concrètes de laboratoire, ce que le *Discours de la méthode* de Descartes avait été pour les sciences plus abstraites. C'est l'œuvre d'un physiologiste de

1. Voltaire (1694-1778) appartient à l'histoire des lettres plutôt qu'à celle de la philosophie. Nous nous attachons surtout, dans le présent travail, à ceux qui furent, en philosophie, les créateurs d'idées et de méthodes nouvelles.

2. 1813-1878.

génie qui s'interroge sur la méthode qu'il a suivie, et qui tire de sa propre expérience des règles générales d'expérimentation et de découverte. La recherche scientifique, telle que Claude Bernard la recommande, est un dialogue entre l'homme et la nature. Les réponses que la nature fait à nos questions donnent à l'entretien une tournure imprévue, provoquent des questions nouvelles auxquelles la nature réplique en suggérant de nouvelles idées, et ainsi de suite indéfiniment. Ni les faits ni les idées ne sont donc constitutifs de la science : celle-ci, toujours provisoire et toujours, en partie, symbolique, naît de la collaboration de l'idée et du fait. Immanente à l'œuvre de Claude Bernard est ainsi l'affirmation d'un écart entre la logique de l'homme et celle de la nature. Sur ce point, et sur plusieurs autres, Claude Bernard a devancé les théoriciens « pragmatistes » de la science.

Le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte [1] est une des grandes œuvres de la philosophie moderne. L'idée, simple et géniale, d'établir entre les sciences un ordre hiérarchique qui va des mathématiques à la sociologie [2], s'impose à notre esprit, depuis que Comte l'a formulée, avec la force d'une vérité définitive. Si l'on peut contester sur certains points l'œuvre sociologique du maître, il n'en a pas moins eu le mérite de tracer à la sociologie son programme et de commencer à le remplir. Réformateur à la manière de Socrate, il eût été tout disposé, comme on l'a fait remarquer, à adopter la maxime socratique « connais-toi toi-même »; mais il l'eût appliquée aux sociétés et non plus aux individus, la connaissance de l'homme social étant à ses yeux le point culminant de la science et l'objet par excellence de la philosophie. Ajou-

1. 1798-1857.

2. La sociologie devant faire l'objet d'une monographie spéciale, nous ne parlons ici ni de Saint-Simon, ni de Fourier, ni de Pierre Leroux, ni de Proudhon. La même raison fait que nous laissons de côté des penseurs contemporains éminents qui se sont orientés vers la sociologie : Espinas, Tarde, Durkheim, Lévy-Brühl, Le Bon, Worms, Bouglé, Simiand, Izoulet, Lacombe, Richard et beaucoup d'autres. L'œuvre de l'école sociologique française est considérable ; il faut qu'elle soit étudiée séparément. On y rattacherait l'œuvre des moralistes : Bureau, Belot, Parodi, H. Michel, Caro, Bourdeau, Rauh, Darlu, Malapert, Buisson, etc. Enfin il faudrait faire une place à part — car il ne rentre dans aucune catégorie — au penseur original qu'est G. Sorel.

tons que le fondateur du positivisme, qui se déclara l'adversaire de toute métaphysique, est une âme de métaphysicien, et que la postérité verra dans son œuvre un puissant effort pour « diviniser » l'humanité.

Renan [1] n'a pas de parenté intellectuelle avec Comte. Mais, à sa manière, et dans un sens assez différent, il a eu, lui aussi, cette religion de l'humanité qu'avait rêvée le fondateur du positivisme. La séduction qu'il exerça sur son temps tient à bien des causes. Ce fut d'abord un merveilleux écrivain, si toutefois on peut encore appeler écrivain celui qui nous fait oublier qu'il emploie des mots, sa pensée paraissant s'insinuer directement dans la nôtre. Mais bien séduisante aussi, bien adaptée au siècle qui avait revivifié les sciences historiques, était la conception doublement optimiste de l'histoire qui pénétrait l'œuvre de ce maître ; car, d'une part, il pensait que l'histoire enregistre un progrès ininterrompu de l'humanité, et, d'autre part, il voyait en elle un succédané de la philosophie et de la religion.

Cette même foi à la science — aux sciences qui étudient l'homme — se retrouve chez Taine [2], un penseur qui eut autant d'influence que Renan en France, et qui en eut peut-être plus encore que Renan à l'étranger. Taine veut appliquer à l'étude de l'activité humaine sous ses diverses formes, dans la littérature, dans l'art, dans l'histoire, les méthodes du naturaliste et du physicien. D'autre part, il est tout pénétré de la pensée des anciens maîtres : avec Spinoza il croit à l'universelle nécessité ; sur la puissance en quelque sorte magique de l'abstraction, sur les « qualités principales » et les « facultés maîtresses », il a des vues qui le rapprochent d'Aristote et de Platon. Il revient ainsi, implicitement, à la métaphysique ; mais il borne l'horizon de cette métaphysique à l'homme et aux choses humaines. Pas plus que Renan, il ne ressemble ni ne se rattache à Comte. Et pourtant ce n'est pas tout à fait sans raison qu'on le classe parfois, ainsi que Renan lui-même, parmi les positivistes. Il y a bien des manières, en effet, de définir le positivisme ; mais nous croyons qu'il faut y

1. 1823-1892.

2. 1828-1893.

voir, avant tout, une conception anthropocentrique de l'univers.

*
* *

Entre la philosophie biologique et la philosophie sociale, dont la création est due pour une si large part au génie français, vient se placer un ordre de recherches qui, lui aussi, appartient surtout au XIXe siècle : nous voulons parler de la psychologie. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût eu déjà, particulièrement en France, en Angleterre et en Écosse, des psychologues pénétrants ; mais l'observation intérieure, laissée à elle-même et réduite à l'étude des phénomènes normaux, avait difficilement accès à certaines régions de l'esprit, notamment au « subconscient ». A la méthode habituelle d'observation intérieure le XIXe siècle en a adjoint deux autres : d'un côté, l'ensemble des procédés de mensuration dont on fait usage dans les laboratoires, et, d'autre part, la méthode qu'on pourrait appeler *clinique*, celle qui consiste à recueillir des observations de malades et même à provoquer des phénomènes morbides (intoxication, hypnotisme, etc.). De ces deux méthodes, la première a été pratiquée surtout en Allemagne ; quoiqu'elle ne soit pas négligeable, elle est loin d'avoir donné ce qu'on attendait d'elle [1]. La seconde, au contraire, a déjà fourni des résultats importants, et elle en laisse entrevoir d'autres, plus considérables encore. Or cette dernière psychologie, cultivée aujourd'hui dans bien des pays, est une science d'origine française, qui est restée éminemment française. Préparée par les aliénistes français de la première moitié du XIXe siècle, elle s'est constituée d'une manière définitive avec Moreau de Tours, et elle n'a pas cessé, depuis, d'être représentée en France par des maîtres, soit qu'ils fussent venus de la pathologie à la psychologie, soit que ce fussent des psychologues attirés vers la pathologie mentale. Il nous suffira de citer les noms de Charcot, de Ribot, de Pierre Janet et de Georges Dumas.

1. Elle a eu en France des représentants remarquables. Citons en particulier Alfred Binet.

*
* *

Mais, tandis qu'une partie de la philosophie française, au XIXe siècle, s'orientait ainsi dans la direction de la physiologie, de la psychologie, de la sociologie, le reste prenait pour objet de spéculation, comme aux siècles précédents, la nature en général, l'esprit en général.

Dès le début du siècle, la France eut un grand métaphysicien, le plus grand qu'elle eût produit depuis Descartes et Malebranche : Maine de Biran [1]. Peu remarquée au moment où elle parut, la doctrine de Maine de Biran a exercé une influence croissante : on peut se demander si la voie que ce philosophe a ouverte n'est pas celle où la métaphysique devra marcher définitivement. A l'opposé de Kant (car c'est à tort qu'on l'a appelé le « Kant français »), Maine de Biran a jugé que l'esprit humain était capable, au moins sur un point, d'atteindre l'absolu et d'en faire l'objet de ses spéculations. Il a montré que la connaissance que nous avons de nous-même, en particulier dans le sentiment de l'effort, est une connaissance privilégiée, qui dépasse le pur « phénomène » et qui atteint la réalité « en soi », — cette réalité que Kant déclarait inaccessible à nos spéculations. Bref, il a conçu l'idée d'une métaphysique qui s'éleverait de plus en plus haut, vers l'esprit en général, à mesure que la conscience descendrait plus bas, dans les profondeurs de la vie intérieure. Vue géniale, dont il a tiré les conséquences sans s'amuser à des jeux dialectiques, sans bâtir un système.

Que d'ailleurs Maine de Biran ait une certaine parenté avec Pascal, c'est ce que nous entrevoyons quand nous lisons Ravaisson [2]. Attaché à Pascal autant qu'à Maine de Biran, épris de l'art grec autant que de la philosophie grecque, Ravaisson nous fait admirablement comprendre comment l'originalité de chaque philosophe français ne l'empêche pas de se relier à une certaine tradition, et comment cette tradition

1. 1766-1824. De Biran il faudrait rapprocher Ampère (1775-1826). La place nous manque ici pour parler de l'école théologique. Rappelons les noms de De Bonald (1754-1840), de De Maistre (1753-1821) et de Lamennais (1782-1854).

2. 1813-1900.

elle-même rejoint la tradition classique. Un Descartes a beau rompre avec la philosophie des anciens : son œuvre conserve les qualités d'ordre et de mesure qui furent caractéristiques de la pensée grecque. Ravaisson a mis en lumière ce côté artistique et classique de la pensée philosophique française. Lui-même a tracé les linéaments d'une philosophie qui mesure la réalité des choses à leur degré de beauté.

On ne peut prononcer le nom de Ravaisson sans y associer celui de Lachelier, un penseur dont l'influence fut tout aussi considérable. Lachelier réveilla la philosophie universitaire à un moment où elle s'endormait dans la doctrine, facile et aimable, de Victor Cousin [1]. Sa thèse sur le fondement de l'induction restera classique, comme tout ce qui porte la marque de la perfection. Sa doctrine, qui se réclame du kantisme, dépasse en réalité l'idéalisme de Kant et inaugure même un réalisme d'un genre particulier, qui pourrait être rattaché à celui de Maine de Biran. Maître incomparable, il a nourri de sa pensée plusieurs générations de maîtres.

De la philosophie de Ravaisson, et plus particulièrement de ses vues sur l'habitude, de la philosophie d'Auguste Comte aussi (en tant qu'elle affirme l'irréductibilité des sciences les unes aux autres) on pourrait rapprocher la théorie neuve et profonde que Boutroux expose dans sa thèse sur « la contingence des lois de la nature ». Par une voie toute différente, par l'analyse des conditions auxquelles est soumise la construction des concepts scientifiques, le grand mathématicien Henri Poincaré [2] est arrivé à des conclusions du même genre : il montre ce qu'il y a de relatif à l'homme, de relatif aux exigences et aux préférences de notre science, dans le réseau de lois que notre pensée étend sur l'univers. Analogue est la doctrine de Milhaud [3]. Et l'on pourrait ranger du même côté

1. 1792-1867. Nous n'insistons pas sur la philosophie de Cousin, parce qu'elle fut surtout un éclectisme. Il n'y en eut pas moins, dans l'école de Cousin, des philosophes très distingués, tels que Saisset, Simon, Janet. Il faut faire une place à part à Jouffroy (1796-1842) et à Vacherot (1809-1897). Comme précurseur de Cousin citons Royer-Collard (1763-1845).

2. 1854-1912.

3. Nous laissons de côté, dans la présente étude, les travaux relatifs à l'analyse et à la critique des méthodes scientifiques. La part de la France, ici encore, est

Édouard Le Roy, si l'œuvre de ce philosophe n'était animée, malgré certaines ressemblances extérieures, d'un esprit différent : sa critique de la science est liée à des vues personnelles, profondes, sur la réalité en général, sur la morale et la religion[1].

L'idée dominante de Liard a été de maintenir en face l'une de l'autre la métaphysique et la science, comme deux formes également légitimes de la pensée. Le même souci existe chez Fouillée[2]. Psychologue et sociologue autant que dialecticien, Fouillée a développé une théorie des idées-forces qui est un rationalisme élargi. Il n'est guère de question, théorique ou pratique, que ce penseur brillant n'ait abordée, et sur laquelle il n'ait présenté des vues intéressantes et suggestives. Il eut dans Guyau[3] un disciple génial. Moins célèbre que Nietzsche, Guyau avait soutenu, avant le philosophe allemand, en termes plus mesurés et sous une forme plus acceptable, que l'idéal moral doit être cherché dans la plus haute expansion possible de la vie.

Nous avons laissé de côté, dans cette énumération rapide, deux penseurs de premier ordre que nous ne pouvions pas rattacher à la tradition issue de Maine de Biran. Nous voulons parler de Renouvier et de Cournot[4].

considérable. Citons, parmi beaucoup d'autres auteurs : le grand chimiste Berthelot, Jules et Paul Tannery, Lechalas, Couturat, Duhem, Rey, Perrin, Borel, Pierre Boutroux, L. Poincaré, Goblot. L'œuvre de Lalande, comme aussi celles de Meyerson et de Brunschvicg, appartiennent tout à la fois à la théorie des sciences et à la philosophie générale. Nous en dirions autant du beau livre de Hannequin sur la théorie des atomes. — Dans les travaux de Le Dantec on trouve une interprétation et une extension mécanistiques de la science positive.

Nous ne pouvons non plus parler de l'esthétique (Sully-Prudhomme, Séailles, Souriau, Dauriac, Bazaillas, Paulhan, Lalo, etc.), ni de l'histoire de la philosophie (Ravaisson, Cousin, Bouillier, Janet, Vacherot, Fouillée, Em. Boutroux, Delbos, Lévy-Brühl, Brochard, Espinas, Adam, Thamin, Halévy, Picavet, Faguet, X. Léon, G. Lyon, Delacroix, R. Berthelot, Hamelin, Basch, Berr, Rodier, Robin, Rivaud, Bréhier, etc.).

1. La philosophie religieuse a donné lieu, en France, à des travaux importants. Rappelons seulement, pour nous en tenir aux plus récents, les noms d'Ollé-Laprune, de Blondel, de Laberthonnière, de Fonsegrive, de Wilbois, de H. Bois, de Segond, d'Auguste Sabatier, de Paul Sabatier, etc.

2. 1838-1912.

3. 1854-1888.

4. Combien d'autres métaphysiciens et psychologues mériteraient d'être étudiés ici ! Citons, en particulier, Évellin, Dunan, Paulhan, Weber.

Parti du criticisme kantien, qu'il avait d'ailleurs profondément modifié dès le début, Renouvier [1] s'en est dégagé peu à peu pour arriver à des conclusions qui ne sont pas très éloignées, quant à la lettre, de celles du dogmatisme métaphysique : il affirme, en particulier, l'indépendance de la personne humaine ; il réintègre la liberté dans le monde. Mais il renouvelle la signification de ces thèses, en les rapprochant des données de la science positive, et surtout en les faisant précéder d'une critique de l'entendement humain. Par sa morale, autant que par sa théorie de la nature et de l'homme, il a agi considérablement sur la pensée de son temps [2].

Conduit à la philosophie, lui aussi, par l'étude des sciences, et en particulier par les mathématiques, Cournot [3] institua une critique d'un genre nouveau, qui, à la différence de la critique kantienne, porte à la fois sur la forme et sur la matière de notre connaissance, sur les méthodes et sur les résultats. Sur une foule de points — notamment sur le hasard et la probabilité — il a apporté des vues neuves, pénétrantes et profondes. Il est temps de mettre ce penseur à sa vraie place, — une des premières, — parmi les philosophes du XIXe siècle.

On pourrait maintenant, pour conclure, dire un mot de l'entreprise tentée par l'auteur de l'*Évolution créatrice* pour porter la métaphysique sur le terrain de l'expérience et pour constituer, en faisant appel à la science et à la conscience, en développant la faculté d'intuition, une philosophie capable de fournir, non plus seulement des théories générales, mais aussi des explications concrètes de faits particuliers. La philosophie, ainsi entendue, est susceptible de la même précision que la science positive. Comme la science, elle pourra progresser sans cesse en ajoutant les uns aux autres des résultats une fois acquis. Mais elle visera en outre — et c'est par là qu'elle se distingue de la science — à élargir de plus en plus les cadres de l'entendement, dût-elle briser tel ou tel d'entre eux, et à dilater indéfiniment la pensée humaine.

1. 1818-1903.

2. Parmi les philosophes qui se rattachent à Renouvier, citons Pillon, Dauriac et Hamelin.

3. 1801-1877.

II

Nous avons passé en revue un certain nombre de philosophes français, en tenant surtout compte de leur diversité, de leur originalité, de ce qu'ils ont apporté de nouveau et de ce que le monde leur doit. Nous allons maintenant chercher s'ils ne présenteraient pas certains traits communs, caractéristiques de la pensée française.

Le trait qui frappe d'abord, quand on parcourt un de leurs livres, est la simplicité de la forme. Si on laisse de côté, dans la seconde moitié du XIXe siècle, une période de vingt ou trente ans pendant laquelle un petit nombre de penseurs, subissant une influence étrangère, se départirent parfois de la clarté traditionnelle, on peut dire que la philosophie française s'est toujours réglée sur le principe suivant : il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile soit-elle, qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde. Les philosophes français n'écrivent pas pour un cercle restreint d'initiés ; ils s'adressent à l'humanité en général. Si, pour mesurer la profondeur de leur pensée et pour la comprendre pleinement, il faut être philosophe et savant, néanmoins il n'est pas d'homme cultivé qui ne soit en état de lire leurs principales œuvres et d'en tirer quelque profit. Quand ils ont eu besoin de moyens d'expression nouveaux, ils ne les ont pas cherchés, comme on l'a fait ailleurs, dans la création d'un vocabulaire spécial (opération qui aboutit souvent à enfermer, dans des termes artificiellement composés, des idées incomplètement digérées), mais plutôt dans un assemblage ingénieux des mots usuels, qui donne à ces mots de nouvelles nuances de sens et leur permet de traduire des idées plus subtiles ou plus profondes. Ainsi s'explique qu'un Descartes, un Pascal, un Rousseau, — pour ne citer que ceux-là, — aient beaucoup accru la force et la flexibilité de la langue française, soit que l'objet de leur analyse fût plus proprement la pensée (Descartes), soit que ce fût aussi le sentiment (Pascal, Rousseau). Il faut, en effet, avoir poussé jusqu'au bout la décomposition de ce qu'on a dans l'esprit pour arriver à s'exprimer en termes

simples. Mais, à des degrés différents, tous les philosophes français ont eu ce don d'analyse. Le besoin de résoudre les idées et même les sentiments en éléments clairs et distincts, qui trouvent leurs moyens d'expression dans la langue commune, est caractéristique de la philosophie française depuis ses origines.

Si maintenant on passe de la forme au fond, voici ce qu'on remarquera d'abord.

La philosophie française a toujours été étroitement liée à la science positive. Ailleurs, en Allemagne par exemple, tel philosophe a pu être savant, tel savant a pu être philosophe; mais la rencontre des deux aptitudes ou des deux habitudes a été un fait exceptionnel et, pour ainsi dire, accidentel. Si Leibniz fut à la fois un grand philosophe et un grand mathématicien, nous voyons que le principal développement de la philosophie allemande, celui qui remplit la première moitié du XIXe siècle, s'est effectué en dehors de la science positive. Il est de l'essence de la philosophie française, au contraire, de s'appuyer sur la science. Chez Descartes, l'union est si intime entre la philosophie et les mathématiques qu'il est difficile de dire si sa géométrie lui fut suggérée par sa métaphysique ou si sa métaphysique est une extension de sa géométrie. Pascal fut un profond mathématicien, un physicien original, avant d'être un philosophe. La philosophie française du XVIIIe siècle se recruta principalement parmi les géomètres, les naturalistes et les médecins (d'Alembert, La Mettrie, Bonnet, Cabanis, etc.). Au XIXe siècle, quelques-uns des plus grands penseurs français, Auguste Comte, Cournot, Renouvier, etc., vinrent à la philosophie à travers les mathématiques ; l'un d'eux, Henri Poincaré, fut un mathématicien de génie. Claude Bernard, qui nous a donné la philosophie de la méthode expérimentale, fut un des créateurs de la science physiologique. Ceux mêmes des philosophes français qui se sont voués pendant le dernier siècle à l'observation intérieure ont éprouvé le besoin de chercher en dehors d'eux, dans la physiologie, dans la pathologie mentale, etc., quelque chose qui les assurât qu'ils ne se livraient pas à un simple jeu d'idées, à une manipulation de concepts abstraits : la tendance est déjà visible chez le grand initiateur de la méthode d'introspection pro-

fonde, Maine de Biran. En un mot, l'union étroite de la philosophie et de la science est un fait si constant en France qu'il pourrait suffire à caractériser et à définir la philosophie française.

Un trait moins particulier, mais bien frappant encore, est le goût des philosophes français pour la psychologie, leur penchant à l'observation intérieure. Assurément ce trait ne pourrait plus suffire, comme le précédent, à définir la tradition française, car l'aptitude à se sonder soi-même, et à pénétrer sympathiquement dans l'âme d'autrui, est sans doute aussi répandue en Angleterre et en Amérique, par exemple, qu'elle l'est en France. Mais, tandis que les grands penseurs allemands (même Leibniz, même Kant) n'ont guère eu, en tout cas, n'ont guère manifesté, de sens psychologique, tandis que Schopenhauer (tout imprégné, d'ailleurs, de la philosophie française du XVIIIe siècle) est peut-être le seul métaphysicien allemand qui ait été psychologue, au contraire il n'y a pas de grand philosophe français qui ne se soit révélé, à l'occasion, subtil et pénétrant observateur de l'âme humaine. Inutile de rappeler les fines études psychologiques qu'on trouve chez Descartes et chez Malebranche, intimement mêlées à leurs spéculations métaphysiques. La vision d'un Pascal était aussi aiguë quand elle s'exerçait dans les régions mal éclairées de l'âme que lorsqu'elle portait sur les choses physiques, géométriques, philosophiques. Condillac fut un psychologue autant qu'un logicien. Que dire alors de ceux qui ont ouvert à l'analyse psychologique des voies nouvelles, comme Rousseau ou Maine de Biran ? Pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècles, la pensée française, s'exerçant sur la vie intérieure, a préparé la psychologie purement scientifique qui devait être l'œuvre du XIXe siècle. Nul, d'ailleurs, n'a plus contribué à fonder cette psychologie scientifique qu'un Moreau de Tours, un Charcot ou un Ribot. Remarquons que la méthode de ces psychologues, — celle qui a valu à la psychologie, en somme, ses plus importantes découvertes, — n'est qu'une extension de la méthode d'observation intérieure. C'est toujours à la conscience qu'elle fait appel ; seulement, elle note les indications de la conscience chez le malade, au lieu de s'en tenir à l'homme bien portant.

Tels sont les deux principaux traits de la philosophie française.

En se composant ensemble, ils donnent à cette philosophie sa physionomie propre. C'est une philosophie qui serre de près les contours de la réalité extérieure, telle que le physicien se la représente, et de très près aussi ceux de la réalité intérieure, telle qu'elle apparaît au psychologue. Par là même, elle répugne le plus souvent à prendre la forme d'un *système*. Elle rejette aussi bien le dogmatisme à outrance que le criticisme radical ; sa méthode est aussi éloignée de celle d'un Hegel que de celle d'un Kant. Ce n'est pas à dire qu'elle ne soit pas capable d'édifier, quand il lui plaît, quelque grande construction. Mais les philosophes français semblent avoir eu généralement cette arrière-pensée que systématiser est facile, qu'il est trop aisé d'aller jusqu'au bout d'une idée, que la difficulté est plutôt d'arrêter la déduction où il faut, de l'infléchir comme il faut, grâce à l'approfondissement des sciences particulières et au contact sans cesse maintenu avec la réalité. Pascal a dit que l' « esprit géométrique » ne suffisait pas : le philosophe doit y joindre l' « esprit de finesse ». Et Descartes, ce grand métaphysicien, déclarait avoir consacré peu d'heures à la métaphysique, entendant par là, sans doute, que le travail de pure déduction ou de pure construction métaphysique s'effectue de lui-même, pour peu qu'on y ait l'esprit prédisposé. — Allèguera-t-on qu'en se faisant moins systématique la philosophie s'écarte de son but, et que son rôle est précisément d'unifier le réel? — Mais la philosophie française n'a jamais renoncé à cette unification. Seulement, elle ne se fie pas au procédé qui consiste à prendre telle ou telle idée et à y faire entrer, de gré ou de force, la totalité des choses. A cette idée on pourra toujours en opposer une autre, avec laquelle on construira, selon la même méthode, un système différent ; les deux systèmes seront d'ailleurs également soutenables, également invérifiables ; de sorte que la philosophie deviendra un simple jeu, un tournoi entre dialecticiens. Remarquons qu'une idée est un élément de notre intelligence, et que notre intelligence elle-même est un élément de la réalité : comment donc une idée, qui n'est qu'une partie d'une partie, embrasserait-elle le Tout? L'unification des choses ne pourra s'effectuer que par

une opération beaucoup plus difficile, plus longue, plus délicate : la pensée humaine, au lieu de rétrécir la réalité à la dimension d'une de ses idées, devra se dilater elle-même au point de coïncider avec une portion de plus en plus vaste de la réalité. Mais il faudra, pour cela, le travail accumulé de bien des siècles. En attendant, le rôle de chaque philosophe est de prendre, sur l'ensemble des choses, une vue qui pourra être définitive sur certains points, mais qui sera nécessairement provisoire sur d'autres. On aura bien là, si l'on veut, une espèce de système ; mais le principe même du système sera flexible, indéfiniment extensible, au lieu d'être un principe arrêté, comme ceux qui ont donné jusqu'ici les constructions métaphysiques proprement dites. Telle est, nous semble-t-il, l'idée implicite de la philosophie française. C'est une idée qui n'est devenue tout à fait consciente d'elle-même, ou qui n'a pris la peine de se formuler, que dans ces derniers temps. Mais, si elle ne s'était pas dégagée plus tôt, c'est justement parce qu'elle était naturelle à l'esprit français, esprit souple et vivant, qui n'a rien de mécanique ou d'artificiel, esprit éminemment sociable aussi, qui répugne aux constructions individuelles et va d'instinct à ce qui est humain.

Par là, par les deux ou trois tendances que nous venons d'indiquer, s'explique peut-être ce qu'il y a eu de constamment génial et de constamment créateur dans la philosophie française. Comme elle s'est toujours astreinte à parler le langage de tout le monde, elle n'a pas été le privilège d'une espèce de caste philosophique ; elle est restée soumise au contrôle de tous ; elle n'a jamais rompu avec le sens commun. Pratiquée par des hommes qui furent des psychologues, des biologistes, des physiciens, des mathématiciens, elle s'est continuellement maintenue en contact avec la science aussi bien qu'avec la vie. Ce contact permanent avec la vie, avec la science, avec le sens commun, l'a sans cesse fécondée en même temps qu'il l'empêchait de s'amuser avec elle-même, de recomposer artificiellement les choses avec des abstractions. Mais, si la philosophie française a pu se revivifier indéfiniment ainsi en utilisant toutes les manifestations de l'esprit français, n'est-ce pas parce que ces manifestations tendaient elles-mêmes à prendre la forme philosophique? Bien rares, en France, sont les savants,

les écrivains, les artistes et même les artisans qui s'absorbent dans la matérialité de ce qu'ils font, qui ne cherchent pas à extraire — fût-ce avec maladresse, fût-ce avec quelque naïveté — la philosophie de leur science, de leur art ou de leur métier. Le besoin de philosopher est universel : il tend à porter toute discussion, même d'affaires, sur le terrain des idées et des principes. Il traduit probablement l'aspiration la plus profonde de l'âme française, qui va tout droit à ce qui est général et, par là, à ce qui est généreux. En ce sens, l'esprit français ne fait qu'un avec l'esprit philosophique.

H. BERGSON

L'AUBE ARDENTE[1]

XII. — LE RETOUR ÉTERNEL

Florence leur cria d'entrer. Philippe pensa connaître à son accent qu'elle savait déjà qu'ils étaient deux. Il prit garde aussi plus que de coutume à cette voix mordante et nasale, qui annonce bien l'ironie chez une Florence Bell, et chez beaucoup d'autres Américains n'est qu'une manière d'articuler l'anglais, qui donne aux auditeurs l'illusion de l'ironie. Ces remarques de Philippe ne répondaient probablement à rien de réel ; mais il n'y eut point de doute possible sur le regard. Celui qu'elle assena au jeune Français, quand elle vit qu'il entrait chez elle escorté du jeune Allemand, était un regard de moquerie bien caractérisé ; elle n'eût pas exprimé ce qu'elle en pensait plus clairement, si elle eût dit tout haut, sur un certain ton : « Tiens ! » ou une autre interjection similaire.

Philippe imagina de surcroît qu'elle était piquée et le lui faisait sentir. — A quel titre? De quel droit? Ce n'était pas d'ailleurs le genre de miss Bell. Mais Philippe avait la conscience bourrelée, et par une sorte d'hallucination du sens moral, il croyait entendre, de la bouche d'autrui, les reproches qu'il s'adressait à lui-même. Il se persuadait que les yeux étrangers voyaient jusqu'au fond de lui aussi bien qu'il y

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai 1915.

savait lire. Il aurait voulu se dérober à tous ces témoins incommodes, au témoin plus incommode encore qui était son autre moi. Couvert de confusion, accablé d'une honte chimérique, il pensait que ce fût un crime d'entretenir avec l'ennemi un commerce et une espèce d'intimité. Il n'eût pas été capable de proférer un seul mot, pour expliquer ou prétexter cette visite inattendue, et surtout cette compagnie. Il baissait la tête et songeait :

« Si seulement elle pouvait me demander ce que nous sommes venus faire ici ! Alors peut-être je trouverais que lui répondre. »

Florence ne posa aucune question. Ce n'était pas non plus son genre. Elle gardait un silence interrogant. Au fait, elle n'avait rien à dire, ni Philippe. La parole était à Lembach.

Il la prit bien, de droit, mais avec cette obséquiosité qui était le signe plus certain de son origine, ces longues cérémonies de langage usuelles en son pays, — celui du monde où il y a le moins de politesse et le plus de protocole.

— Chère miss Florence, — dit-il, — soyez assez bonne de nous excuser si nous vous importunons...

— Pas du tout, — fit-elle, sèchement.

Que voulait-elle dire? Qu'ils ne l'importunaient pas? Ou qu'elle ne les excusait pas de l'importuner? Ou même qu'elle n'était pas bonne?

Lembach ne tint nul compte d'une interruption si équivoque, et il reprit :

— Chère miss Florence, la cause de notre démarche indiscrète est notre commune admiration pour le Maître. (Cette fois, « le Maître », il paraît que c'était Ashley Bell.) Vous m'avez naguère permis de compulser, de cataloguer ses notes, sa correspondance, ses poèmes inédits. Et ensuite, vous avez donné les mêmes facultés à Philippe ici présent.

« Pourquoi, — se demanda Philippe Lefebvre, — m'appelle-t-il par mon petit nom? »

— Je vous confesse, — poursuivit Lembach, — que je l'ai envié. Ne me jugez point mal : je suis immensément jaloux du Maître, et il me plaisait d'imaginer que les richesses encore inconnues de son génie n'appartenaient qu'à moi. Il m'a été pénible, cruel de les partager, même avec *mon camarade*.

D'autant que j'ai d'abord pu croire que vous le favorisiez à mon détriment. Daignez, chère miss Florence, me pardonner encore cette pensée misérable. Je m'en repens ; car je viens d'apprendre avec étonnement et avec reconnaissance que c'est moi que vous favorisiez.

Florence fit un geste de surprise. Philippe ne comprenait point, et se demandait où Lembach en voulait venir. Il se demandait aussi :

« Quelle faveur lui a-t-elle accordée, qu'elle m'a refusée à moi? »

Avant de le savoir, il en était déjà ulcéré. Ce qui le rassurait, c'est que, instruit par l'expérience, il présumait toutes les affirmations de Lembach mensongères, utilement ou gratuitement, jusqu'à preuve qu'elles ne l'étaient point.

Florence continuait de ne poser point de questions ; mais l'étonnement que son regard témoignait encore parut à Lembach une interrogation suffisante.

— Philippe et moi, — reprit-il, — nous avons depuis quelque temps infiniment causé ensemble. Ai-je besoin de vous dire, chère miss Bell, que l'unique sujet de nos entretiens a été l'œuvre surhumaine du Maître?

« Menteur ! Menteur ! » pensait Philippe.

— Nous sommes, Philippe et moi, — dit l'Allemand avec emphase, — les deux seuls hommes vivants à l'heure présente qui possédions cette œuvre presque parfaitement. Quelle n'a pas été ma surprise et, je l'avoue en toute humilité, ma joie, de découvrir que je la possède mieux que lui ! Qu'il est une partie, une partie capitale de cette œuvre, dont il ignorait encore l'existence même ce matin !

— Quelle partie? — s'écria Philippe, sans prendre garde qu'il parlait comme s'il l'ignorait encore, qu'il donnait implicitement un démenti à Lembach, et qu'il n'avait pas seulement l'air de savoir pourquoi il était ici avec cet Allemand.

Florence Bell sourit. Lembach ne se troubla pas pour si peu :

— Vous ne lui avez jamais donné à lire le drame sublime d'Ashley Bell !

— Non, — dit Florence.

Elle fit, là-dessus, un silence bref qui marquait l'hésitation.

« Si elle ne m'a point révélé ce drame d'Ashley Bell, se

disait Philippe, c'est peut-être qu'on ne saurait l'entendre bien si l'on n'est d'abord initié à l'œuvre entière du Maître, et je me demande où cet Allemand va prendre que je la connais parfaitement : j'ai encore des milliers de pages à lire ! Enfin, miss Florence a eu ses raisons : elle nous les donnera. »

Mais miss Florence ne les donna point. Elle n'avait pas de comptes à rendre à un Lembach. Elle ajouta seulement :

— Cela est réparable.

Et elle monta debout sur le divan, ouvrit l'un des cartons, d'où elle tira un manuscrit volumineux. Elle le remit, non pas à Lembach, mais à Philippe.

Ce fut néanmoins Lembach qui lui tourna un remerciement, cependant que Philippe, toujours muet, soupesait le manuscrit. Il n'éprouva point, en le recevant des mains de Florence, cette émotion de croyant, admis à voir, à toucher une relique, qui le saisissait d'abord chaque fois qu'il maniait la moindre feuille de papier où eût jadis couru la plume d'Ashley Bell. Il ne songeait qu'au nombre d'heures qu'il lui allait falloir consacrer à la lecture d'une œuvre si étendue. Il les supputait avec ennui, ces heures qu'il lui faudrait vivre côte à côte, tête à tête avec Lembach, puisqu'ils liraient ensemble, nécessairement. Lire au même livre ! Celle-ci lui paraissait la suprême épreuve de son esclavage ; et il se disait :

« Allons-nous-en maintenant, pour commencer tout de suite et avoir plus tôt fini. »

Lembach prit prétexte de leur commune impatience (dont Philippe ne donnait aucun signe) pour ménager leur sortie ; et ils se retirèrent enfin, le Français tête basse, l'Allemand d'une allure de triomphe. L'Allemand, qui menait le train, se dirigea résolument vers sa chambre, et le Français ne douta même pas un instant de le suivre ; mais Philippe y eut une bien bonne surprise. Lembach lui dit :

— Je vais relire de mon côté le drame « sublime » d'Ashley Bell, afin de rafraîchir ma mémoire et d'en pouvoir causer avec vous quand vous l'aurez lu vous-même à tête reposée.

— Alors, — s'empressa de dire Philippe, — je vous laisse le manuscrit.

— Ce n'est pas la peine, — dit Lembach, en tirant d'une armoire fermée à clef un manuscrit de volume égal (il n'avait

fait monter Philippe dans sa chambre que pour le lui montrer). — J'ai une copie.

— Pourquoi, — dit Philippe étonné, — avoir demandé l'original à miss Florence?

— Elle n'a pas besoin de savoir que je prends copie des œuvres inédites qu'elle me confie, — répondit Lembach d'un air important et satisfait.

Il tirait vanité de ses indélicatesses : c'est l'âme allemande. Philippe sentit la frontière, fut choqué extrêmement, ne le témoigna aucunement, par excès de courtoisie, et d'ailleurs fut bien aise de ce vol dont il allait profiter en toute innocence. Ce n'est donc point avec Lembach, mais avec Tintagel, qu'il allait lire le « drame sublime ». Cher Tintagel que depuis tant de journées il négligeait, qui ne s'en plaignait point, qui ne se plaignait de rien, jamais, et qui souffrait de la moindre chose. Il soupesa de nouveau le manuscrit, et ne le trouva plus si lourd. Il supputa de nouveau le temps de la lecture, et se flatta qu'il s'était trompé dans son premier calcul, trop serré : mais on peut lire vite ou prendre son temps. Il quitta brusquement Lembach, sans aucune démonstration, et emporta, lui-même comme un voleur, le manuscrit, qui commençait de lui paraître bien léger.

Il avait un espoir, ou plutôt un pressentiment, et par conséquent une certitude ; car ses pressentiments n'étaient jamais déçus et son unique superstition était d'y croire. Il espérait, il pressentait, il était certain qu'il trouverait à point nommé dans l'une ou l'autre des deux chambres, et plutôt dans sa propre chambre, Tintagel, bien qu'à cette heure Tintagel fût ordinairement dehors ; mais les habitudes, si régulières, de Tintagel étaient fort dérangées depuis que Philippe avait dérangé les siennes ; de plus, un instinct sûr avait dû avertir Rex qu'il devait rentrer à cette heure-ci, afin de faire sa paix avec son camarade (avec qui il n'était pas précisément brouillé). En dépit de sa clairvoyance, Philippe n'aurait su dire pourquoi il sentait que son cœur venait de décider entre l'ami et l'ennemi ; mais il le sentait. Tout à l'heure encore il était sans force contre les séductions de la haine et de la curiosité ; puis soudain il s'était affranchi. Lembach était à ses yeux comme s'il n'était plus. Rex commençait un nouveau règne,

et un long avenir désormais sans nuages était promis à l'amitié.

Dans la plus petite chambre (celle de Philippe), Tintagel était là qui ne faisait rien, rêvait et semblait attendre quelqu'un, exactement comme Philippe l'avait prévu. Et le reste de l'événement répondit de même à ses prévisions, non pas en ordre successif, mais d'une façon instantanée, comme si la forme du temps n'eût pas existé pour eux. Ce fut un miracle de l'intuition, et ils n'eurent en effet qu'à se regarder l'un l'autre pour venir à bout de toutes les difficultés, en échangeant un sourire d'intelligence. Le sourire de Tintagel signifiait, avec un rien de malice : « Tiens? Vous revenez? Enfin ! J'en étais bien sûr... », avec un peu de mélancolie : « Philippe, pourquoi m'aviez-vous abandonné? » Il signifiait tous les reproches indulgents qui sont compatibles avec un pardon anticipé. Le sourire de Philippe demandait avec contrition, avec humilité, mais avec une humilité sûre d'elle et peut-être un peu coquette, tous les pardons que d'avance on lui accordait. Il n'était pas moins malicieux que le sourire de Rex, et sa malice signifiait : « Vous saviez que je finirais par revenir? Moi aussi, je savais que vous m'attendiez. » Ces sentiments étaient d'une subtilité excessive ; mais un sentiment très simple y succéda, que Philippe et Rex éprouvaient la plupart du temps dès qu'ils étaient ensemble, celui du bonheur parfait.

Philippe avait totalement oublié le « drame sublime » d'Ashley Bell. Il avait même oublié de déposer le lourd paquet sur son bureau.

— Qu'est-ce donc que cela? — lui demanda Tintagel (qui avait pour principe de ne jamais questionner).

Seule, une grande émotion le pouvait faire manquer à cette discipline. Il s'en excusa.

Philippe était si loin d'Ashley Bell et de son drame qu'avant de répondre il hésita, jeta les yeux sur le manuscrit, et prit garde pour la première fois au titre, écrit en grosses lettres de ronde sur la chemise grise du dossier. Ce titre était *Abijah* : il se souvint que tel était le nom du premier ancêtre de Bell historiquement connu, né en Angleterre au temps d'Élisabeth, environ 1560.

— C'est, — dit-il, — une œuvre inédite d'Ashley Bell, une pièce de théâtre, je crois...

L'idée lui vint, cependant qu'il disait ces mots, qu'il devait, qu'il pouvait, à propos de cette pièce de théâtre, se justifier de n'avoir plus été pour Rex, depuis si longtemps, le camarade inséparable des premiers jours. Sa conscience le sollicitait d'autant plus à plaider cette mauvaise cause qu'il n'y était pas forcé : Tintagel ne l'accusait point, ou déjà l'avait absous. Il ne dit pas toute la vérité, il ne mentit pas précisément. Il parla d'un grand travail d'ensemble qu'il eût projeté, sur l'œuvre d'Ashley Bell. Tintagel savait que la majeure partie de cette œuvre n'était point publiée. Philippe avoua enfin ses colloques avec miss Florence.

— Nous avons dépouillé ensemble, — dit-il, — une quantité de manuscrits ; mais elle m'a confié celui-ci, qui est vraiment trop long pour qu'on le puisse lire à deux... Je le lirai avec vous.

Il sentait fort bien qu'il se contredisait ; mais il aimait la grâce de cette contradiction : la raison les défend, le cœur les recommande.

— Cela me fera plaisir, — répondit Tintagel en rougissant.

La langue anglaise, qui met le verbe « faire plaisir » au passif donne à cette phrase un tour plus caressant.

Le pressentiment d'un surcroît de plaisir exalta encore leur bonheur, bien que ce bonheur fût déjà parfait, et en conséquence ne parût point susceptible d'augmentation. Mais ils sentaient ce qu'ils sentaient et se moquaient bien que cela fût absurde.

Philippe aussitôt jeta, sans respect ni piété, le manuscrit d'*Abijah* sur son bureau. Car ils éprouvaient tous les deux un irrésistible besoin de sortir à l'instant même.

Leur amitié avait toujours été si mêlée aux objets, soit au décor naturel ou au décor humain, qu'il lui fallait ou la campagne ou la rue chaque fois qu'elle jetait un nouveau feu. Ces deux chambres, la petite et la grande, dont l'une appartenait en propre à Philippe, l'autre à Rex, et l'une et l'autre ensemble à tous les deux par indivis, ces deux chambres leur étaient bien chères, mais le soir à la clarté des lampes, la nuit, lorsque dans les ténèbres se répondaient leurs souffles lents d'adolescents, d'enfants endormis. Dans le jour et quand le soleil brillait, ce n'était pas assez que les fenêtres grandes ouvertes y

admissent les rayons et le vent : il leur fallait la lumière nue, l'air libre et extérieur.

Lorsqu'ils furent devant la maison, ils ne savaient pas encore où ils avaient dessein d'aller, ni s'ils tourneraient à gauche vers la ville ou à droite vers la Mésopotamie. Ils hésitaient, ils délibéraient sans rien se dire : à quoi bon parler? Ils pensaient à l'unisson. Ils souhaitaient rôder dans les ruelles les plus désertes, Brasenose lane ou Merton Street, acheter du tabac à Carfax, prendre le thé dans cette boutique près du Sheldonian, où le cake est si mauvais et leur semblait toujours si bon. Mais il faut croire qu'ils souhaitaient davantage de voir des prairies et des arbres ; car ils tournèrent à droite, ils s'engagèrent dans le sentier qui mène au Cherwell, entre la lisière du parc et les terrains de jeu.

Des centaines de joueurs, comme toujours vêtus de blanc, à peine vêtus, couraient en tous sens, dispersés, parfois réunis soudain en une mêlée furieuse pour la dispute du ballon : ils se roulaient alors dans l'herbe, qui était à cette époque du vert le plus cru. C'était le printemps, non plus le faux printemps, comme ce jour où, sur la berge de la rivière, Ashley Bell avait annoncé à ses disciples la bonne nouvelle de la guerre et de l'amour. L'air était encore vif, presque froid ; mais, dans le ciel incolore et limpide, le soleil était d'une pâleur éblouissante. Tout renaissait, et Rex, comme Philippe, trouvaient bien naturel que leur amitié se fût réveillée avec la belle saison, après un temps morne d'hivernage et d'engourdissement. Ils pensaient aller fêter ce renouveau à la même place du Cherwell et de la Mésopotamie où ils avaient entendu la grande parole d'Ashley Bell ; aujourd'hui qu'ils avaient congé, ils goûtaient d'avance le plaisir de n'y entendre aucune parole et d'y rêver seuls. Rien ne les pressait, ils flânaient tout le long du chemin ; et longtemps ils admirèrent les joueurs, avec un peu de regret et d'impatience de n'être que spectateurs cette fois, eux qui aimaient tant de jouer !

Il fallait que, pour passer à la rive de Mésopotamie, ils allassent d'abord au garage, chercher leur bateau ; et pour cela ils devaient prendre, à gauche, la même traverse qui mène au bathing place, et pousser un peu plus loin. Par habitude, machinalement, Philippe, en passant devant la porte du Par-

son's Pleasure, y appuya la main. Il la croyait fermée : elle céda. Il regarda Tintagel avec surprise, Tintagel n'était pas moins surpris, mais ils ne balancèrent point : du moment que le Parson's Pleasure était ouvert (à une époque si peu avancée de la saison !) ils oublièrent leur dessein d'un pèlerinage inutile à la Mésopotamie : n'est-ce pas au lieu même où elle était née que leur amitié devait naître une seconde fois?

Ils entrèrent, et d'abord ils virent Charlie Cox, occupé comme de coutume à préparer son repas du soir, sur cette espèce de billot qui lui servait de fourneau et de table. Le vieil homme, avec qui l'autre vieil homme, Ashley Bell, faisait la conversation volontiers, avait le même aspect et le même visage qu'à la fin du dernier automne ; car depuis longtemps il a passé l'âge où l'on est encore assez vivant pour changer. Il ne fit à Rex ni à Philippe aucun signe qui témoignât qu'il les reconnût, ou bien que, ne les reconnaissant pas, il fût étonné de les voir. D'un geste habituel, il leur tendit deux serviettes éponges fort petites, assez malpropres, mais sèches parce qu'elles n'avaient pas encore servi cette année ; puis il se remit à sa besogne. Philippe Lefebvre éprouvait une singulière et tendre émotion en retrouvant ce coin de paradis où depuis plusieurs mois il n'avait plus pénétré, mais aussi une mélancolie, une angoisse, car il imagina soudain, sans cause, qu'en même temps que la joie de le revoir, il avait l'affreux malheur de le voir pour la dernière fois.

Il se ressouvint alors que Lembach, un jour, lui avait annoncé le retour éternel : les combinaisons de la nature sont en nombre limité, et la limite de la durée est inconcevable ; il s'ensuit que l'Univers s'épuise et se répète, et se répète encore jusqu'à l'infini. Ce qui est a déjà été, sera. Tout finit, tout revient. Toute existence est innombrable, dans le passé comme dans l'avenir. Nous renaissons, nous renaîtrons, avec la même figure, les mêmes sentiments, les mêmes pensées, jusqu'à la fin des temps qui ne peuvent pas finir ; et il en est ainsi depuis le commencement, mais il n'y a pas eu de commencement. La mort ne dénoue point, et son bienfait est précaire ; les êtres sont voués comme les choses à une immortalité discontinue.

Lembach avait dit à Philippe :

— Cette vérité fut révélée à mon maître en un temps de sa

vie où il souffrait une véritable passion ; et sa raison faillit s'égarer, quand il aperçut que toute souffrance actuelle, déjà insupportable, doit être en quelque sorte multipliée par l'infini.

La claire intelligence de Philippe ne pouvait admettre une pareille doctrine. Il l'avait aisément réfutée, ou plutôt il avait haussé les épaules. Il taxait d'enfantillage un raisonnement, qui prend pour démontrée, ou même pour intelligible, l'antinomie d'un univers limité et d'une durée sans limite. Il ne l'approuvait pas davantage à titre de pure imagination. Des existences antérieures, qui ne laissent dans la mémoire aucune trace, ne diffèrent point du néant; et le philosophe le plus ingénieux à se torturer soi-même doit chercher un autre prétexte pour multiplier par l'infini ses petits chagrins.

Aujourd'hui cependant qu'il ne s'agissait point de multiplier une douleur, mais une joie, et une joie que Philippe sentait prête de lui échapper, il faisait un meilleur accueil à la fable du retour éternel. Il aimait de se représenter tous les autres Philippe Lefebvre qui s'étaient assis avant lui sur la berge de la rivière, tous ceux qui viendraient y rêver encore dans les siècles des siècles. Il avait une connaissance si minutieuse des moindres choses qu'il ne croyait plus qu'un seul automne et un seul été eussent pu suffire pour le familiariser ainsi avec elles ; et glissant de Nietzsche à Platon, il se flattait d'être venu en effet au monde, singulièrement en ce lieu du monde, maintes fois, mais d'avoir gardé de ces visites une mémoire innée, à demi consciente.

Rien n'était différent depuis sa première vision, un après-midi de juillet, qui n'était peut-être pas juillet de l'an passé, mais d'il y a des centaines et des centaines d'années. L'eau courante, qui mordait la rive, ne l'usait point, et la ligne sinueuse du bord n'avait pas changé de caprices. Les tourbillons légers, les remous se faisaient aux mêmes places ; l'ombre des troncs obliques traversait le courant ; l'herbe ici intacte, ici foulée, avait les mêmes taches, les mêmes brûlures. Vis-à-vis, par delà le fleuve, dans les herbages, une multitude de jeunes gens, sans doute grands et forts, étaient en train de jouer ; mais, si loin, on eût dit de petits enfants. La lumière était cependant si nette que Philippe distinguait, du blanc mat de leurs vêtements, le teint rosé de leurs visages et les

reflets du soleil d'avril sur leurs cheveux blonds. Il regarda Tintagel, qui ne disait pas grand'chose, comme d'habitude, et qui gardait le secret de son cœur ; mais Philippe connaissait le cœur de son camarade aussi bien que les courants contraires de l'eau et les brins d'herbe de la pelouse, et il connut que Tintagel était très content et pénétré d'une émotion douce.

C'eût été une folie de se baigner, par une température si fraîche, dans cette eau qui devait être glaciale, et Philippe, non plus que Rex, ne faisaient jamais de folies : ils étaient trop sages ; l'excès de raison est une des naïvetés de l'adolescence ; plus tard, cela passe. Ils étendirent sur l'herbe pour s'y asseoir les serviettes que Charlie Cox leur avait remises, et ils évoquèrent leurs souvenirs, ils entrèrent en méditation, puisqu'ils n'étaient pas venus ici pour autre chose.

Jamais Philippe ne méditait si commodément et si bien qu'en compagnie de Tintagel : la présence de son camarade inspirait et animait sa rêverie, sans la troubler ; et en ce jour solennel comme un anniversaire, en ce lieu où avait commencé proprement sa vie d'Oxford, il la repassa toute et la comprit, ou il crut la comprendre. Elle lui semblait purement spirituelle. Il oubliait tout ce qu'il avait sacrifié ici à la santé, à la matière, et que son corps s'y était développé harmonieusement. Mais il voyait son âme tourmentée, comme un champ de bataille où les idées se heurtaient. Il était le spectateur plutôt que l'acteur du combat, et il en était le prix. Il ne savait pas encore qui des deux, Lembach ou Ashley Bell, usurperait et saurait garder la direction de sa sensibilité, de son intelligence. Il doutait que la lutte fût close. Il craignait qu'elle ne se poursuivît indéfiniment, soumettant sa pensée incertaine, tour à tour séduite par l'un, par l'autre, à un vain rythme d'hésitations et d'alternatives, entre lesquelles très longtemps, à jamais peut-être, il chercherait l'équilibre sans le trouver. Il se rappelait la parole de l'ennemi : deux philosophies, deux doctrines, opposées diamétralement, à toute question deux réponses, il faut être à gauche ou à droite comme dans les jugements derniers ; et Ashley Bell, Lembach, lui semblaient des figures, des symboles vivants de ces deux pouvoirs qui se disputent, depuis l'origine de la pensée, l'esprit de tout homme qui pense.

Voilà ce qui le ravissait lorsqu'il repassait sa vie oxonienne. Les forces idéales qui depuis le jour de son arrivée le déterminaient, au lieu de porter comme dans les anciens mystères des noms communs, portaient des noms propres, des noms humains : ce n'étaient point des entités, mais des personnes, douées d'une sensibilité fine, susceptibles de souffrance et de joie. Les relations qu'il soutenait avec elles avaient toujours été pathétiques et n'avaient pas eu pour seul théâtre les espaces glacés de la raison.

Il pouvait dire qu'il avait ici uniquement vécu par l'intelligence, il pouvait dire aussi justement qu'il y avait uniquement vécu par le cœur. Son histoire présentait un double sens, un sens apparent et un sens mystique; chacune des deux interprétations avait assez de conséquence pour se suffire. Les menus faits de sa vie quotidienne n'étaient peut-être que la lettre d'une réalité plus essentielle, et il en soupçonnait bien la signification profonde ; mais qu'avait-il besoin de la pénétrer, et ne faisait-il pas mieux de s'en tenir à cette lettre qui était si aimable?

Pourquoi nommer de leurs noms redoutables et secrets les puissances qui influaient sur lui, quand il pouvait leur donner le nom de leur baptême? Pourquoi brouiller les images nettes et familières du vieil homme qui causait avec Charlie Cox volontiers, de son altière fille Florence, des charmants comparses, Billee, Swan, de l'ennemi, Lembach, et surtout de l'ami, Rex Tintagel, semblable aux dieux immortels, dieu du silence, joueur comme un enfant, qui savait faire des vers grecs, et qui ne savait pas traduire en langue vulgaire ses affections ni ses pensées?

XIII. — L'ALLÉGORIE DU CHEVAL NOIR ET DU CHEVAL BLANC

La journée s'acheva comme toutes les autres journées. Rex et Philippe remontèrent chez eux presque aussitôt après le repas du soir. Philippe, en traversant sa chambre pour aller

dans celle de Tintagel qui le précédait, reprit sur son bureau le manuscrit d'*Abijah*, et dit à son camarade :

— Voulez-vous que nous passions la soirée à lire ensemble le drame d'Ashley Bell?

Tintagel répondit encore que cela lui ferait plaisir ; mais comme il retirait en même temps son veston et le lançait à l'autre bout de la chambre, Philippe lui demanda en riant :

— Que faites-vous?

— Je me déshabille et je me couche, — dit Rex avec le plus grand sérieux — je suis fatigué.

— Ah çà — dit Philippe — vous ne comptez pas que je vais me coucher aussi, et vous lire, de mon lit, jusqu'à deux ou trois heures du matin, ces trois actes qui m'ont l'air interminables, en forçant ma voix pour que vous m'entendiez? Je réveillerais toute la maison, et certainement on croirait que nous sommes devenus fous.

— Naturellement, je ne pense pas une telle bêtise, — répondit Tintagel extrêmement froissé. — Mais, — ajouta-t-il avec un admirable égoïsme, — vous n'avez pas besoin de vous coucher, vous, puisque vous n'êtes pas fatigué. Vous roulerez le fauteuil près de mon lit, afin que je puisse lire par-dessus votre épaule. Nous ne ferons aucun bruit, nous ne réveillerons personne, et on ne croira pas que nous sommes devenus fous.

Philippe ne trouva point d'objections à cet arrangement. Le temps qu'il fit la manœuvre du fauteuil, son camarade était déjà couché. Il adossa le siège au lit, et commença la lecture sans désemparer. Il levait en l'air chaque feuille, et Rex, qui avait la vue longue, pouvait lire, la tête sur l'oreiller. C'est Philippe qui, obligé d'avoir les mains hautes, était dans une position incommode. Il ne laissait pas de prendre un certain plaisir à cette incommodité. Il l'offrait à l'Amitié, comme les Chrétiens offrent à Dieu leurs peines les plus banales. Il se demandait seulement combien de temps il y pourrait tenir, et il mesurait des yeux avec inquiétude le manuscrit considérable, au bout duquel il n'espérait pas d'arriver avant la fin de la nuit.

Ce qui l'ennuyait, c'est que, tournant le dos à Rex, il ne pouvait suivre sur son visage les effets de la lecture ; et il savait d'autre part que jamais Rex ne prendrait la peine de lui com-

muniquer ses impressions. Il en faisait son deuil. A la dernière ligne de chaque page, il demandait :

— Vous y êtes?

Et sans attendre la réponse, il tournait la tête, saisissant ce prétexte de regarder le grave et beau visage de son ami. Alors, Tintagel, au lieu de répondre, pour épargner un mot, faisait signe « qu'il y était ».

Cette cérémonie se répéta jusqu'à trois fois, mais pas une fois de plus. Or, les trois premiers feuillets ne contenaient que la liste innombrable des personnages, aux noms baroques. Après le troisième, Philippe, qui par malice avait un peu tardé de tourner la tête, pour forcer Tintagel de répondre et pour entendre le son de sa voix, ne l'entendit point. Tintagel s'était endormi subitement.

Philippe ne put se défendre de rire tout bas. Quelle preuve nouvelle d'une indifférence absolue en matière de littérature !

« Et quel exemple pour moi ! » se dit-il.

L'irrévérent sommeil de Tintagel ne scandalisait nullement Philippe. Il était d'autant plus porté à l'indulgence, qu'il était porté au sommeil, lui aussi. Rien ne l'eût empêché de différer la lecture à demain, ou de se mettre lui-même au lit pour lire plus à son aise. Il pensa qu'il ne lirait pas deux scènes sans tomber comme Tintagel profondément endormi. Il aurait pu rentrer dans sa chambre et s'asseoir devant son bureau ; il préféra de rester ici et de veiller Tintagel qui dormait. Il fit pivoter le fauteuil pour ne plus lui tourner le dos. Il ne déplaça point la lampe qui éclairait en plein le visage de Rex, et cependant ne le réveillait pas. Puis il redevint l'écolier docile qu'il était plus ordinairement. Il s'interdit de se laisser distraire par son camarade et de le plus regarder, sinon de loin en loin, aux entr'actes. Il concentra toute son attention sur le « drame sublime » d'Ashley Bell. A la vérité, il se méfiait un peu de ce drame : non qu'il fît état des sous-entendus plus ou moins ironiques de Lembach ; mais comment se fût-il intéressé bien vivement à une pièce dont Tintagel n'avait pu parcourir jusqu'au bout, sans succomber au sommeil, rien que la liste des personnages?

Il eut la grande surprise de se sentir attaché dès les premières répliques. Le lieu du drame était l'Amérique au temps

de la première émigration. Le héros n'était certainement pas cet Abijah Bell, né sous Élisabeth, et qui semblait n'avoir jamais quitté l'Angleterre, mais peut-être son fils aîné, qui avait en effet passé l'Océan, soit qu'il portât, soit qu'Ashley Bell lui eût attribué le même prénom. Toute l'exposition était une peinture si naïve, si probable, des mœurs de ces pionniers, qu'un esprit intelligent et susceptible de sympathie tel que celui de Philippe Lefebvre ne pouvait manquer de s'intéresser à cette humanité singulière — différente — et semblable : car elle était comme dépouillée, réduite à l'essentiel des sentiments éternels et primitifs, et pour tout dire d'un seul mot, humaine.

Ashley Bell, qui avait conservé intactes les archives de sa famille, possédait les plus précieux documents de cette époque reculée ; et Philippe le savait déjà pour les avoir feuilletés avec Florence. Mais Bell en avait tiré une substance que pas un autre n'en eût tirée, surtout pas un écrivain de profession, parce que ces documents n'étaient pas pour lui « objectifs » (comme se fût exprimé Lembach), c'est-à-dire froids, inertes, morts — étrangers : c'était à proprement parler des souvenirs : il en est d'héréditaires ainsi que de personnels; c'était des traditions, et pour la première fois Philippe entendit bien le sens de ce mot, dont on a tant abusé en France depuis quelques années, qu'on a toujours si peu rigoureusement défini. Il comprit, ou plutôt il sentit, la continuité vivante qu'implique une tradition.

Ces documents n'avaient point perdu leur fleur, plus précisément leur atmosphère, qui était encore l'atmosphère même d'Ashley Bell. Ils n'avaient pas seulement pour Ashley Bell une valeur de fait, mais, selon qu'il y appliquait tel ou tel organe de sa sensibilité, un son et un accent, une couleur, ou un parfum. Il avait rendu sensible à autrui ce qui lui était sensible, et sa mise en œuvre poétique n'avait consité qu'à servir d'intermédiaire entre l'âme de ces temps lointains et les spectateurs ou les lecteurs d'aujourd'hui. Son drame, qu'il faut bien appeler historique, avait cette perspective qui rend les histoires d'autrefois plus attrayantes et plus vénérables; il avait le caractère actuel et prochain des histoires contemporaines.

C'était les mille détails touchants, amusants, d'une façon d'exister, et de sentir, et de penser, qui n'est plus, ni même qui n'est plus possible, et dont la vérité abolie saisissait encore Philippe, comme cette lumière attardée qui transmet à nos yeux l'image d'une étoile depuis des siècles éteinte. Il songeait invinciblement au « *Vous y croirez être vous-même* » de La Fontaine. Bell avait pu sans doute accomplir ce miracle d'illusion parce qu'il l'avait fait à son insu, sans y penser ni sans le faire exprès, parce qu'il n'aurait pu faire autrement.

Dès les premières scènes, Philippe avait le plaisir de retrouver des figures d'hommes et de femmes, qu'il avait rencontrées déjà dans les carnets et dans les lettres d'Ashley Bell. Le costume, les mœurs, simples et brutales, n'étaient point pour lui d'une entière nouveauté, ni le décor, si changé depuis que les immenses cités américaines se sont édifiées dans les solitudes : l'aspect ancien des États, qu'il ne pouvait naturellement connaître que par ouï-dire, ne lui était pas moins familier que l'aspect moderne, qu'il aurait pu connaître de ses yeux et qu'il ne connaissait aussi qu'indirectement.

Mais, ensuite, il fut déconcerté. Ashley Bell, qui dans ses poèmes ou ses discours était Ashley Bell, et rien de plus ni rien de moins, qui ne ressemblait à aucun autre homme qui eût jamais passé à la surface de la terre, Ashley Bell n'avait pas à beaucoup près cette originalité absolue, dès qu'il se soumettait aux lois du drame. A vrai dire il ne s'y asservissait point, ou mieux il n'acceptait aucune règle, mieux encore : il les ignorait toutes. Philippe ne se souvenait d'aucun drame shakespearien plus libre et moins ordonné ; il ne trouvait dans *Abijah* nulle trace de composition ni d'art. En revanche il y surprenait des imitations, et de quels fâcheux modèles ! des emprunts, des plagiats.

Bell, qui ne s'intéressait à rien de mondain ni de social, était cependant un amateur de théâtre. Démocrate sincère, véritable homme du peuple, qui n'avait pour camarades que des gens de la plus basse plèbe, il aimait justement le genre de théâtre qui plaît à ces gens-là. Durant les périodes de sa vie où il habitait les cités, chaque soir il allait avec un de ses compagnons préférés, ou bien seul, entendre — au paradis — quelque mélodrame de fabrication américaine, plus souvent

une traduction de mélodrame français. Pour « faire une pièce », il avait tout naturellement adopté, et cette fois encore à son insu, les procédés des auteurs de ces mélodrames, leur style, qui s'était combiné bien bizarrement avec son propre style, énumératif et verbeux, avec son vocabulaire cosmopolite. Il n'avait pu s'empêcher de créer des personnages vivants, réels, mais il les avait mêlés à une fable puérile et absurde, toute en péripéties et en rebondissements, il leur avait prêté un langage qui faisait continuellement songer aux *Pirates de la Savane*. Philippe eût préféré de songer au moins aux romans de Fenimore Cooper ; il eût préféré de ne songer qu'à Ashley Bell.

Le plaisir de curiosité qu'il avait éprouvé d'abord, et ensuite la déception, d'ordre purement littéraire, l'avaient assez longtemps diverti de l'objet que lui proposait Lembach en lui faisant lire *Abijah*. Le disciple de l'Antéchrist voulait démontrer à Philippe Lefebvre, par l'argument de cette pièce, que Bell était chrétien sans le savoir, ou que du moins il hésitait déjà au seuil de l'Évangile. Lorsque Philippe se ressouvint des paroles de Lembach, il crut à une plaisanterie de goût allemand : on n'aperçoit pas du premier coup la tendance chrétienne dans un mélodrame du boulevard du Crime. Il prit garde cependant, lorsqu'il dirigea de ce côté son attention, que tous les personnages d'*Abijah* étaient profondément pénétrés et comme imprégnés d'esprit chrétien. Les croyants les plus convaincus ne sauraient plus, aujourd'hui que le doute les environne de toutes parts et les assiège, être religieux à ce point ni de cette façon. La religion n'est plus à même d'assurer une relation et une communication perpétuelles, pratiques, entre l'âme et le Dieu, entre l'infini et le fini, entre le mystère et la réalité. Les personnages d'*Abijah* n'avaient pas des moments de conscience religieuse, et d'autres moments où leur conscience demeurait à part de la religion : tous leurs actes, leurs gestes, leurs moindres pensées, supposaient pour ainsi dire leur foi. Ils la confessaient implicitement par les mêmes mots qu'ils affirmaient leur existence ; et comme le verbe « être » est contenu dans tous les verbes qui signifient un état ou une action, tous les verbes de leur langage contenaient le verbe « croire ».

Ces braves gens poursuivaient avec l'Éternel une conversation qui ne languissait jamais. Ils le trouvaient tellement simple que Philippe le trouvait aussi tout simple. Ashley Bell les avait peints tels qu'ils étaient : comment Philippe lui eût-il reproché son exactitude? Sur quel indice eût-il soupçonné que le poète insinuait des opinions personnelles par la bouche de ses héros? Abijah et les autres n'avaient aucun intérêt plus pressant que celui de leur liberté de conscience. C'est pour la garantir, et non par esprit de conquête ou d'aventure, qu'ils avaient abandonné le sol natal, traversé l'Océan, et pris pied sur une terre nouvelle. Ils étaient puritains et sectateurs de William Penn. Ils observaient à la rigueur sa discipline scrupuleuse, bien que le scrupule semble presque une anomalie chez des êtres si élémentaires et si droits, incapables d'angoisse morale, et que ces quakers ne justifiassent guère leur nom, qui signifie « trembleurs ». Miss Florence Bell les avait parfaitement définis, quand elle avait dit que les trois qualités primordiales de ses ancêtres (qui leur ressemblaient) étaient la santé physique, une vertu sévère et la longévité. Florence mettait la santé, la vertu et la longévité sur le même plan. Il fallait, encore une fois, que Bell fît leur portrait fidèlement, ou bien il n'avait qu'à choisir d'autres personnages. Les sentiments qu'il leur attribuait n'engageaient point lui-même ni sa signature. Son œuvre, pour répéter encore l'épithète favorite de Lembach, était objective.

Les vues de l'Allemand n'étaient cependant point si fausses, et Philippe en dut convenir, lorsque poussant sa lecture plus avant, il commença d'apercevoir l'ensemble de l'œuvre. Il reconnut alors qu'elle avait un sens mystique, ou symbolique, et le pénétra sans peine : il a l'esprit assez délié ; mais un esprit moins délié n'aurait pas eu beaucoup plus de peine à entendre le symbolisme de Bell, qui était élémentaire. Le grand poète illettré avait voulu être une fois par hasard ésotérique, et il manquait particulièrement d'ésotérisme. L'idée maîtresse du drame pouvait être confuse, mal déterminée : elle n'était point subtile ni insaisissable. Ce qui eût au besoin facilité la tâche de l'interprète, c'était, ici encore, des analogies un peu trop naïves avec d'autres œuvres connues et universellement commentées. Ici, il va de soi que Bell n'empruntait plus aux

fournisseurs du boulevard du Crime : il empruntait surtout aux Allemands ; ce fut pour Philippe une blessure. Dans ce drame, dans ce « mélo », conçu comme *les Pirates de la Savane*, Philippe Lefebvre avait la stupeur de découvrir maintenant on ne sait quel gauche wagnérisme.

Ce n'était point sans doute un Grâal que le héros Abijah devait conquérir, c'était une patrie nouvelle et vierge, une terre promise (d'ailleurs, symboliquement, ces deux objets, ces deux prix du désir et de l'effort pourraient être assimilés). Mais Abijah, comme Parsifal, n'était digne de triompher que parce qu'il était simple et parce qu'il était pur. Sa simplicité et sa pureté faisaient ensemble son mérite et sa force. Comme Parsifal, il pensait manquer le but par suite de tentations. Il avait affaire à une Kundry de qualité inférieure, à une femme fatale ; et il se tirait de cette épreuve à peu près de même, en dernière analyse, que Parsifal échappe aux prestiges de Klingsor. L'héroïne médiocre faisait pénitence au dénouement, comme Kundry, elle avait la même folie de « servir », et elle était réhabilitée, selon l'éthique d'Alexandre Dumas fils. Philippe ne pouvait point s'étonner que, dans un drame d'Ashley Bell, l'amour à la fin arrangeât tout ; il s'étonnait davantage que l'œuvre entière fût à la louange de la chasteté, vertu qu'il avait sujet de croire qu'Ashley Bell considérât fort peu.

Mais voici une surprise encore plus forte et qui achevait de le désorienter. Autant les œuvres impures d'Ashley Bell étaient saines, autant celle-ci, qui exaltait la vertu de pureté, était alarmante, morbide et, au sens le plus général où les Anglais prennent ce mot, hystérique. Les violences et les meurtres qui la tourmentaient, mêlaient à l'odeur de la chair celle du sang. Bell dont la sensualité ingénue ne péchait ordinairement que par excès, semblait ici en proie à des crises de sadisme mystique et d'une tendresse pervertie. Philippe en ressentait une gêne insupportable, et lui que n'effarouchaient pas devant témoins les propos les plus hardis de son maître, il ne pouvait sans honte écouter dans la solitude et dans la nuit cette voix qu'il ne reconnaissait plus. Il était seul, puisque Tintagel dormait. Il se demanda pourtant si ce n'était pas la présence de Rex, même endormi, qui inquiétait sa pudeur trop délicate. Il leva les yeux, et ne put voir son camarade

sans éprouver une fois de plus ce sentiment de noble sérénité que Rex lui communiquait toujours, et en même temps cette tendresse un peu secrète qui donnait à leur sourire, dès qu'ils se regardaient, une expression de malice.

Malgré ce réconfort, il soupira, et comme il venait d'achever sa lecture, il posa sans bruit le lourd manuscrit sur une table, il s'approcha de la fenêtre. Le jour paraissait, l'aube, encore d'une pâleur mate, promettait d'être bientôt splendide. Mais Philippe, qui se rappelait tant de levers avant l'aurore pour aller jouer ou faire une grande promenade, tant de réveils joyeux comme le chant du coq, trouva cette aube-ci, qui n'était pas moins belle, mélancolique, parce qu'elle venait avant le sommeil et terminait une nuit blanche. Il laissa retomber le rideau pour ne plus la voir et garder la lampe allumée. Il reprit place dans le fauteuil. Ses yeux se fixaient encore sur Tintagel, sa pensée était loin. Il méditait.

Il était triste, et il n'ignorait pas le motif de sa tristesse. Pour la première fois il venait de lire une œuvre d'Ashley Bell, avec des sentiments de curiosité, et même d'admiration, mais sans être, dès les premiers mots, dominé, possédé par le Maître, sans perdre le contrôle de soi et la faculté de critique. Il venait de vivre quatre heures avec la pensée de Bell, et il avait réservé l'indépendance de sa propre pensée, il était resté sur son quant-à-soi.

Il ne pouvait se dissimuler la gravité de l'accident, c'était une espèce de brouille, de rupture, — un désastre ! Cela lui faisait une peine affreuse. Cela l'humiliait de songer que sa belle vie d'Oxford avait ce dénouement, qu'il faudrait, au retour, l'avouer à ses autres amis, à André Jugon, — ou trahir la vérité. Il aurait souhaité de tout son cœur que cette mésintelligence entre lui et Ashley Bell ne fût pas irréparable.

Mais d'abord, qui lui prouvait qu'elle n'était pas imaginaire? Il eût rougi de l'imputer à la déception d'ordre littéraire que lui avait causée la lecture d'*Abijah* ; d'autant qu'il repassait les souvenirs de cette lecture toute fraîche, et il apportait bien des tempéraments à sa critique. L'œuvre choquait son goût et toutes ses préférences classiques, mais il se fût jugé petit esprit, si pour cette raison d'école il en avait nié les beautés évidentes, — sublimes, comme disait ironiquement —

justement Lembach. Non, il ne les niait pas, il n'était pas étroit ni superstitieux, et la seule cause de sa résistance était ce christianisme latent de Bell, qui pourtant n'aurait pas dû le surprendre, puisqu'on l'avait prévenu. Le seul auteur du malentendu était Ashley Bell lui-même, ennemi des religions positives, qui s'était démenti et renoncé.

« C'est lui qui m'a trompé ! » disait Philippe.

Il ne lui pardonnait pas cette infidélité de l'esprit. Il était enflammé de colère, d'une sainte colère, dont la fureur l'étonna. Il se demanda s'il ne manquait pas aux règles de la mesure et de l'élégance, si son hostilité contre la religion des femmes, des enfants et des esclaves ne tournait pas à une sorte d'anticléricalisme, plus digne d'un politique de province que d'un intellectuel de son rang. Ce doute l'humilia encore profondément. Il était consterné. Il jeta un regard d'envie à Tintagel, et songea combien son camarade était heureux d'appartenir à une race où les jeunes gens ne se posent même pas ces questions qui torturent les Philippe Lefebvre.

— Aussi, — murmura-t-il, — lui, il peut dormir !

Il ajouta, sur un ton moins romantique, et en bâillant de toutes ses forces :

— J'en ferais bien autant.

Il reprit le manuscrit d'*Abijah* et s'en alla vers sa chambre. Sur le seuil, il tourna la tête, et il eut l'enfantillage de murmurer :

— Bon matin, Rex.

Mais sa pensée, presque trop agile, ne touchait jamais la terre que pour prendre un nouvel élan. Brusquement, il se dit :

« Qu'est-ce donc qui m'étonne? Avais-je attendu cette lecture pour remarquer la parenté de l'Évangile et des doctrines d'Ashley Bell? Mais non, je l'ai remarquée cent fois ! »

Son cœur battit avec force. Il pressentait la transaction amiable qui allait lui permettre de se réconcilier en intelligence avec son maître. Il vit au même instant le premier rayon du soleil matinal se glisser entre les deux rideaux, qu'il avait laissés retomber, mais sans les joindre. Il reconnut l'aurore de ses anciennes journées, abîme d'éblouissement, matin des matins !

Il pensait :

« Ce n'est pas l'esprit de l'Évangile qui me rebute, c'est le dogme de l'Église. Je ne puis pourtant pas exiger d'Ashley Bell plus d'irréligion que de moi-même ! »

Il se rappela encore la parole de Lembach ; mais, cette fois, elle se retourna contre l'ennemi : « Être à gauche ou à droite, comme dans les jugements derniers... » Pouvait-il rester à gauche avec Lembach, lorsque le grand Ashley Bell, vis-à-vis, lui ouvrait les bras? Ils s'y jetait ; et ce n'était peut-être pas sa raison qui l'y avait poussé ; mais le tentateur, aujourd'hui victime de ses propres embûches, ne lui avait-il pas dit un jour : « Les philosophies ne sont que des inclinations de la sensibilité » ? Eh bien, Philippe suivait l'impulsion de son cœur ; et il quittait Lembach et ceux qui sont à gauche, il allait retrouver à droite Ashley Bell, et passait condamnation sur ceux des autres élus dont il ne se souciait point.

La lutte qui se poursuivait encore au plus intime de sa conscience le passionnait à tel point qu'il n'en souffrait plus. Il ne se sentait pas déchiré. Il disait seulement :

— C'est toujours l'allégorie de *Phèdre*, le cheval noir et le cheval blanc.

Il prit le volume de Platon où était ce dialogue qu'il chérit entre tous. Il trouva la page, le passage, lut quelques lignes, et dit en souriant :

— C'est cela... si l'on veut. En somme, cela n'a aucun rapport.

Mais il revint s'asseoir près du lit de Rex, et il continua de lire :

« De ces deux chevaux, disons-nous, l'un est bon, l'autre point. Mais en quoi consiste la vertu de celui qui est bon, le vice de celui qui est vicieux? Nous ne l'avons pas expliqué : maintenant il faut le dire.

« Le premier donc a de plus beaux aplombs, sa forme est régulière, ses articulations nettes ; il tient haut la tête, il a les naseaux légèrement recourbés, il est blanc, avec des yeux noirs ; amoureux de l'honneur avec pudeur et retenue, ami de la gloire véritable, il obéit sans qu'on le frappe au commandement et à la parole. L'autre est tortu, épais, ramassé, difforme; son encolure est épaisse et courte, ses naseaux camards;

il est vaniteux sans mesure ; ses oreilles velues sont sourdes ; il n'obéit, et en regimbant, qu'au fouet et à l'aiguillon... »

Le sommeil peu à peu gagnait Philippe, et il confondait les images. Le cheval noir, la mauvaise bête vicieuse et insolente, qui pousse en avant avec effronterie et ronge son frein, c'était Lembach. Le cheval blanc, ami de la gloire et de la pudeur, qui tire vers le ciel tandis que l'autre tire en bas, était-ce Ashley Bell, était-ce Rex Tintagel? Il ne savait plus, il sommeillait. Il avait un sentiment, vague, de victoire. Quel combat avait-il donc combattu? Quel grand combat, qu'on peut appeler vraiment olympique? Il goûtait ensemble toutes les joies que procure la sagesse humaine, et celles que procure la divine folie. Il rêvait que son âme ailée l'emportait ; « car la vertu des ailes est d'enlever ce qui pèse, jusqu'aux régions supérieures où habite la race des dieux ».

XIV. — LE PARADIS PERDU

Il s'était abattu au travers du lit de Tintagel : il dormait avec une espèce de rage et une fureur de rattraper le temps perdu ; son souffle, régulier d'ordinaire et lent, était saccadé, court, précipité. Hypnos, dieu du sommeil, à qui les Anciens attribuaient le visage d'un très jeune homme, est de tous les immortels le plus puissant sur les hommes en effet jeunes et qui se portent bien : le divin Platon n'est pas de force à lutter contre lui.

Tintagel dormait lui-même de si bon cœur que la secousse et le coup qu'il reçut de la chute de son camarade sur lui, ne le fit pas seulement tressaillir ; et il ne se réveilla que longtemps après, lorsque l'aiguille de la pendule marqua précisément l'heure où il avait coutume de se réveiller.

Il fut stupéfait de voir que Philippe était tombé sur lui, et comme ce poids l'étouffait, à la lettre, fit d'abord un geste fort brutal pour s'en débarrasser. Mais, aussitôt après, il prit peur et s'écria :

— Êtes-vous malade?

Philippe ouvrit les yeux, et, après une seconde d'étourdissement, recouvrant sa lucidité, partit d'un grand éclat de rire.

— Êtes-vous réellement fou? — dit Rex, que cette nouvelle hypothèse n'effrayait plus, mais scandalisait.

— Non, — répondit Philippe, — je mourais de sommeil, et je dois m'être endormi tout d'un coup, en lisant.

— Je pense, moi aussi, — dit Rex avec dignité.

Philippe rit de plus belle.

— Vous vous êtes endormi à dix heures un quart, et moi à cinq heures du matin. Ah ! vous n'en avez pas lu bien lourd, du drame d'Ashley Bell !

— Je préfère, — dit Rex, — que vous me le racontiez.

— N'y comptez pas, — dit Philippe, — c'est une pièce trop embrouillée... En somme, c'est une très mauvaise pièce, toute pleine de beautés sublimes... Mais j'avais fini de la lire depuis très longtemps lorsque je me suis endormi. (Il ramassa par terre le volume de Platon.) J'étais allé chercher *Phèdre* dans ma chambre, pour relire l'allégorie du cheval noir et du cheval blanc... Vous vous rappelez cette allégorie?

— Naturellement, je me la rappelle, — dit Tintagel toujours avec dignité, et comme si, à chacune des répliques de son camarade, il eût pris la mouche.

Mais Philippe le regarda bien dans les yeux, et lui dit aussi simplement qu'il lui eût demandé l'heure ou la température :

— Rex, croyez-vous qu'après notre mort nos âmes auront encore des ailes, qui nous emporteront vers les régions supérieures où habite la race des dieux?

Rex lui repartit avec la même simplicité et un imperturbable sérieux :

— Naturellement, Philippe, je le crois, puisque nous sommes ordonnés et sages, maîtres de nous, et que nous avons réduit le vice en servitude, et que nous avons remporté le prix de l'un des trois combats que l'on peut appeler vraiment olympiques. Philippe, qui mériterait des ailes, sinon moi et vous? La loi ne permet pas que celui qui a déjà commencé le voyage céleste, soit exilé de nouveau, parmi les ténèbres, sous la terre.

Ils se turent, comme ils faisaient chaque fois qu'ils pensaient à l'unisson, et que toute communication verbale de leur pensée

était donc superflue. Tous deux avaient une haute conscience de leur mérite transcendant, de leur absolue pureté, et la même certitude de leur assomption après la mort qu'un chrétien a de son salut éternel.

Cependant une soudaine tristesse accabla Philippe, une angoisse affreuse l'étreignit, l'idée lui vint, sans cause, que la félicité présente finirait un jour, demain peut-être, ou aujourd'hui. Il appela à son aide la chimère de l'éternel retour : elle fut cette fois sans efficace. Il souffrait si cruellement qu'il souhaitait mourir, — mourir peut-être pour avoir plus tôt des ailes. Puis, de même sans cause, ce nuage se dissipa. Philippe redevint bruyant et gai, courut à sa chambre, où il se mit à faire sa toilette en chantant. Rex faisait de même, et pensait — comme si souvent ! — qu'il leur était arrivé un grand bonheur.

Philippe Lefebvre avait le même sentiment, et cependant l'angoisse, qui tout à l'heure le gênait, durait encore ; mais elle était devenue toute physique, et sa conscience s'y trompait. Ce n'était plus qu'un peu d'oppression, le souffle moins ample, les symptômes — organiques — d'une préoccupation, mais d'une préoccupation sans objet. Lorsque, tenant par l'épaule Tintagel, il entra dans la salle à manger pour le déjeuner de neuf heures, il eut un battement de cœur. Pourtant il ne se doutait pas que ce fût, sous cette forme matérielle, le pressentiment de cette nuit qui lui revînt, pressentiment, qu'il avait oublié, d'une fin prochaine de son bonheur au moment même qu'il en atteignait le sommet. Il se doutait encore moins que cette invraisemblable fin brusquée fût à la minute de se produire, quand il entrait dans la salle à manger en tenant fièrement son camarade par l'épaule.

Tous les hôtes de Paumanock étaient déjà descendus à table. Rex et Philippe s'excusèrent d'être légèrement en retard; puis ils firent le tour des convives en souhaitant à chacun le bonjour et en leur serrant la main, selon l'ordre des préséances. Ils commençaient naturellement par miss Bell, et ensuite allaient saluer le Maître ; mais Philippe avait dès longtemps pris l'habitude de serrer d'abord la main à lord Swanage et à Billee Liphook, et en dernier lieu seulement à Lembach, qui était de beaucoup leur aîné. Il crut remarquer que l'Alle-

mand était ce matin plus que jamais gonflé de son importance et semblait provoquer les questions. Il n'en posa point, et cette attitude de Lembach lui déplut. Mais rien ne pouvait lui déplaire ou lui plaire bien fortement, parce qu'il avait surtout grand faim, et à son âge, cette sensation prime toutes les autres.

Il gagna sa place, qui était près de Tintagel, et y trouva son courrier posé à côté de son couvert : c'est ainsi qu'à Paumanock-house, on faisait chaque jour la distribution. Philippe avait pour sa part un journal de France, et une seule lettre, où il reconnut l'écriture d'André Jugon. Il l'ouvrit, avec la permission de miss Florence ; mais il vit qu'elle avait huit pages, et la remit dans l'enveloppe sans même parcourir les premières lignes ; il glissa l'enveloppe dans sa poche et, instinctivement, leva les yeux sur Lembach. La physionomie de l'Allemand était si singulière que Philippe se dit :

« Il sait donc ce qu'il y a dans la lettre d'André?... Mais quelle bêtise ! Comment le saurait-il? »

N'importe : cette lettre, maintenant, semblait à Philippe mystérieuse, et il regrettait de ne l'avoir pas lue. Il ne pouvait pas la retirer de sa poche, pour de sottes raisons de convenance! Il s'irritait : son déjeuner en fut gâté, et lui parut n'en pas finir, quoique fort bref.

Si impatient qu'il fût de quitter la table, Lembach, plus tôt que lui, se leva et disparut. Il remarqua encore cette *disparition*, qui le troubla. Enfin, il se leva lui-même, sortit, et Tintagel le suivit. Tintagel le suivait toujours, et n'avait pas lieu de faire autrement aujourd'hui ; mais Philippe semblait chercher à s'échapper, et Rex était obligé de le poursuivre. Chose curieuse, cette poursuite n'importunait pas Philippe : il cherchait à s'échapper, et il était heureux de n'y pas réussir. Il avait besoin de Rex, en son angoisse.

D'ordinaire, il remontait d'abord dans sa chambre, pour lire son journal ou ses lettres. Cette fois, il alla dehors, sur le boulevard. Comme Rex l'accompagnait, il ne lut pas encore la lettre d'André, et partit au pas de promenade, sans but, cependant vers le Parson's Pleasure et la Mésopotamie. Ils ne disaient rien, ni l'un ni l'autre. Arrivés près du bathing place, Philippe dit en souriant, et en imitant par plaisanterie l'accent des loueurs de bateaux à Henley ou à Maidenhead :

— *Boat, Sir?*

— *Yes,* — fit Tintagel.

Ils entrèrent dans le garage et y choisirent un bateau, et le poussèrent à la gaffe, en remontant le courant, jusqu'à une petite anse que réservait le saillant d'une souche très ancienne. Les branches entrelacées des arbres formaient au-dessus de leur tête un berceau. Après s'être amarrés, ils s'étendirent côte à côte au fond de la barque. Alors, Philippe tira de sa poche la lettre d'André Jugon et se mit à lire. Il avait bien soin de la tenir de façon que Rex n'eût qu'à tourner le visage pour la lire en même temps. Tintagel lui sut un gré infini de cette charmante délicatesse d'amitié, mais n'eut garde d'en profiter ; car il n'était pas moins discret que son ami n'était délicat.

Dès les premiers mots de la lettre, Philippe y remarqua une agitation qui lui semblait correspondre à ses pressentiments et, avant même de leur assigner un objet, les justifier. Il sut à quoi s'en tenir avant de tourner seulement la première feuille. André Jugon n'usait pas des procédés dilatoires de madame de Sévigné ; il ne savait pas ménager les nouvelles à effet. Sa nouvelle était un incident de frontière, peut-être un *casus belli* entre la France et l'Allemagne. Cette perspective ne l'effrayait aucunement et ne lui causait qu'une émotion bien naturelle. Philippe Lefebvre aperçut fort bien que son ami ne sentait déjà plus, si l'on peut dire, individuellement, mais traduisait dans cette lettre des sentiments collectifs et unanimes. Il devina, à travers la lettre d'André Jugon, que toute la France était excitée, et en train. Quant à André lui-même, ce qu'il voyait de plus clair en tout ceci, c'est que Philippe, qui devait rejoindre son corps la deuxième jour de la mobilisation, serait obligé de quitter Oxford précipitamment. Ce retour avancé, inespéré, le comblait de joie, bien qu'il n'en dût sans doute profiter qu'entre deux trains ; car il savait qu'au cas d'une déclaration de guerre, la classe dont il faisait partie serait appelée sur-le-champ. Mais le retour de Philippe était, visiblement, celle des conséquences d'une guerre possible à quoi il attachait la plus grosse importance.

Une préoccupation si puérile, mais si flatteuse, ne pouvait déplaire à Philippe : la nouvelle même, le nouvelle à effet d'André Jugon ne lui fit aucun effet. Si depuis sa première

enfance il s'était habitué à croire qu'il ferait un jour la guerre, et que peut-être il mourrait pour sa patrie, l'échéance toujours retardée de cette guerre l'avait à la longue blasé. Il la croyait certaine, inévitable, théoriquement : dès que l'on en parlait comme d'une réalité prochaine, il cessait d'y croire. Il avait, presque chaque année, entendu dire : « Nous aurons la guerre au printemps. » Pourquoi cette prédiction, chaque fois démentie, se fût-elle accomplie cette année? L'incident paraissait grave : un commissaire français avait été attiré dans un guet-apens et les Allemands ne le lâchaient point. Mais Philippe se souvenait de tant d'autres incidents de frontière qui n'avaient pas eu de suite ! Il ne pouvait pas croire que celui-ci en eût davantage... — Ce n'était pas tant ces raisons raisonnables qui l'empêchaient d'ajouter créance à la lettre d'André Jugon, et même de la bien comprendre.

Il était couché au fond d'un bateau plat, il regardait à la renverse le ciel entre les branches entrelacées. La rivière était déserte, l'eau semblait arrêtée, et seules en décelaient la fuite lente de grandes herbes parallèles qui d'amont en aval s'étiraient. Tintagel était étendu auprès de Philippe. Ils ne se parlaient point, afin de ne pas rompre l'enchantement de ce calme. A peine rêvaient-ils, et dans leurs âmes arrêtées comme l'eau, les pensées vagues, nonchalantes, étaient comme ces ombres d'herbes que le courant invisible couchait. Comment la lettre d'André Jugon, parmi ces choses, eût-elle fait impression à Philippe? Elle n'avait proprement aucun sens. Dans l'éden en miniature de la Mésopotamie, Philippe avait pu entendre Ashley Bell parler de la guerre, il en avait pu lui-même parler, mais c'était une dispute d'école, de la philosophie, des mots ; cette voix qui maintenant venait lui dire : « Tu vas peut-être demain, peut-être ce soir, être exilé du Paradis, et vingt-quatre heures plus tard tu seras changé en soldat », cette voix jetait une note si aigre et si fausse qu'il en était presque choqué, du moins il n'en n'était pas ému.

Il dit à Rex, d'un ton sarcastique :

— Vous avez vu ce que me raconte mon camarade de Paris ? (Il feignait toujours de croire que Tintagel avait lu la lettre d'André par-dessus son épaule.)

Tintagel fit un signe de négation. Philippe lui tendit la

lettre et il la lut fort lentement, d'abord parce qu'il le fit en conscience, et aussi parce qu'il ne lisait pas très couramment le français. Il parut, malgré son habituelle impassibilité, plus alarmé que Philippe : ce n'est point qu'il crût davantage à la guerre ; il ne croyait pas non plus au départ de Philippe, mais il ne pouvait souffrir que l'on en parlât et il ne voulait même pas y penser.

Sa contrariété fut si forte qu'il ne goûtait plus le charme de l'ombre et de la rivière. Philippe sentit son impatience et, comme d'habitude, prévint son désir sans faire mine de le deviner. Ils ramenèrent, vite, la barque au garage, et retournèrent à pied, en hâtant le pas, jusqu'à Paumanock-house. Mais il n'y entrèrent point, suivirent le South Park Walk, et comme ils étaient déjà loin de la maison, Philippe, faisant halte un moment, dit à Rex :

— Où allons-nous?

— En ville, — répondit Rex, — chercher les journaux de Londres qui doivent être arrivés.

Philippe ne refusa point de faire une chose si raisonnable ; mais il eut un petit accès de lâcheté qu'il n'avoua pas à Tintagel. La presse de son pays ne lui inspirait aucune confiance, la presse anglaise lui inspirait une confiance aveugle. Il savait que, si les journaux de Londres inclinaient à croire la guerre probable, il commencerait de le croire lui-même : il eût préféré de n'être pas déterminé si tôt dans un sens ou dans l'autre, et d'attendre encore.

Malheureusement, le *Daily Telegraph* et le *Times* lui suggérèrent cette croyance dont il ne se souciait pas. Il y trouva de plus un rapport circonstancié de l'incident, qui lui parut grave : la provocation était évidente. Il garda bien de demander à Tintagel : « Qu'en pensez-vous? » Tintagel pensait exactement comme Philippe, et ils revinrent tous deux en silence. Comme ils traversaient Carfax, ils virent un hansom qui filait vers la gare et sur lequel était chargée une malle. Cette rencontre n'était point surprenante à l'heure d'un train ; mais Philippe aurait juré que dans le hansom il avait reconnu au vol Lembach. Il ne le dit point à Tintagel et ne lui demanda point encore : « L'avez-vous reconnu? » Mais ils se regardèrent, Tintagel avait un air effaré, et ce fut précisément

comme si Philippe Lefebvre eût posé la question et reçu la réponse.

Alors, toujours sans se donner le mot et rien que par l'effet de leur unanimité coutumière, ils hâtèrent le pas, rentrèrent à la maison, et montèrent ensemble droit à la chambre de Lembach. Ils la trouvèrent vide et en désordre, le lit défait, les meubles bousculés, la commode, l'armoire, ouvertes, vides. Ils échangèrent de nouveau un regard, et Philippe dit seulement :

— Je suis bien aise qu'il soit parti à l'improviste et sans pouvoir me dire adieu.

Mais ce départ brusque lui causait une sorte de malaise. Des souvenirs de son enfance lui revenaient, des choses que lors de l'autre guerre il avait ouï dire des Allemands, qu'il n'avait pas toujours très bien comprises, qui l'avaient troublé d'autant plus. Il les supposait tous agents d'une police secrète, émissaires d'un pouvoir occulte, qui écoutaient aux portes et passaient à travers les murailles, comme les espions du Conseil des Dix dans *Angelo tyran de Padoue*. Ce romantisme de qualité un peu inférieure lui remettait en mémoire la comparaison, d'un romantisme plus relevé, qu'il avait faite naguère entre Lembach et le démon acolyte du docteur Faust. La disparition du ténébreux personnage ne pouvait point manquer de lui rappeler son apparition, également subite et surnaturelle, un jour, à la bibliothèque bodléienne. Il ne se dit point en termes exprès que Lembach (sans doute ancien volontaire d'un an et officier de réserve) devait avoir reçu un ordre de mobilisation, ou, certain que la guerre éclaterait, l'avoir prévenu ; mais telle était au fond sa pensée ; et c'est quand il vit ces traces d'une fuite, le désordre de cette chambre abandonnée, que ses derniers doutes s'évanouirent.

Si Philippe se fût à ce moment trouvé sur le sol de la patrie, il est probable que sa certitude de la guerre eût pris les couleurs de l'espérance et du désir. Peut-être son héroïsme latent ne se fût-il pas encore déclaré, ni même son enthousiasme, mais il eût été excité violemment, il eût senti le premier appétit du danger, du risque, avec quelle fierté, quelle sombre joie ! Quel transport d'échapper soudain à la banalité des jours, pour vivre des jours incontestablement historiques !

Mais surtout, l'attention de sa conscience eût redoublé. Il eût été curieux, passionnément curieux et impatient de voir comment il se tirerait de cette épreuve, quelle figure il allait faire dans une épopée. Voilà ce qu'il aurait dû sentir ! Il ne le sentait point et il en était mortifié.

Il se demandait :

« Serai-je obligé, ainsi que Lembach, de quitter Oxford ce soir ou demain? Ou bien cette alerte, comme tant d'autres, n'aura-t-elle point de conséquence, et après quelques heures de tremblement aurai-je la joie folle de pouvoir demeurer ici, d'y pouvoir demeurer tant qu'il me plaira, tant que m'y attachera mon cœur? »

Mais il était honteux de se tenir à un point de vue si personnel, si médiocre, et de rapetisser le tragique dilemme de la guerre ou de la paix. Cette joie même de demeurer, il ne savait plus s'il la souhaitait : il la pressentait diminuée par une sorte de déception. Il ne souhaitait pas non plus la guerre, comme il eût fait peut-être, certainement, s'il eût respiré à cette minute l'air de France. Il était mécontent de lui-même, et il s'en prenait aux autres, à tout ce qu'il aimait le mieux ici, à Ashley Bell, à Tintagel. Quel que dût être l'événement, il en était d'avance désespéré. Il aurait voulu oublier, ne plus penser, il voulait du moins ne pas parler.

Avec Tintagel, qui parlait toujours si peu, se taire n'était pas difficile ; mais il redoutait ce que ne manquerait point de dire Ashley Bell, et s'il avait pu inventer un prétexte, il ne serait pas descendu à l'heure du lunch. Contre toute vraisemblance, Ashley Bell ne dit rien, ni personne. Il ne fut pas plus question de la guerre que s'ils n'avaient pas lu les journaux. Swan et Billee en effet ne les lisaient point ; mais Bell? mais Florence? Et ils ne dirent pas un mot ! Ils ne firent pas même allusion à l'absence de Lembach. Les deux plus jeunes hôtes de Paumanock-house, qui peut-être ne s'étaient pas aperçus de cette absence, ne demandèrent aucune explication. Des propos sur la guerre eussent importuné Philippe, le mutisme l'offensa : on ne prenait point part à son souci? On n'attachait aucune importance à cette chose formidable qui l'intéressait directement? Après le repas, il sortit avec Tintagel. Celui-là du moins le comprenait, celui-là seul.

Ils se promenèrent, ils crurent se promener au hasard ; mais leurs pas malgré eux les conduisaient vers tous les lieux que Philippe avait le plus aimés, que Rex avait mieux aimés depuis que Philippe était son camarade. Philippe continuait de n'avoir aucune idée claire, mais il avait le sentiment qu'il faisait des visites d'adieu. Il était en deuil, toujours prêt aux larmes, pour rien, pour un jeu de lumière, un souffle, un frisson des arbres, une feuille chassée par le vent sur la surface de l'eau, arrêtée au terme de sa course brève par les brins d'herbes de la berge. Ils retournèrent à la ville à l'heure où y arrivent les journaux de France, et ils en achetèrent deux, afin de pouvoir lire en même temps sans que Rex fût obligé de lire par-dessus l'épaule de Philippe ; car il s'agissait aujourd'hui de choses trop sérieuses.

Il est vrai que Tintagel, qui déchiffrait à peine le français, aurait pu se dispenser de faire une version aussi lente que pénible, et attendre ce que lui dirait Philippe, mais il croyait, en se comportant ainsi, témoigner à son camarade trop peu de sollicitude. Il se jeta donc par politesse sur un journal français ; il n'était pas au milieu de la première colonne, que Philippe avait déjà parcouru les quatres pages d'un autre et son opinion était faite.

Philippe haussa légèrement les épaules, et dit :

— Eh bien, c'est sûr.

— Ah ! — fit simplement Rex.

C'est tout ce qu'ils dirent jusqu'à Paumanock. Ils n'avaient rien à dire : les idées de Philippe n'étaient pas plus claires qu'auparavant ; il n'était que morne, accablé ; Tintagel, de même ; ils respectaient mutuellement leur peine vague. Philippe s'inquiétait de ne sentir aucune souffrance aiguë, et cet engourdissement de son cœur lui faisait honte secrètement. Mais il se disait :

« C'est ce soir, quand je serai rentré dans ma chambre avec Rex, que j'aurai vraiment du chagrin, un chagrin humain. Je pleurerai peut-être, nous pleurerons, et alors ce sera le grand déchirement. »

Il n'appréhendait pas le dîner, qui se passa en effet comme le lunch, sans que personne fît allusion aux événements d'outre-mer ; mais après dîner, lorsque Rex et Philippe

furent seuls, il n'y eut pas entre eux de scène dramatique, parce que Philippe tombait de sommeil, se mit au lit et s'endormit aussitôt.

Et il n'y eut rien non plus le lendemain matin, parce que, dès son réveil, voyant Tintagel debout, habillé, près de son lit, il essaya de sourire et murmura :

— Est-ce que vous êtes resté là toute la nuit à me veiller, Rex?

Mais Rex, muet, très grave, lui tendait une dépêche qui venait d'arriver.

— Ah !... — fit-il, en baissant les yeux.

Il la prit, l'ouvrit. Elle était, comme il pensait bien, d'André Jugon. Il releva les yeux. Ils se regardèrent.

— Oui, — dit Philippe, — je dois partir à l'instant même.

Il sauta à bas du lit. Il n'avait que le temps de faire sa malle. Ils y jetèrent, pêle-mêle, les vêtements, le linge, et des objets dont ils n'auraient su dire : « Ceci est à vous, ceci est à moi. » Comme le jour qu'ils avaient déménagé de la Mître ! Où était leur gaîté de ce jour-là? Philippe courut chez Florence, moins pour lui dire adieu que pour régler le compte. Il entra chez Swan et chez Billee. Les deux petits comprenaient qu'il allait sans doute se battre et le regardaient avec une admiration étonnée. Il serra la main d'Ashley Bell presque sans émotion, comme si Ashley Bell n'eût pas été son grand camarade et son maître pour la vie et pour l'éternité. Seul, Rex Tintagel l'accompagna jusqu'à la gare, mais ne s'avisa pas qu'il aurait pu l'accompagner jusqu'à Londres.

— Ah ! mon Dieu ! — dit Philippe, — j'ai oublié sur ma table le manuscrit d'*Abijah*. S'il vous plaît, vous le rendrez à miss Florence.

— Oui, — dit Rex.

Ils étaient arrivés à la dernière minute, le train allait partir. ils se dirent à peine adieu. Philippe était dans un véritable état de stupeur. Il n'essayait même pas de penser à la guerre, de s'exalter. Il ne pensait pas non plus à tout ce qu'il venait de quitter — pour jamais. Il n'était seulement pas capable de pencher sa tête à la portière et de regarder fuir cette campagne qu'il avait si chèrement aimée, son paradis, son paradis perdu ! Il était dans un coin, il ne faisait aucun mouvement.

A Londres, il alla de Paddington à Charing-Cross, et il se trouva de nouveau dans un train, dans un coin, immobile, stupide.

Il eut faim, prit un peu de thé, de cake. Il passa du train dans le bateau. La traversée fut calme. Il dormit un peu, et se réveilla au moment de débarquer à Calais. Il ne reprit vraiment conscience que pendant qu'il faisait les cent pas sur le quai de la gare, le long du train de Paris, en attendant le départ. Il conçut alors une de ces idées spontanées et soudaines que non seulement rien ne justifie, mais dont l'origine même est obscure, et qui s'imposent à l'esprit avec plus d'autorité que les déductions d'une logique rigoureuse ou les jugements lentement mûris : le titre de la certitude qu'elles suggèrent est une sorte de bon plaisir, et elles semblent irréfutables parce qu'on ne songe pas à les discuter. Subitement, il parut à Philippe Lefebvre que toutes les difficultés étaient aplanies et que la guerre n'aurait pas lieu. Il ne lisait pas la guerre prochaine sur le visage des voyageurs qui allaient et qui venaient autour de lui, ni sur le visage muet des choses. Il ne croyait plus, il ne pouvait plus croire à la guerre, il s'assurait qu'elle ne serait point. Il ressentit la même angoisse qu'il aurait justement dû éprouver, si une preuve de fait, ou morale, lui eût été au contraire donnée que la guerre serait. Il fut atterré : le train allait partir, il oubliait de remonter dans son wagon. Un employé l'y poussa. La secousse du départ le fit tomber assis à sa place. Il vit ses compagnons de route lire les journaux du matin, qui arrivent à Calais environ cette heure-là. Il le savait. Son premier soin aurait dû être de courir à la bibliothèque de la gare et de les acheter. Comment n'y avait-il pas songé? Et quel supplice ! Il voyait les autres lire ces nouvelles, qu'il attendait ! Mais il était encore si engourdi qu'il en souffrit à peine. Il patienta ; et quand un des voyageurs, ayant fini une de ces feuilles, la rejeta sur la banquette, il tendit la main presque timidement, il murmura :

— Vous permettez?

L'autre fit un signe d'assentiment. Alors il saisit le journal, et ses yeux trouvèrent d'emblée, sans la chercher, la dépêche ; la dépêche qui annonçait que le commissaire indûment arrêté par les Allemands venait d'être relâché, que toutes les satis-

factions demandées par le gouvernement français étaient accordées, que l'incident n'aurait aucune suite.

Il comprit le sens profond et mystérieux du mot « désastre », l'accent terrible de ces deux syllabes, leur fracas sans écho, leur chute muette. Ainsi, c'est pour cela, qu'il avait écourté, interrompu brusquement la plus heureuse période et la plus riante de sa vie, pour cela, pour rien ! Évidemment, puisqu'il n'était plus forcé par un devoir de rentrer à Paris, il pouvait descendre du train à la première station, à Amiens, repartir par le premier train, pour Calais, pour Londres, pour Oxford. Évidemment. Cet enfantillage, ce caprice d'enfant gâté, c'était la sagesse. Mais il sentit qu'il ne serait pas sage, qu'il irait droit à Paris, chez lui : ce qui est fini ne peut se recommencer. Il sentit qu'il avait quitté Oxford tout de bon, qu'il n'y retournerait jamais, oh ! non, jamais il n'aurait le cœur d'y retourner.

Dieu ! être parti ainsi, sans larmes, presque sans tristesse ! Avoir escamoté les adieux, comme les lâches qui ont peur de souffrir ! Il savait bien que ce n'était pas sa faute. Il n'avait pas peur de souffrir, lui : il aurait voulu souffrir à proportion du bien qu'il perdait, et jouir de se mortifier, et s'arracher, mais non pas fuir !... Et puis ce dénouement brusqué n'était plus en harmonie avec le reste : alors ce qui avait été si beau ne lui laisserait donc qu'un souvenir imparfait, à jamais inachevé?

Il eut un accès de colère. Il ne tenait plus en place, il allait, il venait, il étouffait au fond de sa gorge des cris... Il se gourmanda, comme au temps de son enfance, quand il avait des insomnies et qu'il se disait : « Si je pouvais seulement me tenir tranquille une minute, je m'endormirais tout de suite. » De même, il s'obligea de se rasseoir et de lire. Il ouvrit son sac... Oh !... le désordre des choses lui rappela les gestes maladroits et désolés de Tintagel, les larmes lui vinrent aux yeux. Il retrouva le volume de Platon, celui où était *Phèdre*, qu'il avait lu hier matin... Hier matin ! Il aurait juré que c'était l'autre mois, l'autre année. Hier matin !... A aucun prix il n'aurait voulu relire l'allégorie du cheval noir et du cheval blanc. Mais le livre s'ouvrit de lui-même à la page qu'il avait lue, en quittant Paris, en allant là-bas.

« ... Détournons-nous de ce côté, suivons le cours de l'Ilyssus ; puis, où il nous plaira, pour nous reposer asseyons-nous. — C'est une chance que je sois nu-pieds ! Car toi, tu l'es toujours. Nous allons pouvoir marcher dans l'eau et nous mouiller les pieds, cela n'est pas désagréable à cette heure du jour et de l'année... Vois-tu ce grand platane? Là, il y a de l'ombre, une brise modérée, et de l'herbe pour nous asseoir ou, si nous aimons mieux, pour nous étendre... — La source est froide, l'air est tout chargé de parfum, l'été strident vibre dans la chanson des cigales. »

Cette prose divine, jadis, lui avait fait pressentir, et lui rappelait maintenant, les grandes prairies, les ormes séculaires de Christ-Church, et l'Isis, et le Cherwell, et les retraites sacrées de la Mésopotamie. Cette prose cadencée le balançait pour ainsi dire entre le souvenir de ses désirs d'alors et ses regrets inutiles d'aujourd'hui. Philippe, en la récitant à voix basse, croyait voir Phèdre nu-pieds dans l'eau, il croyait l'entendre lire à Socrate le discours de Lysias sur l'amour, et Socrate ironiquement le réfuter ; il croyait voir et entendre, à l'ombre d'un autre arbre, Ashley Bell, « qui annonçait aussi l'amour mais non la paix ». Il voyait, à l'écart, le sombre Lembach, et l'insouciant Billee Liphook qui jouait, et sur la berge lord Swanage mollement étendu, penché vers le fleuve au point que ses abondants cheveux pâles et moirés retombaient sur son visage, occupé à se mirer comme un Narcisse dans l'onde que sans la troubler effleurait le bout de ses doigts ; il voyait Rex Tintagel debout à l'avant de la barque, armé d'une longue perche, et d'un geste lent et fort l'appuyant au fond de l'eau.

Et il pleurait. Quand il y prit garde, il eut honte et s'essuya les yeux à la dérobée. Ce qui le consola un peu fut de penser que l'heure de son arrivée ne pouvait être soupçonnée de personne. André lui-même ne devait pas compter qu'il revînt si tôt. Il se dit : « Personne ne viendra au devant de moi », et il savoura l'âpre joie d'être seul au monde. Cependant, à l'arrivée, par excès de prudence, il se perdit dans la foule. Il ne fit aucune rencontre, ni sur le quai, ni aux bagages. Il poussa un soupir de soulagement quand il fut dans le fiacre en sûreté, seul, seul avec sa grande douleur enfantine, seul au monde, mais fort.

Cette force l'abandonna quand il rentra chez lui. Sa maison, qui pourtant, naguère, lui avait plu, qu'il avait choisie entre toutes les autres, l'appartement qu'il avait arrangé lui-même et qui était un moment de son goût, enfin tout ce décor, qui était un de ses états d'âme, mais ancien et à présent aboli, lui inspira de l'horreur. Il crut d'abord qu'il ne pourrait pas rester ici, même cette nuit, qu'il irait coucher à l'hôtel. Les prétextes ne lui manquaient pas. Il n'avait pas de domestique, il avait dû ouvrir lui-même les volets, tous les meubles étaient recouverts de housses, le logis semblait inhabitable... Ce fut précisément cette incommodité qui l'y retint. Il était ici parmi la dévastation et la mort, dans la vraie solitude, tête à tête avec un autre Philippe Lefebvre qui n'était plus, et qu'il ne regrettait même pas. Aimait-il davantage le Philippe Lefebvre d'aujourd'hui? Du moins il les comparait ; il ne voulait presque pas admettre de ressemblances entre ce mort et ce vivant morne ; il voulait que la parole d'Ashley Bell, l'air d'Oxford, l'amitié de Rex Tintagel l'eussent entièrement transformé. En si peu de jours ! Trop peu de jours ! Il sentit de nouveau, cruellement, la douleur et la colère de ce départ prématuré, absurde, — irréparable, la pauvreté, d'ailleurs tragique, de ce dernier acte d'une pièce qui avait été jusqu'à hier matin — hier matin ! — une parfaite et ravissante féerie.

Comme il avait des instincts d'ordre bourgeois, il entreprit, malgré sa préoccupation, de défaire ses malles. Mais le désordre où justement il les trouva, lui remit devant les yeux la scène suprême de ce matin, la bonne volonté, la maladresse incroyable de Rex dès qu'il s'agissait de ranger du linge et de plier des vêtements. Pour imiter Rex, il jeta tous ses effets pêle-mêle encore dans les armoires. Il les chérissait pourtant et il les respectait, ces choses maintenant usées, fripées par le voyage, qu'il avait portées là-bas, et qui étaient pour lui des souvenirs, presque des reliques.

Hélas ! c'était ses seuls souvenirs. Il n'avait pu acheter aucun de ces bibelots d'argenterie, qu'il aimait de regarder le soir aux lumières dans les boutiques étincelantes de High-Street et de Carfax. Il n'avait que sa pipe brasenose, achetée le premier soir, quelques photographies, du Sheldonian, de Magdalen, de l'Addison Walk ; et une seule photographie

de Rex, où ils étaient tous, même Lembach, autour d'Ashley Bell. Il n'avait pas d'autre portrait d'Ashley Bell, sauf à la première page des *Voix de la Mer, de la Ville et de la Forêt.*

Il prit le volume des *Voix*, le posa sur une table, et les photographies auprès. Alors il osa lever les yeux et regarder autour de lui, espérant que peut-être il avait réussi à changer l'aspect de cette pièce. Non, il n'avait rien changé. Elle lui paraissait toujours hostile, haïssable. Il la haïssait toute, et chaque détail en particulier ; plus que tout le reste cette cheminée monumentale, de château, décorée, à mi-hauteur, de la salamandre, au fronton, du porc-épic, et dont la pierre grise était égayée par des écussons peints d'azur, de gueules, de sinople, d'argent et d'or, qui figuraient les armoiries de familles inconnues.

Mais la vue de ces écussons lui rappela qu'il avait aussi acheté un jour les armoiries de tous les collèges. Il trembla de les avoir perdues, fouilla jusqu'au fond de sa malle qui n'était pas encore vidée. Il les retrouva. Il alla prendre dans la pièce voisine un marteau, des clous, et cloua les écussons vénérables des collèges sur ces blasons de fantaisie. Quand il eut fini cette besogne, il regarda autour de lui encore, et il se sentit un peu moins exilé.

Alors, il bourra sa pipe brasenose de tabac anglais qui lui restait, et il se mit à fumer en face de sa cheminée aux armes d'Oxford. Il avait laissé entr'ouverte la porte de la chambre où il était allé chercher tout à l'heure le marteau et les clous. Il parlait à demi-voix, comme s'il n'eût pas été seul. Et de temps en temps, il se taisait; il tournait la tête vers cette porte entrebâillée, parce qu'il espérait toujours qu'il allait entendre, sans le voir, Rex Tintagel lui dire :

— Pourquoi vous taisez-vous, Philippe? Je ne dors pas, je vous écoute.

ABEL HERMANT

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE[1]

III

L'AVEUGLEMENT ET LE SOPHISME

A mesure que la force grandissait, le germanisme a développé ses thèses, de plus en plus conformes à la loi de nature, à la tendance de l'instinct, de plus en plus contraires à la vieille morale chrétienne dont le principe dirige encore les autres sociétés d'Europe, celles-là même où l'on voit baisser la croyance au dogme. En même temps s'est exalté l'orgueil, premier des péchés capitaux, principe de chute pour les chrétiens, — et justement l'homme qui l'a clamé, chanté avec une frénésie démoniaque, est aussi celui qui a le mieux méprisé et haï l'éthique chrétienne ; et il est mort dans la folie. Pour la vieille sagesse, l'Orgueilleux fut toujours l'« Insensé ». Il meurt par la tête et son triomphe précipite sa ruine, car dans l'enivrement de la force et du succès, il cesse de mesurer sa relation avec le dehors. Nulle réduction de son impérialisme ne s'opérant, il suit indéfiniment sa tendance, qui l'entraîne hors du réel.

L'insanité se manifeste de deux façons : simple aveuglement,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars et 15 avril 1915.

ou incapacité de comprendre et de connaître, en somme une forme d'ineptie ; — et puis sophismes, pour légitimer l'orgueil et le désir. Simplement, parlant de l'Allemagne, Nietzsche disait : « La Puissance abêtit. »

En effet, plus l'Allemagne, à force de vouloir, a grandi en nombres, en richesse, en production, civilisation et forces matérielles, et plus on a vu baisser avec une rapidité surprenante la qualité de son art et de sa pensée. Aujourd'hui, sur une population trois fois plus nombreuse qu'au temps de Gœthe et de Beethoven, combien compte-t-elle de philosophes, poètes, artistes du premier rang? Et, qui ne sent la volonté encore, la volonté toujours dans son art et sa pensée ? — celle-ci se faisant utilitaire, se subordonnant aux appétits de puissance pour les exciter ou les justifier — celui-là procédant à la façon de la grande industrie nationale, se mettant à l'école de l'étranger, l'étudiant sur place avec une obstination jalouse, dans l'espoir de surprendre et s'approprier des méthodes et recettes, faisant effort pour le dépasser en nouveauté, en impressionnisme, cubisme, sécessionisme, — et s'il s'agit de musique, combinant les étonnants effets d'orchestration qui relèvent, comme les nouveaux mortiers, de l'ordre du *kolossal* et, en effet, tiennent presque de l'artillerie. Où sont les naturelles floraisons d'autrefois, celles qui vraiment montaient des profondeurs? C'est que pour penser, sentir, comprendre par l'intelligence et la sympathie, il faut s'oublier. Par la volonté de puissance, l'être se concentre sur lui-même, ou bien, tendu de toutes ses forces vers une idée unique, ne regardant plus la nature que pour l'utiliser, il cesse de céder, de vibrer à tous les souffles du dehors, de percevoir les subtiles influences qui passent. Le révélateur de la nouvelle loi l'a dit : « La morale noble, la morale des Maîtres a sa racine dans un *Oui* triomphant dit à soi-même ; elle est affirmation du Moi. » Opposez la tendance chrétienne : se détacher de soi-même (*der Christ will von sich loskommen*) pour se donner à autrui, se haïr (le moi est haïssable), pour aimer son frère, en reconnaissant pour frère, — si l'on va, comme les artistes et les saints du moyen âge, jusqu'au bout de la tendance, — tout être que le Père a créé. Ces artistes ne prétendaient pas être la nature, en incarner la

volonté ; mais comme ils en sentaient et comprenaient toutes les formes ! — le lierre et le raisin, le limaçon et l'oiseau, le bœuf et la brebis, qu'ils sculptaient, avec les plus nobles figures humaines, à l'entrée de leurs églises. Il y a loin du porche de Reims au gigantesque Bismarck bardé d'acier et monté sur un socle d'obus. Dans cette Allemagne qui professe le culte de la nature, les voix de la montagne et de la plaine se taisent à mesure que diminuent leur solitude et leur indépendance, à mesure que grandissent, avec les cités et les multitudes, les œuvres de l'homme et de sa volonté grégaire. De cette nature il reste une certaine idée toute faite, un romantisme philistin qui se satisfait par le tourisme en chapeau vert, les forêts aménagées en parcs, les bancs posés devant les points de vue que chacun salue de la même exclamation, les caravansérails dressés en des paysages de décor que le *Baedeker* signale d'un astérisque, et d'où le paysan a disparu devant le *Kellner*.

Plus sensible encore est, dans l'ordre de la pensée, l'effet stérilisant du développement de puissance. Par la divinisation du moi collectif qui ne connaît plus que son rêve et que ses ambitions, par l'orgueilleux sentiment de l'être à part et supérieur qu'est la personne nationale, par tout ce qu'exprime la sempiternelle expression « *nous autres Allemands* », c'est une atrophie sans exemple de la faculté critique, — celle qui permet à l'homme de sortir de soi-même pour s'apercevoir du dehors ou bien pour pénétrer autrui, pour le comprendre et lui parler sa langue ; et de là, dans le monde, cet isolement étrange de l'immense Allemagne dont les Allemands n'ont commencé qu'hier à s'apercevoir. Jamais l'absence de cette faculté ne s'est manifestée chez un grand peuple comme à la veille, au début et au cours de cette guerre. On comprend des imprévoyances, des fautes de calcul, mais l'erreur allemande provient toujours de la conviction si naïve que le point de vue allemand est celui de l'absolu, que nul autre n'est possible, à moins de mauvaise foi, — que si l'Allemagne exige la conférence d'Algésiras, l'Europe et les États-Unis vont s'y ranger à côté d'elle contre la France, que si la France ne se résigne pas à la voir s'installer au Maroc, prolongement géographique et politique de l'Algérie, la France est agressive ;

en général, que si de nouveaux territoires lui semblent désirables, c'est le devoir des autres peuples de lui en céder ; et enfin, que si le spectacle tout pacifique de sa formidable armée ne les y décide pas, alors ils l'obligent à se servir de cette armée, et par conséquent déchaînent la guerre. Probablement les chefs ne raisonnent pas ainsi. Simplement et cyniquement, ils entendent arriver à leurs fins par la menace, explicite ou tacite, ou par la force. Mais c'est bien ainsi, avec cette ingénue voracité, cette candeur d'un insatiable appétit, que le public, qui parle encore le langage de l'ancienne morale, se représente les relations naturelles de l'Allemagne avec ses voisins. Plus inattendue l'incompréhension de l'étranger dont firent preuve diplomates et gouvernants dans les journées qui précédèrent la rupture des négociations. Ils se vantaient d'avoir frappé le coup d'Agadir pour obliger toute l'entente franco-anglaise à se révéler : ils y avaient réussi. Par la bouche de M. Asquith et puis de M. Lloyd George, l'Angleterre avait signifié son intention de se placer à côté de la France si l'Allemagne l'attaquait ; et là-dessus la presse d'outre-Rhin avait crié l'indignation et déjà la haine de l'Allemagne, obligée de réduire ses prétentions, en attendant qu'elle eût augmenté ses effectifs et son matériel de guerre pour, au moment choisi, frapper à coup sûr. Et pourtant, trois ans plus tard, M. de Bethmann se déclare stupéfait, on crie à la trahison du peuple cousin, quand, la France menacée au cœur, la Belgique envahie, dont la neutralité garantie par la signature des grandes puissances voisines est un dogme historique de la politique anglaise, l'Allemagne voit se dresser contre elle l'Angleterre, cette Angleterre que, depuis des années, les Treitschke et les Bernhardi ont dénoncée publiquement, inlassablement, comme l'ennemi par excellence, celui dont on escompte les dépouilles, celui qu'on menace évidemment et directement par l'augmentation de la marine allemande, par le refus hautain, ironique de toute entente en vue du ralentissement des constructions navales. Le bœuf, marqué d'avance par le boucher, devait attendre en ruminant son tour. Alors fureur de ce peuple, fureur toute allemande, par ce qui s'y manifeste d'instinct grégaire, de forte discipline sociale, d'obéissance immédiate aux suggestions de l'autorité, de méthode et de faculté d'organisation (la

nouvelle formule d'anglophobie, *Gott strafe England*, remplaçant, du jour au lendemain, dans la vie courante, les salutations ordinaires), surtout par le caractère spécial de la haine qui s'y traduit : haine de primitifs, naïve jusqu'à s'aveugler au grotesque de ses manifestations, haine « élémentaire », disent-ils, et qui tient en effet de la stupidité de l'élément. Quand on connaît un peu l'Angleterre, l'écart entre la réalité de ce pays et la notion que tout le monde, et non pas seulement le populaire, s'en fait actuellement en Allemagne, le degré de déformation qu'une telle vision impose à l'objet, produiraient l'effet du comique si les conséquences pratiques n'étaient souvent horribles pour des blessés et des prisonniers.

Tel semble être, de plus en plus, le procédé général d'une tête allemande. On professe le culte du réel, on parle de *real Politik*, de *real Kraft*, de *real Philosophie*, mais l'Allemand d'aujourd'hui a trop subi les disciplines scolaires, il est trop habitué à croire et répéter ses professeurs et ses livres, il est trop plein de notions et formules toutes faites pour recevoir l'impression pure et vraie du réel qui ne se laisse inscrire que sur une sensibilité libre. Quantités et qualités matérielles, tout ce qui se laisse une fois pour toutes définir, il le conçoit, le suppute exactement et sait l'utiliser : en ce domaine de l'inanimé il est maître ; en effet, pour commander aux choses, il suffit, en appliquant les principes invariables de physique et de mécanique que l'on apprend des livres et des professeurs, de volonté vigilante et tenace, et si l'entreprise est vaste, nationale, d'effort collectif et discipliné. Le grand défaut, c'est aux réalités vivantes et spirituelles, c'est-à-dire mobiles et complexes, de substituer des concepts aussi sommaires et fixés que s'il s'agissait de chevaux-vapeur ou de canons. Il est acquis que la France est dégénérée, que le patriotisme y est mort, que la Commune, à l'approche d'une armée allemande, doit éclater à Paris ; de même la décadence anglaise est commencée : ces mercantis ne sont dévoués qu'à leur caisse ; ces mercenaires ne sont pas des soldats. L'Angleterre est un corps boursouflé de graisse d'où les tsisus nobles ont disparu ; déjà elle se désagrège ; les partis la déchirent ; comme en France, la guerre civile y est latente. Le Russe est un asiatique, presque

un mongol, incapable d'effort prévoyant et continu, un primitif, et déjà, pourtant, un névrosé corrompu. Entre les décadents impuissants et les demi-sauvages incapables, l'Allemagne s'affirme comme la civilisation vivante et la force efficace. Voilà quelques-unes des propositions que tous les docteurs ont énoncées, démontrées, au début de la guerre, et dont ils déduisent imperturbablement, jusqu'à l'absurde, jusqu'au monstrueux, les conséquences : définitives formules que tous les journaux et brochures de propagande répètent, que chacun porte avec soi, comme l'officier d'artillerie sa théorie d'artilleur, comme l'officier de marine l'annuaire de la marine ennemie, et que chacun consulte, produit, pour se prouver et prouver aux autres, à la fois la justice de la cause et la certitude du succès.

D'une certaine façon pourtant, ces représentations sont vivantes, différant par là des froides et précises idées qui correspondent en nous aux propriétés matérielles et aux relations mécaniques des choses. Seulement leur vie ne répète pas celle de l'objet sensible, actif, qu'il importerait de connaître et de comprendre, mais du sujet intéressé qui les soumet à sa tendance propre. Car au pédantisme s'ajoute la volonté intense, laquelle se nourrit de passion, passion de haine, d'ambition, d'orgueil, s'il s'agit d'objets politiques, aveuglante passion qui, parmi les formules et les images plus ou moins écourtées du réel, supprime toutes celles qui contrarient ses propres partis pris. Ainsi, en politique, en diplomatie, lorsqu'il ne suffit pas de menacer, lorsqu'il faudrait comprendre, pressentir, deviner, reparaît le même vice radical, qui fait aujourd'hui, en Allemagne, l'infériorité de l'art et la médiocrité de la pensée. Le *moi* est trop occupé de lui-même ; ses partis pris trop forts ne le laissent pas s'harmoniser à la vie de l'objet pour en reproduire idéalement le rythme. Cet objet, on ne cherche pas à le concevoir ; on ne songe qu'à le juger en le rapportant à son propre désir, pour le détester s'il fait obstacle à ce désir, pour surexciter le désir s'il y paraît favorable : seulement en le jugeant, on a commencé par subir les influences du désir. Bref la volonté vient commander l'intelligence, alors que pour comprendre tout à fait une réalité vivante, un peuple comme un individu, un

certain désintéressement est nécessaire, un certain minimum de sympathie, d'*intuition*, cette essentielle faculté de l'artiste, que l'illusion et la théorie présentent encore aux Allemands comme le privilège de leur race. Je sais tel étudiant français de vingt-deux ans qui, après un séjour de quatre mois à Londres, calcula mieux la réaction anglaise devant la menace adressée à la France et à la Belgique, que l'ambassadeur prince de Lichnowsky avec toute son expérience de diplomate et tout son personnel de secrétaires, d'agents et d'espions.

Parmi les causes de cécité, il faut compter au premier rang la puissance extraordinaire sur l'Allemand de la suggestion sociale, la totale absorption de l'esprit et de la pensée individuels dans l'âme et le rêve du groupe ou de la nation. C'est peut-être, aujourd'hui, la plus évidente caractéristique de ce peuple, et qui fait sa docilité aux disciplines générales comme son aptitude aux activités collectives, celles de l'armée ou celles de la grande industrie. Il est grégaire, c'est-à-dire, tout étant relatif, qu'en Allemagne plus qu'en Angleterre ou en France, chaque individu subit l'influence et l'impulsion de tous les autres ; et s'il ressemble davantage à tous les autres, c'en est à la fois la raison et la conséquence, car le plus souvent, dans l'ordre de la vie, tout se produit par cercles, les effets réengendrant les causes. S'agit-il là d'un caractère permanent, spécial à la race, indiqué déjà par Tacite quand il décrit les coutumes et les mœurs des tribus germaniques? Simple survivance, plus probablement, de psychologie sociale primitive, l'évolution tendant partout à délivrer l'individu des tyrannies du groupe — impératifs de la coutume et de la mode, intolérants préjugés de l'opinion, prestiges et rigueurs de la hiérarchie — pour le muer de plus en plus en être distinct, complet, pensant par lui-même et ne relevant que de soi.

Certainement, en Allemagne, cette évolution est moins avancée qu'ailleurs, et ce n'est pas seulement que l'État s'efforce de la retarder. Par son besoin d'imitation, par sa docilité à l'exemple, par sa tendance à emprunter au troupeau, non seulement ses idées, mais ses besoins et ses désirs, par sa crédulité, bref par tout ce qui manifeste en lui l'indéter-

miné du caractère, l'absence de milieu intérieur, de moi constitué, fixé, capable de résistance aux suggestions du dehors, l'homme en ce pays est resté voisin du primitif et de l'enfant. De là, comme dans les sociétés primitives, la puissance de l'opinion, la force des courants d'idées et de mode, et, par cette soumission de chaque individu aux influences de tous, l'uniformité du type et l'unanimité des âmes. De là, cette discipline de tous, — ouvriers de fabrique et professeurs illustres, petits bourgeois et Junkers, conservateurs et socialistes — à répéter ensemble, en termes identiques, que la Belgique a violé sa propre neutralité, que les Belges ont violé les lois humaines, que l'Angleterre, qui n'avait pas trois cent mille hommes de troupes au mois d'août, et que l'on a suppliée d'assister immobile à la marche sur Paris, a voulu, machiné la guerre, que la France est sa victime, digne de sympathie et de pitié depuis qu'on ne peut plus la dévorer; finalement, que l'Allemagne défend aujourd'hui l'Europe et ses libertés, spécialement celles des petits peuples, contre l'accapareuse Albion, comme jadis, à la conférence d'Algésiras, elle entreprit spontanément de défendre les droits de cette même Europe contre la France. Voilà bien le rêve social, l'hypnose collective que tous commandent à chacun et qui se substitue, chez tous, à la vue directe du réel. On peut dire qu'un tel rêve se poursuit chez tous les peuples, plus ou moins complet, absorbant, imposé par les pères aux fils, entretenu par l'école, la littérature, la religion, surtout par les incessantes suggestions mutuelles des individus, — et il apparaît avec évidence si l'on considère une société très lointaine ou très ancienne, l'Inde actuelle, ou l'Égypte antique. Seulement, chez les peuples modernes d'Occident, par l'indépendance croissante des âmes, par le développement de la science positive, par la multiplicité et la perfection des moyens d'information, il tend à s'affaiblir. En Allemagne, s'il agit encore avec tant d'intensité, ce n'est pas seulement que l'individu est resté si fortement intégré dans le corps social, c'est encore qu'il est plus asservi qu'ailleurs à l'État, au prestige de ses hiérarchies, aux surveillances de son autorité partout présente —; c'est que l'État, par l'école, la presse, le service militaire, la domination qu'il exerce sur ses innombrables agents et la propagande

qu'il en exige, par toute son immense et minutieuse organisation, dirige ce rêve et l'impose à tous; c'est que, pour mieux mener le pays, suivant un procédé traditionnel de gouvernement dont Frédéric, déjà, commandait l'apologie à ses docteurs, il s'est ingénié à créer et propager méthodiquement le mensonge, à susciter dans les esprits des images parfois monstrueusement déformées et toujours passionnantes du réel. Dans cette ardeur du rêve commandé, qui s'ajoute aux illusions spontanées du somnambulisme social, l'être particulier, personnel, généralement vague et passif de chaque Allemand disparaît. Un *moi* suggéré s'y superpose, un *moi* d'origine prussienne, militaire, en qui vit la volonté de l'État, — d'autant plus forte que l'individu est plus suggestionable, et qu'elle ne rencontre rien en lui pour la contredire et la rejeter au dehors.

*
* *

Pour concevoir ce que peut être cette volonté de l'État, son aveuglante puissance, il faut connaître les grands traits du projet que la guerre devait réaliser en quelques semaines. Car son énormité mesure le mépris allemand du réel, la démente volonté de le plier tout de suite à des conceptions *a priori*, et cela quelle qu'en soit la grandeur, quand même il s'agirait de l'Europe et, par conséquent, du monde.

Ce projet, d'ailleurs, est public. Les initiés ont parlé, — car l'Allemagne a réalisé l'idée que formulèrent, à la fin du XVIIIe siècle, ses prophètes. Elle est vraiment menée par des initiés qui savent le sens mystique de son histoire et lui traduisent l'actuelle volonté de Dieu. Volonté de discipline et d'organisation, dont ils ont pour mission d'étendre de plus en plus l'empire, en dévouant à cette idée les forces d'un peuple magnétisé. Il s'agissait de soumettre un jour la planète, et pour commencer l'Europe, au germanisme, d'instaurer le rêve de la race élue en fondant « l'État des États » désiré par Novalis, le *Mitteleuropäischer Staatenverband*, fédération de tous les peuples européens, à l'exclusion de l'Angleterre et de la Russie. Suivant le degré de la défaite française, on y eût

joint tout de suite, ou l'on eût remis d'y joindre la France, simplement mutilée d'abord et réduite pour toujours au vasselage. De cette confédération le noyau eût été formé par la plus grande Allemagne, c'est-à-dire l'Allemagne actuelle, agrandie des provinces « germaniques » de la France et de la Russie, associée à l'Autriche allemande, à toutes les petites nations satellites que l'on considère comme de même race : Suisse septentrionale, Hollande, Belgique, Danemark, Luxembourg, « car le monde », dit M. Paul Rohrbach, « n'a plus besoin de petites nationalités, et celles-ci ne peuvent se développer qu'en s'incorporant à la puissance mondiale de l'Allemagne et en assurant une large base à leur civilisation ». Autour de cet État principal, le système des États secondaires, Italie, France, Scandinavie, dont on espère d'ailleurs la rapide intégration dans l'État germanique, nouvelle Slavie (Polognes et peuples slaves du Sud-Est), prolongée peu à peu jusqu'en Turquie d'Europe et relevant de l'Autriche confédérée, — en somme, l'inassimilable Russie déduite, tous les peuples du continent assemblés en une union douanière européenne, chacun représenté à Berlin en un Parlement central suivant sa force réelle (*real Kraft*) que mesurent trois coefficients : la population, l'armée, la puissance industrielle et commerciale. Voilà, en ce qui concerne l'Europe, le but allemand et avoué de la guerre : nous l'avons su tout de suite par les déclarations des officiers prisonniers ; et tous les docteurs, ceux-là mêmes qui se sont spécialement chargés de démontrer l'agression des alliés, y font allusion ou le désignent clairement, — quelques-uns l'exposant *ex cathedra*, car au moment de réaliser cette idée des initiés, il convient et il importe de la révéler au peuple et de l'exciter à la vouloir [1].

Elle s'harmonise à toutes les tendances de l'Allemagne et participe de toute son essence, actuelle et ancienne. Car ce n'est pas seulement le présent de ce peuple qui s'y traduit ;

1. L'idée, d'origine pangermaniste, est exposée sous sa forme actuelle dans la brochure de guerre du professeur Franz Liszt, député au Reichstag : *Ein Mittel europäischer Staatenverband.* (C'est le nom donné d'avance à la future fédération et que répètent les Ostwald, les Wundt, les Lamprecht, les Bernhardi.) Un autre exposé détaillé du projet se trouve dans la brochure anonyme : *Was uns des Weltkrieg bringen muss um der Friede ein dauernder zu sein.*

c'est encore ce qu'il garde en sa mémoire de ses rêves d'hier et d'autrefois. Rêve ancien de l'Empire d'occident, tel qu'il fut aux temps où les Ottonides, les Hohenstaufen, ne reconnaissant de pair que le pape, s'affirmant suzerains du roi de France et supérieurs à tous les autres souverains, étendaient leur domination sur vingt peuples, de la Baltique à l'Italie du Sud, et du Rhône au golfe de Finlande. Rêve moderne de l'antique Germanie ressuscitée, de toutes les anciennes tribus de même langue enfin réunies, prenant conscience de leur âme commune et de leur mission commune. Rêve de la famille élue qui fera le salut du monde en le disciplinant, de la race des « penseurs, poètes et guerriers » enfin reconnue, caste supérieure qui va gouverner les autres. A ces visions dorées, puissantes en suggestions de sentiments, d'autres idées se mêlent, de l'ordre pratique, immédiat, commercial, qui les précisent impérieusement. Cet empire, conçu à l'allemande, comme une confédération, cet énorme empire, au milieu d'États subordonnés et réunis par une seule barrière de douane, c'est l'Europe ouverte et réservée comme marché à l'industrie allemande; c'est, par la ruine financière de la France, par la destruction systématique de son outillage, la suprématie certaine sur le continent et le développement indéfini de cette industrie, désormais indépendante des concurrences d'Amérique et d'outre-Manche. Vis-à-vis de l'Angleterre, c'est la victoire définitive d'une Allemagne souveraine ou suzeraine de toutes les côtes et tous les ports d'Europe : victoire économique d'abord, et que doit assurer tout de suite « le nouveau blocus continental », et puis victoire navale par les flottes parties de Brest, de Cherbourg et de Toulon, aussi bien que d'Anvers et de Cuxhaven. C'est la fin du monopole anglais de la mer ; c'est la conquête des colonies anglaises ; c'est le marché mondial ajouté au marché européen, et sans doute, c'est finalement l'Angleterre réduite par la faim et prenant place docilement dans le cortège des États satellites.

En attendant cette ultime victoire, en face des États-Unis d'Amérique, sous l'hégémonie, par la force et pour le profit de l'Allemagne, les États-Unis d'Europe vont se constituer. Telle est la récente et toute moderne conception qui se superpose au vieux rêve romantique de l'ancien empire germanique

et romain. Par les relations entretenues avec les millions de frères émigrés à Chicago, Saint-Paul ou Minneapolis, — par tant d'intérêts et d'affaires engagés sur le territoire de l'Union et que mesure le va-et-vient quotidien des plus grands paquebots du monde, par la nécessité de s'adapter aux exigences des clients d'outre-mer, de suivre, comprendre, imiter les conceptions et procédés de l'industrie yankee pour lui faire chez elle concurrence, par les prodigieux développements, surtout, de la population des villes, de la production mécanique, des affaires, qui ne ressemblent à rien qu'aux grands *booms* des États et cités de l'Union, bref, par l'effet de conditions de vie, d'un milieu physique et moral qui rappellent, de plus en plus, l'Amérique du Nord, on peut dire que l'Allemand d'aujourd'hui tend à s'américaniser. Certes il n'a pas acquis le souple individualisme, la rapidité nerveuse, les prestigieuses facultés d'improvisation et d'adaptation de son rival ; il est demeuré massif et méthodique, et, de plus, fortement intégré dans la hiérarchie sociale, dominé toujours par l'État, n'imaginant de progrès que sous les directions et contrôles de l'État fort, qui prévoit et coordonne en vue des fins nationales. Wells, qui définit l'Américain « *State blind* », jugerait l'Allemand *State ridden*. Mais comme il arrive chez certains animaux d'espèces très différentes, en qui des influences, des régimes de vie pareils ont fini par créer des similitudes d'aspect et de structure — le cheval de course, par exemple, et le lévrier, — il semble bien qu'aujourd'hui, malgré tant de dissemblances fondamentales, l'esprit allemand, tout au moins dans le domaine pratique, se signale par des caractères et des tendances qui le rapprochent beaucoup de l'américain. D'abord l'idée et le désir du *kolossal*, que nous avons déjà comparés à la notion et au rêve du « *biggest in the world* ». Un *Carlton* allemand de mille fenêtres, un *Kaiser Wilhelm* de 50.000 tonnes les manifestent d'abord ; et c'est un fait qu'hôtels et bateaux allemands, par leur luxe énorme et l'infinie machinerie de leur confort, séduisent spécialement le touriste américain. En second lieu, l'élan général des initiatives en affaires, le besoin de créer. Car lorsque le développement atteint à ce degré d'intensité, on a l'enivrante sensation que l'on crée, comme en pays neuf, et que les possi-

bilités sont infinies ; et de là, grâce à la mobilité des capitaux, à l'abondance du crédit, à la hardiesse des banques, au goût général du risque, le nombre et la grandeur des entreprises. Enfin l'enrichissement général, quelques fortunes inouïes, et par des *trusts*, des monopoles mondiaux, comme ceux des industries chimiques, l'ambition de nouvelles et plus grandes fortunes. Et pourtant, menaçante opposition, tandis que les appétits croissent avec le succès, les champs ouverts à l'entreprise semblent se rétrécir, car les pays voisins et rivaux se défendent, car le domaine économique n'est pas illimité, car les crises de surproduction se multiplient, à mesure que la population ouvrière augmente, que l'outillage se perfectionne, et que plus de capitaux cherchent à l'employer. Alors l'idée d'espaces à la taille des appétits et des conceptions, d'une Europe déblayée de toutes les barrières intérieures qui la découpent en pâturages séparés, d'États-Unis d'Europe sur le modèle à la fois de l'Allemagne actuelle et des États-Unis d'Amérique : un empire qui recevra son âme et sa loi de l'Allemagne, comme l'Allemagne a reçu sa culture et son ordre nouveau de la Prusse ; un empire qu'elle organisera méthodiquement contre le seul rival alors subsistant, celui du Nouveau-Monde, en attendant la lutte suprême par les armes, la dernière guerre qui lui donnera l'empire des deux mondes.

Voilà le rêve que les dirigeants, dans l'orgueil enivré du succès et d'une puissance militaire sans pareille, ont osé concevoir, qu'ils ont développé jusqu'au minutieux détail des monnaies, des impôts, du droit commercial, des postes, — et qui, réalisé, eût été l'œuvre caractéristique et suprême du génie prussien moderne, de ce génie volontaire, disciplinaire, qui, suivant toujours son instinct, n'arrive au terme de son ambition que s'il gouverne et discipline pour le travail matériel et collectif, l'humanité tout entière dans la ruche que son instinct le pousse à toujours accroître et propager.

Mais l'insanité, c'est d'avoir entrepris, méthodiquement, froidement, d'appliquer tout de suite une si « colossale » idée, en y sacrifiant des millions d'hommes; c'est de prétendre édifier en moins d'un an, et pour commencer, un

empire continental comme celui que Rome a mis des siècles à créer. Pour une telle œuvre, il ne s'agissait, croyait-on, que d'appliquer au dehors la méthode qui a si bien réussi au dedans, celle que définissent ces paroles de Treitschke : « Peu importe ce que pensent les particuliers, du moment qu'ils font le geste requis ». Ce geste, une certaine pression extérieure suffit à le produire. Un seul procédé : *sich imponiren*, s'imposer, par la menace et la contrainte, sans plus s'occuper de psychologie que l'officier prussien qui dresse des recrues et ne connait que ce moyen pour les amener au type et au geste voulus. Tel est le point de vue de la force, d'où la créature humaine, avec sa figure et ses réactions propres, ses tendances ancestrales et personnelles, les idées héréditaires ou récentes qui la meuvent, toute son infinie diversité, toute son irréductible individualité, n'apparaît plus que comme pure matière que l'on façonne mécaniquement. Point de vue des canons où se lit, gravée, la devise prussienne : *ultima ratio regis* ; et en effet, la stupidité s'égalant à la brutalité, pour la raison du roi, de l'État, les âmes des peuples ne comptent pas plus que pour le canon. Nulle différence entre le Bavarois ou l'Autrichien, et le Français ou le Belge, dont, aujourd'hui, à force d'explosifs et de pastilles incendiaires, on a prétendu faire ce que l'on fit jadis de l'Autrichien et du Bavarois : un allié vassal et complaisant ou un confédéré docile après la défaite, — comme on se flatte en bombardant une paisible Scarborough, en coulant des paquebots avec leurs passagers, de forcer la volonté anglaise. Étonnante entreprise ! Des nations vieilles de mille ans, l'Angleterre, la France, ces irréductibles personnes spirituelles, dont le développement intérieur n'a jamais connu que sa propre loi, vouloir les traiter comme le forgeron le fer — sans doute parce que les peuples allemands ont définitivement accepté de se laisser ainsi traiter par la Prusse, — et plus facilement que le fer, car le fer oppose jusqu'à la fin sa résistance, tandis que l'on compte sur la terreur pour les décider soudain à se plier d'elles-mêmes, — ne pas comprendre que, bien au contraire, plus l'on croit réduire, humilier, paralyser jusqu'à l'âme, en frappant des coups qui violent jusqu'à la conscience, et plus on provoque la réaction antagoniste, plus on suscite contre soi les forces profondes accumulées, non

seulement de cette âme et de cette conscience nationales, mais de l'âme et de la conscience humaines, c'est-à-dire une opposition indomptable parce que toujours renaissante : voilà bien la plus monstrueuse et la plus fatale des bévues allemandes.

Son vrai caractère se révèle quand on considère les études et les discussions du projet par les professeurs d'outre-Rhin : inhumanité et pédanterie à la fois d'une conception où les peuples apparaissent comme des quantités abstraites dont on connaît tout par des rapports et des statistiques, et dont on peut déranger, intervertir l'ordre, au caprice de toutes les combinaisons. Dans la brochure du professeur Franz Liszt, la France se réduit à telle série de chiffres : c'est tant de myriamètres carrés, avec ou sans les colonies ; c'est telle densité de population, telle natalité, telles finances, telle puissance militaire et maritime. Là-dessus, on peut spéculer et combiner. Car pour le docteur allemand, les peuples d'Europe n'ont point d'âmes, purs sujets de laboratoire que l'on va tailler, recoudre, plier à des attitudes contraires à la nature, sans s'occuper des sensations du patient. Le sujet étant ligoté, il ne doit pas remuer. Si parfois quelque frisson d'angoisse, quelque cri de douleur, quelque réflexe de défense, vient à gêner l'opérateur, on n'a qu'à porter le fer dans tel filet nerveux, qu'à tuer la sensibilité dans sa substance pour maîtriser définitivement la créature, et mener l'expérience jusqu'au terme voulu.

On avait vu la méthode à l'œuvre en Alsace-Lorraine, en Pologne. Son application en Belgique, où l'on voulait l'effet immédiat, total, ne fut que plus soudaine et violente. C'est l'art de déformer la vie en la comprimant, en l'enfonçant à demeure en des formes rigides et théoriques. En ce moment, à Mulhouse, dans les rues, à la gare, il y a des gendarmes pour empêcher une grand'mère d'adresser la parole dans la langue de sa jeunesse à ses petits-enfants.

*
* *

Car l'ambition ne se réduit pas à réaliser l'idéal formulé par Treitschke : obtenir le geste requis, manœuvrer la méca-

nique. On veut, en imposant la *Kultur*, atteindre le dedans, arracher les âmes actuelles pour leur en substituer d'autres, allemandes, — d'où la tyrannie en matière de langage. L'entreprise est bien autre que d'étendre à toute l'Europe et puis au monde, l'empire économique et politique de l'Allemagne : on prétend les soumettre à l'empire de l'esprit allemand. C'est au nom d'une volonté de culture (*Kulturwille*) que l'on fait la guerre. Là-dessus les théoriciens allemands ont tout dit, et Bernhardi résume leur idée fanatique, lorsqu'il écrit que la politique et la guerre n'ont pour fin dernière qu'une « certaine intention de culture ». Seulement ils jouent sur les mots quand, pour glorifier cette entreprise, ils prononcent et répètent à satiété, comme le professeur Lamprecht, les noms vénérés de Gœthe et de Beethoven. Ces génies ne représentent pas l'idée moderne et prussienne de *Kultur*, mais la vieille idée, d'origine hellénique, et générale à l'Europe, qu'ils traduisaient d'un mot plus simple : *Bildung*. *Bildung*, action de façonner, de faire sortir la forme de la matière, de pousser jusqu'à la perfection ce qui n'était en l'homme que possibilité, faculté latente, pour sculpter toute la statue humaine. A cette définition correspond une morale, une esthétique, une philosophie de la vie qui furent celles des Grecs, où l'Europe de la Renaissance trouva ses principes de civilisation, et dont Gœthe, tourné vers la lumière antique, adorateur, non de Wotan, mais d'Athéné, et qui tenait « l'esprit de Berlin pour l'antipode » du sien, fut dans les temps modernes le maître incomparable. Développer l'individu dans le sens du beau, du vrai, du juste et de l'humain, on peut dire que cet idéal — le nôtre — n'est pas seulement différent de la notion si particulière et disciplinaire qu'énonce le mot *Kultur*, mais qu'il s'y oppose. Car le propre de la *Kultur*, c'est de considérer l'homme, non comme une fin, mais comme un instrument ; c'est de le façonner, non pour sa perfection, mais, suivant les directions de l'État, pour le service de l'État. Culture industrielle, pourrait-on dire, qui se propose, non la beauté, la force, la croissance harmonique et achevée de la plante, mais tels caractères exigés par une certaine industrie, et par conséquent — un certain type artificiel apparaissant comme le plus avantageux — l'uniformité rigoureuse des produits. « Voilà le

grand secret de l'Allemagne » : elle fait « concourir toutes les forces de ses individus à un même but » ; elle a « découvert le facteur de l'organisation. Les autres peuples vivent encore sous le régime de l'individualisme alors qu'elle vit sous celui de l'organisation. Chez elle tout tend à tirer de chaque individu un maximum de rendement dans le sens voulu par la société [1]. »

C'est que dès l'origine, l'État prussien, antérieur à la nation, créateur de la nation, l'a subordonnée à ses fins. Il s'agissait d'utiliser et discipliner les caractères, les volontés et les esprits, — et cela, par des systèmes de fictions immuables ou changeantes, suivant l'objet que l'on s'occupe de servir. Ainsi l'ignominie de l'Angleterre est un dogme récent ; préparé par Treitschke après la défaite française, quand on commençait à rêver des colonies anglaises, il ne fut promulgué, enseigné au populaire que le jour où l'Angleterre refusa de laisser violenter la Belgique et ravir les colonies de cette France, depuis lors, devenue presque sympathique. Au contraire, le dogme de la divinité de l'État, de son omniscience indubitable, de son omnipotence nécessaire, de son droit supérieur, non seulement au droit, mais à la morale des individus, est un principe permanent. Il remonte à Frédéric II, peut-être, par la tradition des idées et des méthodes, à ces Chevaliers Teutoniques qui furent les préparateurs du domaine prussien, conquérants d'âmes et d'esprits aussi bien que de territoires, détenteurs de la vérité révélée aussi bien que de l'épée souveraine. Du souvenir de ces missionnaires s'est, peut-être, formée l'idée de la mission prussienne, et puis de la mission allemande, qui est de convertir le monde au germanisme et de « l'organiser ». Car c'est bien une idée d'espèce religieuse, on a pu dire une déviation de l'idée chrétienne. On voit très bien la divergence naître au XVIIIe siècle, s'accroître suivant une courbe qui finit par l'opposer au christianisme. Elle est d'origine protestante, pratique, cette idée : il ne s'agit pas de vérité, mais de vie et d'action, d'une loi pour la lutte contre le désordre, et, plus spécialement, contre

1. Professeur Ostwald. Interview accordé au *Dagen. Temps* du 26 novembre 1914.

les anarchies de la Révolution française, — d'une discipline pour le « salut », la « rédemption » de toute l'humanité, et cela par les vertus du peuple élu et dévoué qui l'appliquera, et par la volonté d'un État organisateur et fort qui détient la vérité, « et qui est à la fois Raison, Science, Religion[1] ». En un certain ordre d'initiés qui dirigent ou inspirent l'État (Fichte, Schelling et Schlegel parleront de révélateurs, et Carlyle, de héros) s'est incarné le verbe divin : ceux-là, dont, aujourd'hui, le Kaiser est le premier, savent le but, les moyens et les voies ; à eux d'imposer au troupeau la discipline qui en fera l'instrument efficace et docile pour la réalisation de la destinée comprise. A eux de commander et d'instruire, sans toutefois divulguer toute la vérité « car le peuple n'est pas mûr pour les lumières » ; le pur flambeau l'aveuglerait. Menez-le par l'aiguillon, la flatterie et l'illusion, surtout par l'illusion religieuse, dont le caractère contagieux, collectif est le plus propre à le discipliner, — en remplaçant peu à peu le Dieu chrétien par le Dieu national, par le « Dieu allemand » dont la pensée s'accomplit par l'État, en dressant les esprits, les volontés et les consciences, en les maintenant par l'école, l'armée, l'université, la presse, dirigés, tendus dans le sens voulu, en pervertissant, pour l'appliquer aux fins de l'État, tout instinct de dévouement, en faussant dans l'artiste, dans le savant, l'essence du vrai et du beau pour les consacrer au service et à la gloire du Moloch national, — bref, en déshumanisant l'homme pour le germaniser.

Un tel principe de morale et de société n'est pas nouveau ; c'est celui de toutes les primitives communautés despotiques et militaires, avant le développement de l'âme et de la conscience en richesse, en complexité, en besoins d'indépendance et de rêve personnel, aux temps où l'individu n'était pas encore dégagé. Même soumission totale, dans l'Allemagne moderne et dans la Rome primitive, de l'individu à la ruche ; même volonté chez l'individu de ressembler à toutes les abeilles de la ruche, de recevoir de celle-ci tout son être, avec ses directions et sa vision du monde ; même idéal d'extension indéfinie de cette ruche, de réduction des autres peuples au

1. Gustav Freytag, dans René Lote : *Du Christianisme au Germanisme.*

type spécial, aux mœurs et disciplines de la ruche, avec, pour aggravation, ce principe de métaphysique allemande où se résume une philosophie d'abeille, qu'il n'est de liberté que dans cette discipline, que le moi réel, essentiel de l'individu étant son moi social, c'est agir dans le sens de sa volonté profonde qui s'ignore, et c'est par conséquent favoriser sa liberté, que de plier l'individu aux disciplines de l'État pour l'intégrer dans ce rythme général que les Allemands donnent comme un des caractères visibles, non seulement de leur peuple, mais de leurs foules, et dont ils signalent avec dédain l'absence dans une multitude parisienne [1]. Mommsen, qui songeait à l'Allemagne en écrivant l'histoire de Rome, a défini avec admiration ce principe de morale et ce type de culture :

« Résolument, le Romain renonça à sa volonté personnelle par amour de la liberté ; et il apprit à obéir à son père afin de mieux obéir à l'État. Cette soumission pouvait faire tort au développement de l'individu ; les germes de plus belle promesse pouvaient avorter dans le bourgeon. Mais le Romain acquit en échange un sentiment de la patrie que le Grec n'a jamais connu à ce degré ; et, seul, parmi les peuples civilisés de l'antiquité, il atteignit à l'unité nationale ; elle lui valut la souveraineté non seulement sur la race divisée des Grecs, mais sur toutes les nations connues. »

Voilà le but et voilà le moyen : fonder l'empire universel, et pour y arriver, changer un peuple en armée qui ne se meut que par lignes et par masses, et qu'un chef peut orienter toute entière vers son objet ; supprimer dans les individus l'individualité, astreindre les caractères, les idées, les allures à un type et une cadence, dresser soixante cinq millions d'êtres humains à la *Parade Marsch* des âmes. Une telle ordonnance peut exercer un prestige, exciter les enthousiasmes, comme une revue où des régiments défilent en rangs successifs d'acier ; elle est la force, l'indubitable efficacité. Mais à quel prix elle s'achète ! — au prix de tous les beaux, infinis développements de la nature humaine, de la pensée et de l'art désintéressés,

1. De même qu'il est un moi social qui *veut* la discipline imposée au moi superficiel, il est un moi ethnique qui s'ignore. C'est au nom de cet inconscient que Treitschke déclarait les Alsaciens moins informés que les Allemands de leur intérêt. « Nous voulons leur rendre leur propre « moi » contre leur volonté. » (*Was fordern wir von Frankreich?*)

au prix de la science et de la conscience libres. Partout, dans la société, la présence plus ou moins occulte de la volonté gouvernante; partout l'insistante action de ses consignes et disciplines, — car, dit Novalis, « les tribunaux, les théâtres, la cour, l'Église, le gouvernement, les réunions publiques, les académies, les collèges sont quasiment les organes spéciaux, intérieurs, du mystique individu-État ». Partout le contrôle et la domination de ces innombrables fonctionnaires en qui se distribue sa volonté; et comme, par la perfection, l'incessante et profonde action du dressage social, chaque Allemand participe de cette volonté, on peut dire avec ce même Novalis « que chaque citoyen de l'État est fonctionnaire de l'État [1] ». Surtout c'est la suprématie des professeurs, en qui le verbe allemand s'est d'abord incarné, et qui sont les initiés d'entre les initiés, prophètes, docteurs de la religion germaniste, prédicateurs de guerre sainte, *ulemas* du fanatisme qui commença de s'allumer si dangereusement, il y a plus de cent ans, au centre de l'Europe, et veut la conquérir par le Sabre à la foi nouvelle, — à la foi et à tout ce qu'elle commande : un certain type de civilisation, une certaine culture insistante, exigeante, appliquée à tout l'homme, comme celle de cet Islam qui, d'Ahmedhabad à Téhéran et de Bagdad à Fez, détermine, suivant un type unique et tout de suite reconnaissable, les âmes et les vies, par suite les physionomies, les gestes, les allures, et nous répète toujours le même musulman.

Car telle est bien l'idée autoritaire et unitaire qui dirige l'enseignement. A tous les degrés, il présente le caractère religieux, celui qui distingue partout les écoles, collèges et universités confessionnelles, subordonnant au dogme la science et la vérité, tirant de l'histoire comme de l'esthétique, de la zoologie comme de la chimie des conclusions favorables à la foi, évitant, en tout ordre de recherches, ce qui pourrait en contredire le principe, ou bien déformant les faits dans le sens qu'elle commande. Vers 1890, défense par ordre de l'empereur d'enseigner l'histoire de la Révolution française dans les écoles et les universités jusqu'au jour où l'empereur, sans doute après avoir relu Sybel, et comprenant les suggestions qu'elle peut

1. Dans René Lote, *ibid.*

exercer quand on n'en présente que certains aspects, en recommande la lecture « comme propre en excitant les esprits, à rassembler le troupeau autour de l'autorité et de la monarchie [1] ». De la même façon, en 1891, sur un désir que l'empereur venait d'exprimer dans un discours, un décret ministériel réduisait, dans les gymnases et les pro-gymnases, les heures de grec et de latin pour y substituer des méditations supplémentaires sur l'histoire de Prusse et le rôle providentiel des Hohenzollern.

En matière d'art, mêmes influences et mêmes proscriptions. En 1908, le directeur du Musée national de Berlin, sur une démarche, auprès du kaiser, du peintre patriote de la cour, est cassé pour avoir acheté trop de peinture française. En somme, la vie spirituelle du pays est dirigée, indépendamment des Chambres, par un ministère irresponsable, lequel obéit aux inspirations et impulsions de l'empereur. Sans doute, en théorie, les professeurs sont indépendants : mais si l'un d'eux ose enseigner une pensée contraire à la pensée officielle, le ministre a les moyens de le faire taire ou d'empêcher qu'on l'entende : en le faisant rayer du conseil de l'Université, du corps des examinateurs, et, pour achever de lui retirer ses étudiants, en nommant un professeur supplémentaire de la tendance désirée, qui s'engage à propager, par des conférences extraordinaires, par les digressions de ses cours, telle idée patriotique et impérialiste que lui indique le ministre : l'enthousiasme pour la Ligue navale ou bien l'indignation contre la France à propos de la Légion étrangère.

Mais point n'est besoin d'inciter ces maîtres : les gardiens de la loi en sont aussi les révélateurs, et cela depuis Fichte, depuis les débuts de la « garnison académique de Berlin », depuis les « pédants » de Frédéric. C'est leur tradition et leur orgueil, non seulement de la servir comme tous les autres fonctionnaires, mais de l'inculquer, d'en développer les articles et d'en étendre l'empire. Spontanément, par une intuition

1. In der Meinung dass wir die Mächte des Unheils und der Zerstörung daraus kennen lernen und uns um so fester um Monarchie und Autorität scharen sollen. *Kleine historische Schriften*, par Max Lenz, professeur d'histoire à l'Université de Berlin. Cité par Madox Hueffer, dans *When Blood is their Argument*.

directe, ils en ont découvert les principes, dont le premier est la supériorité de la race allemande, son caractère spécial qui est de communiquer avec Dieu, sa mission spéciale qui est d'opérer le salut du monde, — et puis l'absolu de l'État allemand, la divinité de sa force et de sa volonté, le devoir militaire et religieux d'obéissance à ses consignes. Spontanément, au cours d'un siècle, tous les historiens ont faussé l'histoire pour l'obliger à vérifier ces principes, introduisant l'imposture utile, comme un Bismarck fabrique le faux utile, comme les gouvernants actuels, en déchirant un pacte signé, commettent le parjure utile, — parce que, dans la religion germaniste comme en beaucoup d'autres, *la fin justifie les moyens*, et parce qu'un docteur d'université est d'abord un docteur de cette religion. Spontanément encore, les savants agissent comme les historiens, supprimant quand ils ne les déforment pas, les faits qui contrarient le dogme de la souveraineté intellectuelle allemande, un Haeckel parlant des doctrines de la génération spontanée sans nommer Pasteur ; un Ostwald, de l'histoire de la chimie en niant Lavoisier ; comme le conseil de telle université fait décorer son *aula* des noms et portraits des grands philosophes européens en excluant Abélard et Descartes. Spontanément enfin, lorsque la guerre éclate, tous, philologues, théologiens, économistes, historiens, biologistes et chimistes se dressent à la fois, quatre-vingt-treize intellectuels, chacun enfermé jusque-là, semblait-il, dans sa spécialité, pour énoncer ensemble, avec l'autorité qui s'attache aux décrets d'un Concile, la doctrine nationale de cette guerre, non l'ésotérique, celle des initiés, qui affirme le droit du fort et le devoir d'agression, mais celle dont il s'agit de persuader le peuple et l'étranger, et dont la nation toute entière ne fera plus que répéter les articles : suprématie culturelle de l'Allemagne, agression de la Triple-Entente, innocence de l'Allemagne qui n'a point violé la neutralité de la Belgique et dont les armées n'ont ni pillé ni massacré : *Es is nicht wahr; es is tnicht wahr...*

Voilà bien, tout de suite, l'alignement unanime et puis le défilé, au pas de parade, des esprits, — en tête ceux qui depuis les débuts du système sont chargés de communiquer et propager les idées et volontés de l'État, d'y accorder les cons-

ciences, et à ces fins, de fabriquer les fictions utiles, l'état-major spirituel de la nation : derrière ceux-là les journalistes, les pasteurs, les instituteurs, et puis le peuple, encadré, discipliné, dressé par les suggestions systématiques à tout croire de ses chefs, et tantôt par enthousiasme, tantôt par un automatisme dont l'origine est la crainte, à les suivre jusqu'au bont. C'est ici la plus parfaite et récente manifestation de cette « culture » qui n'est qu'un aspect ou un complément du militarisme le plus rigoureux que le monde ait connu. D'ailleurs les quatre-vingt-treize l'ont dit : « Sans le militarisme allemand, la culture allemande aurait depuis longtemps disparu de la surface du globe. » Et les universités en ont défini avec une précision terrible le principe et les effets : « L'esprit qui règne dans l'armée est aussi celui qui règne dans le peuple allemand. » Or, une armée n'est point faite pour comprendre mais pour agir en obéissant. C'est une machine, et l'effet de la culture, c'est la réduction permanente des esprits à la condition d'éléments dans une machine montée pour une fin spéciale. C'est leur soumission à des consignes de pensée, on peut dire à des systèmes d'impostures, qui finissent par leur troubler toute vision possible de la vérité ; c'est leur abaissement permanent, une aggravation de cette cécité intellectuelle que tendait aussi à produire, comme on l'a vu, l'excès de puissance et de volonté. « La puissance abêtit », disait Nietzsche, Mais il a dit aussi : « Si on lui permet (à cet idéal de culture) de grandir et de se propager, si on le flatte de l'illusion qu'il a jadis régné, il aura la force de détruire à jamais l'esprit allemand[1] » — cet esprit que l'on nous donne aujourd'hui comme l'essence indestructible de la race, non moins actif en un peuple de chimistes industriels et de commis voyageurs enrégimentés, que dans l'Allemagne de Herder, de Gœthe et de Beethoven.

*
* *

Plus important et dangereux encore que le sophisme de la culture est cette fiction de la race et sa pérennité. Celui-là donne le but : propager la culture ; celle-ci suscite l'énergie

1. *Considérations inactuelles*

pour y atteindre : foi dans cette culture et dans la mystique vertu de la race dont elle est l'œuvre essentielle.

L'origine de la fiction est une idée scientifique, mal définie et ambiguë pourtant : les philologues y ont contribué plus encore que les anthropologistes. Chez tous les peuples — slaves, celtes, germains, latins — elle s'est vite répandue, de plus en plus vague, et pourtant de plus en plus simple et chargée de passion, à mesure qu'elle se vulgarisait. C'est qu'elle excite l'instinct social de l'homme, en même temps qu'elle flatte son orgueil et sa vanité, élargissant dans l'espace ou dans le passé la notion qu'il a de son groupe et de son espèce, agrandissant ainsi sa vision de lui-même. Car, profondément, il sent bien que la portion sociale de son être, et non pas l'individuelle, en est la principale. Le plus humble des latins ou des juifs s'estime, s'il se croit du même sang que le peuple antique de Rome ou de Jérusalem ; et généralement, il oubliera moins vite si l'on insulte en lui sa race que si l'offense se limite à sa personne. Le plus souvent, l'idée se réduit aux mots qui l'énoncent, mais *nomina numina* : simple, obscure, émouvante, puissante à susciter les enthousiasmes et les haines, les alliances et les guerres, elle est de l'ordre religieux, et, comme la pure croyance religieuse, résiste à l'évidence. J'ai vu, dans l'Inde, une foule visiblement métissée de sang nègre, marcher au pas, musique en tête, derrière la bannière d'une « Ligue Pan-Aryenne ». La même foi vivait en eux qu'en M. H. S. Chamberlain, le docteur Woltmann et leurs disciples germanistes. Contre leurs patriotes de sang dravidien, ils s'affirmaient d'essence supérieure : l'essence des races nobles et conquérantes, celle que vénéraient Gobineau et Nietzsche dans les purs Scandinaves dolichocéphales, dans les « superbes bêtes de proie blondes ». Telle est l'illusion dont l'idée peut s'envelopper, et de là son infinie puissance : on sait le rôle qu'elle joue aujourd'hui dans le monde, suscitant partout des rêves de peuples, excitant les uns à s'assembler, les autres à s'entre-détruire.

Nulle part elle ne s'est montrée si active et menaçante qu'en Allemagne. C'est qu'en ce pays, les gouvernants, ayant compris de bonne heure sa puissance, ont entrepris de la propager systématiquement, de l'inculquer par l'école et l'université,

de la faire descendre jusqu'au fond du peuple. C'est aussi que l'Allemagne y tendait d'elle-même, la notion de *Stamm*, d'une souche commune, reconnaissable, sous les divisions politiques, à l'unité de langue et de coutumes, ayant précédé, en ce pays où la nation est si récente, celle de patrie et s'y mêlant encore. Ainsi, en Allemagne, l'idée a pris tout de suite son caractère impérieux. Plus qu'ailleurs, elle s'est manifestée comme principe de religion — religion de soi-même par la foi mystique en l'essence quasi-divine du sang que l'on porte en soi, en cette vertu propre de la race, qui est de communiquer avec Dieu. En somme, si l'on serre un peu l'idée dont s'exalte l'Allemand, elle se réduit à ceci : « Je suis un noble, car je suis un Germain, membre de la plus grande et de la plus pure famille du monde civilisé. Flamands, Scandinaves, Américains, Anglais — ces frères qui ont trahi, — tous les peuples qui parlent une langue parente de la mienne, sont de cette famille, et j'appartiens au premier de ces peuples, le seul en qui soit claire la conscience de notre origine, de notre noblesse et de notre mission communes. Le Grec et le Romain furent grands, mais leur sang s'est mêlé; dégénérés, ils furent vaincus par la pure énergie de mes ancêtres. Ils ont passé, et depuis lors, nulle grandeur n'a surgi dans le monde qui ne fut germaine; nulle nation forte ne s'est constituée que par la vertu de chefs germains, — une âme germaine se reconnaît en tout génie. Au même titre que Beethoven, que Gœthe et que Luther, Shakespeare et Newton, Rembrandt et Rubens, et, nous le démontrons aujourd'hui, Dante et Michel-Ange sont mes frères. *Ich bin ein Deutscher* : comme tel, de naissance, je participe à l'essence du génie. C'est le devoir sacré de ma nation, qui a la force, de rassembler les peuples épars de la race géniale, et de guérir le monde en le soumettant à son empire. »

Une telle illusion se laisse-t-elle discuter? Sujet d'orgueil, objet de religion, imposée, entretenue du dehors par la suggestion sociale, nourrie du dedans par la volonté personnelle, elle offre au raisonnement, à l'évidence, les résistances de l'amour-propre multipliées par celles de la foi. Et cependant il faut s'y arrêter, car l'idée de la race nourrit la volonté de guerre. De quel principe est-il ici question? S'agit-il, en

notre temps, où l'atome lui-même se révèle comme un infini complexe, d'une irréductible entité de l'anthropologie? Mais dès l'âge de pierre, l'Allemagne, comme la France, apparaît comme une mosaïque de races. Mais l'Allemagne est un espace ouvert à tous les passages pour tous les mélanges de peuples, — le contraire de ces territoires clos ou presque clos — îles, péninsules, vallées profondes et retirées — où des groupes humains ont pu s'isoler, développer, fixer, au cours des siècles, des caractères à part. Mais l'Allemagne du Sud — certains noms de rivières, de montagnes, en témoignent — fut celtique, et des radicaux celtiques se laissent retrouver dans la langue. Mais la Prusse était slave, il y a seulement quelques siècles. Mais, dans l'Allemagne actuelle, on trouve des hommes de tous les types européens; et, de tous, celui qu'on donne pour proprement germanique, le grand dolichocéphale blond, y est le moins fréquent. Mais, à part les îles et les indigènes du Pacifique sud, toute théorie est fausse qui affirme la pureté d'une race actuelle ; — et plus évidemment s'il s'agit de l'Europe, habitée depuis des millénaires, où les dernières migrations de peuples relèvent de l'histoire : car en supposant même le plus improbable, toute la population mâle détruite par les envahisseurs, certainement les femmes survivaient et, tout de suite, la race se métissait. Mais, encore, peu importe l'unité et le caractère de la langue : une langue étrangère peut s'imposer par le seul prestige d'une civilisation conquérante. Et peu importe le nom, comme la langue d'un Shakespeare. Dans la multitude de ses ascendants dont les lignées s'entrecroisèrent pour aboutir à sa naissance, il suffit d'un Saxon, d'un seul — bien moins, il suffit d'un serf de Saxon pour que le nom du grand poète soit saxon. Le Celte a subsisté en Angleterre ; bien plus distinct que le Germain en Allemagne, il prédomine dans l'Ouest, surtout aux Marches du pays de Galles, aux bords de cet Avon que nos Bretons appelleraient Aven. Et dans la poésie de Shakespeare, qui ne sent les mouvements et nuances celtiques? Non point rythme d'énergie farouche, non point joie du combat et du sang, comme dans les Eddas, mais grâce et courtoisie de haute civilisation morale, féminine instabilité de l'humeur, fantaisie qui va de l'allégresse d'un Ariel aux doutes et méditations d'un Hamlet, tendance

au rêve où s'affaiblit la volonté, amitié pour la nature, — enfin ces lointaines et crépusculaires lueurs de légende bretonne, ce mystérieux rayon d'Occident, éveillant en nous le pressentiment des infinis.

Et finalement, dans l'Angleterre d'aujourd'hui est-il un seul caractère profond que l'on retrouve en Allemagne? Sans doute, la *matière* de la langue est parente ; mais combien dissemblables les mouvements d'âme et de pensée qui s'y traduisent ! Autres rythmes, autres accents ; surtout la construction de phrase diffère autant de l'allemande que la nôtre. C'est qu'en effet, l'esprit est d'une autre espèce ! Esprit d'expérience et non de système, procédant par adaptations graduelles, et non par constructions *a priori*, accumulant les faits, répugnant aux théories où l'Allemand s'enferme pour aveuglément déduire. En politique aussi, ses démarches sont différentes. C'est dans le libre concert des initiatives privées, non dans une volonté autoritaire et centrale, que la société, conçue, créée par cet esprit, trouve son ordre et son énergie. L'État y est pour ainsi dire invisible, la discipline, spontanée : c'est de la conscience individuelle, du sentiment, si vif en chacun, de l'ordre et de la nécessité sociale, qu'elle procède ; ce n'est pas le sabre qui l'impose. Il a fallu de longs siècles pour la former, cette société, un développement naturel, organique, une suite innombrable d'adaptations instinctives ; elle n'est pas une construction de l'esprit que la volonté réalisa. Bref, c'est une autre espèce de ruche, témoignant comme toutes les œuvres spontanées de ce peuple, comme sa science et sa philosophie, d'un autre idéal, d'autres habitudes et procédés mentaux, bref, *d'une créature différente*. Dès lors, que signifie le mot germanique lorsqu'on l'applique à l'Angleterre? Rien que le souvenir des Anglo-Saxons mêlés, il y a treize ou quatorze siècles, à la Bretagne celtique, eux-mêmes, certainement issus de mélanges complexes, les Germains, en Germanie, ayant déjà rencontré les Celtes, et, tout au moins, les vieilles races pré-aryennes. Rien que cela, avec la parenté originelle d'une langue dont le génie est devenu si différent. Moins que cela, puisque l'on affirme « germaniques » des populations, comme celles de Bourgogne et de Franche-Comté, dont l'idiome est latin, — puisque l'on déclare tels des artistes

et des écrivains de France, d'Espagne et d'Italie. Arrivé à ce degré d'extension le sens du mot achève de s'évanouir : il ne reste que le mot, un mot divinisé, comme toutes les religions en présentent, qui ne signifie plus que l'idéal, et que l'on applique ou n'applique pas, suivant que l'on vénère ou ne vénère point l'objet. Si l'on vous dit que Michel-Ange est un Germain, traduisez simplement que l'on admire Michel-Ange. De même, lorsqu'un disciple allemand de Gobineau vous montre dans la Révolution française une œuvre des Celtes, des non-germains, comprenez seulement qu'il n'aime pas la Révolution. Et quand le docteur Woltmann, qui fut socialiste avant de se vouer au germanisme, définit la Révolution un phénomène d'essence germanique, entendez tout uniment que M. Woltmann a gardé dans son cœur quelque tendresse pour la Révolution.

*
* *

Laissant le Germain, on parlera de l'Allemand, pour en affirmer, comme on faisait du Germain, la vertu supérieure, invariable à travers les générations. On parlera de *races historiques*. Sans doute une telle notion, où se généralise l'idée qu'ont tous les peuples de leurs caractères différents et durables, n'est pas vide. Seulement l'histoire continue, et le type qu'elle a produit change avec elle : notre idée de l'Anglais contemporain n'est pas celle qui régnait en France, il y a trente ans ; aujourd'hui même, nos voisins sont obligés d'adapter à une réalité nouvelle leur conception du Français. En ce sens on peut dire que des races se distinguent dans le temps comme dans l'espace. Par l'esprit comme par la physionomie, un Français d'aujourd'hui diffère de son ancêtre du XVIIIe siècle, comme celui-ci d'un Français de la Renaissance.

C'est que chaque peuple, à chacune de ses époques, est un milieu où, par l'éducation, la coutume, la religion, surtout par les influences mutuelles des individus, par tous les modes de la *répétition*, se forme et s'entretient un certain type, lequel représente, comme les espèces, un certain équilibre avec le milieu. Tant que celui-ci ne change pas, le type persiste : en

certains pays d'Orient, par exemple, où les formes de vie et de pensée restent indéfiniment les mêmes, il peut durer pendant des millénaires. En Occident, où l'esprit se montre de plus en plus actif, par les idées qu'il met au jour et qu'il applique, l'esprit lui-même change son milieu, et l'on voit changer la créature. Changements assez brusques, car dans l'ordre de la vie, il n'est pas vrai que la nature ne procède point par sauts. Insensiblement, sans doute, les causes de transformation s'accumulent, mais tout d'un coup l'effet se manifeste. Le type d'esprit que Taine appelait classique, et le type de société correspondant, ont duré deux cents ans, et l'apparition d'un Rousseau signifie la mutation commençante d'une espèce. Demême, par la Réforme, par la vulgarisation de la Bible qui devient chez les Anglais le Livre par excellence, par le tête-à-tête de chacun avec le Dieu hébraïque ressuscité, par la soumission puritaine de la vie à sa Loi, la joyeuse Angleterre disparaît; un nouveau principe de civilisation se manifeste, et l'on voit muer l'être humain. Jamais le milieu social et moral n'a varié si vite et profondément qu'en notre temps ; mais si la métamorphose fut plus rapide et visible encore en Allemagne qu'ailleurs, ce n'est pas seulement que les activités industrielles et citadines y atteignirent en si peu de temps une intensité inouïe; c'est aussi que la culture y fut la *kultur*; c'est que le type a subi le prestige et l'impérieuse action du modèle et des chefs prussiens; c'est que la forme si spéciale que l'homme y a prise, est, elle aussi, un produit systématique, un effet préconçu d'influences concertées, l'œuvre de volontés dirigeantes et centrales, comme tant de choses dans l'Allemagne d'aujourd'hui, comme les triomphaux progrès de l'industrie, du commerce et de la marine, comme le méthodique développement des grandes cités, comme la formation même de la nation. Et c'est parce que la culture fait l'Allemand que l'Allema ne tient tant à propager la culture.

Ainsi rien de mystérieux dans la « race ». En somme nous la voyons s'ébaucher toutes les fois que des hommes s'assemblent pour subir des modes communes de vie et s'influencer mutuellement. Ainsi se forment au séminaire, à Saint-Cyr, les âmes et physionomies du prêtre et de l'officier. En de tels types Balzac voyait le commencement de variétés humaines.

Seulement, alors, les influences déterminantes sont passagères. Supposez-les prenant l'homme dès la première enfance, agissant jusqu'à la mort, prolongées sur des générations successives, supposez des écoles, une littérature, une vie à part, fermée, les individus du groupe ne se mariant qu'entre eux, une race apparaîtra, d'autant plus stable que le groupe est plus nombreux.

Car, chez les peuples, si l'on peut parler de races *historiques*, c'est que le milieu social, par sa masse même, s'entretient. Une fois établis, les courants d'idées, habitudes, imitations qui régissent des millions de vies tendent à se perpétuer, chaque variation particulière, quand elle n'est pas dans la direction générale, tendant de soi-même à s'éliminer. Que rien ne soit fixé à demeure dans les individus ; que seules les influences du groupe les maintiennent polarisés, magnétisés dans un certain sens, c'est ce qui apparaît quand l'un d'eux s'en détache pour s'intégrer dans un groupe nouveau. Tel est le phénomène que l'on peut étudier en très grand aux États-Unis. La nature véritable de la race se révèle quand on a vu des immigrants, du fond de leurs origines diverses, tendre si vite vers un type commun — l'américain, lequel se définit par certains traits physiques aussi bien que moraux. Et ce qu'on objecterait pour nier le phénomène en fait apparaître le caractère véritable. Sans doute les Allemands commencent à résister à l'influence américaine ; mais c'est justement parce qu'ils se rassemblent aujourd'hui, aux États-Unis, en essaims distincts, comme ceux des juifs, autrefois, parmi les peuples d'Europe, et que le groupe reformé maintient le type. Au contraire, tant qu'il demeurait isolé, l'émigrant d'Allemagne cédait plus vite encore que les autres aux influences nouvelles et se dénationalisait tout de suite. Voilà pourquoi l'État allemand, aujourd'hui, fait tout pour porter jusqu'à ces agglomérations les courants d'influences qui orientent les individus dans le sens du type national. C'est le grand problème américain de savoir si le vieux levain de civilisation anglo-saxonne peut suffire encore à organiser de tels noyaux, des masses perpétuellement renouvelées de substance étrangère. Sans doute il n'y suffit déjà plus. Mais pendant des suites de décades, à toute la matière

humaine affluant des peuples différents d'Europe, la primitive molécule anglo-saxonne a pu imposer la cristalisation américaine.

C'est surtout de l'invariable formule « Kant, Gœthe et Beethoven », que l'Allemand conclut à l'essence mystérieuse et pour toujours supérieure de l'Allemand. Le même point de vue — celui du relatif et du devenir — nous en révèle tout de suite le caractère illusoire. Parmi ces courants d'idées et d'imitations qui se succèdent dans l'histoire d'un peuple, quelques-uns favorisent davantage les essors de l'esprit et le développement de certains arts. Des écoles et des suites de génies surgissent, s'évanouissent, comme flambent en certaines nuits, à certains moments de la nuit, des successions de météores. Ainsi, en Angleterre, au XVIe siècle, la série de grands dramatistes qui culmine en Shakespeare. Ainsi, au XVIIe, la peinture hollandaise, ainsi la française au XIXe, ainsi encore, si l'on regarde tout l'Occident comme un milieu général de civilisation, les étonnantes activités de la Renaissance ; plus tard, le règne des écrivains et des artistes classiques ; et puis le phénomène romantique, qui ne prouve rien des divins pouvoirs du Germain, car il s'étend à toute l'Europe, et si l'on veut lui trouver un lieu particulier d'origine, c'est en pays celtique, gaélique, qu'il faut en chercher la naissance.

Certainement quelques génies allemands furent suprêmes, mais, dans la nuit allemande, les intervalles furent singulièrement longs entre les apparitions de météores. Et la noirceur recommence de s'épaissir...

*
* *

On ne saurait trop réfuter ce fanatisant sophisme de la race. Sur celui-là surtout se fondent l'orgueil de notre ennemi, son idée de sa mission, de son droit éminent à régner sur la terre. « Race génératrice », « race de penseurs et de poètes », dont l'intuition pénètre d'un seul coup jusqu'au fond nouménal du monde, « race des seigneurs », « race élue », tout cela veut dire que c'est le propre du Teuton de participer du divin, que Dieu, volonté et sujet du monde, s'incarne plus

pleinement en lui que chez les autres hommes, par conséquent, que son moi ou sa volonté sont sacrés, — tout simplement que son appétit est *l'appétit de Dieu* : Dieu Nature, qui procède suivant l'inhumaine loi de nature, et dont l'essence active est toute en cet appétit, puisque, en chaque ordre de vie, c'est par le triomphe du fort sur le faible que s'opère le progrès. En absorbant les autres peuples dans son estomac divinisé, en les transmuant en sa propre substance, l'Allemand prétend opérer le salut et la rédemption du monde.

Sous le mysticisme des formules, derrière la fantasmagorie des fictions, des illusions et des sophismes dont il s'excite ou dont il s'aveugle, — derrière les théories de la race, de la culture, de l'histoire, derrière les philosophies de la nature, de la vie, de la force et de la volonté, derrière la métaphysique de l'État et de son « absolu », une réalité se révèle, et c'est toujours la même, aussi simple que formidable : cet estomac, ce « moi » monstrueux et vorace qui ne connaît le monde extérieur que comme proie, matière à digérer, et qui s'apparaît comme la *Nature*.

La Nature : c'est-à-dire la puissance aveugle et primitive dont l'Esprit s'est dégagé par l'effort de tous les siècles humains, la force et l'instinct bruts que la civilisation domine du haut de sa foi en son double principe hellénique et chrétien. Avant cette civilisation, beaucoup de peuples l'ont adorée, cette Puissance, l'incarnant presque toujours en des monstres à figures de bête, et qui voulaient du sang. En tous pays, le souvenir semble en avoir persisté dans la légende : dragons volumineux dont la menace et le ravage consternaient les populations. Toujours un héros surgit, dont l'épée magique tranche les têtes épouvantables. Toujours Faffner finit par succomber. Si dures que soient ses écailles, si terribles ses griffes, ses mâchoires et les fumées empoisonnées qu'il jette devant lui, il meurt de sa stupidité. La victoire du héros est celle de l'esprit. Mais la Bête a la vie dure : elle a dévoré beaucoup d'hommes braves, et les ossements sont nombreux à l'entrée de sa caverne.

Pour un peuple comme le nôtre, c'est une passion que le combat contre le Monstre. Toute une génération martyre !... Mais quelle patience et quelle ferveur aussi dans le martyre et

la passion ! C'est que tous ces hommes français, jusqu'au plus humble paysan, ont compris. Ils n'avaient pas besoin de gloire ; ils dédaignaient la guerre ; ils ne concevaient pas un tel ennemi. Ils l'ont connu. Ils savent qu'il est l'orgueil, la force brute, la violence contre toute loi et toute foi, la haine et le mépris de l'idéal, et que son triomphe monterait comme une obscure exhalaison sur la clarté de leur soleil. Ils sentent bien qu'eux-mêmes sont l'Esprit. Tant que la force du Monstre n'est pas brisée, l'Esprit renonce à ses joies, à ses rêves, à ses jeux et débats d'idées, à ses belles et peut-être chimériques entreprises pour hâter le règne de la Justice et de la Vérité sur la terre. Il n'est plus rien que volonté pour souffrir et pour combattre.

ANDRÉ CHEVRILLON

L'OPPROBRE

AU LECTEUR. — *L'histoire que voici a pour origine un fait authentique. Elle s'est passée dans l'un des villages de la propriété de mes parents, propriété située dans le sud-ouest de la Russie, au pays ruthène, dans cette Podolie par où les Russes ont envahi la Galicie orientale et la Bukovine.*

Le texte n'est pas une traduction d'une quelconque des langues slaves : je l'ai écrit directement dans la langue de cette France où j'ai trouvé un accueil généreux et fraternel. — L'AUTEUR.

I

Sur un chemin poudreux qui longeait le bord d'un vaste étang semé de joncs, ombragé de saules, quatre hommes s'avançaient, les yeux troubles, le pas chancelant. Ils revenaient d'une noce. Traînant à leur suite le souvenir des danses et les vapeurs de l'ivresse, ils marchaient sous les feux du soleil couchant et revivaient dans leurs rêves désordonnés les joies de la fête dont ils s'étaient soûlés.

Soudain, l'un des quatre *gospodars* [1], déjà mûr, plus gris que les autres, s'arrêta, et s'adressant à son plus proche compagnon :

— Zacharie, — lui dit-il, — tu entends? Ça joue !

— Qu'est-ce qui joue?

— Une musique, parbleu !

— Ce n'est pas vrai ! Je n'entends rien.

1. Propriétaire d'une chaumière et d'un morceau de terre.

— L'ivresse t'a bouché les oreilles?

— Et toi, tu as encore ta cervelle?

— Ah ben !... j'ai encore toute ma tête... et il y fait clair...

Les trois gars éclatèrent d'un rire bruyant, et Zacharie dit à ses camarades :

— Lorsque Dimitri Borowik a bu, il voit, m'a-t-il affirmé un jour, des anges courir sur les nuages ; il entend leurs chants, il assiste à leurs danses.

— Ne braille pas, — répliqua Dimitri, — que les anges courent, jouent et dansent, c'est aussi vrai que je te parle. Je les ai vus !

— Dimitrouschka, mon frère ! — interpella l'un des quatre compagnons, — jusqu'à quand vas-tu te traîner veuf comme un chien sans gîte? Tu ne songes pas à te remarier?

— Eh !... oui.

— Tu te feras une noce de richard.

— N'en ai-je pas les moyens?

— Les anges danseront, et tu nous serviras autant d'eau-de-vie qu'il y a d'eau dans cet étang.

Dimitri ne répondit pas ; très attentif, il parut écouter.

Un chant lointain, un chœur de voix jeunes et nombreuses, mais encore voilées par la distance, passait sur le flot tranquille, se brisait sous les saules, s'envolait dans la prairie.

— Quand je vous disais que ça joue !... — murmura Dimitri.

— Ça joue, — affirmèrent ses camarades.

— Allons voir !

Au chant que le vent avait apporté, succédaient maintenant des rires joyeux.

— Ce sont des filles, — dit l'un des garçons, — où peuvent-elles bien être?

— Il faut les chercher, — insista Dimitri.

— Cherchons-les...

Silencieux, marchant à pas de loup, ils quittèrent le chemin battu et s'engagèrent dans un sentier qui courait au milieu des herbes.

Le bord des eaux traçait des courbes sinueuses, profondes, envahies par des joncs, protégées par des aulnes. Sur la rive droite s'étendaient des pâturages, sur la rive gauche, une

vaste forêt, dans le lointain de la plaine, un village que l'on appelait Werbowa.

Des saules, formant lignes droites, demi-cercles ou massifs dispersés, trempaient leur longue chevelure dans les ondes glauques de l'étang et réservaient des coins abrités, où les baigneurs, tout à leurs ébats, échappaient aux regards indiscrets des passants.

Guidé par les voix sonores distinctes de plus en plus, suivi de ses compères, masqué par les joncs, Dimitri se dirigea vers le point qui l'avait attiré. Il se tapit derrière le tronc d'un vieux saule et plongea des yeux avides dans une petite baie qui s'enfonçait sous les ombrages.

— Des filles ! — dit-il tout bas.

Les quatre noceurs se postèrent devant un rideau de branches touffues qui les rendait invisibles ; un sourire de satisfaction fit grimacer leurs faces avinées.

— Elles sont jolies, les chattes ! — souffla Zacharie. — Et si blanches !...

Une bande de jeunes villageoises, le corps dévêtu, la tête couronnée de coquelicots, se tenaient par la main et dansaient une ronde au milieu de la baie.

Le soleil couchant embrasait le flot : chaque brisement de vague donnait une flamme, chaque goutte d'eau sur les cheveux des baigneuses, une étincelle ou un diamant.

Insouciantes dans leur sécurité qu'elles croyaient complète, les jeunes filles se livraient à la joie d'un bain chauffé par le soleil, rafraîchi par la brise, et ne sentaient pas les regards sournois qui les couvaient du fond de l'ombre.

Tantôt imaginant des danses fantastiques, tantôt se poursuivant à la nage, ou, enlacées, filant à travers les ondes, les baigneuses vibraient d'une gaieté exubérante que, seuls, les primitifs n'ont pas encore désappris à connaître.

Les quatre hommes, blottis sous les massifs, regardaient.

— N'est-ce pas, Dimitri? — dit tout bas l'un des garçons, — les anges courent et dansent...

Dimitri répliqua :

— Au sortir de leur bain, il faut les surprendre.

— Tiens ! c'est une idée, — affirmèrent les autres.

Fatiguées par toutes les évolutions auxquelles elles s'aban-

donnaient, les jeunes filles s'arrêtèrent. L'une d'elles, la plus grande, la plus belle, une blonde aux tresses dorées, au buste généreux, se dressa au-dessus de l'eau.

— Encore une chanson, — fit-elle, — c'est si beau lorsqu'elle glisse sur l'étang !... Après, nous partirons.

Pour la dernière fois la bande fit cercle et entonna un chant :

« — Oh ! à l'ombre des bocages, à l'heure grise du crépuscule, il m'attend, mon bien-aimé.

« — Ne va pas, me dit ma mère. Le garçon, vile engeance, nul ne sait le fond de son cœur. Sa bouche ment, ses yeux mentent ; à ses pleurs ne crois pas !

« — Non, ma mère, ma colombe, il est beau, le garçon ! Sa parole est si douce, son baiser est si doux !...

« — O ma fille ! le démon guette ton âme ! Sa bouche ment, ses yeux mentent ; ne va pas, ô ma fille !

« — Ma petite mère ! on ne meurt qu'une seule fois, le cœur n'aime qu'une seule fois. Il est beau, le garçon ! Sa parole est si douce, son baiser est si doux....

« — Oh ! à l'ombre des bocages, à l'heure grise du crépuscule... »

Lorsque la dernière strophe se fut éteinte, les filles regagnèrent le rivage et s'élancèrent hors de l'étang.

Tout à coup, un sifflement aigu, prolongé, s'échappa du massif voisin, un rire brutal le suivit.

Les baigneuses jetèrent un cri d'épouvante, et avant qu'elles eussent eu le temps de se ressaisir et d'atteindre leurs vêtements abandonnés sur l'herbe, les hommes embusqués se précipitèrent en coup de vent, les entourèrent, leur coupèrent la retraite.

Une course échevelée commença. Avec l'agilité des félins, avec la souplesse des serpents, les corps bondissaient, glissaient, s'arrachaient aux étreintes ; parfois une main vigoureuse assénait un coup furieux sur la face de l'un ou de l'autre des quatre assaillants en délire.

— A l'eau ! A l'eau ! — cria l'une des filles.

— A l'eau ! — répétèrent les autres.

Traquées, les baigneuses firent volte-face, d'un saut prodigieux, elles s'élancèrent dans les flots, en nageant, elles s'éloignèrent du rivage.

Une seule resta sur le bord. Elle n'avait pu s'échapper. Poursuivie avec plus d'acharnement que ses compagnes, cernée, effarée, elle se laissa tomber à genoux, elle baissa le front, ferma les yeux, de ses bras croisés, elle se couvrit la poitrine.

Dimitri invita ses amis à faire cercle et à danser une ronde autour d'elle.

Ils dansèrent.

— Ivrognes infâmes! — hurlaient les filles que l'eau cachait maintenant aux yeux des misérables. — Nous mettrons le feu à vos chaumières! Nous vous donnerons la mort!

Les hommes continuaient leur danse et chantaient un chant de noce :

« O la belle! O la blonde! nous déferons tes tresses d'or; sur ton front nous poserons une couronne de pervenches. »

— Laissez-la! — criaient les baigneuses, arrivées au paroxysme de la colère et du désespoir. — Ames impures! Ames de chiens!...

Le chant leur répondait :

« O la belle! O la blonde! nous déferons tes tresses d'or... »

— Et personne pour nous secourir! — pleuraient les filles.

L'une d'elles murmura :

— Non loin d'ici, Yourko Slobodar fait paître le bétail de la commune. Si l'on pouvait l'appeler! Il viendrait, j'en suis sûre.

— Mais comment courir sans vêtements?

« Sur ton front, une couronne de pervenches... » rugissaient les chanteurs.

— Ah! regardez! — s'écria tout à coup l'une des filles blotties dans les roseaux. — Là-bas, dans la prairie, le troupeau passe... Yourko, à cheval, le suit... Mais il est loin! Nous entendra-t-il?

Une autre ajouta :

— Il descend vers l'eau pour abreuver le bétail. Je nagerai jusqu'à lui, il viendra!

Elle se coucha sur le flot, fila.

La ronde frénétique autour de la belle blonde, continuait toujours.

Tremblante d'effroi et d'indignation, la malheureuse leva les bras au ciel et sanglota, éperdue :

— Dieu, maudissez-les ! Frappez-les ! Qu'ils soient vêtus d'opprobre et nourris de misère ! Que de leurs enfants ils soient haïs !

— Laissons-la, — murmura Zacharie, — sa malédiction tombera sur nous !

Dimitri, l'âme de ce jeu, répliqua :

— Comme la fleur de cerisier, tu es blanche, ma colombe !...

D'une main frémissante, il l'effleura.

— Dimitri, vieux bouc ! — gémit la fille, — Dieu me vengera !

Excitant ses camarades, Dimitri chantait toujours ; la ronde tournait, vertigineuse.

Soudain, les baigneuses étouffèrent un cri de joie, chuchotèrent le nom de Yourko et écartèrent les joncs pour mieux voir ce qui allait se passer.

Un homme, à cheval, arrivait au galop. Son manteau de bure flottait au vent, son grand gourdin dépassait la tête ébouriffée de sa monture. Un énorme chien de berger suivait le cavalier.

N'ayant qu'un sac pour selle et des cordes pour étriers, Yourko accourait bride abattue. Ses yeux noirs et luisants avaient déjà perçu la scène. La fille messagère revenait, portée par le courant.

Le pâtre s'arrêta devant la ronde. Pas une parole ne sortit de sa bouche, on vit seulement son cheval se cabrer, on vit son gourdin, dans un moulinet rapide, s'abattre sur les reins, sur les bras, sur les têtes des quatre sacripants. Le cercle fut rompu ; les noceurs renversés sur le sol, harcelés par le chien, poussaient des hurlements.

— Détalez, ou je vous tue ! — tonna Yourko.

De ses épaules il arracha son manteau et le jeta sur la jeune fille prosternée et sanglotante.

— Yourko, Yourko ! — balbutia la pauvre enfant, — tu as Dieu dans ton cœur !

— Détalez ! — répéta le garçon, en reprenant son gourdin et en relançant son cheval.

Zacharie et deux de ses compagnons se relevèrent avec peine.

— Tu es sur ta bête, — gémit l'un d'eux, — tu peux nous assommer ; mais quand tu seras sur tes pattes, nous te...

Pour toute réponse, Yourko brandit son arme redoutable ; les trois vauriens, en trébuchant, en menaçant, prirent la fuite.

Dimitri resta sur place ; un coup vigoureux porté sur le crâne l'avait étourdi ; les bras en croix, les yeux fermés, il s'était effondré comme une masse.

Le pâtre sauta à terre, s'approcha de l'homme demeuré immobile et le poussa du pied :

— Tu te dorlotes?

Dimitri fit entendre un long gémissement.

— Allons ! tu n'es pas mort, — reprit Yourko, — lève-toi, et vite !

Avec la gourde qu'il détacha de sa ceinture, il puisa de l'eau et la jeta sur la tête de l'ivrogne.

Dimitri ouvrit les yeux, se remua en geignant et arrêta sur le garçon un regard hébété.

— Attends !... tu... tu me paieras ça !

— Pourceau ! — ricana le pâtre.

La colère, l'eau fraîche versée sur son crâne échauffé et meurtri, permirent à Dimitri de se mettre à quatre pattes et de se dresser enfin debout.

— Tu me paieras ça !

Blotties sous les massifs, les baigneuses se revêtaient en toute hâte.

Lorsque Dimitri fut parti, la blonde fille sortit de dessous les saules et s'approcha du pâtre.

— Que Dieu te couvre de richesses et d'honneurs, comme tu m'as couverte de ton manteau, — lui dit-elle.

— Demeure en paix, Loubéna, — répondit le garçon.

Il remonta sur son cheval, traversa la prairie, et suivi de Forba son chien, il alla rejoindre son troupeau.

II

La nouvelle de cette aventure s'était vite répandue dans le village. Les jeunes filles l'avaient racontée à leurs mères, et les mères avaient dit :

« Ils sauront qui nous sommes. »

Et ce même soir, après avoir couru de chaumière en chaumière, elles se rassemblèrent toutes et tinrent conseil.

La foule grossissait, il y manquait encore Hanna Stratiiouk, la mère de Loubéna. Cette absence fut remarquée. On s'étonna.

— Allons la chercher, — dirent les femmes.

Elles partirent, mais ne la trouvèrent pas. On eût dit que la mère de Loubéna se cachait, pour ne pas suivre les autres femmes.

— J'irai avec vous, — dit Loubéna.

— Viens.

Les paysannes du village avaient décidé que Dimitri, le promoteur du scandale, devait être rudement châtié, et toute cette bande frémissante de colère, armée de fourches, de pelles, de gourdins et de balais, allait se ruer sur la maison de Dimitri.

Loubéna ne portait ni fourche ni gourdin; mais son cœur était gros de rancune et de haine.

Des hommes curieux s'étaient mêlés à la foule.

Le crépuscule tombait ; une lumière brillait dans la cabane de Dimitri.

Assis sur un banc, la tête enveloppée d'un linge mouillé, le paysan revenu de la noce méditait sur les événements dont il avait été le héros, et en phrases hachées, il se parlait :

— Le coquin ! il voulait les filles pour lui tout seul !... Il me paiera ça !

Il serra les poings.

— Belle, belle comme une fleur !... Depuis que sa peau blanche m'a passé sous le nez, le diable ne veut plus me lâcher... Comme une fleur !... Ah ! le gredin !...

Il se tut et se tourna vers la fenêtre. Une rumeur confuse lui arrivait du dehors.

— Quoi? une noce !... — pensa l'homme.

Le bruit approchait.

— Des soûlards !... Ça boit et ça hurle, comme si ça n'avait rien à faire.

A peine avait-il achevé ces paroles qu'il vit les carreaux de ses fenêtres voler en éclats, la porte tomber, arrachée de ses gonds. Un vacarme infernal emplit la cabane.

Une haie de fourches et de gourdins se dressa devant Dimitri

saisi de stupeur. Il se souleva sur son banc, regarda autour de lui, mais ne comprit rien.

— Prenez-le ! Traînez-le ! — vociféraient les femmes. — Ah ! bête impure, nous te chanterons un chant de noce, nous te ferons danser une ronde !

Des doigts crispés s'accrochaient à ses vêtements, des yeux terribles lançaient des éclairs.

— Prenez-le ! Emmenez-le... dans la rue !

Serré de tous côtés, Dimitri, rendu impuissant à se défendre, se laissa emporter par le flot débordant des assaillantes. Les hommes riaient.

— Quand les femmes se mettent à faire la guerre, c'est pour tout de bon, — fit observer l'un d'eux, — elles vont l'assommer !

— Il ne l'aura pas volé, — objecta un autre, — est-ce digne d'un gospodar que d'attraper les filles nues?

— Ce n'est pas de sa faute : il était ivre, — expliqua un troisième.

— Ah ! bah !...

Le tumulte devenait effrayant.

Sous une grêle d'injures et de coups, Dimitri fut jeté dans la rue.

— Là, sur la place, conduisons-le ! Que tout le monde le voie, que les grands et les petits, que les jeunes et les vieux lui crachent au visage !

Houspillé, étourdi, enfin précipité sur le sol et traîné par les pieds, Dimitri se trouva sur la place du village.

— Sorcières ! Drôlesses !... — râla-t-il.

Le dernier acte du châtiment, le plus féroce, commença : adossé à la barrière d'un enclos, où une vingtaine de bras l'immobilisèrent et le maintinrent debout, le misérable vit la foule déchaînée faire cercle autour de lui, et dans un torrent de malédictions, lui cracher à la face.

— Oh ! mon Dieu ! — gémit l'homme.

Témoin de cette fureur, Loubéna, pâle d'épouvante, regardait la scène. Elle avait entendu le cri d'angoisse du supplicié.

— Il est vêtu d'opprobre, — pensa-t-elle.

— Crache ! lui dit une vieille.

— Non.

— Tu as de la pitié?... pour lui !

— Il est déjà tellement souillé !...

Elle se détacha de la foule, et lentement s'éloigna.

La nuit qui avançait mit fin au vacarme et dispersa la bande. Dimitri resta seul, chancelant. Sa tête lui semblait un brasier et un moulin, son corps pantelant, une loque. Il grinça :

— Sorcières, catins !... Assommé par les femmes, moi !... par les femmes !

Se cramponnant à la haie, il fit un mouvement pour quitter la place où on l'avait abandonné ; mais la douleur lui paralysa les membres, ses jambes fléchirent ; il jeta un cri rauque et roula sur le sol, dans les orties.

Un passant eut pitié de cette misère.

— Viens, — lui dit-il, — je te reconduirai.

Il l'aida à se relever et l'emmena.

III

Ce même soir, en rentrant chez lui, Nazari Stratiiouk, le père de Loubéna, raconta à sa femme les détails de l'horrible spectacle auquel il avait assisté, et conclut :

— Tu as bien fait, Hanna, de ne pas te mêler à cette bagarre. Malgré que Dimitri soit un... sot ! il n'est pas moins vrai qu'un gospodar riche comme lui...

— Que m'importe sa richesse? — interrompit brusquement Hanna.

— Comment ! tu ne comprends donc pas?... Il est bon de le ménager, lui !

— Un scélérat !

— Hm... scélérat !... Ce n'est pas une scélératesse ce qu'il a fait : c'est une sottise.

— Tu en aurais donc fait autant?

— Je ne le dis pas, mais...

— Mais tu le défends, parce que c'est un homme, et qu'aux hommes tout est permis. Est-ce cela?

— Non, ce n'est point cela ; seulement, comme Dimitri n'est pas un gueux...

— Tu le respectes.

— Ah ! les femmes, ça vous a toujours la langue pendue, ça vous discute à tort et à travers. Si on les écoutait !...

— On serait moins bête que l'on n'est.

— Silence ! et si jamais Dimitri revenait ici, je t'en prie, reçois-le convenablement.

Hanna se redressa très pâle, mais ne répondit pas.

Nazari se fit persuasif.

— Femme, d'une peccadille, tu fais une grosse affaire. Est-ce raisonnable? dis ! Parce qu'un homme ivre a fait une bêtise, il faut pour cela le noyer? Songe donc qu'avec lui nous avons toujours vécu en bons voisins, que parfois même nous nous sommes rendu service...

— Il a couvert Loubéna de honte et de ridicule ! — s'écria Hanna avec indignation.

— Dans huit jours personne n'y pensera plus.

Hanna se renferma dans un mutisme que l'on sentait hostile, et son visage, qui portait encore les traces d'une grande beauté, se fit sombre et farouche.

Surpris de lui voir cette attitude, Nazari l'examina un instant.

— Voyons, femme, que penses-tu là? Dimitri n'est pas un mauvais garçon. L'autre jour, je n'avais pas d'argent pour payer mes impôts et envoyer quelques roubles à mon fils qui est au régiment : Dimitri m'a prêté la somme dont j'avais besoin. Et il tient à vivre en bonne harmonie avec nous, c'est sûr, puisqu'il m'a dit : « Ne vous souciez pas de cette dette ; vous vous en acquitterez quand vous pourrez. Nous sommes amis de vieille date. »

— Ah !...

— Quoi ! tu ne tiens pas compte du service rendu?

— Si fait, mais l'infamie qu'il a commise n'en reste pas moins une infamie, et je ne la lui pardonnerai jamais.

— Allons, allons ! et si par hasard notre Loubéna lui plaisait?

Un tremblement nerveux agita les lèvres et les mains de Hanna.

Elle jeta un cri et se tut.

— Voyons ! qu'as-tu donc? — interrogea le mari.

Hanna se domina ;

— A t'entendre parler, on te croirait fou, mon vieux. Loubéna si jeune !...

— Dimitri n'est pas âgé, et en me prêtant son argent, qui sait s'il n'a pas eu une pensée cachée...

— Une pensée !... — répéta Hanna d'une voix défaillante.

— Dame ! qui peut savoir?... Notre fille est belle...

— Et tu aurais le cœur de la vendre à ce chien, toi?

— Quand on a affaire à un gospodar qui a du bien...

Consternée, Hanna s'affaissa sur un banc.

Stratiibuk alluma sa pipe, s'accouda sur la table et médita, silencieux.

IV

La mort dans l'âme, Hanna songeait aux paroles de son mari.

« Est-il vrai, — se demandait-elle, — est-il possible qu'il rêve Dimitri pour la pauvre enfant? Loubéna elle-même le voudrait-elle, malgré la brutalité et l'horrible affront dont elle a été victime? »

Torturée par cette idée, un jour elle résolut d'interroger sa fille.

— Que se passe-t-il, ma colombe? Depuis que cette grande infamie a été commise, tu n'es plus la même.

Loubéna, qui rêvait auprès de sa quenouille, s'éveilla, reprit le fuseau qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux, mais ne répondit pas.

Sa mère se fit insistante :

— Un serpent t'a mordu au cœur? Je ne t'entends plus rire ni chanter. Qu'as-tu?

— Mais rien, mère.

Loubéna s'efforça d'être gaie ; Hanna reprit, hésitante :

— Tu n'as plus rencontré le... les quatre vauriens?

— Non, Dieu merci.

Hanna réfléchit, hésita encore, puis, allant droit au but :

— Si jamais l'un d'eux voulait t'épouser, l'accepterais-tu?

Le regard de Loubéna se fit dur :

— Ah ! que dites-vous là, ma mère? Tous les quatre sont des lâches, et Dimitri...

— Quoi, Dimitri?

— Est plus lâche que les autres, plus vil que les autres. Un pourceau !... Je le hais !

— Tu ne lui as pourtant pas craché au visage, m'as-tu dit.

— Non.

— Pourquoi?

— C'était trop horrible ! Il ne pouvait pas se défendre... Je le voyais : il était pâle comme un mourant, et souillé, souillé par toute la foule qui se ruait sur lui... Malgré tout, ce n'est qu'un misérable !

— Et quel misérable !... — affirma Hanna, tranquillisée maintenant et presque heureuse.

Loubéna, qui s'était arrêtée de filer, regarda par la fenêtre. Ses yeux suivirent le sentier qui au delà des vergers conduisait à l'étang ; ils se posèrent sur le troupeau de Yourko dispersé au bord de l'eau.

— Mère, — dit-elle, — il me faut rincer la toile neuve que nous avons tirée de la lessive. Je vais à l'étang.

Dans un coin de la chaumière, elle prit une longue rame qu'elle chargea d'une pièce de toile encore grise et rude au contact, la glissa sur son épaule et courut à travers les champs.

L'heure était matinale, un beau soleil d'été dorait la plaine ; Yourko, assis sous un saule, gardait les bœufs et les vaches et tressait de la paille de froment pour s'en faire un chapeau.

Loubéna jeta sa rame et sa toile au bord de l'étang, alla droit au pâtre et s'arrêta devant lui.

Le garçon leva sur elle des yeux ardents, ouvrit la bouche pour parler, mais, troublé et timide, il demeura silencieux et attendit.

— Yourko, — commença Loubéna, — depuis ce soir... ce soir où je t'ai vu arriver... tu sais?...

Elle s'interrompit, Yourko ne savait que dire.

— Depuis ce soir, — continua-t-elle, — je cherchais une

occasion de te rencontrer... de te parler... car je voulais te dire... te dire qu'il n'y a pas au monde un autre comme toi... que si je pouvais cueillir les étoiles qui sont au ciel, je les prendrais toutes pour les semer sur ton chemin.

— Ah ! ma colombe !...

Sous le regard craintif et pourtant prometteur de la jeune fille, Yourko sentit son trouble s'évanouir. Il se dressa dans toute la beauté de sa sveltesse et de sa vigueur, et l'œil étincelant, le geste hardi, il prit la main de Loubéna et la retint avec tendresse.

— Tu as donc vu mon âme venir à la rencontre de la tienne?... — lui dit-il. — Notre heure a sonné... Comprends-tu? Notre heure !...

Intimidée à son tour, Loubéna ne répondit pas ; il poursuivit d'une voix songeuse et triste comme une mélopée :

— Du jour où chassé par mes frères aînés, je suis venu seul et pauvre à Werbowa pour y chercher mon pain, la lumière de tes yeux est tombée sur mon cœur, ta parole m'a semblé plus douce que la rosée... Mais je me suis tu comme une pierre... Tu es fille d'une maison opulente, moi je gagne ma vie au jour le jour...

— Mais tu es beau, tu as une âme ! — répliqua Loubéna avec chaleur. — Ce soir où tu as eu pitié de moi... ce soir où tu m'as couverte de ton manteau, je savais...

— Que savais-tu?

— Que mon destin venait à moi.

— Tu le savais?

— Les âmes savent tout ce qu'elles ont besoin de savoir. On est loin, et l'on voit ; tout se tait, et l'on entend...

— Ah ! c'est parce que mon cœur pressentait ce qui arrive qu'une fois, le vent m'apporta une chanson...

— Quelle chanson, Yourko?

— Quand je suis seul, je la chante souvent ; il n'y a que mes bœufs, mon chien et la plaine qui l'entendent. Elle commence :

La misère ne m'est rien,
Si la femme qui est mienne
Vaut l'amour de mon cœur.
Il m'est tout, cet amour :

Et mon pain, et mon sel,
Mon soleil et mon bien,
Il m'est tout !
La misère ne m'est rien !

Yourko s'arrêta :

— N'est-ce pas qu'elle est belle, ma chanson?

— Elle dit la vérité, — répondit Loubéna, pensive, — à quoi servirait la richesse si l'on dévorait sa vie dans la haine?

Ils se regardaient silencieux, frémissants.

— Loubéna, Loubéna ! — chuchota le garçon, — nous nous rencontrerons tous les soirs, dis !

— Et si l'on découvrait?...

— Tous les soirs, — insista Yourko, — à la tombée du crépuscule, je passerai non loin de ta cabane, je chanterai ma chanson. Tu sauras que c'est moi.

Loubéna sourit :

— Eh bien, oui, je viendrai.

— Je t'envelopperai de la moitié de mon manteau... et là, sur ce sentier qui conduit à l'étang, nous serons seuls.

— Nous serons seuls... — répéta Loubéna.

V

Accablé par le souvenir de l'odieuse torture et de la honte qu'il avait subies, Dimitri n'avait plus le courage de se montrer en public; il n'allait même plus au cabaret; il buvait chez lui.

Cependant, comme il était bon compagnon et qu'il partageait volontiers sa bouteille avec les autres, il lui restait encore quelques amis.

« Il n'est jamais sain de boire seul, pas plus qu'il n'est bon de vivre seul », affirmaient ses compères, et Dimitri, heureux de n'être pas complètement abandonné, noyait dans la coupe pleine le ver qui le rongeait.

Il était devenu morose, taciturne, ruminant des pensées noires.

Un soir qu'il recevait chez lui Fedko Rybak et Arséni Bodnar, restés fidèles, la conversation s'engagea sur le thème du mariage.

— Tu devrais te remarier, — dit Fedko Rybak à son hôte, — voici tantôt trois mois que ta femme est morte ; tu ne peux pas rester sans une jupe à la maison.

— Il faut bien que je déniche une guenon.

— Tu n'as pourtant pas l'air d'y songer.

— Si fait. J'y songe.

— Qu'attends-tu donc? On ne reste pas veuf si longtemps que ça. Si tu t'étais remarié il y a quelques semaines, cette saleté que tu t'es mise sur le dos ne t'aurait jamais éclaboussé.

— Qu'en sais-tu?

— Ah bah ! le plus imbécile le comprend,

— Peste soit des femmes !... Des gueuses !

— Hem... on deviendrait fou, s'il n'y en avait plus, — fit observer Arséni, en riant.

— Les sorcières, les drôlesses ! Dieu les a créées pour perdre le monde !

— Pourquoi cours-tu après?

— Eh bien, je suis un homme !

— Voilà !...

Fedko Rybak remplit un verre, le leva à la hauteur de sa tête et dit :

— A ta santé, Dimitri ! D'ici peu de temps, tu nous inviteras à ta noce.

Dimitri prit une résolution soudaine, ses yeux étincelèrent :

— Je le veux bien ! Toi et ton ami, Arséni Bodnar, soyez mes *swaty* [1] !

— Tu as déjà trouvé une guenon?

— Parbleu !

— Une sorcière de notre village?

— Pas une sorcière.

— Aucune de celles qui t'ont... endommagé?

— Tu es un sot, sauf le respect que je te dois.

— Allons, allons ! il n'y a pas de quoi se fâcher. Les coups portés par des femmes, ça ne fait pas trop mal.

1. Envoyés, chargés de demander une fille en mariage.

— Ah ! Ah !

— Elles ont les mains petites et les bras faibles.

Dimitri lança un juron.

— Voyons, — reprit Fedko, — chez qui veux-tu nous envoyer? Chez une veuve? Il y en a à ramasser à la pelle.

— Je ne veux pas de veuve, moi !

— Alors, une fille ?... Hé, hé !...

— Pourquoi non?

— C'est vrai, tes enfants sont morts petits, c'est tout comme si tu étais encore célibataire.

— Je ne suis pas vieux !

— On ne te le dit pas. Tu as une tignasse, c'est comme une forêt. Pas un cheveux blanc, c'est magnifique ! Et puis, tu danses encore bien... la ronde, c'est quelque chose !

Dimitri jeta à Fedko un regard terrible.

— Veux-tu te taire?

— Allons, camarade, qui est cette tourterelle que tu convoites?

Dimitri demeura longtemps sans répondre, puis, soudainement radouci, il commença :

— Toi et Arséni, vous êtes mes amis, j'ai confiance en vous.

— Certainement, — affirmèrent les deux hommes.

— Depuis quelque temps déjà je pensais vous demander... Eh bien, aujourd'hui, je veux votre parole que ce service de bons compagnons, vous ne me le refuserez pas.

— Comment donc ! — s'écria Arséni. — Pourvu que l'on ne nous jette pas à la porte, nous ne demandons pas mieux que de te marier. Es-tu sûr d'avoir la fille?

Dimitri semblait perplexe. Il vida deux verres coup sur coup.

— Celle que je veux épouser, — dit-il, — n'est pas trop riche, donc, vu le bien que je possède, je pense qu'on ne pourra pas me dire non. Ma chaumière est belle, les portes et les fenêtres en sont magnifiquement peintes. Voyez ! du vert, du rouge partout, on dirait des fleurs ; mon jardin est grand, ma terre est bonne.

— Mais oui, mais oui.

— Seulement, je voudrais d'avance tâter l'affaire auprès

du vieux... car tout de même, on ne sait pas... Le vieux me paraît bien disposé... pourtant, il peut avoir ses idées...

— Alors, quoi? — s'impatienta Fedko.

— Alors, d'ici quelques jours je serai tout à fait fixé, et je vous enverrai...

— Qui est-elle, cette fille?

— Ah ! ça... Vous le saurez au jour et à l'heure voulus.

— En voilà des histoires et des secrets ! Qu'as-tu donc à craindre?

— Je ne crains rien, mais... si l'affaire n'aboutit pas, ce n'est pas la peine de l'ébruiter et me rendre ridicule.

— Tu n'es pas sûr de ta guenon?

— Si le père veut, la fille devra obéir.

— Ce n'est pas dit.

— Allons donc ! Le vieux est un madré, il comprend les affaires.

— Qui cela peut-il bien être? — demanda Arséni, intrigué.

Dimitri sourit :

— En attendant, il me faut votre promesse. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien, mes amis, trinquons maintenant. Si vous avez une mite qui vous ronge, donnez-lui à boire. Rien de tel pour l'apaiser.

Il remplit les coupes et but.

— Dimitri, — hasarda Fedko, — est-elle jolie la colombe que tu veux prendre dans tes filets?

— Si elle est jolie !... Blanche comme un cygne, souple comme une chatte. Et une taille ! on dirait un jeune bouleau. Et une gorge !...

— Tu le sais déjà?

Un clignement d'yeux canaille fut la réponse.

Dimitri buvait et faisait boire ; les toasts succédaient aux toasts. Et lorsque plus rien ne resta dans la bouteille, des chansons arrivèrent sur les ailes de l'ivresse, et tantôt burlesques, tantôt langoureuses, elles éveillèrent les échos de la nuit.

VI

Un dimanche, en sortant de chez Dimitri Borowik, Fedko et Arséni s'arrêtèrent sur un sentier isolé qui les ramenait chez eux. Ils discutaient à voix basse, ils avaient l'air soucieux.

— Que penses-tu faire? — demanda Fedko à son compagnon.

Arséni haussa les épaules :

— Je ne suis pas dans sa conscience ; pourtant, si ce que l'on disait jadis, est vrai... Si Dimitri et la mère de Loubéna...

— Alors?

— Ce n'est pas la peine de nous mêler de cette affaire. Elle n'est pas claire...

— Non, certes ; néanmoins, nous pouvons nous tromper.

— Hm... je ne le crois pas.

— Écoute, ami, voici ce que je te conseille. Ce n'est pas auprès du vieux, c'est auprès de sa femme qu'il faut tâter le terrain. Selon les réponses qu'elle te donnera, peut-être pourrons-nous conclure...

— Ce n'est guère facile.

— Essaye toujours, après nous verrons.

— J'essayerai.

— Vas-y tout de suite, — insista Fedko, — le vieux est absent, cela te rendra la conversation plus aisée.

Les deux gospodars se séparèrent ; peu après, Arséni Bodnar pénétrait dans la chaumière de Hanna Stratiiouk.

— Bonsoir, mère Hanna, — dit-il en se découvrant et en déposant sur un escabeau son grand bonnet de fourrure.

— Que Dieu vous donne santé, Arséni.

— Vous êtes seule?

— Seule. J'attends mon mari qui est à la foire. Asseyez-vous, je vous prie.

Le paysan s'assit et commença :

— Mère Hanna, j'ai à causer avec vous et... j'aime autant que le père Nazari ne soit pas là.

Hanna le regarda, étonnée :

— Parlez, gospodar.

— C'est une affaire... une affaire comme une autre. C'est-à-dire, non, pas comme une autre... Enfin, je viens vous demander... parce qu'il faut savoir... pour ne pas se fourrer... vous comprenez?

— Se fourrer où?

— Parbleu ! on ne sait pas.

— Mais enfin !

— Oui, voilà. Je viens chez vous, en toute bienveillance... et vous demande si, par exemple, un riche gospodar voulait épouser Loubéna, la lui donneriez-vous?

— Qui est-il ce gospodar?

L'embarras d'Arséni grandissait.

— Évidemment, — dit-il, — lorsqu'on veut vendre une bête, il faut bien la montrer. C'est... Dimitri Borowik qui se propose d'envoyer ses swaty à Loubéna ; mais comme je suis d'avis qu'en pareil cas il faut à l'avance être sûr de la chose, je suis venu...

Il s'interrompit et se leva précipitamment.

— Mère Hanna ! qu'avez-vous? — s'écria-t-il, effaré.

La femme s'était abattue sur un banc, la face livide, les yeux exorbités.

Arséni lui saisit le bras :

— Vous êtes malade?

Hanna se releva avec effort et passa la main sur son front. Elle tremblait.

— Ce n'est rien, — dit-elle, — une faiblesse, un vertige... Parlez.

Arséni la considéra attentivement.

— Alors vous ne voulez pas de Dimitri pour Loubéna?

— Loubéna ne vaut-elle pas mieux? — répondit Hanna d'une voix éteinte. — Un veuf ! et encore un mauvais caractère : un buveur, un brutal !... Je ne veux pas que ma fille soit malheureuse.

— Et si le père Nazari la lui donne? Le vieux aime l'argent, vous savez...

Sans défaillance maintenant, l'œil dur et la voix raffermie, Hanna répliqua :

— Je suis la mère, moi ! Comme Nazari, j'ai des droits sur mon enfant.

— Malgré que Dimitri soit brutal, — fit observer Arséni, — et qu'il ait réellement maltraité feu sa femme, le père Nazari pourra ne pas y regarder de si près. Dimitri a beaucoup de terre, point d'enfants...

— Au diable sa terre ! Un homme déshonoré, battu par des femmes !... Qu'il aille en ville chercher ce qu'il lui faut : les prostituées n'y manquent pas.

Le paysan esquissa un sourire légèrement moqueur :

— Comme vous êtes impitoyable, mère Hanna !

— Je suis exaspérée ! Avoir eu l'audace d'insulter ma fille, et maintenant avoir le front de la demander en mariage ! Le misérable !

Arséni devint très grave :

— Mère Hanna, vous avez peut-être de sérieuses raisons pour justifier votre refus, mais si le père Nazari s'entête à vouloir ce que vous ne voulez pas, que ferez-vous?

— Comment ! il serait assez lâche pour donner sa fille à un...

— Pourquoi non? Le vieux sait compter.

Cette fois encore la voix de Hanna se brisa, défaillante :

— Loubéna résistera... Elle hait Dimitri ; dites-le à cet infâme !

— Qu'en sait-elle elle-même?

— Elle n'est pas une fille des rues pour aimer une pareille crapule.

Arséni demeura longtemps pensif.

— Il faut nous entendre, — dit-il enfin, — je suis venu pour cela.

— J'ai dit ce que je pense.

— Mais comme le père Nazari ne sera probablement pas de votre avis, je vous préviens que vous aurez une heure sombre à passer... Dimitri vous enverra ses swaty, je le sais.

— Est-ce vous qu'il enverra?

— Il le veut, mais moi je ne le veux pas.

— Pourquoi?

— J'aime les chemins sûrs.

— Qu'appelez-vous un chemin sûr? — hasarda Hanna, anxieuse.

— Celui où ma conscience me laissera tranquille. Car

voyez-vous, quoique je ne dédaigne pas un verre à l'occasion et que je sois un homme comme les autres, tout de même, il est de ces choses que je n'accomplirais pas et que j'empêcherai les autres d'accomplir.

Hanna le regarda dans les yeux, mais ne l'interrogea plus.

— Et maintenant, — conclut Arséni, en se levant, — je vous dis adieu. Lorsque l'heure sombre aura sonné, vous saurez ce que vous aurez à faire. L'Impur[1] ne dort pas... Veillez !

VII

Restée seule, Hanna poussa une plainte, tendit les bras vers les saintes images qui miroitaient à la lueur du foyer et se prosterna face à terre.

— Seigneur, — gémit-elle, — ayez pitié de ma détresse ! Faites que le cœur de mon époux soit clément ! Faites que ma parole ne soit pas méprisée par lui !... Seigneur, sauvez mon enfant !

Et dans le silence qui tombait avec la nuit, elle crut réentendre la voix d'Arséni vibrer comme un cri d'avertissement et d'alarme et lui dire : — L'Impur ne dort pas... L'heure sombre approche...

— Elle approche, elle approche ! — sanglota la femme.

Mais dans cette tourmente où sa raison semblait près de chavirer, une pensée comme une traînée lumineuse traversa son esprit et lui donna la force de se recueillir.

— Ma fille aime Yourko, — se dit-elle, — Yourko a du caractère. Qui sait, si en plaçant ce malheureux déshérité sur le chemin de Loubéna, Dieu lui-même ne vient me montrer la voie du salut?...

Elle se sentit plus courageuse ; son visage encore mouillé de larmes, s'éclaira.

— Oui, Yourko épousera Loubéna ! Oh, si cela se pouvait demain, aujourd'hui, tout de suite !

1. Nom que les paysans donnent au diable.

Elle s'arrêta pour écouter.

— On marche !... C'est Nazari qui revient.

Quelqu'un, en tâtonnant dans l'obscurité, ouvrait la porte. Un instant après, le maître de la maison parut sur le seuil, et avant de le franchir, jeta un regard circulaire dans la cabane.

— Où est Loubéna? — demanda-t-il d'une voix qui fit peur à Hanna.

Tremblante, la mère balbutia :

— Elle va sans doute bientôt rentrer.

— Il fait nuit, et elle court?...

— Qu'as-tu besoin de Loubéna?

— Si ce que l'on m'a dit est vrai...

— Que t'a-t-on dit?

— Elle veut que la honte retombe sur mes cheveux blancs?

— Qui t'a parlé de honte?

— Ceux qui voient clair. Ils parlent, et devant moi, le père, ils ricanent...

— Mais enfin, vieux, qu'y a-t-il?

— Loubéna prépare le déshonneur de notre maison !

— Le déshonneur?...

— Aujourd'hui, en revenant de la foire, Dimitri m'a dit...

— Le drôle !

— M'a dit en se moquant...

— Cet infâme a osé...

— Ce n'est pas lui l'infâme ! Il a vu !... Il voit tous les soirs, paraît-il...

— Quoi?

— Ah ! ce chien sans chenil ! Cette guenille !...

— Qui donc?

— Yourko ! Tu ne sais rien, toi?

Avec un calme stupéfiant, Hanna répondit :

— Eh bien, si Loubéna veut de Yourko, c'est à Yourko que nous la donnerons.

Stratiiouk bondit, terrible.

— A ce traîne-misère, nous la donnerons? Ah ! ça non, par exemple. Je suis le père, moi ! Mon enfant n'ira pas loger sous les haies, ni courir les grand'routes pour y chercher son pain.

— Vieux, qui te dit qu'elle logera sous les haies? Yourko travaille.

— Ah ! ah ! juste assez pour ne pas crever de faim.

— Arrête ta langue, tu ne sais pas ce que tu dis. Cet automne même, Yourko va entrer au service du seigneur du domaine ; outre ses gages, on lui donnera jardin et chaumière ; il aura de quoi nourrir sa femme. D'ailleurs, Loubéna, elle aussi travaillera.

Stratiiouk serra les poings.

— Je ne veux pas, tu entends? je ne veux pas de guenilles pouilleuses dans ma maison !

— Tu n'as pas le droit de l'insulter, ce garçon. Il vaut plus que les autres : il est laborieux, il est sobre.

— Assez !

— Ce sont ceux-là que Dieu conduit par la main ; il leur fait gagner le pain de leurs enfants et l'estime des hommes.

— Oh ! la, la ! les hommes n'ont pas de respect pour les sandales percées.

— Et toi, n'avais-tu pas des sandales percées lorsque tu épousas ta première femme? C'est elle qui t'a donné le bien qui te fait vivre.

— Mais comme Loubéna n'a pas de bien à donner, il faut qu'elle en trouve un pour elle même. Prends garde ! Je suis le maître ici !

Pendant quelques secondes Hanna se recueillit. En proie à un désespoir insondable, mais calme devant son mari, elle lui dit :

— Écoute-moi, vieux ! Il ne faut pas t'emporter. La colère est l'ennemie de l'homme : elle lui bande les yeux et lui bouche les oreilles ; elle ne lui laisse que la langue, mais ça, ça ne vaut rien dans la fureur. Parlons tranquillement.

— Hem... oui.

— Dis-moi donc : de quelle infamie Dimitri a-t-il noirci Loubéna? Car c'est un menteur et un scélérat !

— Il la voit tous les soirs courir avec Yourko, et en goguenardant, il m'en a averti.

— Ah ! voilà, parce que Yourko a failli lui défoncer le crâne, il se venge.

— N'empêche que de ton Yourko, je ne veux pas !

— Et si la fille le veut?

— Ah bah ! et moi, pour qui me tiens-tu?

— Pour un bon père qui ne voudra pas le malheur de son enfant.

— Mais folle que tu es ! c'est toi qui veux faire son malheur.

— Puisqu'elle l'aime !...

— Et tu tolères ça?

— Je ne vois pas de mal à les marier. Ils sont jeunes et laborieux, ils sauront se mettre à l'abri de la misère. Yourko est un honnête garçon.

— Et après?

— Songe donc qu'ils étaient quatre malandrins à insulter Loubéna et que Yourko était seul à la défendre. Elle sera heureuse avec un tel homme !

— Où la pauvreté règne, le bonheur fuit.

— Ah ! il fallait voir la félicité régner dans la maison de Dimitri ! Sa femme en est morte, et pourtant, elle avait l'opulence.

— Elle est morte parce que son temps était venu.

— Non, parce que Dimitri l'assommait. Tout le village le sait, tout le village en fut témoin.

— La défunte ne valait pas cher, elle ne travaillait pas.

— Où aurait-elle pris la force de travailler lorsque chaque jour ses os craquaient sous les coups qu'elle recevait?

— Elle était si douillettte?

— C'est lui, lui le brigand, qui l'a fait partir! — insista Hanna avec véhémence. — En dépit de toute sa richesse, il ne vaut pas une fille publique !

— C'est à voir...

— Eh bien, Yourko, lui, ne battra pas sa femme.

— Tu en sais quelque chose? Pour aimer toujours, il faut bien manger chaque jour, et encore !... L'amour sans pain, c'est le monde sans lumière !

— Et le pain sans amour?

— Eh ! tout ça, c'est des bêtises !

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Le pain, qui est la vie, cesse de nourrir si on le mange le cœur empoisonné par la haine. Tout ce qui est vivant le sait, et toi, tu ne veux pas le savoir?

— Des bêtises, — répéta l'homme.

— C'est une vérité que Dieu a montrée à tous. Loubéna épousera Yourko, sinon...

— Sinon?...

— Tu feras le malheur de notre enfant. Elle maudira ta vieillesse !

Avec méfiance, Stratiiouk dévisagea sa femme :

— Tu m'as l'air d'en savoir plus long que moi...

Et après une courte hésitation, la voix rauque, les yeux courroucés, il jeta brutalement :

— Ma fille serait-elle... enceinte, que tu insistes avec tant d'acharnement?

— Ah non ! s'écria Hanna, indignée.

Elle réfléchit, puis ajouta :

— Je ne sais pas... Pourtant, si cela était?

— Cela est donc !

— Peut-être oui... peut-être non...

— Quelle mère es-tu, toi ?

— Hé, mon Dieu ! si la destinée doit s'accomplir, ni père ni mère n'y peuvent rien !

— Je l'assommerai, cette gueuse !

— Pourquoi l'assommer? Tu la donneras à Yourko, et ce sera juste. S'il y a malheur à craindre, il nous sera épargné.

Stratiiouk médita longtemps sans rien dire ; Hanna le fouillait d'un regard tenace et perçant.

— La coquine ! — grinça le vieux.

— Ne l'invective pas ; il faut seulement nous presser et les marier tout de suite.

— Tais-toi !

— Alors les méchantes langues ne t'atteindront pas et tu seras pour tous le gospodar que l'on a toujours respecté.

— Femme, écoute-moi bien et retiens ce que tu auras entendu. Si d'ici quelque temps, il se présente quelqu'un de mieux que ton sacripant de Yourko, je jure sur le Christ et sa Sainte Mère que c'est à celui-là que je donnerai Loubéna.

— Et si elle était déjà enceinte ? — objecta vivement Hanna.

— Ah ! dans ce cas !...

— Tu ne la donneras pas à un autre.

— Nous verrons.

— Vieux, il faut que tu me le promettes !

— Je n'ai rien à promettre. Nous verrons.

VIII

Tandis que Hanna affrontait le péril de cette discussion violente, Yourko enveloppait Loubéna « de la moitié de son manteau » et l'emmenait sur des sentiers solitaires.

— Une mauvaise âme nous épie, — lui dit Loubéna, — là, sous ce massif, au bord du chemin, tous les soirs je vois ramper une ombre.

— Ce lieu est désert, — murmura le garçon, — c'est peut-être le malin?...

Loubéna frissonna et se pressa au flanc de Yourko.

— Ne crains rien, — dit le garçon, — je suis là !

Loubéna s'arrêta :

— As-tu vu?... Sous les saules qui se penchent vers l'eau, il a passé... Ce n'est pas le malin !

— Pire que le malin : c'est un homme !

— Yourko, que nous veut-il? Tous les jours, à la même heure, il revient.

— Il nous espionne. Je lui fendrai la tête !

— Qui peut-il être?...

Ils s'approchèrent de l'étang.

La nuit était complète ; la lune, à son déclin, se traînait langoureuse et argentait la surface des eaux. Pas un souffle ; les ondes semblaient figées.

— Tiens, — dit Yourko, — la barque du forestier est dans les joncs. Montons-la, et passons sur l'autre bord.

— Mais là-bas c'est la forêt, — protesta Loubéna, — il y fait si noir !

— Alors nous resterons sur l'eau, l'esquif glissera doucement.

— Oh oui, sur l'eau ! Personne ne nous entendra causer.

— Personne. Partons !

Tous les deux sautèrent dans le canot ; le garçon saisit la

rame, poussa la nacelle vers le milieu de l'étang et abandonna son aviron.

— Et maintenant, — dit-il à Loubéna, — viens ici... tout près.

La jeune fille se blottit au fond de la barque, appuya ses deux bras sur les genoux de Yourko.

— Tu sais? — fit-il, — entre toutes les belles choses que Dieu a créées, une nuit comme celle-ci est la plus belle.

— Parce que nous sommes loin de tous.

— De tous et de tout... Et le canot vous berce... et ça vous donne toutes sortes de rêves...

— Quels rêves, Yourko? Dis-les-moi.

— Eh, mon Dieu ! ceux qui ne viennent pas à d'autres heures...

Il pencha sa tête sur le visage de Loubéna ; un long frisson passa dans les deux corps enlacés.

Le garçon dit en se redressant :

— On croirait entendre des chants arriver de très loin, de très haut...

— Chante-les.

— Non, il ne faut pas qu'on nous entende. Le baiser vaut mieux que la chanson.

Encore il se pencha vers la jeune fille ; encore le silence se fit.

La nacelle glissait doucement, somnolente. Elle avançait, déchirant les vapeurs diaphanes qui montaient de l'étang ; elle frôlait les joncs qui la saluaient sur son passage, et Yourko, immobile sur la banquette du canot, écoutait les voix de la nuit et regardait sa compagne.

De longs instants s'étaient écoulés. Derrière la grande forêt qui murmurait dans l'ombre, la lune descendait, s'éteignait ; ses dernières lueurs vacillaient sur l'étang ; dans cette clarté mourante, la barque semblait un fantôme.

— Loubéna, — dit Yourko, — depuis bien des jours de mauvais pressentiments tourmentent mon cœur. Si le père Nazari est inexorable, notre bonheur est perdu !

— Que mon père soit inexorable ou clément, je ne serai jamais à un autre qu'à toi.

— Alors, ma blanche colombe, même si ton père est contre nous, même s'il nous maudit...

— Je ne me soumettrai pas !

— Tu ne craindras pas le monde?

— Le monde est bête, l'amour seul est intelligent. Et que je ne vivrai qu'avec toi, je te le jure et devant Dieu qui nous entend, et devant les étoiles qui nous regardent, et devant la terre que la rosée bénit, et devant mon âme qui aime ton âme.

— Ah ! des paroles comme celles-là !...

— C'est quoi?

— C'est... tout ! On voit le soleil se lever et le ciel s'ouvrir...

La nacelle s'approchait de la rive.

Yourko fit un brusque mouvement et couvrit Loubéna de son corps.

— Silence ! — dit-il très bas. — J'ai entendu...

Il jeta un cri et se baissa au fond de la barque. Loubéna se précipita vers lui.

— Une pierre, — murmura Yourko en se relevant, — on visait à la tête ; ma poitrine a reçu le coup.

— Tu es blessé !

— Ce n'est rien. Je sais maintenant qui est l'agresseur.

— C'est Dimitri ! Il se venge !

— C'est lui. Accostons !

— Yourko, mon aiglon, il t'a fait mal !

— Il s'en souviendra un jour.

Il aborda et sauta à terre. Plusieurs projectiles tombèrent encore à ses pieds, mais ne le touchèrent pas.

— Vite, vite, Loubéna ! Par ici, droit devant nous !... C'est plus près.

Il repoussa la barque dans les joncs, et portant presque la jeune fille dans ses bras, il courut.

— Ah ! un coup de traître ! La nuit... comme un assassin !

En courant toujours, ils traversèrent la prairie, ils atteignirent le village.

— Enfin, ta cabane ! — souffla Yourko, haletant.

IX

L'été touchait à sa fin ; on rentrait les blés. C'était une année d'abondance. Dimitri Borowik contemplait les riches produits de sa terre, et rêvait :

— J'ai du pain. Mon bétail et ma femme, lorsque j'en aurai une, ne crèveront pas de misère.

Et à la vue de ses meules, larges et rondes comme des coupoles, l'idée d'envoyer des swaty chez Stratiiouk devenait plus que jamais son idée fixe, obsédante jusqu'à l'égarement. Elle le tenaillait le jour, elle le harcelait la nuit.

Mais lorsque Arséni Bodnar et Fedko Rybak eurent définitivement refusé d'accepter le rôle d'envoyés, Dimitri avait jugé inutile d'insister, et le cœur gros de rancune, il s'était éloigné de ses amis.

« Des traîtres ! — avait-il pensé, — et encore, après avoir bu avec moi ! Tant pis ! Je trouverai d'autres hommes, et ce que je veux, sera. »

Il les trouva, ces hommes.

C'est alors qu'Arséni Bodnar à qui le hasard avait révélé le secret de Dimitri, vint chez la femme de Stratiiouk, et lui dit :

— Mère Hanna, ce sera pour demain.

Elle comprit et se sentit défaillir.

— Les swaty qui viendront chez vous, continua Arséni, ne sont pas des gospodars de Werbowa. Dimitri est allé les chercher loin, au village natal de sa mère. Ils sont de sa famille.

Après un long silence, avec un effort douloureux, Hanna bégaya :

— Je vous remercie de m'avoir prévenue.

— Que Dieu vous aide, — répondit Arséni, et il s'éloigna.

— Ce sera pour demain — murmura Hanna. Elle paraissait calme, décidée, mais ses yeux noirs lançaient des lueurs sinistres.

« Ce sera pour demain », — répéta-t-elle.

Il était tard. Nazari passait la nuit dans les champs où, au

milieu des blés coupés il faisait paître ses bœufs ; Loubéna, comme tous les soirs, était absente ; Hanna gardait la maison, seule.

S'éclairant d'un lumignon, elle pénétra dans la *komora*[1] et là, sur une planche clouée au-dessus de la porte, elle prit une hache courte à manche cintré et la glissa dans les plis de son large *poïasse*[2] flottant

— C'est pour lui, s'il s'obstine, — se dit-elle. Elle tira ensuite d'un trou dissimulé sous la solive un flacon minuscule qu'elle fit disparaître dans la poche de son jupon et se dit encore :

— C'est pour moi, si je le tue.

Elle revêtit sa houppelande ; par-dessus l'épaisseur de la grosse bure, elle palpa la hache.

— Rien ne peut se voir.

Elle éteignit la lumière, quitta sa cabane ; à travers des sentiers perdus sous l'ombre des haies et des vergers, elle s'achemina vers la maison de Dimitri. Arrivée là, elle s'arrêta devant la fenêtre, jeta un regard rapide dans l'intérieur de la chaumière.

Dimitri ne dormait pas. Une petite lampe *juifon*, vacillante et fumeuse, répandait dans la chambre une clarté incertaine. Dimitri, assis devant les restes de son repas, était accoudé sur la table et songeait.

La chaleur de la nuit était accablante ; la cabane restait entr'ouverte.

Hanna s'avança, recula, s'avança encore. Ses dents s'entrechoquaient, sa main tremblante tâtait la hache.

— Le tuerai-je?... Je l'implorerai... et s'il persiste... »

Saisie de terreur, elle se couvrit le visage ;

— O mon Dieu ! que ta main est pesante ! Que ma vie est misérable !

Une sueur froide perlait sur son front. Elle s'appuya à la *prysba*[3] de la chaumière.

1. Chambre de décharge.

2. Longue ceinture de tissu rouge, s'enroulant plusieurs fois autour de la taille et laissant les bouts flottants.

3. Banc maçonné et adhérant au mur extérieur de la chaumière.

— J'implorerai sa pitié... M'entendra-t-il? Qu'il meure s'il me repousse !

De ses yeux où brillait un feu sombre, elle couvait l'homme abandonné à sa rêverie.

— Seigneur ! qu'attends-tu donc pour le frapper?... Cet homme est fange, et tu le laisses vivre? Cet homme est Satan, et tu le laisses vivre?... O Seigneur ! ordonne à tes anges de le terrasser, à la foudre de l'anéantir !

Elle se redressa, livide, et palpa encore sa hache.

— Seigneur, fais que mon cœur soit fort et que ma main ne tremble pas !

Elle fit un dernier pas vers la porte entre-bâillée, la poussa d'un coup de poing violent et se précipita dans la cabane.

Éveillé de son rêve, Dimitri jeta un cri et se mit debout. Hanna tomba à genoux, tendit les bras :

— O Dimitri ! Dimitri ! le monde ne se prosterne que devant Dieu, moi je me prosterne devant toi !

— Que viens-tu chercher ici?

— Ta conscience.

Hanna n'obtint pas de réponse ; elle se releva.

— Tu ne tueras pas *son* âme ! — s'écria-t-elle. — Tu ne la souilleras pas !

— Femme, serais-tu démente? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Tu ne le sais pas?...

— Non.

— Ah ! Dieu s'est détourné de toi ; Satan te montre ton chemin ; et tu veux marcher sur les traces de Satan !

— Silence !

— Arrache ton âme à l'Impur ! Il en est temps encore. Oh ! dis, dis que tu auras pitié de ma détresse !

— Je ne te connais pas. Va-t-en !

— Infâme !

Il fixa sur Hanna un regard terrifiant, saisit un grand couteau qui traînait sur la table, et le brandit.

— Encore un mot, et je te frappe !

Hanna recula, blême.

— Tu as donc peur de ce mot...

— Menteuse ! Menteuse !

— Non ! Ce mot ferait tressaillir les morts dans leurs sépulcres ; la terre tremblerait, saisie d'horreur !

— Tais-toi ! Tu mens !...

— Ce mot que tu redoutes, les anges le crient, l'enfer le hurle, les tempêtes le gémissent !

— Ah !...

Le couteau s'échappa des mains de Dimitri et tomba à terre avec un bruit sinistre.

Hanna le montra du doigt :

— Tu entends? Cette lame, elle aussi, parle...

Le silence dura quelques secondes.

Hanna s'avança, leva la main comme pour prêter serment :

— Il y a un esprit qui venge ! Le feu du ciel te couchera dans la poussière ; le tombeau, pris de dégoût, vomira ta charogne, les chiens affamés la dévoreront.

La face convulsée, Dimitri rugit :

— De ta bave de vipère, tu viens souiller un innocent... toi, prostituée, toi, maudite !

Se raidissant sous l'insulte, Hanna changea de tactique.

— Elle te hait, — dit-elle, — plutôt que d'être à toi, elle se donnera la mort. Elle sent... l'Impur qui est en toi !

Dimitri étouffa un cri de rage, s'abattit sur un escabeau et détourna les yeux.

— Elle te hait ! — répéta Hanna avec force.

— Ce n'est pas elle qui décidera. C'est... le droit du père... selon la loi.

— Du *père?...*

Hanna éclata d'un rire farouche qu'un sanglot arrêta brusquement.

Dimitri marcha sur elle, les dents serrées, les poings tendus.

— Prends garde ! — râla la femme.

Ils se dévisageaient haineux, terribles.

— Tu oseras?... — reprit Hanna.

— Tu auras l'audace de t'opposer à la volonté du père? Que lui diras-tu?

Hanna vint s'appuyer lourdement au cadre de la porte. Elle paraissait épuisée.

— Dimitri, — murmura-t-elle d'une voix suppliante, —

pourquoi veux-tu fermer tes yeux à la lumière et ton cœur à la justice?

— Retire-toi !

Il se rassit sur son escabeau, laissa tomber sa tête dans ses mains.

Hanna le couvait du regard.

— C'est l'heure... — pensa-t-elle. — Il ne me voit pas.

D'une main convulsée, elle fouilla sa ceinture, elle empoigna le manche de sa hache.

— C'est l'heure... Je dois frapper !...

Elle s'avança ; elle chancelait.

— O Seigneur! mon cœur faiblit, je tremble !... »

Dimitri ne bougeait pas. Le dos tourné, il évitait le regard de Hanna.

La femme serrait sa hache.

— Une seconde... un éclair... Tout sera fini, tout sera sauvé !...

D'un coup d'œil, elle mesura la distance.

— Il ne me voit pas !

Elle avança encore, les lèvres blanches, le corps glacé.

— Je dois frapper? Ce lâche, ce maudit, le frapper?...

Un vertige lui obscurcit la vue, elle fit un pas en arrière.

— Et son sang impur éclaboussera ma conscience ! Ma fille marchera dans la honte... ma fille !... O Seigneur ! pourquoi m'as-tu abandonnée?

Ce dernier cri de désespoir qu'elle laissa entendre, tira Dimitri de son immobilité.

Il se leva et dit :

— Va-t-en !

La main qui devait porter le coup mortel, retomba, inerte.

— Va-t-en ! — répéta l'homme.

Hanna répondit :

— L'heure de ton châtiment est proche.

— Ah, ah !... ricana l'homme.

(*La fin prochainement.*)

SÉMÈNE ZEMLAK

LES SOUS-MARINS

ET LA

GUERRE ACTUELLE

Depuis le commencement de cette guerre, une seule classe de navires a vraiment montré son efficacité et joué un rôle important : c'est la dernière venue, celle des sous-marins. Ils n'avaient encore paru dans aucune lutte entre nations, et on n'avait pour estimer leur valeur militaire que des résultats d'exercices du temps de paix ; mais ces résultats avaient été assez probants pour qu'aucune puissance navale ne crût pouvoir se dispenser d'en construire des flottilles ; et dans le pays même où le dogme de la supériorité des grands cuirassés et des gros canons était le plus solidement établi, en Angleterre, un amiral universellement connu pour ses études sur l'artillerie ne craignait pas d'affirmer, quelques mois à peine avant la guerre, que l'entrée en ligne des sous-marins changerait profondément les conditions des luttes maritimes et réduirait à néant le rôle des unités de combat de fort tonnage. La seconde de ces propositions était exagérée, ainsi que nous le montrerons sans peine, mais la première était exacte. Ce sont les sous-marins — et aussi, quoique à un degré moindre, les mines mouillées à profusion par tous les belligérants — qui donnent à la guerre maritime actuelle son caractère le plus frappant : la mer vide, séparant des adversaires qui restent dans leurs ports.

A vrai dire, si les escadres allemandes ne quittent pas l'embouchure de la Jade, c'est surtout à cause de la supériorité de la flotte de haute mer anglaise ; et celle-ci n'a pas de raison de sortir, puisqu'elle s'exposerait à des risques graves sans aucun bénéfice possible en compensation. Au début de la guerre, elle détachait en surveillance dans la mer du Nord quelques croiseurs, chargés de la renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Ces croiseurs ne furent pour ainsi dire pas inquiétés pendant sept semaines, car les sous-marins allemands ne s'éloignaient pas encore de leurs côtes : attendant une réussite complète et immédiate de l'offensive contre la France, l'Allemagne croyait inutile de commencer des opérations sur mer. Après la bataille de la Marne, les sous-marins vont jusqu'au milieu de la mer du Nord où ils coulent trois croiseurs anglais dans la matinée du 22 septembre. Ils ne s'aventurent cependant pas encore très loin ; c'est le 12 octobre que, pour la première fois, un périscope ennemi est signalé dans la Manche, et le 16 que le croiseur *Hawke* est coulé devant la côte d'Écosse. A partir de ce moment leur activité augmente un peu, et elle commence à menacer les navires de commerce, mais ce n'est encore qu'un timide essai : il n'y a guère qu'un sous-marin dehors et les attaques sont rares : deux en octobre, deux en novembre devant le Havre. Décembre se passe sans qu'une seule ait lieu, et en janvier on ne relève que celles du *Formidable* dans la Manche occidentale, et d'un vapeur près de la côte de Hollande.

Ce n'est pas que les rapports reçus de tous côtés ne signalent la présence simultanée de nombreux ennemis dans les régions les plus diverses. Certain jour de novembre, on croit avoir vu sur la côte occidentale de l'Écosse trois sous-marins allemands naviguant de conserve avec un vapeur pétrolier ; un autre jour, six de ces bâtiments sont signalés en différents points de la Manche ; des alertes de nuit ont lieu à Douvres où, à trois reprises, on croit à un essai de forcement du port ; un cétacé venu à la côte de Hollande est criblé de trous d'obus, ayant été pris pour un sous-marin. Les méprises sont fréquentes et faciles : tout objet qui flotte ressemble de loin à un périscope et les navires de commerce n'ont aucune envie de s'approcher pour l'identifier. En réalité, la guerre sous-marine

est à peine commencée, on cherche seulement à en déterminer l'efficacité probable.

C'est à la fin de janvier qu'elle s'intensifie et que son champ s'agrandit brusquement. Avec sa docilité habituelle, la presse germanique a suivi les indications de l'Amirauté et réclamé la guerre au commerce au moyen des sous-marins. La raison, qu'on ne dit pas, est simple : des échecs retentissants ont montré l'impossibilité définitive d'enfoncer notre front sur l'Yser ou aux environs d'Ypres ; la guerre sera donc longue et le rôle de l'Angleterre y deviendra de plus en plus important ; il faut donc lutter contre cette ennemie dont on aurait préféré ne pas s'occuper ; les raids de croiseurs contre la côte anglaise n'ont rien rapporté et le dernier a coûté un navire de 13 000 tonnes ; les corsaires envoyés dans les mers lointaines ont remporté quelques succès, mais ont presque tous péri ; la flotte de haute mer, devant la marine anglaise trois fois plus forte, ne pourrait sortir sans s'exposer à la destruction (c'est l'expression même du grand-amiral von Tirpitz qui tient à conserver son œuvre pour l'avenir) ; il ne reste que les sous-marins, dernière carte sur laquelle on compte ou, du moins, on affecte de compter. Et puisque à ces sous-marins les Anglais n'offrent plus la cible de leurs croiseurs, on attaquera les bâtiments de commerce ennemis ; bien mieux, l'Angleterre ayant déclaré zone de guerre la mer du Nord tout entière et arrêté le trafic des ports allemands, on déclarera zones de guerre le Manche et l'Océan et on coulera même les neutres qui s'y aventureraient. L'exécution de ces menaces commence le 30 janvier par la destruction simultanée de cinq vapeurs anglais, trois dans la mer d'Irlande et deux dans la Manche (pour la première fois on voit deux sous-marins agir en même temps en des régions différentes), elle continue dès le lendemain par l'attaque d'un navire-hôpital anglais ; en ce qui concerne les neutres, elle se manifeste le 19 février par le torpillage d'un premier vapeur norvégien au large de Folkestone.

Il est vain, à l'heure actuelle, de discuter du droit international à propos d'une nation qui a donné tant d'exemples de son mépris pour sa propre signature. Cependant, on ne peut pas se dispenser de signaler combien les instructions données aux commandants des sous-marins allemands sont contraires,

non seulement aux sentiments d'humanité les plus élémentaires, mais aux principes qui ont toujours régi la guerre navale. La propriété privée ennemie est saisissable sur mer, contrairement à la règle admise pour la guerre sur terre, et cela vient sans aucun doute de ce que les navires de commerce peuvent — et surtout pouvaient jadis — être transformés en navires de guerre par l'embarquement de quelques canons et l'octroi d'une commission régulière. Mais encore faut-il que chaque cas soit examiné, que le bâtiment arraisonneur visite le navire suspect, veille à sa sûreté et à celle des personnes embarquées, et l'amène dans un port où la validité de la capture est examinée par un conseil des prises. Les croiseurs corsaires allemands avaient déjà bien simplifié ces formalités en coulant les navires qu'ils arrêtaient : du moins en recueillaient-ils l'équipage, qu'ils amenaient en territoire neutre, et pouvaient-ils s'excuser de détruire leurs prises par la raison qu'ils ne disposaient d'aucun port pour les séquestrer. L'Angleterre paraît même avoir admis cette explication, puisqu'elle a accordé les honneurs de la guerre aux officiers de l'*Emden*. Les sous-marins ne peuvent opérer le sauvetage des équipages des bateaux qu'ils ont détruits, parce qu'ils n'ont pas de place pour eux ; mais ils commencèrent par faire évacuer les navires avant de les couler au moyen de bombes ; certains commandants aidèrent même ces équipages à se sauver en remorquant jusqu'à proximité d'une côte les embarcations où ils les avaient fait descendre. Il n'y a rien de commun entre ces actes incorrects et la barbarie des torpillages opérés sans avertissement préalable, lâches attentats contre des civils désarmés, tout à fait semblables à ces massacres de populations par lesquels les troupes allemandes se sont souillées, en France et en Belgique. Et quand il s'agit des neutres, dont le pavillon doit, d'après tous les engagements internationaux, couvrir la marchandise, tant que le fait de contrebande de guerre n'est pas absolument prouvé, une telle conduite n'est compréhensible que comme manifestation d'un orgueil insensé qui ne veut plus tenir compte de l'existence d'aucune nationalité indépendante. L'épithète de pirates donnée à ces naufrageurs est la seule qui convienne, et le gouvernement anglais n'est que trop fondé à traiter avec moins

d'indulgence les Allemands faits prisonniers à bord des sous-marins. On a même pu soutenir que l'Allemagne n'aurait pu se plaindre si on leur avait appliqué la peine du talion, en les laissant se noyer sans les secourir...

Ce n'est pas à de pareilles besognes que les Alliés ont employé leurs sous-marins : le B_{11} anglais coulant le *Messoudieh* devant Constantinople, notre *Saphir* et notre *Curie*, l'un entrant dans les Dardanelles, l'autre pénétrant jusque dans le port intérieur de Pola et y torpillant le *Viribus Unitis*, ont fait une tout autre guerre, comportant de grands risques (les deux bateaux français y sont restés), mais forçant l'estime de leurs adversaires.

Les partisans du développement des sous-marins y avaient vu un moyen non seulement d'augmenter la puissance navale par l'emploi d'une arme nouvelle, mais aussi de permettre aux faibles la résistance contre les forts. Arme du pauvre, avait-on souvent dit du sous-marin, si bien qu'à certains son perfectionnement avait paru une œuvre humanitaire, devant tout au moins servir à protéger les petites nations qui ne peuvent entretenir une grande marine. Or, c'est ce perfectionnement qui a rendu possibles, au bout de quatre ou cinq ans à peine, les agressions dont nous sommes les témoins indignés.

*
* *

Comme tous les engins d'invention moderne, le sous-marin a évolué très vite. Pour en faire l'historique complet il faudrait remonter à l'essai de Fulton, c'est-à-dire au début du XIXe siècle, ou tout au moins au *Plongeur* de l'amiral Bourgois, expérimenté à Rochefort en 1864. Mais ces tentatives avortées n'offraient qu'un intérêt purement scientifique. Aucune application pratique n'en était possible, et, d'autre part, le moteur capable de fonctionner sous l'eau n'existait pas encore : Fulton employait une hélice mue à bras d'hommes, l'amiral Bourgois une machine à air comprimé qui ne pouvait marcher que très peu de temps. Ces précurseurs ne furent pas compris.

C'est l'apparition de la torpille automobile qui fit poser le problème du sous-marin au point de vue militaire. On entrait, vers 1880, en possession d'une arme extrêmement puissante,

puisqu'elle mettait une forte charge d'explosif en contact avec les œuvres vives de l'ennemi ; mais la portée de cette arme était très faible, il fallait, pour l'utiliser, arriver à quelques centaines de mètres du but. Pour la nuit, on créa le torpilleur, rapide et de petites dimensions, espérant qu'il serait invisible ; pour le jour, il fallait réaliser le sous-marin, et il devenait déjà évident que le sous-marin seul pourrait donner à la torpille automobile son rendement maximum.

Or, à peu près à ce moment, apparaissaient les accumulateurs électriques, permettant d'emmagasiner de l'énergie constamment disponible et pouvant être utilisés dans un local fermé sans dégager ni chaleur ni gaz délétères. Le moteur électrique, dû à Gramme, transformait cette énergie en mouvement rotatif d'un arbre sur lequel on pouvait claveter une hélice : le problème était presque résolu. Disposant d'une puissance motrice capable de faire mouvoir un navire, il ne restait plus qu'à le faire plonger et naviguer sous l'eau. On y arriva après des tâtonnements qui durèrent une dizaine d'années, de 1886 à 1896. A cette période resteront attachés les noms de Goubet et de Gustave Zédé ; le premier fit des essais malheureux, mais instructifs, sur de très petits bateaux ; le second construisit le *Gymnote*, sur lequel on put étudier et mettre au point la question des gouvernails horizontaux, et fit les plans du grand sous-marin (très grand pour l'époque, il jaugeait près de 300 tonnesaux) qui devait porter son nom et représenter en 1896 (il y dix-neuf ans à peine) la première solution complète du problème.

Faire descendre sous l'eau une coque étanche n'était pas difficile : il suffisait de remplir, au moyen d'un tuyautage communiquant avec l'extérieur, des caisses d'un volume judicieusement déterminé ; une pompe à main permettait de faire remonter le navire, ou de le maintenir entre deux eaux. Le moteur électrique assurant la propulsion, il fallait maintenir l'équilibre en marche à la profondeur choisie : on y arriva, non sans peine, en adaptant à la coque des ailerons mobiles ou gouvernails horizontaux, agissant pour l'immersion comme le gouvernail vertical agit pour la direction. On avait déjà réalisé cette disposition pour les torpilles automobiles — qui sont de petits sous-marins marchant sans équipage — mais

on trouva de grandes difficultés quand on voulut l'appliquer à des navires de dimensions beaucoup plus grandes. Il fallut plusieurs paires de gouvernails — trois en général, dont deux aux extrémités et une au milieu — pour assurer la marche régulière à immersion constante, sans inclinaison de l'axe longitudinal. On arma le sous-marin de torpilles automobiles, lancées par un tube intérieur à air comprimé, ou par des appareils extérieurs à ressorts. Puis, pour lui permettre de se diriger sans être vu, on combina des prismes dans un tube sortant de la coque, et on eut le périscope.

Dès lors, le sous-marin existait, du moins comme engin défensif. Mais les accumulateurs électriques, formés de plaques de plomb baignées dans l'acide sulfurique, sont extrêmement lourds ; si c'est la forme la plus commode pour la mise en réserve d'une puissance directement utilisable, c'est aussi celle dont le poids pour une même puissance est le plus grand. Avec une batterie d'accumulateurs qui le remplissait presque entièrement, et qui était la plus importante qu'on eût encore construite, le *Gustave-Zédé* pouvait à peine marcher un jour et demi à petite allure, ou trois heures à vitesse maxima. Cette batterie une fois vidée, il fallait se trouver près d'une usine pour la recharger : d'où l'impossibilité d'entreprendre aucune opération qui éloignât le sous-marin de son port d'attache.

Pour l'employer d'une manière offensive, on voulut augmenter sa distance franchissable. Presque simultanément, M. Laubeuf en France et M. Holland aux États-Unis eurent l'idée de placer sur l'arbre porte-hélice, outre le moteur électrique indispensable à la marche en plongée, un moteur thermique destiné à la marche en surface. M. Laubeuf employa sur son *Narval* la machine à vapeur avec chaudière chauffant au pétrole, M. Holland le moteur à essence, plus léger, mais de fonctionnement moins sûr et dangereux par ses dégagements de vapeurs inflammables. Dans l'un et l'autre cas, le rayon d'action était considérablement augmenté, car il devenait facile d'embarquer assez de combustible pour marcher pendant deux ou trois jours. Et le sous-marin devenait autonome, le moteur thermique pouvant recharger les accumulateurs par l'intermidiaire du moteur électrique employé comme générateur. Le poids de la batterie d'accumulateurs était

réduit sans inconvénient, puisque, ayant le moyen de régénérer son énergie, il suffisait de lui donner la capacité nécessaire à la marche entre deux rechargements successifs. C'est sur ce principe qu'ont été conçus depuis tous les sous-marins français et étrangers.

Le progrès était énorme, mais dans la conception du *Narval* il y en avait un autre dont l'intérêt n'est guère moindre. Le sous-marin offensif à grand rayon d'action doit pouvoir naviguer longtemps et posséder des qualités nautiques comparables à celles des bâtiments de surface de même déplacement ; il doit en outre être habitable afin que son équipage puisse utiliser jusqu'au bout le rayon d'action que lui procure son combustible. Les premiers sous-marins avaient, en émersion, une flottabilité très faible, ne dépassant pas les 5/100es du déplacement. M. Laubeuf porte la proportion à 30/100es environ, augmentant ainsi la hauteur de la coque et améliorant beaucoup la tenue à la mer. Il eut en outre l'idée de placer à l'extérieur de la coque résistante les réservoirs destinés à annuler cette flottabilité pour la plongée, et put ainsi, tout en laissant à cette coque résistante la forme de fuseau tout indiquée pour bien supporter la pression de l'eau, donner à l'enveloppe extérieure des formes très voisines de celles des bâtiments de surface; en même temps, il améliorait l'habitabilité de l'intérieur moins encombré. C'est là le principe du « submersible », dont le nom officiellement supprimé indiquait bien le but poursuivi : avoir un bateau torpilleur unissant à des qualités nautiques de bâtiment ordinaire la faculté de plonger pour attaquer sans être vu.

Tous les sous-marins construits en France depuis 1904, et la plupart des sous-marins récemment construits à l'étranger, sont des submersibles, et l'on a peine à concevoir maintenant que tant de polémiques aient pu s'engager dans les milieux maritimes sur cette question de la flottabilité. L'expérience a prononcé, en vérifiant que la forte flottabilité est indispensable à l'action offensive. Les différences entre les divers types sont à ce point de vue assez faibles. Elles ne sont guère plus marquées en ce qui concerne les valeurs relatives données aux éléments de l'efficacité militaire : vitesse et rayon d'action en surface, vitesse et rayon d'action en plongée. Peu à peu, on a

éprouvé le désir de développer ces qualités, et comme chacune ne peut être améliorée, pour un même déplacement, sans entraîner une diminution de toutes les autres, on a été amené à accroître les dimensions. C'est ainsi qu'en France, des 150 tonnes du *Narval* on a passé en 1901 aux 230 de l'*Aigrette*, en 1904, aux 250 de la *Circé*, en 1905, aux 400 du *Pluviôse*, en 1907, aux 600 de l'*Archimède*, pour arriver, en 1911, à un nouveau *Gustave-Zédé* de 800 tonneaux. A l'étranger, les étapes ont été semblables. Les sous-marins n'ont pas échappé à la loi de l'augmentation des tonnages qui s'observe chez les cuirassés et les croiseurs comme chez les paquebots. Partout, que ce soit pour des raisons militaires ou pour des motifs d'économie — et parfois de réclame — on cherche à pousser au maximum, en suivant les progrès de la technique, les qualités des navires, et surtout leur faculté de marche. C'est ainsi que le *Narval* marchait 8 nœuds en surface et 5 en plongée, tandis qu'on porte maintenant ces vitesses à 18 et 11 nœuds. La dépense est plus forte, mais l'utilisation de l'arme est incomparablement supérieure.

Cette arme, c'est toujours la torpille automobile : les grands sous-marins en ont ordinairement six ou sept prêtes à lancer, torpilles de modèles perfectionnés marchant à des vitesses de 35 à 40 nœuds sur un parcours de 700 à 800 mètres (les parcours de quelques milliers de mètres ne sont encore réalisés qu'avec des vitesses très inférieures et par un réglage spécial). Il faut encore arriver près du but pour lancer dans de bonnes conditions ; quand ce but est un navire qui se déplace plus vite que le sous-marin en plongée, l'approche n'est pas facile ; et il faut encore, pour bien viser, apprécier avec une exactitude suffisante la vitesse du but et la direction de sa marche [1], appréciations fort incommodes à faire de l'intérieur d'un sous-marin. Le lancement efficace d'une torpille demande de l'habileté, ou au moins de la chance, et la proportion de celles qui manquent leur but est grande.

C'est pour rendre plus facile l'attaque des bâtiments de commerce que l'Allemagne a muni de canons ses sous-marins

1. Voir dans la *Revue* du 15 mars, l'article de M. Houllevigue : « Torpilles et mines sous-marines ».

des derniers types. L'apparition de cette arme sur des bateaux qui ne paraissent pas faits pour s'en servir avait intrigué les officiers de toutes les marines, qui étaient loin de penser à cette nouvelle forme de la guerre navale. On avait attribué cette mesure au désir d'armer les sous-marins les uns contre les autres, et quoiqu'elle n'en vît pas très bien l'utilité, l'Angleterre avait commencé à l'imiter. Les sous-marins allemands récents portent un canon de 76 m/m qui peut se rentrer dans la coque pour la plongée, et deux de 37 qui restent en saillie. Ce sont de faibles pièces qui ne permettent ni par leur calibre ni par leur nombre la lutte contre les torpilleurs beaucoup mieux armés ; mais elles suffisent contre les paisibles cargo-boats sans défense, et l'on n'en désirait pas davantage.

*
* *

Pour l'utilisation militaire contre les navires de guerre, et plus encore pour la chasse aux bâtiments de commerce, les sous-marins allemands se sont trouvés dans des conditions éminemment favorables. Ils peuvent, comme jadis les voleurs de grand chemin, se poster aux points les plus fréquentés, faciles à déterminer, car les routes maritimes sont connues et ont, non seulement leurs points d'arrivée dans les ports, mais leurs carrefours : ainsi, dans la Manche, les pointes de Beachy-Head et de Barfleur, que les navires sont obligés de venir reconnaître pour fixer leur position, ainsi, les îles Scilly, où aboutissent toutes les lignes transatlantiques. En utilisant les courants pour se déplacer sans dépenser beaucoup d'énergie électrique, en choisissant d'après les vents régnants les parages abrités pour ne pas trop fatiguer leurs hommes, les commandants de sous-marins peuvent prolonger leur séjour en mer jusqu'à épuisement du combustible et des vivres et attendre les occasions que leur fournit constamment le trafic intense de la Manche. Mais ils ont quelquefois des surprises.

Le sous-marin est essentiellement vulnérable. Un trou dans la coque, qui serait une avarie légère pour tout autre navire, l'empêche de plonger et le met à la merci du premier torpilleur venu. Aussi n'engage-t-il jamais la lutte contre quiconque

est armé. Beaucoup d'armateurs en ont conclu que le meilleur moyen de protéger leurs bateaux serait de les munir d'une ou deux pièces de petit calibre, et, en Angleterre, on en a installé sur quelques cargos. Le nombre énorme des canons et des canonniers dont il faudrait disposer paraît être le seul obstacle à la généralisation de cette mesure de défense ; car on ne saurait prendre au sérieux l'objection, faite par les Allemands au nom du droit international, d'après laquelle les navires de commerce armés devraient être tenus pour bâtiments de guerre, c'est-à-dire inscrits sur les listes officielles des marines militaires et pourvus d'un personnel militarisé : le droit international commande avant tout le souci de la régularité des prises, et le respect de la vie des personnes embarquées ; le canon du bateau marchand est une arme défensive, comme le revolver dont un voyageur fait usage quand il est attaqué par des brigands.

Le canon n'est efficace contre le sous-marin que quand il est en surface ; immergé, il ne présente plus comme cible que son périscope presque impossible à atteindre ; l'eau dévie ou arrête les obus avant qu'ils arrivent à sa coque. Dans ce cas, on peut tenter de le couler en l'abordant : la manœuvre a réussi quelquefois, elle a surtout permis d'éviter des attaques, car le sous-marin menacé s'empresse de plonger à grande profondeur ; mais elle n'est pas toujours possible et elle exige de l'habileté. On peut encore se garantir en présentant l'arrière et en faisant des routes en zigzag qui rendent plus difficile la visée du sous-marin. En fait, le nombre des attaques manquées l'emporte de beaucoup sur celui des attaques réussies, et les bateaux rapides n'ont presque jamais été touchés.

Bien entendu, on ne laisse pas les navires de commerce se défendre seuls. Un service de surveillance organisé dès le début des hostilités a été renforcé depuis que les sous-marins se sont montrés plus actifs. Les torpilleurs anglais et français de 100 à 1 000 tonnes y jouent le rôle principal. Très nombreux et tenant la mer constamment, ils ne peuvent cependant prétendre à la surveiller tout entière ; mais ils gênent au moins l'ennemi, le harcèlent et, par leurs interventions opportunes, diminuent le nombre de ses victimes. Souvent ils ont agi par le canon, par la torpille ou par le choc, plus fréquemment

encore par leur seule présence. C'est une chasse singulière qu'ils font sur la mer déserte où la bête se cache parfois tout près d'eux sans qu'ils s'en doutent, comme le gibier tapi dans des fourrés épais attend sans bouger le départ de l'homme. C'est une chasse décevante aussi, car le gibier est rare, et fatigante, car il faut une attention de tous les instants, de jour comme de nuit, pour apercevoir le point brillant ou la tache sombre qui décèle le voisinage de l'ennemi.

Quant au sous-marin, son existence est encore bien plus dure. Pendant une expédition de dix ou douze jours, retour compris, son équipage ne cesse pas d'être aux aguets, surveillant à l'horizon la proie possible et les navires de patrouille. Quand le vaste cercle de la mer est vide, le navire remonte à la surface, s'aère, et recharge ses accumulateurs pour les plongées futures. Mais les alertes sont fréquentes, et il faut bien vite disparaître sous la surface. Le commandant de l'U_{16} a communiqué à un journaliste américain des impressions que tout officier de sous-marin devinait sans peine. L'air est lourd, chargé de vapeurs de pétrole et d'acide sulfurique, empoisonné par la respiration de vingt ou vingt-cinq hommes serrés dans un espace trop restreint. On a un besoin de sommeil invincible, on est engourdi par l'ennui et le manque d'exercice. On mange sans appétit des mets froids, ne pouvant faire de cuisine qu'en gaspillant la précieuse énergie électrique trop nécessaire à la propulsion. La nuit même, on ne peut pas se tenir à la surface, car les bateaux de surveillance naviguent sans feux et l'on serait surpris : il faut rester prêt à plonger ou s'immerger complètement et se poser sur le fond pour dormir. Il y a les jours de calme plat où l'on ne peut rien faire, parce que le périscope est vu de trop loin sur l'eau tranquille, et les jours de mauvais temps où le sous-marin ballotté par les vagues est obligé de songer avant tout à sa sécurité. Il y a les tentatives infructueuses, énervantes, pour s'approcher de bâtiments aperçus à l'horizon, et qui marchent trop vite ou passent trop loin. Il y a le souci des mines semées un peu partout, mines de toutes nationalités qui frappent en aveugles et qui menacent le sous-marin plus que tout autre genre de navire. Et, après de longs jours de fatigues morales et physiques, il y a souvent la honte de ren-

trer au port sans avoir utilement lancé une torpille ou tiré un coup de canon...

Car, malgré les conditions favorables à leur action, malgré le nombre des bateaux qui naviguent au mépris de leur menace, les victimes des sous-marins allemands sont, il faut le répéter, relativement peu nombreuses. Les statistiques que l'Amirauté anglaise publie chaque semaine, avec le souci de scrupuleuse exactitude du beau joueur, le montrent d'une manière irréfutable. Le chiffre journalier des entrées et des sorties des ports britanniques dépasse 220; en février, il y a eu en moyenne un bateau coulé tous les deux jours, par la torpille ou par le canon ; en mars, un par jour; en avril la proportion a même baissé sensiblement; encore faut-il noter que parmi ces victimes figurent de petits chalutiers se livrant à la pêche côtière, qu'on n'y trouve pas de grands paquebots; par contre, la liste comprend une douzaine de neutres, surtout hollandais, suédois ou norvégiens. L'entreprise d'assassinat en haute mer ne donne certes pas les résultats qu'on en attendait; sa faillite paraît plus éclatante encore, lorsque l'on constate que depuis la fin de février trois ou quelquefois quatre sous-marins opèrent à la fois, dans la mer d'Irlande, la Manche et la mer du Nord. Et leurs exploits ne vont pas sans pertes. Bien que celles-ci ne soient pas toujours exactement connues, il paraît certain qu'à la fin d'avril déjà douze sous-marins allemands avaient disparu.

Au début de la guerre il en existait vingt-huit, dont les huit plus anciens étaient impropres à tout service extérieur et pouvaient seulement servir de garde-côtes. On a certes poussé avec toute l'activité possible la construction de ceux qui étaient commencés, on en a mis d'autres en chantier, mais il paraît impossible que le nombre des entrées en service égale celui des pertes. La construction d'un sous-marin de grand ou moyen tonnage, muni de moteurs puissants et délicats, exige en temps de paix deux ans et demi; réduire ce délai de moitié en temps de guerre semble déjà difficile; mais, même en admettant que ce tour de force ait été réalisé, les premiers des sous-marins commencés depuis le début de la guerre ne pourraient entrer en ligne qu'à la fin de 1915. Or, il y en avait dix sur les cales en juillet dernier, en comptant les trois qui se construisaient

pour des marines étrangères et que l'Allemagne a réquisitionnés. Le nombre total a donc certainement diminué, et il diminuera encore, tant par les pertes de navires que par l'usure du matériel auquel on demande un service intensif. Il est donc à peu près certain que l'effort tenté pour bloquer par mer l'Angleterre et la France a atteint et même dépassé son maximum.

Cette guerre de brigandage maritime aura évidemment gêné des communications, détruit des vies humaines et de la richesse ; elle sera sans effet sur l'issue finale de la lutte, comme l'a toujours été la guerre menée contre le commerce. L'Angleterre souffre moins de ces destructions de navires qu'elle n'a souffert des entreprises de nos corsaires sous la première République et l'Empire. Par contre, alors que l'Allemagne est plus isolée que ne l'a jamais été aucune nation belligérante, ses sous-marins tiennent la mer, et mènent les seules opérations offensives de la guerre navale.

C'est que les sous-marins, si actifs et si hardis qu'ils puissent être, ne représentent qu'une infime partie de la puissance maritime d'un pays. Cette puissance maritime réside essentiellement dans les bâtiments fortement armés et cuirassés. Si paradoxal que cela puisse paraître dans les circonstances actuelles, ce sont ces bâtiments qui, du fond de leurs ports, dominent la mer. La flotte militaire et commerciale allemande est immobilisée par la crainte des escadres anglaises. Les sous-marins ne changent pas la situation des deux partis. Ils ont modifié les conditions des blocus, sans les empêcher d'être effectifs, et la physionomie de la guerre navale, sans en renverser les principes. Arme redoutable, ils restent une arme secondaire.

LIEUTENANT ***

SCÈNES ET TYPES DE RÉFUGIÉS

(NOTES D'UN SOUS-PRÉFET)

Le problème du logement et de l'assistance pour les réfugiés français et belges est un des plus difficiles, parmi tous ceux qu'il faut résoudre, à l'arrière. Les réfugiés, suivant l'humeur des cantons qui les reçoivent, sont tour à tour ce qu'il y a de meilleur ou de pire, si l'on en croit leurs hôtes momentanés. Il faut avouer, dès le début de ces notes, que certaines communes, très rares d'ailleurs, n'ont pas compris tout leur devoir de solidarité nationale et que certains réfugiés n'ont rien fait pour dissiper la méfiance ou le soupçon. Il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, d'exceptions. Un habitant d'Ostende, mal accueilli par un paysan berrichon et que je menais chez un autre paysan qui le comble de gâteries, excusait la mauvaise hospitalité du premier :

— C'est bien fait pour moi. En septembre, je n'ai pas voulu recevoir des réfugiés de Malines. J'ai été égoïste. Je suis puni justement.

Il semble d'ailleurs que ceux qui ont écrit sur cette question se soient singulièrement mépris sur les transformations que la guerre peut imposer aux caractères. Ceux qui sont avares ou égoïstes n'ont trouvé dans le cataclysme actuel que des raisons de l'être davantage : les homélies de la presse ou des autorités n'y changeront rien. Tout ce qu'on pourra faire sera de noter ces monstres, pour les signaler au mépris de ceux qui reviendront de la guerre.

D'autre part, on a eu une tendance à vouloir faire des réfugiés, des ascètes et des martyrs. Ce sont des hommes comme les autres, mais ils ont plus souffert que les autres : cela doit nous faire admirer davantage leurs qualités et nous rendre indulgents pour leurs défauts.

*
* *

Un convoi de réfugiés, même réunissant des individus évacués d'une même région, c'est toujours un peu comme l'armée d'Hamilcar. Dans un train venant de la Marne se trouvent des gens précédemment évacués des Ardennes ou de la Meuse et qui suivent le sort de leurs premiers hôtes.

Une seule liste me donne successivement ces métiers :

Mégissier, épicier, receveur buraliste, agriculteur, sonneur de cloches, garde particulier, cireur, charretier, caviste, herscheur, champignonniste, terrassier, briquetier, rattacheuse, pharmacien, boueur, tisseuse, laitier, puisatier, manouvrier, carreleur en céramique, linotypiste, fumiste, cardeuse, distillateur, camelot, verrier, cartouchière, artiste lyrique, chantre à la cathédrale de Reims, biscuitier, cultivateur, forain, montreur de marionnettes, dompteur, colporteur, bouvier, scieur de long, etc...

Ces gens-là n'ont de commun que la mélancolie du métier perdu, qui leur manque : une sorte de vide dans le cerveau les inquiète et les énerve un peu. Au cours du voyage, ils se sont liés par analogie de profession ou parce qu'ils ont parcouru des pays semblables. Quels que soient leur dénûment et l'accueil qu'ils reçoivent, la réaction bonne ou mauvaise se fera en eux, non d'après le malheur qui les apparente, mais d'après l'intime nature de chacun et sa déformation professionnelle.

*
* *

Neuf heures du soir. Une petite gare de chef-lieu de canton. Par une coïncidence curieuse, sur les voies de garage, tout un peuple de vieux wagons, de tenders et de locomotives belges. Quelques rares lampes, le long des voies luisantes de pluie. Le train spécial qui porte les réfugiés va se ranger devant ce

matériel, réfugié lui aussi. Les choses ont précédé les hommes sur la route de l'exil. Nous sommes là, attendant : le maire, les gardes champêtres et quelques territoriaux, chargés de maintenir l'ordre et de porter les enfants ou les paquets trop lourds.

Le convoi avance lentement. Il est parti la veille à dix heures du matin, du front. Il stoppe. Le chef du train saute le premier.

— 268 personnes, enfants compris.

Les wagons du P.-L.-M. sont du tout dernier modèle. Nous avons eu des convois plus mauvais, tout au début où les wagons de marchandises alternaient avec les voitures désuètes, étroites et sans air. Mais depuis septembre, on a fait choix pour les évacués d'un matériel d'express excellent. Des voitures de seconde classe ont été réservées aux vieillards et aux infirmes. Elles amènent de véritables loques humaines. Un paralytique, une centenaire, deux sourds-muets dont l'un est bossu et l'autre borgne. Tout d'abord, nous n'apercevons rien de ceux-là : seulement des têtes d'enfants qui apparaissent uniformément blondes, par suite de la lumière venue de l'intérieur du compartiment.

— Maman ! Papa !... on est arrivé ! C'est tout noir, où est-ce?

Les parents ne peuvent rien répondre. Ils ignorent le nom de la localité où on les envoie. Les mères n'ont qu'une idée :

— Monsieur, trouverons nous du lait pour nos enfants?

— Monsieur, pourrai-je coucher mes enfants?

Un vieux grand-père, tremblotant, m'interpelle :

— C'est affreux. Faire voyager vingt-quatre heures des enfants! Est-ce qu'ils vont pouvoir manger et dormir?

— Combien d'enfants?

— J'en ai huit. Ma fille est morte. Mon gendre est soldat.

Je sais ce qu'il faut dire, à présent :

— Un peu d'ordre et vous allez tous avoir un repas chaud, les femmes et les enfants coucheront dans des lits, les hommes sur la paille, dans des salles chauffées, pour ce soir. Demain, tout le monde aura son lit.

— Enfin ! Enfin !...

C'est le cri du corps vaincu. Depuis six mois, beaucoup d'entre eux n'ont pas couché dans un vrai lit. Quant au « repas chaud », c'est le mot qui calme toutes les efferves-

cences de réfugiés, à l'arrivée. (Presque toujours, il a fallu insister fortement pour les décider à partir.)

Nous savons maintenant quel est le décor et le menu qui conviennent le mieux. Une vaste remise dallée, chauffée par un poêle énorme, est le réfectoire qui nous sert pour toutes les arrivées de réfugiés. Un pot-au-feu qui mijote depuis midi, un plat de bœuf braisé aux pommes de terre, du gruyère, un litre de vin rouge pour quatre composent le dîner de bienvenue. Du lait bouilli, de la farine lactée et du tapioca pour les enfants, selon leur âge. Avec une cuvette d'eau tiède, destinée à la toilette, il n'en faut pas davantage pour rassurer des âmes troublées.

Parfois, la hâte du départ a désuni des familles. On s'inquiète, après avoir mangé.

Je ne sais rien de plus navrant que ce premier repas. Les malheureux ont faim. Ce sont des Français, comme nous. Hier, ils avaient leur maison, leur salle à manger : et ils sont tout heureux de cette table nue, de ces assiettes grossières. L'un d'eux, réfugié de Nogent-l'Abbesse, un bourg de la banlieue rémoise, nous dit :

— Depuis le 2 septembre, nous n'avons pas mangé devant une table. Nous mangions sur nos genoux, assis par terre.

Après la soupe, il y a un silence. Je regarde au bout de la table un beau spectacle. Il y a là quatre générations, le bisaïeul, l'aïeul qui peut avoir cinquante-cinq ans, des brus, les petits-enfants dont l'âge varie entre dix et six ans. Les gosses ont grand'faim, mais ils restent silencieux, attentifs, guettant le geste du chef de famille qui a servi d'abord son père, puis sa femme, puis s'est servi. Il sert ensuite ses belles-filles et les enfants. Personne ne porte une cuillerée à la bouche avant qu'il en ait donné le signal et ce signal, il le demande à son père. Ordre admirable, respect, affection qui furent l'admiration de tous leurs compagnons de voyage. La guerre a pu détruire les pierres de la maison, tuer l'aîné des fils, supprimer en un jour les richesses acquises et rayer les appointements : la famille, plus forte que les coups du destin, se retrouve avec sa hiérarchie, se reforme vivante et harmonieuse.

Voici côte à côte un homme et une femme très proprement vêtus, l'air résigné. La femme apparaît timide : un mot va

expliquer son attitude de crainte. Afin de parfaire le contingent destiné à une commune rurale, je demande :

— Êtes-vous ensemble ?

— Je suis seul, dit l'homme, mais je ne voudrais pas être séparé de madame?

Et, elle, ajoute à mi-voix :

— Nous sommes pour nous marier. Il y a vingt ans que nous sommes ensemble.

Nous ne les séparerons pas! L'administration ne sera pas plus cruelle que la guerre.

Plus loin, une pauvre vieille de soixante-dix ans donne la becquée à deux fillettes de trente mois, deux jumelles, dont l'une soupire :

— C'est ici qu'on va voir maman? Dis, mémé, elle va venir maman?

Et l'aïeule m'avoue l'effroyable aventure, la mère a été prise par une patrouille allemande qui s'était hasardée jusqu'au village. C'était une belle fille de vingt ans. Le *feldwebel* a dit :

— Elle nous montrera le chemin, elle nous distraira !

Ce sous-officier connaissait le pays. On l'avait eu comme ouvrier dans une champignonnière. La jeune femme résistait. Ils l'ont emmenée de force, malgré les supplications de la vieille et les cris des enfants.

— Où est-elle, à présent? Et mon fils qui est prisonnier en Allemagne. Comment lui apprendre cela?

Toute pâle, le visage exsangue, une jeune mère allaite son nourrisson. Elle a accouché seule dans une cave, sous sa maison ruinée par les obus allemands. L'enfant va atteindre ses deux mois. Elle n'a reçu aucune nouvelle de son mari disparu dans la bataille de Guise.

Comme la malheureuse me conte sa détresse, on vient m'avertir qu'une dame insiste pour me parler tout de suite. Elle arrive sur les pas du territorial. Elle est fort bien vêtue d'un manteau de zibeline et coiffée d'une toque de chinchilla où tremble une aigrette blanche.

— Monsieur le sous-préfet, c'est indigne ! On veut mettre des réfugiés, chez moi. Le maire m'a fait prévenir qu'il les mettrait de force. Il n'en a pas le droit. Je n'en veux pas.

J'arrive d'Auteuil où je n'étais pas retournée depuis le 3 septembre.

— Je vous répondrai tout à l'heure, madame, je vous demande seulement de vouloir bien écouter ce que raconte cette femme.

La visiteuse est impatiente : ce décor blafard, ces faces terreuses, ces enfants bruyants, ce nourrisson qui depuis vingt-quatre heures n'a pas été changé, tout cela offusque son odorat et son goût. Elle se contient avec peine. Ses gants de Suède font une tache d'un blanc mat sur la fourrure du manchon. Elle attend. Peu à peu, elle est gagnée par l'émotion physique du milieu. Vraiment cette femme a accouché seule, dans une cave, sans sage-femme, sans antiseptiques, sans médecin ! Elle a dû sortir le deuxième jour pour trouver sa nourriture ! Est-ce possible !

Le récit terminé :

— Excusez-moi, madame. Vous avez raison, les municipalités n'ont pas le droit de réquisition pour le logement des réfugiés. M. le Ministre de l'Intérieur a pensé qu'il suffirait de faire appel au bon cœur de ceux qui n'ont pas souffert de la guerre, sans avoir à employer la menace. Si vous refusez de recevoir des réfugiés, on ne vous imposera la présence d'aucun de vos compatriotes. Seulement, l'autorité militaire qui manque de locaux et qui n'osait réquisitionner les vôtres, espérant que vous les destineriez au logement des réfugiés, sera très heureuse de profiter de l'occasion pour caser des territoriaux, à moins que M. le maire, en vertu des pouvoirs qui lui sont délégués par la loi du 5 août, ne vous les demande pour le logement des Austro-Allemands évacués du camp retranché de Paris. Pour n'avoir pas voulu hospitaliser des femmes et des enfants chassés de chez eux par l'invasion, vous vous exposez à recevoir des Allemands !...

— Oh ! monsieur le sous-préfet ! Je ne savais pas. On m'avait dit que les réfugiés étaient des « gens épouvantables ». Ceux-ci sont bien gentils, bien malheureux. Je demande à prendre tous les enfants et les femmes seules. C'est une amie de Paris qui en a pris chez elle. Ils ont fait des horreurs. Elle m'avait « montée ».

Madame Z... a été la plus généreuse des hôtesses. Pour la

vieille femme et ses deux petites-filles, pour la douloureuse accouchée, pour deux autres familles, elle a ouvert non seulement sa maison, mais ses armoires. Elle avait déjà donné tout son vieux linge pour les blessés; elle a donné du neuf et du plus beau pour les gosses. Elle est, aujourd'hui, très fière d'avoir les réfugiés les mieux soignés de la région.

Le linge! mot magique, dont on ne soupçonne guère l'importance quand on n'en a jamais manqué. Leur linge! c'est ce que les femmes qui ont dû fuir leur maison envahie regrettent le plus. On est stupéfait de constater qu'une fermière, une ménagère, une maîtresse de maison bourgeoise a supporté sans trop d'effroi le bombardement et l'incendie, qu'elle accepte à peu près tout des nécessités de la guerre sauf d'avoir perdu ses nappes, ses draps de lit et ses serviettes brodées.

— Ah! le beau service brodé que nous avions fait pour nos noces d'argent, je n'ai pu l'emporter à la dernière minute. Le premier étage brûlait. C'est un vrai crève-cœur de songer que quelque ménage boche va en hériter. Je préfèrerais savoir qu'il a brûlé. Les canailles, ils vont manger de la choucroute là-dessus!

Une autre suppose avec horreur que les soldats allemands ont pu revêtir ses jupons au plumetis. Broderies et dentelles sont, avec les photographies, ce que les réfugiés ont voulu sauver tout d'abord. Il n'est pas rare de voir un ménage sans vêtements traîner avec lui un sac plein de linge brodé, de napperons à thé, de dessous de plateau, de dessus de piano, de surtouts de table, de chemins en richelieu, de carrés de filet, de draps à jours ou de serviettes à fils tirés. Il n'y a pas lieu d'être surpris d'un tel attachement. Si Pénélope avait dû fuir la rocheuse Ithaque envahie par les ascendants d'Enver-Bey, elle eût emporté sa tapisserie. Le linge brodé par la mère et les filles, c'est le symbole du foyer, le résultat d'un travail quotidien qui marque toutes les étapes de l'ascension d'une famille. Des anniversaires, des fêtes, des événements s'attachent à chacun d'eux. L'heure sanglante ayant sonné, ce n'est pas tel objet acheté très cher dans un grand magasin, ce n'est pas tel bibelot d'antiquaire que la femme choisit pour garder

le souvenir du foyer qu'elle ne retrouvera peut-être plus jamais, c'est le linge de la table ou du lit, qui dit toute l'intimité de la vie passée. On aurait trop de souffrance à savoir que l'ennemi s'en est emparé et qu'il orne aujourd'hui, comme un trophée, la salle à manger du pillard envahisseur.

Un homme de trente ans, réformé pour blessures après la bataille de Roye, s'empresse autour d'un bébé en larmes. Il a suivi la retraite de Belgique, il a été cité à l'ordre du jour. Il a pris part à ces terribles charges de l'infanterie coloniale où Droin fut blessé, où Nolly fut tué. Il a été au Maroc, à la délivrance de Fez, à Taza. Ce n'est pas un tendre. Pourtant, il semble prêt à pleurer.

— C'est mon enfant, monsieur. C'est ma faute. Il va être aveugle. Voici que j'ai perdu ses gouttes ! J'ai voulu aller quérir ma médaille du Maroc. J'ai oublié « ses gouttes ».

Je ne saisis pas tout d'abord le sens de ces paroles !

— Ses gouttes?

— Oui, ses gouttes... Un mal à l'œil. Alors, il faut lui mettre des gouttes dans l'œil. Ce serait si terrible d'être infirme !

Or, celui qui prononce cette phrase a perdu l'avant-bras gauche.

— Savez-vous le nom des gouttes?

— C'est quelque chose dans une bouteille rouge, qui est rouge noir.

— Du collyre à l'argyrol?

— C'est ça. Jamais je n'avais pu retenir ce nom !

— Ne vous inquiétez pas. On va aller vous en chercher. Ce n'est ni cher, ni rare.

— Oh! merci, merci! Tu entends, Jeanne? On va retrouver des gouttes pour le gosse.

Pour qui n'a pas assisté à ces arrivées, il est difficile d'imaginer ce que des êtres humains qui ont à peu près tout perdu peuvent encore déployer d'ingéniosité pour défendre des enfants, leur donner le nécessaire, apaiser leurs cris, leurs plaintes. Ils trouvent même assez d'énergie pour les amuser.

Une mère belge de sept enfants, dont la fille aînée a été tuée par les Allemands, dont le mari a disparu depuis les

premiers jours d'août, raconte des fables et des récits féeriques à ses bambins, pour les faire manger.

Une autre leur fait réciter la prière du soir. Les enfants se sont mis à genoux sur leurs petits lits où ils dormiront à deux. Au pied des terrasses, la Creuse, grossie par les pluies récentes bouillonne. On entend dans la pièce voisine, le choc des cuillères affamées contre la faïence dure des assiettes.

Les petites voix grêles reprennent les paroles de la Salutation angélique :

— *Je vous salue, Marie, pleine de grâces...*

Le territorial qui attisait le poêle s'est interrompu dans sa besogne. C'est un meneur de bœufs du Cantal, race taciturne et farouche. Il écoute, surpris.

La prière finie, les enfants répètent :

— Mon Dieu prenez soin de papa qui est à la guerre et protégez-le contre les méchants !

Le soldat est ému. Il ne sait que dire. Tout d'un coup, il pose son calot numéroté — qui remplace ici le képi pour les hommes de la territoriale — et il s'avance vers la maman.

— On peut les embrasser, voulez-vous, ces petits ?...

Maintenant le repas est fini. Quelqu'un a offert des cigarettes. Les femmes, avec cet élan de la ménagère française active, offrent toutes d'aider à « faire la vaisselle ». On a grand'peine à leur faire comprendre que, pour ce soir, les réfugiés doivent être servis.

— Jamais on n'aurait cru qu'une bonne soupe pourrait faire tant de plaisir.

Puis beaucoup d'entre eux demandent le nom de la localité où ils seront dirigés demain et où ils seront définitivement installés [1]. Quelques-uns ne tiennent pas à être renseignés.

1. Des mesures ont été prises nécessairement pour le classement et la discipline des réfugiés. Qu'on n'y cherche pas d'intentions vexatoires comme certains l'ont affirmé. Seulement, il fallait mettre un frein à la manie ambulatoire de certains réfugiés. Beaucoup, se souvenant qu'ils avaient des amis ou des parents dans les départements voisins de ceux où ils étaient réfugiés, s'y rendaient sans crier gare. Souvent, ils ne trouvaient pas chez elles les personnes qu'ils croyaient pouvoir les héberger, ou ces personnes refusaient de les recevoir. D'autre fois, les malheureux étaient victimes d'entrepreneurs marrons, ou même de hâbleurs. Une circulaire de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 24 novem-

Être ici ou là, peu leur importe du moment qu'ils ne sont pas chez eux.

Au nom du village que je lui indique, une vieille femme s'exclame :

— L... ! Je voudrais bien aller ailleurs.

— Pourquoi?

— C'est mon pays !

— Alors?

— C'est que, voyez-vous, j'en suis partie à seize ans, sur un coup de tête. Je comptais y revenir un jour, riche, pour me faire pardonner. On se moquerait de moi si on voyait que j'y reviens pour demander la charité.

— Mais non ! Vous devez y avoir des parents encore. On

bre 1914, a réglé les déplacements des réfugiés, qui ne doivent pas s'éloigner de plus de dix kilomètres de leur résidence sans sauf-conduit. Il ne faut pas oublier que les déplacements des réfugiés étant à la charge de l'État (article 52 du budget de l'Intérieur), il y a intérêt à éviter les voyages inutiles. Un état de renseignement sur chaque réfugié est envoyé au Ministère. Il permet de donner du travail à ceux qui en manquent, de dresser les listes générales qui, transmises à toutes les mairies de chef-lieu de canton, facilitent les recherches des familles qui veulent se retrouver. Ces listes contiennent les renseignements suivants sur chacun des réfugiés (hommes, femmes et enfants) :

1° Nom et prénoms ;
2° Sexe ;
3° Date et lieu de naissance ;
4° État civil (marié, veuf ou célibataire) ;
5° Profession et spécialité exacte du métier exercé ;
6° Nationalité ;
7° Domicile ordinaire (commune et département) ;
8° Charges de famille ;
9° Résidence actuelle ;
10° Dernière usine ou maison où il a travaillé (en indiquer exactement le nom et le siège) ;
11° Durée du stage fait dans la dernière place.

En ce qui concerne les mineurs, il devra être spécifié s'ils sont :

1° Ouvriers de la surface ;
2° Ouvriers du fond (dans ce dernier cas, mentionner s'ils sont piqueurs, boiseurs, haveurs, herscheurs, porions, etc...).

Pour les ouvriers de l'industrie textile, il est indispensable qu'on en connaisse exactement le métier (peigneur en laine, cardeur, fileur, bobineur, rattacheur en laine ou en coton, etc...).

Les mécaniciens doivent être distingués en : ajusteurs-mécaniciens, mécaniciens aux chemins de fer, serruriers-mécaniciens, etc... De même pour les chauffeurs : chauffeurs d'autos, chauffeurs de machines fixes, chauffeurs aux chemins de fer.

vous soignera bien. N'aurez-vous pas du plaisir à revoir votre ville natale ?...

— Euh !... sans doute, mais...

J'ai insisté. La vieille a fini par accepter ce tardif retour au village. La vie ressemble beaucoup plus qu'on ne croit au roman-feuilleton. La maison que le ma re avait préparée pour recevoir les réfugiés était celle-là même où, soixante ans plus tôt, elle était née !

*
* *

Des mesures d'assistance ont été prises partout en faveur des réfugiés. La loi leur accorde 1 fr. 25 d'allocation pour toute personne de plus de seize ans et 0 fr. 50 par enfant. Cette allocation leur est maintenue, même lorsque les réfugiés ont trouvé un emploi [1]. Les femmes dont le mari est mobilisé et qui touchent l'allocation prévue par la loi du 5 août 1914 peuvent opter pour l' « allocation des réfugiés » lorsqu'elles ont avec elles des enfants de plus de seize ans qui ne toucheraient aucune majoration. Leurs ascendants touchent 1 fr. 25 par jour. Comme cette somme serait insuffisante pour les faire vivre, les communes leur fournissent le logement, les ustensiles de cuisine. Des caisses départementales de secours organisées sur l'initiative des préfets accordent des secours supplémentaires en vêtements et en argent. Au début, on négligea

1. Par sa circulaire du 13 mars 1915, M. le Ministre de l'Intérieur a encore précisé les conditions dans lesquelles cette allocation pouvait être exceptionnellement retirée :

« 1° En aucun cas il n'appartiendra aux maires de supprimer ou de refuser aucune allocation en faisant état du produit du travail ;

« 2° Ce droit est réservé aux préfets, qui, saisis par les maires, statueront sur avis de trois personnes prises dans la commission instituée par ma circulaire du 12 mars 1915 et parmi lesquelles figurera obligatoirement le contrôleur du service des réfugiés ;

« 3° Dans l'impossiblité où je suis, étant donné la diversité des régions et de la situation des familles des intéressés, de fixer des règles absolues et des chiffres précis, je vous laisse le soin d'apprécier dans quelles conditions l'on peut autoriser ou refuser le cumul de l'allocation et du salaire.

« Vous avez surtout à tenir compte du coût de la vie dans la commune où se trouve le réfugié et de ses charges de famille. Ce n'est que dans les cas tout à fait exceptionnels que le chiffre élevé de son salaire pourrait entraîner le refus ou la suppression de l'allocation. »

dans certains ouvroirs les réfugiés pour ne penser qu'aux soldats. Ensuite, il s'est fondé des œuvres de placement et d'assistance, en faveur des réfugiés. Madame J. Siegfried dirige, on sait avec quelle activité, l'une des plus importantes.

Des commissions de contrôle ont été nommées. Depuis six mois surtout, un effort considérable a été fait de tous côtés en faveur des malheureux.

Le Ministre de l'Intérieur, par toute une série de circulaires et d'instructions, a codifié, à l'usage de quelques municipalités récalcitrantes, les droits des réfugiés. M. le sénateur Humbert a ouvert une campagne qui a valu aux réfugiés de nombreux dons en argent et l'institution à leur profit d'une journée dite des « Réfugiés ».

*
* *

Parmi les évacuées de Reims figurent deux vieilles demoiselles, modistes dans une rue voisine de la cathédrale. Elles ont vécu soixante jours dans une cave. L'aînée a quatre-vingt-onze ans et la plus jeune quatre-vingt-deux. Celle-ci est tombée en démence. Sa sœur, solide encore, essaie de la réconforter et de rappeler une lueur de raison dans cette âme en désarroi.

J'ai ri, jadis, du mot du comte Job, dans les *Burgraves*, imposant silence à son fils Magnus :

— Jeune homme, taisez-vous !

J'ai eu tort. Le mot est juste. C'est ce que dit cette vieille demoiselle à sa cadette. Presque centenaire, ridée, parcheminée, d'une blancheur de teint quasi immatérielle, elle soupire d'une mince voix flutée :

— Augustine, ne t'agite pas. Les Allemands seront bien obligés de repartir. Nous rentrerons chez nous. Prends patience. Nous avons le temps. Nous ne sommes pas ici chez de mauvaises gens.

Elles ont supporté deux mois de bombardement ; puis une cliente fidèle dont l'âge est voisin du leur, les a recueillies, dans un bourg de banlieue. Là, elles n'étaient guère mieux logées qu'à Reims. Toujours la paille, l'alimentation en viande rouge et en soupe grasse. Ni lait, ni farines légères. Leur estomac a résisté.

— Les soldats disaient qu'on leur portait bonheur. Ça fait plaisir de voir des vieilles, nous criaient-ils.

Ni les ving-cinq heures de train, ni la pluie par des routes défoncées, rien n'a fléchi la volonté ni même amoindri l'optimisme de la nonagénaire. Elle compte bien retrouver sa maison, ses formes, ses fleurs artificielles et ses rubans. Elle songe aux modèles qui paraîtront après la guerre.

— Il faudra de jolies choses pour plaire à ceux qui reviendront.

Parfois pourtant l'inquiétude de la commerçante perce dans les propos.

— On aura de la peine à rassortir les nuances que nous avions. Nous recevions bien des objets du Nord. Il y a des pièces de rubans dont nous ne retrouvons jamais les pareilles. Ah ! pardon, monsieur... Augustine, ne t'agite pas.

Mademoiselle Augustine, elle, n'a qu'une idée, une idée fixe. Dès qu'elle aperçoit une voiture, elle appelle le cocher. Cette voiture, c'est celle qui doit la conduire à un endroit imaginaire et qu'elle décrit. De là, elle ira à pied, jusqu'à Reims. Sans cesse, il faut être aux aguets. Elle a pour fuir, des ruses touchantes et subtiles.

Lorsqu'une voiture passe sans s'arrêter, insensible à ses cris, elle se prend à pleurer comme un enfant.

Les deux vieilles ont des parents quelque part dans les Ardennes, qu'elles n'ont pas vus depuis un demi-siècle. Elles se les représentent comme s'ils n'avaient pas vieilli depuis la dernière rencontre :

— Dis, Augustine, tu te souviens de Claire?...

— Elle doit être en âge de se marier.

— Oh ! Elle avait seize ans, en 1860 !...

Quand elles parlent de « l'Exposition », c'est de celle de 1867...

L'état de la démente s'aggrave. Peut-être faudra-t-il l'hospitaliser? Je ne peux me défendre de quelque mélancolie à cette pensée. Nous avons cherché des solutions qui eussent évité l'internement.

Reims, pour elles, ce n'est pas tant leur commerce, ni leurs habitudes, ni leurs souvenirs ; c'est surtout deux chaises, proches de ne je sais quelle chapelle, dans la cathédrale. La

cathédrale est mêlée à toutes leurs émotions. Elle reste debout dans leur mémoire. Elles n'approuvaient pas tout ce qui se faisait dans la basilique, louaient ceci, contestaient cela. Cependant sa masse de pierre, sculptée dans l'ivresse mystique, limite encore tout leur horizon. Elle est entre elles et les barbares. Elles n'ont rien vu de la guerre, ni blessés, ni mourants ; elles n'en savent rien sinon que des caissons roulent sur les dalles des rues, sur le macadam des avenues et, que par delà les limites urbaines qu'elles n'avaient pas franchies depuis vingt ans, il y a elles ne comprennent pas très bien quelle force démoniaque qui crache des bombes sur la maison divine.

Pauvres vieilles demoiselles qui vous inquiétez souvent de ce qu'est devenue la cathédrale, où vous avez prié durant près d'un siécle, vous semblez faire partie de ses pierres brisées par les obus, dispersées par la brutalité des explosifs ; vous semblez plus douloureusement atteintes par sa destruction que par tant d'années, qui passaient sur vous en vous oubliant, qui vous ont donné cet aspect des choses où la vie semble ne se continuer que par un reflet. Je voudrais que vous fussiez encore là, quand les cloches sonneront pour le *Te Deum* de la réparation et de la victoire. Votre présence affirmerait l'inanité de la violence et la pérennité du sentiment.

*
* *

M. M... a trouvé aussitôt l'emploi de ses talents. Il était écrivain public à Liège. Il n'a eu garde de laisser à l'ennemi ses plumes d'oie et son papier écolier.

Un savetier lui a fait place dans son échoppe en plein air et il écrit les lettres que les territoriaux envoient à leurs foyers pour avoir des nouvelles de la femme et des enfants. Il écrit aussi — hélas! — beaucoup au sous-préfet, pour formuler des réclamations au sujet des allocations. A la campagne, lorsque les enfants de moins de seize ans sont loués comme domestiques et ne sont pas réellement à la charge de la famille, les commissions ne leur accordent pas de majoration : ce qui suscite toute une correspondance parfois aigre aux représentants de l'autorité. M. M... emploie, dans de telles lettres, des formules désuètes qu'il refuse d'abandonner. Il écrit aussi à la

Croix-Rouge de Genève pour avoir des nouvelles des disparus, mais alors, il refuse d'accepter le prix de son travail et il fournit le papier.

*
* *

Madame A.... est une commère accorte et qui ne s'effraie pas facilement. Elle prouve le mouvement, par la marche. Elle avait ouvert à Maubeuge un petit commerce de comestibles qui prospérait. Les premiers jours, la guerre ne fit qu'augmenter le chiffre des affaires. Vint la retraite de Charleroi et l'investissement de Maubeuge. Madame A.... ferma sa boutique, distribua aux habitants ce qui lui restait de conserves et de pâtes alimentaires, donna des saucissons à ses compagnons de route et vint s'installer à Reims. Là, sa boutique s'animait à nouveau lorsqu'un malencontreux obus vint détruire les approvisionnements et tuer deux clients. La patronne prit le tiroir-caisse et alla s'installer, à deux kilomètres plus loin. Elle ne se plaignait point de la façon dont marchait son commerce, au contraire. L'ordre d'évacuer est venu ; il a fallu s'embarquer. Elle n'est pas contente. Elle proteste.

— Si c'est pas malheureux, pour une bombe de plus ou de moins! Il en était tombé une sur ma bicoque qui avait démoli le toit. J'avais mis une bâche. Quand il tombait un obus, il n'y avait qu'à rapiécer la toile. On aurait bien pu me laisser là où j'étais.

*
* *

Mademoiselle de L... est demeurée dans une villa en avant de Reims jusqu'à l'heure où les troupes allemandes d'abord, puis les obus s'en sont emparés. Elle est grande, bien faite, très belle de visage, un air de mademoiselle de Maupin, dédaigneux, avec quelque chose d'ombrageux et souffrant. Elle mène avec elle deux grands lévriers d'Espagne qu'elle a sauvés ainsi que toute la collection de leurs colliers et manteaux. Son apparition nous surprit à la descente d'un train plein de malheureux en haillons, d'enfants dépeignés, de vieilles hagardes traînant

dans des lambeaux de rideaux leurs nippes salies par le voyage. Ses deux valises armoriées, au cuir clair, détonaient parmi l'amas de vieux paniers à champagne, des matelas roulés et de sacs à pommes de terre gonflés de linge. Elle avait l'apparence d'une écuyère romantique dans un exode picaresque de bohémiens espagnols. Je ne puis raconter quel drame singulier et quelle passion interrompue par la mort la faisait, du jour au lendemain, aussi pauvre que celles dont elle semblait la reine.

Comme toutes celles dont l'âme est haute, elle accueillait le destin d'un visage résolu. Sa seule préoccupation était pour les deux bêtes splendides qui lui faisaient escorte. On avait dû employer presque la force pour la décider à partir. Elle a été recueillie par une dame seule. Elle passe ses journées à promener ses lévriers, absente d'elle-même et perdue dans une sorte de songe amer et lointain.

*
* *

Romantiques, tous nos réfugiés le sont d'aspect, mais non point d'âmes. Les grands événements n'influent point autant qu'on le pourrait croire sur les caractères. Les conflits les plus tragiques de l'histoire, l'horreur des guerres et de menaces n'épouvantent pas autant qu'on le croirait les esprits simples. Il y a une sorte de résignation fataliste dans le peuple dont ni les écrivains ni les politiques ne tiennent pas assez compte. Je l'ai vu par les réfugiés, par les blessés. Ni leurs maisons brûlées, ni leur fortune perdue, ni la vie des tranchées, ni la mort des camarades, n'ont sensiblement modifié le caractère des uns et des autres. La bonté naturelle à la race, ces qualités de solidarité, de franchise, de dévouement, de gaieté qu'on croyait disparues, ont reparu à la surface. Cependant les hommes gardent leurs illusions, leurs manies, leurs préoccupations. Il ne faut pas les en blâmer, car le symbole de la patrie est fait du faisceau de tous ces attachements, de toutes ces habitudes locales, de tous ces patriotismes régionaux.

Les vignerons de la Marne disent tous les jours, avec fierté :

— Dans notre pays, c'est plus riche qu'ici !

Pour eux, leur pays, c'est le vignoble d'avant la guerre; la

terre de désolation créée par la violence des Allemands n'est pas leur pays. Après la victoire, leur pays renaîtra plus beau qu'avant.

Le sonneur de cloches de la cathédrale de Reims déplore certes les mutilations qu'a subies le chef-d'œuvre. Toutefois, il pense tout haut :

— Peut-être bien qu'on me fera maintenant la petite réparation que j'avais demandée, au printemps dernier.

Un mendiant qu'on a évacué comme les autres se décide à travailler.

— Ici, je ne saurais pas à quelle porte frapper.

Un autre malheureux, à qui nous avons procuré une ceinture herniaire, se console.

— Jamais, je n'aurais pu économiser assez pour me payer cette affaire-là.

***

M. H... a laissé sous les coups de l'ennemi un magasin de nouveautés bourré de marchandises. Il ne tient pas en place.

— Je voudrais être à Paris. Au ministère, j'irais tous les jours savoir des nouvelles. Peut-être que je saurais ce que devient ma maison.

***

M. R..., apiculteur, se lamente, comme Aristée, d'avoir perdu ses abeilles. Toutefois lorsqu'il se figure qu'elles ont bien pu coiffer de leurs essaims quelque Allemand trop gourmand, il se déride, tandis que son voisin M. H..., receveur buraliste à Montmédy, regrette ces *carmencitas* et ses *bocks*, fumés sans doute par les Boches.

***

M. Gen... est le modèle des comptables. Son patron, en voyage hors de France, ne put rentrer dans Lille. M. Gen..., lui, oublia ses propres vêtements et ce qui lui appartenait, mais se chargea de la comptabilité, de l'argent liquide, fit l'inven-

taire de tout ce qui restait à l'usine, en déposa un double à la mairie, puis se mit à la recherche de son patron. L'ayant découvert dans un petit château de l'arrondissement il accourut :

— Monsieur, voici la caisse et les livres.

— Mais vous n'avez pas pris vos appointements, depuis trois mois.

— Je ne savais pas si monsieur voulait ou pouvait me les conserver.

— Prenez-les, tant que durera la guerre.

— Alors, je vais dire que je n'ai pas besoin de l'allocation.

***

M. R..., de l'Université de Gand, s'est enfui, quelques jours avant la prise d'Anvers, avec sa femme et ses deux bébés. Il est arrivé ici avec un unique complet beige ; madame R... n'avait outre son costume, qu'un manteau de soie bordé de skungs. Elle et lui ignorent le sort de leurs ascendants.

— Par exemple, les enfants se portent à merveille. Plus tard ils se souviendront gaiement de la guerre.

Ce que M. R... constate pour ses enfants, on peut le dire de tous les enfants de réfugiés. Ils s'amusent beaucoup de tous ces voyages, de ces changements. Vingt fois, je les ai entendus se réjouir : « Les vacances sont longues, cette année !... »

Il y a beaucoup d'enfants parmi les réfugiés. Les enfants des États-Unis leur ont envoyé des jouets, des vêtements et des albums. J'ai distribué des arlequins, des pierrots et des peaux-rouges coloriés et dessinés sur cartons articulés par de jeunes écoliers de Chicago et de Philadelphie. L'un d'eux avait imaginé un soldat français embrochant dans le dos un Allemand et avait écrit à l'encre rouge sur le fusil du pioupiou : « Abat (*sic*) les boches. »

D'autres ont envoyé leurs albums d'images collées et de découpage ; presque tous ont ajouté un mot de bienvenue pour le petit Belge ou le petit Français qui recevrait ce cadeau. L'un d'eux s'était représenté sous les traits de Robinson Crusoé et il écrivait en anglais : « Je voudrais être Robinson,

le pauvre Crusoé, pour donner mon île aux petits Belges qu'on expatrie... »

Dans nos écoles, les petits réfugiés prennent vite de l'importance. Ils racontent ce qu'ils ont vu. On fait cercle autour d'eux. Le maître leur témoigne un peu plus de tendresse. Ils reviennent du front. Parfois on les appelle « les poilus ».

*
* *

Maintenant que les journées sont longues, les réfugiés d'un même village se réunissent, le soir, après la tâche faite. Ils lisent de vieux journaux de chez eux qu'ils ont retrouvés dans leurs malles. Ils se donnent des nouvelles de leurs compatriotes. Des gens qui ont vécu vingt ans dans le même village, sans se connaître, se lient brusquement d'amitié vive, se reconnaissent des sentiments et des façons de voir absolument identiques. Quand les barbares auront été chassés, quelle union il y aura, dans les bourgs nouveaux, entre ceux qui auront subi ensemble l'exil et l'incertitude des demains !

*
* *

Tous les réfugiés ne sont pas des exemples de sobriété ou d'endurance. Il est bien évident que le fait d'avoir été bombardé par les Allemands, puis évacué sur une zone de l'intérieur, ne saurait conférer à un individu des vertus qu'il n'avait pas. Les défauts s'exaspèrent, comme les qualités s'exaltent, dans le malheur. D'ailleurs, il convient de remarquer que les hommes qui n'ont pas été mobilisés sont ceux qui sont ou trop chétifs, ou infirmes, ou âgés. Ils forment la population masculine des convois de réfugiés. Il ne sied donc pas de s'étonner si l'on trouve parmi eux des grincheux, des récalcitrants et même des paresseux. Le contraire serait bien plus surprenant. Et je dois dire que sur plusieurs milliers de réfugiés, je n'ai pas eu plus d'une douzaine de « fortes têtes ».

Cependant, des conflits fréquents et inévitables surgissent entre les indigènes et les réfugiés, même lorsque les uns ou les autres sont le mieux intentionnés du monde.

Tout d'abord, la question du salaire. Les réfugiés du Nord,

de l'Aisne, de la Marne, des Ardennes, mineurs, mécaniciens, ouvriers d'usine, vignerons de la Champagne, arrivent, d'un pays où la paie est grosse, dans une province où l'ouvrier agricole gagne par jour, de 2 fr. 50 en été à 1 fr. 50 en hiver. Quand on leur offre de pareilles « journées » pour le travail des champs, ils se rebiffent, se prétendent « exploités », s'indignent de la rapacité et de l'avarice de leurs hôtes.

Récemment, un cultivateur de la Marne entre dans mon bureau :

— Monsieur le sous-préfet, nous voulons bien travailler, mais nous ne voulons pas être traités comme des esclaves.

— Que vous a-t-on fait?

— Quand nous avons soif, au lieu de nous donner du vin, le propriétaire nous dit : « Buvez au ruisseau ! » Nous ne sommes pas des chiens !

Je fais appeler le propriétaire. Il ne niait pas le propos.

— J'ai point d'vin. Je bouès ben au ruisseau, qu'ils peuvent y bouère comme moué...

Devant cette réponse, le réfugié fut désarmé.

— Je ne lui en veux plus, dit-il.

Et lorsque son employeur fut sorti :

— Eh ! bien, je préfère encore être réfugié et n'être pas d'ici. Boire au ruisseau ! Oh ! non, boire au ruisseau !...

Un cocher de Lille avait été embauché pour conduire les charrettes, dans un domaine. Il revint le lendemain.

— Monsieur le sous-préfet, c'est des bœufs qu'il faudrait mener !... Et ils sont énormes, ces animaux-là. Donnez-moi un cheval aussi difficile que vous voudrez, je m'en charge, mais des bœufs de cette taille-là, ça me fait peur. Des bêtes avec des cornes comme ça !...

J'ai un réfugié, de son métier « mineur de fond » à Lens, qui n'a jamais réussi à pouvoir arracher seulement des topinambours à la bêche.

— Qu'on me donne une mine, j'y descends et vous verrez si j'en fais des quintaux et des quintaux !... Ici, il n'y a pas de mine ! Oh ! là là !

Il me méprise d'administrer un pays où il n'y a pas une mine.

— Eh bien ! — lui ai-je dit, — vous vous trompez. Il y a des mines. Et je vous y ai trouvé du travail.

— Oh ! merci, monsieur, je suis bien content.

Hélas ! lui aussi est revenu, trois jours plus tard :

— C'est pas une mine, votre mine de fer. C'est une mine à ciel ouvert. C'est un travail de casseur de cailloux, là dedans. J'peux pas !...

Les certificats de cet homme sont excellents. Il est sobre, il est doux. Il souffre d'être inactif. Mais il n'est que mineur de fond et pas autre chose. Bon ouvrier dans sa mine, il devient inutile en plein air.

Presque tous les réfugiés que nous avons reçus appartiennent à des régions où le travail manuel est fortement spécialisé. Transplantés dans des départements de polyculture, où l'ouvrier agricole doit savoir s'occuper du cheptel, des grains, des légumes, de la vigne, des topinambours et du tabac, ils se trouvèrent inhabiles aux emplois que voulaient leur offrir les paysans.

Ils étaient des exilés : sans mauvaise volonté réelle, ils prenaient apparence de fainéants. Il faut bien avouer que quelques-uns l'étaient réellement.

Le camelot rémois se moquait de nous, qui nous disait :

— Je sais vendre les journaux du soir, vous pouvez m'essayer : je ne sais faire que cela, mais je le fais bien.

Un Belge de Courcelles, nommé G..., suppléait un boulanger mobilisé. Il travaillait fort régulièrement. Pour l'encourager, nous avions décidé, conformément aux circulaires ministérielles, de le laisser cumuler l'allocation due aux réfugiés avec son salaire de 4 francs par jour.

Il n'escomptait pas cette générosité de l'autorité.

Lorsqu'il reçut à la fois son salaire et l'allocation, il déclara :

— Du moment que j'ai de quoi vivre un mois, je préfère ne plus travailler.

Sa défection causait la disette du bourg. Le Conseil muni-

cipal le supplia de retourner au pétrin. Il fut flatté, mais inébranlable. On lui offrit un complet neuf. Il résista. Alors, je lui dis :

— Nous allons vous supprimer l'allocation.

— Si c'est comme ça, me dit-il, je retourne au four.

Il avait un ami, D..., celui-ci me dit :

— Nous avons versé notre sang pour sauver la France, nous ne verserons pas notre sueur pour l'engraisser.

Sa femme écoutait :

— Paresseux, tu n'as jamais versé ta sueur pour personne. Seulement, écoute-moi bien. Si tu ne veux pas travailler, moi je demande à aller ailleurs et tu ne me reverras plus.

Un troisième prétendait :

— Je n'ai pas demandé à être évacué de Péronne. Je gagnais là-bas 8 francs par jour. Vous devez me procurer une situation équivalente.

— Que faisiez-vous?

— Je raccommodais la porcelaine.

— Eh ! — lui dis-je, — vous aurez de l'emploi quand nous aurons chassé les Boches. Pour le moment, tenez-vous tranquille.

Sur six convois comprenant environ deux mille personnes, c'est tout ce que j'ai rencontré de résistances. C'est peu, du côté des réfugiés.

*
* *

Du côté de la population, j'aurais également quelques regrets à formuler.

Madame de X... est une femme du meilleur monde, animée des meilleures intentions. Son mari a été cité à l'ordre du jour. Elle a une manie : appeler des réfugiés chez elle. Elle en fait venir, aux frais de l'État[1], de tous les coins de France, leur promet la plus complète des hospitalités. Dès qu'ils sont arrivés chez elle, elle convoque le maire, le sous-préfet, fait admirer leur installation, communique une lettre aux journaux. Puis, au bout d'une semaine, ces réfugiés lui semblent

1. Ministère de l'Intérieur, chap. 52.

moins intéressants. Elle écrit pour en avoir d'autres et finalement, après des scènes regrettables, flanque à la porte ceux qu'elle a chez elle. Ils sont sales, ils sont malappris, ils n'ont pas de saines idées, etc...

Madame de X... ne se rend compte ni de sa responsabilité, ni de ses devoirs. Elle a souvent dépensé, en une semaine, plus qu'il n'aurait fallu pour faire vivre ces malheureux pendant un mois.

Parfois, également, les femmes des réfugiés ne peuvent parvenir à s'entendre avec leur hôtesse. La jalousie féminine se rit de la guerre et des catacylsmes. Lorsque la réfugiée est jeune et jolie, lorsque le fils de la maison qui va partir avec la classe 16 est encore là, le mari de la réfugiée, la mère du jeune homme, tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt les deux, redoutent des dangers, plus graves à leurs yeux que ceux qu'ils ont subis ou qu'ils vont affronter.

Des discussions d'ordre militaire éclatent parfois au foyer d'asile. La question du recrutement en Belgique les suscite souvent. Les réfugiés belges n'admettent pas qu'on dise que leur armée comprenait moins de deux cent mille hommes, ni qu'on ose mettre en doute qu'elle en comptera un million. Les paysans s'étonnent de voir de jeunes hommes, solides, bien bâtis, rester près de leurs femmes alors que les fils de France, du même âge, mariés ou non, sont au front. Ils ne comprennent ni la question du remplacement, ni la non-mobilisation des hommes mariés, en Belgique.

Cependant, le souvenir héroïque de Liège et d'Anvers, la gloire du roi Albert font taire les remarques sur ce sujet et lorsqu'il a fallu quêter pour « le petit drapeau belge » j'ai recueilli 8 500 francs dans un arrondissement de 50 000 habitants.

Parfois, l'hôte français est un pessimiste. *Or tous les réfugiés, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, belges ou français, sont optimistes. Je n'en ai pas rencontré un seul qui eut le moindre doute sur l'issue victorieuse de la guerre.* Ils ont perdu leur foyer, parfois le fruit de vingt ou de quarante ans de travail; ils ont vu leurs compatriotes fusillés, la maison en flammes; ils se lamentent sur leurs récoltes dévastées, leur bétail en fuite,

ils ne leur reste parfois de ce qui était leur fortune ou leur aisance que les vêtements qu'ils portent sur leur corps, que quelques pièces blanches dans la tirelire de la fillette; ils ne savent pas s'ils retrouveront demain la trace de leur propriété ; à cinquante ans, ils devront recommencer la lutte pour la vie. Les leurs, parents, amis, ont été dispersés dans l'ouragan qui déracine les peuples, ils ont tout perdu, soit ; ils ont gardé la foi dans le triomphe de notre armée.

Aussi, quand l'un d'eux entend un de ces égoïstes qui les reçoit à regret, qui pose au monsieur bien informé, au stratégiste consommé, prétendre que « les Allemands sont trop forts, trop bien retranchés, que nous ne passerons pas, etc... », on ne peut accuser le réfugié de manquer aux lois de l'hospitalité s'il s'indigne de façon véhémente. Comment, lui, qui a souffert, tire de ses souffrances mêmes une raison plus forte d'espérer, et l'autre, celui qui n'a rien connu de l'égorgement, du rapt, de l'agonie et de l'incendie, se permet de désespérer, de trouver que la guerre est trop longue, trop lente et que son couronnement est incertain !

Et dire qu'en général, le pessimiste est un monsieur pour lequel la guerre a été une source de bénéfices! Il a vendu aux commissions de ravitaillement son blé, son avoine, son bétail à des prix inconnus aux années les plus grasses, et il n'est pas content! et il essaierait de détruire dans le cœur des réfugiés la seule richesse qui leur permette encore de supporter le pain amer de la charité et l'installation de fortune : l'espérance, sœur de la victoire.

Ah ! pour ceux-là, nous aurions voulu des peines exemplaires. Hélas! nous ne pouvons les atteindre, car s'ils leur répondent souvent avec vivacité, leurs hôtes se refusent à les accuser publiquement.

Mettre en doute la victoire et la revanche devant un réfugié, est à mes yeux un acte aussi vil que de conseiller la trahison à un soldat.

*
* *

Quelle leçon donnent à ceux-là les femmes, les mères des mobilisés les plus humbles! Comme elles ont largement accueilli

dans leurs petites maisons, celles des réfugiées dont le mari, dont le frère ou le fils est au front, comme leur fils, comme leur mari ! La fraternité du sacrifice, la communauté de l'inquiétude a scellé, dès le premier jour, d'admirables amitiés de femmes. Il n'en est aucune qui, faisant un paquet pour son mari ou son fils, n'offre d'en envoyer un au mari, au fils de la réfugiée. On parle, on écrit de la réfugiée et de ses enfants, comme d'une personne de la famille. Elle-même se laisse aller à oublier la réalité.

— Vous viendrez nous voir, après la guerre, si les Allemands n'ont pas tout déménagé, on pourra vous donner la chambre d'amis. Il y a de grandes montagnes, chez nous. C'est très beau... Les gens sont de bonnes gens... Et puis, après la guerre tout sera encore mieux.

Et j'en ai entendu qui ajoutaient, sans peut-être comprendre le sens profond de leur confuse espérance :

— Tout sera plus juste...

Ah ! elles ne doutent pas celles-là, de la parole de Renan : « L'inexorable loi qui gouverne le monde fonde la justice avec « l'injustice, le progrès de la raison avec la barbarie... La « justice est en avant de nous et non pas en arrière [1]. »

Elles savent bien, ces gardiennes de la famille, ces créatrices de la race, que la violence, comme la mort, est une éternelle vaincue. Durant un seul jour, Xerxès a pu montrer à Athènes ses bivouacs prochains.

ERNEST GAUBERT

1. Renan. *L'Abbesse de Jouarre*, acte Ier, scène III.

CAMPS DE PRISONNIERS FRANÇAIS

Des milliers de prisonniers français vivent actuellement en Allemagne, parqués comme des troupeaux en des camps d'internement où règne la plus affreuse détresse. Le *Deuxième rapport officiel sur les atrocités allemandes* a décrit leur misère physiologique et leurs tortures morales. Insuffisamment nourris, parfois maltraités, ignorants du sort de leur pays, nos compatriotes connaissent une amère destinée. Les récits des prisonniers libérés serrent le cœur, et les trains de rapatriés laissent des souvenirs de visages hâves, de toux creuses, de regards égarés.

Mais voici que dans certains camps un miracle s'est produit.

Malgré la pauvreté, la mauvaise nourriture, les brutalités, la vermine, les prisonniers ne se sont pas laissés abattre. Ils ont su se créer une vie sociale d'une intensité extraordinaire. De leurs souffrances communes et de leur commune espérance est née une fraternelle union. Les enclos qui leur étaient affectés en terre étrangère sont devenus de véritables colonies françaises où revivent les qualités et les traditions de la race. Qu'ils fussent originaires des Flandres ou de Bretagne, de Provence ou de Lorraine, ils se sont tous senti une même âme, celle de la France. Par leurs concerts, leurs conférences, leurs sermons, par la publication de journaux, la fondation de mutualités et de caisses de secours, ils ont fait preuve de gaîté dans l'infortune, de courage dans l'adversité, de charité dans le dénuement. Il est profondément émouvant de constater par les correspondances qui nous arrivent, par les témoignages de ceux qui reviennent, qu'un idéal élevé anime les captifs et résiste à la nostalgique monotonie des jours qui passent.

Les documents que nous possédons sur la vie sociale dans les camps de prisonniers de guerre sont nécessairement incomplets. De certaines forteresses rien n'a filtré. Ici, un prisonnier fait de sa captivité un récit pittoresque ; là, des lettres ont été échangées entre certains camps et les œuvres de bienfaisance qui s'en occupaient. Des notes ont été

prises au cours de conversations intéressantes. Des journaux sont parvenus de façon clandestine. Ce que les circonstances nous ont fait connaître mérite d'être publié, car c'est un devoir de faire admirer aux Français restés sur le sol natal le peu que nous savons de l'héroïque endurance de ceux qui se trouvent en exil.

Et quel héroïsme, et quel dur exil! C'est de la force d'âme qu'il a fallu pour rire de la faim et plaisanter le barbare pain K. C'est une volonté inouïe que les prisonniers ont déployée pour jouir des plaisirs de société, malgré le froid glacial des tentes ; et enfin, c'est un inlassable amour qui a soutenu les prêtres, les médecins, les officiers dans la mission de relèvement social qu'ils se sont imposée auprès de leurs compagnons malheureux.

I

MUNSTER ET RASTADT

Les hasards d'une enquête, qui n'a pu d'ailleurs être méthodiquement menée, font que les documents abondent sur les dépôts II et III de Munster, en Westphalie. Les prisonniers y sont étroitement unis d'idées et de sentiments. Politesse, gaîté, douceur, tact, tels sont les caractères de la vie sociale assez complexe qui, spontanément, y est née du désir des riches d'améliorer le sort des pauvres.

Les pages qui suivent sont extraites d'une relation manuscrite du docteur X... intitulée : *Comment je fus traité en Allemagne, et ce que j'y ai vu du* 12 *novembre au* 12 *février.*

Le docteur X..., âgé de soixante-cinq ans, fut arrêté par les Allemands pendant qu'il visitait ses malades dans un village envahi d'un de nos départements du Nord. Il fut conduit en prison, sous l'inculpation d'espionnage. Au bout de dix jours, faute de preuves, on se contenta de l'envoyer à Munster en Westphalie, après lui avoir fait passer un examen de médecine pour vérifier s'il était vraiment docteur. A Munster, il passa dix jours en cellule; puis, deux soldats, baïonnette au canon, vinrent le chercher pour le conduire à deux ou trois kilomètres de la ville, au camp des Nouvelles-Casernes, où se trouvait un grand nombre de Français.

Une courte description des lieux servira de cadre à son récit. Le camp III, dit des Nouvelles-Casernes, est une vaste cour carrée, de neuf hectares environ. Trois haies de fil de fer électrisé, hautes de quatre mètres et séparées de deux mètres les unes des autres, l'entourent d'une ceinture infranchissable; plusieurs bâtiments y sont disséminés : à droite et à gauche de l'entrée se trouvent, d'une part, les locaux réservés aux adjudants, aux vaguemestres, aux civils, d'autre part,

l'hôpital ; en face, sont les lavoirs et les réduits au charbon. Tout à fait sur la gauche, après l'hôpital, se suivent les casernements, la chapelle, les ateliers, le pavillon des Anglais et les douches. A la porte du camp, en dehors des fils électriques, veillent la *Kommandantur* et les soldats responsables des prisonniers.

Voici en quels termes X... raconte son arrivée au camp :

... Le capitaine me conduisit dans un grand bâtiment à la porte duquel était écrit *Lazarett*, m'introduisit dans une vaste mansarde contenant un lit pour tout mobilier et m'y laissa en disant : « Voilà votre chambre. » Il faisait un froid de loup. J'y laisse mes bagages, mais je sors en protestant et, tout de suite, je suis entouré de soldats français qui me font descendre dans une chambre chaude et me font servir un bon bouillon.

Ils m'apprennent qu'ils sont les interprètes du camp. Bientôt arrive un aide-major français qui me dit s'appeler le docteur B... de Paris et être retenu à Munster pour soigner les prisonniers français malades et blessés. Il me conduit à sa chambre, me présente à ses camarades ; on cause autour d'un bon feu. Arrive midi. On me fait une place à la table commune où nous nous trouvons six, trois Anglais et trois Français.

Les trois Anglais étaient deux médecins militaires de profession qui avaient été faits prisonniers, comme leurs confrères français, avec l'ambulance où ils donnaient leurs soins ; le troisième était un jeune sous-lieutenant de l'armée, blessé à la cuisse depuis six semaines et dont la blessure était presque cicatrisée. Ces trois Anglais et le médecin français avaient leur lit dans la chambre où ils mangeaient. Il y avait en outre, un étudiant en médecine de Paris, infirmier de visite, fait prisonnier vers la même époque à Rethel, et enfin moi. Au bout de quelques jours, deux des Anglais furent envoyés dans un autre camp de prisonniers. On m'offrit un des deux lits, et l'autre à l'étudiant, et nous restâmes ensemble deux mois.

Le matin, j'allais aider le docteur B... dans sa consultation. Il s'y présentait chaque jour environ 150 malades, conduits par leurs sous-officiers qui d'avance avaient inscrit leur nom. Le camp contenait environ 3 800 soldats français, 100 soldats anglais et 200 prisonniers civils. Ils étaient répartis dans de

grands bâtiments où les maçons et les couvreurs avaient à peine fini, où ni les plafonneurs, ni les menuisiers n'avaient encore travaillé. Les murs intérieurs étaient en maçonnerie non rejointoyée, le plancher et les portes en bois brut non raboté; les fenêtres vitrées avaient été posées en hâte sans encadrement ni ajustement, mais il y avait de bons foyers, les cheminées tiraient bien ; on avait du charbon à discrétion et l'éclairage électrique. Les water-closets du lazaret étaient à effet d'eau et tout-à-l'égout, mais à peine achevés, mal fermés, mal nettoyés, et des cabinets autres que ceux du lazaret il vaut mieux ne pas en parler.

... Nous étions assez bien traités et assez bien nourris, *à nos frais*. Mais nous étions les privilégiés, les seuls considérés comme officiers, les seuls à qui on permettait de boire de la bière. Les autres prisonniers étaient plutôt insuffisamment nourris, surtout ceux qui n'avaient plus le sou et qui étaient très nombreux. Le matin, à la consultation, nous entendions bien des plaintes à ce sujet ; à l'un il manquait du savon, à l'autre des chaussettes, une chemise, du papier, un bandage herniaire. Les Allemands ne fournissaient rien de tout cela. Il fallait l'acheter, et, quand on n'avait plus d'argent, on se passait de tout.

Voici du reste la liste de ce qu'on vendait à la cantine du camp :

Papier à lettre, porte-monnaie, papier écolier, aiguilles, cartes postales, fil, crayons, épingles, canifs, chaussettes couteaux, chaussons, cahiers, sabots, cal pins, flanelles, savons, mouchoirs de poche, brosses diverses, mouchoirs de cou, peignes, petits fromages ronds de 10 pf., bretelles, bouts de saucissons de 20 pf., ceintures, tablettes de chocolat de 10 pf., chemises, pâtes de réglisse de 10 pf., tricots, pipes, tabac, gros gants.

Mon confrère et moi consternés de la détresse du plus grand nombre de nos compagnons de captivité, nous entreprîmes de faire notre possible pour la faire cesser, en grande partie parce qu'elle était une cause de démoralisation, de dépression et pouvait devenir un grand facteur de maladies épidémiques et endémiques. Mon confrère en parla d'abord au caporal P. L..., fils d'un ancien sénateur, dans le civil

directeur de banque. Il lui demanda d'étudier une organisation de prêts mutuels pour que ceux qui recevaient des fonds pussent en avancer à leurs camarades besogneux. Ils le faisaient déjà, mais discrètement, à leurs connaissances seulement. Ce n'était pas suffisant, car une foule de nécessiteux n'avaient pas d'amis riches ou n'osaient rien leur demander. Nous apprîmes du vaguemestre que sur 4 000 prisonniers du camp, environ 1 000 recevaient des nouvelles ou de l'argent de leurs familles, qu'on distribuait ainsi dans le camp 900 marks par jour. Nous sûmes encore que le général commandant le camp ne voulait pas donner à un soldat plus de un mark par jour, quelle que fût l'importance du mandat envoyé par la famille. La *Kommandantur* du camp tenait ainsi dans ses bureaux au moins 5 000 marks ; la chose du reste se faisait honnêtement; chacun savait l'importance de la somme qui lui appartenait, mais il n'en recevait que 10 marks tous les dix jours en échange d'un reçu. Tous ces renseignements nous firent comprendre qu'une partie des sommes retenues dans les bureaux pouvait être prêtée aux plus malheureux et P. L... nous apporta un projet de statuts qui nous parut bon. Nous en parlâmes à nos amis, particulièrement aux interprètes ; on composa un comité d'organisation ; en moins d'un mois, la société de prêts était créée avec l'assentiment du général, et la caisse contenant un peu plus de 1 500 marks allait commencer à fonctionner quand je suis parti le 27 janvier.

Dès que la création de « la Mutuelle » fut décidée, la lettre suivante fut adressée aux prisonniers en état de s'intéresser à l'initiative des philanthropes du camp.

CAISSE MUTUELLE

ASSOCIATION DES PRISONNIERS DU CAMP III, A MUNSTER

« Monsieur,

« Dans un but de solidarité, le comité dont les noms suivent, a décidé de créer une association mutuelle pour venir en aide aux camarades se trouvant momentanément dans l'impossibilité de recevoir des fonds de chez eux.

« Tous les prisonniers ayant des fonds ou ayant pu s'en

procurer ont déjà fait un grand effort pour alimenter la caisse de notre association.

« Le comité de direction fait appel à votre bienveillance pour contribuer à cette œuvre d'humanité qui soulagera bien des prisonniers et les aidera à mieux supporter leur captivité.

« Les fonds pourront être adressés à la caisse mutuelle des prisonniers du camp III de Munster (Westphalie). »

La lettre était signée du docteur D..., président du comité de direction, et des membres de ce comité : trois industriels, deux négociants, un médecin et un banquier parisiens, un notaire de Maubeuge, deux ingénieurs, un employé de banque à Valenciennes, et un professeur à l'Université catholique de Lille.

Les règlements de « la Mutuelle » furent minutieusement discutés par ce comité de gens compétents. Les formules courantes, en usage dans les statuts de sociétés analogues, furent élargies et adaptées aux singulières circonstances de la fondation de l'œuvre, qui, dès lors, constitua un étonnant exemple de charité rationnelle et de solidarité efficace. Voici les articles essentiels de ce règlement :

1. — Il est formé entre les prisonniers du camp III, à Munster, une association de prêts mutuels.

2. — Les fonds de la caisse de prêts mutuels seront fournis par les camarades du camp qui le pourront, dans la mesure de leurs moyens, ou par toutes autres avances ou dons.

3. — Les prêts seront consentis par petites sommes suivant le tableau ci-dessous sur lequel figure le montant du remboursement à effectuer pour chaque somme empruntée.

Ce tableau prévoyait des prêts de 16, 12, 8, 4 et 2 marks.

Aucun intérêt n'est attribué aux prêteurs ni demandé aux emprunteurs. Toutefois, il sera loisible aux emprunteurs de verser en sus du montant de leur remboursement une indemnité dont l'importance sera laissée à leur seule appréciation et qui servira à couvrir les frais de gestion de l'association.

Les camarades qui verseraient des sommes dans la caisse mutuelle pourront, lors de leur versement, indiquer, mais pour les trois quarts seulement du montant de ces sommes, le mode d'application desdites sommes aux catégories de prêts prévus par le tableau ci-dessus.

4. — Pour obtenir les emprunts, le demandeur remplira un bulletin de demande mis à sa disposition par « la Mutuelle » et le remettra au trésorier de l'association. Ce bulletin sera contresigné par deux camarades qui garantiront la solvabilité du demandeur et répondront du remboursement, au cas où il ne serait pas effectué par l'emprunteur. La même personne ne pourra donner cette garantie qu'à deux emprunteurs et à un seul si elle-même garante est débitrice envers la caisse mutuelle.

Il n'est consenti à la même personne qu'un prêt par mois. Chaque mois, il peut être consenti un nouveau prêt à cette même personne, mais bien entendu avec les garanties ci-dessus exigées.

Les camarades ayant versé des fonds dans la caisse mutuelle auront la faculté d'apostiller les demandes d'emprunteurs jusqu'à concurrence des trois quarts du montant de la somme qu'ils ont versée.

5. — La commission de répartition sera chargée d'examiner les demandes ; aucun prêt ne pourra être fait sans son consentement écrit. La commission proportionnera l'importance du prêt consenti à la solvabilité du demandeur et à ses besoins. La plus grande discrétion sera observée.

Des dispositions très précises prévoient les conditions de la liquidation de la société, — un an et trois mois après la libération des prisonniers.

« La Mutuelle » est administrée par un comité de direction, une commission de répartition et un comité de surveillance.

Les réunions générales des prêteurs approuvent ou désapprouvent les rapports présentés par les rapports des deux comirès.

Grâce à cette mutualité, il fut possible de parer aux besoins les plus urgents. Peu à peu, ses bienfaits s'étendirent ; le nombre des malheureux décrut, et une certaine aisance règna dans le camp. — Après avoir constaté les bons résultats obtenus, le docteur X... entame le chapitre curieux des distractions au camp. La vaillance et la bonne humeur de ses compagnons apparaissent comme une conquête sur la démoralisation qui, constamment, guette les prisonniers.

Si chaque prisonnier avait seulement quelques marks dans sa poche à renouveler tous les cinq, dix ou quinze jours suivant ses besoins, la vie au camp serait supportable. Il y en a qui auraient le *cafard* quand même, mais ils seraient moins nombreux. Ils se soutiennent et se réconfortent l'un l'autre, comme

de bons compagnons d'armes que les hasards de la guerre ont fait prisonniers et ensuite ils se procurent des distractions.

Un certain nombre d'entre eux, bons musiciens, s'étaient réunis et avaient formé une petite société chorale avec l'autorisation de la *Kommandantur*. Elle s'exerçait pendant la semaine et chantait à la chapelle le dimanche.

Au commencement de janvier, on créa une petite société de musique d'harmonie : six violons, deux altos, deux violoncelles et une contrebasse, deux clarinettes, deux flûtes, un piano ; on loua de la musique et on donna de petits concerts dans le lavoir, de temps en temps.

Nous autres médecins, on nous permit d'avoir un piano en location dans notre chambre, et le soir, de temps en temps, nous donnions des auditions très agréables. Nous invitions ce jour-là quelques amis et quelques graves blessés convalescents ; nous n'avions que six chaises, mais nos lits servaient de bancs.

La veille de Noël, il y eut même dans le camp une séance exceptionnelle à la chapelle. Le général invita les gradés à six heures et y prononça un petit discours en français, très bien tourné. Notre abbé lui répondit ; notre société chorale chanta un morceau assez gai ; une autre société chorale allemande composée de sept ou huit soldats qui gardaient le camp en chanta un autre plus grave, puis on se sépara.

Un concert fut donné le vendredi 29 janvier 1915 par la *Symphonie du camp III de Munster*. Le programme, joliment encadré d'un portique grec, au pied duquel une muse drapée tient une lyre, annonce, pour ce jour-là une partie de *la Veuve joyeuse*, un fragment de *Lakmé*, des danses hongroises, des airs du XVIIIe siècle et *la Princesse Dollar*. Visites charitables, auditions, discussions philanthropiques, concours de versions latines, telles étaient les occupations de ces « privilégiés ». Le 25 décembre réunit quelques amis autour d'une table qui leur parut somptueusement servie, car ils avaient pu se procurer en ville quelques victuailles.

Au dessert le docteur porta un toast chaleureux à l'Entente Cordiale, à cause des Anglais qui se trouvaient à sa table :

En appuyant légèrement ma main sur l'épaule de mon ami Egan, je lui dis que je ne parlais pas seulement de l'entente cordiale, entre les compagnons ici présents, mais sur-

tout de l'Entente Cordiale entre la France et l'Angleterre. Là-dessus, voilà le grand et le robuste Egan qui se lève et qui se met à nous dire avec émotion des phrases anglaises très élogieuses. Je comprends l'anglais, S... aussi. Mais je crois que nous étions les deux seuls de la table qui goûtions le discours d'Egan. Aussi, au bout de deux ou trois phrases, je priai notre gentleman d'arrêter un moment et je traduisis à mes convives ce qu'il avait dit. Mais notre brave Anglais entra dans de telles considérations sur la patience et la ténacité nécessaires à la victoire que je priai S... de traduire à ma place, ce qu'il fit beaucoup mieux que moi, à qui certains mots échappaient.

Le prisonnier S... dit ensuite un sonnet. Les deux premières strophes font allusion à l'insuffisance de l'ordinaire

Qui, minant sourdement les plus fermes entrailles,
Achèvent nos soldats échappés des batailles.

Mais, malgré la décourageante longueur de la captivité, une inébranlable espérance survit :

Ah ! qu'au printemps prochain notre douleur s'apaise,
Pour que, dans le réveil de la grandeur française,
Je compose un sonnet au rythme souverain,

En écoutant, captif à l'âme plus légère,
Ce grondement lointain sur la terre étrangère
De nos canons tonnant au bord du Rhin !

***

Quelques jours avant sa libération, le docteur X... fut transféré au camp II, dit du « Champ de courses », délimité, lui aussi, par des fils parcourus de courant à haute tension. Quatre constructions en bois, aux toitures de carton bitumé abritent 10 000 hommes environ. Dans chaque baraquement, les dortoirs, l'infirmerie, les chambres des sous-officiers et celles des médecins s'ouvrent sur une courette intérieure, au milieu de laquelle fonctionnent la cuisine et la buanderie. A l'extérieur de l'enceinte s'élèvent, en arc de cercle, l'hôpital, la cantine des Allemands, la *Kommandantur*, un café, et les dortoirs des geôliers.

Quoique les prisonniers y fussent bien plus nombreux qu'au camp III,

un seul médecin examinait les 300 à 400 malades qui se présentaient quotidiennement à la consultation. L'hôpital, très petit, ne comportait qu'une salle de malades et l'infirmerie ne possédait qu'une quinzaine de médicaments. Le docteur aussitôt fait la connaissance de son collègue et le décharge de la moitié de sa tâche :

Les malades sont amenés en deux files ; l'une se dirige vers mon confrère, l'autre vers moi. On met environ une minute à interroger le malade; après quoi, on dicte à un infirmier, assis à une table à côté, l'ordonnance, le genre de pansements, le nombre de jours de repos accordés, et on passe à un autre. Sept ou huit infirmiers sont là pour exécuter les prescriptions. La pharmacie n'est pas plus riche au camp II qu'au camp III. Il y a le choix entre une quinzaine de médicaments. Heureusement les principaux y sont. Mais le principal de tous, le plus recherché des malades est le nombre de jours de repos accordés, qui exemptent des corvées ou des promenades en rond dans la cour. Enfin, il faut aux médecins, à ce compte-là, deux heures et demie, à deux, pour voir les trois cents malades. Au bout de ce temps, pendant lequel on est debout, on ne se tient plus. Ouf ! qu'on s'asseoie ; on a bien mérité un verre de vin. Oui, mais on n'en a pas; alors on s'en passe et on va se coucher en attendant le dîner.

Les prisonniers du camp II se sont appliqués eux aussi à vaincre l'ennui par des réunions de toutes sortes. Musiciens, acteurs, conférenciers — tous amateurs de phrases bien dites et de plaisanteries joyeuses — mettent leur talent au profit des pauvres.

Le soir, à huit heures, un régal nous fut donné. Nous reçûmes une invitation à une soirée théâtrale dont le programme était d'abord des tours de force et de prestidigitation, par un beau garçon habillé en marin, et ensuite une conférence d'histoire sur *les Causes et les conséquences de la guerre de* 1870. Je ne manquai pas d'accepter et j'y ai passé une soirée charmante, surtout à entendre la leçon d'histoire, par un sergent d'infanterie, agrégé de l'Université. C'était assez délicat d'aller parler d'un pareil sujet au milieu d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne. M. P... s'en est acquitté merveilleusement ; je savais à peu près tout ce qu'il a dit, mais il l'a dit d'une manière judicieuse, claire, vraie, irréprochable, qui m'a ravi. Quand la conférence fut finie, j'attendis un peu pour le voir et le

complimenter. Je lui dis que j'avais cru entendre un chapitre de l'*Histoire de France* de M. Ernest Lavisse. Il me répondit :

— M. Ernest Lavisse a été mon maître.

— Ah ! lui fis-je, cela ne m'étonne pas. Eh bien ! l'élève vaut le maître.

Le dimanche 31, il y eut la messe et nous fûmes introduits au premier rang. L'abbé du camp fit une très belle allocution à ses camarades.

L'après-midi, à deux heures, matinée théâtrale dans un autre casernement. Elle commença par des morceaux de chant accompagnés de piano, par des monologues graves ou comiques et finit par deux pièces très amusantes : *le Train de* 8 *h.* 47 de Courteline et une parodie du *Cid* où il est question du *cidre* de Normandie et qui se passait à Yvetot. La salle était semblable à l'infirmerie et à la chapelle ; tout le monde était assis sur des bancs, mais, comme il n'y avait pas 2 500 places, à peine le quart, les soldats y étaient invités à tour de rôle. Les représentations étaient gratuites. On vendait seulement le programme 10 pfennigs au profit des plus malheureux. Dans le fond, on avait dressé une tribune dans laquelle prenaient place des sous-officiers allemands. Derrière notre banc, au premier rang, il y avait une série de prisonniers anglais qui ne comprenaient pas le français, mais qui paraissaient avoir tout de même bien du plaisir. Il y avait un théâtre dans chacun des casernements. Le vendredi, c'était au casernement I, le dimanche, au casernement III ; les deux scènes se ressemblaient ; il y avait un rideau fait avec des couvertures de lits, dans le fond des décors brossés par des professionnels prisonniers dans le camp et les acteurs étaient, j'en suis sûr, de vrais acteurs, connaissant bien leurs rôles et les jouant à merveille. Ils m'ont fait autant de plaisir que le professeur d'histoire.

L'*Union artistique* de Renn-Bahn [1] était complétée par une société philharmonique intitulée *Lyre d'exil*. La « Lyre d'exil » n'était pas aussi riche que l'association du camp III. Ne pouvant se procurer les instruments nécessaires, elle adressa cette curieuse lettre à une œuvre parisienne de secours aux prisonniers de guerre [2]. Espérons

1. Renn-Bahn : champ de course.

2. L'œuvre du « Vêtement du prisonnier de guerre ».

que les louanges qui y sont chantées des autorités allemandes sont justifiées, et qu'elles ne sont pas simplement un moyen pour faire parvenir plus sûrement la requête.

« Munster, 25 février 1915.

« ... Les prisonniers de guerre du camp de Renn-Bahn, près Munster, ont organisé une Symphonie pour dissiper l'ennui et distraire les longues heures de la captivité. La musique a été un véritable réconfort moral pour beaucoup d'entre nous et les autorités allemandes se sont montrées remplies de prévenances à notre égard. Le général commandant le camp nous a facilité la location de divers instruments et il ne cesse de témoigner à nos artistes son obligeance. Mais il nous manque certains instruments qui ne se trouvent pas chez les luthiers de Munster, et nous avons pensé à vous écrire, connaissant de longue date l'affectueuse et patriotique sympathie que vous ne cessez de prodiguer à nos soldats et aussi aux pauvres exilés qui soupirent après la patrie éloignée.

« Notre « Lyre d'exil » serait tout à fait heureuse si vous pouviez lui faire parvenir quelques instruments en usage dans les musiques régimentaires. Nous aurions bien besoin de :

Un piston en *si* bémol avec ton de *la*.

Une clarinette en *la* et quelques morceaux pour symphonie.

Un hautbois.

Une flûte.

« Vous excuserez la simplicité de notre demande, et nous espérons que vous serez en mesure de répondre à notre désir et de satisfaire notre vœu...

« *Signé* : Le président de la Symphonie : Jules F..., industriel à Tourcoing ; Georges P..., agrégé de l'Université ; le trésorier : Paul M..., industriel à Roubaix ; Georges N..., négociant au Havre ; Eugène D..., chef d'orchestre.

***

Les prisonniers civils furent peu à peu évacués des camps d'internement et rendus à la liberté. Le docteur X... partit de Munster en compagnie d'un jeune garçon de quinze ans, qui se trouvait dans la région, captif depuis le début de la guerre, et que les autorités allemandes lui confièrent.

Le lendemain lundi, 1er février, après vingt heures de voyage, nous arrivâmes à la gare de Rastadt, mon jeune compagnon et moi, escortés d'une sentinelle qui fit tout le voyage avec nous ; et voilà qu'après bien des allées et venues dans Rastadt, on nous introduit dans un grand bâtiment que je reconnais, dès le seuil, pour être encore une prison militaire. J'en étais consterné : comment ! encore quinze jours de cellule avant d'être libre? Mais c'est un présent des Grecs que ma liberté ! Dans l'antichambre, on nous dit qu'il faut attendre et on nous introduit dans une grande salle, à gauche, qui me paraît être un corps de garde. Nous y entrons sans nos sentinelles qui nous disent adieu, nous serrent la main et s'en vont. Nous nous y trouvons trois, une jeune dame, mon petit Parisien et moi. Au bout d'un quart d'heure, on vient nous dire : « Vous pouvez monter » et on nous introduit en effet dans des cellules tout à fait du même genre que celles de la prison de Munster par où j'ai fait connaissance avec l'Allemagne. Seulement, on avait mis deux lits dans ma cellule, un pour moi, un pour mon petit compagnon ; la dame était introduite dans la cellule voisine. A ma surprise et à ma joie, on ne ferma pas la porte sur nous, on la laissa ouverte, et en allant dans le couloir, — il était devenu noir et on allumait la lampe, — je vis la jeune dame qui était entrée avec nous; et, un peu plus loin, une autre dame avec un petit enfant d'un an et sa bonne logée dans la même cellule qu'elle. Ah ! cela va déjà mieux : c'est une prison, mais il y a du monde et on peut causer ! J'apprends d'abord par la jeune bonne qui peut avoir dix-huit ans, qu'elle est de Thionville; mais, malgré cela, elle ne savait pas un mot de français avant d'entrer au service de sa patronne, qui est de Briey. Il y a quinze mois qu'elle est à son service et elle parle déjà gentiment le français. Elle sera notre interprète auprès des soldats allemands qui nous gardent. Je la prie de me commander à dîner à l'hôtel ; alors j'avise la jeune dame seule qui était arrivée en même temps que nous ; je l'invite à dîner avec nous ; elle accepte avec plaisir. C'est une actrice, elle était en représentation à Lodz, en Pologne russe, quand cette ville a été prise par les Allemands. Elle a été faite prisonnière avec son mari, âgé de vingt-huit ans, qui était premier ténor, et a été tenue je ne sais plus combien de temps dans une prison

de femmes et séparée de son mari tout de suite ; à la fin, on est venu lui dire qu'on gardait son mari, mais qu'on la renverrait en Suisse, après quinze jours de citadelle à Rastadt.

J'avais invité cette dame simplement parce que c'était une Française que la guerre avait fait prisonnière comme moi, et qu'elle se trouvait à mes côtés dans la prison. J'ai été récompensé de ma galanterie par le plaisir de l'avoir à ma table. Nous étions trois isolés; chacun de nous, seul, eût été malheureux ; réunis à nous trois, nous faisions une famille ; aussi continuâmes-nous les jours suivants à manger ensemble. Dans l'intervalle nous fîmes connaissance d'autres personnes dans notre genre qu'on avait logées, comme nous, dans la prison militaire. Nous ne fûmes pas longtemps à former ensemble une petite colonie très unie et dont j'ai conservé le meilleur souvenir. Trois jours après notre entrée dans la prison militaire, on vint nous chercher tous ; nous étions neuf grandes personnes et deux enfants ; on nous conduisit dans la forteresse dans une grande salle où il y avait onze lits et on nous dit : « Voilà votre logement ». Nos six dames furent, dès l'abord, un peu ennuyées de se voir logées dans un casernement avec trois hommes ; mais elles en eurent vite pris leur parti, et désormais nous mangeâmes tous ensemble.

Allons maintenant faire un tour dans les casernes pour y voir nos compagnons de captivité. Là, c'était lamentable. Il y avait dans la casemate du vieux fort, où la lumière arrivait à peine, de la paille nue ou des paillasses par terre; et là, toute une population de gens abandonnés, sans aucun moyen de se nettoyer, des vieillards, des enfants, des femmes, des paroisses entières avec leur curé, entassés à côté les uns des autres sur ces paillasses. Et quels lieux d'aisances ! Horribles à voir ! Et quelle nourriture ! Un brouet innommable, avec un morceau de pain noir souvent dur comme du tourteau. Les jeunes gens surtout avaient faim ; aussitôt que l'un d'eux avait obtenu 10 pfennigs par charité, il allait à la cantine acheter du pain sec, de ce mauvais pain noir et il allait tout de suite le dévorer dans un coin. Un jour, j'avais été un peu plus apitoyé que d'habitude ; j'avais donné de la monnaie à plusieurs d'entre eux qui le dirent à leurs camarades. Mal m'en a pris. Bientôt la porte de notre chambre fut obsédée de pauvres

affamés qui ne voulaient pas la quitter. Je crus un moment qu'ils allaient entrer nous piller, les malheureux! Heureusement, le garçon de la cantine arriva et leur arrosa la tête à tous, en criant comme un possédé. Ils partirent sans même s'essuyer, bien consternés. Ah ! j'ai eu un aperçu de ce que doit être la famine. C'est encore plus terrible que la guerre.

Ce qui nous consolait, c'est que peu à peu la forteresse se vidait. Tous les matins, à six heures, il partait un convoi de 450 prisonniers ; on avait d'abord fait partir avec leurs curés les populations pauvres des villages détruits, puis on avait expédié les garçons les plus jeunes. Cela diminuait d'autant le nombre des affamés. Enfin, le 11 février après midi, on vint nous dire que nous partions le lendemain matin. Le 12, à six heures, on nous rangea tous quatre par quatre (nous étions en tête), dans l'allée qui suit le portail d'entrée et on fit l'appel. On nous dit que nous étions 484. Là-dessus, on ouvre la porte et en avant marche, les dames dans le rang ; c'était assez original. La colonne marcha ainsi jusqu'à la gare située à un kilomètre de là. A sept heures nous partîmes de Rastadt avec un soldat armé dans notre compartiment ; vers quatre heures seulement nous arrivâmes à Schaffhouse.

... Il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire dignement l'impression de soulagement que nous avons éprouvée en descendant sur les quais de Schaffhouse. Là, plus de soldats armés. Voilà des dames, des messieurs prévenants qui s'empressent autour de nous, parlant très bien le français et ne sachant que faire pour nous obliger. Ils nous demandent à voir nos bagages, les comptent et disent :

— Ne vous en inquiétez pas, vous les retrouverez là tantôt, quand vous reviendrez. Votre train part à dix heures, d'ici là vous êtes libres.

Et on nous donne une aimable dame de la Croix-Rouge pour nous guider dans Schaffhouse.

A peine avions-nous fini de dîner dans un hôtel en face la gare, — il était peut-être sept heures et demie —, que des messieurs entrent et nous proposent d'assister à une soirée donnée dans un café-concert en l'honneur des rapatriés. Ils ont même à la porte une très belle automobile où ces dames peuvent monter ; les messieurs viendront à pied avec eux.

Il y en a pour cinq minutes. Chemin faisant, le monsieur qui était avec moi me dit que le président du Comité de la Croix-Rouge de Schaffhouse, M. Moser, je crois, va faire une petite allocution de bienvenue à tous les rapatriés et me demande d'y répondre en quelques mots. J'accepte, un peu ahuri à l'idée de faire un impromptu, mais je croyais que c'était en petit comité. Pas du tout. Il m'apprend que les 450 jeunes gens de dix-sept ans revenus avec nous seront tous là ; arrivés à Schaffhouse, on les a conduits au lavabo, où on leur a donné tout ce qu'il faut pour se bien nettoyer, et des chemises, des vêtements neufs, puis un bon repas, où ils ont mangé à discrétion. C'est à ne pas y croire !

Nous arrivons dans la salle; c'est une très grande salle, avec une société philharmonique jouant sur la scène; elle est brillamment éclairée et archicomble. Il y a là 1 500 personnes et je reconnais mes jeunes gens de Rastadt, l'air radieux. Nous n'étions pas là depuis cinq minutes, lorsque voilà le président qui s'avance entre la scène et le public et qui fait son speech de bienvenue, très bien tourné. Et moi qui dois répondre ! Qu'est-ce que je vais bien dire? Je suis si heureux, si ému. J'ai à peine le temps de rassembler quelques idées pendant que la musique joue *la Marseillaise*. Ah bah ! tant pis, allons-y bravement :

« Comme doyen d'âge des prisonniers français rendus à la liberté depuis tout à l'heure, je remercie le président, le Comité de la Croix-Rouge et toute la population de Schaffhouse de la chaleureuse réception qu'ils nous font. J'en suis si ému que j'ai peine à m'exprimer. Qu'on m'excuse. Je remercie surtout pour mes pauvres petits compagnons de captivité que je vois là si heureux, et qui doivent être encore plus interdits que moi de tant de bonté. Je connaissais le peuple suisse par l'histoire ; je savais que c'est un peuple de gens braves, et qu'ils ont su défendre leur indépendance contre les tyrans allemands qui ont voulu les asservir. Mais la Suisse charitable, gracieuse, charmante, j'en fais aujourd'hui connaissance et je ne sais comment dire pour remercier de toutes ces attentions. Je crois que ce n'est pas seulement par humanité qu'on nous traite ainsi, dans la Suisse allemande, à la porte de l'Allemagne, mais pour montrer que vous sympathisez avec nous; vous

n'êtes pas seulement de bonnes gens, vous êtes des frères, et la République suisse est la sœur naturelle de la République française. »

Là-dessus on joue l'air national suisse.

A dix heures, notre train est parti dans la direction de Genève, où nous sommes arrivés au petit jour. Il a fallu faire déjeuner tout le monde, faire faire à chacun des rapatriés une fiche particulière, les reconduire en groupe à Annemasse, où on fit encore d'autres fiches, sans doute pour le contrôle des places de chemins de fer. Enfin nous étions en France, heureux de voir flotter notre drapeau, de saluer nos gendarmes, d'entrer dans nos bureaux de tabac. Nous étions chez nous.

Tels sont nos documents sur les camps de Munster et de Rastadt. Nous comptons en donner prochainement d'autres sur les camps de Stuttgart, Zossen, etc.

LOUISE WEISS

LE ROMANCIER

DES

« CINQ VILLES »

— ARNOLD BENNETT —

Ce siècle avait deux ans lorsque je fis la connaissance de M. Arnold Bennett. C'est sur le quai d'une gare, vers les confins de la forêt de Fontainebleau, que je l'aperçus pour la première fois. Un romancier anglais fort célèbre m'avait prévenu de cette visite en me décrivant M. Bennett comme *an energetic young writer*, et c'est muni de ce signalement quelque peu sommaire que je me rendis à la station pour y attendre le visiteur annoncé. M. Bennett eut la discrétion de ne pas me confier de quelle façon je lui avais été décrit, mais quoi qu'il en soit, nous nous reconnûmes et M. Bennett marcha à ma rencontre sans hésiter, car — trait caractéristique qu'il révéla dès cet abord — M. Bennett n'hésite jamais : le moindre de ses actes étant toujours précédé d'une décision irrévocable.

De même que plusieurs années auparavant, il avait renoncé au droit pour se lancer dans le journalisme, M. Bennett venait alors de quitter le journalisme pour « se consacrer exclusivement à la littérature ». De ces avatars, il ne faudrait pas inférer que M. Bennett soit un être ondoyant et divers. Le reproche d'inconstance est le dernier qu'on puisse lui faire. Sans doute, au début de sa vie, des circonstances peu propices l'obligèrent à suivre des chemins apparemment détournés ; mais M. Bennett sut toujours, au moment opportun, regagner la grand'-route qui menait au but : le succès. Ce but, qu'il s'était fixé

dès longtemps, il mit toute son habileté, toute sa persévérance, toute son énergie à l'atteindre, et il y parvint avec une rapidité bien méritée. A l'heure présente, M. Bennett jouit du succès qu'il a si opiniâtrement recherché, et nous verrons comment, par un constant labeur, il a obtenu d'abord des réussites successives et préparatoires.

Je ne voudrais pas avoir l'air de disséquer l'auteur, sous le prétexte de le présenter à des lecteurs qui auront un de ses meilleurs romans — et des mieux traduits — pour l'apprécier. Mais depuis notre première rencontre, nous nous sommes vus bien souvent, M. Bennett et moi, nous avons vécu en voisins, dans une constante intimité, au cours des longues années qu'il passa en France, et il ne m'est plus possible à présent de séparer l'homme et l'œuvre. Mon jugement en sera-t-il gêné? Je ne le crois pas : il ne pourrait qu'y gagner en clairvoyance, en même temps qu'il devra être plus hardi et plus circonspect à la fois.

***

M. Arnold Bennett est né le 27 mai 1867 dans le Staffordshire, à deux cents kilomètres environ de Londres, entre Birmingham et Manchester. Ce comté du Midland, qui fit partie de la Flavie Césarienne sous les Romains et du royaume de Mercie sous les Saxons, se partage de nos jours en deux régions, l'une agricole, l'autre industrielle. Celle-ci est connue sous l'appellation des « Cinq Villes », *the Five Towns*, et c'est à elle que se rattache particulièrement M. Bennett. Ces Cinq Villes sont en réalité... au nombre de six : Stoke, Hanley, Burslem, Longton, Fenton et Tunstall. Elles s'échelonnent dans la vallée de la rivière Trent, et ne forment plus à l'heure actuelle qu'une énorme agglomération autour de mines de fer et de houille, de forges et de hauts fourneaux, de manufactures de céramique et de poteries. Elles sont depuis quelques années réunies en une fédération administrative parfois désignée sous le nom de *The Potteries*, car c'est de là que provient la majeure part des porcelaines et des faïences dont font usage les Anglais chez eux et dans leurs colonies et Dominions. Dans cette contrée brumeuse et enfumée, qui serait à la fois Limoges et Longwy, M. Arnold Bennett passa son enfance et sa jeunesse ; là, il fit

l'apprentissage de la vie, il acquit ses idées et ses opinions premières sur les choses et sur les hommes. Le milieu n'a rien de particulièrement pittoresque, le paysage n'est en aucun sens attrayant, comme il est aisé de s'en rendre compte par les tableaux qu'en peint l'auteur lui-même. Cependant il en a pénétré l'âme avec une finesse et une sagacité si intuitives et si subtiles que l'on s'attache, avec une curiosité jamais lasse, à suivre avec lui les traits caractéristiques de cette ambiance grise et terne. Pas une belle construction architecturale, pas un monument ancien ne vient rompre, dans les Cinq Villes, cette banalité industrielle contre laquelle prêcha si éloquemment Ruskin. Les habitants sont à l'exacte ressemblance des façades : pas d'imagination, pas de préoccupations d'art : une soumission complète à la tyrannie des convenances, une tenace âpreté au gain, et un sens pratique allié à une religiosité bizarre qui prend parfois des formes de mysticisme.

Tel est le milieu dans lequel M. Arnold Bennett a grandi et s'est formé. En retour, il l'a fait sien. De Tunstall à Longton, tous les aspects de la multiple cité lui sont familiers. Sans doute faut-il admettre qu'il a une préférence pour Burslem et les rues montueuses de Hanley ; mais il s'aventure volontiers, par delà le canal de Caldon ou celui du Grand Trunk, jusqu'à Fenton et Lane End, et s'il connaît les moindres ruelles de Shelton et de Cobridge, il sait le nombre exact des fours rougeoyants d'Etruria où cuisent tant de gracieuses porcelaines, tant de si fines majoliques, et, par Stoke, en suivant le canal qui longe la Lyme, il ira revoir la Middle School de Newcastle, où il fit ses premières et ses seules études.

Tous ceux qu'il croise en route, hommes ou femmes, lui sont intimement connus, si divers soient-ils. Il n'ignore rien de leurs occupations, de leurs soucis, de leurs pensées, de leurs sentiments. Par une sorte de pénétration magique, derrière les façades noircies des maisons cossues ou des demeures sordides, il voit tous les détails de l'existence quotidienne des habitants, l'arrangement intérieur des pièces et du mobilier ; rien ne lui échappe de l'agencement des bureaux et des usines, ou de ce que contiennent les vitrines des humbles boutiques et des somptueux magasins. Au contact de ce peuple labo-

rieux, empressé à ses affaires, appliqué à augmenter ses gains, à administrer sagement sa fortune en se permettant un maximum raisonnable de bien-être, M. Arnold Bennett, étant de ceux sur qui s'exercent seulement les bonnes influences, a acquis ce sens profond des réalités qui l'amena à établir par avance le plan précis de sa vie et à le réaliser rigoureusement.

*
* *

A vingt-cinq ans, M. Bennett décida de quitter les Cinq Villes pour aller voir le monde. Plantant là les dossiers du solicitor dont il fréquentait assidûment l'étude, il arriva à Londres pour y tâter d'une profession nouvelle. Le journalisme lui avait paru un excellent acheminement vers les triomphes sur lesquels il comptait. Il ne s'attarda pas aux modestes besognes du débutant. *Age quod agis ;* M. Bennett, qui ne sera jamais en rien un amateur, prétend n'ignorer aucun des grands et des petits secrets qui permettent de faire bien et avec le plus grand profit le travail dont il se charge. Tout de suite, il découvrit les très simples procédés du métier journalistique, si bien que, disposant d'une intelligence avisée et d'un savoir-faire jamais en défaut, il ne tarda pas à occuper le fauteuil directorial d'une publication destinée à la clientèle féminine. Le résultat fut que, dans les premiers mois de 1898, il publiait un petit livre : *Journalism for Women*, sorte de manuel dans lequel il révélait en les codifiant les procédés et recettes du genre.

M. Bennett avait dès lors les yeux suffisamment tournés vers la France pour savoir qu'on y assure que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir. De ce côté, il n'avait plus rien à apprendre ni de gloire à espérer. Tout en remplissant consciencieusement ses fonctions de directeur, il se préparait à devenir un auteur. Ce n'est pas lui qui perdra du temps à tâtonner : il s'agit à présent d'une profession nouvelle qui exige des facultés heureuses et des dons spéciaux que l'ambitieux journaliste se flatte de posséder ; mais ce n'est pas tout : il est indispensable d'être expert dans les règles et les procédés techniques, d'être parfaitement informé sur les ressources pratiques du métier et sur les façons d'utiliser la production littéraire. Point n'est besoin d'être sorcier pour acquérir ces

connaissances, surtout quand on s'y applique ; aussi avant d'avoir produit aucun chef-d'œuvre, M. Bennett affirmait hardiment sa maîtrise future en publiant coup sur coup un *practical guide* intitulé *How to become an author* (Comment on devient auteur) et une sorte de confession autobiographique anonyme : *The Truth about an author* (La vérité sur un auteur), qui est d'une curieuse et courageuse sincérité.

En révélant les moyens de devenir auteur, M. Bennett se souciait moins de favoriser le recrutement de la profession des lettres que de se prouver à lui-même sa compétence pratique, et de la démontrer tant à ses concurrents qu'à tous ceux — éditeurs et directeurs de journaux et de revues — à qui il se proposait d'offrir sa prose contre espèces sonnantes. C'est une précaution qui n'est jamais vaine, et il est bien légitime que le plus haut salaire soit octroyé à l'ouvrier le plus habile. Ne serait-ce pas inepte de reprocher à M. Bennett de s'être équipé et préparé avec soin avant de se lancer dans la carrière qui lui réservait la fortune et la célébrité? Quel sot détracteur lui ferait grief d'avoir établi une méthode de travail d'où sont bannis l'imprévu et la fantaisie? La vie de M. Bennett est une merveille d'organisation : se conformant aux préceptes qu'il a établis dans le traité à l'*Art de vivre avec vingt-quatre heures par jour*, il règle minutieusement l'emploi de son temps, il équilibre sagement son labeur et son loisir, sa tâche intellectuelle alterne méthodiquement avec les nécessaires exercices physiques. Comment, sans cette stricte discipline, allègrement observée, aurait-il pu, en si peu d'années, accomplir son œuvre et mener à bien ses ambitions?

Bien qu'il ait été souvent la victime des caricaturistes, aucun d'eux n'a pensé à représenter M. Bennett en Napoléon. J'entends notre auteur s'esclaffer de son rire le plus joyeux : mais cette idée n'est pas si saugrenue qu'elle en a l'air. Sans doute le parallèle serait difficile à soutenir dans les détails, et nul n'y songe. Cette différence s'y oppose, que M. Bennett n'a pas eu et n'aura jamais de Waterloo, et je persiste à le voir sous l'aspect d'un Napoléon triomphant : le Napoléon des Cinq Villes. Toutes proportions gardées, la prodigieuse carrière du conquérant présente, à un siècle de distance, avec celle toute pacifique de l'écrivain, une relative concordance de dates.

L'un et l'autre connaissent la continuité du succès, font preuve d'une ferme volonté d'atteindre le but, d'une inlassable énergie dans l'emploi des moyens, d'une puissance disciplinée de travail et d'organisation, le même souci d'assurer sa victoire avant de combattre. En attendant qu'on lui érige une statue équestre devant l'hôtel de ville de Hanley, quel est le « Max » qui nous représentera le père de *Clayhanger* en Empereur des « Poteries » ? Jusqu'ici les Cinq Villes n'avaient que l'ordinaire et banale existence géographique : à M. Arnold Bennett revient la gloire de les avoir élevées à la prestigieuse existence littéraire.

*
* *

Le régionalisme devrait-il donc revendiquer M. Bennett comme un des siens? Oui, peut-être, s'il était Français. Mais l'Angleterre n'a pas la centralisation à outrance qui chez nous provoque de temps en temps les efforts qu'on essaie assez facticement de coordonner sous le nom de régionalisme.

Si on entend par régionalisme l'opinion que la province a d'elle-même, et par provincialisme l'opinion que la capitale a des provinces, M. Bennett échappe autant à l'un qu'à l'autre. D'ailleurs, l'Angleterre est le pays où ne s'acclimatent guère ces chimériques systèmes en *isme*, étiquettes commodes sur des flacons disparates, qui pullulent généralement en France dans le domaine littéraire, sans parler des domaines politique, philosophique et autres. En somme, il serait facile de répartir la plupart des écrivains d'outre-Manche entre les diverses provinces nationales. Walter Scott, les sœurs Brontë, Dickens lui-même, et, de nos jours, Thomas Hardy ou Sir James M. Barrie, parmi tant d'autres, ne pourraient-ils passer pour des régionalistes? Cependant, nul en Angleterre ne voudrait les considérer comme tels, et, tout comme eux, M. Arnold Bennett se dérobe à ce classement arbitraire. Car les Anglais, qui, dès le XIIIe siècle, établirent la suprématie des « Communes » sur l'autorité féodale et royale, qui, un siècle et demi avant nous, décapitèrent leur roi, qui pratiquent une religion de libre examen, ont été dans d'excellentes conditions pour unifier leurs caractères généraux. De quelque comté qu'il

vienne, l'Anglais est formé sur le même patron, ses opinions et ses goûts sont constitués d'après les mêmes enseignements, son intelligence et sa sensibilité sont façonnées par la même culture et la même éducation : seules des idiosyncrasies perçues par un œil exercé le distinguent de son congénère. Les habitants du Staffordshire sont aussi essentiellement Anglais que le cockney de Londres, et c'est pourquoi M. Bennett a trouvé des lecteurs innombrables non seulement dans le Royaume-Uni et l'Empire colonial britannique, mais aussi d'un bout à l'autre des États-Unis. Ces lecteurs, assurément, appartiennent à des catégories bien diverses : celui qui se délectera aux péripéties du *Grand Babylon Hotel* ou aux mystères de *Hugo* n'éprouvera pas le même ravissement à lire *The Old Wives'Tale* ou *Anna of the Five Towns* ; par contre, celui qui goûtera *Clayhanger* ou le *Matador of the Five Towns* prendra peu d'agrément à *Teresa of Watling Strett* ou aux *Gates of Wrath*. L'auteur ne l'ignore pas et il range lui-même ses ouvrages d'imagination sous deux désignations : *Novels* et *Fantasias* [1]. Les *fantasias* correspondent à ce que nous appelons « roman-feuilleton » ; ce sont, pour l'auteur, des exercices où il fait preuve d'une adresse et d'une dextérité étonnantes. J'ai dit que M. Bennett avait un juste dédain pour le rôle d'amateur : il prend tout au sérieux. S'il écrit, ce n'est pas pour garder sa prose dans des cartons. Il a étudié les moyens pratiques par lesquels on devient auteur : or, selon lui, l'auteur

1. Il convient peut-être d'énumérer les œuvres de M. Bennett d'après la liste qu'il en a dressée lui-même. — Novels : *A Man from the North, Anna or the Five Towns, Leonora, A great Man, Sacred and Profane Love, Whom God hath joined, Buried alive, The Old Wives'Tale, The Glimpse, Helen with the High Hand, Clayhanger, Hilda Lessways, The Card, The Regent, The Price of Love.* — Fantasias : *The Grand Babylon Hotel, The Gates of Wrath, Teresa of Watling Street, The Loot of Cities, Hugo, The Ghost, The City of Pleasure.* — Short Stories : *Tales of the Five Towns, The Grim Smile of the Five Towns, The Matador of the Five Towns and other Stories.* — Belles-Lettres : *Journalism for Women, Fame and Fiction, How to become an Author, The Truth about an Author, The reasonable Life, How to live on Twenty-Four Hours a Day, The Human Machine, Literary Taste, The Feast of St-Friend.* — Drama : *Polite Farces, Cupid and Common Sense, What the Public Wants, The Honeymoon, Milestones, The Great Adventure.* — En outre, il a écrit en collaboration avec M. Eden Phillpotts, deux récits : *The Sinews of War, A Romance* et *The Statue, A Romance,* qui peuvent se ranger dans la catégorie des « fantasias ». Cette liste, pour chaque division, est établie d'après l'ordre chronologique de publication.

a pour fonction de céder de la « copie » en échange d'un paiement nettement déterminé, car l'écrivain ne vit pas de compliments, et l'ouvrier quel qu'il soit est digne de son salaire. Mais encore s'agit-il de savoir quelle est la demande en cours sur le marché. En ces derniers vingt ans, il y avait toujours place, dans les périodiques populaires, pour le roman policier. M. Bennett se fit fort de fournir l'article demandé et ce qu'il produisit en ce genre ne le cède en rien aux plus baroques inventions de Sir Arthur Conan Doyle, renouvelées de nos Gaboriau et de nos Ponson du Terrail, dont M. Bennett n'ignore pas les plus prolixes extravagances. En quelques années, il fabriqua une dizaine de ces histoires généreusement rétribuées, qu'on dénomme *pot-boilers*, en argot de métier, pour cette raison qu'ils procurent à ceux qui les perpètrent de quoi « faire bouillir la marmite ». J'imagine que l'auteur ne tient pas autrement à cette partie spéciale de sa production' car il a cessé d'en faire figurer les titres dans la liste de ses œuvres donnée par les annuaires, non pas qu'il en ait honte ou regret, puisque c'est grâce au succès du *Grand Babylon Hotel* et des autres improvisations de ce genre qu'il eut le loisir d'écrire tranquillement, sans soucis pécuniaires, *Anna of the Five Towns*, *Leonora*, et une douzaine d'autres volumes qui permettent de compter M. Bennett au premier rang des romanciers anglais contemporains.

*
* *

La série des *novels* supporterait des divisions plus subtiles. *A Great Man*, *Sacred and Profane Love*, *Buried Alive*, *The Glimpse* ne rentrent pas strictement dans la catégorie des « romans des Cinq Villes », qui pourraient à leur tour être séparés en deux groupes. De toute évidence, *The Card*, *The Regent*, *Helen with the High Hand* sont d'un ton très différent de celui qui caractérise *The Old Wives'Tale*, *Clayhanger* ou *Hilda Lessways* qui leur sont contemporains, ou même d'*Anna* ou de *Leonora* qui les précèdent d'une dizaine d'années. Mais nous nous contenterons d'indiquer ces différences sans pousser plus loin une démarcation qui risquerait de devenir arbitraire, puisque aussi bien l'auteur se dispense de l'établir. Considérons

dans leur ensemble ces *novels* et essayons de déterminer leurs caractéristiques communes, de dégager le point de vue du romancier et son attitude à l'égard de la vie.

*
* *

M. Bennett se sépare des romanciers anglais du XIXe siècle par ce qu'on pourrait appeler son impartialité scientifique. A la belle période de l'époque victorienne, l'esthétisme de Ruskin et l'idéalisme de Carlyle influent sur l'interprétation qui préoccupe les maîtres du roman ; un intérêt central domine la composition de l'œuvre et donne un sens à l'ensemble ; les matériaux sont disposés, choisis, retenus ou éliminés, subissent une mise en œuvre artistique selon qu'ils contribuent à l'aboutissement nécessaire d'une conclusion morale. M. Bennett a recours à une méthode tout autre. Le sentimental et le romanesque, qui sont la marque de l'ère victorienne, font place à une représentation véridique et exacte de la vie. Plus même qu'aucun de ses contemporains, il s'est affranchi du didactisme. Son œuvre ne s'embarrasse d'aucun problème éthique, d'aucune critique de la société ; il n'y discute aucune thèse, il n'y soutient aucun paradoxe, il n'y démontre aucune théorie, il ne l'alourdit pas de digressions philosophiques ni de sermons réformateurs. Sa saine raison lui évite les engouements et les entraînements dangereux de l'enthousiasme et du fanatisme. Aucune trace de romantisme, chez lui. Il ne voit pas la vie comme uniquement constituée de quelques vastes figures, de quelques actions valeureuses, de quelques circonstances dramatiques, de quelques sentiments excessifs. Il entend la représenter sous la multiplicité de ses menus incidents, avec l'enchevêtrement des mobiles, la complexité infinie des causes qui agissent dans le monde matériel et moral. Nulle part ne s'appliquent aussi bien les vers de Juvénal :

> *Quicquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,*
> *Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.*

M. Bennett marque nettement l'affranchissement de toutes les croyances avec lesquelles n'avait pas su rompre la génération précédente, trop sentimentale encore pour se débar-

rasser d'un coup des idées auxquelles s'était cramponnée sa devancière. Cette lutte tragique par laquelle ce qui sera l'avenir cherche obstinément à briser les liens de ce qui fut le passé, M. Edmund Gosse en a tracé un tableau inoubliable dans *Père et Fils*, cette magistrale étude de deux tempéraments. A son tour, M. Bennett l'a objectivée en une fresque plus étendue, dans ce récit qu'on pourrait, par analogie, appeler *Clayhanger et fils*. Chaque génération prend fatalement vis-à-vis de son aînée une attitude de résistance inconciliable, quand ce n'est pas d'hostilité. Les idées et les mœurs d'hier qui, à leur heure, se sont estimées supérieures à celles d'avant-hier, sont incapables d'admettre que les conditions de la vie d'aujourd'hui exigent une adaptation, et c'est cet éternel antagonisme qui servira aussi de thème à l'auteur pour sa pièce de théâtre : *Milestones*. Ce constant effort est pour M. Arnold Bennett une évolution morale ; dans cette inéluctable indiscipline, il se refuse à voir un désordre ou une révolution, ou encore moins ce signe de décadence que prétendent y discerner les romanciers russes, pour qui cependant il professe une admiration très grande.

Les romans de notre auteur sont délivrés des habituelles conventions du genre. Dans les histoires qu'il narre, les choses arrivent, mais il ne les fait pas arriver. Comme il se propose de dépeindre des hommes et des femmes en contact réel avec la vie moderne, il lui faut les suivre dans tout leur développement. Il se plaît à prendre ses personnages vers l'âge malléable de l'adolescence et à les mener jusqu'à l'âge mûr où se cristallisent les habitudes de penser et de sentir, voire jusqu'à la vieillesse. D'où il s'ensuit que certains de ses romans sont extrêmement longs et qu'il a été contraint même de franchir les limites du volume unique et de se risquer à la trilogie. Une autre conséquence en résulte : c'est qu'il ne lui est pas possible d'échafauder des intrigues dans le sens ordinaire qu'on donne à ce mot, et d'ailleurs il ne saurait y penser, puisque son but est de représenter le spectacle de la vie dans sa plus intense réalité, de faire vivre les personnages dans leur atmosphère et dans leur cadre habituels.

Comment M. Bennett arrive-t-il à ce réalisme parfait et si

remarquablement impersonnel? Sans coups de théâtre, sans péripéties turbulentes, sans aventures insolites, il réussit à donner l'impression de la vie quotidienne, avec son mouvement incessant, ses accalmies, ses grouillements, ses soubresauts, ses épisodes, ses coïncidences, ses catastrophes ou ses bonheurs, ses joies ou ses désespoirs, à quoi nul ne prend garde même quand ils torturent ou qu'ils ravissent de pauvres humains qui sont à eux-mêmes leur propre univers. A chaque fait, à chaque circonstance, M. Bennett octroie des proportions exactes et il obtient pour l'ensemble un équilibre parfait. Ses personnages sont des êtres moraux, de ceux que l'on coudoie tous les jours et qu'on estime pour leurs qualités moyennes, des gens qui mènent pendant de longues années monotones des existences rétrécies et laborieuses, où s'enchevêtrent des aventures banales, des incidents ordinaires, des ambitions médiocres. Selon l'expression biblique, ces êtres « accomplissent leur temps ici-bas » ; l'auteur ne nous permet pas d'oublier un instant qu'ils naissent, vivent et meurent exactement comme l'ont fait ceux qui les ont précédés et comme le feront ceux qui les suivent, et ils s'acquittent plus ou moins consciemment de cette tâche pendant que le temps poursuit sa course implacable, en transformant par d'imperceptibles touches le cadre où les hommes s'agitent.

Les personnages de M. Bennett sont profondément individuels : ils sont « des types » à l'encontre de ce que l'on entend par ce terme quand on lui fait désigner des êtres d'exception, à la sensibilité exacerbée, et au génie éblouissant, des tempéraments prodigieux comme se complaisent à en imaginer certains soi-disant romanciers, faisant grimacer le modèle aperçu dans le miroir devant lequel ils se rengorgent. Aux hommes et aux femmes dont M. Bennett peuple ses livres suffit l'absorbante et difficile affaire de vivre. Il se contente de les comprendre, de les manœuvrer, de les dépeindre minutieusement, sans les flatter ni les enlaidir, sans les louer ni les blâmer. Chacun d'eux est campé dans une ressemblance physique et morale parfaite ; il est étroitement rattaché, comme le faisait Balzac, à sa maison, à sa profession, à sa ville, à sa nation. Quels que soient leur âge ou leur condition sociale, ils sont inséparables de leur ambiance, de cette atmosphère si particulière

des Cinq Villes, de ce milieu si dur, rébarbatif, suranné et arriéré un peu ; ils s'harmonisent exactement avec le mouvement, avec l'activité d'une agglomération bouillonnante où cherchent à se fondre, comme dans un énorme creuset, tant de poussées et de tendances collectives, d'ambitions et de rivalités personnelles. Avec une étonnante sûreté de main, M. Bennett conduit à travers cet apparent chaos le tissu ténu de la vie de ses héros ; il enchevêtre les incidents de ces existences le moins variées dans le plus habituel des milieux. On refuse généralement à de tels personnages, s'évertuant sur une telle scène, l'honneur de figurer aux pages des romans ; mais M. Bennett a été mieux avisé, et il ne peut que s'en louer. Il y a là pour lui une source inépuisable où alimenter son humour, sa gaîté sarcastique, la drôlerie de son observation, — où faire usage de son esprit comique, où trouver la note qui donne le ton du réel à cette comédie humaine. Tout à coup, un détail qu'on n'apercevait plus, tant il est devenu banal, est indiqué comme par un clin d'œil à peine narquois qui le met inopinément dans un relief extraordinaire, et toute la page est frémissante de vie. C'est le *grim smile* des Cinq Villes, grâce auquel on discerne la massive continuité de l'existence humaine. On tombe d'accord avec l'auteur : oui, certes, c'est cela qui arrive tous les jours autour de nous, sans que nos yeux aveuglés par l'habitude le perçoivent. Bien mieux, rien d'autre ne saurait arriver, tant chaque détail paraît inévitable, fatal, nécessaire, et l'ensemble en acquiert des proportions formidables, parce qu'enfin nous voyons — dans ce qu'elle a d'intelligible, d'immense, d'absorbant et d'écrasant — la vie ordinaire des gens ordinaires dans un milieu ordinaire. Décidément, M. Arnold Bennett a annexé à la littérature une province dont elle s'enrichit précieusement.

HENRY-D. DAVRAY

LES CONDITIONS

D'UNE

INTERVENTION ROUMAINE

Après l'Italie, la Roumanie est le pays dont la neutralité dans le conflit actuel a le plus intrigué l'opinion. Nous sommes assez bien renseignés sur nos voisins latins, leur passé, leurs aspirations nous sont connus ; l'état de l'opinion publique en Italie nous a été exposé jour par jour. La Roumanie apparaît bien lointaine et les bruits qui nous arrivent de Bucarest sont singulièrement affaiblis et imprécis. Des manifestations, au cours desquelles ont été prononcées des paroles un peu imprudentes, ont contribué à dérouter l'opinion. Après avoir cru à une intervention immédiate qui semblait commandée par l'intérêt autant que par les sentiments, on est arrivé à y voir une chimère. Il est temps de regarder de plus près et de reconnaître exactement la situation de la Roumanie. Nous avons intérêt à savoir ce qu'elle vaut, ce qu'elle veut, ce qu'on est en droit d'attendre d'elle, le rôle qu'elle peut jouer dans le conflit actuel et dans l'avenir.

I

La première erreur que l'on peut commettre sur la Roumanie est de ne pas estimer sa force à sa juste valeur. Erreur excusable, car elle a été celle des Roumains eux-mêmes,

jusqu'à la guerre balkanique. Après le traité de Bucarest on a eu pour la première fois l'impression que la Roumanie osait lever les yeux et pouvait regarder du côté de la Transylvanie. Son attention a eu beau être habilement détournée vers les Balkans, quelque chose était changé ; le pays avait pris conscience de sa force. On peut affirmer qu'il faudrait abandonner tout espoir d'une intervention s'il en était autrement.

Comparée aux puissances de l'Europe centrale, la Roumanie est sans doute peu de chose ; pourtant elle représente le plus fort de tous les États formés au XIXe siècle par le démembrement de la Turquie d'Europe. Avant le traité de Bucarest, elle était, avec ses 131 000 kilomètres carrés plus étendue que la Grèce et la Serbie réunies, plus grande d'un tiers que la Bulgarie ; sa population, 7 250 000 habitants, égalait celle de la Grèce et de la Bulgarie, dépassait celle de la Serbie et de la Grèce. Son commerce atteignant un milliard était plus considérable que celui de ses trois voisins balkaniques ensemble, représentant 140 francs par tête, contre 62 pour la Serbie, 69 pour la Bulgarie et 92 pour la Grèce. Son réseau de voies ferrées dépassait par sa longueur (3 755 km.) ceux de deux quelconques de ses voisins. On compte en Roumanie une école pour 13 000 habitants, alors qu'il y en a une pour 22 000 en Serbie, une pour 18 000 en Bulgarie. Le nombre des étudiants de la seule Université de Bucarest dépassait celui des trois universités ou écoles supérieures de Sofia, Belgrade et Athènes réunies. Enfin la puissance militaire de la Roumanie, en rapport avec le chiffre de sa population, pouvait être égale à celle de deux de ses voisins, représentant une armée de 500 000 soldats, ou plus de 650 000 hommes exercés.

Le traité de Bucarest a sans doute à peu près doublé l'étendue de la Grèce et de la Serbie, augmenté même d'un quart la Bulgarie, tandis que la Roumanie n'y a pas gagné 10 000 kilomètres carrés ; mais l'acquisition de territoires sortant des mains des Turcs ne peut représenter, avant de longues années de paix et d'organisation, un accroissement de puissance économique. La Roumanie garde l'avance prise grâce à des efforts méthodiques et persévérants. Il faut, pour comprendre

toute la valeur des chiffres cités, avoir suivi ces progrès, accomplis dans le calme et dont on parlait trop peu chez nous, alors que les pages réservées à la correspondance étrangère dans les journaux les plus sérieux étaient remplies de notes sur les crises de politique intérieure et les changements de ministère à Sofia, Belgrade ou Athènes.

On les mesure plus facilement aux changements des grandes villes. Bucarest avec ses 300 000 habitants, ses édifices publics monumentaux, ses magasins luxueux, ses boulevards et ses rues aux maisons élevées, offre une image qui rend presque invraisemblables les descriptions datant seulement de cinquante ans. J'y ai vu encore disparaître près de la Dimbovitza des terrains vagues où dormaient les « Oltean » entre leurs paniers de légumes et j'y ai rencontré des Français qui avaient connu la « Calea victoriei » pavée de grosses poutres sur lesquelles roulaient avec fracas les voitures des boyards en faisant gicler la boue.

De l'ancienne « raia » de Braila, citadelle turque du Danube, les derniers souvenirs ont disparu. Une ville à l'américaine avec grandes avenues rayonnantes est née autour du port, où l'on entend parler grec, allemand, anglais et même français...

Les changements des campagnes sont moins apparents. Le voyageur qui parcourt rapidement le pays voit toujours aux gares les mêmes costumes paysans originaux, les mêmes bergers coiffés du bonnet de fourrure, avec le manteau de peau de mouton sur l'épaule, les mêmes tabliers brodés de couleurs éclatantes et aperçoit toujours les mêmes petites maisons au grand toit pointu, aux fenêtres étroites s'égrenant au bord des champs de maïs. Que dirait-il pourtant s'il relisait les descriptions des voyageurs de la première moitié du XIXe siècle, peignant la misère véritablement affreuse du paysan? On rencontre encore quelques vieux qui hochent la tête en parlant du « temps des Turcs ».

Je me vois, il y a moins de vingt ans, arrivant dans un petit village perdu des montagnes de Mehedintzi, cherchant la maison du maire pour y trouver un gîte à défaut d'auberge et réduit à confectionner moi-même mon thé sous les yeux de mon hôte qui déclarait n'avoir jamais rien vu de pareil. Je me

revois plus récemment entrant un dimanche après-midi dans un village voisin, étonné de la foule des paysans qui se pressaient autour d'une maison d'apparence modeste et apprenant que c'était le jour où l'on accueille à la mairie les dépôts des cultivateurs économes.

En fait, il a été distribué aux paysans de 1864 à 1906, 1 370 000 hectares de terres. Depuis 1890 les banques populaires se sont multipliées, atteignant le chiffre de 1 755, avec un capital de 61 millions et 510 000 membres dont 463 000 laboureurs.

L'accroissement rapide de la population, fait normal dans tout pays qui échappe à une longue période de misère, persiste encore soixante ans après l'indépendance, montrant que les progrès matériels continuent. L'excédent annuel des naissances a atteint 100 000. La population a augmenté de 90 p. 100 depuis 1850. Le commerce lui-même a doublé dans les vingt dernières années. En dix ans, le nombre des illettrés a baissé de 20 p. 100.

Sans doute, des progrès analogues ont été réalisés dans tous les États balkaniques voisins ; mais les chiffres prouvent qu'ils n'ont nulle part abouti à une situation aussi avantageuse. Avec ses 7 millions d'habitants, son commerce de un milliard, son armée de 650 000 hommes, la Roumanie représente une force qui peut jouer un rôle dans le conflit actuel. De quel côté s'oriente naturellement cette force?

II

Les sympathies pour la France sont toujours vivantes en Roumanie. Toute la société cultivée parle français ; on compte trois grands journaux français à Bucarest. Prendre l'air de Paris au moins une fois l'an est pour bon nombre de familles roumaines une sorte de nécessité vitale. Ce sont là des traditions qui remontent à plus d'un siècle, aux précepteurs français appelés par les boyards du temps des phana-

riotes, aux premiers littérateurs roumains éblouis par la découverte de la latinité de leur langue et séduits par la parenté de leur race avec le peuple le plus raffiné de l'Europe. Le regretté P. Eliade a pu dire que l'histoire de l'influence française en Roumanie se confond avec celle de l'esprit public. C'est en marquer à la fois la portée et les limites. Au lendemain du traité de Paris et de l'union des principautés danubiennes favorisée par Napoléon III, elle pouvait avoir une signification politique et donner lieu en 1870 à des manifestations qui rendaient difficiles les débuts du prince Charles de Hohenzollern. Depuis le traité de Berlin, où la France amoindrie n'a pu soutenir les revendications roumaines, elle est redevenue purement intellectuelle.

Encore faut-il compter, même sur ce terrain, avec le prestige de la culture allemande, considérée comme représentant l'ordre et la force. Lorsqu'on a suivi de près les progrès matériels réalisés, surtout dans les trente dernières années, en Roumanie, on est obligé de reconnaître qu'ils sont dus à des efforts méthodiques inspirés par un idéal différent de celui qu'on croyait être le nôtre. C'est là un fait indépendant même de l'influence personnelle du roi Charles. Les esprits les plus sérieux et les plus indépendants avaient le sentiment de la nécessité de réagir contre les traditions d'anarchie et d'insouciance, héritage du temps des Turcs et des phanariotes, contre l'esprit même de la race, plus portée au rêve et à la parole qu'à l'action et à l'effort persévérant. Confondre l'ordre avec la discipline, la liberté avec la licence, ne connaître de la France que le Paris élégant, est une erreur qui n'est pas spéciale aux Roumains. Elle explique que, malgré des sympathies toujours vivantes pour la France, il y ait à Bucarest un parti germanophile, qui, même actuellement, défend encore ses positions.

Sa force est venue surtout des sentiments des Roumains pour la Russie. A ce sujet, il y a unanimité presque complète. Voici à peu près ce que répondait tout Roumain cultivé à qui s'étonnait de la défiance manifestée vis-à-vis de la puissance à laquelle tous les États balkaniques doivent d'avoir échappé au joug turc : « Que serions-nous devenus sans la Russie?... Sans doute les choses auraient été moins vite, mais certaine-

ment sans opération chirurgicale. Le mot n'est pas trop fort. Pendant soixante ans nous avons été l'enjeu des guerres par lesquelles la Russie ébranlait l'édifice turc. Les principautés danubiennes, Moldavie et Valachie, pillées en temps de paix par les hospodars phanariotes, étaient ravagées à chaque guerre aussi bien par les armées russes que par les soldats turcs.

« A chaque traité elles étaient rendues à la Porte, qui promettait quelques améliorations ; mais déjà en 1812 les Russes retenaient la Bessarabie, peuplée en grande majorité de Roumains. Nous la perdions définitivement au congrès de Berlin, au moment même où les principautés, réunies dans la main ferme de Charles Ier, avaient conquis sur le champ de bataille de Plevna leur indépendance complète, aidé la Russie à triompher des Turcs et à fonder la Bulgarie. Que pèsent à côté de cela les réformes accomplies pendant l'occupation russe de 1828 à 1834 et le fameux « règlement organique » de Kisselef? La période décisive pour la formation de la Roumanie a été celle où les principautés danubiennes ont échappé à la tutelle russe à la suite de la guerre de Crimée, se sont essayées sous le contrôle des puissances signataires du traité de Paris, à une vie politique indépendante, ont renoncé au système de l'élection des princes, source de troubles politiques incessants, et se sont unies en un seul État sous un chef héréditaire. La dernière intervention russe nous a permis de briser la faible lien nous rattachant encore à la Turquie, mais elles nous a définitivement enlevé la Bessarabie et nous a de plus brouillés avec le nouvel État bulgare, en nous forçant à lui prendre la Dobroudcha à titre de compensation. »

Nous touchons ici au point le plus délicat dans la situation politique de la Roumanie.

Isolée par les marécages immenses du bas Danube, sans défenses du côté de la Bulgarie, où l'on pouvait s'attendre à une attaque brusquée, la Dobroudcha, avec ses steppes à peine peuplées de quelques tribus tartares ou bulgares, est devenue pour la Roumanie une colonie d'autant plus chère qu'on la sentait menacée et qu'on avait dépensé sans compter pour sa mise en valeur. Un flot d'émigrants purement roumains s'y est déversé, tel que la population a augmenté de 250 p. 100,

en même temps que l'étendue des terres cultivées et le chiffre du bétail étaient quadruplés. Une voie ferrée franchissant le Danube et ses marécages sur un pont monumental relie Bucarest à Constantza, pourvu de tout l'outillage d'un grand port moderne. Le traité de Bucarest en donnant à la Roumanie la frontière stratégique qu'elle avait toujours réclamée dans la Dobroudcha méridionale n'a fait qu'aigrir les rapports avec le voisin lésé. Les meilleurs amis de la Roumanie ont regretté de la voir se détourner des Karpates et de la Transylvanie, où est son avenir, et s'engager du côté des Balkans, dans une position délicate vis-à-vis de voisins dont l'hostilité pouvait un jour paralyser son action.

En fait, on peut affirmer que le frein bulgare a plus fait que tout pour arrêter pendant longtemps l'initiative roumaine dans le conflit actuel.

III

La situation économique de la Roumanie mérite de retenir l'attention autant que sa situation politique, si l'on veut comprendre son attitude. On y trouve des raisons puissantes qui sembleraient devoir la faire incliner de notre côté, mais aussi des circonstances qui expliquent ses hésitations.

Le sol de la Roumanie ne contient que des quantités insignifiantes de houille et de lignite ; le pétrole en est la seule richesse minérale. Le pays reste essentiellement agricole, malgré des lois habilement combinées pour favoriser l'industrie. Le caractère des échanges est celui des pays neufs. Les dernières statistiques nous montrent encore les exportations supérieures de un tiers aux importations ; celles-ci partagées entre les métaux et machines (35 p. 100) et les textiles et vêtements (34 p. 100) ; celles-là formées presque entièrement par les céréales (74 p. 100) auxquelles s'ajoutent les bois et le pétrole (4 et 6 p. 100).

Le commerce de la Roumanie et toute sa prospérité économique dépendent donc de la moisson, particulièrement du blé.

Les fluctuations sont grandes, l'abaissement des importations suivant généralement à une année d'intervalle celui des exportations. Plusieurs années de mauvaises récoltes aboutissent à une crise. On a vu le cas contraire; les budgets, enflés par les plus-values de plusieurs bonnes années successives, finissant par s'effondrer au premier fléchissement. Il semble donc plus important de connaître les clients de la Roumanie que ses fournisseurs.

Son client principal est l'Angleterre. Soit directement par Londres, soit indirectement par Anvers elle absorbe la moitié des exportations, les trois quarts des céréales. Les chiffres varient suivant l'importance des récoltes en Roumanie même et en Hongrie. Les minoteries de Budapest en effet peuvent avoir besoin du blé roumain pour nourrir le stock qu'elles écoulent en Autriche et payer plus cher que Londres même. Le blé roumain entre aussi en grande quantité en Italie, d'où il est dirigé en partie vers la Suisse, et en Hollande (par Rotterdam), d'où il gagne directement l'Allemagne. Le pétrole va surtout en France, en Angleterre et en Belgique.

Les fournisseurs les plus importants de la Roumanie ne sont pas les mêmes que ses clients. L'Allemagne vient en tête, ses importations ayant doublé dans les dix dernières années; elle fournit surtout le fer et les machines. L'Autriche vient ensuite, dépassant l'Angleterre elle-même pour le fer et les textiles. La France ne fournit pas le cinquième de ce qui vient d'Allemagne, ce sont surtout des soieries et des vêtements.

Ainsi l'Allemagne livre à la Roumanie cinq fois plus, l'Autriche deux fois plus qu'elles ne lui demandent. Pour la France et l'Angleterre c'est le contraire. En un mot la Roumanie assiste à une lutte entre ses clients et ses fournisseurs. Situation délicate. Il semble que l'intérêt doive la rapprocher de ses clients. Mais il faut compter avec les liens que les fournisseurs ont su habilement nouer pour soutenir leurs affaires. La finance allemande est solidement établie à Bucarest avec trois banques alors qu'il n'existe qu'une banque anglaise et pas une française. Depuis dix ans surtout on a assisté à une véritable invasion de commerçants et de commis voyageurs allemands ou autrichiens. Si le français reste la langue des salons, l'allemand est devenu

celle des magasins. On comprend que l'organisation d'une propagande germanophile ait été singulièrement facilitée par ces circonstances.

Le commerce de la Roumanie se fait surtout avec des pays assez lointains. Il est à peu près nul avec la Bulgarie, la Serbie et même la Russie. C'est par voie d'eau, par le Danube et surtout par la mer, qu'il s'achemine. Des ports du Danube, Braila, Galatzi, Sulina, et du port maritime de Constantza partent les céréales, le bois et le pétrole. Le pavillon anglais y abrite le quart du tonnage. La Roumanie a commencé à se créer elle-même une marine marchande comprenant près de 600 bateaux avec un tonnage de 200 000 tonnes. Elle assure des relations rapides avec Constantinople par des vapeurs en liaison avec les grands express transcontinentaux, a des lignes de navigation desservant toute la Méditerranne orientale, Grèce, Asie Mineure, Syrie et Égypte, et une ligne de Braila à Rotterdam.

On devine l'intérêt de la Roumanie à la question des détroits. La fermeture des Dardanelles par la Turquie a été pour son commerce un coup très rude. Le sort futur de Constantinople ne saurait lui être indifférent. Si l'on se rappelle les sentiments nourris par la plupart des Roumains pour la Russie, on comprendra mieux l'impression produite par les premiers coups de canon tirés sur Seddul Bahr et Koum Kalé. Le parti germanophile a pu exploiter un événement dont le résultat immédiat était sans doute de débloquer la Roumanie, mais la mettait complètement dans la main de la Russie, au cas où celle-ci resterait seule maîtresse des détroits.

Vieilles rancunes et défiance de la Russie, crainte de l'hostilité bulgare qui pouvait obliger à faire front de deux côtés à la fois, liens économiques avec les puissances de l'Europe centrale, prestige de l'Allemagne capable de contrebalancer des sympathies vivaces pour la France, tels sont en résumé les sentiments et les intérêts qui ont pu longtemps agir comme un frein retenant la Roumanie sur la pente où elle semble devoir être nécessairement entraînée. De jour en jour on a vu cependant ce frein se relâcher. L'intervention roumaine est certaine, car elle est commandée, plus encore que celle de l'Italie, par l'intérêt. Aucun des pays neutres n'a une situation ethnique

qui promette des gains plus certains d'un remaniement de la carte européenne. Les espérances qu'elle fait naître sont même si vastes qu'elles provoquent comme un éblouissement et ont pu contribuer à désorienter l'opinion. Comment un classement doit se faire et s'est déjà réellement établi dans les revendications roumaines, c'est le dernier point qu'il importe d'éclaircir.

IV

La race roumaine est très largement répandue au delà des frontières de la Roumanie actuelle, soit en groupes compacts, soit en îlots disséminés jusqu'à des milliers de kilomètres. Cette extension est parfaitement connue à Bucarest, où des relations de famille, des échanges de population qui durent encore la rappellent à tous. Les manuels scolaires en avertissent les enfants. Des savants ont étudié les groupes les plus infimes. On signale des pâtres roumains en Istrie, en Galicie et jusqu'en Moravie. Mais les seules tribus importantes sont celles qu'on trouve sous les noms de Pomaks, Vlaques, Koutzo-Valaques ou Aromunes dans toute la péninsule balkanique, de la Bulgarie à la Grèce centrale ; pâtres transhumant en général, qui fréquentent les montagnes, Rhodope, Olympe, Vitosh, Pinde, mais sont capables de se fixer dans les villes comme artisans ou commerçants.

Ces roumains balkaniques, dont le total n'atteint probablement pas un million et qui ne forment nulle part une masse compacte, ont suffi à détourner pendant longtemps l'attention de la Roumanie d'un irrédentisme plus proche et la sollicitude du gouvernement roumain, entretenue par les émigrés assez nombreux dans les professions libérales à Bucarest, a été l'occasion de difficultés allant presque jusqu'au conflit avec la Grèce et la Bulgarie.

En Macédoine, les Roumains luttant pour l'autonomie scolaire et religieuse, sans velléités d'indépendance politique, étaient prêts à s'entendre avec les Turcs et considérés comme

des traîtres par les comitadjis bulgares. J'ai été témoin à Bucarest même de l'assasinat du professeur Mihaileanu, Roumain de Macédoine tué par un jeune émissaire de l'organisation macédonienne. L'indignation soulevée a contribué singulièrement à envenimer les rapports avec la Bulgarie.

De petits groupes roumains plus rapprochés n'ont jamais éveillé les mêmes difficultés. On en trouve tout du long du Danube en Bulgarie, comme il existe des Bulgares sur la rive roumaine. La grande boucle du Danube au voisinage des Portes de fer enveloppe en Serbie un pays de plateaux sauvages, en partie calcaires, coupés de ravins étroits, criblés de cavernes. J'y ai visité des villages où l'on parlait un roumain très pur, en compagnie d'un géologue bucarestois très patriote ; il ne m'a pas semblé que les propos, un peu imprudents peut-être, de mon compagnon éveillassent le moindre écho. Aucune pression n'est évidemment exercée par les Serbes sur les Roumains de la Craina; on ne prévoit pas de difficultés de ce côté.

La Bessarabie est un terrain plus brûlant. Les Roumains y sont encore au nombre de un million. Ils ont toujours formé la majorité de la population. Mais ils sont loin d'être les seuls occupants. Toute la Bessarabie méridionale est, comme l'était autrefois la Dobroudcha, un pays bulgare et turc, où les Russes gagnent de jour en jour. Au nord les Ruthènes et les Juifs polonais tiennent la première place. La masse roumaine est centrée à la hauteur de Jassy ; elle s'égrène vers l'est en dépassant le Dniestr. En dehors des questions d'opportunité politique, qui commencent à être comprises à Bucarest, il y a peut-être d'autres raisons pour estimer que la Bessarabie n'est pas actuellement un point d'intérêt vital pour la Roumanie.

La Bucovine, province autrichienne depuis 1775, a, comme la Bessarabie, fait longtemps partie des principautés danubiennes. Elle est particulièrement chère aux Roumains pour ses souvenirs artistiques, la richesse de son folklore, ses costumes populaires originaux. D'après les statistiques autrichiennes, les Roumains n'y forment pas la majorité, mais ils sont massés au sud-ouest, précisément au point où le territoire moldave est échancré, en sorte qu'une simple rectifica-

tion de frontière rendrait à la Roumanie 200 000 paysans roumains profondément différents des Ruthènes qui dominent au nord-est.

C'est en Hongrie que les Roumains sont de beaucoup le plus nombreux, près de trois millions d'après les statistiques hongroises elles-mêmes, dont 1 472 000 en Transylvanie, représentant 55 p. 100 de la population; 592 000 dans le Banat au sud du Maros, soit 37 p. 100; 634 000 au nord du Maros, dans ce que les Roumains appellent la Crishiana, soit 50 p. 100; et 210 000 dans les montagnes du Marmaros, soit 28 p. 100. Sauf dans le Marmaros, ils forment partout la majorité absolue, même en Transylvanie où les éléments non roumains se divisent entre les Hongrois (34 p. 100) et les Allemands (9 p. 100) ; même dans le Banat, où les Serbes et les Allemands sont plus nombreux que les Hongrois (25 et 19 p. 100, contre 13 p. 100).

Mais il y a plus. Les divisions politiques ne permettent pas de reconnaître l'homogénéité de la masse roumaine, qui s'étend des Portes de fer aux sources de la Tisza, entre la plaine de la Tisza et du Danube, purement hongroise, et le bassin de Transylvanie où la population est très mélangée. Il y a là un bloc roumain absolument compact, à peine entamé par quelques îlots hongrois.

Chose curieuse, ce pays où se trouve le groupe roumain le plus important n'a jamais depuis le moyen âge été politiquement uni aux principautés danubiennes. La Transylvanie rattachée pendant longtemps à l'Autriche, a gardé jusqu'aux dernières années une attitude de loyalisme dynastique, qui n'excluait pas la revendication d'une certaine autonomie. Les villes étant peu nombreuses, occupées en majorité par les Allemands et les Hongrois, la grande masse paysanne pouvait rester assez indifférente à l'existence d'une Roumanie libre. De l'autre côté des Karpates, on n'osait caresser l'espoir chimérique d'arracher à une grande puissance européenne un territoire presque équivalent à la Roumanie actuelle elle-même ; on détournait les yeux, avec un sentiment de gêne. Il a fallu la maladresse obstinée de la politique hongroise pour exaspérer chez le paysan roumain de Transylvanie le sentiment national et pour faire envisager ouvertement des deux côtés des Karpates la possibilité d'effacer la frontière.

Depuis l'établissement du dualisme, les pays roumains de Hongrie ont particulièrement souffert des efforts systématiques de magyarisation. Tirant parti de la bigarrure ethnique de la Transylvanie intérieure et du Banat, on a réussi à découper si habilement les circonscriptions électorales que les Roumains y sont à peu près partout en minorité. La pression administrative a fait le reste et les Roumains n'ont jamais eu plus de deux ou trois députés à Budapest. Les écoles multipliées, avec le hongrois comme seule langue, dans les pays mêlés, ont été négligées dans les pays purement roumains, le plus souvent montagneux et pauvres. Une surveillance sévère a été exercée partout sur les moindres manifestations. Les condamnations pour articles de journaux, discours politiques, port de cocarde roumaine, les interventions brutales de la gendarmerie au moment des élections, ont eu leur écho à Bucarest, où elles ont contribué à éveiller et à entretenir le sentiment que les frères d'outre mont étaient soumis à un régime d'oppression voisin de la terreur. On cite des cas d'interventions sanglantes sans provocation apparente, des noces dispersées à coups de fusil à cause de rubans aux couleurs roumaines, de véritables massacres à la suite d'incidents analogues à ceux de Saverne. Les Hongrois ont tout fait pour créer, s'il n'existait pas, un irrédentisme roumain en Transylvanie.

Un Roumain de Bucarest traversant la Transylvanie au moment de la mobilisation m'a raconté que les paysans l'arrêtaient pour lui demander : « Eh bien, qu'est-ce que vous faites de nous? » Un député roumain de Transylvanie est venu à ce moment à Bucarest ; un mot aurait suffi, assure-t-on, pour déchaîner la révolte. Il est des Roumains qui ne pardonnent pas à leur gouvernement d'avoir, en conseillant le calme, fait le jeu des puissances de mensonge. N'a-t-on pas su persuader aux paysans embarqués dans les trains militaires qu'ils allaient au secours de la Roumanie foulée une fois de plus par les armées russes ? C'est en chantant le chant national, en arborant cette cocarde qui les faisait emprisonner ou fusiller quelques mois auparavant, qu'ils sont partis pour les champs de bataille de Galicie, où on les a mis partout en première ligne et où ils ont été fauchés par milliers. La vérité s'est fait jour depuis et on assure qu'un régime de terreur sanglante règne en Tran-

sylvanie. A Bucarest personne ne songe sans angoisse à la situation des frères d'au delà des Karpates. Elle a fait oublier facilement les Roumains de Macédoine et rend même sourd aux insinuations des germanophiles qui rappellent toujours insidieusement la Bessarabie.

V

En portant leurs revendications sur les provinces roumaines de l'empire austro-hongrois, les Roumains n'ont pas seulement l'avantage de se tourner vers le gain le plus important et le plus facilement réalisable dans les circonstances actuelles ; ils peuvent se vanter de réclamer les territoires les plus foncièrement roumains par leur passé historique, ceux où leur race s'est le plus obstinément maintenue et où par conséquent ils ont le plus de chance de réaliser sans effort l'unité nationale, malgré la présence de quelques éléments étrangers.

Nous touchons ici à une question ethnique singulièrement débattue entre les historiens et que la géographie physique peut éclairer, au profit de la géographie politique.

Les premiers historiens transylvains ont proclamé la latinité de la race roumaine, héritière directe des Daces romanisés et ce sentiment a pénétré si profondément dans le peuple qu'un paysan est parti à pied pour aller à Rome voir le berceau de sa race. Cependant les philogues reconnaissent que la langue roumaine est aussi riche en racines slaves qu'en vocables latins. Roessler soutient que les colons romains ont dû se retirer au sud du Danube avec les légions d'Aurélien en 270 et que la race roumaine n'a pu se former que dans les Balkans, d'où elle a gagné les Karpates à la fin du moyen âge. Cette théorie est naturellement adoptée par les Hongrois, à qui elle permet de se considérer comme les premiers occupants en Transylvanie. Des savants roumains ont eux-mêmes mis en lumière les origines slaves du droit populaire roumain et d'une grande partie du folklore.

Et pourtant on ne peut échapper à l'impression qu'il y a

vraiment quelque chose de latin dans le tempérament national roumain : enthousiasme facile, goût de la parole, ardeur et élan plus spontanés, mais moins tenaces que chez le Germain et le Slave. On ne peut courir les campagnes sans être frappé des différences entre les plaines du Danube où les types indiquent un mélange ethnique effacé par la communauté de langue, et les montagnes où l'on trouve, surtout du côté du Banat, les hautes tailles, les faces larges aux traits réguliers ayant sous le bonnet de fourrure et le lourd *cojoc* jeté sur les épaules quelque chose de la noblesse antique.

Un coup d'œil sur une carte de la Roumanie actuelle montre qu'elle est formée par un amphithéâtre de hautes montagnes, un glacis de collines, un tapis de plaines s'étendant jusqu'au Danube. Ne jugez pas les montagnes sur les paysages riants qui s'offrent au voyageur arrivant par Predeal et passant en revue la vallée de la Prahova avec Sinaia et son cortège de riches villages. De longs mois passés à courir leurs vallées et leurs sommets monte un parfum de sauvage solitude, l'image de vastes horizons forestiers où la hêtraie moutonne à perte de vue sur les versants des vallées profondes. Presque aucun village au-dessus de 7 à 800 mètres. Mais, en été, la vie pastorale anime les *plaiuri*, crêtes arrondies et hauts plateaux dépassant la zone forestière, d'où les transhumants descendent l'hiver vers les plaines.

Les collines, mouvementées et encore assez boisées, fourmillent de villages. C'est là que la population est le plus dense, particulièrement au pied des montagnes, là qu'on trouve le plus d'aisance chez le paysan, là que la petite propriété est le plus répandue, là que sont les souvenirs anciens d'art, là que la vie économique est la plus souple et la plus riche, les fluctuations des récoltes les moins sensibles.

Les plaines ont déjà quelque chose des steppes russes. Balayées de vents violents, avec des rivières réduites à l'état d'oued en été et des lacs salés, elles sont relativement très peu peuplées. Certaines parties, comme le Baragan, étaient encore au milieu du XIXe siècle, un véritable désert où la seule trace de vie était la poussière soulevée au loin par le galop d'un troupeau de buffles, la hutte de terre du tzigane ou du pâtre transhumant. Leur peuplement se poursuit sous nos yeux

par la fondation de villages aux rues régulièrement tracées en damier, où s'établissent les *Mocani* transylvains et les paysans des collines de Munténie.

Je vois dans ces conditions géographiques une indication précieuse. C'est toujours aux abords de la montagne que les Roumains ont été le plus nombreux, le plus prospères ; c'est de là qu'ils sont descendus pour peupler les plaines, qui sont restées longtemps désertes, abandonnées aux hordes barbares déferlant sur l'Europe orientale, fréquentées seulement pendant l'hivernage par les transhumants.

Dépassons les frontières de la Roumanie actuelle ; la grande masse compacte de population roumaine se trouve dans les montagnes allant des Portes de fer aux sources de la Tisza ; elle est mêlée de Hongrois dans les collines de la Transylvanie intérieure et s'égrène dès qu'on descend vers les plaines, soit à l'ouest vers la *pussta* hongroise, soit à l'est vers la Galicie et les steppes russes. Les îlots roumains des Balkans sont toujours dans les montagnes. Les Aromunes ou Koutzovalaques sont des transhumants et le nom de Valaque est synonime de pâtre en Grèce. Il a le même sens dans tous les anciens textes. C'est comme transhumants changeant au besoin leurs quartiers d'hiver ou d'été même, que les Roumains ont pu se répandre si loin. Mais il n'est pas douteux que leur point de départ doive être cherché dans les montagnes où ils sont encore actuellement groupés, c'est-à-dire dans les Karpates. C'est dans ces montagnes que s'est conservée la race roumaine, certainement mêlée de sang slave, mais gardant comme palladium de sa nationalité ce patois latin hérité des colons romains.

L'histoire confirme ces suppositions en nous montrant les premiers États roumains indépendants au cœur des montagnes : Marmaros, Pays de Lityre sur l'Olt, Banat, ou Olténie. Les capitales de l'Olténie descendent progressivement vers la plaine : Severin, Strehaia, Craiova ; de même que celles de la Munténie : Campullung et Bucarest.

Ainsi tout le passé des Roumains les rattache aux Karpates.

Il y a plus de dix ans que j'ai exposé cette thèse. En la retrouvant sous la plume d'un historien roumain qui cite

Mistral en provençal et Ratzel en allemand à propos de la vie pastorale, sans paraître connaître mes travaux, et dans la bouche de Roumains cultivés, qui me l'exposent comme un nouvel argument en faveur de leurs revendications sur la Transylvanie, il m'est permis de croire que j'ai indiqué un point de vue qui s'impose. La conscience de toucher dans les provinces roumaines de la Hongrie à la citadelle de leur race doit contribuer puissamment à orienter de ce côté les revendications des Roumains libres. Elle répond à la réalité. Un État roumain karpatique a plus de chance de stabilité que toute autre combinaison comportant un agrandissement de la Roumanie actuelle. C'est une considération à retenir au moment du règlement de comptes, si l'on veut une solution durable.

VI

Que la Roumanie doive participer à ce règlement de comptes c'est ce dont personne ne doute plus à Bucarest et l'intervention est décidée depuis plusieurs mois. Gardons-nous de fixer une date pour sa réalisation, comme on l'a déjà fait plusieurs fois. Le lecteur qui a bien voulu nous suivre a compris quel jeu d'intérêts et de sentiments, quels souvenirs et quelles influences devaient forcément arrêter la Roumanie dans la voie où il semblait si naturel de la voir s'engager.

Nous savons maintenant qu'une convention militaire secrète existait avec l'Autriche. L'influence personnelle du roi Charles n'a pas réussi à en assurer l'application. La campagne de presse qui a suivi, les manifestations qui nous ont fait illusion sur l'imminence d'une action dans le sens contraire, étaient nécessaires comme préparation. Si mes renseignements sont exacts, elles ont brisé les dernières résistances des germanophiles, habiles à tirer parti de tout, même de l'attaque des Dardanelles.

Un gage certain existe, c'est la nouvelle convention signée en décembre avec la Russie, et garantissant à la Roumanie la

possession des territoires peuplés de Roumains qu'elle occuperait militairement en Autriche-Hongrie. Cette convention laisse le gouvernement roumain entièrement libre de choisir son heure. Il a usé largement de cette faculté et a profité des délais pour perfectionner sa préparation militaire, surtout pour réunir des approvisionnements en munitions, dont l'acheminement rapide était rendu impossible par le blocus des détroits. Pendant longtemps il a réussi à en obtenir même des Autrichiens, moyennant échange avec des produits alimentaires et du pétrole, jeu singulier où chacun croyait duper l'autre, les Autrichiens espérant réduire la Serbie et refouler les Russes avant que la Roumanie se jugeât en état d'intervenir. La préparation diplomatique paraît aussi achevée. Les Bulgares eux-mêmes publient des notes semblant indiquer un accord.

Le gouvernement roumain a été préoccupé de ne pas intervenir trop tôt. On a le droit d'espérer qu'il songe à ne pas marcher trop tard. S'il sait se décider à temps, il récoltera la plus belle moisson que puisse attendre du conflit actuel une puissance neutre. En reculant ses frontières au delà des Karpates jusqu'aux limites du groupe roumain compact qui s'étend du Banat à la Bucovine, le royaume de Roumanie augmenterait de 69 p. 100 sa superficie et de 60 p. 100 sa population.

Il annexerait il est vrai 917000 Hongrois et 240000 Allemands habitant la Transylvanie intérieure. Mais ces 1 157 000 étrangers ne formeront que le dixième de la population du nouvel État. La forte natalité des Roumains, supérieure à celle des Hongrois et des Allemands, ne laisse guère de doute sur la possibilité d'une assimilation naturelle. Des groupes de Szeklers hongrois signalés en Munténie dans la Roumanie actuelle ont déjà disparu ainsi.

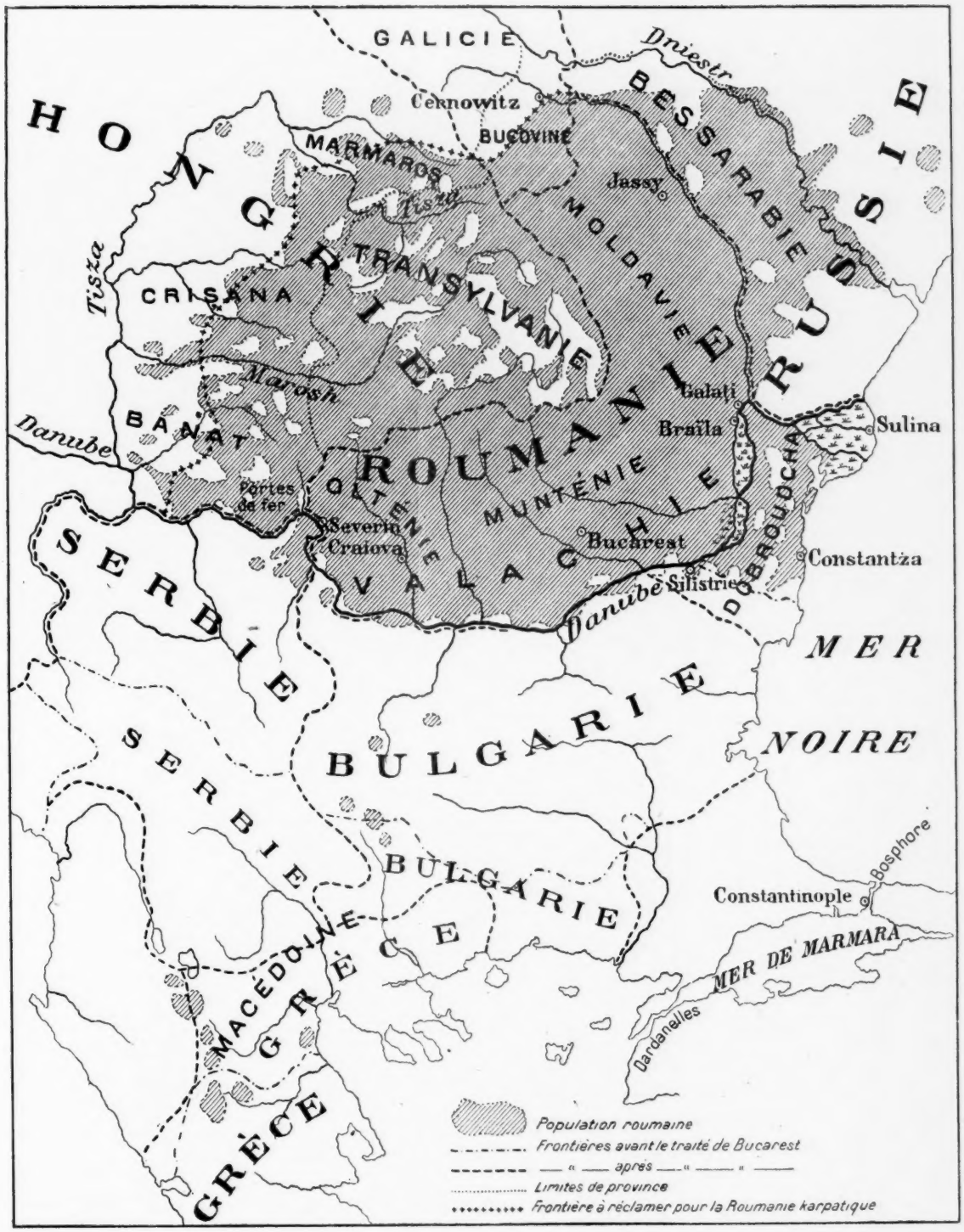
Le royaume karpatique roumain occupera une situation avantageuse et d'une grande importance pour l'équilibre européen. Abandonnant définitivement toute prétention dans la péninsule balkanique, il pourra d'autant mieux y agir le cas échéant comme arbitre désintéressé. Peut-être une entente ne sera-t-elle pas impossible avec une Hongrie diminuée, mais plus homogène, concentrée dans la riche plaine de

la Pussta, véritable domaine du peuple magyar, comme les Karpates sont celui du peuple roumain. En tous cas, la Roumanie karpatique, possédant les bouches du Danube gardera, la chose est inévitable, des rapports économiques étroits avec les puissances de l'Europe centrale. Mais ses relations avec les puissances occidentales pourront se développer plus librement. Il est permis d'espérer que ses clients habituels deviendront dans une plus large mesure ses fournisseurs. La métallurgie et les industries textiles anglaises et françaises auront certainement une place à prendre, en attendant que l'industrie se soit développée, comme la chose est probable, dans la Roumanie agrandie.

Nul doute en tout cas que les sympathies traditionnelles pour la France ne soient réveillées et ne triomphent définitivement de l'influence germanique.

EMMANUEL DE MARTONNE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.


GALICIE
Dniestr
Cernowitz
BUCOVINE
BESSARABIE
HONGRIE
MARMAROS
Tisza
Jassy
MOLDAVIE
RUSSIE
Tisza
CRISANA
TRANSYLVANIE
Maros
Galati
Braïla
Sulina
Danube
BANAT
ROUMANIE
Portes de fer
OLTENIE
MUNTÉNIE
Severin
Craiova
Bucarest
Constantza
SERBIE
VALACHIE
Silistrie
DOBROUDCHA
Danube
MER
BULGARIE
NOIRE
SERBIE
BULGARIE
Bosphore
Constantinople
MACÉDOINE
GRÈCE
MER DE MARMARA
Dardanelles
GRÈCE
Population roumaine
Frontières avant le traité de Bucarest
— " — après — " — " —
Limites de province
Frontière à réclamer pour la Roumanie karpatique

LES ANGLAIS ET LA GUERRE[1]

J'entreprends ici de décrire, aussi exactement que possible, les diverses phases de l'attitude de l'Angleterre dans la grande crise actuelle. Pendant de longues années que j'eus à passer hors de ma patrie, — en Allemagne, en France, en Italie, en Autriche-Hongrie, — je me suis habitué à regarder l'Angleterre avec cette objectivité que facilite l'éloignement, même lorsqu'il renforce l'amour instinctif que l'on porte à son pays natal. Cette objectivité me reste comme une habitude. Je ressens encore le besoin de « comprendre » l'Angleterre, tout en reconnaissant que rien n'est moins facile.

L'Anglais est surtout une créature d'instinct. Il se méfie des idées. Il a horreur de la logique. Démontrez-lui, par un raisonnement impeccable, qu'il doit faire ceci ou cela, et il se révoltera. Un instinct plus profond que la raison lui dit que la vie même n'est pas logique, qu'elle est faite d'énergie, souvent aveugle, dont les ressorts se trouvent au-dessous de ce que les psychologues appellent « le seuil de la conscience ». Dans les temps ordinaires, la claire vision des nécessités de la vie nationale est très rare en Angleterre. Par contre, un sens pratique des nécessités individuelles, et un besoin de mouvement qui se traduit quelquefois en esprit d'aventure, est commun à presque tous les fils de la Grande-Bretagne.

Je prévois l'objection que, pourtant, les Anglais ne sont pas dépourvus d'idées, ni l'Angleterre d'idéalistes. L'Angleterre a donné naissance à quelques-uns des grands maîtres de la pensée. D'ailleurs, nous avons eu, dans un passé récent, nos « intellectuels », nos pacifistes, nos doctrinaires. Nous nous

1. Conférence faite le 2 mai 1915, sous les auspices de la Revue *Foi et Vie*.

disputions souvent, avec un grand fracas, sur les questions politiques, religieuses, sociales. Mais, si l'on regarde l'Angleterre de près, on s'aperçoit qu'il y a fréquemment une contradiction flagrante entre les idées et la conduite des personnes qui les expriment. Elles vivent dans la plus pure inconséquence — et ne s'en aperçoivent pas.

Ici nous touchons au fond même du problème. Nous sommes à la source de ce que l'on appelle l'hypocrisie, la « perfidie », anglaises. Lorsqu'un Anglais entend formuler pour la première fois contre son pays cette accusation de perfidie ou d'hypocrisie, son étonnement n'est égalé que par sa conviction que l'accusateur est parfaitement ignorant, ou bien de mauvaise foi. Où donc est la vérité? Je suis arrivé à cette conclusion, que chez la plupart de mes compatriotes il n'y a jamais, ou presque jamais, perfidie ou hypocrisie, mais presque toujours inconséquence. Or, l'inconséquence n'est pas hypocrisie, à moins qu'elle ne soit consciente. Entre les deux parties de l'esprit anglais, celle où sont casées les idées et celle d'où proviennent les impulsions fondamentales, il y a comme une cloison étanche. Ce qu'un Anglais peut dire dans un état de tranquillité normale ne fournit aucun indice de ce qu'il fera dans un moment de crise individuelle ou nationale. C'est alors seulement qu'il se révèle, qu'il retrouve son vrai tempérament, qu'il parle peu et qu'il agit.

A l'heure qu'il est, il est en train d'agir.

Toute la France, je crois, a été péniblement impressionnée par le silence et les hésitations de l'Angleterre à la veille de la guerre. Les Français ne savaient pas comment s'expliquer la réserve du gouvernement et d'une grande partie de l'opinion en Angleterre en face du danger croissant et de la politique provocante de l'Autriche et de l'Allemagne. L'Angleterre n'avait-elle pas pris envers la France des engagements au moins moraux? L'Angleterre, la France et la Russie n'avaient-elles pas travaillé d'accord depuis dix ans? Comment l'Angleterre pouvait-elle hésiter à se ranger franchement et ouvertement aux côtés de ses amis, dès que le péril devint évident?

Pour répondre à ces questions, il me faudra faire un peu d'histoire. Remontons jusqu'à la crise d'Agadir au mois de

juillet 1911. On se rappelle encore le discours concis et modéré, par lequel le Chancelier de l'Échiquier, M. Lloyd George, parlant au nom du gouvernement, fit comprendre à l'Allemagne la volonté de l'Angleterre de ne pas rester indifférente à la provocation que renfermait l'envoi du croiseur *Panther* au port marocain. On affirme que si M. Lloyd George se chargea alors d'être le porte-parole du gouvernement, ce fut précisément parce qu'on avait insinué en Allemagne qu'il avait peu de sympathie pour la politique de la Triple Entente.

Deux mois auparavant, vers la fin du mois de mai 1911, l'empereur Guillaume avait été cordialement reçu à Londres — comme petit-fils de la reine Victoria — lorsqu'il vint assister à l'inauguration du monument élevé à son aïeule. L'empereur se méprit-il alors sur la signification de l'accueil courtois qu'on lui fit? C'est possible. Toujours est-il qu'il crut quelques semaines plus tard pouvoir provoquer la France sans que l'Angleterre s'en émût. Quand le discours de M. Lloyd George l'eut détrompé, il changea de tactique. Il se mit à chercher les bonnes grâces de l'Angleterre par un travail lent et subtil. Le célèbre ambassadeur Marschall von Bieberstein, dont la nomination à Londres avait provoqué les soupçons des Anglais, étant mort avant d'avoir pu entreprendre la tâche qu'il s'était proposée, l'empereur Guillaume le remplaça par un diplomate d'origine polonaise, le prince Lichnowsky, qui avait toutes les qualités voulues pour désarmer les préventions. Calme, courtois, très grand seigneur, d'une bonne foi et d'une bonne volonté évidentes, puissamment aidé par sa femme, Bavaroise très distinguée et d'une tournure d'esprit plutôt française, le prince Lichnowsky réussit en peu de temps à se faire à Londres une situation considérable. A côté de lui, travaillait dans l'ombre M. de Kühlmann, l'habile maniganceur que l'on connaît, qui, après avoir organisé le débarquement de l'empereur Guillaume à Tanger en 1905, avait su se conquérir la faveur impériale. M. de Kühlmann déploya une activité prodigieuse. Il se lia avec tous les journalistes, petits et grands, dont l'influence pouvait servir à ses fins.

Il circonvenait habilement les publicistes et, les ayant enguirlandés, les faisait inviter à la table de son ambassadeur

où ils se trouvaient côte à côte avec la haute noblesse de leur pays. Par ses allures bon enfant, il sut se gagner bien des sympathies et réussit même à convaincre de sa bonne foi les hommes politiques, et les fonctionnaires du *Foreign Office*. Il multiplia les attaches entre l'ambassade et la haute finance cosmopolite et se servit habilement de l'influence des compagnies de navigation allemandes.

Pour se rendre compte de l'efficacité de ce travail, il faut remarquer que la diplomatie allemande avait eu l'habileté de choisir le seul moyen qui pût mettre les sympathies anglaises de son côté. Rien n'a autant de prise sur l'esprit anglais que la sincérité. L'habileté ne l'impressionne guère. Les qualités brillantes éveillent peut-être de l'admiration, mais aussi de la méfiance. Au contraire, la bonne foi, réelle ou apparente, ouvre toujours le cœur des Anglais — singulier mais incontestable phénomène chez un peuple qui a une réputation séculaire d'hypocrisie et de perfidie.

La crise des Balkans vint alors à l'aide de la politique allemande. Au début de la guerre entre les alliés balkaniques et la Turquie, les diplomates et les généraux de Berlin et de Vienne s'attendaient à voir la Bulgarie tenue en échec par le gros des forces ottomanes, tandis que d'autres armées turques auraient écrasé la Grèce et la Serbie. Ils calculaient qu'après la défaite de la Serbie, l'Autriche aurait étendu sur ce pays sa main « protectrice » et, d'accord avec les Jeunes-Turcs, se serait assuré un chemin libre jusqu'à Salonique. Il convient de remarquer ce faux calcul, car il est, au fond, une des causes premières de la guerre actuelle. La victoire serbe de Kumanovo, au mois de novembre 1912, fut pour l'Autriche une cruelle déception. A Vienne, où j'habitais à cette époque, il y eut comme un triste pressentiment d'un destin qui allait s'accomplir. Peu de jours après la bataille de Kumanovo, un ami du général Konrad von Hötzendorf, chef de l'État-major austro-hongrois, vint m'expliquer les idées de celui-ci et me demanda si je ne les trouvais pas bonnes. Le chef de l'État-major, me disait c t ami, est convaincu que le seul moyen de sauver l'Autriche serait d'attaquer, tout de suite et à fond, et la Serbie et la Russie. « Nous pourrions, ajouta-t-il, les culbuter avant qu'ils aient le temps de crier gare, et la monar-

chie serait ainsi rétablie sur de solides bases pour au moins cinquante ans. »

Je répondis que ce calcul pouvait être fort juste, à condition que l'armée austro-hongroise fût victorieuse, non seulement dans toutes les batailles mais aussi dans toutes les escarmouches, et je fis remarquer à mon interlocuteur que faire la guerre à la Russie et à la Serbie, deux pays slaves, avec une armée composée pour une bonne moitié de troupes slaves, serait une entreprise hasardeuse. « Cela se peut, me répondit-il, le général Konrad le sait bien. Mais il est convaincu qu'il y a des chances de victoire et qu'en tout cas, il vaudrait mieux pour la monarchie mourir glorieusement que de s'éteindre peu à peu dans un marasme sénile. »

Les victoires foudroyantes des alliés balkaniques ne laissèrent pas à ces plans le temps de mûrir. D'ailleurs, l'archiduc héritier, se sentant déjà atteint des effets inexorables d'une mauvaise maladie qu'il avait, comme feu son frère l'archiduc Otto, contractée dans sa jeunesse, mit un frein au tempérament fougueux du chef de l'État-major. L'empereur d'Allemagne travailla dans le même sens. La défaite de l'armée ottomane avait aussi dérangé ses calculs et l'on sentait à Berlin le besoin de renforcer l'armée allemande et de préparer le terrain diplomatique pour une offensive à un moment plus propice. On fit alors semblant de se rapprocher de l'Angleterre. Dans la conférence des ambassadeurs, tenue à Londres sous la présidence de Sir Edward Grey, l'Allemagne prit une telle attitude de sincérité pacifique que les soupçons des Anglais s'évanouirent. L'habileté dont fit preuve la diplomatie austro-allemande en acceptant Sir E. Grey comme président de la conférence passa inaperçue. On ne se rendit pas compte de ce fait que l'Allemagne et l'Autriche, en rendant ainsi hommage à l'esprit d'impartialité du ministre anglais, mettaient, du même coup, la France et la Russie dans une minorité permanente vis-à-vis des diplomates de la Triplice. L'Allemagne comptait aussi sur le très réel besoin de paix qu'éprouvaient à cette époque les hommes politiques de l'Angleterre. La question irlandaise, les grandes grèves, l'agitation des suffragettes, l'application de la loi sur les retraites ouvrières, réclamaient l'attention constante du monde parle-

mentaire. L'idée de prendre part à un conflit européen soulevé par la question balkanique était fort désagréable aux hommes d'État et presque incompréhensible à la grande masse de la population, que ces hommes d'État avaient eu le tort de laisser dans l'ignorance de la politique étrangère. Par tous les moyens à sa disposition, la diplomatie allemande travaillait à augmenter ces répugnances, à épaissir cette ignorance et à envenimer les disputes intérieures. Le gouvernement anglais ne se douta point de ce travail souterrain. Il ne se douta pas non plus du fait incontestable que l'amour de la paix dont l'Allemagne fit preuve à la conférence des ambassadeurs fut inspiré surtout par le désir de gagner du temps pour achever la réorganisation de son armée. On sut gré en Angleterre à la diplomatie allemande de son esprit pacifique ; et de cette gratitude, l'Allemagne tira habilement parti en proposant des accords au sujet du chemin de fer de Bagdad et d'autres questions plus délicates encore. L'Angleterre se laissa prendre à ces pièges et ne se rendit compte de l'état vrai des choses qu'après le commencement de la guerre actuelle.

Je me rappelle avoir écrit de Vienne à un personnage anglais influent, vers la fin de novembre 1912, pour l'avertir que la situation européenne était devenue très critique et que, si l'Autriche s'avisait d'expulser de Durazzo l'armée serbe qui était en marche vers l'Adriatique, une conflagration européenne, à laquelle l'Angleterre devrait prendre part, pourrait être une question de semaines et même de jours. Ce personnage trouva ma lettre fort inquiétante et me répondit que l'Empire britannique ne pouvait et ne devait se battre que pour la défense de ses intérêts vitaux. « Comment faire comprendre au Canada, ajoutait-il, que nous devons nous lancer dans une guerre pour un sale village albanais, dont hier encore nous ignorions même le nom? » Je lui répondis que, si l'Autriche attaquait les Serbes, la Russie ne resterait pas indifférente. L'Allemagne sommerait la Russie de laisser faire, et la Russie, cette fois, n'obéirait pas. Alors, l'Allemagne mobiliserait rapidement son armée et, dans l'espoir d'écraser la France avant que la Russie pût lui venir en aide, se lancerait à travers la Belgique et se trouverait en quelques semaines maîtresse d'Ostende, de Dunkerque, et peut-être de Calais. « Cela, lui

demandai-je, ne toucherait-il pas à un intérêt vital de l'Empire britannique? »

Je cite ce fait pour faire comprendre l'état des esprits les plus éclairés en Angleterre pendant l'hiver 1912-1913. Dominée par l'horreur d'un conflit européen, la diplomatie anglaise — et jusqu'à un certain point la diplomatie de la Triple Entente — céda aux chantages, habilement organisés par Vienne et par Berlin, laissa exclure les Serbes de l'Adriatique, laissa créer une Albanie « autonome » et travailla ainsi à préparer la seconde guerre balkanique que l'Autriche réussit à faire éclater en parlant à l'oreille du roi des Bulgares.

Par ce moyen, l'Autriche et l'Allemagne croyaient redresser la situation défavorable qui résultait pour elles de la défaite de la Turquie. Escomptant d'avance la victoire bulgare, l'Autriche se promettait de « sauver » la Serbie, comme elle l'avait « sauvée » en 1885 après la bataille de Slivnitza. Nous savons, grâce aux révélations de l'ancien président du Conseil italien, M. Giolitti, que même après la défaite de la Bulgarie, dans la seconde guerre balkanique, l'Autriche désirait assaillir la Serbie. Le refus de l'Italie de s'associer à cette « guerre défensive » — et peut-être aussi celui de l'Allemagne, qui n'était pas encore prête à entrer en lice — détourna l'Autriche pour un moment de cette politique criminelle ; mais l'Allemagne trouva moyen, lors du traité de Bukarest qui termina la seconde guerre balkanique, d'arranger les choses de façon à perpétuer les rivalités et les rancunes entre les États de la Péninsule. En même temps, la diplomatie de la Triple Entente se rendit coupable d'une lourde faute en permettant à la Turquie de franchir la ligne Enos-Midia et de réoccuper Andrinople. On ne saurait épargner à la diplomatie anglaise le reproche d'avoir continué, pendant toute cette époque, à négocier un arrangement au sujet du chemin de fer de Bagdad, avec l'ancien Grand Vizir Hakki Pacha, que l'Allemagne avait fait envoyer à Londres. Le fait d'avoir toléré la violation du traité de Londres par la Turquie — traité conclu après la première guerre balkanique entre les Alliés et la Sublime Porte sous les auspices des grandes puissances et surtout de celles de la Triple Entente — porta une grave atteinte à l'influence de l'Entente dans les Balkans.

J'ai passé à Constantinople les mois d'août et de septembre 1913. Là, j'acquis la conviction qu'une nouvelle guerre, qui ne serait probablement pas limitée aux petits États, n'était qu'une question de quelques mois. Les Jeunes-Turcs, et surtout l'élément israélite qui dirigeait la politique du comité « Union et Progrès », s'étaient mis d'accord avec l'Autriche, et secrètement travaillaient déjà avec elle en Albanie et dans toute la péninsule. L'objet de ces intrigues était toujours le même : l'écrasement de la Serbie, la marche des Autrichiens sur Salonique, et l'établissement de la domination austro-germano-ottomane depuis Hambourg jusqu'au golfe Persique.

Rentré en Angleterre au mois d'octobre 1913, j'y trouvai que l'intrigue allemande avait fait d'effrayants progrès. La croyance dans la bonne foi et l'esprit pacifique de l'Allemagne aveuglait même ceux qui auraient dû conserver quelque inquiétude. Les négociations au sujet du chemin de fer de Bagdad suivaient leur cours, et d'autres négociations, non moins dangereuses, mais plus secrètes, avaient presque abouti. Même la campagne de presse brusquement entreprise par les journaux allemands contre la Russie, au mois de mars 1914, ne fut pas comprise en Angleterre. Le dixième anniversaire de l'Entente Cordiale entre la France et l'Angleterre — le 8 avril 1914 — passa presque inaperçu. La belle lettre qu'adressa au *Times* M. Ernest Lavisse, quelques jours plus tard, ne souleva aucune discussion. On ne voulait pas provoquer de polémique avec l'Allemagne, qui avait fait preuve dans les crises récentes de « tant de bonne volonté pacifique ». D'ailleurs, toute l'attention du monde politique était concentrée sur l'épineuse question irlandaise et sur d'autres problèmes intérieurs. L'Allemagne inondait l'Angleterre et l'Irlande de ses espions, fournissait des armes à bon marché aux deux armées de volontaires qu'organisaient en Irlande le parti unioniste et le parti du *Home Rule*, et multipliait ses efforts pour endormir la presse et l'opinion publique au sujet des questions étrangères. L'accueil enthousiaste fait par Paris et par la France au roi et à la reine d'Angleterre lors de leur visite, laissait le gouvernement allemand assez tranquille. Il se croyait sûr de son fait. Pendant le mois

de juin, ses agents achetaient sur le marché de Londres de grandes quantités d'or à des prix très élevés et plaçaient sur le même marché des masses de titres et de traites qui n'auront, lorsqu'on essaiera de les réaliser, qu'une valeur très problématique. Personne n'y fit attention.

Telle était la situation lorsque arriva, le dimanche 28 juin, la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg à Sarajevo. L'archiduc et sa femme avaient fait visite à la cour d'Angleterre au mois de novembre 1913. Ils y avaient laissé le meilleur souvenir. La tragédie de leur mort éveilla donc une sincère émotion et un très vif regret. Aussitôt commença dans les journaux soumis à l'influence austro-allemande, une violente campagne contre les prétendus inspirateurs des assassins. Les souvenirs des événements de 1903 à Belgrade furent évoqués. Un grand journal radical, le *Manchester Guardian*, alla jusqu'à écrire que « s'il était physiquement possible de remorquer la Serbie en haute mer et de la couler au fond, l'Europe s'en trouverait plus propre ». Dans d'autres journaux, de faux documents tendant à incriminer le gouvernement serbe furent publiés en fac-similé. Ils étaient l'œuvre de faussaires et portaient des traces d'une origine salonicienne.

Cependant, cette campagne et les conditions dans lesquelles l'assassinat avait été commis suggérèrent à quelques diplomates, heureusement influents, et aussi à quelques esprits sceptiques la question : *Cui prodest?* L'assassinat pouvait-il être utile à la Serbie, dont les forces étaient épuisées par deux guerres successives? Non, certes ! Le gouvernement de la Serbie savait trop bien à quoi s'en tenir sur les visées du parti militaire austro-hongrois, pour qu'il désirât donner à ce parti un beau prétexte de lancer cette « expédition de châtiment », à laquelle on rêvait à Vienne depuis 1908. Contre une attaque austro-hongroise, la Serbie ne pouvait compter que sur elle-même, à moins que le droit ne fût assez clairement de son côté pour justifier l'intervention des puissances de la Triple Entente. Et qui avait intérêt à mettre la Serbie en mauvaise posture devant l'Europe, sinon ceux qui désiraient l'assaillir? Les procédés qu'avait employés l'Autriche pendant la crise de l'annexion suggéraient au moins la possibilité qu'un dessein

sinistre se cachât derrière la façade officielle d'horreur et d'indignation. Sur ce point je désire ne pas insiter. Il nous manque encore trop d'éléments de preuve pour que l'on puisse dresser un acte d'accusation de complicité, au moins indirecte, contre la politique et la police secrètes autrichiennes. L'avenir nous réserve-t-il des surprises analogues à celles qui amenèrent la découverte des faux dont se servit le docteur Friedjung? Ou sommes-nous en présence d'un de ces jeux de la fatalité où la navette du destin semble tisser une trame tragique? Toujours est-il que, si l'Autriche et l'Allemagne s'étaient entendues pour créer un *casus belli* qui mît, en apparence, l'avantage moral complètement de leur côté, elles n'auraient pu trouver un prétexte mieux choisi que celui que leur fournit l'assassinat de l'archiduc et de sa femme.

En effet, pendant que l'Autriche officielle pleurait la mort de son prince héritier, une joie indécente se manifestait à Vienne et à Budapest dans les cercles militaires, dans les bureaux des journaux, et jusque parmi les membres de la famille impériale. Le sort n'avait-il pas débarrassé la maison de Habsbourg d'un héritier gênant et presque fou, et aussi de sa femme morganatique, dont on redoutait les intrigues? Des agents officieux informaient les diplomates avec lesquels ils étaient en rapport, que le malheur n'était pas si grand, puisque le défunt archiduc était déjà condamné et qu'il n'aurait eu qu'un an à vivre. Le vieil empereur dont le premier mouvement fut d'une résignation caractéristique et dont la première déclaration conjurait ses sujets de ne pas rendre toute une nation (la nation serbe) responsable des actes de quelques fanatiques, fut bientôt débordé ; il lança, à la veille de la guerre, un manifeste à ses peuples qui semblait calqué sur le manifeste de 1859 contre le Piémont. En effet, un examen du manifeste de 1859 démontra clairement que l'Autriche avait, en 1914, simplement substitué la Serbie et les Serbes au Piémont et aux Piémontais. Le *Times* fit remarquer ce « précédent historique » en publiant les deux manifestes côte à côte et il s'attira de durs reproches de la part de la diplomatie autrichienne qui se plaignit qu'il eût ainsi « gâté le beau manifeste du vieil empereur » !

J'ai les meilleures raisons de croire que, le 14 juillet au

plus tard, l'empereur François-Joseph avait reçu de l'empereur Guillaume une lettre dans laquelle l'Allemagne promettait à l'Autriche un appui absolu, même contre la Russie, si l'Autriche voulait régler son compte avec la Serbie. J'ai connu certaines conversations diplomatiques qui ont eu lieu en Autriche le 15 juillet et qui étaient basées sur cette assurance formelle. En outre, il existe en Angleterre la preuve écrite — je l'ai vue — qu'un des conseillers politiques de l'empereur Guillaume avait lu la lettre envoyée par celui-ci à François-Joseph pour le décider à signer l'ultimatum à la Serbie ; et que l'on croyait en Allemagne, le 16 juillet, que l'empereur d'Autriche aurait signé l'ultimatum ce jour-là.

Le plan était en effet bien arrangé. L'Autriche devait culbuter la Serbie et ouvrir le chemin de Constantinople aux troupes austro-allemandes, qui se seraient réunies aux troupes ottomanes pour régler la question d'Orient selon leur bon plaisir ; tandis que l'Allemagne, par une mobilisation rapide, devait traverser la Belgique, fondre sur la France, l'écraser, lui extorquer une forte indemnité et, après lui avoir dicté une paix désastreuse, se retourner contre la Russie, — et contre l'Angleterre au cas où celle-ci aurait été assez mal avisée d'abandonner sa neutralité.

Je prie le lecteur de me pardonner cette longue digression qui lui semble peut-être avoir peu de rapport avec la question de l'Angleterre. J'espère démontrer que tout ce que firent l'Allemagne et l'Autriche au mois de juillet, se rapportait directement à l'Angleterre et faisait partie du plan savamment ourdi pour s'assurer sa neutralité. A Vienne on était décidé à mettre ce plan en exécution à partir du 14 juillet. Aussitôt commencèrent à Londres les efforts pour influencer la presse et les hommes politiques anglais contre la Serbie et contre la Russie. Ces manœuvres finirent par éveiller des soupçons, non pas chez les membres du gouvernement qui croyaient à la paix, mais dans quelques esprits inquiets ; et, vers le 25 juillet, le *Times* donna l'alarme. Pendant toute une semaine, il fut seul à avertir l'Allemagne et l'Autriche que si elles comptaient sur le pacifisme anglais pour entreprendre une politique d'aventure, elles se trompaient ; et que, dans

tous les cas, l'Angleterre serait fidèle à ses amitiés et à ses engagements moraux. Quoique le peuple en général n'eût pas encore une claire vision de la situation, ces avertissements interprétaient fidèlement le fond du sentiment anglais. Leur retentissement, et les efforts acharnés que firent les amis et les agents de l'Allemagne à Londres pour empêcher que ce sentiment du devoir national inspirât les décisions du gouvernement, en furent la preuve. Si l'on pouvait écrire, jour par jour et heure par heure, l'histoire de la lutte engagée à Londres pendant la dernière semaine de juillet et les premiers jours du mois d'août, on établirait ce fait incontestable que le monde politique et la grande majorité des membres du cabinet même, n'étaient pas à la hauteur du sentiment national. Les financiers cosmopolites d'origine allemande, dont l'influence néfaste est aussi connue en France qu'en Angleterre, assiégeaient les ministres et le chef du gouvernement. Par le moyen de la presse et des hommes d'affaires, ils cherchaient à semer l'épouvante et à répandre la conviction que seule une politique de stricte neutralité pouvait sauver l'Angleterre d'une effroyable catastrophe financière. Leur doctrine était précisément celle que prêchait l'ambassade d'Allemagne dans tous les milieux accessibles à son influence. A la veille de la guerre, le conseiller de l'ambassade, M. de Kühlmann, eut la hardiesse d'avertir le public par le moyen d'un journal, dévoué jusqu'alors à la cause allemande, que la seule politique qui convenait à l'Angleterre était la neutralité pure et simple. Le 2 août, l'empereur Guillaume faisait télégraphier au *Times*, par l'entremise de son ami M. Ballin, une déclaration où il protestait de son amour de la paix, de la sincérité de ses sentiments religieux, et rejetait sur la Russie toute la responsabilité de la guerre. Cette déclaration, le *Times* ne la publia pas. Jusqu'à cinq heures du soir, le dimanche 2 août, le gouvernement anglais hésita. Mais, à la nouvelle de l'ultimatum allemand à la Belgique, il prit position et conforma son attitude aux exigences du devoir et de l'intérêt de la nation.

Pourquoi le gouvernement anglais hésita-t-il? A l'heure qu'il est, après dix mois de guerre, il est facile de critiquer et de condamner son indécision. Mais, si nous voulons être justes, il convient d'examiner de près les conditions dans

lesquelles il se trouvait en juillet. Le parti libéral désirait la paix, voulait la paix. Il s'était lancé dans une politique de réformes qui avait suscité beaucoup d'enthousiasme et beaucoup d'opposition. La question de l'autonomie irlandaise, les réformes sociales, la séparation de l'Église galloise et de l'État, et d'autres questions de moindre importance, tenaient l'esprit public dans un état de tension aiguë qu'augmentaient encore les violences des suffragettes. L'avenir nous dira peut-être la part, sans doute considérable, qu'eurent les agents et l'argent de l'Allemagne dans quelques-unes de ces agitations. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'effet des luttes intestines avait été de détourner l'attention publique de la politique étrangère et de la concentrer sur la politique parlementaire et ministérielle. Le parlement avait cessé depuis longtemps de s'intéresser aux grandes questions internationales. Les membres des deux principaux partis politiques parlaient, votaient et agissaient selon les ordres des chefs de leurs « machines » électorales. Les principaux ministères étaient devenus autant de petites autocraties. Le gouvernement avait perdu tout contact avec le pays, sauf sur les questions intérieures. La crise de juillet le trouva désorienté et sans indice pour se guider dans une politique étrangère positive. Le ministre des Affaires étrangères redoutait l'opposition des radicaux, qui formaient le gros des forces ministérielles, si sa politique paraissait devancer le sentiment de son parti. Il ne pouvait pas compter non plus sur l'appui immédiat du parti conservateur-unioniste, quoique les chefs du parti conservateur eussent des vues plus larges et plus saines au sujet de la politique internationale. Toute l'attention des conservateurs s'était concentrée depuis longtemps sur le moyen de renverser le gouvernement, et d'empêcher que sa politique irlandaise ne menât à la guerre civile. Les conservateurs craignaient d'ailleurs de se voir accuser de desseins belliqueux et de paraître mériter le reproche d'être « le parti de la guerre ». Ce ne fut que le 31 juillet qu'un jeune député conservateur, épouvanté par les signes de défaillance chez les ministres, alla chercher à la campagne les chefs de son parti et les ramena à Londres. Revenus dans la capitale, ils tinrent une séance où l'on décida l'envoi de la lettre historique dans laquelle Lord

Lansdowne et M. Bonar Law promirent aux chefs du gouvernement leur entier appui pour une politique loyale envers la France et la Russie.

En attendant, le ministre des Affaires étrangères avait suivi la seule politique que lui permît l'état d'âme des partis politiques et l'état d'ignorance dans lequel il avait laissé le pays. On ne sait pas précisément à quel moment il commença à douter de la bonne foi allemande, mais il est certain que le cabinet, dans son ensemble, crut jusqu'au dernier moment au désir de l'Allemagne de conserver la paix. Sir Edward Grey ne devait donc négliger aucun moyen de favoriser les manifestations de ce désir, très problématique, tout en se gardant contre la possibilité d'une surprise. Toute son action diplomatique étant dirigée vers le but d'empêcher l'ouverture des hostilités entre les grandes puissances, il s'abstint, jusqu'au dernier moment, de donner à la France ou à la Russie l'assurance de l'appui militaire de l'Angleterre. Il sanctionna, néanmoins, la concentration de la flotte que proposa, comme mesure de précaution, le ministre de la Marine, M. Winston Churchill. Sir Edward Grey ne voulait pas que l'Allemagne pût accuser l'Angleterre d'avoir poussé à la guerre ou de l'avoir rendue inévitable par une politique intransigeante. Sur un seul point, celui de l'intangibilité de la Belgique, son attitude fut arrêtée dès le premier moment. Sur ce point, il savait que les engagements de l'Angleterre étaient formels, et qu'il était sûr d'avance de l'appui du pays entier. Il sentait aussi que l'Allemagne n'assaillirait la Belgique que pour écraser la France et que, en se plaçant sur le terrain du droit, il satisfaisait à la fois au devoir de protéger la Belgique et aux obligations morales de l'Angleterre envers la France et la Russie. La demande qu'il adressa le 31 juillet à l'Allemagne et à la France au sujet de la neutralité de la Belgique, marque le point culminant de la crise en ce qui regarde l'Angleterre. Le silence de M. de Jagow persuada enfin Sir Edward Grey que l'Allemagne voulait la guerre ; et, quoiqu'il tentât encore de l'empêcher et ne renouvelât que le 2 août l'assurance que la flotte anglaise protégerait les côtes de la France, il n'avait plus d'illusions sur le résultat des négociations diplomatiques.

En jugeant la politique du gouvernement anglais, il faut tenir compte d'un élément d'une importance capitale. Il s'agissait d'engager, non seulement l'Angleterre, mais toutes les nations britanniques d'outre-mer, dans une lutte à outrance et de mettre en péril leur existence même. Si les hommes d'État anglais avaient eu soin pendant les dix dernières années de donner aux citoyens de l'Empire une conception plus juste des questions européennes, il est possible qu'ils eussent pu prendre, au moment critique, une position plus nette. Mais, dans les circonstances qui existaient au mois de juillet, il fallait surtout pouvoir démontrer la justice absolue de la cause qu'on défendait et empêcher la naissance du moindre doute sur les origines véritables de la guerre. L'Empire britannique, dans ses parties anglo-saxonnes, est une association volontaire de nations libres. Dans les parties où la race blanche gouverne des races d'une autre civilisation, la domination anglaise est fondée — selon la croyance profonde des Anglais eux-mêmes — sur un principe de justice supérieure. Aucune habileté de la part du gouvernement central ne pouvait suppléer à un manque de clarté sur le caractère éminemment juste de la lutte. Aux yeux des peuples britanniques, la suprême justification de la politique suivie a été l'adhésion spontanée à la cause des Alliés du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Afrique Australe, et même des Indes; un résultat presque aussi important fut l'unanimité du peuple anglais lui-même. Très lent à comprendre, il fut très prompt à agir. Les divisions des partis, la menaçante question irlandaise, les violences des suffragettes, s'effaçèrent comme par enchantement. Je comprends que l'Allemagne ait été désappointée. Jamais dans aucune guerre, grande ou petite, le peuple anglais n'a été aussi unanime, aussi résolu à lutter jusqu'à la victoire finale, qu'il l'a été au début des hostilités et qu'il l'est aujourd'hui.

J'ai essayé de tracer, aussi objectivement que possible, les origines et les causes de l'attitude de l'Angleterre. J'ai laissé de côté les éléments connus — l'amour de la France, l'entente avec la Russie, les grands intérêts politiques qui eussent obligé l'Angleterre à entrer tôt ou tard dans la lutte, même si

l'Allemagne avait respecté la Belgique. C'est la Belgique qui a rendu à l'Angleterre cet immense service de lui faire comprendre où était son devoir, d'ouvrir ses yeux à la réalité. Dans les pays démocratiques, il ne suffit plus que quelques hommes clairvoyants préconisent la politique à suivre. Il ne suffit plus que le bilan des intérêts matériels conseille une ligne de conduite plutôt qu'une autre. Il est nécessaire que la justice de la cause empoigne le peuple, le soulève au-dessus des difficultés et des misères de la vie quotidienne, et allume en lui ce feu sacré qui fait du sacrifice une joie et du péril un devoir. Le spectacle de la Belgique, vaillante et outragée; de la petite Serbie, barrant avec son corps le passage à l'agresseur rapace et sauvant ainsi les libertés des États balkaniques et les intérêts vitaux des Alliés — de cette Serbie à qui nous devons peut-être plus encore qu'à la Belgique, puisque derrière la Belgique se tenait debout la France, et à côté de la France, l'Angleterre, tandis qu'à côté de la Serbie, il n'y avait personne pour la soutenir et lui prêter main forte —; la vision de la France, la patrie des nobles idées et des impulsions généreuses, se levant comme un seul homme pour démontrer au monde que la plus haute civilisation s'accorde encore avec l'héroïsme le plus exalté; — l'immense Russie se faisant le héraut de la rédemption polonaise et slave, et mobilisant ses millions d'hommes pour sauver l'Europe d'une barbarie scientifique — ces spectacles saisissants ne pouvaient pas laisser indifférent le peuple anglais. Abrité dans son île contre les assauts de l'envahisseur, il a pu, tout d'abord, sembler méconnaître l'étendue des sacrifices, l'intensité des souffrances des autres. Ce n'était qu'une apparence trompeuse. La joie qu'éprouvait le peuple anglais à voir que sa petite armée avait rendu quelques services dans les premières semaines difficiles de la guerre; le regret qu'il sentit d'avoir négligé les conseils du vieux héros patriote Lord Roberts; l'élan avec lequel la jeunesse s'enrôla pour former les nouvelles armées volontaires dont la France apprécie déjà la valeur; l'effet stimulant de chaque mauvaise nouvelle et l'impatience de savoir toute la vérité — tout cela prouve, s'il était besoin de preuve, que la nation est fermement résolue à aller jusqu'au bout, et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice.

Une seule crainte, une crainte et une prière, restent au fond de l'âme de la nation : la crainte qu'au cours de la lutte la sagesse des chefs politiques ne sache pas s'élever au niveau de la résolution des peuples ; et la prière que la foi dans les principes de liberté humaine, de justice envers les petits peuples et de moralité entre les nations, qui a inspiré les Alliés au début de la guerre, puisse les guider et les soutenir jusqu'à ce que l'œuvre de régénération européenne soit entièrement accomplie. Le peuple anglais, comme le peuple de France, sait que sa force principale réside dans la justice de sa cause, dans le principe de la liberté des petites nations que son gouvernement a hautement proclamé. Il ne tolérera pas, j'en ai la ferme conviction, que ce principe soit abandonné, ou remplacé par le principe stratégique au nom duquel l'Allemagne commet toutes ses abominations. Si son gouvernement devait méconnaître cette vérité, le peuple anglais lui retirerait sa confiance et la donnerait à des hommes d'un esprit assez élevé pour comprendre que le vieux monde, dans lequel nous vivions avant la guerre, appartient déjà à l'histoire, et que nous luttons pour nous assurer le droit d'entrer dans un autre monde, plus sain, plus aéré, plus noble. Gardons l'idéal qui nous a soutenu jusqu'ici ; gardons notre force morale ; conservons notre pureté d'âme !

WICKHAM STEED

Directeur de la politique extérieure du *Times*.

CLAYHANGER

I

LA FIN D'UN ÉCOLIER

Edwin Clayhanger se tenait sur la pente raide du pont en briques rouges qui franchissait le canal au fond de la vallée entre Bursley et son faubourg d'Hillport. Ce canal, joignant la Knype à la Mersey, formait la limite ouest de l'activité industrielle des Cinq Villes. A l'est s'élevaient des constructions qui annonçaient des puits de mines, des cheminées, des fours. Vaguement estompées dans la brume qu'elles engendraient elles-mêmes, elles semblaient grimper les unes sur les autres. A l'ouest, Hillport Fields, souillé par la poussière de charbon mais possédant des haies authentiques et des sentiers sinueux, montait franchement jusqu'à l'arête aiguë que dominait l'église, point de repère dans le paysage. Au delà, et protégé contre la fumée des Cinq Villes, s'étendait Oldcastle, vieux bourg tory aux allures distinguées. Et c'était de son collège historique qu'Edwin Clayhanger revenait en ce moment.

Par ce frais après-midi de juillet 1872, le canal, dirigé du sud au nord, réfléchissait le bleu et le blanc du ciel. Une longue et étroite péniche, recouverte d'un toit en toile gou-

dronnée, venait du nord et s'avançait vers le pont. Vers le pont aussi, mais arrivant du sud, se dirigeait nonchalamment un autre bateau semblable. Le chemin de halage n'était qu'un cloaque de boue grasse et brune, car, en fait de pluie, cette année-là était en train de battre tous les records depuis un siècle et demi. A trente mètres en avant de chaque bateau, un malheureux squelette de cheval pataugeait de son mieux dans les fondrières. Les efforts consciencieux de l'un de ces animaux étaient fréquemment encouragés par le fouet qu'une petite fille de sept ans, aux jambes nues, agitait avec entrain autour de ses grosses pattes courbées. Sale et déguenillée, elle sautillait dans la boue épaisse, courant de l'un à l'autre des flancs du cheval. Et sa figure exprimait la joie simple que fait éprouver à quelqu'un la permission de se servir à sa guise d'un fouet pour la première fois de sa vie, en récompense de sa bonne conduite.

Edwin, les coudes sur le parapet, contemplait sans intérêt l'enfant, le fouet et le squelette. Il n'était point insensible à ce que le spectacle de la vie peut offrir de piquant, mais des choses importantes et graves le préoccupaient. Il venait, en effet, de faire ses adieux à son collège. Et ce que ses yeux apercevaient, comme il se penchait vers le canal, n'était point un cheval plein de bonne volonté, et une petite fille à l'expression radieuse, mais l'énigme tout entière de la vie avec son angoissante avant-garde de problèmes. Mince, dégingandé, blond, mal tenu, ses vêtements à bordure noire usés, sa dernière cargaison de livres faisant presque éclater le sac jeté sur son épaule, une casquette informe (qui montrait sa doublure par derrière), posée sur ses clairs cheveux en broussaille, il offrait cet air singulier d'innocence pensive et simple qui distingue la plupart des jeunes Anglais de seize ans. Il y avait quelque chose de scandaleux, de tragique même, à ce que cette naïve et simple créature au regard plein de droiture et de bonté, si prête à croire en toutes les apparences et que l'expérience du monde n'avait pas encore effleurée, dût si tôt se transformer en homme, en un être rusé, incrédule, enclin à dénigrer. Devant la pureté de ces yeux-là, d'autres, plus vieux, auraient pleuré.

Ce portrait d'un Edwin innocent et pensif aurait fait rire Edwin. Il venait de passer sept ans au collège et se considé-

rait comme une sorte de brute endurcie dépourvue d'illusions. Et il se trouvait parfois capable de juger le monde mieux que la plupart des autres mortels.

— Allo ! Le Dimanche ! — murmura-t-il sans tourner les yeux.

Un autre garçon, un peu plus jeune et plus petit, habillé avec une négligence supérieure, était arrivé sur le pont et s'adossait au parapet sur lequel reposaient les coudes d'Edwin.

Son regard était encore plus large et plus ingénu que celui de ce dernier, et ses lèvres semblaient s'ouvrir perpétuellement dans un bon sourire. Il s'appelait Charlie Orgreave, mais au collège il n'était jamais que « Le Dimanche » — non point « Dimanche » mais « Le Dimanche ». Personne n'aurait pu bien expliquer l'origine de ce surnom. Elle se perdait dans l'époque préhistorique de son enfance. Lui et Edwin étaient copains depuis des années. Ils ne s'étaient point prêté de redoutables serments de fidélité ; ils ne formaient point une société secrète; ils ne s'étaient même pas piqués au bras pour écrire certains mots avec leur sang. Leur camaraderie consistait surtout à passer ensemble une grande partie de leur temps, à jouir instinctivement et inconsciemment du simple fait de se trouver ensemble et, dans les discussions publiques, à se soutenir réciproquement, quelque déloyauté intellectuelle qu'il leur en coûtât.

— Je vous parie que le mien arrive au pont le premier,— dit Le Dimanche. D'un mouvement ingénieux des épaules il s'était arrangé pour que le parapet supportât le poids de son sac.

Edwin Clayhanger se retourna lentement, et comprit que ce que Le Dimanche avait ainsi fait sien était l'autre péniche qui venait du sud.

— Le bateau, ou le cheval? — demanda-t-il.

— Le bout du bateau, bien sûr, — répondit l'autre.

— Hé bien, — dit Edwin après avoir examiné les deux rivaux inconscients et calculé l'aide que lui apportait le fouet de la petite fille, — je veux bien en jouer cinq.

— Farceur ! — protesta Le Dimanche. — Vous avez dit que nous ne parierions jamais moins de dix ; vous savez bien.

— Oui, mais...

— Mais quoi?

— Soit. Dix, — accepta Edwin, — mais ce n'est pas juste. Vous avez une rude avance sur moi.

— Pensez-vous ! — prononça Le Dimanche d'un ton définitif.

Il se mit à tracer un schéma, dans lequel des expectorations perpendiculaires avaient leur place, pour décider quel serait exactement le vainqueur.

Une discussion compliquée aurait pu s'ensuivre s'il n'était bientôt devenu évident que le bateau d'Edwin allait être largement battu en dépit des joyeux efforts de la petite fille. Le cheval, qui voulait bien mourir mais non point faiblir, ne se défendait contre l'affaissement final que grâce à son énergie indomptable encore que caduque. Edwin donna les dix billes avant même que l'autre bateau eût atteint le pont.

— Voilà. Et vous pouvez aussi bien prendre celles-là avec, — dit-il en y ajoutant cinq autres, tout ce qu'il possédait... Ce n'était point des billes misérables comme celles d'aujourd'hui, simples joujoux de petits enfants, mais de majestueux « calots » noirs à taches blanches et qui, à une époque où des populations entières jouaient aux billes, semblaient être comme les rois de celles-ci. Edwin leur jeta un coup d'œil de demi-regret lorsqu'ils se trouvèrent dans la main du Dimanche. On eût dit qu'ils prenaient là une incalculable valeur et il eut un peu l'impression du condamné qui lègue ses bijoux sur l'échafaud. Puis un bruit de grès entrechoqué se fit entendre et une tumeur se forma sur la cuisse du Dimanche.

Le bateau vainqueur, précédé de loin par son cheval, rampa lentement sous le pont avec sa cargaison de poterie enfermée dans des mannes. Puis le vaincu, portant à l'arrière le père, la mère, les frères et les sœurs de la petite fille, ainsi que sa cuisine, son salon, sa chambre, sa cheminée fumante et tous ses souvenirs et tout ce qui le faisait être lui-même, glissa sous le visage penché des jeunes garçons, tandis que les claquements du fouet se faisaient entendre au delà du pont. Ils purent voir, par les intervalles qui séparaient les bâches blanchies, que le ventre profond de la péniche était rempli d'argile.

— D'où vient-elle? — demanda Edwin. Car il n'éprouvait pas seulement un besoin sincère et soudain de savoir, mais il sentait qu'il convenait désormais de se conduire comme un homme et de poser des questions d'homme.

— Runcorn, — dit Le Dimanche méprisant, — vous ne voyez pas que le nom est partout sur le bateau?

— Pourquoi fait-on ce grand chemin pour apporter de l'argile?

— On ne l'apporte pas de Runcorn. Elle vient de Cornouaille et fait le tour par mer... Compris?

Il se mit à rire.

— Qui vous l'a dit? — demanda brusquement Edwin.

— Tout le monde le sait! — dit Le Dimanche avec une assurance magnifique, mais gardant toujours son joyeux sourire.

— Ça me paraît bien rigolo, — murmura Edwin après avoir réfléchi, — qu'on fasse venir de l'argile de si loin pour en faire des pots ici. Pourquoi choisir cet endroit-ci pour cela? J'ai toujours compris...

— Allons, allons! — interrompit l'autre, — il est au moins une heure et même davantage!

Ils montèrent jusqu'à la Ferme du Manoir par le long talus qui commence au canal. A ce point élevé, leurs routes divergeaient. Un sentier conduisait directement à Bleakridge où habitait Orgreave, et l'autre descendait en zigzagant à travers des pâturages abandonnés jusqu'à Bursley proprement dit. D'habitude ils se quittaient là, sans un mot, s'enorgueillissant de cette taciturnité spartiate. Et ils auraient sans doute agi de même ce matin-là, quand bien même c'eût été encore cinquante fois davantage leur dernier retour ensemble du collège, si un petit incident ne s'était produit.

— Attendez! — cria Le Dimanche.

Vers le sud, à un mille et demi au milieu des tourbillons de fumée qui montaient des aciéries de Cauldon Bar, apparaissait une lueur jaune que l'éclat capricieux du soleil lui-même ne parvenait pas à faire disparaître. Puis, deux rivières de feu s'en échappèrent et descendirent, parées de mille couleurs charmantes et délicates, le long d'une montagne de résidus et de

débris. On était en train de vider quelques tonnes de scories en fusion. Les deux rivières arrêtées s'évanouissaient lentement sous des voiles de fumée. Elles rougissaient, pâlissaient, semblaient disparaître, reparaissaient, puis échappaient de nouveau au regard, à moins qu'un nuage ne vînt les aider à lutter contre l'éclat du soleil. Et voici que leur beauté enchanteresse, mais éphémère, avait disparu pour de bon.

— Une minute dix secondes, — dit Le Dimanche qui avait tiré sa montre. — Fichtre ! Il a été réussi celui-là ! Je vais vous accompagner un bout de chemin, — ajouta-t-il.

— Mais ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez faim?

— Je mangerai trois tranches de bœuf au lieu de deux comme à l'habitude, — dit Le Dimanche négligemment.

Edwin fut touché. Et Le Dimanche fut touché aussi parce qu'il savait qu'il avait touché son ami. Après tout, les circonstances étaient solennelles. Mais ni l'un ni l'autre ne voulait ouvertement reconnaître que cette solennité l'impressionnât. En conséquence l'un d'eux, bientôt imité par l'autre, se mit à faire des ricochets sur le plus grand des trois étangs qui donnent quelque intérêt à la Ferme du Manoir. Après s'être ainsi prouvé réciproquement que cette fin d'année scolaire ne différait aucunement d'une autre, ils reprirent leur route.

A leur gauche se trouvaient des puits de mines. Les doubles roues tournaient avec une rapidité silencieuse et les machines soufflaient dans leur hangar entouré de wagonnets et de tout l'attirail habituel. A leur droite s'élevait la ferme, étonnante avec ses granges, ses meules, ses champs de blé au complet et paraissant totalement inconsciente de la singularité qu'il y avait, pour elle, à demeurer ainsi isolée au milieu de cet industrialisme dégradant. En face, sur une petite colline, dans la vaste vallée, Bursley étalait ses maisons peintes en ocre rouge. On apercevait de hautes cheminées, des fours arrondis, des écoles, le nouveau marché écarlate, la tour grise de la vieille église, la flèche élancée de l'église évangélique, celle toute basse de l'église aux génuflexions, des chapelles cramoisies, des rangées de petites habitations aux cheminées couleur d'ambre et, dominant le tout, l'ange doré de l'hôtel-de-ville noirci. Les rouges-bruns et les rouges de l'ensemble, dont l'éclat atténué se drapait d'écharpes flottantes de fumée, s'harmoni-

saient délicieusement avec le bleu frais du ciel parsemé de nuages. Il y avait là de la beauté et personne ne la voyait.

Les deux écoliers descendirent sans un mot par les pâturages jonchés de briques. Un cheval ou deux broutaient l'herbe courte. Edwin songeait à une bataille qu'il allait lui falloir livrer et dans laquelle il serait désavantagé par le fait que Charlie Orgreave, qui avait un an de moins que lui, l'avait délogé de la seconde place au collège. Le bulletin qu'il avait dans sa poche portait : « Place au début du prochain trimestre : troisième. » Il n'y aurait, bien entendu, pas de prochain trimestre pour lui, mais le bulletin n'en était pas moins là. Un jeune homme aux prises avec ce puissant adversaire qu'est un père ne peut pas se permettre de se laisser handicaper, même s'il s'agit d'un simple bulletin qui n'a rien à voir avec la lutte à venir.

Charlie Orgreave fit brusquement un petit signe de tête et s'en alla avec sa bonne humeur nonchalante, considérant sans doute qu'accompagner son copain plus loin serait se rendre coupable d'une sentimentalité de jeune fille. Edwin lui rendit son salut avec la même brusquerie et s'engagea lentement dans le labyrinthe de Bursley. Au fond de son cœur se trouvait cette pensée : « Me voilà parti maintenant. Il faut m'en tirer tout seul. » Et il avait l'impression que ce n'était pas seulement son père mais l'univers tout entier qu'il allait lui falloir affronter.

II

A LA MAISON

Edwin, émergeant de petites rues en pente raide et couvertes de cendre, arriva à Duck Square. Au coin de Trafalgar Road et de Wedgwood Street, s'élevait un bâtiment à trois étages qui se composait d'une maison et d'un magasin. Au-dessus de la double vitrine de celui-ci s'allongeait discrètement, en lettres dorées, l'inscription « Darius Clayhanger. Imprimerie et Papeterie ». Mais, dominant le premier étage, une inscription

plus récente et beaucoup plus considérable annonçait : « Imprimerie à vapeur ». On pouvait apercevoir ces lettres gigantesques de l'hôtel du Dragon, du porche de la grande chapelle Wesleyenne, du Club conservateur plus haut, et même du terrain de jeu au sommet de la montée. La vitrine de gauche exposait d'une façon engageante de menus articles de papeterie et de roses portraits de jeunes Anglaises idéales. Celle de droite était sombre et remplie de lourds registres, d'encres variées et de spécimens d'imprimerie.

Cet après-midi, Edwin n'était pas dans son assiette. Il n'avait devant lui ni tâche ni programme et n'éprouvait point de désirs déterminés. Ne sachant pas, en partant le matin, si les classes finiraient après ou avant l'heure du dîner, il avait emporté sa nourriture comme d'habitude et avait mangé à Oldcastle. Ainsi, bien que le repas de famille ne fût pas commencé lorsqu'il arriva à la maison, il n'y participa point, un peu parce qu'il n'avait pas faim, et un peu parce qu'il se sentait tout gêné d'avoir quitté le collège. Il éprouvait la même sensation que lorsqu'il mettait un complet neuf pour la première fois ou qu'il se faisait couper les cheveux, après avoir longtemps négligé d'aller chez le coiffeur. Il avait alors de la répugnance à approcher les siens, surtout ses sœurs, Maggie et Clara. Il y avait son père, aussi... Il voulait avoir une explication franche avec lui — il savait qu'il ne serait pas tranquille jusque-là — et pourtant, en dépit de lui-même, il s'était tenu soigneusement à l'écart tout l'après-midi, sauf à un certain moment où, se dirigeant avec une nonchalance affectée vers le bureau de Darius dans le magasin, il y avait laissé tomber son bulletin et s'en était allé avec le même air d'indifférence.

Vers six heures, il se trouvait dans sa chambre, une mansarde dont le plancher était beaucoup plus spacieux que le plafond. C'était sa pièce, son château, son sanctuaire depuis au moins dix ans, depuis même avant que sa mère mourût d'un cancer. Il ne savait pas qu'il l'aimait en dépit de tous ses inconvénients et de ses arrangements de fortune. Il l'aimait cependant et en était jaloux. Personne ne devait y toucher ni rien changer à ses dispositions. Ses sœurs le savaient ; la bonne d'âge mûr le savait ; son père lui-même, avec un petit rire sec, consentait ironiquement à admettre la théorie qui conférait un

caractère sacré à la chambre d'Edwin. Quant à lui, il ne voyait rien d'extraordinaire à son attitude à l'égard de celle-ci. Il ne pouvait comprendre que sa famille y trouvât rien de comique et s'en blessait. Lui ne s'approchait jamais de la chambre de ses sœurs ; il n'en avait aucune envie, n'y pensait même pas.

Il était maintenant assis sur le couvre-pieds rapiécé de son lit et considérait le ciel. Il se sentait un peu plus heureux, un peu moins désorienté, car son estomac était vide et sa pensée commençait à se fixer avec plaisir sur d'agréables images de rôties chaudes et de confiture. Il lui fallait son thé ; sa façon de regarder sa vieille montre d'argent l'indiquait. Il désirait seulement avoir le temps, avant que six heures sonnassent, de décider des changements nécessaires à apporter à sa chambre. Un beau schooner qui, depuis plus d'un an et toutes voiles déployées, attendait une brise favorable dans un coin bas et sombre, à droite, devrait sans doute être remisé dans le petit grenier vide. Il y avait déjà entassé la plupart de ses livres de classe. Il lui faudrait une table et une lampe. Il ne savait pas très bien pourquoi, mais c'était nécessaire à sa propre estime. La seule difficulté était de savoir s'il allait transformer sa chambre ou demander l'autre mansarde, y planter son drapeau et ajouter cette possession à son royaume. Avait-il l'initiative et l'énergie nécessaires pour mener à bien une telle entreprise? Il ne savait que décider. D'ailleurs il ne pouvait rien faire avant d'avoir eu avec son père cette explication catégorique.

La voix vigoureuse de sa sœur Clara se fit entendre sur le palier ou à mi-chemin de l'escalier qui conduisait aux mansardes.

— Ed-win ! Ed-win !

— Qu'est-ce qu'il y a? — cria-t-il, se levant avec un sursaut nerveux. La porte de sa chambre n'était que poussée.

— Vous êtes bien mystérieux, — dit-elle derrière.

— Entrez ; entrez ! Pourquoi n'entrez-vous pas? — répliqua-t-il avec une bonne humeur impatiente. Mais il ne pouvait s'exprimer d'une façon naturelle. Le simple fait qu'il avait quitté le collège ce jour-là, que le monde l'attendait, et que

tous les habitants de la maison le savaient, lui causait une grande gêne.

Clara entra obliquement, avec un mouvement curieux et serpentin qui ne manquait point de grâce. Elle avait quatorze ans. C'était une fillette très blonde et très menue, avec une figure et des lèvres minces, des mains extrêmement fines et, d'une façon générale, l'air fragile. Elle portait un peigne rond en haut de la tête et ses cheveux abondants étaient réunis en deux tresses bien serrées qui lui pendaient sur les épaules. Edwin la tenait pour revêche et capricieuse, et lui trouvait beaucoup de défauts. Néanmoins, il lui était généralement agréable de la voir (sans qu'il s'en doutât bien entendu) et la mauvaise opinion qu'il avait d'elle ne durait jamais très longtemps. Ses gestes avaient pour lui un charme dont il ne se rendait pas très bien compte. Ce charme-là ressemblait au sien propre. Mais rien ne l'aurait plus surpris que d'apprendre qu'il en possédât. Il aurait ri, il aurait eu honte si on lui avait dit que ses attitudes et le jeu de sa physionomie avaient une grâce pénétrante, maladroite et sérieuse. Il aurait essayé de se corriger.

— Papa vous demande, — dit Clara, une main sur le loquet où étaient suspendus des vêtements divers.

Edwin reçut un choc, et toutes les visions agréables de l'heure du thé s'évanouirent dans son imagination. Son père devait avoir lu le bulletin et constaté qu'il avait été battu par Charlie Orgreave, qui était plus jeune que lui.

— Est-ce qu'il m'a envoyé chercher? — demanda-t-il.

— Non, — dit Clara fronçant les sourcils, — mais je l'ai entendu vous appeler partout. Et Maggie m'a dit de monter. Ce n'est pas que je compte sur vos remerciements. — Elle allongea légèrement la tête.

Ce petit épisode, ainsi que le ton sur lequel elle s'exprimait, indiquaient clairement quelles étaient la nature et la force de l'autorité paternelle dans cette maison. C'était une autorité qui avait le don de se faire obéir par anticipation.

— Très bien ! j'arrive, — dit Edwin avec un air de supériorité.

— Je sais ce que vous voulez, — dit-elle pour le taquiner en se tournant vers le corridor.

— Qu'est-ce que je veux?

— Vous voulez la mansarde vide pour vous tout seul, et elle serait dans un joli état au bout d'un mois !

— Comment savez-vous que je la veux? — répliqua-t-il, essayant de repousser cette attaque, encore qu'il fût fort déconcerté. Jamais il n'avait pu comprendre comment ces filles, et Clara en particulier, pouvaient se douter de ses idées, avant même qu'elles se fussent dessinées nettement dans son propre esprit. Il ne comprenait pas davantage l'intérêt extraordinaire qu'elles trouvaient à des choses qui ne les regardaient pas.

— Ne vous occupez pas de cela! — dit-elle d'un ton moqueur et avec un sourire malicieux, délicieusement malicieux, — je le sais !

Elle l'avait simplement vu considérer la mansarde vide et ce bref spectacle lui avait suffi pour deviner les projets qu'il était en train d'échafauder.

Le salon des Clayhanger, qui servait aussi de salle à manger suivant les simples habitudes de cette époque, s'étendait sur une moitié du magasin et donnait sur Duck Square. Son orientation au nord ne lui permettait guère d'apercevoir le soleil. L'ameublement se conformait à la mode universelle qui exigeait du cuir, de l'acajou et des broderies de laine. Il y avait un piano élevé, en bois sculpté, avec de la soie au milieu plissée en rayons ; une bibliothèque dont le bas formait placard ; un sofa et un grand fauteuil de cuir qui jurait avec le reste. Ce fauteuil tournait le dos à la fenêtre et ses pieds de devant étaient légèrement orientés vers la cheminée pour que Mr. Clayhanger pût lire facilement son journal pendant qu'il faisait jour. Le soir, la lumière ne tombait pas très commodément de la suspension et Mr. Clayhanger, s'il était en train de lire, poussait continuellement son fauteuil un peu à droite, ou à gauche, ou en avant, et jetait des coups d'œil au luminaire comme pour l'accuser de ne pas faire son possible. On le voyait souvent en équilibre sur une chaise et, la table écartée, visser un bec du modèle le plus récent. Lorsqu'il était assis dans

son fauteuil, on ne pouvait pas jouer du piano parce qu'il y n'y avait pas assez de place pour mettre le tabouret. Et il était impossible de ranimer le feu sans le déranger, parce que le seau à charbon, le seau verni, se trouvait devant la cheminée, du même côté que le fauteuil. Aussi, lorsque le feu s'éteignait et que Mr. Clayhanger négligeait de s'en occuper, les enfants devaient où bien demander la permission de passer par-dessus ses jambes ou l'inviter à tisonner lui-même. Parfois, lorsqu'il se trouvait en gaieté, il s'amusait à contrarier leurs efforts avec ses pieds et Clara ou Edwin, s'il s'agissait d'eux, se mettaient à le chatouiller, ce qui le calmait aussitôt et le faisait crier :

— Pas ça ! Pas ça !

La position de son fauteuil — détail en apparence insignifiant — était en réalité un facteur important de la vie familiale. Elle exprimait tout ce que sa présence avait d'obsédant. On ne pouvait la modifier, car elle dépendait de la fenêtre qui était trop petite pour jouer un rôle vraiment efficace. Lorsque les enfants songeaient à ce qu'avait été leur vie, celle-ci leur semblait pour une bonne part consister en une longue série d'heures passées dans le salon à désirer faire quelque chose qui ne pouvait être fait sans déranger leur père, et à se demander si oui ou non on allait s'y décider. Si par hasard, comme cela se produisait quelquefois, il préférait s'asseoir sur le sofa qui s'étendait discrètement dans le coin éloigné de la fenêtre, entre la cheminée et la porte, la pièce se transformait aussitôt et devenait plus grande, plus dégagée, plus commode.

Comme six heures allaient bientôt sonner, Edwin jeta en descendant un coup d'œil dans le salon pour voir si son père y était. Mais il ne l'y trouva pas.

— Où est papa? — demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, — dit Maggie assise à sa machine à coudre.

Elle avait vingt ans. C'était une brune un peu forte, à l'air à la fois bienveillant et tracassé. Elle semblait rarement appartenir à la même génération que son frère et sa sœur. Elle fréquentait les femmes mariées en égale et parlait sérieusement des mêmes choses qu'elles. Mr. Clayhanger ne la trai-

tait pas tout à fait comme les deux autres. Mais, encore qu'il invitât fréquemment ceux-ci à accepter l'autorité de leur aînée, il détruisait parfois l'effet de ses recommandations par sa façon brutale de laver la tête à celle-ci pendant les repas. C'était une fille de mérite, avec beaucoup moins de fermeté et beaucoup plus de bonhomie qu'elle paraissait en avoir. Elle ne savait pas s'imposer tout à fait autant qu'il aurait fallu. Elle se tirait très bien d'affaire et avait même fait merveille en remplaçant sa mère, morte à l'époque où Clara avait quatre ans, Edwin six et elle-même dix seulement. Responsabilités, appréhensions, efforts, tout cela avait laissé des traces sur son visage. Mais la majorité des gens qui la connaissaient étaient plus frappés de ses bonnes intentions que de ses capacités. Ils la traitaient de « bonne fille ». La minorité, plus pénétrante, tout en déclarant avec une conviction admiratrice que c'était une jeune fille « très bien », exprimait le regret qu'il lui manquât la faculté de « se faire valoir », de bien montrer tout ce dont elle était capable. Avec quelle ardeur cependant ne prenaient-ils pas sa défense, aussi bien que la majorité moins clairvoyante de ses amis !

Une femme mince aux cheveux gris et au regard vague entra précipitamment, avec un plateau où des choses s'entrechoquaient. Clara la suivait avec une nappe. C'était Mrs. Nixon qui représentait depuis des années la domesticité des Clayhanger. Aidée de Clara, elle débarrassa la table des affaires de Maggie qu'elle plaça sur une chaise, posa les vases à fleurs de cette dernière sur le haut de la bibliothèque, plia le tapis vert et installa rapidement le thé. Pendant ce temps, Maggie, jetant un coup d'œil à la pendule, ferma sa machine et serra son ouvrage dans un panier. Clara, laissant la table, se baissa pour ramasser les bouts de coton et de fils blancs qui jonchaient le parquet. Six heures sonnèrent.

— Allons, vite ! — s'écria-t-elle brusquement, comme Edwin restait hésitant, les mains dans ses poches. — Ne pouvez-vous pas aider Maggie à pousser sa machine dans le coin?

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — demanda-t-il mollement tout en s'avançant au secours de sa sœur.

— Elle va être ici dans une minute, — dit Maggie presque essouflée et couvrant la machine de sa housse.

— Qui? — demanda-t-il. — Oh ! Tantine ! J'avais oublié que c'était son jour !

— Comme si on pouvait oublier ! — murmura Clara, incrédule et sarcastique. La table maintenant était mise.

Edwin s'étonnait doucement, comme cela lui arrivait parfois, du ton extrêmement amer avec lequel Clara faisait allusion à leur tante Clara Hamps — quand celle-ci était absente. Même l'attitude que Maggie avait dans le particulier à l'égard de Tantine ne témoignait guère davantage de sentiments chrétiens. Mrs. Hamps était une sœur cadette de leur mère qui, restée veuve, avait, depuis la mort de Mrs. Clayhanger, pris une certaine part dans la direction des affaires domestiques de son beau-frère. Ceci pouvait expliquer, mais seulement jusqu'à un certain point, l'intense et solide antipathie qu'éprouvaient pour elle Maggie, Clara et Mrs. Nixon. Clara détestait même son propre nom, car c'était à cause de sa tante qu'elle s'appelait ainsi. Mr. Clayhanger s'entendait parfaitement avec sa belle-sœur. Il avait d'elle une haute opinion et s'enorgueillissait même de l'avoir pour parente. En sa présence ses filles ne montraient jamais leurs sentiments à l'égard de leur tante. C'était un plaisir secret qu'elles partageaient avec Mrs. Nixon, et auquel elles n'avaient initié Edwin que parce qu'elles étaient indifférentes à ce qu'il en pensait. Il leur arrivait de le mépriser pour conserver une espèce d'affection pour sa tante, et ne pas pénétrer ses artifices. Mais elles pouvaient compter sur sa loyauté.

— Êtes-vous prêt ou non? — lui demanda Clara. Elle lui parlait souvent comme si elle était l'aînée.

— Oui, — dit-il, — mais il faut que je trouve papa.

Il s'en alla, ne le vit pas au magasin, remonta après quelques minutes de vaine exploration. Mrs. Nixon le précéda, portant la théière et déclara que son père avait fait dire à la cuisine de ne pas l'attendre.

III

TANTINE CLARA

Mrs. Hamps avait fait son entrée magnifique. L'atmosphère du salon en fut transformée. Maggie, souriante, portait son tablier de soie noire numéro deux. Clara, souriante également et riant aussi, avait mis un grand tablier blanc de petite fille. Mrs. Nixon, dont les yeux vagues étaient moins distraits que d'habitude, accueillit la nouvelle venue avec effusion et se répandit en humbles remerciements lorsque Mrs. Hamps se fut aimablement informée de sa santé. Un étranger aurait pu croire que des liens vigoureux d'affection et de respect unissaient ces femmes. Edwin ne comprenait jamais comment ses sœurs, et Maggie surtout, pouvaient témoigner à l'égard de leur tante d'une hypocrisie aussi énorme et aussi constante. En ce qui le concernait, celle-ci produisait généralement sur lui, et cette fois-ci encore, l'effet d'un fortifiant. Quelque chose qui se dégageait d'elle le ranimait. Il cessa de penser aux ennuis qu'il allait avoir avec son père et s'abandonna au plaisir physique que le thé lui offrait.

Tantine Clara était une belle femme. Des hommes, dont elle n'aurait approuvé ni les manières ni la conduite, avaient dit d'elle qu'elle était « rudement bien fichue ». Elle avait environ quarante ans, ce qui à cette époque, et étant donné la façon de compter des femmes, équivalait aux cinquante ans d'aujourd'hui. Sa dernière photographie passait pour très réussie. Elle y était représentée debout derrière un fauteuil en velours sur lequel elle appuyait légèrement son buste vigoureux, mais encore harmonieux. Ses avant-bras, couverts de fanfreluches et de bracelets, étaient posés sur le dossier à frange, et de sa main une rose pendait négligemment. Un lourd rideau tombait d'on ne savait où sur le siège où ses plis se disposaient avec art. La robe était de soie ardoise avec des manches serrées jusqu'au coude qu'ornait un nœud de ruban. De là elles s'élargissaient en un vaste triangle où l'on découvrait

une grande quantité de dentelle autour des poignets, et leurs extrémités en pointes étaient rehaussées de carrés de velours. Un volant à frange, court et de forme arrondie, qui produisait un effet ornemental puissant, descendait magnifiquement du derrière de la taille jusqu'aux genoux. La garniture de la taille rappelait celle du volant, et tous deux faisaient valoir par contraste la simplicité sévère de la jupe qui avait pour but de mettre en évidence la qualité de la soie. Les bouts d'une collerette, dont la dentelle était assortie à celle des poignets, étaient croisés sur la poitrine et maintenus par une grosse broche de jais. Et au-dessus on apercevait une belle figure régulière, à la bouche ferme et dure, au nez très droit, aux sourcils noirs et aux oreilles petites, alourdies par de pesants pendants de jais.

La photographie ne pouvait pas rendre la perfection du teint clair et rose de la tante Clara. Elle avait les couleurs et le regard étincelant d'une jeune fille. Mais elle rendait justice à ses cheveux noirs qui étaient réellement magnifiques. Ils étaient tous bien à elle et sa coiffure semblait aussi ample qu'une perruque de juge. Une raie les séparait exactement au milieu de son front bas... Puis, deux pouces plus loin, des tresses passaient et repassaient sur le crâne, en profusion, formant un dessin extrêmement compliqué. Et des boucles tombaient en longue et brillante multitude, des deux côtés de la tête, tantôt derrière l'oreille, tantôt la cachant, tantôt sur les épaules, tantôt pendant au-dessus. Ces boucles — une d'entre elles descendait jusqu'au corsage — n'avaient pas de rivales à Bursley.

C'était une femme d'une vitalité terrifiante. Sa sœur n'était rien à côté d'elle. Elle digérait superbement et excitait la jalousie de son beau-frère — qui souffrait beaucoup de sa bile — parce qu'elle pouvait manger avec une parfaite impunité de grandes quantités de rôties beurrées et de céleri cru. Enfin, elle possédait une fortune indépendante et n'avait pas d'enfants pour lui causer des ennuis. Et cependant elle avait toujours comme un air, tantôt de résister énergiquement au mal, tantôt de s'abandonner avec confiance à Dieu. Il fallait s'imaginer sa vie spirituelle comme une abdication perpétuelle et presque physique entre les bras du Christ. Néanmoins, elle ne se plai-

gnait jamais et était rarement déprimée. Son grand désir et son grand mérite étaient d'être pleine d'entrain, de tout prendre avec bonne humeur, de ne regarder obstinément que le bon côté des choses et de convertir les autres à cette espèce de religion.

Aussi, lorsqu'on lui annonça que le père avait dû inopinément s'absenter, et qu'il avait laissé l'ordre de ne pas l'attendre, dit-elle gaiement qu'il valait mieux obéir et se mettre à table, encore qu'il eût été plus agréable de commencer avec lui. Et elle dit aussi combien elle trouvait tout admirable, le thé, les rôties, la confiture aux fraises et les petits gâteaux. Elle voulut verser elle-même de l'eau chaude dans le bol à rinçures et placer au-dessus un gâteau couvert d'une assiette pour l'empêcher de se refroidir avant l'arrivée de Mr. Clayhanger. Elle se refusa à admettre que les rôties étaient un peu dures et lorsque Maggie lui affirma avec son calme curieux qu'elles l'étaient en effet, elle déclara que ce degré particulier de dureté était celui qu'elle préférait elle-même. Puis elle parla confitures et fit allusion à la confiture de groseilles, sur quoi Clara tira discrètement la langue avec la promptitude d'un serpent en guise de signal à l'adresse de Maggie.

— La nôtre n'est pas bonne cette année, — dit celle-ci.

— Il y a quinze jours, j'ai prévenu Tantine que nous n'en étions pas trop fières, — ajouta Clara avec la simplicité d'un petit ange.

— Vraiment, ma chérie? — s'écria Mrs. Hamps avec grande surprise et presque peinée. — Je suis sûre qu'elle est parfaite. Je comptais absolument y goûter, absolument! Je sais ce que vaut votre confiture de groseilles.

— Voulez-vous essayer? — suggéra Maggie. — Mais nous vous avons avertie!

— Oh! Je ne veux pas vous déranger maintenant. Nous sommes si bien ici! N'importe quand...

— Ça ne nous dérange pas, Tantine, — dit Clara avec son sourire le plus captivant et le plus innocent.

— Mon Dieu, puisque vous parlez tant de m'avertir, je vous demanderai de m'en donner.

Clara, d'un bond, passa derrière Mrs. Hamps, faisant une

grimace méprisante à l'adresse de ses boucles, et courut avec grâce à la cuisine.

— Dites donc, — fit-elle, en appelant Mrs. Nixon d'une voix maussade, — donnez-moi, je vous prie, un pot de cette confiture de groseilles. Un petit suffira. Elle sait qu'elle n'est pas assez sucrée et elle veut absolument y goûter rien que pour nous ennuyer. Rien ne l'en empêchera.

Elle revint en souriant et Maggie ouvrit le pot dextrement. Tantine Clara, le visage tout rayonnant d'une attente agréable, prit une cuillerée avec circonspection.

— Excellent ! — murmura-t-elle.

— Mais vous ne trouvez pas que c'est un peu amer? — demanda Maggie.

— Oh ! non ! — protesta-t-elle.

— Vraiment? — insista Clara avec un air d'étonnement où la satisfaction se mêlait au respect.

— Oh non ! — répéta Mrs. Hamps. — C'est excellent !

Elle ne fit pas claquer ses lèvres parce qu'elle ne considérait pas que ce témoignage de satisfaction fût distingué, mais elle essaya par d'autres moyens moins choquants d'exprimer le plaisir infini que lui procurait la confiture.

— Combien de sucre y avez-vous mis? — demanda-t-elle au bout d'un instant. — La moitié?

— Oui, — dit Maggie.

— On dit en effet que les groseilles ont été un tout petit peu amères cette année, à cause du temps, — ajouta Mrs. Hamps avec un air songeur.

Clara allongea un coup de pied malicieux sous la table à Edwin, mais le sourire vague qu'elle montrait à sa tante ne perdit rien de son charme ni de son innocence. Une duplicité pareille dépassait la compréhension d'Edwin ; elle lui semblait sans objet. Et pourtant il ne pouvait se refuser à admettre qu'il y avait comme une pointe, une insinuation, dans la dernière remarque de la Tantine.

Puis Mr. Clayhanger entra, serra cordialement la main de Mrs. Hamps et lui fit des compliments presque aussi magnifiques que les siens. Tous deux adoptaient, l'un vis-à-vis de l'autre, de grandes manières qui ne manquaient point de

dignité. Ils s'admiraient réciproquement et chacun disait souvent de l'autre qu'il était étonnant. Puis le maître de la maison s'assit lourdement, s'empara d'une tasse de thé que Maggie avait placée devant lui et en but la moitié avec un grand bruit.

Il avait alors quarante-cinq ans, mais paraissait davantage. Il était habillé de noir avec un ample devant de chemise et une cravate étroite qui formait un nœud triangulaire. Ses manchettes étaient presque collantes et, grâce au peu de longueur des manches de son veston d'alpaga, très apparentes. Ce n'était point qu'elles fussent précisément sales, ces manchettes, non plus que le devant de chemise ou le col aux pointes rabattues, mais le linge tout entier n'en paraissait pas moins ne pouvoir guère être mettable le lendemain. Le linge de Clayhanger paraissait toujours ainsi : ni sale ni propre. Il semblait aussi porter éternellement le même costume, toujours sur le point de n'en pouvoir plus et tenant néanmoins toujours bon. Le pantalon avait des plis transversaux. Sur l'étoffe luisante du gilet se dessinaient toujours en relief des objets qui garnissaient les poches. Il y avait en outre quelques taches sur le devant (quelques-unes seulement) et le dernier bouton ne tenait jamais bien. Le veston, un peu décoloré autour du faux col et usé au bout des manches, s'adaptait au corps avec une confortable imprécision. C'était un vieux camarade auquel Clahyanger était fait. Il lui semblait que ce veston avait grandi avec lui et s'était élargi en même temps que sa ceinture. Le haut de son crâne était un peu chauve, mais il avait encore beaucoup de cheveux bruns grisonnant derrière et sur les côtés. Sa moustache pendante, qui faisait ressembler sa bouche à celle d'un phoque, était fournie et provocante. Elle indiquait du caractère et contredisait la grosse placidité du menton mal rasé. Il avait l'habitude, lorsqu'il réfléchissait ou s'irritait, de mordre sa lèvre inférieure aussi bas que possible et accentuait ainsi l'effet produit par sa moustache.

Il y eut un silence, et Tantine Clara observa : « Voici le tram », semblant prendre un vif intérêt dans ce phénomène du passage du tramway. Puis un autre silence suivit.

— Tantine... — dit Clara, se tortillant sur sa chaise comme on fait à son âge.

— Vous ne pouvez donc pas rester un peu tranquille? — lui demanda son père, l'interrompant avec brusquerie mais de bonne humeur. — Vous allez tomber si vous continuez.

Clara rougit aussitôt et s'arrêta.

— Quoi donc, ma chérie? — demanda sa tante d'un ton encourageant. C'était comme si elle avait dit : « Votre père a bien raison, plus que raison d'exiger que vous vous teniez bien à table. Mais ne prenez pas ce qu'il dit trop au sérieux. Je comprends toutes les difficultés que vous éprouvez. »

— J'allais simplement vous demander, — continua Clara plus bas et d'une voix hésitante, — si vous saviez qu'Edwin a quitté le collège aujourd'hui? — Il n'y avait plus de malice dans son expression.

« La petite peste ! — songea Edwin. — Pourquoi faut-il qu'elle aille, de gaieté de cœur, attirer l'attention là-dessus? » Et lui aussi rougit, avec l'impression qu'il devait s'excuser auprès de la compagnie d'avoir fini ses études.

— Oui, oui ! — dit la Tantine avec une bienveillance pleine d'ardeur. — J'ai un mot à dire à mon neveu à ce sujet.

Mr. Clayhanger fouilla dans la poche de son veston d'alpaga et en retira une enveloppe ouverte.

— Voilà le bulletin du gamin, Tantine, — dit-il, — peut-être voudriez-vous y jeter un coup d'œil?

— Certes ! — répondit-elle avec ferveur. — Je suis sûre qu'il est très bon.

Elle le prit et mit ses lunettes.

— Conduite : Excellente, — lut-elle déchiffrant ce document avec enthousiasme. Et elle lut de nouveau : — Conduite. Excellente. — Puis elle parcourut la liste des matières, proclamant le nombre de points obtenus pour chacune. A la fin elle arriva à : Place générale au trimestre prochain : Troisième. — C'est superbe, Eddy ! — s'écria-t-elle.

— Je croyais que vous étiez second, — dit Clara de sa façon sèche.

Edwin rougit de nouveau et hésita.

— Hé, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? — demanda son père. — Je n'avais pas remarqué cela. Troisième?

— Charlie Orgreave m'a battu à l'examen, — marmotta Edwin.

— Voilà une jolie histoire. Descendre d'une place ! Vous auriez dû être premier au lieu de troisième. Et vous l'auriez peut-être été si vous aviez bûché.

— Ne parlez pas ainsi ! Je ne le veux pas ! — protesta Tantine Clara dont le rire montrait les belles dents. Elle regarda d'abord Darius, puis Edwin sous ses lunettes, la tête renversée et ses boucles pendantes. — Personne ne dira qu'Edwin ne travaille pas, pas même son père, tant que sa tante sera là ! Parce que, moi, je sais qu'il travaille ! D'ailleurs, il n'a pas descendu. Le bulletin dit : Place au prochain trimestre, et pas à celui-ci. Vous étiez encore second aujourd'hui, n'est-ce pas, mon enfant?

— Je le crois. Oui, — répondit Edwin, se remettant.

— Vous voyez bien ! — s'écria-t-elle triomphalement. Elle était en train d'ouvrir son porte-monnaie. — Et voilà pour vous, — ajouta-t-elle, sortant un demi-souverain. — C'est un petit cadeau de votre Tantine à l'occasion de votre départ du collège.

— Oh, Tantine ! — s'exclama-t-il faiblement.

— Oh ! — s'écria Clara sincèrement stupéfaite.

Mrs. Hamps témoignait parfois ainsi d'une magnifique générosité. Cependant, Clara soutenait qu'elle était pingre à un degré inimaginable. Et Maggie avait dit une fois savoir qu'elle faisait manger à sa bonne de la graisse au lieu de beurre. Mal nourrir une domestique était pour Maggie une mesquinerie qu'elle ne pouvait pardonner.

Comme le thé tirait à sa fin, que les assiettes se vidaient, qu'Edwin et Clara n'éprouvaient graduellement plus que de l'indifférence à l'égard de la confiture et même de l'hostilité, Mrs. Hamps se prépara à s'abandonner à une de ses classiques effusions sentimentales.

— Hé bien, — dit-elle enfin avec un grand soupir, — voilà les années de collège terminées ! Et notre fils unique qui entre dans le monde ! Comme le temps passe !

Elle poussa un autre grand soupir, contenant l'immense mélancolie que lui inspirait cette vision de la réalité des choses. Puis elle se rappela son courage, sa façon de se confier à Dieu et toute sa philosophie.

— Mais tout est pour le mieux ! — reprit-elle d'un ton plus haut. — Tout est arrangé pour le mieux. Il ne faut jamais l'oublier ! Et je suis sûre qu'Edwin nous fera grand honneur, si le ciel veut l'aider.

Elle poursuivit cette idée avec vigueur et introduisit dans son développement Dieu, le Christ, et même le Saint-Esprit. Elle parla des dangers du monde, des déguisements que prend le Diable, des avantages précieux qu'offre un foyer vertueux, de la vertu toute spéciale de Mr. Clayhanger et de Maggie et, certes, de sa petite Clara aussi. Elle parla de l'orgueil qu'Edwin leur inspirait à tous, des occasions uniques qu'il avait de faire le bien par son exemple et aussi, bientôt, par ses conseils, car d'autres plus jeunes que lui lèveraient les yeux vers lui. Elle parla enfin de la fierté qu'elle, personnellement, éprouvait à avoir un tel neveu et de la confiance absolue qu'elle avait en lui et de la solennité de l'heure...

Rien ne pouvait l'arrêter. Les filles avaient horreur de ces sortes d'exhibitions. Même Edwin, qui était en tout plus indulgent qu'elles, déplorait les cours de morale de sa tante. Ils le remplissaient du désir de s'enfuir bien loin, d'être seul au milieu de la mer, ou de s'enfoncer quelque part dans le sein de la terre. Il ne pouvait pas comprendre ce côté de sa nature. Mais il n'y avait pas moyen d'échapper,. La seule personne qui aurait pu les délivrer semblait jouir de cette contrainte sinistre. Mr. Clayhanger écoutait avec des hochements de tête de connaisseur admiratif ; il paraissait être tout à fait sincère. Et Edwin ne pouvait pas le comprendre davantage.

— Ah ! — dit Mrs. Hamps avec enthousiasme et après une pause insignifiante, — je suis heureuse de penser à l'aide que vous allez apporter à votre père, avec votre intelligence !

Et elle le considéra avec complaisance.

Voilà l'occasion qu'il attendait. Il ne voulait nullement aider son père dans ses affaires. Il avait formé d'autres projets dont il n'avait jamais soufflé mot jusqu'ici, parce que son père ne l'avait jamais entretenu de sa carrière future, considérant sans doute comme entendu qu'il entrerait dans l'imprimerie. Il avait attendu que son père commençât. « Sûrement, — songeait-il, — papa me parlera un moment ou l'autre de ce

que je vais faire, et alors je lui dirai tout. » Mais son père n'en avait rien fait, et grâce à sa timidité, sa négligence, sa mauvaise chance peut-être, Edwin en était ainsi arrivé à son dernier jour de collège sans avoir non seulement résolu, mais même abordé cette question suprême. Oh ! il s'en blâmait... « N'importe quel garçon l'aurait depuis longtemps et tout naturellement discutée... Après tout, ce n'était pas un crime, même pas quelque chose de honteux que de ne pas vouloir être imprimeur. Et cependant il avait honte ! Quelle absurdité ! Il se faisait des reproches. Mais il en faisait aussi à son père. A ce moment néanmoins, rien qu'en répondant à la remarque de sa tante, il pouvait arranger tout en déclarant simplement et hardiment qu'il ne voulait pas faire comme son père. Ce serait désagréable sans doute, mais le plus rude serait fait, et ne durerait qu'un instant, comme l'extraction d'une dent. Il n'avait qu'à prononcer certains mots. Il fallait qu'il les prononçât. C'était des mots très faciles à dire et d'une urgente nécessité. « Je ne veux pas être imprimeur. » Il se les répéta intérieurement : « Je ne veux pas être imprimeur. » Qu'importait à son père qu'il fût ou non imprimeur? Des secondes, des minutes parurent s'écouler. Il savait que s'il avait l'inconcevable lâcheté de ne rien dire il perdrait pour toujours sa propre estime. Alors, en réponse à la prédiction de Mrs. Hamps concernant l'utilité de sa présence au bureau de son père, il dit avec un faux air dégagé, ni convaincu, ni convaincant :

— C'est ce que nous verrons.

Ce fut tout ce qu'il put accomplir. Il lui semblait qu'il avait regardé en face la mort elle-même et s'était reculé.

— Ce que nous verrons? — répéta Tantine avec dans sa voix un soupçon de pénible surprise causée par sa légèreté.

Il resta muet. Personne ne soupçonnait, à le voir assis là, avec son expression si enfantine et pensive et s'agitant tout gêné sur sa chaise, qu'il était torturé jusqu'au fond même de son être. Pendant ces minutes d'agonie il se répétait, essayant de se convaincre : « Dans tous les cas, je le leur ai donné à comprendre ! »

Mr. Clayhanger, sans prêter la moindre attention à la réponse d'Edwin ni à l'air légèrement offusqué avec lequel

sa tante l'avait répétée, se tourna brusquement vers lui et lui dit sans rudesse, mais sur le ton sérieux de quelqu'un qui prend toutes les responsabilités et ne peut imaginer une contradiction :

— Je serai absent presque toute la journée demain. Il ne faut pas que vous sortiez du magasin. Je vous dirai pourquoi en bas.

Une de ses particularités était de faire un mystère de ses affaires devant les femmes.

Edwin sentit le filet se resserrer sur lui. Puis il trouva, en guise d'échappatoire, une de ces questions embarrassantes qui viennent facilement à l'esprit des garçons de son âge.

— Mais demain, c'est samedi ! — prononça-t-il non sans une certaine assurance. — Et mon cours d'instruction religieuse ?

Six mois auparavant, un jeune pasteur à qui le ciel avait refusé tout sens d'humour et d'honneur avait commis l'infamie d'organiser ce cours pour grands garçons le samedi après-midi. Edwin avait été pris au piège. Mr. Clayhanger, après que le jeune pasteur lui en eut touché deux mots, avait envoyé son fils au sacrifice, avec un air de trouver cela tout naturel, qui avait confondu celui-ci. En vain Edwin avait-il fait remarquer à sa famille que rester enfermé le samedi après-midi serait sûrement mauvais pour sa santé. On avait attiré son attention sur sa santé éternelle. En vain avait-il objecté que lorsqu'il pleuvait le samedi après-midi, il apprenait fréquemment ses leçons, et que son travail pourrait souffrir de ce nouveau régime. On lui avait parlé de la paix qui passe l'entendement. Il avait donc été battu et Clara lui avait secrètement reproché l'abjection de son rôle de victime. Ce fut donc avec un sentiment de triomphe particulièrement vif que, croyant prendre une bonne fois sa revanche sur la génération qui, quelques mois auparavant, s'était si bien jouée de lui, il demanda avec quelque aplomb : « Et mon cours d'instruction religieuse? »

— Il n'y en aura plus, — répondit son père avec un doux sourire légèrement sardonique et comme un air de dire : « Je veux bien être indulgent pour votre jeunesse ; mais je dois vous faire comprendre, avec tous les ménagements possibles,

que vous ne pouvez pas toute votre vie continuer à apprendre votre religion ! »

Mrs. Hamps ajouta :

— Ce n'est plus comme si vous étiez au collège. Mais j'espère bien que vous ne négligerez pas votre Bible. J'espère bien que vous trouverez toujours le temps de la lire, jusqu'à l'heure de votre mort.

— Oh ! mais... dites-donc... — commença Edwin. Puis il s'interrompit.

Il était vaincu rien que par l'effronterie de ses réponses. Son père et sa tante (et cette dernière tout au moins était une pratiquante résolue et déclarée, à qui était due la conversion de Mr. Clayhanger du Méthodisme primitif au Méthodisme de Wesley) ne s'inquiétaient ni l'un ni l'autre de défendre, par des arguments, leur nouvelle attitude. Ils ne s'inquiétaient point de l'accorder avec celle qu'ils avaient adoptée quelques mois plus tôt, alors que l'importance du bonheur spirituel dépassait pour eux de beaucoup celle de n'importe quel bien-être terrestre imaginable. C'est qu'en fait ils n'avaient point d'arguments. Car s'il fallait faire passer Dieu avant le travail et la santé, pourquoi ne pas le faire passer aussi avant un malheureux magasin? Il n'y avait rien à répondre à cela.

Edwin fut abasourdi. Sa foi en l'humanité était détruite. Ces grandes personnes n'étaient pas sincères. Et, comme Mrs. Hamps continuait à broder sur son thème original, l'exhortation à lire la Bible, il la regarda à la dérobée et un doute traversa son esprit. Cette femme, à la majestueuse vitalité, était-elle jamais sincère en quoi que ce soit, même vis-à-vis d'elle-même? Toute son existence quotidienne, de l'heure de son lever à celle de son coucher, n'était-elle qu'une grandiose apparence?

Ce n'était point qu'il éprouvât le moindre désir de continuer son instruction religieuse, même pour échapper au magasin.

Non, certes ! Il éprouvait un grand soulagement d'en être débarrassé. Ce qui le bouleversait, c'était le caractère brutalement illogique de ce nouveau décret et l'effronterie tacite avec laquelle on semblait admettre qu'on n'avait pas été jusque-là sincère. Et pourtant, il avait toujours su au fond

qu'il en serait ainsi. C'était pour lui-même qu'il faisait semblant d'être froissé et choqué.

Ses projets n'en étaient pas plus avancés. Ils en étaient même retardés, car cette garde du magasin le samedi après-midi serait comme un symbole de défaite temporaire. Pourquoi n'avait-il pas parlé clairement? Pourquoi était-il toujours comme un bébé en présence de son père? Son avenir se présentait maintenant tout de travers. Il avait oublié ses résolutions formidables. Néanmoins, sentir son demi-souverain dans sa poche était un encouragement dans cet univers décourageant.

IV

AU MAGASIN

— Venez, mon garçon, — dit à Edwin son père dès qu'il eut ramassé les derniers débris du fromage sur son assiette, à la fin du lunch, le lendemain.

Edwin se leva docilement et le suivit. Mr. Clayhanger alla droit au bureau du coin, derrière la fenêtre qui éclairait le livre de comptes, mit ses lunettes et souleva le couvercle.

— Écoutez-moi, — dit-il, parlant bas, — master Enoch Peake vient cet après-midi pour voir ceci. — Il montra l'épreuve d'un faire-part de mariage, d'un modèle particulièrement recherché, qui annonçait le mariage de Mr. Enoch Peake avec Mrs. Louisa Loggerheads. — Vous savez qui je veux dire?

— Oui, — dit Edwin, — le gros homme qui habite à Cocknage Gardens.

— C'est ça. Hé bien, vous lui direz que j'ai été appelé ailleurs. Dites-lui qui vous êtes. Ce n'est point qu'il ne le sache pas. Dites-lui que d'après moi il vaudrait mieux... — le gros doigt de Darius parcourut une ligne — mettre : veuve de feu Simon Loggerheads Esquire, au lieu de Esq. Compris? Autrement, le reste va bien. Dites-lui que le reste va bien. Et demandez-lui s'il veut que ce soit imprimé en argent, et combien il lui en faut. Montrez-lui cette enveloppe comme échantillon. Vous saisissez bien?

— Oui, — dit Edwin d'un ton qui indiquait sans irrespect qu'il n'y avait rien à saisir. C'était curieux, la façon dont son père semblait rassembler toute son intelligence comme pour un problème !

— Ensuite vous porterez cette épreuve au Grand James et il pourra s'y mettre. C'est promis pour lundi matin. — Et il ajouta avec un coup d'œil subreptice à l'adresse de miss Ingamells, la demoiselle de magasin qui enveloppait vigoureusement les journaux sur le comptoir en face : — Occupez-vous de cela vous-même. James ne voudra pas lui en parler, à elle, d'une chose comme cela. Dites-lui que je vous en ai chargé spécialement. Voyons un peu comment vous vous en tirerez.

— Bien, — dit Edwin, et en lui-même il ajouta avec dédain :

« On dirait qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort. »

— Nous devrions faire beaucoup d'affaires avec Enoch Peake, plus tard, — observa Mr. Clayhanger, tout bas.

— Parfaitement, — dit Edwin impressionné et s'apercevant qu'il avait été peut-être trop pressé de faire le dédaigneux.

Mr. Clayhanger remit ses lunettes dans leur étui et, prenant son chapeau à sa patère ordinaire, au-dessus des dossiers de factures, consulta sa montre et fit le tour du comptoir pour s'en aller. Puis il s'arrêta.

— Je vais à Manchester, — murmura-t-il confidentiellement, — pour voir si je peux me procurer une machine dont j'ai entendu parler.

Edwin fut flatté. Au lunch, Mr. Clayhanger avait seulement révélé qu'il avait un train à prendre et ne rentrerait probablement que tard dans la soirée.

L'instant d'après, il l'aperçut se hâtant dans la direction de la gare de Shawport.

C'était donc cela les affaires ! Ce n'étaient pas celles qu'il eût désirées, dont il aurait voulu s'occuper, et il avait quelque inquiétude à l'égard de la prise qu'elles avaient déjà sur lui. Mais c'était assez amusant, et son père s'était montré vraiment amical. Il éprouvait un sentiment d'importance.

Peu après, Clara entra en courant pour parler à miss Ingamells. Elles se mirent à bavarder avec des petits rires.

— Papa est allé à Manchester, — trouva-t-il moyen d'informer sa sœur au moment où elle s'en allait.

— Pourquoi ne vous occupez-vous pas de ces livres de prix, comme il vous l'a dit? — répliqua-t-elle en disparaissant. Elle ne voulait pas supporter les grands airs d'Edwin.

Pendant le lunch, Mr. Clayhanger avait donné pour instructions à son fils de parcourir le stock des livres de prix pour les écoles du dimanche et d'en dresser un inventaire.

Cette injonction de la jeune Clara, que miss Ingamells avait certainement entendue, l'empêcha, étant donné sa qualité d'homme indépendant, de se mettre au travail pendant au moins dix minutes. Il siffla, ouvrit le bureau de son père, le considéra distraitement, examina la boîte à plumes en détail et enleva deux feuilles au calendrier, de manière à ce qu'il fût à jour pour lundi. Il avait un grand mépris pour miss Ingamells, belle encore que corpulente créature de vingt-huit ans, parce qu'elle se laissait faire la cour par un jeune homme. Il les avait surpris se donnant le bras et se serrant l'un contre l'autre dans la rue, un samedi après-midi. Il lui était impossible de ne pas trouver une telle façon d'agir parfaitement stupide.

L'entrée d'un client le fit se tourner brusquement vers les rayons élevés où se trouvaient les livres. Il était heureux que ce client ne fût pas Mr. Enoch Peake. L'attente de son arrivée l'agitait étrangement. Il plaça l'échelle contre les rayons, grimpa et se mit à manier les volumes et les paquets de volumes. Il y avait une poussière incroyable et le désordre qui régnait là lui inspira une profond mépris. Il était extraordinaire que son père pût le tolérer. Le magasin tout entier se trouvait sans doute dans la même condition. « Treize exemplaires du *Vieux pupitre d'Archie* », lut-il sur un paquet. Mais lorsqu'il l'ouvrit il trouva sept exemplaires de *Du plaisant au sérieux*. Il lui fallut donc défaire chaque paquet. C'était néanmoins un travail aisé. Il écrivit d'abord l'inventaire au crayon, puis le recopia à l'encre. Il le plia ensuite et écrivit soigneusement au dos, car son père avait la manie de classer les documents dans les formes légales : « Inventaire des livres

de prix en stock. » Et après un instant d'hésitation il ajouta ses propres initiales. Puis il se mit à ficeler et à remettre en place les paquets et les volumes isolés. Rien dans toute cette littérature n'avait de charme pour lui. Il possédait cinq ou six volumes du même genre, tous dorés et coloriés, qu'on lui avait donnés à l'école du dimanche, chacun dûment à son nom, pour n'avoir rien fait de bien particulier. Et il les considérait tous sans exception comme autant de tromperies dont lui et ses camarades avaient été victimes. Clara néanmoins avait toujours aimé à les lire. Mais il découvrit, posé à plat sur un des rayons du haut, et au moment où il allait finir, un livre intitulé : *Vues architecturales des capitales de l'Europe avec leur description*, par Cazenave. Ce volume avait un air vieillot. C'était probablement quelque relique provenant du prédécesseur de son père dans la maison. Autre exemple du manque d'ordre qui régnait partout.

Edwin l'emporta dans la retraite que lui offrait le bureau et, là, parcourut les pages d'illustrations en couleurs. Au début, l'intérêt qu'il y prenait, ainsi qu'aux descriptions du texte, était moins spontané que voulu. Il se disait « Si vraiment il y a quelque chose en moi, je devrais m'y intéresser et il faut qu'il en soit ainsi. » Or, il en était ainsi. Il jeta par hasard un coup d'œil sur l'horloge suspendue au-dessus des rayons contenant les cahiers et les carnets, juste en face de la porte. Quatre heures et quart. L'après-midi se passait tranquillement et il ne l'avait pas trouvé trop ennuyeux. Dans une sorte de lointain, et tandis qu'il s'acquittait de sa tâche, avec, à ce qu'il pensait, une extraordinaire habileté, il avait vaguement conscience de continuelles entrées de clients, tous infailliblement attirés vers le comptoir de miss Ingamells, rien que par l'air attentif et éveillé de celle-ci. Il avait entendu des phrases et des bouts de phrases, comme : « Non, nous n'avons rien de plus petit. » — « Un pinceau en poils de chameau. » — « De la gomme, mais pas de la colle. » — « Mille regrets, monsieur. Je parlerai sévèrement au porteur de journaux. »

Il avait entendu aussi le bruit de la monnaie sur le comptoir, le tintement d'un demi-souverain mis à l'épreuve et le tiroir de la caisse s'ouvrant et se fermant. Parfois, miss Ingamells

se parlait à elle-même et s'exclamait sur la sottise d'un client quand celui-ci était parti. Et voici qu'il était quatre heures et quart. Il avait assurément un sentiment de son importance qui était tout particulier et agréable. Au bout d'une demi-minute, il regarda encore l'horloge et vit qu'elle indiquait cinq heures moins un quart.

Quelle force hypnotique l'attirait vers la vitrine des articles pour peintres, qui se dressait, magnifique, compliquée et complète au milieu du magasin, comme un monument? Il se mit à ouvrir les tiroirs, d'abord doucement, puis avec plus d'audace. Après tout, cela ne regardait pas miss Ingamells ! Et, pour être juste, miss Ingamells n'émit pas la moindre prétention à cet égard. Elle continua sa besogne. Edwin ouvrit une boîte à couleurs pour aquarelle d'assez grandes dimensions. Elle était marquée cinq shillings et six pence. Elle semblait comprendre tout ce dont on pouvait avoir besoin pour la production des vues architecturales les plus fascinantes et les plus majestueuses. Comme il soulevait le dessus et découvrait encore au fond d'autres instruments et accessoires merveilleux, il vit vaguement, mais avec passion, au fond même de son cœur, les brillants chefs-d'œuvre qui devaient sortir de cette boîte. Elle avait une clef. Il fallait qu'elle fût à lui. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour cela si c'eût été nécessaire.

— Miss Ingamells, — dit-il, et comme elle ne levait pas les yeux aussitôt il ajouta : — Dites donc, miss Ingamells ! Quel rabais papa fait-il à ma tante quand elle achète quelque chose?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, master Edwin, — répondit-elle, — je n'en sais rien. Comment le saurais-je?

— Hé bien alors, — murmura-t-il, — je paierai le prix fort, voilà tout.

Il ne pouvait pas attendre et désirait ne se donner aucun tort.

Miss Ingamells lui rendit sa monnaie avec une stricte impartialité et un air d'indiquer qu'elle n'acceptait aucune responsabilité. Et la façon dont Edwin se redressait était comme un avertissement à l'adresse de miss Ingamells d'avoir à se mêler uniquement de ce qui la regardait, et de ne pas avoir l'imper-

tinence de s'enquérir de la provenance de ce demi-souverain qui, il pouvait le voir, l'intriguait vivement. La boîte était maintenant à lui ; ce n'était pas une boîte à couleurs, mais une boîte à enchantements. Il en avait déjà eu, mais aucune ne pouvait se comparer à celle-ci, aucune n'aurait eu cet aspect magique, sauf aux yeux d'un tout petit garçon. Puis il acheta du papier à cartouche ; il jugeait que du papier à cartouche suffirait pour des essais préliminaires.

Dans la soirée, il était assis à une petite table de bois blanc, dans l'embrasure de la lucarne de la mansarde vide qui attenait à sa chambre. Il y avait officiellement planté son drapeau. Il l'avait balayée tandis que Clara, à la porte, ricanait devant ce spectacle et lui disait qu'il n'avait aucun droit d'annexer ainsi un territoire en l'absence du chef suprême. Grimpé sur deux marches il avait fourré par une trappe un tas de fatras dans le grenier au haut de l'escalier. Et il s'était procuré une table, une lampe et une chaise. C'était tout ce dont il avait besoin pour le moment.

Il avait épinglé un morceau de papier à cartouche sur une vieille planche à dessin qu'il possédait et s'était assis. Il aurait dû mouiller son papier et l'étendre avec de la colle, mais cela représentait un retard de sept ou huit heures et il ne voulait pas attendre, bien qu'il ne pût se résoudre à commencer. Il avait donc décidé de tracer d'abord les contours au crayon et d'étendre le papier de bonne heure dimanche matin. Il sécherait pendant l'office. Sa nouvelle boîte de peinture, une équerre fendue et une gomme se trouvaient aussi sur la table.

Il avait choisi dans les *Vues architecturales des capitales d'Europe*, de Cazenave, celle de la « Cathédrale de Notre-Dame de Paris, prise du Pont des Arts ». Elle lui plaisait en raison de la coloration des vieilles maisons devant Notre-Dame, des reflets dans la Seine et du bleu incertain des tours jumelles au milieu des nuages gris pâle d'un ciel parisien. Une vision vraiment romantique ! Il voulait la copier exactement, la recréer d'un bout à l'autre, éprouver la joie frémissante de produire lui-même chacun de ces effets merveilleux. Pourtant, il restait inactif. De sa place, il considérait vaguement la

pente de Trafalgar Road avec sa double rangée de jaunes scintillements qui faisaient comme une magnifique ascension de feu jusqu'au bord de l'horizon, et là se perdaient dans la pourpre sombre et solennelle de la nuit d'été. Il regarda sa montre. Il était onze heures et demie passé. Une sorte de vague satisfaction et de joie le traversa, le ranima, Il ne s'était jamais trouvé debout si tard, autant qu'il pouvait se le rappeler, sauf en quelques occasions où on permettait aux petits enfants eux-mêmes de ne pas aller se coucher. Il était seul dans sa retraite, maître de son temps et de son activité, l'esprit chargé d'impressions nouvelles et en train de faire un travail qu'il aimait. Seul?... C'était comme un isolement spirituel dans la grande solitude de la nuit. C'était comme s'il eût pu apercevoir les formes inconscientes de toute l'humanité endormie. Ce sentiment que, seul, il avait gardé sa conscience et son énergie, qu'il était le seul possesseur actif de la nuit, lui procurait d'exquises sensations. Il n'avait jamais éprouvé un bonheur aussi noble. Et, en même temps, il avait une fierté enfantine d'être encore debout si tard.

Il entendit la porte s'ouvrir, sursauta et tourna la tête. Son père se tenait à l'entrée de la mansarde.

— Hello, père ! — dit-il faiblement et d'une voix qui cherchait à se rendre agréable.

— Qu'est-ce que vous faites à cette heure, mon garçon?— demanda Darius Clayhanger.

Chose étrange, cet autocrate ne fut point irrité par le spectacle remarquable qu'il avait devant lui.

— Je dessinais, — dit Edwin un peu enhardi.

Il regarda son père et vit un vieil homme, un homme qui pour lui avait toujours été vieux, généralement dur, souvent féroce et rarement indulgent. Il vit un homme laid, sans distinction, quelque peu vulgaire (ayant beaucoup moins de dignité, par exemple, que le Grand James); un homme qui l'emportait toujours en vertu de sa force et presque jamais en vertu de son raisonnement, un homme dont les arguments pour et contre, à propos de n'importe quoi, étaient tout simplement lamentables, ou même méprisables. Edwin pensait parfois qu'il devait y avoir quelque chose dans le cerveau de son

père qui l'empêchait de bien comprendre son adversaire dans une discussion, et il avait cessé d'espérer lui faire jamais entendre raison... Depuis quelque temps, c'était toujours avec un sentiment de surprise qu'il observait, comme ce soir, une expression de douceur et de bienveillance sur ce visage. Mais il ne manquait jamais de répondre avec empressement et sans la moindre rancune à ces heureuses dispositions. On pouvait dire qu'il considérait son père avec fatalisme, comme le temps qu'il fait. Et il ne lui serait pas plus venu à l'idée de lui en vouloir que d'en vouloir au temps, même sans parler de ce qu'il y aurait eu d'imprudent et de dangereux dans un tel sentiment. Il était convaincu que l'intérêt que son père lui portait était à peu près le même que celui que lui portait le soleil. Presque toujours plongé dans ses affaires, Darius Clayhanger semblait s'approcher à contre-cœur des petites misères de la vie de son fils, comme s'il eût dû pour cela s'arracher à une occupation passionnante.

Edwin assurément eût été stupéfait d'apprendre que son père avait pensé à lui tout l'après-midi et toute la soirée. Il en était ainsi cependant. Darius Clayhanger n'était point sans inquiétudes sur la manière dont l'enfant s'acquitterait de l'affaire qui lui était confiée. C'était sa première. Toute simple qu'elle fût, il pouvait gaffer, oublier quelque chose, dire ce qu'il ne fallait pas. Darius espérait que tout irait bien, mais il avait peur. Pour lui, son fils était un petit nigaud aimable et irresponsable. Il comparait Edwin à seize ans avec ce qu'il était au même âge. Et il y avait pourtant en lui quelque chose qu'il admirait, qu'il respectait même et envïait... un geste occasionnel, une façon de se tenir en marchant, une intonation, un sourire. Son propre fils avait une distinction personnelle qu'il ne pourrait jamais lui-même atteindre. Il s'exprimait plus correctement que lui. Il pensait d'une façon différente. Il possédait une grâce originale. Dans l'essence de son être, il était supérieur à son père et à ses sœurs. Parfois, quand celui-ci le voyait s'avancer dans la rue, entrer quelque part, dire quelque chose, il éprouvait un vague frémissement. D'orgueil? Peut-être. Mais il ne l'aurait jamais reconnu. C'était plutôt une sorte d'agréable perplexité, un étonnement d'avoir, lui si commun, engendré une créature si subtilement aristo-

cratique..., oui, aristocratique, c'était le terme qui convenait. Et Edwin paraissait si jeune, si fragile, si innocent, si vulnérable!

Darius s'avança dans la mansarde.

— Quoi de neuf au sujet d'Enoch Peake? — demanda-t-il plein d'espoir et de crainte, vraiment inquiet de son fils. Il se fortifiait contre un désappointement probable en se préparant à s'abandonner à un sauvage pessimisme paternel et au dégoût que lui inspirerait l'inutilité d'un rejeton élevé dans le luxe.

— Oh, tout va bien ! — répondit Edwin avec empressement. — Master Peake a fait dire qu'il ne pouvait pas venir et qu'il voulait que vous vinssiez au Dragon ce soir. J'y suis donc allé à votre place. — Il prononça ces paroles avec l'assurance et l'air capable d'un homme rompu aux affaires.

— Et où est l'épreuve? — demanda son père. Son soulagement se traduisit par une mauvaise humeur superficielle qui n'en imposa point à Edwin.

— Et je suppose, — ajouta-t-il avec un air farouche, — que si je n'avais pas aperçu la lumière du bas de l'escalier je n'aurais rien su de tous ces arrangements ici? Il montrait la mansarde nettoyée, la table, la lampe, l'attirail d'artiste.

— Oh ! si, père, vous l'auriez su ! — dit Edwin d'un ton rassurant.

Darius s'approcha. Ils étaient tout près l'un de l'autre, Edwin tortillé sur la chaise cannée et son père presque penché sur lui. La lampe sentait et répandait une lourde chaleur ; la fenêtre ouverte, par laquelle entraient des bouffées vagabondes, formait un carré long et obscur ; les murs, qui descendaient en triangle autour du chassis, les séparaient bien du monde extérieur. La pièce avait un air d'intimité. La maison dormait.

— Qu'est-ce que vous faites?

Le ton de voix était bienveillant. Edwin n'avait pas reçu l'ordre brusque d'aller se coucher, accompagné d'une réprimande pour être resté debout si tard et, d'une façon générale, pour ses sottes façons d'agir. Il en cherchait en vain la raison.

Une tout au moins consistait en ce que Darius Clayhanger

avait fait à Manchester une magnifique affaire en achetant une machine à imprimer d'occasion.

— Je suis en train de copier cela, — répondit Edwin lentement ; puis tous les détails lui échappèrent confusément, l'un après l'autre. — Oh père ! J'ai trouvé ce livre dans le magasin, enveloppé à part sur le dernier rayon, et je voudrais l'emprunter. L'emprunter seulement. Et j'ai acheté cette boîte à couleurs avec le demi-souverain de Tantine... Je désirais me mettre un peu à ces machines sur l'architecture.

Darius regarda farouchement la copie.

— Humph !

— C'est juste commencé, vous savez.

— Et ces livres de prix, vous avez fait tout cela?

— Oui, père.

— Et vous avez inscrit les prix, comme je vous l'ai dit?

— Oui, père.

Un silence. Le cœur d'Edwin battait fort.

— Je voudrais faire quelques-unes de ces machines sur l'architecture, — répéta-t-il. Son père ne fit aucune observation. Puis il dit, rivant son regard à la table : — Savez-vous, père, ce que je voudrais réellement être? Je voudrais être architecte.

Le mot était lâché, il l'avait prononcé.

— Vraiment? — répondit son père qui n'attachait aucune espèce d'importance à cet aveu d'une préférence. — Bien. Mais ce qu'il vous faut, c'est un peu d'apprentissage des affaires pour commencer, il me semble.

— Oh, bien entendu ! — approuva Edwin avec un empressement touchant. Et il ajouta cette information pour la gouverne de son père : — Je n'ai que seize ans, n'est-ce pas?

— Il y a deux heures et plus que ces seize ans-là devraient être au lit. Allons, oust !

Edwin se retira dans un état extraordinaire de soulagement et de félicité.

V

LA MACHINE

Au bout d'un peu plus d'une semaine, Edwin s'était si bien mis aux affaires qu'il put partager pleinement l'émotion que provoquait dans l'imprimerie une imminente solennité. Il était assez content de lui et surtout du sérieux de sa conduite. Ses souvenirs de collège s'enfuyaient d'extraordinaire façon. Son seul ami, Charlie Orgeave, était parti avec la multitude des autres Orgreave passer un mois dans le pays de Galles. Il aurait pu écrire au Dimanche et Le Dimanche aurait pu faire de même à son égard, mais cette idée ne leur vint ni à l'un ni à l'autre. Tous deux étaient encore assez enfants pour accepter avec fatalisme toutes les conséquences des caprices paternels. Mr. Orgreave avait emmené sa famille au pays de Galles ; les garçons se trouvaient ainsi séparés, et voilà tout. Edwin le regrettait, parce qu'il se trouvait qu'Orgreave père était un brillant architecte et qu'il y avait donc là pour lui une possibilité de pénétrer dans un milieu intéressant. Il n'était jamais allé chez Le Dimanche, ni Le Dimanche chez lui (une amitié de collège peut se développer tout à fait en dehors des familles), mais il avait un faible espoir que lorsque le régiment des Orgreave reviendrait, il se produirait quelque chose — il ne savait quoi — de favorable à ses ambitions. Il s'adonnait avec un enthousiasme quasi religieux à l'étude des méthodes commerciales. Toute la force de la résolution qu'il avait prise de se perfectionner se dépensait dans cette entreprise immédiate, et il regrettait que les méthodes commerciales ne fussent pas plus complexes, plus mystérieuses, plus originales. Il regrettait aussi que son père ne s'intéressât pas davantage à son zèle et à ses progrès.

Il n'avait plus envie de jouer à présent. Il méprisait ses anciens amusements. Son unique désir était de travailler. Il était délicieusement surpris de constater qu'il aimait réellement le travail. C'était devenu un vrai jeu pour lui. Il ne pouvait s'en rassasier. Et après la besogne de la journée, au

mépris de toutes ces absurdités qu'on raconte sur la nécessité de l'exercice et des distractions, il passait la soirée dans sa belle mansarde neuve, à copier des dessins qu'il finissait parfois le matin de bonne heure. Il estimait qu'il s'était rendu maître des appétits grossiers de son corps et que celui-ci ne comptait plus. Même les échecs désolants où aboutissaient invariablement ses copies ne le décourageaient guère ; d'ailleurs une d'elles avait produit quelque impression sur Maggie et Clara. L'ardeur laborieuse avec laquelle il copiait ne se ralentissait pas. En outre, en attendant la fin des formalités qui devaient lui assurer la possession d'une carte pour la Bibliothèque publique, il s'appropria d'autorité celle de Maggie pour se procurer un volume sur l'architecture. Par timidité, par une singulière fausse honte, il le garda dans sa mansarde, comme s'il eût commis un crime. Personne ne savait ce que c'était. Ainsi se manifestait un trait particulier de son caractère, trait peu défendable peut-être ! Il se disait qu'ayant clairement intimé à son père son désir de devenir architecte, il n'avait besoin de commettre aucun autre acte agressif pour le moment. Puisqu'il avait consenti à faire son apprentissage commercial, il devait être fidèle à sa parole. Il se remontrait à lui-même combien son père avait été sage. A seize ans on ne pouvait guère commencer l'architecture ; c'était trop tôt. Et un bon apprentissage commercial ne serait inutile dans aucune profession.

L'imprimerie de Darius Clayhanger était un bel exemple de cette politique des expédients et du provisoire qui dirigeait et qui dirige encore toute l'activité commerciale des Cinq Villes. Elle comprenait le premier étage d'un vague bâtiment qui s'élevait au fond de la cour, à forme irrégulière, derrière la maison. Le magasin formait la frontière sud des locaux. Cet antique débris avait jadis fait partie d'une poterie, probablement au XVIIIe siècle. Des fours et des cheminées de tout âge, de toute dimension et de toute couleur, s'élevaient derrière. Le rez-de-chaussée du bâtiment avait servi d'écurie pendant des années ; c'était maintenant un dépôt de boulanger. Le premier étage était occupé par une imprimerie depuis plus de soixante-dix ans. Il avait fallu hisser toutes

les machines qu'elle contenait par les escaliers délabrés ou à travers les fenêtres. Lorsque Darius Clayhanger, dans son audace, décida d'imprimer à la vapeur, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il allait être, à la fin, réduit à prendre le rez-de-chaussée ou à changer de local. Mais non ! La politique des expédients n'avait pas encore été poussée à ses dernières limites. Darius, après une consultation avec un entrepreneur, en vint avec satisfaction à la conclusion qu'il pouvait « s'arranger », que « cela pouvait encore aller », en ajoutant en haut de l'escalier un petit palier pour la machine. C'est ce qui fut fait. La machine et la chaudière étaient perchées en l'air : le piston traversait le mur ; la cheminée de la chaudière montait tout droit jusqu'au niveau du bord du toit et était maintenue par des morceaux de fil de fer. Enfin, une grande lucarne neuve rompait la monotonie du plafond. D'une façon générale, le bâtiment ressemblait à un vêtement porté pendant quatre des sept périodes de la vie humaine par un mari négligent, dont la femme aurait été soigneuse et économe, et donné ensuite par celle-ci, pour être fini, à quelque parent pauvre dont la taille ne s'accordait pas avec ses dimensions. Tout ce qu'on pouvait dire de lui, c'est qu'il durait et faisait son service.

Mais ces considérations ne venaient à l'esprit de personne.

La cour était boueuse, remplie de paille, dégradée comme si un char de Jaggernaut y était passé. Des échelles s'appuyaient aux murs. De plus, on avait enlevé à son châssis une des fenêtres de l'atelier, ne laissant qu'une ouverture oblongue et béante. Edwin pouvait voir au travers les silhouettes actives et affairées de son père, du Grand James et de Chawner. On avait fait passer par là, en la démontant et en employant toutes les combinaisons possibles de leviers et de poulies, la machine que Darius Clayhanger avait réussi à acheter à Manchester.

Il fut impossible à Edwin de ne pas monter à l'atelier. Malgré que la porte fût ouverte et une fenêtre enlevée, il régnait dans la pièce une chaleur et une odeur remarquables. De vieux numéros du *Manchester Examiner* avaient été fixés sur la lucarne pour protéger du soleil, mais ils étaient en

lambeaux et ne protégeaient de rien du tout. Personne d'ailleurs ne semblait mal à l'aise. Après la chaleur et l'odeur, ce qui frappait le plus c'était la quantité de machines entassées sur le plancher inégal. Des employés timorés avaient parfois donné à entendre à Darius que ce plancher pourrait bien céder quelque jour, et ajouter aux marchandises du boulanger du dessous leurs propres personnes ainsi que toutes les machines. Mais Darius savait que les planchers ne s'effondrent jamais.

Au milieu se trouvait un poêle énorme et massif et, à sa gauche, la puissante machine à cylindre. Derrière s'étendait une petite région consacrée à la reliure et comprenant une sorte de guillotine à découper le carton et une machine à perforer ; des misères, toutes les deux, à côté de la machine à cylindre, mais assez formidables cependant pour pouvoir écraser un cheval sous leur masse de métal. La première, la guillotine, aurait pu servir d'illustration à l'histoire de la Révolution, et la seconde, la perforatrice, à celle de l'Inquisition. Puis venait ce qu'on appelait à l'atelier « la vieille machine », une relique provenant du prédécesseur de Clayhanger et qui avait au moins quatre-vingts ans. C'était une de ces machines vénérables dont la physionomie âgée, mais pleine de caractère, révèle tout de suite qu'elles ont une histoire. Elle fonctionnait encore parfaitement. Elle était si solide et avait été faite avec tant de conscience qu'elle ne pouvait jamais ni se déranger ni s'user. Mais il fallait une main vigoureuse pour mettre en mouvement ses membres de métal poli et de couleur prune. Et une vitesse de cent à l'heure ne s'obtenait pas sans une douce transpiration. Les ouvriers aimaient cette machine comme on aime un animal.

Près de ce débris honorable et encombrant se dressait, avec un petit air impertinent, une machine Empire à pédales pour imprimer des enveloppes ou exécuter de petits travaux du même genre. Elle était neuve et pleine de coquets perfectionnements. Elle marchait avec une légèreté insubstantielle. Un enfant aurait pu la faire aller et elle imprimait délicatement cent enveloppes par heure. Avec elle et la dernière acquisition logée à l'autre bout de la pièce, se clôturait la liste des machines. Vers cette dernière, centre de l'intérêt général, Edwin se glissa. C'était un magnifique édifice qui se

dressait là, sous les regards admiratifs et experts de Darius en bras de chemise, du Grand James dont le tablier flottait superbement et de Chawner, le compositeur à la journée qui, avec deux apprentis, complétait le personnel.

— Essayez encore une fois, James, — dit Darius. Et lorsqu'il vit Edwin, au lieu de lui demander ce qu'il faisait à perdre son temps par là, il ajouta avec bonne humeur : — Regardez-moi ça, mon garçon !

Il était content de lui-même, de ses hommes et de son acquisition. Il se trouvait dans un de ces moments où il savait se montrer charmant et, tout épanoui, tenait son menton en l'air.

Le Grand James introduisit la feuille de papier avec des mouvements doux et d'une précision adroite. L'ouvrier tourna la manivelle. Le plateau glissa horizontalement, et avec majesté, d'un mouvement moelleux et silencieux. Puis le Grand James saisit le levier de son bras velu découvert jusqu'au coude, et le poussa à fond. L'opération délicate s'accomplit avec une exactitude minutieuse et sans à-coups. Adaptées l'une à l'autre à un millimètre près, les grandes masses de métal avaient réuni le papier aux caractères et les avaient de nouveau séparés. L'instant d'après, le Grand James retira la feuille et les trois hommes l'inspectèrent, penchés sur elle. Une impression parfaite !

— Hé bien, — dit Darius, radieux, — nous en avons eu de la chance d'installer ça ! Jamais nous n'avons eu moins d'ennuis ! James, vous pouvez faire apporter un quart, si vous voulez, mais je ne veux pas que ces apprentis boivent. Non, je ne le veux pas ! Mistress Nixon leur donnera de la petite bière, s'ils en veulent !

Il respirait la bienveillance. L'inauguration de la nouvelle machine méritait cette solennité, surtout par un jour aussi chaud. C'était un événement.

— Un bébé dans les bras de sa mère pourrait tourner ça, — murmura l'ouvrier, jouant avec la poignée qui faisait mouvoir le plateau. C'était une exagération, mais une exagération excusable et poétique.

Le Grand James s'essuya les poignets à son tablier.

Il y eut quelque part un craquement singulier. C'était un bruit faible, vague et pourtant formidable. Darius, tournant le dos à la fenêtre dégarnie, se trouvait entre celle-ci et les machines. Le Grand James et le journalier se précipitèrent vers lui d'un mouvement instinctif. Le second se trouva, en un clin d'œil, assis sur le rebord de la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais? — demanda Darius brusquement. Mais le ton de sa voix manquait de sincérité.

— Le plancher ! — s'écria l'autre tout ému.

Le Grand James se tenait tout près du mur.

— Et qu'est-ce qu'il a le plancher? — demanda encore Darius obstinément et comme avec défi.

— Il y a une poutre qui s'en va, — balbutia l'ouvrier.

— C'est absurde, — s'écria Darius.

Mais en même temps il fit signe à Edwin de s'écarter du centre de la pièce, et celui-ci obéit. Tous les quatre écoutaient, leurs nerfs tendus à l'extrême. Darius mordait sa lèvre inférieure.

Son humeur avait promptement tourné au féroce. Tous les avertissements donnés au cours des années passées au sujet de ce plancher revenaient maintenant à la mémoire avec une netteté saisissante. Toutes les assurances impatientes par lesquelles Darius y avait répondu semblaient brusquement illusoires et perverses. Comment un homme de bon sens pouvait-il compter que le vieux plancher résistât à une épreuve aussi terrible que celle à laquelle Darius l'avait soumis? Il aurait eu le droit de s'effondrer depuis des années ! Les ouvriers auraient dû refuser d'obéir à des ordres qui étaient évidemment insensés. Ces pensées et d'autres semblables venaient à l'esprit du Grand James et du journalier.

Darius ne voulait pas renoncer à sa foi dans le plancher. Il s'y cramponnait avec une fureur muette. Il ne voulait pas grimper sur le rebord de la fenêtre, ni inviter le Grand James à le faire, non pas même Edwin. Sur le chapitre du plancher, il nourrissait des convictions religieuses sur lesquelles son intelligence n'avait pas de prise. Il avait constamment soutenu avec passion que le plancher était inébranlable et le demeurerait toujours. Lorsqu'une voix intérieure murmurait que cette croyance n'avait pas de base scientifique, il étouf-

fait cette voix. Il demeurait donc immobile entre la fenêtre et la machine.

Pas de bruit ! Pas le plus petit léger bruit ! Aucun frémissement chez cette dernière ! Au bout d'un instant on put entendre Darius respirer.

Il eut un gros rire méprisant.

— Et puis? — demanda-t-il sur un ton provocant et fronçant les sourcils. — Qu'est-ce qui vous prend à tous? — Il fourra ses mains dans ses poches. — Est-ce que vous avez la prétention de me dire que...

Le plus jeune des apprentis entra, venant du réduit du moteur.

— En arrière, là-bas ! — commanda la voix du Grand James roulant comme un tambour.

C'était les premières paroles qu'il eût prononcées. Et il ne donna pas cet ordre avec nervosité ni affolement, mais avec une terrible et convaincante douceur. Ces quelques mots tombèrent sur l'apprenti comme un sac de sable et il disparut.

Darius ne dit rien. Il y eut un autre craquement, plus fort et venant, sans erreur possible, de dessous la machine. Au même instant, un morceau de plâtre noirâtre se détacha du mur en face et vint se briser en poussière pâle sur le plancher. Darius conservait religieusement son immobilité et le Grand James l'imitait. On eût dit qu'ils se trouvaient sous l'empire de quelque enchantement. Le journalier sauta dans la cour sans précautions.

Et alors Edwin, se rendant à peine compte de ce qu'il faisait, et ne sachant certainement pas pourquoi il agissait ainsi, saisit l'énorme crochet de la poulie inférieure du palan suspendu à une solive, raidit la corde qui entourait le derrière de la machine, y passa le crochet et s'éloigna promptement. La corde qui avait servi à hisser la machine avait été attachée à l'anneau de fer d'une trappe dans le coin près duquel se trouvait le Grand James. Cette trappe était condamnée depuis de nombreuses années. Le Grand James se mit à genoux, tendit la corde et consolida le nœud. Un nouveau craquement suivit l'autre, mais beaucoup plus fort ; le plancher céda visiblement et le derrière de la machine s'enfonça d'un quart de

pouce environ, mais ce fut tout. Le palan résista. L'effort se trouvait distribué entre la solive du haut et celle du bas, et l'équilibre s'établit.

— Sortez-vous, mon garçon ! Sortez-vous ! — s'écria faiblement Darius dans cet effondrement, non de son atelier, mais de sa religion.

Et Edwin s'enfuit par l'escalier, poussant devant lui les apprentis interloqués et suivi par les hommes. Dans la cour, le journalier ne s'occupant que de lui-même, sautait sur un pied en jurant.

Darius, le Grand James et Edwin considéraient, sous le soleil du matin, l'ouverture de la fenêtre et écoutaient.

— Hé bien, — dit le Grand James après une éternité de silence, — il l'a sauvée ! Il a sauvé la vieille boutique ! Mais fichtre... mais fichtre...

Darius se tourna vers Edwin, essayant de dire quelque chose. Et celui-ci vit le visage de son père former des plis angulaires et monstrueux, cependant que des larmes jaillissaient de ses yeux et que ses bras le serraient convulsivement. Il était très fier, très heureux, mais n'aimait pas cette étreinte ; elle le rendait tout gêné. Il pensait combien Clara aurait ricané en le voyant et les caricatures qu'elle aurait faites de cette scène. Et bien qu'il eût incontestablement fait quelque chose de très étonnant et de très héroïque, qui faisait preuve de la plus extraordinaire présence d'esprit, il ne pouvait cependant pas s'en glorifier sincèrement au fond du cœur, car il lui semblait avoir agi exactement comme un automate. Il éprouvait un vague émerveillement et un frémissement agréable, encore que la situation le rendît tout embarrassé de lui-même. Puis tout cela disparut devant l'immense stupéfaction que lui inspirait l'attitude si extraordinaire de son père. Quoi ! Celui-ci était donc accessible à l'émotion ! Il allait lui falloir reviser ses opinions si solides.

VIII

Le lendemain matin, une certaine tranquillité s'était rétablie.

La veille, les Clayhanger s'étaient tous retrouvés à dîner. Père et repas avaient été également étranges. Les enfants éprouvaient de la difficulté à s'exprimer naturellement. Puis Mrs. Hamps était venue, remerciant le ciel avec transports et apportant la nouvelle que la ville était en émoi et saisie d'admiration devant son héroïque neveu. Elle avait cependant ardemment proclamé qu'elle n'était nullement surprise de son sang-froid ; qu'elle l'aurait été au contraire s'il en avait moins montré, si peu que ce fût. Une longue étude de son caractère lui avait permis de prédire infailliblement que dans un moment décisif comme celui-là il se serait conduit juste comme il l'avait fait. Cette affirmation de Tantine Clara, cependant, encore qu'elle réduisît le miracle aux proportions du normal, ne diminua pas le respect ingénu qu'Edwin inspirait à Clara. Cette enfant moqueuse était pour l'instant transformée en admiratrice de héros. Puis Mrs. Hamps partie, toute la famille, y compris Darius, était allée se coucher plus tôt que d'habitude.

Et maintenant, en rencontrant son père avec le Grand James et miss Ingamells, dans la paix étrange du matin, Edwin, qui éprouvait la détente qui suit l'effort et se rendait maintenant bien compte de ce qui s'était passé, comprit à l'attitude de tous que, grâce à un geste instinctif qui n'avait peut-être pas duré plus de cinq secondes, il s'était acquis leur respect à un degré surprenant et apparemment pour toujours.

Miss Ingamells, lorsqu'il entra en flânant dans le magasin fraîchement lavé avant le déjeuner, le salua d'une voix nouvelle et lui demanda, avec une déférence saisissante, ce qu'elle devait faire, à son avis, pour l'adresse d'un certain colis. Edwin trouva cela curieux et même illogique. Et une conséquence de ces façons, pourtant bien sincères, de miss Ingamells, fut qu'Edwin la tint pour une femme sans caractère

et la méprisa. Il savait que lui-même n'en avait pas davantage, mais il était certain d'être incapable de s'abaisser jusqu'à une posture aussi humble que la sienne. Et le fait qu'elle était évidemment de bonne foi ne faisait qu'augmenter son secret dédain.

Mais son père faisait comme elle. Edwin n'eût jamais rêvé que l'humanité et son père en particulier, pût témoigner d'une pareille naïveté. En y réfléchissant cependant, n'avait-il pas toujours observé chez son père une naïveté d'un caractère particulier qu'il ne pouvait que mépriser? Lorsque celui-ci le rencontra, au moment où il traversait la cour, il lui parla presque comme il aurait parlé à un jeune associé. C'était plus que bizarre ; c'était contre nature, étant donné la conception qu'Edwin avait de la nature.

Il était si plein de dignité et de hauteur, sans s'en rendre compte, qu'il ne fit aucun effort pour essayer de se mettre à la place de son père. Pendant les secondes émouvantes qui s'écoulèrent entre le premier craquement et le second, il avait eu une vision de machines et de planches s'écroulant dans un abîme à ses pieds. Mais celle qu'avait eue son père avait été autrement réaliste et terrifiante. Lui, il avait vu toute l'activité de son imprimerie arrêtée, et toutes ses économies passant en reconstruction et en nouvelles machines. Il avait vu des morts dont sa négligence aurait pu être tenue responsable. Il avait vu avec ce pessimisme qui, dans un moment aussi critique, peut envahir tout le monde, la ruine d'une carrière, l'audace, l'obstination de toute sa vie frustrées de leur résultat, la fin de tout. Puis il avait vu son fils s'avancer et sauver cette situation terrible. Il avait toujours considéreé ce fils comme un enfant gâté, incapable, dépourvu d'initiative et d'audace. Il se considérait lui-même comme un homme remarquable, et le spectacle de la vie lui avait enseigné que les hommes remarquables ont rarement ou n'ont jamais des fils dignes d'eux. Et pourtant, il avait ardemment désiré pouvoir être fier du sien. Ce désir s'était à présent réalisé et au delà de ce qu'il avait imaginé. La ville tout entière allait pendant une semaine, s'entretenir de la présence d'esprit d'Edwin. Son exploit allait devenir historique ; il l'était déjà. Et il n'était pas seulement merveilleux, admirable, mémo-

rable en lui-même, mais il était aussi une preuve qu'Edwin, en dépit de sa délicatesse et de son raffinement, avait de l'étoffe. Voilà le point important. Il avait de l'étoffe. On pouvait faire quelqu'un de ce garçon. Et il faut aussi ajouter à ces réflexions la gratitude instinctive d'un père envers son fils — gratitude à la profondeur insoupçonnée, et qui l'avait empêché d'avoir honte lorsqu'il l'avait embrassé publiquement, d'un mouvement impulsif.

Edwin, dans son égoïsme inconscient, demeurait au-dessus de tout cela.

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE)

(*A suivre.*)

LES

DIRIGEABLES DE GUERRE

L'incursion des zeppelins sur Paris et les deux alertes qui l'ont suivie à quelques jours d'intervalle ont rendu d'actualité la question des dirigeables que l'essor soudain de l'aviation avait reléguée, du moins en France, au second plan.

Sans vouloir discuter de nouveau ici les valeurs respectives de l'avion et du dirigeable et reprendre ainsi une lutte qui, bien qu'à peu près close, est la cause presque unique de l'état actuel de notre aérostation militaire, on voudrait exposer, dans la suite de cette étude et d'une façon accessible à tous les lecteurs, les propriétés des dirigeables, le rôle militaire qui leur incombe et les moyens dont on dispose pour se défendre contre eux.

I

Le problème de la navigation aérienne se décompose en quatre autres : la sustentation, la propulsion, la direction et la manœuvre en altitude.

Le principe d'Archimède appliqué aux gaz apprend que si on emplit d'un gaz plus léger que l'air une enveloppe étanche, cette enveloppe sera sollicitée par une force verticale dirigée de bas en haut. Cette force sera mesurée par la différence entre

le poids de l'air déplacé et le poids du gaz, augmenté de celui de l'enveloppe qui le contient. Un mètre cube de gaz hydrogène contenu dans une enveloppe idéale, non pesante, donne une force ascensionnelle un peu supérieure à un kilogramme. Le même volume de gaz d'éclairage ne donne que 7 à 800 grammes de force ascensionnelle. La sustentation est obtenue dans les dirigeables au moyen d'une enveloppe remplie de gaz hydrogène.

Cette bulle de gaz abandonnée dans l'atmosphère fait corps avec lui, elle participe à tous ses mouvements et n'est susceptible d'aucun déplacement relatif dans le plan horizontal, par rapport au milieu qui la baigne : elle n'est pas dirigeable. Pour lui faire acquérir cette propriété, il faut la doter d'une vitesse propre et par conséquent y atteler une force. La voile qu'on y attacherait pendrait lamentablement par les vents les plus forts, puisque le ballon est complètement immergé dans l'air et participe exactement à son mouvement avec la même vitesse. Il faut prendre appui sur l'air ambiant pour obtenir sur le ballon l'effort cherché. L'hélice remplit ce rôle : elle se visse dans l'air en avançant parallèlement à son axe de rotation comme un boulon mobile avance par rotation dans un écrou fixe.

La force motrice nécessaire, qui fut d'abord celle de plusieurs hommes tournant l'hélice à bras (Dupuy de Lôme, 1872), puis l'électricité (Renard et Krebs, 1887), a été empruntée depuis 1897, dans les essais de Santos-Dumont en France et de Wœlfert en Allemagne, au moteur à explosions. Celui-ci possède seul, sous un poids convenable, la force suffisante pour donner aux ballons des vitesses susceptibles d'en faire de véritables moyens de transport : il a une « grande puissance massique », disent les techniciens du moteur. A partir de 1897 les progrès des ballons dirigeables furent intimement liés à ceux qu'on réalisa dans la construction des moteurs à explosions, en vue d'augmenter cette puissance massique. Actuellement, un bon moteur de dirigeable, en ordre de marche, avec tous ses accessoires (tuyauterie, volant, radiateurs, eau de circulation) pèse encore 3 kg. 500 par cheval et consomme environ 230 grammes de carburant et de graisse par cheval-heure.

Les moteurs d'aviation seraient plus avantageux, en ce qui concerne le poids proprement dit, mais ils consomment plus et on n'a pas pu, jusqu'à présent tout au moins, leur demander les longues heures de marche, à pleine charge, nécessaires au dirigeable. Des essais probants permettent cependant d'espérer que d'ici peu certains de ces moteurs pourront être employés pour cet usage.

Entre l'hélice et le moteur, un système de transmission (généralement simple) et les organes auxiliaires, absorbent 40 p. 100 de la force nominale du moteur. 60 p. 100 seulement de la force motrice produite sont donc employés à la propulsion proprement dite. Pour comprendre toute l'importance des considérations précédentes, il suffira de savoir que la vitesse d'un dirigeable est proportionnelle à la racine cubique de la force motrice employée, c'est-à-dire que pour doubler la vitesse d'un ballon, il faut remplacer ses moteurs par d'autres huit fois plus puissants.

Le ballon se soutenant dans l'air et ayant une vitesse propre, comment le diriger? Des gouvernails verticaux placés à l'arrière et manœuvrés de la nacelle y pourvoient dans des conditions absolument analogues à celles qu'on réalise pour les bateaux. L'analogie est complétée par des empennages verticaux appelés « quilles » qui donnent à l'appareil sa stabilité de route.

La manœuvre en altitude était primitivement exécutée, comme dans les ballons libres, au moyen de jets de lest pour la montée, et de coups de soupape pour la descente. Cette méthode raccourcissait dans une large mesure la durée possible des ascensions, le poids de lest disponible dans un dirigeable étant relativement minime par rapport au volume. La navigation était une suite continuelle de montées et de descentes, chacune de ces dernières devant être arrêtée par un jet de lest approprié. Bientôt on s'avisa de placer à l'arrière du ballon un gouvernail analogue au gouvernail de direction, mais situé dans un plan horizontal. La manœuvre de cet organe permet d'incliner l'axe longitudinal de la carène et d'obtenir des mouvements de montée ou de descente, sans perte de lest ; on y adjoignit plus tard des plans horizontaux

mobiles placés sur le centre de gravité du ballon. Grâce à l'inclinaison vers le haut ou vers le bas, et du fait du mouvement relatif du ballon par rapport à l'air ambiant, on obtient ainsi une force verticale dirigée à volonté de bas en haut ou de haut en bas, force dont l'intensité est suffisante pour parer au déséquilibrage momentané du ballon par suite du changement des conditions extérieures. Ces différents accessoires permettent d'exécuter couramment des ascensions de plusieurs heures en dirigeable, sans dépenser d'autre lest que celui qui a été jeté pour atteindre l'altitude de navigation.

Il y a lieu de remarquer que l'adjonction d'un quelconque de ces organes à un dirigeable n'augmente en rien l'altitude à laquelle il peut naviguer ; ils ne peuvent lui servir, comme il a été dit plus haut, qu'à réaliser un allègement ou un alourdissement passager et accidentel, ils ne lui permettront pas de naviguer d'une façon permanente à une altitude supérieure à celle qui correspond au délestage réalisé au départ et en cours de route. En particulier la fable suivant laquelle les zeppelins monteraient à 1 500 mètres et s'y maintiendraient sans jeter du lest, grâce à leurs puissants moyens dynamiques, est dénuée de tout fondement.

En résumé, d'après ce qu'on vient de lire, un dirigeable se composera essentiellement :

1° D'une enveloppe contenant du gaz et sur laquelle seront fixés des empennages et des gouvernails.

2° D'une nacelle contenant les groupes moteurs des hélices, les organes secondaires, l'armement, les explosifs et les pilotes.

3° D'un système quelconque qui permettra de rendre solidaires ces deux parties.

*
* *

Pas plus qu'il ne viendra à l'idée d'employer un baquet pour naviguer commodément sur l'eau, il ne peut être question d'employer pour un dirigeable une carène sphérique. Les avantages que présenteraient cette forme (entre autres, celui du maximum de volume sous le minimum de poids) ne com-

penseraient pas les inconvénients qu'on rencontrerait au point de vue de la stabilité de route et surtout de la résistance à l'avancement. Cette résistance varie proportionnellement au carré du diamètre, tandis que l'allongement a sur elle une influence presque nulle quand il ne dépasse pas sept fois le diamètre, et très faible au delà de cette limite.

Ces considérations, jointes à quelques autres relatives à la taille des étoffes et à leur résistance, ont fait adopter pour les ballons des carènes de révolution pisciformes ou cylindriques très allongées.

Cette forme étant déterminée, il s'agit de la conserver, quelle que soit la vitesse qui sera imprimée à l'aéronat. En ce point bifurquent les écoles militaires française et allemande, les fervents des souples ou des rigides.

Dans l'ordre chronologique, la solution du souple a la priorité. La permanence de la forme est alors réalisée en fermant complètement l'enveloppe contenant le gaz et en maintenant dans cette enveloppe une pression supérieure de 30 à 50 millimètres d'eau à celle de l'air baignant le ballon.

Solution très élégante, qui complique sensiblement la manœuvre du dirigeable en altitude, mais qui la rend en même temps très précise. En effet, le dirigeable étant plein de gaz à terre a une pression supérieure de 20 millimètres d'eau à la pression atmosphérique;—si on manœuvre pour le faire monter, il va, au cours de cette ascension, rencontrer des couches d'air dans lesquelles la pression atmosphérique décroît ; par conséquent la différence entre la pression du gaz intérieur, qui est maintenu sous volume constant par l'enveloppe et la pression de l'air extérieur, va croître très rapidement (un millimètre d'eau pour un mètre d'altitude environ). L'enveloppe soumise à cette pression croissante ne tarderait pas à éclater. Pour éviter une telle catastrophe, le pilote d'altitude du ballon suit d'un œil vigilant l'aiguille du manomètre, qui lui indique la pression intérieure du ballon et, par des coups de soupape, d'une durée appropriée, maintient constante la différence de pression entre l'intérieur du ballon et l'air ambiant. Cette évacuation est d'environ 1/10 000e du volume du ballon par mètre d'altitude. Le ballon atteint ainsi sans dommage l'alti-

tude à laquelle il doit naviguer et pendant tout le temps où il s'y tiendra, les conditions extérieures restant les mêmes, la différence de pression restera constante et la permanence de la forme sera assurée.

Si on manœuvre pour descendre, le phénomène inverse se produit : les couches d'air rencontrées par l'aéronat sont soumises à des pressions de plus en plus fortes à mesure qu'on descend. La différence entre la pression intérieure et celle de l'air ambiant va diminuer, puis s'annuler, et le ballon, de ce fait, se déformera, il deviendra « flasque », suivant le terme consacré, il ne sera plus dirigeable que de nom et la solidarité de l'enveloppe et de la nacelle sera fort compromise. Il faut donc compenser la contraction du gaz sous la pression, en faisant rentrer dans l'enveloppe un volume de fluide égal à celui qui s'est échappé par les soupapes lors de la montée. C'est là le seul moyen de se retrouver au sol dans les conditions du départ, c'est-à-dire avec une enveloppe non déformée ou tout au moins au complet. Le moyen qui vient immédiatement à l'idée consisterait à emporter à bord un générateur ou encore du gaz comprimé, permettant de remplacer le gaz perdu. Le poids mort nécessité par ce procédé ne permet pas de donner suite à ce projet. En pratique, le gaz perdu à la montée est remplacé par de l'air. On envoie cet air au moyen de ventilateurs dans deux poches ménagées dans le ballon. Ces poches, plaquées à l'intérieur et contre l'enveloppe, lorsque le ballon est plein de gaz, portent le nom de ballonnets.

En arrivant au sol on met ces ballonnets en communication avec l'extérieur et on chasse l'air en envoyant de l'hydrogène dans le ballon jusqu'à vacuité complète des ballonnets.

Il résulte de l'exposé précédent qu'un ballon du type souple comportera : une enveloppe complètement souple munie de ballonnets, des gouvernails permettant la manœuvre dans les deux plans, une nacelle avec des groupes moto-propulseurs et des ventilateurs, une suspension reliant ces deux parties.

Beaucoup de lecteurs n'apprendront pas sans surprise qu'un projet *complet*, comportant ces différents organes (le groupe moteur étant constitué par la force musculaire de trente hommes) fut présenté à Louis XVI par le général Meusnier

en 1792. Déjà à cette époque, le prix de l'engin, qui s'élevait à trois millions, en empêcha la réalisation. La question momentanément délaissée fut reprise par Dupuy de Lôme en 1870 ; il espérait établir au moyen de dirigeables les relations entre la province et Paris investi, il réalisa un ballon d'une vitesse propre de 8 kilomètres à l'heure. En 1884, Renard et Krebs construisirent à Chalais-Meudon un ballon souple à moteur électrique qui, sur sept sorties qu'il effectua, revint cinq fois à son point de départ.

Bradsky périt le 13 octobre 1902 pour avoir négligé d'assurer la permanence de la forme de son dirigeable souple au moyen d'un ballonnet. La nacelle se sépara du ballon et vint s'écraser sur le sol avec ceux qui la montaient.

Santos-Dumont, Lebaudy, puis les constructeurs actuels réussirent par la suite, grâce au moteur à explosions, à amener la réalisation au point où elle en est de nos jours.

En 1906, le major Parseval réalisa en Allemagne des ballons souples dont de rares spécimens sont encore en service. A la même époque les aérostiers militaires italiens travaillèrent sérieusement la question, y réalisèrent d'importants progrès et dotèrent leur pays d'une flotte de ballons souples dont on a peu parlé, mais qui, grâce à des perfectionnements incessants, donnent à l'Italie un rang très enviable dans l'aéronautique.

Dans le système rigide, la permanence de la forme est obtenue au moyen d'une carcasse métallique rigide, recouverte d'une enveloppe en coton enduite d'un vernis spécial. On place ensuite à l'intérieur et côte à côte, des ballonnets construits de telle sorte que lorsqu'ils sont pleins de gaz sans surpression appréciable, ils occupent la totalité du volume interne de la première enveloppe.

Chacun de ces ballonnets porte à la partie inférieure une soupape destinée à l'évacuation du gaz pendant la montée ; cette soupape peut être automatique et s'ouvrir dès que la pression intérieure atteint une valeur déterminée, ou bien commandée. Par conséquent, au point de vue de la pression intérieure pendant la montée, tout se passe dans le rigide comme dans le souple.

Par contre, pendant la descente, les ballonnets intérieurs deviennent « flasques » et cet état n'influe en rien sur la forme extérieure du ballon, l'enveloppe étant maintenue tendue par la carcasse métallique.

Par conséquent, un ballon dirigeable rigide comportera :

1° Une carcasse métallique sur laquelle sera tendue une première enveloppe.

2° Un nombre déterminé de ballons placés à l'intérieur de l'enveloppe précédente.

3° Des gouvernails.

4° Une ou plusieurs nacelles, contenant les groupes moteurs, fixées directement à la carcasse métallique, ce qui supprime la suspension, et s'il y a lieu, reliées entre elles par une passerelle qui court à la partie inférieure de la carcasse métallique.

L'idée de réaliser la permanence de la forme par une enveloppe rigide entourant les ballons contenant le gaz est née en France, n'en déplaise au vieux commodore. On trouve, en effet, des brevets concernant cette invention déposés en 1821 par un certain Bayer ; huit autres brevets suivirent, différant entre eux par des points de détails. Enfin en 1873, M. Spiess dépose un brevet concernant un ballon en tous points semblable aux zeppelins ; la réalisation unique n'en fut entreprise que dans ces dernières années, dans des conditions et avec un volume tels que le ballon ne put effectuer que quelques sorties en hiver, faute de charge utile suffisante. Les brevets Zeppelin ne sont pas antérieurs à 1898.

*
* *

Deux dirigeables, même de systèmes complètement différents, seront toujours comparables, en considérant pour chacun d'eux trois qualités caractéristiques qui sont :

1° La vitesse propre.

2° La charge utile.

3° Le rayon d'action à une altitude de navigation donnée : ces deux dernières qualités étant mesurées dans les mêmes conditions de température et de pression.

La vitesse propre d'un aéronef quelconque est la vitesse que cet appareil est susceptible d'acquérir, vitesse mesurée par rapport à l'air ambiant. Plus simplement, cette vitesse serait l'espace parcouru par l'appareil dans l'unité de temps, si l'atmosphère était complètement calme, sans vent ni remous.

Cette vitesse est proportionnelle à la racine cubique de la force motrice employée et inversement proportionnelle à la racine cubique de la surface du maître-couple du ballon. Elle est donc caractéristique du ballon. Elle dépend, en outre, d'un coefficient variable avec le système du ballon, mais constant pour tous les ballons d'un même système. On remarquera que la vitesse d'un aéronef quelconque par rapport au sol dépend non seulement de sa vitesse propre, mais aussi de la vitesse du vent.

Un exemple simple décèlera aisément la différence qu'il y a lieu de faire entre ces deux vitesses :

Un ballon ayant une vitesse propre de 75 kilomètres à l'heure part de Metz pour Paris (distance 280 kilomètres), par un vent venant de l'ouest et ayant une vitesse de 30 kilomètres à l'heure (vent de 8 m. 50 à la seconde, vitesse très ordinaire). Si ce ballon était parti par temps calme, il serait après une heure de marche à 75 kilomètres de Metz. Mais l'air dans lequel il se meut avec cette vitesse s'est lui-même déplacé, du fait du vent, de 30 kilomètres de l'ouest vers l'est, pendant le même temps. Donc le ballon aura parcouru par rapport au sol 75 *moins* 30 = 45 kilomètres vers l'ouest et il lui faudra $\frac{280}{45}$ = 6 h. 12 m. pour arriver à Paris. S'il prend dans les mêmes conditions atmosphériques la route du retour on verra facilement que sa vitesse par rapport au sol sera alors de 75 *plus* 30 = 105 kilomètres à l'heure ; il ne lui faudra donc que 2 h. 36 m. pour regagner son port d'attache. On remarquera d'ailleurs que la vitesse moyenne du parcours aller et retour $\frac{560}{8\text{ h. }48}$ = 63 km. 500 est aussi nettement inférieure à la vitesse propre de l'appareil. D'une façon générale la vitesse du ballon par rapport au sol, la seule intéressante au point de vue pratique, est en grandeur et direction la

résultante de la vitesse du vent et de la vitesse propre du ballon.

On entend par charge utile d'un ballon, dans des conditions ambiantes déterminées, le poids qu'il faut mettre dans la nacelle, complètement gréée, pour maintenir le ballon au sol. On convient de comprendre dans cette charge utile le combustible nécessaire à l'ascension. La charge utile sera donc constituée au moment d'un départ, par le personnel, le combustible, les explosifs, le lest disponible ; les proportions des poids de ces différentes parties constituées étant essentiellement variables suivant le but de l'ascension. Cette charge utile est en somme le coefficient de rendement du ballon.

Pour deux ballons de même volume, et toutes choses égales d'ailleurs, celui qui aura la plus grande charge utile sera préférable. Pour avoir un point de comparaison entre deux ballons de type et de volume différents, on pourra faire pour chacun d'eux le rapport de la charge utile au volume et mesurer ainsi la charge utile par mètre cube de capacité.

Ces deux éléments, *charge utile* et *vitesse propre*, étant déterminés, on comparera la valeur militaire de deux dirigeables en déterminant pour chacun d'eux leur rayon d'action dans les conditions de navigation imposées par les nécessités de la guerre, à température et à pression atmosphérique égales. On remarquera, en effet, que la charge utile d'un ballon et par conséquent son rayon d'action dépendent, dans une mesure très appréciable, de la température et de la pression atmosphérique. Une application très simple des lois de Gay-Lussac ralatives aux gaz montre en effet que la force ascensionnelle d'un gaz (différence entre le poids d'un mètre cube d'air et le poids du même volume de gaz dans les mêmes conditions de température et de pression) varie dans le même sens que la pression et en sens inverse de la température ; elle augmente d'environ 1/760e pour une augmentation de pression d'un millimètre et diminue de 1/273e pour une élévation de température d'un degré. Ces influences d'apparence minime donnent cependant des variations très sensibles de la charge utile quand on les applique à des masses gazeuses du volume des dirigeables et il y a lieu d'en tenir compte.

Ces caractéristiques des dirigeables définies, quel est le rôle qui incombe à ces appareils?

On en a fait un moyen de reconnaissance et un engin offensif aussi bien sur terre que sur mer.

Les conditions à remplir par un dirigeable d'observation sur mer sont relativement faciles à réaliser. Pour observer et reconnaître un ennemi, point ne lui est besoin de le survoler. Un observateur marin étant placé à 300 mètres d'altitude, son horizon est limité par un cercle d'au moins 40 kilomètres de rayon, c'est-à-dire que cet observateur trouvera et identifiera son ennemi, escadre ou groupement quelconque de navires de guerre, bien avant que celui-ci puisse l'atteindre de son feu. Cette altitude de 300 mètres convient aussi pour la recherche des sous-marins en plongée. Il suffira donc qu'un ballon dirigeable, destiné exclusivement à un tel usage, soit susceptible de naviguer à cette altitude, à une vitesse qui lui permette d'échapper sûrement à la poursuite des navires et de sortir le plus souvent possible de jour et de nuit. Si on veut en faire un engin offensif, les conditions à remplir sont plus difficiles. Il devra pour les bombarder, survoler ses objectifs, et par conséquent, se tenir à une altitude aussi grande que possible pour éviter leur feu ; les conditions de vitesse sont les mêmes que pour le ballon d'observation.

Le ballon utilisable sur terre, qu'il soit destiné à l'observation ou au bombardement, devra survoler le pays ennemi et par conséquent se tenir en permanence à une altitude qui le mette à l'abri de l'artillerie. L'altitude de 2 000 mètres paraît suffisante. De plus, dans l'état actuel de la question, il devra sortir de nuit. Les vitesses réalisées jusqu'à ce jour par les dirigeables les plus rapides mettent ceux-ci en état d'infériorité de manœuvre flagrante vis-à-vis des avions. De plus, leurs dimensions en font pour l'aéroplane et l'artillerie un but relativement facile à atteindre. La vitesse sera déterminée par la nécessité d'effectuer en une nuit le voyage aller et retour de son port d'attache aux objectifs à détruire ou aux régions à reconnaître. Les objectifs militaires intéressant directement une armée ennemie en campagne (cantonnements, gares régulatrices, parcs d'artillerie, d'aviation, d'aérostation, convois, etc.), se trouvent généralement à une distance de 200 kilomètres

au plus de la ligne de contact. En admettant que le port d'attache se trouve à 50 kilomètres de cette ligne, distance qu'on ne peut guère diminuer, le trajet à parcourir sera donc de 500 kilomètres au maximum. En prenant 8 heures comme durée moyenne de la nuit, la vitesse moyenne du ballon devra être $\frac{500}{8} = 63$ kilomètres à l'heure. Si on remarque que cette vitesse moyenne est toujours inférieure à la vitesse propre, comme il a été démontré plus haut, on voit que ladite vitesse propre devra être comprise entre 65 et 70 kilomètres à l'heure au minimum. Cette vitesse lui permettra de sortir au moins deux jours sur trois, sous réserve que sa manœuvre à terre soit assurée par vent de 10 mètres.

En ce qui concerne le poids d'explosifs à emporter, il semble que cinq projectiles de 100 kilogrammes bien placés sur un objectif militaire sont suffisants pour justifier un raid.

Ce chiffre peut d'ailleurs être considéré, en pratique, comme minimum. En résumé, un ballon militaire devra pouvoir effectuer une ascension de huit à dix heures, à une altitude de 2 000 mètres, à une vitesse moyenne de 60 à 65 kilomètres à l'heure et transporter dans ces conditions au moins 500 kilogrammes d'explosifs.

La charge utile se composera donc, en plus de son équipage, de dix heures de marche en combustible, du lest nécessaire pour monter à 2 000 mètres (environ 1 kilogramme par mètre d'altitude et par 10 000 mètres cubes de volume), 500 kilogrammes d'explosifs, son armement et un poste émetteur et récepteur de T. S. F.

Les conditions ci-dessus sont réalisées en France, au moyen d'un système souple, avec un ballon de 11 000 mètres cubes, emportant un équipage de huit hommes, savoir :

Un commandant de ballon,
deux officiers pilotes,
un chef-mécanicien sous-officier,
deux sous-officiers mécaniciens,
un radio-télégraphiste,
un mitrailleur secondé quand il en est besoin par le chef-mécanicien et le radio-télégraphiste.

Sa charge utile est de 4 600 kilogrammes, sa force motrice de

500 chevaux fournie par deux moteurs de dirigeables. L'emploi de moteurs d'aviation spécialement construits pour cet usage, permet d'obtenir des résultats analogues avec un ballon dont le cube ne dépassera pas 5 000 mètres.

II

Après des hésitations sur l'utilité des dirigeables, lorsque apparut l'aviation, après des essais timides de réalisation de programmes parcimonieux, à longue échéance, exécutés par l'industrie civile qui fit rarement face à ses engagements tant au point de vue des résultats promis qu'à celui des délais de livraison, l'aéronautique française semble entrer dans la période des réalisations.

Le moment semble venu de discuter chiffres en mains et de vérifier si la maîtrise de l'air, en ce qui concerne les dirigeables, considérée comme acquise par les Allemands depuis plusieurs années, est bien entre leurs mains.

Si on consulte la liste majestueuse des dirigeables Z ou L, sortis depuis 1898 des chantiers de Friedrichshafen, on est étonné de leur nombre ; si, poussant plus loin l'investigation, on tente de les suivre dans leurs exploits, l'étonnement devient de la stupeur, en constatant la brièveté de leur carrière. Si enfin après les rodomontades du kaiser ou de son vieux commodore, plus par curiosité que par crainte, on prend la peine de réunir les données permettant de connaître à coup sûr les caractéristiques de ces ballons et par conséquent de déterminer ce qu'ils peuvent entreprendre, on se convainc facilement que les zeppelins ne viendront pas sur Paris un bien grand nombre de nuits, et que, lorsqu'ils s'y hasarderont, ils risqueront beaucoup plus que ceux qu'ils tentent d'intimider.

Depuis le 2 juillet 1900, date de la sortie du premier zeppelin jusqu'au début des hostilités, 25 ballons sont issus des chantiers du commodore. Sur ces 25 monstres, 13 ont été, soit démolis à l'atterrissage, soit incendiés dans leurs hangars ou en ascension, soit enfin perdus corps et biens en mer. Cette

proportion rend inutile tout commentaire sur la facilité de manœuvre de ces ballons, tant en l'air qu'à terre. Si on tient compte des pertes survenues depuis le début de la campagne et qu'on admette une rapidité de fabrication permettant de sortir un ballon tous les deux mois, le chiffre des ballons restant actuellement est au maximum de 13, dont plusieurs d'un modèle ancien.

En ce qui concerne les moyens dont un zeppelin dispose, nos emnemis actuels ont eu, bien involontairement d'ailleurs, l'amabilité de nous fournir les 3 et 4 avril 1913 l'occasion de procéder sur le dernier ballon construit par leurs ateliers à des constations très intéressantes. Les journaux du moment ont relaté dans tous ses détails l'odyssée du L. Z. 16, qui atterrit involontairement à Lunéville ; mais il ne semble pas inutile de la reprendre et d'en tirer toutes les conclusions qui en découlent.

Le ballon L. Z. 16 est un dirigeable de 20 000 mètres cubes du système rigide, d'une longueur de 143 mètres et de 14 mètres de diamètre. Sa section transversale est un polygone régulier de dix-sept côtés. Il est constitué par seize ballonnets intérieurs. La carcasse métallique est constituée par des polygones réguliers contreventés intérieurement par des tendeurs ; les éléments sont triangulaires, en treillage d'aluminium. Les tendeurs, partant de chacun des deux sommets du côté horizontal inférieur où est accroché la quille, aboutissent par leur autre extrémité à tous les autres sommets. Les polygones sont reliés entre eux à la hauteur des sommets par des files de poutrelles parallèles dans la partie centrale et qui se rapprochent progressivement à proximité des pointes en même temps que le rayon des polygones diminue. Une quille en forme de V se trouve à la partie inférieure du cylindre et à cette quille sont suspendues deux nacelles formant carène étanche et reliées entre elles par un couloir passant dans la quille.

Ces nacelles affectent la forme de barques à avant arrondi.

Dans la nacelle avant, on remarque à l'extrémité avant et perpendiculairement au grand axe, un compas, deux volants servant à manœuvrer les gouvernails de direction et les appareils de précision : c'est le poste du commandant de ballon et du pilote de direction. Le long du côté gauche et près de l'avant

deux volants manœuvrés par le pilote d'altitude desservent les stabilisateurs. Enfin le reste de la nacelle avant est occupé par un moteur Maybach de 180 chevaux actionnant :

1° deux hélices à deux pales par une transmission à engrenages;

2° la dynamo excitatrice et l'alternateur de T. S. F. en bout d'arbre.

Les mécaniciens se trouvent à l'arrière. On passe de cette nacelle au couloir au moyen d'une échelle, par une soupente ménagée dans la quille. On accède ainsi à un long couloir, où se répartissent des sacs à eau pour le lest, les réservoirs pour l'essence ou l'huile et les engins d'atterrissage, sauf le guide-rope, qui se trouve avec le pilote, à l'extrême avant de la nacelle avant. Les câbles reliant les volants aux organes qu'ils commandent courent le long des parois.

Vers le centre du ballon, le couloir s'élargit et forme une cabine centrale pour les passagers (ou les projectiles), un poste de T. S. F., une chambre noire pour photographie et le « tout à l'air ». Dans le couloir débouche une cheminée traversant le ballon de part en part et permettant d'accéder à une plate-forme supérieure destinée, paraît-il, à l'armement ; cette disposition ne semble pas avoir donné de résultats dans ce sens.

On descend dans la nacelle arrière par l'échelle. Cette nacelle, légèrement plus longue que celle d'avant mais de même forme générale, porte à l'avant un poste de pilotage de secours, pourvu de deux volants seulement (altitude et direction). Deux moteurs de 180 chevaux sont placés bout à bout, les volants vers le milieu de la nacelle, et commandent chacun par transmission à engrenage une hélice latérale à quatre pales ; trois mécaniciens sont nécessaires à la manœuvre.

Ainsi constitué, le L. Z. 16, gonflé vers le milieu de mars, avait satisfait aux essais de vitesse (normale 62 kilomètres, maximum 73 kilomètres) et ses pilotes se proposaient d'effectuer le 3 avril l'essai d'altitude, qui comportait une navigation de trois heures à 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer et, par la même occasion, de gagner son port d'attache, Metz.

Le 3 avril à six heures du matin, le dirigeable quitte son

port d'attache, monté par les pilotes et mécaniciens civils au nombre de huit, plus le capitaine George assisté de deux officiers et d'un sous-officier mécanicien, contrôleurs des essais. Il n'avait à son bord ni armement, ni munitions, et les conditions ambiantes étaient plutôt favorables (température 4°, baromètre 760 m/m environ).

Si on remarque en outre que, le dirigeable étant parti à six heures du matin, l'atterrissage a eu lieu à quatorze heures faute de lest et d'essence ; qu'il est possible, sinon certain, qu'étant perdus, les pilotes aient économisé leur combustible en marchant au ralenti ou à deux moteurs, on peut admettre sans chances d'erreur que le combustible emporté correspondait à six heures de marche, — la nature de l'essai entrepris ne nécessitait d'ailleurs pas une provision plus forte. On peut évaluer le poids de ce combustible à une tonne, à 50 kilogrammes près, plutôt par excès.

Le lest emporté en eau était de 2 tonnes et demie. Ce qu'on a appelé plus haut la charge utile de ce ballon, peut donc être fixée ainsi que suit :

Douze personnes à 75 kilogrammes environ..	1 000 kgs
Combustible pour six heures de marche.....	1 000 —
Lest disponible.....	2 500 —
Charge utile.....	4 500 kgs

En supposant que tout le lest fût dépensé pour monter sans en garder la moindre provision pour les manœuvres d'atterrissage (ce qu'un pilote prudent ne fera jamais) le ballon pouvait atteindre dans ces conditions une altitude de 1 400 mètres environ au-dessus de son point de départ (altitude 400). On s'explique mal que les pilotes ne s'en soient pas rendu compte ; d'ailleurs en se basant sur d'autres observations de détail on est obligé de constater que les contrôleurs militaires semblaient pleins de mansuétude pour le constructeur et étaient décidés à recevoir le ballon tel qu'il était.

Dès le départ, le pilote, poussé par un vent d'est, met le cap sur Metz. Le temps est couvert, la stabilité en altitude remarquable sous une couche de nuages qui se trouve voisine de 1 000 mètres ; les moteurs tapent régulièrement et l'ascen-

sion s'annonce belle. Mais on doit faire de l'altitude ; par des délestages successifs, le ballon atteint la couche de nuages, la traverse, puis émerge de la brume et vogue au-dessus d'une mer agitée de vagues moelleuses d'une blancheur aveuglante sous la lumière du soleil. Le commandant du bord semble alors avoir gardé le cap au compas qu'il avait déterminé pour faire route vers Metz dans les basses régions, alors qu'il vérifiait sa route sur le sol. Malheureusement, selon l'effet courant, le vent à l'altitude absolue de 1 800 mètres (qui fut atteinte à sept heures) est complètement différent de celui qui régnait au sol. Il souffle du nord-est à une vitesse de 35 à 40 kilomètres à l'heure et jusqu'à huit heures et demie, heure à laquelle on pense à se repérer en descendant sous les nuages, le ballon gardant le cap primitif est drossé fortement vers l'ouest et s'écarte franchement de sa route. Une usine et une forêt entrevues par un des passagers font présumer au commandant qu'il se trouve sur la Forêt Noire : pour réaliser les conditions de son épreuve il remonte, et, avec une belle insouciance, navigue au même cap jusqu'à dix heures.

Un navigateur expérimenté aurait profité des courts instants où il avait le sol en vue pour mesurer la dérive (angle que fait l'axe du ballon avec la route suivie sur le sol) ; il aurait pu constater ainsi qu'elle était supérieure à celle qu'il avait mesurée au départ et en aurait déduit immédiatement que les conditions ambiantes avaient changé. En les mesurant à nouveau, il aurait évité l'incursion — et l'atterrissage peu reluisant — en territoire français.

Vers dix heures, le commandant se décide à un repérage sérieux. D'après ses dires, une ville et une gare entrevues ne suffisaient pas à les fixer sur le pays qu'ils survolaient ; il semble qu'à partir de cet instant le pilote entrevoit la réalité, mais il est toujours pénible pour un Boche de supposer qu'il a pu se tromper ; néanmoins le cap est mis au nord-est dans le fol espoir, sans doute, de recouper le Rhin et de repérer plus facilement ; le ballon se trouvait alors à 30 kilomètres à l'ouest de Belfort. Cependant, il est temps de s'occuper sérieusement de retrouver le nid : l'essence baisse dans les réservoirs, on arrête un moteur par économie, on continue à

folâtrer sans plan bien arrêté entre 900 et 1 800 mètres et enfin, vers treize heures, après avoir pris la route sud-nord, se dirigeant en droite ligne sur Metz, on se rapproche du sol. Il semble même qu'on s'en rapproche trop rapidement au gré des passagers qui n'hésitent pas à lancer par-dessus bord tous les accessoires d'une utilité secondaire. Le « vieux Gott » est avec eux : voilà poindre « droit devant » une ville d'allure hospitalière qui étend bénévolement sous leurs ailes alourdies un champ de manœuvre d'un aspect des plus propices à un atterrissage précipité.

Après quelques courbes gracieuses pour éviter les cheminées, à bout de souffle, sans essence, sans lest les « Vikings », assez peu fiers, tombent lourdement dans les bras des dragons français... à Lunéville.

L'épreuve était terminée. Il semble qu'elle fut jugée probante, car le ballon repartait le 4 à midi, après avoir passé la nuit en plein vent, un moteur avait été démonté pour alléger le ballon qui gagna clopin-clopant son hangar de Metz.

*
* *

Sans s'attarder à critiquer le peu de méthode dont les pilotes avaient fait preuve en commettant une erreur aussi grossière, on peut établir d'après les données de l'ascension précédente l'équipement d'un zeppelin partant pour une mission offensive.

On dispose, dans les meilleures conditions, avec un zeppelin de 20 000 mètres cubes, d'une charge utile de 5 tonnes. Les ballons de la marine d'un cube de 27 000 mètres disposent de 6 500 kilogrammes, mais il leur faut 600 kilogrammes de plus qu'aux ballons de 20 000 mètres cubes pour atteindre une altitude de 1 000 mètres, et ils ont quatre moteurs. Les conditions restent donc comparables.

Cette charge de 5 tonnes, outre le lest disponible, comprend :

Équipage, dix personnes	750 kgs
Huit heures de marche, 150 × 8.....	1 200 —
Explosifs.....	500 —

Si le pilote est prudent et a l'intention de renouveler son exploit, il gardera au moins 300 kilogrammes de lest pour parer aux dangereuses éventualités de l'atterrissage ; il lui reste donc 2 250 kilogrammes pour atteindre son altitude de navigation ; elle ne dépassera pas 1 300 mètres au-dessus de son point de départ. Il y a lieu de noter que les conditions atmosphériques qui laissent cette charge utile ont été choisies très favorables (4° et 760 m/m). Une augmentation de température d'un degré correspond à une diminution de 70 kilogrammes et une diminution de pression d'un millimètre à 25 kilogrammes environ !

Par une nuit d'été (10 à 15°), le lest disponible serait donc réduit de 4 à 700 kilogrammes et le zeppelin qui se hasarderait sur Paris en partant de Metz ou même de Maubeuge se trouverait enfermé dans l'affreux dilemme de ne pas y apporter de projectiles ou de s'y traîner à une altitude de 800 à 1 000 mètres ; on ne peut faire à nos artilleurs l'injure de supposer qu'ils le laisseraient se promener impunément dans ces conditions.

On se confirme dans l'opinion que « l'altitude de guerre » est interdite aux zeppelins, si on relève les résultats obtenus par eux depuis le début de la campagne. Dès le mois d'août un zeppelin présomptueux sort pendant le jour et se pavane vraisemblablement à 7 ou 800 mètres dans les environs de Badonvillers. Deux coups de 75 bien réglés l'affalent en pleine forêt. L'expérience est jugée probante et il ne semble pas que depuis il se soit produit aucune tentative de ce genre. On remarquera que les raids antérieurs à celui de Paris ont eu lieu près des côtes (Yorkshire, Calais, Dunkerque), et sur des objectifs non défendus. L'approche par mer était facile à basse altitude; la provision de combustible se trouvait augmentée de tout le poids du lest qui aurait été nécessaire pour monter; le rayon d'action se trouvait donc accru d'autant et la retraite était facile, sans crainte de poursuite par mer en cas de surprise désagréable. Tous les objectifs militaires où les zeppelins auraient eu la moindre chance de s'exposer à des moyens de défense ont été soigneusement évités.

La réception qui leur fut faite à Paris ne doit pas les engager à y revenir ; d'ailleurs les conditions atmosphériques qui

leur permirent de réaliser cette inutile aventure avec des probabilités d'en revenir, ne se rencontreront pas à nouveau de sitôt.

Est-ce à dire que le rôle du dirigeable est illusoire?

Non ; mais celui du zeppelin, sur terre, est des plus restreint. Il ne pourra monter à une altitude convenable qu'en réduisant sa provision de combustible et par conséquent son rayon d'action. Ses objectifs se trouveront alors à portée d'avion; une escadrille les bombardera de jour avec beaucoup plus de chances de succès.

En résumé, du fait de sa faible charge utile, le dirigeable rigide est nettement inférieure au souple. Celui-ci a des moyens plus puissants sous un cube beaucoup plus faible, il est donc plus maniable en l'air mais surtout à terre. Le compartimentage du rigide, réalisable d'ailleurs dans le souple, ne diminue pas sa vulnérabilité. Si un des ballons élémentaires se vide en cours d'ascension, le déséquilibrage statique qui résultera amènera fatalement le ballon au sol, si le pilote ne dispose pas d'un nombre de kilogrammes de lest qui compense celui des mètres cubes de gaz qu'il a perdus.

Le dirigeable souple, dans l'état actuel des moteurs, a un rayon d'action de 250 kilomètres autour de son port d'attache. Tant que l'avion ne possédera pas ce rayon d'action, le dirigeable militaire aura son rôle. On doit remarquer d'ailleurs que les progrès des deux appareils sont liés à ceux des moteurs et on peut penser que leurs moyens croîtront parallèlement.

Mais, dira-t-on, l'expérience des dernières années semble infirmer, plus particulièrement en France, la supposition précédente.

Cette objection ne tient pas devant un examen des moyens pécuniaires et matériels employés dans les deux buts. L'aérostation n'a pour unique débouché que le département de la guerre ; les expériences initiales de ce genre, longues, coûteuses et lourdes de risques, n'étaient permises qu'à de gros capitalistes ou de gros industriels ; les firmes moyennes qui s'y aventurèrent en souffrirent beaucoup. Les livraisons faites payaient à peine les frais généraux des recherches et les essais malheureux. La compétition entre l'aviation nais-

sante et l'aérostation, en mettant fortement en question la vie de l'aérostation, ne poussait pas ceux qui en avaient les moyens à engager leurs capitaux pour réaliser l'outillage et les installations onéreuses nécessaires à l'exploitation de cette industrie sans avenir assuré.

Faute de moyens pécuniaires et matériels, faute aussi de coordination dans les efforts tentés par l'industrie civile, et de données scientifiques sur la question, l'aérostation n'a pas fait en France tous les progrès qu'on était en droit d'espérer. La réalisation de projets, datant de trois ans, qui constituaient un bond peu méthodique dans l'inconnu, n'a apporté aucune contribution à la question ; celle des conceptions saines des deux dernières années se fait jour actuellement et nous donne des ballons militaires nettement supérieurs aux zeppelins. Dans le même temps, l'aviation naissante passionnait une monde de chercheurs, la mise en pratique de toutes les idées n'était pas onéreuse, l'émulation entre les ingénieurs, puis la concurrence commerciale d'une pépinière de constructeurs, enfin la contribution pécuniaire nationale par souscription donnèrent à cette industrie une impulsion qui lui permet de faire face actuellement, dans des conditions merveilleuses de mise au point, à l'énorme tâche qui lui incombe.

Il ne faut pas oublier, en outre, que malgré le grand nombre des ballons sortis des ateliers de Friedrichshafen, tous les modèles sont semblables dans leur ensemble ; depuis 1902, aucun perfectionnement de principe n'a été inauguré, ni dans la conception, ni, ce qui est plus important, dans la construction. De plus la fabrication se fait en série. Le comte Zeppelin a été soutenu financièrement dans la crise aiguë que lui firent traverser, il y a quelques années, ses nombreux déboires et l'essor de l'aviation, par une souscription nationale qui, grâce à une réclame officielle puissamment organisée, lui infusa une nouvelle vigueur pour repartir sur les mêmes bases. De l'autre côté, non plus, mais pour des raisons différentes, on ne constate pas de progrès. La seule différence entre les deux écoles, c'est que pour les rigides les progrès sont impossibles, le système n'est pas susceptible de perfectionnements.

Le seul rôle où il excelle est celui d'engin de reconnaissance pour la marine.

III

Le dirigeable utilisé sur terre est donc un oiseau de nuit qui vole à grande altitude (2 000 mètres).

Que peut-on lui opposer ?

Le dirigeable navigue de nuit au compas, dans les mêmes conditions qu'un navire en pleine mer ; la tâche est cependant plus délicate, car la dérive, dont les marins ne tiennent compte que dans des cas particuliers, constitue ici un facteur très important du calcul de la route. Connaissant le vitesse propre du ballon, le commandant mesure la dérive et la vitesse par rapport au sol, dès le départ, avec un cap estimé convenable pour la route à faire ; il en déduit par une simple décomposition de forces la vitesse et la direction du vent et par conséquent, par une composition de forces, le cap à donner au ballon pour faire route dans une direction déterminée, et la vitesse suivant laquelle il se déplacera sur cette route. Il effectue périodiquement ses mesures et modifie son cap quand il y a lieu pour garder sa route. Pour faire cette mesure, il faut qu'il trouve sur le sol des points visibles. Tous ceux qui ont navigué de nuit, savent qu'à grande altitude les seuls points visibles sur le sol sont les sources lumineuses. Le sol apparaît au pilote sous l'aspect d'un fond très sombre parsemé de points lumineux, groupés suivant des alignements dans les agglomérations ou les voies ferrées, répartis sans ordre dans les campagnes. Tel est le ciel étoilé du navigateur aérien, les agglomérations en formant les constellations. C'est en les identifiant au moyen de la carte et d'après des considérations sur sa route et sa vitesse, que le pilote se repère. C'est en visant une lumière au-dessus de laquelle il passe et en la suivant à la lunette pendant quelques instants qu'il mesure sa vitesse par rapport au sol, et sa dérive. Ces lumières lui sont indispensables pour naviguer à coup sûr. S'il était possible de supprimer toutes les sources lumineuses que le pilote peut apercevoir par vision directe, le ballon se trouverait dans l'impossibilité de se repérer exactement, il ne lui resterait d'autre moyen que de faire le point astronomique, opération pratiquement peu exécu-

table et en tout cas d'une précision insuffisante pour trouver à coup sûr un objectif militaire, à moins — disons-le — que ledit objectif n'atteigne les dimensions exceptionnelles de villes comme Paris ou Berlin.

On ne peut d'ailleurs supprimer complètement l'éclairage nocturne en guerre, pour des raisons beaucoup plus impérieuses et d'une opportunité bien autrement permanente que celle de la protection contre les aéronefs. Le dirigeable arrivera donc toujours, sinon au-dessus, tout au moins dans la région immédiate de son objectif. Pour l'empêcher de le repérer, il suffira de détruire dans ses environs immédiats tous les alignements de points lumineux, permettant une identification de détail de la région survolée : c'est là le meilleur moyen d'abriter un objectif déterminé de surface relativement restreinte.

On ne saurait d'ailleurs se limiter à des moyens de défense purement passifs. Pour organiser une défense active, les moyens dont on dispose sont de deux sortes : aériens (avions, dirigeables) ou terrestres (projecteurs, artillerie, mousqueterie).

L'emploi simultané de ces deux modes de défense est impossible : le tir de l'artillerie ne permettra pas à un avion ou à un dirigeable ami d'arriver à bonne portée du dirigeable-but, sans courir les mêmes dangers que lui : des méprises fâcheuses sont inévitables de nuit : l'engin aérien aurait d'ailleurs peu de chances de régler son tir au milieu des éclatements des projectiles terrestres.

On doit donc envisager l'emploi de moyens aériens de défense *comme préventifs ou pour la poursuite*, en laissant aux moyens terrestres le rôle de gêner l'ennemi pendant qu'il survole son but. Même en réduisant ainsi le rôle des moyens aériens, l'avion n'aura qu'une efficacité restreinte. L'aviateur, sourd le jour par suite de la proximité du moteur, est de nuit, sourd et aveugle. L'exiguïté de l'espace dont il dispose à bord ne lui permet pas de naviguer « à l'estime » comme le dirigeable ; les moyens lui manquent pour faire les mesures de repérage. De plus l'atterrissage, dont la nécessité est toujours menaçante, est pour lui, dans les ténèbres, un problème doublement angoissant. S'il quitte de l'œil le champ d'atterrissage repéré par les feux appropriés, ou si l'altitude où il se

trouve ne lui permet pas l'atterrissage en ce point, vienne la panne de moteur et le vol plané, c'est la course à la mort dans l'inconnu, à 100 kilomètres à l'heure au moment de l'atterrissage, c'est la rencontre presque fatale au sol d'un obstacle, si faible qu'il soit, que le pilote n'aura pu voir et qui broiera impitoyablement l'homme et l'appareil.

Ces considérations, en réduisant considérablement le rayon d'action de l'avion, rendent *nul* son emploi nocturne.

La lutte par dirigeables peut être au contraire envisagée froidement, dans les conditions actuelles, contre les zeppelins. L'avantage de l'altitude donnera aux nôtres une supériorité très nette, complétée sous peu par l'égalité de vitesse. Le nombre des objectifs à défendre ne permet d'ailleurs d'envisager ce moyen que comme tout à fait exceptionnel.

*
* *

Restent les moyens terrestres. La mousqueterie, si elle n'atteint pas un organe essentiel (moteur, hélice, réservoirs d'essence) est pratiquement sans effet sur les ballons, la perte de gaz résultant d'orifices, même nombreux, d'entrée ou de sortie de la balle de fusil, est très minime et ne suffira certainement pas pour obliger le ballon à descendre. Si le ballon est à 1500 ou 2000 mètres d'altitude, la balle tirée verticalement sera arrêtée sans dommage par la moindre paroi métallique. Du fait même de la nature et de la mobilité de l'objectif les résultats obtenus seront rarement proportionnés au danger que représentent les balles mortes retombant en chute libre sur ceux qui restent sur le sol. Il est à craindre que celles-ci ne fassent plus de victimes que les projectiles lancés du ballon.

L'artillerie est donc le seul moyen efficace qui reste. Or, pour permettre de régler un tir sur un objectif aérien mobile, l'artilleur doit voir son but : d'où la nécessité de projecteurs. Ceux-ci devront être puissants, aussi élevés que possible et à très grande portée. S'ils réunissent ces conditions, il n'est pas nécessaire qu'ils soient nombreux : deux ou trois projecteurs convenablement placés et de préférence mobiles, de façon à ne pas servir de points de repère à l'ennemi s'il se livre à des

incursions fréquentes, seront largement suffisants pour veiller sur une superficie comme Paris. Dès qu'un ballon sera signalé ils devront fouiller l'horizon de leurs faisceaux ; le ballon une fois trouvé, ils s'efforceront de le suivre, sans cesser de l'éclairer un instant.

La parole est ensuite au canon.

Le réglage en direction est facile si le but est constamment visible. La question de la portée est plus délicate étant donnée la vitesse de l'objectif (entre 30 et 110 kilomètres à l'heure suivant qu'il a le vent pour ou contre lui et il l'aura généralement pour lui). Il ne semble pas que les méthodes ordinaires de tir — télémétrage, puis recherche de la fourchette, c'est-à-dire de deux coups encadrant le but — soient pratiquement applicables ici ; quand on passera, après ces opérations préliminaires, au tir dit « d'efficacité », les données auront déjà changé. Il apparaît en tout point préférable de chercher immédiatement des coups longs, en augmentant la hausse par bonds de 500 mètres, de façon à avoir des éclatements nettement plus loin que le ballon. Pour régler plus facilement le tir et faciliter l'observation des coups, il est indispensable d'avoir des projectiles traceurs, c'est-à-dire, inscrivant leur trajectoire d'une ligne lumineuse.

En cherchant la hausse longue, on court la chance que le ballon coupe la trajectoire d'un des projectiles et on augmente ainsi les chances de l'atteindre. L'éclatement d'un obus à proximité immédiate provoquera certainement, sinon l'inflammation et la chute immédiate du ballon, tout au moins une descente rapide qui lui sera fatale. C'est ce coup heureux qu'il faut chercher et, à cet effet, on ne devra pas économiser les projectiles.

Paris dispose de tous les moyens nécessaires pour réaliser rapidement le « coup heureux », grâce à ses forts de défense nombreux, grâce à ses chefs de sections exercés au tir sur aéronefs.

Les Parisiens, tout en prenant les précautions dictées par la sage prudence des autorités, peuvent être complètement rassurés en ce qui concerne les zeppelins, surtout pour les prochains mois. Si le printemps et l'été amènent les nuits claires

et le temps calme, ils entraînent aussi les nuits courtes et les températures élevées, fatales à leur capacité de transport et par conséquent aux longues randonnées. Il est fort probable que les incursions seront dès lors plus rares encore qu'en hiver et ceux qui n'ont pas eu la chance d'assister au dernier feu d'artifice, courent grand risque de ne plus rien voir. Souhaitons, si pourtant on force Paris à le tirer une seconde fois, qu'il se termine par le bouquet : l'embrasement de la pièce principale dont il ne reste, une fois brûlée, qu'une carcasse calcinée et tordue.

LIEUTENANT Z.

L'OPPROBRE[1]

X

Dans la grange des Rybak plusieurs hommes étaient réunis. Sawa Rybak, le père de Fedko, très vieux, tout blanc, assis sur un sac d'avoine, présidait l'assemblée. Fedko se tenait à sa droite, debout, Arséni Bodnar, en face du vieux, debout également. Quelques autres gospodars, tous âgés et graves, siégeaient sur des gerbes de seigle entassées au milieu de la grange, et dans une attitude recueillie attendaient la parole du vieillard.

La porte était close, une pénombre régnait à l'intérieur ; nichés sous le toit de chaume, des pigeons roucoulaient.

Sawa promena ses regards sur les assistants et dit :

— Nous nous sommes réunis pour tenir conseil et empêcher un homme d'accomplir un acte qui serait une offense à la loi de Dieu et une honte pour la *hromada*[2] de notre village.

Les gospodars s'inclinèrent en silence, Sawa conclut :

— Comme un seul homme la hromada se lèvera, et dira : non !

— Ce doit être ainsi, — répliqua l'un des paysans, — autrement des malheurs pourraient fondre sur notre commune.

— Les justes et les innocents, — affirma Sawa, — paie-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1915.

2. Commune du village.

raient pour le coupable et l'injuste. Et de cette calamité, nous ne voulons pas.

— Père Sawa, — dit Arséni, — depuis quatre vingt-dix-ans que vos yeux contemplent le monde, ont-ils déjà vu pareille chose?

Le vieillard demeura un instant songeur :

— Je ne l'ai pas vue, mais je connais une histoire plus ancienne que notre village, et cette histoire raconte qu'un jour, un homme, hanté par le démon, livra son âme à l'Impur, et que l'Impur, pour insulter Dieu conduisit cet homme au crime dont l'un des nôtres veut charger sa conscience. Mais Dieu avait préparé ses foudres... A la *tzerkwa*[1], à l'heure du serment, on vit au-dessus de la croix du tabernacle une flèche de feu descendre de la voûte du temple, on la vit planer au-dessus des assistants, on la vit s'abattre sur la tête du maudit. Il s'écroula et ne se releva plus.

L'assemblée écoutait, attentive ; sous le souffle de la vieille légende les fronts se baissaient, pensifs.

A son tour Arséni Bodnar prit la parole, et s'avançant vers le vieillard, il dit :

— Le malheur que nous redoutons, ne s'accomplira peut-être pas : la mère ne veut pas donner sa fille à l'homme maudit.

La tête penchée, les deux mains sur ses genoux, Sawa réfléchissait.

— Si le père s'obstine, — demanda-t-il, — la mère aura-t-elle le courage de parler?...

Personne ne répondit.

— Parce que, voyez-vous, la peur est une force puissante : elle ferme la bouche qui veut s'ouvrir pour dire la vérité.

— Dame, — murmura Fedko, — il est de ces vérités qui ont des cornes fourchues. Ça ne passe pas toujours...

— Qu'elles ont des cornes, ce n'est pas nouveau, — affirma l'un des gospodars. — Par exemple, nous autres ! Quoique nous n'ayons pas peur de nos femmes, leur dirions-nous ce que nous faisons quelquefois?

1. Église.

Un franc rire accueillit ce sincère aveu.

— Elles nous arracheraient les yeux, — déclara un autre.

— Ah ben... on se les arrache pour moins que ça ! Seulement, elles ne peuvent pas nous chasser : elles sont chez nous, nous ne sommes pas chez elles.

Tandis que les hommes échangeaient ces propos, Sawa méditait, soucieux.

— Écoutez, mes garçons, — dit-il. — Nous attendrons ce qui va se passer. Si la volonté de la femme domine celle de son mari, le malheur sera détourné, et aucun bruit ne se répandra, aucun de ceux qui connaissent la vérité ne rompra le silence. Mais si le mari maintient son autorité et la femme persiste à se taire, nous irons chez cet autre pour l'empêcher d'obéir à Satan.

— Et si Satan est plus fort que nous? objecta Arséni.

— Nous sommerons la femme de parler.

— Et si elle recule devant cette extrémité?

— Nous parlerons pour elle.

Les gospodars s'inclinèrent en signe d'assentiment et répondirent :

— Nous agirons selon votre parole.

XI

Il était nuit. Dans la rue qui conduit à la maison des Stratiiouk, un paysan appuyé à la haie de l'enclos, plongeait son regard dans l'intérieur éclairé de la cabane.

Il y voyait des silhouettes s'agiter ; il entendait des murmures, des éclats de voix qui, par intervalles, franchissaient l'espace, et confuses, arrivaient jusqu'à lui. Alors, secoué par un frisson, l'homme aux aguets se cramponnait aux piquets de bois qui surmontaient la haie, se penchait pour mieux voir, et haletait.

— Elle la défend... — se dit-il. — Elle lutte contre tous.

Il tressaillit et se retourna. Il vit une forme humaine surgir dans l'obscurité et s'approcher du point où il était posté, il entendit quelqu'un lui dire :

— Yourko, tu as peur qu'on te la prenne?

Fedko Rybak, car c'était lui, se plaça à côté du garçon qu'il venait d'interpeller, et à son tour fixa ses yeux sur les fenêtres de la chaumière.

Yourko laissa échapper un soupir rauque, presque un sanglot.

Fedko le consola :

— Demeure en paix. Si le marché est conclu aujourd'hui, demain il sera rompu.

— Vous le dites !

— Je le sais.

Dans la demeure éclairée les silhouettes s'agitaient toujours, les voix montaient.

Les swaty de Dimitri, attablés devant une bouteille, regardaient Stratiiouk qui gesticulait ; Loubéna, appuyée au manteau de la cheminée contemplait son père d'un œil où couvait la révolte ; Hanna, debout au milieu de la chambre, farouche, fulgurante, disait :

— Sur mon cadavre seulement Dimitri franchira le seuil de cette maison ! Entends-tu, Nazari? Entendez-vous, swaty? Sur mon cadavre !... Et s'il ose marcher dessus, mon âme reviendra sur la terre, elle lui criera son infamie, elle le tuera à la face des hommes !

Les swaty considéraient Hanna avec stupéfaction et demandaient à Stratiiouk :

— Que peut-elle avoir, votre femme?

— Ah ! bien... comme toutes les femmes lorsqu'elles s'opiniâtrent à ne pas vouloir ce que le mari veut. Mais, ça importe peu !

— Ça importe peu? — s'écria Hanna avec une violence croissante. — Moi, la mère, j'ai des droits ! Mes droits sont plus forts que les tiens !...

— Quoi?

— Oui, plus forts !

— Depuis quand donc le père est-il moins que la mère?

— Depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

Stratiiouk éclata d'un mauvais rire, et se leva, le regard chargé de menaces.

— Certainement, — affirma Hanna, — les droits de la mère sont plus que les droits du père, et sais-tu pourquoi?

— Voyons ! c'est curieux.

— Parce que la femme, qui donne sa vie à l'enfant, sait que l'enfant est à elle, et que l'homme, qui se croit le maître de sa femme, ne sait pas toujours si l'enfant est à lui.

— Ah drôlesse ! tu ne serais donc qu'une...

— C'est pour te dire seulement que les droits des mères sont plus sûrs que vos droits à vous autres... pères !

— Pourtant, dans ce qu'elle dit il peut y avoir du vrai, — fit observer l'un des swaty.

Stratiiouk se contenta de répondre :

— C'est inepte. Par la force de mon poing, je pourrais bien lui prouver qui de nous deux a raison ; mais par respect pour vous, mes hôtes, je ne veux pas recourir à ce moyen.

Il saisit la bouteille, remplit son verre, et le porta à ses lèvres :

— J'accepte votre demande, gospodars ! Je bois à la parole !

Un cri de Hanna, un cri de bête blessée, qui fit frémir les assistants, arrêta le geste de Stratiiouk.

La femme arracha la coupe des mains de son mari, la jeta à terre, l'écrasa de son pied, et d'une voix qui semblait arriver de quelque profondeur lointaine, tant l'émotion l'étranglait, elle dit :

— Tue-moi si tu veux... puisque tu as... la force du poing... mais...

Stratiiouk bondit sur elle, et la secouant avec rage :

— Mais, mais quoi?

— Tu rejetteras Dimitri ! tu le rejetteras, tu le rejetteras !... O Nazari ! cela te sera compté au jugement de Dieu !

— Et donner mon enfant à un mercenaire, à un déguenillé? Ah, non, pas si bête !

Loubéna, silencieuse jusqu'alors, s'avança :

— Vous me donnerez au « mercenaire », sinon, vous n'êtes pas un père pour moi, mais, un ennemi !

— Serpent ingrat ! tu veux te nourrir de la poussière des routes?

— Cela ne regarde que moi, moi toute seule.

— Chienne de fille ! c'est ton bonheur que je veux assurer.

— Vous n'êtes pas dans mon âme pour savoir où trouver le chemin de mon bonheur.

— Père Nazari, — soupira l'un des swaty, — je vois que l'affaire n'aboutira pas, et, c'est dommage, car Dimitri nous a dit...

— Que vous a-t-il dit? Parlez !

— Que vous avez quelques dettes un peu lourdes et qu'il les paiera toutes le lendemain du jour où vous l'aurez accepté.

Stratiiouk se tourna vers Loubéna :

— Tu entends, engeance du diable?

— J'entends.

— Et tu ne t'en soucies pas?

— Non. Vous avez vécu, je veux vivre !

— Mangée de vermine?

— Qu'importe ! De Dimitri je ne veux pas !

— Il paiera nos dettes, comprends-le donc !

— Au lieu de me vendre, payez-les vous-même.

Tandis que Hanna, livide et tremblante, suivait cette nouvelle phase de la lutte, et, espérant encore, en attendait le dénouement, le vieux s'adressa aux swaty :

— C'est de l'infamie tout cela ! mais je leur prouverai bien, à ces deux guenons, que je ne suis pas une guenille que l'on jette du bout du pied.

— Puisque la fille ne veut pas, il n'y a rien à faire, — objecta l'envoyé. — Et pourtant, une bonne somme d'argent que Dimitri débourserait pour vous, ne serait point à dédaigner. Cette année il a du blé... mais il en a ! à revendre ! Ça compte joliment bien dans ses revenus.

— Je le sais, — gémit Stratiiouk.

Ironique et méprisante, Hanna riposta :

— Et les coups de fourches et de pelles dont les femmes de Werbowa l'ont honoré, ça compte-t-il pour sa gloire de gospodar?

— Eh ! les fourches et les pelles, c'est déjà loin... On n'en parle plus. Quand on a de l'argent !...

— On peut être abject et souillé?

— Hm... je ne dis pas cela ; seulement, quand on a du bien... ça vous fait respecter des gens. Lorsque Dimitri aura payé vos dettes, vous aussi, mère Hanna, vous le respecterez.

Les yeux étincelants de convoitise, Stratiiouk saisit un second verre :

— A votre santé, les swaty ! Je donne ma fille ! Si elle résiste, elle saura quel père je suis ; elle saura si mon autorité est de celles que l'on méprise.

Il vida sa coupe, les swaty vidèrent les leurs.

Loubéna lança au vieux un regard de défi ; Hanna quitta le banc où elle s'était affaissée et s'avança vers le milieu de la chambre.

Elle marchait d'un pas automatique, les yeux effroyablement immobiles, attachés sur sa fille. Elle vint jusqu'à la table et s'y appuya de ses deux mains ; sa bouche entr'ouverte remuait sans articuler un son.

— Qu'as-tu à dire? — cria Stratiiouk.

Elle se retourna vers les swaty :

— Dites à Dimitri que la terre, honteuse de le porter, s'ouvrira pour l'engloutir... car il est l'homme maudit de Dieu !

— Elle est en démence ! — rugit Stratiiouk.

— Dites à Dimitri qu'avant qu'il vienne s'asseoir à notre foyer, les pierres parleront la langue des humains, les humains se feront pierres silencieuses...

— Vipère ! je t'apprendrai à te plier à ma volonté !

— Dites à Dimitri que ma fille, il ne l'aura jamais, jamais jamais !... Il sait pourquoi, il l'a toujours su !...

Elle chancelait.

— Dimitri le lâche, Dimitri l'Impur, n'épousera pas Loubéna... parce qu'il est... son père !

Les trois hommes jetèrent un cri rauque, Hanna se recula et s'assit raide, immobile, terrifiante par la fixité de son regard qui semblait sonder la profondeur d'un abîme.

XII

Lorsque le premier moment de stupeur fut passé, les swaty se levèrent troublés et confus ; Stratiiouk fit entendre un rugissement de bête et se rua sur Hanna :

— Tu as menti, menti ! Dis que tu as menti, ou je te tue !

Hanna ne répondit pas ; elle paraissait ne pas entendre. Son mari la désigna aux swaty :

— Ne voyez-vous pas qu'elle est folle? Elle a menti !

L'un des deux hommes prit la parole :

— Non, père Nazari, ce qu'elle a dit ne peut être un mensonge. On ne s'accuse pas ainsi.

— Vous croyez donc...

— Je crois qu'elle a une conscience qui ne dort pas et qui nous révèle Dimitri, scélérat.

— Elle a menti, vous dis-je ! Une telle accusation ne peut sortir que de la bouche d'une démente !

Et dans un paroxysme de fureur, il tordait les bras de Hanna, lui secouait la tête, croyant pouvoir l'arracher à sa torpeur.

Loubéna, que ce coup terrible avait anéantie, soudain retrouva ses forces. Elle se précipita vers sa mère, repoussa le vieux.

— Ne lui faites pas de mal, — dit-elle dans un sanglot. — Pourquoi la torturez-vous?

— Bâtarde ! grommela le paysan.

La fille de Hanna arrêta sur l'homme un regard profond :

— Alors, ce que vous venez d'entendre est vrai?

— Ah ! serpent, que j'ai nourri de mon pain, que j'ai réchauffé sur mon cœur !...

— Nazari Stratiiouk, — interrompit Loubéna, — ne nous insultez pas. Dieu jugera tout et tous...

— Dieu... — répéta Hanna comme un écho, et elle retomba dans son immobilité.

La fureur de Stratiiouk se faisait rage :

— Va-t-en, bâtarde ! et toi, prostituée, va-t-en, va-t-en ! Ma chaumière est trop petite pour abriter tant d'ignominie !

— Nazari, — hasardèrent les swaty, — pendant de longues années elle a peiné dans votre maison ; laissez-la mourir sous votre toit !

— Non ! Pendant vingt ans elle a menti, pendant vingt ans elle m'a trompé !

— Pardonnez-lui.

— Elle m'a trompé !

— Ne voyez-vous pas qu'elle est plus près de sa tombe que de son berceau?

— Elle m'a trompé !

— Et vous, êtes-vous sans péché?

Stratiiouk n'écoutait pas, il n'entendait plus. Il ouvrit un coffre qui renfermait le linge et les vêtements des deux femmes, poussa une fenêtre qui tomba en éclats, et jeta dehors tout ce que le coffre contenait.

— Nazari, Dieu vous punira ! — crièrent les swaty.

— Une coquine !...

De ses yeux démesurément ouverts, Hanna regardait la scène, raide, impassible.

— Mère, — murmura Loubéna, — le monde est vaste, allons-nous-en !

D'un mouvement toujours automatique, la femme se leva.

— Le monde est vaste... — répéta-t-elle.

En cet instant suprême, Fedko Rybak qui n'avait pas quitté son poste d'observation, dit à Yourko :

— Tu entends? Là-bas, un malheur ! Allons-y.

Les deux hommes arrivèrent au moment où Hanna et sa fille traversaient la cour jonchée de leurs pauvres hardes que Stratiiouk venait de disperser. Loubéna, atterrée, contemplait ce désastre ; Hanna marchait sans rien voir.

Sa pensée errait ailleurs, ses yeux plongés dans le vide semblaient fixer un point, pour d'autres, invisible.

— Loubéna ! Loubéna ! murmura Yourko, en s'approchant des deux femmes.

La jeune fille se couvrit le visage et sanglota :

— J'ai honte de vivre !

— Que la paix soit avec toi, — balbutia encore le garçon. — Dieu aura pitié de nous.

Hanna tressaillit :

— Dieu, dites-vous? Il est loin, loin... si loin qu'il ne voit plus la terre...

— Oh ! taisez-vous, ma mère, — supplia Loubéna.

— Il est loin, loin... Mais j'irai le chercher, et quand je l'aurai trouvé, je lui demanderai...

— Ma mère, ma mère !

— Je lui demanderai pourquoi Il laisse le monde vivre, s'Il a laissé la justice mourir?

Elle s'arrêta et tendit l'oreille :

— Entendez-vous? Le glas sonne, il sonne... C'est l'enterrement qui passe... On l'ensevelit !

— Qui donc?

— La justice ! Et Dieu regarde et Il se tait...

Fedko dit tout bas :

— Son âme a bu du poison et elle n'a plus de lumière pour vivre.

Il s'adressa à Yourko :

— Ramassons ce linge et ces vêtements, et portons-les dans la maison de mon père. Et toi, Loubéna, emmène ta mère, viens chez nous.

Loubéna le considéra, étonnée :

— Vous nous laisserez entrer sous votre toit? Vous ne craignez donc pas que notre honte vous fasse honte, que notre présence vous déshonore?

Fedko devint pensif :

— Écoute, ma fille ! Il y a des lois qui sont écrites ; mais celles-ci ne sont pas la justice ; il y a des lois qui ne sont pas écrites, et celles-là sont la vérité.

— Et vous les avez dans votre cœur, celles qui ne sont pas écrites !...

— Viens.

En attendant, Yourko avait enveloppé dans une *wéréta*[1]

1. Grandes couvertures filées et tissées par les Ruthènes.

toute la fortune des deux femmes et l'avait chargée sur son dos.

Fedko prit Hanna par la main.

— Partons, lui dit-il.

Hanna répondit :

— Conduisez-moi ! Nous irons chercher Dieu.

— Que voulez-vous lui demander?

— Qu'Il revienne sur la terre... car sans lui, le monde mourra !

— Ce ne serait pas grand dommage.

— Entendez-vous? — dit Hanna tout bas, en posant un doigt sur sa bouche. Le glas sonne, il sonne... et Dieu se tait !

XIII

Après le départ de Hanna et de sa fille, les swaty se levèrent, prêts à partir aussi.

— Père Nazari, — dit l'un d'eux, — nous vous remercions de votre pain et de votre sel et nous vous disons adieu.

Stratiiouk fit taire ses imprécations et jeta un coup d'œil sur la table.

— Ah ! — s'écria-t-il, — la bouteille n'est pas encore vidée ! Père Andriiko, et vous, père Tonofi, restez, je vous prie, et finissons de boire.

— Eh bien, oui, vous avez raison !

Andriiko remplit les verres, porta un toast :

— Je bois à la bonne fin de toutes choses. Nous vous souhaitons de rappeler votre femme et de ne pas jeter sa fille dehors.

Stratiiouk fit un geste à tout renverser :

— Vous, vous qui êtes des hommes, vous prenez contre moi la défense de cette misérable? Avoir fait de moi un sot, un idiot, bon tout au plus à bercer les enfants des autres !... Ah la chienne de femme ! qu'elle sache maintenant ce que vaut un mari.

— Pourtant, empêcher un grand mal de s'accomplir, c'est tout de même pas si chien que vous le dites.

— Comment ! me flanquer d'une bâtarde, et pendant vingt ans me berner avec toutes les ruses du diable ! Ah, non, je suis un homme, moi ! Je suis le maître !

— C'est parce que vous êtes le maître que vous l'avez chassée ; c'est parce que vous êtes le maître que vous pouvez la rappeler .

— Non ! Une pareille honte !... Je n'en veux plus !

Andriiko sourit :

— Dites-moi, êtes-vous bien sûr de n'avoir pas quelque part, pour votre propre compte...

— Quoi, pour mon compte?

— Eh ! un rejeton qu'un autre nourrit à votre place.

— Et quand même je l'aurais, je ne pourrais pas l'amener ici et dire à ma gueuse de femme : « Prends-le, parce qu'il est à toi. »

— Diable, non. Malgré que nous ayons une poigne à casser les os, il est de ces choses qui sont plus fortes que notre poigne...

— Ah ! ces choses !...

— Elles sont là, nous n'y pouvons rien. N'empêche que nous semons des âmes et que nos amis les récoltent.

— Père Andriiko, je suis perdu, et vous, vous avez le cœur de railler mon infortune !

— Faut pas vous désoler. Cela a été, ce sera. Dieu dit un jour : « J'ai fait des hommes, mais je vois que ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. » Le diable lui répondit : « Je me charge de leurs affaires ; vous n'avez qu'à vous reposer, Seigneur. » Et voilà pourquoi l'homme a une poigne qui tue le corps, et la femme une force qui tue les âmes.

— Pourquoi donc le bon Dieu n'a-t-il pas étripé le diable, puisqu'il voyait que c'est un sacripant?

— On ne sait pas. Et c'est parce que le diable n'a pas été étripé, que Dimitri a fait le malheur des autres et a préparé son propre déshonneur.

— Ah bah ! qu'est-ce que cela peut lui faire, le déshonneur? Le mâle a la peau dure : il faut de bonnes griffes pour l'entamer, et encore... cela ne se voit pas toujours.

— Vous en êtes sûr?

— On le dit. La femme, c'est autre chose. Si elle est fidèle, votre maison reste debout ; si elle est menteuse, votre maison s'écroule.

— Eh ! si le bon Dieu avait tordu le cou au malin !... Mais puisqu'il ne l'a pas fait, voici ce que nous devons faire.

— Voyons !

— Le diable s'étant logé chez Dimitri, allons demander à ce gospodar de quel droit il envoie son locataire faire des saletés dans la maison d'un autre?

Un éclair passa dans les yeux de Stratiiouk.

— C'est vrai. Allons-y ! J'ai une poigne qui en vaut quatre.

— Non, pas de poigne, — répondit Andriiko, très grave. — Il y a mieux que ça.

— Mieux que ça?

— Vous avez une brouette?

— Oui.

— Et sans aucun doute, du fumier dans l'étable?

— Après?

— Des pelles pour l'enlever?

— Certainement. Que voulez-vous faire?

— Ramasser des ordures, et avec pelles et brouette, nous rendre au cabaret, où Dimitri attend votre réponse que nous devons lui rapporter. Avez-vous compris?

— Bien sûr.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Peu après, les trois hommes, dont l'un poussait une brouette chargée d'immondices, s'arrêtaient devant la porte du cabaret.

La masure était éclairée. C'était un dimanche ; autour d'une longue table les paysans grouillaient.

Dimitri, assis dans un coin sombre, attendait le retour des swaty et contemplait une bouteille pleine qu'il s'était fait servir pour la circonstance.

Stratiiouk ouvrit la porte, Andriiko poussa la brouette, Tonofi prépara les pelles. Ce groupe étrange pénétra dans la salle des buveurs.

Dimitri qui avait aperçu les trois hommes, sans voir leur attirail que la foule remuante masquait encore, se leva souriant, pour aller au-devant d'eux.

— Reste où tu es ! — commanda Tonofi.

Quoique étonné et ne comprenant rien à cette injonction. Dimitri obéit. Les trois gospodars se précipitèrent sur la brouette ; les trois pelles furent remplies de fumier.

— En l'honneur de tes fiançailles ! — s'écria Andriiko, et il couvrit d'immondices la tête de Dimitri.

— En souvenir du pacte que tu as scellé avec le diable ! vociféra Tonofi, et il reproduisit le geste d'Andriiko.

— Que l'opprobre soit sur toi dans ce monde et dans l'autre ! — rugit Stratiiouk, et il acheva l'œuvre de ses compagnons.

La foule, qui envahissait le cabaret, cessa de boire et de crier et fit cercle autour des quatre hommes.

— Qu'y a-t-il? demandèrent quelques-uns.

— Il est jugé, — répondit Andriiko.

Effondré sur un banc, Dimitri roulait des yeux hagards.

Les paysans ivres riaient aux éclats ; ceux qui avaient encore la tête solide se parlaient tout bas et chuchotaient les noms de Hanna et de Loubéna.

Secouant les ordures qui le souillaient, Dimitri se leva et désignant ses swaty :

— Vous êtes des lâches, ou bien des fous furieux ! Que me voulez-vous?

— Tais-toi, âme maudite ! — répliqua Andriiko. — Hanna a obéi à sa conscience, elle a parlé !

— Parlé?... de quoi?

— De ce que tu sais et que pas un n'ignore plus.

— Cette prostituée?...

— Et toi, qu'es-tu?

— Dimitrouschka, mon tourtereau ! — glapit une vieille ivrognesse, en le tirant par les bouts frangés de sa ceinture. Tu es astiqué, tu es reluisant comme un samowar juif le soir du sabbat !

Il la repoussa d'un coup de poing.

— Va-t-en, crapule, ou je t'éventre !

— Viens danser la ronde ! Tu sais? la ronde !...

— C'est la noce de Dimitri ! — ricana la foule.

— Noce de richard honorable et honoré ! ajouta quelqu'un.

— C'est mon fiancé ! — grinça la gueuse. — Je veux la ronde !

— La ronde, la ronde ! clamèrent les moujiks, arrivés au paroxysme d'une féroce gaîté. Et tous, se tenant par la main, braillant une chanson bachique, dansèrent autour du misérable une ronde échevelée.

La porte du cabaret s'ouvrit brusquement. Appuyé sur son bâton, Sawa Rybak entra, fendit la multitude. Les paysans élargirent le cercle et firent place au vieillard. Un silence momentané succéda au vacarme assourdissant.

Sawa se tourna vers le public, lui désigna Dimitri, et dit :

— Cet homme n'est plus un homme. Il est la honte de notre village !

— Chassons-le ! — rugirent ceux qui, connaissant l'histoire de Hanna, en comprenaient maintenant l'horrible dénouement.

— Vous ne le chasserez pas, — répliqua Sawa. — Expulsé, il vivrait ailleurs, inconnu et tranquille, et lui, il n'a plus droit à la paix.

— Alors, quoi ! le laisser puer dans notre commune? Nous l'assommerons !

— Vous ne l'assommerez pas. Un sang impur ne doit pas souiller la sainte terre qui nous fait vivre.

Dimitri fit un effort pour percer la foule ; à ceux qui le retenaient, Sawa dit encore :

— Laissez-le, et que son opprobre demeure avec lui, qu'il lui soit son pain et son eau !

Les paysans reculèrent. Dimitri rompit le cercle, lança une imprécation, s'enfuit.

XIV

Fou de colère, Dimitri courait à travers les rues du village ; les buveurs qui s'étaient mis à ses trousses le poursuivaient de leurs huées frénétiques.

Éveillés par ce vacarme, les chiens des enclos voisins sau-

taient par-dessus les barrières, se précipitaient sur les traces du fuyard, aboyaient, grinçaient, hurlaient.

— *Houdja*[1] ! — rugissaient les paysans. — C'est la noce de Dimitri, houdja !

Dans sa course éperdue, Dimitri trébucha, tomba lourdement ; la meute l'entoura, déchaînée.

— Tes garçons d'honneur ! Ton cortège nuptial ! — vociféraient les joyeux qui avaient provoqué ce spectacle.

Dimitri se releva ; haletant, les cheveux hérissés, il reprit sa course, atteignit sa maison. Le seuil à peine franchi, il s'effondra au milieu de l'*izba*, et là, face contre terre, il resta étendu, sans connaissance.

Lorsqu'il sortit de sa prostration, les premières lueurs du jour naissant pénétraient dans la cabane. Il promena autour de lui un regard éteint.

Une blessure au front, qu'en tombant il s'était faite, saignait. Un mince filet rouge sillonnait sa joue, maculait sa chemise.

Il passa la main sur son visage.

— Du sang... — fit-il.

Avec peine il se hissa sur un banc et y demeura, les yeux fermés, la tête appuyée au mur. Ses souvenirs s'éveillaient, il s'écria :

— Alors... elle a avoué !...

Il frissonna et serra les poings.

— Elle a avoué !

Comme le fil d'un fuseau qui roule, ses pensées se déroulaient, toujours plus claires, toujours plus précises.

— Et ce gueux la prendra !... Ce maudit la prendra !...

Il fit un effort pour se mettre debout, et retomba sur son banc.

De la plaie béante le sang dégouttait. Dimitri tendit la main pour prendre une cruche qui se trouvait à sa portée, la souleva, en regarda le fond.

— Vide !... Cette blessure me brûle, la soif me dévore... et la source est si loin !...

Le soleil levant empourprait l'horizon ; les oiseaux chantaient. Dimitri écoutait ce ramage.

1. Sus !

— Ça piaille, — se dit-il. — Les bêtes, ça vous a plus d'esprit que les hommes... Ça se bâtit un nid, ça y amène la femelle que ça veut...

Un bruit de pas arrivant de la cour attira son attention et le fit se tourner vers la fenêtre.

— Tiens, Arséni Bodnar! Que me veut-il, celui-là? Dans ma propre maison ils ne me laisseront donc pas tranquille?

Arrêté devant la porte, Arséni demeura là quelques secondes, perplexe, étonné du silence qui régnait à l'entour. Enfin, s'étant décidé à pénétrer dans la chaumière, il aperçut Dimitri, hideux sous son masque de sang, et recula d'horreur.

— Que me veux-tu? — lui demanda Dimitri.

— Tu es là à crever... tout seul...

— Est-ce que cela te regarde?

— Tu es blessé!

— Je suis malade. Je n'ai plus une goutte d'eau.

Arséni prit la cruche, partit et revint.

— Lave ta plaie, — dit-il.

D'un clou fixé dans un coin de la cabane, il détacha un linge, le mouilla et le présenta à Dimitri.

— La plaie, ce n'est rien, — marmonna celui-ci, — je meurs de soif!

Il saisit la cruche et but avidement. Arséni le considérait sans rien dire.

— Qu'as-tu à me reluquer ainsi? Tu ne m'as encore jamais vu?

— Dimitri, je viens pour te dire un mot.

— Où l'as-tu pris, ton mot? Dans les livres que tu ânonnes?

— Dans la clameur publique qui te honnit.

— Hein?

— Pour ton bien, quitte le village; donne en ferme ta maison et ta terre, et va où te conduira ton esprit.

— Et puis?

— Après ce qui vient de se passer, le sol de Werbowa te brûlera les pieds, le soleil de Werbowa te dévorera les yeux.

— Que s'est-il donc passé de si extraordinaire? La hromada de notre village n'est qu'ordure!

— N'éclabousse pas la commune de la boue que tu as

pétrie. Le malheur que tu as appelé sur les autres retombera sur ta tête ; dans la tombe même tu ne trouveras pas de repos.

Dimitri éclata d'un mauvais rire :

— Parce qu'une drôlesse a menti, on perd un homme qui dit la vérité !

— Écoute encore et ne rejette pas ma parole, car elle est juste.

Donne à Yourko et à Loubéna une parcelle de ton bien ; paye les frais de leur noce et bâtis-leur une cabane. Tu leur dois cela. Tu n'as pas d'autres enfants.

La faiblesse qui avait terrassé Dimitri, disparut momentanément : il se leva, terrible, la bouche écumante, prêt à se jeter sur son interlocuteur.

— La noce de Yourko !... Attends ! Yourko, Yourko... Je lui ferai sa noce, à ce chien, sans foi ni loi, à ce brigand qui dévergonde la fille !...

— Silence, Dimitri ! Tu ne penses donc jamais mourir, toi?

— La noce de Yourko !... Ah, ah !...

Il se rassit, essoufflé, suant à grosses gouttes, et montrant la porte :

— Va-t-en ! Je veux qu'on me laisse la paix.

Arséni le considéra longuement et branla la tête :

— Qui sait si ton heure noire n'est pas proche?...

— Que dis-tu?

— Je dis qu'il y a une justice contre laquelle l'homme ne peut rien. Elle le frappe !

— Faire la noce de Yourko, moi !

— Attends, le diable te fera la tienne.

— Va-t-en ! La hromada de Werbowa ne vaut pas ma culotte percée. Depuis cette vieille charogne de Sawa qui va bientôt pourrir, jusqu'au plus petit qui se dandine encore dans le ventre de sa mère, vous tous, vous n'êtes que crapule !

— Je suis venu te parler, comme on parle à un homme ; mais tu n'es plus un homme. Sawa Rybak a vu le fond de ta conscience, et il t'a jugé.

— Imbécile ! parce que tu sais épeler les Saintes Écritures, tu te crois un saint?

XV

Les jours s'étaient écoulés, rien n'avait changé dans la situation de Hanna et de sa fille.

Inexorable, Stratiiouk ne pardonnait pas la ruine de son foyer et de sa paix domestique, il ne pardonnait pas surtout le ridicule qu'il croyait avoir été attaché à son nom, et qu'il estimait plus terrible que toutes les ruines.

A ceux qui cherchaient à lui prouver la nécessité d'une réconciliation, il répondait :

— Ma vie durant j'ai été un gospodar respecté ; aujourd'hui les moutards dans la rue me rient au nez. Faire un imbécile d'un homme qui a toujours été maître chez lui, c'est trop infâme !

— Pourtant, il vous faut quelqu'un pour faire votre soupe.

— Lorsque mon fils reviendra du régiment, je le marierai ; nous aurons une ménagère.

— Au moins, — disaient les amis de Hanna, — assurez à cette malheureuse son pain de tous les jours.

— Si elle a faim, qu'elle vienne à la porte de mon enclos, on lui jettera sa pâture.

Mais Hanna ne vint jamais frapper à cette porte, et Loubéna, par son travail, rendait aux étrangers la part qu'ils accordaient à sa mère.

Hanna d'ailleurs n'était à charge à personne : bien avant l'aube, elle s'échappait inaperçue, s'en allait dans les champs, dans les forêts, appelant son Dieu, le cherchant partout. Elle ne rentrait qu'à la nuit close.

On la laissait libre ; à sa folie inoffensive on s'était déjà habitué.

— Je ne l'ai point encore trouvé... — disait-elle toutes les fois qu'elle revenait de ses courses vagabondes. — Tous les matins je vois le soleil se lever, mais Lui, je ne le vois jamais. Je l'appelle, Il ne me répond pas.

Et chaque jour elle devenait plus triste, chaque jour plus

découragée et plus faible. Ceux qui la voyaient, pleuraient sur son âme « qui avait bu du poison et n'avait plus de lumière pour vivre ».

Une nuit, tandis que tout le monde dormait dans la maison des Rybak, Hanna qui n'était qu'assoupie, s'éveilla.

Un orage grondait sourdement ; des éclairs sillonnaient le ciel noir.

Hanna se leva, agitée.

— Le feu ! La foudre ! — s'écria-t-elle. — C'est l'heure à laquelle Il va descendre sur la terre et me parler...

Pareille à un fantôme, elle traversa la cabane, ouvrit la porte, s'élança dehors.

Nul ne l'entendit marcher, nul ne fut éveillé par le bruit continu du tonnerre.

Hanna parcourut l'enclos, se précipita dans la rue, se dirigea vers l'étang. Pas une âme sur son passage ; elle ne s'arrêta qu'au bord de l'eau.

Des serpents de feu roulaient, bondissaient, s'entre-choquaient dans un éclat formidable ; la rafale emplissait l'espace de plaintes et de hurlements ; elle sifflait dans les roseaux, pleurait dans les saules, mugissait dans les bois.

Bouleversés, incendiés, les cieux s'étaient faits géhenne.

— ... Est-ce Toi qui arrives? — sanglota Hanna. Est-ce Toi, Seigneur? Je Te cherche, je T'appelle, et Tu ne me réponds pas?

Elle se tut, attendit.

— ... Avec ta foudre, Tu écris sur les nuages... Dis-moi ce que Tu écris !

Elle tomba à genoux.

— Tu es là !... Parle ! Avant de mourir, je veux T'entendre.

Elle se releva désespérée, livide sous la lueur sinistre des éclairs.

— Non, je ne le vois pas !... Et le glas sonne, il sonne... Dieu, vois-Tu la Justice? Revêtue de son linceul, elle gravit les nues, elle bondit par-dessus les étoiles, jusqu'à Toi elle arrive et Te demande...

Elle éclata d'un rire prolongé comme le gémissement de la tempête. Elle ne sentait ni le vent la ballotter, ni la pluie lui cingler le visage. Elle marchait au bord de l'eau, regar-

dant les zigzags étincelants descendre sur les ondes, et mêlant son rire fou au vacarme de cette nuit d'épouvante.

Au-dessus de sa tête un serpent de lumière bleue déchira les ténèbres, un fracas assourdissant se répercuta dans la plaine.

Hanna cessa de rire.

— Non, non, Il n'est pas là ! La foudre écrit sur les nuages, mais Lui, Il est loin...

Ses yeux se reportèrent sur l'étang. Sous l'éclat rutilant des éclairs, les flots semblaient charrier des étincelles. Hanna contempla ce spectacle terrifiant ; un sourire de bonheur illumina sa face tourmentée.

— Il est là, dans les profondeurs !... — s'écria-t-elle.

Le vent pleurait dans les saules.

— J'entends ! c'est Sa voix !... Elle monte, elle grandit... Ah ! Il a eu pitié de ma détresse !

Elle s'élança dans l'étang.

Les eaux agitées léchaient les bords, murmuraient dans les joncs ; la grande musique de l'orage ébranlait les cieux et la terre.

— Dans les profondeurs, dans les profondeurs !... — répétait Hanna. — O mon Dieu, Tu as eu pitié de moi.

Elle avançait, glissant sur le fond limoneux, s'accrochant aux roseaux qui se couchaient sous la rafale.

— Des étincelles sur les vagues !... Il les y a semées pour me montrer le chemin... Il est là, dans les profondeurs !

Elle avançait toujours. La foudre abattit un saule, tout près — elle ne le vit pas ; un peuplier tomba, fendu — elle ne l'entendit pas tomber.

Elle trébuchait : le vent la poussait vers la rive, le courant l'entraînait vers le gouffre.

— Sa voix monte, elle monte !... Il a eu pitié...

Enveloppée par les vagues, elle jeta un cri. Ses bras tendus semblaient vouloir saisir les ondes sournoises qui fuyaient, et ce fut un moment de lutte...

Aux éclairs fulgurants, succédaient les ténèbres.

XVI

Lorsque en s'éveillant, Loubéna vit la couche abandonnée de sa mère, elle dit à la femme de Fedko :

— Jamais encore mon cœur n'a senti ce qu'il sent aujourd'hui. Un nouveau malheur est proche... Je le vois arriver.

— Que Dieu soit avec toi, ma fille. Ta mère reviendra, comme elle revient tous les jours.

Loubéna hocha tristement la tête :

— J'irai la chercher.

Et elle courut dans les champs, dans les prés, dans les bois. Elle repartit le lendemain, puis le troisième jour, et puis le quatrième.

Le soir du quatrième jour, elle dit :

— Elle est morte ; mon âme le sait.

Martha, la femme de Fedko, bonne et douce, la consolait.

— Non, je vois !... — affirma Loubéna. — Pourrai-je seulement retrouver son corps? Je ne veux pas que les corbeaux lui becquettent les yeux, que les fauves dévorent sa dépouille mortelle.

Le matin du cinquième jour, le soleil levant la vit encore se traîner dans la plaine, dans la forêt, dans les villages voisins, et rien, toujours rien.

— Que tes coups sont rudes, ô mon Dieu ! sanglotait la malheureuse. La frapper jusque dans la mort ! Lui refuser même la sainte sépulture !...

Accablée, très lasse, elle songea à Yourko et reprit le chemin de Werbowa.

Le soir avançait ; la lune naissante suivait le soleil qui allait s'éteindre.

— Yourko est encore dans les champs, — se dit Loubéna. — J'irai le voir, il me dira une bonne parole.

Elle s'engagea dans un sentier qui conduisait aux pâturages, et bientôt elle distingua des groupes de paysans qui allaient, qui venaient, qui s'arrêtaient près de l'eau.

Loubéna pressentit la catastrophe. Elle courut ; Yourko qui l'avait aperçue de loin, se porta au-devant d'elle.

— Je sais... — lui dit la jeune fille.

— Tu sais !

— Mon âme a vu...

Le cadavre de Hanna que le flot avait doucement ramené au bord et que Yourko, avec l'aide des hommes qui passaient, avait retiré de l'étang, était là, étendu sur l'herbe et de ses yeux largement ouverts semblait regarder le ciel.

Loubéna s'accroupit auprès du corps et le contempla avec tendresse.

— Elle cherchait Dieu, elle a trouvé la mort, — dit-elle dans un sanglot.

— Dans la mort elle a retrouvé Dieu, — répliqua une vieille femme.

Quelques jours après, le juge d'instruction ayant autorisé la levée du corps, on transporta le cadavre à la chaumière des Rybak, et Sawa alla trouver Nazari Stratiiouk. Il lui dit :

— Tu lui as refusé ton pain et ton toit, mais tu ne lui refuseras pas un cercueil et un enterrement digne d'un gospodar.

— Je ne les lui refuserai pas, — répondit Stratiiouk. — On ne se mange pas avec les morts.

Et il conclut que, vu le travail des longues années fourni dans sa maison, Hanna avait certainement mérité qu'on lui donnât quatre planches solides et qu'on lui fît des funérailles convenables.

Il en paya tous les frais et s'en alla même regarder la morte avant son suprême départ.

Parmi la foule qui se pressait dans la chaumière, au pied du banc où reposait Hanna, Stratiiouk aperçut Loubéna, prosternée, ses grands cheveux épars tombant jusqu'à terre, en signe de deuil.

Une fibre avait dû tressaillir dans le cœur du vieux Nazari : on le vit passer son poing sur ses yeux, comme pour en chasser une larme. Sawa avait observé ce mouvement.

— Nazari, — dit-il, — on pardonne aux morts, et les innocents qu'ils laissent, on ne les repousse pas. Reprends Loubéna ; ce ne sera que justice.

— Eh bien, oui, qu'elle retourne chez moi, — murmura le veuf dont la voix tremblait légèrement.

Loubéna, qui n'avait pas demandé cette intervention, se redressa brusquement :

— Nazari Stratiiouk, chez vous je ne rentrerai pas. Pourquoi ne lui avez-vous pas pardonné, à elle, vivante?

— Ce n'est pas ton droit de m'interroger !

— Aujourd'hui votre pardon est inutile : les morts ne craignent pas les vivants. Ma mère aura sa cabane, sa cabane à elle ! Vous ne pourrez plus la jeter dehors.

Sa voix frémissait comme une corde violemment heurtée. Elle continua :

— Maintenant vous dormirez tranquille, Nazari Stratiiouk : sous la porte de votre enclos, elle ne viendra pas chercher sa pâture.

Fedko s'interposa :

— Tu fais mal, ma fille. Si tu retournes chez lui, il t'aidera à vivre.

— Je gagnerai ma vie toute seule.

Cette opposition exaspéra Stratiiouk. Habitué au commandement, il redevint dur.

— J'ai des droits sur toi ! — cria-t-il. — C'est écrit dans les registres de la tzerkwa. De par la loi je puis te contraindre, le sais-tu?

Ce mot lourd de menaces, si odieux à tout être qui a le sentiment de son indépendance, fit trembler Loubéna de révolte et de colère. Elle arrêta sur Stratiiouk un regard haineux, et lui montrant le cadavre, elle dit :

— Sur l'âme de ma mère qui me voit et m'entend, je jure ici devant tous et devant Dieu : plutôt que de rentrer sous votre toit, je mourrai ! Je suis bâtarde, Stratiiouk, vous me l'avez dit. Comme telle, vous m'avez chassée, comme telle, je suis libre...

— D'épouser Yourko?

— Puisque je le veux !

— Tu oses tenir ce langage, gourgandine ! Attends ! plus tard nous nous retrouverons. Tout n'est pas fini...

Dans la foule quelqu'un fit entendre :

— Décidément Stratiiouk en a déjà assez de sa solitude et de la misère qu'il mange depuis qu'il est seul.

Témoin de cette scène, Yourko s'avança vers le vieux, et sans arrogance, mais avec fermeté :

— Père Nazari, — dit-il, — si vous voulez qu'on respecte votre vieillesse, il faut d'abord que vous la respectiez vous-même. Devant la morte et devant toute l'assemblée ici présente, je vous réponds : vous avez menti, et c'est une honte pour vos cheveux blancs. Loubéna n'est pas une gourgandine !

— Telle mère, telle fille ! vociféra Strat'iouk.

Sawa se plaça entre les deux adversaires :

— Ferme ta bouche, Nazari ! Les morts ne sont plus sous le jugement des hommes.

Tous se turent. Les cloches de la tzerkwa sonnaient le glas.

— Paix aux morts, paix aux vivants ! — murmura Sawa, en inclinant sa tête blanche, et en se signant trois fois.

XVII

Rejeté de tous, las de sa solitude forcée, Dimitri, à la nuit tombante, rôdait autour des chaumières closes, regardait sans être vu, écoutait sans être surpris.

Isolé, avait-il le désir de la parole humaine?...

La cabane des Rybak l'attirait particulièrement. Loubéna y demeurait toujours, Yourko y venait souvent.

Blotti sous quelque massif où sous la haie de la cour, le rôdeur guettait les gens de la maison, épiait leurs entretiens ; de ses yeux de démon, il couvait la beauté attirante de la jeune fille.

Lorsque tout retombait dans le silence, il regagnait sa cabane déserte, buvait jusqu'au second chant du coq, et ivre, il sanglotait.

La boisson lui donnait des larmes abondantes : il s'attendrissait sur lui-même, évoquant ses souvenirs anciens et nouveaux; parfois aussi il délirait furieux, étonné le lendemain

de voir sa vaisselle en miettes, ses oreillers éventrés, ses fenêtres et ses escabeaux brisés.

— Mes ennemis... — se disait-il. — Quand je dors, ils viennent dévaster ma maison.

Et il cherchait des traces de leur passage sur la terre battue de sa chaumière, sur l'herbe et la poussière de son enclos. Il ne trouvait rien et il méditait :

— C'est peut-être l'Impur qui fait des siennes?... Non ! c'est l'âme de Hanna qui se venge !

Cette pensée lui donnait le frisson ; la nuit il n'osait plus rester chez lui. Perdu dans l'obscurité, il se traînait sous la haie des Rybak, il entendait les voix, il regardait Loubéna.

Un soir, aux écoutes, comme de coutume, il surprit les paroles de Yourko, et bien qu'elles fussent insignifiantes, il tressaillit en les entendant.

Le garçon avait dit :

— Le gardien du maïs doit s'absenter. Il m'a prié de le remplacer. Je passerai cette nuit dans les champs.

— Aujourd'hui ou jamais, pensa Dimitri. L'heure sera propice... Le lieu est désert.

Ce jour il fut sobre ; il ne but que pour se donner de l'entrain.

Lorsque après le repas du soir, Yourko sortit de la cabane des Rybak pour se rendre dans les champs, Loubéna le suivit dans la cour.

— Yourko, — lui dit-elle, — mon cœur est angoissé, il sent un malheur...

— Que crains-tu? Le bon Dieu ne serait-il pas las de nous accabler?

— Ah ! tu sais bien quel est l'homme que je redoute. Il te hait !

— Que peut-il me faire?

— Tout pour rendre notre misère plus noire qu'elle n'est. Cette nuit, j'ai rêvé de ma mère. Je l'ai vue se lever de son cercueil et s'arrêter à mon chevet. Elle m'a dit : — Veille sur ton amour, l'ennemi est proche.

— Elle te l'a dit?

— Son âme est revenue sur la terre pour nous avertir... Yourko, mon aiglon, il faut obéir à son âme.

— Il faut lui obéir.

— Je ne te laisserai pas t'en aller seul : j'irai avec toi.

— Viens. Devant la hutte du garde nous allumerons un grand feu, et nous veillerons.

Ils partirent ; Torba, le gros chien de Yourko les suivit.

Une nuit de septembre descendait sur la campagne ; Werbowa s'endormait dans le calme automnal.

Arrivés au point désigné, Loubéna et son compagnon trouvèrent près de la hutte une réserve de fagots ; ils allumèrent du feu.

Dans la lueur rouge qui soudain éclaira l'espace, à travers des tourbillons de fumée et d'étincelles, les champs de maïs et la forêt dont on entendait le bruissement lointain prirent un aspect fantastique. Des ombres surgissaient, dansaient sur les sentiers, couraient sur le toit de la hutte, grandissaient, menaçantes, s'évanouissaient, mystérieuses. A la clarté du foyer, le ciel paraissait plus profond, plus pâles les quelques étoiles qui perçaient la brume.

Yourko alla cueillir des épis de maïs vert, les éplucha et les posa sur la braise.

— Maintenant les nuits sont longues, dit-il. Nous pouvons avoir faim.

Les épis se doraient sur les charbons ardents ; Torba, blotti près du feu, se chauffait ; Loubéna, silencieuse, regardait la flamme et les ombres, et rêvait.

— Yourko, — fit-elle, — tu sais dire des contes?

— J'en sais quelques-uns.

— Dis-les moi. A cette heure on les écoute mieux, parce qu'ils semblent plus beaux qu'à la lumière du jour.

Yourko vint s'asseoir tout près de Loubéna, retira du feu le maïs qui avait grillé, se recueillit et commença :

— Ton rêve de cette nuit m'a rappelé un conte que je tiens d'un vieux qui, jadis, gardait les abeilles dans la forêt de mon village. Il savait beaucoup de choses, ce vieux. Voici ce qu'il me raconta :

« Le chef d'un peuple guerrier dit un jour à sa fille : — Un

kniaz[1] te demande en mariage. Il est puissant. Par les mers, par les fleuves, la terre lui apporte ses richesses ; une armée de héros le suit dans les combats ; des esprits, soumis à ses ordres, gardent les trésors de son palais.

« Son bouclier est d'or pur et son *kolpak* brodé de diamants; la foudre sommeille dans la pointe de son épée. Tu l'épouseras, je n'aurai plus à le craindre.

« Alors la fille du chef se prosterna aux pieds de son père, et lui dit :

« — Je ne veux pas du kniaz puissant ; je veux celui que j'aime.

« — Qui est donc celui que tu aimes?

« — Un guerrier. Son épée est sa fortune ; son cheval gris, sa famille ; les vastes steppes, sa demeure.

« Le chef répondit :

« — J'ai tué ta mère, parce qu'elle m'avait désobéi ; toi aussi tu es en mon pouvoir.

« Et il ordonna à ses gardes d'amener le chevalier qui avait osé aimer la fille du chef, et l'ayant chargé de chaînes, il le fit jeter dans un cachot, où des reptiles immondes rampaient dans les ténèbres.

« Enseveli vivant, le guerrier allait mourir. Mais la femme du chef s'éveilla dans son tombeau. Elle avait entendu les pleurs de son enfant et les gémissements du prisonnier, et elle demanda à Dieu le droit de revenir sur la terre.

« Son sépulcre s'ouvrit... Toute blanche, la morte traversa le cimetière, les champs, les routes, et lorsque minuit sonnait, elle arriva devant le château de son époux.

« Les gardes qui l'avaient reconnue, s'abattirent sur le sol ; les remparts s'abaissèrent devant elle.

« On dit qu'une lumière pareille à celle de la lune se dégageait de ses vêtements et éclairait le chemin qu'elle parcourait. Elle ordonna à la porte du cachot de s'ouvrir ; la porte lui obéit.

« A l'approche de l'esprit lumineux, les serpents qui étreignaient la victime encore vivante, périrent foudroyés, et le

1. Prince.

guerrier près de mourir, se releva et rompit ses chaînes comme on rompt un fil d'araignée.

« L'âme de la morte ordonna alors à sa fille de paraître, et lorsque la fille eut paru, elle lui jeta sur la tête un voile tissé de rayons, la para de fleurs qui ne fleurissent point sur la terre et la donna au guerrier à qui elle dit :

« — Je la changerai en aiglonne aux plumes blanches, toi, je te changerai en aigle aux ailes reluisantes, et vous serez seuls dans l'espace, et la haine des hommes ne vous atteindra plus.

« Et lorsque le guerrier se fut fait aigle, il prit l'aiglonne sous ses ailes et l'emporta très haut, plus haut que les nuages, tout près des étoiles. Ils ne connaissaient plus les hommes... Ils étaient libres ! »

Yourko s'arrêta ; Loubéna qui avait écouté songeuse, dit :

— Dans les contes comme dans les chansons, il y a toujours la vérité. Les âmes reviennent, elles protègent les vivants... Je sais qu'elles reviennent.!

Yourko soupira :

— Si l'on pouvait être le grand oiseau aux larges ailes qui bâtit son nid loin des hommes !...

— Sont-ils toujours heureux, les oiseaux? Les bêtes aussi se mangent entre elles.

— Moins que les hommes. La bête ne mange la bête que lorsqu'elle a faim ; les hommes se dévorent même lorsqu'ils sont repus.

— Pourquoi Dieu a-t-il fait ainsi?

— Qui peut savoir ces choses? Les vieux disent que l'Impur est fort et qu'il est partout. Dieu allume la lumière, l'Impur l'éteint ; Dieu ordonne aux fleurs de s'ouvrir, aux oiseaux de chanter, et l'Impur, par la main de ceux qui lui obéissent, renverse les nids des oiseaux, fait mourir les fleurs et tout qui est vivant...

— C'est parce que l'Impur est avec lui, — s'écria Loubéna, — que Dimitri a tué ma mère, et que lui-même est maudit !

— Il est maudit, — répéta Yourko.

Ils se turent tous les deux, écoutant dans le silence de la nuit, la crépitation de la flamme et le chuchotement de la brise.

— Yourko ! — dit tout à coup Loubéna, en se levant précipitamment. — Tu n'as rien entendu? Là, derrière la hutte...

— C'est le vent qui bruit.

— Non, il y a quelqu'un !...

— Des chiens affamés qui viennent voler le maïs.

— Il y a là quelqu'un ! — répéta la jeune fille avec conviction et terreur. — Un ennemi !... Et la nuit est si noire !

A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'un éclair déchira les ténèbres, une détonation fit parler l'écho de la forêt. Une balle siffla, passa au-dessus de la tête de Yourko, se perdit dans les broussailles.

Le chien éveillé se dressa d'un bond.

— Torba, cherche ! Prends ! Tue ! — cria Yourko.

L'animal comprit cet appel, sentit le danger. L'œil étincelant, le poil hérissé, il s'élança et disparut.

Yourko saisit son gourdin, se précipita sur les traces de Torba, tandis que Loubéna, ayant arraché du foyer un tison flambant, suivait...

— Je t'éclairerai ! L'ennemi est proche, il est proche !...

— Cherche Torba ! Prends-le ! Tue-le ! — tonnait Yourko.

Sur le sentier qui coupait les champs, il entendait l'écho d'une course folle ; le chien dévorait l'espace, le tison enflammé semait des étincelles.

— Prends-le ! Crève-le ! — répétait Yourko, avec une fureur grandissante.

Un cri horrible monta du fond de la nuit.

Yourko et Loubéna s'arrêtèrent tremblants, muets de terreur.

— Torba l'étrangle, — souffla le garçon.

Les hurlements de douleur ne cessaient pas ; les hurlements du chien donnaient le frisson.

Loubéna et son compagnon coururent.

— Là, là ! — haleta la jeune fille. — Les vois-tu?

Le tison, dont la brise activait la flamme, jeta sa lumière vacillante sur une scène effroyable : un homme ruisselant de sang et le chien dont la fureur décuplait les forces, soudés l'un à l'autre, se roulaient dans la poussière du sentier. Un fusil gisait dans l'herbe ; Yourko le ramassa.

— Il va l'éventrer ! — cria Loubéna. — A moi, Torba, à moi !

Mais la bête terrible n'entendait pas, ne comprenait plus.

Un dernier appel déchirant perça la nuit; le rôdeur, terrassé par l'animal, demeura immobile, mort ou évanoui.

Yourko saisit son chien par les longs poils de sa nuque et le détacha de sa victime.

— Éclaire, — dit-il à Loubéna.

La fille approcha le tison.

— C'est lui !... — balbutia-t-elle, — c'est lui! Un œil arraché, le visage labouré par les crocs... Du sang partout !

— Dimitri comptait sans mon chien, — murmura Yourko. Torba nous a vengés !

— L'âme de ma mère s'est placée entre nous et notre ennemi...

Le garçon méditait, soucieux, et montrant du pied le blessé étendu par terre, il demanda :

— Qu'allons-nous faire de ça?

Le chien toujours surexcité, courait, aboyait, ses yeux flamboyaient dans l'obscurité.

La fraîcheur de la nuit, les cris forcenés de la bête, tirèrent enfin Dimitri de sa prostration. Il s'agita.

— Peux-tu te relever? — demanda Yourko.

— Le chien... la mort !... gémit l'homme.

— Lève-toi !

— Est-ce qu'il fait déjà jour?

Dimitri avait perdu la notion du temps et des lieux ; il ne reconnaissait plus les voix qu'il entendait.

— Qui es-tu? — demanda-t-il à Yourko.

— Et toi, sais-tu qui tu es?

— Moi... je m'appelle...

— Assassin !

— Moi?...

— Un lâche !

— Je m'appelle...

— L'Impur qui guette dans l'ombre et frappe en traître !

— L'Impur... — répéta Dimitri, sans comprendre.

Yourko l'aida à se relever.

Les bras et la poitrine couverts de morsures profondes, le visage déchiré par les crocs et les griffes de Torba, un œil arra-

ché, l'autre noyé dans le sang, Dimitri chancela lorsque Yourko l'eut enfin mis debout.

— Marche ! dit le garçon.

— Je n'y vois pas.

Soutenu par Yourko, il se traîna pourtant. Ils arrivèrent ainsi à la hutte du gardien, où Loubéna attacha plusieurs fagots qu'elle alluma en guise de torche, et ce groupe extraordinaire, suivi du chien qui grognait menaçant, se mit en route vers le village.

Tous trois atteignirent la maison de Dimitri.

— Ta chaumière ! — annonça Yourko.

— Je ne la vois pas.

— Et ton chemin, le chemin de l'opprobre, le vois-tu?

Il ouvrit la cabane, y introduisit Dimitri qui s'effondra sur un banc.

— Je veux mourir ! — gémit le misérable.

— Meurs !

Loubéna alluma un lampion qu'elle trouva sur la fenêtre et le plaça devant Dimitri dont les plaies saignantes apparurent dans toute leur hideur.

La jeune fille jeta un cri et recula très pâle.

— Aveuglé, dévoré ! — murmura Yourko. — Torba est un brave ami !

— Qui est là? — demanda Dimitri que la voix de Loubéna avait fait tressaillir.

— L'âme de Hanna, — répliqua Yourko, — la vois-tu? La sens-tu? C'est elle qui te frappe, car c'est l'heure de ton jugement.

Réduit à l'impuissance par l'atroce douleur de toutes ses blessures, Dimitri n'eut que la force de tendre ses bras comme pour se protéger contre l'assaut d'un ennemi invisible, et rugit de désespoir.

Yourko devenait féroce :

— Sortie de son sépulcre, Hanna est là, elle est là ! Ton heure est proche !...

— Hanna ! Hanna ! — bégaya le malheureux.

Il porta ses mains d'où pendaient des lambeaux de chair à son visage qui n'était plus qu'une plaie, et l'on entendit un sanglot qui ressemblait au râle d'une bête qu'on égorge.

Inexorable jusqu'à la cruauté, Yourko harcelait son ennemi et le couvait de ses yeux d'où jaillissaient l'horreur, la haine, la vengeance, forces obscures révélant la bête féroce tapie dans les profondeurs secrètes de l'âme humaine.

— Achève-moi ! — supplia Dimitri.

Il se fit un silence. Yourko se tourna vers la jeune fille et demeura stupéfait :

— Tu pleures?

Il n'obtint pas de réponse.

— Tu as de la pitié?

— Tais-toi, — fit-elle très bas, — cette loque saignante n'a plus le pouvoir de faire du mal.

— Eh bien?...

— La main de Dieu s'est appesantie sur lui. Il ne faut pas l'insulter.

— Ah !...

— Ne vois-tu pas qu'il est aveugle?

Le garçon recula, étonné, considéra longuement Loubéna, et l'œil fixe, les sourcils froncés, il semblait fouiller un mystère qui se dérobait à lui.

Loubéna lui dit encore :

— Tu ne l'accuseras pas devant les hommes, n'est-ce pas?

Yourko hésita ; mais soudain, brisant contre terre la crosse du fusil ramassé dans les champs, il jeta les deux tronçons de l'arme aux pieds de Dimitri, et répondit :

— Que Dieu le juge et qu'Il l'achève !

XVIII

Dans la tiédeur d'un automne calme et doux, la forêt s'assoupissait sous l'or et la pourpre de son feuillage mourant ; les champs étaient déserts, les chaumières étaient closes ; des vapeurs laiteuses traînaient dans le mystère de la nuit qui tombait.

Voilée par la brume, protégée par un grand saule qui s'in-

clinait sur l'étang, Loubéna blottie dans les bras de Yourko, lui parlait tout bas. Torba, le museau en l'air, veillait.

— Et il faut que nous quittions Werbowa?... — disait la jeune fille.

— Dimitri ne mourra pas, — répondit Yourko d'une voix sombre, — nous fuirons notre ennemi. C'est décidé, c'est irrévocable. Mes préparatifs sont faits.

— Oui, irrévocable... — fut la réponse triste et amère.

— Il le faut ! Ici nous vivons dans la honte ; ici, la calomnie que Stratiiouk a lancée contre nous, s'étend comme un eau qui déborde. Tous ne sont pas humains comme les Rybak : il en est qui...

— Qui nous montrent au doigt, n'est-ce pas? Pour ceux-là ma mère n'a été qu'une femme perdue et moi la bâtarde qu'on a bien fait de jeter dans la rue.

Elle étouffa un sanglot. Torba qui l'avait entendue, se hissa sur ses pattes, parla son langage de chien et appuya sa tête sur l'épaule de Loubéna. Elle lui dit :

— Tu vaux une fortune, toi ! Tu es brave, tu es sincère ! Les hommes tuent les hommes ; toi, tu donnerais ta vie pour sauver ceux qui te donnent leur pain.

— Parce qu'il est plus chrétien que les hommes, — répliqua le garçon.

Les yeux fixés sur Loubéna, le chien se rassit à ses pieds.

— Demain, — fit Yourko, — au lever de la lune, nous partirons. Tout est prêt. Je t'attendrai près de la croix blanche, là, tu sais? aux confins des champs, où les deux routes se séparent. Sauf les Rybak, nul n'en sait rien, nul ne nous verra sortir de Werbowa.

— Comme des malfaiteurs que l'on poursuit, nous nous en irons... — soupira Loubéna.

— Et tu es triste, et tu regrettes?...

— Et toi, n'as-tu pas connu la tristesse en quittant ton village, pour aller errer si loin?

— Parbleu, oui ! On est bête, et l'on beugle lorsqu'on abandonne le coin où l'on a eu son berceau. Mais puisqu'il le faut !... On pleure, et l'on s'en va.

— Pour ne plus revenir, peut-être...

— Qui sait?... Les ennemis passent, la terre ne passe pas.

— Nous serons si seuls dans une contrée étrangère !...

— Torba viendra avec nous.

— C'est vrai.

Le chien leva sa grosse tête et vint se frotter aux genoux de son maître.

— Tu vois? Il a compris ! On dirait une âme baptisée.

Tout retomba dans le silence ; on n'entendait plus que le vent murmurer dans les joncs.

— Cela parle... — dit Yourko tout bas.

Peut-être le chuchotement de la brise lui avait-il apporté une impression nouvelle, car brusquement il enveloppa Loubéna dans une longue étreinte, et lui dit encore :

— Loin de nos ennemis, nous serons libres... libres comme ce vent qui passe, comme cet aigle qui a emporté son aiglonne...

— Ah Yourko !... Et tu m'aimeras toujours? Tu ne me diras pas : « Fille de ta mère, de toi je me méfie?... » O mon aiglon ! depuis ce jour terrible où notre bonheur a chaviré, tu ne sais pas quel poison mortel dévore mon cœur !...

— Que Dieu te garde, ma colombe ! Sur notre pauvre vie le soleil se lèvera encore.

XIX

Un matin, Loubéna dit à la femme de Fedko :

— C'est mon dernier jour à Werbowa. Cette nuit, je serai loin...

— Pauvre orpheline ! soupira Martha.

— Pour toute famille, je ne laisse qu'un tombeau.

— Je le soignerai, — assura la femme, — et si tu ne reviens plus, tous les ans, à la Pentecôte, en portant au cimetière les pains des pauvres, j'en déposerai aussi sur la tombe de ta mère.

— O Martha ! Dieu se souviendra de vous !

Elle lui baisa les mains, et reprit :

— Je vais maintenant au cimetière... une dernière fois. Qui sait si j'y retournerai jamais?

— Eh mon enfant ! pouvons-nous connaître notre chemin et voir l'esprit qui nous conduit?

— Mon chemin est noir.

— Ne dis pas cela ! La nuit n'est pas éternelle et Dieu est plus fort que les injustes.

— Puisse-t-Il vous entendre !

Elle s'en alla.

Perdue au milieu des champs, la cité des morts émergeait de la brume matinale ; des corbeaux, attirés par la solitude, se reposaient sur les croix blanches, et croassaient.

Tandis que Martha, seule et soucieuse méditait sur le sort de la malheureuse fille, elle entendit des voix étrangères approcher de sa cabane. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre.

« Tiens ! Nazari Stratiiouk ! — s'écria-t-elle surprise. — Avec lui le starosta [1] et le sotzki [2] ! Que viennent-ils faire ici? Le vieux aurait-il vent de quelque chose?...

Elle sortit dans la cour, alla au-devant des hommes et les salua. Le starosta prit la parole :

— Mère Rybak, Loubéna est-elle ici?

— Que lui voulez-vous?

— Ce n'est pas nous, c'est Nazari qui la demande. Il a des droits sur elle ; il les fait valoir.

— Des droits?... — répéta Martha, quelque peu sceptique.

— Certainement, et comme le vieux veut tout pardonner...

— Pardonner, quoi?

— Dame, c'est lui qui doit le savoir. Et puisqu'il n'a encore personne pour faire son ménage, il est juste que Loubéna retourne chez lui.

— Juste ou pas juste, c'est à Loubéna de le décider.

— Je vous dis que c'est la loi !

— Je n'en sais rien, et vous non plus.

Hors de lui-même, Stratiiouk s'avança vers Martha et demanda d'une voix impérieuse :

— Où est-elle, la fille?

1. Maire du village.

2. Policeman du village.

— Cherchez-la.

— Vous la cachez !

— Je ne la cache pas ; je lui prête seulement mon toit.

Apercevant Stratiiouk en compagnie de la police du village, les passants intrigués, s'arrêtaient devant l'enclos des Rybak et tendaient l'oreille.

— Père Nazari, — interpella l'un d'eux, — c'est Loubéna que vous demandez? Je l'ai vue qui s'en allait au cimetière.

— Elle se dérobe ! — cria Nazari. — Allons la prendre !

Les trois hommes se mirent en route.

Parmi les badauds qui les suivaient et dont le nombre augmentait sans cesse, on entendait des rires.

— C'est drôle, — raillait un galopin, — Stratiiouk veut quand même avoir une fille...

— Ah bah ! depuis qu'il n'a plus personne, il est sale comme la boue. Avant qu'il marie son garçon ou qu'il se remarie lui-même, il lui faut une bête de somme.

— Et plus tard, — conclut un troisième, — il chassera la fille de Hanna, et pour la payer de ses services, il l'appellera bâtarde.

— Chut ! voici le cimetière. Que va-t-il se passer?

Assise sur le tombeau de sa mère, la tête dans ses mains, le dos tourné à la foule qui approchait, Loubéna ne voyait ni n'entendait rien.

Pris de commisération, le starosta s'arrêta troublé.

— Une orpheline... — dit-il tout bas. — Nazari, il faut avoir pitié d'elle.

— La loi avant, la pitié après, répliqua Stratiiouk.

Le bruit des pas sur l'herbe sèche du cimetière éveilla Loubéna. Elle se retourna et se dressa brusquement. Son visage devint dur, son œil farouche. Sans proférer une parole, elle attendit ; les trois hommes s'avancèrent.

— Que venez-vous chercher ici? — demanda-t-elle enfin.

— Toi ! — répondit Stratiiouk.

— Je ne vous connais pas.

— Tu n'es pas majeure : la loi te soumet à mon autorité.

— Qui êtes-vous pour l'exercer?

— Tu portes mon nom, drôlesse !

— Je n'en ai que faire. Reprenez-le !

— Je t'ai nourrie de mon pain, tu me dois le travail !

- Pour le travail que je vous ai donné, vous me deviez la clémence ; pour l'aveu que ma mère vous a fait, vous lui deviez le pardon.

— Tu oses me juger, toi?

— Pourquoi non? On a des yeux pour voir et de l'esprit pour comprendre.

Stratiiouk bondit sur la tombe de Hanna, qui le séparait de Loubéna, et leva les poings.

— Retirez-vous, — dit-elle, — et ne foulez pas ce tombeau. C'est sa maison à elle ! De quel droit en troublez-vous la paix?

— Starosta ! Sotzki ! — interpella le vieux, — prenez-la de force ! Elle doit m'obéir !

Les fonctionnaires du village ne bougeaient pas. Quelque chose qu'ils n'auraient su expliquer, mais qu'ils sentaient être plus fort que leur autorité, leur commandait la douceur et arrêtait leurs mouvements.

La foule qui avait pénétré dans le cimetière, considérait la scène avec un mélange de sentiment pénible et de curiosité goguenarde.

— Père Nazari ! — cria un gouailleur, — votre culotte n'a plus de fond et vous n'avez plus personne pour boucher vos trous !

— Clos ton bec ! — protesta un autre. — Le cimetière n'est pas un cabaret.

Stratiiouk écumait. Il s'adressa au starosta :

— Et vous laissez les voyous me railler et cette coquine, m'insulter?

— Que voulez-vous que j'y fasse? Comme vous, chacun a une langue pour parler.

— Quel starosta êtes-vous donc? Saisissez-la, vous dis-je !

— Ah bien! Est-ce un chat que l'on fourre dans un sac?

— De quoi avez-vous peur?

— De commettre une iniquité, — répondit Loubéna, — car le starosta a une conscience.

Stratiiouk et la jeune fille se mesuraient d'un regard ardent, comme deux lutteurs, avant de se ruer l'un sur l'autre. Le tombeau de Hanna les séparait : Loubéna le gardait, ferme et

résolue ; Stratiiouk, tremblant de colère, n'osait franchir cette limite.

— Va-t-en d'ici ! — hurla-t-il.

— Non ! Le cimetière est à tous et ce tombeau n'est qu'à moi.

Soudain une voix fit entendre :

— Sawa ! Sawa ! Là-bas, sur la route ! Le voyez-vous qui arrive?

Stratiiouk recommença :

— Je t'ai nourrie, tu m'appartiens !

Un grand éclat de rire secoua les assistants.

— Père Nazari, — dit l'un d'eux, — j'ai cinq filles, toutes à moi, je crois. Prenez-les, nourrissez-les, dotez-les, et la paternité sera à vous.

Les moqueries et les quolibets ne s'arrêtaient plus.

Furieux, le starosta se retourna vers Stratiiouk.

— Vieux sot, — grommela-t-il, — imbécile toute ta vie, tu me rends ridicule, moi aussi? Que le diable soit de ton affaire et de ta paternité sur papier ! Je ne veux plus en entendre parler.

— Cette bâtarde, je la traînerai chez le juge de paix ! — rugit Stratiiouk.

— Tête sans cervelle !

— Je compterai tout ce qu'elle m'a coûté, et le juge me donnera raison !

— Idiot !

Les bras tendus, Stratiiouk se précipita pour saisir Loubéna, qui s'esquiva, en se laissant tomber à genoux. Elle posa une main sur le tertre, et leva la tête :

— Ame de ma mère ! — s'écria-t-elle, — tu vois ma détresse, tu vois ma misère ! Reviens, apparais ! et que l'injuste soit honni, qu'il soit frappé et qu'il périsse !

Stratiiouk recula, livide ; un silence de mort pesa sur les vivants.

— Sawa ! Sawa ! — clama encore une voix.

Le vieillard approchait. Il se découvrit devant les tombeaux, il passa à travers la multitude qui envahissait le cimetière, et s'avança vers la jeune fille dont il avait entendu les dernières paroles.

— Viens, — lui dit-il, — il y a encore une vérité, il y a encore une justice.

— Il y a une justice, dites-vous? Elle n'est pas morte?...

— ... Puisqu'il y a Dieu.

Elle suivit le vieux Sawa ; la foule s'écarta pour leur livrer passage.

XX

— La lune se lève, le vent s'endort ; continuons notre route.

L'homme qui avait ainsi parlé, se dressa devant une croix blanche qui veillait au bord du chemin, interrogea l'horizon où montait une lueur grandissante, et se pencha vers sa compagne qui se reposait au pied du calvaire.

— C'est l'heure, — dit-il encore, — partons !

La femme se leva et répondit :

— C'est l'heure.

Elle s'arrêta longtemps pour contempler le village qui s'enfonçait dans la brume, et soupira :

— Werbowa semble loin... Là-bas tout est noir.

Immobile, elle regardait toujours.

— Ton âme est tourmentée? — demanda l'homme. — Tu regrettes le coin où tu as eu ton berceau?

Elle sanglota :

— Où irons-nous?

— Un jour tu as dit : « Le monde est vaste. » Et c'est vrai. Parmi les étrangers on trouve des amis... et enfin, nous avons notre chien...

— Ah Yourko, Yourko ! le monde est vaste et le malheureux erre sans pain et sans toit. Pourquoi Dieu ne veut-il pas tuer l'Impur?

— Silence ! n'évoque pas le mauvais esprit ! C'est la nuit, la solitude... A cette heure il revient.

De ses yeux fouillant l'obscurité, la femme envoyait un dernier adieu à la contrée qu'elle abandonnait pour ne plus la revoir peut-être.

— Loubéna, — dit le garçon, — ton cœur serait-il si soudé à la terre de Werbowa, que de mon cœur il ne voudrait plus?

Elle sursauta :

— Écoute-moi bien, et crois à ce que tu auras entendu, car c'est devant Dieu que je te parle. Je suivrai ton chemin, j'épouserai ta misère, je mourrai si tu meurs.

— Ah Loubéna ! je te jure sur cette croix...

Mouillé de larmes, le reste de sa phrase s'acheva dans un murmure.

— Et maintenant, — reprit Loubéna, — c'est l'heure. Partons.

— C'est l'heure, — répéta Yourko, — prenons cette route.

Il indiqua une piste qui fuyait à travers champs, et ils s'en allèrent seuls, dans la nuit, vers l'inconnu...

Leur chien s'en allait avec eux.

La lune montait à l'horizon comme un grand œil ouvert sur le sommeil du monde. Sous sa lumière tranquille, la vaste plaine semblait plus immense, plus blanche la croix qui dominait l'espace, plus noires les ombres qui traînaient au pied du calvaire.

SÉMÈNE ZEMLAK

L'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS

L'un des faits les plus considérables que la guerre actuelle ait révélés au grand public est assurément l'existence, aux États-Unis, d'un parti allemand organisé. L'existence de ce parti n'était pas un mystère : il suffisait, pour en être informé, de parcourir, soit cet extraordinaire *Handbuch des Deutschtums* [1], à la fois manuel scientifique et recueil d'adresses et de renseignements pratiques, soit la dernière en date des nombreuses études consacrées au germanisme américain, celle du Dr Faust [2], qui, couronnée à Chicago et à Munich, offre par là même une double garantie de valeur et d'exactitude. Le problème toutefois reste à l'ordre du jour, l'influence du germanisme en Amérique est encore un des facteurs essentiels de l'heure présente; il ne suffit pas de savoir qu'elle existe; il faut encore savoir ce qu'elle est et ce qu'elle peut.

I

La puissance d'une immigration dépend en général de son importance numérique : Les documents dont nous disposons

1. *Handbuch des Deutschtums im Auslande*, publié par l'*Allgemeiner Deutscher Schulverein zur Erhaltung des Deutschtums im Auslande*. 2e édition. Berlin, 1904.

2. A. B. Faust : *Das Deutschtum in den Vereinigten Staaten*. Leipzig, 1914, in-8o. Parmi les ouvrages analogues, il faut citer : Cronau (Rudolf) : *Drei Jahrhunderte deutsches Lebens in America*. Berlin, in-4o ; von Bosse : *Das deutsche Element in den Vereinigten Staaten unter besonderer Berücksichtigung seines politischen, ethnischen, sozialen Einflusses*. Stuttgart, 1908, in-8o. Cf. les publications de l'*Immigration's Commission* dans les *Senate's documents* des États-Unis.

ne permettent pas d'établir avec précision celle de l'élément germanique aux États-Unis. Les premières statistiques officielles datent de 1820 ; pour l'époque antérieure, force est de recourir aux travaux de seconde main. D'autre part, si depuis 1820 les agents fédéraux ont relevé soigneusement toutes les arrivées, ils ignorent ce que sont devenus ces arrivants, avec qui ils se sont mariés, quelle a été parmi eux la proportion des naissances et des morts. Lors du recensement de 1900, on a bien demandé aux habitants des États-Unis la nationalité de leurs parents ; mais on n'a résolu ainsi qu'une partie du problème et nous ne pouvons évaluer la postérité des émigrants au delà de la première génération que d'après des inductions peu rigoureuses. Il faut donc se résigner à rester imprécis, et adopter de préférence les estimations les plus faibles. En s'en tenant à ces minima, l'importance ethnique du *Deutschtum* n'en apparaît pas moins formidable.

L'immigration germanique en Amérique a des origines fort lointaines : elle est importante dès le XVIe siècle, et plus encore au XVIIe. Le mouvement a des raisons religieuses et économiques. La Réforme ouvre en Allemagne une crise longue et terrible. La liberté de conscience n'existe pas : les schismatiques sont réduits à fuir. D'autre part, la guerre ne cesse pour ainsi dire pas : et la guerre d'alors, c'est la guerre allemande d'aujourd'hui — le pillage, la ruine, la mort. Mais partir n'était point facile. Les souverains germaniques, qui — tel l'électeur de Hanovre — vendaient ou louaient leurs sujets, n'entendaient point leur donner congé sans en tirer profit. L'émigration passait pour affaiblir un État. Ce furent donc des régions de l'Allemagne occidentale, les plus peuplées, les plus souvent dévastées, les plus proches de la mer, que vinrent en majorité les nouveaux habitants d'Amérique. Peter Minnewit, de Wesel, achète en 1626 pour 60 florins, dit-on, l'île de Manhattan, sur laquelle devait s'élever New-York. De Hesse, en 1652, des colons s'établissent dans la Caroline du Sud ; de Crefe d vient le groupe compact, qui le 6 octobre 1683, rejoint le docteur Daniel Pastorius, de Francfort-sur-le-Mein, et fonde la première ville allemande, Germantown. Au XVIIIe siècle, ce sont surtout les Palatins qui débarquent en

masse. En 1708, par exemple, sous la conduite du pasteur Josué de Kocherthal, ils créent Neubourg, sur la rive droite de l'Hudson. Mais toutes les régions de la vallée du Rhin ou de celle du Weser sont représentées : il arrive même des Salzbourgeois, des Suisses allemands. Le docteur Faust évalue — peut-être un peu haut — à 225 000 et à 360 000 les Allemands ou descendants d'Allemands qui vivaient respectivement en 1775 et en 1790.

Au XIXe siècle, le mouvement prit une nouvelle ampleur. L'Amérique bénéficia du prestige qu'avaient auprès des romantiques les terres lointaines et les civilisations jeunes. L'optimisme du XVIIIe siècle se perpétuait à son endroit : elle était une espèce de paradis où le peuple allemand trouverait une terre bénie. Nul ne fit plus pour développer l'enthousiasme à l'égard du Nouveau-Monde que le docteur Gottfried Duden. De retour de Saint-Louis, il publia en 1829 un récit de son voyage où il faisait de la vallée du Mississipi un véritable Éden, au ciel napolitain, aux récoltes grasses, aux prairies verdoyantes, aux forêts ombreuses. L'œuvre eut un succès extraordinaire, et « tourna bien des têtes ». A l'attrait d'une nature généreuse, l'Amérique du Nord joignait aussi celui d'une constitution démocratique. Disciple de la Révolution, l'Allemagne s'était attendue, après la défaite de Napoléon, à l'unité et à la liberté. Ses maîtres, victorieux, lui refusèrent l'une et l'autre. Après 1815, la réaction est générale. L'Autriche, qui veut profiter des événements pour établir son hégémonie, fait édicter aux conférences de Carlsbad et de Vienne, puis à celles de München-Graetz de nouvelles rigueurs. Les décisions fédérales de 1831 et 1832, sont d'une extrême sévérité. Après la révolution de 1848, la persécution atteint son plus haut degré. Beaucoup de lettrés, de savants, de démocrates, quittent le sol natal, soit par mesure de sécurité, soit par dégoût.

Non seulement cette émigration ne rencontra point de résistance ; mais elle fut favorisée par les particuliers et acceptée par les gouvernements. On cherchait à résoudre le problème de la misère. L'assistance, qui coûtait cher, restait inefficace; on crut que le parti le plus sage était de permettre aux mal-

heureux de s'expatrier. On songeait aussi que tous ces émigrants pourraient jeter, sur un sol encore vierge, les fondements d'une nouvelle Allemagne à l'extrême Occident, comme on rêvait d'en créer une autre vers l'Europe orientale : selon le mot d'un ouvrage ultérieur, le Nouveau-Monde semblait déjà le pays des « possibilités infinies ». Les princes entendirent les vœux de leurs sujets. De 1803 à 1821, la Bavière, le Wurtemberg, la Prusse, la Hesse autorisent, sous certaines réserves, l'émigration ; un peu plus tard, nouveau pas en avant : à Bade, on la favorise par des subsides, au Wurtemberg par des encouragements. Aussi les particuliers agissent-ils au grand jour et s'organisent en sociétés, pour diriger les colons vers les contrées les plus favorables. Soixante sociétés se fondent en peu de temps. Une des premières fut celle de Giessen (1833), dont les adhérents se recrutèrent parmi les classes élevées. En 1844, à Mayence, se constitua l'*Union pour la protection des immigrants allemands du Texas*, plus connue sous le nom de *Mainzer Adlerverein* et qui, comme son nom l'indique, eut à sa tête des hommes de la plus haute noblesse rhénane. Enfin, en 1847, à Darmstadt apparaît l'Union nationale d'émigration et de colonisation allemande, qui, très active, convoque en 1848 tous les groupements régionaux en un congrès fédéral.

Aussi les statistiques accusent-elles une progression rapide. A partir de 1830, le chiffre annuel des émigrants dépasse 2 000 ; en 1832, 10 000 ; en 1836, 20 000 ; en 1845, 30 000 ; en 1846, 50 000 ; en 1847, 70 000 ; en 1852, 140 000 ; en 1854 enfin 200 000. Sans doute l'ascension ne suit pas une courbe régulière : de 29 704, en 1840, le nombre des Allemands débarqués tombe à 15 000 l'an d'après. Il n'en est pas moins constant que de 1820 à 1854, les États-Unis ont reçu près de 1 200 000 Germains, et près de 1 500 000 de 1790 à 1854.

Cette masse considérable n'a pas suivi les anciens chemins. La guerre de l'Indépendance avait ruiné en grande partie les colonies du Nord. D'anciens habitants quittaient leur demeure pour aller chercher ailleurs un séjour plus tranquille. D'autre part, des trappeurs avaient découvert dans les Alleghanies des passages commodes, et vanté la beauté des régions

qui s'étendaient au delà. Beaucoup parmi les nouveaux arrivants se portèrent vers ces nouvelles terres, surtout quand, après Duden, le bassin du Mississipi parut la terre promise aux fils d'Hermann. Au Nord, dans le voisinage du Canada, les Allemands s'établissent en grand nombre dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, le Minnesota. Dès avant 1855, Cincinnati est une ville allemande, où les églises anglaises sont en minorité. On retrouve l'élément germanique parmi les fondateurs d'Indianapolis, de Dubuque, de Davenport, ou les anciens habitants de New-Ulm, de Minneapolis, de Saint-Paul ; mais c'est surtout dans l'Illinois et le Wisconsin que s'affirme son importance. Dans le premier se succèdent les convois d'Hanovriens, de Hessois, de gens du Rhin, et si nombreux que, dès le milieu du siècle, Chicago est une véritable capitale du Deutschtum. Dans le second, l'invasion ne se prononce guère qu'en 1840 ; mais, dix ans après, Millwaukee était assez germanique pour compter une grande école allemande, la Deutsch-Englisch Akademie. Plus au Sud, négligeant le Kentucky, les immigrants gagnaient en hâte Saint-Louis et les campagnes d'alentour. Les travailleurs agricoles, les petits paysans ouvrent la marche, bientôt suivis par les représentants de classes sociales plus élevées. Après 1848, des milliers d'exilés politiques se réfugient dans cette seconde patrie, ils y fondent ou servent des journaux allemands, des écoles allemandes. Saint-Louis est bientôt pour les contrées centrales ce qu'est Chicago pour la région du Nord. Vers le golfe du Mexique, il n'en est plus de même. Le climat tropical, les exigences de la grande plantation répugnent aux habitudes et aux goûts de ces laboureurs tenaces, de ces jardiniers opiniâtres. Il n'y a guère d'exception à signaler que pour la Nouvelle-Orléans, où, vers 1841, vivait une colonie allemande de 10 000 âmes, et surtout pour le Texas, où l'on se flatta de pouvoir instituer une nouvelle et libre Germanie. Dès 1823, le baron de Bastrop y installe des gens d'Oldenbourg ; vers 1848, des Allemands du Sud les rejoignent ; enfin, en 1844, le *Mainzer Adlerverein* y fonde la ville de Neu-Brauenfels. Ces entreprises furent loin de réussir : un contingent important n'en survécut pas moins qui contribua au développement de San-Antonio.

En 1855 s'ouvre enfin une troisième période qui comprend trois moments successifs ; d'abord une diminution, puis un grand essor, enfin un nouveau ralentissement de l'immigration.

Les souverains s'inquiètent, vers le milieu du siècle, de l'énorme exode qui les prive de tant de travailleurs et de tant de soldats ; ils édictent de nouveau, en Bavière, en Hesse, en Saxe, des mesures restrictives ou même répressives. D'autre part, la guerre de Sécession, et les troubles qui la précèdent effrayent les timides. Des crises économiques exercent enfin leur influence. Aussi le chiffre des arrivants descend-il peu à peu à 27 500 (1862).

Il se relève alors brusquement, dépasse 115 000 en 1866, se maintient à peu près à ce niveau jusqu'en 1873, retombe au-dessous de 30 000 en 1877 et 1878, passe en 1887 à 230 000, en 1882 à 250 000, puis se ralentit, diminue constamment jusqu'en 1898, où il présente son point le plus bas (moins de 17 500), et, après avoir excédé 45 000 en 1904, revient dans ces dernières années à une moyenne de 30 000 environ. De 1855 à 1910, 4 151 000 Allemands se sont ainsi expatriés.

Ces nouveaux Américains se sont portés de préférence soit vers les États du Nord-Est (Pennsylvanie, New-York), soit vers la région du Centre-Nord, soit enfin vers l'extrême Ouest. Cependant dans la région du Pacifique, ce sont plutôt d'anciens colons qui, abandonnant leur premier établissement, sont venus s'y fixer, et le pays qui a retenu la majorité des arrivants est celui des grands lacs et de la prairie. Ils ont renforcé les précédents « pionniers » germaniques dans l'Illinois, le Wisconsin et le Missouri, et plus à l'ouest, ils ont occupé en grand nombre le Nebraska et les deux Dakota. Ainsi s'est constituée au XIXe siècle une « zone allemande » qui va de la Pensylvanie aux montagnes Rocheuses, des grands lacs, à l'Ohio et presque à l'Arkansas, et dont le point vital est le triangle de Saint-Paul, Saint-Louis, Cincinnati. « L'avenir du Deutschtum dans l'Union repose sur les États de la vallée du Mississipi, du Wisconsin au Missouri ; là, l'Église évangélique allemande est le mieux défendue, là sont la plupart des écoles allemandes, là, on parle le plus allemand, on vit le plus

à l'allemande, de là partent les canaux qui portent au Deutschtum de l'Union la vie, la force et la croissance [1]. »

Si nous réunissons tous ces chiffres nous voyons que, depuis les origines jusqu'à nos jours, 5 362 000 Allemands se sont installés en Amérique. Le recensement de 1900 nous indique qu'à cette date l'Union comptait 2 668 000 habitants nés en Germanie. Si l'on ajoute à ce nombre celui des émigrants arrivés de 1900 à 1910, même en tenant compte du déchet par mortalité, le total ne peut guère être inférieur à 3 millions. Il est vrai que les statistiques ont sous ce nom d'*Allemands* confondu des provenances fort diverses : jusqu'en 1900, le Polonais de Prusse, le Danois du Slesvig était identifié avec ses persécuteurs. Il ne faut pas toutefois s'exagérer l'importance de ces réserves. De 1899 à 1910, sur un total de 377 500 sujets de l'empire, il n'y aurait pas un septième d'émigrants non allemands. D'autre part, les champions du Deutschtum ont fait remarquer qu'en pareille matière, il fallait tenir compte de la langue plus que de la nationalité. La théorie absurde, quand on la pousse à ses limites extrêmes, contient une part indiscutable de vérité : si, en Europe, les pangermanistes de Vienne ne se distinguent pas de ceux de Berlin, comment en un pays lointain séparer les Autrichiens des Bavarois, des Hessois et des Prussiens? L'adjonction de tous les éléments germaniques aux émigrants d'Allemagne compense, et au delà, la défalcation des éléments slaves, danois, ou autres. De 1899 à 1910, il est arrivé plus de 420 000 Autrichiens aux États-Unis. C'est donc entre 3 millions et 3 500 000 qu'il faudrait évaluer le total des Allemands, nés en Europe et vivant aujourd'hui aux États-Unis.

Ce n'est là cependant qu'une partie du problème : il reste à savoir quelle est aujourd'hui la postérité germanique. D'après l'enquête de 1900, 1 588 000 enfants américains avaient leurs deux parents, et 6 245 000 l'un de leurs parents originaires d'Allemagne. Si l'on ajoute à ces relevés ceux qui concernent les Autrichiens et assimilés, on arrive à un total très nettement supérieur à 8 millions. Reste à déterminer la survivance des premiers colons qui, aujourd'hui, est perdue dans la majo-

1. *Handbuch des Deutschtums.*

rité anglo-saxonne. Ici les calculs, extrêmement délicats, ont tous pour base le calcul des probabilités. Aussi les résultats varient-ils avec les méthodes. Il ne saurait être question d'entrer dans le détail : il suffira de dire que, selon les estimations les plus vraisemblables, les colons du XVIIe et du XVIIIe siècle seraient représentés aujourd'hui par 6 millions d'Américains et que les petits-fils de ceux du XIXe dépassent 2 millions. 20 millions d'hommes, le quart de la population totale des États-Unis ont donc du sang allemand dans les veines : le Deutschtum les revendique comme siens.

II

Mais avoir du sang allemand dans les veines, ce n'est point nécessairement être un Allemand : la vertu du germanisme a-t-elle pu faire de Deutschtum le synonyme de Deutschland? Y parvenir a été sans contredit l'effort et le rêve de beaucoup de patriotes, soit dans la métropole, soit en Amérique. Fr. List réclame la fondation de colonies qui « même sous la souveraineté étrangère, réunissent une population allemande si nombreuse et si forte qu'elle puisse ne perdre ni sa nationalité, ni sa langue, ni le souvenir de son origine ethnique, et devenir la source de nouvelles générations germaniques dans les parties éloignées de la terre ». En 1838, Ernst Willkomm s'écrie : « Je veux implanter l'amour de la poésie européenne dans le vieux terroir poétique de l'Amérique. Là naîtra une race au sang allemand, à la patience allemande, à la sensibilité allemande, à la conscience allemande, qui aura pris naissance dans la terre invincible de la Liberté ! » A certains moments même, on a conçu l'espoir de créer des États allemands indépendants et souverains. C'est parce que le Texas s'était libéré du joug mexicain et n'avait pas encore adhéré à l'Union, que la société « la Germania » de New-York prend la décision d'y envoyer des convois d'émigrants, et c'est pour la même raison que le *Mainzer Adlerverein* se constitue. De même, il y eut des exilés de 1848 qui pensèrent à transformer certains territoires de la République, tel le Missouri, en États

allemands. Mais ces tentatives coloniales échouèrent au Texas; le Missouri resta ce qu'il était, et quand, lors du conflit entre le Mexique et les États-Unis, la Californie était en quelque sorte à prendre, ce n'est pas le drapeau germanique, mais bien le fédéral que le trappeur allemand Sutter arbora sur son fort.

Aujourd'hui la cause est jugée : le germanisme, par la voix de ses représentants les plus autorisés, se proclame loyaliste. L'un d'eux, professeur de philosophie à l'Université de Harward, M. Münsterberg, disait dans un banquet : « Presque tous ceux qui se réunissent aujourd'hui... sont citoyens américains, et partant républicains. Nous qui, dans le Nouveau-Monde, restons des citoyens allemands, nous nous fondons dans la puissante majorité de la nation. Et ce n'est pas seulement des républicains de hasard que nous voulons être, indifférents à la condition politique de la nouvelle patrie que vous et vos parents avez choisie : non, avec la plus pure et la plus profonde conviction, vous êtes fidèles à la République démocratique des États-Unis[1]. » Et l'éditeur du *New-Yorker Staats-Zeitung*, H. Rieder, déclarait : « Les journaux publiés ici en allemand ne sont pas des journaux allemands, mais des journaux américains qui s'expriment en allemand. Ils soutiennent les intérêts américains tout comme les journaux de langue anglaise. Ils forment les Allemands nouveaux venus à être de bons et fidèles citoyens américains[1]. »

Les hommes qui composent le Deutschtum ne sont donc pas des Allemands tout courts, pénétrés avant tout des devoirs envers la mère patrie. Ils sont tout au plus des Allemands d'Amérique. Le germanisme survit-il intégralement parmi ces Germains si distants par l'espace, et souvent aussi par le temps, de la métropole? La chose est absolument impossible. On comprend dans la masse allemande les descendants des premiers colons venus d'outre-Rhin ; mais entre ces lointains ancêtres et leurs descendants actuels s'interposent plusieurs générations intermédiaires, qui n'ont pas pu être exemptes de mélange avec le sang anglais, et qui ont subi de plus en plus l'influence du milieu. Les enfants dont un seul parent est

1. Münsterberg : *Aus Deutsch-Amerika*. Berlin, 1909, in-8°.

1. Faust, *op. cit.*

allemand sont peut-être de race allemande; mais, à moins de refuser toute influence à celui des parents qui est anglo-saxon, qui représente les idées, les goûts de la majorité, ils ne sont pas, ne peuvent pas être de vrais, de purs Allemands. L'argument s'applique même aux Américains dont les deux parents sont allemands : ils ne peuvent échapper à l'action du terroir, de la société où ils vivent. Alors que les Anglo-Saxons d'Amérique, que les Canadiens français ne sont plus des Anglais ni des Français, comment les seuls Allemands se perpétueraient-ils, intacts et immuables, dans le Nouveau-Monde? « Coloniser, a dit Macaulay, c'est créer de nouvelles nations. » Rien de plus vrai que cette idée. Et comme les peuples jeunes ont une puissance d'absorption supérieure aux autres, les Allemands d'Amérique doivent, de toute nécessité, évoluer et se transformer vite : le mot de Deutschtum, qui semblait désigner un bloc pesant d'un seul métal, recouvre en réalité une combinaison assez hétérogène d'alliages fort divers, dont il s'agit précisément de déterminer la teneur et la valeur.

La tâche est, à la vérité, difficile, et le seul moyen d'y réussir est de revenir à la méthode historique. La clef du problème est, à notre sens, la distinction de deux germanismes, celui d'avant 1830, et celui d'après cette date.

Les premiers colons allemands n'ont point été, du moins en majorité, des individus isolés : ils sont partis par groupes, souvent même par villages. L'instinct de famille, si fort en eux, les détournait du projet de s'en aller seuls, sans les êtres qu'ils aimaient ; et, lorsque l'exode avait un motif religieux, que le directeur de la troupe était un pasteur, on comprend que les communautés se soient transportées en bloc. Dans le Nouveau-Monde, où les espaces vides sont nombreux encore, ils reconstituent leur vie antérieure de la façon la plus exacte possible : la famille reste solidaire; les voisins se fixent les uns près des autres, et le pasteur retrouve dans son église les visages familiers. Ils fondent des localités nouvelles, plutôt qu'ils ne résident dans les anciennes ; ils construisent des maisons analogues à celles qu'ils ont quittées, entourées de jardins, avec, derrière, des basses-cours et des étables. Le type du genre est la ville de Economy, créée en 1824 à l'ouest de Pittsbourg, par la secte des Harmonistes ou Rappistes. Les

demeures étaient bâties dans le style souabe : par devant, des petits parterres avec des fleurs et des arbres fruitiers. A côté de la porte d'entrée un banc ombragé, parfois une tonnelle ; du côté du midi, des espaliers où la vigne grimpait : on aurait pu se croire transporté dans un bourg au pied du Jura souabe. Les hommes portaient l'ancien vêtement, les vestes courtes de tissu bleu assez grossier ; les femmes, le costume souabe aux couleurs sombres et le chapeau de paille. Cette population s'adonnait presque toute aux travaux familiers : jardinage, élevage, labourage ; elle choisit d'abord de préférence les régions calcaires, et les pentes bien exposées, abandonnant aux Irlandais le fond des vallées ; plus tard, quand la colonisation se porta vers les grands lacs, elle se fixa sur les terres arables et dans la forêt, laissant d'autres mettre en valeur l'immensité de la prairie.

Tous ces hommes, unis entre eux par la communauté de l'habitation, du culte, des occupations, des habitudes et des goûts, pouvaient opposer à l'action du milieu anglo-saxon une force de résistance d'autant plus grande que la population globale était peu dense, et que la religion n'était point identique. « Dès que douze familles se groupent, dit un Américain du XVIIIe siècle, elles font venir un prêtre et un maître d'école, si elles le peuvent ; et, si leurs ressources ne le permettent pas, une seule personne qui remplit les deux offices. » Ils attachent une grande importance à l'instruction publique, créent à Germantown des classes du soir, et plus tard une Académie. Ils forment des sociétés, soit d'amusement, soit de chant, soit de bienfaisance.

On comprend donc que le germanisme ait pu paraître une force au début du XIXe siècle, et que son avenir ait fait naître des illusions. Dans la Pennsylvanie, l'allemand est resté une langue vivante, et cela d'autant plus que, dans certaines régions, les Anglo-saxons ont été obligés d'envoyer leurs enfants à l'école allemande, unique en son genre. L'influence germanique était à ce point considérable, qu'en 1779, lorsqu'on décida d'introduire dans le conseil directeur de l'école supérieure de Philadelphie les représentants des six confessions principales, deux prédicateurs allemands y furent admis ; et, sur leur demande, on fit venir d'abord un pro-

fesseur de philologie, puis d'autres maîtres, dont l'enseignement devait être donné en allemand. De même, la Pennsylvanie reconnut à l'allemand un caractère quasi officiel, en décrétant la publication bilingue de tous les actes législatifs. L'importance que prenait l'élément étranger inquiétait certains patriotes et notamment Franklin, qui réclamait des mesures contre eux. « Dans les campagnes, écrivait-il, leurs enfants savent peu d'anglais. Ils font venir beaucoup de livres d'Allemagne, et, des six libraires de la colonie, deux sont tout à fait allemands et deux le sont à moitié. Ils ont un journal allemand et un semi-allemand. Les publications qui doivent être portées à la connaissance de tous sont maintenant imprimées en allemand et en anglais. Les écriteaux de nos rues ont leur inscription dans les deux langues, parfois en allemand seulement. Bref, si le fleuve de l'immigration ne se détourne pas d'ici vers d'autres colonies, ils nous submergeront bientôt sous le nombre au point que tous nos privilèges ne suffiront pas à sauvegarder notre langue, et que notre souveraineté sera mise en péril. »

Et pourtant les craintes de Franklin étaient vaines. L'immigration allemande n'a pas empêché la décadence du germanisme, même en Pennsylvanie. Une partie des colons — et cela est vrai surtout du XVIIIe siècle — étaient des isolés, de pauvres gens sans ressources, qui partaient à l'aventure et se laissaient rapidement assimiler. Certains étaient si misérables que, pour payer leur passage, ils s'engageaient à servir pendant plusieurs années, véritables esclaves dont on vendait à l'encan le travail. Mais les organisations mêmes ne se conservèrent pas longtemps intactes. A mesure que la population s'accrut, elles subirent de plus en plus la pression des éléments anglo-saxons et s'altérèrent à leur contact. La différence des sectes n'empêcha pas les mariages ; les exigences de la vie quotidienne, surtout celles des tractations commerciales firent considérer la possession de la langue commune comme plus précieuse que celle de l'idiome héréditaire. La transformation est si nette qu'au début du XIXe siècle, elle réagit sur la vie religieuse. Le synode de Tennessee adopte en 1827 l'anglais pour langue officielle de ses délibérations : dans les États du Sud, force est en général de sacrifier l'allemand pour sauve-

garder l'Église allemande. Même dans les pays où la densité du Deutschtum était grande, et où l'allemand subsista, comme dans la Pennsylvanie, la langue subit des modifications profondes et devint un dialecte très métissé.

La seule force qui eût permis au germanisme de se défendre eût été l'orgueil d'appartenir à une nation supérieure par la culture ou par les armes ; mais ce sentiment n'existait pas, ne pouvait pas exister dans l'âme des émigrants d'outre-Rhin. Pauvres laboureurs pour la plupart, dépourvus d'instruction, ils étaient, se sentaient inférieurs à beaucoup de leurs voisins. D'autre part, comment eussent-ils été fiers de leur origine? L'Allemagne n'était pas une nation; l'Empire — un grand nom — était une faible chose : battu partout et par tous, il faisait figure humiliée dans le Monde, surtout en regard de l'Angleterre, la dominatrice des mers, victorieuse de l'Espagne, de la Hollande et de la France. Quelle que fût la solidarité des colons allemands, elle ne fut pas un esprit national. Les Allemands d'Amérique prirent bien part à la guerre de l'Indépendance ; mais, préoccupés avant tout d'assurer leur sort, ils se désintéressèrent des luttes politiques et ne formèrent pas un parti.

Le mouvement d'émigration qui se produisit après 1815 s'effectua dans de tout autres conditions. Si, pendant très longtemps encore, des familles, même des villages s'expatrièrent en entier, si les nouveaux colons, comme leurs devanciers, furent pour la plupart des agriculteurs, l'exode se fit cette fois par masses considérables, capables, si elles se fixaient en un seul endroit, de déplacer l'équilibre ethnique au profit du germanisme et, dans le cas contraire, de constituer des ilôts d'un seul roc, fermes et durables, où les immigrants ultérieurs pouvaient trouver un solide point d'appui. Or le mouvement ne s'opéra pas en tous sens. Les sociétés coloniales ou métropolitaines se proposèrent d'aiguiller les arrivants vers certaines régions, jugées plus propices : les écrivains mirent des lieux à la mode : l'action des individus s'exerça dans un sens identique : ceux qui avaient réussi mandèrent à leurs amis de venir les rejoindre. L'effet de toutes ces sollicitations est saisissant, et les statistiques fédérales mettent

en pleine lumière la concentration actuelle du germanisme. Des 2 663 000 Américains nés en Allemagne qui vivaient en 1900, 2 350 000 environ, soit 83 p. 100 résidaient dans la zone septentrionale entre l'Atlantique et les montagnes Rocheuses. Le phénomène apparaît plus frappant encore si l'on descend plus avant dans le détail. Dans le secteur que l'on appelle Nord-Atlantique et qui compte 883 000 habitants originaires de Germanie, les neuf dixièmes, 810 000, sont groupés dans les États de Pennsylvanie, de New-Jersey, et de New-York, celui-ci possédant avec 400 000 immigrés, près de la moitié de l'effectif total. Dans le secteur central Nord (bassin supérieur du Mississipi) se sont fixés près de 1 500 000 colons allemands : 81 p. 100, soit 1 186 000 se pressent dans les pays voisins des grands lacs. Même dans les zones où l'élément germanique est moins largement représenté, les groupements sont aussi denses : sur la côte méridionale de l'océan Atlantique, plus de la moitié de ses ressortissants habitent le Mary and ; dans le bassin inférieur du Mississipi, plus du tiers le Texas ; à l'Ouest, le long du Pacifique et dans les Rocheuses, les trois quarts, la bande littorale, Californie, Washington, Oregon. Aujourd'hui les mêmes errements prévalent encore. Des 754 375 Allemands qui de 1899 à 1910 ont quitté leur patrie, New-York a reçu 190 000, plus du quart, la Pennsylvanie, 110 000, le septième, le New-Jersey, 45 000, soit à eux trois à peine moins de la moitié du total ; et la région des grands lacs, 206 000, soit plus du quart. Il est également à remarquer que ce mouvement de concentration a fortifié plus encore l'élément urbain que l'élément rural. Trente-quatre villes comptent plus de 5 000 habitants nés en Allemagne, New-York plus de 300 000, Chicago plus de 150 000, Philadelphie 70 000, Saint-Louis près de 60 000.

Il est à peine besoin de souligner l'importance de ces constatations. La concentration permet aux parents de défendre en eux-mêmes et chez leurs enfants leurs caractères spécifiques et nationaux. Quelle force pour le germanisme, si tous ces produits de pur sang, ou de demi-sang germanique pouvaient être et rester allemands !

Mais l'accroissement du Deutschtum et le plus haut degré de sa densité ne sont pas les seuls traits par lesquels l'immi-

gration contemporaine se distingue de la précédente. La qualité, le moral des colons débarqués se sont élevés tout autant que leur nombre. Ce ne sont plus seulement des pauvres gens qui s'exilent, des croyants persécutés : l'attrait d'un gain rapide tente les capitalistes, les aventuriers du grand monde ; le développement de l'industrie sollicite les ingénieurs formés dans les Universités allemandes, et qui rêvent, non seulement de faire leur fortune aux États-Unis, mais encore d'y trouver un champ plus vaste pour leurs conceptions et leurs expériences. Pour ne citer que quelques noms, c'est le Prussien Rœbling, élève du Polytechnicum de Berlin, qui donne aux ponts suspendus une nouve le ampleur ; le Hessois Horstmann qui introduit en Amérique le premier métier Jacquard. La grande industrie reposant sur les découvertes scientifiques, l'instruction paraît un avantage inestimable. Et c'est l'Allemagne qui semble la détentrice de la science : après madame de Staël, Cousin vante l'organisation de ses Universités. Aussi est-ce de l'Allemagne qu'on fait venir beaucoup de professeurs, Bancroft, le fondateur de l'école de Round Hill, Follen qui enseigna à Harvard. Enfin la persécution réactionnaire a contraint à fuir des écrivains, des orateurs, des lettrés, des savants, des politiques, des journalistes, dont Carl Schurz est le type le plus célèbre. Tous ces hommes ont ceci de commun qu'ils sont à la fois des hommes de pensée et d'action, que leur horizon intellectuel dépasse la tâche quotidienne, qu'ils ont la fierté de ce qu'ils sont et du pays d'où ils viennent.

La différence entre cette élite nouvelle et le milieu environnant était si nette qu'elle fit sensation. Un ancien habitant la dépeignait en ces termes : « Ils portaient la barbe, les autres gens étaient rasés ; ils buvaient de la bière et les autres du whisky ; ils fumaient des pipes de porcelaine peinte, les autres des pipes d'écume; ils parlaient à plein gosier, les autres du nez. Pour les nouveaux venus, le drame, avec ou sans musique, était un besoin ; l'Américain, très pieux, considérait avec méfiance et effroi les choses du théâtre ; ils aimaient la danse, qui, dans les cercles puritains, passait pour damner. Les 48 sacrifiaient doucement à Bacchus et à Gambrinus avec le jus des vignes du Rhin et de la Moselle, ou les crus de Munich... ; leurs concitoyens nés dans le pays s'enivraient fréquemment.

Les dimanches, après l'église, ils allaient avec leurs femmes et leurs enfants sous le libre ciel, ne comprenant pas comment les Américains pouvaient regarder comme un devoir de s'ennuyer entre quatre murs et d'aspirer dans l'inaction après la venue du lundi. » Assez méprisants pour les maîtres du pays qui leur faisaient pitié « avec leurs chapeaux hauts de forme penchés en arrière, leur frac, leur col énorme qui semblait près de les étrangler et les forçait de porter haut un visage glabre et poli par le rasoir », ils entendaient s'imposer tels qu'ils étaient, donner le ton aux autres.

Certains vont jusqu'à vouloir tout changer autour d'eux. Socialistes, ils créent des organisations révolutionnaires parmi les ouvriers. Démocrates, ils s'indignent de voir à la tête d'une république une façon de roi, et réclament, avec la réforme de toute la constitution, la suppression de la présidence. Leurs exagérations formulées à Louisville en 1854 leur aliènent la majorité : même la plupart de leurs concitoyens se déclarent contre eux : c'est la lutte des gris — les vieux Allemands, conservateurs — et des verts — les nouveaux venus, les enragés, et dans cette lutte, les derniers succombent. Ils sont obligés de renier leurs idées, leurs rêves, de s'assagir, pour se faire pardonner leur tapage, mais sur un point ils ne transigent pas : sur la nécessité d'organiser, en Amérique, la défense du germanisme.

L'Allemagne de 1830 en effet n'est plus celle de 1750. La guerre contre la France lui a révélé sa propre grandeur. Fière de la victoire, elle l'est encore plus des souvenirs glorieux de son histoire passée. Elle s'apparaît à elle-même comme la terre d'Empire, la terre du commandement. Elle est faite pour régenter les peuples. Et, en attendant les jours de la grande Allemagne, qui réunira tous les Germains et repoussera au loin les barbares, les Universités allemandes éclipsent toutes les autres, multiplient les découvertes, rayonnent dans toutes les directions. Comment ne pas être fier d'appartenir à ce pays, qui est le centre du monde? Comment accepter que, dans les États-Unis, le germanisme soit battu et succombe? C'est aux colons qu'il faut s'en prendre de sa défaite. Ils n'ont pas su s'organiser : il faut donc vouloir pour eux, faire d'eux une collectivité consciente et agissante, une force qui compte

dans l'État. Leurs vues sont exactement conformes à celles qu'un publiciste, Mohl, exposait en 1848 : « Il n'est pas question de créer des colonies allemandes ; il faut maintenir étroitement les liens de l'émigré avec la mère patrie, sauvegarder la langue et les mœurs allemandes, procurer à l'Allemagne un débouché croissant, au Deutschtum américain une importance politique. » Pour cela, il ne suffit pas de faciliter la naturalisation des émigrés : il faut encore élever leur niveau moral et intellectuel : « Ce n'est que si l'on donne aux Allemands la culture supérieure de leur nation, et avec elle la conviction que cette culture n'est inférieure à aucune autre, qu'on pourra maintenir en eux la nationalité allemande. »

Les émigrants qui arrivèrent en Amérique dans le dernier tiers du siècle eurent encore à un plus haut degré la même mentalité. Un peu plus instruits que leurs devanciers, ils étaient remplis d'un immense orgueil. La défaite de la France avait donné à leur pays l'hégémonie : appuyée sur son armée, l'Allemagne n'avait à craindre aucun retour offensif. Elle multipliait ses forces de production, affirmait sa volonté de réaliser son avenir maritime et colonial. Le tonnage de sa flotte augmentait, et les proportions monstrueuses de ses paquebots étaient comme le symbole visible de sa puissance gigantesque. Les Allemands d'Amérique, tout en devenant des Américains, devaient donc rester des citoyens allemands, empressés à servir la métropole, à être comme un lien entre les deux « nations souveraines » de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Pour se rendre compte de l'état d'esprit de cette dernière génération, il suffit d'écouter M. Münsterberg[1] : « Je vous remercie, disait-il dans un banquet allemand, de m'avoir associé à votre fête allemande, et de m'avoir permis encore une fois de parler à des Allemands dans la chère langue allemande... En plus grand nombre que jamais, vous êtes venus affirmer de nouveau votre fidélité au germanisme, alors que retentissait l'hymne national allemand. Qu'est-il besoin de parler, qu'est-il besoin d'autres mots que ceux de l'acclamation que réclame aujourd'hui violemment notre cœur, de ce cri solennel : vive l'Empereur ! » Et ce n'est point seule-

1. *Aus Deutsch Amerika.* Op. cit.

ment un cri de circonstance : l'orateur, après avoir célébré les beautés de la constitution impériale qui met le souverain au-dessus des partis, fait l'éloge enthousiaste de Guillaume II : « Nous saluons l'Empereur, non point seulement comme le porteur fortuit d'une couronne, ou comme une puissante apparition historique, mais avant tout comme la personnalité dans laquelle l'héritage magnifique du génie allemand trouve si pleinement son expression. » On reproche au monarque d'avoir lancé la nation dans des entreprises nouvelles, et désigné l'Océan à son attention : il n'a fait que s'inspirer des souvenirs de la Hanse et des aïeux qui combattirent sur la mer. « Renouveler les grands jours de la puissance navale allemande, conduire l'Allemagne à être une grande puissance navale, signifie défendre l'héritage allemand,... et consolider le sens symbolique du Kaisertum : l'Empire doit incorporer le vouloir et l'esprit populaire allemands. » On lui reproche aussi des idées arriérées ou conservatrices : mais à tort : l'Empereur, représentant de l'unité nationale, doit se garder d'adhérer aux nouveautés qui n'ont pas fait leurs preuves : il est le gardien des biens conquis : abandonner le passé pour un futur incertain serait pour lui manquer à son devoir.

L'immigration contemporaine d'Allemagne est donc faite, plus encore que celle du début du siècle, d'éléments très individualisés, en qui le sentiment du Deutschtum est devenu de l'impérialisme et du militarisme. Ils ont continué avec passion l'œuvre de leurs devanciers, et l'histoire nous fait assister dans les deux derniers tiers du XIXe siècle à toute une série d'efforts obstinés pour défendre et pour accroître le germanisme américain.

Il fallait d'abord conserver parmi les immigrants l'usage de la langue : la question scolaire fut une de celles qui s'imposèrent tout de suite aux protagonistes du mouvement : « L'Allemand, dit Münsterberg, doit non seulement envoyer ses enfants à l'école qu'il trouve devant lui, mais veiller à ce que l'école de sa résidence, qu'il y envoie ou non ses enfants, soit l'expression la plus pure de son idéal allemand. » N'est-ce pas toutefois s'exposer à l'accusation de faire œuvre séparatiste? Non, répond un autre écrivain, Cronau. « Nos écoles

publiques sont des établissements où nos enfants sont équipés pour les luttes ultérieures de la vie. Il faut donc que les parents, s'ils ne restent pas indifférents au bien-être et à l'avenir de leurs enfants, obtiennent que ceux-ci reçoivent à l'école les connaissances qui sont les garanties les meilleures et les plus sûres de leur succès futur. » Les relations commerciales de plusieurs régions d'Amérique avec l'Allemagne ont crû dans de fortes proportions ; plusieurs millions de personnes aux États-Unis se servent de l'allemand pour le tourisme ou les affaires ; la connaissance de l'allemand est nécessaire aux études scientifiques ; d'innombrables ouvrages modernes sur toutes les matières étant écrits en cette langue ; de toutes les langues européennes, l'allemand est, après l'anglais, la plus répandue ; pour toutes ces raisons, « nous exprimerons notre conviction qu'une connaissance fondamentale de l'allemand est pour nos enfants d'une extrême importance. » Dès 1836, les colons germaniques de l'Ohio et de la Pennsylvanie font campagne en ce sens ; les premiers après deux ans de lutte obtiennent satisfaction ; les seconds font voter en 1837 une loi établissant des écoles purement allemandes en certaines régions, loi qui ne fut pas appliquée. Un peu plus tard à New-York, à Chicago, à Baltimore, on créa des écoles germano-américaines, où les deux langues étaient professées côte à côte. A New-York même on décida de donner à tous les écoliers des basses classes l'enseignement de l'allemand, au lieu de créer deux enseignements distincts. En même temps, des écoles privées allemandes se multipliaient, soutenues par les particuliers, les organisations religieuses. Par exemple à Milwaukee s'ouvre la *National Deutsch-Amerikanische Akademie* ; à Baltimore, en 1870, les maîtres germaniques faisaient la classe à 5 000 garçons. Pour améliorer l'enseignement et suffire à ses besoins sans avoir à s'adresser à la métropole, on eut l'idée de fonder une école normale d'instituteurs allemands (*Deutscher Lehrerseminär*). Une première tentative, décidée à Pittsbourg en 1837, échoua ; mais cet échec ne découragea point les esprits et aujourd'hui l'établissement fonctionne, très prospère, à Milwaukee.

Après avoir donné la connaissance de la langue aux enfants, il fallait les pénétrer de la culture germanique, et les préserver

de l'action corruptrice du milieu. Ce fut le dessein que formèrent les organisateurs des unions gymniques et chorales (*Turn* et *Sängervereine*). Les Allemands avaient toujours aimé la musique : dans la paroisse de Bethleem, on avait, dès la fin du XVIIIe siècle, exécuté des œuvres de Bach, de Mozart, et révélé Haendel aux Américains. Mais les sociétés de chant n'étaient pas faites seulement pour satisfaire les instincts mélomanes de leurs membres ou du public. Elles perpétuaient l'usage de la langue, habituaient les exécutants à se grouper entre eux. Tel était également le but que se proposèrent quelques intellectuels en introduisant en Amérique ces exercices de gymnastique (*turn*), dont Jahn avait été en 1811 l'inspirateur en Allemagne. En quelques années, des *turnhallen* furent érigées, notamment à Harvard. Alors on s'occupa, selon la tendance germanique, de les réunir : la première Fédération des sociétés de gymnastique fut fondée à Cincinnati : puis toutes les sociétés du Nord adhérèrent à un groupement plus vaste, dont le centre fut Philadelphie. Le succès de l'entreprise fut éclatant : en 1859, il y avait dans l'Ouest 71 sociétés avec 4 500 membres, dans l'Est 20 avec 1 800, et en dehors de ces deux organisations 61 indépendantes avec 3 000 membres. Pour donner l'enseignement physique, comme pour donner l'enseignement élémentaire, on se préoccupa de faciliter le recrutement des maîtres ; et un séminaire fut fondé, d'abord à New-York, puis à Milwaukee, où il occupe un vaste édifice. Enfin, pour rester fidèle aux aspirations militaro-démocratiques du germanisme, les colons allemands se hâtèrent de former des compagnies de volontaires, revêtus d'un uniforme, soumis à une discipline sévère, exercés au maniement des armes.

Après la langue, après la culture, c'est le sentiment national, le souvenir des gloires allemandes, le contact avec la métropole qu'il s'agit de conserver. Pour y parvenir, on multiplie les occasions de manifestations, et l'on agit par la presse. Les organisations germaniques prennent part à toutes les fêtes officielles, auxquelles elles apportent le concours de leurs gymnastes et de leurs chœurs. Mais elles préfèrent encore commémorer des événements d'un intérêt exclusivement allemand. C'est pour célébrer l'anniversaire de Leipzig que se

réunit à Pittsburg le premier congrès de délégués allemands. En 1857, le centenaire de Schiller permet, sous le prétexte d'une fête chorale, de convoquer une sorte d'assemblée nationale du Deutschtum. Lorsque survint la guerre de 1870, les Allemands d'Amérique, restés loin du théâtre de la guerre, ne se bornèrent pas à constituer des sociétés d'assistance aux blessés et aux pauvres, de créer comme un secours national ; ils accueillirent par des démonstrations enthousiastes le succès de la Prusse : du début de février à la fin de mai, de grands cortèges patriotiques manifestèrent à travers Cincinnati, Saint-Louis, San-Francisco, New-York, Philadelphie et Chicago. Enfin, lors des fêtes de l'Exposition de Chicago, le 15 juin 1893, 30 000 hommes, costumés, défilèrent autour de chars dont l'un représentait « La bataile de Teutoburg » un autre « Après la bataille de Rezonville »; au banquet où résonna l'hymne allemand, les robes des dames, blanches et rouges, dessinaient avec les habits noirs des hommes un gigantesque drapeau de l'Empire. Ces manifestations irrégulières et relativement rares ne suffisent pas à l'ambition des champions du Deutschtum. Ils voulurent avoir une fête à eux, une fête nationale. Deux érudits, Seidensticker et Kellner, eurent, en 1883, la pensée de transformer en ***deutscher Tag*** la date du 6 octobre, à laquelle avait été fondée Germantown dont on fêtait le bicentenaire. L'idée eut un succès complet et depuis cette date, le ***deutscher Tag*** a été célébré dans bien des villes, et il a fourni l'occasion de célébrer publiquement les travaux de l'élément allemand.

La presse allemande seconda ce réveil de la conscience nationale. De 1830 à 1850, elle prit un extraordinaire développement : elle se donna pour programme de familiariser les émigrants avec les coutumes et les lois du pays, afin de leur faciliter la participation à la vie politique, mais aussi de les maintenir en contact avec la mère patrie en les tenant au courant de ce qui s'y passait, et « de prendre une attitude favorable à l'Allemagne, surtout quand le bonheur de la chère patrie allemande semble menacé ». Dès 1834 apparaît à New-York le *New-York Staatszeitung*, en 1835 à Saint-Louis l'*Anzeiger des Westens*, en 1836 à Cincinnati le *Volksblatt*. A partir de 1848, le nombre et l'importance de ces feuilles augmente : d'hebdomadaire, le *New-York Staatszeitung* devient

quotidien ; son volume passe de quatre à quatorze ou seize pages ; il tire aujourd'hui à près d'un million d'exemplaires. Il est doublé à New-York par le *Gross New-Yorker Zeitung*, le *Herold*, le *Morgenjournal*, la *Brooklyner Freie Presse*, etc. A Milwaukee, la *Germania* et le *Herold* ; à Chicago, l'*Illinois Staatszeitung*, la *Freie Presse*, l'*Abendpost*, l'*Arbeiterzeitung* comptent parmi les organes les plus considérables, d'après le recensement de 1900, les quotidiens allemands seraient au nombre de 613.

Tout ce travail ne tarda point à produire ses effets. Les Allemands, jusque-là indifférents à la vie politique, prirent conscience de leur force. Dès 1836, en échange de leur concours électoral, ils demandent aux démocrates de l'Ohio et de la Pennsylvanie une prompte solution de la question scolaire. C'est surtout à Carl Schurz, un exilé de 1848, que revient le mérite d'avoir vu clairement la situation et d'avoir indiqué à ses coreligionnaires la voie à suivre. Dans la grande querelle esclavagiste, il prit résolument parti pour les abolitionnistes, contribua au succès de Lincoln et assura en revanche l'échec des lois sur l'émigration, notamment le projet du Knownothing, qui, en écartant des États-Unis les illettrés, risquait de frapper un grand nombre d'Allemands. Et c'est encore Schurz qui engagea ses compatriotes à soutenir les vues de Cleveland sur le maintien des fonctionnaires après l'élection présidentielle. Toutefois il ne s'agissait là que d'une influence personnelle, et le parti allemand n'avait point d'organisation durable. Un Américain de famille allemande, M. C. Hexamer se proposa de combler la lacune, en réunissant tous les Allemands d'Amérique de manière à leur donner une conscience plus distincte de leur valeur, de leur force et de leurs devoirs. Ce fut le *Deutsch Amerikaner National Bund*, la *National German American Alliance*. Cette ligue, qui exclut les questions religieuses de son programme politique, et qui proteste contre toute tendance séparatiste, se propose de réaliser l'union des éléments germaniques, de poursuivre les buts dignes d'intérêt, qui ne sont point opposés aux devoirs vis-à-vis de l'État, de combattre les influences hostiles au germanisme, et de cultiver les relations amicales avec la mère patrie. Elle réclame l'indépendance des écoles, l'introduction

de l'allemand dans les écoles supérieures, l'adoption des méthodes allemandes de culture physique, la liberté de l'immigration. Pour arriver à ses fins, elle est résolue à agir sur le terrain politique et à obtenir que tout le poids de la force allemande soit jeté dans le même plateau de la balance. Elle subventionne le *Lehrerseminär*, beaucoup d'écoles privées ; elle a un organe, les *German American Annals* ; elle possède des comités dans les plus petits villages, et groupe aujourd'hui plus de 500 000 membres. Avec elle on peut dire que l'organisation du Deutschtum américain a trouvé sa clef de voûte.

Aujourd'hui l'immigrant qui débarque à New-York y trouve une société amicale qui lui prodigue secours et conseils, lui communique une liste de places vacantes, met à son service un bureau de change, un office de consultations périodiques, l'aide à rédiger les actes, à faire passer ses fonds en Allemagne ou inversement. Une fois installé, il est sollicité d'adhérer à une des nombreuses associations allemandes, *N.-A. Kriegerbund, Orden der Hermanssöhne, Deutsch-Amerikanischer Lehrerbund, Sängerbund, National Schützenbund, N.-A. Turnbund.* Il peut en outre rester ou devenir membre de sociétés allemandes, comme la *Deutsche Kolonialgesellschaft,* dont un comité fonctionne à Chicago, l'*Alldeutscher Verband* à New-York ou San-Francisco, l'*Allgemein Deutscher Schulverein,* ou le *Deutscher Flottenverein.* Il rencontre ses compatriotes dans les brasseries, où il boit de la bière allemande, dans les clubs allemands (*Deutsches Haus*), de plus en plus nombreux, parfois vastes et superbes. Il peut entendre de la musique allemande, aux concerts soit des philharmoniques allemandes, soit des kapellmeister germaniques, il voit jouer des œuvres dramatiques allemandes dans les théâtres allemands comme le *Germania Theater* ou l'*Irving place Theater* de New-York, le *Pabst Theater* de Chicago, les *Deutsche Theater* de Philadelphie, de Belleville, de Saint-Louis, dans les tournées de leurs troupes ou dans les représentations à Chicago, Milwaukee, d'amateurs, d'étudiants, données soit sur des scènes véritables, soit dans les Universités, soit en plein air. Il trouve dans les kiosques, chez les principaux libraires les nouveautés d'outre-Rhin, il lit des journaux allemands. Pour satisfaire ses besoins religieux, il a,

s'il est luthérien, 8 000 communautés allemandes et 5 000 pasteurs ; s'il est évangéliste, 1 153 communautés et près d'un millier de prêtres ; s'il adhère au synode allemand réformé, 1 688 églises et plus de 1 100 pasteurs ; s'il est catholique, une organisation analogue. Il envoie ses enfants soit à l'école publique, certain qu'ils y apprendront une partie des matières qu'on leur aurait enseignées dans la métropole, soit aux écoles privées allemandes, laïques ou confessionnelles, dirigées par des *Lehrer* ou des *Berufslehrer*, au nombre de plusieurs milliers, répartis sur presque tous les points de la zone allemande. Au-dessus des écoles primaires, les jeunes gens disposent d'établissements supérieurs. Au sommet, ils rencontrent dans les Universités des maîtres allemands, attachés à l'Allemagne, des enseignements en allemand, des programmes à l'allemande. Comment nier dans ces conditions que tout le possible n'ait été fait pour défendre contre l'action du milieu l'élément germanique? Et s'il est évidemment inexact de soutenir que l'importance numérique du Deutschtum se chiffre par 20 millions puisque, de l'immigration des XVIIe et XVIIIe siècles, beaucoup s'est perdu, comment ne pas reconnaître l'existence aux États-Unis d'un germanisme puissant, organisé, agissant?

III

La force de ce parti allemand est d'autant plus grande que beaucoup de ses membres jouissent d'une situation économique considérable [1], parfois prépondérante, Le fait est d'autant plus remarquable que la plupart des émigrants étaient pauvres. Même en 1899 la plupart n'avaient pas sur eux deux cents francs. Mais ils apportaient avec eux leurs qualités natives de ténacité, de méthode, d'économie avisée. On nous représente les premiers colons de la Pennsylvanie sous des traits curieux : ils ménagent tout, le bois, le com-

1. Les renseignements qui suivent, publiés par des ouvrages allemands concordants, n'ont fait l'objet d'aucune rectification ; nous sommes donc autorisés à les tenir pour exacts.

bustible qu'ils brûlent dans des fourneaux, jugeant le foyer trop coûteux, la viande à laquelle ils préfèrent les légumes ou les produits de la basse-cour ; ils travaillent dur, ne se rebutant ni devant la pierraille, ni devant les souches, la femme et les enfants aidant le père au besoin. Ils se procurent les meilleures espèces, les meilleures graines. Rien n'a raison d'eux : ils mettent comme un point d'honneur à transmettre l'héritage intact à leurs descendants. Ils emploient leur argent à acheter d'autres terres, profitant des occasions que leur offre le goût des Américains pour la spéculation. Ils demeurent les maîtres du sol : les Irlandais, chassés par eux, doivent s'établir plus loin. Au XIXe siècle ils recommencent le même travail dans le voisinage des grands lacs. Employé comme métayer par le propriétaire, comme laboureur par le fermier anglo-saxon, le colon germanique ne tarde pas à posséder lui-même. Aujourd'hui dans le Wisconsin, le tiers des propriétaires est formé d'Allemands ou de fils d'Allemands. « Dans des régions entières, écrivait en 1901 un journal de Chicago, ils ont su, grâce à leur capacité et leur habileté supérieure, chasser les Américains indigènes du sol natal » ; et Lamprecht, au retour d'un voyage au Wisconsin, décrivait ce pays « comme le rêve réalisé du paysan germanique » ; il l'appelait le « pays des fermiers allemands ». Non seulement l'élément germanique compte beaucoup de propriétaires, mais l'étendue de ses domaines est considérable. Dans le Nord-Ouest on connaît de nombreuses fermes géantes, possédées par des Allemands, et dont l'organisation « militaire » est tout à fait remarquable. L'une d'entre elles, dont le contour formerait une ligne de 250 milles de longueur, est parmi les plus considérables de l'État d'Idaho. Aussi ne peut-on s'étonner qu'à la Bourse des grains de Chicago, les Allemands jouent un rôle très important, et, comme cette Bourse est une sorte de marché régulateur des grains et que ses opérations retentissent à un point extrême sur toute la vie économique du pays, l'influence sociale du Deutschtum est évidente.

D'ailleurs les Allemands ne se sont point contentés de se livrer à l'agriculture : avec une souplesse qu'il convient de reconnaître, ils ont varié leurs entreprises suivant les nécessités

des lieux et l'opportunité des temps : installés dans la Prairie, ils ont pratiqué l'élevage en grand, et sont bientôt devenus des maîtres en la matière. Le « roi du bétail » de Californie est un Wurtembergeois, Miller, qui, arrivé sans argent, fit sa fortune en approvisionnant de viande San-Francisco. Il acquit des domaines fonciers énormes en Californie (400 000 arpents), dans l'Oregon, le Nevada, posséda un troupeau de 80 000 bœufs et 100 000 moutons, et, en 1887, jouissait d'un crédit tel qu'il devenait président du syndicat de la viande de boucherie. Ce sont les Allemands qui ont développé l'arboriculture et la viticulture. Le jardinier Schwerdkopf avait fait dès le milieu du XVIIIe siècle une immense fortune en vulgarisant la fraise à New-York. De nos jours, la culture des fruits qui se développe si rapidement sur la côte du Pacifique est pratiquée avec succès par de nombreux Allemands. Les vignerons du Rhin et de la Moselle, obstinés à retrouver dans le Nouveau-Monde leur ancien gagne-pain, ont réussi où d'autres avaient échoué. Après avoir produit de nouveaux ceps, ils ont créé des vignobles florissants au New-Jersey, sur les bords de l'Ohio, du Missouri, ils se sont enfin installés sur ceux du Pacifique.

Toutefois, en Amérique comme en Europe, c'est surtout dans l'industrie que l'activité germanique s'est le plus brillamment manifestée. Il est impossible d'en dresser ici le bilan : quelques exemples suffiront. Le grand agriculteur Volmer, dont il a été question, est à la tête d'une puissante société meunière dont les appareils broyent plus de 2 millions de boisseaux. Les fabriques de conserves sont pour la plupart entre les mains des Allemands : la maison Heinz possède non seulement des fabriques, des entrepôts de salure, des comptoirs, mais encore des milliers d'arpents de terres ou de jardins dont la culture est dirigée par ses employés, ou du moins dont les produits lui sont réservés par contrats. Les deux rois du sucre de l'Est et de l'Ouest sont deux Allemands, Spreckel et Havemeyer. Le premier fit d'abord divers métiers à San-Francisco. Amené à s'occuper des îles Hawaï, il s'adonna à la fabrication du sucre, vint étudier en Allemagne, revint en Californie, où il fonda la *Sugar Refining Cy*, monopolisa la production des îles Hawaï, développa la culture de la betterave et

laissa en mourant, lui qui était arrivé avec trois dollars, une fortune de près de 300 millions de francs. A l'est, Havemeyer poursuivait une politique analogue, créait, après des raffineries isolées, le *Sugar Trust*, et en 1891, réunissait les sucreries de toute la région orientale dans l'*Américan Sugar Rafineries Cy* dont le capital fut élevé à 75 millions de dollars, dont l'avoir en 1900 était estimé à 750 millions de francs, dont le gain annuel est de 150 millions. Ses affaires font vivre plus de 30 000 hommes. Il en est de même de la brasserie, et le fait est plus remarquable qu'il ne le semblerait au premier abord. Jusqu'en 1850, la production de la bière était un monopole américain, monopole assez peu profitable, puisque la fabrication annuelle ne dépassait pas 740 000 tonneaux. Tout changea quand, au milieu du siècle, les Allemands entrèrent en lice. Ils substituèrent leur *Labergier* à l'ale, et la consommation grandit si vite, que, de 13 millions de barils en 1880, elle passait vingt-cinq ans après à 58 millions. Les trois quarts des brasseries actuelles sont allemandes ; il suffit de citer, parmi les plus considérables, celle de Anheuser, à Saint-Louis, qui occupe plus de 7 000 ouvriers.

Dans l'industrie métallurgique et ses annexes l'élément allemand joue un double rôle : il possède de vastes usines et, d'autre part, occupe, en raison de sa compétence technique, des fonctions souvent prépondérantes dans de grandes entreprises. Les Allemands, dès la fin du XVIIIe siècle, ont commencé à travailler le fer, à développer les mines : peu à peu, ils ont transformé ces petites installations en grandes affaires. C'est ainsi que Faesch fonde l'usine Hibernia à Mount Hope; Roebling, les tréfileries de Trenton, où 6 000 ouvriers sont employés. La plus grande maison de voitures électriques du monde entier est celle du Casselois Brill, et celle de wagons des États-Unis appartient à M. Shedebaker qui se vante d'être un Allemand de Pennsylvanie. La *National Enameling and Stamping Cy*, la plus grande affaire d'émaillage connue, est le développement de l'entreprise des Westphaliens Niedringhaus, elle fait vivre une ville de 10 000 âmes. L'origine de la maison Carnegie serait, au dire des auteurs allemands, une entreprise des frères Klomann. D'autre part, les ingénieurs allemands jouent un rôle important dans beaucoup de réseaux ferrés ou

de sociétés industrielles. C'est Sutro qui, par un tunnel, permet de drainer les eaux des mines de Comstock, et assure ainsi sa fortune. C'est Meier qui fonde ou préside plusieurs des compagnies de chemins de fer desservant Saint-Louis ; c'est Finck qui cherche à mettre fin aux luttes de tarifs, et contribue à former l'Union des Chemins de fer du Sud ; c'est Hilgard ou Villard qui, président de l'*Oregon California Railroad Oregon Steamship Cy*, contrôle en 1881 le Northern Pacific, et se consacre plus tard à l'*Edison General Electric Light Company*. C'est enfin Schwab[1], un lieutenant de Carnegie, le fondateur et le premier président du *Stell Trust*, Pfahler, président de la *Model Heating Cy* et président du *National Gieserei Verband* dont l'indépendance d'esprit est d'ailleurs attestée par des déclarations récentes à la presse... Que servirait de multiplier les noms? Que servirait même d'ajouter que dans l'industrie textile il en est de même; que l'un des plus grands fabricants américains de soieries est le Francfortois Simon ; que la teinture et l'impression sont, comme la filature et le tissage, aux mains des Allemands ; que les Allemands contrôlent également en tout ou en partie l'industrie de la verrerie, celle des pianos, celle du meuble? Les renseignements produits prouvent à l'évidence la richesse et la puissance du germanisme américain.

Aussi ce germanisme est-il un des facteurs essentiels de la politique contemporaine. Les électeurs allemands ont contribué au maintien de l'étalon d'or ; ils ont joué un rôle dans la lutte contre Tammany Hall, à New-York ; ils réclament aujourd'hui la réforme des municipalités et ont pris, dans certains points, l'initiative de l'organisation en ce sens. On comprend donc que les différents partis et les principaux hommes d'État cherchent à s'assurer leur concours : aucune période électorale n'a lieu sans qu'ils soient sollicités par les fractions adverses, et il est significatif qu'un homme indépendant comme M. Roosevelt, si sévère aujourd'hui pour eux, ait reconnu un jour avec une sorte d'émotion la dette quasi nationale contractée par l'Amérique vis-à-vis de l'Allemagne. Une des conditions qu'ils

1. Qui a d'ailleurs témoigné, dans de récents interviews, d'une remarquable ndépendance d'esprit.

mettent à leur appui, c'est une diplomatie active et bienveillante, et, dans la mesure du possible, des concessions douanières à l'Empire. Ils ont fait notamment envoyer à Berlin, en 1897, comme ambassadeur, un germanophile notoire, White, et obtenu qu'une escadre américaine visitât les ports allemands.

Toutefois les résultats qu'ils ont obtenus ne leur semblent pas suffisants. Tant qu'ils seront une minorité, ils ne pourront davantage. Ils ont tenté de gagner à leurs vues la majorité, d'établir entre les deux peuples un lien intime et permanent. Les circonstances étaient favorables. L'Allemagne, exaltée par madame de Staël et Cousin, l'était aussi par Carlyle et Longfellow. Elle bénéficiait de cet hommage universel rendu à sa suprématie intellectuelle. L'organisation, le développement des universités américaines, conçues d'après le modèle allemand, la présence dans les chaires magistrales de nombreux immigrés permettaient d'exercer sur l'esprit de l'élite américaine une sérieuse action. Les pangermanistes américains cherchèrent à tirer parti de ces avantages. Ils se proposèrent d'abord de montrer aux Américains que tous, sans le savoir peut-être, ils étaient en quelque mesure des participants du Deutschtum. Des sociétés historiques, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, apparaissent partout, à Chicago, à New-York, dans l'Ohio, l'Iowa, toutes se donnant pour tâche d'exalter les « pionniers germaniques », d'en découvrir, de planter partout le drapeau allemand. Si l'on était tenté de méconnaître le caractère national de la production germano-américaine, il suffirait de lire le commentaire dont un journal faisait suivre le compte rendu des fêtes de Germantown : « Ce jour de souvenir est une fête américaine, il doit être une fête pour toute la nation : il doit être pour le peuple entier la commémoration d'une des sources premières d'où la nation même... est sortie. Il doit ensuite rappeler à tout le peuple que cette source est allemande, que la langue allemande, la civilisation allemande, le chant allemand et les coutumes allemandes reposent ici sur un fondement solide, d'où ils ont fait sentir leur influence bénie pour le bonheur de la nation. »

Fils de la Germanie, comme de l'Angleterre, pourquoi les habitants des États-Unis préféreraient-ils celle-ci à celle-là?

L'Allemagne a pour elle, avec la puissance, la supériorité morale. « Le tempérament latin est léger et vif..., l'Anglo-Saxon réclame la lutte et cherche toujours à triompher d'un rival ; l'Allemand, pacifique, est bien plutôt enclin à faire seulement le bien pour l'amour du bien. » L'Allemagne est la terre de l'idéalisme : son peuple a le respect des lois divines et humaines, le sens de la tradition et le goût des découvertes, l'amour de l'ordre, et la passion de la liberté : c'est le pays de l'organisation et de la culture : nul patriote ne peut souhaiter à sa patrie de destin plus beau que l'acquisition des « qualités allemandes », des « vertus allemandes », des « méthodes allemandes ». Si, sur certains points, l'Allemagne est considérée comme inférieure, c'est que, trompée par les déclarations intéressées de ses rivaux, l'opinion publique ne lui rend pas justice. « La suprématie de l'influence française sur la jeunesse américaine artiste est, au point de vue de la culture, un tort fait à la nation allemande. » Mais peu à peu la vérité se fera jour, et l'Allemagne n'épargnera rien pour hâter son succès. L'ouverture à Harvard d'un musée germanique, auquel le gouvernement de Berlin, plusieurs municipalités, des particuliers, ont fait don de collections de moulages et de reproductions, pénétrera les visiteurs de la beauté, de la vie de l'art allemand, même dans les temps les plus modernes ; des expositions permanentes ou temporaires, organisées avec le concours d'experts et du gouvernement impérial conduiront au même résultat.

Le meilleur moyen de vaincre les préjugés qui peuvent subsister et d'arriver à un jugement équitable sur les avantages de la culture allemande, c'est d'aller l'étudier sur place. Les étudiants, qui ont appris l'allemand dans les universités, ont tout intérêt à s'initier dans son foyer même à la vie intellectuelle et industrielle allemande. On les presse d'aller faire leur tour d'Europe en exprimant l'espoir que la plus grande partie de leur séjour sera consacrée à la seule Allemagne. Dans ces dernières années, les universités américaines ont conclu avec le gouvernement de Berlin une série d'accords aux termes desquels des professeurs américains iraient enseigner en Allemagne, des Allemands en Amérique, et le contrat est d'autant plus intéressant qu'il s'étend même aux membres de l'ensei-

gnement primaire, et qu'à Berlin on a toujours réservé aux hôtes transatlantiques un accueil empressé.

Au fond, selon les Allemands d'Amérique, tout rapproche les deux peuples. Au point de vue commercial l'Allemagne achète des matières premières et vend à bon marché aux Américains ce que l'élévation des salaires ne permet pas à ceux-ci de produire aux mêmes prix. Au point de vue moral, au point de vue politique, « les deux nations souveraines sont faites pour se comprendre et pour s'allier ». L'opposition des deux gouvernements est sans importance : entre les deux peuples, il y a une ressemblance essentielle, plus profonde, selon M. Münsterberg, que l'on ne l'indique communément. L'Allemagne et l'Amérique « ont toutes deux un idéalisme moral, que rien n'abat : cet idéalisme, c'est la volonté non de posséder pour jouir, mais de remplir ses devoirs ; c'est le refus de l'âme de céder à la séduction de l'intérêt et de poursuivre un autre but que celui-ci : rester fidèle à soi-même ». Plus les deux grandes nations auront pris conscience de cette parenté, plus leur culture grandira, et le jour où un accord étroit entre elles leur paraîtra chose naturelle et nécessaire marquera une date fortunée dans les destins du monde.

IV

On comprend dès lors les embarras auxquels se heurte le gouvernement Américain actuel, et l'on peut mesurer le danger que courrait notre pays, si les espoirs du Deutschtum se réalisaient, puisque ce Deutschtum, resté gallophobe, dénigre constamment la France, pour élever mieux la Prusse. Mais ces espoirs se réaliseront-ils? La chose apparaît comme impossible, et les auteurs allemands les plus récents en font eux-mêmes l'aveu. Dès le XVIIIe siècle l'activité des Allemands suscitait contre eux des jalousies violentes, et les colons anglais réclamaient des lois restrictives sur l'immigration. Au XIXe siècle, il en a été de même. Le projet du Knownothing Act était dirigé contre eux : c'est contre eux que plusieurs États ont voulu faire des lois interdisant l'ouverture des brasseries et la vente

des boissons alcooliques le dimanche. L'organisation des compagnies de volontaires vers 1848 a provoqué en plusieurs endroits des bagarres sanglantes, parfois de véritables émeutes. L'hostilité est restée telle, que les partis politiques, obligés de consentir aux Allemands des concessions de fait, se sont refusés à en consentir sur les questions de personnes. C. Schurz fut battu aux élections législatives, quand toute sa liste passait, et sa nomination ultérieure au poste de secrétaire d'État, son admission au Sénat sont demeurées des faits isolés. La concurrence économique n'a point permis l'affaiblissement de ce sentiment de rivalité : les États-Unis, protectionnistes, se gardent étroitement contre la production à bas prix de la puissante usine allemande. Enfin il convient d'ajouter que la France exerce de l'autre côté de l'Océan un véritable attrait, et que, parmi ses admirateurs, elle compte un certain nombre de professeurs des universités grâce auxquels un régime analogue d'échange de conférences a pu être institué.

Il y a plus. Le prestige du germanisme semblerait fort en baisse auprès de la jeunesse américaine, si l'on en croit M. Münsterberg : « Le cas que l'on fait aujourd'hui de la méthode allemande dans les universités américaines repose essentiellement sur le fait que les professeurs dirigeants des grandes universités de Harvard et de Columbia, John Hopkins et Chicago... sont aujourd'hui des hommes qui, il y a vingt ou trente ans, ont vécu leurs années d'étudiants dans les universités allemandes. D'une influence pareille, si rien ne change, il ne restera plus guère de traces en Amérique dans quelque vingt ans... Déjà l'on voit dans les dernières générations magistrales se produire une réaction très sensible. Déjà l'on dit partout que c'est un devoir de se dégager de la science pédantesque allemande, et de rechercher un idéal plus haut que celui de la culture allemande. On veut se rattacher davantage à la France et à l'Angleterre, mais surtout vivre davantage sur le fonds national. Dans quelques cercles, il est de mode de traiter la science allemande d'ouvrage de charretier (*Kärrnerhandwerk*). Et si cette opinion prend corps, l'étudiant américain croira vraiment qu'il n'y a plus rien de nouveau en Allemagne, et les livres allemands et les revues allemandes auront une place plus restreinte dans les bibliothèques et l'enseignement,

et, par là, toute cette splendide domination intellectuelle que l'Allemagne a exercée sur le monde depuis l'époque de Gœthe aura de nouveau péri. »

Loin de pouvoir assimiler le moins du monde d'autres éléments ethniques, le germanisme est incapable de se défendre contre l'ambiance du milieu. La diminution de l'immigration depuis vingt ans ne permet plus de combler les vides; le déchet, auquel il ne peut être obvié, s'exagère par la force même des choses. Et cela, d'autant plus que cette immigration allemande a changé beaucoup de caractère : depuis que les concessions de terres gratuites ont cessé dans les bonnes régions, le pauvre laboureur se dirige vers des espaces plus libres, le Canada, le Brésil, l'Argentine : ce qui prédomine parmi les colons, c'est le prolétariat urbain, moins capable de résistance. Les colons sont surtout des isolés, jaloux avant tout de vivre : s'ils sont en majorité des hommes dans la force de l'âge, la proportion des adolescents, plus plastiques, moins irréductibles, augmente sensiblement. Et comment ces arrivants se garderaient-ils intacts quand, autour d'eux, en dépit de tous les efforts et malgré les apparences, le germanisme s'effrite? La nécessité de parler l'anglais s'est imposée de plus en plus. Si les Anglo-Saxons ont parfois appris l'allemand, il n'est point paradoxal de dire que les Allemands l'ont désappris. L'attitude des pouvoirs publics n'a pas été étrangère à la rapidité du mouvement. Quand, à New-York, on a voulu proscrire l'allemand des écoles municipales, comment la possession de la langue anglaise n'eût-elle pas semblé aux parents pauvres une nécessité impérieuse? La décadence des établissements scolaires, très nette dès 1890, s'est accusée depuis dix ans ; à Baltimore, une école qui comptait en 1870 800 écoliers n'a pas atteint la fin du siècle. Le Manuel du Deutschtum reconnaît que partout l'anglicisation fait des progrès : « les écoles privées..., si florissantes » ont presque entièrement succombé. Dans les écoles confessionnelles, la crise commence à devenir grave.

La condition inférieure des colons et ce mouvement de ralliement à la majorité se remarquent à d'autres signes : la production littéraire allemande est des plus médiocres : les auteurs, dont le talent est réel, comme George S. Viereck, se laissent aller bientôt à écrire en anglais. Les livres que l'Alle-

magne importe sont en général des livres de valeur très médiocre; chez les étudiants seuls, la vie intellectuelle a gardé ses droits. Les journaux se ressentent de ces conditions ; ils ne trouvent pas sur place des concours équivalents à ceux dont leurs concurrents sont assurés. Les journaux de New-York et des grandes villes ont incontestablement un grand rayon d'action; mais les journaux locaux, dont l'aide est nécessaire au germanisme, se trouvent dans une situation de plus en plus difficile. « Les enfants, dit Münsterberg, depuis longtemps préfèrent parler l'anglais, la langue de l'école, les parents immigrés perdent de jour en jour davantage l'énergie de tenir ferme à l'allemand... Le journal allemand, surtout le journal allemand du dimanche est le seul terrain solide qui reste au germanisme... ; il est triste de voir comme année par année les feuilles allemandes tombent et jonchent le sol...; même la plus petite feuille, la plus sèche au point de vue intellectuel, avait sa valeur pour la culture allemande. »

Des faits curieux se sont passés récemment qui attestent ce lent travail de désorganisation sous la pression du milieu. Les Rappistes avaient fondé en 1824 la ville d'Economy. Cette colonie, dont les statuts étaient rigoureux, qui était la chose d'une secte fermée, intransigeante, se conserva intacte pendant trois quarts de siècle. Brusquement, des éléments nouveaux s'infiltrèrent, des hôtels s'ouvrirent ; la jeunesse abandonna en quelques mois les habits anciens, les mœurs anciennes, le parler national, et réclama la dissolution de l'entreprise (1903). La construction d'un chemin de fer a de même fait périr en un instant l'établissement jusque-là prospère d'une autre secte. On conçoit, dans ces conditions, que, au congrès colonial allemand de 1905, un orateur ait insisté sur la nécessité de diriger ailleurs les forces vives de l'Allemagne et qu'il ait terminé par ces mots : « Aujourd'hui tout homme envoyé aux États-Unis est perdu pour l'Allemagne. »

*
* *

Le germanisme apparaît aujourd'hui comme une force organisée, dont il serait puéril de nier l'importance, et qui vaut

peut-être plus par la puissance économique et sociale, par l'ardeur de ses chefs que par sa masse ; mais il est vraisemblable que cette force sera éphémère et que sa manifestation récente aura pour effet de stimuler le nationalisme américain. Comment en serait-il autrement quand il s'agit d'un peuple qui n'a jamais su assimiler aucun élément étranger, ni les Danois, ni les Polonais, ni les Tchèques, ni les Lorrains, et dont l'action historique semble avoir toujours été, sur toutes ses frontières, d'éveiller chez ses voisins le sentiment de l'individualisme et de transformer l'instinct vital obscur qui anime tous les peuples en un patriotisme conscient et irréductible ?

LÉON CAHEN

POÈMES[1]

I

LA MUSE GUERRIÈRE

O Muse, ange pensif en robe de déesse,
Toi qui portes le myrte et la rose en tes mains,
Toi qui tournes vers Dieu tous les espoirs humains ;

Compagne dont la voix encourage et caresse,
Fantôme lumineux dans la nuit d'ici-bas,
Aurore de l'Esprit que notre œil ne voit pas ;

Amie impérieuse à la fois et docile,
Dont le pas me précède et me suit tour à tour
Au paradis du songe, aux vergers de l'amour,

Parmi la solitude où le sage s'exile,
Vers les bois d'émeraude où chante le printemps,
Vers des mers sans émoi, sous des cieux éclatants ;

1. L'auteur de ces poèmes, M. Alfred Droin, fut grièvement blessé au mois d'août. Les journaux publièrent même la nouvelle de sa mort. Heureusement, cette nouvelle était fausse. Les vers qu'on va lire ont été écrits par le blessé durant sa convalescence.

Loin des hommes, démons que torture l'envie,
J'ai cherché pour tes yeux des sites enchantés,
Des fleurs où les parfums dormaient dans des clartés ;

Le tintement de l'or, les sanglots de la vie,
Le plaisir, vin grossier dans des verres épais,
N'ont pas troublé ton cœur ni profané ta paix.

J'ai baigné tes pieds nus dans des sources si claires
Que leur onde semblait être faite de jour,
Et reflétait ta forme avec son vrai contour ;

Dans l'éclat des matins, l'ombre des soirs stellaires,
Tu n'as vu que des lys aux jardins du Réel,
Nourris par les rayons d'un avril éternel :

Or les temps sont venus des farouches colères !
J'entends vers l'Est un bruit terrible et souverain !
Muse, jette ton luth ! Prends un clairon d'airain !

II

PAR DELA LA FRONTIÈRE

La clarté triomphale emplit le grand ciel bleu !
Mon régiment, avec ses éclaireurs en tête,
Empanaché de fleurs, dans des rumeurs de fête,
Marche aussi fièrement qu'au baptême du feu.

La route, ruban clair, se déroule au milieu
Des houblons, dont le vent fait osciller le faîte,
Et l'étape est légère et la joie est parfaite :
Le drapeau déployé montre à chacun son dieu.

Les arbres du chemin semblent porter des palmes,
Nos plus vieux médaillés s'efforcent d'être calmes :
C'est l'unanime élan vers de nouveaux combats.

O clairons, déchaînez une fanfare altière !
Nous avons, ce matin, dépassé la frontière,
Et le sol allemand tressaille sous nos pas.

III

AURORE DANS LA NUIT

Au couchant s'épaissit une tache de sang,
Le fantôme du jour agonise, trépasse,
Et, roulé par la nuit aux confins de l'espace,
S'engloutit à jamais dans du noir menaçant.

Une lune timide amincit son croissant,
Pâle comme un rayon qui glisse sur la glace,
Vaine lueur qui luit à regret, puis s'efface,
Laissant l'ombre plus morne et son flot plus pesant.

Tout à coup un fracas lumineux se déchaîne,
Des comètes d'acier tordent sans fin leur traîne,
Une aurore flamboie au ventre du shrapnell.

La nuit fuit, les obus incendiant ses voiles,
Et de grands jets de feu montent jusqu'aux étoiles,
Comme si des titans voulaient brûler le ciel.

IV

A COUPS DE CROSSE

Parmi les champs troués d'immenses entonnoirs
Où sont tombés, avant les prochaines revanches,
Sous les lourds havresacs ou les cuirasses blanches,
Nos héros, face au ciel, illuminés d'espoirs ;

Voici que vient rôder le plus triste des soirs :
Les armes, çà et là, font des clartés moins franches ;
Et des débris humains, accrochés à des branches,
Se voilent peu à peu de crèpes longs et noirs.

Les plaintes des mourants montent dans l'air plus sombre.
C'est l'heure ! Les Germains rampent par les sillons :
Ils s'approchent, pareils à des spectres, sans nombre.

Et la nuit s'établit, avare de rayons,
Tandis que ces guerriers, moins braves que féroces,
Achèvent les blessés, dans l'ombre, à coups de crosses !

V

LOIN DU FRONT

Sur la modeste place où déjà les platanes,
Au long du doux après-midi,
Détachent une à une, et lentes, diaphanes,
Leurs feuilles dans l'air attiédi ;

Auprès de la fontaine où crache une chimère,
Parmi le chant perpétuel
De l'eau qui joue avec ce jouet éphémère :
Le reflet dilué du ciel,

Se promènent, heureux, en blouse du dimanche,
Des vieillards avec des enfants :
La main calleuse tient la petite main blanche,
Sous les bons rayons réchauffants.

Des femmes, çà et là, sur le seuil de leur porte,
Un chat à leurs pieds sommeillant,
Tricotent sans parler, sans voir la feuille morte,
Qui vient dorer leur bonnet blanc.

Le facteur est passé. La cloche de l'église
Est muette dans le clocher ;
Le grand calme rural plane, s'immobilise,
Le soleil tarde à se coucher.

Et tout serait vraiment ici comme naguère,
Repos ou facile labeur ;
Et rien n'évoquerait ta face rude, ô Guerre,
Ta beauté sombre et ta fureur,

Si l'on ne pouvait voir, non loin du jeu de quilles
Aujourd'hui désert comme hier,
Un soldat amputé, penché sur deux béquilles,
Le front pâli, le regard fier.

VI

LES OBUS ALLEMANDS...

Les obus allemands ont labouré le ciel,
Massacré la forêt et déchiré la terre,
Et moi, je suis tombé dans ce val solitaire,
Blessé, sinon tué, par l'éclat d'un shrapnell.

Suis-je mort ou vivant? Le jour torrentiel
Fuit mes yeux ! Le canon soudain vient de se taire.
Je roule inconscient au fond d'un grand mystère :
Ne suis-je pas déjà délivré du réel?

Mais pourtant, peu à peu, je sens ma propre vie
Se rapprocher de moi, réanimer ma chair :
La clarté rentre dans ma prunelle éblouie.

Et tout à coup je vois, sous son casque de fer,
Mi-penché vers mon corps sanglant parmi les roches,
Un officier prussien qui retourne mes poches.

VII

LA CHAMBRE CLAIRE

O bien-être du corps ! Apaisement de l'âme !
O la première nuit, loin du canon brutal,
Dans la chambre aux murs clairs du petit hôpital !
Silences veloutés par la voix d'une femme...

La fièvre s'est calmée, à la fois glace et flamme,
Faiblement chatoyante, à travers le cristal,
La veilleuse attendrit son regard amical ;
Les draps mêlent un peu de lavande à leur trame.

Le pansement nouveau ne se dérange pas.
La langueur du sommeil visite la paupière,
Et l'oubli mollement vient baigner le front las.

Pas de rêve ! Pourtant, dans l'obscure lumière,
Vers minuit, l'on devine, ineffable douceur,
Le passage attentif d'un ange, — ou d'une sœur.

*
* *

O limpide réveil ! L'angélus du matin
Réjouit ma pensée et flatte mon oreille ;
Le chevet de mon lit lentement s'ensoleille,
Un reflet rose, au ciel, s'attarde, puis s'éteint.

Je me sens enivré d'un bonheur enfantin :
La neigeuse blancheur des rideaux m'émerveille ;
L'heure est comme enchantée, et ses ailes d'abeille
Font un bruit si léger qu'il me semble lointain.

Touché par un rayon dont l'or vivant l'émaille,
Un humble crucifix sourit sur la muraille,
Tandis que mon café brûlant parfume l'air.

Et je ne saurais plus que je sors de l'enfer,
Si mon bras, mutilé par l'atroce mitraille,
N'était, à demi-mort, plus pesant que du fer.

ALFRED DROIN

CAMPS DE PRISONNIERS FRANÇAIS

II

STUTTGART

Aux camps I et II de Stuttgart, l'initiative charitable des captifs n'a pas été moins heureuse et moins bienfaisante qu'au camp III de Munster. Cette fois, ce ne sont pas des sociétés mutuelles, mais de simples caisses de secours qui ont été organisées par les prisonniers pour venir en aide aux déshérités et assurer une répartition équitable des dons venus de France ou de Suisse. Les lettres qu'on va lire ont toutes été adressées aux œuvres d'assistance des prisonniers de guerre.

Au mois de décembre déjà, le camp I entre en relations avec le *Vêtement du Prisonnier de guerre* qui lui fait d'importants envois de lainages. Le 17 janvier, une lettre annonce à l'œuvre amie qu'une société de secours pour les « camarades orphelins ou nécessiteux » s'est formée au camp. Le 2 février, la « Caisse de secours » fonctionne d'une façon définitive. Ses statuts sont moins complexes que ceux de la Mutuelle de Munster, mais tout aussi bien adaptés aux circonstances. Les prisonniers se préoccupent d'une façon touchante des besoins de leurs compatriotes malheureux et se montrent pieusement attachés au souvenir des soldats morts parmi eux en exil :

Stuttgart, le 2 février.

Madame,

Je vous adresse sous ce pli quelques statuts de notre société de secours aux camarades nécessiteux.

Notre jeune œuvre, fondée depuis le 20 décembre, prospère de plus en plus, grâce à la générosité et au dévouement des

dames charitables suisses et françaises qui nous font parvenir de temps en temps quelques paquets.

Grâce à elles nous avons secouru *cent* de nos camarades les moins fortunés en distribuant depuis le 25 décembre 310 pièces d'habillement, et 30 marks en espèces, non compris quelques paquets individuels qui ont été remis aux sans famille. Notre nécessaire de linge est presque au complet ; ce qui nous manque le plus actuellement ce sont les tricots de laine : une cinquantaine...

Signé : T.

P.-S. — Pour la fête de la Toussaint, dans une même pensée avec nos camarades du dépôt n° 2, nous avons tous songé à nos frères morts à Stuttgart et qui n'ont personne pour leur élever une tombe. Dans cette idée et en leur souvenir, nous avons fait une quête qui a réuni 140 marks qui ont servi à élever un monument avec l'inscription : *Les Prisonniers français de Stuttgart à leurs frères morts pour la Patrie.*

Ainsi les familles de ces héros qui ne peuvent rien pour les leurs verront que nous avons fait notre devoir envers nos morts.

D'après les statuts, la « Caisse de secours » est gérée aussi bien par des soldats que par des sous-officiers.

Le comité est composé de 2 sous-officiers, 2 caporaux et 2 soldats par compagnie.

Les captifs ont tenu à ce que tous — gradés ou non — eussent voix au chapitre. Aussi la « Caisse de secours » fit-elle tous les jours des progrès, et bientôt, de l'aveu même de ses administrateurs, il n'y eut plus d'indigents au dépôt n° 1.

***

De même, les captifs du camp II, qui ne peuvent communiquer avec le camp I, se sont efforcés très tôt de subvenir aux besoins les plus urgents. Dès le mois de décembre, une association charitable s'est formée.

Stuttgart, le 7 décembre 1914, dépôt n° 2.

Madame,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 30 novembre dernier nous annonçant l'envoi d'une somme

de six cents francs qui est actuellement en notre possession...

Avec l'argent que vous avez bien voulu nous envoyer nous avons décidé, pour parer au plus pressé, de faire des achats de chemises, tricots, chaussettes, etc. Dès que ces marchandises nous seront livrées, nous vous en enverrons le détail et vous donnerons communication, si vous le désirez, des factures régulièrement acquittées.

Nous nous arrangerons pour faire les distributions avec équité et nous espérons que nous éviterons de faire à nouveau appel à vous, après tout ce que vous faites pour nous.

Quelques-uns de vos petits colis sont arrivés. Ils sont parfaits et les bénéficiaires sont tout heureux de les recevoir. Nous croyons que, sans trop de difficultés, nous pourrons faire rentrer à la masse les effets qui, après l'arrivée de vos colis, seraient en supplément entre les mains de quelques hommes...

M. V., *Sergent.*

Trois mois ne s'étaient pas écoulés, lorsque parvint la lettre suivante, contenant un aperçu des résultats acquis par le comité de secours.

21 février 1915.

... Voici quelques renseignements sur le fonctionnement du petit comité de secours mutuel fondé ici sous le nom de « Caisse de secours ».

Beaucoup de prisonniers de notre dépôt, surtout ceux originaires des départements envahis, étaient au début de novembre complètement dépourvus de ressources et n'avaient pas d'argent pour acheter l'indispensable. Sur l'initiative de quelques sous-officiers prisonniers, il a été décidé que des efforts allaient être tentés pour distribuer du linge et du pain à ceux qui n'en pouvaient acheter. Après appel à la camaraderie de tous, nous avons réuni par collectes et dons individuels une certaine somme et du linge. A ce moment, c'était la mi-novembre, nous avons appris que madame S., de Genève, avait fondé l'œuvre *Le Paquet du Prisonnier de guerre*, et cherchait à connaître des noms de prisonniers nécessiteux de notre dépôt pour leur venir en aide. Nous lui avons révélé l'existence de notre « Caisse de secours » et signalé les divers

inconvénients sérieux des envois individuels. Nous lui offrions de distribuer les objets nous-mêmes ou de lui fournir la liste des plus nécessiteux si, malgré notre avis, elle se rattachait au système d'envoi personnel. Très généreusement elle a fait don à notre Caisse d'une somme importante et nous a demandé 100 noms de déshérités à qui elle a fait parvenir des colis. Le commandant du dépôt nous a donné son appui moral et nous a facilité l'achat de linge et de savon,

Diverses autres personnes, parents ou amis de prisonniers, nous sont venues en aide et, à la fin de janvier, nous avions distribué :

278 chemises, 396 caleçons, 292 gilets, chandails, ou tricots divers, 302 paires de chaussettes, 324 mouchoirs, plus une grande quantité de cache-nez, passe-montagnes, plastrons, mitaines, gants, ceintures, etc., et il nous reste encore une certaine quantité de linge à distribuer à ceux qui sortent continuellement de l'hôpital pour entrer au dépôt...

Les recettes s'élèvent à 2 006 marks, dont 1 272 marks exclusivement versés par les prisonniers du dépôt, le reste provenant de dons divers.

Les dépenses nous montrent que ce sont les prisonniers eux-mêmes qui subviennent pour la plus grande partie aux besoins de leurs frères pauvres, et que le manque de nourriture se fait cruellement sentir au camp.

Sur 1 682 marks de dépenses, les achats de pain (1 546 pains répartis en distributions hebdomadaires aux prisonniers sans argent) absorbent 828 marks; ceux de linge, 630 marks; 100 marks sont dépensés en savon; 64 en achats pharmaceutiques.

Une soixantaine de marks sont consacrés, le jour de Noël, à acheter tabac et fromage aux camarades sans argent.

Actuellement, la vente du pain étant supprimée par l'administration, le solde en caisse sera employé à acheter le savon (que nous avons d'ailleurs les plus grandes difficultés à nous faire livrer) et le linge qui nous seront utiles par la suite.

En février, le dépôt a reçu environ 5 000 vêtements de corps, envoi de la Croix-Rouge française [1], par l'intermédiaire

1. Œuvre du *Vêtement du prisonnier de guerre*, rattachée à la Croix-Rouge Française.

de l'ambassade d'Espagne et qui ont été distribués de la façon la plus équitable possible entre les prisonniers les moins favorisés.

Dès maintenant nous pouvons dire qu'au dépôt de Stuttgart, il n'y a plus, tout au moins en ce qui concerne les vêtements de corps, de prisonniers nécessiteux et cela nous amène à vous mettre incidemment en garde contre les sollicitations individuelles qui pourraient vous parvenir et qui ne seraient que des tentatives d'abus de votre générosité.

Signé : M. K., *Sergent.*

III

ZOSSEN

« A Zossen, près de Berlin, je ne suis resté que quelques jours de la fin de septembre au 7 octobre, me disait Cl. F., rapatrié civil revenu à Paris après plus de quatre mois de captivité; mais malgré la courte durée de mon séjour au camp, j'ai pu jouir du réconfort offert par une vie sociale assez développée. Le soir, après la maigre pitance d'une soupe à l'avoine, nous nous réunissions dans les baraques pour causer et nous raconter nos aventures, comme aux temps anciens les hôtes d'un même château pour tuer les longues veillées d'hiver. Nous chantions ainsi toutes sortes d'airs et quelquefois même les hymnes nationaux. *La Marseillaise* et *la Brabançonne* retentissaient pendant que nos gardiens fumaient leur pipe et s'enivraient de bière dans les bureaux. Les Russes étaient internés non loin de nous et, en fait de musique, ils étaient nos maîtres. Leurs concerts étaient admirables. Leurs mélodies rêveuses, toujours en ton mineur, et la plainte de leurs chants liturgiques montaient dans la nuit silencieuse et nous semblaient les voix profondes de notre souffrance... »

Mais le charme de ces réunions entre habitants d'une même baraque fut vite épuisé. Le manque de relations avec l'extérieur, la présence d'un grand nombre d'illettrés empêchaient les discussions intéres-

santes. Il fallait trouver un autre moyen, plus efficace, de soutenir le moral des exilés. L'originalité des prisonniers de Zossen fut de publier un journal qui devait être l'organe de leurs souhaits patriotiques, l'intermédiaire de leurs revendications, en même temps qu'une chronique de la vie locale. Malheureusement, cette publication fut interdite presque aussitôt par les autorités allemandes soucieuses d'empêcher les relations entre captifs.

Pourtant, le premier numéro de ce journal de prisonniers, daté du 18 octobre, a pu parvenir en France [1]. Un titre héroï-comique s'étale en caractères somptueux en haut de la première page :

LE HÉRAUT

ÉCHOS DU CAMP DE ZOSSEN

Seul journal relié au monde entier par télépathie sans fil

Dans le coin à gauche, un noble chevalier, le panache au casque, le buste couvert de la cuirasse et de la cotte de mailles, l'écu gravé d'une devise — Honneur et Patrie — claironne aux quatre vents l'invincible vaillance des prisonniers français et la grandeur de la cause pour laquelle ils se sont battus.

Puis, avec un curieux mélange de citations érudites et de phrases lues, avant la guerre, dans les journaux parisiens, la rédaction fait part à ses lecteurs du programme qu'elle s'est imposé :

Le Héraut. — « L'influence sociale la plus considérable qu'en-« registre l'histoire est celle exercée dans le monde par saint « François d'Assise, « Le Héraut du Grand Roi », l'ami de la « gaie Science, l'apôtre de la Paix par la Fraternité. » Cette définition du Héraut donnée par Renan s'applique parfaitement au but visé par les fondateurs de cet organe, en faire l'ami de la gaie Science, l'apôtre de la Paix par la Fraternité; voici la raison pour laquelle nous avons choisi ce titre du *Héraut*.

Notre programme. — Notre but surtout : Unir dans une étroite fraternité, dans une égale communion de sentiments et de goûts tous les camarades du camp qui, les premiers, nous ont suggéré la pensée de tenter la publication de cette feuille hebdomadaire. Nous faisons donc un essai sans prétention.

Il ne peut manquer d'être bon pour tous si dans la foule

1. Il m'a été communiqué par l'Œuvre du *Paquet du prisonnier de guerre*, 16, rue Spontini, à Paris.

des collaborateurs possibles, chacun donne son concours et appuie notre effort. Nous ne doutons pas que tous, parmi nous, puissent devenir utiles à l'élaboration de cette feuille, les plus modestes par l'attention et par le soin dont ils feront preuve comme lecteurs et propagateurs ; les mieux doués par la verve de leur talent et la fantaisie de leurs conceptions.

Le but essentiel du *Hérant* est de propager sous une forme gaie, vivante, et de faire comprendre l'esprit de Fraternité. Parmi les prisonniers, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, les bonnes volontés s'exerceront pour adoucir le sort des faibles, des malades, de ceux qui, atteints dans leur santé morale et physique, exigeront davantage nos soins attentifs. Tous d'ailleurs, nous pouvons le craindre en la saison rigoureuse qui vient, nous restons exposés aux dures atteintes du climat; soyons donc actifs à réaliser la devise de la Fraternité : « *Tous pour un, Un pour tous.* »

Les anciens ont précisé cet axiome : influer par le rire sur les relations sociales. Nos pensées restent graves ; sans l'oublier jamais, qu'il nous soit permis de chasser le cafard, suivant l'expression imagée des coloniaux, surmontant le regret de la Patrie éloignée par une réaction de gaîté saine et de bon aloi, légitime et nécessaire.

Après les informations diverses, après les communiqués des décisions réglementaires les plus importantes de la Kommandantur, nous renseignerons de notre mieux nos lecteurs sur tout ce qui pourra les intéresser dans le camp. Nous laisserons une large place à la partie satirique et humoristique.

Dès maintenant, nous mettons la dernière main à l'organisation de nos concours qui seront dotés de nombreux prix offerts par le commerce zossenois et de généreux anonymes. D'autre part, les commissaires de nos différentes commissions s'occupent activement des futures fêtes sportives, musicales, théâtrales et autres qui vont avoir lieu.

A tous de réaliser avec nous leurs désirs et leurs aspirations les plus variées.

Donc, ami lecteur, à l'aide ! Faisons preuve d'une activité momentanée en formant le vœu bien rare pour un organe qui se fonde de n'avoir qu'une courte vie.

La Direction.

Pour maintenir en bon état le moral des captifs, le rire est le meilleur tonique : de là, quelques entrefilets comme celui-ci :

« Un parti de soldats français serait tout près de Berlin ; l'on cite même Zossen comme point de concentration. »

Ou cet autre :

« *Une curieuse illusion d'optique.* — L'on nous signale l'attitude des habitants de Zossen qui, humiliés d'être vus encagés par nos compatriotes, auraient signé une pétition demandant la destruction de ces grillages. A l'heure où nous mettons sous presse les pourparlers pour l'abolition de ces obstacles suivent leur cours. »

Des illustrations évoquent la vie pénible et pittoresque du camp. Au milieu d'une page, un dessin représente les Alliés assis en rond, qu'un couple allemand observe derrière la grille.

Les captifs de Zossen habitaient, au 18 octobre, des tranchées mal protégées des rigueurs de la température. De nombreuses allusions aux « terriers », aux « souterrains », aux « maisons enfouies » laissent deviner combien les installations sont précaires [1].

La population de la « Cité des Captifs » s'étant accrue dans des proportions très notables, on a vu et on voit encore des quartiers surgir « avec une rapidité à faire honte à la plus américaine des villes ».

Les bâtiments indispensables à la vie publique n'existent pas. La *Bourse des échanges* où le tabac, le savon, le chocolat, le papier à lettres se trafiquent du matin au soir, se tient à ciel ouvert dans la rue Vide-Gousset. La salle de rédaction du journal s'appuie contre le mur de la cantine. Auguste, le coiffeur, a sa boutique en plein vent, « et seule une couverture protège les clients contre l'aigre bise qui disperse aux quatre coins du camp les toisons multicolores ».

Des groupes animés déambulent d'un abri à l'autre ; des flâneurs traînent leur ennui ; des hommes de corvée poussent des brouettes ou gâchent du plâtre, et tous sont méconnaissables dans leurs costumes fantaisistes où restent des vestiges d'uniformes : pantalons rouges décolorés, capotes rongées par les intempéries, houppelandes grises fournies par l'intendance allemande, bottes éculées. On reconnaît une veste d'artilleur sur le dos d'un dragon, un dolman de cuirassier sur un Anglais jadis entièrement khaki, et les casquettes russes qui trouvent toujours des amateurs se promènent sur toutes les têtes. La soupe, si mauvaise qu'elle soit, est attendue avec impatience. On la dévore, et on reste sur sa faim jusqu'au prochain repas. Le soir on

1 Depuis le mois de janvier, des baraquements en bois, très convenables, ont remplacé les tranchées du début.

rentre dans son terrier et, indéfiniment, on muse dans l'obscurité, l'on rêve du pays, de la paix après la victoire, car la guerre n'a pas détruit les convictions de ceux qui, avant d'être les soldats de la justice et du droit, étaient des ouvriers socialistes épris d'un idéal de fraternité universelle.

Ces impressions des captifs, le chansonnier du journal, E. M., les a mises en couplets, intitulés *Notre Eden*.

Tour à tour, il raille la table qui sert de lit, le poteau de punition ou le cabanon où l'on conduit le premier d'entre eux « qui ronchonne », les privations qui anémient. La chanson se termine par ces vers, bien peu classiques, mais émouvants :

... Et maintenant je vais terminer
Car je suis bien sûr d'être approuvé
Par vous tous mes frères en misère,
De ce que chaque jour vous voyez
Des convois de blessés arrivant.
Conduits à l'hôpital rapidement
Ils défilent devant nous.
Allons, tous, découvrez-vous,
Car ils ont été blessés pour nous
. . . . . .
Quand nous retournerons en France
Nous penserons à leurs souffrances.
A nos enfants nous pourrons raconter
Les longues misères que nous avons endurées.
Tous luttèrent avec vaillance
Ayant au cœur l'espérance
Qu'un élan de fraternité
Détruira la Paix Armée.

En dépit du poteau, du cabanon et des sommiers de sable mouvant, les prisonniers arrivent à s'entendre avec leurs gardiens. Malgré eux, les Allemands sont séduits par la sociabilité du Français et frayent volontiers avec lui, quitte à payer le droit de jouir de sa compagnie.

Enfin, *le Héraut* veut être le bon conseiller des prisonniers. Il donne des renseignements pratiques sur l'hygiène, la correspondance, la discipline du camp. Il institue des concours amusants dotés de nombreux prix en nature, destinés à améliorer l'aspect extérieur et intérieur des abris.

La moitié de la quatrième page est réservée à la publicité. Les commerçants ne résistent pas à l'envie de faire connaître les marchandises qu'ils vendaient avant la guerre. A leurs compagnons affamés et

transis, ils proposent ironiquement leurs vins fins, leurs jambons excellents, leurs fourrures.

C'est ainsi que le petit journal de Zossen entretenait dans le cœur des prisonniers la force morale et l'espérance.

IV

GÖTTINGEN

Le camp du Göttingen nous réserve une surprise. Un journal s'y publie, de même qu'au camp de Zossen, mais si différent d'aspect et de ton qu'aucune comparaison n'est possible entre les deux feuilles. Autant les chevaleresques croquis du *Héraut* et ses articles calligraphiés par un scribe patient nous touchaient comme l'expression directe de la gaîté et de la franche ardeur de notre race, autant les quatre pages du *Camp de Göttingen*, éditées en français par un imprimeur allemand, laissent au premier abord une impression de gêne. Les prisonniers seraient-ils les dupes de leurs gardiens?

Le Camp de Göttingen est une publication hebdomadaire dont le premier numéro a paru le 14 février 1915. Elle résulte d'une collaboration reconnue par la Kommandantur, entre les prisonniers et les professeurs de l'université de Göttingen. Les deux « secrétaires de rédaction », le prisonnier L. Paillet et le professeur Karl Stange, servent chacun de porte-parole à des causes naturellement antagonistes. Les Français ont avant tout à cœur le désir d'améliorer le sort de leurs compagnons ; ils essaient de développer la vie sociale du camp, de fonder des cours, d'organiser une bibliothèque avec l'assentiment des autorités. Le journal, pour eux, est l'organe des intérêts sociaux des captifs. Les Allemands se prêtent à ces tentatives, les secondent même, mais se livrent à une propagande germanophile, contre laquelle les Français, isolés du monde, ne peuvent réagir. Et, pour peu que les Allemands mettent à leurs appréciations stratégiques quelque adresse, ils peuvent espérer convaincre des prisonniers qui depuis des mois sont privés de communiqués venus de leur pays et sont abreuvés de nouvelles telles que l'assassinat de M. Poincaré, la prise de Calais ou le sac de Paris.

Le professeur Karl Stange, « homme d'une grande délicatesse et d'un admirable dévouement », nous dit L. Paillet, comprit combien l'idée de créer aux captifs des occupations sociales, pouvait séduire un Français intelligent et charitable. Il lui donna le moyen de la réaliser, en négociant avec la Kommandantur la fondation d'un journal de langue française destiné à devenir un foyer de vie intellec-

tuelle et morale. Pourtant, ni le professeur Karl Stange, ni la Kommandantur ne pouvaient perdre de vue les intérêts de la plus grande Allemagne. Oui, on permettrait aux Français de se réunir et de s'entr'aider; puis, on profiterait de la confiance qu'on aurait su leur inspirer pour entreprendre une propagande habile, insinuante plutôt que tapageuse, raisonnée plutôt qu'affirmative, amicale, presque apitoyée. La valeur morale du journal de Göttingen eût été incontestable, si les rédacteurs allemands avaient eu la force de ne jamais parler politique, ou tout au moins, s'ils s'étaient fait un point d'honneur de dire toujours la plus scrupuleuse vérité. Or, s'ils promettent de la dire, en fait ils dénaturent les événements en usant de la réticence et de la restriction mentale. Leur collaboration devient une traîtrise.

Voici d'ailleurs, intégralement reproduit, le programme du *Camp de Göttingen*, paru, sans signature, en tête du premier numéro :

Ce que nous voulons. — Ce journal est destiné aux prisonniers de guerre de Göttingen.

Il sera édité une fois par semaine afin de tenir les prisonniers au courant des nouvelles les plus importantes de la guerre.

En toute impartialité, nous publierons les événements politiques et militaires qui se seront succédé dans la semaine.

Les communiqués officiels des états-majors allemand et français auront également leur place dans cet organe. Ils y figureront aussi souvent qu'il nous sera possible de le faire.

Nous glanerons dans le champ très vaste des journaux étrangers les nouvelles qui paraîtront les plus susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Notre but, en un mot, est de renseigner et non d'imposer une manière de voir quelle qu'elle soit ; d'informer et non d'influencer les prisonniers par des considérations contraires à leurs sentiments.

Nous ne voilerons ici ni ne déformerons la vérité. Nous nous souviendrons toujours que ce n'est pas ici la tribune pour discuter des droits et des espérances des nations, dont les grands intérêts sont actuellement en jeu.

Une seule chose est vraiment digne d'intérêt pour tous et nous aimons à penser que personne ne nous contredira sur ce point. Il ne faut pas que les malheureux soldats qui ont perdu la liberté en combattant pour leur patrie, oublient celle-ci et se désintéressent de son sort.

Notre dessein est encore de publier quelques notes rapides et documentaires sur l'histoire, les coutumes et les institutions de l'Allemagne.

Personne ne sait combien de temps la guerre durera. Voilà plus de six mois qu'elle a été déchaînée, et il ne serait pas impossible, hélas ! qu'elle sévît encore durant six autres mois. Vivant un si long temps dans un pays étranger, il nous a paru inadmissible que vous ne vouliez pas le connaître. Non seulement vous trouverez une satisfaction personnelle à lire nos études que nous nous efforcerons de rendre intéressantes, mais vous vous réjouirez à la pensée d'être à même, sitôt votre libération, de répondre à la plupart des questions qui vous seront posées sur le pays dans lequel vous aurez séjourné.

L'Allemagne ne doit pas vous être inconnue. C'est un vaste et remarquable pays qui soutient la guerre contre les trois ou quatre nations les plus puissantes aidées de quelques autres nations plus petites. On sait aussi que c'est en Allemagne que les sciences sont les plus florissantes, que son industrie et son commerce ont acquis une renommée mondiale. Cette guerre même, que je puis qualifier de titanesque, ne révèle-t-elle pas les richesses et les forces de ce pays qui paraissent inépuisables? L'étude de l'Allemagne vaut donc la peine d'être entreprise.

Enfin, dans le camp il y a assez de choses intéressantes pour tous. Tous les avis, les communications d'ordre général trouveraient ici leur place. La collaboration de nos lecteurs serait fort bien accueillie. Le domaine de la poésie, de la littérature, de la philosophie, des arts est suffisamment vaste pour tenter la plume des prisonniers qui se sentent une âme de poète, de littérateur, de philosophe, d'artiste.

Nous avons chargé le prisonnier Léon Paillet du soin de nous remettre la copie chaque semaine.

Ce sont donc les Allemands qui tiendront les Français au courant de la guerre. Et comment? En publiant les communiqués des états-majors français et allemands « *chaque fois qu'il sera possible* ». Traduisons : chaque fois que les deux communiqués seront analogues, ou que celui de l'état-major allemand annoncera un succès, il sera *possible* de les publier. Ce fait ne se produira d'ailleurs qu'une fois, pour les communiqués français et allemands du 13 février, et pour un

communiqué russe non daté (12 février?) laissant entrevoir que les troupes du tzar évacuent la région des lacs de Mazurie et battent en retraite vers la frontière. Sitôt qu'un communiqué français comblera les lacunes voulues d'un communiqué allemand, ou parlera de victoire, il deviendra *impossible* de le publier, et il faudra se contenter de commentaires sur la situation approximative des armées.

Mais la rédaction française du journal croit à la sincérité de la rédaction allemande. Léon Paillet écrit avec enthousiasme, dans le même numéro :

« ... Notre petit journal sera intéressant. Il sera rédigé dans un esprit de grande impartialité. Il ne voilera ni ne déformera la vérité. Il ne voudra pas influencer les sentiments de ses lecteurs. Bravo !

« Des pensées de reconnaissance ! Monsieur le colonel du camp voudra bien me permettre au nom de mes compagnons d'infortune de lui adresser l'expression de ma respectueuse gratitude. Publier un journal dans le camp, qui soit nôtre, c'est bien à quoi nous n'aurions jamais osé croire...

« Va de baraque en baraque, petit messager de joie, va relever les courages abattus, accomplis ta mission d'information loyale...

« Va enseigner à nos camarades prisonniers que les sentiments exaltés sont de peu de secours dans l'habitude de notre vie et que c'est le propre d'un vaillant homme de faire sans enthousiasme, mais avec résignation, des actions ordinaires et difficiles. »

Les Allemands se hâtent de publier des articles sur la situation actuelle de la guerre, où ils prétendent que leur front pousse une pointe jusqu'à Compiègne, et passant au-dessous de Reims, continue sur Sainte-Menehould et Nancy. Plus loin, ils commentent longuement la force et la ruse de leur flotte, et l'héroïsme de l'équipage de l'*Emden*. Ils citent même pour convaincre l'Angleterre de perfidie un ordre secret de la marine britannique qui aurait été pris au *Central News*, sans penser qu'il est bien invraisemblable qu'une agence ait été chargée de divulguer un secret militaire.

Aussi le prisonnier A. D., après avoir lu le premier numéro du *Camp de Göttingen*, envoie une protestation véhémente aux rédacteurs. La réponse de Léon Paillet vaut la peine d'être citée :

Réponse à une lettre. — ... Vous m'attribuez la paternité de choses que je n'ai pas écrites. Voulez-vous, mon cher cama-

rade, retenir une fois pour toutes, que je prends toujours, par ma signature ou mes initiales de guerre, la responsabilité de ce que j'écris. Tout ce qui n'est pas signé, dans ce journal, ne peut donc pas m'être attribué. Prenez la peine de vous rendre compte, je vous prie, que la phrase incriminée appartient à l'article *Ce que nous voulons*, rédigé par une personnalité allemande.....

Enfin, vous me priez d'obtenir des autorités compétentes qu'on réduise cette partie des opérations militaires qui ne vous intéresse pas.

Mais, je vous demande en toute sincérité, ne fallait-il pas pour l'intelligence des communiqués officiels français et allemands qui vont être publiés par la suite, ne fallait-il pas, dis-je, qu'on nous donne, dès le premier numéro, un aperçu général de la situation actuelle?

J'ai lu quelque part cette pensée : « Il faut savoir fleurir là où Dieu nous a semés. » Pour moi, fleurir c'est me rendre utile. Le journal n'est pas un but, mais un moyen. Libre, la Croix-Rouge me fut un excellent moyen de me rendre utile à mes camarades blessés; captif, le journal me sera, je l'espère, un excellent moyen de me rendre utile à mes camarades prisonniers. Sans doute, on n'est pas toujours sûr d'être compris, mais du moins — cela seul importe — on a la satisfaction du devoir accompli.

La lettre de L. Paillet n'empêcha pas les collaborateurs allemands du *Camp de Göttingen* de continuer leur campagne. Le 21 mars, ils réfutent un article sur le traitement des prisonniers, paru dans *le Matin* du 5 mars 1915. Ils annoncent que le croiseur auxiliaire allemand *Eitel-Friedrich* a fait couler une *foule* de navires dans les eaux américaines, et que les Français « malgré des prodiges de valeur » n'ont pas réussi leurs attaques en Champagne. Toujours dans ce même numéro, pour édifier les captifs sur la vie dans les universités allemandes, ils font paraître une étude en un incroyable jargon :

Étudiants allemands. — La vie dans une université allemande est riche en poésie... Des corporations estudiantines y atteignent une grande signification. Ce ne sont pas seulement des sociétés qui rapprochent les affiliés pour le temps de leurs études. Elles lient plutôt leurs membres pour toute la vie. Celui qui entre dans une corporation estudiantine lui

appartient pour toujours... Par l'adoption, est fondé en quelque sorte un rapport d'apparentés, qui, tout comme les autres relations, compte pour le reste de la vie et assure une confiance mutuelle et des secours réciproques. ... Et quand le copain quitte l'université il obtient le nom de « vieux monsieur » ou de « philister », « bourgeois ». On désigne sous le nom de « philister » ceux aussi qui ne sont pas étudiants. Dans le sens figuré ce mot a la signification suivante : il exprime l'ignorance de la particularité de la vie estudiantine. Un « philistreux » est un homme qui n'a aucun sentiment pour la gaîté et la liberté de la vie universitaire et que nous désignons sous le nom dédaigneux de « bourgeois ».

Les prisonniers n'ont pas été atteints par de tels articles, et, grâce à l'énergie de Léon Paillet, ils se sont groupés et ont essayé de développer la vie sociale du camp. Ils ont fondé une caisse de bienfaisance et une caisse de prêts. Ils ont organisé un cours d'histoire et des réunions espérantistes ; ils ont ouvert une bibliothèque. Des délégués suisses et américains de la *Ligue internationale des corporations chrétiennes pour jeunes gens*, ainsi que le directeur d'une maison de missions berlinoise se sont intéressés à eux et ont promis de leur faire construire quelques salles de réunions. Les mêmes initiatives seront sans doute prises dans les camps de tous les pays belligérants. De plus, *le Camp de Göttingen* verra probablement croître son champ d'action, et pourra être lu dans d'autres camps d'internement.

Mais le côté vraiment français du *Camp de Göttingen* est tout entier dans la partie littéraire du journal. Ardente et triste, la voix des captifs se fait entendre :

Par train spécial formé à Cambrai, j'ai quitté mon pays, la France, le dimanche 11 octobre 1914, à trois heures et demie de l'après-midi.

Le soleil d'automne, radieux comme un soleil de mai, semblait mettre une suprême beauté aux dernières choses tant aimées qui allaient mourir pour moi.

Dans un bruit de chaînes qui se tendent, le train s'ébranla. Des sanglots partirent près de moi. Comme un enfant, je me mis aussi à pleurer, silencieusement...

Oh ! le défilé rythmique des poteaux télégraphiques qui s'abattaient devant la porte ouverte du wagon avec des gestes brusques et tragiques. Et le panache de la fumée qui s'obstinait au regard comme la traîne de l'adieu !

Ou bien le long ruban de la route qui a l'air de se dérouler dans l'âme et dont on voudrait ramener à soi les plis, les plis impassibles et implacables dans leur fuite !...

Un des héros de la défense de Liège, brigadier d'artillerie, évoque les heures d'*Anxieuse attente*, passées à guetter l'attaque allemande :

Dans la direction de la rive envahie
Meurt le dernier écho de l'attaque finie.
Chaque fusil se tait, muet est le canon.
Parmi le soir naissant, une langue de flamme
Monte d'un incendie et un soupir, d'une âme.
Un silence de mort descend sur l'horizon...

Les ombres de la nuit forment la nécropole
Des héros entassés ainsi qu'au pont d'Arcole.
La coupole du phare a surgi du massif.
Son faisceau lumineux projette sa lumière
De l'épaisseur des blés au fond de la carrière
S'en va, revient, repart d'un mouvement passif...

L'œil mobile, inquiet, interroge la plaine,
Le projecteur s'arrête, un mot du capitaine :
« Des endroits dangereux qu'il faut bien surveiller,
« Ce chemin en remblais, ce petit cimetière,
« Ce passage à niveau, cette large clairière,
« Autant de points certains qu'il vous faudra fouiller. »

L'observation reprend dans une nuit plus sombre.
Les coupoles du fort se détachent dans l'ombre
Percée sans cesse d'un cône éblouissant.
Que devient l'ennemi? Reverrons-nous l'aurore?
Que nous cache la nuit? D'autres questions encore
Occupent notre esprit. Quel moment angoissant !...

Quels doutes oppressants et quelle ombre maudite !
L'officier immobile en silence médite.
La lorgnette à la main il reste soucieux,
De l'intérieur du fort monte une rumeur sourde.
Le parfum du genêt rend l'atmosphère lourde.
Le lointain se remplit de bruits mystérieux.

Un pressentiment vague opprime les poitrines.
Un sourd halètement de la salle aux machines
Est lancé vers le ciel, implorant son secours.
L'esprit est enfiévré, le cœur est plein d'alarme.
Et la paupière sèche, en repoussant la larme,
Se tourne vers l'Orient pour demander le jour.

L'horizon se blanchit. Notre désir s'exauce.
Car dans le firmament, un clair soleil se hausse.
Dans les yeux des soldats, une pensée a lui :
Dans le jour, que d'espoirs ! Aussi que d'assurance
Nous avons, avec l'aube, enfin la délivrance
De ce long cauchemar qu'est cette longue nuit.

J. P. C., *brigadier d'artillerie.*

Et voici un récit de combat — *Souvenirs glorieux* — oraison funèbre d'un soldat français mort en captivité.

La mort de notre camarade Paleur, décédé le 1er mars à l'hôpital de Göttingen, évoque en notre esprit les circonstances suivantes, dans lesquelles, avec d'autres camarades du camp, il fut fait prisonnier. L'aube naissante sur un paysage des rives de la Somme, un silence de mort planant, une poignée d'hommes tapis, prêts à bondir dans un fossé avancé, qu'ils ont atteint en rampant ; tout à coup, le signal convenu : la voix du « brutal », et voilà ces hommes qui foncent en avant sous les obus, à travers les balles, dans un enfer de sifflements, d'explosions et de fumée, qui traversent les tranchées ennemies, renversent les barricades du village défendu par ces tranchées, et se rendent maîtres de ce village de vive lutte et maison par maison ; la vaillante petite troupe ne reprenant haleine, après son succès, que pour s'apercevoir que la violence de son élan, peut-être, l'a détachée du reste de la colonne, et que les tranchées ennemies, surprises d'abord se sont refermées derrière elle. Isolée dès lors, avec les prisonniers qu'elle vient de faire ; la résistance organisée avec un entrain admirable et un courage que rien ne peut abattre, les uns couvrant les rues de barricades, les autres exécutant des toits des maisons un feu plongeant dans les tranchées qui ne laisse aucun répit à l'ennemi. Une longue journée qui se passe ainsi à tirail-

ler, dans l'attente fiévreuse d'une attaque, l'ennemi resserrant constamment son cercle, tandis que le clairon fait s'envoler jusqu'aux lignes amies le refrain du cor et que le drapeau tricolore est agité aux vues d'un aéroplane français pour faire comprendre que le village est conquis, qu'on y tient ferme et qu'on espère y être rejoints.

La nuit tombant sereine et paisible après douze heures de lutte ; six hommes qui s'offrent spontanément pour traverser les lignes ennemies et faire connaître, en détails, une situation qui devient plus critique de minute en minute. Un clair de lune magnifique, trop magnifique... qui à vingt mètres des tranchées ennemies, démasque l'entreprise et la fait échouer sous une grêle de balles. Le village attaqué de toutes parts, les cris d'un assaillant, bien supérieur en nombre, retentissant de tous côtés, à travers les détonations des fusils et les râles des mourants, barricade par barricade, pendant plus de quatre heures, jusqu'à la dernière maison, tout cela dans un décor fantastique où les hommes se meuvent et tombent, silhouettes tragiques se découpant crûment sur le chemin baigné de lune.

Puis la position devenue intenable, une trentaine d'hommes, tout ce qui n'a pas encore été pris ou mis hors de combat, chargeant deux fois à la baïonnette les tranchées ennemies pour se frayer le chemin du retour : tentatives désespérées, accueillies par de terribles feux de salves qui arrêtent tout... L'ennemi, en masse, à trente mètres de part et d'autre, toute résistance devenue vaine et impossible ; le capitaine, les larmes aux yeux, faisant mettre bas les armes. Et l'on est fait prisonniers, hâves d'avoir le ventre vide depuis vingt-quatre heures, noirs de poudre et de terre, le cœur plein d'amertume et de rage impuissante ; finie, la lutte inégale et glorieuse où l'on a tout perdu fors l'honneur !...

En définitive, *le Camp de Göttingen* a-t-il atteint son double but ?

Une chose est certaine : les Allemands ne convertirent pas les Français. Ceux-ci affichèrent un patriotisme irréductible ; ne pouvant engager de polémiques, ils se spécialisèrent, en quelque sorte, dans les souvenirs personnels, les impressions vécues, donnèrent libre cours à leur lyrisme. Inébranlables, comme leurs compagnons d'infortune de Zossen, et solidaires, comme eux, des troupes restées au front, ils attendent le moment de leur délivrance, qui sera, ils en sont sûrs, celui de la victoire.

V

FRIEDRICHSFELD, ALTEN-GRABOW, AMBERG ET AUTRES CAMPS

Il est réellement merveilleux de voir éclore sur tous les points du territoire allemand où vivent des Français, les mêmes œuvres sociales. Spontanément, les Français en captivité pensent et agissent de même.

Le camp de Friedrichsfeld[1] est une véritable ville, vivante et pittoresque, dont les citoyens sont unis par des liens artistiques, intellectuels et charitables. Plusieurs mutuelles y existent dont quelques-unes assez riches et très influentes. La *Société de Valenciennes*, la *Société de Fourmies*, la *Roubaisienne*, la *Saint-Amandinoise*, la *Parisienne*, la *Lilloise* groupent autour d'elles les habitants d'une même ville de France, et allouent aux malheureux, après enquête, une somme renouvelable toutes les semaines, pouvant varier de 0 fr. 25 à 1 fr. 25, rarement 2 francs. Pour alimenter leur caisse, elles organisent des concerts payants avec le concours des artistes du camp. De plus, *un Comité d'initiative et de bienfaisance* distribue aux prisonniers les paquets venus des œuvres d'assistance suisses ou françaises.

Une grande exposition eut lieu à l'occasion des fêtes de Noël, au profit de tous les nécessiteux. Elle rapporta 4 500 francs environ. Les menus jouets, les babioles dus à d'ingénieux captifs furent vendus extrêmement cher, surtout aux officiers et aux soldats allemands, amateurs de souvenirs aussi originaux. Des sculptures sur bois, des statuettes d'argile, des aéroplanes en carton et en fil de fer, des caricatures — la tête de Guillaume sur une pipe — obtinrent parmi eux le plus vif succès. Les Allemands étaient stupéfaits de la fertilité d'esprit des inventeurs en des circonstances si spéciales, et enchantés des articles de Paris — made in Germany, il est vrai. — Le succès remporté par leur industrie, incita les captifs à s'occuper. Tous les corps de métier rivalisèrent d'adresse. A force de patience et de technique, des tisserands parvinrent à monter un métier et à fabriquer des rubans en plusieurs couleurs. Ils tiraient des fils blancs de leurs mouchoirs, des fils bleus et rouges des rayures de leurs chemises et tissaient des écharpes tricolores — emblèmes patriotiques destinés à orner le cercueil des prisonniers qui mouraient.

1. D'après le récit du prisonnier V.

Le camarade F. put réunir, soit en les achetant, soit en se les faisant envoyer une centaine de volumes, et il combina un système de prêt fort habile : ceux qui feraient un don à sa bibliothèque auraient le droit d'en lire tous les ouvrages. La bibliothèque bientôt doubla d'importance ; mais que sont deux ou trois cents livres jetés en pâture à des milliers de prisonniers qui ne savent comment passer le temps. Des cours d'allemand, d'anglais, de russe sont institués au camp. Des comptables, des commerçants, des électriciens, font partager à leurs compagnons, en des séries de conférences, leur savoir professionnel. Et tout ce mouvement social est facilité par l'influence prépondérante des chefs de baraque — généralement des sous-officiers — sur le groupe de captifs dont ils ont la responsabilité. Une baraque, qui abrite plusieurs centaines d'hommes, devient pour son chef un véritable royaume, lorsqu'il sait inspirer confiance et faire respecter son autorité. De lui dépend la bonne harmonie des prisonniers. Il juge les litiges, encourage les louables initiatives, aide aux enquêtes charitables, assure une équitable répartition des secours. Au besoin, il lit un ordre du jour pour stimuler les courages et glorifier la nation française. Les autorités allemandes de Friedrichsfeld, qui se montrent relativement libérales en ce qui concerne la vie sociale du camp, ont à compter avec les chefs de baraque.

*
* *

Les prisonniers d'Alten-Grabow, eux aussi, ont réagi contre le froid et la faim. La relation du grand blessé B... prouve qu'ils ont su faire de leur camp une cité française où revivent à la fois les traditions de l'école et celles du boulevard :

Parmi les nombreux prisonniers d'Alten-Grabow, il y avait environ ..... Français appartenant à tous les régiments d'infanterie ; on rencontrait un assez grand nombre de membres du corps enseignant. Aussi, à mon arrivée, le 15 janvier, j'eus la surprise et le plaisir d'y trouver des cours réguliers organisés par les soins d'une association formée au camp. Tous les jours, d'une heure à trois heures, des cours étaient offerts aux prisonniers. Le cours élémentaire d'allemand était naturellement le plus suivi. Un professeur de l'école Berlitz en était chargé. Le cours moyen était cours de perfectionnement. Le cours supérieur était confié à un professeur agrégé du lycée de Brest qui y ajoutait un cours de littérature allemande. L'anglais et les mathématiques étaient enseignés d'après les mêmes principes. Les autres cours étaient

plutôt des conférences, comme le cours d'histoire littéraire. Un notaire de l'Eure expliquait le Code dans des causeries judiciaires. Un reporter du *Matin*, professeur d'électricité dans la banlieue, faisait des cours d'électricité pratique. Enfin, un chef de musique, pris avec ses brancardiers, éduquait la voix dans un cours de musique, plein de succès.

Le samedi était réservé aux conférences, et l'on voyait toujours plusieurs centaines d'auditeurs se presser, bien avant l'heure indiquée, vers la baraque 39, pour prendre place le plus près possible de la tribune du conférencier. J'ai ainsi entendu pendant mon court séjour au camp quelques conférences sur « la politique extérieure de la France de 1901 à 1914 », « *Résurrection*, de Tolstoï », « la protection de l'enfance », « le journalisme en France ».

L'installation matérielle était médiocre. L'autorité allemande avait permis ces cours et conférences, et autorisait l'occupation d'une baraque momentanément vide. C'était tout ce que nous avions reçu d' « eux ». Il avait fallu fabriquer des tableaux. Quelques planches, détournées d'une baraque en construction, en avaient fourni les éléments. On se procurait la craie en fraude, ou bien des morceaux de chaux ou de plâtre en tenaient lieu. Chacun apportait son banc et on s'asseyait en cercle autour du professeur. Cette baraque n'était cependant pas chauffée, et souvent les cours se faisaient debout. Chacun enveloppé de son cache-nez et de passe-montagne, les gants aux mains, tâchant de se réchauffer en silence autour du professeur qui causait en marchant de long en large.

Les comptes rendus des conférences et les annonces des sujets suivants étaient publiés dans un journal, l'*Écho d'Alten*, qui paraissait une fois par semaine d'abord, puis une fois tous les quinze jours. L'*Echo d'Alten* était sur douze pages généralement et était polycopié à une dizaine d'exemplaires qui circulaient entre les différents abonnés. L'abonnement coûtait dix pfennigs par mois. Le journal doit être réimprimé en France et renvoyé gratuitement aux abonnés. L'*Echo d'Alten* était réservé aux nouvelles du camp et aux recherches de disparus. L'article de tête était toujours un article d'actualité ; venaient ensuite des fantaisies, une « Silhouette » illustrée

par un des caricaturistes du camp, visant un des camarades connu de tous, des interviews, des demandes de renseignements, et enfin, le feuilleton d'un grand roman de cape et d'épée.

L'*Écho d'Alten* n'était pas le seul écrit français à notre disposition. Deux associations de lecture s'étaient fondées et faisaient circuler des livres, malheureusement peu nombreux, entre leurs divers adhérents. Le théâtre était une autre distraction du camp. Les artistes, professionnels et amateurs, s'étaient vite rencontrés et avaient formé trois troupes : le théâtre d'Alten, Alten Music-Hall et la Boîte à Grabow. Nous y retrouvions quelques artistes bien connus : Chevallier descendu des hauteurs de Montmartre, Biscot « original comique à voix », comme l'annonçaient ses affiches, Aveline, premier danseur de l'Opéra, et même Joë Bridge, le créateur bien connu de Gédéon Gueuledempeigne. Chacune jouait le dimanche en matinée et en soirée. La scène montée sur tréteaux était limitée par des décors peints sur toile par des artistes du camp. C'était la scène du théâtre d'Alten qui servait de tribune aux conférenciers, le samedi. Outre la dernière page de l'*Écho d'Alten*, les spectacles étaient annoncés par des papillons collés un peu partout. La « Boîte à Grabow » avait même loué un « homme sandwich », prisonnier de bonne volonté qui promenait son affiche dans toutes les baraques. L'orchestre fut d'abord monté à l'aide de boîtes à cigares artistement travaillées. Plus tard on reçut des violons véritables. Parmi les numéros spéciaux qui passaient de troupe en troupe, on signalait deux Russes et un Belge : armés de morceaux de bois en forme de cuiller, ils frappaient sur des tasseaux de bois de différentes grandeurs placés au-dessous d'une boîte de résonnance et nous donnaient ainsi, en musique imitative, des pots-pourris variés.

Tous ne pouvaient pas malheureusement disposer des dix pfennigs demandés à l'entrée, au début du concert. C'étaient ceux qui, originaires des pays envahis, étaient sans nouvelles de leurs familles. Ceux-là ne recevaient ni argent, ni vêtements et la plupart des civils, ramassés en septembre « tels qu'ils se trouvaient » étaient dans un état de dénûment assez grand. Heureusement de nombreuses œuvres envoyaient de France des colis. Mais ce qui manquait le plus

c'était toujours les vestons et les pantalons qui, jamais remplacés depuis le début de la captivité, sont maintenant dans un état déplorable.

Tous s'efforçaient au camp à faciliter la vie en commun. La vie en commun en était plus remplie et chaque réunion faisait oublier quelque temps l'absence du foyer. Les militaires commentaient les communiqués des journaux allemands et tâchaient d'y découvrir des succès pour nos armes. Le reste des discussions servait à convaincre les civils dont l'isolement contribuait à abattre le moral. Tous sont prêts à souffrir encore longtemps s'il le faut pour attendre le succès final.

*
* *

Mais Friedrichsfeld, Alten-Grabow, Göttingen et Zossen, Munster ou Stuttgart sont des camps privilégiés. Une série de dépositions recueillies au cours de mes visites aux prisonniers rapatriés révèlent que dans certains camps les tentatives de groupement ont échoué, et que les organisations sociales y sont restées extrêmement rudimentaires.

D'après le récit de Victor D., libraire à Roubaix, pris à Radinghiem le 10 *octobre, revenu en France le* 9 *février.*

A Merseburg la misère parmi les 4 000 civils pris dans le Nord de la France était effroyable, à cause du manque de linge et d'argent. La discipline était draconienne. On attachait au poteau pendant deux heures celui qui était surpris en train de fumer, soit dans la cour, soit dans les baraques. Il y eut des essais de concerts le dimanche, à l'aide d'instruments de musique fabriqués à l'aide de boîtes de conserves et de marmites. Mais ils furent interdits. Les Allemands, par contre, autorisèrent une conférence, mais l'orateur était tellement surveillé, et on mettait tant de mauvaise volonté à nous laisser entrer, qu'elle n'avait pour nous plus aucun intérêt.

D'après le récit du soldat B.. captif à Giessen, du 10 *septembre au* 3 *mars.*

A Giessen, les prisonniers avaient d'assez bons rapports avec les sous-officiers, mais il n'était pas du pouvoir de ceux-ci d'augmenter notre ration qui, même à l'hôpital, était une ration de famine : un bol de café d'orge, le matin, une louche de ragoût aux choux et aux rutabagas à midi ; un bol de soupe à la farine, le soir; et, pour toute la journée, un petit morceau de pain double K. Nous étions tellement

affamés qu'un théâtre de marionnettes, monté par le camarade C. Gr., arrivait à peine à nous divertir.

D'après le récit du soldat D., captif du 22 décembre au 13 février, interné à Wetzlar.

La solidarité entre prisonniers n'était pas aussi grande que je l'aurais voulu. Nous étions si malheureux et nous avions tellement faim! Il n'y avait pas de cantine, et, comme une épidémie de choléra sévissait, il nous était interdit d'écrire à nos familles. Quand les malades allaient bien, nous donnions dans notre salle de petits concerts vocaux en essayant de ne pas faire trop de bruit.

Lettre du docteur B., adressée le 10 août au « Vêtement du Prisonnier de guerre ».

... Je reviens libéré du fort Von der Thann (Ingolstadt). Je m'y trouvais au milieu de 1 000 prisonniers, 700 soldats français et 300 otages français, belges et russes, dans la plus affreuse détresse. La famine règne. Le commandant du fort est un brave homme... qui m'a facilité l'organisation d'une école primaire, avec des cours de droit, d'électricité, des conférences scientifiques et littéraires. Malheureusement, il ne peut augmenter la ration qui est une ration de *famine*... L'entassement, la vermine, le défaut d'hygiène, la famine, voilà les plaies, qui, avec l'impossibilité de prendre l'air, affectent le plus nos malheureux captifs.

D'après le récit de Cl. D., emmené en captivité avec son fils.

De Zossen, on nous envoya à Havelberg, où nous restâmes du 7 octobre au 12 novembre, logés dans une ancienne tuilerie remplie de poussière et de vermine. Nous étions 316 ; nous n'avions qu'une toute petite cour pour prendre l'air. Quelquefois, on nous permettait de sortir dans un champ voisin ; un enfant m'y lança un jour une pomme qui me parut un régal, car la nourriture que l'on nous donnait était immangeable : soupe au son, pain moisi, fèverolles à peine cuites.

Plusieurs prisonniers tombèrent gravement malades. Un vieillard de soixante-quatorze ans mourut. De temps à autre, les cloches sonnaient à toutes volées, et nos gardiens nous disaient que c'était pour célébrer la prise de Varsovie, l'assassinat de Poincaré et la révolution à Paris. Malgré les sermons que nous faisait un prêtre français, je serais mort de découragement et de misère si j'étais resté deux mois de plus à Havelberg.

Les Allemands nous envoyèrent dans un troisième camp, celui de Salzwedel, du 12 novembre au 31 janvier. La nourriture était peut-être moins mauvaise qu'à Havelberg ; mais dans la soupe nageaient toujours des raves, et de ces grosses carottes que l'on donne chez nous

aux bêtes. Les Russes, qui avaient de plus gros appétits, étaient affamés. Un jour, le bac de soupe se renversa dans la cour. Je vis les prisonniers russes se battre à coups de poings pour tâcher de recueillir un peu de cette soupe mêlée de terre, qu'ils ramassaient avec leurs mains et avalaient goulûment.

Tous les mercredis nous nous réunissions pour discuter certains sujets. La politique, les arts, le mariage, la fortune étaient tour à tour à l'ordre du jour. Les opinions les plus diverses étaient émises, et quelquefois si paradoxales qu'elles provoquaient de violentes répliques. La règle voulait aussi que chaque orateur dît quelques vers de son invention ; pour ma part, j'écrivis la musique d'une chanson composée par M. C., qui, par ses allusions à la punition du poteau, laisse fort bien comprendre les épreuves par lesquelles nous avons passé à Salzwedel. Malgré tout, nous avions confiance en l'avenir : le refrain de la chanson le prouve :

Chantons, rions, folle jeunesse,
Ayons l'esprit libre et joyeux,
Nos cœurs peuvent battre d'allégresse
Car nous serons victorieux.
A jamais resserrons ensemble
Nos liens de fraternité
Prisonniers, ce cri nous rassemble :
Vive la France, la liberté !

*
* *

Enfin, je terminerai par le règlement du camp d'Amberg, où furent internées pendant quelques mois des femmes prises dans nos départements du Nord. Arrachées brutalement à leurs foyers, elles furent emmenées en troupeau, comme ces esclaves que les guerriers des temps barbares emmenaient avec leur butin après de fructueuses et cruelles invasions.

CAMP DE AMBERG (BAVIÈRE)

PRESCRIPTIONS POUR LES PRISONNIERS (FEMMES)

I. Tous les prisonniers sont sous la protection des Allemands. Leur chef est M. le lieutenant H. — II. Pour faciliter l'entretien entre le chef et les prisonniers on a formé six sections. Chaque section a une femme comme chef qui est responsable de l'ordre de sa section. Pour cette raison on

entend que les femmes et les enfants suivent absolument les indications de leurs cheffesses. Voici les six sections, avec indications des cheffesses et des endroits qu'elles comprennent :

1re section, madame Lienard : Saulx-en-Wœwre ; 2e section, madame Havetie : Champlon, Pareid ; 3e section, mademoiselle Beyer : Combres ; 4e section, madame Lemoine : Herbeuville ; 5e section, madame Morge : Herbeuville ; 6e section, mademoiselle Raymond : Maizeray, Marcheville, Saint-Maurice-sous-les-Côtes, Saint-Hilaire-en-Wœwre.

III. Il est défendu de mettre des morceaux de linge à l'intérieur de la baraque ou à ses cloisons. — IV. Dans la baraque, la plus grande propreté et le plus grand ordre doivent être maintenus. — V. Les couloirs doivent être tenus très propres et balayés chaque soir. — VI. Les lampes seront allumées et éteintes par la sentinelle. Il est défendu aux prisonnières de le faire. — VII. Chaque conversation avec les soldats français est interdite. — VIII. Les membres de la même famille peuvent se placer les uns à côté des autres dans la baraque. — IX. Les garçons de plus de dix ans seront mis dans la baraque des hommes. — X. Les officiers allemands qui visitent les baraques doivent être salués. — XI. Il est défendu de fumer à l'intérieur des baraques et de cracher sur le plancher. — XII. Toute ordure et tous déchets doivent être mis dans les tonneaux placés à différents endroits. — XIII. Les lettres ne peuvent être jetées que chaque dimanche à des boîtes qui se trouvent à plusieurs endroits du camp. Les lettres seront envoyées à leurs lieux de destination chaque lundi.

*
* *

Les prisonniers français en Allemagne sont donc extrêmement malheureux. Ils ont eu froid ; ils ont faim. Ils sont décimés par la tuberculose. Beaucoup d'entre eux ne peuvent correspondre avec leurs familles. Et pourtant, ils sont courageux, et font revivre en Allemagne les impérissables traditions de la France. C'est d'abord cette gaîté dans la misère qui confond tant leurs gardiens, et qui leur font dire : « *Die Franzosen sind toll* ». C'est ensuite une étonnante absence de rancune. Pas un seul mot de haine ne peut être relevé dans les documents cités ; jamais les prisonniers ne s'abaissent à d'injurieuses invectives. C'est enfin une solidarité démocratique qui pousse le riche à venir en aide au pauvre, le pauvre à partager avec l'indigent. Les

prisonniers, à leur manière, réalisent cette « union sacrée » qui dès le premier jour rapprocha les Français ardents à vaincre. Sous-officiers et soldats travaillent de tout leur cœur au bien-être de leurs compagnons ; ils discutent des projets de mutuelles, des statuts de caisses de secours ; ils sont actifs, fraternels, compatissants. Les camps de Munster, de Stuttgart, de Friedrichsfeld, sont de petites républiques idéales présidées par les plus énergiques, les plus lettrés, les plus charitables.

Enfin, l'espérance ne les abandonne pas. Tous savent que nos troupes remporteront le succès final, d'autant plus brillant qu'il se sera fait plus longtemps attendre. A peine ont-ils besoin de dire leur certitude à haute voix, car elle est invincible à l'égal d'une foi. Ils nous donnent une leçon magnifique dans sa tranquille simplicité.

C'est pourquoi, nous, les privilégiés qui restons en France, en contact avec toutes les joies et toutes les ardeurs de ceux qui de près ou de loin, par leur plume ou par leur épée, participent à la bataille, nous avons le devoir d'entrer en relations avec nos frères captifs, de les aider matériellement et moralement à passer leur temps d'épreuve. Il ne faut pas qu'ils se sentent perdus en terre étrangère, mais au contraire qu'ils se sachent soutenus par le pays entier.

LOUISE WEISS

LE FRONT ORIENTAL

PRUSSE ET POLOGNE

Pour l'immense majorité des lecteurs qui essaient de suivre et de s'expliquer la marche des opérations sur le front oriental, il est difficile de satisfaire une curiosité si légitime. On se débat dans un flot de noms rudes, aux sonorités étranges, qu'estropient de leur mieux les journaux. Nos atlas n'ayant jamais témoigné beaucoup d'attentions à ces marches lointaines, intermédiaires entre l'Allemagne et la Russie, le vide de nos cartes nous incline à présumer le vide du pays. D'ailleurs, tandis qu'à l'Ouest le front de combat, que l'on suppose accroché à de réels obstacles stratégiques, n'a pas bougé depuis le début d'octobre, à l'Est les armées manœuvrent, prononcent des flux et des reflux sur des centaines de kilomètres d'étendue, ce qui fait croire aisément qu'aucun obstacle ne les gêne. Enfin les souvenirs d'un Français cultivé sont un peu minces à propos de ce pays. Ils se réduisent aux événements des guerres de l'Empire, la campagne d'hiver de 1806-1807, le pénible séjour de nos troupes dans les marais de Pultusk, la dure bataille d'Eylau. Avec ces impressions et ces données si menues, on imagine volontiers une terre uniforme et lugubre, une sorte d'immense plaine nue, à demi noyée ou couverte de neige.

Tout n'est pas inexact dans cette conception si rudimentaire. Dans cette grande plaine de l'Europe du Nord qui s'élargit sur plus de 500 kilomètres entre Königsberg et Cracovie, il y a bien des traits communs. C'est d'abord la rudesse géné-

rale du climat, beaucoup plus accentuée que dans l'Allemagne occidentale. La moyenne du mois de janvier est de —4°5 dans le fond de la Prusse-Orientale, de —3°4 à Varsovie, de —3°3 à Cracovie ; le thermomètre peut y descendre à —36°. L'été, en revanche, est chaud ; juillet a une moyenne de 18 à 19°, supérieure à celles de Bruxelles ou d'Aix-la-Chapelle. La neige est fréquente, tombant en moyenne soixante-dix à quatre-vingts jours par an ; elle peut couvrir le sol pendant quatre mois de son manteau. C'est déjà la nature russe qui, sous l'influence de ce climat sévère, se révèle dans la végétation, évinçant des forêts lithuaniennes et masouriennes le hêtre, si abondant à l'Ouest ; c'est elle encore qu'annoncent sur les fleuves, au retour du printemps, ces redoutables débâcles qui dans tout le monde boréal expriment la grande crise de l'année. D'autre part, dans la nature du sol et même dans les formes du terrain, l'influence prépondérante d'un énorme phénomène a ménagé beaucoup de ressemblances. Ce phénomène, c'est la venue de l'immense nappe de glace formée à l'époque quaternaire sur les montagnes scandinaves, et qui s'est propagée à plusieurs reprises à travers la plaine, l'ensevelissant tout entière jusqu'aux montagnes de l'Allemagne moyenne et aux Karpates, de même que les glaces issues des montagnes du Groenland recouvrent encore presque toute cette grande île d'un manteau continu (inlandsis). Un relief et un sol d'origine glaciaire ont été ainsi imposés à la vaste plate-forme russo-allemande : dépôts argileux de moraine de fond, amoncellements de graviers et de blocs erratiques, nappes de sable accumulées par les eaux de fonte, formant tantôt des guirlandes capricieuses de remparts morainiques, tantôt un enchevêtrement de creux et de bosses aux contours mous, tantôt de vastes terrasses en pente douce. Depuis la disparition des eaux de fonte, ce relief est resté presque intact, tant ce recul des glaciers est proche de nous, et tant a été forte sur la plaine l'empreinte de la glaciation.

Cependant, sur une étendue aussi considérable, l'influence glaciaire ne pouvait être partout identique. Les différences de conformation du socle sur lequel cheminait la nappe de glace, et les inégalités de distance à l'égard de la région scandinave, son centre de dispersion, entraînaient pour les diverses parties

de la plaine un cachet glaciaire plus ou moins appuyé. Or le relief sur lequel s'est déployée l'invasion de l' « inlandsis » scandinave n'était pas complètement uniforme. Sous l'influence de mouvements assez récents, le socle de la plaine russo-allemande s'était gauchi en deux bourrelets, isolant une zone centrale déprimée. Au Nord, les hauteurs baltiques dessinaient autour du bassin qu'occupe aujourd'hui la mer un large demi-cercle ; au Sud s'étendait en avant des Karpates et des monts de Bohême une ligne discontinue de petits massifs, qu'on suit depuis les bords de l'Elbe jusqu'à ceux du Pripet. Entre les deux s'orientait vers le Nord-Ouest, peu à peu rétrécie dans cette direction, une bande de terres basses qu'on peut appeler le sillon central. La glaciation est loin d'avoir imposé la même empreinte à ce sunités de relief déjà esquissées. Les collines du Sud, les plus éloignées des montagnes scandinaves, n'ont été atteintes que par un glacier aminci, et dont les allées et venues n'ont pas été de longue durée ; aussi les dépôts glaciaires y sont-ils de faible épaisseur, et le socle ancien perce en pointements au milieu des débris accumulés par la glace. Au contraire, le bourrelet baltique a vu bien des flux et des reflux de l'inlandsis, qui y ont accumulé d'épaisses couches de dépôts morainiques ; lors du retrait définitif de la masse, ces hauteurs ont été le théâtre d'un stationnement prolongé, pendant lequel des lignes de moraines se sont gonflées les unes contre les autres en avant du front du glacier. Ainsi les croupes baltiques se sont renforcées d'un amoncellement de buttes et de bosses entre lesquelles s'est installé tout un monde de lacs. Enfin, dans le sillon central se sont accumulées les eaux de fonte, glissant devant la périphérie du glacier en recul, pour aller gagner la mer du Nord ; elles y ont dessiné un réseau de vallées parallèles, larges et peu profondes, que les rivières descendues des montagnes du Sud ont tour à tour occupées et partiellement abandonnées, décrivant un cours capricieux de tronçons à angle droit que relient, d'un cours d'eau à l'autre, des dépressions marécageuses.

Ainsi une variété réelle apparaît dans la grande plaine. Au Nord l'arc baltique déroule ses hauteurs criblées de cavités lacustres, où l'empreinte de la glaciation s'est conservée toute fraîche. Le centre est resté déprimé ; mais le sillon s'est décom-

posé en vallées parallèles, souvent à demi noyées, qu'empruntent et abandonnent tour à tour des rivières paresseuses. Au Sud, les collines de Pologne trouent le manteau glaciaire, introduisent en avant des Karpates un paysage plus hardi. L'examen des altitudes renforce cette impression de variété. Le sillon central est très déprimé; Posen n'est qu'à 53 mètres, la vallée de la Vistule sous Varsovie à 76, Ivangorod à 110. Mais déjà les hauteurs baltiques s'élèvent jusqu'à 378 mètres près de Neidenburg ; quant aux collines de Pologne, elles atteignent 611 mètres dans la Lysa Gora. Il n'est pas inutile de remarquer que tout le long des 700 kilomètres du front occidental entre Nieuport et les Vosges, il n'existe aucun relief qui approche, même d'assez loin, la plus forte de ces altitudes. De la Baltique aux Karpates, les armées ne se meuvent donc pas dans un paysage uniforme ; elles y trouvent des théâtres d'opération suffisamment variés pour que les conditions et la conduite de la guerre y soient sensiblement différentes.

LES COLLINES BALTIQUES : PRUSSE-ORIENTALE

L'arc des collines baltiques est un des traits les plus caractéristiques de la plaine allemande. Depuis la frontière danoise, en Jutland, jusqu'au gouvernement russe de Suwalki, ce bourrelet amoncelle sur 1 200 kilomètres de longueur ses larges croupes, qui sont l'élément essentiel du paysage dans le Slesvig, le Mecklembourg, la Poméranie, les deux Prusse; au delà, la rangée se continue en Lithuanie, rejoint les hauteurs du Valdaï, élargissant une vaste courbe autour de la Baltique. Cependant, c'est en Prusse-Orientale que cette nature de collines et de lacs acquiert peut-être son individualité la plus marquée. Des limites y sont tracées avec netteté, à l'Ouest par la Vistule, à l'Est par le Niémen ; la direction de la bande de hauteurs s'y présente en retrait par rapport à celles de Poméranie, découvrant une sorte de brèche par où s'est glissée la basse Vistule. La largeur de la bande ainsi délimitée est considérable : 140 kilomètres entre Elbing et Mlava,

une centaine par le travers de Lyck. Les altitudes y sont plus fortes que partout ailleurs : elles dépassent en plusieurs points 300 mètres, et même, en territoire russe, 350. Enfin, il ne faut pas oublier que ce petit massif de collines est une « marche » allemande en pays polonais; le centre de notre région est un bloc germanique compact, d'où rayonne depuis plusieurs siècles une force d'assimilation qui annexe peu à peu au Deutschtum les Slaves du voisinage.

Cependant tout le territoire compris entre le Niémen et la Vistule inférieure, et dont la province de Prusse-Orientale forme les trois quarts, ne présente pas un aspect uniforme. On y peut distinguer plusieurs types de relief et de paysage, qui n'ont ni les mêmes caractères géographiques, ni un rôle militaire identique, ce qui n'a rien de surprenant dans une contrée plus vaste de moitié que la Belgique. Au long de la mer, une zone de terres basses faites des deltas des fleuves borde une partie du littoral. A demi incorporée à cette zone, et la séparant de l'intérieur, une région mixte de collines enchevêtrées de dépressions s'étend d'Elbing à Insterburg et Konvo. Enfin, la partie la plus vaste et la plus caractéristique est celle des croupes lacustres que la frontière limite à peu près exactement au Sud, et qui s'allonge sur plus de 300 kilomètres entre Thorn et le Niémen ; c'est là que s'est concentré jusqu'ici tout l'intérêt des opérations militaires.

Les terres basses sont des étendues que les alluvions des fleuves ont peu à peu gagnées à la terre ferme aux dépens d'anciens golfes de la Baltique. Elles comprennent le vaste delta de la Vistule, la vallée inférieure de la Pregel, enfin le large triangle sillonné en aval de Tilsit par les bras du Niémen, et qui porte le nom significatif de « pays bas » (Niederung). Ces territoires continuent de s'accroître sur la mer, ou plutôt de combler peu à peu les vastes lagunes (Haff) que la mer leur a en quelque sorte abandonnées, en les séparant de son domaine propre par l'édification d'immenses flèches d'alluvions, les Nehrungen. Ce comblement de lagunes derrière un cordon littoral rappelle la formation de la plaine maritime flamande ; mais les conditions sont moins favorables. Les fleuves constructeurs ont de brusques écarts de régime ; la crise de la débâcle fait courir chaque printemps à ces terres basses le

danger de l'inondation. Le delta de la Vistule est tout bardé de digues, entre lesquelles se serre le réseau des canaux d'assèchement tracés par des colons hollandais; mais, le long de la Pregel et dans le pays bas du Niémen, il reste beaucoup de terres noyées ou trop humides. De grandes prairies, entourées de primitives clôtures de bois, représentent la forme la plus fréquente d'exploitation; des champs garnissent les îlots ou langues de terre sèche. Fréquemment s'interpose l'ample solitude du marais (bruch); plus souvent encore, de grands bois se sont conservés sur les sols humides. Les cercles de Labiau et Wehlau, qui s'étendent sur ces terres basses entre Pregel et Niémen, sont parmi les plus boisés de la Prusse-Orientale; les forêts, malgré le déboisement, y couvrent encore 32 et 28,5 p. 100 de la superficie. Ce pays est donc peu accessible; il couvre efficacement les abords de Königsberg. Mais il n'est pas continu, et au milieu des basses terres s'insinuent les coteaux de la région voisine.

Entre les deltas, s'avançant jusqu'au bord des lagunes et même jusqu'à la mer libre, de petits massifs de hauteurs annoncent déjà le paysage des croupes baltiques. Le sol de dépôts glaciaires, marne à gros cailloux empâtés, sable, graviers, est le même que dans la région des lacs, et dessous apparaissent les argiles et sables du socle tertiaire, relevés autour du bassin de la « mer orientale ». Cependant, ce n'est pas encore le vaste dos de pays, épais et continu, des hautes terres de Prusse; il s'agit plutôt d'avant-gardes, séparées de l'intérieur et isolées entre elles par des dépressions. L'altitude est beaucoup moins considérable, même dans les coteaux : c'est donc une sorte de gradin, d'ailleurs irrégulier, interposé entre la mer et l'arc baltique. Les lacs y sont rares, et minuscules; le drainage est assuré avec régularité par une foule de cours d'eau descendant vers le Nord. Les coteaux ont parfois de l'allure, lorsqu'ils se dressent brusquement au-dessus du pays bas : le Trunzer Berg, paré des belles forêts de Kadinen, domine de ses 198 mètres le delta de la Vistule et le Frisches Haff; entre l'Alle et la Passarge, les collines du Stablack, hautes de 216 mètres, dissimulent quelques ravins profonds et boisés. Enfin, au Nord-Ouest de Königsberg, le plateau du Samland dont l'altitude varie de 50 à 113 mètres domine la

mer de ses falaises d'argile qui recèlent l'ambre. Ces modestes hauteurs sont ceinturées de dépressions ; si le niveau de la mer se relevait à une trentaine de mètres, les coteaux se transformeraient en un archipel d'îles et de presqu'îles. Ils ne sont donc pas un obstacle à la circulation ; ce gradin intermédiaire est la partie la plus favorable aux passages, comme elle est la plus fertile de la Prusse-Orientale. C'est ici le couloir des communications entre l'Allemagne et la Russie du Nord-Ouest, la route de Pétrograd et des provinces baltiques ; des champs de bataille en marquent les étapes : Eylau, Friedland, Gumbinnen. Dans ce pays ouvert, c'est en s'accrochant aux vallées, parfois encaissées, qui coupent la région du Sud au Nord, le long de la Passarge, de l'Alle, de l'Angerapp, de la Scheschuppe, que la résistance s'organise contre une invasion venant de l'Est ou de l'Ouest. Mais le moyen le plus efficace d'interdire le passage dans cette région facile, c'est de le commander par le Sud en occupant solidement les hauteurs baltiques, vraie forteresse de la Prusse.

Les croupes lacustres. Venons-en donc à cette partie élevée, la plus vaste, la plus pauvre de la Prusse-Orientale, et dont le rôle stratégique est si important que, deux fois déjà, les Allemands en ont fait le pivot d'opérations heureuses dans cette région. La structure de la contrée, son relief et ses eaux, son climat, les conditions d'existence qu'elle présente, vont au moins en partie nous expliquer ce rôle capital.

Les collines de la Prusse-Orientale ont la même origine que toutes celles dont se compose la traînée de l'arc baltique. Comme on l'a vu, il existait à cet emplacement, lors de l'arrivée des glaciers scandinaves, un bombement de terrain prononcé, qui fait apparaître les roches du socle à une altitude assez considérable. Ce bourrelet fut renforcé par les dépôts que l'inlandsis, avant sa disparition définitive, accumula sur ce dos de pays, dépôts qui atteignent souvent cent mètres d'épaisseur et qui comprennent des éléments de toute sorte, argile plus ou moins farcie de blocs, sable argileux ou meuble, gravier, cailloux, distribués le plus souvent avec une extrême variété. Cependant, le mode du dépôt explique une certaine répartition. Tandis que sur la partie la plus élevée du bourrelet se construisaient, le long du front glaciaire, les capricieux rem-

parts de débris qu'on appelle la moraine frontale, en avant de ces talus irréguliers les eaux de fonte entraînaient avec elles des masses de sable fin qu'elles disposaient en vastes talus doucement inclinés vers le Sud, et descendant jusqu'à la grande dépression de la Narev. Ainsi toute la partie élevée, jusqu'aux terres basses du Nord de la province, est surtout formée d'éléments argileux, pétris sous le glacier ou accumulés devant son extrémité ; en revanche, l'ensemble de pentes régulières et douces qui descendent au Sud et au Sud-Est, vers le réseau de la Vistule, comporte ces vastes dépôts sableux que les Allemands appellent le « Sandr », et qui sont dus au remaniement des dépôts glaciaires par les eaux de fonte. C'est là une première et importante distinction, qui intéresse à la fois la nature du sol et le relief.

En effet, si les pentes sableuses qui descendent du pays des collines vers le Sud sont douces et régulières, sur le bourrelet lui-même le désordre du relief est à son comble. Ce n'est pas un plateau qui se présente ici à la vue, mais une mer de collines, aux formes nettes, quoique peu élevées, et orientées dans toutes les directions. Ce désordre tient à plusieurs causes : à l'influence des ondulations du socle, qui se traduit par des directions fréquentes du Nord-Ouest au Sud-Est ; à l'action des allées et venues de l'inlandsis, superposant des phases variées de creusement et d'accumulation ; au recul irrégulier de la dernière masse de glace, construisant plusieurs lignes successives, parfois enchevêtrées, de moraines frontales ; enfin, à l'activité des eaux circulant sous le glacier, creusant des lits inégaux, rigoles étroites, trous profonds, vallées aveugles, orientés en gros du Nord au Sud. De là, une complication extrême, qui se traduit à la fois dans les grandes lignes et dans le détail de ce relief. Le bombement commence à l'Ouest par une sorte de plateau, légèrement ondulé, haut de 100 à 150 mètres, auquel on applique le vieux nom historique de Kulmerland, et que les gens du pays appellent plus simplement le « haut pays » (Oberland). Au delà, le relief se relève; deux groupes de hautes collines l'encadrent à l'Ouest et à l'Est, Kernsdorfer Höhe (313 mètres) et Seesker Höhe (309); entre ces deux bosses se déroule en guirlandes enchevêtrées l'arc des moraines frontales, variant de 150 à 200 mètres. Vers l'Est, les altitudes

s'abaissent peu à peu vers le Niémen ; mais au Sud, il existe encore de hautes buttes isolées en plein pays de « Sandr », comme celles qui encadrent le site de Mlava, et dépassent 350 mètres. Nous sommes loin d'une « chaîne » de collines régulières. Mais le détail du paysage renforce singulièrement cette impression de complexité. Partout un désordre de buttes succédant aux buttes, de creux plus ou moins profonds se faufilant dans toutes les directions ; un pays coupé, où les mêmes aspects de bosses aux pentes assez raides, encadrées de dépressions tortueuses se représentent sans fin, constamment renouvelés, engendrant une impression de mélancolie que corrigent un peu quelques belles écharpes de forêts et le spectacle des lacs allongés entre les collines.

L'influence de ce médiocre relief serait malgré tout peu considérable, si sa complexité n'avait pour effet d'entraver tout au long du bourrelet baltique l'écoulement des eaux, et d'y créer un monde de lacs. Dans tous les trous creusés par le tourbillon des eaux glaciaires, le long des gouttières qu'elles ont approfondies, derrière le barrage des moraines frontales et dans chaque anfractuosité de la moraine de fond l'eau s'accumule, et s'attarde en nappes dont les formes, les dimensions, la profondeur et l'orientation sont aussi variées que le relief auxquelles elles doivent leur existence. Il y en a de longues, étroites, déroulant entre leurs rives régulières des aspects de fleuves ; d'autres, arrondies, aux bords dentelés, semées d'îles, aux contours fuyants ; d'ailleurs, le même lac peut présenter successivement toutes les formes, toutes les directions, parce qu'il résulte de la combinaison de plusieurs éléments du relief. Les dimensions varient de la taille d'une mare à celle d'une petite mer intérieure ; la plus grande d'entre ces nappes d'eau, le Spirding, a 119 kilomètres carrés. Les profondeurs ne sont pas en rapport avec les dimensions : l'étroit lac de Lyck s'enfonce à 57 mètres, le large Spirding, vingt fois plus vaste, à 25 ; certains ne sont plus que des marais sans profondeur. Enfin, l'orientation peut présenter dans le détail toutes les variétés ; cependant la plupart des lacs sont dirigés, en gros, du Nord au Sud, c'est-à-dire perpendiculairement à l'alignement d'ensemble des croupes baltiques : direction qui trahit l'action prépondérante du relief préexistant et des eaux de fonte du

glacier. Ainsi se déroule entre autres la chaîne des grands lacs de Lötzen, les plus vastes de la région, éparpillant du Nord au Sud, à l'altitude uniforme de 117 mètres, leurs formes capricieuses : lacs Mauer, Dargainen, Kissain, Löwentin, Talter et Spirding, reliés par un canal, et tendant ainsi à travers toute la région haute l'obstacle ondoyant de leurs nappes sombres. Au total, 2 500 bassins de toute taille s'enchâssent entre les collines qui s'étendent de la Vistule à la frontière russe. Le pays en est criblé ; dans certains districts ils occupent plus d'un dixième de la surface : 13 p. 100 dans les cercles de Sensburg et Lötzen, 14 p. 100 dans celui d'Angerburg.

Ces lacs donnent au paysage un peu uniforme des collines quelque pittoresque et parfois une réelle beauté : pentes raides et boisées, îles verdoyantes, nappes changeantes avec l'imprévu des méandres, des étroits, des dilatations. Un syndicat d'initiative de la Prusse-Orientale y attire avec succès les touristes germaniques. Le pays trouve dans cet empressement à le visiter un appoint de ressources qui n'est pas à dédaigner, car il n'est pas riche. Le sol est peu fertile, surtout dans les districts du Sud, comme celui d'Ortelsburg, où domine le sable (63 p. 100 de la surface). Le climat est aussi rude qu'en montagne : la moyenne de janvier est de —6°1 à Marggrabova, et on y a observé un froid de —36°4. La neige tient plus de cent jours sur le sol, tombe jusqu'à la fin d'avril, et dès octobre. A la Seesker Höhe, le printemps ne commence guère qu'au 20 mai, et la saison végétative ne dépasse pas de beaucoup quatre mois. Il en résulte que, comme en montagne, certaines récoltes sont trop tardives pour permettre aux semailles de suivre immédiatement la moisson, et qu'il faut se résigner à la jachère ; celle-ci occupe jusqu'à 22 p. 100 du sol cultivé. Le blé est rare sur ces terres pauvres, et n'occupe pas, dans les districts les plus favorisés (ceux du Nord) plus de 5 p. 100 des terres arables ; la prépondérance revient au seigle, à l'avoine et aux fourrages. Les longues pentes sableuses du Sud sont les plus pauvres. D'immenses marais et tourbières occupent l'emplacement d'anciens lacs sans profondeur auxquels les mauvaises conditions d'écoulement qui se présentent sur le territoire russe ont valu un comblement précoce. Sur des étendues considérables, le sable est trop meuble pour être fixé

par la végétation et s'accumule en dunes. Ailleurs, de vastes forêts de pins rabougris, des landes de genévriers, garnissent les longues croupes surbaissées ; le cercle de Johannisburg compte 48 p. 100 de son sol en forêts, 21 p. 100 en terres cultivées, pauvres champs de seigle, sarrasin et pommes de terre. La densité de population y tombe à 29 habitants au kilomètre carré : c'est une Sologne, peut-être plus mélancolique et plus pauvre. Aussi la colonisation allemande et la germanisation y ont fait encore peu de progrès ; les districts méridionaux sont restés slaves. La conquête qu'en firent les Chevaliers teutoniques à la fin du XIIIe siècle avait abouti à une dévastation complète du pays ; pour garnir d'habitants les abords des forteresses (Burg) installées au XIVe siècle en des points stratégiques, Angerburg, Rastenburg, Lötzen, Johannisburg, Lyck, Allenstein, l'Ordre se résigna à appeler des colons polonais. Ces Slaves venus du Sud, les Masoures, qui donnèrent leur nom au pays, le repeuplèrent entièrement, surtout après que la domination teutonique eut été brisée en 1466 par le roi de Pologne à la bataille de Tannenberg. La poussée germanique ne recommença qu'au XVIIIe siècle avec Frédéric-Guillaume 1er ; elle s'est faite acharnée au XIXe, en s'aidant de l'école. Pourtant la langue slave reste celle de la majorité des habitants : 46 p. 100 parlent le polonais ou le masoure dans le cercle d'Osterode, 48 p. 100 dans celui d'Allenstein, 54 et 55 p. 100 dans ceux de Sensburg et Lyck, 70 à Neidenburg, 72 et 76 dans Johannisburg et Ortelsburg. Dans ces districts méridionaux, les idiomes slaves sont à peu près exclusivement employés hors des villes, ce qui renforce le caractère un peu spécial de ces pays.

Ainsi les croupes lacustres de Prusse-Orientale ne sont pas une région favorisée ; c'est une contrée rude et sévère. C'est aussi un pays impraticable. Le relief n'est pas le principal obstacle ; les grandes difficultés de circulation viennent du sol et des eaux. Au Nord, l'argile glaciaire laisse les chemins se défoncer à la moindre averse ; au Sud, le sable meuble ne donne que des pistes incertaines. Les géographes allemands tracent un tableau impressionnant des ornières et des fondrières qui obstruent le passage. L'obstacle des lacs est plus permanent et plus complexe ; leur présence oblige à des

détours formidables, quadruplant les distances d'un village à l'autre ; au Sud, les grands marais d'Ortelsburg et Neidenburg, avec leurs contours indécis, sont moins franchissables encore. Le grand nombre des nappes d'eau, leur disposition en longues chaînes parallèles qui parfois se conjuguent, augmentent les difficultés ; pour qui vient du Sud, et surtout de l'Est, il faut se glisser entre les lacs par d'étroits et tortueux passages que les journaux ont qualifiés assez bizarrement de *défilés*. On conçoit combien est aisée la défense d'un pareil territoire, dont l'importance stratégique est d'ailleurs si grande, puisque projeté entre les terres basses du Nord et celles du Sud il domine à la fois la route de Lithuanie et les plaines de Pologne. Aussi les Allemands l'ont soigneusement aménagé, y élevant des forteresses comme le fort Boyen qui commande la ligne des lacs de Lötzen, y établissant d'avance des retranchements, l'encadrant d'un réseau de voies ferrées qui permettent d'y amener rapidement les troupes nécessaires, y établissant dès le temps de paix de puissantes garnisons.

Le succès a jusqu'ici répondu à leurs efforts. Au début de la guerre, une offensive heureuse et inattendue des Russes, prononcée dès le 15 août, paraissait avoir eu raison de l'obstacle ; attaquant par les terres basses du Nord et du Sud, leurs troupes victorieuses à Gumbinnen s'avançaient du Nord-Est jusqu'au pays des lacs qu'elles abordaient par Allenstein et Osterode, tandis que d'autres colonnes venues du Sud se frayaient un passage entre les nappes d'eau par Ortelsburg, Neidenburg et Soldau. C'est alors qu'Hindenburg, concentrant hardiment ses troupes sur les croupes lacustres entre les deux armées ennemies pour les battre séparément, réussit à exterminer la colonne du Sud à Tannenberg, sur le champ de bataille qui avait vu tomber la puissance de l'Ordre teutonique, puis à forcer la colonne du Nord à une retraite qui se prolongea jusqu'au Niémen. Une seconde fois en fin d'octobre, lorsqu'une nouvelle offensive russe se déploya en Lithuanie et en Pologne, les troupes allemandes firent du pays des lacs leur réduit de résistance ; au Sud, les Russes ne purent dépasser les plates-formes sablonneuses de Soldau et Ortelsburg, tandis qu'à l'Est leur attaque se brisait contre la ligne des lacs Lötzen, continuée au Nord par la rivière Angerapp qui constitue leur

débouché. Après quatre mois de tentatives infructueuses contre les obstacles que l'hiver renforce dans un pareil pays, ils prononcèrent de nouveau un mouvement tournant par les terres basses, au Sud-Ouest par Sierpc dans la direction de la Vistule inférieure, au Nord-Est le long de la Scheschuppe vers Königsberg. Pour parer à ce danger, Hindenburg, utilisant de nouveau le bastion lacustre interposé entre ses assaillants, lança la majeure partie de ses troupes sur le centre russe vers Marggrabova et Lyck, le bouscula par la victoire d'Augustov, dégageant ainsi la Prusse-Orientale et portant une seconde fois l'invasion sur le territoire ennemi. A deux reprises en six mois, ces collines de Prusse ont donc permis de repousser deux attaques, et de préparer deux offensives.

Ainsi cette région déshéritée tient du moins avec succès le rôle d'une puissante forteresse, d'ailleurs supérieurement utilisée. Remarquons cependant que l'efficacité de ce rôle s'est révélée surtout dans la défensive, et que les offensives allemandes parties du pays des lacs ont été moins heureuses ; l'une et l'autre se sont vues ramenées dès qu'elles eurent atteint le Niémen, le Bobr et la Narev. C'est que là intervient un autre élément stratégique, qui n'est pas moins favorable à une défensive que les buttes et les étangs de Prusse : il s'agit de la plus septentrionale de ces grandes vallées marécageuses qui circulent de l'Est à l'Ouest à travers la plaine de Pologne et en sont le trait le plus caractéristique.

LA PLAINE ET LES GRANDES VALLÉES DE POLOGNE

I

Entre les pentes méridionales des croupes baltiques et les premières hauteurs des collines de Pologne s'étend sur une largeur de 250 kilomètres le grand sillon, par où se fait la jonction entre les terres basses de la plaine allemande et la plate-forme de la Russie centrale. C'est donc ici la partie la plus déprimée de la zone frontière russo-allemande. Kalich, à 260 kilomètres de la mer, n'est qu'à 105 mètres ; vers l'Est, le confluent de la Vistule et de la Pilitza est à 96. Cependant, la

région n'est pas entièrement plate. Au Sud de Vloclavek, entre Kolo et Kutno, un bourrelet de buttes atteint 176 mètres, tandis que le lit de la Vistule n'est plus qu'à 44 mètres. Lodz est à 213 mètres, et à l'Est les collines où naît la Ravka dépassent 260. Des dénivellations de 40, 50 mètres, se présentent parfois brusquement sur le flanc d'une vallée. Ainsi il ne faut exagérer ni dans un sens, ni dans l'autre. Zone basse entre les collines du Nord et celles du Sud, la plaine de Pologne n'est pas unie comme un billard, elle possède un relief dont il faut essayer d'expliquer la genèse afin de mieux comprendre son rôle.

A travers tout ce large sillon comme dans les collines baltiques, le passage du grand glacier scandinave a engendré le relief du pays, les traits d'ensemble comme les détails. Mais la grande différence entre les croupes lacustres du Nord et la plaine polonaise, c'est qu'ici l'influence du glacier a été surtout passive, tandis qu'au Nord on peut la qualifier d'active. Par suite, le relief dans la plaine se dessine presque toujours en creux, dans les collines baltiques en saillie.

Dans sa retraite entre les collines du Sud et le bombement du Nord, le glacier a en effet peu construit, et ce qu'il a édifié a été en grande partie fragmenté, démoli ou affaissé par l'action des vents, des pluies, des intempéries de toute sorte, et surtout des grands courants d'eaux de fonte qui se concentraient dans cette zone déprimée. L'influence « active » du glacier ne s'est exprimée que par l'étalement, sur le socle, de couches de moraine de fond, et l'édification de médiocres lignes de moraines frontales. La moraine de fond, faite des roches triturées et broyées sous la formidable masse de glace en mouvement comporte le plus souvent une pâte argileuse, une sorte de mastic dans lequel sont disséminés des blocs parfois volumineux ; le sable peut cependant y être mêlé dans une proportion plus ou moins considérable. Le relief de ces dépôts est ordinairement peu accentué. Il en existe de vastes étendues qu'on peut considérer comme absolument plates ; on y distingue à peine des ondulations indécises, et, çà et là, des petites rainures à peine inscrites dans le sol, orientées parallèlement les unes aux autres, et où s'installent de paisibles ruisseaux, des étangs, des tourbières. La moraine frontale

donne des traits plus accentués, des bosses, des levées en forme de croissants, des guirlandes garnies de blocs éparpillés ; en avant de ces protubérances, vers le Sud, s'installent des pentes très douces de sable, analogues au Sandr de la région baltique. Des lacs, moins amples que ceux des croupes du Nord, se sont conservés dans les dépressions de forme irrégulière que limitent capricieusement ces buttes ; ils donnent quelque grâce à ce paysage un peu morne. Il était inévitable d'y trouver les éléments d'une Suisse, suivant l'innocente manie qui incline tous ces assemblages de taupinières à s'égaler à l'Helvétie : la « Suisse de Kolmar », avec son Tempelberg (192 mètres), est la gloire de la Posnanie. Ainsi ces accumulations glaciaires de la plaine, entre le Brandebourg et la Podlésie, sont beaucoup moins puissantes et variées que celles des croupes baltiques ; le glacier y a évidemment séjourné moins longtemps. D'autre part, il en est disparu depuis une période plus longue, et les formes qu'il y a édifiées ont eu plus de temps pour vieillir ; elles sont donc plus oblitérées, moins bien conservées. Le drainage a pu s'organiser vers les grandes vallées voisines; des lacs se sont vidés, d'autres comblés. Enfin, les larges courants lâchés au milieu de ces constructions fragiles les ont si souvent fragmentées et effacées qu'il n'est plus toujours facile de les reconnaître.

La présence de ces grands cours d'eau et des énormes vallées qu'ils ont tracées à travers la plaine donne le trait capital de son relief. A chacun des arrêts que le front de la masse glacée marquait, plus ou moins longuement, lors de son retrait définitif, les eaux de fonte débordant de la périphérie du glacier s'accumulaient en avant de la ligne des moraines en une énorme masse qui s'écoulait vers l'Ouest, le long du front, jusqu'à gagner la mer du Nord. Chaque phase d'arrêt a provoqué ainsi la création d'une grande vallée longitudinale, c'est-à-dire orientée de l'Est vers l'Ouest, parallèlement à la périphérie de la masse glaciaire. Entre ces différents sillons, larges de plusieurs kilomètres, des communications n'ont pas tardé à s'établir ; entraînées par la pente d'ensemble vers le Nord, les eaux venues des montagnes ou collines du Sud se déversèrent de l'un vers l'autre en utilisant des rigoles d'eau de fonte. De coude en coude, les fleuves allemands

et polonais se tracèrent ainsi par la plaine un cours en ligne brisée, raccordant par des percées à travers les minces remparts morainiques les tronçons, trop larges pour eux, des grandes vallées dessinées par les eaux échappées du glacier. Tel l'Oder, utilisant par des percées successives des fragments plus ou moins étendus des quatre larges sillons qui circulent à travers la plaine allemande, et finissant par s'échapper en fonçant droit vers la mer à travers les collines baltiques.

Le même spectacle nous apparaît dans la partie orientale de la plaine, quoique les phases de cette genèse des cours d'eau y aient été moins soigneusement étudiées. C'est un vrai drame que cette lutte des eaux cherchant à tourner l'obstacle du glacier et organisant leur lit au mieux des pentes. Lors des premières phases de la décrue glaciaire, la Vistule, mêlant aux eaux de fonte le tribut des Beskides amené par un défilé entre les collines de Sandomir et celles de Lublin, se glisse vers l'Ouest, probablement sur l'emplacement actuel de la Pilitza inférieure, puis de la Widavka et de la Wartha, dont les lits sont subitement élargis à la hauteur de cette direction. La glace recule, et le fleuve se jette à sa poursuite vers Varsovie, incorporant alors ses eaux à un ample sillon qui se déroule par les vallées du Boug, de la Bzoura, de la Ner, de la Wartha entre Kolo et Schrimm, de l'Obra, de l'Oder et de la Sprée inférieure avant de rejoindre l'Elbe. Nouveau recul, et nouvelle vallée qui serre le front glaciaire par le haut Niémen, le Bobr, la Narev, la Vistule entre Novo-Georgievsk et Bromberg, la Netze, la basse Wartha, l'Oder, la dépression d'Eberswalde. Enfin, lorsque le glacier a abandonné les croupes baltiques, les eaux se glissent à travers l'obstacle, organisant leur cours inférieur : c'est alors que le Niémen ouvre sa section Grodno-Kovno, la Vistule son tronçon vers Dantzig.

Ainsi sont disposées les vallées de la plaine, raccordant par des tronçons dirigés du Nord au Sud des fragments des larges sillons créés par les eaux de fonte en avant du glacier. Les dimensions sont vastes : l'abondance des eaux a permis de creuser à travers le sol meuble des rigoles profondes. A Varsovie, la vallée de la Vistule est enfoncée de 40 mètres au-dessous du niveau de la plate-forme sur laquelle est bâtie la ville; à Plock, de 60 mètres. De même, la falaise de la rive

droite de la Bzoura a largement aidé au succès de la défensive russe. La largeur est plus remarquable encore, atteint parfois 5 à 10 kilomètres ; partout, le cours d'eau, quelles que soient ses dimensions, paraît trop petit pour la vallée, œuvre d'un organisme plus puissant. Enfin, il existe çà et là des tronçons morts, où ne circule plus aucune rivière depuis que le drainage s'est réorganisé vers le Nord : tel, à l'Ouest de Lentchiza, le fragment de vallée où les eaux, incertaines entre la Bzoura et la Ner, s'attardent en marécages. D'ailleurs, il arrive assez souvent que le cours d'eau actuel, médiocre héritier des grands courants glaciaires, soit impuissant à assurer à la vallée, trop grande pour lui, un égouttement suffisant : des marais parsèment le fond, par exemple, le long du Bobr, de la Bzoura, de la Netze, de l'Obra, de la Bartsch, et des cours d'eau encombrés de sable qui descendent des croupes baltiques, la Pissa, l'Omulev, l'Orzec, la Vkra.

Mais, si les bas-fonds sont humides, la présence de ce réseau de vallées entrecroisées assure un drainage suffisant à tous les territoires intermédiaires. La plaine de Pologne n'est donc pas le marécage qu'on s'imagine trop souvent. Le sol, où le sable se mélange fréquemment à l'argile, est une terre franche que l'on cultive sans grandes difficultés. Mettant à part la frange qui s'allonge, sur une cinquantaine de kilomètres de large, au Sud de la Prusse-Orientale, et qui continue avec ses sables, ses marais et ses maigres bois de pins le mauvais pays de Soldau, Willenberg et Johannisburg, on peut dire que ces grandes plaines sont suffisamment sèches, fertiles, et peuplées. Le long des ondulations douces qui les parsèment se succèdent les champs de céréales, de pommes de terre, de lin et chanvre, les plantations de tabac, les prairies. Les sols sans culture sont rares. La proportion de terrains boisés n'est pas considérable : 21,5 p. 100 du total ; mais les forêts sont dispersées en une multitude de bouquets de bois qui meublent le paysage et ferment l'horizon. Les procédés de culture ne sont pas arriérés ; le paysan polonais emploie les engrais chimiques, fait grand usage des machines agricoles ; sa technique est bien supérieure à celle de ses frères russes. L'eau n'étant pas difficile à trouver à une faible profondeur, la campagne est toute semée de petits villages, dont les maisons de bois ou de terre, couvertes de

chaume, parfois de tuiles, sont moins pittoresques, mais plus propres, que les isbas de Russie. La population est abondante ; la densité au kilomètre carré était de 74 dans le gouvernement de Kalich, ainsi que dans la partie rurale de celui de Varsovie au recensement de 1897; depuis, elle a dû dépasser largement ce chiffre, déjà si considérable dans une région agricole. Aussi fournit-elle un contingent important à l'émigration temporaire d'ouvriers allant effectuer en Allemagne la campagne de la moisson et des betteraves (Sachsengängerei), et il reste encore de larges disponibilités pour la main-d'œuvre industrielle. Tandis que certains vont renforcer dans la région de la Ruhr le contingent polonais d'origine posnanienne, d'autres peuplent les grandes usines installées dans le rayon de Lodz ou de Varsovie, industries du bois, du cuir et du tabac, métallurgie, et surtout ces grandes manufactures de draps et de cotonnades, qui ont fait de Lodz, pauvre village de 800 âmes au début du XIXe siècle, une énorme cité de 600 000 habitants, alignant sur une dizaine de kilomètres de long le désordre de ses constructions disparates escaladant des collines de sable.

Ce pays est donc prospère : il ne le cède en rien, pour l'activité et le développement, à son prolongement vers l'Ouest, en territoire germanique. Il n'en est que plus pénible de songer à l'état de dévastation qu'ont dû lui infliger les terribles luttes dont il est depuis des mois le théâtre. Déjà à trois reprises le flot envahisseur l'a submergé. Dès le mois d'août, des partis allemands s'enparaient de Kalich, poussaient jusqu'à Lodz. En octobre, une forte armée balayait toute la plaine jusqu'à la Vistule, atteignait la banlieue de Varsovie. Le magnifique effort des troupes russes débouchant de la ligne de la Vistule libérait un instant la Pologne jusqu'à la frontière allemande ; mais bientôt l'armée de Hindenburg repliée et concentrée au Nord de la Posnanie prenait de flanc l'avancée russe vers la Silésie, l'arrêtait net, et finissait par fixer le front de combat sur la ligne de la Bzoura et de son affluent la Ravka. La difficulté de manœuvrer dans une contrée où l'hiver est rigoureux (moyenne de janvier à Varsovie, — 3°4), a largement contribué depuis à maintenir en présence une partie des deux armées sur ces positions. Mais il n'y avait rien, dans la nature du pays, qui fût susceptible d'entraver entière-

ment des opérations offensives, comme le prouvent les mouvements des troupes qui ne furent pas suspendus, de tout l'hiver, sur la rive droite de la Vistule, entre le fleuve et la frontière.

Ainsi la plaine de Pologne est une terre de batailles, favorable aux mouvements des armées. Le sol est presque partout suffisamment sec pour ne pas empêcher la marche des convois ni des canons. L'humidité n'est pas excessive ; cette région déprimée ne reçoit guère, année moyenne, que 450 à 550 millimètres de pluie. Le seul obstacle qui puisse gêner des masses armées dans leurs mouvements, et offrir à leur adversaire des positions défensives, ce sont les grands sillons parallèles orientés de l'Est à l'Ouest, formant de larges fossés souvent marécageux, dominés par des rives élevées. Remarquons d'ailleurs que ces lignes de résistance sont beaucoup mieux utilisables pour les Russes que pour leurs ennemis. La dépression de la Bzoura inférieure leur a permis d'arrêter la poussée allemande sur Varsovie ; la ligne Bobr-Narev, qui couvre la Pologne contre une attaque partant du saillant de Prusse-Orientale, leur est plus précieuse encore. Elle s'est révélée, à l'épreuve, comme la plus efficace protection de l'empire contre l'invasion allemande. Au Nord, du Niémen à Lomza, les marécages presque infranchissables du Bobr ne permettent qu'en deux points le passage : la route d'Augustov commandée par Grodno, et celle de Lyck, barrée par la forteresse d'Ossovietz, beaucoup plus puissante que les Allemands eux-mêmes, toujours si bien informés, ne le pensaient. Entre Lomza et la Vistule, les têtes de pont fortifiées d'Ostrolenka, Rochan, Pultusk, gardent le passage. Enfin, au confluent de la Vistule et de la Narev, le « rayon fortifié de Varsovie », presqu'île triangulaire encadrée par les places de Segrche, Novo-Georgievsk et Varsovie, a une importance que Napoléon avait reconnue et utilisée dès sa campagne de 1806-1807 : une armée postée dans cette place d'armes pouvant déboucher à volonté vers le Nord ou vers l'Ouest. C'est sur cette ligne défensive que les Russes ont déjà par deux fois arrêté net une impétueuse attaque allemande ; c'est aussi de là qu'à plusieurs reprises ils sont partis pour essayer de tourner par le Sud-Ouest le bastion de Prusse-Orientale.

Concluons donc qu'au contraire des croupes baltiques, la

plaine de Pologne se prête bien à des opérations offensives ; elle s'y prête même mieux pour les Russes que pour leurs adversaires. Les tronçons de vallées qui se dirigent du Sud au Nord sont plus aisément franchissables que les sillons marécageux orientés d'Est en Ouest. Seule la Vistule supérieure, entre Sandomir et Varsovie, est un obstacle redoutable, comme l'ont éprouvé les Austro-Allemands ; mais pour une offensive vers l'Ouest, ce ne sont ni la Pilitza, ni la Wartha supérieure, ni la Prosna qui puissent gêner sérieusement la progression d'une armée. D'ailleurs, à mesure qu'on s'avance vers le Sud, ces cours d'eau et leurs vallées deviennent insignifiants, et c'est là, dans la région des collines, que se trace la vraie route d'invasion des Russes.

LES COLLINES DE POLOGNE

Aux étendues un peu monotones de la plaine succède au Sud un paysage plus gracieux. Le sol se relève, d'abord en formes douces et arrondies, puis en lignes plus hardies, en petites crêtes où la roche pointe, çà et là, le long d'alignements dirigés du Nord-Ouest au Sud-Est. Ces hauteurs, apparues au delà de Radom et de Piotrkov, garnissent désormais tout le Sud de la Pologne russe jusqu'à la haute Vistule, Cracovie et Tchenstokova, et on les voit se poursuivre, à l'Est de Sandomir, dans les collines du gouvernement de Lublin. Elles sont donc symétriques des croupes baltiques, de l'autre côté de la plaine de Pologne ; mais elles en sont profondément différentes, par l'aspect et par l'origine. Ce n'est plus l'assemblage incertain de buttes aux formes molles, enfermant des lacs ; ici apparaissent des lignes directrices ; il y a des escarpements ; les eaux fuient, agiles, par de petits défilés. L'altitude, enfin, dépasse 600 mètres. Au sortir des vastes étendues plates et basses, tout cela évoque une autre nature, à propos de laquelle on est tenté de prononcer le nom de montagnes.

Il s'agit bien en effet, sinon de montagnes véritables, du moins de phénomènes qui sont comme l'écho affaibli de la formation de massifs montagneux. Le vaste socle de la plaine

russo-allemande a été presque partout relevé aux abords des hautes terres de l'Allemagne moyenne et de l'Autriche ; ici, au droit de la courbure de l'arc Karpatique, le mouvement a été assez important pour ressusciter d'anciens plis, et faire apparaître de très vieilles roches. Ainsi s'explique l'existence de ces bandes parallèles au rebord oriental du massif de Bohême, dressant parmi les dépôts quaternaires des alignements de roches primaires ou secondaires, dont les teintes, tantôt claires, tantôt foncées, tranchent en tout cas sur la monotonie des sables et des argiles glaciaires. L'altitude, déjà respectable, de ces petites arêtes rocheuses, les a en effet préservées de l'ensevelissement que le manteau de dépôts glaciaires a tendu sur tout le reste de la Pologne ; les glaciers, dont l'épaisseur était d'ailleurs réduite dans ces contrées méridionales et ne dépassait pas 200 mètres, ont dû contourner les collines les plus élevées ; tout au plus réussissaient-ils à engager des langues de glace dans les parties déprimées, élargissant des brèches comme celle où se glisse aujourd'hui la Nida noire. Ainsi le faîte des collines émergeait au-dessus de la surface raboteuse de l'inlandsis, à la façon des « nunataks » du Groenland ; ces hautes terres ont donc gardé, au milieu de l'immense territoire soumis aux influences glaciaires, une véritable individualité de sol et de relief. D'autre part, après la disparition des glaces la zone des collines a vu se déposer sur ses pentes inférieures, par-dessus les dépôts glaciaires qui s'y étaient accumulés, ce manteau de limon jaunâtre, le lœss, qui recouvre d'une frange presque continue la lisière septentrionale des montagnes austro-allemandes. Ce limon, qui paraît avoir été apporté sous forme de fines poussières par des vents réguliers, sous l'influence du climat steppique qui a marqué la fin de la période glaciaire, vaut aux territoires dont il forme le sol superficiel des avantages particuliers : l'agriculture y trouve une terre fertile, extrêmement propre à la culture des céréales et des plantes industrielles ; la circulation s'y effectue aisément en sol sec, perméable, où l'obstacle de la forêt est depuis longtemps disparu. Par là, les collines de Pologne sont apparentées aux riches terroirs de Galicie, de Silésie méridionale, des Börde de Magdebourg et du Hanovre.

Ce pays a donc, à plusieurs points de vue, une physionomie spéciale. Il la doit d'abord à son relief. La région est élevée dans son ensemble ; cependant, on y distingue de véritables petites chaînes. D'abord, la Lysa Gora (mont chauve), où le faîte arrondi du mont Sainte-Catherine s'élève à 611 mètres, et d'autres bosses à 583 ; véritable chaînon flanqué de chaque côté de petites crêtes. Les blocs de quartzites aux teintes claires, éboulés sur les pentes supérieures, lui ont valu cette réputation de sommet dénudé ; cependant la verdure ne manque pas sur les flancs de la mince crête. Vers l'Est, celle-ci se fragmente, disparaît, passe au delà d'Opatov à un plateau qui descend lentement vers Sandomir, et dans lequel les affluents de la Vistule ont enfoncé des gorges profondes. Mais de nouvelles rangées se succèdent au Sud-Ouest, jusqu'à la frontière : les collines de Checiny (Zamkova-Gora), petites bandes de calcaires et de grès dressant leurs médiocres escarpements, qui ne dépassent pas 367 mètres, depuis la Pilitza à Przedborz jusqu'aux abords de la Vistule ; puis les Zloty Gory, entre la Pilitza et la Wartha, tournant vers la plaine de haute Silésie une vraie muraille rocheuse de calcaires blanchâtres, haute d'une centaine de mètres. Coupée par la Wartha à Tchenstokova, cette falaise domine la ville de son « clair mont » (Jasna Gora) sur lequel se dresse le couvent-forteresse qui conserve l'image miraculeuse de la Madone. Enfin voici, comme il fallait s'y attendre, la Suisse polonaise des collines d'Olkusz, d'ailleurs pittoresque avec ses vallées nombreuses et profondes, isolant des bosses et des crêtes de 500 mètres d'altitude.

Ce relief, qui n'est pas sans charme, ne laisse pas d'influer sur le climat. La disposition des petites rides orientées au Sud-Est offre, pendant l'hiver, une exposition favorable, à l'abri des vents de la plaine russe, et, en toute saison, d'heureuses conditions d'insolation. La culture des arbres fruitiers s'en ressent ; poiriers, cerisiers, pommiers, sont nombreux dans la région des collines. La végétation, favorisée par la fertilité du sol et la clémence du climat, est remarquablement utilisée par l'homme. L'industrie n'est pas moins prospère. Le travail des textiles n'y a sans doute pas trouvé un développement aussi large que dans la plaine, quoique la fabrication des draps soit

importante à Tchenstokova, la filature du chanvre, l'impression sur étoffes, à Kielce ; c'est que d'autres genres d'activité industrielle y sollicitaient les hommes. Le socle de vieilles roches ramené au jour par les mouvements du sol recèle d'abondantes ressources minérales, depuis longtemps exploitées. Sans parler de gisements de fer éparpillés dans toutes les dépressions, on recueille l'argent, le zinc, la malachite dans le cercle d'Olkusz, le marbre et l'albâtre autour de Checiny, le soufre à Wislica et Nove-Miasto. Enfin, l'extrémité Sud-Ouest de la région participe, autour de Dombrowa, à l'exploitation du bassin houiller de haute Silésie. Cette richesse en produits minéraux est l'origine d'un grand développement économique ; le gouvernement de Piotrkov, qui comprend à la fois les charbonnages de Dombrowa et les tissages de Lodz, égale en activité industrielle le district de Pétrograd, et ne le cède dans tout l'empire qu'au rayon de Moscou. De plus, cette activité est ancienne. L'extraction et le traitement des minerais ont amené de bonne heure la naissance de petites villes industrieuses, dispersées parmi les collines, Kielce, Pinczov, Checiny, de même que le mouvement d'échanges entre la zone élevée et la plaine a fait naître au contact des deux régions des marchés, qui sont parmi les centres urbains les plus anciens de Pologne, Piotrkov, Radom. Enfin, la densité de population est plus considérable ici que dans tout le reste de la Pologne : au recensement de 1897, 76 habitants au kilomètre carré dans le gouvernement de Kielce, 89 dans la partie rurale de celui de Piotrkov.

La plus grande partie de ce riche pays est aujourd'hui aux mains de l'envahisseur, établi, de Checiny à la Vistule, le long de la rivière Nida. Les combats ont été assez rares dans cette région, que les Austro-Allemands occupent presque sans interruption depuis le début de la guerre. Cette circonstance tient uniquement à la situation géographique de la région, cernée par les frontières de Silésie et de Galicie, et exposée ainsi à l'envahissement, tandis qu'elle n'est reliée à la Russie que par deux voies ferrées, dirigées de Varsovie sur Dombrowa et d'Ivangorod vers Kielce et Olkusz. Ce sont là, pour les Russes, des conditions défavorables à une progression, et pourtant il paraît assez indiqué de penser que cette partie méridionale de

la Pologne constitue la véritable voie d'invasion vers l'Autriche ou vers l'Allemagne. Le relief n'est pas assez accentué pour empêcher de grands mouvements de troupes ; les petites crêtes sont trop fragmentées pour être un redoutable obstacle et les Autrichiens dans leur retraite de la fin d'octobre n'ont pas sérieusement tenté de les utiliser. Le sol sec est favorable aux transports ; la richesse du pays, — à moins de dévastation systématique, — rend aisés les ravitaillements. Enfin, devant une armée venant de l'Est et maîtresse de cette région de collines s'ouvrent de magnifiques voies d'invasion : c'est au Sud la large « Porte de Moravie » béante vers Vienne, et à l'Ouest les terrasses de Silésie qui, l'Oder une fois franchi vers Ratibor, permettent d'éviter dans une marche vers l'Allemagne centrale ou la Bohême l'obstacle de la plupart des grandes vallées. On s'explique ainsi l'importance de Cracovie, qui commande au Sud cette Suisse de Pologne, et l'intérêt que présentait la poussée russe effectuée en novembre de la Vistule vers cette place et Tchenstokova.

*
* *

On s'est beaucoup battu depuis le mois d'août dernier sur le front de Prusse et de Pologne, et il s'y est déployé à plusieurs reprises des opérations de grande envergure. Invasion de la Prusse-Orientale en août, arrêtée à Tannenberg, contre-offensive allemande en septembre, sur le Bobr et le Niémen, victoire russe de la Vistule en octobre et marche sur Cracovie en novembre, poussée allemande sur Lodz à la fin du même mois et batailles de la Bzoura-Ravka en décembre ; encerclement de la Prusse-Orientale par les Russes en janvier, amenant la réplique allemande dans la bataille des lacs masouriens (février), et la contre-attaque moscovite sur Prasnych (mars), tous ces mouvements se sont succédé avec rapidité, sans que la malheureuse Pologne ait cessé d'être foulée par les énormes masses en présence. Tandis que le front occidental est fixé depuis le mois d'octobre, et que les coups de bélier les plus violents n'ont pas réussi à le déplacer, en cinq mois, de plus de quelques kilomètres, on a sans cesse manœuvré sur le front oriental, en particulier sur la rive droite de la Vistule, où les

mouvements tactiques ne se sont pas arrêtés de tout l'hiver. Cette activité ne tient pas seulement à l'ardeur et à la ténacité des adversaires. Elle prouve que la nature du pays n'est pas défavorable aux opérations militaires, même pendant la mauvaise saison. Mais elle tient encore plus au dessin capricieux des frontières, qui enserre la Pologne russe entre les territoires de ses ennemis, et particulièrement la met sous la menace du saillant de la Prusse-Orientale. Derrière la multiple barrière des lacs et des collines baltiques, disposant d'un réseau ferré admirablement articulé qui leur permet de mener avec brio le jeu des réserves tactiques, les Allemands dominent la Pologne, et ont réussi jusqu'ici à arrêter la marche en avant des Russes par la plaine et les collines, qui paraissent si bien disposées pour leur offensive. Front mobile à l'Est de l'Europe, masses cramponnées sur place à l'Ouest, c'est toujours la guerre d'usure.

RAOUL BLANCHARD

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

MER
BALTIQUE
Niemen
Kovno
Tilsit
Schechuppe
Labiau
Samland
Königsberg
Wehlau
Gumbinnen
Angerap
Olita
Pregel
Insterburg
Eylau
Friedland
Suwalki
Stablack
Angerburg
Dantzig
Frisches Haff
Trunker Berg
Alle
Rastenburg
Lötzen
Seesker Höhe
Elbing
Passarge
Sensburg
Marggrabova
Augustov
Grodno
Niemen
Allenstein
L. Spirding
Lyck
Bobr
Osterode
Ortelsburg
Johannisburg
Ossovietz
Tannenberg
Oberland
Kernsdorfer Höhe
Neidenburg
Wjllenberg
Omulew
Pissa
Vistule
Soldau
Orzec
Lomza
Narev
Netze
Drewenz
Ostrolenka
Bromberg
Thorn
Mlava
Prasnych
Narev
Rochan
Sierpc
Pultusk
Vloclavek
Vkra
Plock
Segrche
Bug
Novo-Georgievsk
Posen
Kutno
VARSOVIE
Kolo
Bzoura
Ner
Schrimm
Lentchiza
Rawka
Vistule
Obra
Wartha
Lodz
Pilitza
Kalich
Ivangorod
Wodawka
Prosna
Piotrkov
Radom
Lublin
Przedborz
Lysa Gora
Wartha
Kielce
Opatov
Breslau
Oder
Zloty Gory
Checiny
Tchenstokova
Sandomir
Pinczov
Nida
Vislica
Olkusz
San
Dombrovo
Nove Miasto
Cracovie
Vistule
Karpates

JOURNAL DE GEORGE SAND[1]

JUILLET 1870 - JUIN 1871

JUILLET

Samedi, 16. — Temps chaud et frais ; il a tonné et plu trois gouttes. Les puits continuent à baisser, les arbres se dessèchent, les fleurs forcées par la chaleur meurent en fleurissant.

Je n'ai jamais vu d'été si triste. La guerre est déclarée et le mauvais Paris, voyou, payé, se réjouit à grand bruit.

Dimanche, 17. — Même temps, pas de pluie... On n'est pas si tranquille à la frontière. On se bat peut-être déjà — que de malheurs !

Lundi, 18. — Les Prussiens ont passé la frontière, on les a repoussés.

Escarmouche. Récit du départ des troupes. Enthousiasme des Parisiens.

Jeudi, 21. — Plus chaud encore. On commence à se démoraliser. Je travaille.

1. Ce journal de George Sand, complètement inédit, a été écrit de sa main sur de grands agendas. Nous le publions en omettant quelques détails concernant la vie de famille. (AURORE LAUTH SAND.)

A une heure et demie [1] j'entends deux coups de revolver. Je descends dans la cour, je trouve Maurice qui vient de tuer *la grand'bête* [2] : un chien ou un loup. Nous cherchons partout, rien.

Vendredi, 22. — On pense que c'est un blaireau, mais on n'a rien trouvé. Chaleur terrible. Les arbres jaunissent, plusieurs sont dépouillés comme en hiver. La moisson est pénible, lente, mauvaise ; plus rien dans le jardin qui vaille la peine qu'on se donne d'arroser, et d'ailleurs l'eau va manquer.

La guerre semble indécise. Peut-être l'Europe interviendra-t-elle. Je fais un bouquet, quel bouquet ! en plein midi. Je suis écrasée et ne peux travailler.

Samedi, 23. — *La grand'bête* était un loup qui a été faire du vacarme et du grattage la nuit suivante à Launières [3]. On doit l'y guetter ce soir. Ainsi Maurice a blessé et j'ai chassé en pantoufles un loup dans notre cour, sous nos fenêtres à deux heures du matin : il ne nous manquait que cela ! Le feu a pris à Launières hier, par-dessus le marché. C'est l'année aux aventures pas drôles.

Dimanche, 31. — Fête de Sainte-Anne [4]. Je n'y vais pas, je ne retrouve plus mes paysans, plus de bourrée ; la polka et *la Marseillaise*, à propos de l'Empire. Profanation sur toute la ligne. Je travaille toute la matinée. J'envoie à Buloz la première partie de *Césarine* et je relis la deuxième.

AOUT

Mardi, 2. — Enfin ! Voilà de la pluie mais avec un orage terrible. Tous les fruits par terre, beaucoup d'arbres brisés, la clématite de la terrasse, *rasée* avec mon pauvre vieux lilas blanc. Une vraie trombe d'eau et de vent. Le toit de la maison est un peu écorné. Ce déluge fera au moins repousser l'herbe

1. Du matin.
2. Animal fantastique (légende du Berry).
3. Métairie près de Nohant.
4. Fête du village de Nohant.

et grossir le raisin. J'ai un peu travaillé et amusé Aurore. Son moineau s'est échappé ce matin et s'est laissé reprendre.

Mercredi, 3. — Première affaire de la guerre *hier* [1]. Je parcours le pauvre jardin tout brisé, tout jonché de fruits. Sous les pruniers, c'est un tapis bleu.

Le sous-préfet m'envoie la dépêche de l'Empereur au ministre. La guerre est entamée, on a pris Sarrebruck [2]. Sa Majesté est-elle contente de ses canons? Qu'importe les morts. Quelle civilisation !

Vendredi, 5. — Détails sur la mitraille dans la journée.

Samedi, 6. — C'est demain le combat électoral. A la frontière c'est pire. Nous avons été battus [3]. Au camp de Châlons la mobile manquant de pain et d'abri a envoyé Canrobert à *Chaillot*. Tout va très mal, ou très bien. On ne sait rien. Les journaux sont bâillonnés.

Dimanche, 7. — Journée sinistre. Nouvelles *noires* de tous côtés. Nos généraux battus, les Prussiens en France, des nouvelles refusées obstinément jusqu'au désastre. Paris troublé, indigné. La Bourse annonçant une victoire *frauduleuse*, démentie par des révélations funestes [4]. Les élections communales n'amènent rien de nouveau, par conséquent rien de bon de notre côté. Maurice [5] passe la journée à Vic pour le scrutin et le dépointement.

Lundi, 8. — Nous passons la journée assez calme, pas de nouvelles. On croit au mieux quand on ne sait rien.

Ce soir à onze heures arrivent Edme [6] et Antoine [7], avec le *Bulletin officiel*, désastres et désarroi complet. Les généraux se perdent avec leurs corps d'armée. On ne peut évaluer les pertes. Appel suprême de l'Empereur *à 93* ! Les Prussiens

1. En marge.

2. Ce petit engagement du corps Frossard contre un détachement prussien (2 août) fut bruyamment célébré par les *Bulletins officiels* du 2 au 5 août.

3. A Wissembourg (4 août). *Bulletin* du 5 août, midi 45.

4. L'échec de Frossard à Forbach, la défaite de Mac-Mahon à Frœschwiller (6 août).

5. Maurice Sand avait formé un corps de pompiers dans la commune de Nohant-Vic.

6. Edme Simonnet, petit-neuveu de G. Sand.

7. Antoine Ludre, ami des neveux de G. Sand.

sont peut-être près de Paris. La République est peut-être proclamée, tout est possible. On ne sait que penser.

La Châtre [1] est en fureur contre la guerre et crie *Vive la Nation !* Tout est sens dessus dessous. ¡On appelle tout aux armes. Quelles armes ?

Mardi, 9. — Rien dans les journaux que les nouvelles d'hier. Ce soir une dépêche qui ressemble à une abdication.

Mercredi, 10. — Rien de la guerre. On se concentre, on se replie : ça ressemble à une mystification. A Paris on s'agite, nous ne savons que le commencement de la séance ; ce soir Edme et Antoine viennent à onze heures et nous disent le changement de ministère [2], c'est insensé ! Quel rêve de fièvre que tout cela ! Je n'ai pas eu le cœur à travailler, on est malade malgré soi. Il a fait beau, j'ai été à la rivière avec Lina [3] et les enfants. Maurice a fait du jardinage toute la journée. Il est bien tourmenté aussi. Il ne dort pas.

Jeudi, 11. — Les journaux nous confirment le changement de ministère. Les Chambres l'ont tué en lui refusant le vote de confiance. Premier acte de la révolution. Je travaille, *j'achève mon roman* [4].

Vendredi, 12. — Un temps délicieux. L'herbe est si verte qu'on se croirait au printemps. Pauvres herbes, elles ont la force du faible. On aurait des idées riantes si l'humanité n'était aux prises avec la tourmente. Quelle crise, quel trouble, quelle anxiété. Pas de nouvelles, sinon que Paris est enchanté de la chute du ministère. Mais en voici un plus roide. Sera-t-il plus habile? On supprime *le Rappel.* Bientôt nous saurons ce qui se passe par les Prussiens. Tous ici se tourmentent de la levée des hommes sous toutes les formes. Mais on ne veut pas armer les gardes nationales et on entasse partout des troupes inactives, sans pain et sans logement.

Samedi, 13. — Même absence de nouvelles de l'armée. On *se replie,* ça devient une rengaine.

1. Petite ville à six kilomètres de Nohant.

2. Le ministère Ollivier est renversé le 9 août à l'unanimité moins 9 voix. Le général Cousin de Montauban, comte de Palikao, est chargé par l'impératrice de former un cabinet.

3. Belle-fille de G. Sand.

4. *Césarine Dietrich.*

Les Prussiens sont autour de Strasbourg pendant qu'on les attend à Metz. Fautes sur fautes ! Grandes mesures de la Chambre, on semble s'entendre sur toute la ligne. La réorganisation des gardes nationales est adoptée [1]. Le Palikao réunit toutes les confiances. On fortifie Paris. Les volontaires abondent. P... m'écrit que l'Empire est fini. C'est probable.

Maurice et Lina vont à la Châtre et reviennent consternés de la peur qui y règne.

Je corrige mon travail, je me hâte pour être au courant avec la *Revue* avant le branle-bas. Ce soir Maurice rédige une allocution à ses pompiers pour leur ôter la panique. La France n'est pas glorieuse dans ce pays-ci.

Dimanche, 14. — Les Prussiens sont à Nancy. Rien de nouveau et incertitude sur le lendemain. On nous écrit que les bonapartistes sont les plus furieux pour insulter leur Empereur. La Chambre n'est pas trop en désaccord. Bazaine prend une sorte de dictature.

Lundi, 15. — L'armée n'agit pas. Palikao jure à la Chambre que ce n'est pas l'Empereur qui la commande : — brevet d'incapacité.

La Chambre refuse de se constituer en comité de défense. Mais ça viendra. Nancy est au pouvoir des Prussiens, sans coup férir. Ville ouverte. La garde nationale, *pour tous*, est discréditée. Il y a du bon dans ce qui se fait à Paris. Ce soir des passants disent que nous avons une victoire. Mais les enfants ne viennent pas, le canon de la Châtre est muet, il n'y a rien. J'achève ce soir de paginer *Césarine* et je l'emballe enfin. Jusqu'à la dernière heure j'aurai pioché. Mais quelle fatigue avec tout ce que l'on souffre du dehors !

Mardi, 16. — Nous avons remporté un avantage mais il est stérile ou désastreux, car nous l'apprenons tard et sans détails [2]. Conspiration prussienne à Paris. Meurtres et violences [3]. La fête de l'Empereur n'a pas un lampion, pas un drapeau. La déchéance est prononcée de fait. Palikao gouverne.

1. Loi du 12 août 1870 rétablissant la garde nationale dans tous les départements.

2. Bataille de Borny (14 août 1870).

3. Le dimanche 14 août, une bande armée avait attaqué le poste des pompiers du boulevard de la Villette. On crut voir dans ces actes de guerre civile la trace d'intrigues prussiennes.

La Chambre se repose des travaux qu'il effectue. La gauche va bien, la majorité n'a d'autre opinion que la peur. Granier de Cassagnac insulte.

Maurice passe la journée en uniforme à la Châtre matin et soir, à Vic, à Nohant, partout. On invite les pompiers à s'engager, tous disent non : à la Châtre il y en a cinq qui disent oui. Ce soir ceux d'ici donnent leur démission un à un. C'est une « boulette » de l'administration qui ne sait où donner de la tête. Je crois que tout va fort mal : on est triste, inquiet, colère.

Mercredi, 17. — Pas de nouvelles de l'armée. On cache les opérations, peut-être les revers. On a parlé de quarante mille Prussiens faits prisonniers sans *coup férir*.

La journée est calme, triste comme les autres.

Jeudi, 18. — Nouvelle d'un fait d'armes assez important signé *Bazaine*[1]. L'Empereur est muet. Le prince[2] est près de lui à Verdun. On dit que ça va très bien. On dit que ça va mal. Maurice est agité, il voudrait partir, il voudrait rester. Il ne sait pas subir et attendre. Les volontaires pompiers ont reçu contre-ordre. Qu'en ferait-on à Paris? On n'a pas de quoi nourrir et armer la troupe. Je crois que le désordre continue et que Montauban n'y peut rien.

Vendredi, 19. — Nouvelles de beaux faits d'armes. On recule en tuant beaucoup. L'Empereur va en *troisièmes* au camp de Châlons. On dit que le plus jeune des fils du roi de Prusse est tué, deux généraux prussiens tués, deux à nous, Frossard blessé. Enfin on se détruit et tout est pour le mieux! Bazaine joue un grand rôle, Palikao et Trochu plaisent aux Parisiens et font de leur mieux.

Samedi, 20. — Pas de nouvelles aujourd'hui, ça n'est pas bon signe il me semble. On dit que Bazaine n'en veut pas donner parce que l'Empereur est informé avant Paris de ses mouvements. La trahison est donc partout!

Toujours même situation tendue et douloureuse. Nous faisons des bandes pour les blessés. Quelle angoisse! Quelle tristesse!

1. Bataille de Rezonville-Mars-la-Tour (16 août 1870).

2. Le prince Napoléon.

Dimanche, 21. — Beau temps, superbe, la campagne charmante, calme, pure et on se tue là-bas !

Pas de nouvelles. Lettres de Paris qui ne pressentent pas la solution.

Lundi, 22. — Pour toutes nouvelles une dépêche peu rassurante et très laconique. Les Prussiens interrompent les communications entre Bazaine et un autre corps d'armée.

Les préparatifs de défense vont moins vite que les Prussiens. On dit que le prince est à Paris. On juge les émeutiers de la Villette par conseil de guerre. Les députés ne font rien. On trouve déjà que Montauban ne fait pas assez. Est-ce sa faute?

Mardi, 23. — Il paraît que ça va mieux. Pelikao a dit à la Chambre qu'il ne peut rien dire, mais que les dépêches sont bonnes.

Maurice va demain à la Châtre commencer l'instruction des mobiles.

Mercredi, 24. — Pas de nouvelles inquiétantes relativement à la situation.

Nous partons dans l'américaine à une heure et nous allons au *Brolet*[1]. C'est très loin, à six heures d'ici. Pays ombragé, sauvage, muet, triste et assez beau.

Jeudi, 25. — Pas de nouvelles ! On dit que les Prussiens avancent toujours et veulent tourner nos positions, qu'on les empêche, qu'il n'en restera pas un. Que ne dit-on pas? Je prends le parti de ne plus rien dire et de souffrir en silence. Maurice s'agite beaucoup. Il brûle d'y aller. Dieu veuille que ce ne soit pas nécessaire !

Vendredi, 26. — Pas de nouvelles, tout est sombre ; à force *d'envelopper* les Prussiens on sera enveloppé par eux. On craint une boucherie de républicains dans toute la France en même temps que les désastres de l'invasion. Dans ces moments-là le peuple devient fou et on désigne qui l'on veut à sa fureur.

Samedi, 27. — Le gouvernement a l'air de ne vouloir pas de citoyens armés. Trois Prussiens prendraient la Châtre, et partout on se plaint de même. Rien n'était prévu pour une invasion ; quel moment solennel et douloureux ! On ne sait

1. Excursion géologique que faisait G. Sand avec son fils, un ingénieur M. Basterol venu pour creuser un puits artésien à Nohant, et sa petite-fille Aurore.

rien de nos armées. Laisseront-elles attaquer Paris? Est-ce le plan de l'Empereur? Il est toujours tout-puissant, quoi qu'on en dise. On se perd en commentaires inutiles.

Dimanche, 28. — Beau temps. Vent assez froid. Pas de nouvelles de l'armée. Les Prussiens avancent toujours et la Chambre délibère. On commence à savoir ce qu'il eut fallu faire plus tôt.

Paris sera assiégé. Bazaine le veut ou ne peut l'empêcher.

Paris est, dit-on, très prenable. Quelque immense trahison le livrera. On se méfie de tout. Le mal est partout. On renvoie les bandits de Paris. Nous allons avoir à faire, en province, à ce genre d'ennemis, mais tout se concentre à Paris et les gardes nationales sédentaires n'ont ni armes, ni cartouches.

Demain matin la révision des mobiles.

Lundi, 29. — Il pleut et on s'en réjouit autant qu'on peut se réjouir de quelque chose. Le silence absolu sur l'armée rend triste et inquiète jusqu'au fond de l'âme. Les Prussiens marchent-ils sur Paris ou font-ils semblant? Paris les attend et se prépare et nous que pouvons-nous faire? On emmène nos jeunes gens, c'est trop tard, à quoi serviront-ils, ne sachant rien? Pourra-t-on seulement les armer? Les uns disent oui, les autres disent non.

Toujours même situation.

Les nécessités de la guerre sont-elles si réellement strictes qu'on doive laisser ignorer à une nation en danger où est et ce que fait son armée? Ce silence ne cacherait-il pas une négociation de paix sur laquelle nous ne serions pas plus consultés qu'à la guerre d'Italie?

Personne ne paraît le croire, moi je me l'imagine.

Les mobiles sont partis ce matin avec le sous-préfet leur faisant la conduite. On est très irrité à la Châtre contre les riches qui ne sont pas partis.

Mercredi, 31. — Même silence. Il se confirme que les Prussiens ne marchent plus tout droit sur Paris.

Est-ce une feinte? On dit qu'il doit y avoir une bataille.

SEPTEMBRE

Jeudi, 1er. — Même inconnu, même angoisse. Il se confirme que les Prussiens ont remonté vers Mézières et qu'ils auraient abandonné l'idée d'assiéger Paris. Est-ce une feinte pour y tomber à l'improviste? Veulent-ils battre Mac-Mahon, avant que Bazaine soit dégagé, car il est bloqué, cela est certain, ou est-il débloqué sans vouloir le dire? Secrets de stratégie qui meuvent le cœur dans l'attente. Il fait un temps superbe, très chaud, délicieux à l'ombre. Les petites s'amusent à ramasser du bois mort.

Vendredi, 2. — Pas de nouvelles. Les journaux en donnent de toutes les couleurs, mais on ne peut rien croire à force de tout croire.

Les Prussiens auraient beaucoup reculé. Le siège de Strasbourg est atroce.

On a toujours le cœur sous un moellon.

Samedi, 3. — On croit par des *on dit* de toutes parts que nous avons fait un mal immense aux Prussiens. Mais ils ont dû nous en faire autant ! On dit qu'ils reculent, qu'ils ont été abîmés devant Sedan, que des corps francs, à nous, sont entrés en Allemagne. On ne sait rien d'officiel. Jamais pareil silence n'a été gardé.

C'est sublime ou déplorable, on verra !

Dimanche, 4. — Une dépêche officielle enfin ! Lugubre. Mac-Mahon grièvement blessé, laissant le commandement à Wimpffen qui capitula avec quarante mille hommes. Une seule consolation, l'Empereur est fait prisonnier. Mais nos pauvres soldats, comme on en a dû tuer pour que quarante mille se rendent !

C'était donc tout ce qui restait? Bazaine seul ne pourra nous sauver. C'est la paix prochaine ou le désastre complet, c'est la fin de l'Empire, mais dans quelles conditions ! Nous sommes atterrés toute la journée.

Lundi, 5. — Maurice m'éveille en me disant : « La République est proclamée à Paris sans *coup férir.* »

Fait immense, unique dans l'histoire des peuples !

Elle est donc l'état normal, l'état voulu des nations civilisées, cette liberté !

Le gouvernement de l'homme par lui-même. Il est né dans la tourmente une première fois, après un léger combat, la seconde. Il naît aujourd'hui sans une goutte de sang versé. N'est-il pas viable? Espérons !

Repousserons-nous les Prussiens? Ne vont-ils pas conclure la paix ou suspendre les hostilités? Dieu protège la France ! Elle est redevenue digne de son regard.

Mardi, 6. — Journée aussi abattue que celle d'hier était vivante.

Il a fait un orage qui a duré douze heures... Et puis on pense aux Prussiens qui seront peut-être demain à Paris. Ils vont vite, rien ne les arrête plus. Que pourra-t-on faire pour aider Paris?

On n'a le temps de rien organiser ; a-t-on de quoi armer? Je crois que tout manque.

Mercredi, 7. — Toujours plus triste. Les Prussiens avancent toujours et rien ne s'organise hors de Paris. On nomme des préfets, on s'occupe d'administration comme si on avait le temps de gouverner. Craint-on que tous trahissent le pays?

Jeudi, 8. — Les Prussiens avancent toujours. Les journaux font généralement trop de bravacheries, ils sont trop insulteurs. En revanche J. Favre publie un admirable manifeste qui devrait arrêter l'ennemi?

Vendredi, 9. — Pas de nouvelles. Les journaux ne sont pas arrivés, sauf deux qui ne disent que des bêtises. Rien de Bazaine, l'éternel récit sous toutes les formes de la reddition de l'Empereur.

Samedi, 10. — Les nouvelles n'apportent aucun changement à la situation. Les Prussiens ne paraissent pas avancer beaucoup. Peut-être veulent-ils en finir avec le pauvre Bazaine qui tient toujours mais dont nous ne savons rien.

Dimanche, 11. — Les nouvelles de Paris n'avancent pas la question. Pas de nouvelles de Bazaine. Les Prussiens ne se hâtent pas. Négocie-t-on? On ne sait.

Un article incendiaire, dit-on, du général Cluseret a paru dans *la Marseillaise*. Rochefort a renié le journal et tous les rédacteurs l'ont quitté. Cela, c'est bien et *fort*.

Lundi, 12. — Les nouvelles sont disséminées; ils avancent toujours, mais lentement. Veulent-ils cerner Paris. L'Europe laissera-t-elle faire? Situation inouïe. Il faut toutes les forces de l'âme pour ne pas divaguer.

Mardi, 13. — Les nouvelles ne varient pas. Les Prussiens approchent et on ne voit pas que l'étranger nous assiste. Quelle situation effrayante. Le courage ne faiblira pas et nous sommes en République, que Dieu nous aide!

Héroïsme de la citadelle de Laon. Les jeunes soldats de la classe de 1870 passent en chantant[1]. Pauvres enfants! Il n'y a pas eu d'exemptions dans la commune.

Mercredi, 14. — Toujours mêmes dires de journaux. Tout est confusion, contradiction, sauf l'approche des Prussiens qui viennent si lentement qu'on se demande pourquoi ils laissent à Paris le temps de s'approvisionner et d'organiser la défense; on dirait qu'ils veulent avoir l'air plus résolu qu'ils ne le sont. Faut-il espérer des propositions de paix acceptables?

Jeudi, 15. — Les nouvelles de Paris ne contiennent que des détails sur les préparatifs du siège.

Les enfants vont bien, je les fais danser, je raconte à Aurore des histoires gaies. Il faut être gai avec ces chers êtres, si heureux de ne pas comprendre.

Vendredi, 16. — Les Allemands sont aux portes de Paris. On dit qu'ils viendront à Orléans. C'est à Paris à faire des miracles, nous lui avons donné nos meilleurs hommes et notre argent. Pour nous je ne vois pas de défense possible.

Samedi, 17. — Pas de nouvelles aujourd'hui, ni lettres d'hier ni journaux.

On dit que la ligne de chemin de fer est coupée à Juvisy par les Prussiens, et qu'ils ont tiré sur le convoi arrivé hier, mais ce n'est peut-être pas vrai. Ce qui est plus immédiatement effrayant pour nous c'est la variole qui se répand dans le village...

Lina et les petites partent demain matin pour Saint-Loup. Maurice veut rester, je reste.

1. Ils venaient d'être appelés en vertu de la loi du 10 août 1870.

Dimanche, 18. — On ne peut se distraire un instant, on a une montagne sur le cœur.

Lundi, 19. — Ce matin Maurice me gronde de lui conseiller le départ. Je me soumets sans être convaincue, puisqu'il n'est rien dans la commune et que cette affreuse variole est sans remède [1].

. . . . . .

Pauvre cher Nohant, tu nous chasses ! Tu es devenu en huit jours plus redoutable que la guerre [2].

NOVEMBRE

Dimanche, 6. Nohant. — Je viens passer l'après-midi ici seule par un beau temps froid. J'en suis partie par une grande chaleur intense. Duvernet est avec ma voiture au Coudray ; il viendra me prendre. Pauvre cher Nohant désert et déserté. Fadet [3] a l'air de ne pas me reconnaître. Il ne songe qu'à se réchauffer au feu de ma chambre. Le jardin est bien vert, il y a encore des fleurs, des roses, mufliers, anémones d'automne, nigelles, soucis. La serre est rangée, la volière vide, les domestiques tranquilles, la campagne muette, et comme abandonnée. Y rentrerons-nous pour y rester? Nohant sera-t-il un de ces jours un monceau de ruines? Ou un quartier général ennemi avec toutes les souillures de l'invasion?

A la garde de Dieu !

Si Maurice part, je ne sais ce qu'il adviendra de ma pauvre tête et de mon pauvre cœur. S'il est tué serai-je forcée de vivre? Que la destinée s'accomplisse. On a un rayon d'espoir par moments. On en profite.

Bonjour mon pauvre nid !

Lundi, 7. Nohant. — Revenue pour travailler de une heure

1. L'épidémie est si violente et les morts se succèdent si vite autour de la maison que G. Sand décide son fils à partir pour rejoindre sa belle-fille et ses petites-filles dans la Creuse.

2. Du 20 septembre au 6 novembre G. Sand et sa famille résident à Saint-Loup, chez ses amis Maulmond puis à la Châtre chez son ami Duvernet. Le journal est interrompu.

3. Chien de G. Sand.

à quatre heures. J'ai travaillé dans ma chambre près du feu avec Fadet pour toute compagnie. Il fait un froid noir, mais sauf les mains qui se raidissent un peu, ça marche. Silence complet au dehors. Quel calme insolent dans la tempête. Pauvres absents ! Pas de nouvelles aujourd'hui. On s'est habitué à être bouleversé tous les jours par la crainte ou l'espoir, un jour de silence épouvante. On s'est fait à vivre d'émotions extérieures. Le repos fait peur, on se reproche d'en profiter.

Mon travail, heureusement pour ma conscience, ne me distrait pas du mal des autres. Il en est la récapitulation. Le jour me quitte. Je remonte en voiture et vais dîner à la Châtre.

Mardi, 8. Nohant. — Seule au coin de mon feu avec Fadet. Il fait extrêmement froid. En rentrant hier à la Châtre j'ai appris que l'armistice était rejeté. Donc c'est la guerre plus que jamais; une guerre à mort. Préparons-nous.

Jeudi, 10. Nohant. — J'y reviens toujours de midi à une heure, je mange et couche à la Châtre.

Aujourd'hui Maurice a été à Vic au conseil municipal, avec Ludre, pour l'impôt exorbitant mal présenté. On refuse, où trouver de l'argent comptant en masse? On n'en a pas... On est fort accablé. Le gouvernement semble impuissant, nos troupes aussi. S'il en était autrement ce serait miracle. Faut-il compter sur ce miracle?

Vendredi. 11. — Nohant, encore en passant, je viens travailler. Berault [1] calfeutre la maison. Il fait un temps affreux, neige et neige fondue.

La terre est blanche avec des ormes encore feuillés qui font tache et des bandes de jeunes blés très verts et déjà très hauts. Une lettre du bon Plauchut ce matin. Ils ont encore du courage et de l'entrain. Et nous? Rien ne bouge !

La Châtre, cinq heures. — Si fait ! Grande nouvelle. Orléans est repris, l'ennemi en fuite, poursuivi jusqu'à Arthenay. Là s'arrête la dépêche, mais c'est un grand fait et nos jeunes mobiles ont été braves.

Samedi, 12. — Les détails manquent, mais le fait est sûr et

1. L'ébéniste de la maison.

2. Edmond Plauchut, ami de G. Sand alors à Paris.

brillant. Un journal d'Orléans chante victoire et prétend que tout le monde s'est bien conduit dans la ville... On respire un peu enfin !

Dimanche, 13. — Nohant définitivement.

Nos petites sont folles de joie de revoir leur maison, leur chien, leurs chambres, leurs jouets. Titite n'a rien oublié. Aurore se rappelle le moindre chiffon et la place où elle l'a laissé il y a deux mois bientôt. Fadet devient gracieux. Pas encore de détails sur Orléans.

Lundi, 14. — Pas de détails sur la prise d'Orléans. On a l'air de cacher qu'elle nous a coûté cher. Pauvres soldats ! Et quelle saison pour faire campagne !

Mardi, 15. — La Russie *dénonce* les traités de 1856. L'Angleterre paraît s'émouvoir.

Mercredi 16. — Vieilles nouvelles dans *la Liberté* et déclamations sans portée. La nouvelle qui occupe, c'est la Russie dénonçant les traités de 56.

Jeudi, 17. — Les ennemis jouent aux barres avec nous. De Paris, rien.

Vendredi, 18. — Maurice rentre à onze heures et nous apporte des journaux, un de Lyon du 17 assure qu'il y a eu de grands succès vers Paris. Est-ce vrai? On ne croit plus à rien d'heureux. Girardin propose d'élire en quatre jours un président.

Samedi, 19. — Ce soir je couds. Je cause avec Maurice. Nous ne voyons pas en rose.

Dimanche, 20. — Nous allons tous à la Châtre. Il y a réunion de quinze à vingt dames chez Eugène, pour la question des gilets de flanelle. Il s'y dit autant de paroles qu'il y aura de points.

Lundi, 21. — Toujours la question d'Orient ! Aura-t-elle de l'influence sur nos destinées. Garibaldi a battu huit cents Prussiens.

L'invasion va et vient, on se défend. Bruits vagues d'un combat à Paris. Pas de dépêche. On crie beaucoup après la dictature de Gambetta. On voudrait une assemblée. C'est trop tard, il faut battre les Prussiens, ils ne reconnaîtront de gouvernement que celui qui les chassera.

Mardi, 22. — Visite du sous-préfet qui nous apporte une

assez bonne dépêche. Il donne à Maurice la réponse de Vergne ; on a des officiers à employer. On lui réservera ce qu'il voudra pour le ban suivant.

Jeudi, 24. — Je commence *Mademoiselle Laquintinie.* Continuerais-je? Il le faudrait ; si cette pièce peut jamais être permise, c'est sous la République. Bientôt après les hommes noirs nous étoufferont.

Maurice rapporte [1] des journaux. Tout paraît aller mieux. L'ennemi envahit d'un côté quand on l'a chassé de l'autre. Petits combats, mais partout nous résistons.

Vendredi, 25. — Les nouvelles sont toujours une suite de combats partiels où il semble que généralement nous ayons l'avantage : mais que c'est long ! Pour empêcher l'ennemi d'envahir la France, on est forcé de laisser Paris se tirer d'affaire et c'est impossible ! On vit au jour le jour, d'un calme qu'on se reproche, mais que faire? Et à qui la faute, à présent? On ne sait.

Samedi, 26. — Toujours de petits avantages. Ce matin j'ai eu un grand plaisir : lettre de Plauchut. Il va bien, tout va bien à Paris.

Dimanche, 27. — Les nouvelles se traînent dans le même cercle.

Lundi, 28. — J'ai passé une bien mauvaise nuit dans l'insomnie la plus sombre. Tous ces *bans* qui se succèdent si rapidement me terrifient, et tant de sang pour une guerre qui ne fait que s'aggraver ! Les hommes mariés vont être appelés le 10 décembre. Les non mariés partent jeudi ou mercredi, et Maurice qui voulait les commander, qui voudra peut-être commander les autres ! Lettre de Juliette [2] qui pleure l'absence de sa fille et qui n'a pas de ses nouvelles. Lettre de Favre [3], toute philosophique.

Nouvelles sans importance. On dit qu'une action décisive est imminente. Il y a si longtemps qu'on le dit ! On prétend que de Bourges, on entend le canon de Gien. Les journaux disent que l'ennemi a filé sur Montargis.

1. De la Châtre.
2. Madame Juliette Adam.
3. Docteur Henri Favre.

Mardi, 29. — Les journaux demandent une grande bataille, je crois qu'il ne faut pas la désirer encore. * * *

Edme et Antoine partent demain. Edme est résolu et je crois content. Il est sous-lieutenant, il a une malle, un brosseur, il dit « mes hommes ». Il est bien frêle, mais le moral a de la vitalité.

Mercredi, 30. — Départ des mobilisés. Je me lève à huit heures pour embrasser mon pauvre Edme au passage. Maurice est en costume avec ses pompiers pour saluer la colonne.

On rit, on chante, on boit pour s'étourdir. On sème les gilets de flanelle sur la route. A Vic, ceux de la Châtre sont tous saouls.

Mon petit Edme maintient bien les siens.

DÉCEMBRE

Jeudi, 1er. — J'ai fini la première ébauche de *Mademoiselle Laquintinie.* Quatre actes.

Vendredi, 2. — Jour radieux au milieu de notre désespoir !

Paris a fait une sortie splendide [1]. L'armée de la Loire va vers elle avec succès [2]. Aujourd'hui peut-être la jonction est faite, Paris débloqué ! C'est la victoire, c'est l'espérance illimitée ! Quel bon réveil !

Ce soir autre dépêche de l'armée de la Loire, très bonne.

Ils poussent les Allemands entre deux feux. Tout va bien, très habile et très glorieux.

Trop d'éloquence de Gambetta pour annoncer tout cela. Le fait est plus beau que la parole. Nous respirons enfin ! Les petites se réjouissent comme si elles comprenaient.

Samedi, 3. — Pas de nouvelles. On en voudrait tous les jours à présent.

Peut-on vivre tranquille en sachant que notre sort se dénoue au prix du sang, et quel temps pour les pauvres soldats qui couchent dehors. Il neige et il fait froid.

1. Commencement de la bataille de Champigny (28-30 novembre-2 décembre).

2. Succès de Chanzy à Villepion (1er décembre).

Lettre de Flaubert, il est bien sombre, mais la lettre est d'avant les événements.

Dimanche, 4. — On dit qu'il y a de mauvaises nouvelles, que nous aurions perdu toutes nos positions de l'armée de la Loire. On ne publie pas les dépêches, c'est mauvais signe. On recommence à être triste ; que les joies sont courtes !

Lundi, 5. — Les journaux ne disent rien. On se serait replié partiellement. Que croire et quoi espérer?

Quelles nuits pour ces pauvres soldats ! Il gèle, la terre est couverte de neige.

Mardi, 6. — Ce soir une dépêche imprimée bien mauvaise, rédigée *follement* ; ou d'Aurelle de P. trahit et on nous le fait entendre, ou il voit clair et on le blâme.

Les Prussiens sont rentrés à Orléans, nous leur abandonnons un matériel immense, nos canons de marine, et on détruit les munitions.

C'est à perdre l'esprit de stupeur et de douleur.

La dépêche dit le pour et le contre, les troupes ne valent rien, les troupes sont très bonnes. Enfin deux cent mille hommes se replient derrière la Loire, terrifiés par cinquante ou soixante mille Prussiens. Cette fois je crois que nous sommes perdus. Et Paris qu'on abandonne !

Mercredi, 7. — Dépêche complètement énigmatique où il est dit que le *public appréciera les faits*. Est-ce ruse de guerre ou trahison?

La Liberté annonce une grande victoire sous Paris. On ne sait plus rien, on devient fou. Enfermés dans notre solitude, nous sommes comme des passagers dans un navire battu des vents contraires qui ne peut bouger.

Jeudi, 8. — Pas de nouvelles de Paladines et de son armée. Le gouvernement s'en émeut et n'ose juger. Fait-il à sa tête pour mieux faire? Est-ce une trahison? On dit que Paris remporte des victoires, oui, mais après? Si on l'abandonne? Rouen est pris. Mon pauvre Flaubert, quelle angoisse ! Nous voilà encore au plus mal et pas loin du désespoir.

On dit que l'ennemi pousse sur Vierzon et Bourges. Est-ce demain notre tour?

On a *décommandé* la levée des hommes mariés.

Vendredi, 9. — De plus en plus ! Pas de *Moniteur* d'aujourd'hui. Petite dépêche rendant compte d'un petit engagement à Bois-le-Duc. L'armée de la Loire invisible, pas un mot.

La Liberté dit que Paladines a donné sa démission et qu'on a nommé quatre généraux. Ce qu'il y a de sûr c'est que nous ne sommes pas couverts.

On dit les Prussiens à Vierzon depuis hier et c'est à peu près sûr. Cette nuit et ce soir il a passé des voitures de gens qui fuient. En venant dîner, René et Albert [1] ont rencontré des omnibus de la Compagnie de l'Ouest tous pleins, avec des paquets, ou provisions venant je ne sais d'où, puis des voitures portant foins, harnais et familles, venant de Salbris et, disent-ils, d'Issoudun.

Samedi, 10. — Grande panique. C'est peut-être l'avant-coureur d'une peur fondée, mais jusqu'ici la situation redevient ce qu'elle était avant la reprise d'Orléans. L'ennemi n'est, disent les gens calmes, ni à Vierzon, ni à Reuilly, et on ne se serait pas battu à Salbris. Maurice va à la Châtre. On se rassure quant à présent. Un corps de l'armée de la Loire s'est débandé, mais le reste est rallié, il est on ne sait où.

Bourbaki est à Nevers pour recevoir quatre-vingt mille hommes de troupes du Midi. D'Aurelles a donné sa démission. Je crains que Gambetta ne soit pas prudent dans toutes ces brouilles. Nous sommes un peu plus calmes aujourd'hui mais il n'arrive pas de dépêches et nous n'avons que les journaux arriérés.

Dimanche, 11. — Le gouvernement quitte Tours et va à Bordeaux. Gambetta va à l'armée de la Loire. Pas de nouvelles, pas de dépêches. Des journaux peu rassurants. Ici, une panique, rien qui ait chance de vérité dans ce qu'on dit. Issoudun est rassuré parce qu'on y croit que l'ennemi est à *Châteauneuf* et ne passera pas à Issoudun [2]. Mais ce *Châteauneuf* est celui du nord d'Orléans peut-être. On n'a pas fait partir un mobilisé de Châteauroux. Je crois que nous ne sommes pas encore menacés.

1. René et Albert Simonnet, petits-neveux de G. Sand.

2. Indre.

Lundi, 12. — Dégel. Pauvres soldats qui dorment dans ce gâchis.

Visite du sous-préfet. L'ennemi n'est pas dans le département, on n'en sait pas davantage. Les journaux non plus.

Lettres du 5 de Plauchut et d'Harrisse [1]. Ballon monté. Ils sont toujours vaillants et résolus là-bas. Ce n'est pas de même ici.

Je travaille toujours et même avec entrain, à mesure que le danger se rapproche.

C'est comme une tâche que je voudrais finir pour mourir avec la satisfaction d'avoir travaillé jusqu'au bout.

Mardi, 13. — Je travaille toujours mieux à mesure que la panique augmente. C'est singulier.

Maurice s'occupe aussi à ranger en cas de départ. Dépêches ce soir. Les Prussiens sont bien à Vierzon, où ils n'ont pas fait de mal, dit-on. Châteauroux est encombré de fuyards dans un état déplorable. On les dit nombreux. Ce serait le centre de l'armée de la Loire qui aurait lâché pied. Reste-t-il de quoi agir encore? Chanzy se battait encore avant-hier. Rouen s'est racheté, quinze millions. Ils n'ont fait que traverser. Le gouvernement est à Bordeaux.

Mercredi, 14. — Ils approchent toujours. Quel drame ! Ils sont bien à Vierzon, ils sont même plus loin je crois ; ils vont sur Bourges, et de l'autre côté d'Orléans ils vont sur Blois, on dit même qu'ils le bombardent ! Nous avons eu une grosse défaite dont on n'a rien dit. Il y a trop de fuyards.

Des cuirassiers ont passé à la Châtre, dans une tenue dégoûtante et très indisciplinés.

Nous passons la journée à ranger. Partirons-nous? Je ne sais pas encore.

Jeudi, 15. — Les journaux viennent à présent de Bordeaux.

On écrit qu'ils ont évacué Vierzon et que nous *l'aurions repris*. Comment et quand?

De Blois ils ne savent rien non plus. Le général Chanzy tient toujours, disent-ils, mais d'où nous viennent les fuyards qui

1. Henry Harrisse, ami américain de G. Sand. Voir *Correspondance* de George Sand et *Souvenirs et Idées*, publiés en 1904.

ont envahi Bourges en si grand nombre qu'on dit toute la campagne ravagée et tous les arbres abattus?

Bourbaki y serait ou en serait reparti ralliant cette déroute et voulant prendre l'ennemi par derrière. Passage de Cathelineau à Châteauroux avec de beaux francs-tireurs, il a fait sensation. Le légitimisme nous menace autant qu'il nous protège.

Vendredi, 16. — Aucune nouvelle. Un seul journal qui ne sait rien. Se bat-on toujours? Tout est-il perdu? Le calme de cette journée est si extraordinaire que nous en sommes tous trois frappés en même temps. Le temps est gris rosé, doux, voilé, la terre est fraîche et verte. Les blés poussent à perte de vue.

L'air est silencieux comme par une nuit tranquille. Pas une voiture, pas un passant. Pas un être humain, pas un animal dehors. C'est l'heure du goûter. Rien ne bouge. Et la guerre est là à vingt lieues, plus près peut-être. Demain nous serons peut-être envahis sans l'avoir prévu. Étrange !

Je travaille, il le faut bien, à moins de se dévorer l'imagination, et puis de quoi vivrons-nous si les affaires reprennent?

Ce soir une petite dépêche. Les mobiles de l'Indre ont donné dans une escarmouche, tué quelques ennemis.

Romorantin a été rançonné et traversé. Les notables emmenés en otage.

Samedi, 17. — *Absence totale* de nouvelles. Maurice va à la Châtre. On y est consterné, épuisé. Tout le pays prétend avoir entendu le canon hier soir. Je crois qu'il y a eu un peu de tonnerre. Le ciel était noir, épais.

D'où viendrait ce canon?

L'ennemi nous tournait le dos et s'en allait sur Chambord, Bléré, Tours, Blois. A la Châtre il y a cent cinquante déserteurs de la mobilisée et il a passé trois mille troupiers de toutes armes en déroute complète. Ils ont campé à Chavy et autour des domaines de Papet [1]. On les fait filer sur Limoges. Leurs officiers ne répondent pas d'eux.

Bientôt cette débandade serait aussi redoutable que les Prussiens.

1. Gustave Papet, ami de George Sand.

Dimanche, 18. — Même absence de nouvelles officielles. Le gouvernement est muet pour cause de mort, probablement. Les généraux font ce qu'ils veulent, ce sera peut-être mieux.

Il y a trois jours Chanzy tenait bon autour de Blois et Vendôme. On se tuait à cœur joie. D'après le sous-préfet d'Issoudun, Vierzon est aux Prussiens pour la troisième fois et Bourbaki se replie sur Issoudun. De toutes façons l'ennemi est fort près de nous. On s'y habitue.

Je regarde le jardin en attendant qu'on l'abatte, j'ai bon appétit en attendant qu'on nous pille, je joue avec les enfants en attendant qu'il faille les emmener et je travaille en attendant que je n'aie plus force et courage.

Lundi, 19. — Les journaux insinuent qu'il se passe de grandes choses, mais je crains que ce ne soient des désastres qu'on nous cache. Les Prussiens sont toujours autour de Vierzon, plus près ou plus loin.

La Normandie est tout envahie, la Touraine probablement ; il est difficile d'être optimiste au point de dire que ça va très bien.

Je finis *Mademoiselle Laquintinie.*

Mardi, 20. — Pas du tout de nouvelles. Mystère absolu. Sommes-nous perdus? Je le crains. Combien durera l'agonie?

Mercredi, 21. — Journaux, détails, rien de clair. Ce soir dépêche annonçant que Flourens est de nouveau arrêté et que deux bataillons de Belleville ont ou déserté, ou manqué à la discipline, mais que Paris surmonte ces tracasseries et va toujours bien. Il y a pourtant un gros danger à avoir cinquante mille mécontents dans la ruche !

De Blois, de Vendôme, de Vierzon, rien de certain. Chanzy tient toujours.

Jeudi, 22. — Les journaux disent que Tours est menacé, on ne parle pas de Blois et de Vendôme qui doivent être au pouvoir de l'ennemi. De Vierzon rien. Il semble qu'on leur défende de parler. On prend nos villes les unes après les autres, elles ne veulent ni se défendre, ni être défendues. Aucune confiance dans la troupe, il semble qu'on ait moins peur des Prussiens. On déménage Bourges. Dans la Bourgogne il n'y a que de petits combats. Garibaldi donne sa démission. Ici tranquillité mortelle.

Vendredi, 23. — Edme vient dîner en uniforme la brette au flanc. Pauvre petit. Il est d'ailleurs gras et bien portant, il se fortifie à vue d'œil. Il nous dit les nouvelles, car nous n'en avons aucune, pas même un journal pour nous dire les vieilles nouvelles.

Ce qui paraît certain c'est que l'ennemi ne s'occupe pas de nous pour le moment.

Bourbaki a des forces considérables et *on ne sait où il est.* On le cache ou il trahit, il va tout sauver ou tout perdre. Chanzy tient bon.

Deux dépêches arrivent. Elles se contredisent. Enfin, on en est aux suppositions comme hier. Je reçois de Bordeaux en deux jours une lettre de Charton qui est préfet de Seine-et-Oise *in partibus.*

On annonce des avantages sous Paris. Prise de la *Maison blanche.*

Samedi, 24. — Bonnes nouvelles de Paris continuent. Ce soir bonnes dépêches de l'armée du Nord et de la Loire. J'achève ce soir les robes de poupées pour Aurore. Donnons encore un peu de joie aux enfants, on n'en a plus pour soi-même.

Dimanche, 25. — Il tombe de la neige à flots et il fait très froid. L'hiver tuera autant d'hommes que le canon.

Pas de nouvelles. Vieux journaux, réflexions bêtes, rengaînes. Mais les bonnes nouvelles d'hier sont confirmées. Faut-il croire?

Lundi, 26. — Aucune dépêche. Les journaux confirment le succès de Paris.

Les communications sont rétablies entre Vierzon et Châteauroux. On saura peut-être enfin ce qui s'est passé à Vierzon.

Mercredi, 28. — On sait vaguement que les Parisiens se battent bravement. Lettre d'Harrisse par ballon monté. Les amis vont bien. Paris, dit-il, peut manger du cheval pendant quarante-cinq jours encore. La lettre est du 22.

Visite du sous-préfet. La réquisition des chevaux m'inquiète beaucoup, car on n'a que le *strict nécessaire.*

Jeudi, 29. — Rien. Pas de dépêches affirmatives. Des *il paraît, on assure.* Le combat de Nuits a été sérieux. Peu de résultats.

L'ennemi a l'air de se concentrer. Il n'occupe pas, il humilie et épuise. Tours n'a pas été pris. *Ils n'ont pas voulu* y entrer.

Vendredi, 30. — Les journaux sont plus intéressants. Beaucoup de détails sur les divers combats. Les dépêches se soutiennent assez bonnes. L'ennemi évacue les villes occupées en hâte, soit crainte de nos surprises, soit ordre de se concentrer sur Paris.

Dernière dépêche ce soir : les Prussiens ont démasqué des batteries sur l'enceinte, on ajoute avec pertes considérables pour eux. Mais touchent-ils le but? on ne dit pas.

Samedi, 31. — Toujours froid glacial et neige. Les Prussiens sont dans le Cher, à Bobigny.

Bourbaki est à Chalon-sur-Saône, c'est-à-dire *rien* entre l'ennemi et nous.

A Paris on fait peut-être le bombardement.

Elle est finie cette désastreuse année de malheurs inouïs ; en aurons-nous une pire !

JANVIER 1871

Dimanche, 1er. — Les dépêches sont bonnes. On se bat bien autour de Paris. Chanzy tient bon et fera, dit-on, sa jonction avec Faidherbe. On dit que Bourbaki dispose de forces sérieuses. Saura-t-il s'en servir? Enfin on est dans un jour d'espérance.

Jeudi, 5. — Plus de dépêches du tout, ni dépêches, ni journaux, ni lettres. La poste ne fonctionne plus et on annonce que cela durera douze jours. Pourquoi? Nul ne le sait ; la désorganisation est complète. On demande l'impôt. Avec quel argent le payer?

C'est la ruine générale en attendant la famine et l'invasion. On dit que Bourbaki et les autres généraux ont envoyé promener Gambetta en lui disant qu'il n'y entendait rien.

Samedi, 7. — Aujourd'hui journaux, lettres, dépêches. Lettre de Plauchut, enfin ! Excellente ! Pauvre Plauchut ! Des nuits glaciales au corps de garde dégoûtant, et de la nourriture, Dieu sait quelle! Lui si recherché et si ami de ses aises. Il

prend tout bien, il a du courage et du cœur. Tous semblent en avoir à Paris.

Pauvre grand Paris ! et on ne parvient pas à le délivrer. Dieu sait si les généraux le veulent. Il faut croire à Chanzy, moi je réponds de Faidherbe, mais jusqu'ici on est dans le détail et il faudrait une grande victoire.

Et depuis près de quinze jours on bombarde Paris ! car la lettre de Plauchut est du 25 et c'était commencé. Il dit que cela ne fait aucun mal et qu'on s'y habitue. Mais depuis?

Dimanche, 8. — Combats partiels. Toujours nous semblons avoir l'avantage. Il est certain que l'ennemi ne s'étend pas impunément.

Lundi, 9. — Neige abondante, très belle et blanche, avec les arbres tout chargés de ces diamants blancs. Le jardin est féerique.

La Liberté, citant une lettre intéressante nous apprend qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la grande aventure de la lâcheté de Rouen. C'est le général Briant qui l'a planté là emmenant la troupe, les mobiles, les mobilisés et tout le matériel.

Pas de millions payés ou votés, pas d'insurrection.

C'est un roman d'un bout à l'autre et on demande une enquête. Nous commençons à croire qu'il ne faut plus croire à rien.

Jeudi, 12. Nohant. — Ils bombardent Paris. Les obus y arrivent en plein, à Saint-Sulpice, au Jardin des plantes, à la Pitié, au Val-de-Grâce, à l'Odéon et sur de nombreuses maisons. Des enfants, des malades tués; mille cinq cents, peut-être deux mille obus dans la nuit du 9 au 10, *sans sommation.* Quelle horrible aventure, on se demande si c'est un rêve.

Journée grise, sans soleil et très froide. Nous ne sortons pas. La maison ne réchauffe que le soir. On ne peut rien faire. Je ne sais comment me soustraire à ce cauchemar.

Vendredi, 13. — Pas de nouvelles de Paris; en revanche, mauvaises nouvelles de Chanzy. Il bat en retraite[1]. Quelle série de malheurs. Peut-on espérer encore? et Bourbaki, peut-on compter sur lui?

Samedi, 14. — Un ballon, tombé à Arpheuilles près de Châ-

1. Après la bataille du Mans (9-12 janvier).

teauroux, a dit au préfet qu'hier le bombardement s'était ralenti et qu'en somme les dégâts étaient peu importants. Mais demain?

Chanzy fait une bonne retraite et Bourbaki dit qu'il va bien de son côté.

Lundi, 16. — Dégel. Le vent souffle, et Paris brûle peut-être ! La peste bovine est dans le département : avis officiel. Plus de marchés pour cause de santé. Tous les fléaux à la fois. Nous n'avons qu'un bonheur, c'est que nos enfants se portent bien.

Mardi, 17. — Dégel, vent et pluie. Nous sommes sortis. En marchant dans le bois on ne s'embourbe pas. La terre est un tapis de mousse fraîche et jolie, mais beaucoup d'arbres d'ornement sont gelés et on craint pour les blés. Pas de nouvelles significatives. Les dépêches sont des énigmes. Rien de Paris. Chanzy fait dit-on une belle retraite, mais c'est une retraite !

Mercredi, 18. — Les détails sur Paris affirment que les dégâts et les meurtres sont peu considérables. Mais on ne nous dit pas si le bombardement continue. Jules Favre a dit aux Parisiens à l'enterrement de pauvres enfants tués par les obus : « Nous touchons à la fin de nos malheurs. » Cela veut-il dire, nous sommes perdus? ou est-il trompé par Gambetta ? Un mot de Marchal dans *le Moniteur* qui va donner cette correspondance nouvelle : *à Dumas et à Sand. Je me porte bien*[1].

Jeudi, 19. — On a des nouvelles de Paris des 16 et 17, je crois. Le bombardement s'est ralenti et on assure que le mal n'est pas grand, que personne n'est découragé ni effrayé. Ici les paysans disent que Paris périsse pour finir la guerre ! Bordonne est nommé général de brigade.

Bourbaki se heurte aux Prussiens et ne les entame pas. L'espoir s'en va de ce côté-là aussi.

Samedi, 21. — Temps doux. Jardin. Je travaille un peu. Ce soir dépêches assez bonnes pour Paris. On sait par ballon que le 18 le bombardement faisait peu de mal matériel et aucun effet moral. Mais les armées ne vont pas. Elles se décer-

1. Une rubrique du *Moniteur* était consacrée à des informations de cette sorte.

nent des compliments et se replient. Tours est pris par les Prussiens.

Dimanche, 22. — Toujours mêmes nouvelles de Paris. Combien donc durera cette horrible pluie de boulets? Le cœur est dans un étau. On confirme en deux mots la prise de Tours. Nous sommes perdus, sinon demain du moins quand nous aurons encore plus souffert. Nos troupes meurent de faim, de froid et de fatigues. Nous ne sommes pas *administrés.* Une dictature incapable ! C'est-à-dire n'ayant rien de ce qui peut l'absoudre !

Lundi, 23. — Pas de journaux de Tours. Dépêches comme les autres. Nous leur faisons beaucoup plus de mal qu'ils ne nous en font, mais nos pertes sont sérieuses et nous reculons toujours au lendemain d'une prétendue victoire. Rien de Paris. Quelle morne désespérance !

Mardi, 24. — Toujours plus triste, toujours plus noir. Garibaldi annonce une victoire en Bourgogne, mais à côté de lui on est battu. Nos trois corps d'armées sont en retraite. Les Prussiens ont Tours, le Mans, ils auront toute la Loire. Paris se bat, sorties héroïques, désespérées. Mon Dieu, mon Dieu, nous sommes désespérés.

Il fait beau, nous sortons. Les enfants restent assez longtemps dehors. J'écris quelques pages, hélas, je ne peux rien faire qui vaille. Je le sens bien. René vient dîner et nous apprend les plus honteuses nominations

Mercredi, 25. — Dépêche sur un avantage des Garibaldiens qui paraît sérieux, mais qu'aucune signature des généraux engagés ne confirme. Dijon serait délivré après trois jours de combat et l'ennemi aurait été mis en pleine déroute. C'est la première fois. De Paris, rien.

Jusqu'au 16 il y avait quatre-vingts et quelques morts et deux cents et quelques blessés par suite du bombardement. Les autres corps d'armée font leur retraite, ce n'est pas brillant et l'espoir ne revient pas.

Vendredi, 27. — On attaque Bordone[1] carrément dans *la Liberté.*

Singulière histoire des Prussiens et du duc de Valençais.

1. Chef d'état-major de Garibaldi.

Samedi, 28. — Lettre de Planchut du 15. Ils sont tous bien portants malgré le *peu de viande.* Lambert et autres ont quitté leur maison dans la nuit au milieu des obus. Un obus est entré dans ma maison, il n'a fait des dégâts que dans les cabinets. Planchut a mis mes bibelots à la cave et a emporté mes tableaux. Il a été sur l'Odéon voir les dégâts avec Sarah[1] et Larochelle. La mère Lambquin et Sarah sont héroïques. Juliette[2] est malade sérieusement, dit-on. Berton père se porte bien. On jouait le *Champi* le 15 au profit d'une ambulance.

Il fait assez froid. Je promène les enfants quand même. Maurice et Lina vont à la Châtre. Ils reviennent avec Planet[3] et une mauvaise dépêche. Trochu n'est plus ni gouverneur ni général en chef. C'est Vinoy. La sortie des 19, 20 et 21[4] n'a pas été heureuse. Il y a eu une émeute contre l'Hôtel de Ville, réprimée par les mobiles et les gardes nationaux de service. On a tué quelques personnes. C'est garde nationale contre garde nationale. Flourens a été délivré dans la nuit par les siens. On parle de capitulation en Angleterre. Le gouvernement de Bordeaux s'en émeut et n'y veut pas croire. Mais... quelle anxiété !

Dimanche, 29. — Ah !... Mon Dieu ! enfin, enfin ! un armistice est signé — pour vingt et un jours. — Convocation d'une assemblée à Bordeaux. Un membre du gouvernement de Paris va y aller. On ne sait rien de plus. Gambetta paraît furieux. C'est Jules Favre qui a traité à Versailles et qui a envoyé le télégramme à Bordeaux. Y aura-t-il ravitaillement de Paris au moins pour vingt et un jours? La paix sortira-t-elle de cette suspension d'armes? Pourrons-nous communiquer avec Paris? Le sous-préfet qui nous apporte la dépêche à deux heures croit que Gambetta va résister. Alors ce sera donc la guerre civile?

Lundi, 30. — Un seul journal, pas de dépêches pour le public. Est-ce une résistance? Il n'y aura pas moyen. Un entre-

1. Sarah Bernhardt.
2. Madame Juliette Adam.
3. Maurice Planet, ami de Maurice Sand.
4. Bataille de Buzenval.

filet dans *le Moniteur* annonce que Bourbaki n'a plus le commandement de l'armée de l'Est, qu'il s'était désigné un successeur et qu'un *triste accident* l'empêchera de reprendre ses services. Pourquoi ce style d'oracle antique? Ce soir on nous écrit qu'un autre journal dit que Bourbaki, affreusement battu, s'est donné la mort. Tous les jours une tragédie imprévue et funeste. Jules Favre devait savoir cela quand il a signé à Versailles.

Mardi, 31. — M. Gambetta ne veut pas se dessaisir de la dictature. Il veut faire la guerre jusqu'à *épuisement complet.* Il dit que si l'envoyé du gouvernement ne vient pas le trouver dans un délai qu'il lui prescrit il passera outre. Il ordonne de pousser les armements... Il ne dit pas encore qu'il ne veut pas d'Assemblée. Il dit en propres termes. « Il n'y a pas jusqu'aux élections dont il ne faille s'occuper... »

FÉVRIER

Jeudi, 2. — Il fait un temps délicieux. J'ai écrit la fenêtre ouverte. Les bourgeons commencent à se montrer, le galonthus perce le gazon de ses petits boutons rayés de vert. Les moutons sont dans le pré et les fillettes s'amusent follement à faire les *bergères.* Ce serait une journée heureuse si tout allait bien, mais hélas, le noir se *renoircit.* Gambetta veut faire la guerre à outrance. Il a un parti braillard à Bordeaux, et un cheveu peut allumer la guerre civile. Le plus inquiétant, c'est que Paris n'envoie personne, et aucun avis, pas un télégramme! *La France* qu'on nous a envoyée ce soir dit qu'une rumeur court qu'on s'y bat, que les Parisiens n'acceptent pas la capitulation, hélas les Prussiens sont dans les forts et le pain manque. Quelle angoisse!

Vendredi, 3. — Beau temps doux. Les enfants sortent longtemps, mais nous sommes tristes. Gambetta menace, il veut la guerre civile, il décrète des *incompatibilités* à l'élection. Il en exclut les anciens préfets, les anciens candidats officiels, il y substitue les siens! Ludre arrive et nous apporte des nouvelles. Ouf! J. Simon est arrivé à Bordeaux avec un décret

de tout le gouvernement de Paris sur les élections qui détruit toutes les incorrections de Bordeaux et nous ramène à la légalité. C'est fini, j'espère pour cette dictature. A Paris on est triste, mais résigné, et il n'y a pas le moindre trouble. On n'accuse pas J. Favre, on laisse les calomnies aux blanquistes. Les élections vont se faire et les vrais républicains auront peut-être le dessus. Hélas, ils sont bien peu en province. Enfin ! la guerre finira, une circonstance bien imprévue achève la lutte. L'armée de Bourbaki a passé en Suisse au moment d'être cernée comme celle de Sedan. Lui, Bourbaki s'est suicidé ; le pauvre homme, il n'est pas mort.

Samedi, 4. — On s'occupe beaucoup des élections. Il n'y a pas de nouvelles. M. Gambetta veut toujours être dictateur. Les préfets n'osent pas exécuter ses ordres proconsulaires et n'affichent pas ses *incompatibilités*. Le paysan va lui donner un rude démenti. Bismarck nous envoie des dépêches. Il déclare que nous sommes libres de voter comme nous voudrons.

Après la tragédie nous aurons la farce.

Lettres de Boucoiran[1] et de son frère. Ils craignent des violences dans le Midi.

Dimanche, 5. — Beau temps doux. Ce soir beaucoup de vent. Ni lettres ni journaux, rien. C'est fait en vue de paralyser les élections et pourtant ceux qui veulent être élus officiellement s'agitent. Lina va à Thevet et à Ars, elle passe par la Châtre et voit afficher les noms. Elle apprend qu'à Châteauroux les Nîmois et les Dordognots mobilisés se sont révoltés. Il en a déserté six cents, à ce qu'on dit. Trois ont couché sous les noyers de la métairie cette nuit. Ce soir on raconte qu'il y a eu une autre révolte à Châteauroux, que le préfet a manqué être jeté par la fenêtre et que les soldats ont dû croiser la baïonnette. Nous voilà en guerre civile.

Lundi, 6. — Pas de lettres, pas un mot de Paris ! Journaux d'hier et un d'aujourd'hui. L'armistice a été mal réglé ou mal notifié, nos troupes ont eu à en souffrir. Souffrir encore et toujours, partout !

Le Moniteur dit que c'est Crémieux qui est allé dire à Paris que tout allait pour le mieux et qu'on ne voulait pas d'élec-

1. Boucoiran fut le précepteur de Maurice et resta l'ami de la famille.

tions en France. J'espère qu'il ne fera pas ce mensonge et qu'on n'y croira pas.

Mercredi, 8. — Vote, élections des députés à la Châtre. Maurice y va à pied après avoir rempli son chariot de vieux électeurs de la commune, tous les propriétaires font de même. Ils font conduire ceux qui ne pourraient pas marcher. C'est l'effet des obstacles que Gambetta a voulu mettre aux élections, pour un paysan il en aura dix. Sylvain revient nous dire que les choses se sont passées avec un calme et un silence extraordinaire et que de sa vie il n'a vu autant de monde rassemblé à la Châtre. Les journaux confirment la démission de Gambetta, le retour à Bordeaux de Crémieux qui a rencontré à Vierzon Emmanuel[1], Garnier-Pagès et Pelletan. Étienne Arago est aussi à Bordeaux. Le décret de Paris est maintenu. Les incompatibilités de Gambetta sont annulées. Je reçois par la poste la première lettre de Paris. Elle est de Juliette qui a reçu la mienne et celle de Lolo. Sa lettre est du 5. J'avais écrit le 2.

Dimanche, 12. — Il fait assez beau, frais, les blés sont couleur feuille morte, reviendront-ils? Je lis la proclamation du gouvernement de Paris, en réponse aux injures de G. C'est très noble et très beau.

Première réapparition du journal *le Temps*. On le lit avidement. Il est très sage toujours. On ne sait pas encore le résultat du vote à Paris. Dans les départements la grande majorité est jusqu'ici pour les pacificateurs. Joinville est élu. J. Favre le sera dans plusieurs départements. Thiers dans beaucoup.

Lundi, 13. — Élections de Paris, *inconnues*. Il y a quelque chose de grave à ce qu'on dit. Quoi? Les votes de toute la France sont *modérés*. Orléanistes, pas du tout impérialistes — assez cléricales, que sera l'ensemble? Quel courant le dominera? Il y a une foule de noms nouveaux. Thiers est *élu* le plus, une vingtaine de départements. Léontine[2] et René[3] s'en vont. Nous causons avec Marguerite Biaud[4] qui arrive de Paris hier pour faire des provisions et repartir demain. Elle a mis

1. Emmanuel Arago.
2. Madame Simonnet, nièce de George Sand, fille d'Hippolyte Chatiron.
3. René Simonnet, fils de Léontine.
4. A été servante de la maison.

douze heures pour arriver à Châteauroux. On est visé tout le temps, arrêté longtemps, mais pas vexé. Le pays n'est pas dévasté sur cette ligne. Elle dit qu'on blâme le gouvernement et Trochu de leur mollesse.

Mercredi, 15. — Lettre d'Harrisse qui crie contre les élections de Paris. Il y a des mauvais élus, mais il y en a de bons. Le lion de la situation à Paris, c'est Louis Blanc, le plus haï, le plus impopulaire en mai 1848. O revers des choses humaines. En province le lion c'est M. Thiers, élu dans une vingtaine de départements. Deux historiens de l'époque moderne, deux nains, la taille n'y fait rien, grandes intelligences et qui s'entendront peut-être s'ils ne se jalousent pas trop. Gambetta, Victor Hugo, Garibaldi viennent ensuite. Ledru-Rollin plus tard, Henri Martin, Jules Favre, Delescluze, des généraux, des amiraux, des journalistes, des riches, des inconnus, il y a de tout, et pas de couleur déterminée selon moi, il semble qu'on veuille essayer de toutes les opinions pour voir ce qu'on voudra plus tard. L'Assemblée nationale a ouvert ses séances à Bordeaux. Jules Favre avec tout le gouvernement a donné sa démission avec beaucoup de dignité. Garibaldi après avoir donné la sienne comme n'étant pas Français a voulu parler, le règlement s'y opposait, on lui a refusé la parole. Le public a crié. On a menacé de faire évacuer les tribunes, on s'est tu. Garibaldi est sorti, applaudi au dehors et flanqué de... *Bordone ! ! hélas !*

Vendredi, 17. — Détails répétés d'hier, deuxième séance, plus calme et mieux gardée. Arrivée de nouveaux députés à Bordeaux. La liste de Paris n'est pas encore définitive. Il y aurait au moins vingt bons choix pour à peu près vingt détestables. Paris a voté dans le trouble, dans le besoin de punir un gouvernement dont il est mécontent et lassé. Il lui reproche la mollesse et l'incapacité, nous reprochons au nôtre l'incapacité et la brutalité. Je préfère celui de Paris qui a été humain tant qu'il a pu et qui a respecté la liberté. Crémieux se décide à donner sa démission. A Nice on s'est tiré des coups de fusils. Marc Dufraisse[1] accusé de s'être compté sept mille voix au lieu

1. Député à l'Assemblée de 1849, nommé en octobre 1870 préfet des Alpes-Maritimes.

de sept cents a voulu saisir un journal, faire aussi son petit coup d'État. Il s'est sauvé. Joli départ. Il est nommé à Paris. L'assemblée presse la vérification des pouvoirs et réserve l'élection de Joinville, ainsi que celle des préfets qui se sont fait nommer par leurs administrés. On dit que les Prussiens vont entrer en triomphe dans Paris. Espérons encore que non ! Garibaldi retourne à Caprera.

Samedi, 18. — Un seul journal incompréhensible. Enfin nous savons par *la France* ce soir ce dont il s'agit. M. Thiers pris dans un groupe de braillards aurait été contraint de crier : « Vive la République ! » pourquoi non? Je trouve pourtant qu'on devrait mieux protéger contre la foule ce vieillard dont on a tant besoin. A l'Assemblée hier, M. Benoit Darcy président d'âge, a déclaré que le gouvernement, le pouvoir exécutif était offert à M. Thiers par une liste de députés qu'on ne donne pas encore, en tête M. Grévy. On ne voit pas quelle réponse a faite l'Assemblée. Il ne reste que peu de membres, les autres s'en vont un à un, — les furieux pour haranguer dehors, les tranquilles parce qu'ils ont peur. Quelle sera l'issue? On parle peu du passage des Prussiens dans Paris. Plauchut m'écrit qu'on les annonce pour dimanche. On dit ici qu'ils occuperont le Cher et la Nièvre pendant le reste de l'armistice. Aurons-nous la chance de ne pas les voir ?

Dimanche, 19. — Temps magnifique. Jardin. Passage des mobilisés de la Dordogne toute la journée. Visite du sous-préfet. Journaux frais du 18. M. Thiers déclaré *chef du pouvoir exécutif de la République*, proposé par les commissions et accepté à la presque unanimité. Discours de M. Keller[1], très beau, très émouvant. L'Assemblée est prête à déclarer que la Lorraine et l'Alsace ne seront pas annexées à la Prusse. M. Thiers fait le Jacques Bonhomme, il ne veut pas accepter de *mandat impératif*, il fera de son mieux, il faudra qu'on s'en rapporte à lui. Pétition de principes de Louis Blanc, pour déclarer que la République est *au-dessus* du suffrage universel. Oh, oh ! Il se perd pour commencer. Il y a toujours beaucoup de tapage autour de l'Assemblée. Elle fera bien de se bien garder.

Lundi, 20. — Pas de nouvelles. Lettres de Paris où on

1. Député du Haut-Rhin.

n'en donne pas. Les enfants sortent, rentrent, sortent encore. Encore un gros passage des mobilisés de la Dordogne. Leur général Lefèvre, le lieutenant-colonel et un officier d'ordonnance viennent me rendre visite. Ils sont très bien, pensent très bien, disent que la République est le but et le devoir de l'homme civilisé, mais qu'on a fait des choses bien coupables contre elle en prétendant la servir, — que Thiers et la paix sont nécessaires. On fume le calumet et on boit la bière de la fraternité.

Ce sont des amis tout faits d'avance. Aurore dit qu'elle aime les militaires qui ne sont pas Prussiens.

Mardi, 21. — Pas de journaux. Lettres de Paris. M. Thiers n'a pas encore fait son ministère. Il part pour parler de la paix à Guillaume. L'armistice est prolongé. A Paris on semble oublier que la paix n'est pas faite. C'est quand elle sera signée qu'on pourra faire des réflexions sérieuses. Jusque-là la France est en délire. Pas de passage de troupes aujourd'hui. C'est le mardi gras. Aurore vient réclamer son costume. J'y travaille. Lina de son côté habille Titite en paysanne romaine. Elle est charmante. Lolo aussi avec son Louis XIII.

Mercredi, 22. — Très beau temps, froid ce soir. Discours de Thiers, excellent comme bon sens et assez *ému pour lui.* Il paraît qu'il l'était beaucoup en le prononçant. Les rouges ne daignent pas assister aux séances, ils ne trouvent à dire que des bêtises hors de propos. Ah ! mon *parti* ! que tu es un méchant âne !

Jeudi, 23. — Froid. Je ne sors pas. Triste de la séance d'avant-hier, discours de Gambetta beaucoup meilleur que ses proclamations. Il rentre dans son état. On nomme une commission de quinze membres pour assister Favre et Thiers dans leurs négociations avec Bismarck. Ils partent pour Paris. On ne sait encore s'ils y entreront. Il faut s'attendre à bien souffrir de cette paix. Mais *mieux vaut souffrir que mourir.*

Vendredi, 24. — Pas de nouvelles intéressantes. M. Buffet n'accepte pas les Finances. Lettre de Napoléon qui dément les projets d'Empire qu'on lui suppose et les déclare ridicules. Lettre de Marc Dufraisse qui traite Garibaldi de polisson. Débat entre Millière et Rochefort qui se menacent de se *dévoiler* l'un l'autre. Hier, il y avait un article de Pyat qui traitait

J. Favre de voleur et Gambetta de galérien. Quels hommes, mon Dieu et comme ils font aimer la République !

LA PAIX!!

Dimanche, 26. — C'est aujourd'hui qu'on signe la paix à Versailles, ou qu'on déclare la guerre à outrance. On ne sait rien. Boutet[1] et Émile[2] m'écrivent du 24 qu'on craint la guerre. Elle me paraît si impossible que je ne peux pas m'effrayer de ces lettres. Enfin nous saurons peut-être demain ce qui en est.

Lundi, 27. — Enfin ! elle est signée et signifiée, cette paix dont nous ignorons les conditions. Nous ne les saurons probablement pas avant que l'Assemblée ne les ait approuvées. Elle est peut-être atroce, mais ce n'est plus la guerre et on respire.

GEORGE SAND

1. André Boutet, ami de George Sand.
2. Émile Aucante, ami de George Sand.

DU FRONT D'ARGONNE

AU FRONT DE CHAMPAGNE

En vue d'inspecter un service spécial concernant l'organisation du front, un chef d'escadron d'artillerie (mon chef direct), un commandant du génie et le simple capitaine d'artillerie que je suis quittent en automobile l'Hôtel des Invalides par une fin d'après-midi de mai. On se propose de coucher à Châlons-sur-Marne. De là on gagnera l'Argonne. On reviendra par le front de Champagne, où se terminera la tournée.

I

Les routes de la Marne.

Tout de suite après les faubourgs de Paris, l'auto roule dans la vallée de la Marne.

La Marne ! Pour les Français qui ont vécu à Paris la fin d'août, le commencement de septembre 1914, il n'est pas de syllabes évoquant d'aussi profondes résonances que celles-ci : la Marne. La sensation de la défaite, de l'abandon, le doute effrayant sur les destinées de la patrie, — puis, soudain, le miracle, la délivrance, la Victoire, tout l'espoir et toute la gloire ressuscités d'un seul coup, — voilà ce qu'elles résument, ces brèves syllabes. Et comme leur importance et leur éclat se sont accrus, depuis la Victoire même ! Combien le recul du

temps, loin de diminuer, d'estomper l'événement qu'elles symbolisent, l'a fait immense, formidable, décisif ! La Marne : ces deux syllabes semblent les piliers d'un porche dressé au seuil de l'avenir, d'un porche par où l'Europe entre dans sa nouvelle histoire.

La route où nous roulons vers le nord-est a été foulée par les troupes de Von Kluck, la face vers Paris : ici, les yeux des Germains interrogeaient sans doute déjà l'horizon, guettant à qui, le premier, apercevrait la pointe de cette tour Eiffel, qui pour eux signifie Paris. Or, le miracle, c'est que sans doute *pas un seul* d'entre eux ne l'aura vue. Avant d'avoir discerné l'énorme et grêle silhouette pointue, se profilant sur le ciel de la Ville, il leur a fallu faire demi-tour, sous les balles et sous les obus, et repasser, la baïonnette dans les reins et face au nord, cette fois, par les contrées naguère envahies. Alors, pour précipitée que fût leur retraite, ils n'oublièrent pas d'en marquer la trace : villages détruits, maisons incendiées, ponts sautés. Après huit mois, voilà le témoignage persistant qu'ils ont passé par là. Mais, hors des villes et des villages, la terre maternelle semble avoir déjà oublié leur passage... Se peut-il, se peut-il qu'elles aient été piétinées par une énorme armée en marche, puis dévastées par la plus formidable bataille des temps modernes, puis traversées de nouveau par l'envahisseur en déroute et les vainqueurs à sa poursuite, ces plaines souriantes où le blé déjà vigoureux ondule ses lanières luisantes, où l'avoine pousse dru ses bouquets vert mat, où les prairies artificielles épaississent leur velours, tandis que çà et là un cheval tire une herse, un rouleau, mené par une femme, par un vieillard ou par un gamin imberbe?... Seul signe de la guerre, dans ces plaines de la basse Marne : l'absence d'hommes dans la force de l'âge aux labeurs du sol. Des femmes jeunes et vieilles, depuis la fillette rouge et rebondie jusqu'à l'aïeule jaune et courbée ; des Marie-Louise de demain, à peine une raie de duvet blond sur la lèvre d'en haut; beaucoup de moustaches grises et de crânes chauves, quelques réformés : voilà ce qui a suffi à ensemencer, à sarcler la récolte de 1915, ce qui suffira pour la couper et l'engranger. Et quelle triomphante récolte s'annonce !

A mesure qu'on monte vers le nord-est, on prête l'oreille, Là-bas, vers l'horizon où l'on court, ce sont, face à face, les deux forces d'artillerie qui, l'une après l'autre ou toutes les deux ensemble, essaient de se détruire. De combien faut-il s'en approcher pour que le bruit de leurs grosses voix nous atteigne?... Il nous semble que déjà... Mais, dût le vent propice apporter jusqu'à nous le fracas des salves, le grondement de l'auto suffit à le masquer... Et à Châlons-sur-Marne, où nous arrivons à la nuit tombante, rien ne trouble le calme pacifique des choses.

Ainsi, au cours de cette première étape vers la région de la guerre, certes on aperçoit des signes que la guerre a passé par là : des ruines non relevées encore ; les pieuses, les nombreuses petites croix en plein champ ; la passerelle de bois qui joint, à la place de l'arceau détruit, deux piles de pierre sur un cours d'eau. Mais, sauf quelques barrages où un territorial scrupuleux demande au mécanicien la carte de circulation ; sauf l'âge des cultivateurs dans les champs (et sans doute ne le remarquerait-on pas si l'on n'était point prévenu), rien, dans ces régions reconquises sur l'ennemi, ne marque que la guerre dure encore. C'est, comme avant, — comme s'il n'y avait pas eu d'invasion, comme si la guerre ne durait pas toujours, — le paysage rural de la douce France !

Depuis la mobilisation, j'ai quitté pour la première fois tout à l'heure le camp retranché de Paris : pour la première fois j'ai recommencé, en service, une de ces randonnées sur nos routes françaises qui me semblaient naguère le plus savoureux des divertissements. Campagne adorable de mon pays, campagne que j'ai toujours fidèlement aimée, jamais autant que cette fois je ne t'ai sentie proche de mon cœur, reliée aux fibres même de mon cœur. Le clocher aigu ou trapu, dressé sur la frileuse couvée des maisons, l'allée entre les façades du village, la place avec ses marronniers ou ses ormes, le portail arrondi ou cintré de l'église, et tout, oui, tout, la mairie la plus humble, la gare, la gendarmerie, la ferme au fond de sa cour rousse de fumier, la route nationale que jalonnent les peupliers, le chemin creusé d'ornières qui se perd entre les cultures, — chères choses de France que j'ai tant ressenties, il me semble aujourd'hui que je ne vous aimais pas encore

assez. Je vous vois comme je ne vous ai jamais vues : mes yeux ne peuvent se rassasier de vous, car je vous ai perdues, puis récupérées. Et je suis ému jusqu'au fond de l'âme de vous retrouver pareilles à vous-mêmes, malgré la guerre, malgré l'invasion qui vous a souillées. Ce que cette invasion a laissé de souillures visibles, j'ai la sensation que la marée bienfaisante des blés, des seigles, des trèfles rouges et des colzas jaunes monte, monte déjà de partout à l'entour, pour les effacer en les submergeant.

II

Hauts-de-Meuse.

Quel riant paysage, et composé avec une mesure délicate et artiste, ces Hauts-de-Meuse ! Sous le ciel mauve rayonne la claire jeunesse des prés et des bois. Bien que le front soit ici tout proche, l'aspect des champs n'est pas moins prospère qu'aux bords de la Marne, et certes, ce n'est pas encore par le désordre du sol ou par un retard des cultures qu'on pourrait deviner la proximité des batailles. Mais déjà des lignes de convois, dans un ordre parfait, circulent, soit sur la route que nous suivons, soit sur d'autres chemins à portée de notre vue. Ces convois sont tantôt formés de beaux camions militaires identiques les uns aux autres, peints en gris, coiffés de bâches presque neuves, tantôt d'hétérogènes camions de commerce mélangés avec des autobus ordinaires, tantôt rien que d'autobus. Et parmi les autobus, il en est qui sont demeurés, sauf les marques d'un long usage, à peu près pareils à ce qu'ils étaient quand ils sillonnaient les voies parisiennes : caisse crème clair ceinturée de bandes foncées où subsiste l'inscription *Compagnie des Omnibus*. Seulement on a remplacé leurs vitres par un grillage de garde-manger... D'autres autobus ont été peints en gris, à l'imitation de leurs frères les camions militaires. Tout cela progresse en file sur les routes, d'une allure assez rapide, sans panne, sans engorgement, sans dispute entre les conducteurs. On aperçoit mal ce que cache

l'intérieur de ces innombrables véhicules, des sacs de grain, des quartiers de viande, des pains, des caisses, des barricots... Et puis voici d'autres convois encore, ceux-ci traînés par des chevaux, carrioles du modèle réglementaire alternant avec toutes les variétés de carrioles « territoriales », toutes les bonnes bagnoles paysannes qui depuis tant d'années faisaient le service de la paix et qui, comme les paysans eux-mêmes qui les conduisaient au temps de paix, du jour au lendemain se sont adaptées à la guerre. Tout cet appareil de transport — qui alimente l'insatiable Gargantua accroupi le long du front, gardien du front, gardien de la patrie, — chemine au teuf-teuf des moteurs ou au pas relevé des chevaux vers les lignes françaises, par les routes de France, aujourd'hui purgées d'envahisseurs.

Et les routes?

Quand on a lu les récits impressionnants du récent hiver sur les intempéries qui les ont détrempées, on regarde les routes avec une certaine anxiété.

Eh bien ! qu'on se rassure. Par ce commencement de printemps, les routes de ravitaillement qui mènent au front sont déjà entièrement réparées. Ah ! on y a employé le monde qu'il fallait ; on l'y emploie encore. Par endroits, on compterait un territorial par mètre de chaussée, ou peu s'en faut, en train de curer une évacuation d'eau, de dégager un creux de sa boue bientôt remplacée par de la pierre, de damer, de sabler la reprise ainsi faite, ou simplement de casser des cailloux sur les côtés : territoriaux à faces de grognards, recuites et tannées par huit mois de guerre, territoriaux tranquilles et appliqués à la besogne dont ils sentent bien l'utilité et par conséquent la noblesse. Par un tel effort continu, sur toutes les voies très fréquentées, la fermeté du sol a été merveilleusement entretenue. On ne laisse pas à la chaussée le temps de se détériorer : à peine un accroc a-t-il déchiré leur blanche surface qu'un « stoppage » soigné le répare. Jusqu'à l'extrême front (dans les parties que j'ai parcourues), grâce à ces précautions, grâce aussi, sans doute, à la méthode avec laquelle les transports sont distribués sur les routes, à l'ordre qui règne partout et à la bonne volonté de tous, — une automobile

peut circuler en vitesse *avec moins de difficulté que de Paris à Versailles, en temps de paix.*

Il y a un point, sur les côtes de Meuse, où deux routes se croisent.

L'une porte : *Saint-Mihiel, 12 kilomètres.*

L'autre : *Verdun, 35 kilomètres.*

Notre service nous impose l'itinéraire qui s'infléchit sur Dombasles. Mais on fait, un moment, halte à la fourche. Saint-Mihiel ! Les Éparges ! La tranchée de Calonne... Dans cette direction la canonnade s'entend distinctement. Direction du barrage héroïque qui fut opposé, vers l'est, aux hordes barbares. Horizon des plus récentes batailles, à l'heure où nous passons. Hier encore l'ennemi contre-attaquait aux Éparges. Et tandis que l'auto se remet en route, je relis la lettre que voici, qui précisément vient des Éparges :

« Je viens de passer huit jours dans la tranchée, à 500 mètres de...; le temps, par bonheur s'est maintenu excessivement favorable, nous n'avons ni attaqué ni repoussé d'attaques mais nous avons subi un bombardement formidable ;

. Le coup de fouet et l'éclatement sec de notre 75, la détonation faible du 77, etc., n'ont plus de secret pour moi.

. Le premier jour, lundi, le même obus tapant en plein dans la tranchée a tué 4 hommes et blessé 6,

. Pour moi je n'étais pas depuis une demi-heure dans la tranchée qu'une marmite de 150 éclatait à 3 mètres de ma tête, en arrière du parapet; je n'ai pas eu le moindre mal mais mon sang a paru refluer vers mon front et mes yeux, en même temps que j'étais empesté par l'odeur d'égout et de charbon de la cheddite ; une pluie de petits éclats sont retombés sur le sac dont je me protégeais la tête. Le troisième jour, nous étions dans la partie ruinée de la tranchée; je suis resté de dix heures à six heures blotti dans un trou qu'un homme et moi avions creusé et qui se remplissait continuellement d'eau en dessous. Heureusement qu'une gamelle abandonnée nous servait d'écope. Les trois derniers jours ont été fort tranquilles, je suis allé en me promenant par le boyau jusqu'à la première ligne et j'ai assisté aux performances d'un lance-mines qui véritablement est « un peu là ». Le seul Boche que j'ai vu décrivait une courbe gracieuse dans les airs sous l'action de notre 75. Tout me porte à penser que les

Boches subissent par l'effet de l'artillerie des pertes environ quatre fois supérieures aux nôtres. Cela même en les supposant mieux abrités que nous. Ce que j'ai trouvé de plus pénible a été la nécessité de marcher toujours baissé. Je n'ai pas souffert du froid nocturne et ne suis revenu que modérément sale ; notre nourriture arrivait sans encombre bien que froide.

. . . . . .

Le 24 au soir nous étions tranquillement au repos près de... lorsqu'on nous a fait porter, par une marche nocturne et forcée de 25 kilomètres, au secours du ...e corps, fortement pressé par les Boches au bois de... Trois heures pour souffler, puis le temps de croiser quelques prisonniers allemands, tout jeunes, et nous voilà débouchant sur la ligne. Le mal était déjà en grande partie réparé, . Toute la journée on s'est fusillé avec les Boches de fort près mais sans se voir, l'épaisseur des fourrés rappelant tout à fait l'Argonne aux anciens. Au soir nous avions gagné 50 mètres. Comme il n'y avait aucune tranchée, notre compagnie a creusé la sienne, travaillant toute la nuit du 25 au 26. J'ai moi-même mis la main à la pâte. C'est étonnant ce que je deviens fort dans le maniement de la pelle-bêche et de la pelle-pioche. Cet exercice tout mécanique est d'ailleurs un excellent remède contre le cafard.

Le cafard, on aurait été excusable de l'éprouver devant le spectacle environnant. A quelques mètres, au milieu d'une demi-douzaine de cadavres, le capitaine de la ...e compagnie gisait sur le dos, les yeux clos et la barbe noire tournée vers les étoiles. On entendait les Allemands invisibles manier à 80 mètres leurs pelles et leurs pioches. De temps en temps résonnait un de leurs coups de sifflet, ou de clairon, ou encore une fusillade réciproque. Une voix qui n'était pas une voix française jurait en français avec ostentation. Près du tas de cadavres, un misérable blessé... suppliait par leurs noms ses camarades de l'enlever. Finalement deux hommes de ma section se sont dévoués et ont ramené le blessé derrière la ligne des fusils. Mais il avait une balle explosive dans le ventre, il ne tardait pas à expirer. Alors un autre blessé, 25 mètres plus loin, a supplié dans les mêmes termes, en se traînant. Nous délibérions lorsqu'un feu terrible a éclaté des deux côtés. Les balles allemandes et les nôtres ont couvert toute plainte.

Les Allemands, semble-t-il, emploient 30 à 50 p. 100 de balles explosives ou expansives. Une balle retrouvée dans le sac d'un de mes hommes était molle, sans enveloppe. La pointe n'était pas déformée mais l'arrière s'étalait en champignon. Preuve évidente que dans la cartouche la pointe était placée en arrière. Je crois que nous serions justifiés en appliquant la loi du talion. Un cadavre que j'ai vu avait presque tout l'arrière de la tête enlevé par une de ces balles.

A la 1re compagnie un jeune..., qui par parenthèse m'a dit avoir été un fréquent visiteur du Polo, a été touché de la même façon à l'aine, où il porte un trou gros à y fourrer le poing.

Nous avons passé dans la tranchée toute la journée du 26. L'artillerie allemande bien repérée donnait peu, mais les bombes de tranchée nous ennuyaient assez. A la nuit nous sommes passés de la première à la deuxième ligne et la nuit du... nous étions relevés et ramenés ici. Nous y restons dans l'attente des ordres. Il paraît que, juste après notre départ, les Boches ont chargé sur notre tranchée en masse profonde, et ont été littéralement fauchés. Comme, à défaut de relève, j'aurais repassé en première ligne, j'ai raté là un beau carton !

III

La petite ville martyre.

Hélas, elle n'est qu'une entre autres des villes martyres, sur le territoire français qui borde le front, une entre tant d'autres ! Mais le site où elle s'élevait est si gracieux ; ses maisons de pierre de taille, soignées, cossues, montaient si allègrement à l'assaut d'une colline dominée par une sorte de bois sacré ; son église avait tant de grâce vétuste, enfin tout en elle et autour d'elle semblait si heureusement arrangé pour le plaisir des yeux, le calme du cœur, les vacances sans souci, la paix en un mot, que la monstruosité de ce crime inutile — l'incendie d'une ville non défendue — apparaît ici à la fois plus abjecte et plus absurde.

L'effet de la destruction est extraordinaire : quand on arrive par le sud, on ne voit absolument, de la ville, que des ruines, que des tas de moellons et de pierre écroulés dans des gravats, d'où surgissent, de place en place, des chicots de murs, des angles de pierre de taille dressés comme des colonnes, des cheminées au faîte de moitiés de pignon. Un coin de la ruine, à distance, fait songer au Forum. L'église domine toujours le village, détachée sur le massif vert du bois sacré, et voilà sa figure : on dirait qu'elle a été tranchée horizontalement à la hauteur où viennent s'appuyer ses contreforts, tranchée comme une pièce de pâtisserie par le coutelas d'un cuisinier géant, — la nef, le chœur, le clocher, tout tranché d'aplomb. C'est un chef-d'œuvre de mutilation ; le metteur en scène de l'œuvre totale a dû s'y complaire. Lorsqu'on regarde la ruine de plus haut, du bois de Mont-Sainte-Anne qui la surplombe, l'aspect

est plus surprenant encore : c'est vraiment celui d'une moitié d'église, non pas décapitée, mais tronquée aux deux tiers de sa stature.

Les ruines des maisons privées sont trop définitives pour qu'on y retrouve — en général — les traces mêmes d'une habitation humaine. D'ailleurs, avant d'incendier, les Allemands ont pillé : puis, l'envahisseur repoussé, les malheureux habitants sont sans doute venus repêcher dans les décombres tout ce qui avait survécu. Quelques débris de fourneaux, de seaux crevés, parfois des lits de fer au squelette tordu... Le trou béant des caves s'ouvre au bord de ce qui fut la rue. Je remarque que, sans exception, toutes les voûtes ont résisté, malgré les obus, malgré l'écroulement des maisons incendiées.

Une construction en planches occupe le bord de la route, au milieu du site le plus tragiquement dévasté, sorte de bazar et d'épicerie à la fois, où se vendent du tabac et du saucisson, des cartes postales et du fromage de gruyère. A qui? Aux militaires cantonnés dans la partie subsistante de la ville, vers les G... et aux rares habitants civils de cette même partie. Les marchandes, mère et fille, qui tiennent la boutique, me racontent qu'elles ont quitté leur maison brûlée, et le village, après le bombardement; l'envahisseur parti, elles sont aussitôt revenues, ont fait bâtir ces baraquements, où elles exploitent leur commerce habituel. Réconfortant exemple de ténacité et de courage français.

Un cantonnement près du front.

Ce n'est pas sans émotion que j'arrive à ce village des G..., proche du front, où se trouve cantonné, parmi quelque mille hommes, un détachement de mes braves R. A. T., de ceux qu'en août 1914 j'ai reçus à Versailles, coiffés de chapeaux de paille et vêtus de confections grises ou bleues, et qui maintenant, après plus de six mois d'entraînement, sont devenus des soldats d'une tenue militaire irréprochable, confondus dans les mêmes services avec des classes bien plus jeunes dont on ne les discerne pas.

Et voici que je veux profiter de l'occasion pour quereller

mon brillant ami Marcel Boulenger, qui, dans un article en tête du *Figaro*, s'employa consciencieusement à démontrer au lecteur qu'il fallait bien distinguer, par l'estime qu'on donnerait à chacun, les territoriaux des R. A. T. (réserve de l'armée territoriale), vu que les territoriaux allaient au front, tandis que les R. A. T. se consacraient à la paisible garde des voies.

Marcel Boulenger, mon brillant ami, vous qui savez si bien tant de choses, pourquoi choisir — le jour où vous parlez d'un ton quasi dogmatique — une chose que vous ignorez ?

Apprenez, Marcel Boulenger, qu'il y a des R. A. T. au front. Il y en a *dans les tranchées*. Oui, dans les tranchées. Il y en a dans des services que je n'ai pas lieu de désigner ici, mais qui sont tout aussi exposés que les tranchées, et même bien davantage, vu que justement ils opèrent *sans abri* et qu'ils sont armés, au lieu du lebel, d'une pelle ou d'une pioche. Et ils ne se plaignent pas, même ceux qui sont des classes 89 ou 90. Marcel Boulenger, faites amende honorable aux R. A. T.

Au village des G..., mon détachement d'artillerie R. A. T., actuellement versé dans une autre batterie que la mienne, est en train, au moment où j'arrive au cantonnement, de s'attabler devant la soupe du soir. Il me plaît de croire que ce n'est pas par négligence, mais par persistante affection pour leur unité originelle : tous portent encore au collet de leur veste les chiffres blancs de ma batterie. On se retrouve avec une bonne joie fraternelle, les hommes, les gradés, le capitaine. Dame ! d'avoir vécu ensemble plus d'une demi-année, d'avoir repris ensemble, au cours de ces mois, l'accoutumance de la tâche militaire, — d'avoir été le confident de leurs petites misères, de leurs soucis, — surtout d'avoir subi en commun, au début de septembre, la menace de l'invasion, du camp retranché de Paris encerclé, forcé, cela rapproche, cela soude les âmes.

Je serre des mains. Ils me disent :

— C'est gentil d'être venu nous revoir, mon capitaine. Est-ce qu'on va continuer ensemble?

— Hélas non !... Moi, je ne fais que passer. Mais vous êtes bien, ici ?

— Oh !... pour bien, on est bien... Mais enfin, on était bien aussi avec vous.

— Et puis, mon capitaine, vous savez que les taubes nous visitent tout le temps.

— Et puis, mon capitaine, avant-hier, les Boches ont fait une attaque, pas pour rire. Ces cochons-là avaient coupé les fils téléphoniques... un coup de hasard, ou bien l'espionnage. Ils ont envoyé des papiers jusqu'ici avec leurs saletés d'avions, où ils disaient : « Kamarades Franceses, rendez-vous : ou bien demain nous arrivons à X... (la grosse sous-préfecture voisine) et nous rasons la ville... » Vous pensez si on les a reconduits !... Tout de même, ça en faisait une musique ! Et un feu d'artifice ! Le 14 juillet, quoi !...

Ainsi devisaient mes R. A. T. en face de leur quart de vin, de leur miche, de leur rata vespéral. Alentour, sur le charmant village, le soir s'incline lentement, touche de lueurs roses les horizons boisés, d'une silhouette jamais banale, et toujours harmonieuse. La route qui forme la rue centrale du bourg grouille de passages : officiers rentrant à cheval, fourgons, sections d'infanterie arrivant de la relève des tranchées, et, ma foi, quelques habitants civils aussi, par qui persiste la vie locale. Voilà, dans cette pittoresque bigarrure d'uniformes, la promenade d'une dame, de deux jeunes filles et d'un petit garçon, à pied, élégamment vêtus... On me dit leurs noms : ce sont les propriétaires de la jolie maison Louis XVI dont j'aperçois la coiffure d'ardoise, entre les hêtres et les marronniers, par cette trouée d'horizon... Le spectacle des G..., en ce moment, serait de grandes manœuvres plutôt que de guerre, si, au nord-ouest, sans relâche, à un endroit très proche et dont nous savons le nom, les canons lourds des deux adversaires ne continuaient leur dialogue formidable, et si, par cette rue qui s'ouvre juste en face du cantonnement de mes R. A. T., on n'entrevoyait le petit cimetière militaire, les croix de bois naturel, sans peinture, toutes fraîches encore, fleuries de frais.

Les G..., qui sont tout proche du front, contiennent un hôpital d'évacuation où les grands blessés sont portés aussitôt après avoir été retirés des lignes. De ces grands blessés, on sauve heureusement un bon nombre... mais voilà longtemps que l'on se bat sur le front d'Argonne, au voisinage des G...

Et de semaine en semaine il y a de nouvelles croix de bois nu, pieusement parées des feuillages ou des fleurs de la saison, dans le champ de repos des braves.

Les gourbis.

La guerre a fait éclore sur tout le front des armées une quantité innombrable de « villages nègres », pareils à ceux dont les images enchantaient notre enfance et suscitaient en nous des rêves d'explorateurs, quand nous les admirions dans *le Tour du Monde* et dans *le Journal des Voyages*.

Je ne sais toutefois si même les photographies d'après nature que publient nos magazines donnent au lecteur une idée tout à fait exacte des gourbis. Personnellement, je ne me les imaginais pas « à l'échelle ». Il y en a de toutes les variétés, mais je les aurais crus plus montés au-dessus du sol qu'ils ne le sont. Un gourbi, pour l'ordinaire, est une construction qui ne vise nullement à gratter le ciel. Elle préfère tout au contraire s'enfoncer notablement dans le sol ; on y pénètre en descendant un plan incliné ou quelques marches taillées dans la terre. Je n'ai vu ces gourbis qu'en plein printemps, par d'assez beaux jours, la boue de l'hiver bien séchée. J'y ai pénétré : ce ne sont pas des demeures enchanteresses ; mais elles sont strictement habitables et leurs avantages, pour ceux qui les occupent, sautent aux yeux. D'abord elles sont à peu près invisibles pour un observateur aérien, étant donné la hauteur à laquelle celui-ci est contraint d'observer, s'il veut parer au risque d'être brusquement amené en contact avec l'objet de ses observations. Même s'ils ne sont pas masqués par des bois (ce qui est le cas toutes les fois qu'on le peut) leur saillie doit apparaître, à ces hauteurs, indiscernable d'un repli naturel du terrain, dont ils ont la couleur, puisqu'ils sont faits avec la terre même d'alentour, avec les branches des arbres prochains, auxquels ils empruntent maintenant une discrète parure de feuillage. Première sécurité. La seconde, c'est qu'un dormeur y est sensiblement défilé des éclats d'un projectile qui exploserait dans le voisinage, puisqu'il gît au-dessous du niveau du sol environnant. Il faut la malechance d'un obus éclatant juste sur une case pour blesser l'habitant paisible qui y repose.

On s'endort donc d'un sommeil moins incertain, sous l'abri primitif du gourbi.

J'ai dit qu'on voit des gourbis de toutes les variétés : la fantaisie du constructeur peut se donner libre cours, car la place n'est ordinairement pas mesurée et les matériaux ne coûtent rien. La forme architecturale dominante de ce qu'on voit du dehors est celle d'une tente ou d'un toit ordinaire à deux pans, d'un livre entr'ouvert reposant sur les tranches, le dos en l'air, d'un « dièdre à l'arête supérieure horizontale », pour parler comme les géomètres. Mais il y a des types de gourbis pyramidaux, d'autres quasi sphériques, d'autres en appentis, d'autres tout à fait informes. Pour certains on a utilisé une excavation naturelle. La plupart sont de faibles dimensions : mais il en est d'assez vastes. La plupart n'ont d'autre revêtement intérieur que les rameaux de leur toiture : mais on en voit dont les parois sont clayonnées comme des constructions rustiques dans un parc de plaisance. Il y a des gourbis dortoirs et des gourbis cuisines — ceux-ci, naturellement, pourvus de cheminées et défilés avec un soin particulier. Il y a des gourbis d'officiers, un peu plus spacieux, un peu plus élégants que les autres, — pas beaucoup ! Il y a enfin des gourbis pour chevaux, si l'on peut donner ce nom à des hangars de branchages et de feuilles, souvent calés par deux murs en terre...

Tels qu'ils sont, les gourbis constituent un des décors les plus pittoresques de la région des armées. J'espère que, la guerre finie, on en respectera quelques-uns ; ceux par exemple qui s'harmonisent si bien avec la majesté solitaire des bois de l'Argonne. Il faudra les respecter et même les défendre contre le temps. Avec les tranchées, avec certains abris d'artillerie, c'est le gourbi qui donnera à nos enfants l'idée la plus nette de ce que fut cette guerre étrange où l'on ne peut avancer qu'à la condition de se terrer profondément, avant et après le bond.

Tous les officiers vous diront que l'homme aime le gourbi. A part quelques sybarites, on recherche le gourbi, de préférence à des modes de cantonnement en apparence plus désirables, granges, hangars, débris de maisons. Pourquoi? Peut-être à cause du défilement plus certain : on n'aime pas, après

une journée fatigante, à être visité dans son lit par un obus de 105. Peut-être aussi parce que l'habitant du gourbi jouit, dans ce modeste domaine, d'une indépendance relative, due à ce que c'est le cantonnement le moins facilement accessible, où, du dehors, rien n'est vu de ce qui s'y passe.

IV

Guillaume. — Shrapnells.

Le canon n'a pas cessé de tonner durant toute la matinée, vers L..., où nous nous rendons. Notre objet est d'aller vérifier *de visu* les conditions dans lesquelles un certain travail peut être exécuté à la lisière d'un certain bois, dans une région réputée dangereuse, d'abord parce qu'elle est à portée de la mousqueterie des tranchées ennemies, puis parce qu'elle est directement sous leur vue. De faire ce travail pendant le jour, il n'en est pas question. Pourra-t-on s'y risquer la nuit? Voilà le point à définir. Le groupe d'officiers qu'emportent deux autos se compose de quatre chefs de bataillon, un capitaine de génie, un sous-lieutenant [1] et moi.

On quitte une gare pour s'enfoncer dans les bois par une bonne route. Après quelques kilomètres, les autos s'arrêtent, toujours sous bois, au départ d'un chemin plus étroit, qui monte vers L..., c'est-à-dire vers un des théâtres de combats les plus rudes, les plus glorieux et les plus importants par les résultats qui aient été, depuis longtemps, livrés en Argonne. (Les Allemands ne se sont pas résignés à la perte de L... Les duels d'artillerie et les contre-attaques y sont fréquents.) Au voisinage de la greffe du chemin sur la route, un fort groupe de travailleurs d'artillerie, sous bois, s'occupe à des terrassements et à des déchargements.

Voici l'impression du site : autour du T que forment la route et le chemin, la forêt d'Argonne, accidentée, étagée, encore inégalement feuillue suivant les essences, car c'est seulement

1. Ce sous-lieutenant fut blessé le lendemain au même endroit.

la seconde quinzaine du printemps : mais déjà le masque des feuilles, si transparent, si troué qu'il demeure, suggère l'idée d'abri, idée d'ailleurs assez illusionnante. Le chemin que prend à pied notre groupe d'officiers nous donne d'abord cette sensation de masque et d'abri. Puis, tandis que taillis et futaies, sur la gauche, escaladent une pente de plus en plus abrupte, on commence à deviner sur la droite, par la venue de plus de clarté, par la découverte de plus de ciel entre les arbres, l'éclaircissement des bois. Pas de soleil : l'après-midi est troublée par l'approche d'un orage : il faut écouter attentivement pour distinguer le bruit du tonnerre encore lointain et celui du canon, plus proche. Tout cela compose un paysage qui serait certes romantique, même en temps de paix, mais qui, de la circonstance guerrière, emprunte un caractère de beauté menaçante.

Sur le bord du chemin que nous suivons et non loin de la lisière, maintenant visible sur la droite, voici un gourbi d'artilleurs : les artilleurs d'un groupe de 120 abrité précisément contre cette lisière. Accroupis devant une des cases, quelques-uns jouent avec un petit marcassin. Arrêt : on cause. Le marcassin est l'orphelin d'une laie que nos artilleurs ont tuée au mousqueton, puis mangée. Ils élèvent l'orphelin. Peut-être, si la guerre est assez longue, aura-t-il un jour le sort de la mère ; mais, pour le moment, c'est le joujou du gourbi : son rôle est celui du fox-terrier chez les belles-madames. On nous le présente : vous devinez qu'il s'appelle Guillaume. De vrai, Guillaume ressemblerait plutôt au kronprinz : il a de cet héritier impérial la mine allongée et sournoise, bassement sauvage. Mais la grâce joueuse de l'extrême jeunesse lutte contre la sauvagerie de l'espèce, et le mélange des deux est surtout comique. Guillaume, d'une mine féroce, accomplit tous les gestes de docilité gambadante d'un petit chien. Guillaume a d'ailleurs un très joli pelage, d'un fauve tirant sur le jaune, strié sur le dos de barres longitudinales brun foncé. Effrayé par nos visages inconnus, Guillaume détale soudain, disparaît dans le noir béant du gourbi.

Notre groupe continue sa marche. Le paysage de la forêt, toujours fort abrupt sur notre gauche, se creuse à droite en même temps que les arbres s'espacent de plus en plus

et que les taillis deviennent un simple rideau. Par l'éclaircissement, on commence d'apercevoir un vallon vert, un petit chemin tortueux au fond, puis, au delà du petit chemin, le doux relèvement du vallon, la prairie qui remonte vers d'autres bois épais couronnant la cime opposée. Ces bois d'en face sont à l'ennemi, ainsi que la pente verdoyante qui les joint au fond du ravin. Sur la pente, nous distinguons déjà nettement, striant la verdure d'une ligne d'ocre, la tranchée ennemie. Le chemin que nous suivons nous semble encore défilé par les grêles taillis qui continuent de le border à droite. Nous avons encore la sensation de voir sans être vus.

Nous franchissons un réseau de fils de fer, où notre chemin fait brèche. Quelques pas encore, et nous atteignons la zone réputée la plus critique. Elle serait, en effet, absolument découverte si l'on n'avait dressé, comme un écran, entre les tranchées allemandes toutes proches et notre chemin, une haie de fascinage, une haie dépassant la hauteur d'homme. Appuyés derrière cette haie, la jumelle aux yeux, on croirait vraiment pouvoir toucher du doigt et la tranchée allemande et la tranchée française, chacune d'un côté du ravin, et dirigées perpendiculairement à notre ligne d'observation, l'une à notre droite, l'autre à notre gauche. Nous voyons donc parfaitement. Sommes-nous vus? Un observateur isolé se dissimulerait. Un groupe, c'est moins certain. Cela dépend des jeux de la lumière entre l'écran de fascinage et le bois : si le groupe a une éclaircie derrière lui, il doit faire tache sombre sur l'écran. En tout cas, des travailleurs ne passeraient certainement pas inaperçus : on les mitraillerait à quelques centaines de mètres.

Après délibération, on décide que les travaux auront lieu la nuit, tous feux éteints. L'objet de la visite est atteint. Je jette un regard encore à ce vallon silencieux, si prodigieusement silencieux, lui, tandis que l'orage gronde sourdement derrière nous, et, devant nous, vers L..., la canonnade. C'est le mystérieux silence d'une clairière ravinée, en forêt. La guerre, qui pourtant est là, vivante, à quelques pas de nous, ne se marque que par ces vagues érosions rougeâtres au flanc vert des pentes : les tranchées.

Par la même route, nous nous en revenons, ayant cette fois

l'abrupt à notre droite, le bois éclairci à notre gauche. Le réseau de fils de fer est franchi : revoilà le gourbi des artilleurs. Ils sont en train de faire faire du steeple-chase à Guillaume. Guillaume, docilement, mais l'air furieux, saute par-dessus une baguette levée à quelques centimètres du sol. Comme la première fois, notre arrivée le fait fuir : mais, plus familiarisé sans doute avec nos uniformes et nos visages, il se contente d'aller enfouir son groin pointu dans le bidon où mitonne sa nourriture. Je quitte le chemin ; je remonte vers la batterie des 120, curieux de voir de près comment ils s'installent et se défilent, non pas dans le loisir et avec tous les moyens d'action que nous possédons dans le camp retranché de Paris, mais en plein bois accidenté, loin des routes... La lourde pièce repose sur une solide plate-forme ; les sacs de terre renforcent les abris : les munitions sont toutes proches ; on est prêt à tirer en deux minutes, en cas d'alerte. C'est moins fignolé que dans mon secteur, mais c'est aussi pratique. Un artilleur m'a accompagné, depuis le gourbi. Il me demande :

— Mon capitaine, voulez-vous voir S...?

S... est un piton extrêmement élevé, centre de la résistance des Allemands dans la région quand la victoire de la Marne les refoula vers le nord-est. S... est situé au delà de L... et à droite.

J'accepte. Plusieurs des officiers du groupe nous rejoignent. Le canonnier nous guide au delà de la batterie de 120, vers l'orée des taillis.

— Seulement, nous dit-il, il faut se baisser, parce qu'on est vu.

On se baisse : mais quelques pas plus loin, on oublie la précaution et on se redresse. Le paysage du vallon boisé où les tranchées adverses se regardent parallèlement, le paysage vu du flanc gauche tout à l'heure, reparaît, mais sous un autre angle, et vu de droite. De notre nouvel observatoire les hauteurs boisées occupées par les Allemands s'échancrent en face de nous ; le paysage s'ouvre : dans l'échancrure, au lointain bleuâtre, se dresse le piton de S...

— Voilà ! fait le canonnier.

On sent, à la façon dont il prononce ce simple mot, que S... est un nom qui souvent revient dans les conversations du

gourbi, S..., lointain objectif qu'il faudra certain jour réduire par le canon et conquérir à la baïonnette, comme on fit pour le Vieil-Armand, Vauquois et les Éparges.

On s'en retourne.

— Baissez-vous ! mon capitaine.

Mais déjà on se sent défilé derrière le ressaut de terre qui masque la batterie. Notre groupe d'officiers s'est reformé et redescend vers le chemin du bois. Soudain, un sifflement déchire l'air, au-dessus de nos têtes, tout pareil en somme à celui d'une fusée de feu d'artifice. J'ai la sensation que l'objet qui fait ce bruit vient de tout près et que, tout de suite, sa trajectoire nous a dépassés. Le canonnier nous dit :

— C'est un salut des voisins pour vous.

On nous a donc vus? Si c'est au moment où nous cherchions dans l'horizon échancré le piton de S..., il faut admirer la promptitude de ce réglage en direction. Plus probablement, nous avons été signalés au moment où, derrière l'écran de fascinage, nous examinions les tranchées du ravin. La batterie de l'ennemi tire sur le chemin, repéré sans doute à l'avance par ses avions.

Tandis que nous rejoignons ce chemin, plus rien ne bouge. Nous le descendons vers la grande route, vers le croisement où sont les travailleurs. Voici le croisement en vue, nous distinguons les artilleurs occupés à leur travail de terrassiers ou de coltineurs. Pschiit !... Second déchirement de l'air, sifflant cette fois plus longtemps en arrière de nous mais se rapprochant vite, vite, et nous dépassant seulement quelques secondes avant d'éclater. Il éclate en avant de nous, au voisinage du groupe de travailleurs. Deux d'entre eux sont blessés sous nos yeux, l'un légèrement, l'autre assez sérieusement pour qu'on doive le transporter dans une des autos qui nous ont amenés. Nous-mêmes allons repartir, quand une troisième fois le même sifflement tranche l'air. J'ai quelque scrupule à raconter en détail une chose de si mince importance, dans un temps où elle est pour tant de Français une sensation habituelle, à laquelle ils ne prêtent même plus d'attention. Mais il n'est peut-être pas absolument indifférent que quelqu'un dont le métier consiste à observer et à noter, note ce qu'il a observé pendant la venue sur lui d'un obus... Allons ! je m'y

risque... D'abord, localisation très nette de la trajectoire, comme pour les deux coups précédents. Mais tandis que pour ceux-ci on avait l'intuition qu'on était dépassé tout de suite, ou qu'on allait être dépassé, cette fois, on sent qu'on ne sera pas dépassé, ou de bien peu : on est sensiblement au bout de la trajectoire. L'instinct commande de s'arrêter, d'attendre ; on ne gagnerait aucune sécurité à prendre du champ ; on s'arrête donc, au voisinage de l'obstacle le plus proche de soi : ici c'est le talus de la route. Et on attend. Et on a très nettement, avec un sentiment très lucide de la succession des secondes, la perception que le voyageur aérien s'approche, à chaque infiniment petit du temps, qu'il vient, qu'il vient... Un bruit d'éclatement, — pas du tout formidable, — c'est un obus de 77 à balles, — et simultanément l'audition d'une volée de graviers qu'on lancerait sur tout ce qui nous entoure, sur les arbres, sur les feuilles, sur le sol : cela dure plusieurs secondes. Et c'est fini. Ce troisième obus, qui a dispersé sa gerbe juste sur notre groupe, n'a blessé personne. Seulement, alentour, des balles gisent çà et là, les unes écornées, les autres aplaties. Les travailleurs, qui se sont abrités comme ils ont pu, n'ont rien.

Retour vers la petite gare d'où l'on est parti. L'orage qui menaçait se résout en larges gouttes de pluie. Puis les nuages se fendent, se déchiquettent peu à peu. La doublure bleue apparaît entre leurs déchirures, que le vent élargit. Tous ces bouts de nuées se séparent les unes des autres, se volatilisent. Voici, après l'averse, la magnificence d'un soir doré de printemps. Nous roulons vers X..., la grosse sous-préfecture que les Allemands voulaient raser ; nous y passerons la nuit. La plaine déroule son tapis, de plus en plus large, entre nous et les forêts d'Argonne. Des vers me reviennent à la mémoire, des vers que j'ai lus le matin même dans un des admirables petits journaux des tranchées [1] :

Cette grande ombre violette
Agenouillée au bord du ciel
Formes en deuil près d'un autel
C'est l'Argonne sombre et muette...

1. *Rigolboche*, 5 mars. — Signé : J. Pech.

Autour d'un bois illustre.

Il y en a plusieurs, de ces bois que rien dans leur site, rien dans la nature de leurs taillis et de leurs futaies ne désignait spécialement, durant les années de paix, à l'attention du touriste, — il y en a plusieurs que les communiqués ont rendu célèbres : bois d'Ailly, bois Le Prêtre, bois de la Grüerie, bois de Mortmare... La guerre, dans leurs halliers disputés chaque jour, arbre par arbre, pli par pli, butte par butte, revêt un aspect à la fois plus romanesque et plus formidable. Oh ! qu'ils deviennent des lieux de pèlerinage, après la victoire, ces bois que l'héroïsme de nos soldats aura consacrés.

Nous voilà, aujourd'hui, à la lisière d'un de ces bois, à T...-la-Ville. Une furieuse attaque allemande, dont j'ai parlé plus haut, a récemment arrosé d'obus cette localité, et sa voisine, T...-le-Château. Grâce à un incident de tir heureux pour l'ennemi (rupture de communication téléphonique) trois de nos tranchées furent prises avant que l'artillerie pût entrer en jeu. Il y eut un moment d'angoisse : les ordres par téléphone ne parvenaient point ; il fallut les donner par estafettes : c'est long, et le temps, dans la guerre moderne, vaut des canons. Ce fut grâce à la fermeté des troupes d'infanterie que l'attaque fut enrayée : puis, l'artillerie entrant en scène, deux tranchées furent reprises au courant de la même nuit, et la troisième au matin.

T...-le-Château et T...-la-Ville sont d'ailleurs quotidiennement arrosés de marmites et d'obus de divers calibres. Comme dans beaucoup de localités du front, ces bombardements

n'ont guère d'importance. L'admirable sérénité des troupes cantonnées ne s'en émeut point. A force de voir tomber des obus qui n'éclatent pas, ou qui éclatent sans faire de victimes, elles arrivent à se croire invulnérables.

Voici, par exemple, à T...-la-Ville, une forge où quelques sapeurs manœuvrent le soufflet et le marteau. La maison forme l'angle de la voie principale et d'une petite rue perpendiculaire. Sa façade sur la voie principale, au premier étage, juste au-dessus de la porte de la forge, offre un trou béant d'un

mètre de diamètre... Par là est entré un obus de 150, il y a quelques jours ; après avoir ainsi franchi le mur de façade, il a achevé sa trajectoire avant d'atteindre la façade du fond, crevant le plancher et tombant dans l'arrière-boutique. Il n'a pas éclaté. Il est toujours là, sur le sol de l'arrière-boutique. On nous le montre. On s'est contenté de poser dessus une de ces cloches d'osier sous lesquelles on enferme les jeunes couvées de poulets, et d'accrocher à la cage une petite pancarte, disant :

« *Obus non éclaté. A retourner à l'envoyeur.* »

Quant à l'idée d'évacuer la forge, elle n'est venue à aucun de nos sapeurs. « Pensez-vous !... Toute une installation à refaire... » La seule précaution qu'ils aient prise fut de clouer sur le mur de façade, à côté du trou béant, une pancarte de bois sur laquelle ils ont tracé cet avis.

« PRIÈRE AUX MARMITES DE PASSER AU LARGE »

Et, comme de bons forgerons de la paix, dans ce redoutable nid à marmites, à côté du 150 non éclaté, nos forgerons de la guerre forgent en chantant.

L'insouciance du danger — aux alentours du bois de ... — n'est pas seulement le fait de la population militaire. Ce qui reste de population civile témoigne d'une pareille égalité d'âme. Nous venons d'en avoir une preuve assez curieuse.

Partis de X..., à l'aube, pour T...-la-Ville, en automobile, nous avons pris la route la plus courte indiquée par les cartes. Il s'est trouvé que c'était la mauvaise route. Ravagée par les projectiles au moment où l'on repoussa les Allemands, elle n'a pas été réparée depuis : les convois suivent un autre itinéraire. Il a fallu mettre pied à terre, suivre au pas la voiture vide qui devait aller fort doucement pour ne pas casser ses ressorts. A moins d'un kilomètre de T...-la-Ville, la route s'améliore un peu. Nous remontons en auto, avançant toutefois sans hâte, si lentement qu'en avant de nous une lourde charrette campagnarde, vide, conduite par un vieux paysan, garde sur nous son avance jusqu'au bourg. A notre gauche, nous remarquons dans les champs des travaux de tranchées, distants de quelques centaines de mètres, puis, plus près de T...-la-Ville, un para-

vent de fascines dressées parallèlement à la route : reste de l'occupation allemande, pensons-nous. Arrivés à T...-la-Ville, nous racontons à l'officier qui nous accueille les difficultés de la route, motifs de notre retard.

— Comment, s'écrie-t-il, vous avez passé par là? Mais vous êtes restés pendant près d'un kilomètre sous la vue des Boches, et à portée du tir d'infanterie.

Les tranchées que nous avons remarquées sur notre gauche étaient des tranchées ennemies, des tranchées en activité.

Mais alors, le bon charretier qui s'en allait devant nous, au pas lent de son cheval de ferme?

Comme nous quittons T...-la-Ville, les marmites quotidiennes commencent à tomber sur la gare.

V

En Champagne. — Une chanson.

Les bois de l'Argonne reculent au fond de l'horizon ; le paysage, sans s'aplatir encore, a des ondulations plus lentes, plus longues, moins capricieuses. C'est le commencement de la Champagne. La route que nous suivons est à peu près parallèle au front : aussi le bruit de la canonnade ne cesse-t-il pas. Une bizarre tache noire, immobile dans le ciel en face de nous, devient de plus en plus grosse et plus nette : nous commençons à distinguer sa forme allongée, pansue, oblique : c'est une « saucisse » française, un ballon captif d'observation. Un peu plus en arrière, vers la même altitude, une ronde tache toute blanche : c'est le ballon captif observateur des Allemands.

La gare de B..., où nous nous arrêtons, est en temps de paix une modeste gare de canton. Aujourd'hui, ses quais agrandis ressemblent à ceux d'un vaste port de mer. Les trains s'y succèdent sans relâche, dégorgeant les approvisionnements et les munitions que cent convois viennent y recueillir. Une ligne perpendiculaire y est greffée, qui va de B... à J..., sur

le front même. Nous devons tout à l'heure prendre cette ligne, bien qu'à l'ordinaire elle ne transporte pas de voyageurs. Quelques tréteaux dans un wagonnet y pourvoiront.

En face des quais de la gare, c'est une plaine crayeuse, enceinte de faibles ressauts boisés : plaine qui, voilà peu de semaines encore, formait un lac pâteux où des hommes furent happés, engloutis par la boue, comme dans des marais d'Annam. Aujourd'hui, tout est sec, sans avoir eu le temps encore de devenir poudreux. Les obus allemands visent la gare et les quais de B..., mais il s'en faut qu'ils aient jamais pu l'atteindre. Les cuvettes blanchâtres que les plus proches marmites ont creusées dans la craie invisibles, du quai de la gare. Nous les verrons de plus près tout à l'heure.

D'ailleurs, sur ce front de Champagne, qui fut si animé il y a quelque temps, règne aujourd'hui un calme relatif. Si la canonnade réciproque est continuelle, les actions d'infanterie deviennent plus rares. Comme dans un grand corps fiévreux, la congestion se déplace le long des deux lignes ennemies. Elle enfièvre, pour le moment, l'Argonne et le Nord.

Mais les souvenirs de la grande bataille champenoise, lorsqu'on avança au delà de Beauséjour, de Perthes et de Mesnil, sont encore vivants et chauds dans les cantonnements : les récits héroïques s'y redisent comme des chants d'*Iliade*. (Avez-vous observé combien le procédé d'attaques et de contre-attaques de la guerre moderne, autour des lignes de tranchées, rappelle les combats des Grecs et des Troyens autour des vaisseaux? Relisez les livres XV, XVI et XVII.)

Un des épisodes les plus émouvants de cette *Iliade* moderne a inspiré une chanson maintenant célèbre sur tout le front de Champagne. On la fredonne dans les gourbis : on la chante au cours des séances récréatives, assez fréquentes, qui sont données à nos poilus dans les cantonnements de l'arrière. Œuvre d'un caporal colonial, le *Pont de Vézaincourt* fut créé dans ces séances par son auteur. Mais un soir, ce fut un autre chanteur qui s'avança vers la rampe et dit :

« Le caporal Mazurel ne pourra chanter aujourd'hui la chanson qu'il a créée. Il est tombé hier, glorieusement, au pont de Vézaincourt... »

Il faut, pour comprendre l'âpre saveur des couplets que je vais citer, se rendre compte que le pont de Vézaincourt a été longtemps pris en écharpe par les mitrailleuses ennemies : et comme il constituait un passage indispensable, on a dû en continuer quand même l'occupation et la défense. On m'assure que la récente avance effectuée en Champagne l'a dégagé : je n'en suis pas sûr, n'ayant pas été à Vézaincourt.

Voici la chanson. Elle ne témoigne d'aucune littérature, heureusement ! Quand je l'ai entendue pour la première fois, je confesse que je n'ai pas gardé les yeux secs. Et maintenant encore je ne la transcris pas sans émotion.

LE PONT DE VÉZAINCOURT

Créée par le caporal Mazurel, du ... colonial, mort au champ d'honneur.

1er *couplet.*

En avant d'un village
Qu'on nomme Vézaincourt,
Un pont donne passage
Aux soldats, nuit et jour.
Près des tranchées
Blottis, cachés
Se trouvent les abris de nos troupes
Et des troupiers
Bons cuisiniers
Tranquillement y font la soupe.

Refrain.

Au pont de Vézaincourt
Nous y sommes nuit et jour :
Depuis longtemps, c'est là notre demeure.
Les uns y vivent, les autres y meurent.
Mais qu'importe la mort,
Si nous sommes les plus forts?
N'avons-nous pas des 155 courts
Au pont de Vézaincourt?

2e *couplet.*

Ce n'est pas un petit Nice
Le pont de Vézaincourt.
Ici pas de caprice
De plaisir ou d'amour.

De féminin nous n'avons rien
A part Rosalie, baïonnette ;
Mais aux abris, dans notre nid,
Elle repose fière et coquette.

Refrain.

Au pont de Vézaincourt
On n'y fait pas l'amour ;
Dans ce pays nous cultivons la graine
De cette fleur qu'on appelle la haine.
Quand le printemps viendra
Et qu'on avancera,
Beaucoup de Boches resteront pour toujours
Au pont de Vézaincourt.

3e *couplet.*

Quand finira la guerre
Et que nous reviendrons
Chez nous la mine fière,
Alors nous conterons
A nos parents, à nos enfants
Notre campagne et nos victoires.
Oh hé ! les gas !
N'oublions pas
Alors de leur conter l'histoire

Refrain.

Du pont de Vézaincourt
Où pendant bien des jours
Pendant des nuits, durant la grande lutte
De l'Allemand précipitant la chute,
Si nous avons lutté
C'est pour la liberté !
Souvenons-nous, amis, et pour toujours
Du pont de Vézaincourt.

*
* *

La ligne de chemin de fer qui doit transporter à G... notre groupe d'officiers se dirige à peu près perpendiculairement à la grande ligne, par une plaine ondulée, plaine de Champagne au sol crayeux. La gare de G... a été bombardée hier. Un autre village, sensiblement à droite de G... est bombardé tous les jours. Il l'est, sous nos yeux, au moment où nous prenons place

sur le wagonnet équipé avec des piquets et des planches en guise de sièges. L'air est très limpide : non seulement on aperçoit la fumée des formidables explosions, mais on en voit souvent la flamme.

Le petit chemin de fer a ceci de particulier qu'en plusieurs points de son parcours il est jalonné à droite et à gauche d'entonnoirs de marmites : cuvettes blanches dans la plaine grise. Par une fortune singulière, une seule marmite est tombée sur la voie, à un lieu où heureusement, à cet instant-là, aucun train ne circulait. Le bout de voie — remplacé depuis — gît hors du remblai, fauché, tordu, mais non brisé.

Naturellement, la zone demeure dangereuse. On est « vu » par l'ennemi sur un parcours assez long. Recommandations au mécanicien de ne pas faire de fumée noire pendant ce parcours périlleux. Mais le mécanicien, qui passe là tous les jours et plusieurs fois, s'en fiche. La locomotive vomit de grosses volutes couleur de houille. Moins polis qu'en Argonne, les Boches de Champagne ne nous saluent pas cette fois.

L'inspection terminée de ce qui devait être inspecté, on déjeune dans le local de planches et de tôle ondulée qui contient et la gare de la petite ligne et le logis de l'officier chef de la ligne. Un jardinet de poupée entoure la gare : rubans d'allées sablées, minuscules massifs de pensées et de mères-de-famille qu'un artilleur arrose avec componction. Autour d'une table de fortune, nous mangeons le déjeuner du soldat : viande de l'ordinaire, vin de l'ordinaire, café de l'ordinaire. Ce n'est pas apprendre une nouveauté au lecteur que de lui dire : l'ordinaire du front est excellent. Tous les poilus le proclament avec reconnaissance. Les viandes frigorifiées, les viandes demi-salées constituent pour cet ordinaire un appoint précieux. Depuis le commencement de la guerre, j'ai souvent — dans ma propre batterie — goûté à la viande frigorifiée. J'avais, là-contre, comme tout le monde (comme la plupart de mes hommes eux-mêmes) une certaine répulsion préventive. J'atteste aujourd'hui que, *bien préparée*, la bonne viande frigorifiée, une fois cuite, n'est *pas discernable* de la bonne viande ordinaire. Nous en avons recueilli une preuve nouvelle à ce déjeuner champenois. Au même déjeuner, j'ai fait connaissance avec le mouton dit « demi-salé » qui n'a pas une

saveur moins agréable. Le vin est un bon vin rouge naturel du Midi. Le café est remarquable, supérieur de beaucoup à celui qu'on sert en province dans la plupart des hôtels, sauf peut-être en Normandie.

L'avion.

Un autre coin de Champagne, plus plat, plus chauve.

Le gros bourg où nous sommes, et qui sert de cantonnement à une forte population militaire, reçoit quotidiennement des projectiles boches. Il a été bombardé le matin même. Les soldats cantonnés n'en ont cure. Ils ont tort : plusieurs se font blesser, quelques-uns tuer. — Hors les jours d'attaque, me dit un officier d'infanterie, la sécurité est égale dans les cantonnements et dans les tranchées. Un « bonhomme qui sait y faire » dans les tranchées, est presque invulnérable.

On m'a cité une région où les habitants, les jours « de marmites », quittent simplement leurs fermes pour s'abriter dans les tranchées.

Voici venir quelques fantassins, retour des tranchées : poudreux, boueux (il a plu dans la matinée) un peu trop chargés à mon sens — mais il paraît qu'ils tiennent à se munir ! — d'ailleurs le pas ferme et la gaîté illuminant leur face rôtie et broussailleuse. On les interpelle :

— Tout va bien là-bas?

— Oh ! on dort, pour l'instant, répond un caporal... Pas un coup de fusil de toute la matinée.

— Ça vous fait plaisir de revenir au cantonnement?

Les hommes se consultent du regard. L'un dit, approuvé par tous :

— On est mieux au cantonnement pour manger la soupe chaude.

Et ils s'en vont vers la soupe, calmes et contents, portant allègrement l'invraisemblable amas de choses qui leur fait courber un peu les épaules.

Le bourg de V... a été, çà et là, meurtri par les Boches quand ils l'ont occupé, puis évacué. La villa du maire déployait

un style moderne qui aurait dû rappeler aux incendiaires certaines habitations de Munich ou de Darmstadt. Cependant, sous un futile prétexte, ils l'ont, en partie fait sauter, en partie incendiée. Ce squelette d'architecture impressionniste est surprenant. La villa renfermait des gravures de valeur : elles furent déménagées par les incendiaires, avant l'incendie. Elle renfermait aussi une importante collection de timbres : la collection fut allégée, par un expert compétent, de tout ce qu'elle contenait de meilleur. Il laissa le fretin.

Tandis que se poursuit une inspection à laquelle je n'ai pas à participer, j'observe, jumelles aux yeux, un avion français qui monte vers les hauteurs célestes, par-dessus les lignes françaises. C'est un monoplan : il semble déjà fort élevé, à plus de mille mètres, certainement, probablement à plus de quinze cents. Voilà qu'il ne monte plus. On dirait qu'il plane quelque temps sans presque bouger. Puis il avance horizontalement, sans hâte, vers les lignes ennemies. Soudain, dans la même région que l'oiseau de guerre, mais loin de lui, paraît-il, une boule de fumée blanche, une grosse boule ouatée apparaît en plein ciel ; et, deux ou trois secondes après, une détonation se fait entendre. Les Allemands ont tiré sur l'avion français. L'avion, imperturbable, continue sa route aérienne. Autre boule blanche, un peu plus près ; une autre encore, qui double presque la première. Elles vont surgir deux par deux, désormais, dans les nuées bleuâtres. Le tir, court jusqu'ici, devient long tout à coup, mais beaucoup trop long ; on a la sensation charmante que l'avion français ne risque rien. Il vire d'ailleurs brusquement, revient sur nos lignes, dirait-on, toujours sans hâte, d'une allure de promenade. Les coups, partis pour être longs, continuent avec la même portée, comme si les pointeurs ne s'apercevaient pas que l'objectif a rebroussé chemin. D'où je suis, l'écart est invraisemblable. Une fois encore l'avion fait un virage bout pour bout, reprend sa direction vers les lignes allemandes et s'en approche de plus en plus, tout en montant de plus en plus haut.

Comme au hasard, les boules blanches continuent à ouater le crépuscule, dans la région où l'oiseau imperturbable n'est déjà plus depuis longtemps.

VI

Reims.

En ce moment — et il en sera ainsi jusqu'à ce que l'avance de nos troupes ait élargi le secteur libre autour de la ville, les voitures automobiles pénètrent dans Reims par le sud. Nous en approchons, nous, par la route de Louvois, venant de Châlons-sur-Marne.

Il y a un an, mois pour mois, presque jour pour jour, que j'ai visité Reims pour la première fois. L'ingénieux, l'infatigable, l'artiste Melchior de Polignac m'avait convié, avec quelques amis, à visiter le collège d'athlètes qu'il avait créé et rendu prospère. La matinée fut consacrée au collège, où nous vécûmes quelques heures dans un rêve attique, parmi les théories de jeunes gens et de jeunes filles aux gestes harmonieux, aux muscles robustes et disciplinés. L'après-midi fut donnée tout entière à la cathédrale ; quel guide était Melchior de Polignac, on le devine !... Les merveilles du monde dont on fait connaissance assez tard dans la vie, alors qu'on a déjà promené ses yeux dans la plupart des sites et des monuments illustres, exercent sur l'âme une action rajeunissante, trop rare pour qu'on la puisse oublier. On recouvre un moment, pour les saisir, les facultés ardentes qui échauffent nos pèlerinages de jeunesse. La cathédrale de Reims m'apparaîtra toujours comme la surprise éclatante, dans l'arrière-saison, d'une après-midi digne de l'été.

Voici qu'elle monte vers l'horizon, grande silhouette bleutée baignant dans une brume transparente, tandis que nous descendons vers la ville du haut des pentes qui l'environnent. Et déjà une idée affreuse est en nous, qui nous serre le cœur... Cette silhouette dominatrice qui, voilà dix mois, évoquait d'abord l'élan magnifique de toute une région et de tout un âge vers le ciel, nous ne pensons plus qu'au danger qui la menace, et qu'elle provoque... « Une cible !... » Une cible pour Barbares : une cible merveilleuse, unique : la tentation pour de telles âmes brutales était irrésistible, cela saute aux yeux ! Dans la paix des campagnes champenoises, elle monte trop

suavement, comme pour exprimer qu'au-dessus des travaux et des appétits de la terre, une race aristocrate entre toutes a, de longue date, donné à l'idéal et à la beauté le meilleur, le plus durable de son effort. Ses deux tours, comme des bras élevant leurs paumes en offrande, semblent, d'un signe de consécration, soulever le magnifique tribut de l'art, de la civilisation, de la merveilleuse histoire française...

Et les Barbares, en face de ce symbole altier de la France, l'auraient respecté? Fallait-il qu'on les connût mal, chez nous et ailleurs, pour en avoir gardé l'illusion! Ils ont certainement, à le détruire autant qu'ils l'ont pu, goûté quelques-unes de leurs plus poignantes joies de Barbares.

L'entrée dans Reims du côté opposé à Paris impose au passant le silence, et dans ce silence on sent monter en soi une colère qui ne trouverait pas de mots pour s'exprimer. Premièrement, impression du vide. La ville populeuse — dans tout ce quartier bombardé, — est devenue déserte. Déserte, c'est trop dire : il y a quelques passants, il y en a, vers onze heures de la matinée, ce qu'il pouvait y en avoir dans les mêmes rues vers onze heures de la nuit, au temps de la paix. Ce qu'on voit de fenêtres a ses carreaux brisés : si quelques exceptions subsistent, elles n'apparaissent pas dans la vue totale. Les devantures de boutiques, comme les fenêtres, sont crevées : beaucoup clôturées provisoirement avec des planches. Çà et là, une façade effondrée, toute une maison écroulée sur la voûte des caves, ou bien au contraire la façade debout, avec un grand trou béant au milieu. Ce qui reste de murs est criblé de blessures. Les tramways, naturellement, ne circulent plus : le désordre de leur appareil contribue à la désolation de l'ensemble, par les bouts de fil électrique qui pendent ça et là, par les potences lamentablement tordues... Pourquoi taire cela? J'estime qu'il faut le dire, au contraire, qu'il faut le crier à la France. Voilà ce que les Boches ont fait d'une vivante et belle cité française. Ah! qu'aux jeunes gens des classes prochaines, on fasse voir ce champ de désastre !

Notre voiture roule dans ces ruines, dans ce vide... Les yeux se repaissent de cela avec une sorte d'avidité fiévreuse... On sent ses tempes battre et ses mains trembler. Une voix, près

de moi, gronde sourdement : « Les cochons !... » On va, on va, sans projet, sans savoir vers quoi l'on se dirige. Mais tout à coup, celui qui tient le volant a un sursaut, et le moteur, oublié, cale...

A notre droite, au moment où nos yeux figés ne la cherchent plus, ELLE est apparue, de face...

J'avais lu, comme tout le monde, le récit des dégâts successifs subis par la cathédrale de Reims. Le coup que j'ai ressenti (et ceux qui étaient avec moi l'ont ressenti en même temps) ce n'est pas du tout parce que tel ou tel détail (si précieux qu'il fût) de la façade est ébréché ou disparu. Ces atroces blessures, que nous regarderons de près tout à l'heure, on ne les distingue pas du premier coup d'œil. Mais ce qu'on voit d'emblée, et du premier coup d'œil bien mieux qu'on ne le verra ensuite, C'EST QUE LA CATHÉDRALE EST MORTE. Un mort, cela peut garder tout de même une tête, des bras, des jambes, un tronc ; cela peut même être dressé debout : mais du premier coup d'œil on voit que c'est un mort. Eh bien ! la cathédrale de Reims avec ses tours debout, sa façade où toutes les grandes lignes persistent, les murs de sa nef encore montés, c'est une morte. On l'a scalpée de sa toiture ; on lui a crevé les yeux ; ses colonnes sont brisées, éclatées dans la longueur comme des os roués ; le rouge qui teint les pierres, et qui est le rouge du feu, ressemble à du sang. La cathédrale de Reims est morte. Et cela encore, il faut le dire, et pour dénoncer le crime allemand et pour susciter la vengeance française.

La cathédrale de Reims est morte : voilà l'impression intégrale que donne le choc de la première vue. Je ne fournirai pas un détail de plus, parce que je sais bien que j'affaiblirais l'impression du lecteur, comme s'est affaiblie, en se dispersant, mon impression de spectateur lorsque, m'approchant de la morte, j'ai vu de près et compté ses blessures. Elles sont innombrables et inguérissables : mais l'œil, cherchant avidement, déniche çà et là quelque pierre miraculeusement intacte, s'y accroche, l'admire, et oublie un instant la mort de l'ensemble. Ainsi parfois, sur l'oreiller où repose une tête chérie, une boucle de cheveux a l'air vivante encore, et l'on s'hallucine à espérer. Hélas ! tant de détails, pourtant, racontent l'agonie, notamment le gonflement vers l'extérieur des

verrières, que la chaleur du foyer intérieur a bombées, faisant éclater les verres, fondant les plombs... Et puis l'écroulement des contreforts... Et puis... Mais que dire de plus? C'est une morte.

Tout ce qui avoisine la morte a effroyablement souffert, et souffre encore de bombardements presque quotidiens. Le Palais de Justice, qu'on eût, je pense, volontiers livré en otage contre le salut de la Basilique, est peut-être ce qui a le moins pâti, quoique criblé d'éclats d'obus sur sa façade blanche. Derrière l'église, surtout à droite du chœur, c'est la ruine complète d'un quartier. Il n'y a pas de paroles pour raconter cela.

Miraculeusement, la statue de Jeanne d'Arc, devant le grand portail, est intacte, bronze et piédestal. Ou du moins on n'y voit que des taches de balles, pas même d'éraflures.

Juste en face de la région (sur la droite du chœur) qui a le plus souffert, deux plombiers réparent une conduite d'eau crevée par une explosion. C'est à l'angle d'une rue. La rue est détruite, sauf la maison d'angle, très abîmée, mais toujours debout.

Nous causons avec les deux plombiers, deux vieux, qui nous content d'où viennent à l'ordinaire les orages d'obus, et placidement ajoutent :

— Il en est tombé cinq cents samedi. Hier on n'en a eu qu'une douzaine.

Ils se remettent à l'œuvre. Alors s'ouvre une fenêtre, au rez-de-chaussée de la maison restée debout, et contre l'appui paraît une servante d'âge mûr, une servante à figure de reinette du Canada, d'un jaune conventuel, coiffée d'un bonnet noir, avec un corsage noir, un tablier à menus carreaux bleutés sur son ventre, bombé à l'ancienne mode des corsets : tout à fait la figure qu'on se fût attendu à voir surgir, au temps de la paix, d'un rez-de-chaussée de cette petite rue cléricale. Au temps de la paix, elle eût été sans doute bien surprise que des officiers qui ne la connaissent point lui adressent la parole. Mais aujourd'hui tous les Français se parlent sans présentation, comme en famille...

Ainsi, cette maison, seule debout entre des ruines, elle y habite?

— Mais oui, messieurs. Et *ces dames* y sont aussi, avec des parents. Et du côté de la cour, c'est bien plus défait encore que ce que vous voyez.

— Mais quand « ils » bombardent?

— Eh bien ! messieurs, on descend dans les caves. On a mis des lits, on a arrangé... On attend que ça soit fini.

Et quittant l'appui de la fenêtre, la placide servante rémoise vaque au ménage de son rez-de-chaussée, tout comme si, pendant qu'elle range, un obus ne risquait pas de bouleverser définitivement son œuvre.

A quelque distance, le quartier étant moins exposé, on a le plaisir de retrouver de la vie. C'est jour de marché. Les bourgeoises, les bonnes vont et viennent avec leurs filets et leurs paniers. Toutes les boutiques sont ouvertes. Pas une vitre ne manque aux fenêtres. Cette activité réconfortante, on sent qu'elle n'attend, pour refluer vers le nord et l'est de la ville, qu'une avance de nos armées, — une avance bien courte, — une avance certaine.

On quitte Reims sur ce réconfort, qu'il faut avoir, parce qu'il signifie la réalité prochaine. Mais, quand les faubourgs sont passés, quand de nouveau on roule à travers champs, on se retourne. La cathédrale, de nouveau, dresse sur le paysage sa silhouette grise, qui peu à peu s'estompe dans le recul de l'horizon. Et nous qui avons vu la morte de près, nous nous promettons de dire à ceux qui ne l'ont pas vue ce qu'on n'a pas dit assez, — qu'elle est morte, — afin que s'attise et gagne dans les âmes françaises le feu de la bonne colère, de la colère calme, patiente, inflexible, qui ne s'apaise que par le talion.

MARCEL PRÉVOST

LES

OPÉRATIONS MARITIMES

CONTRE LA TERRE

Depuis le commencement de la guerre, les flottes alliées bloquaient dans leurs ports ou dans leurs mers étroites les bâtiments des marines ennemies ; depuis plusieurs mois une escadre franco-anglaise d'importance assez faible surveillait les Dardanelles. Les adversaires restaient hors de portée de leurs artilleries respectives — sauf quelques coups de canon échangés en décembre — et tout se bornait à des escarmouches sans importance entre unités de flottille en reconnaissance et détachements d'infanterie turque. Les Ottomans n'avaient aucune offensive à prendre, et ils attendaient paisiblement sur leurs positions, renforcées considérablement depuis le mois d'août, que les navires ennemis vinssent se présenter dans le chenal de soixante kilomètres de longueur qui fait communiquer la Méditerranée et la mer de Marmara. Leur sécurité était parfaite ; pour leurs batteries, avec des repères à toutes distances, le tir sur un navire se présentant dans les passes est un véritable tir de polygone, et, dans les endroits les plus resserrés, des lignes de torpilles attendaient les audacieux.

Aussi ne s'est-on guère ému, même à Constantinople, lorsque, au milieu de février, les bâtiments de haute mer se rapprochèrent des forts qui gardaient l'entrée du détroit et en commencèrent le bombardement. C'était là, pensait-on, une manœuvre d'intimidation peu sérieuse, car les Alliés ne voudraient pas s'exposer aux risques véritablement très grands

d'un forcement des passes. En France même, la nouvelle de l'attaque fut accueillie avec un certain scepticisme [1]. N'avait-on pas cru en septembre, sur la foi des télégrammes italiens, Cattaro occupé par la flotte? n'avait-on pas parlé de bombardement intensif, de forts démantelés? et puis, un silence prudent s'était fait autour de l'opération qui n'avait jamais existé que dans l'imagination un peu féconde de correspondants particuliers à court de dépêches sensationnelles.

Quelle différence pourtant entre ces batteries de terre à talus gazonnés, à ciel ouvert le plus souvent, qu'arment presque toujours des pièces de modèles désuets, et ces forts mobiles puissamment cuirassés, dotés de tous les perfectionnements modernes que sont les navires de guerre ! N'ont-ils pas une supériorité écrasante sur leurs adversaires terrestres, et, la première de toutes, celle de posséder des canons dont la portée dépasse, presque toujours de plusieurs milliers de mètres, celle des pièces des batteries qu'ils auront à réduire?

Néanmoins, le navire de guerre hésite toujours devant la batterie, et, en dehors des expéditions coloniales, bien rares sont les cas où le canon sur mer a réduit le canon sur terre.

L'exemple moderne le plus frappant de l'impuissance constitutionnelle d'une flotte à détruire des ouvrages fortifiés est celui de Port-Arthur, dont le front de mer ne fut pour ainsi dire pas entamé ; cependant, depuis le 14 août l'escadre russe ne sortait plus, les dragueurs de mines protégés à grande distance par les croiseurs auraient pu préparer le chemin sans être surpris. Les marins japonais ne se risquèrent jamais sous le feu des batteries, et les seuls tirs que leur flotte ait effectués contre Port-Arthur furent des tirs indirects exécutés par-dessus les montagnes qui dominent la rade au sud, pour battre les cuirassés réfugiés dans le port. Bien plus, au lieu de les laisser sur leurs affûts mobiles, ils débarquèrent certaines pièces de leurs croiseurs pour renforcer l'artillerie de siège des troupes de Nogi, qui seules étaient capables de réduire la forteresse.

1. Cf A. Lichtenberger, dans *l'Opinion* du 27 février.

Les raisons de l'infériorité du navire de guerre sont multiples et, si certaines proviennent exclusivement du fait qu'il est bateau, d'autres découlent de considérations stratégiques qui reparaissent dans tous les conflits.

Le bâtiment de guerre est avant tout disposé pour combattre le bâtiment de guerre — et, quelque évidente que paraisse cette vérité, il semble qu'on l'oublie volontiers dans les rôles nombreux qu'on voudrait lui faire remplir. — Tout son système, défensif et offensif, est fondé sur l'hypothèse de l'adversaire flottant : à des canons à grande vitesse initiale et à trajectoire tendue, il oppose des murailles verticales épaisses et des ponts cuirassés faibles [1], puisque l'impact se produira au maximum sous une incidence de 20° sur une paroi verticale, de 70 sur une horizontale [2] ; sur des murailles d'acier résistantes qu'il s'agit de perforer, il ne lancera pas d'obus à enveloppe mince et à grande capacité d'explosif, ou des shrapnells, mais des obus solides, à poids d'acier considérable, qui devront avant tout crever la cuirasse sous leur choc et n'exploser en gros fragments qu'à l'intérieur du bâtiment [3] ; s'il possède parfois encore quelques projectiles à grande charge d'explosif, ils ne constituent qu'une très faible partie — la 1/10e au maximum — de son approvisionnement, et ce dernier est étroitement limité par le poids des obus et la place disponible à bord [4].

Enfin, le fait de tirer sur un adversaire situé au même niveau que lui, ne lui impose qu'un angle positif de pointage assez faible — 15 à 20° — et les constructeurs évitent de donner aux pièces un champ de tir vertical supérieur, tant pour réduire les dimensions des embrasures que pour ne pas augmenter le volume, la hauteur, et par suite le poids, des tourelles qui les contiennent.

Aussi, quand le bâtiment de ligne moderne entrera dans le secteur d'action d'une batterie de côte, le plus souvent

1. 25 à 30 centimètres contre 70 à 80 millimètres.

2. Angle de chute d'un obus de 30 c/m à 14 000 mètres : 20°.

3. La charge d'explosif contenue dans l'obus de rupture varie entre 3 et 5 p. 100 du poids du projectile.

4. Des bâtiments bien approvisionnés ne disposent guère que d'une centaine de coups par pièce du plus fort calibre.

située à une altitude élevée — entre 150 mètres et 200 mètres pour presque toutes les batteries de Cattaro —, il combattra dans de mauvaises conditions. Au point de vue offensif, ses projectiles de rupture, dont l'éclatement ne doit se produire que sur une épaisseur déterminée d'acier, se perdront pour la plupart sans résultat dans les traverses gazonnées, sur la maçonnerie et dans les parapets ; son approvisionnement restreint lui aura fait vider ses soutes avant qu'il ait obtenu un résultat décisif ; l'élévation de la batterie lui en rendra parfois le bombardement impossible et l'obligera toujours à s'en tenir à une distance où il lui sera difficile de constater l'effet de son tir [1]. Sa tâche se trouve encore compliquée par le défilement de la batterie, souvent à peine visible du large quand elle est à tir direct, et par son invisibilité absolue et sa quasi-invulnérabilité quand elle est à tir indirect, comme c'est le cas pour toutes les batteries d'obusiers et de mortiers.

Au point de vue de la défense, il n'est pas mieux protégé. Les pièces de côte à faible vitesse initiale ont une trajectoire très courbe, elles attaqueront le navire, non par ses flancs puissants, mais par ses ponts qu'elles crèveront, atteignant ainsi l'adversaire dans ses machines, dans ses chaufferies, dans toutes ses parties essentielles. Le navire doit s'avancer à découvert, et, de son poste d'observation, l'officier de batterie aura toutes facilités pour ramener sur le but flottant ses obus dont la chute, en soulevant de hautes gerbes d'eau autour de l'objectif, fixera rapidement le réglage. Les télémètres à grande base, à plate-forme fixe, sans vibrations, détermineront avec certitude la distance de tir sur les nombreuses arêtes verticales des navires, tandis que, de son bord, le canonnier l'obtiendra difficilement, gêné qu'il sera par la fumée, par les vibrations, par l'absence de mires à arêtes dans le voisinage du but. De plus, l'approvisionnement de la batterie est beaucoup moins limité que celui des bords. Enfin, nombreux sont les coups au but qui peuvent atteindre la batterie sans diminuer sa valeur militaire, tandis que tous ceux qui atteignent le bâtiment déterminent des avaries qui l'affectent dans toutes les formes

1. Les pièces de gros calibre de la marine ne peuvent, dans les conditions de leur utilisation normale, tirer à moins de 3 800 mètres sur une batterie située à 150 mètres au-dessus de l'eau, à moins de 5 000, sur une batterie située à 300.

de son activité : cheminées percées qui font tomber la vitesse ; incendies allumés qui rendent le tir incertain, sans parler de la menace qu'ils entraînent pour l'existence même du bâtiment ; canalisations coupées qui gêneront la manœuvre ; et nous laissons de côté les perforations de cuirasse, les coups sous flottaison [1], qui déterminent des voies d'eau entraînant l'indisponibilité immédiate du bâtiment.

Si bien que les conditions absolument indispensables — nécessaires, mais non suffisantes — pour qu'un bateau de guerre ait des chances de réduire une batterie de côte seront : qu'il ait des projectiles à grande capacité d'explosifs et qu'il puisse les dépenser sans compter, qu'il puisse atteindre gravement la batterie avant d'être touché par elle, soit en utilisant la très grande portée de ses pièces, soit en l'attaquant dans les secteurs où elle ne peut tirer, la prenant à revers ou en enfilade ; si la batterie est bien défilée ou invisible du large, le tir du bâtiment n'aura quelque chance d'être efficace qu'autant que celui-ci pourra rester immobile, de façon à faire utiliser à ses pointeurs un point à viser différent du point à atteindre, comme le fait l'artillerie de campagne.

Enfin, si intéressant que puisse être le forcement d'une passe ou l'occupation d'une place maritime, l'importance d'une pareille opération ne se peut comparer à celle de la destruction de l'ennemi flottant, et, tant que celui-ci existe et est susceptible d'action — *the fleet in being* — un amiral ne pourra jamais engager à fond contre des batteries de côte la principale de ses forces navales — tel Togo ménageant ses cuirassés devant Port-Arthur, pour les garder contre l'escadre de Rodjestvinski ; et cependant, il avait là un but essentiellement militaire à atteindre : la destruction complète de l'escadre ennemie qui s'était réfugiée dans cet arsenal et tentait de s'y réorganiser.

Dans ce qui précède, nous n'avons tenu aucun compte du secours qu'apportent à la défense ces nouvelles armes : mines, torpilles à grande portée, et leur utilisateur le sous-marin. La

1. C'est à la suite d'un coup court explosant au-dessous de l'eau que le *Gaulois* faillit couler ; il ne fut sauvé que par la manœuvre très audacieuse du commandant Biard — aujourd'hui contre-amiral — qui n'hésita pas à aller l'échouer sur des fonds favorables.

guerre actuelle montre combien il est précieux : les Allemands, en minant les abords de leurs côtes et en complétant cette organisation fixe par les nombreuses sorties de leurs sous-marins, ont absolument interdit aux flottes cuirassées anglaises l'approche des estuaires et des ports où se sont réfugiées leurs escadres. Dans l'Adriatique les mouvements irréguliers des rares sous-marins autrichiens ont obligé les cuirassés français à se tenir au sud du canal d'Otrante, et, si les premières opérations ont été possibles contre les Dardanelles, c'est qu'aucune unité sous-marine n'est venue troubler les opérations des assaillants [1].

Même sans le sous-marin qui peut aller porter une torpille à plusieurs centaines de milles au-devant de l'adversaire, cette arme est excellente pour la défense des passes étroites : l'installation d'une batterie de tubes au bord de la mer est une opération facile ; elle n'a pas besoin d'une vue étendue sur le large, ni d'un grand champ de tir, puisque l'ennemi devra passer devant elle et ne pourra la découvrir qu'au moment où il arrivera dessus ; même s'il en connaît l'emplacement, il lui sera impossible de la détruire de la mer, pour peu qu'une pointe de roches insignifiante lui prête son abri ; les dragueurs, au prix de nombreux sacrifices, finiront toujours par faire brêche dans les lignes de torpilles fixes qui barrent le passage, mais la batterie de tubes logée dans quelque anfractuosité restera toujours menaçante, et son tir à quelque 5 ou 600 mètres sera à peu près infaillible ; pour s'en préserver, il ne suffira pas de mettre en avant des bateaux de guerre quelques cargos sacrifiés, comme cela est possible pour ouvrir un chenal au milieu des torpilles fixes, car la Whitehead n'est pas aveugle et ne sera lancée qu'à bon escient contre l'adversaire qu'il faudra arrêter [2] ; des cargos marchant en ligne de front avec les cuirassés

1. Le torpillage du *Majestic* a confirmé les craintes que l'on avait de la présence en Méditerranée d'un grand sous-marin allemand, — pourchassé en vain depuis Gibraltar. Mais les troupes sont solidement établies à terre, et si sa présence crée une gêne sensible et oblige à de nombreuses précautions supplémentaires, elle ne risque plus de compromettre des opérations dont la réussite dépend désormais du corps expéditionnaire.

2. Les marins anglais de l'*Ocean* attribuent à des batteries de cette espèce le naufrage de leur bâtiment et de l'*Irresistible*, le 19 mars.

constitueront bien une certaine défense, mais il faudra alors une impeccabilité de manœuvre difficile à concilier avec les exigences du tir et de la navigation dans des passes étroites.

De ces quelques considérations qui appelleraient bien d'autres développements, nous croyons pouvoir conclure qu'une place maritime défendue par quelques sous-marins, même à faible rayon d'action, sera inattaquable par une force navale ; qu'une place dépourvue de sous-marins pourra résister très longtemps à l'artillerie d'une escadre, même dotée des armes nécessaires à ce genre de combat : lorsque, les batteries réduites, celle-ci voudra s'engager dans les passes, elle devra rendre inefficaces les défenses accessoires telles que les batteries de tubes, — le déblaiement des mines fixes ayant déjà été effectué. Pour assurer son passage en toute sécurité, la flotte n'aura d'autres moyens que de mettre du monde à terre ; elle devra jeter sur les plages des effectifs suffisants pour maintenir les renforts ennemis éloignés assez longtemps des ouvrages à détruire ; et, pour peu que la place soit importante, que ses communications avec l'intérieur soient assurées, que l'action maritime ne se produise pas par surprise, la marine ne pourra mener à bien l'opération qu'autant qu'elle disposera de troupes spéciales ; car ses propres corps de débarquement ne pourront être que des grand'gardes alertes qui protègeront l'arrivée des troupes et faciliteront leur mise à terre. Si enfin, canons réduits au silence, défenses sous-marines annihilées, l'escadre doit se maintenir dans la place, le corps expéditionnaire lui sera nécessaire pour empêcher un retour offensif de l'ennemi, en occupant les principaux ouvrages ; et, si l'ennemi dispose encore de forces navales, il faudra que les sacrifices consentis par l'escadre pour forcer les passes lui laissent encore une marge de supériorité suffisante pour accepter le combat sans risques excessifs. Sans cette marge, tout résultat obtenu à terre peut être perdu, de même que, sans le corps expéditionnaire, l'occupation, très aléatoire, de la place forte ne pourra être permanente : une escadre qui se lance seule à l'attaque d'une place maritime fortifiée, c'est un très vulnérable parc de siège qui vient s'installer sous les canons d'une forteresse, sans infanterie pour le soutenir et pour exploiter les résultats qu'il obtient.

Une opération décisive contre une place maritime entraînera donc une préparation minutieuse, la constitution d'une escadre spéciale et spécialement armée, l'organisation d'un corps expéditionnaire important. Il faudra prendre des bateaux aux forces navales opérant contre les forces navales, des hommes aux forces de terre opérant contre les forces de terre, et il faudra, par suite, que l'objectif à atteindre, militaire ou diplomatique, justifie de pareils sacrifices.

En nous appuyant sur les principes exposés ci-dessus, examinons quel champ pouvait s'offrir à l'activité des flottes alliées cherchant à opérer contre les côtes de leurs ennemis.

Pendant les premières semaines de la guerre, il s'agissait avant tout d'endiguer le torrent d'hommes sous lequel l'Allemagne comptait nous submerger ; aucune pierre ne pouvait être enlevée au mur qui montait et s'étendait parallèlement au flot ; aussi bien, corps expéditionnaire anglais, troupes d'Afrique, réserves de la marine, tout fut utilisé : quand l'ennemi dévalait par la vallée de l'Oise, il s'agissait bien d'aller occuper ses ports de guerre ! Les croiseurs allemands, cependant, pavaient de mines la mer du Nord insuffisamment profonde ; et les sous-marins, en coulant coup sur coup trois croiseurs anglais qui ne se méfiaient pas suffisamment, montraient les risques auxquels seraient exposés les bâtiments de guerre qui tenteraient de défiler à faible vitesse devant des ports pour poursuivre la destruction méthodique des ouvrages de défense. L'important objectif militaire de la destruction de la flotte allemande se révélait impossible à atteindre pendant ce stade des opérations.

La situation dans la Méditerranée n'était pas tout à fait la même : les grandes profondeurs de cette mer qui s'étendent jusqu'au milieu de l'Adriatique ne laissent aux mines que les abords immédiats des côtes, et la marine autrichienne ne disposait que de quelques sous-marins d'un échantillon assez faible. Aussi, les problèmes du début une fois réglés, le 19e corps jeté en France sans incident dès la première semaine de la guerre, le *Goeben* refoulé aux Dardanelles où de grands croiseurs britanniques similaires le surveillaient, une croisière serrée organisée à Gibraltar, notre principale force navale se lança à la

recherche de l'ennemi flottant, son objectif naturel ; elle remonta l'Adriatique, mais ne réussit à crocher qu'un petit croiseur qui mouillait des mines le long de la côte du Monténégro ; l'escadre autrichienne ne quittait pas le rideau des îles dalmates aux passes étroites facilement minées. Pour l'attirer au dehors, l'escadre française multiplia ses manifestations, non sans quelque témérité : elle envoya quelques obus sur les premières batteries de Cattaro, alla chercher des otages à Lissa, détruisit quelques phares, défila à moins de 3 000 mètres de Raguse, sans vouloir recourir au sauvage procédé du bombardement que les croiseurs allemands devaient inaugurer quelques mois plus tard contre la côte anglaise. Quatre mois durant, les cuirassés français évoluèrent ainsi devant les îles autrichiennes, sans que l'escadre ennemie acceptât d'engager le combat ; seuls ses sous-marins manifestèrent une certaine activité : plusieurs fois, pendant ces raids, nos croiseurs et même nos cuirassés virent le long sillage de la Whitehead s'inscrire à quelques dizaines de mètres de leur étrave ou de leurs hélices, mais ce ne fut qu'à la fin de décembre que l'un d'eux fut touché.

Puisque l'ennemi flottant se dérobait, ne fallait-il pas le poursuivre dans ses refuges, autrement dit : attaquer ses places fortes, Pola et Cattaro?

Pola, le seul port de guerre autrichien doté d'un arsenal complet, où deux Dreadnoughts étaient en achèvement, où le montage de nouveaux sous-marins se poursuivait, où la flotte de guerre s'organisait. L'opération était tentante ; mais la flotte ne pouvait compter que sur ses éléments de première ligne ; ses bâtiments plus anciens remplissaient différentes missions de surveillance ; et, ainsi constituée, elle ne disposait d'aucun des éléments que nous avons reconnus nécessaires pour enlever une place de guerre : pas d'obus de bombardement, des approvisionnements normaux pour un combat naval, insuffisants pour une action contre la terre, aucun corps expéditionnaire pour soutenir et préciser son action ; et sur ce littoral autrichien où les troupes restaient nombreuses en face de l'Italie indécise, il aurait fallu des effectifs que nous ne pouvions distraire du front français à aucun prix. Enfin, il y avait l'importante question du déchet à prévoir du

fait des engins sous-marins : pour être efficace, le bombardement devait être effectué soit du mouillage, soit en marche selon des routes soigneusement repérées et toujours les mêmes; dans les deux cas, les quelques sous-marins autrichiens auraient eu beau jeu. Une attaque sérieuse contre Pola menée par nos meilleurs cuirassés, c'était ce que pouvaient espérer de mieux les marins autrichiens : trois ou quatre cuirassés hors de combat et notre supériorité n'était plus si considérable qu'ils ne pussent risquer la bataille. La crainte de pertes excessives nous interdisait donc d'engager à fond des bâtiments dont l'adversaire naturel subsistait et condamnait à la stérilité toute action contre cette place de guerre.

Si l'attaque de Pola était dangereuse, celle de Cattaro, avec des risques presque aussi considérables, comportait des bénéfices infiniment moindres. Il ne s'agissait en effet ni de détruire l'ennemi flottant — car la rade contient rarement plus de quelques torpilleurs ou de quelques unités démodées — ni d'atteindre un objectif diplomatique à répercussions lointaines, mais, simplement, d'acquérir un point d'appui, précieux certes, mais non indispensable, et que l'apparition des sous-marins modernes aurait fait rapidement abandonner. De ce côté, la collaboration des troupes monténégrines aurait pu suppléer à l'absence d'un corps expéditionnaire; mais la petite armée avait suffisamment à faire pour son propre compte. La situation avantageuse du Lovcen fit cependant tenter une timide action par la terre, mais avec des moyens tellement réduits qu'il n'y avait à en espérer aucun résultat. En mettant les choses au mieux, là encore l'artillerie ne pouvait qu'ouvrir la voie à l'infanterie, et il n'y avait pas d'infanterie.

Dans toute guerre, la fin suprême est la destruction de la force armée de l'ennemi ; mais si l'on ne peut y parvenir partout à la fois, il peut être suffisant de mettre l'adversaire hors d'état de nuire, et c'est le résultat que les flottes alliées ont obtenu dans la Méditerranée en surveillant le canal d'Otrante et les Dardanelles. Les Autrichiens savent bien que toute unité de surface qui se risquerait en dehors de l'Adriatique ne rallierait plus jamais sa base et ne causerait aux marines alliées et à leur commerce que des dommages insignifiants. L'opération antimilitaire au plus haut point tentée

par les puissants croiseurs de bataille allemands dans la mer du Nord, et qui s'est terminée par la perte du *Blücher*, est là pour leur rappeler les saines conceptions stratégiques.

L'Italie entrée aujourd'hui dans le conflit va seule se trouver en état de réaliser les opérations combinées qui nous étaient interdites ; si son armée, après avoir occupé Trieste, réussit à assiéger Pola, la situation de la flotte autrichienne sera celle des cuirassés russes de Port-Arthur. Mais la présence de sous-marins interdira aux Italiens comme à nous de faire bombarder la place par leurs bâtiments de haute mer. Malgré la présence de Venise, les grands bâtiments italiens ne sont pas vis-à-vis de l'Autriche dans une meilleure situation que ne l'étaient les nôtres : mais, tandis que les Autrichiens ne peuvent trouver d'abri en dehors de l'Adriatique, les Italiens ne sont nullement tenus de s'y confiner ; et tant que leurs ennemis ne sortiront pas, l'Adriatique restera comme la mer du Nord, un champ clos où évolueront seuls, en dehors de quelques croiseurs rapides, les torpilleurs et les sous-marins de quatre puissances ; à ce point de vue les rares ports de la côte : Venise, Ancône, Bari, Brindisi, fourniront à ces petites unités des bases de ravitaillement et de repos dont l'absence a pesé lourdement sur l'action des nôtres, obligés de faire 300 ou 400 milles d'une navigation souvent pénible avant de se trouver sur un terrain d'opérations militaires.

Ce sont elles qui prendront part aux opérations contre la côte dalmate, en soutenant la mise à terre d'un certain nombre de garnisons et en assurant leur ravitaillement. Quelques milliers d'hommes occupant les principales îles et, au besoin certains points du littoral, enlèveraient progressivement à la flotte autrichienne ses défenses avancées et les sources de renseignements qu'elle y possède ; si Pola ne pouvait plus l'abriter, tous autres refuges lui seraient interdits et le rideau d'îles dans lequel elle mettait sa confiance lui cacherait seulement les sous-marins alliés. Là encore, l'occupation de la terre et elle seule aura donné une base solide aux opérations préliminaires à la destruction de la marine autrichienne.

Il ne rentre pas dans le cadre de cette étude d'examiner en détail les raisons qui ont amené les Alliés à sortir de leur rôle

de surveillance pour entreprendre une offensive sérieuse contre les Dardanelles. Elle doit permettre, au point de vue militaire, de couper de leur base les troupes turques envoyées vers l'Égypte, le Caucase et la Perse, de ravitailler la Russie, par une voie rapide, en matériel de guerre ; au point de vue diplomatique, de tenir Constantinople sous la menace d'un bombardement et, grâce à un mouvement révolutionnaire, de rejeter la Turquie en dehors du conflit ; d'amorcer la liquidation de la Turquie d'Asie et d'éveiller les ambitions des neutres ; d'anéantir le prestige de l'Allemagne en Orient et dans tout le monde musulman ; au point de vue économique enfin, elle doit permettre de rétablir les relations avec la mer Noire, d'utiliser les réserves de blé russe et, par suite, d'améliorer la situation tant en Russie, que chez les Alliés et chez les neutres.

L'armement des Dardanelles était suffisamment connu pour que l'on pût proportionner l'attaque à la défense. La Turquie ne pouvant mettre aucun sous-marin en ligne, l'attaque était possible. Vu l'importance de l'arme et la crainte qu'elle inspire, l'Allemagne aurait pu pousser son brillant second à expédier en Orient quelques-uns des sous-marins qui viennent d'entrer en service. Les Allemands ont préféré assumer eux-mêmes les risques de l'opération et ont réussi à la mener à bien.

Heureusement pour les Alliés les moments délicats de la préparation navale et du débarquement sont passés ; la lutte contre les sous-marins s'organise : quelques-unes des canonnières fluviales qui furent utilisées en décembre pour la défense de l'Yser sont prêtes à prendre la place des cuirassés trop vulnérables ; des chalutiers assistés des dragueurs de mines rempliront dans la Méditerranée le même rôle que dans le Nord ; des patrouilles de torpilleurs plus nombreuses assureront la sécurité des convois ; on peut espérer que cette organisation se montrera aussi efficace que dans la Manche et dans un délai d'autant plus court que les sous-marins réussissant un raid aussi important ne pourront pas être très nombreux. Il faut cependant s'attendre à ce que, avant de disparaître, ils donnent encore quelques preuves désagréables de leur activité.

L'attaque maritime se décomposait en deux manœuvres

alternantes : draguer les mines situées hors de portée des premiers forts, réduire ces forts par le bombardement, recommencer le dragage, et ainsi de proche en proche : les dragueurs avançant sous la protection des canons de la flotte, et les bateaux occupant les zones assainies pour se rapprocher des forts et les battre dans de meilleures conditions ; malheureusement, ce soutien réciproque, possible pour les premières opérations, ne pourra se continuer jusqu'au bout.

Il ne pouvait être question de faire avancer les cuirassés dans les zones minées; il fallait donc faire avancer les dragueurs sous le feu de l'ennemi ; et, des dégâts importants devant être prévus parmi eux, on constitua une flottille imposante de 40 dragueurs, dont presque la moitié français; quelques-uns appartenaient aux marines militaires, le plus grand nombre était constitué par d'anciens remorqueurs et des chalutiers. Pour toute protection, les passerelles de ces petits bâtiments reçurent un blindage léger, tout juste suffisant pour les mettre à l'abri des décharges de la mousqueterie, et l'on ne dira jamais trop le calme courage des marins qui les montaient et s'avançaient à découvert, en remorquant à faible vitesse leur appareil de dragage, sous un feu acharné auquel ils ne pouvaient répondre.

Pour le bombardement proprement dit, il fallait une escadre puissamment cuirassée, et armée de grosses pièces, mais à laquelle on n'avait à demander ni grande vitesse, puisque la plupart des tirs seraient effectués du mouillage, ni débit spécialement abondant, puisqu'il fallait ménager les munitions, et chercher, au moyen d'observateurs aériens, à se rendre compte des dégâts produits. Une ceinture cuirassée élevée était aussi peu nécessaire, puisque les opérations s'effectueraient en eau calme et que les avaries dans les hauts ne détermineraient aucune rentrée d'eau à bord. Les conditions précédentes rendaient tout indiqué l'emploi de vieux bateaux qui auraient fait piètre figure dans un combat naval, et c'est ainsi que nos *Nebogatoff*, nos chavirables, et ceux des Anglais, furent à l'honneur, pendant que les unités de première ligne continuaient leur faction à la chaîne. Pour battre les ouvrages les plus dangereux par des tirs à très grande distance et à revers, il était également nécessaire d'avoir quelques canons particu-

lièrement puissants; de plus, des bateaux modernes pourraient, vers la fin, enlever de vive force les derniers obstacles, grâce à leur vitesse, à leur tir rapide et à leur protection bien assurée.

Les escadres furent organisées en conséquence. Du côté français, 4 cuirassés anciens : *Charlemagne, Gaulois, Suffren, Bouvet* ; en tout, 16 pièces de fort calibre, entre le 30 et le 27, et 32 de calibre moyen, entre le 16 et le 14 ; les premières efficaces à partir de 12 000 mètres, les secondes, de 8 000; toutes furent approvisionnées pour le mieux de leur action en obus en fonte chargés en poudre noire ou en mélinite, qui encombraient nos magasins et dont nos unités modernes ne prévoyaient plus l'utilisation.

Du côté anglais : 1 superdreadnought sortant des chantiers, la *Queen Elizabeth*, dont les 38 bombardèrent du golfe de Saros, par-dessus les hauteurs de Gallipoli, les ouvrages de Chanak ; 3 cuirassés empruntés à la quatrième escadre de la première flotte : *Agamemnon, Lord Nelson*, de 16 500 tonnes, analogues, avec 2 pièces en moins, à notre *Danton* ; *Cornwallis*, de 14 000 tonnes, comparable à notre *Patrie*. En dehors de ces 4 cuirassés modernes et d'un croiseur de bataille, l'*Inflexible*, dans la Méditerranée depuis le début des opérations, nous trouvons aux Dardanelles les plus anciens cuirassés de la flotte britannique : *Majestic* et *Prince George* qui ont vingt ans; *Canopus, Albion, Ocean, Vengeance*, qui remontent à 1898 ; *Irresistible*, de 1899[1]; *Swiftsure* et *Triumph*, deux petits cuirassés achetés en 1904 au Chili pour empêcher la Russie de les acquérir au moment de la guerre avec le Japon ; ces deux derniers armés chacun de 4 pièces de 254 et de 14 de 190, calibres que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans la marine britannique ; les six premiers disposant uniformément de 4 pièces de 30 et de 12 de 15, dont 8 dans les batteries inférieures si ras sur l'eau que leur tir par mer clapoteuse est à peu près impossible. Rarement unités démodées et fatiguées trouvèrent meilleure utilisation à leur activité finissante.

1. Quatre cuirassés de ce type, ou des précédents, ont remplacé, une semaine après leur disparition, l'*Ocean* et l'*Irresistible*.

Le matériel flottant fut complété par quelques croiseurs légers : l'*Askold* russe, le *Dublin*, l'*Amethyst*, le *Sapphire*, de 3 000 tonnes, qui se portent rapidement là où un renfort de petite artillerie peut se montrer efficace; par des contre-torpilleurs qui remplissent le même rôle; par quelques sous-marins, et par des hydroavions dont les reconnaissances aériennes ont permis de préciser la position de nouvelles batteries et de régler certains tirs.

Ainsi, expédition considérable — 16 cuirassés — parfaitement adaptée à l'effort à fournir, mais incapable de confirmer les résultats acquis par son tir en occupant les ouvrages détruits et en supprimant les défenses accessoires, incapable de passer avec sécurité sans le concours de troupes de terre dont l'absence s'est fait lourdement sentir après la réduction des premiers forts. Le rôle d'un corps expéditionnaire est ici particulièrement important, puisque les ouvrages réduits devront être défendus contre un retour offensif de l'ennemi et qu'il devra tenir toute la péninsule de Gallipoli pour garantir la liberté du Détroit.

On peut regretter que l'ouverture des opérations ait précédé d'aussi longtemps l'arrivée du corps expéditionnaire : devant l'importance de la force navale qui se présentait, les Turco-Allemands se sont vite rendu compte qu'il ne s'agissait plus d'une simple démonstration, et ils ont pu rappeler d'Asie des troupes nombreuses dont la présence risque de transformer une opération presque exclusivement maritime, dont la rapidité d'exécution était la meilleure garantie de succès, en une campagne difficile, où les points d'appui doivent être emportés de haute lutte, au prix de pertes douloureuses.

ARMAND KERGANT

LA SITUATION FINANCIÈRE

EN ALLEMAGNE

Dans une guerre comme celle que nous menons depuis dix mois, l'emprunt constitue la principale ressource des États. L'impôt ne rentre pas, rentre mal, et, quand il rentre, son rendement est insuffisant par rapport aux dépenses. C'est à l'aide d'emprunts que la France et l'Allemagne ont fait face jusqu'ici à leurs dépenses de guerre. Mais, tandis que la situation financière de la France ressort admirablement claire des déclarations de M. Ribot [1], un mystère voulu plane sur la situation financière de nos ennemis. L'Allemagne refuse d'avouer ses dépenses. Elle dissimule une grosse part de ses emprunts. Si elle indique le montant de ses emprunts à long terme, qu'elle gonfle démesurément, si elle avoue, imparfaitement d'ailleurs, le chiffre des avances de la *Reichsbank*, elle tient secrète une circulation bien particulière, la circulation des traites du Trésor (*Schatzwechsel*), véritable papier d'État, dont le montant émis atteint un chiffre de plusieurs milliards.

***

La réunion du Parlement en temps de guerre, fournit aux ministres des finances l'occasion d'éclairer l'opinion sur la situation financière du pays. On pouvait donc espérer,

1. Cf l'article de M. Georges Lachapelle, les *Finances publiques pendant la guerre*, dans la *Revue de Paris* du 1er février 1915.

lors de la convocation du Reichstag, quelques éclaircissements sur la situation financière de l'Allemagne. Le secrétaire d'État aux finances a déçu tous les spécialistes par le vide de son discours et l'imprécision voulue de son projet de budget. La *Gazette de Cologne* [1] déclara le projet « trop sommaire pour qu'on puisse en tirer une claire image » de la situation financière. Et le professeur député Doormann l'apprécia en ces termes surprenants : « Si en temps normal le projet de budget soigneusement préparé peut nous donner et doit nous donner l'image de la situation financière de l'Empire, nous indiquer le rendement de nos ressources financières et des voies et moyens destinés à faire face à ses dépenses diverses, il n'en va pas de même pour le budget qui nous est soumis [2]. » Quelques jours plus tard, le secrétaire d'État a fait au Reichstag cette franche déclaration : « Je dois m'interdire ici de vous donner les chiffres précis de nos dépenses de guerre ; je dois réserver mes explications sur ce point à la commission du budget pour des raisons faciles à comprendre. Les dépenses des États belligérants atteignent environ un total de 1 milliard 1/2 de marks par semaine [3]. »

Le contribuable allemand, les pays neutres créanciers de l'Allemagne n'ont droit à aucun éclaircissement. Tout ce que l'on sait, c'est qu'avec 20 milliards de marks, l'Empire [4] espère pouvoir suffire à ses dépenses extraordinaires de guerre jusqu'en automne. Mais, pour connaître exactement les charges financières résultant de la guerre, il faut joindre à ces dépenses extrordinaires le déficit inévitable du budget ordinaire. Le projet de budget de 1915 reproduit presque textuellement le budget de 1914. On ne tient donc aucun compte des moins-values fiscales. Mentionnons seulement le fléchissement des douanes qui, par suspension des droits ou par suite du blocus commercial, se traduira par un évanouissement presque complet de toute recette : or, en 1912 les douanes avaient produit 775 millions de marks. Aux 20 milliards de marks de dépenses

1. *Kölnische Zeitung*, 1er mars 1915, n° 219.

2. *Vossische Zeitung*, 5 mars 1915.

3. Discours du secrétaire d'État à la séance du Reichstag du 10 mars, p. 18.

4. Discours au Reichstag de M. Helfferich, le 12 mars 1915.

de guerre il y a donc lieu d'ajouter un bon nombre de milliards, que nous n'essaierons pas d'évaluer.

En face de ces dépenses énormes, quelles ressources trouvons-nous? Un emprunt consolidé de 4 milliards 460 millions en septembre-octobre, un second emprunt de 9 milliards en mars, soit un total de 13 milliards 460 millions. Et cependant, dans une interview récente accordée à M. Ackermann, représentant de l'*Associated Press of America*, M. Helfferich affirmait pouvoir mener la guerre jusqu'en octobre et novembre 1915 [1] avec ces 13 milliards d'emprunts consolidés. Avec 13 milliards le Secrétaire d'État allemand couvre les 20 milliards des dépenses de guerre prévues par lui le 12 mars au Reichstag. Comment l'Allemagne comblera-t-elle la marge de 7 milliards? Par des emprunts à la *Reichsbank*? Assurément non, car la circulation-billets de la *Reichsbank* ne peut dépasser le triple de l'encaisse métallique. Et au 31 mai la marge d'émission était réduite à 1 977 millions pour une encaisse de 2 431,5 millions et une circulation-billets de 5 317 millions. Aura-t-elle recours aux traites du Trésor? C'est vraisemblable. Mais le pourra-t-elle? Que vaut cet expédient? Quelle place a-t-il tenu et peut-il tenir encore dans la politique financière de l'Empire? C'est ce que nous allons tâcher de préciser.

Au 1er avril, l'Allemagne avait déjà dépensé pour la guerre *seule* 10 milliards de marks au moins — cela résultait du projet de budget [2]; elle avait emprunté 4 460 millions en octobre; et à la *Reichsbank* 2 à 3 milliards. Aux dépenses de guerre il fallait joindre les déficits pour insuffisance de rentrées des impôts. En face de 6 à 7 milliards de recettes nous trouvions 10 milliards de dépenses avouées, plus les moins-values de recettes. Certains sont allés jusqu'à donner à entendre que la *Reichsbank* avait prêté la différence à l'Empire et qu'elle avait en billets une circulation occulte de même somme [3]. La presse allemande a démenti cette affirmation. La *Gazette de Francfort* du 31 mars a fait remarquer que le secrétaire du Trésor avait

1. *Lokal-Anzeiger*, 22 avril 1915.

2. Le *Vorwärts* indiquait même 10 milliards de marks au 1er janvier, et au début de mai 13 à 14 milliards. — *Vorwärts*, 28 février et 8 mai 1915.

3 Herbette, *Écho de Paris*, 21 mars 1915.

déclaré que l'Empire se procurait des ressources au moyen de traites du Trésor escomptées à la *Reichsbank* et *réescomptées par la Reichsbank aux particuliers*. Il en résultait que la traite du Trésor réescomptée jouait un rôle dans les finances allemandes, et un rôle important; car la *Gazette* refusait de « trahir » à la presse française le montant de cette circulation. Si la *Reichsbank* a bien une circulation-billets conforme à celle de son bilan, elle a une circulation occulte de traites *réescomptées par elle et portant sa signature*, et dont elle n'indique pas le montant au public. La *Reichsbank* a donc une double circulation fiduciaire, sa circulation-billets, et sa circulation de traites réescomptées. Elle donne le montant de sa circulation-billets ; elle laisse occulte sa circulation de traites réescomptées. Et cependant billets et traites la constituent débitrice. A-t-elle 2, 3, 6 milliards de traites réescomptées en circulation? Toutes les hypothèses sont permises. Elle ne publie pas ce chiffre. *Le Temps* et *l'Économiste Européen* admettaient fin mars un chiffre de 7 milliards de francs.

La presse allemande tresse des couronnes au directeur de la Banque, M. Havenstein, pour avoir imaginé cet expédient. Nous préférons la claire sincérité de notre Banque de France. Il est vrai que les 2 milliards de marks d'or de la *Reichsbank* ne font guère figure à côté des 4 milliards de francs d'or de la Banque de France.

Au point de vue financier, la politique de la *Reichsbank* est très dangereuse. La *Reichsbank* a réescompté plusieurs milliards de traites du Trésor? Où? Chez des particuliers, nous dit-on. Mais chacun sait que les particuliers capables d'escompter des milliards de traites s'appellent les sociétés de crédit. A la moindre panique, les sociétés de crédit — pour rembourser leurs dépôts — rapporteront à la *Reichsbank* ces traites du Trésor, et la *Reichsbank* ne pourra refuser d'en acquitter le montant en billets de banque. Car *ces traites portent sa signature*. La circulation-billets de la *Reichsbank* est exposée à une brusque inflation, qui exagérera encore la méfiance de l'étranger à l'égard du mark et déterminera un effondrement du cours du mark sur tous les marchés du monde. Le moratorium des dépôts que les sociétés de crédit allemandes ont pratiqué en août, tout comme nos sociétés

de crédit françaises, mais sans le dire assez haut pour que les neutres entendent [1], risque de reparaître brusquement. Car le portefeuille des sociétés de crédit est gros de traites du Trésor réescomptées par la *Reichsbank*. Et en cas de retrait brusque des dépôts, la *Reichsbank*, après avoir réescompté 1 milliard 1/2 à 2 milliards, ne pourrait plus réescompter, sans violer ses statuts qui lui imposent une couverture métallique du tiers pour ses billets. Sans doute la loi du 4 août 1914 assimile la traite du Trésor et les *Darlehenkassenscheine*[2] à du métal pour la couverture des billets. Mais le public, surtout le public neutre, n'acceptera pas cette assimilation. Cette chimie financière bien personnelle à l'Allemagne ne rencontre aucune faveur au dehors.

*
* *

Et pas davantage les neutres ne croient à la souscription d'un emprunt de 9 milliards de marks sur lesquels 6,9 milliards auraient été versés au 30 avril et 8 milliards au 31 mai. Sans doute, pour couvrir par des recettes les dépenses avouées de 1914, il fallait annoncer d'énormes souscriptions et d'énormes versements. Mais il est imprudent de déclarer à un jour d'intervalle des chiffres présentant un écart de 2 milliards. Le 21 mars le secrétaire d'État évaluait à 7 milliards le montant des souscriptions et le lendemain 22 mars à 9 milliards !

1. M. Bernhard, dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft*, écrit dans un article sur la politique de la *Reichsbank* en temps de guerre : « Les directeurs de nos institutions privées n'ont en très grande partie rien fait d'autre que perdre la tête. » Et il cite ensuite la déclaration suivante du syndicat des fabricants de courroies en cuir : « Au moment de la mobilisation nos grandes banques se sont dérobées... Comment expliquer que les grandes banques, le dimanche 1er août, aient refusé le remboursement des dépôts et qu'elles se soient ensuite déclarées prêtes à rembourser 10 p. 100, et qu'ensuite elles aient abaissé le chiffre à 5 p. 100. On a coupé le crédit subitement à tous les clients. On n'escomptait plus de traites, de chèques, on invoquait sur toute dette des délais de présentation, on limitait les crédits accordés et on les dénonçait. » Bernhard, *Die Politik der Reichsbank im Kriege. Archiv. f. Sozialwissenschaft* (*Kriegsheft* I. 1914, p. 75).

2. Les *Darlehenkassen* ne jouent pas dans la politique financière le rôle qu'on leur a parfois prêté. Ces caisses qui, sur nantissement de titres prêtent une part de la valeur des titres, et émettent un papier-monnaie sans couverture métallique, n'avaient avancé au 15 avril que 1 milliard 1/2 de marks. Et 1 milliard seulement a été emprunté aux *Darlehenkassen* pour souscrire aux deux emprunts allemands.

Ce fut alors chez les neutres un même cri : trop gros! Les souscriptions sont fictives. En Italie, le *Secolo* du 22 mars 1915 attaque vigoureusement le chiffre de 9 milliards; le *Verdensgang* de Christiania raisonne de même; la presse hollandaise[1] fait valoir la pression exercée sur les fonctionnaires, les sociétés, les gens de service eux-mêmes, pour qu'ils s'engagent à verser des sommes, dont ils ne disposeront sans doute jamais.

Mais le Trésor allemand ne se déconcerte point pour cela : au 7 avril on annonce que l'Allemagne a versé 4 milliards sur les 9 milliards souscrits, au 14 avril on porte le chiffre à 6 milliards, au 31 mai à 8 milliards. En deux mois, du 31 mars au 31 mai, le public allemand aurait apporté 8 milliards dans les caisses de l'État. On va même plus loin : le versement de 4 milliards au 7 avril n'aurait exercé aucune influence sur la circulation monétaire[2]. C'est l'aveu du caractère fictif des versements. L'Allemagne en effet avait au 31 mai 5 317 millions de billets de banque en circulation et environ 5 à 600 millions de *Darlehenkassenscheine*. La monnaie métallique est thésaurisée. On se demande comment le public allemand a pu verser dans les caisses de l'État 8 milliards, alors que la quantité du papier-monnaie en circulation atteint au total 6 milliards en chiffres ronds, et surtout les verser sans que le marché monétaire ait été influencé.

La *Reichsbank* prend soin de nous initier à l'un des procédés de versement pratiqué. On ne saurait trop lui en savoir gré. Car ce procédé établit sans conteste que ces prétendus versements ne procurent pas un mark au Trésor. Les traites du Trésor réescomptées par la *Reichsbank* aux particuliers sont rapportées à la *Reichsbank* par ces particuliers. La *Reichsbank* crédite les particuliers du montant des traites ; puis elle leur remet des titres du nouvel emprunt. En échange de ces titres, les particuliers effectuent un virement de leur compte au compte du Trésor. Le Trésor retire alors ses traites à échéance. Et son crédit à la Banque fléchit du montant des traites retirées. Le Trésor reçoit ainsi des traites du Trésor en échange

1. Cf notamment Jonkheer de Beaufort. *De Economist*, avril 1915.

2. *Kölnische Zeitung*, 10 avril 1915.

des titres consolidés du nouvel emprunt. *Il ne reçoit pas un mark en monnaie légale.*

Ces versements se traduisent dans le bilan de la *Reichsbank*[1] par un double mouvement en sens inverse : d'abord, gonflement du portefeuille et des dépôts. Les traites du Trésor rentrent à la Banque. Puis, dégonflement du portefeuille et des dépôts. Les traites sont retirées par le Trésor. Du 15 au 31 mars le portefeuille et les dépôts augmentent respectivement de 2 milliards 1/2 et 2 milliards. Du 31 mars au 7 avril, le portefeuille et les dépôts fléchissent de même somme. Du 7 au 15 avril, le Trésor a retiré vraisemblablement 790 nouveaux millions de marks. L'Empire, du 31 mars au 14 avril, a retiré à la *Reichsbank* 3 milliards de traites du Trésor. C'est ce que le Trésor allemand entend par versements sur le nouvel emprunt. En vrai langage financier, cela s'appelle consolidation d'une dette à court terme. Mais les versements auraient atteint 8 milliards au 31 mai. Restent 5 milliards. Il est impossible de trouver la moindre trace de ce versement. La *Reichsbank* étant le banquier du Trésor, le compte du Trésor à la *Reichsbank* aurait dû augmenter de 5 milliards et la circulation-billets de la *Reichsbank* diminuer d'autant. Il n'en est rien. On en vient alors à se demander si les traites du Trésor en circulation au 31 mars n'atteignaient pas vraiment 7 milliards de marks, comme certains l'ont affirmé, et si l'Empire ne s'est pas borné du 31 mars au 31 mai à échanger 8 milliards de traites contre 8 milliards d'obligations du nouvel emprunt. Dans ce cas, le versement de 8 milliards

1. Bilan de la Reichsbank :

1 000 marks

Dates	Encaisse métallique totale	Encaisse métallique or	Kassenscheine	Portefeuille	Circulation billets	Dépôts
15 mars.	2 358 090	2 315 895	185 920	4 436 580	4 937 223	1 895 893
31 mars.	2 377 680	2 337 530	563 430	6 859 900	5 684 030	4 036 990
7 avril.	2 387 404	2 347 419	589 548	4 341 020	5 378 531	1 787 683
15 avril.	2 401 825	2 355 437	946 194	3 351 617	5 125 619	1 643 631
30 avril.	2 416 729	2 368 526	768 540	3 787 936	5 310 282	1 463 852

MOUVEMENT DU BILAN

15 au 31 mars	+ 19 590	+ 21 635	+ 377 510	+ 2 423 320	+ 746 807	+ 2 141 097
31 mars au 7 avril	+ 9 724	+ 9 889	+ 26 118	— 2 518 880	— 305 499	— 2 249 307
7 avril au 15 avril	+ 14 421	+ 8 018	+ 356 646	— 789 403	— 252 912	— 144 052

serait fictif et ne procurerait pas le moindre mark au Trésor allemand. Pour obtenir de nouveaux fonds, l'Empire devra mettre immédiatement en circulation de nouvelles traites du Trésor. Mais ces traites escomptées par la *Reichsbank* ne pourront plus être réescomptées par elle. Car, de deux choses l'une, ou bien les particuliers ont acquis des nouveaux titres et ont pour cela retiré leurs dépôts des banques, ou bien les banques ont gardé ces milliards de titres et leurs dépôts sont ainsi immobilisés. Dans l'une et l'autre hypothèse, les disponibilités allemandes sont épuisées. Seule la *Reichsbank* pourra fournir des fonds à l'Empire. Et la marge d'émission n'est plus que de 2 milliards de marks.

Encore est-il bien contestable que l'Allemagne ait pu du 1er août 1914 au 31 mai 1915 verser 4 460 millions + 8 milliards = 12 460 millions sur les deux emprunts à long terme. En temps de paix, d'après M. Helfferich lui-même, l'Allemagne absorbait péniblement 3 milliards de marks de valeurs mobilières par an[1]. Du 1er octobre 1914 au 31 mai 1915, en sept mois, en pleine guerre, c'est-à-dire avec un commerce extérieur ralenti, une navigation arrêtée, une production industrielle réduite, l'Allemagne aurait versé plus de 12 milliards à l'Empire.

Personne ne le croira[2]. Les particuliers et les sociétés de crédit n'ont pu fournir tous ces milliards, en admettant même l'immobilisation par les banques, les industriels et les commerçants de toutes leurs disponibilités, y compris leurs fonds de roulement. En temps de paix, les disponibilités des particuliers, les fonds de roulement sont déposés en banque. Or, les dépôts simples et en compte courant dans les banques allemandes n'excédaient pas 8 milliards. La plus large part de ces dépôts était immobilisée, à la déclaration de guerre, en avances à découvert, escomptes, reports, avances sur nantissement, acceptations, et n'ont pu être en très grande partie dégagés depuis. Ainsi en est-il des avances à découvert, des reports, des acceptations, d'une large fraction des escomptes.

1. Helfferich. *Deutschlands Volkswohlstand*, 1888-1913. 5e éd., 1915, p. 116 et 117.

2. En ce sens, Prof. Knut Wicksell, *Dagens Nyheter*, de Stockholm, 26 avril 1915.

Les sociétés de crédit n'ont pu faire argent de leur actif pendant la guerre. Comment alors ont-elles réussi à réescompter les traites de Trésor et en réescompter plusieurs milliards. Lors de l'escompte des traites, au lieu d'en verser le montant au Trésor allemand en monnaie, elles se sont sans doute bornées à ouvrir un crédit de même somme en compte courant. Le Trésor a payé ses dépenses au moyen de chèques tirés sur ces crédits et de virements de compte. Les fournisseurs de l'État ont procédé de même avec leurs propres fournisseurs. De la sorte les bilans des sociétés de crédit ont eu l'apparence de la prospérité : les dépôts, le portefeuille ont augmenté ! Mais l'augmentation des escomptes a précédé l'augmentation des dépôts, alors qu'une saine politique bancaire commande une procédure inverse. Est-il besoin de dire que ce gonflement du portefeuille des sociétés de crédit, cette augmentation fictive des dépôts sont extrêmement dangereux? La moindre panique démolirait ce château de cartes, auquel nous faisons encore un large crédit en n'ajoutant pas que les souscripteurs de l'emprunt peuvent aussi porter leurs titres dans une banque, réclamer une avance sur nantissement de ces titres. Crédités à leur compte du montant du prêt, ils peuvent effectuer un virement au compte du Trésor et recevoir en échange des titres de l'emprunt. Rien ne les empêche le lendemain de recommencer la même opération : avance, crédit en compte courant, virement au compte du Trésor. Serait-ce là le secret de la souscription de 7 milliards en trois semaines? On pourrait le penser en lisant dans la *Gazette de Lausanne* sous la plume du ministre allemand à Berne, Romberg, que « la monnaie, ne sert qu'au commerce intérieur et se remplace facilement par des moyens de paiement plus commodes tels que chèques, etc... » ; on peut le penser surtout en présence du gonflement considérable des comptes en banque des sociétés qui livrent à l'armée allemande. Pour une seule société, la *Köln-Rottweiler Pulverfabrik*, les débiteurs en banque passent de 15 millions de marks au 31 décembre 1913 à 38 millions au 31 décembre 1914 ; les créditeurs s'élèvent de 15 à 37 millions. Il en est de même dans les autres sociétés [1]. Ont-elles souscrit à l'emprunt, elles

1. Norden, dans le *Berliner Tageblatt*, 22 mai 1915.

effectuent un virement au profit du Trésor, reçoivent des titres. Et le Trésor retire un même montant des traites du Trésor dans les banques. En résumé, escompte de traites du Trésor, ouverture de crédit de mêmes sommes au profit du Trésor, virement effectué par le Trésor au profit de ses fournisseurs, au bout d'un certain temps émission d'un emprunt consolidé, qui devient l'occasion d'une souscription par les fournisseurs de l'armée, dont les versements sur l'emprunt se résument dans un virement au profit du Trésor : tel paraît être le mécanisme des finances de guerre.

*
* *

L'exagération allemande, disons même le *bluff*, nous paraissent suffisamment établis, le silence du gouvernement sur ses dépenses de guerre assez significatif pour qu'il nous soit permis de leur opposer la sincérité et la clarté de la situation financière française. Chez nous, point de chiffres invraisemblables et point de dissimulation. Nos dépenses sont exactement avouées. Et elles ont pour contre-partie des ressources correspondantes. Au 15 mai 1915, d'après l'exposé des motifs du projet de loi des crédits provisoires, nos dépenses *nettes*, établies en tenant compte des moins-values de recettes, atteignaient 12 610 millions. Elles étaient couvertes par des ressources correspondantes

Citons l'exposé lui-même :

« Depuis le 1er août 1914 jusqu'au 15 mai dernier, le Trésor a supporté :

1° L'excédent des dépenses publiques sur les recettes budgétaires, soit environ	11 831	millions
2° Les avances consenties aux chambres de commerce pour achat de blés	48	—
3° Les avances faites directement à des gouvernements étrangers, non compris les bons du Trésor escomptés par la Banque de France	348	—
4° L'excédent des retraits sur les versements de ses correspondants	61	—
5° L'excédent des remboursements sur les émissions et renouvellements de bons ordinaires	322	—
	12 610	millions

Durant la même période, le Trésor a bénéficié :

1° De l'excédent des émissions sur les remboursements ou conversions de bons de la Défense nationale, ainsi que du montant des bons placés à l'étranger	5 243 millions
2° Du montant des souscriptions, en numéraire ou en bons de la Défense nationale, aux obligations de la Défense nationale	1 104 —
3° Des versements effectués par les souscripteurs de l'emprunt 3 1/2 0/0	449 —
4° Des avances consenties par la Banque de France et par la Banque de l'Algérie	5 525 —
	12 321 millions

La différence entre les charges et les ressources a été prélevée sur l'encaisse qui est passée de 430 à 143 millions.

Il n'est pas sans intérêt de constater entre les derniers mois de 1914 et les premiers de 1915 des modifications heureuses dans la marche de nos opérations de trésorerie.

Les versements des correspondants du Trésor, largement dépassés par leurs retraits au cours de la première période, les balancent presque exactement pendant la seconde, grâce à l'augmentation du compte des dépôts particuliers dans les trésoreries générales. Ce qui est plus important à noter, c'est que la proportion entre les ressources prêtées par le public et celles fournies par la circulation s'est renversée d'une manière complète. Du 1er août au 31 décembre 1914, les versements sur l'emprunt 3 1/2 0/0 et les bons de la Défense nationale nous ont procuré, en nombre rond, 1 940 millions, soit à peine la moitié des 3 925 millions que nous avons dû demander à la Banque de France et à la Banque de l'Algérie. Du 1er janvier au 15 mai, le produit net des bons et des obligations de la Défense nationale, les versements sur l'emprunt 3 1/2 0/0 nous ont apporté 4 856 millions, c'est-à-dire plus du triple des 1 600 millions d'avances nouvelles consenties par notre banque d'émission. »

Et qu'on n'essaie pas, pour excuser les réticences du secrétaire du Trésor allemand, d'insinuer que notre ministre des Finances dissimule. La *Gazette de Francfort*[1], d'habitude mieux informée en matière financière, va jusqu'à dénaturer volontairement nos chiffres officiels. L'exposé des motifs du premier projet de loi sur les douzièmes provisoires évalue à 6 440 millions nos dépenses de guerre fin décembre. Mais il ajoute : « Toutefois, il convient d'observer que ces 6 mil-

1. *Frankfurter Zeitung*, 17 avril 1915.

liards 1/2 de crédits supplémentaires ne constituent pas une surcharge nette pour nos finances. »

Les dépenses ordinaires des budgets de la Guerre et de la Marine ont presque intégralement trouvé place dans les dépenses de guerre. Des économies ont été réalisées en différents services. Les constructions navales ont été ralenties. A ces dépenses extraordinaires de guerre a correspondu une diminution des dépenses normales du temps de paix. « *C'est donc*, conclut l'exposé, *en regard de* 6 *milliards* 1/2 *de besoins nouveaux, près de* 950 *millions de dépenses prévues qui disparaissent.* » Nous avions donc dépensé net, fin décembre 5 500 millions, ou 1 100 millions par mois comme l'a déclaré à la tribune de la Chambre le ministre des Finances le 18 mars et le 8 mai, et non 6 640 millions, comme l'écrit la *Gazette* d'outre-Rhin. Et si en 1915 nos dépenses ont un peu augmenté, elles n'ont pas passé pour janvier-février à 2 950 millions, comme l'écrit encore la *Gazette de Francfort*. M. Ribot a déclaré qu'elles oscillaient entre 1 250 et 1 300 millions par mois. La *Gazette* commet donc une erreur volontaire de 400 millions. Et elle la multiplie ensuite par deux en évaluant au double de 2 950 millions nos dépenses du 15 décembre au 15 avril ! ! C'est là une arithmétique bien allemande ; laissons-en la responsabilité à la *Gazette de Francfort*. Concluons : nous avons dépensé, en 1914, 5 500 millions, et, en 1915, 7 110 millions. Total : 12 610 millions. Or, à ces dépenses correspondaient 12 321 millions de recettes. D'où provenaient ces recettes? La Banque de France avait avancé au Trésor 5 525 millions. Le Trésor a placé depuis le 1er août 5 243 millions de bons de la Défense nationale et 1 553 millions d'obligations de la Défense nationale.

La clarté et la sincérité de notre ministre des Finances contrastent avec l'obscurité voulue du secrétaire d'État allemand.

Aussi comprenons-nous la tenue du franc dans les pays neutres, tandis que le mark est déprécié de 12 à 15 p. 100. En vain le secrétaire d'État prétend-il que l'Allemagne importe plus qu'elle n'exporte pour expliquer cette baisse du mark [1]. La France, elle aussi, importe plus qu'elle n'exporte, et le franc maintient son cours. En vain aussi prétend-il que les dépôts des

1. Interview déjà citée.

caisses d'épargne augmentent en Allemagne, fléchissent en France. Le professeur Eulenbourg, de Leipzig, se charge de nous expliquer l'augmentation allemande : ce sont des intérêts portés au compte des épargnants [1]. Quant au fléchissement des dépôts des caisses d'épargne en France, il tient simplement à ce que l'argent placé dans les caisses d'épargne rapporte 2 1/2 à 3 p. 100, tandis que l'État français met en circulation à guichet ouvert des Bons du Trésor 5 p. 100. Chacun sait qu'en Allemagne les caisses d'épargne servent un taux d'intérêt égal et même supérieur au rendement des fonds d'État, 5 p. 100. Et nous sommes surpris que les dépôts des caisses d'épargne allemandes n'aient pas progressé davantage, si l'Allemagne réalise les brillantes affaires qu'on nous décrit. Enfin, nous avons en France une Bourse dont la cote officielle est publiée chaque jour et dont les transactions se développent. L'Allemagne n'ose publier ni le cours du change, ni le cours des titres. La Bourse de Paris est dans la plus large mesure liquidée; celle de Berlin ne l'est pas. Et l'on comprend alors que le cours 72,50 de notre 3 p. 100 souffre les comparaisons avec le cours moyen du 3 p. 100 allemand en pleine paix, en 1913, 75,90.

C'est d'ailleurs une évidence que la plus grande résistance financière et économique d'un pays surtout agricole en cas de guerre. Ce thème était cher aux économistes allemands avant la guerre. Pourquoi l'ont-ils abandonné depuis?

JEAN L.

1. *Neue Freie Presse*, 21 mars 1915.

CLAYHANGER[1]

CHAPITRE PREMIER

SOUS LA MARQUISE

I

Nous arrivons maintenant à une partie plus intéressante de la carrière d'Edwin. Sept ans ont passé. Mr. Orgreave qui, comme tous les architectes provinciaux et la plupart de ceux de Londres, était spéculateur en terrains en même temps qu'architecte, avait vendu à Darius Clayhanger un terrain à Bleakridge, le faubourg que les nouveaux tramways à vapeur avaient mis à la mode. Il avait eu longtemps des visées sur lui avant de conclure cette affaire, mais des difficultés qui s'étaient élevées entre eux au sujet de règlements de compte de travaux d'imprimerie les avaient quelque peu tenus à l'écart l'un de l'autre. Mr. Orgreave avait dû aplanir ces difficultés, offrir de fournir une portion de l'argent nécessaire à l'achat, à l'aide d'une hypothèque prise sur un autre client, établir un plan de maison qui battait tous les records de bon marché, et un autre pour transformer la maison actuelle des Clayhanger en impri-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1915.

merie, s'exprimer poétiquement sur l'avenir de l'imprimerie dans les Cinq-Villes et enfin démontrer par des chiffres que Darius ferait un bénéfice certain en devenant propriétaire. Il lui avait fallu faire tout cela et même davantage avant de décider ce dernier à acheter.

Edwin allait jeter un coup d'œil à la maison en construction presque tous les matins avant son breakfast, à l'heure où les ouvriers étaient frais et pleins de poétique ardeur. Elle n'appartenait que nominalement à son père. Dans le monde des réalités sentimentales, c'était la maison d'Edwin parce que lui seul était capable d'en jouir assez pour la posséder vraiment. Pour Darius, pour Bursley en général, c'était une jolie maison de brique rouge avec des revêtements de terre cuite et un toit de tuiles, bâtie dans ce style de la seconde partie du règne de Victoria, qui, s'écartant de l'austérité de l'époque des George et du confortable vêtu de stuc de 1840, avait pris de vagues directions ne conduisant à rien de bien particulier. Au plébéien qu'il y avait en Darius, cette maison apparaissait naturellement vaste et grandiose, et à Edwin aussi, quoique à un degré moindre. Mais pour celui-ci ce n'était pas seulement une maison, c'était aussi une œuvre d'art, un poème épique, une émanation d'âme. Il ne s'en rendait pas compte. Il ne sentait pas à quel point la nouvelle maison avait influé sur son existence quotidienne. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne pouvait pas ne pas aller la regarder.

Le jardin était, sur une certaine distance, mitoyen du domaine des Orgreave. Une vieille haie d'aubépine mal entretenue les séparait. Elle allait être remplacée par un mur.

II

Un après-midi de la fin de juin, Edwin entrait à l'imprimerie lorsque, à sa grande surprise, il rencontra Charlie Orgreave qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

— Allo ! Le Dimanche ! — dit-il tranquillement. — Entrez. Prenez le fauteuil. Je ne savais pas que vous étiez ici. Quand êtes-vous arrivé?

— Hier soir par le dernier train. Une escapade.

Comme Edwin examinait à la dérobée le jeune homme qui avait jadis été son ami intime, il éprouva ce respect un peu ironique du provincial en face d'un autre provincial qui est devenu Londonien. Charlie avait changé, et même son accent n'était plus le même. Lui et Edwin appartenaient maintenant à des mondes tout à fait différents. Ils voyaient et pensaient rarement les mêmes choses. Mais ils étaient obligés par leur fidélité au passé de faire comme si rien ne s'était modifié dans leur vie.

— Vous n'avez pas beaucoup changé, — dit Edwin.

Et à la vérité, quand Charlie souriait, il devenait presque tout à fait le Dimanche d'autrefois, en dépit de ses façons affectées de Londonien. Et il n'y avait rien dans son aspect ou son attitude qui indiquât qu'il avait passé plusieurs années en France et pouvait parler une langue dont les verbes avaient quatre conjugaisons. Après tout, il était moins formidable que le craignait Edwin.

— Ce n'est pas comme vous, — répondit-il.

Edwin sourit, un peu gêné.

— Je suppose que c'est vous qui, pratiquement, dirigez la maison à présent, — ajouta Charlie. — Je voudrais bien travailler, moi aussi, pour mon propre compte.

Un geste instinctif d'Edwin lui fit baisser la voix au milieu de sa phrase. Le réduit où il se trouvait n'offrait qu'une sécurité apparente.

— Vous êtes loin de compte ! — murmura Edwin. Lui, qui devait son complet neuf à un excès de générosité de sa tante, diriger l'imprimerie ! La supposition de Charlie lui faisait néanmoins plaisir, même s'il ne l'avait faite que pour dire quelque chose. — Et vous, vous êtes toujours à votre hôpital, n'est-ce pas? Je ne pense pas que vous songiez à vous établir ici?

Charlie fut sur le point de répondre avec dédain : « Ah non, par exemple ! » Mais sa politesse naturelle l'en empêcha.

— Je ne crois pas, — dit-il, — il y a trop de concurrence ici. Partout d'ailleurs si vous allez par là.

— Vous n'avez pas à craindre la concurrence.

— Pourquoi pas?

— Mais parce que rien ne peut vous empêcher de faire des

clients avec ce sourire-là ! Vous aurez tous les succès que vous voudrez !

— Pensez-vous ! — s'écria Charlie, affectant une ironique incrédulité. Mais il était ravi de cette remarque qu'il avait déjà entendue à Londres.

— Dites-donc, — ajouta-t-il, — je n'ai pas le temps de rester. J'étais venu vous dire qu'il faut absolument que vous veniez à la maison ce soir.

Le fait est qu'on s'occupait depuis quelque temps d'Edwin chez les Orgreave. Et Osmond Orgreave avait prêté à sa fille Janet un shilling pour lui permettre de parier avec Charlie qu'il ne réussirait pas à amener son ancien camarade. Janet elle-même, qui venait souvent faire des achats au magasin, avait échoué à vaincre la timidité d'Edwin, facile à approcher mais difficile à saisir. Elle en avait été légèrement piquée.

— Oh ! je ne peux pas venir, pas ce soir.

— Pourquoi pas?

— Nous avons tant à faire !

— Allons donc !

— Un autre soir.

— Non. Je m'en vais demain. Il le faut. Mon vieux, venez ce soir. Ce sera une vraie déception pour moi si vous y manquez... C'est entendu, — conclut-il, voyant qu'Edwin hésitait.

Puis baissant la voix, il ajouta dans un murmure presque indistinct :

— Nous avons une jolie fille à la maison en ce moment. — Ses yeux brillaient. — C'est une amie de Janet. Elle s'appelle Hilda Lessways. Je ne la connais pas beaucoup moi-même.

— Comment est-elle?

— Venez la voir.

— Hé bien, c'est entendu. Je viendrai.

Ils demeurèrent un instant à la porte, dans la chaleur déclinante de l'après-midi d'été, tous deux contents l'un de l'autre.

— A tout à l'heure !

— A tout à l'heure !

Le Dimanche s'éloigna de son allure élégante. Edwin avait donné sa parole et avait l'impression d'être attaché par des chirurgiens à une table d'opération. Mais il n'était pas mécontent de la façon dont il s'était tiré de sa rencontre avec Charlie.

Et il l'aimait autant que jamais. Il s'appuierait sur lui pour trouver la force de supporter cette aventure dans ces régions du monde que peuplent les jolies jeunes filles. Il s'imaginait cette Hilda comme ayant un charme plus étrange et plus attirant encore que celui de Janet Orgreave. Il lui prêtait une mystérieuse supériorité. Et il avait peur de cette image même qu'il se faisait d'elle.

III

Dès que Charlie l'aperçut il s'écria :

— Janet, mon shilling !

— Charlie... — protesta-t-elle, réprimant son rire.

Elle s'avança vers Edwin et celui-ci la trouva, dans sa toilette blanche, extrêmement gracieuse, distinguée et aimable. Il y avait quelque chose de délicieux dans la façon dont sa jupe semblait la suivre à contre-cœur sur le tapis et faisait descendre de sa taille de belles ondulations. Son sourire était cordial et sincère. Sur le moment, elle avait vraiment l'impression que la présence d'Edwin dans la maison satisfaisait son plus cher désir et son visage exprimait généreusement son sentiment.

— Hé bien, miss Orgreave, — dit Edwin le visage épanoui, — me voilà donc comme vous voyez.

— Et nous en sommes ravis, — dit-elle simplement, prenant la main qu'il lui tendait.

Elle aurait pu le taquiner aimablement sur les difficultés prolongées qu'on avait eues à l'avoir. Elle aurait pu laisser deviner un charmant dépit que son frère eût réussi là où elle avait échoué. Mais non. Elle était si bonne qu'elle oublia tout en sa présence sauf qu'elle avait devant elle un hôte à recevoir et à entourer d'affection.

Elle le précéda vers une petite porte à droite. Edwin, sortant machinalement son mouchoir de sa poche et l'y remettant eut une vision confuse du hall plein de petits tableaux, de porcelaines, d'escabeaux, d'étoffes et de vieux fourreaux. Il lui sembla qu'il y avait bien plus de bibelots dans ce hall que dans toute la maison de son père.

Le piano du salon ne s'arrêta pas à leur entrée. Mrs.

Orgreave, une grosse dame calme et fanée, fit à Edwin un aimable accueil.

— Bonsoir, Edwin ! — dit son mari lui serrant la main à sa façon indolente et distinguée.

Osmond Orgreave avait toujours fasciné Edwin depuis l'époque lointaine où il rêvait d'être architecte. Il y avait dans ses allures et dans sa voix quelque chose de jeune et de gai. Ses vêtements étaient extrêmement élégants et soignés dans le détail mais il ne semblait pas y prêter la plus légère attention. Ses ongles étaient merveilleusement tenus, mais il écrivait volontiers sur ses manchettes et ne montrait en général aucune répugnance à se salir les mains au cours de ses inspections d'architecte. Il était absolument sans façons et bavardait avec Edwin lorsqu'il le rencontrait comme s'ils eussent été égaux en âge, en position et en fortune.

Tom, l'aîné des enfants, était au piano. C'était un mince et pâle jeune homme de trente-deux ans qui portait des lunettes et était associé dans une étude d'avoués de Hanbridge.

Edwin, Charlie et Janet s'assirent sur un canapé. Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'Edwin remarqua une laide jeune fille qui tournait les pages. « Ça ne peut sûrement pas être cette merveilleuse Hilda ! » se dit-il. L'émotion qu'il avait éprouvée en faisant son entrée l'avait empêché de se rappeler l'attraction promise. Était-ce elle? Oui, forcément. Il fit la réflexion que font tous les hommes : « C'est curieux le goût qu'ont certaines personnes. » Et son estime pour Charlie, en tant que connaisseur, ayant baissé de plusieurs degrés, il oublia Hilda.

Tout le monde, y compris Mr. Orgreave, avait dit que le nouveau salon des Clayhanger, avec sa fenêtre en forme de baie, était une belle pièce. Mais celui des Orgreave possédait une autre grande fenêtre de plus ; il était deux fois grand comme celui des Clayhanger et avait une forme irrégulière qui était pleine d'intérêt. Il contenait, au moins aux yeux d'Edwin, une immense quantité de meubles de toutes sortes. Les fauteuils y étaient fréquents et se trouvaient partout. Des bibliothèques montaient jusqu'au plafond bas. Les murs disparaissaient sous les tableaux ; chaque coin était occupé par son groupe bien à lui d'objets intéressants ; les coussins et les bou-

geoirs abondaient ; le piano était d'un grand modèle à queue et Edwin fut tout surpris d'en apercevoir un autre, un droit de petites dimensions, dans le lointain. Il y avait même deux cheminées et deux glaces, deux pendules, deux garnitures, deux écrans brodés. L'ensemble produisait un effet de profusion extraordinaire, de prodigalité résolue, magnifique, insouciante des conséquences.

IV

La musique commença à attirer l'attention d'Edwin. Elle était d'une espèce toute nouvelle pour lui. La plus grande partie lui échappait complètement, mais de temps en temps un fragment se détachait du reste et lui paraissait beau. C'était comme s'il eût regardé une scène de théâtre dans une obscurité traversée parfois par des rayons de lumière qui montraient un détail précieux et s'évanouissaient juste au bon moment. Puis il se rendit compte, au caractère des accords, que le morceau allait finir. Lorsque Tom s'arrêta, Mr. Orgreave applaudit en criant : « Bravo ! »

— Hé bien, — ajouta-t-il, — il me semble que nous pouvons causer un peu à présent. Nous n'avons même pas le droit de respirer un peu fort pendant que ce Rubinstein joue son Beethoven !

Il regardait Edwin qui sourit.

— Beethoven, c'est ce qui vient d'être joué? — murmura celui-ci.

Il ne connaissait que le nom et ne l'avait jamais entendu prononcer comme l'avait fait Mr. Orgreave.

Tom avait traversé le salon, les yeux fixés sur le tapis, s'efforçant de prendre l'air de quelqu'un qui n'a rien fait d'extraordinaire.

— Comment va, Clayhanger? — Il serra fiévreusement la main de ce dernier. — Il faut m'excuser. Je ne suis pas habitué à avoir un public. C'est là le point faible d'un pauvre amateur comme moi.

— Voici miss Lessways. Hilda, master Clayhanger.

Janet attira vers elle la jeune fille aux cheveux noirs qui restait incertaine au milieu de la pièce et s'appliquait labo-

rieusement à prendre cette attitude indifférente propre aux gens bien élevés attendant d'être présentés. Elle prit mollement la main d'Edwin et évita son regard. Ses traits ne s'adoucirent pas. L'impression d'abord ressentie par lui qu'elle était irrémédiablement laide se confirma. Il ne remarqua que sa peau olivâtre, ses yeux et ses cheveux noirs.

— Avez-vous vu ma dernière acquisition, Charlie? — demanda Tom de sa voix grêle tandis que Mrs. Orgreave, son mari et les jeunes filles se dirigeaient vers la salle à manger.

Puis, avec des gestes précis et minutieux il tira un trousseau de clefs de sa poche et ouvrit une bibliothèque en bois de rose qui se trouvait entre les deux fenêtres. Il était collectionneur de livres. Edwin vit que les rayons contenaient surtout de riches reliures. Et soudain ses propres acquisitions lui apparurent médiocres et lamentables. Il vit les livres d'un point de vue nouveau. Il n'avait pas besoin qu'on l'instruisît, qu'on lui donnât des explications. Les soins amoureux avec lesquels Tom sortit un volume suffisaient à eux seuls pour l'éclairer. Il comprit qu'un livre peut être plus que quelque chose à lire, peut être un bibelot, un bijou curieux qui satisfasse la convoitise de l'œil et de la main. Les tranches de celui que tenait Tom étaient dorées et le papier mince et doux. Edwin lut sur la première page *Notre-Dame de Paris*. Ce volume avait un air romantique, étranger, exotique même. Il désira avec ardeur le posséder.

— Vous l'avez lu, naturellement, Clayhanger? — dit Tom.

— Oh ! — répondit Edwin modestement, — dans une traduction seulement.

Cette modestie n'était pas entièrement sincère, car il était fier d'avoir lu cet ouvrage. Comme il aurait eu l'air nigaud s'il avait dû répondre : « Non. »

— Il faut lire le français en français, — reprit Tom avec une douce fermeté, — je suis certain que vous pourriez y arriver facilement en un mois. On commence en général très bien les élèves au collège d'Oldcastle. Ce n'est pas difficile du tout.

— Vraiment ! — murmura Edwin. — Il faut que j'essaie. Je n'y ai pas pensé.

Non, il ne s'était jamais avisé de lire du français pour son plaisir. Il avait traduit jadis le *Voyage autour de ma chambre*,

de Xavier de Maistre pour avoir de bonnes notes ; certainement pas pour sa propre délectation.

— Tout ça c'est très joli, — observa Charlie d'un ton méditatif, — et Victor Hugo est Victor Hugo. Mais vous aurez beau dire, il y a beaucoup de choses là-dedans qu'on peut passer.

— Pas une seule ligne ! — déclara une voix vibrante et passionnée.

Edwin fut si saisi qu'il faillit sursauter en se tournant vers cette voix. Il trouvait en elle quelque chose de dramatique, même de menaçant et de dangereux. Il n'en avait jamais entendue qui, tout en restant calme, fût aussi chargée d'émotion intense. Hilda Lessways se tenait près de la porte et son visage paraissait lumineux dans la demi-obscurité. Elle avait l'air, ainsi dressée, d'une amazone envoyée pour défendre le vénérable poète. Edwin se demandait : « Peut-on vraiment s'échauffer ainsi à propos d'un livre? » Les yeux, les lèvres, les narines frémissantes d'Hilda lui apparurent sous un jour nouveau. Il sentait son cœur battre. Néanmoins il éprouvait une forte antipathie pour elle.

— Mrs. Orgreave vous fait demander si vous voulez venir souper, — dit-elle. Puis elle sortit.

V

La table parut à Edwin être surchargée de victuailles. Il y avait là les restes froids mais magnifiques de volailles et d'autres viandes, un grand pâté de fruits couvert, un autre encore intact, des puddings, du fromage, des sandwiches, des fruits. Janet avait à côté d'elle des tasses, des soucoupes et une cafetière ; une grande carafe de limonade brillait ; des assiettes, des verres, des couverts parsemaient la table un peu partout. Edwin était comme enivré d'une telle abondance ; il en venait à trouver que vivre magnifiquement et sans compter était l'idéal. Chez lui le souper comprenait du fromage, du pain et de l'eau, sauf le dimanche où l'on ajoutait généralement des saucisses.

Vers la fin du repas, Mr. Orgreave dit :

— Dites donc, Edwin, qu'est-ce que pense votre père de l'affaire Bradlaugh [1] ?

— Pas grand'chose.

— Voyons, est-ce qu'il se dit libéral?

— Oui, — dit Edwin s'agitant sur sa chaise, — oui, il se dit libéral. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit un vrai Tory de la vieille école.

Il rougit et se mit à rire, tandis que la moitié de la famille s'abandonnait à une gaîté plus ou moins violente.

— Papa est un vieux Tory lui aussi, — dit Charlie.

— Alors je vous demande pardon, — s'excusa Edwin.

— Oui, papa est un vieux Tory, — convint Mr. Orgreave. — Ce n'est pas la peine de demander pardon. Je suis fait à ces attaques. On a failli me chasser de chez moi à coups de pied jadis. Mais il faut bien que quelqu'un tienne le drapeau du parti ici.

Aussitôt ses enfants se mirent contre lui. L'athéisme de Mr. Bradlaugh avait depuis quelque temps semé la discorde en Angleterre et l'affaire à ce moment-là atteignait sa période aiguë. Au cours de la semaine, le député de Northampton avait été emprisonné pour insulte au Parlement puis remis en liberté. Et l'on savait que Mr. Gladstone avait l'intention de proposer une résolution dans le but de permettre aux députés d'affirmer leur fidélité à la Constitution au lieu de prêter serment devant Dieu. Rien mieux que cette complication de théologie et de politique ne pouvait possionner des électeurs qui ne s'intéressaient au fond qu'à deux choses : la théologie et la politique. Dans les familles bavardes, Mr. Bradlaugh était une cause de disputes et de divisions, plus réelles peut-être qu'elles ne paraissaient car tous les partisans du célèbre athée n'avaient pas le courage de se déclarer. Ce n'était pas chose facile pour un homme timide que de répondre « oui » à cette question : « Approuvez-vous qu'un libre penseur déclaré prenne place à la Chambre des Communes? » Il y avait quelque chose de cynique dans cet adjectif « déclaré ». Si le libre penseur

1. Un député, Mr. Bradlaugh, d'opinions très avancées, avait à cette époque refusé de prêter le serment de caractère religieux imposé aux membres du Parlement. Ce fut le signal d'une grande agitation dans le pays, la politique ayant aussitôt envenimé l'affaire.

avait eu honte de sa libre pensée, s'il avait cherché à la déguiser dans ses paroles, son cas aurait implicitement paru moins grave. Ce qui étonnait Edwin c'était la simplicité avec laquelle l'attitude de Mr. Bradlaugh était défendue dans la salle à manger des Orgreave. Et il trouvait délicieuse la façon d'être ensemble de ce père et de ces enfants.

— Et vous, Edwin, qu'en dites-vous? — demanda Mr. Orgreave. — Êtes-vous...

Et Edwin non sans exaltation, répondit :

— Tout ce que je peux dire c'est qu'il n'y a rien à faire contre sa croyance. On ne peut pas se forcer à croire quelque chose. Et je ne vois pas pourquoi on le ferait d'ailleurs. Ce n'est pas une vertu que croire.

— Hurrah ! — s'écria le calme Tom.

— Ce n'est pas une vertu que croire ! Hé, master Edwin, master Edwin !

Cette lamentable protestation émanait de Mrs. Orgreave.

— Il ne faut pas prendre trop au sérieux ce que dit maman, — expliqua Janet en souriant, — elle prend cet air-là pour empêcher qu'on dise des choses plus terribles encore. Elle fait semblant d'être choquée. Mais rien ne peut vraiment la scandaliser. Elle en a trop entendu. N'est-ce pas, pauvre maman?

En se tournant vers Janet, Edwin rencontra le regard d'Hilda qui était fixé sur lui. La tête de la jeune fille semblait trembler et il détourna les yeux. Elle n'avait pris aucune part à la discussion.

VI

Edwin pénétra dans la chaude obscurité du jardin. Il se trouvait dans un état d'agréable animation. Son départ s'était effectué de bonne heure parce qu'il ne voulait pas donner à son père l'occasion de lui faire une scène. Mais à présent qu'il se trouvait au grand air, il n'avait plus envie de rentrer. Il voulait se retrouver en pleine possession de lui-même, examiner à loisir et en toute liberté le trésor de sensations qu'il emportait. Il était enivré, mais non par le vin, bien qu'il en eût bu. Un groupe de philanthropes bien intentionnés et organisés en une société puissante pour combattre

les terribles dangers de l'alcoolisme avait saisi Edwin à l'âge de douze ans et l'avait fait s'engager, par une signature et des cérémonies solennelles, à ne jamais boire d'alcool, sauf sur l'ordre du médecin. « F... idiots », murmura-t-il, et il chassa de son esprit toute trace de ses serments sans remords. Les doctrines ascétiques ne lui inspiraient, à ce moment, qu'un mépris impatient. C'était l'espoir du plaisir qui formait sa véritable ivresse ainsi que la vision qu'il venait d'avoir de tout ce qu'il pouvait trouver de vraiment intéressant dans l'existence. Il apercevait de nouvelles avenues vers la joie avec un bouillonnement de tout son sang et d'agréables élancements à la tête. Cela ressemblait à des phénomènes électriques précurseurs d'orage. Mais il ne se raisonnait pas ; il sentait. Il était passif et non actif. Il ne voulait même pas, à ce moment, essayer de faire de nouveaux projets. Il se trouvait en pleine béatitude et sa bouche ne se doutait pas qu'elle était en train de sourire.

VII

Il fallait rentrer. Il ne pouvait pas demeurer à rêvasser toute la nuit dans le jardin des Orgreave. A sa droite s'élevait la grande masse restangulaire de la nouvelle maison de son père, entièrement débarrassée de ses échafaudages et ayant tout à fait l'air d'être habitée. Elle paraissait énorme. Il était fier d'elle. Dans une pareille demeure et si près de chez les Orgreave, que ne serait-il pas capable de faire? Rien qu'à la regarder il sentait du plaisir. Et cela venait de ce que pour certaines choses il avait des yeux d'amoureux... Oui, il y avait dans son cerveau allègre et joyeux un besoin de la revisiter qu'il ne pouvait dominer.

Il se glissa à travers les frêles arbustes de la haie. Il n'avait pas de clef mais connaissait une façon de pénétrer par la cave. Ce qu'il faisait était absurde, mais il fallait absolument qu'il entrât pour localiser tous ses rêves. Il se glissa sous le mur de l'est et, les pieds les premiers, disparut lentement comme si la maison l'avalait. Dans la cave il frotta une allumette. Son cœur battait. Il tremblait, il avait peur, délicieusement peur, et une impression aiguë de se trouver au milieu des mystères

fondamentaux de l'univers. Il arriva en haut des marches au moment où l'allumette s'éteignait. Au bout d'un instant il put distinguer la forme des objets dans le hall et même les grandes lignes du dessin des carreaux. La cave au-dessous de lui était formidable et l'escalier montait en tournant vers du formidable. Il monta néanmoins. La maison semblait pleine de bruits inexplicables. Son épine dorsale frissonna comme si une main délicate et terrible l'eût parcourue d'une caresse. Tout l'inconnu de la nuit et du monde pesait sur lui mais c'était lui tout seul qui avait créé cette nuit et ce monde. Il arriva à sa chambre, la chambre dans laquelle il avait résolu d'inaugurer sa vie nouvelle et ses efforts pour atteindre la perfection. Déjà il avait, à sa manière, déterminé avec précision où devaient être le lit, la table et tous les autres objets qui remplissaient son horizon. Là il s'assierait pour lire les livres français rares et magnifiques dans le texte original... Puis une terreur lui vint qui se mêla aux délicieuses sensations éprouvées dans la solitude du jardin des Orgreave. Non ! Il n'avait jamais aussi intensément vécu qu'à ce moment !

Il alla à la fenêtre avec précaution et regarda au dehors. Il aperçut une jeune fille qui se faufilait à travers le trou fait par lui-même dans la haie dix minutes auparavant.

VIII

« Qu'est-ce qui diable lui prend? » murmura-t-il. Après avoir traversé la haie elle s'arrêta et souleva le bord de sa jupe pour l'examiner. Peut-être était-il déchiré. Elle le laissa retomber. A cette jupe sombre et étroite, et à quelque chose aussi dans sa démarche il reconnut Hilda. Elle se dirigea vers la nouvelle maison. Quelle étrange et inquiétante créature ! Les Orgreave étaient sans doute allés se coucher. Et elle était sortie toute seule et pénétrait dans son jardin, à lui Edwin. C'était du toupet ! S'il en trouvait jamais l'occasion il la taquinerait avec mystère sur ses excursions nocturnes et illégales. Son hostilité contre elle se trouvait accrue. Elle n'avait pas de charme et cependant toute la famille Orgreave semblait toquée d'elle. Son interruption en faveur de Hugo avait eu

quelque chose de sauvage. Et ses yeux étaient durs, cruels même. Elle était plus masculine que féminine et ses cheveux n'étaient pas des cheveux de jeune fille.

Elle continua à s'avancer jusqu'à ce que la saillie de la baie qui se trouvait sous lui l'eût cachée à sa vue. Où était-elle? Sous la marquise? Elle ne reparaissait pas. Elle était capable d'entrer dans la maison. Elle était peut-être en train de le faire. Elle était bizarre, déconcertante. Il descendit brusquement l'escalier en faisant tout le bruit possible afin de l'avertir pour qu'elle put s'enfuir. Il s'arrêta dans le hall pour lui en donner le temps et alluma une allumette en guise de signal sur lequel, si inattentive qu'elle pût être, elle ne saurait se méprendre. Il aurait pu s'en aller directement par la porte de la rue et l'abandonner à son étrangeté, mais au lieu d'agir ainsi il tourna le loquet de celle du jardin et l'ouvrit, fredonnant une chanson avec un air gêné.

Elle était bien sous la marquise et se retourna d'un mouvement délibéré pour le regarder. Il pouvait entendre battre son cœur. Ses joues étaient brûlantes et pourtant il avait froid.

— Oh ! — murmura-t-il. — Désirez-vous me parler? Est-ce qu'on a besoin de moi?

— Oui, — dit-elle, — je voulais vous demander quelque chose.

Et elle s'arrêta. Il ne pouvait pas la voir froncer les sourcils mais il lui semblait qu'elle devait le faire. Il se rappela qu'elle avait des sourcils assez épais et que, lorsqu'elle les rapprochait, ils formaient une ligne presque continue d'un effet peu heureux.

— Vous saviez que j'étais ici?

— La fenêtre de ma chambre est là-bas. Je vous ai vu passer par la haie. Alors je suis descendue. Tout le monde était allé se coucher excepté Tom et je leur ai dit que j'allais faire un tour de jardin. Je savais que vous étiez entré dans la maison à cause de la lumière. Vous devez sans doute trouver ma démarche un peu étrange.

— Pas du tout, — dit-il vivement.

— Si, si, — insista-t-elle avec amertume, — mais il faut que je sache. Est-ce que vous pensiez vraiment ce que vous avez

dit, vous savez bien, pendant le souper, que ce n'est pas une vertu que croire?

— Est-ce que j'ai dit cela? — demanda-t-il en bégayant un peu.

— Mais bien sûr ! — répondit-elle sur un ton de reproche. — Pourriez-vous dire quelque chose comme cela pour l'oublier ensuite? Si c'est vrai, c'est une des choses les plus étonnantes qu'on ait jamais dites. Et voilà pourquoi je voulais savoir si vous étiez sincère ou si vous aviez parlé ainsi simplement pour être brillant. Voilà ce qu'ils sont toujours dans cette maison, brillants !

Le ton de sa voix ne cessait pas d'être âpre.

— Oui, — dit-il simplement, — je pensais ce que j'ai dit. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Vraiment? — Et dans sa voix il y avait comme un effort pour découvrir son insincérité. — Hé bien, je vous remercie. C'est tout. Peut-être une vie nouvelle commence-t-elle pour moi. Je m'évertue toujours à croire. Toujours. Et vous?

— Je ne sais pas, — marmotta-t-il, — que voulez-vous dire?

— Vous le savez bien ! — dit-elle comme impatiente de ce qu'il fît semblant de ne pas la comprendre. — Mais peut-être êtes-vous croyant?

Il crut sentir dans ses paroles du mépris à l'adresse d'une foi trop facile.

— Non, — dit-il, — je ne suis pas croyant.

— Et cela ne vous tourmente pas? Sincèrement? Ne soyez pas brillant ! J'ai horreur de ça !

— Non, — dit-il.

— Est-ce que vous ne pensez jamais à ces choses?

— Non. Pas souvent.

— Vous n'êtes pas comme Charlie.

— Il vous en a parlé?

(Elle a donc aussi des conversations avec Le Dimanche ! réfléchit-il.)

— Oui. Mais je vois bien pourquoi vous restez indifférent, c'est que vous pensez sincèrement qu'il n'y a pas de vertu à croire.

— Mais, — demanda Edwin, — n'est-ce point vrai?

Plus il considérait ce qu'il avait dit à travers l'admiration

d'Hilda, et plus il le trouvait profond. Et pourtant au moment où il avait exprimé sa pensée elle ne lui apparaissait que comme une simple platitude. Oui, cela allait très loin.

— J'espère que vous avez raison, — répondit-elle. Sa voix tremblait. — Voudriez-vous me dire l'heure qu'il est? — ajouta-t-elle.

— Une seconde, — dit-il.

Et il frotta une allumette. Le vent l'éteignit avant qu'il eût le temps de regarder le cadran de sa montre, mais cet éclair rapide lui permit d'apercevoir Hilda. Ses lèvres étaient serrées, ses yeux brillants et ses mains crispées. Elle fronçait les sourcils ; elle était pâle, surtout par contraste avec la couleur noire de sa robe simple et austère.

— Si vous voulez entrer, — proposa-t-il, — je pourrai allumer. — La porte était entr'ouverte.

— Non merci, — dit-elle, — qu'importe l'heure qu'il est. Bonne nuit.

Il devina qu'elle lui offrait sa main et l'étreignit à l'aveuglette. Elle de son côté, serra celle d'Edwin longuement et avec une sorte de fièvre comme pour contredire le ton de ses paroles et le froncement de ses sourcils. Il oublia de répondre « bonne nuit ». Elle ne bougeait pas. Après avoir pris congé et échangé avec lui une poignée de main, elle ne partait pas. Tous deux gardaient le silence.

Puis brusquement, au bout d'une minute qui parut en durer dix, elle s'en alla, lentement, sous la pluie qui commençait à tomber.

— Dites donc, miss Lessways... — appela-t-il doucement.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il voulait dire. Mais le départ d'Hilda lui avait rendu la parole.

Elle ne fit aucun signe. Et il sourit gauchement, un peu honteux d'elle et de lui-même, parce que ni l'un ni l'autre ne s'était conduit en gens du monde.

IX

— Hé bien ! en voilà une aventure ! — murmura-t-il. — Quel culot ! — Il exagérait un peu son impression parce qu'il posait pour lui-même. Il secoua plusieurs fois la tête d'un air médi-

tatif comme pour dire : « Ah bien, par exemple ! Et puis quoi encore? » Et il murmura tout haut : — Voilà comment elles se conduisent ! — Par elles, il entendait naturellement les femmes... Il était sincèrement stupéfait.

Mais de toutes les sensations aiguës qu'il éprouvait à ce moment, celle qui dominait était une sensation de pur orgueil. Il se disait ce que quatre-vingt-dix hommes sur cent se seraient dit aussi : « Elle a un béguin pour moi ». Cette pensée le remplissait d'allégresse. Rien ne l'avait jamais saisi, exalté à ce degré. C'était le point suprême de sa carrière d'homme. Le plaisir délicieux et stimulant que lui avait procuré sa soirée chez les Orgreave devenait par comparaison insignifiant. La main inerte qu'il avait prise dans le salon ne pouvait pas être la même que celle qui s'était refermée sur la sienne avec une pression aussi intime sous la marquise. Elle devait avoir deux mains droites !

Et en même temps il la méprisait parce que c'était lui, Edwin, qu'elle avait distingué. Il n'avait pas assez de confiance en lui-même pour approuver son goût. Il pensait sincèrement qu'aucune jeune fille de quelque valeur ne pouvait s'amouracher de lui au premier coup d'œil. Et c'était en raison de la foi qu'elle avait en lui qu'il la condamnait. Quant à sa fameuse réflexion, mon Dieu, elle pouvait ou non offrir quelque intérêt. Peut-être après tout avait-elle un certain mérite. Tantôt il l'admirait et tantôt il la trouvait banale et superficielle. D'ailleurs il était fort possible que ce fût une réminiscence de quelque livre. Mais même si c'eût été une merveille d'originalité dans la pensée et dans la forme, y avait-il là une raison suffisante pour qu'elle le suivît dans une maison vide au beau milieu de la nuit? Sans doute une passion irrésistible pouvait justifier une telle conduite. Il pouvait se rappeler des cas semblables dans la littérature... Oui, il allait jusqu'à envisager la possibilité d'une passion irrésistible... Puis toutes ces considérations s'évanouissaient avec une déconcertante brusquerie, et Hilda lui apparaissait comme une jeune fille intensément religieuse qui ne reculait devant aucune brèche aux convenances dans son désir d'atteindre la vérité. Mais cette explication ne le satisfaisait pas beaucoup et il ne la trouvait pas convaincante.

« Épouser une jeune fille comme cela ! » se dit-il avec dédain. Et il fit un catalogue des défauts de sa personne et de son caractère. Elle était sévère, caustique, impitoyable. « Et je suppose... que je n'aurais qu'à lever un doigt... ! » Telles étaient les méprisables réflexions qu'il faisait. « Et Janet Orgreave, voyons. » Janet avait toutes les qualités qu'il pût désirer ou même imaginer. Janet était un repos, un enchantement.

Il y avait pourtant un détail qui lui avait plu chez Hilda : cette façon de se redresser, de rejeter ses épaules en arrière lorsqu'elle l'avait quitté. Elle avait en elle quelque chose d'héroïque.

CHAPITRE II

LE CENTENAIRE

I

Ce fut immédiatement après cette aventure que le « Centenaire » commença à obséder la ville. Les gens d'un esprit supérieur et à l'écart des autres comme les Orgreave entendaient vaguement parler du Centenaire depuis des semaines par des personnes qu'ils méprisaient au point de vue intellectuel et daignaient s'y intéresser comme on s'intéresse à quelque chose d'inoffensif et d'excusable, sans grand intérêt. Ils avaient tort. Edwin était même allé plus loin et s'était exprimé avec une ironie méprisante sur le compte du Centenaire devant tout le monde, excepté son père. Et Edwin avait tout particulièrement tort. L'avant-veille du grand jour, il commença à se demander avec quelque gêne s'il ne s'était pas trompé dans son appréciation lorsque son père lui annonça brusquement que, sur la demande du maire, tous les magasins et bureaux de la ville seraient fermés en l'honneur du Centenaire. Il s'agissait du centenaire de la fondation des Écoles du Dimanche [1].

1. Les Écoles du Dimanche furent fondées en 1780 par Robert Raikes de Gloucester. Elles visaient d'abord à instruire et moraliser les enfants pauvres.

Edwin détestait les Écoles du Dimanche. Il leur avait même gardé une rancune amère bien que depuis longtemps il n'eût plus à en souffrir. Elles n'évoquaient dans sa mémoire que des souvenirs d'affreux ennui, de pitié insincère et formaliste et d'humiliante promiscuité. Au fond il les regardait encore comme une cruelle invention des parents pour tourmenter des enfants faibles et inoffensifs. Il leur en voulait tout particulièrement parce que lui, tout seul de la famille, avait été choisi pour subir cette écœurante épreuve. Pourquoi ses sœurs avaient-elles été épargnées? Il s'impatientait dès que la conversation tournait sur les Écoles du Dimanche, et sans vouloir entendre raison se refusait à admettre qu'elles eussent la moindre bonne qualité. Il ne savait rien de leur histoire et ne voulait rien en savoir.

Néanmoins, lorsque se leva l'aurore du grand jour — et elle était splendide — il fut obligé, même dans son for intérieur, de les traiter avec plus de respect.

— C'est une journée magnifique ! — s'écria son père tout joyeux dans des vêtements resplendissants.

Maggie aussi montrait ses plus beaux atours. Edwin, descendu de bonne heure à l'imprimerie, vit une procession sortant de Moorthorne Road. A mesure qu'elle apparaissait, une musique éclatante se faisait entendre... On apercevait d'abord une bannière pourpre soutenue par des bâtons cramoisis terminés en fer de lances dorés ; puis venaient un orchestre d'instruments de cuivre déchaînés et, à la suite, des enfants, des enfants, encore des enfants, petits, moyens et grands.

II

Une jeune femme portant ombrelle s'avançait lentement le long de Wedgwood Street. Sa toilette ne manquait pas d'une certaine recherche discrète, mais ne s'ajustait pas bien, et son manteau léger était arrangé de façon à dissimuler le plus possible l'évidente imminence de sa maternité. C'était

Puis elles entreprirent aussi l'éducation religieuse de ceux de la bourgeoisie. En 1902, elles comptaient dans le Royaume-Uni 700 000 maîtres et 8 millions d'élèves.

Clara qu'Edwin pouvait se rappeler sous son aspect de fillette gracieuse.

— Où est papa? — demanda-t-elle.

— Oh ! par là, — répondit-il, — je pense qu'il sera ici dans un instant. Est-ce qu'Albert vient?

— Albert ! — protesta-t-elle, froissée, — Albert ne peut pas venir avant une heure. Vous ne savez donc pas qu'il est un des principaux commissaires à St-Luke's Square? Il m'a dit de ne pas l'attendre pour dîner s'il n'est pas exact. »

Albert a dit! Albert a dit! La façon dont Clara prononçait cette phrase portait toujours sur les nerfs d'Edwin. C'était comme si elle eût déclaré qu'Albert était la source suprême de sagesse et d'autorité à Bursley. Pour Edwin cependant, Albert n'était qu'un petit industriel qui se donnait de grands airs, n'offrait aucun intérêt et avec lequel il n'avait aucune idée commune. « Un brave garçon, au fond », était-il obligé d'admettre malgré lui, car il avait eu quelquefois l'occasion d'apprécier sa bonne nature, un peu grossière. Mais il n'en restait pas moins bigot, dominateur et dépourvu d'humour.

— J'ai appris que vous deveniez tout à fait intime avec les Orgreave », — observa Clara sur un ton et avec un sourire malicieux qui semblaient indiquer à la fois et qu'il visait beaucoup trop haut et que les Orgreave n'étaient pas après tout supérieurs aux autres.

— Qui vous a dit cela?

Il s'avança vers la porte tout gêné. L'ennuyeux, c'est qu'il ne pouvait réussir à faire croire que ces attaques fraternelles ne lui produisaient aucun effet.

— Ne vous inquiétez pas de cela, — répondit-elle.

Sa voix se fit brusquement coquine et charmante et il crut entendre l'enfant de quatorze ans de jadis. Il se sentit aussi plein de tendresse pour elle. Le spectateur froid et impartial qui se trouvait quelque part en lui, comme chez tous ceux qui possèdent une sensibilité artistique, et observait de son poste sa vie secrète, trouva cette émotion bien étrange. Edwin regarda la rue. Et un visage apparut par l'ouverture qu'avait laissée l'enlèvement d'un volet. C'était celui de Janet Orgreave qui hésitait à entrer. Ed win tressaillit nerveusement.

III

Il n'était pas encore revenu de sa surprise quand il aperçut Hilda Lessways juste derrière elle. Son cœur commença à battre. On eût dit qu'il se trouvait au début d'une crise dramatique et dangereuse. La situation avait en effet quelque chose de critique car sa sœur était là et les deux nouvelles arrivantes qui se trouvaient en face d'elle lui ressemblaient si peu ! Mais non, après tout rien n'était plus simple. Il échangea des poignées de main comme en rêve, se demandant ce qu'il fallait faire et tâchant de rassembler tous ses moyens d'homme du monde.

— Entrez, — dit-il sur un ton engageant, espérant qu'elles refuseraient.

— Oh ! non. Nous ne pouvons pas entrer, — répondit Janet avec un sourire de reconnaissance.

Hilda ne sourit pas ;elle n'avait même pas souri en serrant la main d'Edwin et l'avait fait sans conviction.

Il entendit un pas précipité dans le magasin, puis la voix de Maggie maternelle et protectrice poussant à voix basse une exclamation de surprise :

— Vous, ma chérie !

Puis un gros baiser et la voix de Clara murmurant faiblement, sur un ton de confidence :

— Oui, je suis venue !

— Montez ! Montez — implora Maggie, — venez vous mettre à l'aise.

Et les deux sœurs sortirent par le fond. La sollicitude de Maggie pour Clara, ces derniers mois, avait émerveillé Edwin ainsi que la façon enfantine dont Clara l'acceptait de temps en temps.

Janet et Hilda finirent par entrer. Janet se mit à parler du Centenaire, dit avec un air de s'excuser tout à fait angélique que là-bas, à Lane End House, on n'avait certainement pas rendu justice à l'importance et à l'intérêt d'un pareil spectacle. Hilda restait silencieuse. Et les pensées d'Edwin plongeaient dans l'obscur sous le bavardage de Janet comme on plonge dans une mer profonde sous des vagues légères.

« Ah ! la cachottière ! » songeait-il, secrètement obsédé par Hilda Lessways. Qui aurait deviné à la regarder que trois jours auparavant elle l'avait suivi dans la nuit pour le questionner, lui serrer violemment la main et se montrer impolie avec lui? Est-ce que Janet était au courant? Ou quelqu'un d'autre? Non. Il était certain qu'elle et lui étaient seuls à connaître cette entrevue. Elle s'assit avec un air sombre, presque farouche. Elle n'était pas plus mondaine que Maggie et Clara. Pas plus qu'elles, elle ne savait être sociable. Et elle n'était pas plus élégante d'aspect. Mais elle n'était pas comme elles et il était inutile de la diminuer par cette comparaison. Elle pouvait se passionner pour Victor Hugo. Elle pouvait être émue par une question abstraite telle que la croyance. Il ne lui avait pas entendu prononcer une seule parole qui rappelât la conversation ordinaire d'une jeune fille.

De nouveau il se demanda si la visite qu'elle lui avait faite sous la marquise de la nouvelle maison était vraiment due à l'intérêt qu'elle prenait à ces questions abstraites; et non à celui qu'elle lui portait. « Non, se dit-il, ce n'est pas pour moi qu'elle est venue. »

Mais cet arrêt ne le soulagea pas. Et il ne l'avait pas rendu avec sincérité. Il s'attachait encore à croire qu'elle l'avait suivi en raison de son inclination pour lui. Il aimait mieux cela, encore qu'il ne lui trouvât aucun charme, aucune beauté, rien qui inspirât la joie d'aimer. Tout en elle repoussait. Il voulait qu'elle pensât à lui en dépit de son antipathie pour elle et qu'elle pensât à lui sans espoir de le conquérir. « Vous êtes un sot ! » murmurait l'observateur impartial du haut de son poste. Et il en était un. Mais que lui importait! Être sot de cette façon-là était agréable... Son orgueil prit feu de nouveau et, au lieu de le fouler aux pieds, il l'attisa.

« Sapristi ! — se dit-il en lui jetant un coup d'œil furtif, — je vous forcerai bien à vous démasquer, vous verrez! Vous vous imaginez que vous pouvez vous jouer de moi, mais vous vous trompez ! » Il lui était aussi violemment hostile que si elle lui avait fait du mal au lieu de lui serrer vigoureusement la main dans l'obscurité.

Pendant toute la durée de ce monologue, sa mine ne trahissait qu'une inoffensive agitation et ne révéla à aucun moment

sa férocité intérieure. Il ne dit rien qu'un doux imbécile n'eût pu dire à sa place.

Mr. Orgreave, dont le complet, le chapeau et la cravate formaient une élégante harmonie de tons gris, apparut à l'ouverture en balançant sa canne.

— Allons, venez ! Ne manquons rien ! Venez ! Vous nous accompagnez, Edwin, n'est-ce pas ?

IV

Mr. Orgreave et sa fille, se donnant le bras, marchaient dix mètres en avant. Edwin suivait avec Hilda. L'importance de la fête devenait à présent manifeste, car, au bout de la rue on pouvait apercevoir St Luke's Square rempli d'êtres humains en mouvement. Le père et la fille disparurent dans la foule endimanchée, mais au bout d'un instant, Edwin aperçut l'ombrelle de Janet quitter Wedgwood Street et s'engager lentement dans Cock Yard, passage étroit conduisant à la place du marché et en haut de St Luke's Square.

— J'espère que vous n'avez pas pris froid sous la pluie, l'autre jour, — remarqua-t-il sur un ton qu'il croyait farouche.

— J'aurais plutôt cru que c'était vous qui auriez pris froid, — répliqua-t-elle à sa façon brusque et sèche.

Elle regardait devant elle. Il parut à Edwin que ces paroles avaient un double sens. Soudain elle tourna la tête, le regarda en face et jeta un coup d'œil derrière elle.

— Où sont-ils? — demanda-t-elle.

— Les autres? Ne sont-ils pas devant nous? Ils doivent être par là.

Pourquoi, à moins qu'elle n'eût, elle aussi, remarqué leur entrée dans Cock Yard, s'était-elle retournée en demandant où ils étaient passés ? Il ne pouvait en conclure qu'elle était tout aussi disposée que lui-même à perdre Mr. Orgreave et Janet. A ce moment, quelqu'un qu'il connaissait salua Edwin en enlevant son chapeau en raison de la présence d'Hilda, et Edwin lui rendit son salut avec orgueil. Quoi qu'il pût penser

d'Hilda, il était certainement fier de se montrer dans la rue avec une jeune fille à l'air dédaigneux et supérieur et que la ville ne connaissait pas. C'était une sensation entièrement nouvelle pour lui et il était flatté. Il aurait voulut examiner longuement son visage, son expression, se former une opinion sur elle, mais cela lui était impossible puisqu'il marchait à côté d'elle. Tout ce dont il pouvait juger, c'était sa voix. Elle était remarquable et plutôt grave avec des intonations qui faisaient penser à des ciselures. Ses cadences étaient douces à l'oreille et pourtant impétueuses. Et lorsqu'elle se taisait, on avait l'impression d'un grand silence, comme après un arrêt solennel de la destinée.

Edwin aperçut Mrs. Hamps au-dessus de lui, au coin du balcon des grands magasins Baines. Il rougit, car il comprit qu'elle avait dû être aux aguets pour attirer son attention. Elle avait son air le plus majestueux, le plus épanoui et, magnifique dans sa toilette lavande, elle laissait tomber sur lui toute la richesse, tout l'orgueil de ses gestes d'appel.

Il fallait que tout le monde sût que Mrs. Hamps reconnaissait son neveu adoré en train de se promener avec une amie des Orgreave.

— N'est-ce pas un beau spectacle? — s'écria-t-elle. Sa voix paraissait grêle et faible dans le vacarme complexe du Square.

Il approuva de la tête, avec un sourire.

— Oh ! je trouve cela superbe ! — s'écria-t-elle encore une fois avec un regard extasié. Des gens se retournèrent pour voir à qui elle parlait.

Mais bien qu'il inclinât de nouveau la tête, il n'était pas de son avis. Il trouvait ce spectacle déconcertant, gênant, fatigant. Et la pensée que toutes les villes d'Angleterre offraient le même à la même heure ne l'apaisait nullement.

D'ailleurs il entendait déjà ce qu'à leur prochaine rencontre Tantine Clara dirait avec une bienveillance de regrets et de désirs : « Oh ! Edwin, comme j'aurais voulu vous voir, vous aussi, remplir un rôle dans la cérémonie du Square ! »

Hilda se redressa, d'une façon que connaissait Edwin, et le regardant dans les yeux dit, avec une sorte de dépit :

— Ils ne sont évidemment pas par ici.

Et elle regarda avec mépris la foule médiocre qui remplissait le Square. Ils n'avaient devant eux qu'une masse bourdonnante de têtes, de laquelle s'élevaient des bannières et des drapeaux aux couleurs plus crues encore que celles des robes et des chapeaux des petites filles et de leurs maîtresses. Les hommes, avec leurs cravates, leurs écharpes et leurs rosettes, ajoutaient encore de la couleur à ces couleurs. Toutes les fenêtres s'ornaient des nuances brillantes des robes des spectatrices, et, à beaucoup d'entre elles, ainsi qu'à tous les toits qui possédaient un mât, on voyait lourdement flotter des drapeaux se détachant sur le ciel éclatant. Au fond du Square, on avait groupé des chars avec leurs cargaisons d'enfants qui produisaient l'effet de plates-bandes couvertes de fleurs variées.

Les principaux orchestres — ceux du moins en qui on pouvait avoir quelque confiance — s'étaient rassemblés autour de l'estrade drapée de serge rouge élevée au bout du Square, et la vaste congrégation d'ophicléides, de trompettes et de cornets à piston, sur lesquels se réfléchissait le soleil, faisait un cercle étincelant autour des personnages officiels, des ministres du culte et de leurs femmes. Toutes les sectes religieuses, pour un jour seulement, fraternisaient avec effusion sur cette estrade, car des princes de la famille royale, l'archevêque de Canterbury et le maire de Londres avaient demandé qu'il en fût ainsi.

Et, presque au milieu du Square, une immense bannière pourpre que gonflait une brise poussiéreuse portait en grandes lettres d'or cette inscription : « Le Sang de l'Agneau divin » avec, au-dessous, le nom d'une école du Dimanche qu'Edwin ne put déchiffrer.

Un personnage important, cravaté de blanc, leva sur l'estrade son bras droit très haut. Un clairon se fit entendre. Puis une voix, faite pour prêcher des missions dans les vastes solitudes des campagnes, traversa de son tonnerre l'enceinte du Square dominant avec aisance tous les murmures.

— Un hymne, maintenant !

Et le chef des orchestres, qui n'attendait que cela, déchaîna ceux-ci d'un geste. Lorsqu'ils eurent joué quelques mesures, un petit chœur de Stentors, placé derrière l'estrade, commença

à son tour et bientôt la multitude tout entière se mit à chanter d'abord sans ordre, puis avec ensemble :

« Rocher éternel qui t'es entr'ouvert pour moi,
« Laisse-moi m'abriter en toi ;
« Que l'eau et le sang
« Qui coulèrent de ton flanc déchiré
« Soient le double remède qui me guérissent du péché,
« Me lavent de mes souillures et me purifient. »

Le volume de toutes ces voix était formidable. Edwin sentit ses yeux devenir humides et il n'osa pas regarder Hilda. « Pourquoi fichtre ai-je envie de pleurer? » se demanda-t-il avec irritation. Il avait honte de lui-même. Et au commencement du second couplet, lorsque les instruments étincelants se remirent à tonitruer, et que des voix innombrables, hautes et basses, jeunes et vieilles, eurent bientôt noyé sous leur masse ces notes de cuivre, l'effet produit sur Edwin resta le même. Sa gorge se serra et ses paupières se contractèrent. Pourquoi? A travers une sorte de brume il pouvait lire ces mots : « Le Sang de l'Agneau divin », et voyait en imagination le corps déchiré d'un mourant d'où coulait un torrent de sang. Des gens comme Tantine Clara et son beau-frère Albert se plongeaient avec extase dans le rouge liquide pour se purifier.

Puisque lorsque le personnage important eut prononcé une prière pour les petits enfants, on entonna un autre cantique aussi vénérable et aussi connu :

Une fontaine pleine de sang
A sa source dans les veines d'Emmanuel ;
Et les pécheurs qui s'y plongent
S'y lavent de toutes leurs taches.
. . . . . .
Cher Agneau expirant, ton sang précieux...

Edwin connaissait, comme tout le monde, chaque vers de cette poésie. Regardant toujours la bannière pourpre dont le vent agitait la sanglante devise, il savait d'avance quelles paroles sanguinaires allaient prononcer les voix aiguës des

enfants. Et il lui semblait qu'il n'était plus en Angleterre. Il lui semblait que dans les sombres caveaux qui s'étendaient sous les abattoirs, derrière l'hôtel de ville et qu'il avait jadis visités, se trouvait accroupi un Dieu étrange et sauvage, prêt à foudroyer tous ceux, enfants et ancêtres, qui se présentaient devant lui sans être dégouttants de sang. Il lui semblait que les tambours étaient des tam-tams, et les grands magasins Baines un marché oriental. Il se tourna brusquement et murmura :

— Encore du sang!

— Quoi? — demanda-t-elle rudement.

Mais il savait qu'elle avait ocmpris.

— Voyez, — dit-il audacieusement, — il ne manque que le Gange au fond du Square.

Personne qu'elle ne l'entendit. Mais elle posa une main sur son bras dans un geste de protestation.

— Même si nous ne croyons pas, — dit-elle sans rudesse et sur un ton de prière, — il ne faut pas nous moquer.

— Nous ne croyons pas !

Et cette nouvelle façon de le supplier! Elle avait saisi sans explication. C'était une créature bien étrange. Y en avait-il une autre au monde, homme ou femme, à qui il aurait osé parler ainsi? Il avait eu envie de lui dire cela parce qu'il la méprisait, parce qu'il voulait la blesser dans ses sentiments. Elle avait excité la brute qu'il y avait en lui et il était peut-être plus étonné que quiconque de sentir cette brute se réveiller. Imaginez qu'il eût dit à la douce et sensible Janet : « Il ne manque que le Gange au fond du Square... » Il n'aurait pas pu.

Ils restèrent silencieux, regardant et écoutant. Ils entendirent encore un discours puis la multitude entonna sur un air solennel :

Lorsque je considère la Croix merveilleuse
Où est mort notre Roi Glorieux.
Mes biens les plus précieux ne sont plus rien pour moi
Et je méprise tout ce qui faisait mon orgueil.

Hilda secoua la tête.

— Qu'est-ce que vous avez? — demanda-t-il se penchant vers elle.

— Ce sont les plus beaux vers religieux qui aient jamais été écrits ! — dit-elle avec passion. — Vous aurez beau dire, il vaut la peine d'avoir la foi pour chanter des paroles semblables et y croire !

CHAPITRE III

UN DÉFI RELEVÉ

I

Le temps passa, comme un navire qui, à l'horizon lointain, s'avance tout en paraissant immobile. Un lundi soir, Edwin dit qu'il allait à Lane End House. Il y avait des semaines qu'il disait la même chose et qu'il hésitait. Il adorait y aller ; il n'y avait aucune raison pour ne pas le faire fréquemment et régulièrement, et il y en avait au contraire plusieurs pour l'y pousser. Et pourtant, ses visites étaient capricieuses parce que sa nature était irrésolue. Il savait par Janet qu'Hilda était brusquement repartie pour Londres.

Ce soir-là, il se décida et au bout d'un instant sonna chez les Orgreave.

— Tout le monde est sorti et mistress Orgreave a son asthme, mais master Orgreave serait heureux de vous voir, — dit la bonne avec décision. Elle en faisait à sa guise avec les visiteurs sympathiques.

Elle le conduisit dans ce qu'on appelait le « breakfast-room » et referma la porte. C'était une petite pièce qui se trouvait derrière le salon et était tenue avec beaucoup moins de soin que ce dernier. Jadis les enfants y apprenaient leurs leçons et s'y livraient à leurs jeux. On s'en servait maintenant comme de petit salon, lorsque la famille se trouvait réduite et recherchait une confortable intimité. Edwin se baissa et arrangea le feu. Puis il se mit à examiner les rayons chargés de livres. Soudain la porte s'ouvrit. Il leva les yeux sans surprise, croyant apercevoir un visage familier. Celui que son regard

rencontra le fit tressaillir et la voix qu'il entendit provoqua en lui des vibrations déconcertantes. Hilda Llessways était devant lui, ayant à la main un numéro du *Signal*. Quinze mois s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre, mais non point depuis la dernière fois qu'il avait pensé à elle. Ses traits avaient quelque chose d'étrange et le souvenir qu'il avait gardé d'eux n'était pas exact. Son esprit s'était formé une image d'elle qu'il avait souvent contemplée et il voyait maintenant qu'elle ne correspondait pas à la réalité. Il fut envahi parce qu'il se rappelait de leur bref moment d'intimité. Il était incroyable qu'elle fût là, devant lui. Et il n'y avait cependant pas à en douter ! Plus d'une fois, en pensant à elle, il s'était mis à rire et s'était dit sur un ton négligent : « Il y a bien des chances pour que je ne la revoie jamais. Drôle de fille ! »

— On m'a priée de vous dire que master Orgreave va descendre dans une minute, — annonça-t-elle.

— Allo ! — s'écria-t-il. — Je ne soupçonnais pas que vous fussiez à Bursley.

— Je suis arrivée aujourd'hui, — répondit-elle.

« Comme c'est curieux, — songea-t-il, — que je vienne ici le jour même de son arrivée. » Mais sa raison calma son étonnement instinctif en affirmant qu'une telle coïncidence ne signifiait absolument rien.

Ils se serrèrent la main au milieu de la pièce. Elle baissait les yeux avec un sourire. Edwin se sentit envahir par la pensée que, pendant tous ces mois, elle avait existé quelque part, sous l'œil de quelqu'un, dans l'intimité de quelqu'un et se conduisant tout le temps avec une liberté familière qu'elle n'aurait certainement pas en sa compagnie. Et, à ses yeux, elle était ainsi parée de mystère. L'intérêt qu'il lui portait se trouva promptement renouvelé et prit un caractère beaucoup plus tranché. D'ailleurs elle s'offrait à son examen sous un aspect différent. Il pouvait difficilement comprendre comment il avait jamais pu trouver que son expression habituelle fût désagréable. Le fait est qu'il pouvait à présent se persuader qu'elle était belle et même qu'il y avait une certaine noblesse dans sa beauté. D'un extrême il passait à l'autre. Elle s'assit sur un vieux canapé ; il resta debout. Et au milieu

d'une petite conversation, qui roulait sur la maladie de Mrs. Orgreave et l'absence des divers membres de la famille, elle passa brusquement à un autre sujet.

— Vous auriez su que je venais, — dit-elle, — si vous étiez venu ici récemment.

Elle avança ses pieds sur le garde-cendre et considéra le feu.

— Ah! c'est que je ne suis pas venu ici depuis longtemps.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je suis sûre que vous n'avez pas pensé une seule fois à moi depuis que je vous ai quitté! — lui jeta-t-elle sans préparation. Quelle jeune fille audacieuse et déroutante!

— Oh! si, — protesta-t-il faiblement. Que répondre à de telles paroles? Néanmoins il était flatté.

— Vraiment? Mais vous n'avez jamais demandé de mes nouvelles?

— Si.

— Une seule fois.

— Comment le savez-vous?

— J'ai demandé à Janet.

« Ah! fichtre! se dit-il, enchanté. » Et tout haut il ajouta sur un ton devenu subitement décidé :

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Quoi?

— Le nombre de fois. — Il rougissait.

II

A la voir assise pour ainsi dire à ses pieds, entourée, encagée par tous les objets domestiques qui remplissaient la pièce étroite, à la chaude lueur du feu et sous l'éclat du gaz, Edwin avait l'impression de se trouver devant un organisme extrêmement mystérieux. Il pouvait suivre du regard chaque pli de sa robe noire, chaque ondulation de ses cheveux et observer le jeu de la lumière dans ses yeux. Il aurait pu lui infliger une douleur physique, il aurait pu la tuer, l'ayant là sous la main. Et cependant il sentait entre elle et lui une distance qui l'irritait. Il ne pouvait atteindre l'essentiel en elle... Pourquoi le défi qu'exprimait sa singulière attitude? Pourquoi était-elle toujours à lui dire des choses bizarres? Aucune autre jeune

fille, pensait-il avec toute la naïveté de son inexpérience, n'aurait parlé comme elle. Il voulait la mettre à l'épreuve en se montrant grossier avec elle. « Qu'elle aille au diable ! se dit-il. Si je la prenais dans mes bras et l'embrassais, je me demande quelle tête elle ferait !... » (Et un instant auparavant il trouvait un caractère noble à sa beauté !) Une aussi audacieuse effronterie ne s'était jusqu'alors jamais manifestée chez lui et il fut surpris de la découvrir. Mais cette Hilda était si provocante ! Et de la voir ainsi cela l'empêchait de trop craindre les conséquences. Il se dit : « Je ferai ou dirai quelque chose, avant de la quitter ce soir, rien que pour lui apprendre. » Et il fortifia sa résolution au point de se jurer secrètement qu'il n'y manquerait point. Sans un serment solennel il ne pouvait avoir confiance en sa valeur. Il savait que ce qu'il dirait ou ferait d'un peu effronté serait gauche, maladroit, désagréable. Il savait que l'inaction allait mieux à son besoin instinctif de tranquillité. Qu'importait ! Cela ne faisait rien. Elle l'avait défié et il fallait répondre. D'ailleurs elle l'attirait... Et puis, après ce qui s'était passé entre eux sous la marquise de la nouvelle maison, est-ce qu'il n'avait pas le droit?... Une jeune fille qui se conduit comme cela ne peut pas sérieusement se contredire.

— Je lisais ce qu'on dit de la grève, — remarqua-t-elle en froissant son journal.

— Vous vous êtes mise vite au courant de nos histoires locales.

— Oh ! — dit-elle, — j'ai vu un grand nombre d'hommes en venant de la gare. Cela m'a intriguée et je me suis fait expliquer ce qu'ils voulaient par Master Orgreave. Est-ce qu'ils l'emporteront?

— Cela dépend du temps qu'il fera. — Il sourit... — Si seulement nous étions en juin au lieu d'être en novembre... Mais nous ne sommes pas en juin. On fixe les salaires tous les ans en novembre. Aussi, s'il doit y avoir grève, elle ne peut commencer qu'en novembre.

— Est-ce que les ouvriers n'ont pas demandé qu'on changeât cette date?

— Si. Mais vous n'imaginez pas que les patrons aillent y consentir?

— Pourquoi pas?

— Parce que l'arrangement actuel leur donne un tel avantage sur leurs ouvriers !

— C'est honteux, — s'écria-t-elle passionnément, — quelle infamie que les patrons veuillent faire dépendre les salaires du prix de vente ! Ne comprennent-ils pas que c'est le prix de vente qui devrait dépendre des salaires !

Edwin ne dit rien. Elle venait de démolir toutes ses intentions de flirt et il essayait de les remettre d'aplomb.

— Je pense bien que vous êtes comme les autres, — lui demanda-t-elle d'un air sombre.

— Qu'entendez-vous par là?

— Contre les ouvriers. Master Orgreave est contre eux et il dit que votre père l'est avec énergie.

— Dites donc, — répondit-il avec un air offensé dont il n'aurait su dire lui-même s'il était artificiel ou spontané, — quel droit avez-vous de supposer que je suis comme les autres?

— Je vous demande bien pardon. Je n'ai jamais douté que vous n'étiez pas comme eux.

Tout en gardant son visage penché, elle leva les yeux vers lui avec un sourire triste et pourtant malicieux.

— Mon père est contre eux, — continua-t-il un peu décontenancé. Et il songea aux violentes invectives de ce dernier et à la façon calme dont Maggie acceptait son affirmation que les grévistes étaient des gredins. Comme cette simple et excellente Maggie était différente de la créature fiévreuse qui était assise là, sur le canapé ! — Mon père est contre eux et la plupart des gens le sont aussi parce qu'ils n'ont pas respecté le dernier arbitrage. Mais je ne suis pas mon père. Si vous voulez la savoir, je vais vous dire ma pensée : les grévistes ont toujours raison, raison au fond, entendons-nous. Vous n'avez qu'à les regarder quand ils sont tous ensemble. Ils ne meurent pas de faim pour s'amuser !

Il n'était pas sûr d'être convaincu de la vérité de ce qu'il disait, mais elle le faisait parler ainsi en vertu d'une force étrange qui émanait d'elle. Et lorsqu'il s'arrêta, il eut l'impression qu'il s'était bien exprimé.

— Qu'est-ce que votre père dit de tout cela?

— Oh ! — dit-il gêné, — lui et moi nous ne discutons pas de ces choses.

— Pourquoi pas?

— C'est comme ça.

— Vous ne rougissez pas de vos opinions, n'est-ce pas, — demanda-t-elle avec un soupçon de mépris dans la voix.

— Vous savez parfaitement que non. — Il répéta l'aveu qu'elle avait fait avec une insistance où entrait un peu d'amertume : — N'est-ce pas? — ajouta-t-il sèchement.

Elle resta silencieuse.

— N'est-ce pas? — répéta-t-il plus fort. Et comme elle ne répondait pas il continua, se demandant ce qui allait sortir de sa bouche :

— Je m'en vais vous dire ce dont je rougis. C'est de voir mon père s'emporter. Voilà.

Elle dit :

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous. Non, jamais !

Il fut abasourdi et délicieusement flatté.

— Je pourrais dire la même chose de vous, — répliqua-t-il.

— Oh non ! — protesta-t-elle. — Moi je ne compte pas.

Le fait est qu'il lui était impossible de prédire dix secondes à l'avance ce qu'allait être leur conversation. Il se disait : « On ne sait jamais ce qu'une jeune fille commd elle va dire. Mais le savait-il dans son propre cas?

III

Ils furent interrompus par Osmond Orgreave et son « Ça va, Edwin? » joyeux, cordial et pourtant un peu bizarre. Edwin ne put le regarder en face sans se sentir gêné. Et il n'osa pas non plus jeter un coup d'œil à Hilda, pour voir comment elle se comportait tandis que l'architecte l'examinait avec bienveillance.

— Nous croyions que vous nous aviez oubliés, — dit Mr. Orgreave, — mais c'est toujours comme ça entre voisins.

Il se tourna vers Hilda :

— C'est vrai, — continua-t-il, désignant Edwin d'un signe

de tête, — il ne vient guère nous voir que lorsque vous êtes ici.

— Allons, allons, Master Orgreave, — murmura Edwin. Et ils'informa précipitamment de la santé de Mrs. Orgreave, puis passa aux faits et gestes des membres de la famille absents.

— Vous avez travaillé sans doute comme d'habitude, — dil-il.

— Travaillé ! — s'écria Mr. Orgreave en riant. — J'ai fait ce que je pouvais, avec Hilda, dans la maison. Au lieu d'aller à Hillport avec Janet, elle a tenu à rester ici pour causer de la grève.

Hilda lui sourit amicalement comme à quelqu'un à qui elle permettait tout.

— Master Clayhanger pense comme toi, — dit-elle.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de me le dire. Je vois que vous vous entendez comme larrons en foire. — Il regarda Edwin. — Est-ce qu'elle vous a dit qu'elle veut visiter une imprimerie ?

— Non, — répondit Edwin, — mais je serai très heureux de lui montrer la nôtre quand il lui plaira.

Elle ne dit rien.

— Il faut que je m'en aille. Je ne voulais qu'entrer et sortir.

Il ne savait pas pourquoi il parlait ainsi, car son plus grand désir était de sonder plus profondément la psychologie déroutante d'Hilda Lessways. Sa langue avait cependant prononcé ces paroles et elle récidiva lorsque Mr. Orgreave le pressa de rester pour attendre le retour de Janet et partager le dîner. Il ne voulut pas accepter. Et pourtant il en avait bien envie. Il voulait être seul, réfléchir. Hilda avait évidemment parlé de lui à Mr. Orgreave et à Janet. Est-ce qu'elle le mêlait, lui et ses affaires, à ses conversations avec tout le monde?

Il ne voulut pas non plus, en réponse à l'invitation de Mr. Orgreave, promettre formellement de revenir le lendemain. Il dit qu'il tâcherait. Hilda prit congé de lui avec un air nonchalant. Il s'en alla.

Comme il contournait la pelouse enveloppée de brume en se dirigeant vers la grille, il murmura si bas que lui-même pouvait

à peine s'entendre : « J'avais juré de faire quelque chose, et je n'ai pas tenu ma promesse. Qu'est-ce que je pouvais faire aussi? Elle parlait si sérieusement ! » Mais il était dégoûté de lui-même et dégoûté de sa sentimentalité.

Il remonta Duck Street, l'air pensif, et descendit Trafalgar Road. Lorsqu'il fut près de chez lui, un passant le vit faire demi-tour, rebrousser chemin et disparaître au coin d'Oak Street.

La bonne des Orgreave fut surprise de le voir de nouveau à la porte lorsqu'elle accourut à son coup de sonnette discret.

— Voudriez-vous dire à miss Lessways que j'ai besoin de lui dire un mot?

— Miss Lessways?

— Oui. — Dans quelle aventure se lançait-il?

— Tout de suite, monsieur. Voulez-vous entrer? — Elle ferma la porte.

— Demandez-lui de venir ici, — dit-il avec un sourire persuasif et plein d'assurance. Elle fit un signe de tête affirmatif avec un sourire encore plus épanoui et disparut.

Hilda arriva. Elle était rouge comme du feu. Il commença précipitamment :

— Quand voulez-vous venir voir notre imprimerie ? Demain? Je serais heureux que vous vinssiez.

Le ton qu'il employait semblait dire : « Allons, pas de bêtises. Vous savez bien que ça vous fait plaisir de venir. »

Elle fronça nettement les sourcils. Ils étaient là dans le hall comme deux conspirateurs, mais elle fronçait les sourcils. Elle ne faisait rien pour lui tendre la perche. Il regrettait d'avoir cédé à ce caprice. Quelle importance avait un serment qu'on se fait à soi-même? Il se sentait ridicule.

— A quelle heure? — demanda-t-elle, transformant instantanément le dégoût d'Edwin en ravissement.

— A n'importe quelle heure. — Son cœur battait à la pensée du lendemain.

— Oh non ! Choisissez une heure.

— Hé bien après le thé. Entre six heures et demie et sept heures moins un quart. Ça vous va?

Elle fit signe que oui.

— Bien, — murmura-t-il, — voilà tout. Merci. Bonsoir.

Il s'en alla hâtivement, emportant sur la paume de sa main la photographie de la sienne qu'y avaient faite de multiples et menues sensations.

— Toujours est-il que ça y est, — prononça-t-il hautement en lui-même.

En tous cas, son entreprise n'avait pas tourné à sa confusion et il était un homme. Son visage d'homme était brûlant et la froide et malsaine humidité de la nuit le caressait agréablement.

CHAPITRE IV

UNE CATASTROPHE

I

Il craignait que, pour quelque obscure raison de convenance, ou par précaution, elle n'emmenât Janet avec elle. Mais il craignait aussi qu'elle ne vînt seule. Il manquait de confiance. Il souhaitait qu'elle arrivât, tout en redoutant cet instant. Son cœur et son cerveau se trouvaient entraînés dans un tourbillon d'émotions qu'il ne pouvait analyser ni définir.

Il aimait. L'amour s'était emparé de lui et déformait sa vision. Ni lui-même, ni Hilda, ni les circonstances qui les rapprochaient tous deux ne lui apparaissaient telles qu'elles étaient en réalité. Il lui était impossible de suivre sa propre pensée, de s'en tenir à une opinion, à une résolution. Il ne faisait que s'interroger sur Hilda et son attitude. Elle était merveilleuse ! Oui. Était-ce bien sûr? Elle l'admirait ! Vraiment? Elle avait montré du savoir-faire. Mais il ne s'agissait peut-être que de naïveté. Il n'était même pas certain qu'elle lui plût. La seule chose dont il fût assuré, c'est que sa curiosité était enflammée. S'il avait dû exposer son cas à quelqu'un, il n'aurait pu trouver mieux que le mot « curiosité » pour caractériser son sentiment. Il ne se doutait pas qu'il aimait. Il ne savait pas ce qu'était l'amour, n'ayant pas eu suffisamment d'occasions d'apprendre à le connaître. Et cependant, c'était bien de l'amour qui grandissait en lui. Toute la journée,

il se livra à ses occupations habituelles, essayant de cacher l'agitation que lui causait sa curiosité.

A six heures, après avoir pris son thé, il revint au magasin. Il faisait humide et froid. La veille au soir il s'était enrhumé et commençait à éternuer. Il se dit qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'Hilda vînt par un temps pareil. Mais il l'attendait. Lorsque l'horloge du magasin indiqua six heures et demie, il regarda sa montre qui indiquait la même heure. Maintenant elle pouvait arriver à tout moment. La porte de la rue s'ouvrit et aussitôt son cœur s'arrêta de battre. C'était son père qui entra, soufflant et renâclant, s'arrêta pour secouer son parapluie mouillé à l'entrée et pénétra en grognant dans son réduit.

A sept heures moins un quart, Edwin se dit que tout espoir était perdu, tout en s'affirmant à lui-même qu'il n'avait jamais espéré et que la présence d'Hilda lui était indifférente. Si elle ne venait pas ce jour-là, elle viendrait sans doute un autre jour. Que lui importait? Il était très malheureux. Il songea à la belle soirée de lecture qu'il avait en perspective, mais sans entrain. « Je n'irai pas les voir ce soir, décida-t-il, » je resterai à la maison à me soigner et à lire. » C'était une bravade bien vaine, car le spectateur impartial qu'il portait en lui-même, encore qu'il eût perdu en netteté de vue et en bon sens, prévoyait que si Hilda ne venait pas il irait infailliblement chez les Orgreave. A sept heures moins cinq, il souffrait abominablement, ayant décidé d'espérer jusque-là. Il poussa jusqu'à sept heures, tant son angoisse était grande. Puis une silhouette se dessina derrière la vitre embuée de la porte. Celle-ci s'ouvrit. Ce ne pouvait être elle ! Il était impossible que ce fût elle ! C'était elle cependant qui entrait avec un air de miracle.

II

Edwin éprouva des émotions complexes et contradictoires qui tourbillonnaient et se croisaient en lui avec une étonnante rapidité. Il aurait souhaité qu'elle ne vînt pas, parce que son père était là, et la pensée qu'il était là allait augmenter sa

gêne. Il se demandait pourquoi il prenait tant d'intérêt à sa venue ; ce n'était, après tout, qu'une jeune femme qui voulait visiter une imprimerie. Même quand elle était en beauté, elle n'était pas si agréable que Janet, et dans le cas contraire elle était affreuse. D'ailleurs, il ne savait rien d'elle. Un instant il aperçut son visage comme elle fermait son parapluie, les lèvres un peu serrées. Qu'y avait-il dans ce visage-là, à l'examiner impartialement? Pourquoi excitait-elle sa curiosité de cette façon absurde? Il songea au plaisir exquis qu'il y aurait à se promener avec elle sur le bord d'un beau lac, un soir d'été, avec des collines pâles dans le lointain. Cette courte vision qui traversa son esprit était due à la présence, au magasin, d'une chromolithographie encadrée d'or, marquée douze shillings et six pence, représentant « La rive d'argent » d'un lac écossais et qui se trouvait appuyée contre la vitrine des accessoires d'artistes. Toute la journée il s'était vu en sa compagnie dans toutes sortes de beaux endroits. Mais la sensation qui dominait était un soulagement délicieux... Elle était venue. Sa curiosité affamée pouvait s'en donner.

Oui, elle était seule. Pas de Janet ! Comment avait-elle fait? Qu'avait-elle dit aux Orgreave? Le fait d'être ainsi venue seule le soir, sous cette pluie de novembre, l'émouvait beaucoup. Cela la faisait ressembler à une héroïne de belle aventure. Il y avait en elle quelque chose de touchant et de romanesque qui était inexprimable. Elle vint vers lui, très calme. Elle portait un petit chapeau, une voilette, un mackintosh et des gants noirs étoilés de boue. Certes, c'était une femme de tête. Elle avait dit qu'elle viendrait et elle était venue, bien protégée, — mais avec quel charme ! — contre ce temps affreux. Il n'y a rien d'attirant dans un mackintosh... Mais il y avait quelque chose d'attirant dans celui-ci, qui résultait du contraste entre sa rudesse et la fragilité de celle qui le portait. La voilette était suprêmement exquise. Elle l'avait soulevée à demi, découvrant sa bouche ; le reste de son visage empourpré était comme emprisonné derrière des barreaux qui laissaient deviner l'éclat du regard.

— Bonsoir, master Clayhanger, — dit-elle, — quel temps il fait ! J'espère que je ne suis pas trop en retard !

Ils se serrèrent la main. Il lui proposa d'enlever son mackin-

tosh et elle consentit. Il n'avait pas soupçonné que le fait d'enlever ce mackintosh pût produire sur lui un tel effet. C'était comme une révélation de la voir ainsi apparaître dans l'intimité de sa robe. Le mackintosh avait quelque chose de cérémonieux et de défensif ; la robe était toute intimité et abandon.

Darius, sortant de son réduit, arriva comme des cheveux sur la soupe et ce fut une terrible minute pour Edwin qui dut lui présenter Hilda et expliquer sa présence. Pourquoi n'avait-il pas préparé le terrain d'avance? Toujours sa poltronnerie ! Heureusement, le doigt de Dieu dirigea un client vers le magasin et il s'échappa avec elle par l'ouverture du comptoir.

Le bâtiment délabré du fond, qui était encore le local essentiel de l'imprimerie, ne contenait plus que le Grand James qui commençait à rouler son tablier autour de ses hanches pour se préparer au départ.

— Master Varlett, notre contremaître, — dit Edwin... — Miss Lessways vient visiter la maison. Voici quelques-uns de nos caractères, — ajouta-t-il, parce qu'une grande casse se trouvait être le premier objet à portée.

Aussitôt le Grand James se mit à expliquer à Hilda, de sa voix magnifique, à quoi sert la pince du compositeur, accompagnant sa théorie d'une belle démonstration pratique. Hilda écoutait et regardait avec un air de sympathie et d'intérêt extrêmes. Elle était très sérieuse, très faite. Mais c'était, pensait Edwin, sa puissance de sympathie qui était sa qualité la plus précieuse et la plus attirante. Ce pouvait être aussi sa fierté, son besoin d'indépendance. Il n'était pas bien sûr... Non ! Sa plus précieuse qualité était son mystère. Même en ce moment, où il pouvait la regarder à son aise, elle le déroutait. Il était cependant convaincu d'une chose, qu'elle était essentiellement différente des autres femmes. D'un côté il y avait elle, elle toute seule, et en face son sexe tout entier.

— Je pense bien que vous autres, imprimeurs, avez fait quelque chose pour célébrer le quatre centième anniversaire de l'invention de l'imprimerie? — dit-elle brusquement, promenant son regard d'Edwin au grand James.

Et le Grand James et Edwin se considérèrent. Ni l'un ni

l'autre n'avait jamais entendu parler de cet anniversaire.

— Quand était-ce, voyons? — laissa stupidement échapper Edwin.

— Oh ! il y a quelques années. Deux ou trois, peut-être quatre.

— Je le regrette, mais nous n'avons rien fait, — confessa-t-il en souriant.

— Ah ! — dit-elle avec calme. — Il me semble qu'on s'en est beaucoup occupé à Londres ! — Son ton perdit de sa sévérité.

— Je ne suis pas très au courant. Mais l'autre jour je me trouvais en train de lire la nouvelle *Histoire de l'Imprimerie*, vous savez bien, — celle de Cranswick, c'est bien le nom?

— Oui, oui, — approuva-t-il, bien qu'il ne fût pas mieux renseigné sur la nouvelle *Histoire de l'Imprimerie* de Cranswick.

Il se rendait compte qu'il ne se tirait pas à son honneur de cette partie de son aventure. Mais peu lui importait. Il sentait du froid et du chaud lui passer alternativement dans le dos, tandis que cette simple question se présentait à son esprit : Pourquoi a-t-elle lu l'*Histoire de l'Imprimerie*? Pouvait-elle avoir pour cela d'autre raison que l'intérêt qu'elle lui portait? Ou bien était-elle une jeune fille prodigieuse qui, à sa passion pour la poésie, ajoutait le don de pouvoir tout lire. Il se dit qu'il était ridicule qu'elle eût choisi l'*Histoire de l'Imprimerie* rien que par intérêt pour lui. Néanmoins, il fut pendant quelques instants follement heureux et comme étourdi par la violence de sa joie. Il décida de lire sans tarder la même histoire.

Il ne put, dans la suite, se rappeler que des fragments de sa visite. Et celui qui suivit cette résolution fut le dernier. Elle se tenait à la porte, vêtue du mackintosh. La pluie avait cessé. Elle partait. Derrière eux il sentait la présence de son père dans son réduit.

— Ne sortez pas, — défendit-elle.

Sa sollicitude pour lui le transporta. Il était debout sur le seuil et elle dans la rue, de sorte qu'il la dominait. La pente de Duck Square dont l'humidité réfléchissait les lumières formait un fond à sa silhouette.

— Oh ! l'air ne me fait pas mal. Donc vous venez demain après-midi?

— Si, l'air vous fait du mal. Vous avez un rhume et vous allez l'aggraver. Je crois que vous êtes très sujet aux rhumes.

— N... non, — assura-t-il, ravi, extasié, — je compte sur vous demain, vers trois heures.

— Merci, — répondit-elle simplement, — je viendrai.

Ils se serrèrent la main.

— Maintenant, rentrez.

Elle disparut au coin de la rue.

Et, de toute la soirée, il ne lut ni ne parla.

III

A deux heures et demie, le lendemain, il attendait l'avenir afin de recommencer à vivre. A cette période de son existence, il était incapable de se contenter du présent et ne cessait de regarder devant ou derrière lui. Tout ce qu'il avait acquis par lui-même ou par les autres, — la nouvelle maison à l'aspect gai et cossu, ses livres, son savoir, ses amis, son expérience, tout cela que, tout récemment encore, il considérait comme étant les éléments précieux de son bonheur, — était devenu pour lui insignifiant et méprisable. La seule condition à laquelle la vie put être supportable était de voir et d'entendre Hilda Lessways. Mais le fait de la voir ne calmait pas la souffrance que lui causait sa curiosité d'elle. La veille, il avait jugé que sa visite avait une importance décisive et comblait tous ses désirs. Et maintenant il ne s'en trouvait pas plus avancé. Il avait même rétrogradé, car il se sentait moins content et plus perplexe. Le remède avait aggravé le mal. Il attendait néanmoins la seconde dose avec une confiance restée entière dans sa vertu curative.

Et voici qu'il était presque temps qu'elle arrivât Comme la veille il attendait, attendait derrière le comptoir. Il ne pouvait s'appliquer à rien, c'est à peine s'il avait la force d'attendre. Il se dit : « Si ça continue, je vais finir par tomber amoureux d'elle. » Le souvenir de l'antipathie qu'elle lui avait tout d'abord inspirée, le troublait. Elle était la même. C'était

la même jeune fille qui l'avait suivi le soir dans le jardin de son père et méritait son mépris. C'était la même jeune fille qui s'était montrée si désagréable, si aigre, si déconcertante. Il n'osait pas dire qu'elle eût changé et pourtant ne pouvait la chasser de ses pensées. D'où venait cette différence d'appréciation. Il se demanda aussi comment cette histoire allait finir. Cela ne pouvait pas durer indéfiniment. Le mariage? Il s'excusa auprès de lui-même d'avoir cette pensée. Elle ne voudrait pas... c'était absurde! Et que d'ennuis il aurait avec son père quand il aborderait la question argent!... Et il faudrait en parler à Clara et à tout le monde. Non! il ne pouvait s'imaginer marié ou sur le point de l'être. Les autres jeunes gens pouvaient se marier, mais pas lui. Son cas était spécial, sans qu'il pût bien dire pourquoi...

IV

Mais il interrompit ces réflexions avec un dépit impatienté. Le besoin intense et terrible qu'il avait de la voir arriver persistait. Il était maintenant trois heures moins vingt-cinq. Son père allait bientôt faire son entrée après sa sieste. Soudain la porte s'ouvrit et il vit la bonne des Orgreave avec un manteau sur son tablier blanc et les doigts rouges de froid. Et il vit aussi le désastre qui la suivait comme un fantôme. Le cœur lui manqua. Martha sourit et lui remit une lettre qu'il accepta en souriant aussi. — Miss Lessways m'a priée de vous la remettre », — dit-elle confidentiellement. Elle était un peu essoufflée et avait tout à fait l'air d'une soubrette d'opéra-comique. Il ouvrit la lettre et lut : « Cher Mr. Clayhanger. Je regrette beaucoup de ne pouvoir venir aujourd'hui. Mes meilleurs souvenirs. H. L. » Rien d'autre. C'était griffonné.

— Ça va bien, je vous remercie, — répondit-il à la messagère avec un sourire encore plus beau que le premier.

Tout cela ne prit qu'un instant.

C'était une catastrophe. Il souffrait à ce moment comme il n'avait jamais souffert.

Ce qu'il éprouvait ne se contentait pas de ressembler à une agonie ; c'était vraiment une agonie sombre et sinistre. Elle

ne venait pas. Elle n'avait pas pris la peine de donner une raison, d'offrir une excuse. Elle ne s'était pas préoccupée de l'effet que cela pourrait lui faire. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'il en pourrait avoir une déception. Une déception ! C'était là un mot trop doux. Il avait bâti dans son rêve un château merveilleux, et d'un trait de plume étourdi, indifférent, elle avait anéanti toute son œuvre, elle l'avait presque anéanti lui-même. Elle lui devait bien une explication ! Avait-elle le droit de se jouer ainsi de lui? Il était innocent, il n avait rien à se reprocher et elle letorturait ainsi. Toutes les femmes étaient sans doute comme elle. C'était honteux ! « Elle ne se rend pas compte. Elle ne peut pas se rendre compte ! » se dit-il. « Quelque cruelle que puisse être une femme, elle ne le serait pas sciemment à ce point-là. Ce n'est pas possible ! » Alors il se mit à lui chercher des excuses et les repoussa avec irritation. Elle ne venait pas. Il ne savait à quoi se raccrocher. Sa peine était si aiguë qu'il ne pouvait regarder en face l'avenir, pas même un avenir de dix minutes. Il ne pouvait envisager son existence jusqu'à l'heure d'aller se coucher. Ce coup lui avait fait perdre toute force, tout courage. Il y avait quelque chose de lâche à frapper ainsi. Il regrettait farouchement de l'avoir jamais connue... Non ! non ! Il ne pouvait pas aller voir les Orgreave ce soir. Il ne le pouvait pas. Si elle était sortie? Et puis...

Son père entra et se mit à grogner. Edwin, ainsi que Maggie, savaient depuis le commencement du dîner que Darius était sur le point de sombrer dans le précipice d'un accès de bile. Il écouta le commencement de la tempête. Il lui fallait reprendre la routine quotidienne. El il sut ce que c'est que souffrir.

CHAPITRE II

EDWIN DEVIENT UN HOMME

I

Mais il était jeune. Et même il apparaissait aux hommes de cinquante ans, aux hommes qui avaient le double de son

âge, comme un véritable enfant, incapable de souffrir. Il était si mince, avec des bras si ballants, des cheveux si blonds et des gestes souvent si naïfs que bien peu, parmi les gens mûrs qui le voyaient tous les jours monter et descendre Trafalgar Road, se seraient imaginé qu'il pût connaître un chagrin semblable aux leurs. Et, comme pour justifier cette incrédulité, la jeunesse d'Edwin reprit de la vigueur le lendemain matin et, engageant la lutte avec sa tristesse, ne fut pas vaincue, si elle ne put vaincre. La veille au soir, après des heures d'hésitation, il était brusquement allé dans Duck Street ouvrir la grille du jardin des Orgreave et regarder la façade de la maison. Mais point sa fenêtre, car elle était sur un côté et tout était noir. Les Orgreave étaient allés se coucher : il s'y attendait. Cette reconnaissance, si parfaitement inutile qu'elle fût, l'avait calmé. Tout en s'habillant à l'aube grisâtre et froide, il avait regardé la pelouse ovale du jardin des Orgreave et avait vu Johnnie envoyer des coups de pied à un ballon. Johnnie avait sans doute passé la soirée avec elle et cela ne lui avait produit aucun effet ! Elle était là, quelque part entre lui et Johnnie, à cinquante mètres d'eux, mystérieuse, dérobée comme toujours, et cela était parfaitement égal à Johnnie ! En songeant à tout cela, son mal reprit de la force et de l'amertume. Mais sa jeunesse, aidée par l'influence vivifiante d'une claire aurore, continua à lutter fermement. Et il mangea six fois plus à déjeuner que son père, qui était malade et insupportable.

A une heure et demie — c'était jeudi et le magasin fermait à deux heures — il s'était revêtu de courage et avait décidé de la voir cet après-midi ou ce soir-là, ou de « périr dans l'entreprise ». Et en se rappelant cette expression du Dimanche, il sourit intérieurement, songea à ses années de collège et se sentit vieux et expérimenté.

II

A deux heures moins cinq, comme il se tenait derrière son éternel comptoir, plongé dans ses éternelles rêveries, il reçut en l'apercevant un choc inexprimable et délicieux. Cette vision l'atteignit comme une balle. Elle entra, pressée et

préoccupée et, semblait-il, dans un but bien déterminé.

— Est-ce que vous avez un Breadshaw? — demanda-t-elle après de brèves salutations et lui jetant à travers le comptoir un regard suppliant.

— Je crains qu'il ne nous en reste plus, — dit-il, — nous sommes presque à la fin du mois. Je pourrais... Mais non, vous en avez naturellement besoin tout de suite.

— Oui. Je vais à Londres par l'express de six heures et ce que je voudrais savoir c'est si je peux continuer jusqu'à Brighton ce soir. Croyez-vous, ils n'ont pas de Bradshaw là-bas et m'ont dit que j'en trouverais probablement un chez vous. Je suis donc accourue. Est-ce qu'on n'en vend pas à la gare?

— Si. Je vais vous y accompagner si vous voulez. Je connais le chef des porteurs. Nous fermons. Mon père est à la maison. Il n'est pas très bien.

Elle le remercia d'une voix soulagée.

Une minute après, il grimpait Duck Bank avec elle à son côté. Il lui avait pardonné. Il avait même oublié son crime. Il essayait de rassembler ses esprits et de goûter les nouvelles sensations qu'il éprouvait. Mais il ne put y réussir. En lui tout était incohérence, agitation, extravagance. Cinq minutes plus tôt et la volupté de l'accompagner à la gare lui aurait paru inconcevable. Maintenant, il était en train de le faire, et c'était assurément une volupté, mais il ne la goûtait pas dans sa plénitude. Bien qu'il ne l'eusse pas laissée s'éloigner pour un million, sa présence rendait plus cruelle son anxiété. L'on don ! Brighton ! Est-ce que ce soir elle serait à Brighton? Il se sentait impuissant et désespéré. Et dessous tout cela palpitait une joie étrange et amère. Elle lui demanda des nouvelles de son rhume, et de l'indisposition de son père. Elle ne parla pas de son manque de parole de la veille, et lui ne savait comment aborder adroitement ce sujet ; son intelligence ne lui obéissait plus.

A la gare, le nom de Brasdhaw parut être tout à fait inconnu. Mais ils découvrirent dans une salle, à laquelle un poêle donnait une lourde atmosphère, que le jeudi soir il y avait un train pour Brighton qui partait de Victoria à onze heures et demie. Hilda parut profondément soulagée et son attitude

changea. Mais la gêne d'Edwin ne fit que redoubler. Brighton qu'il n'avait jamais vu appartenait à un autre hémisphère. Il était mystérieux comme elle. Que pouvait-il faire? Ce qu'il y avait de terrible, c'est qu'il n'avait pas d'initiative. Sans la force irrésistible qui était en elle, il ne serait même pas allé jusqu'à la salle suffocante où se trouvait l'unique Bradshaw. C'était elle qui l'avait emmené à la gare. Comment l'empêcher d'aller à Brighton?

— Il faut que je me sauve, — murmura-t-elle lorsqu'ils revinrent à l'imprimerie. Et pourtant, un instant auparavant, il semblait que tout son temps fût libre.

— Est-ce que vous resterez longtemps à Brighton? — demanda-t-il, reconnaissant à peine sa voix.

— Oh ! je n'en sais rien. Cela dépend.

— Dans combien de temps reviendrez-vous par ici?

Elle hocha la tête.

— Écoutez-moi... je vous assure... — protesta-t-il.

— Adieu, — dit-elle d'une voix tremblante. — Je vous remercie beaucoup. — Et elle lui tendit la main.

— Mais... — Et il la serra.

Sa souffrance était intolérable. C'était une torture de l'espèce la plus raffinée. La main d'Hilda pressa la sienne. Quelque chose se brisa en lui. Sa main gauche frôla en tremblant l'épaule de la jeune fille, puis la toucha, et il sentit qu'elle posait aussi une main sur son bras. Il y avait dans leur façon de se saisir une violence instinctive et maladroite que rachetait leur mutuelle sincérité. Leurs yeux étaient tout près; ils étaient pleins d'une honte délicieuse, d'inquiétude et d'abandon. Ils s'embrassèrent... Edwin avait donné à une femme un baiser d'amour. Toute sa vie passée s'anéantit et, emporté par l'élan que lui communiquait cette émotion décisive et suprême, il eut l'impression d'en commencer une autre. Il y avait dans cette émotion une exaltation divine dont il ne retrouverait jamais plus la fraîcheur. Il avait senti la réponse virginale que les lèvres d'Hilda faisaient aux siennes. Elle lui avait tout dit, elle lui avait révélé tout son mystère à cette seconde. Le courage qu'elle avait montré en lui rendant ses caresses le ravissait, le stupéfiait. Elle était si spontanée, si simple, si héroïque ! Et quelle rafraîchissante pureté dans ces

lèvres ! Et la douce odeur féminine de sa chair et de sa robe ! Tous ses rêves, toutes ses visions étaient dépassées. Il se dit, tout envahi de la conscience nouvelle de sa virilité :

— « Mon Dieu, elle est à moi ! »

Et cela lui paraissait incroyable.

III

Elle était assise dans le fauteuil du bureau, et lui sur la table. Elle dit d'une voix tremblante :

— Je ne serais jamais revenue ici si vous n'aviez pas...

— Pourquoi pas?

— Je n'aurais pas pu le supporter. Je n'aurais pas pu.

Elle parlait avec une sorte d'amertume et un sourire particulier sur ses lèvres contractées.

Il lui semblait qu'elle avait repris son mystère, qu'il ne l'avait vraiment connue qu'un instant, qu'il avait engagé sa foi à une femme ensorcelante et aux nobles sentiments, mais à l'âme impénétrable. Et cependant, il était tout près d'elle, il la touchait, il vibrait à son unisson dans l'étroite et crépusculaire intimité du réduit. Il suivait tous les mouvements de sa poitrine pendant qu'elle respirait, et pourtant elle se dérobait à l'interrogation que contenait son regard. Mais il était heureux. Il était assez heureux pour bannir toute inquiétude au sujet de l'avenir. Il perdait pied dans sa félicité miraculeuse. Ce n'était que le quatrième jour et voici qu'ils étaient engagés l'un à l'autre.

— Ce n'a été que lundi... — commença-t-il.

— Lundi ! — s'écria-t-elle. — Il y a plus d'un an que je pense à vous. — Elle se pencha vers lui. — Vous ne le saviez pas? Mais si, bien sûr... Vous ne pouviez pas me supporter tout d'abord.

Il nia en rougissant mais elle insista.

— Vous ne pouvez pas vous douter de ce que j'ai enduré hier quand j'ai appris que vous ne veniez pas ! — murmura-t-il.

— Vraiment? J'avais des lettres très importantes à écrire. — Et elle lui prit la main.

Voici qu'elle recommençait. Elle s'exprimait absolument

comme un homme d'affaires plongé dans d'immenses spéculations.

— C'est tout à fait curieux, — dit-il, — je vous connais à peine et pourtant...

— Je suis l'amie de Janet, — répondit-elle.

Peut-être était-ce là une façon délicate de lui reprocher la méfiance qu'elle imaginait en lui.

— Et je ne veux pas en savoir davantage, — continua-t-il, — quel âge avez-vous?

— Vingt-quatre ans, — répondit-elle avec douceur comme si elle lui eût reconnu le droit de poser de telles questions.

— C'est ce que je pensais.

— Vous savez sans doute que je n'ai pas de parents. Heureusement, mon père m'a laissé juste de quoi vivre.

— Il faut que vous alliez à Brighton?

Elle fit signe que oui.

— Où puis-je vous écrire?

— Cela dépend, — dit-elle, — mais je vous enverrai mon adresse demain. Je vous écrirai, soit ce soir avant d'aller me coucher, soit demain matin.

— Je me demande ce qu'on va dire !

— Je vous en prie, n'en parlez encore à personne, — supplia-t-elle, — non, vraiment, je préfère ! Plus tard, ça n'aura pas l'air si précipité. Les gens sont si bêtes !

— Mais vous n'en parlerez pas à Janet?

Elle hésita.

— Non, gardons cela pour nous jusqu'à ce que je revienne.

— Quand reviendrez-vous?

— Oh ! bientôt. Dans quelques jours j'espère. Mais il faut que j'aille chez cette amie de Brighton. Elle compte sur moi.

Cela lui suffisait, et même la perspective de faire un secret de tout cela ne lui déplaisait pas.

— Oui, oui, — approuva-t-il avec empressement.

— Il fait presque nuit, — dit-elle après un instant de silence, — il faut que je m'en aille. J'ai ma malle à faire.

— Je vais vous accompagner, — murmura-t-il, l'étreignant dans un geste de possession.

— Non. Il vaut mieux pas. Laissez-moi sortir.

— Mais qui vous accompagnera à la gare de Knype?

— Janet viendra avec moi.

Elle se leva à regret. Dans l'obscurité, ils n'étaient plus l'un pour l'autre que des formes vagues. Il frotta une allumette qui les aveugla et expira au moment où ils arrivèrent au corridor.

Lorsqu'elle fut partie, il demeura tête nue sur le seuil. Il songeait : « Je la connais, moi aussi, cette joie qui se trouve au fond des pensées de tous les hommes. Je l'ai embrassée ! Elle est à moi ! Elle est unique, incomparable ! Je n'aurais pas pu le croire ! Mais est-ce vrai? Cela est-il bien arrivé? Fichtre ! Mais j'ai oublié la bague de fiancailles ! Me voilà bien ! » Il se voyait marié. Il pensa aux façons grotesques de Clara avec son éternel bébé. Il pensa aussi à son père et à ses rebuffades. Mais ce soir-là il était un homme. Elle, Hilda, avec son indépendance et le mystère qui l'enveloppait lui avait inspiré l'orgueil de sa virilité. Et il découvrit qu'un des éléments principaux de la nature de l'homme est une immense tendresse.

CHAPITRE III

LE MARIAGE

I

Pendant toute la journée de vendredi il se dit : « Demain est samedi et j'aurai une lettre d'elle et son adresse. » Il décida qu'il ne fallait pas espérer de lettre par le dernier courrier de vendredi, mais comme l'heure de ce courrier approchait, il devint anxieux et éprouva quelque désappointement de ne rien recevoir. Le samedi matin, il se mit à guetter le facteur dont il pouvait suivre la route de la fenêtre de la salle à manger. Lorsqu'il arriva, Edwin, avec un calme trompeur, se dirigea vers le hall, se disant que si la lettre ne se trouvait pas dans la boîte c'est qu'elle avait été adressée au magasin. Mais elle se trouvait bien dans la boîte. Il reconnut la grande écriture couchée d'Hilda. Saisissant l'enveloppe, il se glissa au premier étage comme un renard qui s'est emparé d'un poulet. Elle était donc arrivée ! Maintenant qu'il la tenait entre ses

doigts, il admettait avec plus de franchise qu'il avait, au fond, douté d'une telle promptitude.

« 59. Preston Street. Brighton.

« Mon chéri. Voici mon adresse. Je vous aime. Tout de moi est absolument à vous. Écrivez-moi. H.-L. »

C'était tout. C'était assez. Ce ton-là l'enchantait. Mais il le surprenait aussi, tout en lui rappelant ses lèvres. Il avait commencé une lettre pour elle. Il voyait bien maintenant que ce qu'il avait écrit était trop froid pour bien exprimer ses sentiments. Ce mot d'Hilda bouleversait complètement ses idées sur la rédaction d'une lettre d'amour. « Tout de moi est absolument à vous. » Comme c'était bien dit, original et dans sa manière ! Quelle autre femme aurait pu ou voulu écrire une phrase pareille? Plus que jamais, il était convaincu qu'elle était unique. Un frémissement divin le parcourut encore une fois et il monta sans effort au niveau de passion qu'indiquait cette lettre. Ah ! Que de romanesque, de mystère, de fièvre, se dégageait d'elle ! En descendant Trafalgar Road, il la tira de sa poche pour la lire encore une fois. Et il avait terminé et timbré sa première épître amoureuse au moment où son père pénétra dans le réduit. Edwin jeta un coup d'œil vers le dos de ce dernier et murmura avec mépris : « Ah ! vous ne vous doutez guère, mon pauvre vieux, qu'il n'y a pas deux jours, elle et moi, à cet endroit même... »

Il alla mettre lui-même sa lettre à la poste. En voyant dans la rue des hommes de sa condition et de son âge, il se demandait ce qu'ils pouvaient bien connaître du mystère féminin. Et il jugeait sincèrement impossible que dans une ville comme Bursley, quelqu'un d'autre que lui ait pu traverser des minutes aussi étranges, et aussi belles. Mais sa raison lui disait qu'en cela il devait se tromper. Elle le laissait néanmoins bien tranquille dans sa conviction qu'aucune jeune fille de Bursley n'aurait pu écrire à son fiancé : « Je vous aime. Tout de moi est absolument à vous. »

La seconde lettre d'Hilda n'arriva que le mardi suivant et à ce moment-là il était torturé par ses craintes et ses doutes. Oui, ses doutes ! Aucun être raisonnable ne pouvait être plus droit, plus fidèle que lui, mais ces petits doutes ne cessaient de traverser son esprit. Ils échappaient à sa volonté. La

seconde lettre était à peu près aussi courte que la première. Hilda ne parlait que de son amour, disait qu'elle était très ennuyée par la situation de son amie et que les lettres d'Edwin étaient une joie pour elle. Elle en avait reçu une tous les jours. Dans la réponse qu'il avait faite à la seconde, il avait doucement insinué que ses lettres à elle manquaient de longueur et de fréquence. Elle expliquait : « Je ne sais pas écrire une lettre. Je n'ai pas ce don. Est-ce que cela ne se voit vas à mon écriture? Pas même à vous ! Il faut me prendre comme je suis. » Pendant trois jours, elle écrivit quotidiennement.

La vie tout entière d'Edwin se trouvait concentrée à la poste et les facteurs étaient pour lui les anges de l'esprit créateur du monde. Le temps passait cependant. Il finit par trouver qu'il était fiancé depuis une quinzaine de jours. Une lettre aurait dû arriver le jeudi. Elle ne vint pas, Et pas davantage le vendredi ni le samedi. Elle ne pouvait manquer d'être là le dimanche. Elle n'y fut pas cependant. Il décida de lui envoyer une dépêche le lundi matin. Le dimanche soir il eut soudain l'idée de se fortifier contre toutes ses inquiétudes par un procédé qui ressemblait à celui de César brûlant ses vaisseaux. Il irait tout raconter à son père. La mentalité si particulière de ce dernier formait l'essentiel d'une difficulté qui le troublait extrêmement et il résolut d'attaquer cette difficulté sur-le-champ.

II

Son père lisait *The Christian News* dans le salon, les rideaux baissés, bien clos. Ses pieds, chaussés de pantoufles, s'appuyaient sur le garde-cendre d'une cheminée rougeoyante. Sa tête reposait sur des coussins appropriés et un long couteau à papier reposait sur ses genoux. Lorsque Edwin entra, il se tourna et le regarda par-dessus ses lunettes neuves cerclées d'or.

— Quoi? — grogna-t-il avec impatience.

Ils se voyaient tous les deux, non pas seulement une fois par semaine, mais presque à chaque heure du jour et étaient un peu fatigués l'un de l'autre.

— Une supposition que je veuille me marier?

Cette phrase partit de la bouche d'Edwin comme un coup de pistolet. Et en même temps il devint très rouge. Tout au fond de lui-même il proférait d'horribles jurons.

— Ah ! voilà de quoi il s'agit, n'est-ce pas? — grommela encore son père.

Et se penchant, il se mit à tisonner, non point pour faire un geste de menace, mais parce qu'il ne se sentait pas tranquille.

— Après qui courez-vous? — demanda Darius avec animosité. Au lieu d'être radouci par ce parfum d'amour, par cette allusion aux heures secrètes et merveilleuses par lesquelles avait dû passer son fils, il se raidit instinctivement et fit de cette nouvelle une offense à lui adressée. Il n'éprouvait aucune sympathie pour son fils et il ne lui vint pas à l'idée de se rappeler que lui aussi, jadis, avait songé à se marier

— Ce n'était qu'une idée, — dit gauchement Edwin ; le maladroit n'avait seulement pas la présence d'esprit de s'asseoir, — ce n'était qu'une idée, mais supposez que je veuille en effet me marier.

— Après qui courez-vous?

— Mon Dieu, je ne peux pas dire qu'il s'agisse de quelque chose de sérieux, de quoi que ce soit de décidé. Et même nous ne devrions pas en parler pour le moment. Il s'agit de miss Lessways, papa. Hilda Lessways, vous savez-bien.

— Celle qui est venue au magasin l'autre jour?

— Oui.

— Depuis combien de temps cela dure-t-il?

Edwin songea à ce qu'avait dit Hilda.

— Oh ! il y a plus d'un an. — Il ne pouvait vraiment pas avouer qu'il l'aimait depuis quatre jours. — Je vous prie de considérer cela comme absolument confidentiel. Mais il m'a semblé que je ferais mieux de tout vous dire. Vous ne parlerez de rien.

Il essayait de s'adresser à son père comme un homme d'honneur s'adresse à un autre. Mais il n'y réussit pas. Il n'y avait pas le plus léger signe de sympathie sur le visage renfrogné de Darius Clayhanger et Edwin se laissa peu à peu redevenir le petit garçon dont le droit à une existence individuelle n'avait jamais été explicitement reconnu.

Quelque chose de bas en lui, ce quelque chose que connaissent les faibles et les opprimés lui fit ajouter :

— Elle a de l'argent à elle. Son père lui en a laissé.

Il pensait que cette information apaiserait son père.

— Je n'ignore rien de son père, — dit Darius avec un petit air méprisant, — ni du père de son père !... Hé bien, mon garçon, vous ferez comme vous l'entendrez.

Et il ne parut plus s'intéresser à cette histoire-là. Edwin n'enfut pas surpris, car il ne paraissait jamais s'intéresser qu'à ses affaires. Il se dit cependant à quel point cette attitude était étrange, incroyable.

— Mais il y a la question d'argent à laquelle je songeais, — dit-il se remuant d'un air gêné.

— Quel argent?

— Mon Dieu, — expliqua Edwin essayant sans succès de mettre un peu d'aigreur dans sa voix, — je ne peux pas me marier en gagnant dix-sept shillings et six pence par semaine, n'est-ce pas?

A l'âge de vingt-cinq ans, et au bout de neuf années passées à faire marcher une imprimerie doublée d'une papeterie et à en tenir la comptabilité, Edwin recevait dix-sept shillings et six pence par semaine pour soixante-cinq heures de travail, sous prétexte qu'à la mort de son père l'affaire serait à lui et que toutes les économies faites lui reviendraient. Edwin était une de ces rares et étranges personnes qui ne considéraient pas cet arrangement comme parfaitement convenable et en accord avec des précédents sérieux. Mais il n'y pouvait rien.

Son père lui aurait dit, et lui disait d'ailleurs, qu'il n'avait pas eu de luttes à soutenir, de souffrances à endurer, de responsa bilités à supporter et que toute sa vie s'était passée dans la ouate.

— Je vous dis de faire comme vous l'entendrez, — répéta-t-il.

— Mais alors je ne pourrai jamais me marier?

— Vous imaginez-vous que votre mariage fera que vos services vaudront un penny de plus?

Et Darius attendit la réponse avec le calme auguste de quelqu'un qui sait bien qu'on ne peut rien lui répondre.

— Tout ce que je peux faire, — ajouta-t-il après avoir ajouté du charbon au feu, — c'est de vous donner une livre par semaine au nouvel an, si tout va bien jusque-là, bien entendu.

Il était sérieux et parfaitement sincère. Il avait horreur de payer son fils. Il était convenu que le monde idéal serait celui où les enfants peineraient gratuitement pour leurs pères qui les logeraient, les nourriraient et leur légueraient une bonne affaire.

— Je ne peux pas épouser miss Lessways avec une livre par semaine, — murmura Edwin avec désespoir. Sa lèvre inférieure s'avançait comme celle des enfants qui vont pleurer. — Je me disais que vous alliez peut-être m'offrir d'être votre associé, après tout ce temps !

— Vraiment?

— Et puis il y a les meubles à acheter et tant d'autres choses, — continua Edwin.

— Mais si comme vous dites, elle a de l'argent à elle... — fit observer son père dont l'étonnement fut grand en le voyant s'en aller et fermer la porte.

Ce fut à ce qui lui restait de bon sens et de sang-froid qu'Edwin dut de sortir sans faire d'éclat.

Quelle misérable et méprisable bassesse ! Est-ce que vraiment le vieux bonhomme s'imaginait que lui, Edwin, était capable d'aller demander à sa femme de trouver les ressources que lui-même ne pouvait fournir? A cette pensée, il s'était senti si cruellement insulté que, s'il était resté, il y aurait eu, entre lui et son père, une dispute suivie peut-être d'une brouille définitive.

Comme il restait immobile dans le hall, en proie à une fureur impuissante, il se dit : « Quand vous serez vieux et que je vous aurai à ma merci, alors, fichtre, ce sera mon tour ! »

Et il était sincère.

III

Il mit son pardessus, son chapeau et sortit. La pendule de la cuisine sonnait la demie de sept heures. Bientôt les fidèles, s'en revenant de la chapelle, par deux ou trois, allaient former

leur mince procession le long de Trafalgar Road. Pour éviter de rencontrer des gens de connaissance, il s'engagea dans une rue latérale. Il faisait froid et humide. Il se trouvait séparé de l'humanité par les stores à demi transparents des fenêtres des maisons qui formaient des carrés lumineux sur les façades énigmatiques et sombres. Il était seul...

Soudain il entendit les pas rapides de quelqu'un qui le rattrapait. Il ne s'attendait guère à ce qu'on vint troubler son amertume et sa rage. Mais une main s'abattit sur son épaule et une voix joyeuse lui dit :

— Hé bien, Edwin, où allez-vous par là un dimanche soir?

C'était Osmond Orgreave qui, après avoir fait une promenade hygiénique sur les hauteurs derrière le chemin de fer de Loop, rentrait chez lui.

— Oh ! Nulle part ! — répondit Edwin faiblement.

— Vous faites passer votre dîner dominical, hé?

— Oui. — Et il ajouta d'un ton indifférent pour bien montrer qu'il était comme d'ordinaire : — Vilaine soirée.

— Venez donc un peu chez nous?

— Oh non !

— Mais si, mais si ! Vous ne pouvez pas ne pas venir ; vous feriez mieux de vous décider tout de suite. Janet est là. Elle est, comme vous et moi, une mécréante. Elle n'est pas allée à l'église. Il prit Edwin par le bras et ils tournèrent dans Duck Street.

— Voilà un prisonnier. Emparez-vous de lui ! — s'écria le maître de la maison en poussant sa capture dans le salon et refermant la porte.

Janet était là, délicieusement accueillante et offrant inconsciemment dans son regard du baume pour le blessé. Mais celui-ci trouva qu'elle paraissait plus grave que d'habitude. Il dut jouer le rôle d'un homme à qui rien n'est arrivé. Il lui fallut parler et plaisanter comme si son père était le meilleur et le plus raisonnable des pères, comme si Hilda lui écrivait longuement tous les jours, comme s'il n'était même pas son fiancé. Mais il ne savait pas très bien ce qu'il disait.

— Il y a longtemps que vous avez reçu des nouvelles de miss Lessways? — demanda-t-il sur un ton léger, ou du moins aussi léger que possible.

C'était un effort magnifique. Il était vraiment impossible de lui demander de s'embarquer sur le temps qu'il faisait ou la grève des poteries. Il ne pouvait pas faire mieux.

Les yeux de Janet se troublèrent un peu. Elle dit à voix basse et en jetant un coup d'œil à la porte :

— Je vois que vous ne connaissez pas la nouvelle. Elle est mariée.

Il ne broncha pas.

— Mariée?

— Oui. C'est un peu rapide, n'est-ce pas? — Elle essaya de sourire, mais elle était extrêmement gênée. — Elle a épousé un master Cannon. Il y a longtemps qu'elle le connaît, je crois.

— Quand ça s'est-il fait?

— Hier. J'ai reçu un mot d'elle ce matin. C'est encore un secret. Je n'en ai pas parlé à mon père ni à ma mère. Mais elle m'a priée de vous le dire si je vous voyais.

Edwin sentit qu'il y avait de la pitié dans ses yeux.

Mrs. Orgreave entra en souriant.

— Hé bien, master Edwin, on dirait qu'on ne peut plus vous avoir que par la force.

— Est-ce que vous allez mieux, mistress Orgreave? — demandat-il en se levant.

Il était nécessaire qu'il s'en allât d'une façon ou d'une autre.

— Il faut absolument que je courre à la maison, — dit-il au bout d'un instant, — c'est l'affaire de deux ou trois mintues.

Mais il n'avait pas l'intention de revenir. Il aurait dit n'importe quel mensonge pour s'en aller.

Une fois dans sa chambre, il se regarda dans la glace, mais ne put trouver sur son visage aucun signe de souffrance ou d'agitation. Son expression était douce et tranquille.

Il avait toujours senti, il avait toujours su qu'il en serait ainsi et qu'Hilda ne lui appartiendrait jamais. Tout ce roman était hors de la réalité ; il n'était pas vrai ; il n'était jamais arrivé. Des félicités pareilles ne sont pas destinées aux hommes comme lui.

ARNOLD BENNETT

(Traduit de l'anglais par MAURICE LANOIRE.)

(*A suivre.*)

EN TROISIÈME CLASSE

L'un des meilleurs observatoires que l'on puisse rêver, pour mesurer l'effet produit par la grande guerre sur le peuple de France, c'est peut-être cet observatoire roulant et trépidant qu'est un wagon de troisième classe.

Demandez votre billet aux guichets pris d'assaut, cherchez votre place dans les longues boîtes jaunes où l'on s'empile, attendez dans les buffets dont les patrons ne savent plus où donner de la tête, vous rapporterez, d'une tournée un peu prolongée, une foule de ces petites impressions révélatrices que rien ne remplace. Vingt tableautins divers s'encadreront dans vos souvenirs. Des paroles typiques, ces mots de la situation que trouvent spontanément les simples, tinteront à vos oreilles. Vous croirez vraiment avoir senti battre le cœur d'un grand être collectif en émoi.

Et vous serez rassuré. L'optimisme systématique de certains de nos journaux vous rend sceptique? Cela se conçoit. Mais il reste vrai qu'en dépit de tant de pertes, et de ruines, et de longueurs, plus que tout énervantes, notre peuple tient bon. Il semble avoir atteint un état d'équilibre qui peut durer très longtemps encore. Une confiance sereine domine aujourd'hui le paysage français, semblable à ces soleils qui, à la fin d'une matinée d'orage, se posent sur les nuages apaisés avec une douceur majestueuse et sûre d'elle-même.

*
* *

Confiance suggérée d'abord, sans doute, par la seule masse des troupes en mouvement sur ces lignes. On rapporte que

M. Sudekum, lorsqu'il conçut l'idée singulière de renvoyer en France un prisonnier pour ramener à une saine politique ses ex-camarades socialistes, prit la précaution de promener son homme dans plusieurs régions d'Allemagne, à seule fin de lui faire constater *de visu* que les dépôts étaient loin d'être vides. Que ne pouvons-nous offrir à M. Sudekum la promenade pareille en France ! Il irait dire à son Chancelier que nous ne sommes pas au bout de notre rouleau.

C'est sur les quais des gares un incessant afflux de citoyens-soldats. On dirait un fleuve intarissable, aux flots multicolores. Beaucoup de ces soldats rentrent au foyer : convalescents, éclopés, permissionnaires. Mais beaucoup aussi repartent à la bataille, ou gagnent les camps d'exercice. Après la classe 1916, voilà la classe 1890 appelée. Pendant que les jeunes, dont une fierté joyeuse gonfle le torse, filent au front, les vieux, sans rechigner, vont prendre les places encore chaudes dans les casernes. Et ceux d'entre eux qui se sont mariés jeunes, naguère, vont bientôt pouvoir échanger, d'un train à l'autre, le salut suprême avec leurs fils en partance.

Foule en uniformes, mais sans uniformité. On a beaucoup raillé la diversité bariolée des habillements que la République a dû mettre sur le dos de tant de soldats improvisés. La vérité est qu'aucun état-major n'avait osé prévoir qu'on mobiliserait pour de bon tant de classes à la fois. Il a fallu faire flèche de tout bois, et culotte de tout drap. Mais, en matière d'équipements aussi on se ressaisit, on progresse. Les capotes bleu-horizon, avec le pantalon de toile d'un bleu plus foncé cachant la voyante garance, sont maintenant la règle. Et les poilus de demain lèvent les pieds avec complaisance pour faire admirer de superbes brodequins, au cuir souple, tout frais importés, dit-on, d'Amérique.

*
* *

Les plus pittoresques de ces voyageurs sont naturellement ceux que les colonies ont envoyés, pour le grand scandale de l'Allemagne, au secours d'une métropole qui eut du moins, au total, le mérite de se faire aimer.

Voici, accroupis sur les moellons et les rails entassés d'un

quai de gare, stoïques sous la pluie, le capuchon de leurs burnous rabattu sur leurs fronts, voici des goumiers bronzés. Des patriarches à la barbe chenue sont parmi eux. On dirait une tribu biblique déplantée, et brusquement jetée dans l'infernal tumulte de l'Occident.

La plupart de ces indigènes que l'on rencontre aujourd'hui dans nos trains sont des convalescents. Ils traversent notre Plateau Central — dont les cimes étincelantes gardent encore une neige qu'ils admirent et craignent — pour gagner les dépôts de Montpellier, d'Arles, d'Aix, plus proches du soleil sauveur.

Le peuple des troisièmes classes leur fait fête. On aime à les entendre baragouiner. S'ils se mettent à chanter leurs mélopées, frappant dans leurs mains fines et faisant rouler leurs hanches, on applaudit avec enthousiasme. On les interroge, avec une curiosité angoissée — peut-être aussi malsaine un peu? — sur les effrayants exploits que la légende leur prête...

On les trouve d'ailleurs, d'une façon générale, moins féroces qu'on s'y attendait. En les interrogeant, on découvre leur métier, leur famille, leur humanité. Je demande à deux tirailleurs tunisiens ce qu'ils faisaient avant la guerre. L'un était un petit épicier des faubourgs de Tunis. L'autre me répond avec un sourire de ses belles dents blanches, et un geste gracieux de la main qui fait mine de cueillir : « Mon métier? Soigner grenades et olives. »

Soigner grenades et olives : ô gentil jardinier, pour quelles autres besognes la vieille Europe déchirée t'a-t-elle arraché à ta terre !

Mais parlez des Allemands : les physionomies changent. Les mâchoires se serrent. Des lueurs farouches s'allument aux yeux. L'un de ces guerriers m'explique dans sa simple et rude logique : « Quand nous charger, toujours les Boches crier : Camarades, tirailleurs, camarades ! Mais nous : Camarades, y en a pas ! Boches trop mauvais, vois-tu : mauvais pour les enfants... » Il retrouve ainsi, presque, le mot qu'on prête au Sénégalais disant des Allemands : « Ces sauvages. »

Puis, les yeux fixes, suivant sa lente idée, philosophant à sa façon sur les contre-coups de la guerre, mon tirailleur

ajoute : « Après ça, Français, Arabes, nous tous les mêmes, pas vrai? »

Je réponds avec un empressement docile : « Oui, parbleu, tous les mêmes ! » Et je songe à part moi au chemin qu'il faudra parcourir encore... Je l'espère bien, qu'en se battant contre l'Allemand nos Arabes sont en train de s'ouvrir plus largement les portes de la cité française. Je l'espère bien, qu'au retour de la commune victoire, lorsque nous réclamerons encore l'abolition de l'indigénat, et plus de garanties pour les indigènes, l'administration fera moins grise mine...

En attendant que l'État paie ses dettes, le peuple du moins éprouve pour ceux qui, de si loin, sont venus, laissant leurs foyers, défendre les nôtres, un double sentiment de pitié et de reconnaissance qui souvent s'exprime de façon touchante. Je ne parle pas des paquets de cigarettes, ni des bouteilles de vin que l'on distribue, un peu étourdiment parfois, aux tirailleurs convalescents. Je songe à des attentions plus délicates, signes d'une fraternité véritable. J'ai vu, de mes yeux vu — quiconque a visité une colonie comprendra pourquoi j'insiste — un soldat de l'infanterie de marine, qui regagnait Béziers, se faire tout petit et rester pelotonné sur lui-même une bonne partie de la nuit, pour permettre à un Arabe las d'étendre commodément, sur la banquette, ses maigres jambes.

Un autre tirailleur, qui venait de passer trois mois, pour une blessure à la mâchoire, dans un hôpital d'Auvergne — grand éphèbe élancé, d'une distinction incomparable — m'a raconté que la directrice du collège venait chaque soir, sa journée d'école finie, lui apprendre à lire et à écrire. Et non sans succès. L'élève rayonnait d'avoir pu, avant de partir, tracer quelques mots de réponse à son lieutenant.

Et ce lieutenant, de quelle main, plus douce encore que ferme, il devait tenir ses hommes ! Il n'a point manqué d'écrire, en lui donnant des nouvelles du front, à son « brave petit tirailleur » blessé. Celui-ci me montre la lettre qu'il porte, comme un talisman, contre sa poitrine de bronze. La jolie lettre : écrite, eût-on dit, par un jeune père, et qui mêlait si habilement le conseil à l'éloge ! La jolie lettre : que ne l'ai-je copiée ! Des documents comme ceux-là seraient

bons pour faire comprendre aux Allemands l'un des secrets de notre force.

*
* *

Malgré tant de tristesses dont les témoignages s'y entrecroisent, au milieu des poussières dansantes, le moral reste ferme dans le wagon du peuple. Après avoir longuement ruminé, avec des « hélas » et des « Jésus mon Dieu », toutes les douleurs de la guerre, on en revient toujours à l'idée qu'on ne l'a point voulue, que les Allemands, eux, la voulaient dès longtemps, et qu'ils la voudraient encore après-demain si demain ils n'étaient pas écrasés. On conclut donc qu'il faut y aller cette fois, jusqu'au bout, pour n'avoir plus à y revenir : jusqu'au bout, par-dessus les morts entassés...

Et certes, lorsqu'une femme en voiles noirs, qui cherche en tâtonnant la poignée de la portière, demande sa place dans le wagon, tous les visages se contractent. Et celles qui n'ont pas été frappées encore, jetant un regard de côté sur leur sœur douloureuse, se demandent en se serrant : « A quand mon tour ! » Tristes aussi, ces vieux qui sortent comme éblouis, du fond de leur village, semblables à des oiseaux frileux, et qui parfois traversent la France de bout en bout, silencieux, ne dormant pas, touchant à peine au saucisson emporté du logis. Ils ont appris que leur fieu est blessé, en traitement à l'hôpital de Vannes, ou de Gap, ou de Cherbourg. Ils se demandent dans quel état ils vont trouver le petit qu'ils ont eu tant de peine à élever, l'espoir de leurs vieux ans.

Et que dire de ceux qui depuis deux mois, trois mois, sont sans nouvelles, et ne cessent de regarder les numéros des régiments au collet des soldats, et ne peuvent s'empêcher de demander à tout venant si l'on n'aurait pas vu leur fils !

Les hôtes du wagon, et les soldats principalement, s'efforcent à qui mieux mieux de réconforter ces misérables. Aux sans-nouvelles, on cite d'invraisemblables retrouvailles. A ceux qui vont visiter leur enfant à l'hôpital on dit : « Mais c'est la chance des chances, d'être blessé ! A notre époque, vous savez bien, avec les progrès de la chirurgie, et Pasteur, et tout ce qui s'ensuit, faudrait bien du malheur pour n'en pas réchapper,

une fois qu'on a gagné un bon lit. Et puis, ce qu'on est bien soigné ! Les Femmes de France sont un peu là. Et c'est tout comme des mères pour les blessés. »

Je me rappelle une vieille ridée qui venait de vendre ses œufs au marché. Elle se hisse avec ses paniers dans un compartiment plein de soldats de toutes armes et de tous âges, en tenue de campagne, qui venaient d'apprendre à la Fontaine-du-Berger le métier de mitrailleurs. La voilà qui se met à parler de son gas, qui est dans les tranchées. Et de pousser des soupirs, et de tirer son grand mouchoir pour s'essuyer les yeux en évoquant la dure vie qu'il mène, sous la mort toujours suspendue. Avec quelle joyeuse ardeur la section de mitrailleurs entreprit de la rassurer ! « Nous y avons été, la mère. Vous voyez bien qu'on en revient ! Et vous savez, on ne s'y embête pas. » Là-dessus, description humoristique, avec force calembours, et des gauloiseries aussi, des charmes et commodités du front. Au bout d'un quart d'heure, la pauvre vieille femme, lâchant ses paniers, se tenait les côtes et criait grâce.

Et en descendant, comme pour s'excuser : « Faut bien rire de son malheur, comme l'on dit. Allons, merci au moins, les amis, et au revoir comme je l'espère. »

Bienheureuse gaieté, par où se traduit la vitalité profonde de la race. La peine de tout un peuple mutilé a beau assombrir l'horizon. « Manon, voici le soleil. » La chanson rebondit. Les lazzis fusent. La jovialité traditionnelle reprend ses droits, fait éclater sa force. Et encore une fois le rire est vainqueur.

*
* *

M. Pécaut observait qu'à aucun moment et dans aucune société peut-être on n'a aimé ses enfants comme en France aujourd'hui — ces enfants tant choyés qu'il faut brusquement jeter devant soi, vers la mort.

De cette remarque aussi je vérifie l'exactitude, en circulant de Marseille à Clermont, ou de Lyon à Toulouse.

Quelle ardente flamme, où brûlent à la fois l'orgueil et la tendresse, on voit aux yeux des pères qui parlent de leurs petits en guerre !

Voici un vieil universitaire en retraite qui a réussi à repérer sur les cartes le point exact où se cache la batterie de son fils. Il connaît par des photographies la feuillée qui abrite le canon, la ferme proche où l'on va au repos, les bois où l'ennemi se défile. Il compte les coups, dirait-on, et donne des notes. Jour et nuit sa pensée est là-bas, au pied du canon de son fils.

Il sait d'ailleurs qu'ils se traitent bien, nos artilleurs. Et pour sa part il les y aide. Chaque semaine, tout cet hiver, il leur a envoyé des colis. Des fromages juste assez mûrs. Et des bananes. « Des bananes des Antilles, monsieur : elles sont blanches et grasses. Mon fils n'aime pas les autres. »

Un autre père — un entrepreneur-tailleur de pierres de Volvic — moins heureux, nous parle de son fils prisonnier. On en avait perdu la trace depuis le 25 août. Pour le retrouver ce petit patron, à demi paysan encore, tenace et malin, a remué ciel et terre. Il a écrit jusqu'à la cantinière du régiment, qu'il avait été voir naguère à la caserne. Et c'est elle qui l'a mis sur la bonne voie. Maintenant il peut faire des envois à son fils. « Je lui ai envoyé, monsieur, pour plus de cent cinquante francs d'effets. Des chemises à dix-huit francs la pièce. Songez : en cas qu'il ne pourrait pas les laver, pour qu'il ne souffre pas trop des bêtes, faut du beau linge. » Il s'interrompt, et me regardant avec une sorte de défi, dirait-on : « Et d'abord, rien de trop beau pour mon fils, n'est-ce pas? »

Puis d'un revers de main farouche, comme s'il balayait devant lui, brusquement, la fortune sou à sou amassée : « Qu'est-ce que cela me fait, tout cela, pourvu que je revoie mon gas? »

*
* *

J'ai vu monter à Nîmes un de ces revenants. J'ai vu un jeune rapatrié, portant encore le paletot vert que lui avait jeté sur les épaules, au passage, la touchante charité des Suisses. Il s'était faufilé dans le groupe des « 15 ans », que les Allemands libèrent en même temps que les vieillards. Il avait bien quelques mois de plus. Mais il est probable que les Allemands, hantés par le problème des bouches à nourrir, n'y regardent plus de si près à l'heure qu'il est.

Il nous dit sa ville envahie, puis incendiée, les notables fusillés, les enfants, les femmes, les vieillards poussés en troupeau à coups de crosse, parqués dans des wagons à bestiaux, cahotés debout pendant des heures interminables. On les insulte au passage des gares. Et s'il se trouve quelque âme charitable pour leur tendre un pain, le soldat qui les garde le confisque et l'avale.

Et une fois au camp, quelle vie ! On crève de froid dans les baraquements. Il faut aller terrasser, le ventre vide. Pas un jour on ne mange à sa faim. Aussi quel assaut l'on donne aux cuisines ! Quelles luttes horribles pour le « rabiot » ! Les sentinelles gouailleuses rétablissent l'ordre à coups de crosse dans les reins ; et, à coups de crocs dans les mollets, des chiens de police les secondent. Vingt fois dans les journaux on a lu de ces récits. Mais les journaux ont pu exagérer. On se demande toujours si le rédacteur n'a pas ajouté, aux souvenirs du rapatrié, le trait qui dramatise. Aussi ce témoignage direct émeut-il les hôtes du wagon. Les poings se serrent. Une volonté de vengeance embrunit les fronts. Et l'on arrive à la conclusion : « Nous sommes trop bêtes à la fin de traiter si bien les leurs. »

Il se trouve cependant des voyageurs pour résister à ce courant de haine et pour dire timidement : « S'ils se conduisent comme des brutes, ce n'est pas une raison pour que nous en fassions autant. Mettons-les dans l'impossibilité de nuire, mais sans nous abaisser à leur niveau. » Plus d'un soldat, me semble-t-il, opine dans ce sens, et travaille à calmer la combativité exaspérée des non combattants. Un marsouin explique : « Dans la poursuite, après la Marne, on s'était bien juré, si on trouvait de leurs prisonniers, de leur faire ce qu'ils avaient fait aux nôtres. Mais bah ! Quand on les a vus sur la banquette de la grand'route, affalés et tendant leur quart, *ç'a été plus fort que nous* : on leur a donné à boire. »

Un autre, parlant des Boches qui venaient se rendre à nos tranchées, ajoute ce mot troublant : « Que voulez-vous qu'on les maltraite ! Ils souffraient comme nous. *On avait partagé la même misère*, quoi ! »

Malgré l'atrocité inattendue de cette lutte, quel inépuisable fonds de générosité subsiste chez notre peuple ! Hélas, nos

ennemis versent en ce moment à pleins seaux dans notre sol, le poison qu'est le désir du talion... Espérons qu'ils ne réussiront pas à l'empêcher de refleurir, cet esprit d'humanité qui reste la plus belle fleur de notre culture.

*
* *

Les soldats qui reviennent du front sont à l'heure actuelle les vrais éducateurs du peuple. Par leurs conversations sera remonté ou démonté le moral de l'arrière.

Quiconque suit ces conversations, dans les longues journées de chemin de fer, y reconnaît deux ou trois thèmes qui, avec toutes les variantes que l'on voudra, reparaissent toujours.

Premier thème : le miracle de la Marne.

— « Ah! on l'a échappé belle! On était sur les boulets. Après Charleroi, après Dieuze, quelle presse, quelle cohue sur les grand'routes, mes enfants! C'est alors qu'on en a mangé, des carottes crues...

« Et puis, vous savez, le camp retranché de Paris? Un bluff. Les forts? Ils n'avaient pas de quoi tirer trois coups chacun, à ce qu'il paraît.

« Puisqu'ils ne nous ont pas eus ce jour-là, je vous dis, c'est qu'on les aura. Ils ont raté la belle occasion. A nous la pose et les atouts, maintenant. »

Le peuple aime l'antithèse et les coups de bascule. Il se plaît aussi aux frissons rétrospectifs. C'est pourquoi *avant la Marne* il admet volontiers qu'on était au plus bas, — pour pouvoir ajouter qu'*après la Marne* nous voici définitivement en bonne posture.

Dans quelle mesure ce diptyque répond-il à la réalité? En attendant que l'histoire prononce, la légende travaille ferme. Elle nous montre, en août, un abîme s'entr'ouvrant sous nos pas. Elle le creuse à plaisir. On le mesure en hochant la tête. Et qu'un pont ait été jeté là-dessus, on ne cesse de s'en émerveiller. Comme point final à la conversation, un réfugié de l'Oise qui a vu les armées refluer vers le Sud, place entre deux bouffées de tabac cette réflexion philosophique : « On dit qu'il n'y a pas de Dieu. Hé bien moi, après cette regrimpée-là, je me demande... »

Un zouave de lui répondre : « Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce jour-là on a eu un homme. »

*
* *

Ainsi s'amorce le deuxième thème, l'éloge de Joffre. Joffre continue d'avoir en troisième classe la meilleure presse. Il sera intéressant de scruter à loisir, plus tard, ce problème de psychologie sociale : comment cet homme a-t-il si complètement conquis — jusqu'à le rendre patient ! — l'âme d'un peuple si ombrageux, si vif à la critique, si prompt à la défiance?

On l'aime parce qu'il est économe du sang des soldats. On l'aime parce qu'il leur parle en brave homme, à la papa. On l'aime parce qu'il a l'air de détester la réclame, le flafla, le « raffut ». On l'aime parce qu'il donne l'impression de connaître son affaire, et sait prouver, par une remarque en passant, qu'il a bien vu.

Un automobiliste me conte cette anecdote. Avec son équipe de mastodontes — une série de *Madeleine-Bastille* qui avaient transporté force Hindous de l'Oise à l'Aisne — il rentrait à Paris pour repos et réparations. Une panne les oblige à un arrêt sur route. Arrive une auto de maître. Ça y est ! C'est le généralissime. Il s'arrête :

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'ils font là, ces gaillards? Ah! c'est l'équipe du capitaine Leblanc qui retourne à Paris pour réparer. C'est bien. Mais pourquoi avez-vous passé par la route B...? Vous deviez passer par la route A...

— Mon général, nous avions appris que l'état-major devait emprunter la route A... Nous avons craint d'encombrer...

— C'est bon, c'est bon, — fait Joffre, — vous vouliez ne pas me voir. Hé bien, vous m'avez vu tout de même. Voilà!!

Et il remonte en riant dans sa voiture : « Bon enfant, pensent les soldats, mais au courant de tout. »

On aime aussi à répéter l'histoire des volontaires aviateurs.

Pour une mission particulièrement périlleuse, Joffre en veut six. Vingt se présentent à la salle d'école qui lui sert de bureau. Joffre grommelant désigne les six plus jeunes. Froidement, il leur explique ce qu'il veut. Puis au moment où ils sont sur le

seuil de la porte, faisant le salut militaire, il les rappelle :

— « Hé bien, mes enfants, avant de partir au danger, on n'embrasse donc pas le père? »

*
* *

De Joffre la conversation retombe sur les officiers en général. Qu'en pensent les poilus du wagon?

Vous ne voudriez pas qu'ils n'en disent que du bien. D'abord, quel soldat ne garde pas au fond de sa musette le souvenir rancunier d'une corvée, d'une punition, voire d'un risque imposé qui lui a paru inutile? Et puis, même dans la grande guerre, le Français reste frondeur. Et enfin, il faut bien admettre que tous les officiers ne sont pas des anges, ni même des héros.

Dans l'ensemble, il paraît bien vrai qu'ils savent, officiers improvisés ou officiers de carrière, prendre comme il convient le soldat-citoyen de 1915, l'entraîner sans le brimer, lui en imposer par leur allant, et au bon moment lui parler en frères aînés plutôt qu'en supérieurs distants.

Je retiens un trait, qui montre à l'œuvre la bonté, le sang-froid, le courage de nos officiers dans leurs rapports avec leurs soldats : il vaut, ce me semble, bien des actions plus éclatantes. Un sergent territorial — dans le civil un grand commerçant de grains — me l'a conté.

Donc, un jour, sous la rafale de plomb, les pères de famille commencent à flancher. Ils n'en veulent plus. Il y en a qui font mine de filer. La minute est grave. Le lieutenant leur dit :

« — Je pourrais vous flanquer un coup de revolver : j'en ai le droit. Mais non. J'aime mieux rester là à côté de vous. Et je resterai debout. On verra bien si vous me lâcherez. »

« Il le fit comme il le dit, monsieur. Et deux balles le touchèrent. Ah, quand ils virent son sang couler sur la tunique, bon Dieu, nos territoriaux ne songèrent plus à reculer, je vous jure... »

Au fait, pourquoi ne nommerais-je pas ce chef aussi bon que brave? S'il vit encore et si ces lignes tombent sous ses yeux, il lui sera doux de savoir quel souvenir il a laissé à ses compagnons d'armes. C'est le lieutenant Casanova.

*
* *

Autre thème dès à présent classique : la question du matériel.

Sur la supériorité du 75, on ne tarit pas. Ces effets « stupéfiants », cette rapidité et cette précision obstinée dans le tir, c'est du si joli travail ! On ne se lasse pas de l'admirer avec une gratitude infinie.

Mais, pour le reste, on admet volontiers une écrasante supériorité du matériel boche. « Ah, ils s'y connaissent en mécanique ! Ils en ont des outils, des appareils, tout un fourbi d'ingénieurs... »

Mais on ajoute qu'on s'est mis, depuis le mois d'août, à leur école. Nous en faisons aussi des mécaniques, à l'instar, et en mieux. Dès maintenant, nos projecteurs sont meilleurs, nos fusées éclairantes éclairent plus longtemps.

Et les munitions, donc ! On a pu les attendre, à l'automne, Maintenant on en revendrait.

Aux environs d'une grande ville du centre, des hommes étrangement pâles montent dans le wagon. Leurs vêtements sont verdis par places. Verdis aussi leurs cheveux et leurs barbes. Leurs mains ont des aspects de grès flammés. Ce sont des ouvriers occupés à la fabrication de la mélinite, qui se réjouissent d'une permission enfin obtenue. Ils disent leur dur travail, le loisir mesuré chichement, le lait qu'on leur fait boire, pour éviter l'empoisonnement par les émanations de la poudre. « On aimerait mieux être dans les tranchées, pour sûr. »

Et ils sont des milliers comme cela, dont l'effort continu, de jour et de nuit, façonne et emplit les obus.

Les hôtes du wagon comprennent utilement, à voir monter ces travailleurs harassés, que ce n'est pas seulement au front qu'on souffre pour la France. En même temps une joie gonfle leur cœur. Ils se représentent avec complaisance les montagnes d'obus dont on leur parle, inépuisables aliments de cette grande industrie qu'est la guerre moderne.

« Des munitions, encore des munitions », le peuple aussi sait aujourd'hui que sans elles il n'y a pas d'audace qui tienne.

*
* *

Confiance dans le matériel renouvelé, confiance dans la capacité éprouvée et l'intelligente bonté des chefs, sentiment fraternel avivé, souci de se soutenir les uns les autres, brochant sur le tout une gaieté persistante, c'est cela que l'on trouve aujourd'hui, avec les soldats qui reviennent du front ou qui y repartent, dans nos wagons de troisième classe.

Et la France serait à bout de souffle? Il paraît qu'on s'acharne à répandre cette opinion chez certains neutres. Qu'ils viennent donc passer quelques journées et quelques nuits dans nos chemins de fer pour sillonner le pays en tous sens.

L'exercice est un peu fatigant, mais réconfortant à souhait.

JEAN BRETON

GABRIELE D'ANNUNZIO

ET SON ROLE ACTUEL

I

Après une absence de cinq années vécues en France, Gabriele d'Annunzio est rentré dans sa patrie le 4 mai. Depuis la frontière jusqu'à Rome, son retour a revêtu un caractère triomphal. Par là il ne faut pas se borner à entendre une suite de cérémonies officielles minutieusement organisées. Il y en a eu plusieurs certes, et nos journaux n'ont guère parlé que d'elles. Mais, ce qui les a dépassées en portée significative, c'est tout un ensemble de manifestations spontanées, parfois tumultueuses, mais souvent simples, et combien touchantes !

Au sortir de Modane, à la première gare du royaume, à la modeste station de Bardonecchia, l'Italien qui avant tous les autres souhaite la bienvenue au poète, est le chef de gare. Il monte dans le wagon et offre à d'Annunzio ému un humble bouquet de fleurs des bois. « Elles sont un peu abîmées, dit-il, mais elles viennent de nos Alpes, acceptez-les donc tout de même. » Une trentaine d'officiers ou de soldats sont sur le quai. A peine aperçoivent-ils le poète qu'ils applaudissent. Et lui répond en criant : « Vive l'Italie ! » Il descend vers eux et serre la main à tous les trente. A Criomonte, ce sont les

institutrices du petit village qui attendent le passage du train. Elles battent des mains, et le poète demande à conserver comme souvenir la marguerite qu'une d'elles porte à son corsage. A tous les arrêts, d'Annunzio continue à recevoir l'hommage d'amis inconnus et à recueillir des fleurs offertes par les jeunes filles des campagnes traversées. Nous voici en gare de Turin. Les étudiants acclament vigoureusement l'illustre artiste. Il doit paraître à la portière et adresser un salut à la cité qui jeta, comme il le rappelle, les premiers fondements de l'unité italienne. Pour ne pas nous répéter, arrivons tout de suite à Gênes. Des délégations nombreuses sont groupées à la gare. Tout à coup, un homme sort de la foule. Il arrive de Pescara où, voici cinquante-deux ans, naquit d'Annunzio. « Maître, dit-il, votre mère, je l'ai vue hier encore, comme d'habitude, à sa petite fenêtre. Elle se porte bien. Elle m'a dit qu'elle vous bénit et vous embrasse. » Le poète retient à peine ses larmes. Prenant le bras de son compatriote, il sort. Si nombreuse est la foule accourue au-devant de lui que nul cordon de troupe ne peut la contenir. Elle voulait escorter le poète jusqu'à l'hôtel. Il se dérobe en automobile. De loin, il est suivi par un immense cortège avec drapeaux, bannières, palmes et fleurs. Tout à l'heure, de longues acclamations éclateront sous ses fenêtres ; il devra paraître au balcon et, dans la nuit sereine, sous un ciel étoilé, il lancera de sa voix métallique une vibrante improvisation.

Comment s'expliquer cette floraison vigoureuse et souvent spontanée d'hommages enthousiastes et frémissants? Tandis qu'ils applaudissaient leur compatriote, ces Italiens d'origine et de culture à la fois si diverses et si peu égales, cette foule bigarrée de commerçants, d'ouvriers, d'institutrices, d'employés, d'étudiants, avait-elle conscience des notions même les moins obscures liées au nom de Gabriele d'Annunzio : romancier douloureusement voluptueux, en conflit parfois avec la morale déconcertée, dramaturge aux conceptions et à la technique hardies — d'aucuns disent même paradoxales —, poète dont la lyre victorieuse soumet ses chants tour à tour langoureux et guerriers à des rythmes originaux ou rajeunis et renouvelés? Cela, évidemment une élite le savait. Mais, chez la plupart des Italiens qui attendaient d'Annunzio

sur le quai des solitaires gares villageoises, ou bien voulaient lui constituer une bruyante escorte à son arrivée dans la populeuse cité de Gênes, chez presque tous, son nom, un mois plus tôt, ne serait parvenu qu'à éveiller confusément l'idée d'un écrivain célèbre auquel, de temps à autre, selon leurs préférences, les journaux font une allusion louangeuse ou hostile. Mais pour tous, en revanche, depuis quelques semaines, il y a une pensée que ce nom symbolisait lumineusement. Pour tous, d'Annunzio représentait le messager des patriotes, l'élu qui, aux fêtes des Mille, devait traduire en termes plus ou moins voilés, mais, à coup sûr, riches d'art et de sens, les émotions que chacun agitait en son cœur anxieux : d'Annunzio soulagerait les rancunes et la haine héréditaires de l'Italie contre l'éternel ennemi germain, il laisserait entendre sa confiance inébranlable en la prochaine réalisation des longs rêves que les héros du *Risorgimento* ont transmis à ceux qui luttent et espèrent aujourd'hui pour la patrie, il saurait rappeler que les peuples dignes de vivre et de prospérer sont les peuples capables de recourir au glaive et d'exposer leurs fils à la mitraille.

Quant aux titres spéciaux qui avaient pu désigner d'Annunzio, plutôt que tout autre Italien, à jouer ce rôle historique il en est de récents, il en est qui remontent à la jeunesse même du grand écrivain.

Dès les premiers temps de la guerre actuelle, d'Annunzio a pris une position des plus nettes. En voici une preuve parmi beaucoup d'autres : le 30 septembre, à Paris, dans le *Journal*, il publiait un article reproduit le lendemain par tous les principaux organes d'outre-monts. Il y invite éloquemment ses compatriotes à se ranger en armes aux côtés des puissances de la Triple Entente : seul moyen pour l'Italie de soumettre l'Adriatique à ses lois et de reconquérir avec l'usage de son poumon gauche, la plénitude, si longtemps souhaitée, de sa respiration. Il y a plus, dit-il : la nature rend l'Italie solidaire de la France ; pour toutes deux, comme d'ailleurs pour chacun des peuples méditerranéens, il s'agit de soutenir la lutte suprême contre une menace imminente de servitude et d'extermination.

En parlant ainsi, d'Annunzio restait fidèle à lui-même. Le public français ne le connaît guère que comme l'auteur de

romans psychologiques ou de pièces jouées sur divers théâtres parisiens. En réalité, d'Annunzio peut être considéré au moins sous un troisième aspect. Voici vingt-sept ans qu'il a entrepris une lutte courageuse de patriotisme éclairé. Quelques ouvrages en marquent les principaux moments : en 1888, du 27 mai au 4 juillet, huit articles intitulés *les Navires d'Italie*, réunis depuis en volume et compulsés par la plupart des Italiens soucieux de porter la marine nationale à sa plus grande puissance ; — en 1892-1893, *les Odes navales*, dont deux particulièrement belles, l'une où il invoque un torpilleur évoluant en plein Adriatique, l'autre où il pleure la mort de l'amiral de Saint-Bon, restaurateur infatigable des forces navales italiennes ; — le 21 mai 1900, dans le *Giorno*, une étude vigoureuse où il oppose la force d'expansion des Allemands et des Anglais à la timidité de ses compatriotes ; — en 1911-1912, dans le *Corriere della sera*, des poèmes guerriers, les *Canzoni della gesta d'oltre mare*, destinés à former le quatrième livre des *Laudi* ou *Eloges*. Et quel but visait-il dans cette suite d'œuvres en prose ou en vers? Rappeler à la Péninsule son passé de gloire militaire et surtout maritime, la préparer aux luttes opiniâtres, fussent-elles sanglantes et meurtrières, lui répéter que son avenir est sur l'eau, et qu'entre les mers, son destin lui commande d'en arracher une à l'Autriche. Qui donc se trompait sur la portée de son langage lumineux? Personne moins que Giolitti : il était président du conseil des ministres, lorsqu'en 1912 l'autorité s'effraya des hardiesses que se permettait une ode publiée par d'Annunzio sous le titre *les Dardanelles* : on jugea ce poème dangereux pour la Triplice et le recueil qui le contenait ne put, en son entier du moins, voir librement le jour.

Un passé déjà long d'activité patriotique désignait donc d'Annunzio pour le rôle qu'on lui a vu jouer à Gênes, le 5 mai. De cette ville, il comptait se rendre auprès de sa vieille mère, à Pescara ; mais Giolitti a fait la rentrée en scène qui unira désormais le nom de cet ancien ministre italien à celui du prince de Bülow. Aux partisans de l'intervention armée contre l'Autriche, il a semblé que d'Annunzio, mis en singulier relief par les fêtes de Quarto, devait logiquement venir prendre place au milieu d'eux, à Rome même, et être leur éloquent

interprète dans la capitale du royaume, c'est-à-dire en plein foyer des intrigues allemandes, en plein centre aussi de la résistance nationale. Ils ont appelé d'Annunzio, il est accouru.

Les journaux n'ont pas évalué à moins de cent cinquante mille personnes la foule qui attendait le poète devant la gare de Rome. Il fut conduit comme en procession à l'hôtel Regina. Ce soir-là et les jours suivants, il a électrisé le public par des discours dont le rententissement s'est prolongé bien au delà des frontières de l'Italie.

Il harangue les foules, et les foules en délire suivent les directions que leur conseille sa parole entraînante. Cette puissance, si jamais il ne l'exerça peut-être avec autant d'efficacité, ni, à coup sûr, en des périls aussi pressants, du moins en a-t-il fait l'heureux essai depuis longtemps déjà. En 1897, il fut élu député au Parlement italien, après une campagne où il avait éveillé autour de lui un enthousiasme irrésistible. Le collège électoral dont il briguait les suffrages se subdivisait en une vingtaine de sections. Il composa vingt discours tout à fait différents et prononça chacun d'eux dans le centre que cette pièce d'éloquence pouvait intéresser. Ici, les paysans, après avoir entendu l'orateur parler de céramique, concluaient que personne mieux que lui ne saurait travailler à la défense et au progrès de leur industrie locale. Ailleurs, la fabrique des pâtes alimentaires ou le commerce des figues sèches étaient étudiés par d'Annunzio précisément avec les détails qui pouvaient retenir l'attention de son auditoire. Admirable faculté de lire dans les cœurs et les esprits pour comprendre ce qui les préoccupe ! Art souverain de dominer les hommes en éclaircissant pour eux leurs propres idées ! Force prestigieuse du verbe qui, par le choix des mots propres, le pittoresque des images et des comparaisons, le balancement harmonieux des périodes, enchante l'imagination et la sensibilité, en même temps qu'il séduit la raison !

II

Gabriele d'Annunzio s'est donc, de longue date, préparé à devenir ce qu'il est aujourd'hui : l'éloquent tribun du peuple italien. Mais cette formule ne suffit pas à caractériser son rôle

actuel, dont il reste à mettre en lumière un aspect plus particulièrement propre à nous attacher, nous autres Français.

Il est une idée qui n'a cessé d'animer en Italie tous les interventionnistes et de les unir par un lien solide : tous ont cru indispensable aux intérêts bien entendus de leur pays qu'il prît les armes pour renforcer l'action décisive des puissances de la Triple-Entente. Certains ne justifient leurs préférences par aucun autre motif. Beaucoup, en revanche, allient à cette notion utilitaire un argument d'ordre plus général. Ils ne se bornent pas à invoquer *l'égoïsme sacré* : ils ressemblent à beaucoup de jeunes gens qui, en août ou en septembre, traversaient Grenoble pour aller s'enrôler dans la légion garibaldienne. Nous les interrogions nous-même avec une sympathique curiosité : « Continuez-vous une tradition de famille? Peut-être vos pères ou vos grands-pères ont-ils porté jadis la chemise rouge en France? Peut-être un peu de sang français coule-t-il dans vos veines? Peut-être avez-vous été élevés en France? » Généralement, ils répondaient : « Non, mais nous voulons lutter pour *l'idéal.* » Et les plus instruits ou les plus loquaces parlaient ensuite de ce qu'ils nommaient la barbarie et la sauvagerie germanique.

Tous les *idéalistes* de l'intervention redoutent de voir l'humanité retourner aux âges où la justice n'imposait à la force aucun frein. Ils sont nombreux en cette patrie du droit romain, en ce pays qui palpite encore au souvenir des luttes soutenues par eux-mêmes ou par leurs pères, durant une grande partie du XIXe siècle, pour l'indépendance et la liberté, pour le *Risorgimento.*

A cette dévotion envers la loi morale, bien des *idéalistes* italiens ajoutent un autre sentiment : une vive et affectueuse sympathie pour la France, parfois presque une tendresse. Quels liens les unissent donc à nous? Des souvenirs d'une époque où les armées françaises et italiennes versaient en commun leur sang généreux pour la cause de l'unité italienne, une connaissance approfondie de notre langue et de notre littérature, des relations et des amitiés personnelles, une vive gratitude pour l'accueil qu'eux-mêmes ou leurs œuvres ont rencontré dans notre pays.

A l'heure actuelle, le plus en vue parmi ces chauds amis de

la France est Gabriele d'Annunzio. Cet amour n'est pas nouveau chez lui. Nous pourrions en trouver les manifestations dans un passé relativement lointain. Mais bornons-nous à lire la *Canzone d'Elena di Francia* parue pour la première fois dans le *Corriere della sera*, le 3 décembre 1911. Cette Elena dont nous voyons le nom inscrit au frontispice du poème n'est autre que la duchesse Hélène d'Orléans, épouse d'Amédée, duc d'Aoste, et cousin germain du roi régnant. Elle se trouvait à la tête de la Croix-Rouge lors de la récente guerre italo-turque ; elle prodigua les preuves de son intelligence et de son dévouement. Le poète la considère au jour où elle retourne en Italie avec un navire chargé de soldats blessés ou morts, tombés pour la patrie sur le sol africain. De ce fait il rapproche le suivant : voilà six siècles et demi, cette mer était traversée par un vaisseau ramenant de la même Afrique le corps de saint Louis. Presque dans les mêmes lieux, lui aussi avait pratiqué une infatigable charité envers malades et blessés, lui aussi les soignait avec la pieuse tendresse que leur témoigne aujourd'hui son arrière petite-fille, la duchesse Hélène. Après cinquante-quatre strophes toutes remplies de notre histoire nationale et toutes animées du plus pur amour de notre pays, d'Annunzio termine par cette invocation : « O douce France, ô notre sœur unique ! au nom de la silencieuse espérance qui se penche sur les eaux limpides de la Moselle, au nom de la pieuse mémoire de Valentine qui, fidèle à son deuil, voulut sans trêve sentir en son cœur la souffrance de l'épine aiguë, au nom des plaines où la folle alouette sautille en jetant ses appels, où les peupliers de la Meuse frémissent et où le sang crie sur le gazon, France, reçois et garde la promesse que cette chair sanglante te fait d'une vengeance plus grande. » Après avoir ainsi évoqué le souvenir de la célèbre Valentine Visconti, veuve inconsolable de Louis d'Orléans, et rappelé, avec nos malheurs de l'année terrible, nos espoirs de revanche, après avoir interprété les rudes sacrifices de l'Italie dans sa campagne de Libye comme un réconfortant présage pour tous les Latins, et en particulier pour la France, d'Annunzio fait une allusion à un usage de la Rome antique : elle ne concluait jamais un traité sans l'aide des prêtres nommés les Féciaux ; avec l'herbe sacrée prise au Capitole, ils accomplissaient des rites exigés par la loi religieuse.

Se rappelant cette coutume, le poète adresse à la France la recommandation suivante : « Coupe pour nous avec ta vieille faucille une branche de chêne de Lorraine sur la colline où Jeanne d'Arc est aux aguets. Tresse autour du rustique rameau les herbes jadis sacrées aux yeux de nos pères, et envoie-nous-le. Sur le Capitole, sans l'aide des Féciaux, nous suspendrons, nous autres, ta guirlande. » Poétique langage pour signifier que la France et l'Italie signeront un traité d'alliance. Cette union intime, il en voit comme un présage et un symbole dans la personne même de la princesse Hélène, née Française, et entrée par son mariage dans la famille royale d'Italie.

Tels étaient en 1911 les vœux de Gabriele d'Annunzio. Les épreuves auxquelles nous a soumis l'agression allemande ont encore avivé dans le cœur du poète l'amitié qui l'attachait à nous. Les massacres de femmes et d'enfants, la destruction systématique et sauvage des plus purs chefs-d'œuvre, héritage d'un glorieux passé, lui ont inspiré une horreur qu'il n'a cessé de publier depuis neuf mois en des articles de journaux, en de beaux poèmes, en des discours solennels, en des conversations particulières. Quant à sa foi inébranlable en notre victoire finale, elle remonte aux premiers jours de la guerre, « quand ce pays donnait le spectacle d'un élan miraculeux, comme si la volonté et le courage avaient bondi de la terre à l'aspect des géants, comme si les héros sculptés par Rude sur l'Arc de triomphe s'étaient mis en marche, soulevant et entraînant tous les autres ». Ainsi parlait d'Annunzio à la fête organisée, le 12 février, en l'honneur de la culture latine. Il ajoutait que, depuis le 1er août, il n'avait plus quitté « Paris, la ville sublime, ni pour un jour ni pour une heure, ni sous la menace du Barbare, ni sous la fierté de la rescousse ». Quand il partit, il prit galamment congé de nous avec quatre « sonnets d'amour pour la France », comme il les qualifie lui-même. « Ils sont inédits, écrivait-il à M. Alfred Capus, j'aimerais les donner au public français en guise d'adieu. » Ils ont en effet paru dans le *Figaro* du 5 mai. Quand d'Annunzio eut quitté Paris, sa pensée ne s'appliqua pas uniquement aux fêtes de Quarto et à l'annonce subite que le roi n'y assisterait pas. Aux rares personnes admises à s'asseoir auprès de lui dans le train, le poète vantait avec enthousiasme les admi-

rables qualités du soldat français, qu'il avait été autorisé à visiter jusque sur le front de bataille. Et, lors de sa première entrevue avec le ministre Salandra, d'Annunzio, nous disent les journaux italiens, exalta encore l'héroïsme de nos troupes.

C'est en les voyant à l'œuvre qu'il se mit à les aimer. De même, son amitié pour la France ne tient aucunement à un préjugé. Elle a une bonne part de ses racines dans une immense et profonde culture française. Sans doute, le génie de Gabriele d'Annunzio est d'essence italienne ; ses ouvrages ne parlent guère que de la Péninsule et on y sent à chaque page combien l'auteur a vécu dans le commerce de Dante, de Pétrarque, de Boccace, des artistes et des écrivains italiens de la Renaissance. Mais ce qui apparaît avec non moins de netteté, c'est que pour la pensée de d'Annunzio la France est bien une seconde patrie, j'entends surtout la France du dernier demi-siècle.

Voici à peine deux années, l'éditeur Lux, de Rome, a publié sous le titre de *Pagine disperse*, un certain nombre d'articles écrits par d'Annunzio de 1884 à 1888 : documents de notable importance pour qui veut suivre les premiers pas de l'auteur, remonter aux manifestations juvéniles de son talent, chercher l'origine lointaine de plusieurs de ses idées, voir quels livres contribuèrent surtout à nourrir son esprit entre la vingt-deuxième et la vingt-sixième année. Dans ses articles quelle place tiennent les pays étrangers? La Russie est bien représentée, en 1886, par une étude sur la société moscovite et la famille du tsar, mais d'Annunzio nous indique lui-même sa source : une revue française où il a lu des lettres du comte Paul Vasili. De l'Angleterre, il est plus souvent question. D'Annunzio admire Tennyson, Shelley, Adolphus Hannaford. Il les cite et les traduit quelquefois. Quant aux Germains, jusqu'en 1887, il ne parle d'eux qu'à propos des musiciens, Mozart, Wagner, Liszt. Après cette date, il lui arrivera de traduire du Heine. Et c'est tout.

La France au contraire se retrouve partout dans ces chroniques. Tantôt d'Annunzio s'arrête avec complaisance devant nos dessinateurs, nos caricaturistes, ou un peintre tel que Puvis de Chavannes. Tantôt il écrit des pages enthousiastes sur l'art typographique français et sur les merveilles réalisées par quelques-uns de nos relieurs. Ailleurs, il raconte un brillant

succès remporté à Rome par Ambroise Thomas dans une soirée musicale où l'auteur de *Mignon* assistait en personne. D'autres fois, d'Annunzio transporte son public au milieu des théâtres et des salons de Paris, aux courses de Chantilly ou d'Auteuil, à l'Académie, aux grandes chasses françaises. Par le ton qu'il emploie il laisse comprendre à quel point cette vie brillante séduit son imagination. Souvent aussi d'Annunzio annonce et analyse de nouveaux livres français. Nous pouvons ainsi recueillir ses jugements sur Maupassant, Richepin, Renan, Catulle Mendès, Bourget, les Goncourt, Pailleron, Sardou, Armand Silvestre, Gyp, et beaucoup d'autres. Grande aussi est sa familiarité avec des écrivains disparus. Il connaît à fond Baudelaire et Théophile Gautier qu'il cite à tout propos. Sa prose italienne, dans ses chroniques, est émaillée de vocables français, soit qu'il désespère de leur trouver un substitut dans sa langue maternelle, soit qu'il recherche par là une sorte d'élégance. Il aime à écrire des expressions comme les suivantes : *tissus pailletés, robe fraise écrasée, peluche rose fanée, velours frappé.* Il trouve nos modes *très chic.* Nos blondes le ravissent et, modifiant un vers de Boileau, il écrit :

Rien n'est beau que le blond, le blond seul est aimable.

Les preuves que nous venons de donner ne sont pas les seules d'où l'on puisse conclure la grande culture française de Gabriele d'Annunzio. Plusieurs critiques italiens ont entrepris de déterminer les sources de ses œuvres. Ce genre d'études est à la mode. On ne saurait en contester l'importance. Comment porter un jugement exact et complet sur la valeur d'un écrivain, à moins d'établir au préalable de quels éléments il a fait usage ?

L'artiste ne crée pas ses matériaux, il les combine à sa manière qui, elle, doit être originale. Il ne s'agit pas ici de chercher dans quelles limites et avec quel art d'Annunzio est parvenu à ce but. Notons un seul fait : sans doute il a subi, du moins après 1888, l'influence de Nietzsche, Tolstoï, Shelley, mais quels noms reviennent le plus de fois dans la liste des sources *dannunzianes*, comme on dit là-bas? Flaubert, Baude-

laire, Gautier, Maupassant, Zola, Stendhal, Verlaine, Péladan, Paul Claudel, Romain Rolland.

Mais, dira-t-on, un étranger peut posséder une vaste culture française sans néanmoins être dévoué à la France. Il est vrai, mais les faits dont pourrait se prévaloir cette remarque ne constituent que des exceptions. Pour se faire aimer, la France n'a pas de meilleurs moyens que d'être bien connue.

D'Annunzio connaît notre patrie et sait à quel point elle se montre accueillante pour les mérites éclos sur les sols étrangers. Il n'oublie pas que si, de bonne heure, sa renommée dépassa les frontières italiennes, il le dut, sans doute, avant tout, à un beau talent, mais, en second lieu, à deux circonstances favorables. En 1892, lors d'un voyage à Naples, M. Georges Hérelle apprit que la Péninsule possédait un jeune et brillant poète. Notre compatriote entreprit de le traduire et de le faire connaître à la France, et à une bonne partie de l'Europe, par l'intermédiaire notamment de la *Revue de Paris*. D'autre part, le 1er janvier 1895, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. de Vogüé, sous le titre *la Renaissance latine*, publia un article dont on a souvent parlé, et qui contribua beaucoup à *lancer* d'Annunzio. Voilà ce que n'a pas voulu oublier le poète, et il se souvient en outre des nombreux succès qu'il a remportés dans notre pays depuis cette époque. Quant à la France, elle se réjouit d'avoir comme adopté un nouveau fils qui, en ces jours tragiques, lui fait si grand honneur.

GABRIEL MAUGAIN

LES CENT-JOURS

Mars 1915.

Un siècle s'est écoulé depuis le moment où Napoléon stupéfia une fois de plus le monde par sa résurrection soudaine, renversant en moins de trois semaines le régime imposé à la France par la volonté des Alliés, et, sans coup férir, sans verser une goutte de sang, remontant sur le trône dont la Coalition victorieuse l'avait précipité onze mois auparavant. Ce qui s'est passé, il y a juste cent ans, est tellement extraordinaire que rien, pas même la terrible lutte que nous soutenons aujourd'hui, ne pourrait faire oublier le *Centenaire des Cent-Jours*. On s'est, il est vrai, tellement occupé de ces événements que rien, semble-t-il, n'y reste plus à dire. Je crois cependant que les pièces que je verse au débat apporteront une nouvelle et intéressante contribution à l'histoire de la crise qui s'est dénouée dans les champs de Waterloo. Il reste encore bien des détails incomplètement connus, bien des dessous ignorés sur lesquels les rapports des agents de la *Polizei Hofstelle* et surtout les lettres et les dépêches, pour la plupart inédites, interceptées par le Cabinet Noir, achèveront de faire la lumière. D'autre part, le retour vers le passé, auquel nous contraint la lecture de ces documents, m'a paru opportun, à l'heure où nous assistons, en une certaine mesure, au recommencement des grandes journées d'il y a cent ans. Mais aujourd'hui les facteurs sont complètement intervertis.

Quelques jours à peine après la rentrée de l'Empereur aux Tuileries, alors qu'il s'efforçait loyalement de convaincre le monde de ses intentions pacifiques, on lui prêtait déjà le projet de recourir de nouveau aux armes. Pendant que Brockhausen expédiait sa dépêche à Hardenberg, le général de Phüll, l'auteur du plan « auquel, comme Alexandre s'était plu à le reconnaître dans la lettre qu'il lui avait

adressée en 1813, on devait la délivrance de la Russie et du monde », envoyait de la Haye, *dès le* 25 *mars*, à Nesselrode « la copie du plan général de défense d'une des armées alliées, composée de Belges, d'Anglais et de Hanovriens. »

La Haye, 25 mars 1815 (F. 2. 501. 845, ad. 2)[1].
Brockhausen[2] à Hardenberg (*Intercepta*).

« Louis XVIII est à Lille avec 1 500 personnes de sa garde. Napoléon pousse ses préparatifs militaires, mais il ne pourra entrer en campagne au plus tôt que dans trois ou quatre semaines.

Il me semble que le mieux serait d'attendre son attaque sur une position concentrée entre Anvers, Maestricht, Juliers et Wesel. »

La Haye, 25 mars 1815 (F. 2. 501. 845, ad. 2).
Général de Phüll[3] à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

« Avant tout, ne pas se laisser couper d'Anvers.

En cas de défensive absolue, la droite à Anvers, la gauche sur Breda, afin de pouvoir être sûr de recevoir des renforts d'Angleterre.

Formation de milices en Zélande, dans le district de Dordrecht et à Rotterdam (20 000 hommes). Total général de l'armée : 70 000 hommes.

Sur la rive droite de la Meuse, il y a 50 000 Prussiens et 25 000 Hollandais. En cas de défensive absolue de ce côté, les Prussiens s'établiront derrière le Rhin; les Hollandais mettront 12000 hommes à Maestricht, Venloo et Grave et en ramèneront 13 000 à Nimègue où ils seront renforcés par 30 000 hommes du *landsturm*.

Si tout le monde agit d'après un plan concerté, il faudra à l'ennemi 130 000 hommes pour opérer contre les Pays-Bas.

Napoléon a déjà donné plusieurs décrets à Paris et a confirmé la Charte. L'armée française doit être prête à entrer en campagne dans trois semaines.

Augereau, Marmont et Molitor ont suivi le roi à Lille. On ne sait si le corps diplomatique a pu l'y suivre. »

1. *Archiv des Ministeriums des Innern. Akten der Polizei Hofstelle. Wiener Kongress.*

2. Ministre de Prusse à la Haye.

3. Phüll, Charles-Louis-Auguste de (Ministre de Russie à la Haye).

Si on ne va pas encore jusqu'à croire la guerre inévitable, on s'y prépare déjà si sérieusement que Dalberg communique à Stewart un *Memorandum* sur les forces militaires de la coalition.

Vienne, 1er avril 1815 (F. 2. 501.848, ad. 2).
Dalberg à Stewart (*Intercepta*) (en français).

« Je vous envoie le Mémoire que vous avez désiré. Il admettrait un plus grand développement, mais les calculs sont exacts, pris en masse. Il s'agit de la *force motrice* et il ne faut qu'*unité et durée* pour obtenir conformément le même but. »

MEMORANDUM SUR LES FORCES MILITAIRES
DE LA COALITION DE 1815

« La Coalition peut fournir à l'armement contre la France les forces ci-après :

Autriche, 300 000 hommes ; Russie, 400 000 ; Prusse, 220 000 ; Bavière, 60 000 ; Wurtemberg, 25 000 ; Hesse-Darmtadt et Hesse-Cassel, 20 000 ; autres petits contingents, 10 000 ; Hanovre, 15 000 ; Nassau et Hollande 30 000 ; Saxe, 10 000 ; Danois, 10 000 ; Suédois, 20 000 ; Espagnols, 25 000 ; Portugais, 20 000 ; Suisses, 20 000 ; Sardes, 15 000 ; total : 1 200 000 hommes.

J'observe que cette masse n'est formée que par un centième de la population et que je n'y place aucun nombre de troupes fournies par l'Angleterre qu'on peut bien porter à 100 000 hommes.

En calculant un centième comme armement, les finances de chaque pays (les grandes masses exceptées) peuvent suffire à l'entretien, même en temps de guerre, si on prend de sages mesures. Voici à cet égard un calcul approximatif. On compte par exemple en Allemagne 7 florins d'imposition par tête. 100 de population donnent donc 700 florins; or sur 100 hommes, on n'en arme qu'un seul et il doit coûter 150 florins ou 15 livres sterling armé en guerre. La cavalerie a pour prix le double.

En partant de ce calcul, il s'agit d'examiner quels sont les États dont les grandes armées coûtent au-delà de leur revenu et c'est à ceux-ci qu'il faut donner les moyens d'être les premiers sous les armes et en grande activité.

Les armées peuvent être du 15 au 31 mai formées en quatre masses comme suit :

Première masse sur l'Allemagne et la Suisse : Autrichiens, 150 000 hommes ; Bavarois, 60 000 ; Wurtembergeois, 25 000 ; Badois, 15 000 ; Suisses, 20 000. Total : 270 000 hommes.

Deuxième masse opérant entre Meuse et Moselle : Prussiens, 180 000 ; Darmstadt et Hesse-Cassel, 20 000 ; autres contingents, 10 000. Total : 210 000 hommes.

Troisième masse en Brabant : Anglais, 50 000 hommes ; Hanovriens, 15 000 ; Hollandais, 30 000 ; Portugais, 15 000 ; Suédois, 10 000 ; Saxons, 10 000. Total : 130 000 hommes.

Quatrième masse en Italie : Autrichiens, 150 000 hommes ; Sardes, 15 000 ; Anglais, 10 000. Total : 175 000 hommes.

Les quatre masses opérant toutes avec l'énergie et la prudence nécessaires pour éviter une défaite suffisent pour bloquer toutes les places des frontières et marcher sur Paris, but de l'opération. Les autres corps plus éloignés, tels que ceux de Russie, Suède, Danemark, en appuyant les premiers, empêcheront en cas de défaite les retraites et prépareront les moyens pour conduire une campagne d'hiver. Jamais les Français n'ont su en faire une. Ni leurs chevaux, ni leurs hommes n'y résistent. »

Des deux pièces que j'ai tirées du bordereau du 5 avril 1815, la première ne contient que des appréciations curieuses sur le grand drame dont la nouvelle péripétie venait de bouleverser le monde; mais la seconde a d'autant plus de valeur qu'on la chercherait en vain dans les cartons du Ministère des Affaires étrangères.

Paris, 13 mars 1815 (F. 2. 501. 1501, ad. 2).
Madame de Komar[1] à l'abbé Jouffroy (à Vienne)
(*Intercepta*) (en français).

« Ne soyez pas inquiet pour nous. Cette révolution sera le pendant de celle du 31 mars passé[2]. On crie : *Vive le Roi !* aujourd'hui, et après-demain, ce sera : *Vive l'Empereur !*

1. C'est vraisemblablement la comtesse Stanislas de Komar, née Orlowska, la mère de la comtesse Delphine Potocka, de la princesse Charles de Beauvau et de mademoiselle Nathalie de Komar, son sixième enfant, qui, née en 1818, épousa en 1850 le comte de Medici-Spada.

2. La capitulation de Paris et la première Restauration.

Soult a trahi le Roi. Tout a été si bien arrangé que dans toutes les parties de la France tout était prêt au même jour. Tout est compromis, jusqu'au télégraphe qui a donné de fausses nouvelles. Bonaparte a l'armée pour lui. Que peuvent les habitants contre une force armée?

On compte encore sur Ney et Oudinot; mais les gens sensés jugent que tout est fini.

L'esprit de Paris est très bon. On a mis en pièces aux Tuileries deux hommes qui ont crié : *Vive l'Empereur !*

On a arrangé si bien les choses que le comte d'Artois à Lyon n'a pas trouvé un fusil. Il est sûr que dans beaucoup d'endroits le soldat a été trompé. On lui a fait croire que le Roi avait abdiqué.

Je plains les pauvres émigrés et toute la famille royale. Le Roi est si bon.

Toute cette révolution ne coûtera pas une goutte de sang. On n'a pas tiré un coup de fusil.

Soult, après avoir remis son portefeuille, est parti. Tous les partisans de Bonaparte vont tranquillement le rejoindre. C'est trop d'indulgence. »

Vienne, 31 mars 1815 (F. 2. 501. 1501, ad. 2).
Talleyrand au comte de Talleyrand [1] (à Zurich) (*Intercepta*).

« Vous aurez été ou vous serez prochainement informé des trahisons qui ont rendu momentanément Bonaparte maître de Paris et d'une partie de la France et qui ont mis le Roi dans la nécessité de se retirer sur un autre point du royaume. Sa Majesté avait résolu de se rendre à Lille et doit y être actuellement. C'est là que vous devez désormais envoyer toute votre correspondance en continuant de l'adresser à M. le comte de Jaucourt. Vous n'enverrez plus rien à Paris, de même que vous ne recevrez aucun ordre, aucune instruction qui pourraient vous être envoyés par ce gouvernement. C'est du lieu où se trouve le Roi que vous recevrez vos instructions et les nouvelles de la France.

De mon côté, je vous ferai connaître lorsqu'il y aura lieu, ce qui aura été définitivement arrêté par le Congrès, pour les arrangements de l'Europe. »

1. Cousin du prince de Bénévent, ministre plénipotentiaire en Suisse.

Dans les bordereaux des jours suivants on n'a que l'embarras du choix entre une quantité de rapports venus de l'étranger, adressés par les diplomates des différents pays à leurs ministres ou à leurs collègues à Vienne, et de lettres particulières écrites de Berlin ou de Paris. Mais de toutes les pièces transmises à ce moment par Hager, celle qui dut causer le plus de plaisir au doux et pieux Empereur François fut assurément celle dans laquelle *Nota* rendait compte du vœu touchant que venait de faire son auguste fille.

Londres, 24 mars 1815 (F. 2. 501, 882, ad. 2).
Lieven à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

« Le Ministère britannique a reçu aujourd'hui un message direct du roi Joachim [1] renfermé dans une note remise par Tocco, que le Gouvernement a toléré ici comme particulier, mais qui n'est pas moins chargé des intérêts de Murat [1].

La nouvelle du débarquement de Bonaparte a été connue à Naples le 6, et Murat réunit aussitôt le Conseil et ordonna à Gallo de déclarer à Walker [2] qu'il restera fidèle à la ligne de conduite qu'il a adoptée et à ses engagements envers les Puissances.

Castlereagh a répondu que le Gouvernement apprenait avec plaisir les principes manifestés par Murat, mais que cette question ne saurait être séparée de celles qui sont du ressort des délibérations du Congrès, et que ce serait à Wellington d'y faire réponse. »

Londres, 24 mars 1815 (F. 2. 501. 882, ad. 2).
Lieven à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

Castlereagh, qui a repris avec moi ses anciennes relations de confiance, m'a communiqué les dépêches apportées par un courrier de Wellington en date du 13 et dont lui (Castlereagh) était très satisfait, et auxquelles il répondra ce soir.

Nous ne nous sommes pas dissimulé tous les artifices auxquels Bonaparte aura recours pour contenir les Souverains alliés jusqu'à ce qu'il soit en mesure de faire la guerre, et Castlereagh a surtout attiré mon attention sur l'usage qu'il prévoit que fera Napoléon des notions étendues qu'il pourra

1. Cf Cte Weil. *Joachim Murat, la dernière année de règne.* III, p. 31, 35, 132, 177, 178, 179.

2. Consul d'Angleterre à Naples.

trouver dans les archives de Paris sur la marche des négociations du Congrès. Considérant l'urgente nécessité de marcher de front avec les mouvements rapides de Bonaparte et l'intérêt très pressant de rapprocher du théâtre des opérations le Conseil des Souverains dont l'accord et la célérité dans les décisions devront fixer le triomphe, lord Castlereagh m'a engagé à suggérer une idée dont Votre Excellence fera l'usage qu'elle jugera convenable auprès de Notre Auguste Maître.

Elle aurait pour objet de transporter le séjour des souverains de Vienne sur un point plus rapproché à la fois du théâtre des événements et des délibérations du Cabinet britannique. Lord Castlereagh penserait que Bruxelles offrirait l'un et l'autre avantages.

Le général Clarke, qui est arrivé hier à Londres et a été introduit près de lord Castlereagh par l'ambassadeur de France [1], paraît être venu en qualité de réfugié et sans être chargé d'aucune commission. Il représente l'état actuel de l'armée française comme très désorganisé. »

Vienne, 7 avril 1815 (F. 2. 501. 919, ad. 2).
[Nota à Hager (en français).

« Une personne qui voit souvent la comtesse Mittrowsky a dit que Marie-Louise avait avoué à la comtesse qu'elle n'avait jamais aimé dans Napoléon que sa grandeur, c'est-à-dire l'éclat du trône ; mais qu'à présent elle était si indignée contre lui qu'elle avait fait vœu d'aller à pied à Maria-Zell [2], si on parvenait à s'emparer de lui. »

Comme on le verra par les pièces qu'on va lire, les agents de Hager et le Cabinet Noir firent pour les bordereaux des 10 et 11 avril de bonne et belle besogne. A côté de renseignements politiques et militaires, propos prêtés à Alexandre, appréciations sur les chances d'une seconde Restauration des Bourbons et sur l'état des esprits dans les provinces rhénanes, ils réussirent à se procurer trois lettres de Paris écrites, les deux premières quelques heures, la troisième huit jours après le retour de l'Empereur aux Tuileries.

1. Comte de la Châtre, duc en décembre 1815, premier gentilhomme de la Chambre en mars 1816.

2. Lieu fameux de pèlerinage.

Paris, 27 mars 1815 (F. 2. 501. 949/1645, ad. 2).
X... [1] à la comtesse de Montesquiou (*Intercepta*).

« Nous nous portons tous bien. L'Empereur est entré à Paris aux acclamations les plus vives. Les troupes et les citoyens de toutes classes sont pénétrés des plus vifs sentiments d'amour et de reconnaissance. Cet heureux retour, désiré par tous les gens de bien, nous ramène la joie, la liberté. L'esclavage affreux, où nous étions près de tomber, s'enfuit avec ceux qui en étaient les auteurs. Au moment où je t'écris, chère sœur [1], ils sont hors des frontières ; car ils sont partis à l'approche de l'Empereur qui était accompagné de tous les régiments que les Bourbons eurent la folie d'envoyer pour le combattre. Ils sont partis après avoir tenté inutilement tous les moyens d'allumer la guerre civile.

Toute la France est heureuse. La joie de ses habitants est à son comble.

Nous ne savons pas si cette lettre te parviendra à Vienne, car on dit que l'Impératrice est en route.

Maman est entièrement guérie et espère t'embrasser bientôt. »

Vienne, 9 avril 1815 (F. 2. 501. 948/1648, ad. 2).
X. X. à Hager (en français).

« Le comte Keller et le comte Salmour prétendent que le Montrond qui vient d'arriver de Paris est le fils naturel de Talleyrand. Il a été chargé par Bonaparte de communications pour Talleyrand et pour Dalberg auxquels il apporte l'ordre de rentrer immédiatement en France. »

Vienne, 10 avril 1815 (F. 2. 501. 948/1648, ad. 2).
Nota à Hager (en français).

Il rend compte d'une conversation qu'il a eue chez Arnstein avec le major Martens [2], Bartholdy [3] et Jordan [4] sur Murat, le chef des *Carbonari*, des *Unitaires*, des *Indépendentistes*

1. L'auteur de cette lettre ne peut être que le beau-frère de madame de Montesquiou, le comte Henry, frère cadet de son mari.

2. Major prussien, neveu du diplomate du même nom, l'un des auteurs de la capitulation de Soissons, avec le général russe de Löwenstern.

3. Conseiller de légation prussien, un des confidents et des favoris de Hardenberg et parent des Arnstein.

4. Conseiller de légation prussien.

d'Italie, qui venait de dire à Ancône « que ses limites seraient les Alpes et la mer » et sur Napoléon.

Voici ce qu'a dit Jordan : « Nous ne faisons pas la guerre à la nation. Nous la faisons à Napoléon parce qu'il nous est prouvé qu'avec lui nous ne pouvons avoir de tranquillité et de sûreté chez nous. Mais la nation française peut faire ce qu'elle veut chez elle. »

« Comment, dit la Fanny [1], vous abandonneriez les Bourbons? »

Jordan. — « Il n'y a pas un mot qui les regarde dans nos derniers traités. Voulez-vous que nous fassions tuer 300 000 de nos enfants pour donner aux Français une dynastie dont ils ne veulent pas? Aussi le Roi a biffé de sa main, dans une pièce que vous verrez un de ces jours et que j'ai copiée moi-même, tout ce qui avait regard à la nation française dans ce sens ou qui pourrait l'irriter [2]. »

« Donc, ai-je dit, si la France veut se donner une République, nous le permettrons en dépit de nos risques et du passé. »

« Pourquoi pas, qu'est-ce que cela nous fait? »

« Mais, qui voulez-vous qu'ils se donnent pour roi si ce n'est un Bourbon, puisque l'Europe ne leur permet pas un Bonaparte? »

Jordan faisait allusion à une Régence en faveur du jeune prince de Parme [3], ce qui a consterné tout le monde.

Je suis parti très frappé d'avoir entendu un semi-ministre parler de telles choses.

Paris, 22 mars 1815 (F. 2. 501. 948/1648, ad. 2).
Anonyme à la comtesse de Montesquiou (à Vienne) (*Intercepta*).

« Je ne veux pas différer plus longtemps de vous parler de notre bonheur, ma chère tante. Il est enfin accompli, ce beau rêve et cette espérance qui, il y a peu de jours, paraissait chimérique, est maintenant une réalité. Il est donc ici depuis

1. Le prénom de la baronne Arnstein.

2. Cf D'ANGEBERG, 1181. Protocole de la séance des Huit du 12 mai 1815. Il s'agit là d'une nouvelle déclaration qu'on songea un instant à lancer contre Napoléon, mais qui resta à l'état de projet.

3. Le roi de Rome.

lundi soir, cet Empereur qui nous a donné tant d'inquiétudes depuis qu'il était en France, mais qui maintenant peut jouir de l'amour de ses peuples et de son armée ; car jamais révolution n'a été semblable à celle-là.

Il n'avait assurément pas besoin de troupes pour reconquérir son royaume, car il a été reçu partout comme un père par sa famille et jamais l'enthousiasme n'a été porté à un si haut degré.

Je ne suis pas encore revenue de la joie d'avoir vu tout cela se terminer de cette manière. Depuis quelques jours, j'étais tourmentée, et doublement parce qu'il était question d'arrestations et que le duc de Padoue a été obligé de se tenir caché, et moi, je m'étais rapprochée de ma sœur.

Maintenant, tout est oublié, et nous ne songeons plus qu'à nous réjouir. Une des causes de ce bonheur est pour nous de songer à vous revoir. Cet événement va enfin vous ramener au milieu de nous et ce sera pour nous un vrai triomphe de recevoir ce petit prince que vous n'avez pas perdu de vue un seul instant. Nous espérons revoir aussi bientôt l'Impératrice.

J'ai été hier avec ma sœur aux Tuileries. L'Empereur nous a fait entrer dans son cabinet. Il a parlé de vous à ma sœur. Nous sommes restés là trois heures [1]. Tantôt il causait avec ses ministres, tantôt avec ma sœur. Nous ne pouvions nous lasser de regarder un homme aussi extraordinaire. Combien Anatole doit s'affliger de ne s'être pas trouvé ici dans un semblable moment ! Il était vraiment digne d'en jouir [2]. »

Sans lieu, 29 mars 1815 (F. 2. 501. 948/1648, ad. 2).
Soufflot à madame Soufflot, sous-gouvernante du roi de Rome (*Intercepta*).

« Je n'ai pas besoin de te dire, chère maman, combien le retour de l'Empereur nous comble de joie et que l'enthou-

1. Il y a évidemment là une erreur de l'employé de la *Manipulation* qui dans sa précipitation a dû omettre deux mots. Au lieu de « *trois heures* » la comtesse Élodie de Montesquiou avait assurément écrit : « *trois quarts d'heure* ».

2. Cette lettre a été écrite par la belle-fille de madame de Montesquiou, qui était en même temps sa nièce. Marie-Joséphine-Élodie de Montesquiou-Fezensac, née en 1790, mariée en 1809 à son cousin-germain Anatole de Montesquiou. Elle était la fille du frère cadet du grand chambellan de l'Empereur et par conséquent la nièce de la gouvernante du roi de Rome. Sa sœur, Anne-Rose-Zoé de Montesquiou-Fezensac, de quelques années plus jeune qu'elle, avait épousé le duc de Padoue en 1812.

siasme règne dans le peuple et dans l'armée. On ne fait plus qu'un vœu, c'est pour l'arrivée de l'Impératrice et de notre charmant petit roi de Rome...

Tout ce que fait l'Empereur est admirable. Tu connais déjà sans doute le choix de ses ministres : Fouché, Carnot, Gaudin, Davout.

On ne peut se faire une idée d'une révolution aussi étonnante. Pas un coup de fusil, pas une égratignure, et l'Empereur à Paris en vingt jours.

Messieurs les Bourbons ont décampé lestement ainsi que les misérables qui les entouraient. Ces gens-là n'étaient pas des Français. L'Empereur déclare qu'il ne veut pas faire la guerre et qu'il veut vivre désormais pour la gloire et le bonheur de la France. »

Stuttgart, 5 avril 1815 (F.2. 501. 948/1648, ad. 2).
Golovkine à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

« Je joins un extrait des nouvelles reçues des bords du Rhin. Ce qu'elles rapportent sur la tiédeur des dispositions en faveur de la cause générale, sur l'embarras des finances et sur le mauvais esprit qui règne dans plusieurs petites cours se trouve confirmé par les rapports que le Roi et les missions étrangères reçoivent ici. La politique et les sentiments de ces petites cours sont sans doute de peu d'importance, et qu'on soit napoléoniste à Karlsruhe, à Darmstadt et à Francfort importe peu au salut de l'Europe ; mais ce serait leur rendre service que de les prendre sous une surveillance ferme et tutélaire afin de prévenir les écarts auxquels elles peuvent être entraînées. Ajoutez à cela que leur position riveraine facilite le passage aux émissaires français qui commencent leurs manœuvres ordinaires.

Le retour du Grand-Duc de Bade et de son ministre Hacke ne promet pas un changement bien avantageux dans ce système. Bien au contraire !

Le point de Francfort devient tous les jours plus intéressant. La légation anglaise d'ici y envoie un agent.

Depuis quelques jours on est privé de nouvelles directes de la France. Toutes les troupes stationnées en Lorraine, en Alsace et dans les forteresses se portent à grandes journées

sur Paris d'où elles sont dirigées sur la Belgique. — La garnison de Strasbourg est très faible. Le dernier régiment de cavalerie vient de partir. — A l'intérieur de la France tout paraît tranquille et content.

La nouvelle qu'il s'était formé des rassemblements royalistes en Alsace et dans les Vosges ne s'est pas confirmée. »

Puis viennent dans les gros bordereaux bourrés de pièces des trois jours suivants, des rapports enregistrant les bruits de toute nature qui courent dans les salons politiques, les propos tenus par les hommes d'État en vue, les nouvelles plus ou moins fondées sur ce qui se passe ou se prépare en France, d'utiles révélations sur le « véritable » objet de la venue de Montrond à Vienne, des indications sur les préparatifs militaires de la Coalition et les mouvements des troupes alliées en marche vers la France ; parmi les lettres particulières copiées ou analysées par le Cabinet Noir une épître virulente de la comtesse Tyszkiewicz à Talleyrand et un billet de celui-ci à Clancarty. Ce dernier billet se retrouverait peut-être au *Record Office*, et l'autre dans les archives particulières des familles Tyszkiewicz et Poniatowski, mais on les chercherait vainement dans nos archives des Affaires étrangères.

Vienne, 10 avril 1815 (F. 2. 501. 960, ad. 2).
Nota à Hager (en français).

« La Martinière m'a dit que Talleyrand offrait de parier que Napoléon serait pris ou aurait succombé avant trois mois et que les Souverains qui partent en ce moment seraient de retour afin de ratifier les opérations du Congrès. »

Vienne, 10 avril 1815 (F. 2. 501. 960, ad. 2).
X. à Hager.

« D'après le courrier arrivé d'Espagne, il se forme réellement un parti pour les Bourbons dans le Midi de la France où l'on attend le secours des Anglais qui débarqueront à Toulon ou à Marseille. On prétend aussi que les vaisseaux anglais se porteront vers Naples si Murat ne cesse pas les hostilités. »

Vienne, 11 avril 1815 (F. 2. 501. 1687, ad. 1).
Nota à Hager (en français).

« Dohm, qui est ici, je crois, l'agent de Bernadotte, m'a dit hier que Dalberg lui avait dit que Montrond était venu ici pour proposer au nom de sa clique de se défaire de Bonaparte pourvu qu'on leur laisse se donner le duc d'Orléans au lieu de Louis XVIII dont ils ne veulent plus. »

Londres, 28 mars 1815 (F. 2. 501. 1709, ad. 2).
Comtesse Tyszkiewicz (née princesse Poniatowska) [1]
au prince Adam Czartoryski (*Intercepta*) (en français).
(Sous couvert à Nesselrode).

« Les inconcevables événements qui viennent d'avoir lieu en France m'ont déterminée à quitter le pays pour tout le temps que le perturbateur du genre humain en sera le maître. Tant que des devoirs compliqués m'ont forcée à renfermer l'horreur que m'inspirait cet homme, horreur qu'avant son arrivée en Pologne j'avais si souvent manifestée, je me suis tue. Mais depuis la perte affreuse que j'ai faite de mon frère, je n'ai plus aucun devoir envers cet homme auquel je l'ai due.

Jugez d'après cela, mon cher cousin, si je pouvais vouloir rester à Paris, lui étant ramené par la horde qu'il appelle son armée. Toute la France l'a en horreur ; mais les opinions sont comprimées par cette troupe capable de tout. La France a cédé, et moi j'ai pris le parti d'abandonner momentanément, en me réfugiant ici, mon bon établissement de Paris jusqu'à ce qu'une nouvelle croisade ait débarrassé l'Europe de ce fléau. »

Kehl, 4 avril 1815 (F. 2. 501/1709, ad. 2).
X. [2] (*Intercepta*) (en français) (Analyse).

« Napoléon proteste contre l'interdiction du passage par Kehl d'un courrier à lui porteur d'une dépêche pour Talleyrand, Dalberg, etc., etc. Un aide de camp du général Desbureaux [3] apporta une lettre disant : « Que Napoléon regardait le refus du général Volkmann comme une violation du droit des Nations. »

M. de Gravenreuth, ministre de Bavière à Paris, d'où il est parti le 29, dit que tout y est calme, que Napoléon ne veut pas la guerre, qu'il n'a pas rencontré de troupes en marche et que tout est calme dans le pays comme si rien ne s'était passé. »

1. Sœur du maréchal prince Joseph Poniatowski. Cf Lacombe. *Vie privée de Talleyrand*, p. 195. « La comtesse avait un œil de verre qui donnait à son profil un aspect bizarre. »

2. Probablement de Schoëll à Hardenberg.

3. Desbureaux (Charles-François, baron) (1775-1835), commandant de la 5e division militaire en novembre 1808, il continua d'exercer ces fonctions jusqu'après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et fut mis à la retraite par ordonnance royale le 4 septembre 1815.

Londres, 31 mars 1815 (F. 2. 501. 1709, ad. 2).
Greuhm à Hardenberg (*Intercepta*) (en français) (sous couvert à Münster).

« La déclaration des Souverains alliés du 13, officiellement publiée à Bruxelles le 22 et insérée dans les journaux de cette ville le 24, a été reçue ici le 27. Elle a produit la plus grande sensation sur l'esprit du public anglais. La grande majorité l'a accueillie avec enthousiasme tandis que l'opposition, qui n'a même pas soin de cacher la satisfaction que lui a causée l'embarras où le retour de Bonaparte doit mettre le gouvernement britannique et ses alliés, la désapprouve hautement dans les journaux qui paraissent sous son influence.

Rien ne peut être plus indécent que le langage que tiennent ces feuilles depuis la dernière catastrophe arrivée en France. Elles n'épargnent ni les sophismes, ni les mensonges pour exciter le peuple contre les mesures énergiques du gouvernement. Mais la nation anglaise, trop éclairée pour ne pas juger des circonstances actuelles, voit qu'elle n'a pas d'alternative et qu'il s'agit, non moins que dans la dernière guerre, du maintien de son existence, de ses droits, de son commerce et de sa prospérité.

Les troupes belges organisées sont évaluées à 10 000 hommes et les Hollandais à 20 000. Les renforts que l'Angleterre envoie aux Pays-Bas montent à 20 000, de sorte que le total des troupes anglaises, belges, hollandaises sera porté sous peu à 90 000 hommes au moins.

Le duc de Feltre est reparti d'ici le 26 au soir pour retourner auprès du Roi après avoir eu plusieurs conférences avec lord Castlereagh et lord Liverpool.

On croyait à son arrivée qu'il était chargé de concerter avec le Gouvernement britannique les mesures que les circonstances demanderaient. Mais il n'est pas probable que le Gouvernement lui ait accordé grande confiance. Il a déclaré qu'il ne suivrait pas le Roi si Sa Majesté devait quitter le sol français. »

Londres, 31 mars 1815 (F. 2. 501. 1709, ad. 2).
Comtesse Tyszkiewiez, née Poniatowska, à Talleyrand (*Intercepta*).

« Quelle différence entre le jour d'aujourd'hui et le 31 mars de l'année dernière. Je bénis le ciel qu'au moment de la catastrophe vous ayez été absent. Car si vous étiez revenu il y a

six semaines, sans doute vous n'auriez rien pu empêcher. Cet homme infernal, abhorré par toute la France, n'y trouve pas moins des secours assez puissants dans la bande des brigands qui par lui ose espérer la conquête du monde. Cet homme, dis-je, qui partout a des agents, ne trouve-t-il pas le moyen, si ce n'est de paralyser tout à fait, au moins de ralentir les moyens de répression qu'il est nécessaire d'employer contre lui! S'il a deux mois seulement, tout est perdu, tandis qu'en ce moment il est positif qu'il a à peine 50 000 hommes désorganisés et à peine 10 000 de cavalerie.

Toutes les personnes venant de France s'accordent à dire que la stupeur à Paris est très remarquable. L'homme de l'île d'Elbe a l'air très sombre et se montre peu. La déclaration du Congrès a fait un effet très sensible. Voilà le bon côté, en y ajoutant que le Midi est en pleine résistance. Ce qui est peu consolant, c'est qu'on croit que cette Vendée tant vantée est fort calme, mais il faut voir ce qui est vrai de cette nouvelle.

M. de Z... [1] mande à sa femme qu'on n'a pas de nouvelles d'Ostende. Il paraît qu'en quittant Paris, au lieu d'envoyer quelqu'un de sûr à la frontière pour détourner vos courriers, on n'a rien fait pour empêcher qu'ils allassent à Paris, d'où il résultera que le Roi ne saura rien de ce que vous mandez et que Bonaparte aura toutes vos dépêches.

Il n'est pas vrai que Bonaparte ait envoyé Caulaincourt à Vienne.

Votre ambassadeur [2] ici est un bien pauvre homme. C'est l'opinion générale de tout le corps diplomatique et, pour un moment comme celui-ci, ce n'est pas sans inconvénient. »

Gand, 4 avril 1815 (F.2 . 501, 1709, ad. 2).
X... à Noailles (*Interceptа*) (sous couvert de Talleyrand).

Depuis ce qui s'est passé en France, vous ne serez pas étonné de recevoir une lettre de moi d'ici où je suis avec le bon Roi.

Notre retraite de France pour quelque temps a été plus brillante que son entrée. Depuis les Tuileries jusqu'ici nous

1. Peut-être Zeppelin, ministre de Wurtemberg à Paris.

2. La Châtre.

avons marché au milieu des cris du peuple adorant son Roi et subjugué par 6 000 brigands sous un monstre vomi par l'enfer.

Sa puissance sera courte, je crois. Car son armée mécontente est insultée partout, et 500 000 hommes vont tomber de nouveau sur lui. Nous avons ici 75 000 hommes. Autant vont s'y joindre et iront du Rhin jusqu'ici. Il faut que le monstre soit détruit d'ici deux mois, ou le monde envahi, ce que je ne crois pas.

Madame la duchesse d'Angoulême est à Bordeaux. Tout le Midi est en insurrection contre le brigand. La Vendée se reforme, et l'on peut compter sur 50 ou 60 000 hommes.

Caulaincourt n'a pu traiter avec aucun ministre étranger. On lui a signifié qu'on ne connaissait que le Roi de France. »

Londres, 2 avril 1815 (F. 2. 501. 1709, ad. 2).
Liéven à Nesselrode (*Intercepta* (en français).

« La duchesse d'Orléans a fait insinuer au Ministère que le duc demandait à revenir en Angleterre à bord d'un vaisseau anglais. Mais les ministres anglais considérent la présence des princes français sur le théâtre des opérations comme si essentielle au succès de leur cause qu'une retraite du duc d'Orléans en Angleterre ne pourrait faire qu'une impression très désavantageuse tant en France que dans ce pays. »

Vienne, 13 avril 1815 (F. 2. 501. 968, ad. 2).
Talleyrand à Clancarty (*Intercepta*).

« La lettre de M. de Jaucourt, que vous avez bien voulu m'envoyer hier au soir [1], ne me porte pas à croire qu'il soit utile de mettre de l'intervalle entre ce que l'on dit et ce que l'on fait. Il serait plus avantageux de ne parler qu'au moment où l'on agira.

M. de Jaucourt me mande de nouveau que la partie jeune de l'armée est chancelante et que la disposition du Roi est de mettre le pied sur la terre française dès que cela sera possible. Il voudrait fort que l'on pût agir avant ce Champ de Mai dont

1. Il s'agit évidemment de la dépêche de Jaucourt du 9 avril, qui figure dans les *Intercepta* de la veille.

il craint que Bonaparte ne tire parti en prenant les formes jacobines qui prédominent à cette époque et dont il saura se défaire plus tard. Avons-nous conférence aujourd'hui [1] ? »

La ferveur des peu charitables supplications que Marie-Louise adressait, comme on l'a vu, à la Providence, n'avait sans doute pas réussi à toucher le Très-Haut, car elle se plaignait encore de l'attitude peu sympathique que la population viennoise continuait d'avoir à son égard. A la suite de ce rapport qui avait dû causer une réelle satisfaction à l'auguste père de la ci-devant impératrice des Français, les agents de Hager avaient recueilli les jugements qu'Alexandre portait dans l'intimité sur les princes de la Maison de Bourbon et sur les causes réelles des événements de France ; ils avaient interprété et copié les appréciations de Dalberg sur la situation, une note inédite de Talleyrand à Labrador, un certain nombre de lettres apportant à Dalberg et à la comtesse de Périgord des nouvelles de Gand et de Bruxelles.

Vienne, 14 avril 1815 (F. 2. 501. 1741, ad. 2).
S... à Hager.

« La plupart des personnes qui approchent Marie-Louise ont remarqué qu'elle est beaucoup plus triste et préoccupée que par le passé. Sommer, l'un des conseillers de l'Ordre Teutonique, a eu l'occasion de s'entretenir avec elle ces jours derniers.

Elle se plaignit de la sévérité et de l'injustice des jugements que les Viennois portaient sur elle. Elle dit qu'elle cherchait en vain quel pouvait être le motif de cette animosité et combien elle voudrait au contraire leur faire connaître ses véritables sentiments.

On vint à parler de la France. Elle déclara qu'en aucun cas elle n'y retournerait et qu'elle aimerait mieux passer le reste de ses jours dans un couvent que vivre de nouveau avec Napoléon.

Elle ajouta que son fils était sa seule consolation ; que rien ne serait plus cruel pour elle que de se voir obligée à se séparer de lui, mais que pareille chose n'arriverait certainement pas tant qu'il serait confié aux soins des femmes. »

1. Les Cinq tinrent séance le 13, signèrent le 27e protocole et décidèrent d'envoyer le lendemain le projet de réponse aux notes du roi de Saxe adopté dans cette séance.

Vienne, 15 avril 1815 (F. 2. 502. 1780, ad. 2).
X... à Hager (en français).

« L'Empereur Alexandre, qui parcourt et fait parcourir tous les coins de Vienne et des faubourgs, fit à son coucher un éloge flatteur des Autrichiens parmi lesquels, dit-il, on peut se mêler *incognito* sans avoir rien à appréhender. Il a dit en badinant lorsqu'il revint d'avoir été conduire son régiment aux lignes [1], que s'il n'était pas Empereur de Russie, il n'ambitionnerait rien autre qu'une place de général en Autriche.

M. de Willie m'a dit que l'Empereur de Russie, dans une conversation qu'il eut avec Talleyrand, lui avait dit que la conduite du Roi et du duc de Berri était au-dessus de tout reproche, mais que celle de *Monsieur* et des autres princes de la Maison Royale, plus encore celle des grands émigrés, était la cause des troubles qui valaient à l'Europe cette nouvelle secousse. Que ces Messieurs avaient toujours marqué un mépris impolitique envers les nouveaux dignitaires de la France auxquels le Roi avait sagement conservé et assuré leur état ; que le duc de Grammont [2] avait dit à haute voix dans l'antichambre du Roi en présence des anciens maréchaux et des ministres de Bonaparte que ces Messieurs jouiraient encore pendant une couple d'années du fruit de leurs rapines, mais qu'une fois le Gouvernement bien établi, on les ferait rentrer dans le néant d'où ils n'étaient sortis que pour le malheur du monde. « Voilà, ajouta l'Empereur, ce qui fournit les aliments à l'espoir ambitieux de Napoléon et voilà la cause de la défection de l'armée. »

L'Empereur Alexandre fait partir pour Francfort des affidés en grand nombre qui sont chargés de se répandre dans les sociétés afin qu'il soit toujours au courant de tout ce qui se passe dans les lieux qu'occupe la Cour. Il espère que l'Empereur d'Autriche usera de la même précaution. »

1. On appelait ainsi les anciennes barrières et les anciennes limites de l'octroi de Vienne. Elles n'ont disparu que depuis quelques années lors de l'annexion à Vienne des communes suburbaines.

2. Grammont (Antoine-Louis-Marie, duc de) (1755-1836). Émigré rentré en France avec Louis XVIII. Pair de France le 4 juin 1814.

Vienne, 10 avril 1815 (F. 2. 501. 1780, ad. 2).
Dalberg au baron Cotta[1] (*Intercepta*)
(Sous couvert à la baronne Lerchenfeld).

« J'ai tardé, mon cher baron, à répondre à votre lettre dont le contenu avait pourtant beaucoup d'intérêt pour nous. Les événements ont tellement été prompts que tout le monde en a été étourdi. Mais je m'y suis attendu dès que Bonaparte a pu arriver à Lyon, qu'il y avait réuni les premières troupes et que personne n'a osé s'y opposer.

Nous avons des nouvelles de France. C'est Robespierre ceint d'un sabre et prêt à monter à cheval. Toute la nation, croyez-moi, le repousse. Mais l'armée est enragée. Elle est fatiguée du repos. Elle veut la guerre, mais elle ne pourra pas résister à l'union que présente l'Europe. Les scènes qui nous représentent Mahomet, à la tête d'une armée de fanatiques, celles des gardes prétoriennes peuvent se renouveler ; mais unité, action et constance, et on viendra à bout d'écraser le dernier mouvement d'une trop dangereuse révolution. La guerre est inévitable parce que personne ne peut se fier aux paroles de Bonaparte et son armée même ne peut être sans guerre.

La Cour a fait d'énormes fautes et le Roi ne peut retourner sans signer de fort dures conditions. Nous le sentons. Il y a même des chances pour le duc d'Orléans, dont nous ne sommes pas les maîtres et si le duc d'Orléans avait voulu se laisser conduire à Melun, il était roi et Bonaparte ne vivrait plus. C'est un fait.

Le parti militaire et les Jacobins, dans ce moment, se disputent le pouvoir et sa durée. Je ne serais pas étonné que les derniers ne l'emportassent. D'ici à quelques semaines nous connaîtrons mieux la force des partis. Ce qui est sûr au reste, c'est que Bonaparte n'a pas 90 000 hommes à opposer sur la frontière, qu'il manque d'artillerie et de munitions et que la fièvre révolutionnaire ne se donne pas une seconde fois.

Nous finirons ici vers les premiers jours de mai. Les opérations militaires commenceront avant le 15. Alors 350 000

1. Cotta von Cottendorf (Jean-Frédéric, baron) (1764-1832), l'un des représentants des libraires allemands au Congrès, le chef de la grande maison de Stuttgart.

hommes se trouveront en ligne et les mouvements du Midi auront pris quelque consistance..... »

Vienne, 15 avril 1815 (F. 2. 502. 1780, ad. 2).
Talleyrand à Labrador (*Intercepta*).

« Vous savez que ce n'est nullement par opposition de mon opinion avec la vôtre que j'ai insisté auprès de Votre Excellence pour que vous voulussiez bien adopter la déclaration telle qu'elle était à peu près arrêtée [1]. Les raisons, qui vous y faisaient désirer quelques changements, ne m'avaient pas échappé. Mais vous connaissez aussi celles qui m'avaient porté à la faire telle qu'elle est. Il n'y a, à vrai dire, qu'un seul obstacle au rétablissement de l'autorité en France, et cet obstacle, un nombre infini de personnes désireraient, quoique avec des vues diverses, de le renverser. Qu'a-t-on donc cherché? A faire tendre toutes les opinions en France vers un seul et même but, la destruction de Bonaparte. Du reste la publication de cette déclaration se trouve pour le moment ajournée ; mais lorsqu'on s'en occupera de nouveau, je désire fort qu'elle soit discutée dans une conférence des huit Puissances, parce qu'il me paraît aussi convenable qu'utile que chacun puisse dire son sentiment et ajouter ses idées à ce que je dis ici au sujet de la Déclaration. J'en dis autant de tout ce qui est de quelque importance. »

Gand, 6 avril 1815 (F. 2. 502. 1792, ad. 2).
X... à Dalberg (*Intercepta*).

« Après avoir fait de vains efforts pour retenir l'ex-Garde impériale dans le devoir, Oudinot s'est retiré chez lui où il vit en simple particulier. Ney et Suchet sont les seuls sur lesquels il n'y a aucun doute.

Les lettres du Midi, en date du 27, disent que la duchesse d'Angoulême [2] était encore à Bordeaux et que le drapeau blanc continuait à flotter à Marseille.

J'ai reçu les lettres de ma femme à qui Réal est allé signifier

1. Cf Talleyrand au Roi. Vienne, 13 avril, dépêche n° 50 (PALLAIN, *Correspondance de Talleyrand avec le Roi*, p. 380). « D'accord sur le fond de la Déclaration on n'a pu encore s'entendre sur la forme, et la publication s'en trouve pour le moment ajournée. »

2. La duchesse d'Angoulême quitta Bordeaux le 2 avril et s'embarqua le 3 à Pauillac.

le 27 [1] que je suis exilé à quarante lieues de Paris ; Barbé-Marbois, Chabrol, Pasquier, Decazes, Mounier sont dans le même cas.

Que dites-vous du mariage de l'Empire et de la Révolution? Il doit résulter de cette alliance incompatible surtout avec les caractères de l'Homme, un monstre bizarre. Fouché, Carnot et quelques autres révolutionnaires voudraient faire prévaloir leurs idées, dans lesquelles il entre quelque liberté. Rovigo, Davout, etc., etc., voudraient qu'on employât les moyens révolutionnaires les plus violents ; mais les républicains libéraux auront beau faire, le caractère de l'Homme l'emportera et s'il a quelques succès, vous verrez que la France sera le théâtre des proscriptions. D'immenses confiscations auront lieu pour récompenser ces sectaires et ceux qu'il appelle ses braves. »

Bruxelles, 8 avril 1815 (F. 2. 502. 1791, ad. 2).
X..... [2] à la comtesse Edmond de Périgord (*Intercepta*).

« Je viens de voir l'évêque de Nancy [3] qui arrivait de Gand et avait quitté le Roi une heure avant son départ. Les nouvelles étaient meilleures. M. le duc de Bourbon venait d'écrire au Roi par l'Angleterre. Loin de s'être embarqué, il est à Saumur [4], ce qui est une bonne position militaire et il s'y for-

1. « Ce décret, dit PASQUIER, *Mémoires*, III, note page 171, fut rendu le 25 mars, mais ne fut inséré au *Moniteur* et au *Bulletin des Lois* que le 3 avril. Deux jours auparavant, on avait mis dans le *Bulletin des Lois* celui sur l'amnistie. Il était daté de Lyon, mais très certainement, il n'avait été définitivement rédigé qu'à Paris. Tous les membres du gouvernement provisoire étaient exceptés de cette amnistie, et de plus, MM. Lynch, maire de Bordeaux, La Rochejacquelein, de Vitrolles, Alexis de Noailles, le duc de Raguse, Sosthène de la Rochefoucauld Bourrienne et Bellart. En tout treize personnes. Aucune de ces personnes à la vérité, ajoute Pasquier, ne se trouvait, ainsi que M. de La Valette l'avait prévu avec moi, sous les mains du gouvernement. » Les cinq autres étaient Talleyrand, Beurnonville, Dalberg, Jaucourt et Montesquiou. Cf *Ibidem*, 169-171, conversation entre Fouché et Pasquier. Cf HOUSSAYE 1815, 502. Vitrolles seul fut incarcéré, mais pour le rôle qu'il avait joué à Toulouse.

2. L'auteur de cette lettre ne peut être que Marie-Euphémie-Cécile de Noailles, fille du vicomte Louis-Marie de Noailles, mariée au vicomte, puis marquis Armand-Maximilien-Joseph-Olivier de Saint-Georges Vérac et sœur d'Alexis de Noailles.

3. Monseigneur de La Fare.

4. Le duc de Bourbon était le 26 mars à Fontenay et alla de là aux Sables-d'Olonne où il s'embarqua pour Santander (Cf HOUSSAYE, 1815, 402).

mait un noyau d'armée. Dupont est à Bourges et la Vendée est restée fidèle.

Napoléon a fait faire à Dupont toutes les propositions imaginables, et connaissant son faible pour l'argent il s'est servi de ce moyen, mais jusqu'ici le général est resté incorruptible. Espérons qu'il le restera toujours.

A Paris, la consternation est au comble. Des canons dans toutes les rues. Un camp aux Tuileries fait grand peur aux bourgeois parisiens. On a mis dix-sept séquestres, M. de Talleyrand, mon frère Alexis, M. de Poix, Marmont, Damas, etc.

Les trois grandes erreurs dont Napoléon nourrit les Français sont :

1° Que Marie-Louise arrive ;

2° Que le Roi est parti pour l'Angleterre ;

3° Que le Congrès traite avec lui.

Il y a une grande division dans le Conseil. Savary et Davout ne croient pas qu'il y ait pour Napoléon d'autres moyens pour se soutenir que la violence et le sang répandu. Je laisse à votre jugement de décider quel est le parti qu'il prendra.

J'espère bien que vous ne portez plus de violettes. C'est ici une fleur que l'on a en horreur et son titre d'humble n'a pu la garantir de la haine publique. Vous n'en serez pas étonnée lorsque vous apprendrez que c'est le symbole de Bonaparte et le signe de ralliement.

M. le duc d'Orléans est exilé. On l'a envoyé à Helvoetsluys. »

La lettre se termine par une anecdote sur l'évasion de Fouché à l'aide d'une cheminée tournante.

(Bruxelles [1] (?) 10 avril 1815 (F. 2. 502. 1791, ad. 2).
Une anonyme [1] à Talleyrand (*Intercepta*).
(Sous couvert à la comtesse Edmond de Périgord).

« Puisque vous ne m'aimez plus... Vous allez me demander pourquoi je commence ainsi. Mais c'est une vérité que je suis bien aise de vous dire, afin que vous sachiez que je ne suis pas si sotte que vous le croyiez quand je vous écrivais : « *Tout*

1 Probablement de Bruxelles, où se trouvait l'auteur de cette lettre, qui est vraisemblablement madame de La Tour du Pin.

va mal... Il s'agit bien de la Saxe. Il faut que M. de Talleyrand revienne. »

Vous disiez à cela : *Chansons, propos de femmes, caquets du faubourg Saint-Germain*, et vous ne pensiez pas que celle qui vous disait cela est une femme qui est homme et qui méprise les caquets bien plus que vous. Si vous aviez été à Paris, nous y serions encore, et le Roi aussi. Mais enfin cela est fini, et il ne faut pas récriminer.

Ce qui m'afflige, c'est que vous n'ayez pas su que j'aurais été sensible de recevoir un mot de vous quand vous me causez la plus sensible peine en donnant à M. de la Tour du Pin [1] une mission qui peut être si périlleuse et que vous ne croyez pas pouvoir me l'expliquer d'une manière quelconque, ni me rassurer. Je n'oublierai pas cela et c'est une peine si grande pour moi au milieu de toutes celles que j'éprouve de vous reconnaître si complètement indifférent.

Je savais que vous l'étiez pour beaucoup de monde ; mais je m'étais sottement mise hors de la foule et vous m'y faites rentrer. Je n'aime pas à compter sur l'amitié de ceux qui n'en ont plus pour moi.

Vous nous avez envoyé Victor de Rohan [2] qui ne nous dit que des sottises et qui peint les étrangers comme venant manger les petits enfants. C'est tout juste le contraire qu'il faudrait dire. Charlotte [3] était un peu plus avisée que cela.

P.-S. — Vous serez bien aise de savoir que le funeste abbé de Montesquiou est au Val où il prend de la tisane. »

Bien que les Souverains et leurs Ministres n'aient pas encore quitté la capitale autrichienne et que la vigilance des agents de Hager ne se soit pas relâchée, c'est cependant d'un autre côté que l'attention et l'intérêt se portent depuis le retour de l'Empereur aux Tuileries.

1. Cf Jaucourt à Talleyrand, Gand, 4 avril (JAUCOURT. *Correspondance avec Talleyrand*, p. 261.) « On nous a appris que vous aviez envoyé La Tour du Pin et son gendre aux Bouilles (à Marseille), madame de la Tour du Pin, qui est à Bruxelles, s'en est mise dans un violent émoi. »

2. Cf JAUCOURT (*Correspondance* n° 264).

3. Charlotte de Rohan, la femme du duc d'Enghien. « La princesse Charlotte, écrivait la baronne du MONTET (*Mémoires*, p. 57), est gaie et très grosse. Elle n'est pas jolie, elle n'a rien de distingué et n'a d'intéressant que l'impression pleine de santé et de bienveillance de sa physionomie. »

Les services de la *Polizei Hofstelle* étaient d'ailleurs si parfaitement organisés que, grâce au fonctionnement intensif de la *Manipulation*, les bordereaux journaliers apportaient sans cesse un lot de documents curieux : ainsi deux dépêches de Lieven à Nesselrode relatives l'une à la mission de Craufurd auprès de lord Castleragh, l'autre à l'envoi en Angleterre de lord Kinnaird, une lettre de Hardenberg à Brockhausen sur les prétendues hésitations de Napoléon, des observations qu'un homme d'État anonyme (sans doute Pozzo di Borgo) présente à l'Empereur Alexandre, des renseignements qu'un anonyme envoie de Londres à la date du 17 avril à Talleyrand et qu'on chercherait en vain dans les cartons du quai d'Orsay, et enfin une lettre dans laquelle un autre anonyme communique à l'ex-prince de Bénévent le plan de campagne de Wellington.

Londres, 4 avril 1815 (F. 2. 502. 1836, ad. 2).
Liéven à Nesselrode (*Intercepta*) (en français).

« J'ai mis la plus grande attention à recueillir tout ce qui à la suite de la révolution survenue en France pouvait parvenir au Gouvernement britannique sur les dispositions de Napoléon, et je me suis assuré qu'il n'avait cherché à faire aucune ouverture dans le pays, pas même à l'occasion du départ de lord Fitzroy-Somerset de Paris[1].

Aujourd'hui est arrivé à Londres le sieur Craufurd[2], voyageur anglais établi à Paris et chargé par Napoléon de la première démarche auprès du Gouvernement anglais.

Napoléon a employé l'intermédiaire de madame de Souza-Flahaut[3] pour sonder Craufurd à cet égard et son fils, le

1. Seul de tous les diplomates étrangers, lord Fitzroy Somerset, le futur lord Raglan, de l'expédition de Crimée, avait été autorisé par l'Empereur à se rendre directement de Paris à Gand.

2. Un Anglais qui en 1814 résidait à Paris depuis trente-quatre ans, sans autre interruption que pendant la période aiguë de la Révolution et avait fait fortune au service de la Compagnie des Indes, mari d'une ancienne danseuse qui prétendait que ses enfants étaient les fils d'un duc de Wurtemberg, le seul Anglais qui grâce à Talleyrand avait résidé à Paris de la paix d'Amiens jusqu'à l'entrée des Alliés, grand collectionneur de tableaux et de meubles rares qu'on vendit en 1820, après sa mort. Il acheta, pour 800 000 francs, l'hôtel de Pauline Borghèse, y compris les meubles qu'il mit à part pour 300 000 francs. Peu de temps après, le 14 octobre 1814, l'hôtel, aujourd'hui encore l'ambassade d'Angleterre, fut acheté par le duc de Wellington pour le Gouvernement Anglais. (Cf F. Masson. *Napoléon et sa famille*, X, p. 321 et suivantes.)

3. « Flahaut, je l'aimais, et il est probable que sans sa mère il eût été mon grand maréchal (à la mort de Duroc). Il a beaucoup d'esprit naturel, une brillante bravoure, et une grande habitude du monde. Ce n'est pas, comme on l'a dit,

général Flahaut, lui ayant également représenté les services qu'il pouvait rendre, lui aussi, à sa patrie, Craufurd s'est déterminé à se charger de cette mission et vient d'arriver ici en annonçant au Ministère les dispositions de Napoléon.

Bonaparte, quoique trouvant sa gloire compromise à accéder au traité de Paris, considérant cet acte comme émané de la nation française et sanctionné par elle, est déterminé à reconnaître ce traité et à en faire exécuter les conditions. Animé qu'il est du désir sincère de conserver le repos à l'Europe, il espère trouver le Gouvernement anglais dans les mêmes dispositions et n'attend pour envoyer en Angleterre une personne chargée de s'expliquer officiellement que l'avis que son envoyé y sera reçu sous ces auspices.

Lord Castlereagh, qui m'a fait part de cette ouverture, m'a dit qu'il avait répondu à Craufurd qu'il considérait sa mission comme non avenue. Il m'a dit en outre que, si quelque personnage chargé des ordres de Napoléon se présentait en Angleterre, il répondrait qu'il ne séparait d'aucune manière ses calculs de ceux des alliés de la Grande-Bretagne et ne pouvait répondre à ces ouvertures que d'accord avec eux.

Il s'est présenté aujourd'hui, à Douvres un courrier français, chargé de dépêches du Gouvernement français pour l'Ambassadeur de France, comte de la Châtre. Après que l'Ambassadeur se fut consulté avec Castlereagh sur cette singulière ouverture, l'ordre a été donné à Douvres de renvoyer le messager.

L'impatience du Gouvernement anglais de connaître la façon d'envisager les derniers événements de France des Souverains assemblés à Vienne a décidé le Ministère à détacher deux de ses membres pour aller se concerter à Bruxelles avec Wellington sur les mesures qu'exigeront les résolutions des Souverains alliés et le caractère que leur détermination doit imprimer à cette nouvelle guerre, si *elle doit avoir lieu.*

parce qu'il était trop jeune que je ne l'ai pas nommé. C'est parce qu'il était homme à bonnes fortunes et surtout parce que sa mère, madame de Souza, était lancée dans toutes les intrigues de Paris. J'en redoutais l'influence..... » (Colonel Picard. *Préceptes et Jugements de Napoléon*, 3e partie, Les Hommes, p. 404.) (Extrait de Montholon, *Récits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène*, II, 25-27.)

Lord Harrowby[1] et M. Wellesley Pole[2] viennent de partir pour Bruxelles. »

Lieven fait ensuite part à Nesselrode de l'envoi d'un mémoire de Castlereagh à Clancarty[3] « au sujet des démarches de Napoléon dont il m'a entretenu confidentiellement, ne voulant pas donner de publicité à cette affaire. Il m'a dit aussi que, quelles que soient les dispositions des Souverains, l'Angleterre s'abstiendra en ce moment de tout Conseil et attendra l'opinion de ses alliés pour diriger la sienne, mais qu'en tous cas ils trouveraient en elle l'appui et les soins qu'exigeait une cause commune à la sûreté de tous les États. »

Vienne, 15 Avril 1815 (F. 2. 502. 1887, ad. 2).
Hardenberg à Brockhausen (à la Haye).

« Le Roi sait gré à Votre Excellence d'avoir volontairement renoncé au congé qui vous autorisait à quitter votre poste. Il est de la plus grande importance pour nous de suivre en détail tous les événements qui se préparent du côté de la Hollande.

Depuis le retour de Bonaparte à Paris et le départ des Bourbons, toutes les pensées se dirigent vers un seul et même but, celui d'éloigner l'oppresseur et de maintenir l'indépendance de l'Europe. L'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse viennent en conséquence de signer un nouveau traité basé sur celui de Chaumont et dans lequel les Puissances s'engagent de réunir leurs efforts pour renverser le trône de l'usurpateur.

Les autres Puissances de l'Europe ont été invitées à accéder à ce traité. Tous les princes de l'Allemagne montrent le meilleur esprit pour la défense de la cause commune; mais ce bon

1. Harrowby (Dudley, comte et vicomte Sandow) (1762-1847). Ami de Pitt, il négocia en 1805 la coalition contre Napoléon, avec les cours de Berlin, Vienne et Saint-Pétersbourg. En 1815, il fut chargé d'une mission auprès de Wellington à Bruxelles.

2. Wellesley Pole (Sir William), né en 1763, Maître de la monnaie, membre de la Chambre des Communes, secrétaire d'État pour l'Irlande; disgrâcié en 1811, il revint plus tard aux affaires comme Ministre d'État.

3. Cf Dépêche de Castlereagh à Clancarty du 12 avril. (CASTLEREAGH, *Despatches and letters*, tome X, 305-308.)

esprit se manifeste surtout dans les États de notre auguste Souverain.

Cependant les travaux du Congrès ne sont pas oubliés. On veut les terminer avant de commencer les hostilités. Les arrangements relatifs au duché de Varsovie viennent également d'être conclus. Nous allons nous mettre en possession de notre partie.

En général, toutes les mesures ont été prises pour faire cesser l'état provisoire et pour assurer l'existence des peuples.

Bonaparte paraît encore fort incertain, d'après les dernières nouvelles de Paris, sur le parti qu'il prendra relativement à la guerre extérieure qui le menace. Le parti des Bourbons, bien loin d'être étouffé, semble au contraire faire des progrès rapides dans le Midi de la France. La tranquillité de Paris n'est pas encore établie, et enfin il est constant que l'armée française, complètement désorganisée, manque essentiellement de tout ce qui compose le matériel de la guerre. Ajoutons à cela la pénurie des finances, et nous pourrons nous convaincre qu'il faudra du temps à Bonaparte avant de pouvoir se porter sur la frontière avec des forces imposantes et qu'il lui est impossible de prendre l'offensive avant d'avoir triomphé de toutes ces difficultés.

Il est nécessaire toutefois de mettre la plus grande activité dans toutes les mesures qui se préparent contre cet homme audacieux, et je vois avec plaisir dans les rapports de Votre Excellence que la Hollande et l'Angleterre agissent dans le plus parfait concert pour la défense du royaume des Pays-Bas et pour coopérer d'une manière efficace avec les autres Puissances alliées.

Le maréchal Blücher et le général Gneisenau ont ordre de s'entendre pour toutes les grandes opérations militaires avec le duc de Wellington. La prudence et les talents reconnus de ce grand capitaine doivent inspirer une confiance sans bornes à la Hollande. »

Gênes, 11 avril 1815 (F. 2. 502. 1902, ad. 2).
Duchesse de Dalberg au duc (*Intercepta*) (sous-couvert des frères Smitmer).

« J'espère que la coalition voit à présent plus que jamais le besoin de rester une et ferme dans ses résolutions. L'opinion

est unanime ici que, si les opérations des Alliés sont faites avec vigueur et ensemble, l'ennemi commun ne peut triompher.

On écrit de Paris que l'enchantement des *Napoléonistes* commence à cesser. Nous avons des bulletins qui prouvent du moins que le Midi reste fidèle au Roi.

Les Suisses sont toujours royalistes et prêts à marcher. Qu'on ne perde donc pas de temps si l'on veut assurer un avenir à nos enfants, et à nous-mêmes un présent un peu tranquille. »

Vienne, 23 avril 1815 (F. 2. 502. 1903, ad. 2).
X.. à Hager (en français).

« L'Empereur Alexandre a reçu ces jours derniers une lettre de la comtesse de Saint-Leu qui cherche à l'intéresser au sort de Napoléon et lui dit : « *L'Empereur a tout à fait changé de caractère et vous porte une amitié sincère.* »

Sans lieu [1], 15 avril 1815 (F. 2. 502. 1903, ad. 2).
X...[2] à l'Empereur de Russie (*Intercepta*) (en français).

« Observations. — D'après toutes les nouvelles qui nous arrivent de Londres, le Gouvernement britannique met une grande vigueur à poursuivre la guerre contre Bonaparte, mais elle n'est pas populaire en Angleterre. Le gros de la nation ne s'intéresse pas à la médiocrité des talents des Bourbons, tandis qu'un grand nombre admire la témérité de Bonaparte dans tout ce qu'il ose. D'ailleurs, se croyant à l'abri du retour de son esprit conquérant, grâce à la mer, l'Anglais, consultant froidement son égoïsme, ne voit dans cette nouvelle lutte qu'une augmentation de ses taxes, et peu lui importe quelle dynastie règne en France.

L'auguste et vertueux Louis XVIII est sans doute à plaindre. Avec les intentions les plus pures, il n'a pas été assez

1. Probablement de Bruxelles.

2. Cf Nesselrode à Pozzo di Borgo, Vienne, 21 avril/3 mai 1815 (dépêche n° 218). (Polovtsoff, *Correspondance*, t. I, p. 215). « Les dépêches de Votre Excellence sont arrivées au moment où le courrier, porteur de la présente expédition, allait repartir. Sa Majesté Impériale en a pris connaissance. Les observations, qui y sont consignées font apprécier davantage l'intérêt majeur de la commission que Sa Majesté confie à votre zèle et à votre activité... »

Il ne serait donc pas impossible que cette dépêche fût de Pozzo di Borgo.

vigoureux pour pouvoir gouverner les Français, tant qu'il résidait à Paris. Peut-il se flatter d'être plus heureux depuis qu'il a dû quitter le sol de son royaume?... Entouré de Français qui ne veulent le servir ou qui en sont incapables, il donne une grande preuve de sagesse en n'encourageant pas l'émigration. Cependant pouvait-il s'attendre que le duc de Berry serait assez lâche et assez inconsidéré pour avoir licencié la Maison du Roi à Béthune, sans même que le Roi eût autorisé cette mesure. Si aucun des Bourbons ne sait mourir le sabre à la main pour défendre leur cause, les autres nations sont-elles appelées à verser leur sang pour les faire remonter sur le trône?... Ce serait se nourrir d'illusions que de se reposer sur un concours efficace du parti Bourbon en France. Il n'existe aujourd'hui que parmi les hommes et femmes de soixante ans. Il serait donc dangereux de se laisser *influencer par l'esprit du Cabinet de Gand qui n'en a pas.* Aucun système n'y est fixé sur l'avenir et il est à prévoir que tout le génie de Talleyrand échouera contre l'influence de la médiocrité dominante de Blacas et consorts.

Le duc de Raguse doit avoir suggéré l'idée que le Roi prenne à sa solde 15 000 Suisses qui, arborant la cocarde blanche, entreraient en France sous le comte d'Artois et formeraient le noyau de l'armée royale. Faute d'autres moyens d'agir, l'idée pouvait être bonne ; mais il est à craindre que son exécution entraînera tant de lenteurs et d'embarras, qui naissent de l'incapacité des individus à qui l'exécution sera confiée, que le cabinet des Tuileries saura déjouer le plan avant que les 15 000 combattants ne puissent entrer en ligne [1] !

Cependant, les Puissances alliées ne doivent dédaigner aucun moyen d'armement que le Roi de France pourra offrir. Mais elles ne sauraient compter que sur leurs propres forces et sur l'emploi sage et énergique qu'elles en feront.

Pour le moment, la guerre est populaire en Allemagne. La haine contre les Français distraira même le peuple des griefs qu'il croit être en droit de reprocher au Congrès de Vienne. Il ne regrettera aucun sacrifice, n'épargnera aucun effort pour faire triompher la cause légitime des Alliés contre l'usurpation

1. Cf *Correspondance de Pozzo di Borgo et de Nesselrode*, t. I, p. 99.

de Bonaparte, pourvu que dans l'emploi des moyens la direction centrale de cette machine colossale porte le caractère de la vigueur, d'une suite conséquente et d'une justice sévère. Sans quoi, il pourrait arriver qu'au physique comme au moral, la Coalition mangeât son blé en herbe et qu'à la fin d'une campagne, elle étouffât de ses propres moyens. »

Vienne, 28 avril 1815 (F. 2. 502. 1143, ad. 2).
X..... à Hager (en français).

« Je fis, avant le théâtre, une visite à M. de Willie. Nous parlâmes de la Maison de Bourbon et il m'affirma qu'il était parfaitement égal à l'Empereur Alexandre qui régnait en France, pourvu que ce ne soit pas Napoléon. Que, si on ne pouvait pas induire les Français à vivre sous la domination des Bourbons, on pourrait leur donner un Roi soldat et qu'alors on ne pourrait choisir mieux que l'Archiduc Charles, qui, étant de la maison de Lorraine pourrait plaire aux Français et qu'il serait facile d'induire les Bourbons à abdiquer en faveur de ce héros, chose qu'ils ne feront jamais en faveur de Bonaparte. »

Londres, 11 avril 1815 (F. 2. 503. 1275, ad. 2).
Une anonyme à Talleyrand (*Intercepta*).

« Mon opinion est que c'est au Quartier-Général des Empereurs que le Roi vous demanderait d'aller ; car c'est là, surtout dans un moment où la *France est dehors*, que votre présence est à la cause d'une immense utilité.

Si c'est là où vous poursuivrez vos nobles travaux et que vous vouliez que nous restions ici, nous y aurons des moyens nombreux de communiquer, seul adoucissement qui, dans un moment comme celui-ci, soit susceptible de me consoler. Je continuerai à vous mander tout ce que je saurai, non pour vous rien apprendre, *mais parce que dans les grandes choses les petites échappent quelquefois* et qu'il peut être bon de savoir même les niaiseries.

Au nom du Ciel, donnez-nous souvent de vos nouvelles; j'en ai besoin plus que d'air à respirer.

Vous venez de mettre le comble à votre gloire et jamais en

un an l'on n'a rendu à son pays et à son Roi d'aussi immenses services.

Ce n'est pas qu'entre les efforts des Alliés, les mouvements royalistes de l'intérieur et peut-être plus encore les Jacobins entre les bras de qui il s'est jeté, on ne doive croire à la destruction prochaine du Monstre; mais que de crimes peuvent être tentés par lui d'ici là. Que de malheurs possibles par les ordres de cet homme de sang !

Je ne puis en distraire ma pensée, ni vaincre mes craintes à cet égard. Mylord... a dit à une personne qui vient d'arriver : « *Depuis le retour de l'homme de l'île d'Elbe personne ne le hait plus que nous.* » Je sais bien que cette haine, et ce qui peut en être le résultat, est bien plus dans le sens républicain que royaliste. Mais enfin c'est quelque chose et j'ai cru bon de vous le dire.

Vous avez vu dans les journaux de Francfort le choix des différents lieutenants de police. Ils sont pris dans les Jacobins les plus positifs [1]. Le dire sur la disposition de Paris contre lui et contre ses troupes est unanime.

Les rapports de la Vendée sont bons, mais il n'y a pas d'armée et la soumission de Bordeaux est un terrible exemple.

Le reste du Midi va bien. Mais n'écrasera-t-Il pas ces mouvements partiels? C'est ce qui est bien à craindre.

M. le duc d'Orléans est arrivé ici sans un seul de ses aides de camp qui l'ont quitté pour rentrer.

Vous aurez su que Bonaparte a envoyé ici avant-hier un nouveau courrier avec une dépêche au Gouvernement, dans laquelle il a l'air de regarder les événements qui par lui ont eu lieu en France depuis un mois, comme une chose toute simple et qui ne devrait être considérée ici que comme un simple changement de Ministère. Ce même courrier était chargé de la notification du rappel du comte de la Châtre.

Il me semble que d'après la majorité que le Ministère a eue dans la question de l'Adresse, on peut tout espérer. Car très positivement depuis, l'Opposition a baissé de ton, à l'excep-

1. Nomination de vingt-deux commissaires extraordinaires (Cf Pozzo di Borgo à Nesselrode (12/14 avril 1815), *Correspondance de Pozzo di Borgo*, p. 96 et note).

tion de quelques individus tels que M. Whitbread [1] et sir Francis Burdett [2]. Ils disent qu'ils ne s'opposent pas à la guerre si elle est indispensable, mais qu'ils veulent, pour la faire, un Ministère plus fort.

Monsieur le duc et madame la duchesse d'Orléans ont assisté à l'avant-dernière séance du Parlement, chose qui a été trouvée inconcevable, vu les choses désagréables et même insultantes qu'on prévoyait que se permettraient contre les Bourbons quelques-uns des enragés de l'Opposition. »

Londres, 18 avril 1815 (F. 2. 503. 1275, ad. 2).
Anonyme à Talleyrand (*Intercepta*) (sous couvert de Liéven à Nesselrode).

« Wellington a prévenu le Roi, que, ne voulant commencer la guerre que lorsque les Alliés sur le Rhin et lui-même du côté de la Flandre seraient assez en forces pour porter le grand coup, il était décidé, dans le cas où Bonaparte attaquerait, à prendre une forte position, ce qui laisserait une partie de la Belgique découverte et qu'en conséquence il prierait le Roi d'être prêt, si telle chose advenait, à se retirer en Hollande.

Le même avertissement a été donné aux nombreuses familles anglaises fixées à Bruxelles.

Cela me paraît fort dangereux dans un pays où la *contagion bonapartiste* est plutôt comprimée que détruite.

C'est l'annonce de cette résolution qui, malgré sa répugnance, décidera probablement le Roi à se rapprocher de Bruxelles pour être plus à même de prendre la route d'Amsterdam. Si cet abandon momentané a lieu, il sera regardé comme un succès en France et en Belgique, dont le résultat sera : « *Découragement pour les bien pensants* ; *animation et encouragement*

1. Whitbread (Samuel) (1758-juillet 1815), membre du Parlement depuis 1790. Un des chefs les plus incontestés et des orateurs les plus redoutables de l'Opposition, il se suicida dans un accès d'aliénation mentale provoqué, croit-on, par le chagrin que lui causait la tournure prise par les affaires politiques de l'Europe après Waterloo.

2. Burdett (sir Francis) (1770-1844), Membre de l'opposition, défenseur acharné de la réforme parlementaire, de l'émancipation des catholiques d'Irlande et de l'*Habeas Corpus*, un des hommes politiques les plus populaires à Londres, resté l'idole du peuple, même lorsqu'en 1818 il devint le chef de l'Opposition modérée.

pour le parti qui, quoique triomphant, est très chancelant, et agitation dans les Pays-Bas. »

Si vous allez trouver le Roi avant de vous rendre au Quartier-Général des Empereurs, vos amis vous conjurent de prendre des précautions auxquelles votre courage vous rend trop souvent étranger et qui cependant si près de la frontière de France sont indispensables lorsqu'on a affaire à des scélérats qui n'ignorent pas que vous êtes l'âme de toutes les mesures grandes et nobles qui tendent à les détruire. »

COMMANDANT WEIL

(*La fin prochainement.*)

L'INTERVENTION ITALIENNE

Peu de sujets, depuis quelques mois, ont passionné l'opinion au même point que la question de savoir si, et à quel moment, l'Italie participerait à la guerre contre les empires du centre. Au lendemain de la détermination que cette puissance vient de prendre, et qui la range à nos côtés, il paraît intéressant d'en reconstituer la genèse. Quelles raisons l'Italie a-t-elle eues de se tenir, pendant dix mois, à l'état de neutralité ; quels efforts ont été faits par nos adversaires pour qu'elle n'en sortît pas ; à travers quelles péripéties a-t-elle envisagé la formule de ses intérêts et la règle de sa conduite? — Telles sont les questions auxquelles on se propose ici de répondre.

C'est surtout en France qu'on s'est montré impatient de voir l'Italie passer de la neutralité à la guerre. A cette impatience ont contribué le sentiment instinctif et juste que le peuple italien devait se retourner tôt ou tard contre ses anciens alliés, et l'appréciation moins juste, à certains égards erronée même, que la rupture était facile. Pour rendre pleine justice à ce peuple, il faut savoir tenir compte de sa situation intérieure et extérieure au début de la conflagration générale et remonter même un instant le cours de son histoire.

En France, on ne saurait dire d'aucun parti qu'il ait en propre une politique étrangère. C'est le contraire en Italie, où à cet égard, les partis et même les classes professent des prin-

cipes opposés, ou manifestent, à tout le moins des tendances différentes. L'expérience des dix derniers mois vient de confirmer la justesse de ce lieu commun que les radicaux et les libéraux avancés sont en général fidèles à l'amitié française. Le sentiment inverse paraît avoir prévalu, pendant la même période, dans les milieux aristocratiques, mondains, au sein des classes opulentes et du parti catholique. Dans les salons où le peu d'activité qu'on dépense a pour but unique l'organisation du plaisir, on alléguait couramment que des intérêts « moraux » exigeaient le maintien de l'alliance avec les empires du centre. Aux gens du peuple qui reçoivent le mot d'ordre du clergé, on représentait cette moralité politique comme une sauvegarde pour la religion et pour la famille ; on leur avait même appris de singuliers propos, celui-ci, par exemple, « que les Allemands marchaient sur Paris pour y détruire une secte (*sic*), et qu'ils repasseraient la frontière après en avoir libéré la France ».

Les « neutralistes par principe » ouvraient volontiers leurs rangs aux neutralistes intéressés ou occasionnels : tels l'universitaire entiché de la culture allemande, le commerçant ou l'industriel qui avaient traité en Allemagne des affaires lucratives, le petit boutiquier qui gagnait sa vie à placer la camelote germanique. Nombre d'exportateurs et de commissionnaires trouvaient même la neutralité lourde à leurs intérêts professionnels ; car, à l'enfreindre, on s'assurait des profits, et Dieu sait si la pratique de la contrebande sur l'Autriche et l'Allemagne a permis d'ériger de rapides fortunes, malgré les efforts du gouvernement pour la modérer.

En ces derniers temps, les Italiens ont montré qu'ils ne formaient qu'un peuple et qu'une âme ; le courant d'opinion qui a soutenu le cabinet Salandra était exclusivement patriotique et national. Il semble toutefois qu'au début de la conflagration européenne, le régionalisme, auquel il faut souvent faire sa part en Italie, ait contribué à multiplier et à nuancer les tendances neutralistes. Dans le Milanais, pépinière d'économistes autant que de praticiens, beaucoup de gens se demandaient si une rupture avec l'Allemagne ne troublerait pas profondément l'organisme industriel et commercial du pays. Par qui, par quoi, disaient-ils, au bout de combien de temps rem-

placerons-nous notre personnel technique, telle matière première et surtout nos débouchés, si nous devons cesser de compter sur la collaboration et la clientèle allemandes? En Vénétie, le ressentiment contre l'Autriche s'attiédissait à la pensée que cette région, si souvent maltraitée par les troupes autrichiennes, serait la plus exposée en cas de nouvelle guerre. Florence, rendez-vous de tant d'étrangers, centre d'un pays de riche culture, avait l'air de trouver que c'est assez de vivre, sans poursuivre la réalisation des beaux rêves irrédentistes. Le *Mezzogiorno* s'inquiétait de la mévente du vin et des agrumes. En Sicile, de Felice était bien parvenu à réchauffer, à la faveur de la crise européenne, le vieux ferment garibaldien : cependant le gros du prolétariat rural et les propriétaires restaient comme immobilisés dans un tête-à-tête qui sentait plutôt la lutte locale et traditionnelle de classes. A Rome, enfin, où l'on avait fait au peuple une réputation — qu'il vient de démentir brillamment — d'insouciance et de fatalisme, à Rome, où la coexistence de deux cours a fixé des aristocraties oisives, des intérêts mondains à demi internationalisés, des fonctionnaires accoutumés à la réserve professionnelle, à Rome le neutralisme paraissait devoir établir son centre. L'esprit de la capitale n'allait-il pas s'en ressentir?

Aux hommes politiques eux-mêmes, qu'avait donc enseigné l'expérience de ces dernières années? De 1911 à 1914, l'Italie n'avait pas seulement porté le poids d'une lourde entreprise coloniale : la guerre de Libye avait été pour elle une école de scepticisme. L'opinion allemande, écho d'un gouvernement qui prétendait au titre de protecteur de l'Islam, avait accueilli cette campagne avec humeur, et les agents allemands, même et surtout après le traité de Lausanne, contribuaient à entretenir la résistance indigène. Les incidents du *Carthage* et du *Manouba* — qui étaient au fond, et auraient dû rester, de simples « espèces » ressortissant à la compétence de la cour de la Haye — avaient dégénéré en « affaires ». D'aucun côté les Italiens ne croyaient sentir d'amitié sûre. Ils en étaient venus à se demander si les puissances déjà pourvues de domaines méditerranéens ou d'hypothèques orientales n'étaient pas sans distinction hostiles au développement de leur propre expansion. Ils se jugeaient en butte à la jalousie qui épargne

rarement, en effet, les nations en croissance, et dont on trouve l'équivalent, au cours de la vie sociale, dans la sourde répugnance des classes nanties à faire place aux nouveaux venus.

A peine signée, la paix italo-turque, la guerre des Balkans éclate, et l'Italie n'y voit pas clairement de quel côté sont ses intérêts. De toutes les puissances elle est peut-être la plus sincère à désirer la restauration de l'équilibre balkanique ; mais il ne lui échappe pas que le zèle apparent déployé par les autres, en faveur de l'apaisement, dissi- mule à peine l'antagonisme des deux groupes qui se disputent déjà l'hégémonie de l'Europe. De l'Autriche et de l'Allemagne, l'Italie appréhende un coup de main qui leur ouvre définitivement la route de Salonique et rompe l'équilibre adriatique à son détriment. De la Triple Entente elle reçoit des avances, sans doute, mais elle n'y saurait répondre qu'en dénonçant un pacte déjà trentenaire et en s'exposant à une agression autrichienne immédiate. Dès ce moment commence à se poser pour elle le problème venu depuis à maturité. Elle se sent à la fois courtisée et isolée — isolée surtout peut-être — dans une Europe où se devine la veillée des armes.

Assurément, le cabinet Salandra s'est inspiré de ces souvenirs quand il a proclamé, au mois d'août 1914, la neutralité italienne. Il eût pu d'ailleurs faire appel à d'autres, plus anciens, pour établir le droit de l'Italie à l'« égoïsme sacré ». Rien d'étonnant à ce que cet « égoïsme » prît le temps de choisir et d'aplanir sa voie. Rien d'étonnant non plus à ce que l'Allemagne essayât de mettre à profit cette période d'indétermination pour retenir son ancienne alliée sur la pente de la rupture. Elle avait des arguments ; elle disposait d'un ambassadeur « extraordinaire ». Et voici ouverte la phase de la « mission Bülow ».

*
* *

Prestige personnel, relations mondaines, connaissance du monde politique italien, expérience des idées et des intérêts auxquels il était temps encore de faire appel, tout — jusqu'au renom d'hospitalité de la *Villa des Roses* — désignait le prince de Bülow pour la mission d'agent tentateur. Tout aussi, en

Italie, le faisait reconnaître comme tel. Aussi la presse romaine lui marqua-t-elle, dès l'abord, une déférence avertie. On rappela qu'il avait jadis trouvé des excuses aux « tours de valse » de l'Italie avec la France. Raison de plus, assurément, pour que l'Italie ne lui refusât pas la même faveur. Mais on lui fit sentir qu'il s'agissait, cette fois, d'un « tour de valse » de femme sérieuse, qui n'engage rien à l'avance et ne s'attardera pas aux bagatelles, ou plutôt qui n'entend causer qu'affaires avec son danseur.

A parcourir le *Livre Vert* publié par le gouvernement italien, et qui d'ailleurs ne lève qu'en partie le voile des négociations diplomatiques, on dirait que M. de Bülow s'est borné à jouer en Italie un rôle effacé, en tous cas discret, qui fait penser aux confidents de la tragédie classique. Il aurait été tout simplement un distributeur automatique de conseils de modération à l'Italie, qui exigeait beaucoup, à l'Autriche, qui ne voulait guère accorder. Il est probable que l'impression serait fort différente si le gouvernement italien, sous la forme d'un autre *Livre Vert*, constitué à l'aide de documents intérieurs, se décidait à donner une idée de l'action exercée *in casa sua* par l'ancien chancelier de l'empire d'Allemagne. Il le fera peut-être un jour, et il aura raison, pour montrer comment, dans un pays libéral et accueillant, un diplomate étranger, servi par des alliances de famille et une sorte de droit de cité à Rome, — après avoir usé des moyens de persuasion les plus étendus à travers la presse, le monde des affaires et les milieux politiques, a pu porter l'opiniâtreté et l'audace jusqu'à une tentative de coup d'État parlementaire. C'est l'*Idea Nazionale* qui disait, l'autre jour : « M. de Bülow avait besoin d'apprendre du peuple italien qu'il n'existe pas encore chez nous de comité *Union et Progrès.* »

Ce n'est pas, au surplus, que cet ambassadeur extraordinaire fût à court d'arguments de meilleur aloi. On imagine aisément, ou plutôt on reconstitue, à l'aide d'indiscrétions voulues de la *Stampa*, de l'*Avanti*, et d'autres confidents choisis, la thèse qu'il a cherché à faire prévaloir auprès du gouvernement et des cercles politiques :

« Je représente, a-t-il dit sans doute, un pays dont les intérêts coïncidaient déjà avec ceux de l'Italie avant le *Risor-*

gimento, et qui devenu son allié, lui a permis de compter sur une double garantie : garantie politique, contre la menace d'une coalition franco-slave sur le continent et d'une hégémonie anglo-française dans la Méditerranée ; garantie économique, puisque l'Allemagne, par la force des choses, sera toujours le meilleur client de l'Italie agricole. Quant à l'Italie industrielle, c'est à ses rénovateurs de dire ce qu'ils doivent à la collaboration et au stimulant germaniques.

« En s'alliant à l'Allemagne, il y a trente-trois ans, la monarchie de Savoie ne perdit pas de vue non plus les intérêts dynastiques et conservateurs *lato sensu*. Ces intérêts seraient-ils moins menacés aujourd'hui qu'alors? Non, car force est de constater le progrès des idées démagogiques, auquel la France contribue de précepte et d'exemple. Une victoire française serait exploitée par les radicaux et les républicains d'Italie comme une revanche sur les principes dont les monarchies du centre ont gardé la tradition.

« Et le péril slave? Est-ce que M. Sonnino lui-même ne le dénonçait pas, en 1881 et 1882, au cours de la campagne de discours parlementaires qui a précédé la signature de la Triplice? Aurait-il donc diminué, ce péril, depuis que la Turquie n'est presque plus une puissance balkanique, que la Serbie pose sa candidature à la succession adriatique de l'Autriche, et que la Russie, dont elle dépend, a trouvé en Occident des alliés pour forcer les Dardanelles? — Donc la politique de la Triple Entente devrait justifier de plus en plus, aux yeux des Italiens, la nécessité d'une « Europe centrale ». Et si l'on estime que cet édifice, où l'Italie a trouvé un abri depuis trente-trois ans, dont les assises sont saines, dont la façade impose encore, a besoin d'un nouvel aménagement intérieur, soit ! Cherchons ensemble un plan, et, s'il comporte des concessions de l'Autriche, Berlin usera, pour le faire aboutir, de toute son autorité à Vienne. »

Certes, à cette thèse générale on peut opposer bien des objections, encore qu'elle ait séduit en Italie, une école, — disons mieux, une génération diplomatique, qui n'était pas éteinte au moment où M. Sonnino a pris la direction de la *Consulta*. Mais, fût-elle juste de tous points, elle ne l'est que sous condition. La condition, c'est précisément qu'on trouve

moyen de remédier au vice intime de la conception triplicienne, longtemps caché ou du moins couvert par la longanimité de l'Italie. Est-ce que ce pays, en pleine période de convulsion européenne, peut renoncer à faire valoir par la force ses intérêts contre l'Autriche? Est-ce que l'Autriche est capable de mettre le prix à cette renonciation?

Tout d'abord, que le pacte de Triple Alliance ait été virtuellement dénoncé par l'Autriche elle-même, le jour où elle déclara la guerre à la Serbie, c'est le point de vue italien, et la note du gouvernement royal, en date du 23 mai, à ses représentants à l'étranger, le défend avec talent :

En provoquant la guerre européenne, en rejetant les satisfactions offertes par la Serbie et auxquelles seule l'Autriche pouvait légitimement prétendre, en refusant d'écouter les propositions conciliantes que l'Italie avait présentées, d'accord avec d'autres puissances, dans l'intention de préserver l'Europe d'une effroyable catastrophe, l'Autriche-Hongrie a lacéré de ses mains le pacte d'alliance avec l'Italie — pacte qui, tant qu'il fut interprété comme un instrument non d'oppression, mais de défense, avait utilement contribué à éliminer les occasions de conflit et à assurer aux peuples l'inestimable bienfait de la paix.

L'article premier du traité consacrait une règle logique et commune à tous les pactes d'alliance, savoir l'obligation « de procéder à un échange d'idées sur toutes les questions politiques et économiques de caractère général ». Il en découlait qu'aucun des contractants n'était libre d'entreprendre, sans concert préalable, une action dont les conséquences auraient pu faire naître, à la charge des autres, quelque obligation envisagée dans l'Alliance, ou porter atteinte à leurs intérêts primordiaux.

Après avoir spécifié que, précisément, l'attitude de l'Autriche était de nature « à léser directement les intérêts généraux de l'Italie dans la péninsule balkanique », le même document rappelle qu'en vertu d'un autre article du traité (l'article 7) « la nécessité d'un accord préventif et le droit à des compensations entre alliés étaient prévus pour le cas d'occupations temporaires ou permanentes dans la péninsule des Balkans ». Il rappelle enfin, d'après le *Livre Vert*, que l'Autriche, après avoir admis non sans peine, et sous la pression de Berlin, ce droit si clair à des compensations territoriales, émit la prétention d'en limiter le *quantum* à une simple portion du Trentin. La suite du document met à découvert l'écart irré-

ductible qui, à la veille de la clôture des négociations, subsistait entre le point de vue de l'Autriche et celui de l'Italie.

La cession de territoires dans le Trentin — cession qui, d'ailleurs, dans la pensée du gouvernement austro-hongrois, ne devait être réalisée qu'après la guerre — ne pouvait nous donner satisfaction. Nous formulâmes dès lors un *minimum* de concessions susceptibles de réaliser pour partie nos aspirations nationales et qui tendaient également à améliorer notre situation militaire dans l'Adriatique.

Ce programme *minimum* comportait une frontière élargie dans le Trentin et sur l'Isonzo, un statut spécial pour Trieste, la cession de quelques îles de l'archipel de Curzola dans l'Adriatique, la déclaration par l'Autriche qu'elle se désintéressait de l'Albanie, la reconnaissance enfin de la validité de notre occupation à Vallona et dans le Dodécanèse.

A cette requête fut opposé un refus catégorique. Après un mois seulement de conversation, l'Autriche-Hongrie se décida à augmenter l'étendue du territoire à nous céder dans le Trentin, sans dépasser Mezzo Lombardo, et à l'exclusion de régions italiennes telles qu'un versant de la vallée del Noce, le val di Fassa, le val d'Ampezzo. Ces nouveaux confins ne répondaient nullement, d'ailleurs, à nos intérêts stratégiques. — Au surplus le gouvernement de Vienne restait irréductible dans le refus d'effectuer aucune cession de territoire avant la fin de la guerre.

En somme l'Autriche ne pouvait mieux s'y prendre pour témoigner que, même aux prises avec les plus redoutables dangers, entourée non seulement d'ennemis, mais de haines, à la veille peut-être d'une dislocation définitive, elle était incapable de rompre avec sa tradition de hautaine inertie et de morgue à l'égard de la nation italienne. Sa tactique est, d'un bout à l'autre, étroite et tracassière. Le *Livre Vert* établit qu'invitée, dès le 9 décembre 1914, à un échange de vues par le gouvernement italien, elle n'accepte le principe d'une cession territoriale que le 9 mars suivant. Ni les avertissements de l'Allemagne, ni le rappel incessant, par M. Sonnino, de l'état de l'esprit public en Italie, ne réussissent à faire faire un pas à la négociation jusqu'à cette date.

Par la suite, elle se borne à marchander le Trentin, vallée par vallée, non sans faire valoir sa haute condescendance. Elle ne comprend pas, ou elle croit politique de ne pas paraître comprendre, que les aspirations nationales de l'Italie — dont on lui parle pourtant depuis cinquante ans — embrassent,

outre le Trentin, Trieste et l'Istrie, et exigent des garanties décisives en faveur de l'équilibre adriatique. Ses hommes d'État doutent, jusqu'au dernier moment, que l'Italie moderne soit résolue à *en finir*, et d'un seul coup, avec la menace stratégique qui, des Alpes du Tyrol, plane sur la plaine lombarde, avec les vexations calculées dont les provinces *irredente* sont victimes, avec l'insécurité dans l'Adriatique, et enfin la menace perpétuelle d'un enveloppement par les Balkans. Tout argument lui semble bon pour éviter l'emprise de la diplomatie italienne, à laquelle elle reproche l'occupation du Dodécanèse et de Vallona, et cherche des chicanes de vieux procureur sur la portée de l'article 7 du traité d'alliance. — L'Europe est en flammes, les haines de race sont déchaînées, les événements se précipitent, un monde nouveau est en gestation, et le Habsbourg, monarque et chancellerie, reste hiératique, obtus et dur.

Ce qu'il comprend moins encore, c'est que le problème devant lequel la conflagration générale a placé l'Italie ne se limite même pas à un règlement de comptes avec l'Autriche. Il embrasse en effet — et l'opinion, la presse italiennes, le crient — un champ infiniment plus vaste. Le problème est de savoir quelle conformation politique et stratégique, quelles garanties internationales, quelles assurances de légitime expansion outre-mer seront donnés à l'avenir du peuple italien, dans un monde renouvelé par le cataclysme actuel. Il ne suffit pas à ce peuple de s'assurer ses frontières naturelles et l'hégémonie dans l'Adriatique. Il a besoin de s'entendre définitivement avec la France, l'Angleterre et la Russie dans la Méditerranée. Par cette entente seulement, il s'annexera le Dodécanèse, prendra pied en Asie-Mineure, consolidera la conquête de la Libye, réglera amiablement les questions de voisinage qui se posent sur les confins de la Tunisie et de l'Égypte. Il y va de ses intérêts primordiaux d'émigration, d'exportation, de prestige. Sa place est aux côtés des puissances capables d'apprécier et qualifiées pour cautionner ses plus légitimes ambitions.

Dès qu'on se place à ce point de vue, on s'explique qu'une sorte de fatalité historique — qui peut, si l'on y tient, couvrir l'échec de M. de Bülow et même l'aberration viennoise — ait décidé, le 4 mai 1915, la dénonciation de la Triple Alliance

et l'écroulement du système d' « Europe centrale ». Somme toute, le *parecchio* dont se fût contenté le parti neutraliste n'aurait valu à la monarchie de Savoie qu'un relèvement de situation, non de rang, dans la hiérarchie triplicienne, et ce que voulait le parti de la guerre, à la fois plus averti et plus énergique, c'était un relèvement de situation et de rang dans le monde. Les anciens alliés de l'Italie n'avaient rien de semblable à lui offrir. La Triple Entente, au contraire, coalition aux larges assises, appuyée sur l'Asie et sur l'Afrique, disposant de l'empire des mers, était en mesure de l'associer à la restauration de l'ordre dans le monde et au juste partage qui doit en être la conséquence. Le cabinet présidé par M. Salandra recevra de l'histoire ce témoignage qu'il a su voir juste et grand, en un moment où la supputation des risques de la guerre — sujet d'effroi pour certains de ses conseillers et pour tous ses détracteurs — aurait pu l'induire en une politique de moyennes. Il a compris à temps que cette politique eût été la plus périlleuse de toutes — et la moins noble.

*
* *

Le gouvernement a eu cet autre mérite de mener de front les préparatifs de la guerre et les négociations. Au dehors, personne n'en pouvait être offusqué, puisqu'il avait défini lui-même sa neutralité *vigile et armata*. Au dedans, c'était le meilleur moyen d'acheminer sans secousses le pays vers ses destinées et de lui en rendre la perspective peu à peu familière. Pendant plusieurs mois, par détachements, à petit bruit, des troupes ont été dirigées sur la frontière autrichienne. Dès le commencement d'avril, la presse avait défense de mentionner ces déplacements. Des classes entières ont été convoquées par simples appels individuels. Les réquisitions de chevaux, de mulets, d'automobiles, la constitution des approvisionnements, l'organisation du service sanitaire, ont été conduites silencieusement. La guerre déclarée, la suite des opérations de mobilisation s'est effectuée dans le plus grand ordre.

Pour ce qui touche la préparation « civile », celle qui tendait à assurer le cours normal de la vie nationale pendant la guerre, le gouvernement paraît avoir tenu, au contraire, à

faire état public de sa prévoyance. Il importait d'abord de rassurer un pays tributaire de l'étranger pour une partie de sa consommation de blé et toute sa consommation de houille, à l'heure où il n'était bruit que du blocus alimentaire de l'Allemagne et des difficultés des transports maritimes. Non seulement l'État, mais les municipalités des grandes villes, Rome et Milan en tête, ont constitué ostensiblement des réserves de grains achetés en Amérique et destinés à la population civile. Dès le 25 mars, un décret prévoyant soumettait, pour éviter les gaspillages, la fabrication du pain à un type unique. Ce « pain de guerre » n'offre d'ailleurs aucun rapport avec ses homonymes allemand et autrichien, et le public s'est à peine aperçu de l'innovation. Il a été plus difficile, à cause de l'énorme renchérissement des frets, de maintenir les cours du charbon à un niveau qui satisfît l'industrie. Cependant l'Italie s'est assurée que ce produit ne lui fera pas défaut. Le gouvernement a même refusé des offres de houilles westphaliennes, en échange desquelles, il est vrai, le cabinet de Berlin avait la prétention de se faire remettre des denrées alimentaires.

Préparation civile encore, ces comités constitués à Rome et dans la plupart des grandes villes, le plus souvent sous les auspices des municipalités, en vue d'assurer — c'est leur rubrique ordinaire — « la continuité de la vie administrative et sociale pour le cas de mobilisation ». A l'avance, on étudie les moyens de remplacer, dans les services municipaux, les employés assujettis aux obligations militaires. Des hommes de bon vouloir, des prêtres même, s'offrent à combler les vides du personnel enseignant dans les établissements publics ou privés. L'Association des médecins de la province de Rome se préoccupe d'organiser la suppléance, auprès de la clientèle civile, de ses membres appelés à l'armée. Les sociétés de secours mutuels, les syndicats professionnels, les employés des grandes maisons de commerce et de banque constituent des caisses spéciales de solidarité, au profit des familles de réservistes et de territoriaux nécessiteux. Ces excellentes initiatives, sans rendre inutile l'assistance de l'État, en simplifieront le fonctionnement. Neutre pendant dix mois, l'Italie a profité de l'expérience d'autrui, et fait la part aussi restreinte que possible à l'imprévu.

Est-il vrai qu'elle eût aussi besoin d'une préparation « parlementaire »? On en aurait douté, jusqu'à la veille de la guerre, à considérer l'attitude du Parlement vis-à-vis du cabinet Salandra. En décembre 1914, celui-ci avait entendu la Chambre applaudir chaleureusement, presque à l'unanimité, sa déclaration relative aux « aspirations nationales ». Il avait obtenu un vote de confiance auquel la presse et le pays attribuaient la portée d'un mandat sans limites. Sans doute l'attitude de M. Giolitti sentait un peu la Fronde. La campagne de la *Stampa* en faveur d'un arrangement avec l'Autriche était opiniâtre. Cependant, on ne pouvait reprocher aux partisans du *parecchio* d'excéder leur droit, en insistant sur une opinion qui se réclamait du désir d'éviter à l'Italie les maux de la guerre. Jusqu'à la veille de la cérémonie de Quarto, il parut que le neutralisme parlementaire essayait de discuter avec le gouvernement, mais non point qu'il fût assez audacieux ou se sentît assez fort pour essayer de le renverser.

La nouvelle que le roi et le cabinet renonçaient à participer, le 5 mai, à l'inauguration du monument des Mille jeta dans le public une impression de malaise et de défiance. Cette impression s'aggrava, les jours suivants, à voir l'agitation des couloirs de Montecitorio, coïncidant avec une reprise apparente d'activité diplomatique entre la *Villa des Roses*, l'ambassade d'Autriche et la *Consulta*. Elle devint de la stupeur, lorsqu'on apprit, dans la soirée du 13 mai, que le cabinet Salandra avait remis au roi sa démission, faute de pouvoir, disait-il, « réaliser, autour de son programme extérieur, l'union des partis constitutionnels ». Que se trame-t-il? Trahit-on le pays? Trompe-t-on le roi? L'étranger est-il maître chez nous? Telles sont les questions qu'on entend poser partout. Elles s'élèvent comme un cri d'angoisse et de menace. A peine de crise grave, la réponse, on le sent, doit être une affaire d'heures, ou de peu de jours.

Lorsqu'il sera possible de considérer les événements d'hier avec un peu de recul, peut-être dira-t-on de ces « journées » — du 13 au 16 mai 1915 — qu'elles ont été les plus glorieuses et les plus décisives, depuis qu'a été inaugurée, en Italie, la politique du *Risorgimento*. La veille, l'Italie donnait l'impression d'un pays qui procède à la révision de ses intérêts, se prépare à la guerre sans hâte, n'exclut pas tout à fait la possi-

bilité de l'éviter, pourvu que son honneur et son avenir soient saufs ; elle se livrait en somme, selon son droit, conformément à l'exemple universel, avec les nuances de son caractère attentif et quelque peu énigmatique, aux méditations de l'« égoïsme sacré ». — Brusquement, ce pays découvre aux autres son mystère, et peut-être se le découvre-t-il à lui-même, indigné, fiévreux, prêt à foncer sur l'obstacle, tellement résolu et préparé à la guerre que la tentative de dévier cette poussée de sève nationale créerait le danger d'une révolution.

Ce qui domine, c'est le sentiment, d'abord obscur, puis précis et ardent, d'une conspiration à laquelle l'étranger participe, s'il ne l'a pas ourdie, et qui tend, au moment où tous les peuples de l'Europe jouent hardiment leurs destinées, à confiner celles de l'Italie dans un état sans honneur et une quiétude sans horizon. L'amour-propre d'un pays auquel ceux qui le connaissaient mal ont précisément imputé le goût obstiné du *parecchio*, s'insurge et éprouve je ne sais quelle volupté amère à tourner le sarcasme contre lui-même. Le 16 mai, le *Messagero*, journal le plus populaire de Rome, publie une pièce de vers d'Annie Vivanti, dont voici les dernières strophes :

Giolitti fa girar la manivella
Contento che « parecchio » s'otterà,
Danza, Italia, la vecchia tarantella,
— Poi... tendi il piatto per la carita.

Danza, Italia, con garbo e con decenza.
Il mondo intero osserva cio che fai
La piroetta et poi la riverenza...
Su ! — B. low batte il tempo : Ein, zwei, drei ! [1]

Le 14 mai, dès le matin, des rassemblements et des cortèges se forment dans les rues de Rome. On s'aperçoit vite qu'ils ne sont pas simplement l'œuvre de professionnels de la manifestation : la bourgeoisie y coudoie l'ouvrier, les étudiants

1. Giolitti fait tourner la manivelle — content si on obtient *un peu*. — Danse, Italie, la vieille tarentelle, — puis... tends l'assiette pour la charité.

Danse, Italie, avec grâce et décence. — Le monde entier observe ce que tu fais. — La pirouette et puis la révérence... — Allons ! Pülow bats la mesure : Ein, zwei, drei !

leurs propres professeurs. Dans la plupart des ministères, les fonctionnaires font une ovation à leurs chefs, aux cris de « Vive la guerre ! » Un ministre qui veut la guerre, lui aussi, mais auquel force est bien de réserver les prérogatives hiérarchiques, demande : « Ne vous exposez-vous pas, messieurs, au reproche d'exercer une pression sur les pouvoirs publics? » Une voix, très applaudie, riposte : « Mais c'est précisément ce que nous voulons ! »

Rien qui sente l'égarement, ni l'émeute. C'est une volonté « en marche », qui, sans molester le passant ni le garde municipal, moins encore le soldat, prend possession de la rue, jour et nuit, crie son énergie, affirme son but. Elle atteste aussi ses origines, quand elle hisse sur les degrés du Capitole, à deux pas du *Forum*, la foule — qui donne une impression alternée de peuple italien et de peuple romain. Au son de la vieille cloche capitoline, d'Annunzio électrise cette foule. Avant tout, prince de la poésie italienne, n'évoque-t-il pas aussi ces fraternités de tempérament et d'histoire qui ramènent toujours au même rythme les grands mouvements populaires en pays latin? Il fait penser à Lamartine, quand, en plein théâtre Costanzi, il annonce à un public délirant la rupture de la Triple Alliance ; à Danton, quand, sur les marches d'un palais, il harangue les étudiants, les soldats, les réfugiés de Trente et de Trieste.

Pas d'excès, sauf l'invasion de Montecitorio par la jeunesse nationaliste et quelques vivacités à l'adresse de députés notoirement neutralistes. Car, pendant ces trois jours, le mot d'ordre de la presse et de la rue c'est : le Parlement, voilà l'ennemi. Il n'était point tel hier, et il cessera de l'être dès la solution de la crise ; mais, en attendant, on le dénonce comme le foyer d'une conspiration antinationale, en même temps qu'internationale, à laquelle on accuse M. de Bülow d'avoir mis la main, et qui a pour âme M. Giolitti.

Si M. Giolitti est de ces rares hommes d'État qui, après avoir épuisé la coupe des satisfactions du pouvoir, éprouvent une joie austère à vider celle de l'impopularité, il n'a plus rien à demander à la fortune. Depuis longtemps discuté, haï par beaucoup de gens, adulé d'un plus grand nombre, et, dans tous les cas, craint de tous, il devient d'un coup, vingt-quatre

heures après qu'une automobile royale l'a ramené de la villa Ada, l'homme sur lequel se ruent impunément l'invective, le sifflet, la caricature, la dénonciation, la menace. Le comité directeur des Associations républicaines de Rome réclame contre lui « la rigoureuse application des lois sur l'espionnage politique et militaire ». Le barreau romain s'engage par serment à lui refuser son concours, s'il est mis en accusation. A Milan, un formidable cortège marque le pas en scandant : *A morte, Giolitti.* Il ne pourrait faire un pas dans la rue sans s'exposer à un attentat. Son appartement est gardé à vue, et c'est par la terrasse d'une maison voisine, dit-on, qu'on lui ménage une sortie, le jour où le gouvernement parvient à lui faire comprendre que sa sûreté personnelle est compromise et qu'il doit quitter Rome.

Dans ce déchaînement inouï d'un peuple contre un homme, il faut faire une part, sans doute, à l'irascibilité du moment, à la promptitude que mettent les foules à se croire trahies, à la présence, dans la capitale, de l'ambassadeur d'Allemagne dont on l'accuse d'avoir été l'instrument. Toutefois la colère publique semble plus encore s'en prendre au *giolittisme* qu'à M. Giolitti lui-même, je veux dire au parlementarisme exclusivement considéré dans ses abus, et qu'on estime à tort ou à raison capable, après avoir démoralisé le pays par toutes les rubriques de la corruption et du favoritisme à l'intérieur, de compromissions avec l'étranger. « Les trafiquants politiques, ne craint pas d'écrire l'*Idea nazionale* du 15 mai, avaient et ont encore un chef, une enseigne, un patron-servant : Giolitti. Ils avaient un dénominateur commun, un signe de ralliement, une raison sociale sous laquelle s'abritait leur immoralité. Le Parlement, c'est Giolitti ; Giolitti, c'est le Parlement — deux noms qui signifient le même opprobre. »

En sens inverse se manifestent une explosion de confiance, un resserrement des partis, mille affirmations du besoin de croire, d'espérer, d'agir, derrière un symbole et un chef. — *Vive le roi !* C'est le cri de la rue, le mot de ralliement de la presse. J'entends bien que l'appel au roi a, par instants, je ne sais quoi d'impérieux, qu'il semble une sommation à la monarchie nationale. Mais, sous ces formes rudes, quel hommage à la Maison de Savoie ! — De l'autre côté de la frontière, chez

les Habsbourg, le principe monarchique a opéré aussi des miracles de contrainte, d'exploitation de l'ingénuité populaire, d'assèchement de courants nationaux. Et voici que ces forces miraculeuses, incapables de rajeunissement, puisque leur destinée ne les attache qu'à la défense du passé, se consument depuis un an, avec une rapidité effroyable, au service d'une cour aveugle et d'un vieillard rétif. — En Italie, au contraire, la monarchie est le fil qui, depuis près d'un siècle, relie les pages du *Risorgimento*. Elle accompagne l'histoire de la nation, que dis-je? elle la précède, en 1859, en 1866, en 1870. En temps normal, on discute sa politique, on attaque même son principe; — elle est, d'ailleurs, libérale, et, de toute l'Europe, la plus soucieuse de paraître « de son temps ». — Mais, vienne l'heure décisive et des républicains, des partis révolutionnaires même lui font confiance. Et on lui demande de montrer une fois de plus sa glorieuse « raison d'être », de se manifester comme centre d'union, de direction et d'action.

Aussi, dès le moment où le roi d'Italie, plus « constitutionnel » que beaucoup de ses sujets, après avoir conféré avec le président et le doyen de la Chambre, refuse d'accepter la démission du cabinet Salandra, la crise est finie. Cette décision non seulement apaise le pays, mais le réconcilie avec le Parlement. Rome pavoise, la rue est en fête, le soulagement et la fraternité sont dans l'air. Ce peuple, hier si véhément, n'a même pas un geste fâcheux contre la *Villa des Roses*, et lorsque, quelques jours plus tard, l'automobile de l'ambassadeur d'Autriche détale de la place Colonna, à la curiosité près, on épargne tout désagrément à son hôte.

*
* *

Avant donc d'entrer en action contre l'Autriche, l'Italie a commencé par gagner une bataille à l'intérieur, je veux dire sur les timides, les sceptiques, les attardés, ceux enfin dont le patriotisme n'est pas toujours suffisamment en garde contre l'influence étrangère, et qu'on nommerait, chez nous, les « émigrés du dedans ». Elle a remporté une victoire si complète qu'aujourd'hui le neutralisme a capitulé, l'union est faite, et le socialisme officiel lui-même — au sein duquel,

jusqu'au dernier moment, M. de Bülow avait trouvé avec qui s'entendre — se borne à des proclamations académiques. Son comité parlementaire, dans un ordre du jour du 21 mai, tout en dégageant la responsabilité du parti, vient d'inviter le prolétariat « à conformer son attitude aux impérieuses exigences de l'heure ».

A ce résultat a contribué tout d'abord l'action d'un gouvernement dont la droiture a su conquérir la confiance du pays, en même temps que son tact politique lui conciliait celle des connaisseurs. Le cabinet Salandra a eu en outre cette fortune rare de trouver dans l'élite du journalisme italien une collaboration ingénieuse sans fantaisie et fervente sans excès. La campagne du *Corriere della Sera*, depuis le début de la conflagration européenne, restera un modèle d'adresse, de dialectique, de vulgarisation soutenue et attrayante. A Rome, de grands journaux populaires, le *Messagero* et l'*Idea nazionale*, flanquaient, pour ainsi dire, l'offensive réglée du *Giornale d'Italia* — d'autant mieux réglée que ce journal passe pour inspiré par M. Sonnino. Dans la *Tribuna*, Vincenzo Morello écrivait des articles dont la saveur et la bonhomie bien italiennes n'étaient pas sans rappeler la verve de Rivarol. L'Italie peut s'honorer de ce que, pendant cette crise, le journalisme ait compris qu'il avait un rôle national à remplir, et se soit constitué, à la lettre, l'auxiliaire du pouvoir et le guide de l'opinion.

Sans doute l'effondrement de la Triple Alliance a eu pour cause immédiate les événements actuels. Mais il en faut chercher les causes lointaines dans la traditionnelle amitié qui unit l'Angleterre et l'Italie, et dans l'œuvre, commencée en 1897, qui s'est continuée jusqu'à ce jour sous le nom populaire de « rapprochement franco-italien ». A cette œuvre, les Delcassé, les Pichon, les Barrère ont consacré leur talent politique ou diplomatique, et mieux que leur talent : leur conviction faite elle-même de sentiment contrôlé par la raison. Sans leur apporter un concours unanime et toujours entendu, la presse française n'a pas laissé de prendre part à cette campagne de *ravvicinamento*. Cette *Revue* même n'est-elle pas la première qui, dès 1899, a formulé le problème de l'équilibre adriatique et lui a donné son nom?

Notre diplomatie, dont les représentants sont rarement appelés à suivre, dans le même poste, les traditions qu'ils ont essayé d'y fonder, a eu la fortune d'être interprétée à Rome par le même ambassadeur depuis seize ans. Par là, le palais Farnese est devenu quelque chose de plus que l'ambassade d'un pays ami ; il a été la « maison amie », où rien ne s'est jamais tramé qui fût hostile aux intérêts italiens, d'où n'est jamais sortie une intrigue qui sentît l'ingérence dans les affaires intérieures du royaume. Les principaux hommes d'État contemporains que l'Italie honore de ses regrets, de MM. di Rudini et Visconti-Venosta à M. Prinetti, en ont connu l'intimité ; tous les hommes de bonne volonté, parlementaires, publicistes, représentants des grands intérêts économiques, désireux de concourir à l'harmonie latine, y ont trouvé un accueil amical. Les contacts délicats d'une grande ambassade avec les éléments vivants, laborieux, inquiets quelquefois, du pays où elle fonctionne, ont été ménagés, à Rome, d'après une formule dont l'art était fait surtout de sincérité.

En somme, l'Italie prend part au conflit dans des conditions qui lui permettent d'assurer un précieux concours à ses alliés. Elle intervient non seulement pour satisfaire ce qu'elle appelle très justement ses légitimes aspirations, mais pour prendre, aux côtés de la Triple Entente, la défense du droit outragé et de la civilisation en péril. Elle contribuera donc aussi, selon sa tradition, à réhabiliter une politique que notre siècle tendait à considérer comme surannée, celle qui n'est pas soucieuse des intérêts seuls, et se réclame d'un idéal.

CHARLES LOISEAU

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	Comment les Alliés se servent-ils de la Mer?	5
ABEL HERMANT	L'Aube ardente (4e *partie*)	33
CAMILLE BLOCH	Les Secours aux Civils pendant la Révolution	62
JACQUES BLANCHE	Lettres d'un Artiste (1914-1915). — IV	83
PIERRE SICARD	Vers la Tcherna-Gora	105
PAUL WENZ	L'Homme du Soleil couchant (*fin*)	122
JEAN DES VIGNES-ROUGES	Pendant la Bataille de la Marne	163
GUSTAVE SAMAZEUILH	Albéric Magnard	186
RAOUL BLANCHARD	Dardanelles et Bosphore	200

LIVRAISON DU 15 MAI

ERNEST LAVISSE	Trois Idées allemandes	225
HENRI BERGSON	La Philosophie française	236
ABEL HERMANT	L'Aube ardente (*fin*)	257
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Allemagne et la Guerre. — III	295
SÉMÉNE ZEMLAK	L'Opprobre (1re *partie*)	328
LIEUTENANT ***	Les Sous-Marins et la Guerre actuelle	362
ERNEST GAUBERT	Scènes et Types de Réfugiés	376
LOUISE WEISS	Camps de Prisonniers français. — I	401
HENRY-D. DAVRAY	Le Romancier des Cinq Villes	418
EMMANUEL DE MARTONNE	Les Conditions d'une Intervention roumaine	430

LIVRAISON DU 1er JUIN

WICKHAM STEED. . . .	Les Anglais et la Guerre.	419
ARNOLD BENNETT . . .	Clayhanger (1re *partie*)	466
LIEUTENANT Z.	Les Dirigeables de Guerre	512
SÉMÉNE ZEMLAK. . . .	L'Opprobre (*fin*)	538
LÉON CAHEN	Les Allemands aux États-Unis	579
ALFRED DROIN	Poèmes.	614
LOUISE WEISS.	Camps de Prisonniers français. — II	621
RAOUL BLANCHARD . .	Le Front oriental : Prusse et Pologne.	648

LIVRAISON DU 15 JUIN

GEORGE SAND.	Journal (Juillet 1870-Février 1871).	673
MARCEL PRÉVOST. . .	Du Front de l'Argonne au Front de Champagne. .	707
ARMAND KERCANT. . .	Les Opérations maritimes contre la Terre.	740
JEAN L.	La Situation financière en Allemagne.	755
ARNOLD BENNETT . . .	Clayhanger (2e *partie*).	768
JEAN BRETON	En troisième Classe.	824
GABRIEL MAUGUIN . . .	Gabriele d'Annunzio et son Rôle actuel	837
COMMANDANT WEIL . .	Les Cent-Jours. — I.	848
CHARLES LOISEAU. . .	L'Intervention italienne	881

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

22e Année N° 12 15 Juin 1915

GENERAL LIBRARY
JUL 13 1915
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
George Sand	*Journal* (Juillet 1870 — Février 1871)	673
Marcel Prévost	*Du Front d'Argonne au Front de Champagne.*	707
Armand Kergant	*Les Opérations maritimes contre la Terre*	740
Jean L....	*La Situation financière en Allemagne*	755
Arnold Bennett	*Clayhanger* (2e partie)	768
Jean Breton	*En troisième Classe.*	824
Gabriel Mauguin	*Gabriele d'Annunzio et son Rôle actuel.*	837
Commandant Weil	*Les Cent-Jours.* — I.	848
Charles Loiseau	*L'Intervention italienne.*	881

Copyright 1915, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915

D

en
rap
sur
déb

ave
tro
les

CI

L
Pub
mer
Pa
d'A

D

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AGENCE DE VOYAGES

DES CHEMINS DE FER D'ORLÉANS & DU MIDI

16, Boulevard des Capucines (angle de la Rue Edouard VII)

En présence du mouvement renaissant des affaires qui développe en même temps les déplacements, les Compagnies d'Orléans et du Midi rappellent qu'elles ont ouvert à nouveau leur Agence de Voyages installée sur le Boulevard des Capucines et dont le succès était si vif avant le début des événements actuels.

Le public peut s'y procurer les catégories de billets que, d'accord avec l'autorité militaire, les Compagnies sont autorisées à délivrer. On y trouve également tous renseignements sur les horaires des trains et sur les régions de villégiature desservies par les deux Réseaux.

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE : 259-24

18, Rue Saint-Augustin, PARIS

Comptoir National d'Escompte de Paris

Capital : 200 millions de francs entièrement versés

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻

Vice-Président Directeur : M. R. ULLMANN, O. ✻ | *Administrateur Directeur :* N. P. Boyer, ✻

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Opérations du Comptoir

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements. Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères. Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les Risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

AGENCES

41 BUREAUX DE QUARTIERS DANS PARIS
16 BUREAUX DE BANLIEUE
186 AGENCES EN PROVINCE
11 AGENCES DANS LES COLONIES ET PAYS DE PROTECTORAT
12 AGENCES A L'ÉTRANGER

Location de coffres-forts

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, 14, *rue Bergère;* 2, *place de l'Opéra;* 147, *boulevard Saint-Germain;* 49, *avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS ESTIVALES ET HIVERNALES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Lettres de crédit pour voyages

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités. Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs, Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

PAR DIEPPE

PRIX DES BILLETS

BILLETS SIMPLES VALABLES 7 JOURS		BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES UN MOIS	
1re Classe	49 fr 45	1re Classe	85 fr. 15
2e Classe	36 fr. 20	2e Classe	61 fr. 15

Service tri-hebdomadaire dans chaque sens

Départ de Paris-Saint-Lazare à 8 h. 55, les lundi, mercredi et vendredi

Départ de Londres à 18 h. les mardi, jeudi et samedi

Wagon-Restaurant entre Paris et Dieppe

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS de FAMILLE pour les VACANCES

Chaque année, l'Administration des Chemins de fer de l'État fait délivrer pour un point quelconque de son réseau, aux familles composées d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs dont les prix comportent une réduction très appréciable sur ceux des billets ordinaires.

L'émission des *billets de famille dits de vacances* est dès à présent autorisée de et pour toutes les gares du réseau de l'État. Elle sera continuée jusqu'au 30 septembre et tous les billets délivrés à partir du 15 juin seront valables uniformément, au retour, jusqu'au 5 novembre.

Rappelons que le prix total d'un billet collectif de famille s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes, le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes, ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes de bénéficier d'une réduction de 40 % sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps que ce billet, une *carte d'identité* sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

CHEMINS DE FER DU MIDI

ALLONS AUX PYRÉNÉES

Par suite des événements actuels, les baigneurs des villes d'eaux de Belgique vont se trouver empêchés de regagner les lieux accueillants où ils avaient l'habitude de séjourner chaque année durant l'été. Les stations balnéaires allemandes sont à jamais bannies des projets de villégiature non seulement par les Français, mais par tous les alliés, les alliés d'aujourd'hui et ceux de demain. Après la guerre, l'idée ne viendra à personne d'aller chercher un repos réparateur au milieu des sites de l'Allemagne et de l'Autriche, qui se sont désormais séparées des nations civilisées.

A tous les Français qui considèrent comme un devoir de ne pas villégiaturer ailleurs que dans leur patrie, à tous les nationaux des pays alliés ou amis qui recherchent la douceur des paysages de France, les Pyrénées offrent toutes les promesses d'un séjour d'été aussi attrayant que réconfortant.

De l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées égrène une variété de villes d'eaux, renommées par l'efficacité de leurs sources, le pittoresque lumineux de la nature, leur climat délicieux : Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Pau, Hendaye, Cambo, les Eaux-Bonnes, Lourdes, Cauterets, Barèges, Luz, Saint-Sauveur, Bagnères-de-Bigorre, Capvern, Luchon, Aix-les-Thermes, Amélie-les-Bains, Vernet-les-Bains, Le Boulou, Collioure, Banyuls, ne sont que les principales parmi ces nombreuses stations desservies par le réseau des Chemins de fer du Midi.

CHEMINS DE FER DE L'EST

SAISON THERMALE 1915

A partir du 15 juin, les principales villes d'eaux de la région de l'Est (*Martigny, Contrexéville, Vittel, Bourbonne, Luxeuil* et *Plombières*) seront desservies par des trains temporaires et des correspondances spéciales.

Entre *Paris, Vittel, Contrexéville* et *Martigny*, un train express de chaque sens circulera l'après-midi *avec des voitures directes de* 1re *et* 2e *classes* :

Départ de Paris à 13 heures ; arrivée dans les villes d'eaux vers 19 heures.

Départ des villes d'eaux entre 12 et 13 heures ; arrivée à Paris à 18 h. 40.

Les trains express qui partent de *Paris* le matin à 8 heures et ceux qui y arrivent le soir à 21 heures 5 continueront à être en correspondance à *Langres* avec les trains semi-directs mis en marche entre Langres et Mirecourt depuis le 1er juin.

Pour *Plombières* et *Luxeuil*, des trains directs locaux circuleront entre Lure et Plombières, en correspondance à Lure avec les trains express permanents partant de *Paris* à 8 heures et y arrivant à 21 heures 5. (*Voiture directe de* 1re *et* 2e *classes.*) Ces trains seront en correspondance à Aillevillers pour *Plombières* avec les express permanents de Nancy à Dijon :

Départ de Paris à 8 heures.
Départ de Dijon à 13 heures.
Arrivée à Luxeuil et Plombières entre 15 et 16 heures.

Un service de trains en navette fonctionnant entre *Vitrey* et *Bourbonne* reliera cette dernière station aux mêmes trains express de Paris à Belfort et de Nancy à Dijon.

Consulter l'affiche spéciale et le Livret Chaix.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

NOUVELLES AMÉLIORATIONS AU SERVICE DES TRAINS

A partir du 1er *juin* :

1° Service de la banlieue de Paris : mise en marche de nouveaux trains ;

2° Relations avec Genève, la Savoie et l'Italie (via Modane). Nouvel express de nuit (1re et 2e classes).

Paris, départ : 21 h. 05. Genève, arrivée : 9 h. 19 (H. E. C.).

Paris, départ : 21 h. 05. Aix-les-Bains, arrivée : 6 h. 52. Modane, arrivée : 9 h. 56. Rome, arrivée : 7 heures.

Lits-salon Paris-Genève ; lits-salon et wagons-lits. Paris, Aix-les-Bains, Chambéry, Rome.

3° Train express de nuit (toutes classes) partant de Paris à 21 h. 10. Voitures directes (toutes classes) et lits-salon pour Vichy, arrivée à 4 h. 40.

Les voyageurs de places de luxe pourront terminer la nuit en gare de Vichy sans se déranger.

A partir du 1er *juillet* :

Le train express de nuit de 21 h. 05 donnera des correspondances (1re et 2e classes) :

a) A Bellegarde, pour Évian-les-Bains (arrivée à 9 h. 46) ;

b) A Aix-les-Bains, pour Annecy (arrivée à 7 h. 51), Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet (arrivée à 10 h. 14) et Chamonix (arrivée à 11 h. 33).

Lits-salon (avec ou sans draps) et couchettes pour Évian.

Lits-salon pour Annecy et Saint-Gervais-les-Bains.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, Rue Montparnasse, PARIS (6e)

(Envoi franco contre mandat-poste) et chez tous les Libraires.

Un ouvrage d'actualité
Un pathétique souvenir

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE

Par L. DUMONT-WILDEN, Lauréat du prix Lasserre
Préface d'Émile VERHAEREN

Le succès obtenu par l'admirable volume de L. Dumont-Wilden a été si considérable, qu'une réimpression s'imposait d'urgence. Le nouveau tirage vient d'être terminé et c'est avec un intérêt poignant qu'on lira ce beau livre, le mieux documenté qui ait été composé par un Belge sur la Belgique : merveilleuse vision de ce qu'était ce valeureux pays, avec ses monuments célèbres et ses trésors d'art, avant l'abominable agression dont il a été l'objet et qui sera à jamais la honte de ses envahisseurs. *La Belgique illustrée* devient un ouvrage précieux, permettant d'évoquer l'image des vieilles cités et le charme de tant de vestiges vénérables que la rage brutale des Barbares a mutilés ou anéantis à jamais. Tous les Français, particulièrement, auront à cœur de le posséder. (*Ouvrage honoré de souscriptions du ministère des Sciences et des Arts de Belgique et du ministère de l'Instruction publique.*)

Magnifique volume in-4° (32 × 26), 601 gravures photographiques, 15 planches hors texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 19 cartes et plans en noir. Br. 20 francs. Relié demi-chagrin (rel. originale de G. Auriol), 26 francs.

ACTUALITÉS SUR LA GUERRE

La Guerre en Flandre

Choses vues, par E. Alexander Powell, Correspondant spécial du "New York World" Traduit de l'anglais par Gérard Harry.

Ces pages émouvantes du célèbre reporter américain nous montrent l'œuvre révoltante des envahisseurs en un récit impartial et vécu. Un tel recueil d'observations contribuera à ébranler les dernières incrédulités de ceux qui, n'ayant pas personnellement contrôlé les crimes commandés à la soldatesque allemande, les estiment encore "incroyables", tant ils sont, en effet, déconcertants en notre XXe siècle. Un volume in-8° (format 13.5×20), 16 illustrations photographiques hors texte. Broché . . . . . 3 fr.

Tablettes chronologiques

de la Guerre. Première série : 1er août au 31 décembre 1914. Tous les événements importants de la guerre au jour le jour et les principales proclamations, avec un *Carnet-Mémento* permettant de consigner les notes et souvenirs personnels. Un volume in-18, illustré de 46 portraits. 3e édition. Broché, tranches rognées . . . . . 1 fr.

Deuxième série : 1er janvier au 31 mars 1915. Un vol., illustré de 30 portraits et 9 cartes. Br. 1 fr.

Le Français et l'Anglais

Langues internationales, par Albert Dauzat. Cette brochure d'utile propagande, destinée à lutter contre les langues artificielles, tout en démontrant l'infériorité de l'allemand et à faire progresser le français, intéressera tous ceux qui sont soucieux d'assurer le triomphe de notre langue après avoir célébré la victoire de nos armes. Jolie brochure (13.5×20). . . . 50 cent.

La Grande Mêlée des Peuples

Récits héroïques de la Grande Guerre, par M. Hollebecque. L'auteur évoque dans un style vibrant d'émotion quelques uns des faits saillants de l'Epopée où les vertus de notre race s'opposent victorieusement aux atrocités de nos ennemis; il écrit en prose un poème de vérité et de fierté française. Excellente et réconfortante lecture pour les soldats au front, pour les blessés et les convalescents. Un volume in-8° (format 13.5 × 20), 4 planches hors texte. 2e édition. Broché. . . . . 2 fr.

Cartes Larousse

Atlas de la guerre. Recueil de cartes (format de la *Collection in-4° Larousse*, 32×26), offrant le moyen de suivre commodément les opérations militaires et présentant les modifications successives que la guerre va déterminer en Europe

Fascicule 1er, contenant 6 cartes, dont une en couleurs et en double page . . . . . 75 cent.

Fascicule 2, contenant 6 planches, dont une carte en couleurs et en double page. . . . . 75 cent.

Fascicule 3, contenant 6 planches, dont une carte en couleurs et en double page . . . . . 75 cent.

Les Livres roses

(Série héroïque). Lectures les plus saines et les meilleur marché pour la jeunesse. Récits des hauts faits accomplis par des enfants; épisodes glorieux de la guerre, illustrés de nombreuses gravures. Chaque volume de 48 pages. . . . . 10 cent.

Demander le prospectus spécial.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

MARCELLE TINAYRE

LA VEILLÉE DES ARMES

Le Départ : Août 1914

ROMAN

Un volume, format in-18. — Prix. . . . . **3** fr. **50**

Il a été tiré 60 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés. Prix : **12** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR

L'Amour qui pleure . . . . . 1 vol.

Avant l'amour . . . . . 1 —

La Douceur de vivre . . . . . 1 —

Hellé (ouvrage couronné par l'Académie française) . . . . . 1 —

Madeleine au miroir . . . . . 1 —

La Maison du Péché. . . . . 1 —

Notes d'une voyageuse en Turquie . . . . . 1 —

L'Oiseau d'orage . . . . . 1 —

L'Ombre de l'amour . . . . . 1 —

La Rançon . . . . . 1 —

La Rebelle . . . . . 1 —

La Vie amoureuse de François Barbazanges . . . 1 —

Chaque volume, format in-18. — Prix . . . . . **3** fr. **50**

PARIS. — IMPRIMERIE L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 773-15

LIVRES NOUVEAUX

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE,
par **Dumont-Wilden.**

On n'ouvrira pas sans une poignante émotion le luxueux ouvrage de M. Dumont-Wilden, qui ne pouvait être réédité plus utilement dans les circonstances présentes. Le monde civilisé y retrouvera le tableau d'une prospérité et d'un bonheur détruits, contemplera l'image des monuments maintenant disparus, des villes maintenant détruites. Devant le souvenir de l'*heure heureuse* que célébrait naguère Verhaeren dans sa préface, il sentira d'une façon plus aiguë l'horreur du crime allemand.

PRINCE D'ALLEMAGNE,
par **Charles Foley.**

Le nouveau roman de M. Charles Foley, tout en offrant à l'esprit du lecteur une reposante étape, ne demeure pas étranger aux graves préoccupations de l'heure actuelle. Le héros est un prince dégénéré du royaume de Prusse, un type fantastiquement cruel mais d'une incontestable réalité. A l'intérêt dramatique du récit s'ajoute l'intérêt documentaire, qui n'est pas moindre ; par là, l'ouvrage de M. Charles Foley acquiert une valeur et une portée très particulières. Une touchante figure de femme éclaire le livre d'un rayon de douceur et de pitié.

ALMANACH DES SPECTACLES,
par **Albert Soubies.**

Aux 43 volumes dont se composait la collection, devenue si rare, de l'*Almanach des Spectacles*, M. Albert Soubies vient d'en ajouter un, qui, sous le titre de *Table duodécennale*, constitue un aperçu complet du mouvement théâtral français de 1902 à 1914. Orné d'une eau-forte de M. Laguillermie, représentant une scène du *Benvenuto* de Berlioz, cet ouvrage, édité avec grand soin, comme ses aînés, ne sera pas, en dépit des circonstances au milieu desquelles il est mis en vente, accueilli avec moins de faveur par les amateurs de théâtre et les bibliophiles.

LA CENDRE ROUGE,
par **Georges Docquois.**

Nous connaissions M. Georges Docquois comme un poète léger et parisien, à la verve narquoise et gauloise. *La Cendre rouge* nous le montre sous un aspect très différent ; le badinage est remplacé par un accent d'émotion douloureuse et toujours sincère qui nous surprend et nous charme à la fois On aimera la sensibilité délicate qui frémit dans ces vers.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR L'ART,
par **R. Tripier.**

L'auteur de ce livre s'est efforcé de résumer, sous une forme accessible à tous, les notions esthétiques nécessaires pour arriver à une appréciation rationnelle des œuvres d'art, c'est-à-dire pour regarder avec intérêt et profit une belle statue, un beau tableau. C'est là un essai de vulgarisation tout à fait digne d'encouragement. Lorsque les musées rouvriront leurs portes à la jeunesse studieuse, aux amateurs, et même aux oisifs intelligents, l'ouvrage de M. Tripier rendra de vrais services à ces catégories diverses de visiteurs.

LE JAPON ILLUSTRÉ,
par **Félicien Challaye.**

L'auteur, qui n'est point inconnu des lecteurs de la *Revue de Paris*, décrit en une forme précise et aimable le Japon envisagé sous tous ses aspects, Japon ancien et Japon moderne, vie matérielle et vie morale. De délicieuses illustrations, reproduisant souvent d'exquises estampes japonaises, ajoutent au charme de ce livre.

L'APPEL DE GUERRE EN DAUPHINÉ, 1er-2 AOUT 1914,
Notes prises par les instituteurs et les institutrices des villages de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes,
par **Ch. Petit-Dutaillis.**

M. Petit-Dutaillis, recteur de l'Académie de Grenoble, a entrepris la publication partielle des notes que les instituteurs dauphinois ont prises, sur sa demande, depuis le début des hostilités. L'historien a intérêt à connaître ce qui se passe au village, et généralement il l'ignore. La brochure qui vient de paraître concerne les journées de mobilisation. Dans une introduction, l'éditeur a résumé l'impression que donne l'ensemble de ces documents simples et émouvants.

L'AUBE MYSTIQUE,
par **René Loysel.**

Le livre de M. René Loysel est animé d'un généreux idéalisme et, par la gravité des méditations qu'il nous suggère, il s'adapte bien aux austères convenances de l'époque tragique que nous traversons. C'est l'étude d'une âme incertaine, ballottée entre le mysticisme et la sensualité, et qui après bien des luttes contre elle-même, bien des alternatives d'énergie et de défaillance, trouve dans la guerre formidable l'occasion de s'exalter en un suprême élan de courage et de foi. Le héros meurt dans la première bataille, entrevoyant l'aube des temps meilleurs.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 «
SEINE ET SEINE ET OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.